

ABRAHAM COWLEY

SA VIE, SON ŒUVRE

THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES
DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

PAR

JEAN LOISEAU

Ancien Elève de l'Ecole Normale Supérieure

Agrégé de l'Université

Professeur d'Anglais au Lycée de Toulouse

PARIS

HENRI DIDIER, EDITEUR

4 et 6, Rue de la Sorbonne

1931

*Thèse Paris
1931.*



Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41552210_0004

Abraham Cowley

ABRAHAM COWLEY

SA VIE, SON ŒUVRE

THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES
DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

PAR

JEAN LOISEAU

Ancien Elève de l'Ecole Normale Supérieure

Agrégé de l'Université

Professeur d'Anglais au Lycée de Toulouse

PARIS

HENRI DIDIER, ÉDITEUR

4 et 6, Rue de la Sorbonne

1931

* 26564



A MON PÈRE

INTRODUCTION

Le public anglais d'aujourd'hui, même la partie la plus cultivée de ce public, ne connaît guère Abraham Cowley que de nom, et la critique, même la plus sympathique, est unanime à le considérer comme un écrivain de second plan, dont l'intérêt est surtout historique.

Si pourtant nous avons entrepris de l'étudier, alors que tout semblait devoir nous en décourager, si même nous l'avons fait avec un détail que d'aucuns pourront trouver disproportionné à son importance, c'est qu'il présente un des cas les plus curieux de l'histoire littéraire anglaise.

Avant de connaître l'oubli, il a été loué à l'égal des plus grands. Ses contemporains ont vu en lui le prince des poètes du siècle; ils l'ont déposé à sa mort dans l'abbaye de Westminster, auprès de Chaucer et de Spenser; l'inscription de son tombeau rappelle qu'ils le considéraient comme « le Pindare, l'Horace, le Virgile de l'Angleterre ». Et ne croyons pas que ces titres retentissants soient une vaine flatterie. Milton lui-même l'estimait autant que Spenser et Shakespeare.

Un renversement si complet du verdict de l'opinion pose donc une question qui, par elle-même, aurait suffi à nous attirer. Comment un écrivain peut-il passer d'un tel degré de gloire à une telle obscurité? Comment toute une génération a-t-elle pu se tromper à ce point sur la valeur d'une œuvre?

Mais le cas Cowley devient plus particulièrement intéressant du fait de l'époque où le poète a vécu. Ce milieu du dix-septième siècle si trouble et si complexe, où les plus graves questions, politiques et religieuses, reçoivent dans la lutte un commencement de solution, où la pensée scientifique prend conscience d'elle-même,

où l'art, enfin, s'oriente en hésitant vers une formule nouvelle, se trouve représenté avec une fidélité surprenante par la personnalité et par l'œuvre de son poète préféré. Si sa génération l'a tant aimé, c'est qu'elle se retrouvait en lui. A travers Cowley nous atteignons un des moments les plus captivants, un des plus importants aussi, de l'histoire du génie anglais.

Ce qui nous a attiré vers Cowley, c'est, en somme, un double problème : d'une part celui de sa valeur intrinsèque et de sa valeur représentative, c'est-à-dire des causes réelles de son succès, et, de l'autre, celui des vicissitudes de sa réputation. Dans le présent travail nous étudions la première question, nous avons consacré un ouvrage spécial à la seconde.

*

**

Nous avons entrepris de définir ici la nature de l'œuvre de Cowley. Nous l'avons donc étudiée avant tout en elle-même, pour déterminer les traits positifs qu'elle présente, et apprécier sa valeur propre. Mais, ayant la préoccupation constante de préciser l'étendue et les limites de son originalité, nous nous sommes efforcé par ailleurs de mettre en lumière, autant que cela nous a été possible, les influences ou les réactions qui ont suscité cette œuvre, les mouvements d'idées qu'elle représente ou qu'elle prépare. Nous l'avons donc également étudiée en fonction de la période dont elle est issue.

Cette double enquête, menée à travers les diverses périodes de la vie de Cowley et les aspects multiples de son talent, nous a permis de répondre, en pleine connaissance de cause croyons-nous, à la question que nous nous étions posée au départ, et d'expliquer, avec plus de précision qu'on ne l'avait peut-être fait jusqu'ici, les raisons de sa grandeur et de sa décadence.

Un certain nombre de critiques ont été avant nous attirés par ce problème, mais aucun ne lui a encore consacré tout un livre. Des études fragmentaires, ou des jugements d'ensemble limités aux dimensions forcément restreintes d'introductions ou d'articles de revue, laissaient le champ libre à un examen approfondi et complet de la personnalité et de l'œuvre de Cowley.

Sa vie nous est connue dans ses grandes lignes, et nous possédons sur la plupart des événements importants qui la jalonnent des précisions suffisantes; mais, dans le détail, des lacunes subsistent. Nous en avons comblé quelques-unes, d'autres risquent de ne l'être jamais.

Le premier coupable est Cowley lui-même. Dans son œuvre, il ne nous donne sur sa vie que de rares indications, nous parlant presque toujours de lui avec une réserve ou plutôt une négligence extrêmes, par brèves allusions qui laissent notre curiosité insouvie.

Il semble que Thomas Sprat, inscrivant la vie de Cowley en préface à la première édition d'ensemble des œuvres de son ami, aurait pu et dû nous fournir sur celui-ci des renseignements complets et précis¹. Confident du poète, choisi par lui comme exécuteur testamentaire, il se trouvait exceptionnellement bien placé pour remplir cette tâche. Nous lui devons, en fait, presque tout ce que nous savons de la vie de Cowley, mais ce qu'il nous en laisse ignorer reste considérable. Son amitié et son instinct oratoire l'ont malheureusement amené à écrire, selon le mot de Samuel Johnson, une oraison funèbre plutôt qu'une biographie². Il a visé moins à nous documenter sur Cowley qu'à nous remplir d'admiration pour lui, et, le cas échéant, à le défendre envers et contre tous les critiques. Il indique les étapes principales de l'existence de son héros, mais les faits précis, les dates, la multitude d'humbles détails qui nous seraient si utiles pour arriver à connaître l'homme, se dissimulent soigneusement sous le manteau fleuri de son éloquence. La noblesse du ton, l'élégante harmonie de la phrase donnent au récit un grand intérêt littéraire, mais, par tout ce qu'elles entraînent de sacrifices, elles lui font perdre beaucoup de sa valeur biographique, et nous réduisent sur de trop nombreux points aux hypothèses.

S'il s'est ainsi refusé à nous laisser pénétrer dans l'intimité de Cowley, c'est que, selon lui, le public n'a pas le droit de tout con-

1. T. SPRAT. *An Account of the Life and Writings of Mr. Abraham Cowley, written to Mr. Martin Clifford*. (Nous utilisons, pour cette biographie, l'édition des œuvres de Cowley publiée en trois volumes, en 1707, par J. Tonson.)

2. *Lives of the English Poets*, vol. I, p. 1.

naître d'un écrivain. La curiosité du lecteur est légitime tant qu'elle a pour objet la vie publique de l'auteur, mais elle ne saurait exiger qu'il lui soit montré dans sa vie privée. Et cette théorie explique un des actes les plus critiqués de Sprat, son refus de publier la correspondance de Cowley. Les confidences de l'amitié, dit-il en substance, l'aimable laisser-aller de lettres familières, ne sont pas faits pour être étalés au grand jour, pas plus qu'un homme ne songerait à sortir dans la rue dans la tenue négligée où il peut recevoir ses amis ³. Sprat a, sans doute, détruit les lettres de Cowley; s'il les a épargnées, elles ont échappé jusqu'ici à toutes les recherches, un hasard seul peut les ressusciter. Sans aller, comme certains critiques, jusqu'à le maudire ⁴, nous ne pouvons nous empêcher de déplorer ce rigorisme, car il nous prive d'un inestimable élément d'appréciation sur Cowley.

Ni les contemporains de Sprat, ni ses successeurs immédiats n'ont comblé les lacunes laissées par lui. Sans doute, les allusions à Cowley, les éloges ou les critiques de son œuvre, les notices biographiques même ne manquent pas, mais les faits nouveaux y sont bien rares, et ces détails dont les chercheurs de notre époque se montrent si friands sont passés sous silence par un siècle encore dédaigneux de la critique et trop peu curieux de connaître l'individualité des écrivains dont il admirait les œuvres ⁵.

En rencontrant le nom de Cowley dans la liste des hommes distingués dont Anthony à Wood a tracé le portrait ⁶, nous pouvons espérer trouver chez lui ce qui manque ailleurs, car cet infatigable fureteur est l'ami des dates, lui, et de la recherche précise. Sa notice sur Cowley est, en effet, riche d'indications qui seraient

3. SPRAT. *Account*, p. xxxi.

4. Par exemple Miss MITFORD. *Recollections of a Literary Life*, p. 46.

5. Les principales biographies de Cowley vers la fin du siècle sont : Edward PHILLIPS *Theatrum Poetarum; or a compleat Collection of the Poets, especially the most eminent of all Ages; the Ancients distinguish't from the Moderns in their several alphabets. With some Observations and Reflexions upon many of them, particularly those of our own Nation. Together with a prefatory Discourse of the Poets and Poetry in generall*. London..., 1685. — Gerard LANGBAIN. *An Account of the English Dramatic Poets; or, some Observations and Remarks on the Lives and Writings of all those that have published either Comedies, Tragedies, Tragi-comedies, Pastorals, Masques, Interludes, Farces, or Operas, in the English tongue*. Oxford..., 1691. — John AUBREY. *Brief Lives, chiefly of Contemporaries...*, edited by Andrew Clark, Oxford, 1898.

6. Wood. *Fasti Oxonienses*, 1690, vol. II, p. 209.

précieuses si elles étaient exactes. Malheureusement, les précisions qu'il apporte, et qui, au premier abord, sont séduisantes, paraissent être trop souvent des erreurs. Sur des points essentiels, elles ne s'accordent pas avec les renseignements que Sprat mesure avec tant de parcimonie, mais dont la vérité est certaine. De sorte qu'entre l'orateur fleuri et le collectionneur de détails curieux, nous sommes forcés d'écouter de préférence le premier, quitte à tâcher d'écarter les voiles dont il entoure la vérité. Lui au moins connaissait bien Cowley, tandis que Wood semble avoir puisé ses informations à des traditions orales parfois bien suspectes.

Aussi n'est-ce pas Wood, mais un autre chercheur ardent, William Oldys, qui nous a fourni une bonne partie des précisions dont s'est enrichie pour nous la vie de Cowley. Oldys, en effet, lisant le recueil de biographies de Gerard Langbaine, a noté de sa fine écriture, dans la marge et entre les lignes, une foule d'indications et de suggestions dont nous avons pu vérifier pour la plupart l'exactitude. Son exemplaire de Langbaine se trouve, en effet, dans la bibliothèque du British Museum. Nous lui paierons, chemin faisant, notre dû.

Le dix-huitième siècle n'enrichit pas notre documentation. Tous les articles consacrés à Cowley reproduisent avec plus ou moins de fidélité, soit la biographie de Sprat, soit celle de Wood, à moins qu'ils ne fassent un mélange des deux. La célèbre étude de Samuel Johnson présente des explications et des jugements intéressants, mais non des faits nouveaux.

Au cours du dix-neuvième siècle, quelques rares chercheurs se sont mis en quête et ont fait la lumière sur un certain nombre de points de détail ⁷. Mais, en général, leur récolte a été si maigre qu'ils ont dû se rabattre, eux aussi, sur l'interprétation des biographies de Sprat et de Wood, auxquelles ils ont pu ajouter celle de Samuel Johnson ⁸.

7. Par exemple : J. L. Chester sur la naissance de Cowley (*Notes and Queries*, IV, 11, p. 341...); G. C. Moore-Smith sur son amitié avec Cresswell (*Notes and Queries*, XII, 9, p. 305); C. H. Firth sur sa correspondance avec Ormonde en 1659 (*Academy*, October 7, 1893)...

8. Cf. Grosart, dans sa « Memorial-Introduction » à l'édition complète des œuvres de Cowley; Edmund Gosse dans un article du *Cornhill Magazine* (December 1876); Fox. *A Book of Bachelors*; STEBBING. *Some Verdicts of History Reviewed*...

A notre tour, nous avons cherché à pénétrer dans les recoins cachés de la vie de Cowley. Nous avons tenu à nous rendre, toutes les fois que cela nous a été possible, à la source même d'où pouvait jaillir la certitude, et nous avons ainsi exploré les testaments conservés à Somerset House, les registres de paroisse de St Dunstan in the West, les archives du Record Office, et celles de la Royal Society, les registres de Trinity College à Cambridge et de St John's à Oxford, sans parler naturellement des manuscrits conservés au British Museum, à la bibliothèque Bodléienne, et à la bibliothèque de l'Université de Cambridge. En France, nous avons consulté, d'ailleurs sans succès, les Archives du Ministère des Affaires étrangères, de l'Arsenal, et de la bibliothèque Nationale.

Ces recherches nous ont permis de révéler un certain nombre de faits jusqu'ici ignorés. Pour ne citer que les plus importants, nous avons trouvé, grâce à la complaisance d'un membre de Westminster School, Mr. L. E. Tanner, la date exacte de l'entrée de Cowley à cette école. Nous avons pu également déterminer les conditions de ses débuts à l'Université, le moment de son départ pour la France, ses activités en exil, ses épreuves lors de son premier retour en Angleterre, en 1655. Dans les *State Papers* du Record Office nous avons découvert une copie de la pétition qu'il a présentée au roi à la Restauration, des détails sur la série des négociations qui lui ont obtenu Porch-House, et une preuve nouvelle de l'intérêt que Lord Jermyn lui portait⁹.

Ces résultats diminuent les points d'ombre de la vie de Cowley. Nous les aurions souhaités plus nombreux. Quoiqu'il en soit, nous connaissons maintenant assez bien cette vie pour pouvoir reconstituer, avec une exactitude qui satisfait à peu près notre sens critique, les étapes essentielles de sa formation et l'histoire de son œuvre littéraire.

Le premier jugement critique porté sur l'œuvre est, nous ne

9. Nos recherches étaient terminées lorsque nous avons appris qu'un critique américain, Mr. A. H. Nethercot, avait de son côté entrepris d'écrire un livre sur Cowley, et se préparait à le publier. Il a bien voulu nous en communiquer le manuscrit, et nous avons pu constater que, sur la plupart des points nous avions, l'un et l'autre, en toute indépendance, abouti aux mêmes résultats, et dû constater les mêmes lacunes. Nous y voyons la preuve que seul le hasard pourra faire découvrir du nouveau sur Cowley.

saurions en être surpris, celui de Thomas Sprat. Il reste encore aujourd'hui un des plus intéressants, bien qu'il vise trop uniquement à la louange de l'ami et du maître. Il exprime bien l'attitude des critiques de la fin du siècle, les Edward Phillips, les Langbaine, les Aubrey. Samuel Johnson résume de même l'opinion du dix-huitième siècle; l'éloge s'entoure de réticences, l'admiration choisit dans l'œuvre du poète, et, tout en faisant la part du dogmatisme intransigeant du dictateur des lettres, nous ne pouvons que ratifier dans l'ensemble ces réticences et ce choix.

L'édition complète des œuvres de Cowley par le Reverend A. B. Grosart, domine de sa masse la critique du dix-neuvième siècle. Mais l'introduction, avec plus de cent-quarante énormes pages, sacrifie l'esprit critique à un enthousiasme indiscret et parfois arrogant. Tout autre est l'étude alerte et nuancée qu'Edmund Gosse a fait paraître dans *The Cornhill Magazine* de décembre 1876, avant de la publier dans ses *Seventeenth Century Studies*. C'est elle qui arrache à demi Cowley de l'oubli où il sommeillait, et qui semble avoir inspiré, outre l'édition de A. R. Waller, dans les « Cambridge Classics », les rééditions partielles de ses œuvres, avec leurs commentaires : ceux de J. M. Attenborough ou de A. B. Gough pour la prose, ceux de J. Sparrow pour la poésie ¹⁰.

Cowley figure dans le *Dictionary of National Biography*, avec une notice de Sir Leslie Stephen, et Gosse résume ses recherches dans l'*Encyclopædia Britannica*. L'*Histoire de la Littérature anglaise* de E. Legouis et L. Cazamian fixe, d'une manière sobre mais définitive, sa valeur personnelle et son rôle historique.

Mais, quelques justes et profondes qu'elles soient, ces appréciations diverses, forcément limitées, affirment plus qu'elles ne prouvent. Elles apportent des impressions, des jugements, dont la base demeure invisible. Nous avons tenté, pour notre part, une expli-

10. *Essays and Selected Verse*, edited by J. M. Attenborough. *The Essays and other Prose Writings*, edited by A. B. Gough. *The Mistress. With other select poems of Abraham Cowley, 1618-1667*, edited by John Sparrow. *The English Writings of Abraham Cowley*, 2 vols, edited by A. R. Waller (Cambridge English Classics). — Nous avons adopté comme texte, pour la partie anglaise de l'œuvre de Cowley, l'édition de Waller, qui, sans être parfaite, est infiniment mieux établie que celle de Grosart, et qui est, en outre, plus accessible. Pour son œuvre latine, nous avons eu recours aux *Poemata Latina* de 1668.

cation méthodique de l'œuvre de Cowley. Nous avons voulu justifier notre jugement par l'analyse successive des différents aspects de cette œuvre, des idées qu'elle renferme, de la forme littéraire dont elle est revêtue, de l'art qui l'inspire. L'ampleur de notre travail est due à notre désir d'apporter des preuves. Pour une œuvre de transition comme celle de Cowley, la vérité ne sort que du détail.

Nous avons tenu, d'autre part, à donner de cette œuvre une idée aussi directe que possible. Aussi avons-nous préféré, en citant Cowley, mettre nos lecteurs en présence de son texte, sans passer par l'intermédiaire de la traduction. Traduire, c'est toujours interpréter, donc déformer, en tous cas recréer. Nous croyons que la rupture d'harmonie qui résulte du mélange d'un texte en français et de citations en anglais, outre qu'elle n'a guère d'inconvénients pour des anglicisants, se trouve compensée, et au delà, par le contact immédiat qu'elle permet avec les habitudes de pensée et de style de l'auteur. Nous avons d'ailleurs traduit les passages où les faits seuls importent, et où l'intérêt littéraire n'entre pas en jeu.

Au cours de notre recherche, nous avons trouvé un précieux appui dans les ouvrages de M. Floris Delattre sur Robert Herrick et de M. Pierre Legouis sur André Marvell, et nous nous sommes maintes fois inspiré tant de leur méthode que de leurs conclusions.

En ce qui concerne l'œuvre même de Cowley, nous avons utilisé les suggestions contenues dans un certain nombre d'études récentes sur des points particuliers. Nous avons, par exemple, tiré grand profit de l'article de J. Mac Laren Mac Bryde sur la *Davidéide*, de la dissertation de R. Shafer sur l'*Ode pindarique*, des articles divers de A. H. Nethercot. Nous soulignons, en chemin, ce que nous leurs devons.

D'une manière générale, nous nous sommes efforcé moins de juger l'œuvre que de la comprendre. Nous avons donc relégué au second plan les appréciations critiques qu'elle a suscitées. Les études antérieures nous ont servi à contrôler notre enquête, mais ne lui ont aucunement servi de base. La base, c'est l'œuvre même de Cowley qui l'a fournie, et l'œuvre parallèle de ses contemporains. Pour nous rapprocher le plus possible de Cowley, pour

mieux saisir la raison de ses aspirations et de ses goûts, nous nous avons tâché de reconstituer l'atmosphère de son époque. Dépouillant toute théorie préconçue, refoulant nos propres réactions de Français du vingtième siècle, nous nous sommes appliqué à lire cette œuvre comme l'auteur aurait voulu qu'elle fût lue. Nous espérons ainsi avoir pénétré un peu dans son âme, et dans l'âme collective du siècle d'où elle est sortie.

*
**

Il nous reste à remplir l'agréable devoir de remercier ceux qui ont facilité l'accomplissement de notre tâche de leur aide et de leurs conseils.

Nous avons largement usé de l'inlassable complaisance de Mr. A. F. Scholfield, bibliothécaire de l'Université de Cambridge, de Mr. H. M. Adams, bibliothécaire de Trinity College, et particulièrement de Mr. A. Ellis, surintendant de la salle de lecture du British Museum. Nous sommes heureux de rendre hommage à la courtoisie des archivistes du Record Office, du British Museum, de la bibliothèque Bodléienne, et, à Paris, des Affaires Etrangères.

Nous voulons également assurer de notre gratitude ceux qui, comme Mr. John Sparrow, de l'Université d'Oxford, ou Mr. A. H. Nethercot, de Northwestern University, Illinois, ont bien voulu nous tenir au courant de leurs travaux et s'intéresser à nos propres recherches.

Enfin, nous tenons à reconnaître ce que nous devons à nos maîtres, à M. F. Delattre, qui nous a donné l'idée même de cette thèse, à M. E. Legouis, qui nous a obligeamment aidé de ses conseils autorisés, et surtout à M. L. Cazamian qui a dirigé notre travail avec une bienveillance de tous les instants. Et nous n'aurions garde d'oublier celui auquel ce livre est dédié, et qui fut, au cours de nos longues études, notre plus ferme et plus précieux appui.

Toulouse, le 4 mars 1930.

J. L.

Livre premier

LA VIE

Première Partie

ANNÉES DE FORMATION (1618-1643)

CHAPITRE PREMIER

PREMIÈRES ANNÉES (1618-1629)

I

Sprat, Wood et, après eux, tous les biographes de Cowley s'accordent pour dire qu'il est né en 1618 à Londres. L'inscription qui orne son tombeau à Westminster Abbey confirme cette date. Nous y lisons « Excessit e vita anno ætatis 49 ». Or il est mort le 28 juillet 1667; il est donc né assurément entre le 28 juillet 1618 et le 28 juillet 1619. Et comme nous n'avons aucune raison de récuser la date de 1618 indiquée à la fois par Sprat et par Wood, nous pouvons préciser : entre le 28 juillet et la fin de l'année 1618.

Mais nous restons dans l'ignorance du mois et du jour exacts, comme d'ailleurs du quartier et de la rue où il est né. Aucun des registres de paroisse de Londres, en effet, ne renferme l'indication de sa naissance. Sprat nous laisse dans l'incertitude : « Mr Abraham Cowley naquit dans la cité de Londres en l'an 1618 »¹. Wood, au contraire, précise : Cowley est né « dans Fleet street, près du haut bout de Chancery Lane, dans la paroisse de St Dunstan in the West »². Malheureusement, les registres de la paroisse, comme nous avons pu le constater, ne renferment ni le nom de Cowley, ni celui de son père. Nous avons donc le droit de mettre en doute l'affirmation de Wood, et de conclure qu'il s'est trompé, comme se sont trompés les critiques, qui, à sa suite, ont renchéri sur cette précision, et ont prétendu pouvoir fixer jusqu'à l'emplacement exact de la maison natale de Cowley³.

1. SPRAT. *An Account of the Life and Writings of Mr Abraham Cowley*..., p. iv.

2. WOOD. *Fasti Oxonienses*, II, p. 209.

3. T. C. NOBLE. *Memorials of Temple Bar*...; J. L. CHESTER dans *Notes and Queries*, IV, 11, p. 341; E. BERESFORD CHANCELLOR dans *The Annals of Fleet street*, parlent du numéro 192.

Un document officiel nous fournit une autre preuve de cette erreur : dans les archives de Somerset House est conservée, nous l'avons nous-même tenue entre nos mains, la copie du testament d'un Thomas Cowley, qui est sans aucun doute le père d'Abraham⁴. Or dans ce testament, fait le 24 juillet 1618, Thomas se dit « de la paroisse de St. Michael at Querne ». Ceci expliquerait que nous ne trouvions rien le concernant, lui et sa famille, sur les registres de St Dunstan in the West. Par malheur, les registres de St Michael ayant été brûlés dans l'incendie de 1666, la preuve décisive nous échappe.

Le testament de Thomas Cowley constitue toutefois un document dont l'authenticité est indéniable, et les précisions qu'il apporte sont de première importance. Le dit Thomas Cowley, qui se définit « Citoyen et libraire de Londres », répartissant sa fortune, y a écrit : « Attendu que Dieu m'a accordé six enfants, outre l'enfant ou les enfants dont ma femme est grosse... » Or notre poète étant né de façon certaine dans les derniers mois de 1618, nous pouvons affirmer que c'est lui que portait Thomasine Cowley au moment où Thomas rédigeait son testament. Il aurait fallu un concours de circonstances bien extraordinaire, pour que, dans le même milieu, dans la même partie de la ville, au cours des mêmes mois, soit né un autre Abraham Cowley.

A cette présomption viennent s'en ajouter d'autres, établissant que l'auteur du testament est bien le père de Cowley. Le sixième enfant dont parle le testament s'appelle Thomas : à moins d'admettre ici encore une miraculeuse coïncidence, ce Thomas ne peut être que le frère d'Abraham, celui qu'en 1665, le poète désignera en ces termes dans son propre testament : « Je lègue tout ce que je possède sur terre, argent et biens, à mon frère Thomas Cowley, que je constitue ici mon seul héritier et exécuteur... ». Pouvons-nous en douter quand nous voyons Thomas de son côté demander avant toute chose que les volontés de son cher frère Abraham Cowley non encore exécutées le soient sur le champ ?⁵.

4. Ce testament, découvert par P. Cunningham (cf. l'édition des *Lives of the Poets* de S. Johnson, p. 3) a été remis en lumière par J. L. Chester (*Notes and Queries*, IV, 11, p. 341), et par Grosart dans son édition des œuvres de Cowley (*Memorial-Introduction*, p. XI).

5. Testament de Thomas Cowley, juillet 1618; d'Abraham, septembre 1665, et de Thomas, mai 1669, dont la copie est conservée à Somerset House.

Un autre lien unit encore ces testaments les uns aux autres : Thomas Cowley, le père, nomme son beau-frère Humphry Clarke co-exécuteur (Overseer); Thomas, le fils, lègue deux cents livres à son cousin Humphry Clarke; et Abraham, dans un de ses poèmes, déplore la mort de « son cher ami et cousin, Maître Richard Clerke » 6.

Ces bribes de preuves rapprochées forment un faisceau qui nous autorise à conclure que Thomas Cowley était bien le père d'Abraham, et que celui-ci est né effectivement à Londres, dans la paroisse de St. Michael at Querne, vers la fin de l'année 1618.



Le précieux testament ne nous apporte pas seulement une quasi-certitude sur le lieu de naissance d'Abraham Cowley, il nous fournit à peu près les seuls renseignements accessibles jusqu'à ce jour sur sa famille.

Il nous dit d'abord la profession et la situation de fortune de son père. Thomas Cowley s'y qualifie, nous l'avons vu de « Citoyen et libraire de Londres ». Jusqu'à la découverte du testament par Cunningham, ce détail était ignoré. Sprat s'était borné, vague et élégant comme à l'ordinaire, à déclarer que « les parents de Cowley étaient des citoyens de vie vertueuse et de ressources suffisantes » 7, laissant le champ libre à toutes les suppositions sur leur état. Wood, par contre, avait affirmé que Thomas était épicier dans Fleet Street 8; aussi les biographes de Cowley avaient-ils produit pour la plupart cette affirmation, et brodé sur cette donnée 9.

Malgré la précision apportée par le testament de Thomas, la plupart des critiques hésitent encore aujourd'hui à repousser tota-

6. COWLEY. *Works*, édition Waller, II, p. 41: *An Elegie on the Death of my loving Friend and Cousen, Master Richard Clerke, late of Lincoln's Inne, Gent.*

7. SPRAT. *An Account...*, p. IV.

8. WOOD. *Fasti Oxonienses*, II, p. 209.

9. Par exemple, J. AUBREY. *Brief Lives, chiefly of Contemporaries...*, edited by A. Clark, 1896, I, p. 189; E. PHILIPPS. *Theatrum Poetarum...*, 1675; G. LANGEBAINE. *An Account of the English Dramatic Poets...*, 1691, I, p. 78; *Biographia Britannica*, édition 1789. IV, p. 366; S. JOHNSON. *Life of Cowley*, p. 1; S. ALLIBONE. *A Critical Dictionary of English Literature...*, 1859, I, p. 437; H. LUCAS. *Curiosités dramatiques et littéraires*, p. 173, etc...

lement la thèse de Wood, et s'ingénient à concilier son affirmation avec celle du testament. L'un d'eux, par exemple, suggère : « Il n'y a aucune raison pour que Thomas n'ait pas été épicier et n'ait pas eu en même temps la franchise de la corporation des libraires. Jacques I^{er} n'était-il pas tisserand ? »¹⁰. Ainsi le titre de libraire de Thomas aurait été purement honorifique, une sorte de consécration de sa prospérité, comme nous voyons l'usage s'en conserver de nos jours, et il aurait effectivement exercé la profession d'épicier.

Un autre, avec un désir évident de conciliation, insinue que Thomas pourrait bien avoir été « stationer, law-writer, or engrosser »¹¹. Une autre hypothèse plus intéressante est proposée par J. L. Chester; admettant l'erreur de Wood, il l'explique ainsi¹² : Wood se serait trompé, non dans les faits, mais dans les dates. Thomas était bien, selon les termes du testament, libraire dans la paroisse de St Michael at Querne; mais, à sa mort, sa veuve, ne pouvant sans doute continuer de tenir la librairie, ni subvenir aux besoins d'une famille nombreuse avec les seules ressources laissées par son mari, serait allée ouvrir un commerce d'épicerie dans la paroisse de St Dunstan, dans la rue indiquée par Wood. Et nous pouvons admettre cette hypothèse, ingénieuse et plausible, bien que nulle preuve ne vienne l'appuyer.

Le fait important reste que Thomas était réellement libraire. Ce n'était pas pour lui un titre honorifique, mais bien sa profession. Les registres officiels de la corporation des libraires nous en apportent la certitude. Le 3 septembre 1599, Thomas Cowley est admis à la franchise¹³. Le premier septembre 1600, il prend un apprenti¹⁴. Le 30 juin 1604, nous le voyons admis sous serment dans la maîtrise, il paye deux livres à cette occasion¹⁵. Le 4 octobre de la même année, il est mis à l'amende de 12 pence, ainsi

10. Note anonyme dans *Notes and Queries*, VII, 3, p. 438.

11. *Notes and Queries*, VII, 3, p. 372.

12. *Ibid.*, IV, 11, p. 340.

13. *Binding Books of the Stationers' Company*. Cité par J. L. CHESTER (*Notes and Queries*, IV, 11, p. 341).

14. *A Transcript of the Registers of the Company of the Stationers of London. 1554-1640*, edited by Edward Arber..., vol. II, p. 248.

15. ARBER. *Op. cit.*, II, p. 840.

que deux de ses confrères, pour ne pas s'être rendu à la réunion trimestrielle 16.

Ces documents ne nous permettent vraiment pas de douter du véritable métier de Thomas. Le troisième indique même qu'il réussissait, car l'accès à la maîtrise était un honneur réservé aux membres les plus prospères et les plus honorables de la corporation, et ces membres jouissaient d'importants privilèges, celui par exemple de voter, seuls de leur corporation avec les membres de la « Yeomanry » pour l'élection des magistrats de la Cité 17.

Les suppositions que nous pouvons faire, grâce à ces documents, sur la situation matérielle de Thomas, sont confirmées par le contenu de son testament. Il répartit sa fortune en legs qui révèlent une réelle prospérité; à chacun de ses enfants, qu'ils soient sept ou huit, il laisse cent quarante livres, soit en tout environ mille livres. Le reste, sauf quelques legs de peu d'importance, revient à sa femme. On peut accepter comme vraisemblable, l'estimation de sa fortune par Grosart à deux mille livres 18.

Et c'est là tout ce que nous savons du père d'Abraham. Nous ignorons l'enseigne et l'emplacement de sa boutique, et nous n'avons aucune raison de suivre le critique imaginaire qui en fait un des libraires de Paternoster Row 19. De ce que la célèbre rue regorgeait de boutiques de libraires, nous ne pouvons conclure que Thomas Cowley était l'un d'eux. Il pouvait aussi bien être installé dans le cimetière de Saint Paul, ou dans les rues avoisinantes.

Au total, nous nous le représentons comme un honnête bourgeois, commerçant prospère, estimé de ses confrères. Pieux, ce dernier trait nous est attesté par son testament : même en tenant compte du rôle que joue la tradition dans une pièce de ce genre, l'insistance avec laquelle il ramène tout à Dieu indique une foi sincère. Le même document nous le révèle également bon mari,

16. ARBER. *Op. cit.*, II, p. 875.

17. En 1619 « *liverymen* » et « *yeomen* » votaient au nombre de 49. Cf. ARBER. *Op. cit.*, II, p. 875.

18. *The Complete Works of Abraham Cowley...*, edited by the Rev. A. B. GROSART. *Memorial-Introduction*, p. XI.

19. S. GEE, *Abraham Cowley, M. D. (St. Bartholomew's Hospital Journal, 1903, p. 4).*

si l'on en croit les termes affectueux, par lesquels il lègue sa fortune « à sa chère et bien-aimée femme ».

Mais pour Abraham il n'a guère été qu'un nom, et son influence n'a pu s'exercer sur lui que bien indirectement, par l'empreinte qu'il avait laissée sur la maisonnée. Beaucoup plus profonde et active a été celle de sa mère.

Ce n'est pas que nous soyions beaucoup plus renseignés sur Thomasine Cowley que nous ne le sommes sur son mari. Nous ignorons quel était son âge à la naissance d'Abraham. Sprat nous apprend qu'elle vécut jusqu'à quatre-vingts ans²⁰; il s'abstient toutefois d'indiquer la date de sa mort. Mais Abraham parle d'elle dans l'essai *Of Myself*, et s'il ne nous révèle d'elle qu'un trait, ce trait est essentiel. Expliquant comment il trouva un exemplaire des œuvres de Spenser sur le rebord de la fenêtre où sa mère mettait ses livres, il ajoute : « Je ne sais par quel hasard il s'y trouvait, car de toute sa vie, elle ne lut jamais que des livres de dévotion »²¹.

Nous pouvons voir en elle une de ces bourgeoises d'un type si répandu alors en Angleterre, toute pénétrée de pensées religieuses, nourrie journallement de la Bible et des livres de piété autorisés par l'Eglise anglicane, créant autour d'elle une atmosphère de foi ardente, austère, très proche du puritanisme.

C'est dans cette atmosphère qu'a grandi Abraham; de son enfance date sa soumission respectueuse à la voix du Livre Saint, son dégoût du vice, même brillant, son besoin de voir en toutes choses le but moral à atteindre. Sans doute, d'autres influences viendront dans la suite des temps agir sur lui. Celle qu'a exercée sa mère les domine, car elle a déposé en lui le germe de cet instinct de respect et d'ordre qui formera la base de ses idées religieuses et morales.

Que Thomasine Cowley ait été, par surcroît, une femme de tête, on peut le supposer, puisqu'il semble bien que malgré son veuvage prématuré, elle a réussi à élever sans accident sa nombreuse

20. SPRAT. *Op. cit.*, p. xxxi.

21. *Essais : Of Myself*, II, p. 457.

famille, et qu'elle savait à l'occasion prendre des décisions graves : l'envoi d'Abraham à Westminster, nous en est un témoignage.

Les frères et les sœurs de Cowley, nous le savons par le testament de Thomas, étaient au nombre de six : deux filles, quatre garçons. Des cinq premiers, nous ne connaissons que les noms : Peter, Audrey, John, William, Katherine. Si, comme il le semble, les enfants sont énumérés par rang d'âge, Pierre était l'aîné, et celui que nous connaissons, Thomas, était le sixième, ce qui s'accorde avec les dires de Sprat : « Pour ses trois frères, Abraham garda toujours une affection constante, et, ayant survécu aux deux premiers, il fit du troisième son héritier » ²². Or Thomas fut effectivement son héritier. De la phrase de Sprat nous pouvons, en outre, conclure qu'un de ses frères mourut relativement jeune, avant que Sprat eût fait la connaissance de Cowley. Nous savons, d'autre part, que l'un des deux autres mourut au moment de la première représentation de *Cutter of Coleman Street*, au mois de décembre 1661 ²³. Là s'arrêtent nos informations.

Quant à Thomas, le seul dont parle Abraham, le seul dont nous ayons le testament, il était, comme son père, libraire. Les registres de la corporation indiquent qu'à la date du 26 mars 1640, il a reçu la franchise de la corporation ²⁴. Peut-être l'a-t-il reçue au titre de fils de libraire, pouvant en cette condition obtenir à 24 ans « *freedom by patrimony* ». (Ce qui ferait dater sa naissance des environs de 1616, hypothèse très vraisemblable.) Nous savons en tout cas qu'il tenait boutique à l'encontre du Lévrier, dans le cimetière de St Paul, et qu'il y est resté jusqu'à sa mort ²⁵. Il s'occupait surtout de vendre des livres. Cependant, on trouve son nom sur une édition de *l'Anatomie de la Messe* de Pierre Du Moulin, traduite par James Mountaine, et imprimée par Stephen Bulkley en 1641 ²⁶.

22. SPRAT. *Op. cit.*, p. xxxvi.

23. J. DENNIS. *A Large Account of the Taste in Poetry...* Cité dans *Critical Essays of the eighteenth Century. 1700-1725*, edited by W. H. Durham, p. 131.

24. E. ARBER. *Op. cit.*, III, p. 688.

25. Cf. MAC KERROW. *A Dictionary of Printers and Booksellers...*, p. 314, et H. R. PLOMER. *A Dictionary of Booksellers and Printers...*, p. 55.

Par une lettre d'Abraham à Evelyn, du 13 mai 1667, nous apprenons que Thomas habitait dans King's Yard, au cœur de la Cité. Son testament nous intéresse en ce qu'il dénote une prospérité réelle. Des legs très divers, à des membres de la famille d'abord, à des amis, à des institutions publiques dans des buts charitables, notamment cent livres à la corporation des libraires, s'élèvent à environ deux mille sept cents livres. somme assez considérable pour l'époque.

Abraham et Thomas semblent avoir vécu en fort bons termes. Le fait qu'Abraham institue Thomas son légataire universel nous le prouve, comme aussi le fait que, dans son propre testament, Thomas se préoccupe avant toute chose de faire exécuter les dernières volontés de son frère. Ils avaient des amis communs : Evelyn, nous le voyons par la lettre déjà mentionnée, et Thomas Sprat qui, exécuteur du testament d'Abraham, est nommé co-exécuteur de celui de Thomas. Et des détails d'ordre plus humble nous confirment leur bonne entente. Ainsi, Abraham lègue cinq livres à Mary « la servante de mon frère », et Thomas prend à la mort d'Abraham, son fidèle domestique, ce Thomas Waldron qui, dès 1655, était à son service²⁷ et auquel le poète en mourant laissait dix livres et ses habits; car Thomas, dans son testament, lègue : « A mon serviteur Thomas Waldron, s'il vit avec moi au moment de ma mort, quarante livres, ou bien, s'il s'est séparé de moi avec mon consentement, dix livres. »

Ce que sont devenus ses autres frères et sœurs, nous l'ignorons également : les archives du temps montrent que le nom de Cowley était répandu, et rien ne prouve, quand on le rencontre, qu'il s'agisse de membres de la famille du poète²⁸.

26. Dans la bibliothèque du British Museum : *Ames collection of Title pages*.

27. Voir plus bas l'arrestation de Cowley.

28. Il existe, par exemple, un Thomas Cowley, contemporain du père du poète, auquel est accordé, en 1611, un « Privy seal » (*Calendar of State Papers*), et qui, en 1615, reçoit le privilège « of the Surveyorship of all Honours, Castles, etc., Co. Chester, for life » (*ibid.*).

Un William Cowley et un Clément Cooley figurent dans la liste des agents de Cromwell (*Acts and Ordinances of the Interregnum...*, I, p. 123; I, p. 335; II, p. 195).

Un Thomas Cowley, « citizen and grocer », de la paroisse de Saint-Giles, Cripplegate, meurt en 1645. (Cf. son testament, daté du 20 octobre, enregistré le 11 décembre.)

II

C'est donc un petit bourgeois de Londres, élevé en plein centre du quartier commerçant, menant la vie des enfants de sa classe; l'emprise de son milieu a été profonde et durable sur lui. Que sa mère, après la mort de son mari, ait continué à vivre dans la paroisse de St Michael ou qu'elle soit passée sur le territoire de St Dunstan in the West, c'est la même partie de la ville qu'il habite, et cette partie possède un centre d'attraction sans rival pour un enfant : Fleet Street. Il a grandi dans l'atmosphère de cette rue, il y a fait connaissance avec les aspects multiples de la vie.

La rue est riche en spectacles divers, en effet, et d'abord Cowley y trouve face à face l'ancien et le nouveau Londres. S'il peut encore se perdre au nord dans la vieille ville, avec son grouillement pittoresque de petites maisons tapies autour des innombrables églises, au sud, entre la rue et la rivière, c'est une ville encore jeune qui apparaît à ses regards. A la place des couvents des ordres religieux que viennent de supprimer Henri VIII et Elisabeth, Bridewell, Whitefriars, the Temple, véritables palais aux grands jardins et aux cours spacieuses, s'élèvent des maisons

Le frère du poète avait également un homonyme, employé à l'Amirauté, tant pendant l'Interrègne qu'après la Restauration. De nombreuses références à sa personne sont faites dans les papiers d'Etat de l'époque (Cf. *State Papers, Domestic Series...*).

Dans les registres contenant les licences de mariage délivrées par l'évêché de Londres, les Clarke et les Cowley sont innombrables. Parmi eux nous relevons : le 18 décembre 1581, un Thomas Cowley, « carpenter », et une Thomasine Berrye, qui pourraient être à la rigueur les ancêtres du poète. Le 23 novembre 1595, un Thomas Arrowsmith, « grocer », et une Mary Cowley, dans la paroisse de Saint-Dunstan in the West. Le 5 septembre 1640, se marie un William Cowley, âgé de 25 ans. Le 17 octobre 1626, une Elisabeth Cooley; le 29 octobre 1625, une Jane Cooley, etc... (*Allegations for marriage licenses issued by the Bishop of London...*, edited by G. Armytage).

neuves : les jardins ont disparu, les cours sont devenues des ruelles. La population s'est portée en masse vers ce quartier nouveau. A la naissance de Cowley, il est surpeuplé. C'est d'ailleurs là une des caractéristiques du Londres de cette époque, comme le prouve une proclamation royale de 1622, interdisant aux gentilshommes de province de venir à la ville sauf pour affaires, et, dans ce cas, avec défense d'amener leur famille ou même leur femme ²⁹.

Ce n'est pas à dire que tout soit parfait dans le quartier, et les contemporains eux-mêmes se plaignent de la saleté qui y règne. La voie publique qui continue Fleet Street vers l'ouest au delà de Temple Bar est si encombrée d'ordures en 1635 que la circulation y est malaisée ³⁰. A l'est, le ruisseau qui a donné son nom à la rue coule encore à ciel ouvert, et l'odeur fétide qu'il dégage est un premier supplice pour les criminels que l'on mène par eau à la prison ³¹. Entre ces deux foyers d'infection, le quartier est malsain, aussi les épidémies sont fréquentes, et la peste vient souvent en décimer la population. Il ne se passe pas d'années sans que s'y rencontrent des cas isolés, et la maladie prend parfois des allures de fléau. En 1625, par exemple, Abraham a pu entendre les lamentations de la paroisse de St Dunstan in the West qui compte à elle seule 533 morts. En une semaine de cette année-là, du 30 juin au 7 juillet, la peste fait dans la ville 593 victimes ³².

Mais les contemporains oublient facilement ces inconvénients, alors inévitables, pour admirer la beauté et la richesse du quartier. Fleet Street, en particulier, dit John Stow ³³, est « ornée de beaux bâtiments de premier ordre, bien habités par des marchands des meilleurs métiers, tels que drapiers en laine et en toile, épiciers, selliers, ébénistes, libraires, et le commerce y est très actif ».

La situation privilégiée du quartier fait que la population y est aussi variée que nombreuse, et la rue offre à l'enfant les spectacles et les types les plus divers. Les nobles y logent volontiers, s'y trouvant à portée de Saint-James. Les provinciaux y descendent, car les hommes de loi qu'ils veulent consulter demeurent tout

29. E. BERESFORD CHANCELLOR. *Annals of Fleet street...*, p. 10.

30. T. C. NOBLE. *Memorials of Temple-Bar...*, p. 10.

31. E. BERESFORD CHANCELLOR. *Op. cit.*, p. 26.

32. T. C. NOBLE. *Op. cit.*, p. 10, et D'EWES. *Autobiography...*, p. 273.

33. John STOW. *A Survey of the Cities of London and Westminster...*, édition de 1720, I, p. 276.

auprès; mais la grande majorité des habitants appartient à la bourgeoisie commerçante. Toutes les maisons qui ne sont pas des églises ou des tavernes sont des boutiques, et les yeux curieux du jeune Abraham ont pu contempler comme un livre d'images les enseignes bariolées pendant sous les pignons de bois. Il y en a une, souvent deux par maison, si exubérantes dans leur désir d'éclipser leurs rivales et de captiver les regards du client illettré, que, dès la fin du XIV^e siècle, les autorités municipales avaient dû réduire leur taille, et leur interdire de s'avancer de plus de sept pieds dans la rue ³⁴.

Pittoresque, la rue est par surcroît fort bruyante. Le commerçant n'attend pas les clients en silence, il sollicite les passants, cherche à les attirer en vantant le bon marché et l'excellence de sa marchandise. Devant l'étalage que protège un auvent de bois est posté un apprenti aux poumons solides qui lance tout le long du jour le traditionnel « What d'ye lack ? », en l'agrémentant des variations que son imagination lui suggère. Le malheureux provincial qui se risque dans la rue est aussitôt hélé de cent côtés. On vit dans un vacarme perpétuel ³⁵.

La rue nous paraîtrait sans doute bien étroite, mais c'est alors la grande artère qui relie la cité à l'ouest, à Saint-James et à Westminster, et la circulation y est intense. Les lourds carrosses des nobles la remplissent et n'évitent pas toujours les étalages fragiles qui débordent sur la chaussée. Les croisements sont difficiles, et, dès 1603, une ballade célèbre les encombrements de Fleet Street³⁶. Du vivant même de Cowley, en 1634, les difficultés de la circulation sont encore accrues par l'apparition des voitures de louage ³⁷.

Toutes les fois que se produit un événement de quelque importance, les habitants en profitent; les cortèges royaux suivent la rue lors du couronnement, et quand Charles I^{er} est monté sur le trône, en 1625, Cowley a pu emplir ses yeux de sept ans des splendeurs du spectacle. Par là passent aussi les ambassadeurs étran-

34. T. C. NOBLE. *Op. cit.*, p. 107.

35. W. SCOTT, dans *The Fortunes of Nigel*, a fait une reconstitution vivante du Londres de l'époque.

36. T. C. NOBLE. *Op. cit.*, p. 10.

37. T. C. NOBLE. *Op. cit.*, p. 11.

gers se rendant en grande pompe au Guidhall, et la procession du Lord Maire, quand il est installé dans sa charge.

Même en temps ordinaire, la rue abonde en spectacles divertissants pour les yeux de l'enfant; c'est, outre la forêt des enseignes, la merveilleuse horloge de St Dunstan in the West, où deux hercules demi-nus se tiennent, la massue levée, pour sonner les heures, les demies et les quarts, sur deux cloches à leur portée; ce sont les charlatans de toutes sortes, étalant et vantant leurs produits, les expositions d'objets rares et curieux ³⁸. Au bout de la rue se dresse le pilori où l'on attache les voleurs, après les avoir honteusement menés à travers la ville sous le fouet ³⁹.

Car voleurs et malfaiteurs pullulent; dans cette foule grouillante, ils n'ont pas de peine à trouver des victimes, et leur repaire n'est pas loin, dans cette « Alsatia » décrite de façon si vivante par Walter Scott ⁴⁰, sorte de cour des Miracles, république des hors la loi. Les tavernes se touchent presque : la paroisse de Saint-Dunstan en compte trente-sept en 1625; en 1631, il y en aura cinquante-huit ⁴¹. Les querelles y sont fréquentes, et se terminent souvent en pleine rue dans le sang. La nuit, le quartier n'est pas sûr; le veilleur a beau, chaque soir, frapper aux portes, en criant : « Sortez vos lanternes, allumez vos chandelles », les rues, Fleet Street même, restent bien obscures, et les bourgeois attardés peuvent craindre pour leur bourse, sinon pour leur vie. Quarante ans plus tard, le prudent Samuel Pepys sera obligé de battre précipitamment en retraite devant deux coquins qui s'avançaient vers lui, le gourdin à la main, à la hauteur de Saint-Dunstan ⁴².

Les étudiants en droit, logés dans le Temple, ajoutent encore par leurs plaisanteries à l'animation du quartier. En janvier 1628, leur roi des fous, « Lord of Misrule », n'invente-t-il pas de lever une contribution de cinq shillings sur tous les habitants de la rue, défonçant les portes à coups de marteau en cas de refus ? ⁴³.

38. J. STOW. *Op. cit.*, p. 276.

39. T. C. NOBLE. *Op. cit.*, p. 66.

40. W. SCOTT. *The Fortunes of Nigel*.

41. T. C. NOBLE. *Op. cit.*, p. 108.

42. S. PEPYS. *Diary*, 23 avril 1668; cité par NOBLE. *Op. cit.*, p. 63.

43. NOBLE. *Op. cit.*, p. 47.

Ainsi Abraham grandit en plein Londres, au milieu d'une population énergique, affairée et bruyante.

Elle entend jouer son rôle, cette bourgeoisie de la Cité, dire son mot dans la vie de la nation, car elle a conscience de la force que lui donnent sa position dans la capitale de l'Angleterre et sa richesse. Dans les boutiques et les tavernes, partout où l'on peut se réunir, on s'occupe de politique. Naturellement, les sympathies vont au Parlement plutôt qu'au roi et à la cour. Sans doute on est loyal envers la personne même du souverain, mais on déteste les favoris, les courtisans, on les accuse de vouloir, au mépris des droits de la nation, transformer les justes prérogatives de la couronne en despotisme absolu, et l'on se tourne vers Westminster où les représentants du peuple mènent le bon combat pour les libertés héréditaires. Ces commerçants, patrons et apprentis, sont des républicains sans le savoir, résolus à se défendre, au besoin par la force, contre les empiètements du pouvoir. Les apprentis surtout, qui comprenaient toute la jeunesse, ont un sentiment très vif de la solidarité, et les émeutes qu'ils occasionnent sont fréquentes. Leur cri de ralliement « Au gourdin, au gourdin » (Clubs, Clubs), indiquant qu'un des leurs est en danger, vide immédiatement les boutiques, et tous se précipitent, leur arme favorite en main, vers le lieu du combat.

Aucun problème n'est étranger à ces bourgeois actifs, et ils se passionnent même pour les questions de politique extérieure. Ainsi, ils désapprouvent vivement les projets d'alliance de Jacques I^{er} et de Buckingham avec l'Espagne, l'ennemi séculaire, le meilleur soldat du papisme détesté, et lorsque, en 1621, l'ambassadeur Gondomar se rend solennellement au palais de Saint-James, ils l'assaillent de railleries et d'insultes. Trois apprentis sont arrêtés et condamnés à être fouettés sur la place publique. A l'heure fixée, leurs camarades se réunissent au nombre de trois cents et les arrachent à leurs gardes dès que le cortège s'aventure dans la rue 44.

A mesure que la tyrannie de Buckingham augmente, l'effervescence croît dans le quartier, et c'est de Fleet Street que Felton

44. T. C. NOBLE. *Op. cit.*, p. 47.

partira pour l'assassiner en 1629 ⁴⁵. Cet acte de fanatisme prouve l'exaltation des esprits; il démontre aussi la profondeur des convictions.

Sous ses apparences turbulentes, en effet, cette population cache un grand sérieux, et les problèmes religieux la passionnent plus encore que la politique. Le nombre des églises atteste l'ardeur de sa foi; la place qu'elle fait à la religion dans sa vie quotidienne constitue un éclatant témoignage de sa sincérité. Un foyer bourgeois comme l'était celui des Cowley a pour centre réel la Bible; c'est son seul guide, spirituel et pratique à la fois. Matin et soir, la famille assemblée écoute la lecture et le commentaire d'un chapitre du Livre saint, et les enfants apprennent à parler et à penser en termes bibliques. Les moindres actions sont sanctifiées par le désir de se conformer aux préceptes de l'Écriture. La grande idée que toutes leurs pensées et même leurs gestes font ou défont en partie leur salut les hante, et leur vie devient toute religion et toute morale.

De plus en plus d'ailleurs, leur sincérité exigeante les écarte de la religion officielle de l'Angleterre. Le culte leur en paraît trop orné, compliqué encore de superstitions papistes, offrant trop de prise aux plaisirs des sens. Ils commencent à attaquer de front l'épiscopat; ils défendent les droits de l'individu contre l'Eglise; ils sentent le besoin d'une religion plus austère, plus personnelle, accordant à chacun moins de joie, mais une certitude plus grande de salut. Comme elle est le ferme soutien du Parlement, la Cité (dont on peut dire que Fleet Street fait partie, bien qu'elle soit strictement en dehors des murs) forme le centre du puritanisme, et quelques années plus tard l'archevêque Laud, y trouvera ses ennemis les plus acharnés.

Toutes ces influences, Abraham ne les a pas également subies, et si certaines n'ont laissé sur lui aucune trace, d'autres l'ont profondément marqué de leur empreinte. C'est dans son enfance de petit londonien qu'on peut trouver l'origine de ses préférences et de ses aversions d'homme mûr. De cette vie à laquelle il a été si étroitement mêlé, il semble avoir surtout retenu un aspect : le côté sérieux de la population, son honnêteté, son souci de mora-

45. W. G. BELL. *Fleet Street in Seven Centuries*, p. 265.

lité. Son parrain, bourgeois de Londres, lui paraît admirable, car, nous dit-il, dans chacun de ses regards il peut voir une sentence morale, dans chacun de ses actes un sermon en action, et il le considère comme un parfait représentant de la Cité ⁴⁶.

III

D'après les confidences qu'il nous fait sur lui-même ⁴⁷, nous pouvons l'imaginer comme un enfant tranquille, de goûts calmes, d'une précoce maturité d'esprit. Dernier venu d'une famille nombreuse, il vit au milieu de ses aînés. Une mère religieuse, un parrain grave et peut-être quelque peu sermonneur, dirigent son éducation, et développent par leur enseignement et leur exemple sa tendance à la réflexion sérieuse.

L'amour des livres s'éveille tôt en lui. D'instinct, il se détourne de l'exubérance un peu folle, de la turbulence un peu brutale dont il voit autour de lui tant d'exemples. La cité bruyante l'effraye. Se sentant trop délicat, trop fragile pour la lutte, il se replie instinctivement sur lui-même. Nous verrons que sa philosophie a pour base l'horreur de la ville; ses impressions d'enfance n'y sont certainement pas étrangères.

Cependant il commence ses études, sans doute à l'école de sa paroisse. Après les classes, au lieu de vagabonder dans les rues avec ses camarades, il se retire dans la chambre où se tient sa mère, et feuillette les livres qu'il trouve sur le rebord de la fenêtre. Ces livres étaient pour la plupart, nous dit-il, des ouvrages pieux. Un jour, il y découvre un exemplaire de Spenser. Il commence à le lire, sans trop comprendre, y voyant surtout un merveilleux conte de fées, plein de miraculeuses aventures, où de preux chevaliers affrontaient monstres et géants. Peu à peu, le charme des longues strophes fluides agit sur lui; il devient sensible au rythme du vers, à la chanson de la rime. Il dévore le gros livre, et avant même d'avoir douze ans, il l'a lu en entier. De là date, nous dit-il, sa vocation : grisé par cette musique mystérieuse, il voudra être

46. *To his very much honoured Godfather, Master A. B.*, II, p. 53.

47. *Of Myself*, II, p. 455.

lui aussi poète. Son ambition sera d'écrire, pour devenir célèbre comme son grand modèle 48.

Les critiques ont commenté à l'envi cette précieuse confiance. Mais certains ont exagéré la portée de l'incident. Pour S. Johnson, par exemple, Cowley, s'il n'avait pas lu l'œuvre de Spenser aurait très bien pu ne pas devenir poète, car le génie est une aptitude générale de l'esprit, pouvant s'appliquer à n'importe quel domaine; et la spécialisation dans telle ou telle branche se fait la plupart du temps sous l'influence d'une cause accidentelle. C'est ainsi que la lecture de Spenser aurait tourné Cowley vers la poésie; ainsi plus tard, la lecture du traité de Richardson sur la peinture aurait fait de Joshua Reynolds un peintre 49.

Sans vouloir discuter la vérité générale de la théorie de Johnson, il est permis d'estimer, qu'elle est, dans le cas de Cowley, excessive. Tout ce que l'on peut dire, semble-t-il, c'est que son goût pour la poésie s'est éveillé au contact des vers de Spenser. Mais pour avoir exercé sur lui une action si profonde, ne faut-il pas que ces vers aient correspondu à une tendance encore inexprimée de sa nature, à un instinct latent ? Ils n'ont pas fait de lui un poète, ou du moins ils ne l'ont fait qu'en lui révélant à lui-même sa vocation. Ils ont été l'occasion, mais non la cause. Quoiqu'il en soit, c'est à Spenser, qu'il doit cette révélation. A son contact son ambition s'est cristallisée, son esprit a orienté ses efforts vers un but clairement aperçu.

Avec une intelligence digne de louange, sa mère devine les secrets penchants d'Abraham; sans doute considère-t-elle que les goûts tranquilles de son fils, son amour de la lecture, le destinent à une vie plus contemplative qu'active; peut-être espère-t-elle, en bonne chrétienne, qu'il entrera un jour dans les ordres. En tout cas, elle lui fournit le moyen de développer ses dons naturels en le faisant entrer à l'école de Westminster.

48. *Of Myself*, II, p. 457.

49. « The true genius is a mind of large general powers, accidentally determined to some particular direction » (*Life of Cowley*, p. 2).

Tirant des conclusions pratiques de cette théorie, Edgeworth, dans son essai *On Professional Education*, reproduit le raisonnement de Johnson et conclut que l'on peut, donc que l'on doit, diriger cette supériorité universelle qu'est le génie, la canaliser pour ainsi dire (R. L. EDGEWORTH. *Essays on Professional Education*, pp. 1-2).

CHAPITRE II

WESTMINSTER SCHOOL (1629-1636)

I

Les biographes de Cowley ont beaucoup discuté sur la date de son entrée à l'école, et, dans le doute, ont échafaudé des hypothèses diverses. Gough, par exemple, l'y fait entrer vers treize ans; Attenborough à quatorze ans; Bell à quinze ¹. Mais nous sommes en mesure d'affirmer que Grosart, lorsqu'il propose 1628, se trouve plus près de la vérité ². Nous apportons en effet une certitude, la date exacte de la réception d'Abraham comme boursier du roi.

Dans un manuscrit de la bibliothèque Bodléienne, à Oxford, se trouve la liste des boursiers au 7 juillet 1630 ³. Elle renferme trente noms, et celui d'Abraham Cowley la termine. Comme l'usage voulait que l'on fasse un an, quelquefois deux, en qualité d'élève ordinaire, avant de se présenter au concours des bourses, nous pouvons affirmer qu'Abraham y est entré en 1628, ou plus probablement en 1629 ⁴.

S'il y est admis, c'est assurément, comme le dit Wood ⁵, grâce aux efforts de sa mère et des amis de celle-ci, car à cette époque la faveur jouait dans le choix des élèves un rôle beaucoup plus considérable que l'examen. Il ne faut pas oublier que l'école se trouve sous la dépendance directe de l'Abbaye dont elle constitue l'annexe, et que son maître véritable est moins le directeur que le doyen de l'Abbaye et le chapitre. Doyen et prébendés consi-

1. *Abraham Cowley. The Essays, and other prose Writings...*, edited by A. B. Gough... *Introduction*, p. v.

Essays and selected Verse of Abraham Cowley..., edited by J. Attenborough, *Introduction*, p. xiii.

R. BELL. *Lives of the most Eminent literary and scientific Men of Great Britain...*, p. 39.

2. A. B. GROSART. *Op. cit.*, p. xii.

3. *Tanner Ms* 69, p. 137. Nous devons cette preuve à l'obligeance de Mr L. E. Tanner, de Westminster School.

4. J. SARGEAUNT. *Annals of Westminster School...*, p. 14.

5. WOOD. *Op. cit.*

dèrent comme un de leurs privilèges le droit de présenter des protégés pour remplir les places vacantes⁶. Thomasine Cowley a pu, grâce à ses relations, grâce peut-être à ce parrain pour lequel Abraham éprouve tant de respect et de gratitude, obtenir l'appui d'un de ces dignitaires, et c'est ainsi que le fils du libraire a obtenu une place dans l'une des meilleures écoles du pays.

On a prétendu que les débuts avaient dû être pénibles pour ce petit bourgeois, brusquement plongé dans le milieu aristocratique de l'école, qu'il avait dû s'y trouver dépaysé et traité en inférieur par ses camarades⁷. Mais cette opinion ne repose sur rien, et l'entrée d'un bourgeois à Westminster School n'avait alors rien d'exceptionnel. Si l'on étudie les listes d'admission, on s'aperçoit que les fils de nobles représentent une très petite minorité, la majorité étant composée de fils de squires de province, de clergymen, d'hommes de loi, et aussi de commerçants. La plupart viennent du dehors; mais sur les trente-deux noms d'une liste de 1629, six sont marqués comme originaires de Londres⁸. On peut se rendre compte plus exactement encore de la composition de l'école en examinant les professions qu'embrassent les élèves, leurs études finies. Nous y trouvons très peu d'hommes d'Etat, mais, par contre, beaucoup d'hommes d'église et d'hommes de lettres. Or les hommes d'Etat appartiennent presque obligatoirement à l'aristocratie, tandis que les autres carrières se recrutent surtout parmi les roturiers. Les fils des grandes familles sont d'ailleurs le plus souvent confiés à des précepteurs particuliers et se rendent directement à l'Université, si même ils y vont. On peut donc conclure qu'Abraham vit avec ses pairs; on n'a jamais pu, en tout cas, le traiter en domestique.

Pour la première année, d'ailleurs, sa qualité de « town-boy » ou, si l'on veut, d'externe, lui permet de ne quitter qu'à moitié sa famille. Il ne couche pas à l'école, mais s'y rend chaque jour. Pendant un an, matin et soir, il suit la route qui relie Westmins-

6. Le doyen en présente quatre, les prébendés trois. Cf. SARGEANT. *Op. cit.*, p. 13.

7. D. LLOYD. *Memoirs...*, p. 620, et W. STEBBING. *Some Verdicts of History reviewed...*, p. 51.

8. *Tanner Ms* 69, p. 224.

ter à Londres. Route plutôt que rue, car Westminster est alors une petite ville distincte, en pleine campagne, et le long du chemin les maisons sont rares, sauf dans le Strand où s'étalent les beaux palais des nobles. Le trajet doit être riche d'intérêt pour lui, car il y côtoie le monde de la Cour, et peut contempler à son aise les courtisans qui se rendent à St James ou en reviennent. Peut-être au spectacle nouveau du luxe et de l'éclat dont ils s'entourent sent-il son ambition grandir et se préciser.

Cette première année constitue une sorte d'initiation au travail véritable de l'école. Le programme pour l'examen des bourses est le même que celui sur lequel Abraham a été interrogé à son entrée : il faut savoir lire et écrire, et connaître les règles de la grammaire anglaise. On se borne au cours de l'année à perfectionner et à approfondir l'enseignement des écoles de paroisses d'où viennent la plupart des élèves.

Au bout de l'année, Abraham s'étant présenté à l'examen des bourses, fut reçu, ainsi que nous l'avons déjà dit, le 7 juillet 1630. Il fait, dès lors, réellement partie de l'école.

Son âge d'entrée est très normal ; il est près d'avoir douze ans, les six ans qu'il passe à Westminster, le mèneront à dix-huit ans à l'Université. Il va suivre régulièrement la filière des classes, de la première à la sixième.

. II

Pendant six ans, sa vie entière s'écoule dans le cadre de l'école. Les vacances n'existent pour ainsi dire pas, surtout pour un boursier comme lui. Il ne peut aller que rarement dans sa famille, pris dans l'engrenage rigide de l'existence monacale que la reine Elisabeth a tenu à régler elle-même.

Dans les statuts de l'école elle a tout prévu de la vie de ses boursiers, les suivant heure par heure, dans leurs jeux, comme dans leur travail. A tous les moments du jour elle leur assigne une tâche précise sous la surveillance, soit d'un maître, soit d'un élève des hautes classes qui joue le rôle de moniteur. Tous les détails de leur vie matérielle sont strictement réglés : il semble que la royale fondatrice (car on peut dire qu'elle mérite ce titre

autant qu'Henri VIII) ait voulu leur enlever toute initiative, toute cause de préoccupations autre que leur travail. A vrai dire, elle ne leur en a guère laissé le temps.

L'emploi du temps de chaque jour est lourdement chargé⁹. A cinq heures, un des moniteurs réveille au cri de « Surgite » le dortoir où couchent les quarante boursiers. La prière est aussitôt récitée à genoux, puis chacun fait son lit, balaye la place qu'il occupe, et quatre des plus jeunes emportent les balayures. Deux par deux les boursiers descendent dans les cloîtres, pour procéder à leur toilette, c'est-à-dire tout simplement pour se laver les mains et la figure.

A six heures, les town-boys arrivent, et toute l'école réunie par le maître en second, récite de nouvelles prières. Un moniteur passe ensuite dans les rangs pour examiner la propreté des mains et signaler les cas douteux, tandis qu'un autre note les absents. A sept heures, arrive le directeur. Tous les élèves récitent alors une leçon, généralement de grammaire, sous la conduite d'un des élèves appelé « custos », titre infâmant réservé à celui qui, la veille, s'est rendu coupable soit d'avoir parlé anglais (le latin étant la seule langue autorisée, même en dehors des classes et entre élèves), soit d'avoir fait trois fautes de mots en récitant une règle, ou trois fautes d'orthographe dans un exercice. L'heure suivante est consacrée au déjeuner et à la préparation de la classe de neuf heures. A neuf heures, le second maître prend les classes inférieures et le directeur les classes supérieures, dans la même salle que sépare en deux un immense rideau.

A onze heures, les exercices de la matinée sont clos par une prière. Puis, deux par deux, les boursiers vont au réfectoire. Pendant le dîner, l'un d'eux lit, d'abord un chapitre de l'Ancien Testament, puis un passage de manuscrit latin. En principe, les maîtres, le doyen et les prébendés, dînent au haut bout de la salle. En fait, ils s'en dispensent souvent.

A une heure, le travail reprend sous la direction du second maître. Le directeur revient à deux heures et s'occupe à nouveau

9. Nous avons tiré la plupart des détails sur la vie intérieure de l'école du livre de SARGEANT : *Annals of Westminster School*. Sargeant s'inspire lui-même d'un manuscrit ayant appartenu à Laud, où les coutumes et le programme d'études de Westminster, vers 1630, sont analysés en détail.

des hautes classes, avec une interruption à trois heures pour donner aux élèves un peu de repos et leur permettre de se préparer aux dernières classes. A six heures, les boursiers prennent au réfectoire une légère collation. De sept à huit, les moniteurs remplissent le rôle de répétiteurs; et, à huit heures, les boursiers remontent au dortoir.

La journée est donc lourde d'enseignement, et il reste peu de temps pour faire les devoirs écrits, si peu que les élèves consciencieux, nous dit un contemporain, ne peuvent y arriver qu'en prenant sur leur sommeil, s'organisant pour veiller par petits groupes, pendant deux ou trois heures¹⁰. Aussi ne réussissaient-ils pas toujours à se tenir éveillés pendant la classe, et le maître le reconnaissait si bien, qu'il accordait l'autorisation de dormir à leur place à ceux qui en faisaient la demande.

L'emploi des heures de classe est aussi minutieusement prévu par les statuts élisabéthains. Deux après-midis sont réservés : le vendredi aux punitions (le maître distribue devant toute l'école, les coups de verge mérités pendant la semaine), et le samedi toute l'école se rassemble également, mais cette fois pour écouter deux ou trois des meilleurs élèves, désignés par le maître, qui récitent un discours sur un thème donné.

Le reste du temps, les exercices sont de trois ordres : développement sur le sujet choisi par le maître, traduction des auteurs qui figurent au programme, étude de la grammaire¹¹.

Le soir, le maître indique un sujet que les élèves doivent développer pour le lendemain, en prose latine quand ils font partie des basses classes, en vers latins ou grecs à partir de la quatrième. Ces développements ou « thèmes » sont lus et examinés le lendemain matin. A ce travail préparé s'ajoutent des exercices improvisés du même genre, en présence du maître; ainsi les élèves acquièrent l'habitude de manier les langues anciennes, et, en même temps celle de rassembler des idées et de composer un développement : exercice d'une grande utilité pour les futurs élèves des Universités, où il joue un si grand rôle sous le nom de « declamation ».

10. Philip HENRY, cité par SARGEANT. *Op. cit.*, p. 42.

11. SARGEANT. *Op. cit.*, p. 280.

A ce premier travail succèdent la traduction et l'explication des auteurs prévus par les statuts dans chaque classe 12.

Sur ces textes, les élèves doivent faire toute une série d'exercices qui ont pour but de leur donner une connaissance approfondie du latin et même du grec : non seulement ils traduisent l'auteur ancien en anglais, mais, partant de la traduction, ils doivent s'efforcer de reconstituer le texte; ou encore s'ils ont traduit un texte latin en anglais, ils doivent retraduire la traduction en grec. Les langues anciennes sont, en somme, enseignées comme des langues vivantes, et les enfants ainsi assouplis par ces gymnastiques mentales arrivent dans les hautes classes à faire avec la plus grande facilité des discours et des vers latins ou grecs.

Il ne faut d'ailleurs pas oublier que la connaissance approfondie du latin est alors une nécessité absolue pour les personnes instruites. Les savants ne se servent pas d'une autre langue, et les écrivains comme Bacon l'emploient pour leurs ouvrages sérieux, considérant que l'anglais, langue vulgaire, n'est bonne que pour des œuvres de divertissement. Cowley entreprendra plus tard de transcrire en latin son épopée, et, voulant faire œuvre scientifique dans son traité de botanique, il ne songe pas à l'écrire en anglais. Dans la pratique même, le latin est d'usage courant, c'est le moyen universel de communication entre les différents pays. Enfin c'est la langue des théologiens, et les futurs étudiants des Universités qui, ne l'oublions pas, veulent en règle générale entrer dans les ordres, se doivent de l'écrire et de la parler correctement.

Dans cette intention, les élèves sérieux ajoutent à leur travail de classe un travail personnel. Non contents de puiser pour leurs discours en prose ou en vers dans les « Thesauri » et les « Flores poetarum », ils notent soigneusement dans leurs cahiers les ex-

12. En première année, les *Disticha*, de Dionysius Cato; l'*Exercitatio linguae latinae*, de Vives; les *Dialogues et Confabulationes Pueriles*, de Corderius. En seconde, Térence, les fables d'Esope dans la traduction latine, les colloques d'Erasmus et un recueil : *Dialogi sacri*. En troisième, Térence, Salluste, le choix de lettres de Cicéron par Sturmius, et les fables d'Esope, toujours en latin. En quatrième, Térence, Salluste, les *Tristes* d'Ovide, Cicéron : *De Officiis*; on commence le grec avec l'aide de la grammaire de l'ancien directeur Grant. Le premier auteur grec étudié est Lucien (*Dialogues*). En cinquième, Cicéron : *De Amicitia*, les *Métamorphoses* d'Ovide, Isocrate et Plutarque. En sixième, César, Tite-Live, Virgile, Démosthène et Homère.

pressions qui les frappent au cours de leurs lectures, les tournures qui leur paraissent particulièrement heureuses, et qu'ils introduiront ingénieusement dans leurs devoirs : si bien que les œuvres des écrivains de l'Antiquité se transforment pour eux en greniers d'abondance d'expressions. L'idéal est d'imiter à la perfection le style d'un Virgile ou d'un Horace. Cowley, arrivé à la maturité, s'exercera, de l'aveu même de son biographe, à pasticher ainsi ses poètes préférés : dans les deux premiers livres de son *De Plantarum Libri Sex* il se propose Ovide et Tibulle comme modèles, dans le troisième et le quatrième Catulle et Horace, dans le cinquième et le sixième les Géorgiques de Virgile ¹³.

Mais cette étude des auteurs est secondaire aux yeux de beaucoup de maîtres d'école. La doctrine officielle de l'enseignement place au-dessus de tout l'étude de la grammaire. Il s'agit pour les élèves, nous dit l'auteur d'un manuel contemporain, « de réciter par cœur toutes les règles usuelles et nécessaires pour analyser les règles grammaticales, de donner la signification, l'emploi et l'ordre de ces règles, d'en montrer les exemples et d'en faire l'application, ce qui, étant bien assimilé, rendra tout le reste du travail facile et agréable » ¹⁴.

Dans tout ceci, la faculté qui s'exerce au premier chef, est la mémoire. Tout se récite. Les élèves doivent porter en eux, fidèlement retenu, l'enseignement qui leur est donné. La grammaire est l'essentiel de cet enseignement, ou plutôt elle forme une science autonome. Elle est indépendante de l'étude des textes et réduit la littérature à n'être plus qu'un réservoir d'exemples, elle devient une fin en elle-même. Conception héritée du Moyen-Age et fixée par la célèbre grammaire de Lily qu'Henri VIII a rendue obligatoire en 1540 dans les écoles, en même temps que le « Prayer book ». Le livre est en usage à Westminster, et constitue la base de l'examen d'entrée à l'Université : Cowley, nous le verrons, en pâtira. Mais, dès le seizième siècle, une théorie opposée se fait jour, prétendant s'appuyer non plus sur la mémoire, mais sur l'intelligence des enfants. Les grands humanistes Thomas Eliot et Roger Ascham veulent en effet que l'étude des au-

13. SPRAT. *Op. cit.*, p. XXVIII.

14. J. BRINSLEY. *Ludus Literarius; or, the Grammar-schoole...*, London, 1627.

teurs latins soit le point de départ et l'aboutissement de l'enseignement; la grammaire se trouve ramenée au rang de moyen. C'est dans les textes qu'on doit l'apprendre, et les règles en sont tirées par les élèves eux-mêmes qui les acquièrent peu à peu, par un effort personnel de réflexion, la théorie naissant de la pratique¹⁵. La conception humaniste s'oppose ainsi à la conception médiévale, et les maîtres d'école du dix-septième siècle sont divisés en deux camps par une véritable guerre des grammaires¹⁶. L'un d'eux, en 1660, essaie une conciliation en déclarant que l'étude de la grammaire et celle des auteurs doivent aller de front. Impossibles l'une sans l'autre, elles se concilieront au lieu de se détruire¹⁷. Mais officiellement la conception médiévale l'emporte, et le livre de Lily est longtemps resté obligatoire.

Ce système rigoureux, s'il interdit l'étude des auteurs anciens pour eux-mêmes, l'admet cependant dans une autre intention, car, tout en laissant au premier plan l'enseignement de la langue, il a également pour but de meubler les esprits en leur fournissant un enseignement moral. Dans les textes anciens, le maître trouve en abondance des préceptes dont il se sert pour éduquer l'enfant et lui montrer le chemin de la vertu. Il en extrait des proverbes, des maximes, des pensées, qu'il explique et fait commenter à sa suite aux élèves des hautes classes. Ceux-ci les notent comme ils l'avaient fait pour les expressions, dans des cahiers, en y ajoutant leurs réflexions personnelles. Naturellement, le maître ne leur révèle de la grande pensée antique que ce qui est compatible avec la doctrine chrétienne; il la capte, pour ainsi dire, pour la couler dans les moules fournis par le christianisme, faisant ainsi servir la cause de sa religion par les païens. Cet humanisme utilitaire, nous le retrouverons chez Cowley, développé, approfondi, mais identique en son principe, et nous apercevrons aussi cette conception pour ainsi dire religieuse des écrivains classiques, dans le

15. Voir Sir Thomas ELYOT. *The Gouvernour*, 1531, et Roger ASCHAM. *The Scholemaster*, 1570.

16. Voir, sur ce point, F. WATSON. *The English Grammar-schools, to 1660*, pp. 246 et suivantes.

17. C. HOOLE. *New Discovery of the old Art of teaching schoole...*, 1660, cité WATSON, p. 246.

mélange constant qu'il fait de l'Antiquité païenne et de l'Antiquité biblique 18.

C'est que la religion tient une grande place dans la vie de l'école : nous avons signalé le retour fréquent des prières en semaine, les lectures édifiantes pendant le repas principal. Le dimanche est tout entier consacré à Dieu. Dans le dortoir, à la prière du matin s'ajoutent le chant de certains psaumes et la récitation des litanies. L'assistance aux services religieux de l'Abbaye est naturellement obligatoire, et le travail du dimanche consiste à reproduire le sermon, en anglais pour la première et la seconde année, en prose latine pour la troisième et la quatrième, en vers latins pour les hautes classes 19. L'enseignement religieux est donné grâce au « Primer », sorte de catéchisme qui reste obligatoire dans les écoles jusqu'en 1651, et, dans chaque classe, il y a un cours d'instruction religieuse régulier 20. A bien des égards la tâche du maître et celle du prêtre se confondent. La méthode employée est d'ailleurs la même : les élèves discutent sur leur manuel religieux comme sur les thèmes classiques qui leur sont proposés. Enfin, le catéchisme ne dispense pas de la Bible. En 1604, l'enseignement de la Bible, déjà répandu, est devenu obligatoire pour les écoles. Il l'est plus encore à Westminster qui dépend si étroitement de l'Abbaye, et dont les meilleurs élèves sont destinés à entrer à Oxford ou à Cambridge avec la perspective de devenir pasteurs de l'église anglicane.

Cependant, si lourd et si minutieusement réglé que soit le travail scolaire, tout le temps ne lui est pas consacré. Les éducateurs anglais ont toujours eu la préoccupation de développer le corps en même temps que l'esprit des élèves, et de rompre la monotonie austère des études par de saines distractions. Les jours de travail, des jeux s'organisent pendant les récréations sous la direction des moniteurs, et Cowley nous confiera que sa comédie *Lone's Riddle* a été composée pendant ces récréations : « Stolen from cat or ball » 21. Chaque semaine, les enfants ont en outre une demi-journée de congé normal, à laquelle viennent s'ajouter des

18. Voir les notes à la Davidéide.

19. SARGEANT. *Op. cit.*, p. 43.

20. F. WATSON. *Op. cit.*, p. 63.

21. Dédicace à Digby, II, p. 69.

vacances extraordinaires, car l'école reçoit souvent la visite de personnages hauts placés qui assistent aux classes et ne manquent pas ensuite de demander que le travail cesse pour le reste de la journée, au grand désespoir du maître dont l'emploi du temps si bien réglé est tout bouleversé²². Et les élèves peuvent profiter de leur liberté pour vagabonder dans la campagne qui entoure alors l'école de trois côtés sur quatre. Au Nord s'étendent les champs qui forment aujourd'hui St. James Park, au Sud une région basse assez marécageuse connue sous le nom de Tuttle fields, et à l'Ouest passe la route de Chelsea. Enfin, il y a les vacances d'été, quatre semaines environ, que l'école va passer dans une propriété de l'Abbaye à Chiswick, et où le travail cède le pas aux jeux et à la vie de plein air²³.

Un certain nombre de fêtes reviennent en outre chaque année, qui rompent la monotonie des jours de classe : la cérémonie du mardi-gras, par exemple, où le cuisinier de l'école doit lancer la première crêpe, d'un vigoureux coup de poêle par-dessus le rideau qui coupe en deux la grande salle; surtout, les réjouissances de l'époque de Noël que nous retrouverons d'ailleurs à Cambridge, sortes de saturnales dirigées par un Maître des fêtes « Master of the Revels », et au cours desquelles les boursiers jouent une pièce en latin et une en anglais (Elisabeth l'exige dans les statuts, sous peine d'une amende de dix shillings au maître coupable de négligence à cet égard). Par ces pièces, par la pièce latine surtout, on voulait « que les jeunes gens pussent passer la Noël avec plus de profit et se familiariser davantage avec un maintien gracieux et une prononciation élégante »²⁴. Elle devait, selon le principe fondamental de l'éducation anglaise, meubler l'esprit des élèves, mais aussi les préparer à leur futur rôle de gentlemen. Les enfants, eux, ne voient pas si loin, ils goûtent sans arrière-pensée la fierté d'avoir mérité un rôle, ou simplement la joie de voir bouleverser leur dortoir, qui sert de théâtre, et d'aider à y installer la scène avec ses très rudimentaires décors. Plus tard,

22. SARGEANT. *Op. cit.*, p. 44.

23. *Ibid.*, p. 33.

24. Ce sont les termes des statuts, cités par F. FORSHALL. *Westminster school, past and present*, p. 468.

Cowley dans le plan qu'il trace de son collège scientifique n'aura garde d'omettre la pièce latine comme moyen d'éducation 25.

*
**

Tout n'est donc pas austérité à Westminster School, et, au temps de Cowley, l'instruction elle-même a perdu un peu de sa rigueur scolastique. Abraham nous paraît avoir eu la bonne fortune de se trouver sous la coupe de maîtres intelligents et larges d'esprit. Un vent de libéralisme souffle alors sur l'école, et, d'une manière générale, sur les écoles anglaises. Il se rencontre çà et là des maîtres qui se préoccupent d'atténuer, dans la mesure où ils le peuvent, la sévérité monacale du système d'éducation, et qui protestent contre l'abus des châtiments corporels, contre le système de terreur et de cruauté seul connu dans trop d'écoles; ils montrent qu'à l'égard des natures douées, la sévérité est inutile, et que mieux vaut s'adresser à l'intelligence des élèves et les traiter en êtres raisonnables, plutôt que de faire entrer pêle-mêle dans leur mémoire, sous la menace des verges, des notions qu'ils ne comprennent pas 26. Les maîtres de Westminster, au temps de Cowley, appartiennent à ce groupe. Grâce à eux, les vieilles et rigides méthodes se sont quelque peu humanisées et modernisées.

Aussi Cowley semble-t-il avoir éprouvé à leur égard des sentiments d'affectueux respect. Si nous connaissons autrement que de nom celui qui dirigea ses études de la seconde à la quatrième année, le second maître John Jordan, nous le devons au poème où Cowley a déploré sa mort. Le recueil où sont conservés les noms des membres de l'école nous apprend que Jordan fut second maître de 1631 à 1642 27. Il nous serait tout aussi inconnu que son prédécesseur William Pritchard, si la gratitude de son ancien élève ne nous renseignait sur l'homme qu'il fut et l'influence qu'il exerça 28.

25. A *Proposition for the advancement of Experimental Philosophy*, II, p. 256.

26. J. BRINSLEY. *Op. cit.*, préface et p. 41.

27. J. WELCH. *Alumni Westmonasterienses*.

28. *On the Death of Mr. Jordan, Second Master at Westminster School*, I, p. 21.

Par Cowley, nous apprenons qu'il était Belge; nous apprenons surtout à le considérer comme un homme plein de savoir, amoureux de science plus que de richesse, modeste, se souciant peu des honneurs, franc pour lui-même comme pour les autres, dévoué et scrupuleux dans l'accomplissement de sa tâche. Cowley parle avec émotion et reconnaissance de la noble manière dont Jordan concevait l'enseignement et s'attachait à former l'esprit des enfants, à les guider doucement vers la vertu et la sagesse, et à faire d'eux des hommes.

C'était donc un très digne auxiliaire du directeur Lambert Osbaldeston ²⁹. De ce dernier aussi Cowley a gardé un souvenir déférent. Il lui dédie sa première œuvre *Pyramus and Thisbe* en termes qui indiquent le respect timide du débutant. Encore ses vers sont-ils écrits avant qu'Osbaldeston l'ait véritablement pris en main, c'est-à-dire avant son entrée dans les hautes classes. Mais le maître, tout jeune (au moment où Cowley entre comme boursier, il n'a pas plus de trente-six ans), semble avoir été un homme actif, surveillant de près ses élèves, prompt à faire un choix parmi eux et à discerner leurs qualités naissantes. Il aimait grouper autour de lui les intelligences d'élite, et, le soir, il réunissait ses meilleurs sujets pour des classes particulières dans sa propre chambre. Là, sortant des cadres prévus de l'enseignement, il leur donnait des notions élémentaires de géographie, de science, de logique. En classe, il montrait le même esprit novateur : c'est ainsi qu'il attachait une grande importance à l'étude de l'anglais, et que, chose rare pour l'époque, il faisait faire dans la langue vulgaire des exercices de narration en prose et en vers sur des sujets littéraires ³⁰. Il savait même enfreindre, le cas échéant, la méthode officielle, comme nous le prouve sa conduite à l'égard de Cowley sur le point essentiel de la grammaire.

Dans la guerre des grammaires, Cowley a pris en effet instinctivement parti. Comme il nous le confie ³¹, il ne peut s'astreindre à apprendre par cœur et dans l'ordre les règles et les exemples de la grammaire de Lily; son esprit agile, épris d'indépendance,

29. Ou, comme Cowley l'écrit, Osbolston.

30. SARGEANT. *Op. cit.*, p. 66.

31. *Of Myself*, II, p. 456.

avide de comprendre par lui-même, penche pour la méthode humaniste, et il se fait à lui-même sa grammaire par la lecture et l'analyse des textes. Osbaldeston et Jordan, après avoir essayé par leurs conseils et leurs encouragements de le décider à suivre la voie normale, voyant qu'il n'y avait de sa part aucune mauvaise volonté, ont sagement renoncé à exiger de lui ce qu'il ne pouvait donner, et se sont résignés à le voir se frayer sa propre route. C'était là, de leur part, faire preuve d'une largeur d'esprit méritoire, et cette dérogation à un des dogmes fondamentaux de l'enseignement officiel montre en même temps l'estime où ils tenaient Cowley.

Osbaldeston se trouvait soutenu dans son libéralisme par le grand maître de l'école, le doyen de l'Abbaye, John Williams. Né en 1582, celui-ci avait fait une brillante carrière. Habile à obtenir la faveur des puissants du jour, il avait accumulé sur sa tête les bénéfices, et il était rapidement devenu un des ecclésiastiques les plus en vue et les plus riches de son temps. Pour avoir favorisé le mariage du duc de Buckingham avec Lady Katherine Manners, il avait été nommé doyen de l'Abbaye de Westminster, en juillet 1620; pour les services politiques qu'il rendait au favori, il avait reçu en août 1621 l'évêché de Lincoln; la même année, il avait remplacé Bacon comme Grand Chancelier. A l'avènement de Charles I^{er} cependant, surtout après l'assassinat de Buckingham, il avait perdu beaucoup de son influence, et, dès 1630, comme nous le verrons, le bel édifice de sa gloire et de sa fortune menaçait ruine ³².

Mais, aux yeux des écoliers, son prestige demeurait intact. Grand seigneur beaucoup plus qu'homme d'église, généreux jusqu'à la prodigalité, il mène une vie fastueuse qui éblouit les jeunes imaginations de ses pauvres boursiers, plongés dans leurs études arides et vêtus d'une robe noire élimée ³³. Ne leur est-il pas permis de rêver pour eux-mêmes aux mêmes splendeurs ? Ils entreraient comme lui à l'Université, et comme lui, ils en sortiraient membres de l'église anglicane. Pourquoi leur talent n'atti-

32. Voir l'article consacré à Williams dans le *Dictionary of National Biography*.

33. Suivant l'expression de Cowley : « A threadbare black » (*A Poetical Revenge*, II, p. 52).

rerait-il pas l'attention d'un grand seigneur comme le sien avait attiré celle du Chancelier Ellesmere ?

Mais s'il pouvait par sa seule présence surexciter les ambitions, Williams a eu le mérite de s'occuper utilement de son école. Il l'aimait; il ne se passait guère de semaine, nous dit un de ses biographes ³⁴, sans qu'il la visitât. Il prenait une part active aux exercices de la classe, questionnant lui-même les élèves pour se rendre compte de leurs progrès et les encourager. Souvent aussi, il venait dîner dans le hall; il se plaisait, comme sa qualité de président l'y autorisait, à envoyer aux boursiers des « thèmes » d'où ils devaient tirer une épigramme en vers latins ou anglais, et il récompensait libéralement la meilleure. Sans doute Abraham a-t-il reçu la palme plus d'une fois; il se distinguait dans ce genre d'exercice, comme nous le prouve une de ses épigrammes qui a eu l'insigne honneur d'être récitée au cours des fêtes qui closent le concours des bourses à l'Université ³⁵.

*
**

Les efforts du doyen et du maître tendaient donc au même but : éveiller les jeunes intelligences qui leur étaient confiées, découvrir les talents en germe et les développer. Mais leur unité de vues s'étendait à d'autres domaines que l'enseignement. Ils avaient en particulier les mêmes convictions religieuses et politiques, et, sur ces points encore, leur influence sur l'école a été profonde.

Par son rang et sa personnalité, Williams est un des principaux personnages de l'Angleterre. Les opinions religieuses de l'évêque de Lincoln, en même temps doyen de la grande école de Londres, les opinions politiques de l'ancien Chancelier, de l'ancien conseiller de Buckingham et de Jacques I^{er}, ne pouvaient être indifférentes : les attaques dont il a été l'objet suffisent à le prouver. Osbaldeston marche dans le sillage de son protecteur et ami. Nommé grâce à lui à l'école de Westminster, il épouse sa cause avec chaleur.

En religion et en politique comme en matière d'éducation, ils

34. J. HACKETT. *Scrinia Reserata*, I, p. 45.

35. Citée par Waller dans son édition de Cowley, II, p. 485.

font preuve de libéralisme. Williams n'avait pas encore quitté le collège de St. John à Cambridge, qu'il offensait déjà à la fois puritains et anglicans par sa tolérance, ses essais de conciliation raisonnable des vues les plus opposées. Il choquait les premiers en prenant partie pour la hiérarchie et les cérémonies de l'église établie, et il se faisait de nombreux ennemis dans le camp adverse en assistant aux sermons du puritain William Perkins. Aussi s'est-il montré, dès le début, l'adversaire résolu de l'autoritaire Laud, et Osbaldeston le seconde dans sa lutte contre l'intransigeance du prélat; ils ne peuvent être rangés ni l'un ni l'autre parmi les puritains, car ils détestent leur véhémence destructive, mais ils ont une horreur égale de l'étroitesse d'esprit qui dicte à Laud ses projets de réforme. Ce sont des partisans de cette large église qui réunirait toutes les sectes, en dehors des subtilités de la casuistique, dans une communion d'idées raisonnables et tolérantes.

Politiquement, ils soutiennent les droits de la nation contre l'absolutisme royal. Sous Jacques I^{er}, Williams donnait à Buckingham de sages conseils de modération; comme Chancelier, au début du règne de Charles, il a osé faire opposition aux projets du jeune roi et de son favori; lorsque la Chambre des Communes de 1628 présente la « Pétition des Droits », il prend rang parmi ses défenseurs. Aussi ses ennemis trouvent-ils auprès de Charles un accueil favorable, et, à partir de 1628, dès avant l'entrée de Cowley à l'école, il est en butte à de violentes attaques. Poursuivi sans résultat en 1628, devant la Chambre Etoilée pour avoir révélé des secrets d'Etat, puis, en 1633, pour avoir suborné des témoins, il finit par être condamné à dix mille livres d'amende, privé de tous ses bénéfices, et emprisonné dans la Tour. Laud, poursuivant sa victoire, le fera à nouveau condamner en 1639 à une forte amende, et Osbaldeston dont les lettres avaient fourni la matière à cette nouvelle poursuite, sera expulsé de sa charge de directeur, condamné à deux amendes de cinq mille livres chacune, et à avoir les oreilles coupées, au pilori, en présence de ses élèves 36.

36. Williams restera dans la Tour jusqu'en décembre 1640 : au moment de la réunion du Long Parlement, il est mis en liberté et toutes ses dignités

Quoiqu'il en soit, sous l'influence de Williams et d'Osbaldeston l'école vit dans une atmosphère politique active. Comme les maîtres, les élèves sont les loyaux sujets du roi : tous les ans, ils lui adressent en hommage un recueil de poèmes. L'ode que Cowley a consacrée à exalter le bonheur de l'Angleterre sous le règne de Charles y a sans doute figuré ³⁷. Ils célèbrent également les grands événements du règne, et Cowley a chanté avec ses camarades le voyage du roi en Ecosse pour son couronnement en 1633 ³⁸, la naissance du duc d'York en 1634 ³⁹, et celle de la princesse Elisabeth en 1635 ⁴⁰.

Mais le loyalisme des élèves ne s'étend pas à la politique royale. Ils détestent Laud qui est, pour eux, le vivant symbole de l'absolutisme et de l'arbitraire, et le Parlement trouve en eux de chauds partisans. Malgré leur jeunesse, leur voix n'est pas sans portée, leurs opinions comptent, comme elles compteront quand ils seront parvenus à l'Université ⁴¹.

Cowley n'est pas resté à l'écart de toute cette agitation, et d'ailleurs les opinions, l'état d'esprit de son nouveau milieu ne diffèrent guère de ceux dont il a déjà subi l'influence dans sa première enfance. Les idées religieuses et politiques qu'il a commencé d'acquérir dans la cité se trouvent seulement renforcées par l'exemple des maîtres qu'il admire. Mais elles ont pu être affinées, nuancées, et c'est sans doute en grande partie à l'action de Williams et d'Osbaldeston que Cowley doit la modération, la haine des extrêmes, qui resteront un de ses traits dominants.

lui sont rendues. Cowley a écrit un poème pour célébrer sa sortie de prison, le louant de son courage dans l'adversité (*To the Bishop of LINCOLN, Upon his enlargement out of the Tower*, I, p. 28). Un critique moderne (STEBBING. *Op. cit.*, p. 52) a voulu y voir une preuve de l'hostilité de Cowley à l'endroit de la politique royale. Et ce serait évidemment le cas, si le poème a été vraiment écrit en 1640. Mais Williams a été à nouveau emprisonné dans la Tour, cette fois par ordre du Parlement, de décembre 1641 au 5 mai 1642, pour avoir défendu Conway contre les Communes; et si le poème de Cowley se place, comme c'est très vraisemblable, à cette dernière date, c'est à la victime de la rébellion anti-royaliste qu'il s'adresse, et non à la victime de l'arbitraire royal.

37. Ode. *In commendation of the time we live under the Reign of our gracious King CHARLES, II*, p. 63.

38. *On his Majesties returne out of SCOTLAND*, II, p. 46.

39. Cité par SARGEANT. *Op. cit.*, p. 282.

40. *Coolyes verses uppon my LADY ELISABETH birth on Christmass even*. 1635, II, p. 483.

III

Cette orientation vers la doctrine du juste milieu n'est, du reste, que la confirmation de son instinct. D'une manière générale, on peut dire que Cowley se développe pendant ses sept ans de séjour à Westminster selon ses tendances naturelles. Il se trouve là dans son élément. Sa personnalité peut s'y affirmer sans heurts, sans souffrances. Ses années d'écolier comptent parmi les plus heureuses de sa vie, et si, plus tard, il peut adresser des critiques de détail au système d'éducation par lequel il a été formé, ce ne sera jamais sur un ton d'amertume ni de rancune.

Il s'accommode parfaitement de l'existence monastique d'un boursier du roi. Son caractère naturellement docile lui permet de ne pas souffrir des rigueurs de la discipline. Il n'y a en lui aucune révolte contre la tyrannie de la règle, aucun instinct de lutte; il aime l'ordre au contraire, il l'admet tel quel et s'y adapte. Dès à présent, il est possible de se rendre compte que son génie sera fait plus de souplesse que de force, plus de raison que de passion. Il n'a rien du héros romantique pour qui l'école est une prison. C'est un excellent élève, appliqué, studieux, un de ceux qui, sans doute, veillaient la nuit pour mieux faire leurs devoirs, un de ceux qu'Osbaldeston réunissait autour de lui, le soir. Il quitte l'école avec un solide bagage de connaissances classiques. Il sait bien le latin et le grec, et il a pris contact avec la pensée antique, par un effort dont nous pouvons voir les heureux résultats dès ses premières œuvres. Il aime son travail : c'est avec ferveur qu'il parle de ses chères études, d'Ovide, et des débuts de la logique ⁴². Oldys rapporte que jamais il ne reçut les verges ⁴³, et nous le croyons volontiers. Ses maîtres le ménagent. L'autorisation si exceptionnelle d'apprendre à sa guise la grammaire indique la confiance qu'ils avaient en son sérieux.

Ce refus d'apprendre la grammaire mécaniquement est sa seule

42. Cf. SARGEANT. *Op. cit.*, p. 68, et STEBBING. *Op. cit.*, p. 52.

42. *An Answer to an Invitation to Cambridge*, II, p. 66.

43. LANGBAIN. *An Account of the English Dramatic Poets...* Exemplaire avec notes manuscrites de W. Oldys, conservé dans la bibliothèque du British Museum.

révolte, et nous touchons ici au trait le plus ferme de sa personnalité, par ailleurs si malléable : le respect de l'intelligence. Cowley ne conçoit pas que l'on puisse préférer l'exercice d'une faculté inférieure comme la mémoire à l'emploi de celle d'où naît la dignité humaine, la faculté de comprendre. Dès cette époque, une sorte de probité intellectuelle l'oblige à essayer de tout analyser, de se rendre compte de tout par lui-même.

Là réside sa plus grande joie. Comme il nous le dit dans l'essai *Of Myself*, les jeux bruyants de ses camarades ne l'attiraient pas. Il préférerait la promenade paisible en compagnie d'un ami sérieux comme lui, un ami comme John Nichols, qui le précède à Cambridge, comme Robert Meade, comme Ben Masters, aspirants poètes eux-mêmes, si l'on en juge par leurs vers en tête des *Poetical Blossomes*. Ou bien, à défaut de compagnon, il prenait un livre, et l'emportait pour le lire dans le calme de la campagne ⁴⁴. Il n'a pas connu l'instinctive joie de vivre qui anime l'enfance, les élans irraisonnés de la jeunesse, le besoin de se dépenser en efforts physiques, en mouvements et en cris. De même, plus tard, il restera étranger aux entraînements de la passion. Cette répulsion pour les jeux où le corps et l'instinct trouvent seuls une satisfaction, ce désir de conversation et de lecture où seule l'intelligence peut s'exercer, nous permettent de classer Abraham parmi les intellectuels que domine la réflexion et chez qui les réactions spontanées sont faibles : dès maintenant, il s'affirme comme un cérébral et un contemplatif.

*

**

Dès ses années d'école, le démon poétique éveillé en lui par la lecture de Spenser se manifeste sous forme d'œuvres originales et lorsqu'il partira pour l'Université, il aura déjà pris rang parmi les poètes de son temps.

C'est en 1633 que paraît son premier recueil de vers : *Poetical Blossomes*. Il comprend deux poèmes narratifs, *Pyramus and Thisbe*, et *Constantia and Philetus* ⁴⁵, qui racontent tous deux

⁴⁴. *Of Myself*, II, p. 456.

⁴⁵. *Constantia and Philetus* et non, comme l'écrit Wood, par erreur : *Antoni* et *Melida*, ce dernier poème étant de J. Marston. — L'erreur de Wood est répétée par Phillips, Winstanley et, au XIX^e siècle, encore par Bell.

(le premier, d'après Ovide), les amours tragiques de deux parfaits amants. *Pyramus* compte 226 vers, *Constantia* 630, ce sont donc des poèmes de longue haleine. Le recueil renferme, en outre, un certain nombre de poèmes plus courts : *A Dreame of Elysium*, sorte de résumé de son érudition mythologique, et deux élégies, l'une sur la mort de son cousin Richard Clerke, l'autre sur celle de Lord Carleton, ancien élève de Westminster School, par lesquelles il fait ses débuts dans la poésie de circonstance.

La date de la publication du volume ne fait aucun doute, bien que Sprat et Wood, ici encore, ne s'accordent pas. « Dans la treizième année de sa vie fut publié sous son nom un petit livre... » nous dit Sprat ⁴⁶, ce qui ferait remonter sa première œuvre à 1631. Mais Wood affirme qu'étant à Westminster « en l'année 1633, entrant dans la seizième année de sa vie, Cowley composa un livre appelé *Poeticall Blossomes*... » ⁴⁷. Les faits décident en faveur de Wood. La date que porte le volume est bien 1633, et à la fin du livre nous trouvons l'imprimatur de Sir Henry Herbert, le censeur de la presse, daté du 19 octobre 1632. L'autorisation figure également dans les registres de la corporation des libraires à la date du 24 octobre 1632 ⁴⁸.

Le livre paraît donc sans aucun doute au début de l'année 1633.

Mais si Sprat avait parlé de la production des poèmes et non de leur publication, il n'aurait pas eu tort en disant que Cowley avait alors treize ans, car les poèmes qui composent le volume datent bien de 1631 environ. Nous en avons deux preuves : le portrait d'Abraham qui orne ce livre, porte son âge, treize ans (et ceci est probablement la source de l'erreur de Sprat) ; d'autre part son condisciple, Ben Masters, lui adressant à l'occasion de ses premiers poèmes, un éloge en vers nous donne indirectement son âge, lorsqu'il écrit : « Et Caton n'avait pas à treize ans un jugement égal au tien » ⁴⁹. Les *Poeticall Blossomes* furent donc

46. SPRAT. *Op. cit.*, p. IV.

47. WOOD. *Op. cit.*, II, p. 209.

48. ARBER. *Op. cit.*, IV, p. 287. Le censeur lui-même note dans ses papiers, toujours à la même date : « Reçu aussi de Seyle, pour avoir permis d'imprimer deux autres petites pièces de vers écrites par un enfant de la ville appelé Cowley, en même temps, dix pence » (J. Q. ADAMS. *The dramatic records of Sir Henry Herbert, Master of the Revels, 1623-1673* (1917), p. 41).

49. Cowley, Works, II, p. 4.

écrits par Cowley et préparés pour la publication au cours de sa treizième année au plus tard, et publiés alors qu'il était dans sa quinzième année.

La composition des deux principaux poèmes remonte plus haut encore. Dans la préface qu'il écrit pour la troisième édition Cowley nous apprend en effet qu'il a écrit *Pyramus and Thisbe* à dix ans et *Constantia and Philetus* à douze ans, soit en 1628-1629, et 1630-1631 ⁵⁰. Ce sont donc des œuvres d'extrême jeunesse écrites dès son entrée à l'école, très probablement des exercices de classe revus et développés. Nous avons vu l'intérêt qu'Osbaldeston portait à la narration anglaise sur un sujet donné. Il demandait à ses élèves de composer un récit, soit en prose, soit en vers; ces deux poèmes doivent avoir été écrits dans ces conditions, et nous pouvons y voir une preuve de l'influence exercée par le maître sur le disciple.

Grâce aux qualités qu'il révélait, et sans doute aussi grâce à la curiosité que suscita la précocité extraordinaire qu'il manifestait, le livre obtint auprès du public un vif succès. En 1636 paraît une deuxième édition augmentée d'un certain nombre de poèmes, réunis sous le nom de *Sylva*, et, dès l'année suivante, une troisième édition est nécessaire. Les poèmes contenus dans *Sylva* sont au nombre de seize. Le talent de Cowley croît en audace, et une de ses premières caractéristiques est la variété : il s'essaye aux genres les plus divers.

Certaines des pièces du recueil sentent encore l'école. Son ode sur la prospérité de l'Angleterre sous le règne de Charles I^{er}, son poème à la Duchesse de Buckingham, ses élégies sur Mrs Anne Whitfield et John Littleton, sa traduction des vers latins du Dr. A. ⁵¹, ses odes à la manière d'Horace ⁵², lui ont été dictés par

⁵⁰. To the Reader, II, p. 3.

⁵¹. Ode, *In commendation of the Time we live under the Reign of our gracious K. CHARLES*, II, p. 63.

To the Duchesse of Buckingham, II, p. 52.

An Elegie on the Death of Mrs Anne Whitfield, II, p. 54, et : *An Elegie on the Death of John Littleton Esquire, Sonne and Heire to Sir Thomas Littleton, who was drowned, leaping into the water to save his younger Brother*, II, p. 55. L'accident arriva le 9 mai 1635.

A translation of verses upon the B. Virgin, written in Latine by the right Worshipfull Dr. A., II, p. 57.

⁵². *Odes...*, II, pp. 59 à 65.

les circonstances ou par ses études; l'élève y parle sous la surveillance de ses maîtres. Mais il se risque aussi à marcher seul, à choisir ses sujets en toute indépendance, par exemple lorsqu'il exprime sa reconnaissance à son parrain ⁵³, lorsqu'il narre, non sans humour, la mésaventure qui lui est arrivée à Westminster Hall ⁵⁴, ou lorsque, répondant à une invitation amicale venue de Cambridge, il nous révèle son état d'esprit et ses aspirations ⁵⁵. Il montre plus de hardiesse encore, dans le morceau le plus important du recueil, *A Vote*, où, tout en prenant Horace pour modèle, il expose si bien ses goûts qu'il pourra en citer le passage central, trente ans plus tard, sans y rien changer ⁵⁶.

Son ambition monte encore plus haut, et lorsqu'il quitte l'école il emporte le manuscrit d'une comédie pastorale *Loves Riddle* construite de la manière la plus orthodoxe, et fort ingénieusement agencée ⁵⁷.

IV

Lorsqu'il se prépare au concours des bourses qui doit lui ouvrir les portes de l'Université, il est donc déjà connu comme poète. Dans le petit monde où il vit, son nom est célèbre, et sa renommée a franchi les murs du collège. Il semble que sa carrière se dessine au gré de ses désirs. Il a fait le premier pas vers la gloire. Ses années d'école finies, muni d'une solide culture classique, il aspire à pénétrer dans une des deux universités. Il contemple son séjour, qu'il s' imagine à l'avance bienheureux, avec ferveur et humilité, comme une terre promise qui lui apportera mille jouissances merveilleuses. A la pensée des délices qui l'attendent, le cadre de l'école lui paraît étroit et ses études bien superficielles. Il brûle de se plonger dans les mystères de la philosophie et les subtilités de la logique ⁵⁸.

Le moment venu, en mai 1636, il se présente au concours qui

53. *To his very much honoured Godfather, Master A. B.*, II, p. 53.

54. *A Poeticall Revenge*, II, p. 50.

55. *An Answer to an Invitation to Cambridge*, II, p. 66.

56. *A Vote*, II, p. 48. Cf. *Of Myself*, II, p. 456.

57. *Loves Riddle. A Pastorall Comoedie; Written at the time of his being Kings Scholler in Westminster schoole*, by A. Cowley, II, p. 67.

58. *An Answer to an Invitation to Cambridge*, II, p. 64.

lui permettra d'entrer soit à Christ-church, Oxford, soit à Trinity College, Cambridge, en qualité de Westminster scholar. Il semble qu'il ait posé sa candidature à Cambridge plutôt qu'à Oxford, malgré les avantages supérieurs qu'il aurait trouvés dans cette dernière Université 59.

Peut-être des amitiés attirent-elles Cowley à Cambridge, peut-être lui ordonne-t-on de s'y destiner. En tout cas, nous allons le trouver inscrit à l'Université de Cambridge avant même qu'il ait passé le concours des bourses.

Dans ce concours, les sept examinateurs qu'il a déjà affrontés six ans auparavant, comme « candidat mineur », vont cette fois interroger en lui le « candidat majeur ». Il y a là John Williams, le doyen, Lambert Osbaldeston son maître, et un prébendé, qui représentent l'école, mais plus formidables, parce que représentant l'Université, le doyen de Christ-Church et le maître de Trinity, assistés chacun par un professeur de leur collège. L'examen se passe suivant les méthodes traditionnelles : outre la « declamation », ou développement sur un thème donné, qui doit révéler chez le candidat les aptitudes à l'éloquence, figure parmi les épreuves, l'interrogation de grammaire qui doit prouver la connaissance du latin par celle des règles. Or Abraham, qui sait le latin et peut appliquer les règles, est incapable d'en réciter l'énoncé théorique. La faute est impardonnable, et le jury refuse de l'admettre comme boursier de Westminster.

59. Le Westminster scholar élu à Christ-Church est assuré d'obtenir un « *Studentship* » et un « *fellowship* ». A Trinity College, au contraire, on doit commencer, avant de recevoir la bourse, par faire un an comme simple étudiant, et on doit ensuite conquérir de haute lutte le titre de *fellow*.

CHAPITRE III

TRINITY COLLEGE, CAMBRIDGE (1636-1643)

I

Sa carrière va-t-elle être interrompue ?

Il n'en est rien, et cet échec ne va pas l'empêcher de poursuivre régulièrement le cours de ses études. Dès le 21 avril 1636, avant même de passer le concours, il est inscrit sur les registres de l'Université, en qualité de « pensioner », c'est-à-dire d'étudiant normal. Le 14 juin 1637, le collège lui attribue une bourse ordinaire¹, en même temps que ses camarades, reçus au concours où il avait échoué, commencent à jouir de leur bourse de Westminster. Il semble qu'ayant sacrifié, comme ils le devaient en conscience à la rigueur des principes, les examinateurs, soucieux d'accueillir et de retenir dans le collège les esprits distingués, se soient radoucis devant le réel talent du jeune Cowley, et se soient arrangés de manière à ne pas le désavantager.

Les autorités du collège vont même plus loin, et, sans doute influencés par la recommandation de Williams et d'Osbaldeston, elles prennent une décision spéciale en sa faveur, en profitant d'un biais. D'après les statuts, un certain nombre d'étudiants formaient un chœur², et chantaient aux services religieux dans la chapelle. Comme les boursiers, ils étaient payés trois shillings quatre pence par trimestre. Depuis quelques années, la coutume s'était établie d'aider certains étudiants pauvres à poursuivre

1. Registres manuscrits du College : *Masters conclusion book*, p. 158. C'est en 1637 et non en 1636, comme l'affirme Wood (*op. cit.*), suivi par l'éditeur de *Biographia Britannica* (IV, p. 366).

2. Selon l'expression des statuts, « pueri symphoniaci qui choristae nominantur », cité par G. COBB. *A Brief History of the Organ in the Chapel of Trinity College Cambridge*.

leurs études en leur donnant une place de choriste sans leur demander de chanter. Ils étaient ironiquement désignés par le nom de « choristes secs » ou, si l'on veut, aphones (Drie choristers). Ils gardaient quelquefois longtemps ce supplément de ressources ³.

Or nous trouvons dans le livre où étaient inscrites les décisions prises par le conseil du collège, à la date du 30 mars 1637, qu'Abraham devait être choisi comme *dry chorister*, et toucher les émoluments de la place en attendant qu'il fût élu boursier ⁴.

Au bout d'un an, sa situation est donc devenue aussi avantageuse que s'il avait réussi au concours des bourses de Westminster. Les autorités du collège ont mis à réparer les rigueurs du sort une bonne volonté qui est toute à l'honneur de Cowley.

II

Pendant sept ans, la vie du jeune Cowley va se dérouler dans les murs de Trinity College, avec de courtes échappées au moment des vacances. Les trimestres ont, en principe, à peu près la même durée qu'aujourd'hui : le premier va du 10 octobre au 16 décembre, le second, du 13 janvier au deuxième vendredi avant Pâques, le troisième, du deuxième mercredi après Pâques, au premier vendredi de juillet, et il y a, alors comme de nos jours, un trimestre d'été ⁵. Mais fort peu d'élèves quittent l'Université à la

3. Ainsi, un nommé Prentice entré en 1610 comme « *Sizar* », et nommé choriste en 1612, l'était resté jusqu'en 1616, même après avoir conquis, en 1614, le grade de « bachelier ès-arts ». Dans un rapport de 1636, fourni à Laud sur les abus de l'Université, celui dont nous parlons est signalé en ces termes (J. BASS MULLINGER. *The University of Cambridge*, vol. III, p. 133) : « Ils ont divers choristes secs, comme ils les appellent, qui n'ont jamais pu, ni même eu l'intention de chanter une note, et qui cependant jouissent ouvertement des avantages de ces places. »

4. *Master's conclusion book*, p. 149 : « It is ordered by the Master and Seniors in the Chappel the 30 th. of March 1636 that Abraham Cowley is chosen into a drie choristers place in reversion, and that the Colledge shall allow him the benefitt thereof, till it fall, or that he be chosen scholler att the election of schollers next following. » Au lieu de 30 mars 1636, il faut naturellement lire 1637. La date 1636 ne se comprendrait pas : comment les membres du collège auraient-ils pris une telle mesure en faveur d'un élève de Westminster encore inconnu d'eux et ne faisant partie ni du collège ni de l'université ?

5. D. MASSON. *The life of John Milton*, vol. I, p. 134.

Noël et à Pâques; la plupart habitent loin et ils hésitent à entreprendre un voyage pénible, périlleux parfois, pour un temps relativement court. D'ailleurs Abraham, en sa qualité de boursier, jouit de moins de liberté qu'un étudiant ordinaire ⁶, et l'on peut dire, que, depuis son entrée à Westminster School, il n'a guère vécu chez lui. Sa vraie famille, c'est l'école d'abord, puis l'Université.

Au sortir de la discipline stricte de l'école, il a dû éprouver à Cambridge un sentiment de libération. Malgré les règles encore nombreuses qui limitent ses initiatives, il est beaucoup plus libre d'organiser sa vie comme il lui plaît. Sans doute, il reste prisonnier du collège : quand il va aux classes de l'Université, c'est sous la conduite d'un moniteur; il ne peut sortir en ville que si un maître ès arts l'escorte. Et même lorsqu'il sera devenu bachelier ès arts, il ne pourra franchir la porte à sa guise, un autre B. A. devra toujours l'accompagner ⁷. Mais le collège est le plus grand de l'Université, et Abraham est sûr d'y trouver chaque fois qu'il le désire un ami prêt à converser ou un livre à lire.

L'emploi du temps de sa journée, tout chargé qu'il nous paraisse, lui laisse un assez grand nombre d'heures pour son travail personnel. Le matin à cinq heures, la cloche l'appelle à la chapelle, puis, après avoir récité les prières chez son « tutor », il va prendre son déjeuner dans sa chambre. Il se rend ensuite, de six heures à neuf heures, aux classes réservées aux étudiants du collège, et, de neuf à onze, à celles qui s'adressent à tous les membres de l'Université. A onze heures, il dîne dans le Hall. Dans l'après-midi, de une heure à trois, il peut aller entendre dans les salles de l'Université, les « declamations » ou « disputations » réservées aux étudiants avancés. Maintenant, il est libre jusqu'au service du soir à la chapelle. Après le souper, qui a lieu à six heures dans le Hall, il rentre dans sa chambre et travaille à sa guise ⁸.

6. Par exemple, il est obligé de rester au collège pendant le trimestre d'été. J. VENN. *Early Collegiate Life...*, p. 229.

7. G. PEACOCK. *Observations on the Statutes of the University of Cambridge*, p. 4.

8. PEACOCK. *Op. cit.*, pp. 4 et 8.

Il est simplement tenu de se rendre à certaines heures chez son tutor, qui joue pour lui le double rôle de directeur de conscience et de directeur d'études. Dans la journée, le tutor fait travailler ses élèves, et, matin et soir, il préside à la récitation des prières. Nous ne savons malheureusement rien sur les professeurs que Cowley a eus successivement pour tutors, sauf leurs noms : pendant la première année, un certain Mr. Shirley, et, à partir de sa nomination de boursier, Mr. Williamson ⁹.

Il ne possède pas un appartement particulier comme l'étudiant d'aujourd'hui, et il doit partager sa chambre avec trois autres étudiants. Sa qualité de boursier, il est vrai, lui permet bientôt de vivre seul avec un fellow.

Le progrès est grand, et le régime est singulièrement plus confortable que celui du dortoir de Westminster, où couchaient côte à côte les quarante boursiers du roi.

La vie reste cependant à bien des égards primitive, et certains détails nous révèlent l'absence de tout confort : par exemple, il lui faut apporter dans le hall son couteau et sa serviette ; la fourchette est encore inconnue. Et nous savons, chose plus grave, que la nourriture laissait souvent à désirer ¹⁰. Pendant le carême, en particulier, les malheureux étudiants se voient obligés de demander à leurs parents des provisions supplémentaires ¹¹. Ils sont trop peu nourris pour le travail qu'ils fournissent.

D'autre part, le climat est malsain, très humide, et les brouillards des immenses marais qui s'étendent au nord, pèsent souvent sur la ville. Aussi les maladies sont-elles fréquentes, et la peste y demeure à l'état endémique. En 1636, une épidémie se déclare, nécessitant une lettre royale qui prescrit des mesures d'hygiène et interdit la foire annuelle de Sturbridge. En mai 1638, nouvelle épidémie : au mois de juin les sermons et les exercices publics sont suspendus, la grande cérémonie où sont décernés les grades de maîtres ès arts ne peut avoir lieu ¹². En 1642, elle reparait de nouveau, au mois de juin, amenant la suppression des cours, des

9. *Master's conclusion book*, p. 158.

10. VENN. *Op. cit.*, p. 115.

11. Voir une lettre de Strype à sa mère, citée par Sir H. ELLIS dans *Letters of Eminent literary men*, p. 177.

12. CH. COOPER. *Annals of Cambridge*, pp. 179, 289.

sermons, des exercices ¹³. Mais la constance du danger fait qu'on s'y habitue. On ne s'en soucie guère, et l'apparition du fléau à surtout pour inconvénient de désorganiser les études.

*
**

Or le programme des études est lourdement chargé, très près encore du Moyen Age. L'Université n'a pas renoncé à la conception encyclopédique de l'enseignement. Les cadres médiévaux eux-mêmes sont respectés, et les sept années d'études font parcourir aux étudiants les cycles successifs du quadrivium et du trivium.

Le quadrivium vient d'abord, consacré surtout à l'étude de la logique. La première année, le programme comprend l'approfondissement de la rhétorique, l'initiation à la logique par la dialectique, l'étude aussi de l'arithmétique et de la grammaire grecque. La deuxième et la troisième année se passent à pénétrer les arcanes de la logique, sans préjudice des études purement littéraires. Pendant la quatrième année, la philosophie et le grec forment la base du programme ¹⁴.

Les obligations scolaires de Cowley sont doubles : il doit travailler pour le collège, et assister aux cours de l'Université. A Trinity il trouve d'ailleurs une excellente organisation ¹⁵. La préparation aux examens de l'Université y est très complète; assurée par un « lecturer » en chef, qu'assistent quatre « sub-lecturers » en logique et en dialectique et quatre « sub-lecturers » pour les langues et les arts libéraux. Ces maîtres de conférences réunissent les élèves par année, et leur classe, qui dure une heure et demie, se divise en une heure de cours et une demi-heure d'interrogation. Le tutor complète cet enseignement en lisant devant ses disciples, réunis dans sa chambre, des extraits des divers auteurs qui figurent au programme, et en les commentant; il dicte extraits et commentaires, selon une habitude empruntée aux Jésuites, et ses étudiants les recueillent dans leurs « commonplace-books » ¹⁶.

¹³. Cf. MULLINGER. *Op. cit.*, p. 228, et COOPER. *Op. cit.*, p. 323.

¹⁴. G. PEACOCK. *Op. cit.*, p. 8.

¹⁵. *Ibid.*, p. 5.

¹⁶. *College life in the Time of James I, as illustrated by an unpublished diary of Sir Simon D'Ewes*, p. 72.

A l'Université, pendant les deux premières années, le rôle de Cowley est tout passif; il n'a qu'à écouter. Mais avec la troisième année, le régime change; non seulement il suit les cours, mais il commence à prendre une part active aux exercices qui doivent le préparer à son premier examen important, d'où il sortira bachelier ès arts. Cet examen dure de la semaine qui précède le mercredi des cendres au jeudi avant le dimanche des Rameaux, car il comprend plusieurs parties. Tout d'abord, un examen préliminaire, au collège même, puis un second devant les professeurs de l'Université, auquel sont seuls admis ceux qui ont réussi au premier. Sur la proposition des examinateurs, les candidats qui ont satisfait à cette seconde épreuve sont admis par le conseil à se présenter à l'examen public. Celui-ci a lieu en grande pompe, un candidat soutenant une thèse, un autre défendant la thèse opposée, tandis qu'un maître ès arts dirige les débats. Le titre de Bachelier ès arts est enfin solennellement conféré le jeudi qui précède le dimanche des Rameaux : procédure lente, compliquée, entourant l'examen de barrières qui rehaussent son prestige ¹⁷.

C'est à Pâques 1640 qu'Abraham a passé l'examen et reçu le titre de B. A. ¹⁸. Quittant la catégorie des « undergraduates » pour devenir « graduate », il entame alors le cycle supérieur des études. Pendant les trois ans du trivium il étudie surtout la philosophie d'Aristote, l'astronomie, la cosmographie, la musique, l'hébreu, et il est tenu de prendre part à un nombre déterminé d'exercices publics dans les salles de l'Université (schools). Au bout des trois ans, il est admis par le Chancelier, sur sa présentation par le collège, « ad incipiendum in artibus ». Alors, dans la première semaine de juillet, il passe un examen dont les modalités sont analogues à celles de l'examen de bachelier, mais qui est plus empreint encore de solennité, et il reçoit en 1643 le titre de Maître ès arts.

Il se montre, nous dit Sprat, brillant élève : « *Exercitia scholastica Romano Foro, et Ciceronis auribus digna* » ¹⁹.

17. PEACOCK. *Op. cit.*, p. 9.

18. VENN. *Op. cit.*, I, p. 407.

19. *De Vita et Scriptis A. Couleii*, Vie de Cowley écrit par Sprat en latin comme préface aux *Poemata Latina* de 1668, que développe la biographie anglaise. On y trouve quelques précisions intéressantes.

Il devrait maintenant, pour suivre jusqu'au bout la carrière académique, assister pendant cinq nouvelles années aux exercices publics où il jouerait désormais le rôle d'arbitre et de conseiller des orateurs aux prises (moderator) ; sept ans après avoir conquis le titre de Maître ès arts, il recevrait celui de Bachelier en théologie, et cinq ans plus tard, toujours à la condition de résider à Cambridge et de prendre sa part du travail de l'Université, le titre suprême de Docteur en théologie²⁰. Mais, comme nous le verrons, les événements interrompirent prématurément pour Cowley cette longue carrière universitaire.

Sa carrière de membre du collège s'est, cependant, développée suivant une courbe favorable. Le 30 octobre 1640, il a été choisi « Minor fellow » ; et le 26 mars 1643 « Major fellow »²¹. Mais il n'a pas profité des avantages matériels de son rang, car le collège, pour s'assurer le service des boursiers de mérite, n'hésitait pas à les nommer fellows par anticipation, sans qu'il y eût de vacances, en leur faisant promettre de ne rien réclamer au collège tant qu'ils ne pourraient pas être officiellement installés dans leur charge²². Abraham, nommé dans ces conditions attend encore sa place en 1643, ainsi que le prouvent les registres de l'économe. Son titre seul a changé : il touche toujours ses trois shillings quatre pence par trimestre, et, quand, de « Discipulus Cowley », il devient « Mr. Cowley », la somme que lui paie l'économe reste la même²³. (Comme le fait remarquer A. H. Nethercot, il a dû toucher vers 1639, en arrivant à sa majorité, les cent quarante livres que son père lui avait léguées.)

Mais cette question matérielle n'a pas une grande importance pour lui. Dans tous les cas son avenir est assuré, et si, au bout de sept ans, il entre dans l'église anglicane, il pourra conserver son fellowship, et rester à Trinity College jusqu'à sa mort ; et puis, si quelque jour il quitte l'Université, il n'aura pas à regretter les années de travail qu'il y a fournies, car ces études nouvelles ont élargi son horizon intellectuel en même temps qu'elles augmentaient ses connaissances livresques.

20. PEACOCK. *Op. cit.*, p. 11.

21. *Trinity College admission book*, 1645-59 (Manuscrit), pp. 10 et 46.

22. *Admission book*. Decision du 21 mars 1642.

23. *Senior Bursar's Accounts* (voir aussi *Lives of the English poets* by S. Johnson. Edited by G. Birbeck Hill..., p. 5, note 3).

Ce n'est pas d'ailleurs que tout soit à louer dans la façon dont l'Université conçoit son rôle, et dans l'esprit qui l'anime. Elle reste étroitement formaliste et utilitaire. Les études se contentent d'abord de prolonger et de compléter celles de l'école. Les deux grandes matières qui se partagent au début l'effort de l'étudiant sont la rhétorique et la logique.

Contre ces débuts abstraits s'élèveront, du vivant même de Cowley, de véhémentes protestations. Milton et Hobbes vont demander un bouleversement de l'esprit de l'enseignement universitaire et de ses méthodes²⁴ : il serait plus sage disent-ils, d'amener peu à peu les nouveaux étudiants aux abstractions difficiles en partant du simple et du concret; or, on plonge brusquement ces écoliers de la veille dans les subtilités de la logique, au risque de les rebuter ou au moins de les effaroucher dangereusement. Le bon sens donne raison à Milton et Hobbes. Mais pour comprendre comment l'Université s'obstinait à accorder une place d'honneur à la rhétorique et surtout à la logique, il faut se souvenir des fins qu'elle poursuivait à l'époque où nous sommes. Ne prépare-t-elle pas avant tout à l'Eglise? Ce qu'elle veut, c'est moins instruire la jeunesse que former de futurs pasteurs, et les exercices de dialectique qu'elle impose, discours ou discussions sur des textes donnés, préparent aux sermons à venir et arment pour les controverses théologiques. Règles de rhétorique, lois du raisonnement, constituent le cadre essentiel dans lequel vient s'organiser la pensée. L'homme d'église n'a que faire de son érudition s'il ne sait l'utiliser pour convaincre ou réfuter. Il faut donc commencer par cette étude formelle. Le cadre prêt, on se préoccupe de le garnir. A l'étude de la logique succède celle de la morale dans les traités d'Aristote et d'Aulu-Gelle; de l'histoire dans Florus; de la physique dans Aristote et Magirus; de la politique, enfin de la métaphysique, toujours dans Aristote²⁵.

Le programme est séduisant, mais le souci de la préparation au métier ecclésiastique en vicie l'application. Ainsi le biographe

24. Cf. MILTON. *Tractate of Education*, et HOBBS. *Leviathan*, p. 496. Voir aussi WEBSTER. *The examination of Academies*, et la réponse de Seth WARD : *Vindiciae Academicarum*, 1654.

25. D'EWES. *Autobiography*, I, pp. 121 et 140. MULLINGER. *Op. cit.*, p. 335.

de Matthew Robinson (qui arrivera à Cambridge en 1645) note avec satisfaction, comme réalisant l'idéal auquel tous doivent aspirer, que son héros « avait un ensemble d'arguments inextricables que bien peu pouvaient résoudre clairement, et sur presque tous les sujets, il y attirait facilement son adversaire » 26. Sa science se réduisait en somme à préparer soigneusement un certain nombre de pièges : nous pensons aux rhéteurs et à leurs artifices.

Même chez les esprits les plus sérieux, la tendance utilitaire de l'enseignement laisse des traces profondes. Elle s'étend à tous les domaines. La culture classique n'est considérée que comme un moyen, et l'intérêt littéraire que présentent les textes latins ou grecs s'efface devant la leçon morale qu'ils renferment. Comme l'école, l'Université voit dans l'Antiquité un précieux réservoir, d'une part de figures de rhétorique, de l'autre de pensées morales ; comme à l'école, la culture intellectuelle reste au second plan, tandis que dominent les préoccupations morales et religieuses. L'esprit de la Réforme continue la tradition médiévale, et la Renaissance n'a pas réussi à modifier l'enseignement officiel.

Mais, dans leurs heures de liberté, les étudiants curieux, ardents de savoir, s'aventurent vers d'autres domaines plus vivants, ou s'intéressent à la littérature pour elle-même : Sir Simon d'Ewes (entré à Cambridge en 1618) ne se contente pas de lire les Anciens en lecteur désintéressé : il dévore *The Faerie Queen* 27. M. Robinson réserve l'après-midi aux belles-lettres, et après avoir épuisé la liste des poètes latins et grecs, il s'intéresse à l'histoire et à la géographie 28. Un autre (A. Bonwicke), vers la fin du XVII^e siècle, se fait un emploi du temps où les classiques tiennent une large place, mais où figure aussi l'étude des mathématiques et du français 29. Samuel Ogden, nous dit Calamy, sait l'hébreu, le grec, le latin, les mathématiques, l'anatomie, la botanique, la musique, la philosophie naturelle, aussi bien que la métaphysique et la théologie 30. Le futur évêque Bedell apprend,

26. *Autobiography of Matthew Robinson*, edited by J. E. B. Mayor, p. 30.

27. D'EWEES. *Autobiography*, 1, p. 140.

28. M. ROBINSON. *Op. cit.*, p. 19.

29. *Life of Ambrose Bonwicke, by his father...*, edited by J. E. B. Mayor, p. 19.

30. CALAMY. *Account of my own times*, p. 192.

outre le latin, le grec, et l'hébreu, le syrien, l'arabe et le chaldéen ³¹. Beaucoup, attirés sans doute par la découverte de la circulation du sang par Harvey, s'intéressent à la médecine et se réunissent dans le Hall du College pour faire des dissections. D'autres sont entraînés par la botanique, hors de la ville, à la poursuite des plantes rares ³².

Nous aimons nous représenter Abraham dans ce groupe de chercheurs ardents. Comme d'Ewes, il est venu à Cambridge, « en supposant qu'il n'y avait pas de bonheur terrestre supérieur à celui dont il jouirait en y résidant » ³³. Il mène de front l'étude de ses chers Anciens, et celle de la Bible et de la théologie, tout en s'intéressant aux problèmes posés par les sciences nouvelles. Il supplée par sa curiosité naturelle aux besoins que l'enseignement laisse inassouvis en lui, et c'est sans doute à cette époque qu'il commence à s'intéresser, en marge de l'Université en quelque sorte, à la médecine et à la botanique. Il se réfugie dans l'étude pour fuir la vie bruyante que mènent tant de ses camarades, et qui répugne à sa nature calme et méditative.



Comme à Westminster-School, on ne fait pas que travailler à Trinity, on aime aussi s'amuser, et certaines distractions sont de nature à satisfaire les goûts de Cowley. Ainsi, toutes les fois qu'un membre de la famille royale vient rendre visite à Cambridge, on ne manque pas de mettre sur pied une, parfois deux pièces de théâtre, dont les auteurs et les acteurs appartiennent à l'Université. Bien que différents collèges comme Queen's ou John's mettent leur point d'honneur à organiser chez eux ces réceptions, nul ne s'y prête mieux que Trinity avec son magnifique Hall où peuvent contenir jusqu'à deux mille personnes ³⁴. Sur la scène, ornée des décors primitifs du temps, jouent les élèves, souvent aussi les maîtres. Le haut bout du hall est réservé au roi et à

31. *Life of Bishop Bedell by his son...*, edited by J. E. B. Mayor.

32. ROBINSON. *Op. cit.*, pp. 26 et 32.

33. D'EWES. *Op. cit.*, I, p. 106.

34. *Retrospective Review*, t. XII : *Latin plays acted before the University of Cambridge*, pp. 15, 24 et 31.

sa suite; d'un côté de la scène prennent place les docteurs en théologie, puis, aux premiers rangs de la salle, les maîtres ès arts, tous en robes de cérémonie. Derrière eux, les étrangers, selon leur condition; au fond se presse le menu fretin des étudiants, que la présence royale n'empêche pas d'exprimer hautement son estime ou sa désapprobation de la pièce ³⁵. Ces spectacles étaient évités avec soin par les puritains ³⁶, mais nous verrons que Cowley n'a pas de ces scrupules et qu'il joue même un rôle très actif, lors de la visite du Prince de Galles, en 1642.

Il aime aussi la période de Noël, joyeuse entre toutes. Conformément aux statuts, le collège organise des réjouissances sous la direction d'un maître ès arts, qui prend le titre d' « Imperator », et qui édicte des lois spéciales en latin et en grec ³⁷. Le morceau de résistance est naturellement la pièce latine instituée dans les mêmes intentions qu'à Westminster. Ici encore l'auteur et les acteurs se recrutent parmi les membres du collège, et Cowley a tenu pendant son séjour à contribuer au moins une fois à ces réjouissances intellectuelles ³⁸.

Mais d'autres parties du programme traditionnel des fêtes de Noël devaient moins lui plaire. Dans le collège et hors du collège s'organisent des processions tumultueuses à la lumière des torches, au son des trompettes et des tambours, et au cours desquelles le nombre des carreaux cassés ne se compte plus, au grand désespoir des économes ³⁹. Certains passe-temps même ne manquent pas de sauvagerie : il est d'usage, par exemple, de lâcher dans le Hall un renard et un chat, puis de lancer sur eux une meute de chiens qui les mettent en pièces ⁴⁰. A ces manifestations de la jeunesse turbulente, Cowley devait préférer les jeux calmes : jeu de boules, pêche à la ligne dans la Cam.

Et il devait surtout être choqué par les abus et les désordres dont se rendent trop souvent coupables, non seulement les étudiants mais les maîtres. Un rapport de police adressé à Laud,

35. *Retrospective Review*, XII, p. 33.

36. D'EWES. *Op. cit.*, II, pp. 67 et 140.

37. *Retrospective Review*, XII, p. 14.

38. Voir plus bas, p. 67.

39. VENN. *Op. cit.*, p. 127, et *Retrospective Review*, XII, p. 36.

40. *Retrospective Review*, XII, p. 14.

l'année même de l'entrée de Cowley à Trinity nous en donne une idée ⁴¹. Un certain nombre de « fellows », « maîtres ès arts », « fellow-commoners », donnent l'exemple de l'indiscipline et préfèrent la taverne à la chapelle. Les étudiants arborent des costumes de haute fantaisie; ils ne portent pas la toque et la robe obligatoires, ou s'ils le font c'est au mépris des statuts, car au lieu d'être noires ou violet foncé (la couleur de Trinity) leurs robes sont de toutes les couleurs : bleues, vertes, rouges. Le reste de leur costume est à l'avenant : les uns portent des bottes ornées d'éperons, d'autres des bas de diverses couleurs et des nœuds de rubans sur leurs chaussures, d'autres encore arborent de larges fraises et des manchettes de dentelle. Le vendredi, au lieu d'observer le jeûne, ils remplissent les auberges, et les « tutors » qui gardent leur argent leur en donnent ce jour-là deux fois plus que les autres jours. En tout temps, le service de l'église de l'Université est honteusement raccourci par le maître qui en est chargé. Dans la chapelle de Trinity, le chœur ne sait pas son métier et d'ailleurs il est réduit par l'attribution illégale de places aux « dry choristers ».

La discipline est si relâchée, que, dès 1630, des ordonnances royales ont dû interdire l'accès des tavernes aux membres de l'Université, et les mariages entre étudiants et femmes de la ville. A l'occasion de la visite royale de 1632, les autorités universitaires sont obligées de prendre leurs dispositions pour que la tenue et le costume soient corrects. En 1636, il est nécessaire d'interdire à nouveau le port des cheveux longs, et de rappeler que les femmes affectées au service intérieur du collège doivent avoir plus de cinquante ans et être dépourvues de charmes physiques ⁴².

Le maître qui dirige le collège lorsque Cowley y est admis essaie bien de réagir vigoureusement et de rétablir l'ordre et la discipline, mais que ses efforts n'aient pas eu tous les résultats qu'il pouvait en escompter, c'est ce que prouve le rapport de police que nous citons tout à l'heure. L'irréligion et l'immoralité qui sont dénoncées devaient froisser le pieux et sage Abraham.

⁴¹. MULLINGER. *Op. cit.*, p. 102.

⁴². MULLINGER. *Op. cit.*, pp. 102 et 107.

**

Mais par bonheur, à côté des indociles et des turbulents, il y avait nombre d'esprits pondérés, et c'est sans aucun doute leur milieu qu'Abraham a fréquenté le plus volontiers. Avec eux, il se préoccupe des graves questions de l'heure présente, questions religieuses et politiques qui intéressent non seulement l'Université mais le pays tout entier.

La question religieuse est la plus brûlante : Laud veut imposer sa solution, et il est engagé à fond dans sa tentative de réorganisation de l'église anglicane. Ses efforts pour maintenir l'anglicanisme à égale distance de Rome et de Genève, pour opérer la réforme que réclament les puritains à l'intérieur même de l'église par la restauration de la discipline et de la moralité du clergé et avec le concours de l'Etat, rencontrent à Cambridge de chauds partisans, et des adversaires non moins résolus. La majorité est nettement pour lui, par loyauté pour le roi qui le soutient et par amour de l'ordre, autant que par conviction religieuse. Mais les puritains forment une minorité active, car ils voient avec horreur, sous le couvert de cette réforme, réapparaître la menace papiste ⁴³.

Il est certain que l'aile droite du parti anglican, par son respect des symboles, des détails extérieurs du culte, favorise les élans mystiques, ceux d'un Crashaw par exemple, et ramène les esprits vers Rome. Les dogmes les plus sévères du puritanisme, les attaques véhémentes contre les rites et la constitution de l'Eglise établie sont, par réaction, proclamés avec un éclat qui cherche la bataille.

A mi-chemin de ces extrêmes, l'école des Néo-Platoniciens commence à se former. Henry More est fellow à Christ's College et devient le centre d'un groupe actif de penseurs tout imprégnés

43. L'un d'eux note déjà quelques années auparavant que certains prédicateurs soutiennent ouvertement des thèses papistes telles que la justification par les œuvres, le libre arbitre, la présence réelle du Christ dans l'Eucharistie; et il constate, avec désespoir, qu'en 1635, un fellow du Pembroke ose également défendre la justification par les œuvres et va jusqu'à prétendre en public que la cérémonie du baptême efface le péché originel (D'Ewes. *Op. cit.*, II, pp. 112 et 124).

de l'idéalisme de Platon et de ses disciples. Benjamin Whichcote commence en 1636 à Trinity-Church sa prédication retentissante. Entre 1635 et 1640, un fellow de Trinity College, John Sherman, prêche dans la chapelle du collège une série de sermons, qu'il publiera sous le titre significatif de « Un Grec dans le Temple », et où l'appel à l'Antiquité païenne tient une aussi grande place que les références bibliques ⁴⁴. Des environs d'Oxford commence, en outre, à se répandre l'idéal de religion rationnelle modérée, ouverte à tous, que formulent Lord Falkland et ses amis.

La vie religieuse est donc ardente. Toutes les croyances trouvent des partisans, et Laudiens et Puritains, également érudits et convaincus, s'absorbent dans les controverses. Les modérés, pour ne pas discuter avec autant d'acharnement, n'en font pas moins preuve d'une grande activité de pensée.

La vie politique n'est pas moins intense, mais elle n'offre pas l'occasion de semblables conflits d'opinion. Tandis qu'en religion la minorité n'hésite pas à élever la voix, personne n'ose se dérober au devoir de loyalisme envers le Souverain. Le libéralisme éclairé que Cowley avait trouvé à Westminster, encore moins les révoltes populaires contre l'arbitraire royal dont il avait vu les manifestations violentes dans la Cité, ne peuvent franchir les murs des collèges. Quoi que tel ou tel membre de l'Université puisse penser en son for intérieur des abus du régime des courtisans ou du pouvoir absolu, l'Université dans son ensemble est et apparaît passionnément royaliste. Toutes les fois qu'elle le peut, elle manifeste hautement son royalisme. A tous les événements importants de la vie du roi, quand il revient de voyage, relève de maladie, ou devient père d'un nouvel enfant, un chœur s'élève spontanément, et maîtres et étudiants mêlés chantent les louanges du roi, de la reine, des princes ⁴⁵.

44. John SHERMAN. *A Greek in the Temple...*, 1641.

45. Le Roi a la petite vérole en 1632 : paraît le recueil *Anthologia in Regis exanthematha...* Il revient d'Ecosse en 1633 et il est accueilli par le recueil *Rex redux...* La naissance du duc d'York en 1634 est saluée par le : *Ducis Eboracensis...*, celle de la princesse Elisabeth, l'année suivante, par le : *Carmen natalitium...* Celle de la princesse Anne, en 1637, par le : *Synodia...* Celle du prince Henry, en 1640, par le : *Voces Votivae...* Le retour du Roi de l'expédition d'Ecosse, en 1641, par : *Trenodia Cantabrigiensis...*

De son côté, le roi, sentant toute la force que représente pour lui l'appui de l'Université, se montre plein de prévenances et de faveurs à son endroit. Il lui fait de fréquentes visites : n'est-ce pas le meilleur moyen de lui prouver son estime, comme aussi celui d'entretenir son loyalisme ? Charles I^{er} et Henriette-Marie y passent en mars 1632 ; le prince Charles y revient en mars 1642, et son père s'y arrête la semaine suivante ⁴⁶.

Au point de vue politique comme au point de vue religieux Cowley a donc trouvé à Cambridge une atmosphère nouvelle. Au lieu de l'unité de vues religieuses de l'école, l'Université lui présente le spectacle de la plus grande diversité ; à côté de l'attitude modérée, libérale, qui lui rappelle celle de Williams et d'Osbaldeston, il peut voir les agitations des extrémistes, ceux-ci tout près du mysticisme, ceux-là farouches disciples de Calvin. A Trinity, cependant, l'influence du Master, Thomas Comber, s'exerce dans le sens de l'orthodoxie raisonnable, et Cowley la subit sans doute volontiers comme étant celle qui s'accorde avec ses opinions antérieures et qui concilie le mieux son désir de liberté et son besoin d'ordre.

Par contre, au point de vue politique, la voix du libéralisme qu'il avait entendue à Westminster se tait ; le loyalisme ardent, fanatique chez beaucoup, y a seul la parole. Cowley est fatalement amené à évoluer dans ce sens, et son loyalisme s'accroît au cours des dernières années de son séjour. Le thème et le ton de la comédie qu'il écrit au début de 1642 : *The Guardian*, en témoignent ⁴⁷. Mais, comme nous serons amenés à le voir, il y montre moins ses véritables opinions politiques que son opportunisme ; sur ce point comme sur les autres, il se préoccupe de ne pas entrer en conflit avec les opinions régnantes.

*
**

Sa faculté d'adaptation à son milieu, sa soumission facile à la règle, expliquent certainement en grande partie l'accueil que le collège fait à Cowley. Il n'a pas grand effort à faire pour réussir

46. COOPER. *Annals...*, III, pp. 249 et 323 ; *Archeologia*, vol. XVIII, p. 30.

47. Voir plus bas, p. 67.

à l'Université, et son ardeur au travail, l'éclat de ses premières œuvres, s'ajoutant à sa docilité, nous le voyons sans surprise traité par ses maîtres de Cambridge aussi bien qu'il l'avait été par ceux de Westminster.

Nous ne savons rien de Williamson, son tutor, mais le Master, Thomas Comber, a dû, étant donné ce que nous connaissons de sa personnalité et de ses goûts, lui rappeler Osbaldeston, et jouer auprès de lui le même rôle bienfaisant. Au moment où Abraham entre au collège, Comber s'efforce de faire revivre la discipline et la morale anciennes, réprimant avec énergie la licence des mœurs, procédant aux élections des fellows avec justice, se préoccupant de faire tenir à jour le registre d'entrée des étudiants. Sa fermeté et son sens de l'ordre s'unissent, au point de vue religieux, à une grande modération, et, en matière d'éducation, il se montre aussi moderne de tendances que le directeur de Westminster school. Lui-même lettré accompli, puisqu'il possède non seulement le latin, le grec, et l'hébreu, mais encore le français, l'italien, l'espagnol, et connaît même les langues orientales, il fait dans l'enseignement du collège une plus grande place à l'étude des langues modernes et des lettres pures, et favorise le développement des talents littéraires naissants ⁴⁸.

Cowley a été sans nul doute un de ses élèves favoris. Les mesures prises en sa faveur à son entrée dans le collège prouvent l'intérêt que le maître porte au jeune poète, et ce dernier lui dédie très respectueusement sa comédie latine *Naufragium Joculare* ⁴⁹. Sprat nous parle, par ailleurs, de l'estime où le tenaient les membres les plus considérables du collège, en particulier Thomas Fotherby, maître ès arts depuis 1632, oncle de ce Martin Clifford qui va devenir un des amis les plus fidèles de Cowley ⁵⁰. La protection de Fotherby semble avoir été précieuse pour Abraham qui lui en gardera une reconnaissance assez vive pour lui léguer par son testament la somme de cent livres (le plus impor-

48. MULLINGER. *Op. cit.*, pp. 114 et 236.

49. « *Doctissimo gravissimoque viro Domino D. Comber...* ». COWLEY. *Works*, édition 1707, III, p. 147.

50. SPRAT. *Op. cit.*, p. v, vi.

tant de ses legs particuliers), le priant de l'accepter « comme un petit souvenir de ses anciennes bontés pour moi » ⁵¹.

Du dehors même lui viennent des appuis, comme celui du célèbre Sir Kenelm Digby, aux aptitudes si diverses, auquel en 1630 il dédie sa comédie pastorale *Loves Riddle* ⁵². La nature des services que Digby a pu lui rendre nous échappe. Sans doute, Cowley lui ayant été signalé comme un génie en herbe, s'est-il intéressé à son éducation, en ami des lettres, et lui a-t-il fourni le moyen de poursuivre sa carrière sans entrave, en l'aidant matériellement à vivre ⁵³.

Mais protecteurs ou maîtres ne jouent qu'un rôle extérieur, pour ainsi dire, dans sa vie d'étudiant. Plus intéressants à connaître sont les amis de son âge, ceux qu'il choisit comme camarades d'études ou de jeux, et dont il fait les confidents de ses pensées. Avec eux, nous pénétrons dans son intimité. Certains méritent particulièrement de retenir notre attention, car ils resteront ses amis jusqu'au bout et se trouveront mêlés activement à son existence.

De ce Nichols, auquel il écrivait de Westminster, nous n'entendrons plus parler ⁵⁴. Mais nous voyons paraître des figures nouvelles : tout d'abord nous connaissons celui qui fut son compagnon de chambre dans le collège. C'est un certain Robert Cresswell, plus âgé que lui, car il était arrivé en 1632 à Trinity comme boursier de Westminster. Lorsque Cowley pénètre à son tour à l'Université, Cresswell vient de conquérir le grade de bachelier ès arts (1636), et il ne tarde pas à être choisi fellow (1637) ⁵⁵. Etant donné leurs titres respectifs de fellow et de boursier, ils ont le droit de n'être que deux dans leur chambre,

51. Cf. le testament de Cowley : « To Thomas Fotherby of Canterbury, esquire, one hundred pounds which I beseech him to accept of as a small remembrance of his ancient Kindness to me. »

52. *To the truly Worthy, and Noble, Sir Kenelme Digbie, Knight* (II, p. 69).

53. STEBBING. *Op. cit.*, p. 53. Un contemporain, John Aubrey, commente la dédicace de *Loves Riddle*, mais sans apporter d'éclaircissement. Il se contente d'affirmer que « Sir Kenelm fut toujours très bon pour lui » (J. Aubrey. *Letters written by Eminent Persons in the seventeenth and eighteenth Centuries...*, 1813, II, p. 326).

54. Cf. *An Answer to an Invitation to Cambridge*, II, p. 66.

55. La découverte de ces relations entre Cowley et Cresswell est due à G. C. Moore-Smith (*Notes and Queries*, XII, 9, p. 305).

ce qui doit paraître beaucoup plus agréable à Cowley que d'avoir à partager sa chambre avec trois étudiants quelconques. D'autant plus que Cowley et Cresswell se connaissent déjà; Abraham, élève de première et de seconde année, s'est trouvé à Westminster sous la tutelle de Cresswell, moniteur en sa qualité de membre de cinquième et de sixième. A Cambridge, leur vie en commun fait rapidement d'eux des amis véritables.

Leurs goûts sont semblables. L'un et l'autre se préparent sérieusement à prendre les ordres, et Cresswell peut diriger les premiers pas de Cowley dans ses études universitaires; mais surtout ils sont unis par l'amour de la poésie et s'encouragent mutuellement. A vrai dire, le petit nombre de poèmes qui représente l'œuvre de Cresswell ne peut nous donner une haute idée de son talent. Ce sont soit des revues satiriques de la vie de collègue, soit des chansons à boire, soit des contributions aux recueils de poèmes académiques ⁵⁶, et ces productions nous permettent de le ranger parmi les beaux esprits de l'Université, mais difficilement parmi les vrais poètes. D'ailleurs, une vingtaine d'années plus tard, Cowley lui rappelant sa rage d'écrire indique clairement que la poésie n'a jamais été pour lui qu'une distraction : il nous le montre, après ses véhéments sermons, s'amusant à composer des vers frivoles ou savants, et demandant l'inspiration aux fumées du tabac et du vin ⁵⁷.

Mais Cresswell semble avoir éprouvé un grand respect pour le talent poétique de son jeune ami, si nous en croyons une lettre datée du 12 mai 1638 ⁵⁸. Cette lettre, adressée à Lord Falkland pour le remercier de l'envoi d'un volume, dit :

56. Cf. *Rawlinson mss. poet*, 147 et 246; un poème dans le recueil de poésies académiques de 1637 et deux poèmes dans celui de 1641.

57. Voir la préface des *Plantarum libri duo...*, 1662. Elle se termine par la citation d'un poème latin que Cowley avait adressé à Cresswell. Voici, dans la traduction de Nahum Tate, le passage auquel nous faisons allusion :

« Even thou, my friend (unless I much mistake)
Whose thundring sermons make the pulpit shake...,
Yet thou at night dost to the glass retire,
Like one of us, and (after moderate use
Of the 'Indian fume, and European juice),
Setts't into Rhime, and dost thy Muse caress,
In learn'd conceits, and harmless wantonness. »

58. *Rawlinson ms. Poet.*, 246.

Je remercie humblement votre Honneur pour cette faveur et d'autres que je n'ai pas méritées... Je dois reconnaître la même dette au nom de mon ingénieux compagnon de chambre (en marge M. Cowley), bien qu'il soit maintenant absent. Il n'est encore poète qu'en in-16°, mais il prépare une édition augmentée; une pastorale en anglais et une comédie latine que l'on a jouée ici...

D'où il ressort que, dès cette époque, Cowley est connu et apprécié de Lord Falkland puisque il a reçu de lui certaines faveurs et que Cresswell juge intéressant de mettre le châtelain de Great Tew au courant des travaux littéraires de son ami. Nous pouvons également en conclure que déjà Cowley subit l'influence de Lord Falkland. Cresswell fait précéder sa lettre, en effet, d'un poème où il loue Falkland de donner dans sa philosophie la première place à la raison. Sans doute, les deux amis ont souvent discuté ensemble cette philosophie. Des poèmes comme ceux que Cowley écrit sur la raison et sur son rôle en religion, sur le dogmatisme et ses dangers⁵⁹, sont très vraisemblablement le résultat de cette étude et de ces entretiens.

Peut-être devons-nous voir aussi dans le développement du royalisme de Cowley l'influence de Cresswell, car tous les deux subiront le même sort en 1643 : le Parlement les expulsera comme indésirables. Leur amitié, en tous cas, survivra à la séparation; le poème de Cowley que nous citons tout à l'heure en est la preuve, et Sprat parle de « Mr. Cresswell » comme d'un familier d'Abraham⁶⁰.

Un autre poète, mais d'un genre tout différent, se lie également vers cette époque d'amitié avec Cowley : c'est Richard Crashaw, qui deviendra l'ardent mystique de *Steps to the Temple*, le disciple de sainte Thérèse, et qui se convertira même au catholicisme. Il vient, à l'époque où Cowley fait sa connaissance, d'être élu fellow de Peterhouse, et il s'occupe activement de poésie, participant lui aussi aux recueils de poèmes à la louange du roi et de la famille royale⁶¹. Les rapports des deux jeunes poètes semblent

59. Cf. *Miscellanies : The tree of Knowledge. That there is no Knowledge. Against the Dogmatists*, p. 45 et : *Reason : The Use of it in Divine Matters*, p. 46.

60. SPRAT. *Op. cit.*, p. XXIX.

61. Un poème dans le recueil de 1637, et deux poèmes dans celui de 1640.

avoir surtout été littéraires. Si l'un écrit contre l'espoir, l'autre prend sa défense ⁶². Crashaw admirant la précocité dont Cowley avait fait preuve dans ses premiers poèmes lui envoie deux abricots verts, symboliques de cette précocité, et une pièce de vers à sa louange ⁶³. Les sentiments de Cowley nous sont connus par l'élégie qu'il a écrite en 1649 sur la mort de Crashaw ⁶⁴. Nous y trouvons surtout l'admiration pour l'artiste et la sympathie pour le penseur, mais nous y chercherions en vain une note d'intimité personnelle. Ils ont été unis par des liens intellectuels beaucoup plus que par une attraction spontanée. L'amour des lettres, le respect pour leur commun modèle, John Donne, les rapproche alors que leurs natures, si différentes, l'une tout en élans mystiques, en extases, l'autre essentiellement raisonnable, tendraient plutôt à les séparer. Mais leur amitié, tout intellectuelle qu'elle nous paraisse, n'en est pas moins profonde et vivace, et lorsque, en 1646, Crashaw échoue à Paris dans la misère, c'est auprès de Cowley qu'il trouvera, nous le verrons, l'appui efficace qui lui permettra de finir ses jours en paix.

Tout autre nous apparaît l'amitié qui unit à Cowley William Hervey. Ce que nous savons de celui-ci, nous le devons à l'élégie que le poète consacre à sa mort prématurée, élégie remplie de souvenirs personnels, de plaintes sur la perte d'un ami de tous les instants ⁶⁵. Cowley pleure sa disparition avec une émotion sincère, se souvenant des jours passés ensemble et de leur doux emploi :

Mon doux compagnon, mon ami charmant,
Pourquoi m'as-tu laissé ici, cruellement,
Pour gémir à jamais sur ta fin, sur ma vie;
Oh, tu m'as abandonné, tout seul !
Ton âme et ton corps, quand l'affre de la mort
Assiégeait ton noble cœur,
Ne se quittèrent pas avec plus de regret
Que moi, mon ami très cher, je ne te quitte (st. 2).

62. COWLEY. *Against Hope...*; CRASHAW. *For Hope* (Poems, by Richard CRASHAW, edited by A. R. Waller, 1904, p. 297).

63. *Upon two green Apricockes sent to Cowley by Sir Crashaw* (Poems, p. 175).

64. *On the Death of Mr Crashaw*, I, p. 48.

65. *On the Death of Mr William Hervey*, I, p. 32.

Leurs goûts étaient les mêmes, ensemble ils travaillaient et se divertissaient, mais leurs distractions étaient encore leurs études; la nuit, au cours de leurs veilles, le jour dans leurs promenades à travers la campagne, ils agitaient les grands problèmes philosophiques ou cherchaient à surprendre les secrets de l'éloquence et de la poésie 66.

Dites, car vous nous avez vus, lumières immortelles,
 Nos veilles nombreuses, inlassables ?
 Telles que les Géméaux à l'amour renommé,
 Nous regardaient d'en haut avec admiration.
 Nous ne les passions pas au jeu, en débauche, ou à boire
 Mais en profondes recherches de philosophie,
 D'esprit, d'éloquence, de poésie,
 Arts que j'aimais car ils étaient tiens, ô mon ami (st. 5).

Campagne de Cambridge, notre Cambridge aimé, dis,
 N'as-tu pas contemplé nos promenades quotidiennes ?
 Y avait-il un arbre qui ne connût
 L'amour qui nous unissait ?
 Désormais, arbres aimables, dépérissez.
 Ou rapprochez encore vos branches attristées,
 Et réunissez-les en ombrages obscurs,
 Sombres comme la tombe où mon ami repose (st. 6).

Cowley lui apportait ses derniers vers, et lui, les louait amicalement.

Vers lui ma Muse hâtait chacun de ses accents
 Encore tout nouveaux, chauds encore du cerveau;
 Il appréciait mes pauvres rimes, et son amitié
 Y découvrait toujours quelque chose à louer.
 Pars maintenant, ma Muse, tu ne peux plus me plaire.
 Que ceux-ci soient mes derniers vers
 Dont j'orne aujourd'hui ton cercueil,
 Et ceux-là, ma douleur peut les écrire sans ton aide (st. 8).

Ils étaient soutenus par la même horreur du vice et de l'ignorance, par le même respect de la vertu et de la religion. De famille

66. Le hasard nous a conservé une preuve de ces goûts studieux. La bibliothèque de Pembroke College renferme un livre sur la page de garde duquel se trouvent ces mots, écrits par le « *tutor* » de William : « *Memoriale Gulielmi Hervaie Pupilli mei defuncti. E libris suis.* » — Et le livre est : « *Jo. Baptista Porta, Neapolitane, Magici Naturalis Libri viginti* » (1597).

noble, riche, puisqu'il était entré à Pembroke College non comme étudiant ordinaire, mais comme « gentleman-commoner », reçu au grade de maître ès arts dès 1642, par dispense royale, alors qu'il n'était bachelier que depuis deux ans, il se trouvait infiniment au-dessus du boursier sans ressources, fils d'un petit commerçant de la cité. Et cependant l'intimité était parfaite entre eux. Leurs affinités spirituelles effaçaient toute différence sociale ou matérielle ⁶⁷.

Mais cette amitié si rare devait être brutalement brisée. Le 16 mai 1642, William Hervey meurt, emporté par la petite vérole ⁶⁸. La douleur de sa perte arrache à Cowley les accents les plus pathétiques qu'il ait jamais trouvés.

Plus jamais il ne rencontrera d'amitié qui satisfasse aussi entièrement ses goûts. Mais il aura d'autres amis. C'est ainsi qu'il se lie avec Charles Scarborough, son aîné de deux ans environ, membre de Caius College, où il étudie les mathématiques et la médecine. Comme médecin, il fera une brillante carrière, il succèdera à Gabriel Harvey dans sa chaire en 1656, et, en 1660, il deviendra le médecin de Charles II ⁶⁹. Sans doute il écrit lui aussi des vers, et fournit son apport aux *Voces Votivae* et aux *Trenodia*: il écrira une élégie sur la mort de Cowley; mais c'est, comme Cowley, un esprit avant tout sérieux et positif, et son amitié a dû être pour notre poète, au point de vue scientifique, ce qu'était, au point de vue artistique, celle de Crashaw.

La nature souple de Cowley lui permet toutefois de vivre en bonne harmonie avec les caractères les plus divers, parfois les plus antithétiques du sien. Nous en avons la preuve quand nous constatons que George Villiers, duc de Buckingham, a pu être également son ami de collège. Le jeune aristocrate vif, spirituel, élégant, héritier d'un des grands noms et d'une des grosses fortunes de l'Angleterre ⁷⁰, fréquente avec plaisir le fils du libraire de la Cité. Sans doute découvre-t-il en lui tout autre chose que

67. Ils avaient presque le même âge. Hervey entre à Pemhoke en 1636, à dix-sept ans. Il était donc né en 1619.

68. J. HERVEY. *Letter-books*, et J. VENN. *Alumni Cantabrigienses*.

69. J. VENN. *Biographical History of Gonville and Caius College*, I, p. 308.

70. George Villiers, *Duke of Buckingham. 1628-1687. A Study in the History of the Restoration*. By Winifred, Lady Burghclere..., p. 19.

ce dont Hervey et Crashaw pouvaient jouir, et plutôt que l'étudiant sérieux et moralisateur, apprécie-t-il l'esprit délié, la vivacité de l'auteur des *Poeticall Blossomes*, et la verve ironique que révèlent ses comédies.

Nous aurions tort, évidemment, de nous représenter Cowley comme entièrement absorbé par ses études et ses graves pensées; beaucoup qui ignoreraient le sage étudiant connaissent et admirent le brillant poète; Buckingham est assurément du nombre. Cette amitié nous révèle l'aspect mondain de Cowley, le côté léger, charmeur, de sa personnalité si diverse.

Un de ses portraits, qui le représente à vingt ans, le montre sous les traits d'un jeune cavalier de fière mine, aux longues boucles soignées, au pourpoint élégant⁷¹. Il ne ressemble guère à celui qui, en tête de ses *Poeticall Blossomes*, le peint à treize ans, la plume à la main, austèrement vêtu de la robe noire et du rabat tout uni de l'écolier. Mais, sans doute, chacun de ces portraits a été vrai à son heure, et même en supposant que le peintre du second portrait ait quelque peu idéalisé son modèle, il est probable qu'il fixe cependant un de ses aspects.

Le couple d'amis devient un trio à l'arrivée, en 1640, de ce neveu de Fotherby auquel nous avons déjà fait allusion, Martin Clifford. Il arrive de Westminster, où il a certainement connu Cowley. Très vite, il devient le compagnon du protégé de son oncle et de Buckingham. Il semble d'ailleurs ressembler beaucoup, au moins pour le caractère, à ce dernier. Comme lui il est spirituel, vif et quelque peu dépourvu de scrupules. Plus tard, il collaborera à l'élaboration du *Rehearsal*, et jouira après la Restauration d'une détestable réputation de débauché. Nous sommes portés à penser que cette réputation était quelque peu surfaite, quand nous constatons qu'il reste jusqu'au bout l'ami de Cowley. Quoiqu'il en soit, celui-ci lui lèguera vingt livres à titre de souvenir, et Sprat lui adressera son éloge du poète. Leur intimité a donc été grande et durable. Buckingham restera toujours le patron de l'un et de l'autre. Il fera nommer Clifford à la direction

71. Ce portrait, non signé, fut donné au Master de Trinity College en 1824, par « Richard Clarke », vraisemblablement un descendant du poète. Il se trouve dans la « Master's Lodge ».

de Charterhouse, en 1671; et nous verrons son influence s'exercer à plusieurs reprises au service de notre poète.

Ainsi Cowley passe ses années de collège entouré d'un cercle d'amis très différents les uns des autres, mais qui tous lui resteront fidèles : ne trouvons-nous pas là l'indice d'une nature ouverte aux influences les plus diverses, très souple, mais constante dans ses affections, et digne de retenir par sa valeur réelle les sympathies qu'elle avait attirées par son charme ?

III

Son talent reconnu de poète ne lui permet d'ailleurs pas de vivre solitaire, mais fait de lui tout naturellement le centre du groupe des esprits délicats du collège. Sa réputation en effet, déjà solide lorsqu'il est arrivé de Westminster, n'a fait que grandir à Trinity des preuves nombreuses qu'il donne de sa fécondité poétique. Il est considéré comme celui qui continue le plus dignement, à ce point de vue, la tradition du collège. En 1636, la place de poète en titre est vacante : Hugh Holland est mort en 1633, Thomas Randolph, 1635; Andrew Marvell poursuit bien ses études, mais il est trop indiscipliné pour être estimé sans réserve, et il quitte l'Université dès 1641. Cowley prend sans difficulté la première place et l'occupe brillamment.

Quand il arrive à l'Université, nous confiera-t-il plus tard, il est bien décidé, tout en suivant la filière académique, à se faire un nom dans la littérature ⁷², et il s'exerce aux entreprises les plus variées. Nous avons mentionné ses contributions aux recueils chargés d'apporter au roi, dans les circonstances solennelles, les preuves du loyalisme de l'Université. Il continue, en outre, à écrire des poèmes pour ses amis, comme son *Ode to Dick, Friendship in Absence*, et surtout l'élégie sur William Hervev. Et il ne laisse échapper aucune occasion de composer des pièces de vers sur des personnes qu'il connaît, par exemple sur la mort de son ancien maître Jordan, sur la libération de Williams, sur le départ de Lord Falkland en Ecosse avec l'armée du roi, et aussi sur de

72. Essais : *Of Myself*, II, p. 458.

grands personnages qu'il n'a peut-être pas connus directement, comme Sir Henry Wotton, ou Van Dyck.

Ces essais toutefois ne sont que la menue monnaie de la poésie. Dès ses années de Westminster, il s'était lancé, avec son *Love's Riddle*, dans le genre plus ambitieux du théâtre. A Cambridge, il entreprend de montrer à la fois sa connaissance du latin et ses aptitudes dramatiques en composant une comédie latine: *Naufragium Jocularé*, qui est jouée dans le Hall du collège le 10 février 1638. Un mois s'est à peine écoulé, que nous trouvons *Love's Riddle* et *Naufragium Jocularé* dûment soumis à la censure, inscrits dans les registres de la corporation des libraires à la date du 14 mars ⁷³, et imprimés chez Henry Seile, l'éditeur qui avait accueilli ses *Poetical Blossomes* en 1633.

Cependant, de boursier, il est devenu bachelier et fellow; et encore qu'il ne publie rien de 1638 à 1642, il ne cesse d'écrire et sa réputation ne fait que croître. Nous en avons la preuve dans le rôle qu'il joue au cours de la visite que le Prince de Galles rend, en mars 1642, à l'Université de Cambridge. L'Université n'a que fort peu de temps pour organiser la réception grandiose qu'elle veut lui faire, et tout naturellement une représentation dramatique doit figurer parmi les réjouissances. Trinity College s'en charge, et demande une pièce inédite au plus brillant de ses membres, à Cowley. En hâte, ne disposant que d'une semaine, celui-ci met sur pied sa comédie *The Guardian*. Il en fait l'esquisse plutôt qu'il ne l'écrit, et les acteurs auront à peine le temps de l'apprendre par cœur ⁷⁴. Un autre fellow du collège, Willis, s'occupe des détails matériels, comme l'indique une note dont les comptes de l'économe; parmi les dépenses extraordinaires de 1642, nous lisons: « A Mr. Willis pour la comédie de Cowley, 65 livres, 16 shillings » ⁷⁵. La dépense est énorme pour l'époque, et prouve le souci du collège de satisfaire par un accueil somptueux son royal visiteur. Notons qu'elle comprend, outre les frais occasionnés par la pièce elle-même, ceux de la réception de l'au-

⁷³. ARBER. *Op. cit.*, IV, p. 412.

⁷⁴. Cf. *The Guardian, Epilogue* (II, p. 242), et la préface au volume de 1656 (I, p. 5).

⁷⁵. Cf. *Senior Bursar's Accounts*.

ditoire : pendant la représentation circulent, en effet, des boissons diverses, surtout de la bière et du vin ⁷⁶.

Le samedi matin, 12 mars, entre neuf et dix heures, arrive le jeune prince, alors âgé de 12 ans. Il est reçu en grande pompe par les autorités académiques, et le Vice-Chancelier lui souhaite la bienvenue. Puis on lui fait visiter la merveilleuse chapelle de King's College. De là, le cortège royal pénètre dans la « Regent house », la grande salle du Conseil de l'Université, où le titre de Maître ès arts est solennellement décerné au prince. Enfin, entre deux rangées d'étudiants enthousiastes, il se rend à Trinity College où le Maître, Thomas Comber, l'accueille et lui offre à dîner. Après le dîner, il va dans le Hall où il assiste à la représentation de Cowley. Il s'en montre ravi, au delà même de ce que l'on osait espérer, nous rapporte un contemporain ⁷⁷. Pendant toute la représentation (qui dura trois heures, si nous en croyons l'épilogue ⁷⁸), le duc de Lennox et la suite royale restent debout derrière lui, tête nue. Dès que le spectacle est terminé, le cortège remonte en carrosse et quitte la ville. Voici Cowley non seulement célèbre dans toute l'Université, mais connu à la Cour. La satisfaction du prince consacre son talent ⁷⁹.

Mais son ambition vise à une gloire plus haute et plus durable. Plus encore que l'admiration de son époque, le poète veut s'assurer l'estime de la postérité; il veut en même temps faire œuvre de bon chrétien. Dans le calme studieux du vieux collège, il commence sa grande œuvre, une épopée religieuse tirée de la Bible. La *Semaine* de Du Bartas, que Sylvester a traduite avec un si grand succès, lui fournit l'inspiration. Il a choisi pour thème la montée difficile de David vers le pouvoir. L'exécution est ardue, elle exige une vaste érudition, la connaissance parfaite non seulement de la Bible, mais de ses commentateurs, aussi les progrès sont-ils lents : en 1643, Cowley n'a même pas composé le tiers de

76. G. C. MOORE-SMITH. *College plays performed in the University of Cambridge...*, p. 44.

77. Sur cette représentation, cf. une lettre publiée dans la revue *Archæologia*, XVIII; et COOPER. *Op. cit.*, p. 323.

78. *Epilogue*, II, p. 242.

79. Sa comédie sera publiée en 1650, et nous la verrons reparaitre sur la scène en 1661, remaniée et sous le titre nouveau : *Cutter of Coleman Street*.

sa *Davidéide*. Et brusquement il est forcé de s'interrompre dans son laborieux travail.

IV

La tempête gronde en effet à l'horizon politique. Les menaces qui s'accumulent depuis des années mettent tous les jours davantage en péril la paix de la nation; le mécontentement provoqué par l'arbitraire royal grandit sans cesse, devient révolte; et l'Université va supporter le contre-coup cruel de ces désordres.

Les maladresses du roi, la faiblesse dont il fait preuve en abandonnant Strafford, l'inopportunité de son expédition d'Ecosse, la fourberie de sa tentative pour s'emparer des cinq membres du Parlement les plus dangereux à ses yeux, anéantissent tout espoir de conciliation entre Westminster et St. James, et acculent le pays à la guerre civile. L'Angleterre se divise en deux camps.

Dès le début, l'Université a pris parti pour le roi et affirmé hautement son loyalisme ⁸⁰. Dès le début aussi, le long Parlement menace de s'attaquer à elle, nomme des commissions d'enquête (en décembre 1640 et juin 1641). La « Grande Remontrance » par laquelle il fait entendre ses désirs de réforme, en novembre 1641, met l'Université en effervescence; n'est-il pas question de la « purger » de ses membres indésirables, c'est-à-dire de ceux qui soutiennent la cause royale ? ⁸¹. Sur ces entrefaites, le roi passant par Cambridge le surlendemain de la visite du Prince de Galles, et ayant reçu un accueil d'un enthousiasme débordant, proteste de son attachement aux privilèges universitaires: « M. le Vice-Chancelier, dit-il, quoi que je devienne, j'ordonnerai à mon fils, sous peine d'être maudit par moi, de respecter l'Université ⁸². »

L'exaltation des esprits est à son comble. On passe de l'optimisme aveugle au pessimisme complet. Un jour, le prédicateur s'écrie dans l'église de l'Université: « Jamais les richesses du

80. Cf. le recueil *Trenodia...*

81. MULLINGER. *Op. cit.*, p. 221.

82. *Archeologia*, vol. XVIII.

royaume n'ont été si grandes, sa paix si ferme, l'état de toutes choses si prospère » (Holdsworth, dans son sermon du 27 mars). Mais deux mois plus tard, de la même chaire tombent ces paroles : « Si ces gouttes éparses qui tombent si vite sont l'annonce d'un sombre orage, nous n'avons pas à aller loin pour en trouver la cause » (Thomas Stephen, sermon du 31 mai) ⁸³.

Les événements se précipitent, et l'Université trouve bientôt l'occasion de prouver son loyalisme par des actes. Le 29 juin, le roi lui demande un prêt en argent, et elle obéit avec empressement. Moins d'un mois plus tard, le 24 juillet, une nouvelle lettre royale s'offre à « mettre à l'abri » le trésor en vaisselle d'argent des différents collèges, et l'empressement, sans être universel, est cependant général. Mais Cromwell, qui a pris possession du pays au nom du Parlement, capture une partie des envois. L'affolement grandit, chaque parti s'arme; à la fin de juillet, un convoi de quinze caisses pleines d'armes pénètre dans Cambridge; les bourgeois de Trinity réussissent à s'emparer de cinq d'entre elles, les dix autres tombant aux mains des Parlementaires ⁸⁴.

Car la ville et tout le pays environnant sont hostiles au roi. L'Université, isolée en pays ennemi, se trouve dans une situation désespérée. Cromwell la traite sans ménagement : il fait arrêter trois chefs de collèges : Dr. Beale de St. John's, Dr. Martin de Queen's, Dr. Sterne de Jesus, et les envoie sous bonne escorte à Londres où ils sont jetés dans la Tour. Par crainte d'une attaque royaliste, la ville est fortifiée, et les membres des collèges ne peuvent plus en sortir que très difficilement. La foule armée se livre à des actes d'hostilité inquiétants, des coups de mousquet sont tirés de la rue dans les fenêtres des collèges ⁸⁵.

Mais les violences officielles sont pires. Malgré la protection théorique de la Chambre des Lords, et l'ordre d'Essex à ses soldats de respecter l'Université (7 mars 1643), elle n'est aucunement à l'abri des persécutions. Un ordre spécial du 23 février 1643 donne, en effet, l'autorisation de poursuivre partout papistes et « mali-

83. Cités par MULLINGER. *Op. cit.*, pp. 222 et 225.

84. Cf. MULLINGER. *Op. cit.*, pp. 229, 234 et 235.

85. *Querela Cantabrigiensis : Or, a Remonstrance by way of Apologie, for the banished members of the late flourishing University of Cambridge.* By Some of the said sufferers, 1647, pp. 8 et 4.

gnants ». Dès lors, personne n'échappe aux interrogatoires brutaux, et chambres, chapelles, bibliothèques, sont mises au pillage. Les appartements sont transformés en prisons, les revenus des collèges sont confisqués, les livres vendus. St. John's College, tout voisin de Trinity, devient une caserne, et trois cents soldats du Parlement s'installent dans les meubles des membres du collège sommairement expulsés⁸⁶. Le jour du Vendredi-Saint, 30 mars, le Vice-Chancelier et les chefs des collèges, refusant de voter des subsides pour le Parlement sont tenus, jusqu'à minuit, emprisonnés dans la salle du Conseil. Le 5 juin, l'Université adresse une pitoyable supplique à la Chambre des Communes. Mais le Parlement est sourd à cet appel.

A partir de la fin du mois d'août, une commission, sous la direction de Dowsing, s'applique à faire disparaître des chapelles toute trace de superstition, casse les vitraux, mutile les statues⁸⁷. Enfin, le 22 janvier 1643/4, le Comte de Manchester reçoit la présidence d'un Comité avec mission de faire renaître l'ordre dans l'Université, c'est-à-dire de la débarrasser de ses éléments impurs. Chaque membre devra prendre l'engagement solennel de respecter la ligue et la convention avec l'Ecosse, ce qui revient à prendre parti contre le roi. Le 26 février, Manchester fait savoir aux chefs des collèges que tous les maîtres, fellows et boursiers de leur établissement absents de Cambridge devront être rentrés avant le 10 mars et se tenir à la disposition de la Commission, faute de quoi ils perdront leur place. A la date fixée, Manchester et ses assesseurs s'installent à l'auberge de l'Ours Blanc, juste en face de Trinity, et commencent leur besogne d'épuration.

Le 13 mars, ils expulsent cinq chefs de collège dont Thomas Comber, le maître de Trinity, et, à partir du 15, ils font défiler devant eux les membres des divers collèges. Beaucoup refusent de prêter serment, ce qui équivaldrait pour eux à une trahison, beaucoup restent absents de Cambridge; aussi la liste noire est-elle longue, et plus de la moitié des membres disparaît⁸⁸. A Trinity par exemple, sur 70 maîtres et fellows, 47 sont expulsés.

86. *Querela...* Préface et pp. 10 et 13. Cf. aussi COOPER. *Op. cit.*, III, p. 339.

87. MULLINGER. *Op. cit.*, p. 266.

88. Dans l'Université, douze chefs de collège et 180 fellows sont expulsés : GARDINER. *History of the great Civil War*, I, p. 303.

Cowley se trouve naturellement du nombre. Il est rayé des listes le 8 avril, le même jour que Crashaw⁸⁹. Sans aucun doute, il aurait refusé le serment exigé. Mais nous pouvons affirmer qu'il n'a pas comparu devant Manchester. En effet, sur une liste manuscrite conservée dans la bibliothèque de Trinity College, il est porté, ainsi que vingt-deux autres fellows, comme absent au cours de l'année 1643 : il a donc été condamné par défaut. Dans les premiers mois de 1643, il a quitté Cambridge, où les troubles rendent le travail impossible, et qui, sous la tyrannie puritaine, devient un séjour dangereux pour un royaliste déclaré comme lui.

Ses sentiments en quittant l'Université, nous les devinerions sans peine, s'il ne les avait exprimés à plusieurs reprises⁹⁰. Comme il nous le confie, il avait cru pouvoir réaliser son rêve. L'avenir s'étendait devant lui sans obstacle, comme une route toute unie. Il escomptait une vie paisible et laborieuse dans ce « Temple du savoir », cette « demeure des Muses » qu'était pour lui le collège. Il sentait s'épanouir en lui, soigneusement cultivés, ses dons naturels. Il se croyait appelé à passer ses jours dans un asile recueilli, dont la splendeur élève l'âme, mais dont la simplicité la garde de l'affadissement qu'engendre le luxe, et qui, par le cadre idyllique de la nature environnante, offre par surcroît au poète un séjour propice à sa studieuse activité. Mais ce rêve d'existence toute intellectuelle s'est brusquement évanoui, et nous allons voir Cowley, chassé de Cambridge, réduit à errer, sans gîte assuré, dans des milieux étrangers à sa nature, obligé pour vivre de mener une existence mouvementée, peu propice à la poésie et encore moins aux études. A cette rupture qu'il déplore du plus profond de lui-même, il attribue son œuvre incomplète et l'imperfection de son talent. S'il n'avait pas été ainsi arraché à Cambridge, il aurait pu, dit-il, se développer pleinement et remplir les promesses de sa jeunesse. L'homme aurait été digne de l'enfant⁹¹.

89. J. WALKER. *An attempt towards recovering an account of the numbers and sufferings of the Clergy of the Church of England, Heads of Colleges, Fellows, Scholars, etc., who were sequestered, harrassed, etc., in the late times of the Grand Rebellion...*

90. Cf. *Elegia Dedicatoria*, ad *Illustrissimam Academiam Cantabrigiensem*, I, p. 1. — Cf. aussi la préface du volume de 1656, I, p. 7, et l'essai : *Of Myself*, II, p. 458.

91. *Elegia Dedicatoria...*, v. 6-26; I, p. 1.

Peut-être oserons-nous ne pas être sur ce point du même sentiment que lui. A mûrir et vieillir dans Trinity College, sans rien connaître que ses livres, sans expérience directe de la vie, il aurait, nous semble-t-il, plus perdu que gagné. Sans doute, son érudition serait devenue plus profonde, son humanisme se serait affiné; il aurait achevé les douze livres de son épopée biblique, il aurait écrit pour les fêtes du collège d'autres comédies latines, bourrées de réminiscences de Plaute ou de Térence, d'autres comédies anglaises inspirées de Jonson, il aurait continué à produire en abondance des poèmes d'actualité, il serait devenu célèbre comme « university wit ». Mais il n'aurait vraisemblablement pas songé à écrire *The Mistress* ni ses *Odes pindariques*, ni surtout ses *Essais*. Il n'aurait pas acquis au contact des événements et des hommes le souffle plus large, l'humanité supérieure qui donnent à ses dernières œuvres leur incontestable valeur.

Par dessus tout, il aurait risqué de perdre beaucoup de l'intérêt qu'il présente pour nous. Limité à Cambridge, il aurait continué à subir les influences élisabéthaines, celle de Spenser, celle de Jonson, celle de Donne : il ne serait pour nous qu'un Elisabéthain attardé. Son douloureux exil lui a permis d'entrer en relation avec des hommes comme Waller, Denham, Hobbes, Davenant, avec la littérature et les écrivains de la France du milieu du siècle. Grâce à leur action convergente, il a pu s'affranchir dans une certaine mesure des liens du passé, dégager à demi des subtilités métaphysiques dont la tradition le rendait esclave son besoin instinctif d'ordre et de règle raisonnable. A ses épreuves il doit d'avoir su se tourner vers l'avenir et préparer la venue de Dryden. Le sort a façonné sa vie, malgré lui, au mieux de ses intérêts véritables, et lui-même ne s'est jamais rendu compte du service involontaire que lui a rendu Manchester en l'éloignant de Cambridge.

En 1643, l'Université n'avait plus rien à lui donner : il la quitte, l'esprit assoupli par les méthodes d'enseignement, muni d'une solide culture classique et théologique. Pendant le long séjour qu'il y a fait, il a, en outre, cultivé son talent dans différentes directions, et, tout en apprenant à fond le métier de poète, il est parvenu à la notoriété, sinon déjà à la gloire.

Deuxième Partie

ANNÉES D'ÉPREUVES (1643-1660)

CHAPITRE I

OXFORD (1643-1644)

I

Chassé de Cambridge, Cowley se réfugie à Oxford. Deux raisons ont pu l'y décider. D'abord, la ville est devenue le quartier général du roi. Charles I^{er} s'y est installé au mois d'octobre précédent, avec ses Secrétaires d'Etat, et il y réunit l'ombre de Parlement qui lui reste fidèle. C'est le centre d'où rayonne sa politique, et en même temps sa base d'opérations militaires. C'est là que le rejoignent, en une foule sans cesse grandissante, ses partisans, ceux que leur loyalisme pousse à mettre leur bras à son service, ceux qui par profession le suivent partout où il va et vivent de sa faveur, ceux aussi que l'insurrection a chassés de leur foyer et dont tout l'espoir repose en lui. Cowley est de ces derniers. Il vient demander les moyens de vivre à la cause pour laquelle il souffre.

Et puis, s'il gagne Oxford, c'est aussi parce qu'il peut espérer y retrouver, du moins en partie, l'existence qu'il abandonne avec tant de regrets. Dans l'Université sœur il sera moins dépaycé qu'ailleurs. Le milieu, les études, le cadre même, lui rappellent Cambridge. Emigrer à Oxford, avec le secret espoir de continuer à vivre comme par le passé, lui est un adoucissement à sa peine. Il n'est pas le seul qui y cherche un abri. Pour ne parler que de ses amis, nous savons que Crashaw y passe quelque temps, et que Scarborough y vient et y reste. L'Université fait un accueil cordial aux victimes de l'intransigeance puritaine. Scarborough est reçu à Merton College, et Cowley jouit de l'hospitalité de St. John's¹.

1. Wood. *Fasti Oxonienses*. Nous avons tenté de retrouver la trace du passage de Cowley à St. John's. Mais, étant accueilli en qualité de « guest », il ne figure pas sur les registres du collège.

II

Mais Cowley a dû bien vite s'apercevoir que c'en était fait, à Oxford, comme à Cambridge, du calme studieux qu'il rêvait. La guerre y a tout bouleversé. La Cour a envahi les maisons et les collèges, au hasard des chambres libres. Il n'y a plus de vestiges de conférences ni d'examens. Maîtres et étudiants s'enrôlent d'enthousiasme au service de « la cause ». Ils tiennent à honneur de faire partie de l'armée qui s'organise, et s'entraînent au manie-ment de la pique et du mousquet dans la cour des collèges². Comme à Cambridge, les sympathies de la ville vont au Parle-ment, et les habitants ne montrent aucun empressement à met-tre la place en état de défense, mais l'Université suffit à tout. On fortifie Magdalen, on barre la route, devant le collège, avec des troncs d'arbres; on accumule des pierres au sommet de la tour. Vers le nord, à hauteur de Wadham et de St. John's, on creuse une grande tranchée. Sur tous les points vulnérables s'élèvent des ouvrages de protection, et un réseau d'inondations est même prévu. Locaux universitaires et édifices publics reçoivent des affectations inattendues : la poudre est conservée dans les cloîtres et la tour de New College, l'avoine dans les greniers de l'Ecole de Droit et de l'Ecole de Logique, le blé dans l'Hôtel-de-Ville, les équipements dans l'Ecole de Musique et l'Ecole d'As-tronomie. Où est l'ordre un peu solennel du temps de paix?

La nervosité est extrême. On vit dans l'attente des évènements du dehors. Le moindre succès militaire est signalé par des volées de cloches et des feux de joie. Pour des évènements plus consi-dérables, comme la prise de Cicester, par Rupert, en février 1643, on célèbre un service d'actions de grâces dans la cathédrale de Christ-Church.

La reine qui revient de France, où elle était allée demander des secours, fait une entrée triomphale le 14 juillet. Elle s'installe avec sa maison dans Merton College, et, pour lui permettre de communiquer directement avec les appartements du roi à Christ-

2. Nous avons trouvé ces détails surtout dans les mémoires de Wood: « *The Life and Times of Anthony Wood, antiquary, of Oxford, 1632-1695 described by himself. Collected from his diaries and other papers by Andrew Clark...*, Oxford, 1891, vol. I, p. 52 sq...

Church, on relie les deux collèges par un passage spécial. Plus que jamais, après son arrivée, les courtisans remplissent la ville de leur agitation frivole, et les vieux murs des collèges sont témoins de spectacles inaccoutumés. Bals, représentations théâtrales, masques, divertissements de toutes sortes se succèdent. Entre deux fêtes, les nobles, désœuvrés, intriguent, comme autrefois; les anciennes haines, les jalousies, les querelles revivent. Pour un rien on se bat en duel. La dure leçon qui se dégage des événements reste lettre morte pour ces écervelés. Ils n'ont rien désappris et n'ont rien appris³. Sans doute, l'aversion pour la vie de cour qui formera une des bases de la philosophie de Cowley date-elle de cette époque. A Westminster il l'avait vue de loin, à Cambridge il n'en avait eu qu'un aperçu fugitif, à Oxford il s'y trouve intimement mêlé.

Sprat nous affirme qu'il réussit, faisant de sa vie deux parts, à servir le roi sans renoncer à sa vie laborieuse⁴.

Nous voulons bien croire que, dans sa chambre de St. John's, il poursuit ses chères études. Il travaille à la *Davidéide*, et la bibliothèque Bodléienne lui ouvre ses portes. Il retrouve à la table des fellows du collège l'atmosphère de Trinity. Le passé se prolonge ainsi dans sa vie. Mais il ne peut s'y attarder autant qu'il le voudrait, et l'existence d'universitaire qu'il rêve de poursuivre empiète fatalement sur l'existence de courtisan qu'il se voit forcé de mener.

Le problème capital qui se pose pour lui est : vivre. Le collège de St. John's lui offre bien un asile, mais un asile précaire, dont risque de le priver un revers de fortune des armées du roi. De toute nécessité il doit conquérir la faveur du roi, ou au moins d'un personnage influent de sa suite. Se montrer, paraître sans cesse à la Cour, s'y faire remarquer par son zèle et ses talents, fréquenter assidûment ceux dont l'appui lui est indispensable, est devenu pour lui une obligation vitale. Il s'applique à réaliser ce programme, et le succès couronne ses efforts. Avec sa souplesse innée il s'adapte vite à son nouvel état.

3. Cf. sur la vie de la cour à Oxford, le roman historique très vivant de J. Shorthouse : *John Inglesant*.

4. SPRAT. *Account*, p. VII.



Avant tout, il doit prouver d'une manière éclatante la ferveur de ses opinions. Sa condition de réfugié lui facilite la tâche en lui donnant l'auréole du martyr : n'est-il pas, dès maintenant, victime de son attachement au roi ? Mais ceci ne serait pas suffisant. Il lui faut prendre une part active à la défense de la « cause ». Il s'engage sans doute dans un corps de volontaires où sont mêlés maîtres et étudiants, et participe aux sorties et aux escarmouches sous les murs de la ville. Sprat insiste sur son rôle militaire, avec le désir visible de laver par avance son héros de l'accusation de tiédeur qui lui sera adressée plus tard⁵. Nous avons d'ailleurs quelque peine à nous le représenter sous les traits d'un valeureux guerrier.

Mais il trouve une autre manière d'affirmer son loyalisme, mieux adaptée celle-là à sa nature. Il s'enrôle dans la phalange des pamphlétaires royaux. La guerre de la plume fait rage, en effet, entre les deux camps. Il ne se passe guère de jour sans que paraisse quelque libelle véhément, et, la plupart du temps, fort grossier, de l'un ou de l'autre parti. Cowley prend pour tâche, d'une part de dénoncer tout ce qu'a de criminel l'insurrection du Parlement, tout l'odieux et le ridicule du puritanisme, et, de l'autre, de mettre en lumière la bonté du roi, le bonheur dont l'Angleterre jouissait sous son règne, la futilité des griefs de la nation rebelle.

Il ne nous est parvenu qu'un de ses ouvrages en ce genre, la satire *The Puritan and the Papist*, publiée en 1643 à Oxford par « A Scholler in Oxford », et signée A. C. Il y attaque les puritains avec une habileté qui n'exclut pas la violence, en montrant qu'ils sont encore pires que les papistes, dans leur conduite journalière comme dans leur religion. Mais il a écrit bien d'autres pamphlets ; il nous l'apprend lui-même en nous expliquant que, cette sorte d'œuvres ne devant pas survivre, une fois la paix signée, il a fait

5. Cf. SPRAT. *Ibid.* Il dit : « Nor in the mean time was he wanting to his duty in the war itself, for he was present and in service in several of the King's Journies and Expeditions. »

disparaître tout ce qu'il avait écrit en tant que royaliste⁶. En réalité un poème qu'il déclare avoir détruit a échappé à l'holocauste. C'est un fragment de six cents vers sur la guerre civile, qui fait l'historique des débuts des hostilités, jusqu'au combat de Roundway Down, le 13 juillet 1643, deux mois avant la première bataille de Newbury⁷. L'œuvre est plus ambitieuse qu'un pamphlet ordinaire, l'ampleur épique du ton suffirait à le prouver. Non content de défendre la cause royale par des écrits d'actualité, Cowley entreprend de faire le récit de la lutte pour les générations à venir, assumant ainsi les fonctions d'historiographe officiel du parti. A vrai dire l'œuvre est un pamphlet de grande envergure, plutôt qu'un morceau d'histoire. C'est une apothéose des héros royalistes et un réquisitoire violent et partial contre les traîtres puritains. Cowley ne pouvait remplir plus consciencieusement son rôle. Ses satires anti-puritaines, ce début d'épopée qui circule assurément sous le manteau, s'ajoutant à son expulsion de Cam-

6. Cf. la préface au volume qu'il publiera en 1656 (I, p. 9) : « I have cast away all such pieces as I wrote during the time of the late troubles, with any relation to the differences that caused them; as, among others, *three Books of the Civil War it self*, reaching as far as the first Battel of Newbury, where the succeeding misfortunes of the party stopt the work. »

7. *A Poem on the late Civil War* (II, p. 467...). C'est assurément le poème dont il parle dans le passage que nous venons de citer. Le sujet est le même, et surtout l'étude du texte permet de reconnaître partout les caractéristiques du style épique de Cowley. On peut découvrir des parallélismes frappants d'expression avec la *Davidéide* alors en chantier (Cf. *Dav.*, I, v. 57..., et *Civil War*, v. 185...; *Dav.*, III, v. 363..., et *Civil War*, v. 107...; *Dav.*, I, v. 154..., et *Civil War*, v. 221...).

Par contre, il lui a été attribué un pamphlet intitulé : « *The Foure Ages of England; or The Iron Age, with other select Poems; written by M. A. Cowley... printed in the yeer. 1648.* » Ces « poèmes choisis » sont un poème « *To my lord Lieutenant of Ireland* », et « *A satyre against Separatists* ». Cowley prend soin, dans sa préface au volume de 1656, de le renier expressément : « At my return lately into England, I met by great accident... a book entituled « *The Iron Age* », and published under my name, during the time of my absence... » (p. 4). Du reste le contenu du livre ne rappelle aucunement Cowley : les idées exprimées dans « *The Brazen Age* », par exemple, ou dans le poème sur le marquis d'Ormonde, n'ont pas pu être celles de Cowley, et quant à la « *Satyre against Separatists* », elle avait déjà paru en 1642, sous le titre « *A Satyre against Separatists, or, the Conviction of Chamber preachers and other Schismaticks contrary to the Discipline of this own Protestant Profession, by A. C. Generosus, London, printed for A. C. 1642* ». Elle remonterait donc au séjour de Cowley à Cambridge, et il est bien improbable qu'il se soit mêlé à cette époque, sans motif, aux controverses religieuses, alors qu'il les a toujours détestées. Il est donc légitime d'exclure ce pamphlet de son œuvre, comme le fait son éditeur A. R. Waller.

bridge pour la bonne cause, n'ont pas manqué de le signaler à l'attention des grands, et de lui procurer les protecteurs nécessaires.

Son nom devint vite familier, nous dit Sprat, aux hommes les plus en vue de la Cour et de l'Université. « En particulier, malgré sa jeunesse, il jouit de l'entière amitié de Lord Falkland » qui trouvait en lui, ce qu'il estimait par-dessus tout, un esprit cultivé, et l'amour de la modération ⁸. Par lui Cowley a dû être introduit dans le cercle des hommes éminents qui avaient fréquenté son château de Great Tew ⁹, et se pénétrer de l'esprit de ce *convivium philosophicum* où s'élaborait un idéal de religion accueillante à tous, tolérante et raisonnable. Nous retrouverons dans ses propres idées l'empreinte profonde laissée en lui par la fréquentation de ce groupe. La protection de Lord Falkland pouvait, par surcroît, lui être pratiquement fort utile, car Falkland était un des chefs du parti royaliste. Secrétaire d'Etat depuis le mois de janvier 1642, il jouissait auprès du roi d'une influence particulière. Malheureusement, Cowley se vit bientôt privé de cette amitié précieuse, Falkland s'étant fait tuer le 20 septembre 1643, à la bataille de Newbury ¹⁰.

Il ne reste pas isolé, cependant, car il a déjà trouvé à cette date un autre protecteur, dans la personne de Henry Jermyn, le favori de la reine. Wood affirme que c'est seulement en 1646, à Paris, par l'entremise d'un Oratorien, Stephen Goffe (ou Gough) que Cowley a été présenté à Jermyn ¹¹. Mais Sprat fait remonter l'entrée de Cowley au service de Jermyn à son séjour à Oxford, et son explication nous paraît de beaucoup la plus satisfaisante. L'élégie où Cowley pleure en termes émouvants la mort de Wil-

8. Cf. SPRAT, *Op. cit.*, p. VII.

9. Cf. le tableau émouvant qu'en trace Lord Clarendon (*Life*, I, p. 41).

10. Ces relations d'amitié avec Lord Falkland viennent confirmer la date que nous avons fixée à l'arrivée de Cowley à Oxford, tout au début de 1643. S'il n'avait quitté Cambridge que lors de son expulsion officielle par Manchester, en avril 1644, il n'aurait évidemment pas pu devenir à Oxford le compagnon de Falkland. Et que penser alors de l'insistance de Sprat sur ce point ?

11. Ce Stephen Gough paraît avoir été un agent royaliste très actif. Son nom figure souvent dans les correspondances du temps. Il semble avoir beaucoup vécu en Hollande et s'être occupé de la flotte royaliste.

liam Hervey lui avait valu la reconnaissance de John Hervey son frère¹². Or, John Hervey était le cousin de Henry Jermyn (sa mère était Susan Jermyn, fille de Sir Robert Jermyn). Désireux de s'acquitter de sa dette de reconnaissance envers le jeune poète, il le recommande à Jermyn, dès que celui-ci arrive à Oxford, et Jermyn le prend comme secrétaire.

Ces affirmations de Sprat sont vérifiées par les faits. D'une part, nous savons que Cowley est toujours resté reconnaissant à John Hervey, car il lui lègue dans son testament l'action du théâtre du duc d'York qu'il possédait¹³, et il nous est permis de penser qu'une gratitude si durable récompense le service signalé que Hervey lui a rendu au temps d'Oxford¹⁴; d'autre part, une anecdote que nous n'avons aucune raison de mettre en doute unit, en 1643, les noms de Falkland, de Jermyn et de Cowley¹⁵. — Le roi visitait un jour la bibliothèque Bodléienne quand Lord Falkland, qui l'accompagnait, lui proposa de se faire dire l'avenir par Virgile, suivant une coutume alors fréquente. Charles, ouvrant au hasard l'*Enéide*, tomba sur le passage où Didon poursuit Enée de ses malédictions et lui prédit un sort fatal. Très affecté, il voulut avoir la traduction exacte du passage, et demanda à Henry Jermyn de la lui procurer. Et c'est à Cowley que Jermyn s'adressa¹⁶. La présence simultanée de Falkland et de Jermyn nous permet de fixer cette scène à l'été de 1643. Dès cette époque donc, Cowley est, on peut l'affirmer, en relations avec Jermyn.

12. Si nous en croyons la strophe 4 de son élégie (p. 33), Cowley connaissait la famille de William Hervey.

13. « I doe farther leave to the Honourable John Hervey of Ickworth, Esquire, my share and interest in his Highness the Duke of York's Theater. » Est-ce par une pure coïncidence que ce legs est placé à part des autres, avec celui de Jermyn (devenu Lord St. Alban's) ?

14. Nous avons peut-être une preuve des bonnes relations qui unissaient les deux cousins dans le fait qu'en 1660, lorsque la reine-mère réorganise sa maison, sur laquelle Lord Jermyn règne en maître, John Hervey obtient la place de trésorier.

15. Le biographe de Falkland, Marriott, met en doute l'authenticité de l'anecdote (*The Life and Times of Lucius Cary, Viscount Falkland*, by J. A. R. Marriott, London, 1907, p. 270). Nous ne voyons aucune raison de ne pas la considérer comme vraie. Tous ses traits cadrent parfaitement avec ce que nous savons, par ailleurs, de Cowley et de son temps.

16. L'anecdote est rapportée en détail par E. Lake, dans son Journal, à la date du 29 janvier 1678 (*The Diary of Dr. Edward Lake...*, edited by George Percy Elliott (*Camden Miscellany*, vol. I, p. 25). Elle est reprise, avec de

Celui-ci non seulement le prend comme secrétaire, mais il en fait son ami, et il lui témoignera son affection jusqu'à la mort. Nous trouvons ici une nouvelle preuve des charmes personnels multiples de Cowley. Après le duc de Buckingham, Jermyn est attiré par le côté brillant de son caractère, comme Falkland l'avait été, après William Hervey, par son côté sérieux et réfléchi. Par une curieuse coïncidence, l'histoire de ses amitiés de Cambridge se renouvelle à Oxford.

Jermyn ressemble beaucoup au duc de Buckingham : c'est, lui aussi, un courtisan vif, léger, sachant plaire. Mais tandis que Buckingham, grand seigneur et fort riche, n'a qu'à se laisser vivre, Jermyn, lui, a besoin d'édifier lui-même sa fortune. Il est ambitieux et habile aux intrigues. Ses ennemis (il en eut naturellement beaucoup) le disaient dépourvu de scrupules, assoiffé d'argent et d'honneurs. Il fait, en 1624, partie de l'ambassade que Jacques I^{er} envoie à Paris pour négocier le mariage du prince Charles avec la princesse Henriette-Marie, et il sait si bien se faire valoir à cette occasion que la reine s'attache à lui et fait sa fortune. En 1628, il est son vice-chambellan, en 1639 son premier écuyer. Il a toute sa confiance, et il l'accompagne dans tous ses déplacements. Lorsque, en 1642, elle va demander sur le continent des secours en argent et en armes, il fait partie du voyage. A son retour, elle le nomme colonel de sa Garde du corps et lui confie le commandement de la petite armée qui la ramène à Oxford. Son affection pour lui est telle que lors de sa rencontre avec le roi, venu au-devant d'elle à Keynton¹⁷, elle lui demande avant toute autre chose d'anoblir son favori¹⁸. Le 8 septembre, celui-ci

légères variantes, par Gildon (*Miscellany Poems on Several Occasions...*, 1692, p. 26), par J. Welwood (*Memoirs...*, p. 718), par Wren (*Parentalia...*, p. 55), etc.

Voici la traduction de Cowley :

« By a bold peoples stubborn arms oppress,
Forc'd to forsake the land which he possest;
Torn from his dearest son, let him in vain
Seek help, and see his friends unjustly slain :
Let him to bold unequall terms submitt,
In hopes to save his crown, yet loose both it
And Life at once; untimely let him dy,
And on an open stage unburied lye. »

17. *Poem on the Civil War*, v. 497, II, p. 479.

18. J. R. GARDINER. *History of the great Civil War*, 1893, vol. I, p. 166.

devient baron de St. Esmundsbury. Cowley aurait difficilement pu trouver un protecteur plus puissant.

Avec lui, il pénètre dans la cour de la reine et partage sa vie. Il participe aux espoirs de l'été, où les trois armées royales semblent devoir s'emparer de Londres sans coup férir. Mais la résistance de Hull au nord, de Plymouth à l'ouest, de Gloucester au centre, les arrêtent, et la première bataille de Newbury, le 20 septembre, montre que l'armée du Parlement est capable de tenir tête à celle du roi. La campagne se termine sur cette déception. Le second hiver se passe en préparatifs guerriers, et pour la Cour en fêtes et en intrigues. Mais le printemps amène un éparpillement général. Le roi entre en campagne au début d'avril et ne fait plus à Oxford que de courts séjours. La reine, malade, quitte la ville à la même date pour aller prendre les eaux à Bath. Elle se rend ensuite à Exeter, où elle donne le jour à la princesse Henriette-Anne (16 juin 1644). A peine remise, elle doit fuir Exeter déguisée, car les troupes du Parlement la poursuivent, et elle arrive en France, à la fin du mois, après une traversée mouvementée. Jermyn l'accompagne, cela va sans dire, et s'occupe entièrement de ses affaires ¹⁹.

III

Cowley était-il du voyage, ou n'a-t-il rejoint son protecteur qu'au bout de quelque temps ? C'est ce que, faute de documents, nous ne saurions dire. Mais il paraît bien difficile de ne pas admettre qu'il soit passé en France à cette époque. Sprat est catégorique. Il maintient que notre poète « accompagna Sa Majesté la Reine Mère lorsqu'elle fut forcée de se retirer en France par l'injuste persécution de ses propres sujets ²⁰ ». Mais Wood affirme tout aussi nettement une thèse fort différente : Cowley n'aurait abandonné Oxford qu'en 1646, « un peu avant la reddi-

19. C'est lui qui, à l'arrivée en France, règle toutes les questions matérielles et discute avec Anne d'Autriche de la pension que l'on fera à la reine (Cf. le Comte de BAILLON, *Henriette-Marie de France*, pp. 218, 239...).

20. SPRAT, *Op. cit.*, p. VIII.

tion de la ville au Parlement » ²¹. (Oldys précise même que ce fut « en mai ou juin 1646 ») ²².

La plupart des critiques ont préféré croire Wood. Nous ne les suivrons pas. Pour que son explication soit acceptable, il faudrait admettre qu'Abraham n'a connu Jermyn qu'en 1646, et nous croyons avoir établi que leurs relations remontent à l'été de 1643; de plus, il serait parti en France à l'aventure, et il aurait dû son poste de secrétaire de Jermyn au hasard d'une rencontre avec Stephen Goffe. La vérité nous paraît moins romanesque. Cowley est parti pour l'exil, assuré, autant qu'il pouvait l'être, d'une existence confortable auprès de son riche patron. Et si nous n'avons d'autre preuve de son départ en 1644 que l'affirmation de Sprat, nous pouvons en tout cas démontrer qu'il se trouvait en France bien avant la date indiquée par Wood et Oldys.

Nous avons, en effet, découvert dans les papiers laissés par Lord Clarendon trois lettres qui prouvent la présence de Cowley à Paris au début de 1646. La plus récente est datée de Paris, le 20 avril 1646. Elle est écrite de sa main, signée de son nom. Cowley y met Lord Culpeper (ou Colepeper) au courant des nouvelles reçues d'Ecosse. Il souligne expressément que c'est en qualité de secrétaire de Lord Jermyn qu'il écrit : son maître vient de partir pour Saint-Germain ²³. Les deux autres lettres sont également de sa main, mais non signées. L'une est la copie d'une lettre du roi à la reine, du 15 avril; l'autre, qui relate les événements du jour, est expédiée de Paris, le 10 février, à un destinataire inconnu ²⁴.

Si nous n'avons pas réussi à découvrir de lettres antérieures, établissant de manière irréfutable le départ de Cowley pour la France, en 1644, ces trois documents suffisent à prouver l'erreur de Wood, et nous permettent de nous rallier sans scrupules à la thèse de Sprat, déjà si vraisemblable par ailleurs.

21. Wood, *Life*.

22. Oldys. Notes sur la *Vie de Cowley*, par Langbaine.

23. Dans les *Clarendon State Papers*, à la Bodleian Library, vol. 27, n° 2189.

24. *Ibid.*, n°s 2178 et 2125.

CHAPITRE II

PREMIER SÉJOUR EN FRANCE (1644-1654)

Voici donc Cowley en France. Il partage au début les illusions des exilés sur la situation. « A notre arrivée en France », confiera-t-il plus tard à Walter Pope, le biographe de Seth Ward, « nous espérions que chaque courrier nous rappellerait ». La reine elle-même écrit de Nevers, le 28 octobre 1644, à sa sœur : « Je crois que vous serez bien aise d'entendre que nos affaires sont en fort bon état et j'espère, s'il continue, de m'en retourner bientôt » 2. Mais les jours passent, les mois, les années, et toujours la date de la restauration royale apparaît plus incertaine et plus lointaine. Après la défaite de Naseby, vient celle de Preston, en 1648, où sombrent les dernières chances de Charles I^{er}. Après Preston, c'est Worcester (1651) qui conclut tragiquement l'aventureuse expédition de Charles II en Ecosse. Les tentatives de soulèvement en Irlande, en Ecosse, en Angleterre même, échouent les unes après les autres, si bien que l'espoir d'un prompt retour en Angleterre ne semble plus permis. En fait, l'exil de Cowley dure dix ans.

I

Pendant ces dix ans, il est demeuré le secrétaire d'Henry Jermyn. Ses fonctions sont lourdes et importantes, au début surtout. Car si Henriette-Marie a toute confiance en Jermyn, Jermyn à son tour a toute confiance en Cowley. A notre héros revient la mission de chiffrer et de déchiffrer les lettres qu'échangent le roi et la reine. Il y passe, nous apprend Sprat « toutes ses journées et deux

1. Cet espoir justifie encore la date que nous fixons à l'arrivée de Cowley en France. En 1644, rien n'était encore perdu — une franche victoire pouvait rétablir Charles I^{er} sur son trône — mais le désastre de l'armée royale à Naseby change tout et, en 1646, l'état d'esprit que mentionne Cowley ne s'expliquerait plus.

2. Lettre à Christine, duchesse de Savoie, citée par G. ASCOLI. *La Grande-Bretagne devant l'opinion française au XVII^e siècle*, p. 67.

ou trois nuits par semaine » 3, et nous ne sommes pas surpris qu'il s'en soit acquitté, toujours suivant les termes de Sprat, « avec une inlassable intégrité et une discrétion parfaite ».

A cette besogne officielle, même avant que l'emprisonnement et la mort de Charles I^{er} ne mettent fin à la correspondance royale, il joint d'autres charges. Il se tient en rapports constants avec un nombre considérable de personnages de marque, et leur transmet, de Paris, les dernières nouvelles. Nous avons déjà cité sa lettre à Lord Culpeper du 20 avril 1646. D'autres lettres nous sont parvenues qui nous donnent une idée de son activité épistolaire. Le 8 janvier 1649, c'est à un ami de Lord Culpeper qu'il s'adresse 4.; le 10 mars 1650, au comte de Lauderdale 5; Hyde, le futur Lord Clarendon lui écrit de Madrid, le 12 juillet 1650 6; le hasard nous a conservé une partie de sa correspondance en 1650 et 1653 avec Henry Bennet, secrétaire du duc d'York, le futur Earl of Arlington 7. Et chacune de ses lettres nous révèle d'autres correspondants; c'est Sir George Carteret, lieutenant gouverneur de Jersey 8, Sir John Berkeley gouverneur du duc d'York 9, Charles May 10, d'autres encore 11.

Ces indications, trop rares à notre gré, nous permettent cependant de nous faire une idée du rôle joué par Cowley, et de son

3. SPRAT. *Op. cit.*, p. VIII.

4. Au British Museum, *Add.* 19399, f. 49, imprimée par Grosart.

5. *Ibid.*, *Add.* 23113.

6. *Clarendon State Papers*, vol. 40, f. 104.

7. « *Miscellanea Aulica, or a Collection of State Treatises, never before published... faithfully collected from their originals by Mr. T. Brown, London, 1702. Letters by the famous Mr. Abraham Cowley (then Secretary to my Lord Jermyn) during King Charles the Second's exile; written from Paris to Mr. Henry Bennet, afterwards Earl of Arlington.* » Ces lettres, au nombre de quatorze, vont d'avril à décembre 1650, sauf la dernière, qui est du 13 septembre 1653. Il a sans doute été chargé d'établir la liaison entre la reine et le duc d'York. Mais il continue, lorsque Bennet part pour l'Italie, en novembre 1650, de le tenir au courant des nouvelles reçues à Paris. Et c'est d'Italie que Bennet envoie à Lord Jermyn les truffes et le vin de Piémont que Cowley apprécie tant (Cf. lettres du 1^{er} novembre et du 5 décembre).

8. Cf. la lettre du 27 mai 1650 : « I should write to sir J. Carteret; but have not now time... » Cf. aussi le post-scriptum de la lettre du 11 juin.

9. Cf. lettre du 13 septembre 1653 : « The trouble of my letters has fallen hitherto heavy upon sir John Berkly only... »

10. Cf. lettre du 10 mai 1650 : « I received this morning a letter from Mr. Charles May, but am in such hast that I cannot answer it till the next... »

11. Des lettres comme celle du 10 février 1646 (*Clarendon State Papers*) ou celle du 12 février 1651 (publiée dans le catalogue du libraire Maggs Bros, 1923, n° 502) ne mentionnent pas le destinataire.

importance. Sans paraître au premier plan, il sert utilement la cause, et nous pouvons voir en lui une des principales sources d'information des maîtres de la politique royaliste. Il établit la liaison entre les émigrés. Les agents de Cromwell le connaissent bien, puisque c'est pour avoir été trouvé porteur d'une lettre écrite de sa main que Denham est arrêté en 1647¹².

Son rôle consiste, avant tout, à transmettre fidèlement et clairement les nouvelles, au nom de Jermyn. Mais ses lettres sont aussi écrites en son nom propre et sa personnalité s'y affirme. Il n'écrit pas à ses correspondants comme à des supérieurs, mais il les traite, quoique sans familiarité, en égaux. Il agrmente ses chroniques de considérations philosophiques, morales, voire humoristiques¹³. Il n'est évidemment pas seulement pour eux « le secrétaire de Lord Jermyn » mais « Mr. Cowley ».

Son activité ne se dépense pas toute à écrire des lettres. Des missions l'éloignent sans cesse de Paris, soit à la suite de Jermyn, soit seul. Sprat nous parle de « plusieurs voyages dangereux à Jersey, en Ecosse, en Flandre, en Hollande, partout où les embarras du roi demandaient sa présence »¹⁴. Nous pouvons préciser quelques-uns de ces voyages. Le prince Charles, à Jersey depuis le 16 avril 1646, montrait peu d'empressement à rejoindre sa mère. Le 20 juin une véritable ambassade, conduite par Jermyn, se rend à Jersey pour ramener le prince. Cowley fait partie du voyage, comme le prouve une lettre du 19 octobre 1646¹⁵. Il accompagne sans doute son patron dans la plupart de ses déplacements. Nous ne pouvons, le plus souvent, que le supposer¹⁶, mais

12. L'histoire est racontée par S. Johnson, *Life of Denham*, p. 56.

13. Cf. les lettres du 30 avril et du 21 juin pour des considérations historiques, du 28 mai et du 11 juin, pour des réflexions philosophiques, du 21 juin, du 9 juillet et du 18 novembre pour des traces d'humour. Nous insisterons, en étudiant son œuvre, sur ces manifestations de sa personnalité.

14. SPRAT. *Op. cit.*, p. VIII.

15. Lettre de Jersey, écrite par les conseillers de Charles, et dénonçant les machinations de Jermyn. Cowley, y est expressément nommé. Cf. plus bas, p. 94.

16. En juin 1648, par exemple, Jermyn, avec le prince Charles, va inspecter la flotte royaliste en Hollande (Cf. Eva SCOTT. *The King in Exile*, p. 40). Il se rend de nouveau en Hollande en mai 1649 (Lettre de Lord Hatton à Ormonde, le 8 mai 1649, dans « *A collection of original Letters and Papers concerning the Affairs of England from the year 1641 to 1660. Found among*

parfois, nous en avons la preuve. Ainsi lorsque, au mois de décembre 1650, Jermyn est envoyé auprès de la princesse d'Orange pour lui apporter les condoléances de la reine (le prince d'Orange venait de mourir) nous savons que Cowley le suit. Il nous l'apprend lui-même dans une lettre du 6 décembre 17. En mai et juin 1651 nous les trouvons à Jersey, où Jermyn va vendre une partie des terres de la couronne, et il est chargé, avec Sir John Berkeley, de diriger la vente de ces terres¹⁸. Entre temps, une mission plus périlleuse lui incombe. Le roi est en Ecosse, et des messagers font constamment la navette entre la France et l'Ecosse. Cowley part, en février 1651, pour ce voyage que la surveillance exercée par la flotte du Parlement rend long et difficile. Il en revient sans accident au début de mars, porteur de lettres du roi¹⁹.

A Paris même, en dehors des lettres qu'il écrit, il semble avoir servi d'homme d'affaires, presque de trésorier à Jermyn, et peut-être même indirectement à la reine. Trois documents nous en apportent la preuve. Lorsqu'en 1651 le duc de Buckingham vend ses bijoux, par l'entremise de Sir Charles Cottrell, c'est Cowley qui achète pour Jermyn cent cinquante agates, et en donne reçu²⁰. Lord Culpeper, quand il envoie de l'argent à Paris,

the Duke of Ormonde's papers, 2 vols. by Thomas Carte 1739 », p. 281. Le 9 juin, le roi rentrant en France, il se porte au devant de lui à Bruxelles (Lettre de Nicholas à Ormonde, *Ormonde Papers*, I, p. 294). En septembre il est de nouveau en Hollande (Lettre de Nicholas à Ormonde. *Ibid.*, I, p. 212)...

17. Lettre de Cowley dans « *Miscellanea Aulica* » : « The Queen upon the occasion of the great change in the Princess Royal's fortune, has sent my Lord into Holland, to condole, congratulate, and advise with her. I shall wait upon him thither and we think to part to morrow... »

18. Lettre de Sir George Carteret à Sir Edward Nicholas, de Jersey 9/19 juin 1651 (*The Nicholas Papers. Correspondence of Sir Edward Nicholas, Secretary of State*, edited by G. F. Warner, 3 vols., 1886 (*Camden Society Publications*), I, p. 258).

19. Lettre de Sir E. Nicholas à Lord Hatton. La Haye, 8 février 1651. Cowley est parti pour l'Ecosse (*Nicholas papers*, I, p. 219). Cf. aussi lettre du 1^{er} mars : « Mr. Rainsford and Mr. Cowley are gone towards France, being the last that came from Scotland » (*Ibid.*, p. 222) et, le 12 mars, Nicholas dit que Cowley portait des lettres du roi pour les Princes les félicitant de leur mise en liberté (*Ibid.*, p. 228).

20. Le possesseur actuel de ce document, Mr. Charles Cottrell Dormer, a bien voulu nous en communiquer une copie : « Received of sir Charles Cottrell by order from his Grace the Duke of Buckingham for the (use ?) of the Lord Jermyn, twelve cases containing one hundred and fifty agates. I say received the first day of March 1651, by me Abraham Cowley. »

l'adresse à Cowley; en mars 1651, il le charge de négocier une lettre de change de 1124 guilders 14 sols ²¹. Parmi les « Verney papers » nous trouvons enfin de lui un reçu du 4 avril portant sur une lettre de change de 20 pistoles ²².

Grâce à ces quelques faits, nous pouvons deviner quelle existence active fut celle de Cowley à cette époque. Homme de confiance de Jermyn, et du même coup de la reine, en relations avec tous les royalistes notoires qui n'hésitent pas à le charger de régler leurs affaires. C'est une des figures marquantes du parti. Il possède une influence personnelle. Il sait d'ailleurs en faire le meilleur usage. Wood en rapporte une preuve éclatante. Le poète Crashaw, ancien condisciple de Cowley à Cambridge, s'était réfugié, comme tant d'autres, à Paris. Mais, sans ressources, il se trouve bientôt dans le dénuement. Cowley l'apprend, le découvre, le secourt dans la mesure de ses moyens, et obtient pour lui des lettres de la reine le recommandant à Rome. Crashaw part pour l'Italie, devient, grâce à ces lettres, secrétaire d'un cardinal, puis est nommé chanoine de Notre-Dame de Lorette ²³. Nous pouvons ajouter, détail intéressant, que dans la lettre de la reine au pape, du 7 septembre 1646, se trouve la phrase : « Il a vescu près d'un an auprès de moy » ²⁴. Cowley l'a donc fait recevoir par la reine (il est vrai qu'il a dû y avoir d'autant moins de mal que Crashaw était catholique).

Ce n'est assurément pas le seul service qu'il ait rendu à ses

21. Lettre de Sir G. Carteret à Nicholas, de Jersey, du 10 avril. Lord Culpeper envoie de l'argent de Hollande : « His Lordship writes unto me also that he hath sent a bill at Paris for 1124 guilders 14 sols which Mr. Cowley (unto whom the bill was directed) writes me is accepted and shall be pay'd the 29 of May » (*Egerton Ms.* 2534, f. 65, au B. M.). La lettre est imprimée dans les *Nicholas Papers*, I, p. 235).

22. Grâce à l'obligeance de Lady Margaret M. Verney, nous pouvons donner le texte de ce billet, probablement adressé à Sir Henry Verney : « Sir, The 20 pistolles mentioned in the enclosed Letters and Bill of Exchange to be payd to mee, are for Mr. William Taaf, and therefore I desire you to pay them according to his order, for which this shall bee a sufficient discharge from, Sir, your most humble servant, A. Cowley. » Daté de Paris, 4 avril 1649.

23. Wood. *Fasti Oxonienses*, vol. 2, p. 5.

24. La lettre est publiée dans l'édition des Poèmes de Crashaw, par L. C. Martin (Oxford, 1927), p. xxxiii. Notons que Crashaw a donc été présenté par Cowley à la reine au plus tard en septembre 1645; nouvelle preuve que Cowley a bien quitté Oxford à la date indiquée par Sprat.

compatriotes. Il était bien placé pour être utile, et il en avait certes le désir. Aussi ne sommes-nous pas surpris d'apprendre que son patron se soit préoccupé de lui assurer à l'avance la récompense de son zèle, en obtenant d'abord de Charles I^{er}, puis de Charles II, la promesse de la direction du « Savoy Hospital » à la Restauration²⁵. Mais c'était là une promesse bien aléatoire, et Cowley, avant d'éprouver ce que valent les promesses royales à longue échéance, connaît pendant d'interminables années l'amertume de l'exil.

II

S'il en connaît l'amertume, il n'en connaît pas toutes les rigueurs. Son emploi auprès de Jermyn lui procure des avantages matériels appréciables. Plus favorisé que la plupart de ses compagnons d'infortune, il est assuré de ne pas souffrir de la faim, ni même de la gêne. Les émigrés arrivent en France dans le désarroi d'une fuite rapide, sans bagages, sans ressources. L'argent qu'ils ont pu réunir s'épuise vite, et le Parlement confisque leurs revenus. Le marquis d'Ormonde prend pension à Paris à une pistole par semaine, et il n'est pas question pour lui d'avoir un carrosse. Il lui arrive de manquer de chaussures et de chemises²⁶. La famille royale elle-même n'est pas, nous le verrons, à l'abri du besoin.

En face de tant de misères s'étale le luxe de Jermyn. Il ne manque jamais d'argent, et mène un train de grand seigneur. Il roule carrosse, et, parmi les émigrés, il est, avec Waller, le seul à tenir table ouverte. Il reçoit magnifiquement²⁷. Lorsqu'il se rend à Jersey, en 1651, il se fait suivre de tous ses gens, de sa vaisselle, de deux cuisiniers²⁸. Cowley est donc un heureux privilégié. Il vit dans l'abondance et le faste, au moment où beaucoup de gens

25. Ce détail est fourni par Wood, dans sa « Vie de Cowley ». Cowley lui-même rappelle le fait dans sa pétition, en 1661 (Cf. *infra*, p. 140).

26. Cf. Lady WINIFRED BURGHCLERE. *The Life of James, 1st Duke of Ormonde, 1610-1688*, p. 446, et E. SCOTT. *The King in Exile*, p. 436.

27. « He kept an excellent table for those who courted him, and had a coach of his own, and accommodations incident to a most full fortune » (E. SCOTT. *Op. cit.*, p. 433).

28. Lettre de Carteret, du 9 juin 1651.

plus haut placés que lui ne savent comment subsister. Il le rappelle du reste dans un de ses essais ²⁹.

Mais ces avantages si grands ne vont pas sans entraîner quelques inconvénients. On ne pardonne pas à Jermyn l'étalage insolent de sa richesse. Les ennemis du puissant favori, et ils sont nombreux, ne manquent pas de dire qu'il se procure de l'argent par tous les moyens, et que beaucoup de ces moyens sont douteux. Wood écrit à Lord Hatton : « Quand la reine et les princes avaient une pension de 4.000 pistoles par mois, 2.500 partaient pour les dépenses d'un seul homme et les pensions de ses créatures » ³⁰. Nicholas, en décembre 1649, dit : « Jermyn fait maintenant argent de tout. La semaine dernière il a vendu l'argenterie de la chapelle de la reine pour 2.500 livres... » ³¹. Lord Hatton, en novembre 1654 : « Lord Jermyn a vaillamment dépouillé la reine de tous ses bijoux depuis le départ du roi... et il a acheté une grande maison et des terres près d'ici... » ³². Quand il va vendre des terres de la couronne à Jersey, en 1651, on l'accuse de vouloir garder l'argent pour lui ³³.

À la jalousie s'ajoutent les rivalités d'ordre politique. Car les émigrés forment deux camps : d'un côté les partisans du roi, vieux serviteurs intègres, protestants rigides, qui voudraient sauver l'Angleterre par l'Angleterre même, par la seule vertu du parti anglican ; leurs chefs sont Hyde, Nicholas, Ormonde ; de l'autre, la reine et Jermyn, turbulents et audacieux, prêts à tous les expédients pour rétablir le roi sur son trône, prêts à accepter toute alliance, aussi bien celle des Irlandais catholiques, que celle des Ecossais presbytériens, ou des « niveleurs » de Lilburne. Deux théories politiques, et deux morales, s'opposent tout au long de

29. « ... I ate at the best table, and enjoyed the best conveniences for present subsistence that ought to be desired by a man of my condition in banishment and publick distresses... » (*Of Myself*, II, p. 458).

30. *Nicholas Papers*, I, p. 97.

31. *Ibid.*, II, p. 157.

32. *Ibid.*, II, p. 122.

33. *Ormonde Papers*. Lettre de Nicholas à Ormonde, 17 mai 1651. « ... By this you may see that no necessitie of the king's own condition or affairs doth render those who have been no losers by their services done to the crown, to leave unattempted any ways or means to supply themselves in their greatness » (I, p. 468).

ces années d'exil, mettant aux prises en un véritable duel Edward Hyde et Jermyn. Ce duel restera indécis jusqu'au bout, le roi, comme la reine, gardant chacun leur conseiller, mais il s'accompagne d'intrigues et d'attaques perpétuelles. Et à toutes les attaques dirigées contre Jermyn, se trouve mêlé le nom de Cowley.

Dès 1646, dans une lettre commune, les conseillers de Charles I^{er}, Lord Capell, Lord Hopton, Hyde et Carteret, dénoncent Jermyn comme coupable de haute trahison. Ils savent, de source sûre, qu'il est prêt à vendre Jersey et Guernesey à la France pour 200.000 pistoles, et qu'il a l'intention de prélever 50.000 pistoles sur les 200.000 pour s'acheter la terre d'Aubigny. Son secrétaire, « M. Cowley », a demandé à un gentilhomme de Jersey son avis sur la manière dont les insulaires accueilleraient cette vente. En cas de résistance, deux mille soldats français débarqueraient dans les îles, commandés par Jermyn en personne. La France, en récompense de ce service signalé, lui donnerait le titre de duc³⁴. Sans nous attarder à essayer de démêler en la matière le vrai du faux, constatons la présence de Cowley dans cette intrigue. Dès cette époque, on le considère comme l'âme damnée de Jermyn. Et quand ce dernier se rend de nouveau à Jersey pour tirer de l'argent des terres de la couronne, Sir George Carteret, lieutenant-gouverneur de l'île, expose ainsi l'affaire. Jermyn veut vendre des terres donnant un revenu de 200 pistoles. Il a chargé de la vente Sir John Berkeley et Cowley, l'argent devant être remis à Cowley. Sur cet argent 2.000 livres devaient revenir à Jermyn, en sa qualité de gouverneur, le reste étant destiné à la défense de l'île. Et Carteret, d'ajouter : il ne serait certainement rien resté, car Mr. Long devait recevoir 300 pistoles et les deux commissaires auraient touché leur commission³⁵.

Voici donc Cowley accusé de tremper dans les machinations louches de Jermyn. Il est en butte à l'hostilité violente de tout

34. *Clarendon State Papers*, vol. 28, n° 2339.

35. *Nicholas Papers*, I, p. 258 sq. Lettre de Carteret à Nicholas, 9/19 juin 1651 : « The commission for the sale of the 200 pistols a year was to this effect, that the money should be payd into the hands of M. Cowley, whereof he was to pay 2000 pound to Lord Jermyn for his interest in the said lands... » Il ne serait d'ailleurs rien resté : « I saw a warrant from the king to pay 300 pistolls of that money to Mr. Long, and the two commissioners were to have a fleece out of it... »

un parti. Lorsqu'il sert le roi on le soupçonne de mal le servir. Que sera-ce lorsque, rentré en Angleterre, il aura l'air de se rallier à Cromwell ? L'accueil qui lui sera fait à la Restauration n'a dû surprendre que lui. Il a été la victime de haines tenaces, vieilles déjà de plusieurs années.

*
**

Ces dissensions, ces querelles à l'intérieur du parti royaliste étaient, au reste, inévitables. Les conflits d'idées et les rivalités personnelles s'enveniment dans une atmosphère de défaite. Les alternatives d'espoir et d'abattement par lesquelles les émigrés passent sans cesse ne pouvaient créer que des heurts. Ce sont des années peu propices au calme et au sang-froid. Chaque jour fait naître une attente joyeuse que le lendemain transforme en triste désillusion. Au début, on espère voir arriver avec chaque courrier la bonne nouvelle d'une victoire royale qui permettra un prompt retour en Angleterre. Mais la bataille décisive, Naseby, est fatale à la cause du roi. On se tourne alors vers l'Irlande, où le marquis d'Ormonde tente de faire l'union contre l'Angleterre. Mais a-t-il jamais été possible d'unir les Irlandais ? En 1648, on croit de nouveau le moment venu. Les puritains sont divisés, le pays souffre, le concours de l'Ecosse est acquis. Les princes, Jacques qui vient de s'évader, et Charles, rejoignent la flotte en Hollande. Mais les Ecossais sont écrasés à Preston, et la révolte, en Angleterre même, est noyée dans le sang. Puis vient, en février 1649, la nouvelle accablante de l'exécution de Charles I^{er}.

Le prince Charles, devient roi. Après avoir vainement tenté de soulever l'Irlande au cours de l'été de 1649, il décide de tenter l'aventure en Ecosse, et la Cour vit des jours anxieux, dont les lettres de Cowley nous gardent le reflet. C'est d'abord la question de l'accord avec les Ecossais, accord inquiétant par la dureté des conditions imposées (lettre de Cowley à Bennet du 17 mai 1650) ; puis le roi s'embarque à « Schveling », le 10 juin, et les nouvelles s'arrêtent. Vingt-huit jours se passent, et on ne sait encore rien de sûr (lettre du 9 juillet). Six semaines plus tard, rien encore que de vagues rumeurs (lettre du 16 juillet). On conçoit la nervosité des émigrés, leurs angoisses mêlées d'espérances, tout cela

pour aboutir, en septembre, au désastre de Worcester. Beaucoup désespèrent alors de jamais voir la Restauration, et, faisant leur soumission à Cromwell, rentrent en Angleterre ³⁶.

Vers 1653, cependant, les circonstances semblent une fois de plus favorables. Lilburne, le chef des « niveleurs », se sépare de Cromwell et négocie avec le duc de Buckingham; les presbytériens sont en pourparlers avec Lord Jermyn; surtout les loyalistes ont réussi à s'organiser. Une société secrète, « le nœud scellé », lance de Londres des ramifications dans tous les comtés. Mais les espions de Cromwell veillent, des traîtres parlent, et, en mai 1654, les chefs des conjurés sont arrêtés. L'insurrection est étouffée dans l'œuf. La cause royale semble encore une fois perdue. Il y aura toutefois jusqu'au bout des tentatives de soulèvement. On ne sait ce qu'il faut le plus admirer chez les loyalistes, de leur courage obstiné, ou de leur aveuglement. Ils se cramponnent en désespérés aux moindres bribes de réconfort; ils espèrent qu'un miracle viendra les arracher à leur misère, et les délivrer de la crainte souvent trop réelle de mourir de faim.

Cette atmosphère d'exaltation trouble n'est pas éclaircie, loin de là, par le spectacle que donne la famille royale. La reine ne s'accorde avec aucun de ses fils. Elle cherche, même dans le domaine politique, à leur imposer sa volonté. Elle veut, seule avec son favori, reconquérir sa couronne. Aussi ses relations avec Charles, à part de rares moments de détente, sont-elles presque toujours orageuses. Dès qu'il a quitté l'Angleterre, en 1646, lorsqu'il semble vouloir se soustraire à son influence en restant à Jersey, elle lui fait signifier par Jermyn son désir de l'avoir auprès d'elle. Il n'obéit qu'en septembre. Dans le duel Jermyn-Hyde, il reste fidèle aux volontés de son père, et conserve sa faveur au second, tandis que sa mère soutient de toutes ses forces le premier. Après de longues années de discussions et de désaccord, en 1654, il est heureux d'être forcé par Mazarin à quitter Paris.

Quant au duc d'York, Jacques, qui s'évade d'Angleterre en avril 1648, il ne s'entend ni avec sa mère, ni avec Jermyn, et le seul moyen qu'il trouve d'échapper à la double tutelle qui le me-

36. Cf. SCOTT. *Op. cit.*, p. 327.

nace est la fuite. En octobre 1650, il se réfugie à Bruxelles. Il reviendra à Paris en juin 1651, mais ce sera pour prendre, dès le mois d'avril suivant, du service dans l'armée de Turenne.

Il n'est pas jusqu'au duc de Gloucester, alors tout enfant, que la reine ne poursuive de sa tyrannie. Poussée par son confesseur, l'abbé Montaigu, elle se livre contre lui à une véritable persécution parce qu'il refuse de se laisser convertir au catholicisme, et le marquis d'Ormonde ne l'arrache qu'à grand'peine à son despotisme ³⁷.

Ce zèle ardent de la reine pour la religion catholique est d'ailleurs une source de malaise et de crainte pour beaucoup d'émigrés. Elle veut convertir tout son entourage, et n'accorde sa faveur qu'aux catholiques. Aussi le père Cyprien de Gamache, capucin, depuis longtemps au service d'Henriette-Marie, peut-il s'écrier : « Dieu m'a donné la grâce de ramener à Dieu, à Paris, une foule de personnes que les troubles de leur pays avaient forcées à se réfugier en France » ³⁸. Sans vouloir mettre en doute la force de persuasion du bon père, nous pouvons croire que la peur de la misère a beaucoup contribué à éclairer les consciences. La reine n'a de cesse qu'elle n'ait fait fermer la chapelle anglicane du Louvre et, vers le milieu de 1650, forcé à partir le chapelain, ce M. Crowder, dont parle Cowley. A partir de 1652 surtout, sous l'impulsion de son nouveau confesseur, l'abbé Montaigu, elle rend la vie de plus en plus difficile aux protestants de son entourage, et il a fallu à Cowley un certain courage pour demeurer fidèle à sa foi, même protégé comme il l'était par Lord Jermyn.

Toutes ces causes réunies font de l'existence des émigrés un sombre chaos d'angoisses et de craintes. Leur amertume est d'autant plus grande que les débuts de l'exil avaient été plus brillants. Ils peuvent se souvenir avec mélancolie de l'accueil empressé que

37. Cf. le récit de cette persécution dans *The Life of James, Duke of Ormonde...*, a new edition carefully compared with the original manuscript, 6 vols., Oxford, 1751 (T. Carte), vol. III, pp. 635-642.

38. *The Court and Times of Charles the 1st; illustrated by authentic and confidential letters, from various public and private collections; including Memoirs of the mission in England of the capuchin friars in the service of Queen Henriette-Marie, by Father Cyprien de Gamache... edited... by M. Colburn.* London, 1848. I, p. 400.

la cour de France avait fait à Henriette-Marie lors de son arrivée, en octobre 1644. Les mémoires du temps décrivent la solennité de son entrée à Paris ³⁹. Anne d'Autriche lui promettait une riche pension (30.000 livres par mois) ; elle l'installait au Louvre et lui cédait le château de Saint-Germain comme résidence d'été. Les divertissements et les fêtes se multipliaient en son honneur. Deux ans plus tard encore, lorsque le Prince de Galles arriva à son tour, on l'avait reçu en grande pompe ⁴⁰, et on avait organisé pour le distraire des chasses, des bals, des réceptions, des représentations théâtrales ⁴¹. Mais la détresse prolongée avait lassé la bienveillance et la charité. Par degrés, l'empressement autour des exilés avait diminué, leur infortune avait découragé, les générosités s'étaient faites plus rares, et ils avaient connu toutes les amertumes de l'exil besogneux.

Au début, Henriette-Marie avait paru, selon l'expression de Mademoiselle de Montpensier « en équipage de reine ; elle avait avec elle beaucoup de dames de qualité, des carrosses, des gardes, des valets de pied... Cela diminua petit à petit, et peu de temps après, rien ne fut plus éloigné de la dignité que son train et son ordinaire » ⁴².

C'est que la Cour de France a elle-même bien d'autres soucis. « L'étoile était alors terrible contre les rois », s'écrie, en 1648, M^{me} de Motteville ⁴³. Le Parlement de Paris semble vouloir suivre l'exemple de celui de Londres, et la Fronde prend aux yeux des contemporains (il suffit de lire les lettres de Cowley, en 1650, pour s'en rendre compte) l'allure d'une révolution. Anne d'Autriche et Mazarin n'ont pas trop de toutes leurs ressources pour mâter les rebelles. Pour les émigrés, la Fronde est désastreuse. Plus de secours à attendre de la France. Les coffres sont vides, les pensions ne sont plus payées. Quand Jacques s'est évadé d'An-

39. Voir la description qu'en fait M^{lle} de Montpensier dans ses *Mémoires* (édition Chéruel, 1858), vol. I, p. 98 ; ou celle d'Olivier Lefèvre d'Ormesson dans son *Journal* (édition Chéruel, 1860), vol. I, p. 224.

40. *Mémoires de M^{lle} de Montpensier*, p. 126, et *Mémoires de M^{me} de Motteville* (édition F. Riaux, 1869), vol. I, p. 283.

41. *Mémoires de M^{lle} de Montpensier*, pp. 138, 144..., et *Mémoires de M^{me} de Motteville*, pp. 311, 314, 329...

42. *Mémoires*, I, p. 100.

43. *Mémoires*, II, p. 104.

gleterre, en avril 1648, Anne d'Autriche lui consent une pension de 4.000 pistoles; mais le prince va être obligé de prendre du service dans l'armée de Turenne. En janvier 1649, la Cour anglaise reste isolée au Louvre, sans ressources, dans un Paris hostile. Paul de Gondi trouve la reine dans une pièce sans feu, obligeant sa fille à garder le lit pour qu'elle souffrit moins du froid ⁴⁴. A la même époque, Cowley constate qu'il n'y a pas d'argent pour acheter le pain du lendemain ⁴⁵. Le peuple, las de s'apitoyer sur les souffrances des Anglais, les accuse de ses propres malheurs, et les émigrés n'osent plus s'aventurer en ville, ni même se montrer aux fenêtres du château ⁴⁶. Le jour où la Reine voudra regagner Saint-Germain, son carrosse ne pourra sortir de Paris qu'à grand'peine, au milieu des cris de la populace qu'ameutent les créanciers ⁴⁷. C'est pendant cette période critique que parvient la terrible nouvelle de l'exécution de Charles I^{er}, et la Cour est plongée dans le deuil ⁴⁸.

La situation matérielle devient tous les jours plus critique. On vit d'expédients, grâce aux envois d'argent des loyalistes en Angleterre, grâce aux prises de navires du Parlement par le prince Rupert ⁴⁹. On frappe à toutes les portes. En juin 1649, Hyde et Cottington vont demander des secours à Madrid. Guillaume d'Orange envoie de généreux subsides, mais après sa mort brutale en novembre 1650, la princesse ne peut même plus offrir l'hospitalité à sa famille. En 1651, une série d'ambassades parcourt l'Europe, et l'on voit Crofts en Pologne, Culpeper à Moscou, Meynell à Rome. Mais les besoins dépassent toujours les ressources.

44. *Mémoires du Cardinal de Retz*, édition A. Champollion Figeac, 1859, I, p. 269. Cf. G. ASCOLI. *La Grande-Bretagne devant l'opinion française au XVII^e siècle*, p. 72.

45. Lettre du 8 janvier 1649 : « Our own condition is like to be very sad, the queen being left here without one penny of money to buy her bread for to-morrow. »

46. *Mémoires du duc d'York sur les événements arrivés en France pendant les années 1652 à 1659* (Collection des Mémoires pour servir à l'histoire de France..., par Michaud et Poujoulat, vol. III, p. 545. Sur les événements d'Angleterre et la Fronde, et le rôle de médiateurs joué par la reine et ses fils, cf. le livre de G. Ascoli, pp. 92-102.

47. A. STRICKLAND. *Lives of the Queens of England*, vol. V, p. 395.

48. Cf. la description de la scène où Lord Jermyn l'apprend à la reine dans BAILLON. *Op. cit.*, p. 257... Sur la réaction de l'opinion publique française, cf. G. ASCOLI. *Op. cit.*, p. 73 sq...

49. EVA SCOTT. *The King in Exile*, p. 430.

Cowley montre le duc d'York, en novembre 1650, dans un complet dénuement ⁵⁰. Lorsque Charles revient de son expédition d'Ecosse, sa détresse est telle qu'il est forcé d'accepter une chemise de Lord Jermyn, et d'emprunter 1.500 pistoles au Coadjuteur ⁵¹. Deux jeunes Hollandais visitant, en 1657, le Palais-Royal où demeurent alors la reine et sa suite, notent qu'on y a fait « un fort grand dégast en la dorure et au relief de toutes les chambres. C'est une pitié de voir que, pour quelques sols, ils ayent enlevé des pièces qui ont cousté de bonnes sommes » ⁵².

Du point de vue diplomatique, les succès grandissants de Cromwell rendent la position des émigrés à Paris de plus en plus intenable. Mazarin, pour s'assurer l'alliance du Protecteur, n'hésite pas à sacrifier la cause de Charles II. Il reconnaît le gouvernement anglais; il s'engage à ne soutenir aucune entreprise dirigée contre lui; il refuse d'accorder plus longtemps l'hospitalité au roi, ce qui force celui-ci à se retirer à Spa, puis à Cologne. Enfin, il signe avec lui un traité, en novembre 1655, et à partir de l'année suivante, les partisans d'Henriette-Marie restés dans la capitale sont exposés à rencontrer à la Cour l'ambassadeur de Cromwell, le colonel Lockhart.

Le retour de Charles II sur le trône paraît chimérique, et en 1656, Loret, le rédacteur de « La Muse historique » exprime l'avis général dans ces vers :

D'Angleterre la république
Plus que jamais, dit-on, se pique
D'obéir au grand protecteur.
Et s'il advient qu'un novateur
De la troubler ait quelque envie,
Je ne réponds pas de sa vie.
Les illustres princes Stuarts
Sondent le gué de toutes parts
Pour y retrouver leur séance,
Mais c'est avec peu d'espérance ⁵³.

50. « In all extremity of want ». Lettre du 18 novembre 1650.

51. E. SCOTT. *Op. cit.*, p. 355, et *Mémoires du Cardinal de Retz*, vol. II, p. 265.

52. *Journal du Voyage de deux jeunes Hollandais à Paris en 1656-1658*, publié par A.-P. Faugère; nouvelle édition publiée avec la collaboration de L. Marillier, Paris, 1899, p. 79.

53. Cité par ASCOLI. *Op. cit.*, p. 118.

Aussi s'est-elle bien réduite, la cour de la pauvre Henriette-Marie. La misère, la lassitude, diminuent sans cesse le nombre de ses fidèles, et les Français ne la fréquentent guère. « Quasi personne n'allait visiter ni la reine d'Angleterre, ni le roi, son fils. Il y avait de grands seigneurs Anglais qui avaient suivi la destinée de leur prince et qui composaient leur cour », note, dès l'été de 1649, M^{me} de Motteville ⁵⁴. Lorsque, dix ans plus tard, Sir John Reresby va rendre ses devoirs à la reine-mère, il la trouve presque seule au Palais-Royal, et il est d'autant mieux reçu, dit-il, que peu d'Anglais avaient la même attention ⁵⁵. Les émigrés ont donc vécu, le premier moment d'enthousiasme passé, en marge de la société parisienne, repliés sur eux-mêmes dans un demi-isolement.

III

Nous comprenons, dès lors, comment et pourquoi nous n'avons sur les rapports des exilés avec les milieux littéraires français, aucun renseignement précis. Ils ont dû être, somme toute, assez restreints. Le livre de M. G. Ascoli a mis en lumière la nature du très vif intérêt que prenait à cette date l'opinion publique française aux événements d'Angleterre ⁵⁶. Elle suivait passionnément les vicissitudes tragiques du drame où se jouaient les destinées de la Maison des Stuarts, et les malheurs d'Henriette-Marie lui paraissaient d'autant plus émouvants que la princesse était fille d'Henri IV ⁵⁷. Mais tant du point de vue sentimental que du point de vue politique, les Français ne s'intéressaient guère qu'à ce qui les touchait ou pouvait les atteindre, et la masse de la nation anglaise, les émigrés mêmes, leurs hôtes, leur restaient indifférents.

De fait, les Mémoires du temps que nous avons étudiés se préoccupent uniquement de la reine, des princes, et des maîtres de la politique anglaise. Nous n'y trouvons mentionné aucun des écri-

54. *Mémoires*, II, p. 454.

55. *Memoirs and Travels of Sir John Reresby...*, London, 1904, p. 140.

56. *La Grande-Bretagne devant l'opinion française au XVII^e siècle*, Paris, 1930, ch. II.

57. Cf. à ce point de vue l'ouvrage du comte de BAILLON, *Henriette-Marie de France, reine d'Angleterre*.

vains qui avaient accompagné Henriette-Marie dans son exil. On sait en quelle ignorance était la France (non seulement le grand public, mais nos hommes de lettres eux-mêmes) de la littérature d'Outre-Manche⁵⁸. Sans aller jusqu'à dire qu'on y vivait « dans l'heureuse persuasion que tout ce qui n'était pas français mangeait du foin et marchait à quatre pattes »⁵⁹, on peut être assuré que Davenant, Waller, Denham et Cowley étaient totalement inconnus. Leur long séjour en France n'a, en tous cas, laissé aucune trace.

Les émigrés, par contre, ont dû chercher à pénétrer dans les milieux parisiens. Il n'est pas vraisemblable qu'ils aient uniquement vécu entre eux, et négligé de tirer profit de leur séjour forcé dans la capitale la plus brillante de l'Europe. Or, nous savons que Hobbes était fort lié avec Gassendi, Mersenne, Sorbière, et qu'il avait l'honneur de voir ses ouvrages traduits en français⁶⁰. Mais, il devait cette intimité et cet honneur à sa qualité de philosophe, et il écrivait, comme tout homme d'étude de l'époque, en latin. On pouvait négliger sa nationalité.

John Evelyn, au cours de ses voyages répétés à Paris, en 1647, en 1649, en 1651, fréquentait, outre ses amis anglais (parmi lesquels nous trouvons : Hobbes, Sir Kenelm Digby, et surtout Waller), bon nombre de Français⁶¹. Mais, il s'intéresse aux gens et aux choses, pour ainsi dire, en touriste. Il visite des jardins, des châteaux, des collections; ou bien il assiste à des expériences scientifiques, de botanique ou de médecine⁶². En tous cas, bien qu'il ait, en 1649, traduit l'essai de La Mothe Le Vayer sur la Solitude, il ne parle jamais d'un homme de lettres français. Ne pouvons-nous pas en conclure que les émigrés ne fréquentaient guère les cercles littéraires, et n'étaient guère admis dans l'intimité des « ruelles » et des « bureaux d'esprit »?

58. Cf. sur ce point L. CHARLANNE. *L'influence française en Angleterre au XVII^e siècle*, vol. II, pp. 87-92.

59. J. TEXTE. *Jean-Jacques Rousseau*, p. 12... (cité par CHARLANNE. *Op. cit.*, II, p. 89).

60. Voir l'article de A. MORIZE. *Thomas Hobbes et Sorbière (Revue Germanique, 1908, pp. 195-204)*.

61. Gendre de l'ambassadeur de Charles I^{er} à Paris, Sir Thomas Browne, il était spécialement bien placé pour se créer des relations.

62. Voir surtout dans son *Journal*, les notes sur son dernier séjour, d'août 1651 à janvier 1652.

Il n'est pas jusqu'aux auteurs de profession, ou de vocation, comme Davenant, Waller, Denham, Cowley, qui ne restent obstinément muets sur leurs fréquentations parisiennes. Rien ne nous permet d'affirmer, par exemple, qu'ils ont connu dès cette époque St. Evremond. Nous n'apprenons son amitié pour Waller qu'après la Restauration, quand il se trouve lui-même à Londres, en exil ⁶³. Nous ne sommes pas sûrs davantage qu'ils aient fréquenté le joyeux Saint-Amant, déjà familiarisé cependant avec leur pays et leur langue. Nous en sommes toujours réduits aux conjectures.

Pour ce qui est de Cowley, nous pouvons admettre qu'il a été introduit par Hobbes auprès de Gassendi. Son propre épicurisme semble bien refléter par instants les théories du philosophe. Il avait, d'autre part, certainement lu les lettres de Balzac, puisqu'il fait allusion à sa facilité d'épistolier dans une lettre du 13 septembre 1653 ⁶⁴. Mais il n'a probablement pas connu personnellement « l'ermite de la Charente ». Il a pu assister aux derniers jours de l'Hôtel de Rambouillet, et y prendre, auprès de Voiture et de Benserade, des leçons de raffinements subtils. Il se trouvait à Paris lors de la fameuse affaire des sonnets, qui mit aux prises tout ce que la capitale comptait de beaux esprits. Fut-il Jodelin ou Uraniste? Peut-être fut-il admis aux « Samedis » de « Sapho », et rendit-il visite à quelques-uns de ces « bureaux d'esprit » où se retrouvait embourgeoisée, pédante, et vraiment ridicule, la préciosité fine et discrète du groupe d'Arthénice ⁶⁵. Peut-être fut-il l'hôte du Cardinal de Retz au Petit Archevêché, et celui de Ménage quand il ouvrit sa « Mercuriale ».

Il a connu, sans doute, tout au moins de réputation, Conrart, conseiller écouté des écrivains du temps ⁶⁶, Vaugelas, Pellisson, Perrot d'Ablancourt, l'élégant et infidèle traducteur, Sarazin,

63. Cf. G. ASCOLI. *Op. cit.*, II, p. 124.

64. *Miscellanea Aulica*.

65. Une allusion satirique de *Cutter of Coleman Street* (acte II, sc. 1, p. 282) nous prouve qu'il avait lu la *Cassandre* de La Calprenède, et le *Grand Cyrus* de M^{lle} de Scudéry. Mais cela ne saurait prouver des relations directes avec leurs auteurs. Qui ne connaissait alors ces romans de vogue extravagante? N'avaient-ils pas été traduits en anglais, le premier en 1652, l'autre en 1653-1655? (*Cassandra... elegantly rendered into English by an Honorable Person... Artamenes, or The Grand Cyrus, an excellent new Romance... Englished by F. G.*). Cf. L. CHARLANNE. *Op. cit.*, II, p. 160...

66. Cf. A. BOURGOIN. *Valentin Conrart et son temps*. p. 243...

l'émule de Voiture. Cependant, de tous les auteurs à la mode, aucun n'était plus célèbre, ni mieux fait pour attirer Cowley, que Chapelain. Paris attendait son grand poème épique depuis si longtemps en chantier, et sa réputation s'entourait de mystère. Des fragments du grand'œuvre couraient sous le manteau. On voyait déjà en lui l'heureux rival d'Homère et de Virgile, et le charme ne devait se rompre qu'à la publication du laborieux fatras ⁶⁷. Au moment où Cowley a pu le connaître, il était en pleine gloire, et notre jeune poète, lui aussi aspirant au laurier épique, n'a pas dû manquer de chercher à s'approcher du grand homme. S'il l'a vraiment connu, il a sans doute sympathisé avec lui, car tout devait les rapprocher, depuis leurs théories et leur ambition, jusqu'à la nature même de leur talent. Ils comprennent la vie de la même façon et se proposent le même idéal de sagesse raisonnable ⁶⁸. Ils s'intéressent aux mêmes problèmes, et la science naissante exerce sur leur esprit curieux sa fascination. Surtout, ils ont de l'art la même conception. Ils veulent la poésie chrétienne, morale, savante. Ils étouffent trop souvent leur inspiration sous leurs intentions, et leur profond sérieux mélange de lourdeur pédante l'extravagance recherchée du style. A bien des égards, Cowley pourrait mériter — compliment bien douteux — d'être appelé le Chapelain anglais. Il n'est pas impossible qu'il ait entretenu de sa *Davidéide*, l'auteur de la *Pucelle*, et qu'il ait reçu de lui des avis, des conseils.

Mais ce n'est là encore qu'une supposition. En réalité, son œuvre, pas plus que sa vie, ne montre de trace nette d'influence française. Il est sage, croyons-nous, de renoncer aux hypothèses — toutes séduisantes qu'elles soient — que son long séjour en France nous suggère. N'est-il pas bien téméraire de déclarer, par exemple, parce que Chapelain a composé des odes irrégulières, que Cowley lui est redevable de sa théorie de l'ode pindarique, ou encore que ses *Anacréontiques* lui ont été inspirées par celles de St. Amant, simplement parce que St. Amant en écrivait alors ⁶⁹ ?

67. Cf. G. COLLAS. *Jean Chapelain...*, deuxième partie.

68. G. COLLAS. *Op. cit.*, p. 61..., et pour la question suivante, p. 329...

69. Cf. E. GOSSE. *From Shakespeare to Pope*, p. 119. Gosse déclare encore, en suivant la même méthode d'hypothèses hasardeuses, que Cowley avait lu Malherbe et lui devait en partie son sens de l'ampleur oratoire (*Aspects and Impressions*, p. 139). Par contre, R. Aldington écrit, voulant montrer le chan-

Tout paraît démontrer, au contraire, que ses rapports avec les milieux français, n'ont été ni très intimes, ni très féconds.

Si ses années d'exil ont effectivement agi sur la formation littéraire de Cowley, c'est sans doute de la manière la plus vague, la plus inconsciente, par une sorte d'infiltration lente. Il est peu probable qu'un homme susceptible aux influences, comme l'était notre héros, ait passé dix ans de sa vie dans l'atmosphère parisienne sans en faire en quelque manière son profit. La leçon qu'il a pu y puiser était à la vérité confuse. Les écrivains en vogue vers 1650, ceux qui régnaient en maîtres dans les salons, tiraient leur force de la préciosité, et il semble que Cowley ait pu trouver chez eux la confirmation partielle de ce que Donne lui avait appris. Mais, des raffinements fantasques d'expression et de pensée, des dévergondages d'imagination auxquels se laissaient entraîner les poètes du règne de Louis XIII, commence à se dégager un idéal d'ordre, de clarté, d'harmonie. Le souci de la règle commence à modérer les excès du talent. Corneille s'évertue à endiguer la fougue castillane de son génie. Les plus audacieux reconnaissent la vertu de la raison. Il n'y a pas jusqu'au désordre qui ne deviendra bientôt un effet de l'art. La moisson semée par Malherbe sort peu à peu de terre. Le dogme classique s'élabore lentement, mais toujours plus nettement. A la perception indistincte qu'en a la génération de 1650, ne va pas tarder à succéder la netteté dogmatique des préceptes de Boileau. Racine écrira, sans effort, des tragédies d'une lumineuse régularité. Nous pouvons admettre que Cowley n'a pas été insensible à cette fermentation, et que, de son long séjour sur cette terre de France qui va être la patrie du classicisme, il est revenu en Angleterre gagné plus qu'à demi à l'esprit nouveau.

Cependant, même ici, une réserve s'impose. La conversion de Cowley au classicisme est-elle due à l'influence française seule? Il faudrait, pour l'affirmer, négliger le fait qu'il y avait alors dans les lettres anglaises une orientation toute semblable, un effort

gement d'orientation que le séjour en France a produit en Cowley : « Il a écrit la *Davidéide* à Cambridge, mais les *Essais* à son retour de France » (*Literary Studies and Reviews*, p. 107). Mais n'est-ce pas autour de 1650 que paraissent toutes les épopées chrétiennes, sœurs françaises de la *Davidéide*? N'aurait-il pas pu l'écrire aussi bien que les *Essais*, sous l'influence française?

parallèle vers une formule d'art conscient et rationnel. Pourquoi cet élan proprement national ne serait-il pas à la base de l'évolution de Cowley? L'influence française en a simplement, croyons-nous, renforcé l'action.

Cowley a retrouvé à Paris même, au Louvre, ceux des écrivains anglais en qui on s'accorde à voir les pionniers du néo-classicisme anglais : Davenant, Hobbes, Waller, Denham.

Waller réside alors à Paris, spectateur plutôt qu'acteur du drame historique qui se joue; Denham, au service de la reine, comme Cowley, est chargé de missions fréquentes; Hobbes habite le Louvre en sa qualité de précepteur royal; Davenant y est l'hôte de Jermyn. La vie d'exil a évidemment rapproché ces hommes, et ils forment un vrai petit cénacle, où s'élaborent des œuvres semblables, où domine en tous cas une atmosphère bien particulière. Cowley fait partie du groupe. Il ne parle pas de Waller, ni de Denham; mais en 1647, il publie un recueil de vers d'amour : *The Mistress*, où il prend, de son propre aveu, pour modèles, les poèmes à Sacharissa qui avaient alors rendu célèbre le nom de Waller ⁷⁰. Dans la théorie de la traduction libre qu'il formulera en 1656 (dans sa préface aux *Odes pindariques*) se révèlent, ainsi que nous le verrons, des affinités frappantes avec la doctrine énoncée par Denham quelques années plus tôt ⁷¹. D'autre part, si Waller garde le silence sur Cowley, Denham lui consacre, en 1667, une belle élégie où se trahit l'admiration pour l'homme et pour l'écrivain. Nous ne pouvons toutefois affirmer qu'aux sympathies doctrinales se soient ajoutées des sympathies personnelles.

Hobbes et Davenant, par contre, nous apparaissent non seulement comme des précurseurs, et en un sens des maîtres de Cowley, mais aussi comme ses amis. La philosophie rationnelle de Hobbes, fondée sur une conception scientifique du monde, et développée selon les lois de la logique, exprimait avec éclat les désirs instinctifs de notre auteur. Elle a contribué dans une large mesure à déterminer l'orientation de son esprit. Nous aurons l'oc-

70. Ne parle-t-il pas de « Sacharissas well-sung name ? » (*The Given Love*, st. 9, I, p. 70).

71. Dans un poème écrit à R. Fanshawe sur sa traduction de *Il Pastor Fido*, 1647.

casion de rappeler et d'expliquer cette influence lorsque nous analyserons les idées maîtresses de Cowley, ses théories politiques et littéraires. L'ode *Of wit*, par exemple, écrite certainement à cette époque, nous frappe comme une émanation directe des conceptions de Hobbes, ou plutôt de sa méthode. La doctrine politique exposée dans la *Davidéide*, et en 1659, dans son *Discours* sur Cromwell, révèle aussi nettement l'influence de l'auteur du *De Cive* et du *Leviathan*.

A ces preuves indirectes de filiation, s'ajoute, en outre, un témoignage direct où Cowley parle à la fois à Hobbes en disciple et en ami : l'ode pindarique *To M. Hobs*. Après avoir loué la solidité et la nouveauté de son système philosophique, il introduit une note personnelle peignant la vieillesse alerte, l'ardeur mûrie, de celui que les contemporains devaient appeler « le sage de Malmesbury » 72.

Davenant est aussi un ami de Cowley. Abraham lui consacre un poème élogieux à propos des deux premiers livres de *Gondibert* 73; il parle de lui à plusieurs reprises dans ses lettres, avec une sympathie visible 74; il lui lègue vingt livres par testament. Et de son côté, Davenant, lorsque au lendemain de la Restauration, il organise son théâtre, lui fait cadeau d'une des actions dont il dispose 75.

En fait, c'est Davenant qui semble être l'âme du groupe des écrivains exilés. N'est-il pas le poète lauréat, et ne s'occupe-t-il pas, entre 1646 et 1650, à composer un grand poème épique qui doit être pour les temps modernes ce que fut l'*Enéide* pour l'Antiquité? L'intérêt des Anglais cultivés se concentre sur *Gondibert*, comme l'intérêt des Français sur la *Pucelle*. Aussi, lorsque les deux premiers livres en sont publiés en 1650, trouvent-ils des parrains célèbres. C'est Hobbes, tout d'abord (Davenant lui a dédié sa préface-manifeste), qui analyse, dans une longue étude en prose, les qualités de l'œuvre; c'est Waller, et c'est Cowley lui-

72. *To Mr. Hobs*, st. 6, I, p. 120.

73. *To Sir William Davenant. Upon his two first books of Gondibert, finished before his voyage to America*, I, p. 42.

74. Lettres du 10 mai et du 28 mai 1650 (dans *Miscellanea Aulica*).

75. Cowley, dans son testament, la lègue à John Hervey. Davenant avait eu, lors de l'organisation de sa troupe, la disposition de dix actions.

même, qui, dans leurs vers, portent aux nues la tentative de leur ami.

La préface de l'auteur montre bien que c'est l'œuvre d'un groupe autant que celle d'un homme. Davenant y remercie Hobbes « d'avoir examiné, corrigé, et approuvé ce poème en fragments, avant que l'ensemble en fût constitué ». Il y exprime aussi sa gratitude pour deux autres personnages qui ont aidé Hobbes dans sa tâche de conseiller et de correcteur. Il ne les nomme pas, mais les décrit en ces termes, s'adressant toujours à Hobbes. Vous avez eu deux « collègues » :

Deux hommes qui sont dignes de vous suivre dans l'intimité des princes; si la connaissance des hommes du passé (dont l'esprit survit dans leurs livres), ou du présent (que trahit utilement et légitimement leur conversation) peut faire la grandeur qui convient à une grande cour; ou si les rayons que lance la poésie ne sont pas quelque peu trop forts pour la vue des princes modernes; car on leur apprend trop peu aujourd'hui, dans leur jeunesse, à fortifier leurs yeux, comme les aigles, en s'envolant souvent près du soleil 76.

Qui est le dernier poète ? Il est possible que ce soit Waller; mais il l'est tout autant, sinon plus, que ce soit Cowley, savant poète épique lui-même, apte à conseiller Davenant.

Quoi qu'il en soit, il est intéressant de trouver le nom de Cowley uni à ceux de Hobbes, de Waller et de Davenant, et cela à propos d'une œuvre comme *Gondibert*, tout imprégnée de l'esprit et animée par les intentions d'où sortira bientôt le néo-classicisme. Davenant y répudie le romantisme imaginatif de sa jeunesse, et s'y montre converti à une formule d'art faite de vérité et de raison. Même s'il n'y a pas contribué d'une manière active, et nous inclinons à croire qu'il l'a fait, Cowley applaudit sans réserve à cette initiative, et se range ainsi d'une manière significative aux côtés des hommes qui représentent l'esprit nouveau en littérature.

Il a donc trouvé, chez ses compatriotes, tout ce que la France pouvait alors lui offrir. N'est-il pas naturel de penser que c'est à eux qu'il doit le plus? L'influence française ne nous apparaît, en

76. *The Authors Preface*. To his much honoured friend, Mr. Hobbs (Chalmers *English Poets*, vol. II, p. 358).

fin de compte, que comme un facteur secondaire de son évolution. Le plus grand bienfait qu'il a retiré, du point de vue littéraire, de son séjour à Paris, est, selon nous, qu'il y a été mis en contact immédiat avec Hobbes, Davenant, Waller, et Denham, qu'il n'aurait peut-être pas aussi intimement connus en Angleterre. Par un jeu paradoxal du sort, c'est en terre étrangère qu'il a trouvé réunis les écrivains anglais dont le commerce pouvait lui être le plus précieux. C'est donc, au total, surtout l'Angleterre que Cowley a le mieux appris à connaître en France.

*
**

Malgré ses occupations multiples, il continue du reste d'écrire lui-même, et sa production littéraire dans cette période est remarquable. Son apprentissage est terminé. Il atteint la plénitude de ses forces poétiques. Certaines des pièces de vers que lui inspirent les circonstances, méritent de rester parmi ses plus heureuses réussites : telle l'épigramme où il déplore la mort de son ami Crashaw, en 1649 ; telle, dans un autre genre, l'aimable *Chronique*, où il développe avec grâce un thème anacréontique 77.

Les deux œuvres marquantes sont un recueil de vers d'amour, *The Mistress*, et une série d'*Odes pindariques*, l'une nous montrant un Cowley poète de cour, sacrifiant à la mode, l'autre rappelant l'érudit en quête de créations savantes.

Le 4 mars 1647, l'éditeur Humphrey Moseley obtient l'autorisation de publier : « *The Mistress, or severall copies of Love verses, written by M. Abraham Cowley* » 78. Il fait précéder le livre d'une note où il se défend de connaître l'auteur autrement que de réputation, et où il déclare ne livrer au public le manuscrit qu'il a en mains qu'à l'insu de Cowley, seulement parce qu'une édition

77. *On the Death of Mr. Crashaw*, p. 48. *The Chronicle*, p. 29. Parmi les autres pièces de circonstance, dont nous pouvons préciser la date, nous trouvons le poème à Davenant de 1650, et *An answer to a copy of verses sent me to Jersey* (p. 43), écrit vraisemblablement lors de son séjour dans l'île en 1651.

78. Cf. *A Transcript of the Registers of the Worshipful Company of Stationers; from 1640 to 1708 A. D.* in 3 volumes, privately printed, London, 1913 (The Roxburghe Club), vol. I, p. 264.

d'un texte imparfait se prépare ⁷⁹. Devons-nous en croire Moseley? La première excuse ne lui a-t-elle pas été dictée par un sentiment de prudence élémentaire? Il pouvait être dangereux de se reconnaître l'ami d'un royaliste aussi notoire que Cowley. Quant à la seconde, c'est un artifice courant : il était alors de bon ton, même de la part d'un auteur de profession, de s'affirmer contraint à la publication de ses œuvres ⁸⁰. Nous pouvons donc croire que l'édition de 1647 n'est pas une édition « pirate », et que Cowley, directement ou par l'entremise d'amis restés en Angleterre, en a connu et dirigé la publication ⁸¹.

Certains critiques veulent en faire une œuvre de jeunesse, et la datent des années de Cambridge ⁸². Mais l'atmosphère où il a vécu à l'Université ne paraît guère avoir été propice à l'éclosion d'une œuvre aussi frivole — n'écrivait-il pas alors sa *Davidéide*? — Il s'est trouvé au contraire à Oxford, puis à Paris, dans un milieu éminemment favorable à ce genre d'exercices. *The Mistress* est l'œuvre d'un poète mondain qui, dans les salons, disserte et versifie sur des « cas » amoureux. Grâce à Henriette-Marie, la préciosité galante a pénétré la Cour d'Angleterre, et, comme à l'Hôtel de Rambouillet, belles dames et subtils poètes rivalisent de finesse. On se pique d'infuser une vie nouvelle à des thèmes cent fois traités; on analyse et on décrit inlassablement la constance, la chasteté, les séparations, les rigueurs, les désespoirs. On déploie les ressources de son esprit beaucoup plus que ses sentiments véritables. Il n'est pas besoin d'être amoureux pour parler d'amour.

79. « *To the Reader. A correct copy of these verses (as I am told) written by the authour himselfe, falling into my hands, I thought fit to send them to the Presse; cheifely because I heare that the same is like to be don from a more imperfect one. It is not my good fortune to bee acquainted with the authour any farther then his fame (by which hee is well knowne to all English men) and to that I am sure I shall doe a service by this Publication...* »

80. Cf. JUSSEURAND. *Histoire littéraire du Peuple Anglais*, t. II, p. 339.

81. E. Gosse, dans l'article du *Cornhill Magazine* (p. 726), croit à l'édition pirate. Nous nous rallions, quant à nous, à la thèse de Fox (*A Book of Bachelors*, p. 217).

82. Par exemple GROSART (*Memorial-Introduction*, p. xvi), R. BELL (*Lives of the most eminent literary and scientific men of Great Britain, English poets*, London, 1839, p. 47), J. AIKIN (*General Biography...*, composed by John Aikin..., London, 1802, vol. III, p. 188).

Telle est bien, nous le verrons, l'attitude de Cowley. Il se montre dans *The Mistress* parfait cavalier.

Les *Odes pindariques*, au contraire, sont empreintes de sincérité et de gravité. C'est qu'elles ont été écrites plus tard que *The Mistress*, au temps où les exilés n'ont plus l'insouciance frivole des premiers mois. Nous pouvons, en effet, leur assigner comme date première la fin de 1651. Sprat nous apprend que, se trouvant une fois sans autre livre que les odes de Pindare, Cowley les lut à loisir, en découvrit la beauté, et entreprit de les imiter en anglais⁸³. Il est très probable, comme l'indique W. Stebbing⁸⁴, que c'est au cours d'une de ses missions à Jersey que notre poète s'est trouvé dans ces conditions, vraisemblablement dans l'été de 1651, lorsqu'il fut chargé d'y vendre des terres pour Lord Jermyn et qu'il y resta quelque temps. Nous trouvons dans ces odes un Cowley assombri, porté au pessimisme par l'adversité persistante de ces sombres années, prêt semble-t-il à abandonner la lutte.

*
**

Nous avons indiqué comment, en 1651, à la suite de l'échec de l'expédition de Charles II en Ecosse, un certain nombre d'émigrés s'étaient résolus à regagner leur pays. L'insuccès de la tentative de soulèvement du « Sealed Knot », en 1654, provoque une seconde vague de découragement. La puissance de Cromwell, à l'intérieur et à l'extérieur, paraît plus formidable qu'elle ne l'a jamais été; la vie devient de plus en plus difficile aux partisans exilés du roi. Beaucoup se décident à payer de leur soumission à l'usurpateur leur retour à la paix. Parmi eux, nous trouvons Cowley.

83. SPRAT. *Account*, p. xxi : « The Occasion of his falling on the Pindaric way of writing, was his accidental meeting with Pindar's works, in a Place where he had no other books to direct him... »

84. W. STEBBING. *Some Verdicts of History reviewed*, London, 1887, p. 59.

CHAPITRE III

LE RETOUR EN ANGLETERRE (1654-1659)

I

Une certaine obscurité enveloppe tant la date exacte de son retour en Angleterre que les conditions mêmes de ce retour. Si nous en croyons Sprat, Cowley aurait quitté son poste auprès de Jermyn dans l'été de 1654. Le départ de Charles I^{er} pour Cologne ayant déplacé le centre des intrigues, et les services de Cowley n'étant plus aussi indispensables, « ceux dont il dépendait » l'auraient envoyé en Angleterre pour que, sous le couvert d'une vie calme et retirée, il pût les renseigner sur l'état du pays¹. Il aurait donc simplement changé de fonctions dans le parti, de secrétaire de Lord Jermyn devenant informateur royaliste.

Mais Sprat est sur ce point bien sujet à caution. Il insiste à l'excès sur cette activité nouvelle de Cowley, avec le désir trop visible de répondre aux accusations qu'on va lancer contre lui. Il est bien curieux, en effet, que lorsque, quelques mois plus tard, des bruits fâcheux commencent à courir sur son compte, Jermyn lui-même affirme que son ancien secrétaire est allé en Angleterre en simple particulier, « upon his own private occasions », et qu'il a passé trois mois sans lui écrire², alors qu'il aurait pu si facilement le défendre en invoquant les services qu'il rendait. Cowley semble donc avoir rompu ses attaches officielles avec le parti royaliste.

Nous n'irons pas toutefois jusqu'à admettre, comme le voudraient certains critiques, qu'il est revenu en Angleterre, décidé à reconnaître le gouvernement établi, et à se rallier sincèrement

1. SPRAT. *Account*, p. xvii.

2. Lettre de Henry Bennet à Charles II, 6 avril 1655 (*Calendar of the Mss. of the Marquess of Ormonde, preserved at Kilkenny Castle. Historical Manuscript Commission Reports. New series, vol. I, p. 315*).

au régime de Cromwell³. Qu'un grand désir de paix l'ait poussé au retour, cela n'est pas douteux. Désespérant de voir triompher la cause royale dans un avenir prochain, il a voulu revenir au calme d'une existence normale. Il a donc repris sa liberté vis-à-vis de Jermyn, et s'est soumis, en apparence du moins, au maître de l'Angleterre.

Mais il n'a pas dû renoncer à servir son parti. Vivre en paix, donner à Cromwell l'idée rassurante que les gens de bon sens se ralliaient à sa cause, et travailler en secret à miner le régime nouveau, arriver à constituer ainsi un noyau de royalistes insoupçonnés qui pourraient agir le moment venu, tel peut avoir été le calcul secret de Cowley. Il aurait continué à servir son roi, tout en s'assurant, si le sort maintenait l'usurpateur au pouvoir, une existence confortable. Il aurait, pour ainsi dire, mis sur les deux tableaux. Cromwell verrait en lui un converti, et les royalistes croiraient toujours à sa fidélité. Telle est l'explication la plus plausible de l'attitude et des intentions de Cowley. Les faits, dans la mesure où nous les connaissons, viennent l'appuyer, sans toutefois nous permettre d'atteindre la certitude absolue.

Il faut, en tous cas, se garder de voir dans son retour en Angleterre une preuve d'héroïsme⁴. Son cas n'est pas le moins du monde exceptionnel. Nombreux sont, nous l'avons vu, les émigrés qui chaque année se résignent à réintégrer leur foyer. Parmi ses amis mêmes, Hobbes, Davenant, Denham, lui ont donné l'exemple. Il suit le courant. Et, d'autre part, le passage de France en Angleterre ne présente pas de grosses difficultés. Car rien n'est plus curieux que de voir l'extraordinaire facilité avec laquelle on sort du pays et on y rentre. Le conflit qui divise la nation trouble aussi les individus. Que d'hésitants, partout, qui servent un parti, par crainte ou par nécessité, tout en appartenant de cœur à l'autre. Beaucoup d'employés des douanes, et même des membres des administrations centrales ferment complaisamment les yeux

3. Par exemple D. MASSON (*The Life of John Milton*, vol. V, p. 83). W. STEBBING (*Some Verdicts of History reviewed*, p. 60), semble se rapprocher de la vérité lorsqu'il parle de son demi-ralliement à Cromwell.

4. Fox (*A. Book of Bachelors*, p. 218) l'appelle « a strong man ».

sur les allées et venues royalistes ⁵. Evelyn ne dit-il pas qu'à Douvres, un peu d'argent vaut tous les passeports? ⁶.

D'ailleurs, Cowley ne se cache pas. Il pénètre en Angleterre sous son vrai nom au su et au vu du gouvernement de Cromwell. Nous avons eu la bonne fortune de découvrir parmi les papiers du Secrétaire d'Etat, Thurloe, la copie de deux passeports bien en règle. L'un est daté du 1^{er} mai 1654, l'autre du 18 août ⁷.

Pourquoi ces deux passeports? Faut-il admettre que, n'ayant pu se servir du premier, il a été forcé d'en demander un second? Ou bien, les a-t-il utilisés tous les deux, et alors quelle mission, quelles négociations l'ont amené à deux reprises en Angleterre à trois mois d'intervalle, sous son propre nom? Il semble bien qu'il ait réellement fait un séjour en Angleterre au cours de l'été 1654, car parmi les papiers de Thurloe se trouve une lettre de l'espion Bampffield, ex-royaliste passé à la solde du gouvernement, où il parle de Cowley en ces termes :

Je n'ai pas vu Cowlye. Je suis allé chez lui, mais il m'a fait répondre qu'il n'y était pas. J'ai bien peur que l'ami qui a obtenu votre consentement à ce qu'il vienne n'ait pas été franc avec vous ⁸.

La lettre, bien que non datée, remonte certainement au mois de juillet. Il faut donc admettre que Cowley se trouve à Londres à ce moment là. Puis, rentré en France, il utilise son second passeport, et cette fois ce sont les royalistes qui signalent son passage. Lord Hatton, écrivant à Sir Edward Nicholas, le 2 octobre, déclare : « Il y a certainement un traité en train, car Mr. Cooly

5. E. Scott. *The Travels of the king*, p. 72.

6. *Diary*, August 12th 1650 (édition Bray, p. 178).

7. Le premier est ainsi formulé :

« Oliver P. These are to will, and require you to permitt and suffer Mr. Abraham Cowley to transport himself with his necessaries from France to England without any letts, hindrances, or any molestations. Given at Whitehall this first of May 1654. To all our admiralls, vice-admiralls, rowe-admiralls captains and commanders of ships and others whome it may concerne. » Il se trouve à la bibliothèque Bodléienne, parmi les *Rawlinson manuscripts* (Rawl. a. 328, p. 35). Le second presque identique, du 18 août, se trouve dans le même manuscrit, p. 122.

8. *Rawlinson Ms.* a. 16, f. 350. Toute la lettre est d'ailleurs intéressante. Elle nous apprend que Rainsford (avec qui Cowley avait fait le voyage d'Ecosse en 1650) et Denham écrivent au roi. Elle nomme des personnes qui font à Londres même de la propagande royaliste, et elle constate qu'il n'y a pas jusqu'aux prisonniers de la Tour qui ne réussissent à intriguer.

vient de partir pour l'Angleterre⁹. Retenons le fait. Pour le reste, nous avons vu que les moindres gestes de Jermyn et de ses fidèles étaient interprétés dans le sens de l'intrigue par ses ennemis, et il est fort possible que Lord Hatton se soit fait l'écho d'un bruit sans fondement. La lettre de Jermyn que nous avons citée, et où il affirme que Cowley n'avait pas conservé de rapports suivis avec lui, semble le démontrer.

Comment Cowley a-t-il obtenu l'autorisation de passer en Angleterre ? Le même Lord Hatton y voit encore la main de Lord Jermyn (qui, à l'époque, était assurément en coquetterie avec le parti presbytérien et trouvait en Angleterre de nombreuses complicités), et, à propos de Lord Balcarres et de sa femme qui se proposent de se rendre par mer de Rouen à la Haye, il affirme, non sans amertume : « Je crois qu'ils n'ont pas besoin d'avoir peur d'être pris par les Anglais, puisque ni Mr. Cowley, ni Mr. Nichols, ni aucun des bons amis de Lord Jermyn n'est mal traité en Angleterre »¹⁰.

Mais nous apprenons, de la bouche même de Jermyn, que si Cowley obtient son passeport, c'est grâce à l'entremise, non de lui, Jermyn, mais du duc de Buckingham¹¹. A la vérité, il n'y a pas là de quoi nous surprendre. Buckingham avait été, avant Jermyn, l'ami et le protecteur de Cowley. Jamais il ne l'avait perdu de vue. Cowley, voulant regagner l'Angleterre, a très bien pu lui demander son aide, et Buckingham a dû saisir avec plaisir cette occasion d'obliger son ancien camarade d'Université, et peut-être d'utiliser ses services pour ses propres intrigues. Cette hypothèse paraît, au premier abord, aventureuse, mais nous allons la voir peu à peu renforcée par les faits. Les quatre années que Cowley va passer en Angleterre semblent placées sous le patronage de Buckingham comme son séjour à Paris l'avait été sous celui de Jermyn.

9. Lord Hatton to sir Edward Nicholas, Paris. October 2.1654 : « At the English court here they crie down Scotland much, there is sure some treaty on foot, for Mr. Cowly is parted hence for England... » (*Nicholas Papers*, vol. II, p. 92).

10. Lord Hatton to Sir Edward Nicholas, 8 juin 1655 (*Nicholas Papers*, II, p. 345).

11. Dans la lettre déjà citée de Henry Bennet à Charles II du 6 avril 1655, Jermyn, défendant Cowley, dit qu'il vient juste d'apprendre que la même personne avait procuré le passeport de Cowley et celui de Buckingham et qu'il a mis Cowley en garde contre Buckingham.

II

Le voici donc en Angleterre. Sa situation est délicate. Il lui faut endormir la méfiance du gouvernement de Cromwell, et cependant conserver l'estime des royalistes. Nous allons voir qu'il ne réussit que bien mal à jouer ce double jeu. Très vite, il devient suspect aux royalistes, et nous trouvons, du coup, son nom associé à celui de Buckingham. Daniel O'Neill écrit de Londres à Charles II, le 8 mars 1655 :

Quelques jours avant que j'aille chez moi, à Douvres, le duc de Buckingham y est arrivé, venant de France; un des hommes de Cromwell l'y a rencontré, et ils sont restés ensemble six heures. Je crois que leur rencontre ne visait pas à votre bien. Peu après, le duc de Buckingham est retourné d'où il était venu. L'homme qui établit ces bons rapports entre eux est le secrétaire à cheveux rouges de Lord Jermyn (« the red-haired clerk of Mr. Jermyn »). Vous le connaissez : c'est un poète et un de vos ennemis... 12.

Il est très possible que Buckingham, qui se trouve alors sans argent et cherche à s'en procurer en Angleterre, ait employé Cowley à négocier sur ce point avec Cromwell. O'Neill en tire des conclusions extrêmes. Mais l'idée fait son chemin dans l'entourage de Charles II, milieu tout préparé à l'adopter par son hostilité pour Jermyn, et nous trouvons ici, sans nul doute, la source de la disgrâce de Cowley. On l'accuse de trahir la cause.

Cela est si vrai que le roi s'en émeut, et que Bennet demande des explications à Jermyn. « Avec la permission de Votre Majesté, j'ai dit à Lord Jermyn ce que vous avez entendu dire sur M. Cowley. » Nous connaissons déjà la réponse de Jermyn :

Il me répondit qu'il osait jurer que Cowley n'avait pas vu Cromwell, qu'il était allé en Angleterre pour ses affaires personnelles, et ne lui avait pas écrit de trois mois après son arrivée, que lui s'était laissé dire, deux jours auparavant seulement, que la même personne avait procuré leur passeport à Cowley et à Lord Buckingham, mais qu'il lui avait écrit que Lord Buckingham et Mr. Bampfild étaient les deux hommes les plus décriés d'Angleterre 13.

12. *Nicholas Papers*, vol. II, p. 219.

13. Lettre de H. Bennet à Charles II du 6 avril 1655.

La justification de Jermyn a-t-elle porté ses fruits? Nous l'ignorons, mais Cowley va bientôt se livrer à des imprudences de langage qui le feront décidément passer, aux yeux des royalistes, pour un renégat.

Il n'est pas plus heureux, ou plus habile, avec Cromwell. Déjà, en juillet 1654, il n'avait pas échappé aux agents du gouvernement. De nouveau, le 19 février 1655, il se trouve surveillé, et signalé par lettre à Thurloe. L'auteur, vraisemblablement Bampfield, a écrit plusieurs fois à Cowley et lui a rendu visite, mais il n'a réussi ni à entendre parler de lui, ni à le voir. Il croit que Rainsford et Denham lui ont conseillé de fermer sa porte ¹⁴. Et voici qu'une autre lettre du 2 novembre 1656, parle de lui dans des termes semblables : des gens sans aveu fomentent, sous l'impulsion de Lord Jermyn, une conspiration ; un des plus ardents est un certain Major Astot, qui passe très souvent le détroit. A Londres il descend généralement dans Aldersgate Street et il a partie liée avec Cowley ¹⁵.

Ces dénonciations semblent n'avoir que trop correspondu à des réalités. Car Hyde écrit à Ormonde, en mai 1656, après la publication d'un volume dont les royalistes prirent ombrage :

Si on a renvoyé 4.000 livres en Angleterre à Mr. Cooly, vous le trouverez étrange lorsque vous aurez lu la préface de son livre ¹⁶.

A quoi aurait servi cette somme relativement considérable, sinon comme fonds de propagande? Nous avons, en outre, trouvé parmi les *Clarendon State Papers*, trois lettres de 1656 qui sont très vraisemblablement de Cowley. L'écriture en est déguisée et elles sont signées soit J. I., soit J. H., soit W. R., mais le destinataire de l'une d'elles a écrit au verso « This is Mr. Cow. letter to mee » ¹⁷. Ce sont des lettres d'information, qui emploient un lan-

14. Cette lettre, conservée dans les *Clarendon State Papers*, vol. 51, est écrite à l'encre sympathique et presque illisible.

15. Lettre également anonyme et sans date, parmi les lettres de 1656 (*Rawlinson Ms. a. 44*, p. 33).

16. Hyde to Ormonde, 10 May 1656. *Clarendon State Papers*, vol. 51.

17. Elles sont cataloguées sous le nom de Cowley dans la bibliothèque Bodléienne, et sont à coup sûr toutes trois de la même main. L'une est du 21 avril 1656, l'autre du 27 avril, et la troisième du 1^{er} mai.

gage conventionnel. Elles prouvent la vérité des affirmations de Sprat. Cowley continue en Angleterre à servir son parti.

Cette situation équivoque n'était pas pour lui sans danger, et les événements n'ont pas tardé à le lui prouver. Dans la nuit du 12 avril 1655, en effet, les émissaires de Thurloe le mettent en état d'arrestation. La raison en est simple. Depuis la formation du « Sealed Knot », les royalistes ne cessent de s'agiter. Les arrestations de mai 1654, puis celles de décembre, retardent l'insurrection projetée, sans toutefois en faire abandonner l'idée. Les conjurés qui ont pu échapper aux policiers de Cromwell en fixent la date au 8 mars 1655. Mais les cadres ont été décimés, l'union manque une fois de plus, et les soulèvements, isolés, sont aisément réprimés. Le seul résultat est de remplir les prisons. Cowley a-t-il pris une part active à ce mouvement ? Nous l'ignorons. Mais le gouvernement avait ses raisons de le croire, ou de faire semblant d'y croire. Voici ce qu'en dit la gazette officielle : « *Perfect Proceedings of State Affairs in England, Scotland and Ireland.* »

Ce jour (c'est-à-dire le jeudi 12 avril), le Conseil siégea dans la Chambre du Conseil, à Whitehall; des ordres furent lancés pour appréhender diverses personnes dans Londres, soupçonnées d'avoir trempé dans le dernier complot. En conséquence, une escouade de soldats fut désignée et arrêta pendant la nuit les personnes suivantes : Sir Thomas Armstrong, Mr. Robert Goodwin, Mr. Waldern, Mr. Edw. Tucker, Mr. Montgomery, Mr. Colley, Mr. Edward Keeling, Mr. James Young, Mr. Thos. Williams, Mr. Thos. Temple, Mr. Hackett et une jeune servante 18.

Le lendemain, nous apprend le même journal, les prisonniers furent amenés à Whitehall, et interrogés par le Protecteur et par Thurloe, « et quelques-uns furent relâchés et d'autres emprisonnés ». Relatant l'événement, le *Mercurius Politicus* nomme Cowley avec son titre d'ex-secrétaire de Lord Jermyn 19. Le *Weekly In-*

18. *Perfect Proceedings of State Affairs, in England, Scotland and Ireland with the Transactions of other Nations, from Thursday 12 Aprill to Thursday the 19 of Aprill 1655* (n° 290).

19. *Mercurius Politicus. Comprising the sum of all Intelligence, with the Affairs and Designs now on foot in the three Nations of England, Scotland, and Ireland, in defence of the Commonwealth and for information of the*

telligencer va jusqu'à faire de l'ironie à ses dépens. Il devient : « the memorable Mr. Abraham Cowley, more famous by his pen than by his sword ».

Sprat déclare que Cowley a été arrêté par erreur ²⁰. La chose est assurément possible, bien que, sa présence à Londres étant connue, et sa conduite suspecte, il ait fort bien pu être arrêté volontairement, et non par un effet du hasard. En tout cas, une fois arrêté, on le garde. Evidemment, l'ancien secrétaire de Lord Jermyn était de bonne prise, et aurait pu révéler bien des secrets. Aussi subit-il de nombreux et pressants interrogatoires. Il semble bien, comme l'affirme Sprat, qu'il n'ait pas parlé ²¹, car son emprisonnement se prolonge. Une lettre d'un espion, le colonel Bampffield, met Thurloe en garde contre les promesses que pourrait lui faire Cowley pour obtenir sa liberté, et la lettre est du 22 novembre 1655 ²². Cowley est donc resté de longs mois aux mains de ses ennemis. Il n'en est sorti que très péniblement, et grâce à la générosité d'un de ses amis, Scarborough. Le gouvernement exige comme caution de sa neutralité future la somme considérable de mille livres, et c'est Scarborough qui la lui fournit ²³.

People, from Thursday April 12 to Thursday April 19 1655 (n° 253). « ... Other prisoners also were brought in, Sir Th. Armstrong, who obscured himself in London, by the name of Dr. Wilson, and was formerly a commander of Horse, under the Marquess of Ormond in Ireland; also Mr. Richard Nichols, a gentl. belonging to the titular Duke of York, Mr. Th. Temple of Wickin Park in Buckinghamshire, Mr. Abraham Cowley, late secretary to the Lord Jermyn in France, one Mr. Waldron, and Mr. Will. Montgomery. » Le Richard Nichols est sûrement celui dont parle Lord Hatton dans sa lettre du 8 juin 1655 comme l'ami de Jermyn. Quant au Mr. Waldron, ne serait-ce pas le fidèle valet de chambre de Cowley dont le nom figure sur son testament ?

(C'est dans les notes manuscrites d'Oldys, sur son exemplaire du livre de Langbaine, que nous avons trouvé la mention de la date exacte de l'arrestation de Cowley.)

20. « While he lay hid in London, he was seiz'd on by a mistake, the search having been intended after another gentleman, of considerable note in the King's party » (*Account*, p. xvii).

21. « Being made a prisoner, he was often examin'd before the usurpers, who try'd all imaginable ways to make him serviceable to their ends... » (*Ibid.*).

22. Bampfylde to Thurloe, Paris, 22 novembre 1655. « ... 839 has told a friend of mine that Cowley shall apply to you, and pretend to serve your interest to secure and free himself » (*A Collection of the State Papers of John Thurloe*, edited by Th. Birch 1742, IV, p. 239).

23. SPRAT. *Op. cit.*, p. ix.

Mais, outre la caution, gage matériel, il a dû fournir des gages moraux : naturellement la promesse de s'abstenir d'intrigues, peut-être celle de ne pas résider à Londres même, car il part pour le Kent, et en outre, probablement, cette sorte de reconnaissance publique du régime de Cromwell, que nous trouvons dans la préface de l'édition de ses œuvres de 1656.

*
**

Durant son emprisonnement, Cowley s'est, en effet, occupé de réunir ses œuvres en une édition d'ensemble. Il l'a fait comme un homme que l'incertitude de l'avenir obsède, et il publie ce volume comme le dernier qu'il doive livrer au public. Aussi choisit-il ceux de ses poèmes qui, à ses yeux, contribueront le mieux à établir sa gloire, et, à ce titre seul, le volume serait déjà particulièrement intéressant. Il renferme l'essentiel de son œuvre poétique, tous ses efforts ambitieux : son épopée, la *Davidéide* ; son recueil de vers d'amour, *The Mistress* ; un essai de grand lyrisme, les *Odes pindariques*, et sous le titre de *Mélanges*, il groupe, outre quelques charmantes paraphrases d'Anacréon, les pièces de circonstance, qui n'étaient pas les dernières, en ce temps là, à rendre un auteur célèbre. A ce recueil, il donne une préface qui est pour nous une précieuse profession de foi littéraire et politique, un document de premier ordre sur ses sentiments et sa situation à cette date. Après avoir justifié, de la manière la plus orthodoxe, la publication de ses œuvres par peur d'éditions clandestines et imparfaites, il prévient ses lecteurs qu'il n'écrira plus. Il abjure sa vocation de poète, vocation qui a fait son malheur, et que contrariaient à la fois une époque troublée et une âme inquiète. D'ailleurs il est bien décidé à mettre à exécution un projet longtemps caressé ; il va chercher au fond d'une colonie américaine la paix qui lui échappe en Angleterre. Mort en tant que poète, il réclame l'indulgence qu'on n'accorde d'ordinaire qu'aux morts.

Jusqu'ici, rien que de très inoffensif. Nous trouvons un homme découragé, las de lutter sans profit. Songeons qu'il écrit cette préface en prison, puisque son livre, bien qu'il n'ait paru qu'en 1656, avait été enregistré par Humphrey Moseley le 11 septembre

1655 24. Il sent que sa vie a été une longue erreur, et il veut suivre une voie nouvelle. Il veut couper les ponts derrière lui pour n'être pas tenté de revenir sur ses pas, et ne pas risquer de retomber dans les vaines agitations du passé. Avant de quitter le monde où il a vécu, il lui lègue ses dernières œuvres.

Mais lorsque, parlant du choix qu'il a fait dans ses écrits, il explique pourquoi il a supprimé ses pamphlets royalistes, il s'aventure sur un terrain brûlant.

Or, bien que dans toutes les discordes civiles, quand elles vont jusqu'aux hostilités déclarées, la guerre de la plume puisse seconder celle de l'épée, et bien que chacun soit en quelque sorte obligé de servir et d'aider avec la langue aussi bien qu'avec le bras le parti qu'il a fait sien; cependant, lorsque le sort des combats et la volonté mystérieuse de Dieu ont mis fin à la controverse, que nous nous sommes soumis aux conditions du vainqueur, nous devons déposer la plume aussi bien que les armes, nous devons évacuer notre cause même et la démanteler, aussi bien que nos villes et nos forteresses, de tous les ouvrages et de toutes les fortifications de l'esprit et de la raison par lesquels nous la défendions. Nous ne devrions certes pas commencer nous-mêmes à réveiller le souvenir des temps et des actions pour lesquels nous avons reçu du vainqueur la faveur d'une amnistie générale... 25.

Passage funeste pour le repos de Cowley! Assurément il exprime avant tout son dégoût de la guerre et son désir d'acquérir la paix à n'importe quel prix, et en cela il est sincère. Pour obtenir cette paix tant désirée, il cherche — diplomatiquement — à gagner les bonnes grâces du Protecteur, à amener celui-ci à passer l'éponge sur son passé. Il y fait officiellement sa soumission, espérant mériter par là sa liberté, et l'amnistie qui lui vaudra la tranquillité à laquelle il aspire.

Les royalistes y virent l'aveu public qu'il ne croyait plus au succès de la cause royale, l'affirmation que Dieu avait décidé en faveur des puritains, un ralliement complet au maître du jour, et l'abandon également radical de son parti. Lorsqu'ils lurent les mots : « When the event of battel, and the unaccountable will of God has determined the controversy... », le scandale fut grand

24. *A Transcript of the Registers of the Worshipful Company of Stationers...*, vol. II, p. 12.

25. Préface du volume de 1656, I, p. 455.

au camp royaliste. Le secrétaire de Lord Jermyn, le dépositaire des secrets royaux passant à l'ennemi avec armes et bagages, et le déclarant aussi publiquement ! La nouvelle produisit d'abord un effet de stupeur, mais à la stupeur succéda vite la colère. On l'accusa de trahison ; on le considéra comme un agent de Cromwell. Souvenons-nous des paroles de Hyde au marquis d'Ormonde :

Si on a renvoyé 4.000 livres en Angleterre à Mr. Cooly, vous le trouverez étrange quand vous aurez lu la préface de son livre ²⁶.

Le souvenir de ses long services fut effacé par ces malheureuses phrases.

Sprat n'a pas de peine à expliquer et à justifier l'attitude de Cowley. Dans l'Angleterre soumise à Cromwell, afficher ses sentiments monarchiques, c'était courir à sa perte sans utilité pour « la cause ». Il valait mieux dissimuler, convaincre les usurpateurs que les hommes sérieux se ralliaient à leur pouvoir. D'ailleurs, dans sa situation, Cowley avait un intérêt vital à endormir leur méfiance en leur donnant un gage éclatant de ses intentions pacifiques ²⁷. Cela ne veut pas dire qu'il ait été vraiment un renégat de la cause royale. Il demeurait loyaliste au fond de son cœur. Il n'en reste pas moins que cette manifestation de ralliement au nouveau régime ne pouvait qu'être fort déplaisante aux royalistes, et il n'y a pas lieu de s'étonner que ses ennemis se soient empressés de l'exploiter. Par surcroît, ne trouvaient-ils pas, à l'intérieur même du volume, une ode à Brutus, où l'assassin de César est loué à l'égal d'un héros ? Cette admiration n'était-elle pas, au moins, bien inopportune, au lendemain du jour où la tête de Charles II venait de tomber sur l'échafaud ?

III

Telle quelle, toutefois, cette préface a servi son but immédiat : Cowley sortit de prison. Dès son arrivée en Angleterre il avait décidé, nous apprend Sprat, d'abriter ses activités politiques sous

26. Lettre citée du 10 mai 1656 (*Clarendon State Papers*).

27. SPRAT. *Op. cit.*, p. x et xi.

un masque d'activité professionnelle, et il s'était mis ostensiblement à l'étude de la médecine²⁸. Sans doute est-ce alors qu'il a renoué des relations amicales avec Scarborough. Scarborough était devenu un des médecins éminents de Londres, chargé du cours d'anatomie de l'Association des « chirurgiens barbiers » et appelé en 1656 à succéder à Harvey²⁹. C'est assurément sous sa direction que Cowley aborde la médecine et, pour commencer, fait de nombreuses dissections. C'est probablement à son instigation (Scarborough était fellow de Merton College) qu'il prend pour centre académique de ses études l'Université d'Oxford. Lorsque son volume de vers paraît, en juillet 1656, il en fait don à la bibliothèque Bodléienne, et il compose à cette occasion une Ode pindarique qu'il écrit de sa main sur la page de garde³⁰. C'est à Oxford qu'il reçoit, comme consécration de ses études, le 2 décembre 1657, le titre de Docteur en Médecine. Wood nous apprend qu'il fut nommé Docteur sur l'ordre du gouvernement; cela lui aliéna encore un certain nombre de ses anciens amis qui virent dans son nouveau titre le prix dont les autorités payaient sa soumission³¹.

28. *Ibid.*, p. xxvii.

29. « Anatomical reader of the Barber Surgeons' Company », depuis 1649. Il succède à Harvey comme « Lumbeian lecturer » à Gresham College.

30. L'ode est imprimée dans les « *Verses written upon Severall Occasions* » de 1663. Nous avons pu avoir communication, à la bibliothèque Bodléienne, de l'exemplaire où se trouve l'ode manuscrite. Il porte l'inscription suivante : « Liber bibliothecae Bodleianae, ex dono viri et poetae optimi, D. Abrahami Cowley, authoris; qui pro singulari sua in Bodleium Musasque benevolentia, od. ms. insequentem, Pindari feliciter imitatricem composuit, et manu propria exaratam apposuit, VI calend. Jul. M D C L V I. » Masson parle du 26 juin. Le livre aurait, selon lui, paru dès le mois d'avril (*Life of Milton...*, vol. V, p. 83).

31. Voici les indications officielles des registres de l'Université d'Oxford : *Register of Convocation* (Reg. T., f. 304, 305) :

(2 July 1657). Acta Delegatorum...

« That Mr. Cowley bee created Dr. of Phisick, hee performing what exercise the Delegates shall thinke fitt. »

(En marge : Gracia Cowly.) « Mr. Cowly studiosus in Medicinâ quatenus Venerabilium virorum quibus Cancellarii potestas hac ex parte concessa est, necnon Delegatorum suffragiis approbatus fuerit ut in hoc venerabili Coetu Doctor Medicinae actualiter creetur, et haec sibi sufficiant quo admittatur ad incipiendum in facultate Medicinae. Conced. simpliciter. »

Register of Congregation (Reg. Qa. f. 182) :

« Terminus Michaelis. 1657. Abraham Cowley Med : Dr. admissus erat vir-tute creationis in domo Convocationis habitae Decemb : 2d. »

Jusqu'à quel point, Cowley a-t-il pris au sérieux ses études médicales, c'est ce que nous ne saurions dire, car il se spécialise vite dans l'étude des simples, et s'étant, nous dit Sprat, muni des livres nécessaires, il se retire « dans une partie fertile du Comté de Kent où les champs et les bois lui montraient l'aspect véritable des plantes qu'il étudiait ³² ». Il y prépare la publication d'un traité de botanique. Mais ce traité, loin de revêtir une forme scientifique, se présente comme un catalogue poétique en vers latins, où le désir de plaire l'emporte sur le souci d'instruire. Les plantes, personnifiées, se réunissent en conciles, et vantent à tour de rôle leurs vertus médicales, mais surtout leur beauté ou leurs associations mythologiques ³³.

Ne jugeons pas toutefois uniquement par cette œuvre de dilettante, la valeur de l'activité scientifique de Cowley. Il prend un intérêt certain aux problèmes que pose la science nouvelle. Il écrit une ode pindarique à Scarborough, une autre sur Harvey ³⁴, qui le montrent au courant des questions du jour. Grâce à Scarborough, qui le prend décidément sous sa protection, il se trouve accueilli par le groupe de savants d'où sortira bientôt la *Société Royale des Sciences*. Gosse place en 1657 son entrée dans le cénacle scientifique des « Invisible philosophers » ³⁵. Mais il a dû se trouver en contact avec eux plus tôt encore, dès qu'il a pris Scarborough pour mentor. Il est certain qu'il a assisté aux réunions de Gresham College, et il a pu juger de l'utilité des expériences faites en commun, comme de l'avantage qu'il y aurait à les grouper mieux encore. Nous n'en possédons qu'une preuve indirecte, mais irréfutable, sa *Proposition for the Advancement of Experi-*

32. SPRAT. *Op. cit.*, p. xxvii. Un de ces livres nous est resté, c'est un magnifique exemplaire des œuvres complètes d'Aldrovande en douze in-folios, qu'il a légué à la bibliothèque de Trinity College.

33. Les deux premiers livres en seront publiés en 1662 sous le titre « *Plantarum Libri Duo.* » Le hasard nous a mis en présence d'une preuve menue de l'intérêt que Cowley prenait à la botanique. Un manuscrit du British Museum intitulé *Tracts on Simples...* (Sloane Ms. 509), porte au verso le nom de Cowley. Il lui avait évidemment été adressé.

34. L'ode a certainement été écrite en 1657, peu avant la mort de Harvey (3 juin). La dernière strophe déplore le déclin de ses forces :

For though his Wit the force of Age withstand.

His Body alas ! and Time it must command... (st. 5, p. 418).

35. Cf. l'article d'Edmund Gosse, dans le *Harper's Monthly Magazine*, June 1904, p. 97..., sur les origines de la Royal Society.

mental Philosophy, qu'il ne publiera qu'en 1661, mais qu'il avait écrite et soumise à l'approbation de ses savants collègues, dès avant 1659. La note qui précède sa propre préface l'affirme nettement ³⁶, et le contenu de la *Proposition* ne démontre pas moins clairement l'influence de ces réunions sur Cowley. Il rêve de permettre aux hommes d'élite, qu'il a vus se grouper malgré la diversité de leurs occupations, de travailler ensemble, libérés de soucis matériels par une existence analogue à celle des « fellows » d'Oxford et de Cambridge, à établir la science sur des bases rationnelles, et à consacrer toutes leurs forces au progrès de l'humanité. Ses études scientifiques semblent donc avoir été bien autre chose pour lui qu'un prétexte destiné à couvrir ses menées royalistes. Il se place parmi les disciples convaincus de la science moderne à ses débuts.

Il ne nous reste — à part la caution de mille livres qui permit la libération de Cowley — qu'une trace de l'amitié qui l'unit alors à Scarborough, mais elle est curieuse. Scarborough écrit au comte d'Oxford le 8 avril 1656.

My Lord, je remercie très humblement votre Honneur de la noble réception qui m'a été donnée à Bentley. Un témoignage plus tangible de ma gratitude sera une seconde visite cet été avec Mr. Cowley, dont je me permets d'offrir le livre à votre Honneur, comme exemple de son incomparable mérite... ³⁷.

On ne saurait se montrer meilleur ami, ni plus délicat. Il fallait que la personnalité de Cowley eût bien du charme pour inspirer de tels attachements.

Il était également l'ami d'un des collègues de Scarborough, Sir Alexander Fraizer (Charles II en fera, à la Restauration, son premier médecin), comme le prouve la dédicace dont Cowley accompagne l'envoi, en 1662, de son livre : « *De Plantarum Libri Duo* » ³⁸. Cette dédicace, écrite en vers latins de la main même

36. « *To the Honourable Society for the Advancement of Experimental Philosophy. The Author of the following discourse, having since his going into France allowed me to make it publick, I thought I should do it most right by presenting it to Your Considerations...* » P. P.

37. Dans les Mss. de James Round (*Historical Mss. Commission Reports*. The Mss of the Earl of Buckinghamshire, the Earl of Lindsey, the Earl of Onslow, Lord Emley, Theodore J. Hare, Esq., and James Round Esq. M. P. London, 1895), p. 280.

de Cowley, nous apprend, outre son intimité avec Fraizer, qu'il fut vers cette époque très gravement malade. Il le remercie, en effet, de l'avoir soigné, tandis qu'il écrivait son poème,

Dum leviter pictos pervolitamus agros,

d'une maladie qui mettait ses jours en danger :

Nostra voluptatem cupiunt tibi reddere solam
Germina, sed Vitam vestra dedere mihi 39.

Dans l'ensemble, sa vie pendant cette période nous est assez mal connue. Il semble bien difficile de déterminer l'endroit exact du Kent où il s'est retiré, avec, pour toute précision, l'épithète « fertile » dont Sprat le caractérise. Peut-être, ainsi que le suggère Nethercot, se retire-t-il du côté de Greenwich, ou de Deptford, non loin de John Evelyn, avec qui il avait tant de goûts en commun, et qu'il avait sans doute déjà rencontré à Paris. C'est là une hypothèse plausible. A coup sûr, il devait quitter souvent sa retraite, soit pour aller à Oxford, où l'attiraient études et amis, soit pour se rendre à Londres. C'est ainsi qu'il se laisse entraîner par des amis à se joindre aux curieux, le jour de l'enterrement de Cromwell, ce qui lui permettra de décrire la cérémonie dans un pamphlet composé quelques mois plus tard 40.

La mort du Protecteur devait naturellement bouleverser ses plans. L'occasion semble une fois de plus favorable à une restauration du roi, les espoirs renaissent. Cowley ne va-t-il pas mettre son bras au service de son souverain ? C'est bien, selon Sprat, ce

38. Cf. la note de J. Sparrow, dans *The London Mercury*, August 1929, pp. 398, 399.

39. Voici d'ailleurs la dédicace elle-même :

Helleborum tantum, Medicorum summe, remittas,
Illi de Plantis qui tibi mittit opus.
Omnes florentem tibi confecere Coronam,
Naturaeque ferunt tota Tributa suae,
Sed nihil, ah, nobis nisi dulcia mella ministrant,
Dum leviter pictos pervolitamus agros.
Nostra Voluptatem cupiunt tibi reddere solam
Germina, sed Vitam vestra dedere mihi.

40. Cf. *A Discourse by way of Vision concerning the Government of Oliver Cromwell*, II, p. 342.

qu'il aurait fait : « mettant à profit les désordres qui suivirent la mort de Cromwell, il s'aventura à revenir en France... ».

En réalité, il ne quitte pas immédiatement l'Angleterre. Nous avons la preuve qu'il y demeure encore quelque temps, car il se trouve pendant les mois qui suivent aux côtés de Buckingham.

Comme nous l'avons dit, sa vie à cette époque montre les rapports qui l'unissent alors au duc. Celui-ci avait vu le Parlement confisquer les domaines qui faisaient de lui un des hommes les plus riches de l'Angleterre, et jamais, malgré ses instances, il n'avait pu en obtenir la restitution. Or, une notable partie de ses biens avait été donnée au général Fairfax lorsque ce dernier avait, en 1650, quitté l'armée. Au cours d'un de ses nombreux voyages, Buckingham va lui rendre visite. Bien reçu, il forme le projet simple et ingénieux d'épouser la fille unique du détenteur de sa fortune. La douce Mary Fairfax ne peut résister à l'homme le plus élégant et le plus spirituel du royaume, et le mariage se célèbre au mois de septembre 1657 ⁴¹. Le duc invite Cowley, le choisit même pour garçon d'honneur ⁴². Cowley assiste donc à la cérémonie, et y récite un épithalame pindarique ⁴³. Buckingham le veut près de lui à l'heure de son triomphe.

Il va bientôt faire appel à lui dans les épreuves. Cromwell, qui tolérât la présence en Angleterre d'un Buckingham sans ressources, s'irrite et peut-être s'effraye à la nouvelle de ce mariage qui lui rend sa puissance et tous ses moyens d'action. Il ordonne son arrestation. Une intervention énergique de Fairfax vaut au duc l'autorisation de vivre dans son palais de Londres, York House, à condition qu'il n'en sorte pas. Mais Buckingham ne peut se résoudre à ne pas intriguer, et un beau jour il disparaît. On le cherche pendant des mois. Un officier du Parlement le reconnaît sur la route de Canterbury, le 18 août 1658, et l'arrête ⁴⁴. Incon-

41. Brian FAIRFAX, dans sa *Vie de Buckingham* (publiée par E. Arber, en tête de son édition du *Rehearsal*, 1868) et Lady BURGHCLERE (*George Villiers, 2d duke of Buckingham*, 1903) le placent à Nunappleton, le 7 septembre, tandis que E. BERESFORD CHANCELLOR (*Lives of the Rakes*, London, 1924, p. 22) le place à Bolton Percy, le 15 septembre.

42. Masson (*Life of Milton...*, vol. V, p. 320).

43. II, p. 462.

44. Les *Rawlinson Mss.* (a. 60, p. 345) renferment la lettre où le colonel Gibbon raconte comment il a arrêté le duc à Rochester.

tinent Cromwell l'envoie à la Tour avec une consigne sévère⁴⁵. Mais, dès le 31 août, il avait obtenu de quitter la Tour pour une prison plus confortable, le château de Windsor⁴⁶. Avec la disparition de Cromwell (il meurt le 3 septembre), la situation du duc s'améliore considérablement. Tandis que, le 2 septembre, le Gouverneur avait reçu l'ordre exprès de le mettre au secret⁴⁷, il semble avoir pu, par la suite, recevoir librement ses amis⁴⁸.

Or, parmi eux se trouve Cowley. Le premier biographe du duc de Buckingham, Brian Fairfax, affirme que « son ami Abraham Cowley fut constamment son compagnon » pendant son demi-emprisonnement à Windsor, c'est-à-dire jusqu'au 23 février 1659⁴⁹. Cowley ne s'y trouvait assurément pas lui-même comme prisonnier, mais à titre d'ami et peut-être d'agent. Un critique moderne veut trouver dans l'intérêt que Buckingham manifesterait plus tard pour la poésie, et surtout pour le théâtre, avec *The Rehearsal*, l'influence de son intimité de plusieurs mois avec Cowley⁵⁰. L'hypothèse paraît hasardeuse, mais le fait même de cette intimité nous intéresse, en ce qu'il confirme ce que nous savions déjà des amitiés qu'a inspirées notre poète, et ce que nous soupçonnions de ses relations avec Buckingham⁵¹.

45. Le 19 août 1658, le Conseil donne l'ordre au colonel Gibbon de remettre son prisonnier à Sir John Berkstead, gouverneur de la Tour (*State Papers, domestic series 1658-1659*, p. 118); cf. aussi la biographie de Buckingham par Lady Burghclere, p. 95).

46. Cf. *State Papers (domestic series, 1658-59, p. 125)*. Le 2 septembre, il est d'ailleurs encore à la Tour, en sorte que les termes de Brian Fairfax, d'après lesquels il fut transféré au château de Windsor à la mort de Cromwell sont exacts (Cf., sur son départ, une lettre de Sir J. Berkstead à Thurloe, le 2 septembre, dans les *Rawlinson Mss.* (a. 61, p. 5).

47. Cf. *State Papers, domestic series 1658-59, p. 127*.

48. Cf. Lady BURGHCLERE. *Op. cit.*, p. 97. A-t-il vraiment séjourné à Windsor Castle jusqu'en février 1659 ? Il nous est permis d'en douter, lorsque nous trouvons dans les *State Papers* des autorisations comme celles-ci : le 27 septembre 1658 on lui permet d'aller dans son palais de York House pour une semaine. Et la permission comporte cinq prolongations de quatorze jours chacune (*State Papers, domestic series 1658, p. 145*).

49. Cf. Brian FAIRFAX. *Life of George Villiers* (édition Arber, p. 7), et Lady BURGHCLERE. *Op. cit.*, pp. 98 et 103.

50. E. BERESFORD CHANCELLOR. *The Lives of the Rakes*, p. 23.

51. Peut-être y aurait-il des renseignements utiles à recueillir dans le « *Commonplace-book* » du duc. Il existe, mais nous n'avons pu en obtenir communication, et nous avons dû nous contenter de l'assurance qu'il ne contenait rien d'intéressant pour nous.

Au mois de février 1659, Fairfax obtient, en versant une caution de 20.000 livres, la libération de son noble gendre, et le duc, obligé de ne plus intriguer, se retire dans ses terres avec la duchesse. Vers la même époque, Cowley repart pour la France. La coïncidence est curieuse. Il semble vraiment que Buckingham se soit servi de lui pour le seconder dans sa diplomatie agitée, et que, n'ayant plus l'occasion d'utiliser son dévouement, il lui ait rendu la liberté. Et Cowley, laissé à lui-même, peut-être inquiet de l'avenir et sans ressources suffisantes, revient vers son autre patron, Lord Jermyn. Il se dirige à nouveau vers la France à une date que nous pouvons fixer, selon toute vraisemblance, au printemps de 1659.

CHAPITRE IV

SECOND SÉJOUR EN FRANCE (1659-1660)

Sprat laisse entendre que, de retour à Paris, Cowley redevient secrétaire de Lord Jermyn : « ... Il s'aventura à revenir en France, et y demeura, dans la situation qu'il avait autrefois, jusque peu avant le retour du roi »¹. Que Jermyn ait désiré le reprendre, et que Cowley ait envisagé avec joie son retour à ses anciennes fonctions, cela ne paraît pas douteux. Mais des obstacles très graves ont surgi qui semblent avoir interdit à Jermyn, pendant de longs mois, de se servir officiellement de Cowley.

On n'a pas oublié, dans l'entourage du roi, l'attitude suspecte du poète, et les phrases malheureuses de sa préface de 1656 sont dans toutes les mémoires. On le considère comme un renégat, sinon comme un traître, et on le lui fait durement sentir. Il n'est pas autorisé à baiser la main du roi. La Cour lui est fermée, et Jermyn, malgré sa puissance, ne peut empêcher sa disgrâce. Le bruit s'en répand en Angleterre, et les amis de Cowley s'émouvent. Un certain colonel, Robert Whitley, écrivant à Sir Edward Nicholas, le 9 mars 1659-60, rapporte que Sir William Davenant, causant avec deux parlementaires et un intime de Monk, racontait « comment le roi avait refusé de donner sa main à baiser à Mr. Cowley, malgré les sollicitations de Lord Jermyn qui le lui présentait »...².

Cinq lettres précieuses, trouvées dans les manuscrits de Thomas Carte par l'historien C. H. Firth, éclairent d'un jour nouveau toute cette question³. Elles nous montrent le désarroi de Cowley et la gravité des accusations portées contre lui. Le 26 décem-

1. SPRAT. *Op. cit.*, p. x.

2. Cf. *Nicholas Papers*, vol. IV, p. 195.

3. Le professeur Firth les a publiées dans le numéro du 7 octobre 1893 de *The Academy*, sous le titre : « *Abraham Cowley at the Restoration.* »

bre 1659, il écrit au marquis d'Ormonde pour lui demander d'intercéder en sa faveur auprès de Charles II. Avec beaucoup d'humilité, et une sincérité éloquente, il se défend d'avoir jamais eu, en composant sa préface de 1656, l'intention de desservir le roi, et d'avoir jamais, pendant son séjour en Angleterre, trahi la cause royale, soit en paroles, soit en actes. Ainsi, nous voyons subsister les deux griefs principaux, vieux déjà de trois ans : sa préface, et sa conduite en Angleterre.

MONSEIGNEUR,

Ayant appris par M. Clifford ⁴ l'opinion favorable que Votre Excellence a bien voulu exprimer sur mon compte, je trouverais très peu convenable d'omettre ou de différer mes plus humbles remerciements. C'est une consolation qui est venue à son heure soulager dans une certaine mesure la grande affliction que fait peser sur moi le déplaisir de Sa Majesté. Et de même que la bonté passée de Votre Excellence pouvait me donner l'espoir de la retrouver en cette occasion, de même celle de Sa Majesté me faisait si peu redouter ce malheur; qu'il en est tombé d'autant plus lourdement sur moi. Car je ne croyais pas qu'il m'eût été possible de jamais faire quoi que ce fut, même par erreur (tant j'étais éloigné d'avoir de mauvaises intentions), qui pût offenser Sa Majesté, dont j'ai toujours considéré le service comme le premier devoir, et la faveur comme le premier bonheur de ma vie. Mais bien que je sois pleinement assuré en conscience d'avoir donné un sens loyal à ces deux ou trois lignes que l'on a depuis comprises si différemment, et bien que je sois sûr que tous mes faits et gestes, en Angleterre, les ont commentées selon le sens que je leur donnais, et non selon l'interprétation d'autres personnes, néanmoins, comme il semble qu'elles peuvent être entendues autrement que je ne les entendais, je suis prêt à les reconnaître et à les déplorer comme une erreur, espérant que Sa Majesté à qui Dieu a donné de si grandes et nécessaires occasions d'être clément, et une bonté naturelle égale à ces occasions, et qui paraît si prêt à pardonner à ses pires ennemis, pardonnera le *lapsus calami*, pour une seule expression, d'un homme qui prend Dieu tout-puissant à témoin qu'il n'a jamais rien fait, rien dit, rien pensé qui pût nuire à la personne ou aux intérêts de Sa Majesté, et qui au contraire a consacré sa vie entière, dans la mesure de ses capacités, à les servir également. Et la certitude que vous me croyez sur ce point, Monseigneur, m'encourage au point d'espérer que vous voudrez bien le

4. Le Mr. Clifford dont il parle est ce Martin Clifford dont il avait été le camarade à Trinity College.

soumettre à Sa Majesté, et accomplir ainsi non seulement une œuvre juste étant donné mon innocence, mais aussi, étant donné le trouble actuel de mon esprit, l'œuvre la plus charitable à celui qui est, Monseigneur, le très humble et très obéissant serviteur de Votre Excellence.

A. C.

Paris, 26 décembre 1659.

Ormonde répond de Bruxelles le 17 janvier 1660, en protestant de sa bienveillance envers Cowley et en consentant à se faire son avocat, mais il le prévient que cette première lettre serait insuffisante pour obtenir son pardon. La faute a été trop grave. Cowley devra, ou bien expliquer dans une adresse au roi le véritable sens de son imprudente préface, ou bien, si elle était réellement aussi hostile au roi qu'on l'a cru, la désavouer franchement, et exprimer son repentir, le désaveu devant être aussi public que l'avaient été « ces malheureuses lignes ».

Bruxelles, 17 janvier 1660.

MONSIEUR,

J'ajoute tellement foi à ce que vous me dites dans votre lettre du 26 du mois dernier de l'affliction où vous plonge le déplaisir du roi, que si je n'avais pas été souffrant, vous auriez reçu par un des deux derniers courriers la confirmation de ce que M. Clifford vous a dit sur la part que je prends à votre peine et mon désir de la voir prendre fin; pour que vous receviez le réconfort dont vous dites avoir tant besoin, que Sa Majesté pût avoir de nouveau l'avantage d'être servie par vous, et moi le grand plaisir de vos lettres et de votre commerce, libéré de toute crainte de manquer à mes devoirs envers lui; et l'entretien que j'ai eu avec M. Clifford n'était pas sans se proposer de vous faire dire quelque chose qui me donnât l'occasion et le moyen de vous servir à cette fin; et, bien que je ne puisse pas dire que votre lettre satisfasse entièrement mon attente sur ce point, elle manifeste cependant une telle bonne volonté qu'elle m'encourage à vous dire franchement ce qui, à mon avis, et ce qui seul peut vous racheter de la prévention que l'ambiguïté — pour ne pas dire plus — de ces lignes a fait naître contre vous; et c'est que, si elles ont un sens autre qu'un sens très préjudiciable au roi et à tous ses espoirs jusqu'à la fin de sa vie même, vous trouviez le moyen, par une adresse au roi, de le déclarer aussi publiquement que ces lignes l'ont été, mais si elles ne peuvent être interprétées comme vos amis réels ont tenté de le faire avec zèle, mais sans succès jusqu'à présent, alors certainement une

rétractation claire et franche, et une adresse exprimant votre repentir, ne messieraient pas et ne manqueraient pas, je l'espère, d'avoir sur Sa Majesté l'effet que vous souhaitez, car il ne manque pas de cette tendance à la clémence qui lui est si nécessaire. Quand l'une ou l'autre de ces adresses me parviendra, je la présenterai de la manière la plus favorable que je pourrai trouver, étant bien sincèrement votre serviteur très dévoué.

O.

Remarquons la phrase où Ormonde exprime le vœu que Cowley rentre en grâce, ce qui lui permettrait d'avoir « the great pleasure of your correspondence and conversation, freed from any apprehension of undecency towards him ». Cowley est donc tenu, d'ordre royal, en quarantaine; ses amis ne peuvent le fréquenter librement.

Nous apercevons plus clairement encore la rigueur de l'interdit qui pèse sur lui, dans un billet de Jermyn à Ormonde du 19 février 1660, car Jermyn intercède naturellement en faveur de son protégé.

Paris, 19 février.

... J'ajoute ceci à ce qui précède simplement pour vous remercier chaudement de la faveur que vous m'avez témoignée en vous entremettant pour Cowley, et de votre grande bonté à son égard. Si je ne me trompe, il est tout à fait digne du pardon du roi, et par la seconde lettre qu'il vous envoie vous verrez qu'il est loin de défendre l'erreur des termes de sa préface : il se défend seulement d'avoir eu des intentions nuisibles et il ne peut agir autrement sans offenser Dieu et sa conscience, car sans aucun doute il ne voulait pas nuire. J'espère que cette lettre vous fournira le moyen de terminer ce que vous avez commencé, et que j'aurai la permission de l'employer et d'utiliser ses services, car j'en ai réellement besoin pour le bien du roi, si je peux du moins y être bon.

Deux jours plus tard (sans aucun doute avant d'avoir reçu cette lettre) Ormonde mettait Jermyn au courant de ses démarches en ces termes :

... Je n'ai pas manqué de faire ce que vous me recommandiez au sujet de M. Cowley. Ayant reçu de lui une adresse peu après la venue du roi, j'en ai tiré tout le parti possible pour son bien et, d'après ce que le roi m'a dit, je lui ai donné le meilleur conseil que j'ai pu pour

qu'il se rachetât du scandale général qu'ont causé ces malheureuses lignes, mais n'ayant depuis rien reçu de lui, j'en conclus, ou bien qu'il prépare quelque chose qui répondra à ce que je lui ai proposé, ou bien qu'il ne juge pas bon d'agir ainsi. Les choses en étant là, je n'en ai pas parlé au roi depuis votre dernière lettre et je ne le ferai pas avant que, sachant ainsi ce qui s'est passé, vous m'écriviez.

Nous n'avons pas la seconde lettre de Cowley dont parle Jermy. Elle a dû atteindre son but, car le roi cède enfin, et consent à accorder son pardon à Cowley. Le 2 mars, en effet, Cowley remercie Ormonde dans une lettre débordante de reconnaissance. Il n'ose encore écrire au roi, mais il se réjouit à la pensée d'être bientôt admis à lui baiser la main.

MONSEIGNEUR,

Je n'ai pas supplié plus ardemment votre Grâce d'intercéder en ma faveur pour faire cesser le déplaisir de Sa Majesté, que je ne vous supplie maintenant de croire que j'apprécie les obligations que j'ai contractées à cet égard (me dit mon maître), envers votre Grâce, autant qu'homme peut le faire pour tous les services qu'on peut lui rendre. La vérité, Monseigneur, c'est que, étant porté de toute ma raison et de toute l'affection de mon âme, à servir avec zèle Sa Majesté, de même que le malheur de l'avoir offensé retrancha (dès que je l'appris) toute satisfaction de ma vie, de même je crois que s'il s'était prolongé, ma vie elle-même n'y aurait pas résisté. C'est bien contre mon désir que je n'ose pas me risquer à écrire à Sa Majesté, mais l'espoir que votre Grâce parlera en mon nom, mieux que je ne pourrais le faire moi-même, me fait croire qu'il est heureux pour moi que je ne l'ose pas. J'espère baiser la main de Sa Majesté dans un mois d'ici à Londres, et présenter à votre Grâce mes humbles remerciements pour m'avoir obtenu la permission de le faire. Je remets à ce moment-là (parce que, en vérité, je l'imagine très proche) l'expression de ce que je vous dois...

Nous voyons par ces lettres au prix de quelles difficultés Cowley a réussi à se faire admettre de nouveau dans les rangs royalistes. Pendant près d'un an, il est tenu à l'écart comme un être dangereux. Où vit-il ? que fait-il ? Nous ne le savons pas. Mais ce que nous devinons sans peine, c'est son état d'esprit pendant ces sombres mois. Il nous apparaît partagé entre le désespoir et la stupeur. Désespoir d'être ainsi considéré comme un traître après avoir si longtemps servi en toute loyauté le roi son maître, et stupeur de se voir si véhémentement accusé pour des griefs

que sa candeur considère comme minimes. Son honnêteté est surprise par la mauvaise foi de ses ennemis. Elle le sera encore plus d'une fois avant sa mort, et dès le lendemain même de la Restauration.



C'est sans doute pendant cette période pénible, afin d'oublier son inaction forcée, ou dans les derniers mois de son séjour en Angleterre, qu'il entreprend de remettre sur le chantier sa comédie *The Guardian*, pour l'accommoder au goût du jour, sous le titre *Cutter of Coleman Street*. Il compose aussi à cette date le pamphlet que nous connaissons aujourd'hui (par l'édition de 1668) sous le titre : *A Discourse by way of Vision concerning the Government of Oliver Cromwell*. Lorsqu'il sera publié en 1661, il se présentera comme *The Visions and Prophecies concerning England, Scotland and Ireland*, et l'auteur dans l'Avertissement, déclare : « This discourse was written in the time of the late Protector Richard the Little »..., soit entre le 23 novembre 1658 et le 25 mai 1659. Cowley peut donc l'avoir composé soit à la fin de son séjour en Angleterre, soit au début de son second séjour en France. Il était primitivement destiné à faire figure de pamphlet royaliste, et Cowley devait s'y cacher derrière le nom de Grebner. Car il existe au British Museum un pamphlet intitulé : *The Visions and Prophecies concerning England, Scotland and Ireland, of Ezekiel Grebner son of Obadiah Grebner, son of Paul Grebner, who presented the famous book of Prophecies to Queen Elizabeth* (publié par Herringman en 1661), qui n'est autre que le *Discourse* de Cowley, précédé d'un long « *Advertisement concerning the Book and the Author* » où nous sont présentés Ezekiel Grebner et le plan du livre ⁵. La *Vision* devait former la première partie d'un terrible réquisitoire où l'auteur, après avoir dénoncé tous les crimes dont le pays s'était rendu coupable, prédisait, à la manière des Prophètes de l'Ancien Testament, les châtiments mérités par chacun des trois royaumes et par chaque classe de coupables. Et Cowley voulait

5. Cette édition n'a pas, à notre connaissance, été signalée. Nous reproduisons la préface en appendice.

publier cette *Vision* avec le désir de ramener ses compatriotes à la vérité, c'est-à-dire au roi. Il y exposait les fautes, les injustices, les crimes commis par Cromwell dans son gouvernement en faisant de lui une sorte de fléau envoyé par Dieu pour châtier l'Angleterre. C'est une œuvre, nous le verrons, littérairement et historiquement intéressante. Du point de vue biographique, elle nous retient parce qu'elle montre Cowley reprenant la plume du pamphlétaire, désireux de se distinguer de nouveau comme soutien de la cause royale. Mais il ne l'avait pas fait paraître que la Restauration rendait son trône à Charles II.

Troisième Partie

DERNIÈRES ANNÉES (1660-1667)

CHAPITRE PREMIER

COWLEY ET LA RESTAURATION

Le 25 mai 1660, Charles II débarque à Douvres, aux acclamations du peuple presque entier. Son voyage jusqu'à Londres est une promenade triomphale dont l'entrée dans la capitale, quatre jours plus tard, forme l'apothéose. Relisons le journal d'Evelyn :

29 mai. En ce jour, Sa Majesté Charles II arriva à Londres, après un long et triste exil, et de terribles épreuves pour le Roi et l'Eglise, au bout de dix-sept ans. C'était aussi son anniversaire, et il entra avec une escorte triomphale de plus de 20.000 hommes, cavaliers et fantassins, qui brandissaient leurs épées et criaient leur joie inexprimable; les routes semées de fleurs, les cloches sonnant, les rues tendues de tapisseries, du vin coulant des fontaines; le Maire, les conseillers et toutes les corporations en habits de cérémonie, chaînes d'or et bannières; seigneurs et nobles, vêtus de drap d'argent, d'or et de velours; fenêtres et balcons tous garnis de dames; trompettes, musique, et des myriades de gens venus d'aussi loin que Rochester, si bien qu'ils mirent sept heures à traverser la cité, de deux heures de l'après-midi jusqu'à neuf heures du soir ¹.

Un concert de louanges s'élève vers le roi, où les poètes tiennent la première place : Waller, Dryden, John Tatham, John Ogilby, Henry Bold, Charles Cotton, Thomas Higgons, Thomas Edwards, Henry Beeston, S. Pordage, bien d'autres encore, écrivent des panégyriques exaltés. Cowley est des premiers à apporter sa contribution. Revenu de France, nous dit Sprat, un peu avant la Restauration officielle, il assiste sans doute au spectacle décrit par Evelyn. Dès le 31 mai son ode *Upon his Majesties Restoration and Return* est prête, et paraît chez Herringman ². Malgré sa hâte il est d'ailleurs devancé d'un jour par Waller ³. Cette

1. EVELYN. *Diary* (édition Bray, p. 233).

2. Cf. MASSON. *Life of Milton*, vol. VI, p. 13. La date figure sur un exemplaire du British Museum dans les « *Thomason Tracts* ».

3. Cf. la note de G. B. Hill dans son édition des *Lives of the English Poets* de Johnson (1905), vol. I, p. 13.

ode, imposante, avec ses dix-neuf énormes strophes pindariques, déborde de loyalisme louangeur. Cowley ne veut oublier personne, et le roi, la reine, la famille royale au grand complet, Monck, le Parlement lui-même, reçoivent leur part de flatterie. Sans doute espérait-il par son zèle et son ardeur regagner complètement la faveur royale.

L'heure est propice, en effet, aux courtisans. Les puritains, pourchassés, laissent vacants tous les postes publics. Les royalistes, au retour d'un long et ruineux exil, se ruent à l'assaut de ces places. Chacun proclame ses titres à une récompense. Une pluie de requêtes, de pétitions, s'abat sur les ministres de Charles. On intrigue, on se bat autour des sinécures.

Cowley attend sans crainte : successivement Charles I^{er} et Charles II lui ont promis le poste de « Master » du « Savoy Hospital ». Dès son séjour à Oxford, Charles I^{er} écrivait à la reine que Cowley recevrait ce poste quand lui-même pourrait en disposer, et, le 30 janvier 1653, son fils et successeur signait un ordre lui attribuant cet emploi ⁴.

Assuré d'avoir, dans son ode, éloquemment proclamé son loyalisme, confiant dans la parole royale, appuyé par Lord Jermyn et par le duc de Buckingham, Cowley se sent évidemment plein d'espoir. Il compte, grâce à cette situation, mener enfin une vie large et indépendante. La déception va lui être d'autant plus cruelle que ses espérances étaient plus certaines.



Or la direction du Savoy Hospital est très convoitée, les candidats sont nombreux. Parmi les rivaux de Cowley nous trouvons en particulier Thomas Warmstry, D. D., et Gilbert Sheldon également D. D., et au lieu de Cowley, c'est ce dernier que le roi, revenant sur sa décision, finit par choisir. Sheldon était un homme remarquable sans doute, mais il était déjà pourvu de charges lucratives, et comblé d'honneurs : directeur d'All Soul's College à Oxford, doyen de la chapelle royale à Windsor, bientôt évêque de Londres.

4. Nous trouvons ces précisions dans la supplique même de Cowley, dont nous allons parler.

A une date que nous ne pouvons préciser⁵, Cowley se décide à écrire au roi une supplique dont les archives de l'Etat gardent une copie. Il revendique fermement sa place. Il a, plaide-t-il, la promesse écrite de deux rois, ce que n'ont pas les autres candidats (qui, eux aussi, se réclament de promesses antérieures). Lui objecte-t-on que le directeur doit être un membre du clergé ? il répond qu'un laïque est parfaitement éligible, et qu'il remplit toutes les conditions voulues. Et en admettant qu'il n'obtienne pas cette place, une compensation lui serait bien due. S'il ne reçoit ni l'une ni l'autre, sa situation va se trouver au plus haut point fâcheuse : il aura servi la famille royale depuis le début des troubles, sans avoir jamais eu la moindre rémunération. Seul de tous ceux qui ont rempli des fonctions analogues aux siennes, il n'aura rien reçu ; même ses contemporains restés à l'Université l'ont dépassé de beaucoup. Et il restera seul, les mains vides, ruiné matériellement, ruiné aussi moralement, car on ne manquera pas de dire que sa disgrâce est le châtiment d'un grand crime.

Le roi reste sourd à cet appel. Aucune compensation d'aucune sorte ne vient adoucir la perte du Savoy. Par surcroît, ce qu'il prévoyait arrive. Son échec rendu public, on le tourne en ridicule, et, dans la revue des poètes du temps, nous le voyons figurer sous le titre « Savoy-missing Cowley »⁶.

S'il échoue là où tant d'autres réussissent, c'est qu'à la Cour des ennemis puissants et actifs le desservent de tout leur pouvoir. Une cabale s'est constituée contre lui, et se sert des armes que sa maladresse leur a fournies. Sir Edward Hyde, devenu Lord Clarendon, la dirige. Au fond, à travers Cowley, c'est Jermyn (devenu Lord St. Albans) qu'il voudrait atteindre. Sa haine, impuissante contre le favori de la reine, se déchaîne impunément et dangereu-

5. *State Papers. Domestic Series*. Charles II, vol. 47, n° 94. « Abraham Cowleys Case, concerning ye Mastership of the Savoy. » Nethercot estime qu'elle ne date que du début de 1663, au moment où la place, ayant été donnée une première fois à Sheldon, se trouve de nouveau vacante (Henry Killigrew devait d'ailleurs évincer Cowley). Il nous paraît probable que la pétition n'est pas si tardive. Cowley aurait-il attendu si longtemps pour faire valoir officiellement ses droits ? Et n'avait-il pas, en se retirant à Barn-Elms, abandonné la lutte ? Nous croyons, pour notre part, que la pétition et le poème dont nous allons parler, *The Complaint*, sont antérieurs au départ pour Barn-Elms.

6. *The Session of the Poets*, dans *Dryden's Miscellany*, 1716, p. 90 (st. 13 et 14).

sement contre son serviteur. Elle éclate dans des incidents tels que celui qui nous est rapporté par un contemporain. Cowley l'aborde un jour, le suppliant de lui accorder une place ou une récompense. Le chancelier se tourne vers lui, et, d'un ton sévère, lui dit : « M. Cowley, votre pardon est votre récompense. » Puis il se met à lui reprocher durement son ode sur Brutus, lui faisant comprendre que son éloge de l'assassin de César ne pouvait qu'encourager les fanatiques à commettre un attentat sur la personne de Charles 7. L'anecdote est caractéristique, car elle révèle l'âpreté des attaques auxquelles Cowley s'est trouvé alors en butte. On ne cesse de lui jeter à la face, tantôt sa conduite équivoque à son premier retour en Angleterre, tantôt les expressions douteuses de sa préface de 1656, tantôt encore sa malencontreuse ode sur Brutus. Toutes les armes sont bonnes à ses adversaires.

Quoi de surprenant qu'il se soit senti meurtri et profondément découragé par tant d'injustice et de malveillance ? Quoi d'étonnant qu'il ait exhalé en vers sa rancœur ? Dans un long poème, intitulé : *The Complaint*, le poète voit sa Muse lui reprocher avec véhémence d'avoir délaissé son service pour celui des cours et des camps. Qu'a-t-il gagné à se mêler d'affaires qui lui convenaient si peu ? Pendant quatorze ans il a laborieusement semé, mais jamais il n'a récolté ; et l'année même où tombait la manne miraculeuse, à peine a-t-il eu un morceau de pain.

La Rachel, pour qui, deux fois sept ans et plus
 Tu as servi avec foi et travail,
 Et que tu as (si la foi et le travail le peuvent) méritée,
 Bien qu'elle te fut promise,
 Tu l'as vu donner à un autre,
 A un autre qui avait déjà
 Mainte épouse plus belle et plus riche,
 Et pas même, pour ta récompense, une Lia (St. 5).

Et le poète, mélancoliquement, « the melancholy Cowley », lui répond. C'est elle qui est responsable de son malheur, elle qui le

7. *The Judgment of Dr. Prideaux, in condemning the murder of Julius Caesar, by the conspirators, as a most villanous act, maintain'd; and the sophistry in the London Journals of dec. the 2d et 9th, exposed. With some political remarks on the Roman government*, London, 1721.

poursuit sans cesse, et l'empêche de se livrer tout entier à sa tâche de citoyen :

Vers tous les ports de la fortune et de l'honneur
Je fais fréquemment voile, en vain :
La bourrasque contraire me force à revenir.
Tu détends tous les nerfs de mon énergie
En les utilisant si fréquemment
Comme cordes tintantes de tes folles chansons...
Mon erreur, ma faute capitale, fut
De ne jamais servir qu'à demi (St. 7).

Non, il n'adressera aucun reproche au roi qui étendra peut-être un jour jusqu'à lui sa justice :

Ne m'apprends donc pas, ô Muse trompeuse,
A accuser la Cour, et le Roi, meilleur qu'elle encore...
... Il suffit de songer aux longues années mornes
Où notre souverain attendit patiemment
L'inévitable fin de ses longues épreuves;
Avec quelle gaieté, ignorant toute crainte,
Il se reposait sur le bon vouloir divin :
Que je sois maudit si je refuse
De me fier au sien, ô ma Muse trompeuse !
La main des rois, dit-on, est longue, et malgré
Mon éloignement, elle peut à la fin m'atteindre... (St. 8).

Ainsi, malgré son amertume, Cowley ne se révolte pas ouvertement. Il n'ose accuser le roi, ni même la Cour, et il leur tend la main dans un geste pitoyable. Mais la confiance dont il fait montre en finissant cache mal sa détresse. Sans générosité, l'auteur de la *Session des poètes* lui reproche d'avoir publié « his pitiful Melancholy », et Samuel Johnson, du haut de son trône de dictateur des lettres l'accuse d'avoir manqué de dignité⁸. Pour nous, qui voulons moins juger qu'expliquer, cette supplique en vers ne nous étonne ni ne nous choque. N'était-ce pas là un des moyens les plus fréquemment employés par les poètes pour attirer sur eux l'attention du monarque indifférent ou d'un patron oublieux ? Il faut bien avouer que Cowley n'avait que trop de rai-

8. S. JOHNSON. *Life of Cowley* : « This met with the usual fortune of complaints, and seems to have excited more contempt than pity » (p. 10).

sons de se plaindre. A plus de quarante ans, il se trouvait sans ressources. Sa carrière universitaire avait été brisée, et son activité politique ne lui avait rien rapporté. Il en était réduit, pour vivre, à se fier à la charité de ses patrons. Il est naturel qu'il ait tenté d'échapper à cette dépendance humiliante.

Le roi, du reste, fut aussi peu touché par sa *Complaint* qu'il l'avait été par sa pétition. A ces appels directs, Cowley joignait des appels indirects, en essayant, dans ses œuvres littéraires, de prouver avec éclat son loyalisme. C'est ainsi qu'il se décide à publier son *Discours* sur Cromwell, et l'éditeur Herringman le fait enregistrer le 29 octobre 1660⁹. Dans l'avertissement de cette édition, où il adapte la préface primitive aux conditions nouvelles, le poète nous confie ses raisons. S'il fait paraître son pamphlet, c'est parce que,

bien que nul homme ne puisse justifier ou approuver les actes de Cromwell sans avoir dans son cœur tous les germes et tous les principes du mal, il y a cependant bien des gens, même honnêtes et bien intentionnés, qui, sans aller au fond de la question, et trompés simplement par la pompe des mots et les dehors brillants de la vanité, penchent à l'admirer comme un grand homme, un homme supérieur; tromperie dont les infamies extraordinaires, surtout quand elles réussissent, abusent le monde... Il est si nécessaire pour le bien et la paix de l'humanité que cette erreur (qui croît presque en tous lieux, et naît spontanément de la richesse excessive du sol) soit arrachée et extirpée à jamais, que l'auteur a préféré ne pas supprimer ce discours, parce qu'il peut en quelque mesure aider à cette fin...

Il espère donc ramener au roi les égarés que séduit encore la fausse grandeur de l'usurpateur. Hyde ne pourrait plus lui reprocher de mettre sa plume au service d'une mauvaise cause.

Après son pamphlet en prose, il restait à Cowley un moyen de convaincre ses contemporains de son loyalisme : le théâtre. Au mois de décembre 1661 la troupe de son ami Davenant joue sa comédie *Cutter of Coleman Street*. Ce n'est pas une pièce nouvelle, mais celle que les étudiants de Trinity College avaient jouée en 1642 devant Charles, alors prince de Galles, *The Guardian*, remaniée et adaptée à l'esprit de la Restauration. La satire des

9. A transcript of the Registers of the Worshipful Company of Stationers..., vol. II, p. 281.

puritains reparaît aggravée, plus cruelle, et certes son anti-puritanisme a de quoi satisfaire les royalistes les plus exaltés.

Mais la partie inédite de la pièce, qui justifie le changement de titre, est une attaque très vive des « cavaliers » de bas étage, de ces aventuriers qui se parent du nom de royalistes et le déshonorent, Cutter et Worm. Avec une mauvaise foi évidente, les ennemis de Cowley feignent de voir dans cette satire l'acte d'accusation de tout le parti. Ils crient à la trahison et au scandale, et tâchent de faire tomber la pièce sous leurs clameurs. La première représentation est orageuse. Elle reçoit, au dire d'un contemporain, un accueil « barbare ». Cowley, qui vient de perdre un de ses frères, n'a pu y assister, mais Dryden et Sprat se sont chargés de lui en donner des nouvelles, et il se montre très affecté par ce qu'ils lui rapportent. John Dennis, de qui nous tenons ces détails (il les tenait lui-même de Dryden) commente : « et Monsieur Cowley reçut la nouvelle de cet échec avec moins de fermeté qu'on n'en aurait attendu de la part d'un si grand homme » 10.

L'abattement de Cowley est facile à comprendre. *Cutter* était sa dernière ressource pour reconquérir l'estime de la Cour; il voulait y prouver de manière éclatante son loyalisme, par l'ardeur de son anti-puritanisme; il comptait sans doute forcer par ce témoignage public la récompense si longtemps différée. Et voici qu'une cabale venait dénaturer ses intentions évidentes, avec le seul dessein de consommer sa ruine. Qu'il y a bien eu, pour provoquer cet échec du premier soir, une cabale, c'est ce que prouve l'histoire de la pièce. La première représentation a été donnée, croyons-nous, devant la Cour, et c'est la Cour qui l'accueille d'une manière si « barbare ». N'est-ce pas là, dans l'entourage immédiat de Charles II et de son Chancelier, que se trouvent les ennemis de Cowley ? La pièce comporte d'ailleurs un prologue et un épilogue spécialement composés pour la Cour 11. Nous comprenons alors comment le bon bourgeois Samuel Pepys allant à la pre-

10. John DENNIS. *A large Account of the Taste in Poetry*, 1702, cité par V. H. Durham. *Critical Essays of the XVIIIth Century*, 1700-1725, Yale, 1915, p. 131.

11. Après le prologue viennent onze vers « Added at Court » (vol. II, p. 267) et il y a un épilogue « At Court » (p. 341).

mière représentation publique, le 16 décembre, a pu en sortir très satisfait.

Après dîner, à l'Opéra, où il y avait une pièce nouvelle, *Cutter of Coleman Street*, faite en l'année 1658, avec beaucoup d'allusions aux événements passés; et comme c'était le premier jour, les prix étaient doublés; aussi, par économie, nous sommes allés, ma femme et moi, au balcon, et là nous avons eu des places et nous avons très bien vu; et c'est une excellente pièce. Elle semble être de Cowley 12.

Si la Cour ne s'est pas déclarée satisfaite, la ville y prend un vif plaisir, et la pièce, admirablement jouée par la troupe de Davenant, fait salle pleine pendant toute une semaine, chose exceptionnelle pour l'époque 13.

Mais c'est la faveur de la Cour que recherchait Cowley. Tant d'hostilité irréductible le navre, et nous voyons dans la préface où il défend sa pièce lorsqu'il la publie, en 1663, à quel point il en a souffert. Il s'exprime au début avec modération :

Elle n'obtint pas, à la première représentation, un accueil favorable, et je crois qu'il s'était formé contre elle une sorte de cabale, à en juger par la manière prématurée dont certaines personnes montrèrent leur désapprobation, avant d'en avoir vu assez pour fonder leur déplaisir sur leur jugement.

Mais bientôt c'est avec une véhémence inaccoutumée qu'il défend sa pièce contre les interprétations mensongères qu'on en a données, et qu'il dénonce, pour conclure, à la fois l'ingratitude du public, et la naïveté des poètes qui cherchent à lui plaire. Pour ma part, conclut-il :

J'affirme que rien de ce que j'ai écrit ne m'a jamais procuré le moindre bénéfice ni le moindre avantage, mais, au contraire, m'a exposé aux coups de la méchanceté et de l'infortune 14.



Cette préface nous permet de mesurer la profondeur de sa

12. S. PEPPYS, *Diary* (the Globe edition), p. 111. Notons qu'on appelait souvent « Opera » le théâtre de Lincoln's Inn fields.

13. JOHN DOWNES, *Roscus Anglicanus, or an Historical Review of the Stage from 1660 to 1706*, London, 1708 : « This comedy being acted so perfectly well and exact, was performed a whole week with a full audience (p. 25). Downes donne aussi les noms des acteurs.

désillusion. Les hommes sont méchants, et dans leur société il n'a connu que le malheur. Aussi n'a-t-il plus qu'un désir : partir, quitter cette Cour où le vice est récompensé et l'innocence punie, et il décide de se retirer à la campagne. Ses amis cherchent à le retenir; ils lui conseillent d'attendre, d'espérer encore. Jermyn veut le garder près de lui, et lui sait mauvais gré de se montrer inébranlable dans sa résolution. Sprat le laisse entendre en ces termes :

Pendant son long service auprès de Lord St. Albans, il ne s'éleva jamais entre eux l'ombre d'un différend; sauf un peu, vers la fin, parce qu'il voulait le quitter 15.

Mais la désillusion a été trop profonde, et Cowley ne veut pas entendre raison. Dès qu'il trouve une maison aux environs de Londres, il s'y installe. Sprat voudrait nous persuader que sa décision lui a été dictée seulement par des considérations morales et philosophiques, par l'amour de la paix et de la solitude :

Il était las des heurts et des embarras d'une vie active. Il avait connu longtemps la gêne de se plier à des mœurs étrangères. Il était rassasié des artifices de la vie de cour; car si sa vertu lui rendait innocent ce genre d'existence, rien ne pouvait le lui rendre paisible 16.

Cowley lui-même se défend, même au moment où il convoitait le Savoy Hospital et où il écrivait sa *Complaint*, d'avoir été guidé par des ambitions mondaines : « Je ne me suis jamais proposé d'autre avantage de l'heureuse restauration de Sa Majesté, que de m'assurer une retraite modérément confortable à la campagne » 17. Son seul désir était de recevoir du roi les moyens de mener la vie large d'un gentilhomme campagnard. La chose, étant donné ses goûts, nous paraît possible.

Il faut toutefois reconnaître que Cowley a mis les apparences contre lui. Il a décidé de se retirer coûte que coûte à la campagne, même avec des ressources très minimes, parce qu'il désespérait de les voir s'accroître. Mais la hâte avec laquelle il est parti, après sa longue attente anxieuse, au lendemain même du

14. Préface à *Cutter*, II, pp. 261, 266.

15. *SPRAT. Account*, p. xxxvi.

16. *Ibid.*, p. xiii.

17. *Of Myself*, II, p. 458, l. 36...

jour où la Cour lui a signifié brutalement et définitivement sa disgrâce en sifflant sa comédie, ressemble à une fuite. Telle fut du reste l'impression de ses contemporains :

Le doux Cowley pensait (à juste titre)
Qu'il aurait dû briller sous les yeux de Phébus;
Survinrent des nuages, et lui qui comptait
Sur Junon, fut rélégué à l'ombre;
La lyre de David, sur laquelle il jouait,
Ne put chasser l'esprit du Mal;
Aussi recherche-t-il les bosquets, les ombrages,
Le voilà devenu son propre secrétaire 18.

Certes, il est profondément blessé, et jusqu'à la mort sa rancune s'exhalera en critiques amères de la vie factice des cours et des villes, asiles du vice. Mais il est douloureusement affecté, beaucoup moins par l'obligation de quitter Londres — cela il le fait avec joie — que par l'injustice de sa disgrâce. Il a conscience de son mérite et de son honnêteté. Il souffre de voir récompensés des hommes moins dignes que lui. Désillusion cruelle, mais moins profonde que certains critiques ne l'ont dit, qui le voient à cette époque réduit au désespoir 19.

18. R. WILD. *Iter Boreale...*, 1668, p. 107.

19. Par exemple, *The Spectator*, n° 613; MASSON. *Life of Milton...*, vol. IV, p. 309; HOWITT. *Homes and Haunts of the British Poets...*, p. 42.

CHAPITRE II

SA SITUATION

I

Il n'est pas étonnant du reste qu'il se soit obstiné à obtenir du roi une récompense matérielle. Il en avait le plus grand besoin. « Il était au début fort mal pourvu pour une telle retraite », dit Sprat 1, et nous le croyons bien volontiers, car ses ressources nous apparaissent comme plus que médiocres. Son seul revenu officiel est son traitement de « fellow » de Trinity College. Encore a-t-il failli le perdre. Car si tous les fellows expulsés par la commission parlementaire de 1644 retrouvent exceptionnellement leur fellowship, en 1660 (aux termes des statuts, perdrait sa place tout fellow n'ayant pas pris les ordres dans les sept ans), ils ne le peuvent qu'à la condition de devenir immédiatement membres de l'Eglise anglicane. Par une faveur toute spéciale, Cowley est dispensé de cette obligation. Une lettre royale du 31 janvier 1661 ordonne, en effet, aux autorités du collège qu'on lui permette d'attendre, eu égard aux services qu'il a rendus à la cause royale, une nouvelle période de sept ans, et leur demande également de le mettre sans tarder en possession de son fellowship, avec tous les privilèges et émoluments qui en découlent 2. Le 11 février, le Master, Henry Ferne, note que l'assemblée a déferé au désir royal, mais en faisant remarquer que le cas ne pourra être invoqué comme précédent 3. Effectivement, à partir de 1661, Cowley touche régulièrement le traitement de fellow, soit de 45 à 60 livres par an, suivant les dividendes distribués, jusqu'au dernier trimestre de 1667, c'est-à-dire jusqu'à sa mort 4.

1. SPRAT. *Op. cit.*, p. xiv.

2. Cette lettre se trouve au British Museum dans les *Sloane Mss.* (n° 856, p. 32). On en trouvera le texte en appendice.

3. *Master's Conclusion book*, p. 267. Conservé dans la « Muniment Room » de Trinity College.

4. *Senior Bursar's accounts*. Cowley touche : « Liberatura » 01.13.04 régulièrement de 1661 à 1667; « pandox dividend », 03.00.00 en 1661, 1662, 1663

Assurément Cowley doit cette faveur, non à la bienveillance royale, mais à l'intervention de l'un de ses protecteurs, le duc de Buckingham, ou Lord St. Albans. Et s'il peut vivre pendant toute cette période, c'est à eux qu'il le doit encore plus qu'à la cinquantaine de livres que lui donne Trinity. Un éditeur de Buckingham parle d'une pension que le duc aurait servie au poète⁵, et d'autre part, Sprat semble bien dire que Cowley avait recommencé à servir de secrétaire à Jermyn. Un document conservé au Record Office le prouve. Le 21 janvier 1660, il sert de témoin, aux côtés de Lord St. Albans et de Sir John Wintour, secrétaire d'Henriette Marie, pour un bail de terres à Chertsey. La terre faisait partie de « Chertsey Manor »^{5 bis}. Mais sa dignité devait lui reprocher de vivre ainsi d'aumônes (bien que rien ne fut alors plus normal pour les poètes), et son amour de l'indépendance devait mal s'accommoder d'une position subalterne le liant à son protecteur.

Il aurait pu séjourner à Cambridge, mais il ne semble pas avoir profité de cette faculté. Il se contente de toucher son traitement de fellow. Il reste d'ailleurs en fort bons termes avec son ancienne Université. Lorsqu'il publie, en 1662, les deux premiers livres de son poème sur les Plantes, il le dédie à Trinity College. Cambridge lui décernera le 11 juin 1664 le degré de M. D. qu'il tenait déjà d'Oxford⁶. Lorsque le Master de Trinity, Dr Pierson, et les fellows, décident de donner quelques uns de leurs livres pour enrichir la bibliothèque du Collège, nous trouvons son nom sur la liste⁷, et la bibliothèque conserve encore un certain nombre de

et 05.00.00 à partir de 1664; « half-dividend », en janvier et en août 1661 : 17.00.00, soit 34 livres, régulièrement, une fois par semestre, sauf dans le premier semestre de 1662 où il touche le dividende complet de 34 livres.

5. *A general Key to the Writings of the Poets of the last Age, wherein their beauties and excellencies are fairly and impartially pointed out and displayed, and their follies and blunders expos'd and ridicul'd in the Rehearsal*, London, 1723. Préface, p. vi : « Cowley... on whom he (le duc de Buckingham) bestow'd a gentle annuity during his life... »

5 bis. Cf. *Land Revenue Enrolments* (Kent), 1/114, f. 44 b. Nous sommes redevables à Mr. A. H. Nethercot de cette indication.

6. Cf. J. VENN. *Alumni Cantabrigienses*, vol. I, p. 407.

7. Un manuscrit de la bibliothèque de Trinity College (Ms. O. 14-20) contient cette résolution : « Nos infra scripti Magister et Socii Collegii Stae et Individuae Trinitatis Cant. communi consensu lubentique animo hosce libros publicae Colly Bibliothecae dono dedimus : neutiquam dubitantes, quin successores nostri in perpetuum hoc tam laudabile exemplum (quod et nos unanimi Magistri et seniorum vota atque decreto, quantum in nobis, iis com-

livres dont il lui a fait don en 1665 ⁸. Son testament, enfin, prouve nous le verrons, l'attachement de Cowley pour son collège.

**

Mais c'est aux environs immédiats de Londres qu'il veut s'établir, assez près de la ville pour ne pas perdre contact avec ses amis, assez loin pour avoir l'impression de la pleine campagne. Quelles ont été ses résidences ? Avec son élégante imprécision, Sprat parle de « deux ou trois villages sur les bords de la Tamise » ⁹. Les critiques se sont efforcés de préciser le nom de ces villages. Spence, dans ses anecdotes, déclare : « Lorsque Cowley se dégoûta de la Cour, il prit une maison d'abord à Battersea, puis à Barnes, puis à Chertsey : toujours plus loin de la ville » ¹⁰. Joseph Warton affirme de son côté qu'il habita d'abord une petite maison à Wandsworth, mais que, la trouvant trop près de la capitale, il la quitta pour Richmond, et finalement s'établit à Chertsey ¹¹. Il est possible que Cowley ait commencé par s'installer à Battersea ou à Wandsworth, mais aucune preuve n'en subsiste, et il serait bien imprudent de croire aveuglément les affirmations souvent risquées d'un Spence ou d'un Joseph Warton. Nous sommes sûrs, par contre, qu'il vécut à Barnes plus de deux ans et finit ses jours à Chertsey.

mendavimus) secuturi sint. » Sur 46 noms, celui de Cowley figure dix-septième.

8. Ce sont : Glandorpil, *Onomasticon Historiae Romanae* (Francofundi, 1539); Schotani, *Commentarius in Historiam Sacram Sulpitii Severi* (Franequere, 1662); Carolus Patin, *De Antiquis Numismatibus Romanis* (Paris, 1663); *Astrologia Gallica*... Joannis Baptistae Morini (Hagae Comitit, 1561). Ces livres portent tous : Trin. Col. A° Dmi, 1665. Abraham Cowley M. D. hujus Collegii Socius D. D. (D. D. = dedit).

9. SPRAT. *Op. cit.*, p. xv : « The Places that he chose for the seats of his declining Life, were two or three villages on the Bank of the Thames. »

10. *Anecdotes, Observations, and Characters, of Books and Men. Collected from the conversation of Mr. Pope, and other eminent persons of his time.* By the rev. Joseph SPENCE. Now first published from the original papers, with notes, and a life of the author, by Samuel Weller Singer, London, 1820, p. 286.

11. Joseph WARTON. *An Essay on the Genius and Writings of Pope* (5^e édition, 1806, vol. II, p. 44). W. STEBBING (*Some Verdicts of History reviewed*, p. 71) cite quatre noms : Deptford, Battersea, Barn-Elms et Chertsey (Sur la discussion de ces résidences, voir les *Notes and Queries*, VI, 1, p. 256 et VII, 3, pp. 48, 155, 372).

Il s'installe à Barnes dans une maison appelée Barn-Elms, fragment d'un vieux domaine où la reine Elisabeth avait installé sa laiterie ¹². La maison a du reste disparu depuis longtemps; seuls subsistent quelques murs des vieux jardins. Disparus aussi les ormes qui donnaient leur nom à la demeure. Ce sont ces ormes qui nous permettent, indirectement, de fixer avec quelque précision la date de l'arrivée de Cowley. Lorsque Mrs. Katherine Philips, ou, pour parler le langage de ses admirateurs, « l'incomparable Orinda », séjourna à Londres, à la fin de 1661 et au début de 1662, elle rendit visite à Cowley, et composa des vers : *Upon the graveing of her name upon a tree in Barn-Elms Walks* ¹³. Ajoutons qu'elle a écrit aussi une ode pindarique tout à fait à la manière de Cowley sur la retraite de notre héros : *Upon M. Abraham Cowley's Retirement*, vraisemblablement à l'occasion de cette visite ¹⁴. Orinda étant repartie pour Cardigan en mars, nous pouvons donc conclure qu'il a émigré à Barnes dès les tout premiers mois de 1662, c'est-à-dire presque tout de suite après l'échec de *Cutter of Coleman Street*. Et ceci s'accorde parfaitement avec ce que nous apprend Sprat de sa précipitation à fuir la ville ¹⁵. La désillusion amère l'a entraîné aux décisions hâtives.

En fait, bien que nous ayons de lui une lettre adressée à son ami Evelyn, où il célèbre les plaisirs du jardinage ¹⁶, le séjour de Barn-Elms ne lui convient pas. La Tamise toute proche y fait régner une humidité malsaine dont il ne tarde pas à ressentir les fâcheux effets. Dans le courant de l'année 1663, une fièvre le prend, qu'il traîne de longs mois ¹⁷, et dont il ne se remettra

12. Cf. William HOWITT. *Homes and Haunts of the most eminent British Poets*, 3^e édition, 1857, p. 44.

13. G. SAINTSBURY. *Minor Poets of the Caroline Period*, vol. I, p. 583. La première édition (non autorisée) des poèmes de Mrs. K. Philips est de 1663. La date de son séjour à Londres et l'incident de sa visite à Barn-Elms, se trouvent dans l'article qu'Edmund Gosse a consacré à « *The Matchless Orinda* », dans ses *Seventeenth Century Studies*, p. 241. Nous n'avons aucune raison de ne pas accepter ses affirmations.

14. SAINTSBURY. *Op. cit.*, p. 575.

15. SPRAT. *Op. cit.*, p. xli. « ... Out of haste to be gone away from the tumult and noise of the City, he had not prepar'd so healthful a situation in the country, as he might have done, if he had made a more leasureable choice. »

16. Lettre à Evelyn du 29 mars 1663 sur laquelle nous reviendrons (au British Museum. *Stowe Mss.*, 755, p. 13).

17. SPRAT. *Op. cit.*, p. xli : « A dangerous and lingring fever. »

jamais complètement. Il est si gravement atteint que ses jours paraissent en danger. Pepys note dans son journal, à la date du 16 novembre : « Je suis rentré à pied, en lisant un petit recueil de nouveaux poèmes de Cowley, que son frère m'a donné. Abraham est encore, semble-t-il, très malade, mais il a des chances de se tirer d'affaire » 18. Il guérit en effet, mais la convalescence ne fait que de lents progrès puisque John Evelyn, qui lui rend visite le 2 janvier 1664, parle de sa maladie comme d'une chose toute récente 19.



Aussi ses amis se préoccupent-ils de lui procurer une résidence plus favorable à sa santé. Leurs efforts aboutissent, au printemps de 1665, à son installation dans un village des environs de Londres, à Chertsey. C'est là qu'il finira ses jours.

Quels sont les amis qui lui viennent ainsi en aide, et comment l'aident-ils au juste, c'est ce qu'il est, encore aujourd'hui, difficile d'établir. John Aubrey donne, dans son recueil de biographies, une version séduisante par sa vraisemblance et son allure vécue. Il raconte comment le duc de Buckingham, ayant appris qu'il se trouvait à Chertsey, parmi les terres de la reine-mère, une ferme de bon rapport, la loua et en fit don à Cowley :

Le duc de Buckingham entendant dire qu'il y avait à Chertsey une ferme d'environ... livres par an, propriété de la reine-mère, va trouver le Comte de Saint-Albans et les commissaires pour la prendre à bail. Ils répondirent que Sa Grandeur s'abaissait en leur prenant un bail. Rien n'y fit, il voulut l'avoir, le paya, le prit, et en fit généreusement don à son cher et subtil ami, M. Abraham Cowley, pour qui il l'avait acheté à dessein... 20.

Effectivement, nous savons que Lord Jermyn, devenu Comte de St. Albans, gérât les revenus de la reine-mère, en même temps que Sir Kenelm Digby, Sir Charles Herbert, Sir Henry Wood, Sir Robert Long et Sir Peter Baile. Le roi venait de les charger à nouveau, le 16 décembre 1664, d'administrer pour elle un certain

18. S. PEPYS. *Diary*, November 18. 1663, p. 228.

19. EVELYN. *Diary*, p. 263.

20. JOHN AUBREY. *Brief Lives, chiefly of Contemporaries...*, edited by Andrew Clark, Oxford, 1898, p. 189.

nombre de châteaux, de parcs, de terres « et plusieurs fermes » ²¹, et la reine, le 4 mars 1665, leur en confirmait la gérance ²².

La chose est donc plausible. Malheureusement, aucune pièce officielle ne vient l'appuyer, et il est très improbable que cette cession à Cowley de terres de la couronne n'ait pas été enregistrée. Il semble bien, comme l'expose Mr. A. H. Nethercot, que John Aubrey a commis une erreur, ou tout au moins une confusion.

Que Cowley ait habité Chertsey et qu'il y ait mené la vie de « gentleman-farmer », cela est indiscutable. Il parle lui-même dans une lettre à Sprat du 21 mai 1665, de son installation, de ses fermiers, de ses prairies ²³. Mais il n'y possédait pas le bail dont parle Aubrey. Un document découvert par Mr. A. H. Nethercot permet de préciser sa situation. Le 2 avril 1668, Thomas Cowley, frère et héritier d'Abraham, recevait l'assurance qu'il obtiendrait le bail de « Chertsey Manor » connu sous le nom de « Chertsey Beamond », à l'expiration du bail en cours ²⁴. Or, le bénéficiaire de ce bail, depuis le 29 janvier 1660, n'était autre que John Hervey, dont nous avons vu l'amitié pour Cowley ²⁵. Ne pouvons-nous pas en conclure que c'est bien à John Hervey que notre héros a dû de venir à Chertsey? Hervey lui avait cédé tout ou partie de son bail, lui faisant ainsi une charité déguisée. Quant à Thomas, il est vraisemblable que, s'étant installé à la place de son frère, il comptait reprendre ce bail pour son compte quand il arriverait à expiration.

John Hervey et Lord Jermy, son cousin, semblent d'ailleurs avoir été à cette époque les plus actifs protecteurs de Cowley. Dès 1663, en effet, les ressources du poète s'étaient accrues d'une manière appréciable, grâce à leur entremise et à leur complaisance ²⁶. Car Hervey avait reçu le 25 février 1660/1, la cession d'un autre domaine d'Henriette-Marie, le manoir de « Old Court », dans le Kent, aux environs de Greenwich. Or, ce même manoir est attribué, sur la demande de Lord St. Albans, « at his Suit and

21. *State Papers. Domestic Series*, vol. 106, p. 103.

22. *Ibid.* Entry Book 17, p. 96.

23. La lettre est citée par Johnson, dans sa *Vie de Cowley*, p. 12.

24. Cf. *Land Revenue Enrolments* (Kent...), 1/115, v. 23.

25. *Ibid.*, 1/114, ff. 72b-74b.

26. C'est encore à Mr. A. H. Nethercot que nous devons la découverte de ce document.

Nomination », à « Abraham Cowley, of the City of London, Esq. », le 1^{er} janvier 1661/2, et l'acte est définitivement signé le 20 janvier 1662/3 ²⁷. Il avait évidemment fallu pour cela le consentement de Hervey, et il s'agissait vraisemblablement d'une cession, officiellement enregistrée, mais semblable à celle de « Chertsey Beamond ». Ce qui tendrait à le prouver, c'est que, lorsque le bail passe entre d'autres mains, le 15 juillet 1676, c'est le nom de Hervey que l'on trouve, et non celui de Cowley ²⁸. Le poète devait, en somme, avoir sous-loué le fermage. En tous cas, la preuve est faite que, dès 1663, ses amis s'étaient occupés de lui plus qu'on ne le croyait jusqu'ici, et qu'il se trouvait, dès cette date, largement pourvu.

Son aisance se trouve encore augmentée, au moment même où il devient l'hôte de Chertsey, grâce à Lord Jermyn. Une des précieuses notes manuscrites de William Oldys nous a permis de retrouver dans les archives du Record Office, des documents ayant trait à la cession de terrains, à Londres cette fois, au bénéfice de Cowley ²⁹. Il s'agissait d'élever sur un des côtés de St. James's Park, treize ou quatorze belles maisons où auraient logé les courtisans. Le 14 août 1663, Lord Jermyn adresse au roi une pétition dans laquelle il expose que si l'on doit y édifier une série de résidences pour la noblesse, il faut accorder à ceux qui s'en chargeront la possession du sol et le droit de le transmettre à leurs héritiers ³⁰. La pétition est favorablement accueillie, et, ayant acquis le droit de bâtir sur les terrains en question, il le cède à Cowley et à Baptist May ³¹. Le 23 septembre 1664 ceux-ci reçoivent donc plusieurs parcelles de terrain sur l'emplacement de « St. James's Piazza » ; ils devront y construire des maisons

27. *L. R. Enrolments*, 1/114, f. 22.

28. *Ibid.*, 1/117, f. 51.

29. Oldys parle de « certain parcells of land within St. James's Park joyning to the Pall Mall, which was granted to Abr. Cowley Esq. and Baptist May, to them and their heirs, April 1. 1665, as appears in the Hanaper Books of that year. »

30. *State Papers. Dom. Series*. Charles II, Entry Book 13, p. 340.

31. Ce Baptist May, royaliste notoire, avait reçu en 1660 le poste de « Registrar in the Court of Chancery ». En avril 1665, il est nommé « Keeper of the privy Purse ». Ses ennemis l'accusaient de fournir au roi ses menus plaisirs, et Pepys l'appelle crûment « a court pimp ». Il était cependant l'ami de John Evelyn.

conformes au modèle qui leur sera fourni, et ils auront à payer un loyer de 80 livres³². Le 5 janvier 1665, le roi demande que le décret soit présenté à sa signature³³. Le 7 février le décret est prêt³⁴. Mais l'affaire traîne en longueur, et Jermyn s'impatiente. Le 25 mars, Henry Bennet, devenu Lord Arlington, écrit au Lord Chancelier que sa Majesté ordonne d'apposer le sceau au décret sans plus tarder, même s'il n'a pas encore reçu l'approbation du Lord Trésorier³⁵. Le 1^{er} avril, le décret paraît enfin, accordant à Cowley et à Baptist May la possession de terrains assez vastes, minutieusement délimités, à charge d'y construire des maisons qui ne dépareront pas l'ensemble du quartier et ne seront pas une gêne pour la demeure royale de St. James³⁶.

Quels avantages Cowley a-t-il retirés de cette spéculation ? Nous ne saurions le dire, car nous n'en trouvons plus trace, ni dans la vie du poète, ni dans son testament. Peut-être n'y a-t-il rien gagné, et a-t-il perdu ses droits en ne payant pas la redevance convenue (car une clause indique que si elle n'est pas payée quarante jours après l'échéance, le bail est considéré comme nul). Peut-être a-t-il vendu son option. Cette affaire demeure pour nous, en tous cas, une preuve nouvelle, après tant d'autres, de l'amitié active et de l'attachement de Lord Jermyn pour Cowley. Elle montre aussi la prospérité matérielle dont ce dernier jouit à l'époque, puisqu'il pouvait envisager de faire construire à ses frais des habitations de luxe. Sans être riche, il lui devient possible de mener, selon ses goûts, une existence indépendante et confortable.

Mais là ne se limitaient pas ses ressources. Il jouissait, depuis la fondation de la troupe d'acteurs du duc d'York par Davenant, d'une autre source de revenus, restée jusqu'ici quelque peu mystérieuse. Nous savions par son testament qu'il possédait une action de ce théâtre, puisqu'il la lègue à John Hervey. Les archives du Record Office contiennent deux documents, précisément relatifs à

32. *State Papers, ibid.* Entry Book 16, p. 225.

33. *Ibid.*, p. 313.

34. *Ibid.* Entry Book 72, p. 490.

35. *State Papers, Ibid.*, vol. 116, p. 7.

36. Mr. A. H. Nethercot ayant lui aussi découvert le document et devant le détailler tout au long, nous avons jugé inutile d'en refaire ici l'analyse.

ces legs, qui apportent sur la question des renseignements intéressants 36bis.

En 1691 s'engageait un procès entre le jeune Alexandre Davenant, et « dame Elizabeth Harvey, widow », à laquelle John Hervey avait légué en mourant cette action. Alexander Davenant essayait de rentrer en possession d'une somme de mille livres par laquelle il venait de racheter cette action à dame Elizabeth Hervey, affirmant que Cowley n'aurait pas dû en disposer (il ne s'agit d'ailleurs que d'une moitié d'action). La famille Hervey, par contre, maintenait ses droits au legs de Cowley.

Au dire d'Alexander Davenant, Cowley aurait reçu le revenu de cette demi-part comme prix de sa collaboration avec Sir William :

Abraham Cowley étant un homme d'esprit, versé dans la poésie, et très lié avec Sir William Davenant..., celui-ci fit appel à son aide et à son jugement pour écrire, corriger, et fournir des tragédies, des comédies, et d'autres divertissements poétiques pour la scène, et, en récompense, pour la peine dudit Mr. Cowley, il autorisa... Mr. Cowley ou toute personne qu'il désignerait, mais seulement avec son consentement, à prendre ladite demi-part sur les bénéfices de ce théâtre durant la vie dudit Sir William Davenant, part qui lui fut continuée, après la mort de Sir William Davenant, jusqu'à sa propre mort... (ce dernier point est d'ailleurs faux, puisque Cowley mourut en 1667 et Davenant en 1668).

Mais, ajoute Alexander Davenant, cette demi-part n'appartenait à Cowley qu'autant qu'il rendait des services au théâtre, et il n'avait aucunement le droit d'en disposer après sa mort. Le plaignant explique ensuite comment Cowley « étant de son vivant débiteur vis-à-vis dudit John Harvey pour une somme de trois cent livres ou telle autre somme », John Hervey avait obtenu de toucher en son lieu et place le produit de cette demi-part, et, continuant après la mort du poète, avait finalement « emboursé » une somme supérieure à celle qui lui était due.

A quoi Elizabeth Hervey répond en protestant du droit de Cowley à disposer comme bon lui semblait de sa demi-part. Si nous l'en croyons, cette part devait être assez considérable, car « il

36 bis. Chancery Office, C. 8. 348/95 et C. 8. 560/39. Mr. A. H. Nethercot les signale le premier, et les donne en appendice. Nous n'aurons donc pas besoin de les citer tout au long à notre tour.

devait avoir, et eut toujours trois livres par jour pour tous les jours où les acteurs jouaient dans ledit théâtre ».

Nous ne connaissons pas l'épilogue du procès, qui paraît avoir été abandonné ³⁶ *ter*, mais les conclusions que nous pouvons en tirer, en ce qui concerne Cowley, ne manquent pas d'intérêt. Il semble qu'il ait secondé Davenant dans sa besogne de directeur de théâtre, et c'est là une activité nouvelle que nous lui découvrons. La seule preuve que nous en gardions, est d'ailleurs le *Cutter of Coleman Street*, effectivement représenté sur la scène de Davenant, en décembre 1661. Après son départ pour la campagne, sa collaboration dût se ralentir, mais Davenant était sans doute heureux d'aider son ancien camarade d'exil.

Et cette aide, même si Cowley en a surtout profité pour se libérer d'une dette, a certainement été la bienvenue pour lui. Il est difficile d'évaluer avec précision les revenus qu'il pouvait retirer de sa part, mais ils devaient être appréciables. Alexander Davenant indique que le théâtre avait rapporté à Sir William « des bénéfices considérables », lui-même avait racheté la demi-part pour mille livres, et le chiffre de trois livres par jour de représentation, cité par Elizabeth Hervey, s'il est exact, devait en fin d'année constituer une somme que Cowley ne pouvait pas dédaigner.

A la lumière des nouveaux documents que nous avons étudiés, l'estimation de son revenu à 300 livres paraît nettement inférieure à la réalité, et Spence, quand il avance ce chiffre, se laisse visiblement impressionner par la réputation proverbiale de pauvreté des poètes ³⁷. Lorsque, dans un de ses *Essais*, Cowley apprécie la somme de confort que l'on peut se procurer avec un revenu de 500 livres, ne nous donne-t-il pas lui-même une indication précieuse ³⁸? Il lui est enfin possible de réaliser son rêve chéri, et d'unir à Chertsey, selon la formule célèbre, « otium cum dignitate ».

³⁶ *ter*. La seule pièce se rapportant à l'affaire est une assignation adressée à dame Elizabeth Hervey, le 13 janvier 1692 (Chancery Orders, A. 1691, 384).

³⁷ J. SPENCE. *Anecdotes...*, p. 13 : « Cowley's allowance at last was not above 300 a year. J. WARTON (*Essay on Pope...*, II, p. 44) est du même avis. Par contre, R. BELL (*Lives...*, p. 76), veut que ces 300 livres s'ajoutent à ce que sa ferme lui rapportait.

³⁸ *Of Greatness*, II, p. 431.

Il s'installe dans sa nouvelle demeure au printemps de 1665; car le 21 mai il écrit à Sprat pour lui donner des nouvelles de son installation et l'inviter à venir le voir ³⁹. Il y habite une maison appelée « Porch House ». La maison subsiste, mais le porche a disparu, et on la connaît sous le nom de « Cowley House ». Une plaque rappelle le séjour qu'il y fit ⁴⁰. La demeure est de dimensions modestes, mais sur le côté elle a un grand jardin, et derrière s'étendent de vastes prairies plates coupées par le ruisseau « The Bourne ». Au delà, St. Anne's Hill, dont Cowley parle dans sa première lettre à Sprat, domine tout le pays. Un correspondant du *Gentleman's Magazine* mentionne un joli pavillon que Cowley avait fait construire, et un banc favori sous un sycomore au bord de l'eau ⁴¹. James Thorne, un siècle plus tard, décrit ainsi l'intérieur de la maison :

Un beau vieil escalier d'ébène, avec rampe, et une ou deux chambres lambrissées, qui restent à peu près telles que du vivant de Cowley, comme aussi le cabinet de travail du poète, petite pièce donnant sur les prairies du côté de St. Anne's Hill, et la chambre où il mourut, sur la route ⁴².

II

Son séjour à Porch House avait assez mal débuté :

Le soir même de mon arrivée, je pris un si gros rhume, avec un catarrhe, que je dus garder la chambre dix jours et, deux jours plus tard, je me meurtris tellement les côtes en tombant, que je ne puis encore me remuer ni me retourner dans mon lit. Telle est ma fortune ici, pour commencer. En outre, je ne puis pas obtenir d'argent de mes

39. Citée par JOHNSON. *Life...*, p. 12, ainsi que nous l'avons déjà dit.

40. Cf. A. C. JUDSON. *Cowley in Arcadia (The Sewanee Review*, vol. XXXI, p. 220..., 1923). L'inscription s'inspire du vers de Pope dans *Windsor Forest* : « Here the last accents flowed from Cowley's tongue. »

41. *The Gentleman's Magazine*, March 1797 (vol. 67, p. 199). En 1792, un autre correspondant décrivait Porch House en termes moins favorables (vol. 62, 28 janvier 1792) : « The house is now in a very ruinous state, and has not been inhabited for many years but it never could have been a good one. In Cowley's time, there were several duck-ponds, and the garden must have been often overflowed from a small river immediately next to it, which runs from Windsor Great Park, and disembogues itself into the Thames at Chertsey... »

42. JAMES THORNE. *Handbook to the Environs of London...*, 1876, p. 91.

fermiers et mes prairies sont dévorées, chaque nuit, par le bétail qu'y mettent mes voisins. Ce que cela veut dire, ou deviendra avec le temps, Dieu le sait : si c'est un présage, cela ne peut finir par rien de moins que la pendaison... 43,

écrit-il à Sprat, le 21 mai 1665.

Prenant trop au sérieux cette lettre où cependant l'humour perce à chaque ligne, Johnson y trouve l'expression d'une désillusion amère. Le citadin endurci, pour qui vivre loin de Fleet Street était souffrir l'exil, ne peut comprendre que Cowley se soit plu dans la solitude agreste de Chertsey. Et, sans doute, Cowley ne trouva-t-il pas à la campagne un bonheur parfait, exempt de tout souci. Comme il nous le confie en se moquant doucement de lui-même, ses illusions lui sont vite enlevées 44. Mais s'il est vrai que la solitude, dont il a fait son épouse, ne lui a apporté « ni la riche dot, ni la vie tranquille » qu'il en attendait, il n'a aucun regret de sa décision : « Je ne me repends pas de la voie que j'ai prise, et je n'en change pas » 45. Nous ne pouvons suivre dans leurs conclusions les critiques qui attribuent son amour de la campagne au dépit, et dire avec Howitt :

Toutes les fois qu'il avait des ennuis à la Cour, cette passion pour la solitude s'emparait de lui sans tarder..., s'étant convaincu qu'il aimait la campagne, il décida de passer à la pratique et se rendit ainsi à Barn-Elms 46.

Cet amour est sincère chez lui, et date de longtemps. Nous en avons trouvé l'expression première dans *A Vote*, écrit alors qu'il n'avait pas encore dix-huit ans. Il le redit dans *The Wish*, publié en 1647 dans le recueil *The Mistress*. A vrai dire, cet engouement paraît surtout littéraire. Les paradis pastoraux de Sidney et d'Honoré d'Urfé, et plus encore les souvenirs de l'âge d'or antique hantent sa mémoire. Lorsque à Barn-Elms, puis à Porch-House, il célèbre dans ses *Essais* les bienfaits de la solitude et de l'obscurité, il ne se lasse pas de citer Horace, Martial, Virgile, et d'exprimer avec enthousiasme leurs idées.

43. Lettre à Sprat, citée par JOHNSON (*Life...*, p. 12).

44. *The dangers of an Honest man in much Company*, II, p. 446, l. 33.

45. *Of Myself*, II, p. 459, l. 18...

46. HOWITT. *Op. cit.*, p. 42.

Mais nous pouvons affirmer qu'il aime la campagne, la vie calme et studieuse qu'on y mène, d'un amour personnel, sincère, et non seulement à travers les livres. Il ne serait pas resté si fidèle à cet idéal, et ne l'aurait pas si heureusement célébré, s'il avait simplement imité des modèles littéraires. Il en a trouvé l'instinct en lui. Sa nature sérieuse, timide, l'éloignait de la vie active, et le destinait à la contemplation solitaire. Aussi, lorsque le sort a fait de lui l'hôte de Barn-Elms et de Chertsey, il s'est appliqué à vivre son rêve. Forcée au début, sa retraite n'a pas tardé à devenir volontaire, et la mélancolie chagrine des premiers temps a vite fait place à une acceptation souriante de son sort. Adaptation résignée d'abord, puis joyeuse, telles sont les deux étapes par lesquelles il a dû passer. Et nous croyons Sprat lorsqu'il affirme :

Bien qu'il ait reçu de fréquentes invitations à reprendre son rôle actif, il ne prêta jamais l'oreille aux offres les plus tentantes de profits et d'honneur. Ses visites à la Ville et à la Cour étaient très rares, ses séjours à Londres étaient ceux d'un voyageur de passage et non d'un habitant 47.

Moins que jamais après 1660, d'ailleurs, la vie de cour ne pouvait lui plaire. Le spectacle prolongé de la Cour anglaise et de la Cour française, l'une « militante », l'autre « triomphante » ne l'avait pas séduit pendant son exil. Il n'avait fait, suivant sa propre expression, « qu'ajouter la confirmation de la raison à ce qui était auparavant un penchant naturel » 48. Ce dût être pis encore lorsqu'il vit, à partir de 1660, Charles II et ses courtisans se lancer éperdument à la poursuite du plaisir dont ils avaient été si longtemps privés, et ouvrir l'ère de licence qui rend l'époque tristement célèbre. La grossièreté de mœurs et de langage, l'immoralité, l'irrégion des « roués » de la Restauration, devaient profondément heurter son sens inné de la modération et ses convictions les plus chères. Tout bourgeois qu'il est, il a plus de finesse et de distinction que l'aristocratie de son temps. L'air de la Cour lui devient irrespirable, et, même en ne tenant pas compte de

47. SPRAT. *Op. cit.*, p. xv.

48. *Of Myself*, II, p. 458, l. 18...

l'accueil qu'il en avait reçu, on comprend qu'il l'ait fuie et qu'il n'ait plus voulu y retourner.

Ne voyons donc pas, dans ces dernières années de sa vie, des années uniformément sombres, une sorte de second exil maussade. A la période anxieuse du début, attristée par l'attente vaine de la récompense escomptée, succède une ère de bonheur calme. A partir du moment où il s'installe à Barn-Elms il commence à être véritablement heureux. Si bien que la vie l'a servi au moment où elle paraissait le desservir le plus. Sa retraite forcée tue en lui le poète courtisan, l'ambitieux qui avait choisi pour devise

« What shall I do to be for ever Known? »,

et dont les intentions devaient toujours lutter contre les instincts. Elle lui permet de devenir l'homme simple et sincère que de trop rares poèmes nous avaient fait deviner, et d'affirmer librement sa personnalité. Jamais sa vie intellectuelle et morale n'a été plus active.

Gardons-nous, d'autre part, d'y voir des années de décadence, diminuées par l'âge ou la maladie. Ce sont au contraire des années de bel épanouissement, au cours desquelles Cowley atteint à la pleine maîtrise de son talent.



Il ne vit aucunement en misanthrope, dans une solitude revêche. La solitude qu'il aime et qu'il adopte revêt au contraire tous les charmes de la vie de société, sans en subir les inconvénients. Elle n'exclut pas tout commerce avec les hommes, mais elle lui permet de choisir parmi eux, et de n'être point troublé par les autres. Elle ne lui interdit pas de se rendre à Londres, si la fantaisie lui en vient. Ainsi Pepys rapporte, le 8 décembre 1666, un dialogue entre Charles II et l'audacieux Tom Killigrew, qu'il tient d'un certain Mr. Pierce. Et ce Pierce le tenait lui-même de Cowley qui avait assisté à la scène⁴⁹. Notre solitaire fréquente donc encore la Cour de temps à autre.

49. PEPTS. *Diary*, December 8th 1666 : « ... Mr. Pierce did also tell me as a great truth, as being told it by Mr. Cowly, who was by and heard it, that... »

Il préférerait assurément recevoir chez lui les visites de ses amis. Il mène la vie de ses rêves, calme et intellectuelle, au centre d'un petit cénacle d'amitiés fidèles. Fait caractéristique, nous retrouvons dans son âge mûr presque toutes les figures connues de ses amis d'enfance. « Ses amitiés étaient inaltérables. Les familiers de sa jeunesse étaient ses amis les plus intimes au jour de sa mort », dit Sprat ⁵⁰, et les trop rares renseignements qui nous sont parvenus sur cette période confirment cette parole. C'est Martin Clifford, à qui en 1659 il demandait d'intercéder pour lui auprès du marquis d'Ormonde et qui est son correspondant le plus régulier ⁵¹; c'est Scarborough, auquel il doit tant, et qui écrira un poème sur sa mort; c'est le duc de Buckingham qui, d'après des témoignages contemporains, lui demande de collaborer au « Rehearsal » ⁵², et avec le duc, son ami intime, Saint-Evremond, qui trouve son exil moins lourd dans la compagnie des hommes d'esprit, parmi lesquels Cowley se trouve cité, avec Waller ⁵³. C'est naturellement Jermyn, à qui il voulait dédier ses *Essais* ⁵⁴, Davenant, qui, nous l'avons vu, accueille son *Cutter of Coleman Street*, et lui donne une action de son théâtre ⁵⁵.

A ces amitiés éprouvées par le temps, s'en ajoutent de plus récentes. Il avait fait la connaissance d'Evelyn à Paris et il l'avait retrouvé dans le groupe des savants de Gresham College. Peut-être même avait-il vécu quelque temps non loin de lui, aux environs de Deptford. Il devient, à la Restauration, son disciple en matière de jardinage, et entretient avec lui des relations suivies. Une lettre de Barn Elms, du 29 mars 1663, nous montre Cowley horticulteur, semant les graines que lui a envoyées Evelyn et lui deman-

50. SPRAT. *Account...*, p. xxxvi.

51. *Ibid.*, p. xxx.

52. *Poems... written upon several Occasions, and to several Persons*, by Edmund Waller, Esq. the 8th edition, with additions. To which is prefix'd the authors Life, London, 1711, p. xlvii. « It is said he (Waller) had a hand in the Rehearsal, with Mr. Clifford, Mr. Cowley, and some other Wits, and that it was at first written as a comment on several plays; but the duke thinking the method was too grave, and the raillery not piquant enough took his hints from thence, and turn'd the comment into a Comedy. »

53. L'éditeur de la huitième édition des *Poèmes* de Waller, en 1711 (p. xlvii), affirme que Saint-Evremond se plaisait dans le commerce de Waller et de Cowley « of whom he had a great opinion ».

54. SPRAT. *Op. cit.*, p. xxxii.

55. Cf. le testament de Cowley.

dant conseil ⁵⁶. Le 14 mai 1663, Evelyn note dans son Journal : « Diné avec Lord Mordaunt, et de là à Barnes, pour rendre visite à mon excellent et savant ami, Abraham Cowley » ⁵⁷. Il s'y rend de nouveau le 2 janvier 1664 pour prendre de ses nouvelles ⁵⁸. Lorsqu'il publie, en 1666, la seconde édition de son *Kalendarium Hortense*, il le dédie à Cowley, et après lui avoir dit : « Monsieur, ce calendrier des jardins est vôtre, en souvenir de l'honneur que vous lui avez fait, lorsque vous avez bien voulu interrompre vos plus nobles transports, et trouvé ce livre digne d'être transcrit par vous... », il le loue de sa vie retirée, de sa solitude sagement agrémentée de livres et de méditations : « et par dessus tout des amitiés choisies et savantes dont vous jouissez : qui ne voudrait, comme vous « *cacher sa vie* ? » ⁵⁹. Et Cowley le remercie par une longue lettre, moitié en prose, moitié en vers qui paraît dans le livre d'Evelyn, après l'épître dédicatoire, et qui figurera parmi ses propres *Essais* sous le titre *The Garden*. Le 12 mars 1667, Evelyn le prie de composer une ode en l'honneur de la Société Royale, pour accompagner le livre de Sprat :

Supposez que votre excellent ami soit en train de publier des éloges de la Société Royale et, en étudiant ses premiers progrès et les avantages de son dessein, veuille lui attirer quelque respect dans le monde ? Mr. Cowley ne se sentirait-il pas inspiré ? La couronne la plus héroïque ne viendrait-elle pas ceindre ses tempes ? Pourrait-il souhaiter un sujet plus noble ou plus fécond, pour les airs les plus harmonieux et les plus éclatants échos, pour les notes les plus douces ou les plus vives de sa lyre pindarique ? ⁶⁰.

L'intimité de ces deux hommes ne nous étonne pas. Evelyn nous apparaît comme un esprit curieux, réfléchi. Les problèmes les plus divers l'intéressent, et la science surtout l'attire. Mais la culture antique a sur lui une prise égale et fait de lui un humaniste raffiné. Enfin, l'amour de la nature familière lui donne le goût des jardins : autant de traits qui rappellent Cowley. Seulement, grâce à sa fortune, il peut réaliser ce que notre poète a dû

56. Lettre conservée au British Museum (*Stowe Ms.*, 755, f. 13).

57. EVELYN. *Diary and Correspondence*, éd. Bray, p. 260.

58. *Ibid.*, p. 263.

59. *Kalendarium Hortense; or The Gardener's Almanac...* by John Evelyn esq., the 2d ed., 1666.

60. EVELYN. *Diary and Correspondence*, pp. 629, 630.

se contenter de convoiter. C'est bien ainsi que l'essai *The Garden* nous le représente :

Tu es heureux, toi qui as reçu de Dieu
Le choix total de ton propre bonheur :
Encore plus heureux, parce que tu as reçu
La sagesse, et que tu fais le meilleur choix.

Au point de vue littéraire, l'amitié sur laquelle nous sommes le mieux renseignés est celle d'une femme, Katherine Philips, l'incomparable Orinda. Cette amitié date peut-être d'avant la Restauration, du séjour de Cowley en Angleterre, entre 1655 et 1659. Nous avons déjà parlé de la visite d'Orinda à Barn Elms, et de son ode sur la retraite de Cowley, où elle s'applique à pindariser selon les règles données par le poète. Après avoir quitté la capitale, elle va passer quelques mois à Dublin, et là elle a la fierté de recevoir des poèmes inédits de Cowley qu'elle s'empresse de faire circuler. Elle écrit à Poliarchus (pseudonyme de Sir Charles Cottrell dans la « Society of friendship » dont elle était l'âme) le 20 août 1662 pour lui annoncer l'envoi de sa tragédie *Pompey*, « et, parce qu'il n'y a rien là de très tentant, je vous enverrai quelques traductions de Virgile par M. Cowley » 61.

Nous la voyons suivre de très près les publications du poète car, dès le 13 octobre 1663, elle déclare ne pas se fier au jugement populaire sur *Pompey*, « croyant, avec Mr. Cowley, que les créatures de la scène (c'est-à-dire les pièces) sont soumises au hasard aussi bien que tous les êtres », claire allusion à la préface de *Cutter of Coleman Street* qui venait de paraître 62. Elle fait plus; elle s'intéresse d'une manière active au sort de Cowley, et fait agir en sa faveur ses nobles relations. A la fin d'une lettre adressée à une mystérieuse « Berenice », nous trouvons en effet : « Je suis très heureuse du succès de Mr. Cowley, et je m'y intéresse au point de remercier votre Grâce pour la part que vous y avez prise » 63. La lettre est datée « June 25, Priory of Cardigan » sans

61. *Letters from Orinda to Poliarchus*, London, 1705 (publiées par Bernard Lintott), p. 68. Ce point est mentionné par E. Gosse dans son article déjà cité sur Orinda (p. 249).

62. *Ibid.*, p. 194.

63. J. WILMOT. *Familiar Letters. With Letters written by the most ingenious Mr. Thomas Otway and Mrs. K. Philips...*, edited by Tho. Cheek. esq., London, 1697, p. 43.

indication d'année, et il est d'ailleurs bien difficile de dire à quel « succès » elle fait allusion. Un critique contemporain veut même qu'elle ait contribué au salut de son âme, et attribue à son influence bienfaisante la piété dont Cowley a fait preuve à la fin de sa vie, en recommandant à son exécuteur testamentaire de retrancher de son œuvre tout ce qui pourrait choquer la morale ou la religion ⁶⁴.

Cowley, de son côté, l'admire, et célèbre son talent par deux fois, dans une ode pindarique *On Orinda's Poems*, que l'éditeur des *Poems* de la poétesse, en 1663, met en tête du volume, et dans une élogie écrite au lendemain de sa mort, en juillet 1664 : *On the Death of Mrs. Katherine Philips* ⁶⁵. Il apprécie par-dessus tout sa vertu, sa haine du vice et de la laideur, son culte de l'amitié pure et désintéressée. Il retrouve en elle, avec joie, ses propres convictions morales et son idéalisme. Remarquons que c'est — à part sa mère — la première femme que nous trouvons dans sa vie. N'est-il pas bien significatif que ce soit justement la prêtresse de l'amour platonique, une femme qui ne conçoit l'amour que comme une union mystique des âmes, une passion dont les sens sont bannis?

Toutefois, le plus précieux des amis de Cowley dans cette période est celui dont nous avons tant de fois cité le nom : Thomas Sprat. Plus jeune de dix-sept ans que notre poète, il a sans aucun doute fait sa connaissance à Oxford. A Wadham College, il prenait un vif intérêt aux recherches scientifiques du groupe dont John Wilkins, Seth Ward, Christopher Wren et Ralph Bathurst étaient alors les membres les plus marquants, et que Cowley fréquentait ⁶⁶. Son admiration pour le génie poétique de son aîné ne tarde pas à se montrer, et il publie en 1659, une grande ode

64. Edmund ELYS. *An Exclamation... against an Apology written by an ingenious person for Mr. Cowley's lascivious and prophane Verses*, London, 1670, p. 14. « Mrs. Katherine Philips (I presume) by her acquaintance with Mr. Cowley was the instrument of the great and good God to excite him to that sense of piety, which he discover'd in the desire above mention'd that his works should be revised... »

65. Ces deux poèmes seront compris par Sprat dans les *Verses written upon several Occasions*, en 1668.

66. Dans sa *Vie de Sprat*, Johnson nous rappelle que Sprat était l'élève favori du Dr. Wilkins (*Lives of the Poets...*, vol. I, p. 387).

pindarique : *The Plague of Athens*, qui lui a valu le surnom de « Pindaric Sprat », et où se manifestait avec éclat l'influence de Cowley.

Mais déjà il avait affirmé plus directement son culte pour Cowley dans une ode monumentale : *Upon the Poems of the English Ovid, Anacreon, Pindar and Virgil, Abraham Cowley, in imitation of his own Pindaric odes*. Pendant treize longues strophes, il faisait, point par point, l'éloge du génie de Cowley, et des œuvres que renferme le volume de 1656 : les *Miscellanies*, *The Mistress*, les *Odes pindariques*, la *Davidcède*. Et cette ode a certainement été écrite dès 1656 (en réponse à celle où Cowley présentait son livre à la bibliothèque Bodléienne), comme l'indique le début de la première strophe :

Que la foule vulgaire des livres s'écarte,
Les plébéiens de la bibliothèque,
Qu'ils s'effacent devant les feuillets de Cowley
Pour qu'on les lie dans la salle sacrée...
... Que nulle main impie ne brise la chaîne,
Ou ne leur rende malgré eux la liberté...

Elle témoigne, au surplus, de toutes les ardeurs d'un néophyte, et Sprat confesse, en concluant, la jeunesse de sa foi en Cowley :

Retiens ta jeune ardeur pindarique,
Qui met ta plume toute en sueur.
Ce n'est encore qu'une enfant au maillot,
A peine est-elle sevrée,
Nourrie de l'incomparable exemple de Cowley... 67.

A la Restauration, Cowley a l'occasion de lui rendre service en lui procurant la place de chapelain du duc de Buckingham ⁶⁸, et

67. Cette ode, dont nous avons trouvé un manuscrit à la Bodleian Library (*Rawlinson Ms.*, a. 556, f. 17...) figure dans les *Miscellany Poems* publiés par Dryden en 1716 (vol. IV, p. 296). (C'est vraisemblablement cette exaltation sans réserve de l'œuvre de Cowley que le sévère Elys déplore (*op. cit.*, p. 6); son premier pamphlet a été écrit « after Mr. Cowley's Book (as I was credibly informid) had been publickly commended without exception by an eminent person then in Oxford ».)

68. *Dictionary of National Biography*, article Sprat. Nous avons trouvé cette indication dans les notes manuscrites de William Oldys : « A. Cowley

l'amitié du maître et du disciple ne fait que croître. Malheureusement, il ne subsiste de leur correspondance qu'une lettre, celle que cite Johnson, et où Cowley raconte sur un ton mi-sérieux, mi-plaisant, les péripéties de son installation à Chertsey ⁶⁹.

Nous trouvons un bel éloge de la prose de Sprat dans l'ode sur la Société Royale, que Cowley compose, nous l'avons dit, pour accompagner le livre de son ami, et surtout, nous voyons par le testament d'Abraham la confiance entière qui régnait entre eux, puisque c'est à Sprat que revient la mission délicate de classer et de réviser son œuvre. Nos regrets ne sont que plus vifs de ne pouvoir, faute de documents, pénétrer dans leur intimité, dans cette intimité que nous devinons à travers le testament de Cowley, et plus encore à travers la biographie de Sprat.

*
**

Tels sont ceux des amis de Cowley que nous avons pu identifier. Ils forment un groupe varié d'esprits de choix au milieu desquels notre poète a pu oublier ses déboires, et l'ingratitude du monde. Mais il ne se laissait pas endormir par les charmes de la campagne et de l'amitié. De 1660 à sa mort, en effet, un courant ininterrompu d'activités diverses témoigne de la vigueur de son esprit. Loin de marquer, comme nous l'avons dit, un appauvrissement, ces années révèlent la maturité triomphante de Cowley. Elles montrent l'étendue de son talent, tout ce qu'il était, tout ce qu'il aurait pu devenir. Nous ne trouvons plus seulement un poète ambitieux d'atteindre, au travers de la diversité des formules, la gloire littéraire, tendu dans un effort pénible, vers un but artificiel et toujours limité. Nous voyons se développer et éclater au grand jour les tendances profondes qui perçaient déjà dans les *Odes pindariques*. Une personnalité mûrie au contact de la vie prouve sa vigueur et son originalité dans une longue suite d'œuvres, ou d'ébauches d'œuvres, scientifiques et philosophiques.

Il reste certes poète de profession, comme le montrent les poé-

and Martin Clifford at the instance of their old acquaintance Geo. Villiers Duke of Buckingham to recommend him a chaplain fixed Dr. Sprat with him » (LANGBAIN. *Account*, p. 81).

69. Lettre, déjà citée, du 21 mai 1665 (JOHNSON. *Life of Cowley*, p. 12).

sies que lui dictent les circonstances. Lord Broghill, ami des poètes et poète lui-même ayant célébré les mérites de la *Davidéide*, dans une pièce de vers que nous avons eu la bonne fortune de retrouver ⁷⁰, Cowley répond par une ode : *Upon occasion of a Copy of Verses of my Lord Broghills*, où il se félicite d'avoir trouvé pareil défenseur ⁷¹. Par le ton plaintif et désabusé du début, cette ode s'apparente étroitement à *The Complaint*.

La bibliothèque Bodléienne se voit offrir, en 1662, un fauteuil (qui existe encore aujourd'hui) fait de morceaux du navire de Sir Francis Drake. Au cours d'une visite à Oxford, Cowley compose une ode pindarique : *Sitting and Drinking in the Chair made out of the Reliques of Sir Francis Drake's Ship*, et une épigramme : *Upon the Chair made out of Sir Francis Drake's Ship, presented to the University Library in Oxford, by John Davis of Deptford, Esquire* ⁷².

Samuel Tuke fait jouer en janvier 1663, et publie quelques mois plus tard ⁷³, une comédie imitée de l'espagnol : *The Adventures of Five Hours*, et Cowley le complimente dans une pièce de vers qui paraîtra en tête de la seconde édition ⁷⁴.

La reine-mère fait restaurer et embellir son palais de Somerset-

70. Elle est intitulée : « *To Mr. Cowley on his Davideis* », et se trouve dans la collection du marquis de Bath, à Longleat, avec la réponse de Cowley. Le marquis de Bath a bien voulu nous en communiquer une copie.

71. COWLEY. *Works*, I, p. 406. Il n'est peut-être pas indifférent de noter que Broghill était un des amis d'Orinda.

72. *Ibid.*, pp. 411 et 453. La pancarte présentant le fauteuil au public reproduit, au recto, l'épigramme en latin, et au verso la même épigramme en anglais, telle qu'elle figure dans les œuvres de Cowley. Voici l'épigramme latine :

« Orbe perenato, Solarisque aemula Currus
Quem valuit totum moscere, digna Polo,
Etigit hunc Postum sapiens rerumque perita,
Forman induta novam Pythagorea Navis.
Non poterat meritis tribui Navisque Dracique
Nobilius pretium, nobiliore Locus,
Nam sede Aeterna compostus uterque Quiete,
Et Dracus in Coelo Navis et Oxonis.

A. COWLEY (1662). »

73. S. Pepys y assiste le 8 janvier 1663. Le volume est enregistré le 2 mars. Cf. *A Transcript of the Stationers' Registers...*, II, p. 320.

74. *The Adventures of Five Hours*; COWLEY. *Works*, I, p. 440. Il est intéressant de noter que Tuke était le cousin d'Evelyn. Cowley le connaissait peut-être à ce titre.

House. Cowley se rencontre avec Waller pour lui faire sa cour, et les deux poèmes paraissent ensemble chez Herringman à la fin de 1664 ⁷⁵. Nous connaissons déjà les deux poèmes sur Orinda, et l'ode à la Société Royale.

Mais il semble que, même dans ces pièces suscitées par les événements du jour, la poésie cesse d'être pour lui un métier. Elle tend à devenir un mode d'expression de sa pensée véritable, et correspond maintenant à une réalité subjective. Son ode à la Société Royale, notamment, nous frappe par sa conviction et sa sincérité.

Nous trouvons ces qualités — presque nouvelles, il faut bien le dire, dans la poésie de Cowley — plus nettement marquées encore dans les vers que nulle cause extérieure ne motive, et qui naissent, pour ainsi dire, spontanément. Nous voulons parler de pièces comme son hymne *To Light*, et des nombreuses traductions de poètes latins où il va puiser ses règles de vie, paraphrases d'Horace, de Virgile, de Martial, de Claudien.

La plupart sont livrées au public en 1663 sous le titre *Verses lately Written upon several Occasions*, avec l'excuse d'une édition « pirate » à Dublin ⁷⁶, les autres seront incorporées au recueil composé par Sprat dans son édition de 1668.

L'expression littéraire la plus fidèle de l'état d'esprit de Cowley à cette époque n'est toutefois pas purement poétique. Nous la trouvons dans l'œuvre posthume : *Several Discourses by way of Essays, in Verse and Prose*. Les vers y alternent avec la prose, mais la prose y forme l'élément prédominant, et, à tous points de vue, le plus significatif. Cowley médite dans ces *Essais* sur les avantages que la retraite lui procure, et le sage bonheur dont il

75. Cf. *Transcript...*, vol. II, 2 novembre 1664 : « Entred for His copie under the hands of Mr. L'Estrange and Master Pulleyn, Warden, two copies of verses on her Matie Ye Queen Mothers new building at Somersett House, by Mr. Edm. Waller and Mr. Abraham Cowley. » Un recueil de poèmes manuscrits au British Museum (*Egerton Ms.* 669) les renferme tous deux. Celui de Waller, avec le titre : « *Upon her Majesties new buildings at Somersset House* », et celui de Cowley : « *The Speech of her Majesty the Queen Mothers Palace upon the reparation and enlargement of it by her Majesty.* »

76. L'éditeur est toujours Henry Herringman. Le livre est enregistré le 20 août 1663 (*A Transcript...*, II, p. 327). Voici la note de l'éditeur : « *Most of these verses, which the author had no intent to publish, having been lately printed at Dublin without his consent or knowledge, and with many, and some gross mistakes in the Impression, he hath thought fit for his justification in some part to allow me to reprint them here.* »

voudrait jouir. Il ne se lasse pas d'approfondir le problème de la vie heureuse, et en examine toutes les faces avec un plaisir toujours nouveau. Il nous y confie, avec une sincérité et une simplicité charmantes, la pensée intime des cinq ou six dernières années de sa vie. Il paraît bien difficile d'assigner à chacun une date exacte. L'un des premiers est assurément le dixième : *The danger of Procrastination*, écrit sous forme de lettre à un mystérieux « S. L. », où Cowley se justifie de son désir de retraite, et de ne pas attendre, pour le mettre à exécution, que toutes les circonstances soient favorables : « Je suis heureux que vous approuviez et encouragiez le dessein que j'ai de me retirer de tout le tumulte et de toutes les occupations du monde.. » dit-il au début 77. Il n'est donc pas encore installé à Barn-Elms, et cet essai remonte aux environs de 1662. Il est certain que *Of Myself* a été écrit le dernier. Il relie entre eux les différents essais en les ramenant à leur centre commun : l'explication de sa propre personnalité; et certaines expressions montrent clairement qu'il le considérerait comme la conclusion de l'ouvrage 78. L'essai dédié à Evelyn : *The Garden*, est fatalement contemporain de la seconde édition du *Kalendarium Hortense* (1666). Dans *The dangers of an Honest man in much Company*, il parle de son installation à Chertsey comme d'un événement déjà vieux — or nous nous rappelons qu'il y est arrivé au printemps de 1665 79 —. Enfin, la paraphrase d'une ode d'Horace qui accompagne l'essai *Of Greatness* renferme, comme l'indique un éditeur des *Essais*, A. B. Gough, une allusion à deux comètes dont l'une parut en décembre 1664 et l'autre en avril 1665 80.

C'est sur ces onze essais que repose aujourd'hui, pour une large part, la gloire littéraire de Cowley. Mais, à ses yeux, ils n'étaient

77. *The danger of Procrastination*, II, p. 452. Sur la chronologie des *Essais*, voir la mise au point de A. H. NETHERCOT. « *Abraham Cowley's Essays* », dans *The Journal of English and Germanic Philology*, vol. XXIX (January, 1930, p. 115...).

78. *Of Myself*, II, p. 455. Il parle de « these precedent discourses » et conclut : « Because I have concluded all the other Chapters with a copy of verses, I will maintain the Humour to the last. »

79. *The dangers...*, II, p. 443. Cf. surtout p. 446, l. 33 : « I thought when I went first to dwell in the country... »

80. *Abraham Cowley. The Essays and other prose writings*, edited by A. B. Gough, Oxford, 1915, notes, p. 311.

qu'un ouvrage sans importance, un délasement au sortir de préoccupations plus sérieuses.

La science surtout l'attire à cette époque. En 1662, il publie les deux premiers livres de son poème latin sur les plantes⁸¹, et il continue d'y travailler jusqu'à la veille de sa mort, puisque le sixième livre relate une épisode de la guerre avec la Hollande, en 1665. Ainsi que le dit Sprat, ces études « furent la tâche constante et ininterrompue de cette partie obscure de sa vie »⁸².

Mais nous savons que son intérêt pour la science avait pris, dès avant 1660, une autre forme que celle de cette botanique poétique. Nous avons vu Cowley s'unir aux savants qui voulaient fonder la science expérimentale, et préparer un projet de fondation d'un Collège scientifique. C'est vraisemblablement ce projet que les « invisible philosophers », ayant décidé de s'organiser officiellement, examinent dans leur réunion du 28 novembre 1660. Thomas Birch, l'historiographe de la Société, explique comment, après la conférence de Christophe Wren, ils se réunirent chez Mr. Rooke, « où, entre autres questions débattues, on discuta un projet de fondation d'un collège pour développer la science expérimentale physico-mathématique »⁸³.

Dans cette même réunion, ils dressent une liste des personnes connues comme désireuses et capables de se joindre à eux. La liste comprend quarante noms. Nous y trouvons celui de Cowley, ainsi que ceux de Scarborough, Waller, Evelyn, Denham. Les membres ainsi choisis sont peu à peu élus : Waller et Scarborough, par exemple, le sont le 2 janvier 1661. Cowley est proposé à son tour le 13 février, et élu le 6 mars, en même temps que Sir Henry Blount, le Colonel S. Tuke, Dr. Wallis et Dr. Glisson⁸⁴.

Or, le jour même où ses amis le proposent, son éditeur Henry Herringman fait enregistrer sa *Proposition for the Advancement*

81. *A Transcript...*, II, p. 310, June 1662. Abrahami Couleii, *Plantarum libri duo...*, enregistré pour Nathaniel Brookes.

82. SPRAT. *Account*, p. xxxviii.

83. *The History of the Royal Society of London for improving of Natural Knowledge from its first rise, in which the most considerable of those papers communicated to the Society, which have hitherto not been published are inserted in their proper order, as a supplement to the Philosophical Transactions*, by Thomas Birch..., London, 1756, p. 3.

84. *Ibid.*, pp. 4, 16 et 17.

of *Experimental Philosophy* ⁸⁵. Le texte est celui dont on parlait en 1659. Il avait suffi d'ajouter à la préface un paragraphe final où l'auteur soumettait officiellement « au Roi, au Parlement, au conseil Privé et à toutes les personnes qui voudraient aider le développement du savoir réel et utile » (real and useful learning), la création d'un « Collège Philosophique » ⁸⁶.

Le livre paraît en mars (et non en juin, comme le voudrait Birch) ⁸⁷. L'exemplaire de la première édition conservé au British Museum, en porte l'indication manuscrite ⁸⁸, et dès le mois d'avril on en parle. John Worthington, futur Master de Jesus College, Cambridge, écrit, le 1^{er} avril, à Hartlib : « Que veut dire la Gazette par la Proposition pour développer la Philosophie Expérimentale de Dr.^e Cowley? Que deviennent les « virtuosi » dont vous m'avez parlé? », et il revient sur ce sujet à deux reprises, le 28 mai et le 22 août ⁸⁹.

Le projet de Cowley n'aboutit pas, en ce sens qu'un collège des sciences n'a pas été fondé, mais son influence n'en a pas moins été considérable. Lorsque les membres de la Société de Gresham College mettaient sur pied leur programme, dit Sprat, « il parut un traité qui hâta fort son organisation et ce fut une proposition par Mr. Cowley de fonder un Collège Philosophique... » ⁹⁰. Irréalisable par ce qu'il supposait de générosité dans le public, et d'ardeur éducatrice chez les futurs membres du collège rêvé, ce projet a, sans aucun doute, hâté la constitution de la Société Royale, en attirant l'attention sur l'œuvre à réaliser et sur la Société existante à laquelle il s'adressait.

De fait la Société Royale s'organise, et reçoit deux chartes royales, l'une du 15 juillet 1662, l'autre du 22 avril 1663. Mais, entre

85. *A Transcript...*, I, p. 288.

86. *The preface*, II, p. 247.

87. BIRCH. *Op. cit.*, II, p. 222.

88. La date 1661 est biffée et remplacée par 1660, avec l'indication March (souvenons-nous que l'année ne commençait alors que le 25 mars).

89. *Worthington's Miscellanies...*, 1704, p. 243. La seconde lettre (p. 258) demande : « What doth the Society of Gresham College? Dr. Cowley's Book of Proposals for the founding a Philosophical College is dedicated to them. Et la troisième, p. 269 : « You told me you would take notice of doctor Cowley's design of a Pansophical College : the book was dedicated to the Society meeting at Gresham College. I do not hear it hath taken any effect. »

90. T. SPRAT. *History of the Royal Society...*, 1669 (édit. 1734, p. 59).

temps, Cowley a quitté Londres. Eloigné de la ville, il ne peut assister aux séances, et lorsque le Conseil dresse, le 20 mai 1663, la liste définitive des fellows, il n'y inscrit pas son nom⁹¹. Cowley se borne à s'intéresser de loin à la vie et aux travaux de la Compagnie. Il reste fidèle à son esprit, et lorsque Sprat, au début de 1667, lui demande de présenter au public son Histoire de la Société, il écrit avec enthousiasme et conviction son ode : *To the Royal Society*.

De son côté la Société Royale ne l'oublie pas, et quand, au cours de l'année 1664, elle songe à mettre les lettres anglaises sous la direction d'une Académie, elle fait appel à lui. L'idée était dans l'air depuis bien longtemps, puisque, dès 1572, s'était organisée une « Society of Antiquaries » qui avait reçu, en 1589, une charte d'Elisabeth sous le titre : « An Academy for the Studye of Antiquity and History ». Jacques I^{er} la dissout en 1604, mais c'est pour encourager Edmund Bolton dans son projet de fondation d'une « Academy, or College of Honour », et sa mort seule en arrête la réalisation⁹². Le séjour de l'aristocratie anglaise en France, le contact avec l'Académie fondée par Richelieu, l'*Histoire de l'Académie* de Pellisson, et sa traduction, en 1657, par H. Soame, et plus que tout le désir d'ordre et de règle qui est la marque de l'esprit nouveau, et que symbolise dans le domaine scientifique la Société Royale, ramènent la question à l'ordre du jour.

En septembre 1660 paraît une continuation de la *New Atlantis* de Bacon par un certain R. H. où se trouve décrite une Académie d'esprits choisis « qui veulent corriger toutes les erreurs des livres, et autoriser ces livres ; purifier de barbarismes et de solécismes notre propre langue, l'élever jusqu'à l'éloquence en réglant les termes et les expressions, de manière à rendre d'usage courant les mots, les proverbes et les locutions les plus significatifs, et les rendre exactement propres au style élevé, moyen ou

91. BIRCH. *Op. cit.*, p. 239.

92. « *An English Academy* », by B. S. Monroe (*Modern Philology*, Chicago, 1910, vol. VIII, pp. 107-123).

comique... » 93. En 1662, Roscommon se préoccupe « d'épurer le langage et de le fixer », et dans sa dédicace des *Rival Ladies*, en 1664, Dryden regrette que la langue ne soit pas soumise à des règles fixes, comme en France 94.

Ainsi, de tous côtés, viennent les suggestions. Elles aboutissent en décembre 1664 à la nomination par la Société d'un comité de vingt et un membres « pour améliorer la langue anglaise ». Des réunions mensuelles ou bi-mensuelles auront lieu chez Sir Peter Wyche à Gray's Inn. Sont chargés de constituer le comité Dryden Evelyn, Godolphin, Sprat, Waller, et Mr. Williamson 95. Mais cet effort n'aboutit pas, et nous ne saurions rien du rôle qu'y a joué Cowley, si trente-cinq ans plus tard Evelyn, dans une lettre à Pepys, ne nous avait, en rappelant cet échec, donné quelques détails. Le comité qui comprenait, outre les personnes déjà nommées, le duc de Buckingham, Martin Clifford et Cowley, se réunit trois ou quatre fois comme il avait été convenu. « Mais, par suite de la mort de l'incomparable Mr. Cowley, de l'éloignement et des inconvénients de l'endroit choisi, par suite de l'épidémie (la peste) et d'autres circonstances, il s'effrita et n'aboutit à rien » 96.

La tentative demeure comme un témoignage curieux d'une époque où les plus distingués des Anglais ont voulu se plier à la règle, et se soumettre à l'esprit classique tel qu'il régnait alors en France. Il est intéressant de trouver Cowley parmi eux.

Il était, nous le devinons, tout acquis à ce désir d'ordre, et, s'il avait vécu plus longtemps, il nous en aurait laissé la preuve. Car c'est, sans aucun doute, sur les instances du groupe de Gray's Inn qu'il avait entrepris d'écrire un *Discours sur le style*. Son intention était, d'après son biographe,

93. « *A Proposal for an English Academy in 1660* », by Edmund FREEMAN (*Modern Language Review*, 1924, vol. XIX, p. 295...).

94. « *John Dryden and a British Academy* », by Professor O. F. Emerson (*Proceedings of the British Academy*, 1921, vol. X, p. 2) : « I am sorry that, speaking so noble a language as we do, we have not a more certain measure of it, as they have in France, where they have an Academy erected for that purpose, and endowed with large privileges by the present King. »

95. BIRCH, *History of the Royal Society*, p. 499.

96. EVELYN. Lettre à Pepys du 12 août 1689 (*The Diary and Correspondence of John Evelyn*, edited by William Bray, p. 685).

de passer en revue les différents genres de style propres à tous les sujets, de comparer les qualités et les défauts des auteurs de l'Antiquité avec ceux des contemporains et d'en tirer toutes les conséquences, jusqu'aux usages spéciaux auxquels se prêtent le génie et le langage anglais 97.

Mais Sprat ne trouva parmi ses papiers que quelques ébauches de jugements sur des auteurs anciens et modernes. Nous regrettons que la mort, en surprenant Cowley, ait privé la critique anglaise d'une œuvre dont l'intérêt eût été considérable.

Son principal dessein à l'époque était toutefois d'un ordre tout différent. Il avait formé le projet ambitieux d'arriver à la certitude religieuse. Non qu'il fut lui-même sujet au doute : son anglicanisme était orthodoxe et solide. Mais il avait rêvé de tenter, par une étude objective des origines du christianisme, de la vie du Christ, des apôtres et de leurs successeurs jusqu'au IV^e ou V^e siècle, de mettre fin aux schismes et aux querelles théologiques, en fournissant à tous les chrétiens une base commune d'indiscutables vérités 98.

Ce projet est bien caractéristique de l'orientation essentielle que prend sa personnalité à cette période de sa vie. A tous les points de vue, il tend vers l'absolu. L'anarchie qui naît des imprécisions de pensée lui est insupportable. Il veut croire, en sachant pourquoi il croit; il veut que la science expérimentale révèle les secrets de l'univers physique. Par une étude à la fois dogmatique et historique de l'art son discours sur le style devait lui permettre de définir les lois de la création littéraire. Les méditations de ses *Essais* l'amènent à préciser la notion de bonheur, et grâce à son enquête rationnelle sur les sources de la religion, il aurait atteint la certitude.

Cette dernière préoccupation semble avoir donné à sa vie une allure austère et pieuse. Ses contemporains en furent frappés. Nous avons vu Elys le considérer comme ramené à la religion et à la morale sous l'influence de Mrs. Katherine Philips, et certains

97. SPRAT. *Account...*, p. xxxviii et xxxix : « We had persuaded him to look back into his former studies, and to publish a Discourse concerning style. » Ce « we » n'indique-t-il pas une entreprise commune ?

98. SPRAT. *Account*, p. xxxix.

sont allés jusqu'à prétendre qu'il s'était converti en mourant au catholicisme⁹⁹. Il pensait en tous cas consacrer trois ou quatre ans de sa vie à son enquête religieuse, mais la mort lui laissa à peine le temps de l'ébaucher.

99. *Remarks and Collections* by Thomas Hearne (edited by C. E. Doble, 1885), vol. I, p. 246. May 18. 1706 : « Mr. Cowley was after his death said by some to have died a roman catholick, but this was only a malicious story : for Mr. Joyner who knew him well, has told me that he could not be drawn into that communion all the time he was in France, which was about ten years; but that he continued firm to the last. »

CHAPITRE III

SA MORT

Nous nous rappelons sa grave maladie à Barn-Elms en 1663, et la lenteur de sa convalescence. Sa première lettre de Chertsey, en mai 1665, parle d'un gros rhume qui l'oblige à garder la chambre. Peu après son installation, nous dit Sprat « il fut encore atteint de consommation. Après avoir languï, quelques mois, il semblait être à peu près débarrassé de ces symptômes fâcheux »¹. Nous pouvons préciser que c'est au début de l'année 1667 qu'il eut une crise aiguë de diabète. Elle dura environ trois mois².

Mais il était évidemment devenu fragile, car en plein été, au mois de juillet 1667, un refroidissement, auquel il ne voulut pas prendre garde au début, l'emporta en quinze jours. Cédons, une fois encore, la parole à Sprat :

Au cœur de l'été dernier (Sprat écrit en 1668), pour être resté trop longtemps au milieu de ses ouvriers dans les prés, il fut pris d'un catarrhe violent et d'une inflammation de la poitrine et de la gorge. Il le traita au début négligemment, comme si c'était un rhume ordinaire, et ne voulut pas faire appel à ses médecins habituels, avant qu'il fut trop tard; et finalement, après quinze jours de maladie, il en mourut³.

Tel est le récit de Sprat, écrit quelques mois seulement après sa mort.

1. SPRAT. *Account*, p. xli.

2. Nous avons trouvé cette indication dans la vie de Cowley écrite en latin par Sprat. Plus brève, plus simple, elle renferme quelques renseignements intéressants qui disparaissent dans l'élégante rhétorique de sa sœur anglaise. Voici ce qu'il dit : « ... Initio superioris anni, inciderat in morbum, quem medici diabeten appellunt. Hoc cum tres circiter menses laborasset, leviora symptomata fieri coeperunt, et sanari videbatur. »

3. SPRAT. *Account*, p. xli. La vie latine dit : « Media aestate, inter messorum nimium diu spatiatu, novo morbo correptus est. Rem ipse primo contempsit, ut levem, et cui remedia facilia proponebantur. Sed ingravescente in dies morbo, sero tandem medici accersuntur, atque ita non multo post tempore, pectoris et gutturis dolore, consumptus est. »

Près d'un siècle plus tard Spence, à l'affût d'anecdotes piquantes, raconte l'accident à sa façon. Cowley et Sprat seraient allés rendre visite à un voisin, et la réception aurait été trop cordiale. Les deux amis n'auraient repris le chemin du retour que fort tard. Leurs libations copieuses ajoutant aux incertitudes de la nuit, ils se seraient perdus, auraient couché à la belle étoile, et Cowley y aurait pris le refroidissement qui l'emporta ⁴. Est-il utile de dire que nous n'accordons aucune confiance à ce récit ? Certes, nous savons que Cowley ne dédaignait pas le bon vin ; dans une de ses lettres de France il parle en connaisseur du vin de Piémont et du vin du Rhin ⁵. Est-ce une raison pour en faire un ivrogne à la mode du XVIII^e siècle ? Spence nous paraît l'accommoder au goût de son époque, de cette époque où la valeur d'un homme se mesurait trop souvent au nombre de bouteilles qu'il pouvait boire. La version de Sprat, dans sa simplicité, s'accorde beaucoup mieux avec tout ce que nous savons de Cowley.

Il est mort à l'âge de 49 ans, le 28 juillet 1667. Son enterrement fut grandiose. De Chertsey le corps fut d'abord transporté à Londres par eau, le long de la Tamise qu'il avait tant aimée :

... What tears the river shed
When the sad pomp along its banks was led !

s'écriera Pope ⁶.

On le déposa dans le palais de Buckingham, à Wallingford House, et c'est de là que partit le cortège, le 3 août dans l'après-midi. Funérailles vraiment nationales, où le char traîné par six chevaux était suivi par près de cent carrosses de gens de qualité, par tous les hommes distingués de la ville, et un grand nombre d'évêques et de membres du clergé ⁷. On lui décernait l'honneur suprême : la sépulture dans l'Abbaye de Westminster où il repose dans le « Poets' Corner », aux côtés de Chaucer et non loin de Spenser. Le duc de Buckingham tenait un cordon du poêle ⁸.

4. *Anecdotes...*, by Samuel Spence, p. 13.

5. Lettre du 5 décembre 1650 dans les *Miscellanea Aulica*, p. 154.

6. POPE. *Windsor Forest*, v. 273, 274 ; cf. W. THORNBURY. *Old and new London*, 1873, vol. III, p. 297. Elisabeth, Cowley, Nelson, ont été ainsi transportés par eau.

7. Nous devons ces détails à Evelyn (*Diary*, August 3, 1667, p. 297).

8. J. AUBREY. *Brief Lives...*, vol. I, p. 190.

Cette mort prématurée causa dans Londres une vive émotion; non seulement parmi les poètes ses frères, qui le chantèrent comme il convenait ⁹, mais encore dans le grand public, auquel la *London Gazette* l'annonce en ces termes :

Whitehall, 4 août. — Hier après-midi le corps de M. Abraham Cowley, qui mourut le 28 du mois dernier, fut transporté de Wallingford House à l'abbaye de Westminster, escorté par diverses personnes de qualité, venues pour rendre les derniers devoirs à un homme qui fut le grand ornement de notre nation, aussi bien par la parfaite honnêteté de sa vie, que par l'excellence de ses œuvres.

Le roi lui-même se serait écrié, en l'apprenant « que Mr. Cowley n'avait pas laissé d'homme meilleur que lui en Angleterre » ¹⁰. Que faut-il penser au juste de ces mots ? Faut-il y voir la reconnaissance sincère de la valeur morale du poète par un monarque qui en était lui-même si totalement dépourvu, ou, au contraire, l'ironie du roué qui se trouve supérieur à l'honnête homme ¹¹ ? « a better man », à coup sûr Charles II devait sentir le piquant d'un tel jugement dans sa bouche.

Pour rappeler ses titres de gloire, et en témoignage d'affection, le duc de Buckingham décida de faire élever sur sa tombe un monument qui fut achevé en 1675 ¹². C'est un piédestal de marbre blanc surmonté d'une urne, et portant l'inscription :

« *Abrahamus Couleius, Anglorum Pindarus, Flaccus, Maro, Deliciae, Decus, Desiderium aevi sui, hic juxta situs est.* »

Suit une épitaphe en vers latins que Wood donne comme étant de Sprat, mais qui est peut-être l'œuvre de Scarborough ¹³.



9. Le meilleur poème à sa mémoire est celui de Denham. T. Higgons, R. Boyle, Scarborough, H. Newton en ont composé. Nous en parlerons à propos de la réputation de Cowley.

10. SPRAT. *Op. cit.*, p. XLIII.

11. C'est l'opinion de H. C. MINCHIN. *Cowley's Last Testament* (*Fortnightly Review*, April 1, 1904, p. 580).

12. L'auteur en serait J. Bushwell (D. LYSONS. *The environs of London*..., 1796, vol. III, p. 340).

13. Un lecteur des *Notes and Queries* possède un manuscrit qui renferme le texte de l'épitaphe, accompagné de ces mots : « Per Carolum Scarborough militem med. doctorem », et d'une parodie de l'épitaphe où Scarborough est tourné en ridicule autant que Cowley (communication de Mr. Henry Campkin aux *Notes and Queries*, I, 5, p. 267).

Au plus fort de la grande peste de Londres, le 28 septembre 1665, Cowley avait fait son testament. William Oldys en signale l'existence¹⁴; J. L. Chester l'a retrouvé dans les archives de Somerset House¹⁵, où nous avons pu nous-même le copier, et Grosart le reproduit dans son édition des œuvres du poète.

Il se confie au début, selon l'usage, à la miséricorde divine, mais il le fait avec une ferveur qui dépasse la banalité des formules traditionnelles :

Je recommande humblement mon âme à ce grand Dieu, de qui je l'ai reçue, le suppliant de l'accueillir dans son sein pour les mérites de son fils, sauveur des pêcheurs, parmi lesquels je suis un des plus grands, et mon corps à la terre, d'où il est venu, dans l'espoir d'une heureuse résurrection. Seigneur, je crois, secours mon incroyance, seigneur, je me repends, pardonne la faiblesse de mon repentir.

Comme exécuteur testamentaire et légataire universel il désigne son frère Thomas qui, libraire à l'enseigne du *Greyhound* dans St. Paul's Churchyard, était en relations avec Evelyn et Pepys¹⁶. De fait, la première clause du testament de Thomas exprime le désir de voir rapidement régler les legs dont Abraham lui avait confié l'exécution¹⁷.

Les légataires particuliers de notre poète sont d'abord des parents, un neveu et trois cousins :

Je laisse à mon neveu Cowley (s'il est encore en vie) dix livres; à mon cousin Benjamin Hind, pour compléter son éducation, cinquante livres; à mon cousin... Gauton de Nutfield, en Surrey, pour le même

14. Note manuscrite à l'édition de Langbaine, p. 87 : « See his will leaving his brother executor at the prerog. office in Drs. Commons, in register vocat. can. quir 104 dated March 1667 (cette dernière indication était une erreur).

15. Cf. *Notes and Queries*, IV, 11, p. 340. Le testament avait été redécouvert par Peter Cunningham, comme le rappelle son fils (*Notes and Queries*, *ibid.*, pp. 371 et 450), et comme le prouve une copie manuscrite du testament annotée par P. Cunningham (Bodleian Library, Ms. Engl. Hist. e. 1).

16. Pepys y prend les « *Verses written upon several Occasions* » de 1663. Cf. *Diary*, 18 nov. 1663 : « I walk home again, reading of a little book of new poems of Cowley's given me by his brother » (Globe edition, p. 288). Et Cowley demande à Evelyn d'envoyer chez lui le livre de Sir George Mackenzie sur la solitude (Lettre du 13 mai 1667. *Diary and Correspondence of J. Evelyn*, p. 630).

17. « First I desire that the legacies given by my late deare brother Abraham Cowley in his last Will not yet paid be justly performed. » Le testament, daté du 20 mai 1669, se trouve également à Somerset House.

usage, pour son fils, cinquante livres; à ma cousine Mary Gauton, vingt livres.

Notons que les plus importants de ces legs sont destinés à l'éducation des enfants, trait bien caractéristique. Viennent ensuite les amis : Thomas Fotherby, d'abord, son ancien protecteur de Cambridge, qu'il prie d'accepter cent livres « en modeste souvenir de ses anciennes bontés pour moi », puis Sir William Davenant, Martin Clifford, Thomas Sprat, un certain Thomas Cook, Dr. Charles Scarborough, et Dr. Thomas Croyden (ancien condisciple de Westminster et de Cambridge), à chacun desquels il laisse vingt livres. Suivent les legs à ses domestiques : vingt livres et son linge de corps à Mary, dix livres et ceux de ses habits que son frère lui permettra de prendre à Thomas Waldron¹⁸, cinq livres à Mary la domestique de son frère. Puis un legs charitable de vingt livres aux pauvres de la ville de Chertsey¹⁹. Il offre en outre, à titre de souvenir, son action du théâtre du Duc d'York à « the honorable John Hervey, of Ickworth, Esquire », qui l'avait présenté à Lord Jermyn, et à ce dernier, devenu Lord St. Albans, une bague d'une valeur de dix livres « en simple souvenir de mes devoirs et de mon affection envers lui, ne pouvant rien lui donner qui soit digne de lui, et lui n'ayant, grâce à Dieu, nul besoin de cadeaux venant de personnes de ma condition ».

Il n'oublie pas son collège de Trinity et lui abandonne ce qui pouvait lui rester dû de son traitement de fellow, à charge de l'employer en livres pour la bibliothèque. Il donne aussi une bague de cinq livres à Dr. Robert Crane, fellow du collège (et ancien élève de Westminster) « comme un humble gage de notre amitié »²⁰.

18. Thomas Cowley prendra ce Waldron à son service. Il lui lègue, dans son propre testament quarante livres, s'il est encore à son service, et dix livres s'il l'a quitté avec son consentement.

19. J. Aubrey déclare qu'il a laissé un revenu destiné à libérer chaque année les plus pauvres des prisonniers pour dettes, et il ajoute : « This I had from Mr. Dunning of London, a scrivener, who is an acquaintance of Doctor Cowley's brother » (*Brief Lives...*, p. 189). Mais il confond le testament de Thomas et celui d'Abraham. Car Thomas lègue bien « to the poore prisoners of Ludgate Kings Bench and Marshalsees, for the discharge of such as are kept for any debt under ten pounds, 150 pounds. »

20. Le legs à Trinity College permet de comprendre un passage des livres de comptes du Collège jusqu'ici bien obscur. Les *Senior Bursar's Accounts*

Enfin, passant à son œuvre littéraire, il charge son ami Sprat de rassembler et de reviser celles de ses œuvres, imprimées ou non, qu'il jugera dignes d'être publiées, « le priant de n'en laisser passer aucune qu'il jugerait indigne (s'il s'en trouve de cette sorte qui m'aient échappé), et qui puisse offenser le moins du monde la religion ou les bonnes mœurs », et lui lègue sa bibliothèque.

Telles sont les clauses de ce testament où se reflètent une dernière fois le tempérament et les goûts de Cowley, sa piété sincère, sa foi d'humaniste dans la vertu de l'éducation, surtout son culte de l'amitié, qui occupe bien dans ses dernières volontés la place de premier plan qu'elle avait tenu dans sa vie, et auprès de laquelle paraît minime la part de la famille (alors que, deux ans plus tard, Thomas lègue des sommes diverses à onze parents ou alliés, Abraham s'intéresse à quatre d'entre eux seulement).

Et ces quelques traits confirment ce que sa vie a pu nous apprendre de sa personne et de son caractère.

de l'année 1670 portent parmi les dépenses extraordinaires : « To Mr. Alestry for bookes given by Dr. Cowley to the library 51.00.00. » Or, James Alestry était libraire, exactement : « Printer of the Royal Society, at the Rose and Crown in St. Paul's Churchyard. » Ces cinquante et une livres représentent donc la somme due par le Collège à Cowley, et dépensée, selon sa volonté, en achat de livres. La date 1670 s'explique par la phrase du testament de Thomas que nous avons citée : c'est un des legs non encore exécutés.

CONCLUSION

LA PERSONNALITÉ DE COWLEY

Une dizaine de portraits de Cowley nous ont été conservés. Mais la plupart semblent être des fantaisies d'artistes, ou des copies du seul portrait qui ait pour nous l'apparence de la vérité, le buste gravé par Faithorne, en tête de l'édition de 1668 ¹.

Nous y trouvons le Cowley de la maturité : un visage rasé, rond et plein, de grands yeux vifs et francs sous des sourcils épais, un nez droit, plutôt long, une bouche charnue, un peu molle, le tout encadré d'abondants cheveux blonds bouclés, régulièrement partagés sur le front. L'impression qui se dégage de l'ensemble est une impression de solidité et de placidité. L'intelligence du regard anime la régularité des traits, mais on y sent moins de flamme que de réflexion avisée. On y devine un homme raisonnable, sensé, ami du calme. Cowley n'apparaît, en somme, ni beau, ni très distingué. Il a une lourdeur, tout au moins une plénitude de traits qui rappelle ses origines plébéiennes. Mais sa physionomie sereine a du charme et même une certaine grâce un peu nonchalante.

Voici d'ailleurs comment l'ont vu les générations suivantes :

Je vis, dit un rédacteur du *Gentleman's Magazine*, en 1738, un personnage d'environ quarante ans, de teint délicat et d'aspect pensif, qui prit place près de Spencer (les poètes se sont réunis pour admettre

1. Un autre portrait seul est réellement intéressant : c'est celui de Cowley à l'âge de treize ans, qui figure en tête des *Poeticall Blossomes*. On y voit l'écolier sage et déjà méditatif. Le portrait conservé à la National Portrait Gallery, celui de Sir Peter Lely, tombe dans la fantaisie, avec son Cowley aux cheveux en désordre, à la figure exaltée par une inspiration romantique. Quant au crayon qui fut légué en 1820 par un descendant du poète, « Richard Clark, Esq. », au Master de Trinity College, malgré sa ressemblance certaine avec le portrait de Faithorne, il nous offre un fier cavalier à la fine moustache, assez différent du Cowley que nous imaginons. Peut-être pouvons-nous l'y voir sous les traits de l'ami de Buckingham ? Nous ne parlons pas de la miniature de Zinck, tant l'imagination semble y avoir joué un rôle important.

Milton parmi eux) ; ses beaux cheveux qui tombaient en boucles souples sur ses épaules, sa robe flottante et son air modeste, faisaient penser à un des disciples de Platon, tels que le grand Raphaël les a peints dans son Ecole d'Athènes².

Notons que c'est l'homme qui semble les captiver, plus encore que l'auteur. N'est-on pas allé jusqu'à dire que « son savoir et sa poésie étaient ses moindres mérites », mettant ainsi ses qualités personnelles au-dessus de son talent ?³ Le roi le jugeait bien de ce point de vue, lorsqu'il s'écriait que « Mr. Cowley n'avait pas laissé d'homme meilleur que lui en Angleterre ». Et les journaux mêmes, rendant compte de son enterrement, insistaient sur l'honnêteté parfaite de sa vie autant que sur son talent d'artiste⁴.

Aussi ne sommes-nous pas surpris lorsque Sprat, après avoir raconté sa vie et examiné son œuvre, consacre cinq pages éloquentes à l'éloge de sa personnalité morale. Si nous avons souvent pu déplorer le vague et l'insuffisance des renseignements biographiques que Sprat nous donne sur son héros, nous sommes heureux de trouver ici une analyse aimante et détaillée de ses vertus. Lorsque Cowley jugeait les autres, explique Sprat, « il mettait toujours l'heureuse tournure de leur esprit, et l'honnêteté de leurs actions, au-dessus des richesses de leur éloquence ou de leur savoir. Je vais appliquer la même méthode à sa louange, que doit surtout inspirer sa vie »⁵.

Le premier trait de son caractère qu'a noté Sprat, c'est sa solidité foncière, le parfait équilibre de sa nature, — un équilibre que rien n'a pu ébranler, ni les vicissitudes de son existence ni même l'étendue de son talent. Cowley est toujours resté semblable à lui-même. Il n'a pas subi d'évolution morale, et le sage de Chertsey se trouve déjà dans l'écolier de Westminster. L'expérience n'a fait que le confirmer dans ses tendances naturelles; elle a simplement transformé en convictions ses instincts.

Et l'instinct le plus fort qu'il ait porté en lui est celui de la modération. L'analyse de Sprat est bien révélatrice à cet égard.

2. *Gentleman's Magazine*, Septembre 1738 (vol. VIII, p. 469) : *The Apotheosis of Milton*.

3. *Ibid.*, décembre 1740.

4. *The London Gazette*, 4 août 1667.

5. SPRAT. *Account*, p. xxxiii.

Elle indique dans toute la manière d'être du poète la crainte de l'excès, le désir de rester dans les limites fixées par la raison et le bon goût. Regardons le venir vers vous : rien d'affecté dans son costume, ni dans sa tenue, ni dans ses gestes. Son long séjour en France, pays qui, selon Sprat, « n'est pas très renommé pour la sincérité », ne lui a rien fait perdre de sa simplicité. Son abord est franc et naturel. Écoutons le parler : aucun désir de briller ne se marque dans sa conversation. On ne le soupçonnerait jamais d'écrire des vers débordants d'esprit ⁶. Il s'exprime avec gravité, mais une gravité qui n'exclut pas l'humour et la bonne humeur. Il ne cherche pas à se faire admirer. Il est très sincèrement modeste. Il déteste se donner en spectacle; dans la rue, si on le reconnaît, il en éprouve plus de gêne que de plaisir, nous dit-il lui-même, et s'enfuit ⁷. En compagnie, il cache avec soin ses talents, sa vaste culture. Il s'efface au point qu'on pourrait l'accuser de dissimulation. On ne l'apprécie que peu à peu, à mesure que se découvrent, sous l'apparence neutre de son abord, ses qualités profondes. « Il se contentait d'être connu à loisir, et peu à peu. »

Cette opposition si tranchée entre sa personnalité et son œuvre poétique, toute en recherches raffinées de pensée et d'expression, n'a pas manqué d'attirer l'attention, tantôt sympathique, tantôt sarcastique, des contemporains. William Oldys note par exemple :

Lorsqu'il parlait, dans une conversation vive, une discussion, pour les réparties, il n'était pas comparable à ce qu'il était par la plume : effet de son jugement solide, de son grand savoir et de sa stricte modestie, qui réfrénaient sans cesse son esprit et son imagination jusqu'à ce qu'il eut dûment mûri, pour la pensée comme pour l'expression, ce qu'il avait à exprimer; on peut s'en rendre compte d'après ce que Sir John Denham dit de lui et du facétieux Tom Killigrew : « Si Cowley n'avait jamais parlé, Killigrew jamais écrit, fondus en un seul, ils auraient fait un incomparable bel esprit » ⁸.

Contentons-nous de voir dans ce contraste une première preuve

6. Sprat a bien saisi ce contraste entre son œuvre et sa vie : « In doctrina ejus et ingenio multa singularia; in victu, habitu, aut gestu nihil. Artibus omnibus praeditus, nullo artificio, aut astutia vixit » (*Vie latine*).

7. *Of Obscurity*, II, p. 398, l. 18.

8. Notes manuscrites de W. Oldys (LANGBAIN. *Account*, p. 83).

de ce que nous aurons maintes fois l'occasion de constater en analysant son œuvre : l'esprit est moins chez Cowley un jaillissement spontané, que le fruit d'un labeur conscient de l'intelligence.

Cet amour de la modération, qui se manifeste par tant de réserve dans la vie quotidienne, l'a fait accuser de mollesse. On lui a reproché d'avoir manqué d'énergie, même dans sa pensée⁹. Mais n'est-ce pas confondre énergie avec violence, et de ce qu'il se garde de tout entraînement déraisonnable, faut-il conclure qu'il est incapable de convictions ardentes et de sentiments profonds ? Il n'a guère, à la vérité, connu qu'une passion : « il était passionnément amoureux de la liberté, et de toute absence de contrainte, tant dans les actes que dans les mots ». Nous avons effectivement trouvé dans sa vie des preuves de cette impatience de toute entrave, une première fois lorsqu'il s'est refusé à apprendre mécaniquement les règles de grammaire, et, bien plus tard, lorsqu'il a fui la ville, malgré les conseils de ses amis, pour chercher, avec le calme, l'indépendance. Son œuvre nous montrera de même une franchise intellectuelle poussée jusqu'à la témérité. Ne reconnaît-il pas, dès le lendemain de la Restauration, la grandeur de Cromwell, et n'ose-t-il pas critiquer les aventuriers royalistes du type de Cutter ?

Il n'est ni mou, ni indolent. Tout ce que l'on peut dire, c'est qu'il ne possède aucunement l'instinct de la lutte. Il est doux, timide. Il fuit d'instinct la brutalité. Esprit subtil, il contourne les obstacles et ne les attaque pas de front. Il cherche à les miner, non à les renverser. « Ceux dont il n'approuvait qu'à moitié les mœurs ou les écrits, il les corrigeait, non en les blâmant, ni en les raillant, mais en les conseillant, en les aidant et même en les louant »¹⁰.

Parmi les anecdotes qui nous ont été transmises sur lui, il en est une qui vient confirmer cette remarque :

9. Par exemple W. MINTO. *A Manual of English prose literature*, p. 335.

10. SPRAT. *Vie latine* : « Neminem unquam aut verbo aut facto laesit, cum nemine pro fama aut pecunia contendit, nullius laudes arripuit sibi aut impedit. Quorum mores aut scripta minus probabat, eos non vituperando aut illudendo, sed monendo, favendo, et etiam laudando corripbat. »

Un auteur, lisons-nous dans *The Tatler*, apporta une pièce de vers à M. Cowley, pour qu'il l'examinât et en apprêtiât l'exécution, et il lui demanda son opinion, lorsqu'il le revit, avec l'assurance d'un mauvais poète; et Mr. Cowley, avec sa douceur accoutumée, lui conseilla de bien vouloir en revoir un peu la grammaire. — « La grammaire*! Que voulez-vous dire, Monsieur? Voudriez-vous me renvoyer à l'école? » — Eh quoi, Mr. H., quel mal y aurait-il à cela? 11.

Cette souplesse, cette modération, n'excluent pas l'énergie. Mais il n'est jamais plus énergique que lorsqu'il pratique, ou défend, la doctrine du juste milieu. Il consacre toutes ses forces à réaliser son idéal de mesure. A vrai dire, cet idéal était en lui un instinct. Il avait un sens inné de la morale, et le respect de la loi, qui, chez la majorité des hommes, n'est atteint qu'à coup d'obligations et de sanctions, il l'acceptait librement sans se soumettre à aucune contrainte. Les liens de la famille ne lui paraissaient pas des chaînes, et il était naturellement le meilleur, le plus fidèle des amis. Il ignorait l'ambition — exceptons en l'ambition littéraire — et pratiquait l'art d'adapter ses désirs à son sort : « ses pensées ne furent jamais ni trop élevées, ni trop humbles pour sa condition ». Aussi préférait-il aux agitations du monde la retraite studieuse, et ne fut-il véritablement heureux que lorsqu'il trouva à Barn-Elms, puis à Chertsey l'obscurité d'une vie solitaire.

Tel quel, ce portrait, tracé par Sprat, est à la fois une oraison funèbre et l'occasion d'un sermon. Le futur évêque y célèbre les vertus de son ami, et, chemin faisant, il prêche. Il a pour intention d'exalter, selon sa propre expression, « the eminent goodness of men of lower rank », et fait de Cowley le type achevé de l'homme vertueux de la classe moyenne 12. Son analyse de la personnalité d'Abraham n'en est pas moins précieuse pour nous en ce qu'elle anime et colore la connaissance que les faits nous donnent de sa vie, et en ce qu'elle fait vivre sous nos yeux, avec ses modes de pensée accoutumés, sa manière d'être et jusqu'à sa pa-

11. *The Tatler*, n° 234. Pope identifie ce Mr. H. comme Mr. Howard, dans une « Letter to a noble Lord... » (*The Works of Alexander Pope...*, éd. Courthope, 1871, vol. V, p. 436).

12. SPRAT. *Account*, p. XLIII et XLIV.

role, l'homme que les peintres ont figé sur leurs toiles. Le comprendre nous devient plus facile.

*
**

De quoi donc est-il fait ? Nous voyons en lui un homme vertueux, honnête, raisonnable. Sa vie ne renferme pas trace de vice, ni son esprit de dépravation. Un sens moral puissant gouverne ses pensées et ses actes. La vertu lui est chose naturelle, au point qu'elle lui donne parfois une certaine naïveté. D'une parfaite droiture, incapable lui-même de machinations sournoises, il ne conçoit pas que l'on puisse vouloir le mal. La violence et la fourberie des attaques de ses ennemis — ou plutôt des ennemis de Lord Jermyn — le surprend à chaque manifestation nouvelle, en 1656, en 1659, après la Restauration. Il célèbre l'assassinat d'un tyran dans son ode à Brutus, sans soupçonner le sens perfide que l'on pourra prêter à sa louange, et il est tout désarmé quand on fait de son *Cutter of Coleman Street*, une attaque déloyale du parti royaliste. Tant d'honnêteté candide a été, pour lui, une source de tourments.

Son sens moral a pour complément son sens religieux. Anglican de naissance et d'éducation, il reste fidèle à sa foi jusqu'à sa mort, ayant eu le courage de résister aux sollicitations d'Henriette-Marie et de son entourage. Il le reste, sans souffrir de scrupules ni de doutes, avec la certitude satisfaite d'avoir atteint la vérité, et s'il entreprend sa grande étude sur les origines du christianisme, c'est plus pour affermir la foi des autres que la sienne propre.

Il obéit en tout à la voix de la raison. C'est un soutien naturel de l'ordre. En somme, un bourgeois. La médiocrité même de ses ambitions, la sagesse prosaïque de ses goûts, son amour de la tranquillité à tout prix, font de lui un représentant fidèle de sa classe. Il n'a rien d'héroïque. La grande aventure de sa vie, son retour en Angleterre en 1654 et son emprisonnement, n'est pas sortie d'un excès d'audace, mais bien de son immense désir de paix et de stabilité. Doux, discret, effacé, au premier abord il n'a rien que de très ordinaire.

Mais sur la base solide de ses instincts et de son tempérament de bourgeois, s'élève une personnalité toute en souplesse et en

nuances. Par là Cowley se distingue de la masse et la domine. A l'esprit de géométrie, il joint l'esprit de finesse. Nous le verrons surtout en étudiant son œuvre, mais sa vie nous permet, dès à présent, d'en dégager la nature et les limites.

Si l'on peut diviser les hommes en deux groupes principaux, ceux chez qui domine l'intelligence et ceux dont le cœur parle en maître, Cowley se range évidemment dans le premier. Il représente le type intellectuel porté à la perfection. Il a le culte des choses de l'esprit, il vit d'idées et il veut inlassablement comprendre. Et d'abord il veut se connaître. Son intelligence se prend elle-même pour premier objet. Il suffit de lire l'essai *Of Myself* pour voir combien il s'était analysé et compris. Mais l'introspection ne suffit pas. Une curiosité universelle fait de lui un homme complet. Poète de profession, il explore à peu près tous les genres qui lui étaient accessibles. Dans la *Davidéide* il fait figure de théologien, d'humaniste dans sa résurrection de l'ode pindarique et dans ses adaptations de la sagesse antique, de savant dans ses rapports avec la Société Royale et par son traité de botanique, de philosophe dans ses *Essais*. On pourrait dire que rien de ce qui est humain ne lui échappe. Et dans tous les domaines, chose remarquable, une faculté supérieure de compréhension lui permet d'apporter des explications, des précisions, dont les esprits moins subtils se montraient incapables. Ainsi son intelligence pénètre en profondeur autant qu'elle s'étale en surface. Elle le porte, certes, plus à la méditation qu'à l'action. Agir répugne à sa nature. Cowley est un contemplatif. Il aime voir et saisir, que ce soit en lui ou hors de lui, le jeu subtil des idées et des choses. Il analyse la solitude avec un détachement un peu mélancolique, et comme les vrais mélancoliques, il la recherche. S'il la convoite et l'acquiert, c'est, à l'exemple de Pline et de Cicéron, pour mieux penser : « *vacare studiis et Deo* ».

Nous disons bien penser, et non rêver. Il n'a rien d'un rêveur, et ne se contente pas du vague des songes diurnes. Sa pensée toujours précise reste proche du réel et des réalisations. Il est bien remarquable que sa retraite de Barn Elms et de Chertsey ait eu pour fruits, non des élans lyriques, mais les discours « en guise d'Essais » d'un moraliste, les vers latins d'un botaniste doublé d'un patriote, la promesse d'un discours sur le style où nous au-

rions vu un critique littéraire, et celle d'une histoire de l'Eglise où nous aurions vu un chrétien.

L'orientation pratique de son intelligence nous permet de comprendre un des traits les plus captivants de sa personnalité : la facilité avec laquelle il s'accommode des situations les plus diverses. Son enfance précoce a préféré aux jeux les occupations sérieuses, les méditations solitaires ou les conversations graves. Une carrière universitaire lui permet de croire que ses goûts seront pleinement satisfaits. Il a vingt-deux ans, il est formé. Vient la guerre civile, l'expulsion de Cambridge, l'exil. Jeté dans une vie à la fois frivole et active à laquelle rien ne le préparait, il satisfait, à contre-cœur sans doute, mais avec un éclatant succès, aux exigences de son nouvel état. Il devient le brillant secrétaire de Lord Jermyn, tour à tour diplomate, homme d'affaires, chroniqueur politique. Il obtient la considération des grands. Nous croyons Sprat quand il nous dit : « il possédait tous les talents nécessaires pour remplir les rôles les plus hauts ; il ne lui manquait que de le penser lui-même ». Il a montré, en fait, qu'il était apte à l'action. A la Restauration, ses espoirs déçus d'une ample récompense l'abattent quelque temps, mais il se ressaisit vite, et finit par tirer de son infortune les éléments de son bonheur. Il nous semble même parfois se résigner trop aisément à son sort. On aimerait lui voir des réactions plus énergiques, des révoltes moins vite éteintes. Mais le vrai Cowley est bien un homme timide et doux, uniquement préoccupé d'accommoder, sans regrets superflus, ses désirs à sa condition. Nous le verrons d'ailleurs trouver dans sa vie intérieure le meilleur refuge contre le malheur.

Cette faculté d'adaptation, ou, si l'on veut, de résignation, tout en prouvant l'extrême souplesse de sa personnalité, indique aussi qu'elle ne renfermait pas d'instincts ni de tendances si marqués que la raison ne pût les vaincre. Tout cède chez Cowley à une démonstration intelligente. Le cerveau est bien en lui l'élément dominant. Le rôle des sens se trouve fort réduit, réduit au point de paraître nul. Si Cowley donne l'exemple d'une moralité parfaite, il n'y a pas grand mérite. Nul besoin sensuel ne venait l'assaillir. Quelle place tiennent les femmes dans sa vie ? Il célèbre

dans ses vers d'amour une maîtresse sans doute réelle. Il paraît sincère lorsqu'il explique dans son ode à Lord Broghill :

J'écrivais, j'écrivais, mais toujours en vain j'écrivais,
Car après mes dépenses d'esprit et de douleur
Un riche désœuvré vint me ravir le prix 13.

Mais elle pourrait tout aussi bien n'avoir existé que dans son imagination. Elle est bien uniquement « la dame de ses pensées », et nous comprenons qu'elle ne se soit pas laissé séduire par une œuvre si riche en trouvailles spirituelles, mais si pauvre d'émotions vraies et d'élan spontané. S'il a réellement aimé, il l'a fait beaucoup plus avec son cerveau qu'avec son cœur.

Le puritanisme exacerbé d'un critique du temps a condamné le recueil comme immoral¹⁴, mais parler de l'immoralité de Cowley, c'est une gageure, et ce que *The Mistress* prouve le plus clairement, c'est son irrémédiable chasteté. Les thèmes les plus suggestifs le laissent froid, et ne lui inspirent que des pointes alambiquées. Il n'a pas connu la tentation. L'élan sensuel lui fait totalement défaut. Spence et Warton déclarent qu'il fut amoureux, une fois, de l'Eléonore dont il parle dans sa *Chronicle*. Eléonore lui aurait préféré un frère de son ami Sprat¹⁵. N'acceptons que sous toutes réserves ces affirmations qui nous font l'effet de commérages sans fondement. Ne croyons pas davantage nos conteurs d'anecdotes, lorsqu'ils soutiennent que, vers la fin de sa vie, son aversion pour les femmes était telle qu'il ne pouvait supporter leur compagnie et fuyait à leur vue¹⁶. Nous ne reconnaissons plus ici le Cowley délicat et poli dont Sprat fait l'éloge. Qu'il se soit senti timide et gêné devant elles, d'ailleurs, rien n'est plus probable. Elles lui inspiraient une sorte de méfiance et même de frayeur. Eve n'a-t-elle pas causé la chute d'Adam ? Les filles d'Eve ne restent-elles pas l'instrument de perdition des fils

13. *Upon occasion of a Copy of Verses of my Lord Broghills*, st. 1, I, p. 407.

14. E. ELYS. *An Exclamation...*, p. 5.

15. Cf. SPENCE. *Op. cit.*, p. 285, et J. WARTON. *Op. cit.*, p. 44.

16. Warton dit : « Towards the latter part of his life he shewed an aversion to the company of women, and would often leave the room if any happened to enter it whilst he was present. » Cf. aussi *Notes and Queries*, V, 3, p. 128.

d'Adam ? Il a connu et admiré une femme, mais c'est Orinda, l'incarnation de l'amour platonique, de l'amour spiritualisé, dépouillé de tout élément sensuel, confondu avec l'amitié. S'il en parle avec tant de sympathie, c'est qu'il la considère comme un pur esprit avec laquelle il peut correspondre d'âme à âme.

Aussi trouve-t-il dans l'amitié la satisfaction complète de ses besoins sentimentaux. Encore le sentiment y tient-il une place très secondaire. Il cherche surtout chez ses amis, ce qu'il demande aux livres, une nourriture intellectuelle, le contact d'autres esprits. Nous ne voulons pas dire qu'il ait été totalement dépourvu de sensibilité, et qu'il ait vécu dans un monde d'idées pures. Il était très humain, il connaissait les émotions, les enthousiasmes. Mais émotions et enthousiasmes revêtent chez lui une allure intellectuelle, s'appliquent aux choses de l'intelligence. Les plus spontanés des sentiments, comme l'amour de la nature et de la solitude, il les raisonne et les transforme en théories philosophiques. De même, dans l'amitié, la seule forme d'attachement humain — les liens naturels de la famille exceptés — à laquelle il se soit montré sensible, il songe avant tout à satisfaire et à cultiver son esprit.

Ses amitiés ne sont pas passionnées. Elles naissent de son intelligence. Elles la reflètent, en quelque sorte, dans leur diversité et leur solidité. Nous connaissons leur variété extrême. Il se plaît dans la société d'un duc de Buckingham, grand seigneur léger, gracieux, spirituel, ou d'un Jermyn, courtisan modèle, expert en intrigues, prompt à capter les faveurs et les honneurs, et eux, de leur côté, lui sont étonnamment fidèles et dévoués. Il se lie avec de jeunes hommes graves et pieux, comme William Hervey, ou, plus tard, Sprat, et d'autres jeunes hommes, Martin Clifford par exemple, plus spirituels que moraux, si nous en croyons les biographies. Lord Falkland, un apôtre de la raison et de la modération, Thomas Hobbes, le philosophe à la logique rigoureuse, Sir Charles Scarborough, le grand médecin, l'attirent, et sont ses maîtres autant que ses amis, mais il subit aussi l'attraction de Crashaw, le fougueux et sensuel mystique. Et n'oublions pas Evelyn, amateur éclairé des jardins et des fleurs.

Il fallait que le charme personnel de Cowley fut bien fort pour grouper autour de lui des hommes si différents, et pour les rete-

nir jusqu'au bout. Nous avons retrouvé dans son testament les noms de tous ceux de ses amis qui n'étaient pas morts avant lui. L'ayant connu, on ne pouvait plus se détacher de lui. Et certes il devait faire un compagnon charmant, avec sa probité intellectuelle, sa vaste culture, son esprit, la douceur et la délicatesse de ses manières. Croyons en Sprat : « personne ne cessait avec plaisir une conversation avec lui ; car il la dirigeait de telle sorte que chacun en tirait l'impression d'y avoir sa part ».

Et ce charme reste le plus beau titre personnel de Cowley. Nous pouvons admirer dans son œuvre la subtilité de son intelligence, ou l'étendue de son talent poétique. Il a été réservé à ses contemporains de l'aimer pour lui-même. N'oublions pas ce qu'il a été pour eux. Ne voyons pas seulement en lui l'auteur, mais l'homme, avec sa belle et fine nature de gentleman.

Livre II

L'ŒUVRE

Première Partie

LA PENSÉE

INTRODUCTION

Nous avons vu dans Cowley un intellectuel, un homme chez qui la pensée précède et conditionne l'action, chez qui sont réprimés les élans de l'instinct. Son œuvre ne surgit pas des profondeurs obscures du sentiment. Elle dépend de ses théories et de ses principes. Le penseur guide l'artiste. Il semble donc logique de commencer par l'étude de ses théories, avant d'aborder celle des applications qu'il en a faites.

On ose à peine, en parlant de la pensée de Cowley, prononcer le nom de philosophie, et pourtant, bien que nulle part il ne l'ait exposée de façon cohérente, bien que peut-être il n'en ait jamais eu lui-même une conscience claire, il a une manière de philosophie. On la voit, en lisant son œuvre, se dégager peu à peu, et prendre corps; toutes les grandes questions morales et sociales l'ont intéressé, et les solutions qu'il en donne sont, malgré leur éparpillement, assez nettes pour qu'on puisse les grouper et reconstituer sans trop d'arbitraire la conception que le poète avait de la vie et de ses problèmes.



En dépit des apparences, sa pensée est une. Toutes ses théories ont un principe commun qui les explique, les justifie et les enchaîne : la foi en la raison.

L'homme est à ses yeux un être essentiellement raisonnable. Dieu, le créant à son image, lui a donné, et à lui seul, cette faculté. La raison est donc la trace du divin en lui, ce qui l'élève au-dessus des animaux et le rapproche de son créateur ¹.

1. *Brutus*, st. 4, v. 4. I, p. 195. Cf. aussi *Reason. The use of it in Divine Matters*, st. 5, v. 3 et 4. I, p. 47.

Mais elle a en nous-mêmes un ennemi redoutable, nos sens. Tandis qu'elle nous exalte, eux nous attirent vers le bas. Par les éléments affectifs de notre nature, nous sommes étroitement apparentés aux animaux², nous sommes condamnés à vivre, comme eux, dans un monde d'apparences trompeuses; les passions nous empêchent d'être hommes dans l'acception la plus noble du terme³.

Notre premier devoir est donc de travailler à faire disparaître autant qu'il est possible ces traces d'animalité. Cowley ne cesse de répéter : notre seul guide doit être la raison⁴, la raison est la voix de Dieu; qui est sourd à cette voix est fou⁵. Abandonnons-nous sans réserve à son action, et nous pourrons vaincre les « puissances inférieures » qui nous entraînent vers le Mal⁶. Par raison, il est clair que Cowley veut dire la faculté de comprendre opposée à la faculté de sentir, en somme l'intelligence.

La foi dans la vertu souveraine de l'intelligence, et sa contrepartie, la défiance de l'instinct et du sentiment, sont le pivot même de la pensée de Cowley. Nous les trouvons à la base de toutes ses théories particulières. L'éducation qu'il a reçue, tant à Westminster qu'à Cambridge, par l'appel qu'elle faisait à la réflexion, au raisonnement logique, était sans doute de nature à lui inspirer le respect des valeurs intellectuelles, mais ce respect est inné en lui; l'éducation n'a fait que renforcer un besoin profond et spontané de son moi. D'instinct, quand il se trouve face à face avec un des problèmes de l'existence, c'est vers la raison qu'il se tourne pour lui demander la solution.

Cette attitude intellectuelle de Cowley devant la vie donne à sa pensée son unité, mais en même temps la limite : dès l'abord, elle lui ferme le monde des données primitives de la conscience, instincts et sentiments. S'il s'y montre sensible, ce sera comme à la dérobée, comme s'il était en faute.

2. Essai 9 : *The Shortness of Life...*, II, p. 449; I, p. 12.

3. Cf. *Davideis*, livre II, v. 69, et note 6, p. 307 : « *The Object of the Sensitive Appetite is not that which is truly good, but that which Appears to be Good...* » Voir aussi : *Of Liberty*, II, p. 384, l. 8, et *Of Solitude*, II, p. 393, l. 28.

4. *Reason...*, st. 4, v. 2, I, p. 47.

5. *Dav.*, II, v. 213, I, p. 289.

6. *Ode. Of Wit.*, st. 4, v. 4, I, p. 17.

Par ailleurs, elle permet de le situer dans son temps, et de le ranger dans cette famille d'esprits que Ben Jonson représente avec tant d'éclat dans le premier tiers du siècle. Par son tempérament et ses goûts Cowley aurait eu droit au titre de « fils de Ben » plus que beaucoup de ses « fils » officiels. Comme lui, il fait figure de précurseur, il prépare l'avènement du rationalisme, et de son expression littéraire, le classicisme. Mais tandis que la voix de son maître s'élevait solitaire, la sienne se mêle au chœur de celles qui, vers le milieu du siècle, cherchent à exprimer les aspirations confuses de l'époque, dans tous les domaines de la pensée.

CHAPITRE PREMIER

LES IDÉES RELIGIEUSES

Le rationalisme de Cowley est foncièrement religieux. Déjà nous avons pu nous en rendre compte, puisque, à la base de sa conception de la nature humaine, nous trouvons l'idée biblique de la création : Dieu a placé l'homme au centre du monde et en a fait le maître des autres créatures. Quel que soit le problème que le poète considère, c'est en chrétien qu'il pense. Son christianisme pèse lourdement sur toutes ses théories philosophiques, scientifiques, littéraires.

*
**

Né dans l'église anglicane, élevé, nous le savons, dans une famille pieuse, il a été habitué tout jeune à faire de la religion la première de ses préoccupations. Il arrive à Westminster déjà nourri de la Bible. L'enseignement religieux intense qu'il y reçoit ne peut qu'accroître sa religiosité naturelle. A Cambridge, il travaille avec la perspective d'entrer dans les ordres. Les études qu'il y poursuit font de lui un théologien consommé.

Mais là ne réside pas son originalité : par sa ferveur et son savoir il ne fait que représenter fidèlement son époque. La première moitié du dix-septième siècle est pour l'Angleterre, ne l'oublions pas, une période de vitalité religieuse extrême. L'enthousiasme d'où est née la Réforme se continue et reste un péril toujours menaçant pour l'église établie. L'anglicanisme nouvellement institué se trouve en butte aux attaques puritaines ; il est déjà miné, comme l'avait été l'église romaine, dans son organisation et même dans son dogme. Pourra-t-il mieux résister ? L'Angleterre va-t-elle se trouver privée de la hiérarchie épiscopale, et se voir soumise au sombre dogme de la prédestination ? Fera-t-elle de Calvin son maître ? Problèmes graves, qui touchent

de près la nation entière, puisque de la solution qui leur sera donnée dépendra l'orientation, non seulement de sa foi, mais de son existence de chaque jour.

Si les puritains triomphent, non seulement elle verra disparaître les formes traditionnelles du culte, trop proches de la pompe catholique, les vitraux, les orgues, les surplis des officiants, et le livre de prières familial, et la table de communion richement ornée, mais elle verra encore restreindre ses distractions; les jeux et les sports de toutes sortes ne réjouiront plus ses dimanches, les théâtres seront fermés; de riante, la vie deviendra austère; la liberté sera étouffée par un rigorisme de tous les instants.

De transformations si profondes et si imminentes, nul ne peut se désintéresser. Le seul fait de vivre transforme alors tout Anglais en théologien. C'est au milieu d'une exaltation universelle que se déchainent les controverses. Le Moyen Age et ses subtiles discussions métaphysiques, œuvres savantes de philosophes isolés de la foule, paraît comme une époque bien lointaine. Aujourd'hui il n'est plus question de spéculations désintéressées. La lutte contre l'hérésie est devenue pour tous une affaire vitale, les polémistes ont pris la place des penseurs. Les discussions font rage, ouvertes à tous, sur des points du dogme aussi bien que sur d'infimes détails d'organisation du culte, et les sermons les plus abstrus, farcis de citations de l'Écriture ou des Pères de l'Eglise, sont compris des assistants. On pourrait dire de l'Angleterre du temps qu'elle est une nation d'experts religieux.

Cowley, en se montrant théologien avisé, ne fait donc pas exception. S'il diffère de ses contemporains, c'est par la nature et l'orientation de ses convictions. Il nous paraît plus proche des docteurs médiévaux que des controversistes issus de la Réforme. Nous le voyons dissenter et commenter avec calme. Il raisonne, il médite sans passion sur les passages obscurs de la Bible et les questions délicates du dogme. C'est ainsi qu'il analyse la nature de l'Eternité, ou l'action de Dieu sur le monde¹. Ce n'est pas un militant. Si, une fois, dans *The Puritan and the Papist*, il prend parti ouvertement, c'est pour remplir un devoir patriotique plutôt

1. *Dav.*, I, notes 26 et 27, I, p. 273.

que religieux. Il ne participe pas à l'exaltation fiévreuse de ses contemporains.

Son aversion pour la violence s'appuie d'ailleurs sur d'illustres exemples, et se confirme au contact de certains de ses contemporains.

Des anglicans modérés tels que Hooker et l'évêque Andrews lui ont montré, par leur tolérance, l'humanité et la largeur d'esprit de leurs convictions, la voie de la sagesse en religion. Hooker surtout qui, dès 1594, fait de la raison le fondement de la foi, s'écriant : « La théologie, qu'est-ce, sinon la science des choses divines ? et quelle science peut-on atteindre sans l'aide du langage naturel et de la raison » ² ?

Après eux, des esprits cultivés comme Donne, Herbert, se révoltent contre la virulence des controverses ³. Ils représentent la modération raisonnable qui coule, ainsi qu'un mince et calme filet d'eau pure, au milieu du flot trouble des querelles mi-politiques, mi-religieuses.

Cowley en a lui-même goûté la douceur à Trinity College, grâce à la religion éclairée, indulgente, du Master, Thomas Comber ⁴, et aussi, lorsqu'il est allé à Oxford, grâce au libéralisme de Lord Falkland et de son groupe. S'il n'a pas pu prendre part lui-même aux discussions théologiques auxquelles se livraient, souriants et sans âpreté, les hôtes de Falkland à Great Tew, il avait assurément connu et apprécié l'esprit qui y présidait, esprit de tolérance sereine qui contrastait si heureusement avec l'intransigeance et le fanatisme religieux du siècle. Il avait entendu parler de ce Dr. Sheldon qui mettait la vertu pratique au-dessus de la prière ; de Chillingworth dont la grande œuvre, *La Religion des Protestants*, publiée en 1637, voulait réunir tous les protestants dans une religion accueillante où l'étude directe de la Bible formerait tout le dogme ; de Hales, le Provost d'Eton, si attristé par les disputes nées de la religion, qu'il se déclarait prêt à abjurer l'anglicanisme s'il lui fallait croire que les chrétiens des autres églises

2. Cité par H. T. BUCKLE. *History of Civilization in England*, I, p. 312.

3. Cf. A. C. BEECHING. *Religio Laici*, pp. 60-64.

4. J. Bass MULLINGER. *The University of Cambridge...*, vol. III, p. 114.

seraient damnés. Cowley avait enfin entendu Falkland lui-même, plein de mépris pour le dogmatisme agressif, prêcher le droit et l'obligation pour chacun de se livrer à « une enquête rationnelle » sur sa propre foi, persuadé que le dogme de l'église d'Angleterre était assez vaste pour faire accueil à toutes les nuances d'opinion⁵. Et il a dû sentir s'accroître, au contact de ces honnêtes gens, sa haine de l'intolérance.

A Cambridge même il a vu un mouvement d'inspiration semblable se dessiner. Joseph Mede⁶, le premier, avait affirmé le devoir de l'indépendance intellectuelle et de l'impartialité. Lors du séjour de Cowley à Trinity, Henry More commence à proclamer au nom du Christ la nécessité de la tolérance, et à glorifier la raison humaine. Pour lui et pour les autres « Cambridge Platonists », les dogmes religieux se réduisent à un petit nombre d'actes de foi généraux, tels que la croyance à l'existence de Dieu, à l'immortalité de l'âme, à la nécessité de la vertu. Tous, ils manifestent une aspiration très noble vers un genre de vie en harmonie avec ces principes⁷. Leur devise pourrait être : raison, modération, tolérance; c'est celle que pourrait aussi adopter Cowley.



Nul doute que ses croyances religieuses n'aient été affectées par le commerce de tels esprits. Mais elles n'ont pas dû en être profondément modifiées. Cowley n'a aucune peine à rester anglican, et son orthodoxie est, en quelque sorte, instinctive.

Écoutons le critiquer les deux rivaux de l'église établie : le catholicisme et le puritanisme. Ce sont pour lui des extrêmes qui se rejoignent par bien des côtés, et dont les excès procèdent du même état d'esprit⁸. A l'église catholique romaine il reproche ses subtilités hypocrites et son orgueil. Au cours des siècles, elle a accumulé superstitions puériles et vaines complications, sous

5. J. A. F. MARRIOTT. *The Life and Times of Lucius Cary, Viscount Falkland*, pp. 98, 108, 112 et 118.

6. Mort en 1638. Cf. J. H. B. MASTERMAN. *The Age of Milton*, p. 219.

7. D. MASSON. *The Life of John Milton...*, vol. VI, p. 304.

8. Cowley expose la plupart de ses griefs dans la satire : *The Puritan and the Papist* (II, pp. 150-157).

lesquelles la religion se trouve étouffée⁹. Cette aversion pour Rome et tout ce qu'elle représente se manifeste en maints endroits de l'œuvre de Cowley dans des allusions pleines de dédain, d'ironie ou de haine¹⁰.

L'hypocrisie est aussi la marque distinctive des puritains. Leur dévotion ne les empêche pas d'être de vulgaires coquins. Ils font de leur vie deux parts, tenant à l'écart de leur conduite journalière leurs principes religieux; ou bien, s'ils leur permettent de l'influencer, c'est pour leur demander de couvrir de leur prestige des actes malhonnêtes¹¹. Cowley se refuse à voir chez eux des sentiments sincères¹². (Sa critique est d'ailleurs au moins autant sociale que religieuse. Il combat dans le puritanisme autant la révolte contre le roi et son église que le schisme lui-même.) Mais quand il s'attaque au culte et au dogme, il proteste contre les

9. Elle admet le mensonge dans certains cas (v. 7) et la restriction mentale (v. 35). Elle puise dans les textes sacrés ce qui lui convient, et passe le reste sous silence (v. 89). Elle interdit aux laïques la lecture de la Bible entière (v. 57). Elle délie des serments (v. 49), et découvre, pour son propre bénéfice, qu'il est possible d'assurer son salut par les bonnes œuvres (v. 71).

Après l'hypocrisie, l'orgueil: l'église catholique n'oublie pas qu'elle descend de Saint-Pierre (v. 137). Au point de vue religieux, elle s'arroe l'infailibilité (v. 121); au point de vue social, elle fulmine, excommunie (v. 193). Elle est intransigeante et dogmatique. S'y ajoutent des pratiques superflues telles que l'emploi du latin (v. 19) et l'obligation du jeûne (v. 125); des coutumes barbares, comme l'interdiction du mariage à ses prêtres (v. 85), et l'ascétisme stérile qu'elle impose aux moines (cf. *Upon Liberty*, II, p. 391); des croyances ridicules: culte des saints (v. 64), des reliques (v. 133), foi aux miracles (v. 161); enfin, elle complique arbitrairement le dogme ou le déforme, comme lorsqu'elle fait du libre arbitre le grand privilège de l'humanité (v. 85), et nous ordonne de croire à la transsubstantiation (v. 171), à l'immaculée conception de la Vierge (*Davideis*, livre II, n. 90, I, p. 320) ou à l'existence des limbes et du purgatoire (v. 113).

10. Cf., par exemple: *Cutter of Coleman Street*, Préface, II, p. 261: « The Church of Rome with all her arrogance, and her wide pretences of certainty in all Truths, and exemption for all Errors... »

Cf. dans *An Elegie on the Death of John Littleton...*, II, p. 55, une allusion à la facilité avec laquelle Rome fait des saints et des martyrs.

Cf., dans *The Mistress (The Given Love*, st. 8, I, p. 70), la satire des indulgences, des rachats par l'argent, admis par l'église catholique, et une pointe à l'adresse de l'obéissance au Pape (*Not Fair*, v. 28, I, p. 75).

11. *Cutter of Coleman Street*, acte I, sc. 2 (II, p. 271), et acte II, sc. 8 (II, p. 293).

12. Ce sont de perpétuels acteurs qui « contrefont la voix douce de la sainteté pour dissimuler la rudesse de leurs mains impies ». *Cutter, Preface*, II, p. 264, I, p. 15. Voir aussi *ibid.*, p. 263, l. 30, et acte III, sc. 6, p. 302.

libertés que les puritains prennent avec les Livres Saints¹³, il dénonce le fanatisme orgueilleux qui fait d'eux tous des « Saints », des créateurs de sectes nouvelles, et il tourne en ridicule les extases et les visions extravagantes de ces illuminés¹⁴. Ainsi le puritanisme est aussi détestable que le catholicisme. Cowley unit ces deux sectes dans une même réprobation. Il y voit des religions troubles, passionnées, et devant répugner comme telles à l'homme raisonnable.

Dans l'église d'Angleterre, qui est à égale distance de l'une et de l'autre, il trouve, au contraire, le calme et l'équilibre dont il sent le besoin. Une religion franche, à l'enseignement clair, à l'organisation rationnelle, capable de diriger les consciences sans les laisser croupir dans l'ignorance, ni les opprimer sous des règles tyranniques, capable surtout de fournir une base à la conduite de la vie et de mener à la Vertu. Ici tout satisfait la raison, et c'est là, pour Cowley, la pierre de touche, dans le domaine religieux comme dans les autres¹⁵.

L'exercice de la raison est même peut-être plus utile et plus nécessaire en religion que partout ailleurs, car le terrain religieux est celui où les passions se déchaînent le plus aisément et causent le plus de ravages. Voici comment Cowley l'entend. Dans deux poèmes de son recueil *Miscellanies*¹⁶, il définit nettement ses vues. Nos croyances doivent avoir pour base la raison. Tout d'abord, défions-nous de notre tendance paresseuse à marcher aveuglément sur les traces de nos prédécesseurs, à accepter leurs

13. Cf. *The Puritan and the Papist*. Par exemple sur l'arrogance avec laquelle ils se sacrent eux-mêmes prêtres, le dogmatisme de leurs synodes (v. 122...), leur morne conception du dimanche (v. 130...).

14. Cf. *Cutter of Coleman Street*, acte III, sc. 6 (p. 302, sq.), sc. 12 (p. 308), acte IV, sc. 5 (p. 314 et 315), et *The Guardian*, acte V, sc. 1 (p. 220).

15. Notons que les rapports de la raison et de la religion sont une des préoccupations dominantes du siècle. Le déiste Lord Herbert of Cherbury, le matérialiste Hobbes, s'y intéressent, tout comme les latitudinaires d'Oxford et les Platoniciens de Cambridge. Glanvill écrit, en 1670, un livre intitulé *Logontheskeia, or A seasonable Recommendation and Defence of Reason in the Affairs of Religion against Infidelity* (Cf. GREENSLET. *Joseph Glanvill*, p. 128, sq...).

16. *The Tree of Knowledge : That there is no Knowledge. Against the Dogmatists*, I, p. 45, et *Reason : The Use of it in Divine Matters*, I, p. 46.

interprétations comme articles de foi. Ce que les autres hommes ont écrit sur Dieu ne doit pas nous suffire, la parole divine seule importe. Dieu nous a laissé la raison, reflet de son esprit, pour que, malgré la faute originelle, nous puissions faire notre salut. Sachons l'employer : elle seule peut nous aider à comprendre le Livre Saint où il s'est révélé à nous ¹⁷.

Mais la raison, si elle a un vaste champ à explorer, a aussi ses limites. Elle ne suffit pas à découvrir la vérité. Imparfaite comme elle l'est devenue par notre faute, elle ne peut comprendre Dieu, qui est la Raison parfaite, éternelle ¹⁸. Elle nous mène seulement au seuil du sanctuaire. La religion est un grand mystère, devant lequel nous devons savoir nous incliner ¹⁹. De ce que nous pouvons raisonner, ne concluons pas que nous pouvons tout connaître. Résignons-nous à avouer notre impuissance, n'ayons pas le vain orgueil d'affirmer que nous savons, alors que nous avons juste assez d'intelligence pour nous apercevoir que nous ne savons rien. Nous ne pouvons percer le voile des apparences : Dieu seul connaît la vérité entière ²⁰. Au-dessus de la raison règne la foi.

Sir Thomas Browne avait écrit, avec la même humilité, dans sa *Religio Medici*, en parlant des mystères de la religion :

Je crois que tout ceci est vrai, dont ma raison voudrait me démontrer l'erreur, et je trouve que c'est une des merveilles de la Foi que de croire une chose non seulement supérieure, mais contraire à la raison, et malgré les témoignages de nos propres sens.

Tout dogmatisme est, dès lors, vain, proclame Cowley, avant Glanvill ²¹. A quoi bon se perdre en discussions stériles et même dangereuses ? A ses yeux la foi la plus naïve est la meilleure. Ne dit-il pas : « une époque cultivée est toujours la moins pieuse » ²² ?

17. *Reason*, st. 1 et st. 4, I, p. 46.

18. *Ibid.*, st. 4. Cf. l'expression de K. Philips, qui sera l'amie de Cowley après la Restauration : Dieu est pour elle : « Eternal Reason » (*Poems. A Prayer. Saintsbury, Minor Caroline Poets*, vol. I, p. 547).

19. *Christ's Passion*, I, p. 402.

20. *To Mr Hobs.*, str. 1 et 7, I, p. 188.

21. Cf. GLANVILL. *On the Vanity of Dogmatizing*.

22. *Against Fruition*, vers. 4, I, p. 98. Il proscriit de son Collège philosophique toutes les discussions sur le dogme. La religion y tient une grande place,

Dans l'appel à l'étude raisonnée de la Bible, nous apercevions la trace des doctrines de Lord Falkland et de Chillingworth. Ici, Cowley nous fait plutôt penser à Henry More, qui plaçait au-dessus de la raison l'intuition de la vérité, ou, selon ses propres termes, une « sagacité divine ». Mais il faut, pour trouver la source première de sa conception, remonter bien plus haut, jusqu'au Moyen Age. Les deux poèmes dont nous parlons nous apparaissent comme un écho lointain de la grande querelle entre le réalisme et le nominalisme. Nous y voyons Cowley se joindre aux nominalistes pour déclarer que la foi ne saurait se confondre avec la raison²³. Lorsqu'il identifie à l'arbre du fruit défendu l'« Arbor Porphyrii », c'est-à-dire l'Arbre des Universaux portant les fruits du Réalisme, et raille le dogmatisme, il prend parti contre l'intellectualisme absolu des disciples de Saint-Thomas²⁴. Ses longues études universitaires lui ont assurément donné de la question une connaissance approfondie.

Il n'est pas, toutefois, sans intérêt de noter que sa position rappelle étrangement celle de l'homme qui, du point de vue poétique, a exercé une telle influence sur lui, John Donne. Cette emprise semble se prolonger et atteindre aux sources mêmes de sa pensée. Nous n'avons pas l'ambition d'analyser ici les idées religieuses de Donne. Nous voudrions simplement mettre en lumière les points communs qu'elles présentent avec celles de Cowley. Donne subordonne nettement la raison à la foi.

Que mon esprit ne soit pas rendu plus aveugle par plus de lumière,

mais le rôle du chapelain se borne « à enseigner Dieu dans ses justes commandements et ses œuvres merveilleuses » (*A Proposition for the Advancement of Experimental Philosophy*, II, p. 255). Cf. la note à la strophe 7 de *The Plagues of Egypt*, I, p. 234.

23. Rappelons que, pour les réalistes, la foi et la raison ne font qu'un. On s'approche de Dieu, l'universel suprême, par la compréhension des universaux successifs. Pour les nominalistes, Dieu est volonté, et non intelligence. Notre raison est impuissante à le comprendre, elle est même pour la foi un danger.

24. Cf. *The Tree of Knowledge*, st. 1 et 2, I, p. 45. Malebranche, réaliste, déclarait : « La raison doit toujours être la maîtresse; Dieu même la suit. L'intelligence est préférable à la Foi, car la Foi passera, mais l'intelligence subsistera éternellement » (Cité dans un article de Louis I. BREDVOLD. *The religious thought of Donne in relation to medieval and later traditions* (University of Michigan publications, vol. I. *Studies in Shakespeare, Milton and Donne*, New-York, 1925), qui nous a beaucoup servi pour toute cette question).

s'écrie-t-il, que la Foi, par l'addition de la Raison, ne perde pas la vue 25. — La Raison est la main gauche de notre âme. La Foi sa main droite, grâce à elles nous atteignons Dieu... 26.

Il a, en outre, le désir d'atteindre la vérité par une enquête personnelle, et le sentiment de la difficulté de son entreprise. Il s'est convaincu que toutes les sectes renferment une part d'erreur et de vérité. Aussi demande-t-il la plus large tolérance et la simplification du dogme, à tel point qu'on a pu l'appeler « un prélatitudinaire ». Ne va-t-il pas jusqu'à dire, parlant du protestantisme et du catholicisme :

Les canaux de la miséricorde divine traversent l'un et l'autre champ; et ce sont les mamelles jumelées de sa grâce, toutes deux cependant malades et atteintes, mais de maux différents ? 27.

Autant d'idées que nous trouvons chez Cowley.

Lui-même, en vrai latitudinaire, se refuse à la casuistique, et il semble réduire le dogme à un petit nombre de grandes vérités. C'est ainsi qu'il affirme sa croyance à l'immortalité de l'âme 28, à la bonté et à la justice de Dieu 29, à la vertu bienfaisante des épreuves 30, à la conception de la vie sur cette terre comme une préparation à la vie éternelle 31. Son ultime dessein, que la mort arrêta alors qu'il avait à peine reçu un commencement d'exécution, nous voulons dire son projet d'écrire une histoire des origines du christianisme, n'est-il pas entièrement fidèle à l'esprit qui animait Lord Falkland et ses amis, d'une part, et les « Cambridge Platonists » de l'autre ? Il s'agissait pour lui, explique Sprat, « de confirmer son esprit dans la Foi qu'il professait » ; non qu'il doutât lui-même, c'était un bon anglican, et il avait en horreur toute controverse :

25. *A Litany*, st. 7 (*Poems of John Donne* (The Muses' Library), vol. I, p. 177).

26. *To the Countess of Bedford*, cité par BREDVOLD. *Op. cit.*, p. 214. Cf. aussi le début de l'élégie sur la mort du prince Henri (II, p. 72) :

Look to me, faith, and look to my faith, God;
For both my centres feel this period.
Of weight one centre, one of greatness is;
And reason is that centre, faith is this... »

27. *Sermon*. Cité par BREDVOLD, p. 212.

28. *Ode. Upon His Majesties Restoration and Return*, st. 11, I, p. 427.

29. *A Discourse by way of Vision concerning the Government of Oliver Cromwell*, II, p. 356, l. 27.

30. *The Separation*, v. 5, I, p. 140.

31. *Life*, I, p. 209.

... mais il contemplait les divisions de la chétienté; il voyait toutes les controverses que le fanatisme ou l'ignorance avaient soulevées, et qu'avaient perpétuées l'esprit de parti. Aussi désirait-il ardemment passer en revue les principes premiers de l'Eglise Primitive; persuadé que tout bon chrétien n'avait pas de meilleur moyen d'atteindre la certitude que celui grâce auquel Enée et ses compagnons devaient trouver la fin de leurs tribulations, « *antiquam exquirite Matrem* » 32.

L'examen rationnel des origines de l'Eglise lui aurait ainsi fourni un ensemble d'indiscutables vérités sur lequel l'accord des chrétiens aurait pu se faire. Cowley voulait, en somme, réaliser le rêve de Henry More. Il aurait dit volontiers, avec un des disciples les plus intéressants des Platoniciens de Cambridge, Joseph Glanvill :

Me contentant d'adhérer fermement au petit nombre d'articles fondamentaux de la Foi, et ayant fixé cette branche du compas, je désire garder ma liberté quant au reste, tenant l'autre branche en telle position qu'elle soit prête à dessiner les lignes que mon jugement, aidé des Saints Oracles, des Articles de notre Eglise, des conceptions de l'antique sagesse et de ma raison particulière, me commandera de tracer 33.

La religion doit être large, accueillante, faite d'amour et non de haine. Rien n'est odieux comme l'état d'esprit du sectaire, toujours prêt à condamner ceux qui osent penser autrement que lui 34. La franchise et la sincérité, même dans l'erreur, valent mieux que le rigorisme le plus orthodoxe. Voyant dans son ami Crashaw un homme de bonne volonté, Cowley rend hommage à sa mémoire, malgré la différence de leurs croyances 35 :

Pardon, my *Mother Church*, if I consent
That *Angels* led him when from thee he went,
For even in *Error* sure no *Danger* is
When joyn'd with so much *Piety* as *His*.
Ah, mighty *God*, with shame I speak't, and grief,
Ah that our greatest *Faults* were in *Belief* !
And our weak *Reason* were ev'n weaker yet,

32. SPRAT. *Account*, p. XL.

33. *Plus Ultra*, p. 139. Cité par GREENSLET. *Joseph Glanvill*, p. 126.

34. *To Sir William Davenant*, I, p. 42, vers. 14...

35. *On the Death of Mr Crashaw*, I, p. 49, vers. 11...

Rather then thus our *Wills* too strong for it.
 His *Faith* perhaps in some nice Tenents might
 Be wrong; his *Life*, I'm sure, was *in the right*.
 And I myself a *Catholick* will be,
 So far at least, great *Saint*, to *Pray* to thee.

Cet hommage public rendu par un protestant à un catholique nous permet de classer Cowley au nombre des rares partisans de la tolérance au dix-septième siècle et d'établir un lien de plus entre lui et le groupe de Lord Falkland.

Cependant, nous l'avons vu assigner des limites à l'exercice de la raison et lui superposer la foi. Va-t-il introduire le mysticisme dans sa doctrine ? Il semble avoir tenté de le faire une fois : son poème l'*Extase* nous le montre passant de ravissement en ravissement à travers la splendeur des mondes créés par Dieu ³⁶. Mais le ton du poème est bien intellectuel. Au cours de sa montée à travers les espaces, il fait des observations scientifiques; au moment le plus enivrant, il ne réussit pas à abdiquer sa raison; là où la peinture de ses joies surnaturelles devrait commencer, il s'arrête. Il n'a pas le tempérament du mystique. Il ne soupçonne pas les divinations d'un Vaughan ou d'un Crashaw.

Dans son poème sur la Raison, du reste, il nous met en garde contre le délire pieux : ne nous abandonnons pas, dit-il, à l'espoir de visions et d'inspirations. Il faut savoir se refuser à cette foi d'halluciné qui touche à la folie et met en fuite la vérité. Cowley croit avec son intelligence plus qu'avec son cœur. Il ne devient pas, pour cela, la proie de l'abstraction. Il sait voir la main de Dieu dans la nature et dans les cieux, il chante la poésie de la création divine ³⁷. Il est sensible à la beauté et à l'harmonie du monde, mais ce sont là chez lui jouissances de penseur. Sa foi est bien assise, calme et claire : il ignore le doute. Il est satisfait de comprendre une partie de l'énigme des choses, et supporte sans peine de ne pas tout en connaître.



³⁶. *The Extasie*, I, p. 204.

³⁷. Cf. *The Garden*, st. 9, II, p. 426; et la note 2 de la strophe 3 de l'ode : *The 34 chapter of the Prophet Isaiah*, I, p. 216.

Cowley nous apparaît donc comme un anglican orthodoxe, avec un penchant marqué au latitudinarisme. Sa religion est pondérée, bourgeoise, peut-on dire, mais ses sentiments religieux ne sont pas médiocres. Leur modération n'exclut pas la profondeur. Ils sont d'abord d'une entière sincérité. Cowley croit aussi ardemment que Crashaw, avec cette différence que sa foi, au lieu de se traduire en accents passionnés, revêt le caractère d'une conviction intellectuelle. Ils nous frappent ensuite par leur nouveauté : leur modération même est hardie. Après des siècles de dogmatisme, il prêche l'humilité devant le mystère ; après les débauches de la scolastique, l'exercice modéré de la raison. Par dessus tout, au nom de la raison et de la faiblesse humaine, il réclame la tolérance. Il faut se replacer dans ce dix-septième siècle tout frémissant de luttes religieuses fanatiques, pour comprendre ce qu'il fallait d'élévation, de largeur d'esprit et aussi de courage pour ériger ouvertement en principe la liberté de conscience. Chez les puritains, un latitudinaire comme Baxter était une exception ³⁸, et la tolérance n'était guère plus répandue dans le camp adverse. Aussi est-ce tout à l'honneur de Cowley d'avoir su se ranger aux côtés d'hommes tels que Henry More, ou Lord Falkland que Matthew Arnold devait célébrer comme le martyr de « Sweetness and Light » ³⁹. Il fait partie de cette avant-garde de penseurs éclairés qui veulent s'affranchir des chaînes du passé, avec eux il lutte contre l'intransigeance héritée du Moyen Age. Par sa confiance dans la dignité humaine, son appel à la raison, il prépare la venue du rationalisme religieux du dix-huitième siècle.

A maintes reprises, nous le trouverons tourné ainsi vers l'avenir, sensible au progrès, faisant siennes les idées nouvelles, mais portant toujours à les soutenir la même modération.

38. Cf. J. M. LLOYD THOMAS. *The autobiography of Richard Baxter...*, pp. 27 et 29, et l'analyse de ce livre par P. JANELLE (*Revue Anglo-Américaine*, avril 1927).

39. *Nineteenth Century Review*, March 1877.

CHAPITRE II

LES IDÉES MORALES

I. - Morale théorique

Les préoccupations morales proprement dites occupent dans l'esprit de Cowley une place non moins importante que le souci religieux. Nous ne saurions nous en étonner, puisqu'elles ne sont que le prolongement de son christianisme, son adaptation à la vie pratique. Le théologien devait forcément se doubler chez lui d'un moraliste.

Toute sa vie nous le voyons prendre la moralité comme pierre de touche de la valeur humaine, et n'accorder son estime à ses semblables qu'autant qu'ils sont vertueux. Au cours de ses élégies, des poèmes qu'il adresse soit à ses amis, soit à d'illustres personnages, il est rare que le mot vertu ne se rencontre pas à la place d'honneur. Dans son tout premier recueil, l'élégie où il célèbre Lord Carleton fait de sa vertu l'aimant autour duquel gravitent ses autres qualités ¹. Quelques années plus tard, il loue la duchesse de Buckingham de ce qu'on ne peut la surpasser « en talent, en gloire, en valeur, en vie vertueuse » ². Mrs. Anne Whitfield est à la fois « chaste et belle » et il exalte l'union si rare de ces deux qualités ³. Plus tard, pleurant la mort de son ancien maître Jordan, il invite à le regretter avec lui ses camarades qui connaissaient « ses rares vertus » ⁴. Son meilleur ami, William Hervey, atteint sur ce point plus encore que sur les autres la perfection. Crashaw mérite à la fois le titre de poète et

1. *An Elegie on the Death of the Right Honourable Dudley Lord Carleton, Viscount Dorchester, late Principall Secretary of State* (II, p. 40).

2. *To the Duchess of Buckingham* (II, p. 52).

3. *An Elegie on the Death of Mrs Anne Whitfield* (II, p. 54).

4. *On the Death of Mr. Jordan, Second Master at Westminster School* (I, p. 21).

celui de saint 5. Dans son dernier recueil, Cowley glorifie de même l'irréprochable vertu de la belle Orinda et il y trouve la raison de son infinie supériorité sur Sapho 6.

Si nous passons du monde réel à celui qu'il crée, nous le voyons choisir pour héros de ses poèmes des personnages vertueux à l'extrême, sinon à l'excès. Ses amoureux, Pyramus et Thisbe, Constantia et Philetus, sont représentés avec naïveté comme ornés de toutes les perfections physiques et morales. Ils ne diffèrent guère des amoureux du *Guardian*, Truman Junior et Lucia, dont la pureté contraste d'une manière quelque peu irréaliste avec le vice qui les entoure 7, et nous trouvons chez les héros de la *Davidéide*, David et Michol, la même union de beauté, de vertu courageuse et de modestie 8. Dans ce dernier poème, le caractère selon le cœur de Cowley, celui où il a visiblement incarné son idéal, Jonathan, se montre également vaillant, savant et pieux. Sa charité ne connaît pas de bornes. Il s'acquitte strictement de ses devoirs d'affection envers les siens, il est bon époux, bon maître, bon père et bon fils, ami parfait. Son érudition est immense, mais il se consacre avant tout à l'étude de « la Loi sacrée de Dieu », et sa vie en est une perpétuelle application 9.

L'amour de la vertu transparait à chaque page de l'œuvre de Cowley. A tout instant, au milieu de développements qui semblent indifférents à la morale, une phrase, une parenthèse rapide, révèlent ce souci de la pureté des manières et du cœur. S'il paraphrase une épigramme de Martial célébrant un idéal de vie simple et heureuse, il a soin de préciser que la gaieté doit toujours rester dans les bornes de la décence et du bon ton 10. Dans un passage inspiré de Virgile où il décrit les plaisirs champêtres d'où le vin n'est pas exclu, il ajoute avec prudence qu'il ne faut pas boire au point de perdre sa raison et ses forces 11. Dans les projets de

5. *On the Death of Mr. William Hervey* (p. 36), str. 14 et 15, et : *On the Death of Mr Crashaw* (I, p. 48).

6. *On Orinda's poems*, st. 4 (I, p. 405); et : *On the Death of Mrs. Katherine Philips*, st. 4 (I, p. 443).

7. *The Guardian*, acte I, sc. 6 et 7 (II, pp. 172-174) et acte IV, sc. 7 (p. 217).

8. *Dav.*, l. III, vers. 718... (I, p. 342).

9. *Dav.*, l. IV, v. 472... (p. 377).

10. *In Imitation of Martials Epigram* (I, p. 38).

11. *O fortunatus nimium...* *A Translation out of Virgil* (II, p. 409).

statuts de son « Collège philosophique » il note que la tenue morale des professeurs sera strictement surveillée, et que si l'un d'eux devient une cause de scandale, il sera expulsé¹². A table, la conversation ne devra jamais dégénérer en libertinage, et deux « arbitri mensarum » veilleront à ce qu'elle ne s'égare pas. Il admet difficilement la nécessité d'enseigner la danse aux jeunes gens : elle lui semble faire un appel trop direct à la vanité. La mode l'impose, il la tolère donc, mais on leur en apprendra juste ce qu'il faut pour donner aux mouvements l'aisance et la grâce.

Enfin, ses préoccupations morales se font jour dans la foule des préceptes et des maximes dont il parsème sa poésie, dans ses *Poeticall Blossomes* surtout, et l'on peut sans doute penser qu'il a eu le souci de complaire à ses maîtres de Westminster, toujours préoccupés de dégager des textes une leçon morale. En bon écolier, Abraham s'exerce à modeler des sentences. Il est bon de se résigner, dit-il par exemple :

For to remember Sorrowes past away,
Is to renew an old Calamity.

Hee who acquainteth others with his mone,
Addes to his friends grieffe, but not cures his owne¹³.

Mais moraliser n'est pas seulement pour lui un devoir d'écolier : c'est un devoir supérieur qu'il s'attache à remplir dans toute son œuvre. Il veut exercer sur le public une influence salutaire en lui rappelant les grandes règles de la conduite chrétienne. Il dresse ainsi tout un code de maximes de sagesse pratique, bien banales d'ailleurs le plus souvent : l'aide de Dieu, dit-il, est toute puissante; le châtiment céleste est terrible; malheur à l'homme quand le ciel se courrouce; mesurons nos désirs à nos forces; n'ayons souci que des choses qui en valent la peine; résignons-nous à l'inévitable; ne remettons jamais au lendemain ce que nous pouvons faire le jour même; sachons que la grandeur ne fait pas le

12. *A Proposition for the Advancement of Experimental Philosophy*, II, p. 250, l. 1, p. 253, l. 12, p. 257.

13. *Constantia and Philetus*, v. 315 et 317. Cf. encore *Pyramus and Thisbe*, v. 216; *On His Majesties Returne out of Scotland*, v. 37 (II, p. 47); *A Vote*, st. 11 (II, p. 50), etc...

bonheur; la vertu brille dans le malheur; on n'apprécie vraiment le bonheur que lorsqu'on a été malheureux ¹⁴.

L'abondance de ces aphorismes nous permet de croire que ce n'est pas seulement le devoir qui pousse Cowley à les répandre ainsi à pleines mains. Il prend plaisir à cette prédication. Moraliser a été pour lui, dès l'origine, un besoin de sa nature, une manifestation, instinctive au début, puis toujours plus consciente et plus voulue, de son respect de l'ordre et des conventions sociales. C'est à ses yeux un devoir de bon chrétien, mais c'est aussi un plaisir que de se faire le champion de la vertu.



En quoi fait-il au juste consister la vertu ? Nous le devinons plus qu'il ne nous le dit. Cependant nous savons qu'il distinguait, avec une rigueur quelque peu scolastique, deux espèces de vertus : les unes se traduisent par des actes, et peuvent être appelées morales; les autres sont intellectuelles, et s'expriment par les paroles et les écrits. Tout grand homme, c'est-à-dire tout homme vraiment vertueux, les a pratiquées l'une et l'autre ¹⁵. Vertus morales et vertus intellectuelles prennent également leur source dans une vertu idéale d'essence supérieure, qui consiste à obéir aux lois que Dieu nous a dictées, à développer notre être dans le sens marqué par lui. Il se peut que nous ne puissions la saisir, et que nous prenions parfois pour un forfait odieux ce qui est vertu suprême : ainsi Brutus assassinant César accomplissait un acte éminemment vertueux, car il défendait la cause sainte de la liberté. Son mérite était d'autant plus grand que celui qu'il devait tuer était César, son ami et son protecteur. Et cependant

14. *Dav.*, I, v. 411 (I, p. 252), et III, v. 596 (p. 339); *The Plagues of Egypt*, st. 11, v. 2 (I, p. 224); *A Paraphrase on an Ode in Horace's Third Book...*, st. 5, v. 11 (II, p. 442); *A Paraphrase upon the tenth Epistle of the First Book of Horace*, v. 43 (II, p. 417); *Love Given over*, st. 1, v. 5 (I, p. 151); *Dav.*, I, v. 622 (I, p. 257); *Of Greatness* (II, p. 431, l. 20); *To the Bishop of Lincoln...*, v. 40 (I, p. 29); *Ode. Upon His Majesties Restoration and Return*, st. 11, v. 10 (I, p. 427).

Cf. encore, *Dav.*, III, v. 205 (p. 329); IV, v. 124 (p. 368) et v. 382 (p. 374); *To Mr Hobs* (I, p. 190); *Of Wit* (I, p. 18); *To the Royal Society*, st. 5, v. 19 (I, p. 450).

15. *A Discourse by way of Vision...* (II, p. 363, l. 26).

beaucoup détestent son nom, et lui reprochent cet acte comme un crime ¹⁶.

Toutefois, une vertu aussi proche de l'idéal que celle de Brutus est exceptionnelle et difficilement recommandable. Cowley, soucieux de tailler une morale à notre mesure, fait résider, après Aristote et Horace, la vertu dans le juste milieu. Il ne veut pas nous fixer de but impossible, mais nous apprendre à réaliser l'équilibre harmonieux de toutes nos facultés et leur emploi judicieux ¹⁷. Il ne s'agit pas pour nous d'accomplir de grandes actions; la vertu ne s'entoure pas de bruit ni d'éclat. Caton, Aristide étaient des hommes vertueux, et ils jouissent de la vraie gloire qui est « l'ombre de la vertu » ¹⁸. Mais la perte de leur bonheur a été la rançon de leur élévation morale. Ne cherchons donc pas à atteindre les plus hauts degrés de la vertu. L'imperfection de notre nature nous condamne à la médiocrité. Fuyons l'ascétisme. Comme tout excès, il est stérile, et même nuisible. Salomon, le plus sage des rois, refusa tous les plaisirs, jusqu'à ce que la sagesse d'en haut fut venue l'éclairer, et l'eût persuadé que la trop grande austérité est presque aussi éloignée que le vice de la vertu véritable. L'ascétisme est une violation du but suprême de la vie humaine, l'équilibre. C'est une passion à laquelle sa sainteté n'enlève pas son caractère funeste de passion ¹⁹.

Comme il déteste le sectarisme religieux, Cowley hait le sectarisme moral, la tyrannie des esprits entiers. La morale est à ses yeux une tendance générale de notre être vers le bien, c'est-à-dire l'obéissance aux lois divines, plutôt qu'un code de règles rigides. Et de même que, en matière de dogme, la raison doit nous préserver des excès, elle doit nous guider ici vers les solutions moyennes où notre nature imparfaite trouve son épanouissement le plus complet.

16. *Brutus* (I, p. 195).

17. *Ode. Upon Liberty*, st. 1 (II, p. 388).

18. *Of Obscurity* (II, p. 399, l. 10).

19. *Wisdom*, l. 9 (I, p. 86). — Cowley n'éprouve aucune sympathie pour les moines, leur soumission aveugle à la règle. Il les appelle avec mépris « *slow-souled monks* » (*A Poem on the late Civil War*, v. 235 (II, p. 473). Cf. aussi *Ode. Upon Liberty*, st. 5 (II, p. 390).

Cette doctrine est donc avant tout humaine, modérée. Modération qui, soulignons le à nouveau, ne signifie pas tiédeur. Cowley aime sincèrement la vertu, mais il cherche à concilier son besoin d'une règle avec son respect de la liberté.

II. - Morale pratique

Ce n'est pas, au reste, pour aboutir à une simple définition de la vertu qu'il en précise le concept; c'est bien plutôt pour en tirer une règle de conduite. Les spéculations abstraites le retiennent seulement en tant qu'elles peuvent influencer sur sa vie. La philosophie de Cowley est, pourrait-on dire, une philosophie appliquée. Elle se conforme en cela aux tendances profondes de la pensée nationale. En bon Anglais, il se préoccupe toujours d'utiliser ses connaissances pour des fins pratiques. Il fait partie de la grande lignée des utilitaires, et il déclare à deux reprises sa défiance un peu méprisante de la métaphysique ²⁰. Il ne s'intéresse qu'aux problèmes immédiats : à l'éducation, à la science, à l'art, et par dessus tout au problème moral, c'est-à-dire à l'art de vivre.

*
**

Cowley s'est posé très tôt le problème de la vie heureuse, et il en a tout de suite aperçu la solution. Nous sommes frappés, devant sa vie agitée, de la constance de ses vues. L'idéal qu'il s'attache à justifier dans sa dernière œuvre est celui qu'il a découvert étant encore enfant. A tel point que dans l'essai *Of Myself*, écrit après 1660, il lui est possible de citer le passage essentiel de *A Vote*, composé avant 1636, sans avoir à y rien changer ²¹.

Il y définissait ainsi ses vœux : vivre caché, dans une situation humble, mais à l'abri du besoin; s'entourer d'amis choisis et de

20. « I love not Philosophy merely notional and conjectural » (*Of Obscurity*, p. 399). Les matières qu'enseigne l'Université sont utiles et bonnes : « Except onely metaphysick which I do not know whether it be anything or no » (*Of Agriculture*, p. 404).

21. *Of Myself*, II, p. 456. *A Vote*, II, p. 48. Le même thème est développé dans *The Wish* (1647), I, p. 89.

la compagnie des livres; habiter une maison modeste, un jardin où l'art s'effacerait devant les beautés naturelles; mener ainsi une vie vertueuse, toute simple, conduisant droit au bonheur. Écoutons le implorer Jupiter :

This onely grant me : that my meanes may lye
Too low for envie, for contempt too high.

Some honour I would have,
Not from great deeds, but good alone,
Th'ignote are better than ill knowne,

Rumor can ope the grave.
Acquaintance I would hug, but when't depends
Not from the number, but the choyse of friends.

Bookes should, not businesse, entertaine the light,
And sleepe, as undisturb'd as death the night.

My house a cottage more
Then palace, and should fitting be
For all my use, no luxurie.

My garden painted ore
With natures hand, not arts; and pleasures yield,
Horace might envie in his *Sabine* field 22.

Ni le ton, ni les idées n'ont changé lorsque, au moins dix ans plus tard, il reprend le même thème : il voudrait fuir la ville, ruche affairée et bourdonnante, être propriétaire d'une petite maison, d'un grand jardin; avoir un petit nombre d'amis, beaucoup de livres. Et il ajoute forcément, car le poème fait partie du recueil *The Mistress*, une maîtresse assez jolie et extrêmement bonne²³. Dans ses *Essais*, nous retrouvons une conception de la vie plus développée, mûrie, mais toujours la même sur les points essentiels.

Cet idéal si précocement formé (Cowley n'a pas dix-huit ans lorsqu'il écrit *A Vote*), il ne l'a pas trouvé en lui; même s'il ne nous en avait pas indiqué la source, nous la soupçonnerions, mais il nous la confie dans son essai *Of Myself*, à propos du passage qu'il vient de citer :

22. *A Vote*, II, p. 50.

23. *A Wish*, I, p. 89.

Vous pouvez y voir que, même alors, je connaissais les poètes, car la conclusion est tirée d'Horace; et peut-être est-ce mon amour hâtif et excessif pour eux qui imprima ou plutôt grava en moi ces caractères 24.

Par « poètes », il entend les poètes latins, Virgile et Horace surtout, que ses maîtres de Westminster lui avaient appris à aimer et à comprendre, et dont il adopte la doctrine avec ferveur. De sa vénération pour eux, il a laissé d'autres preuves que son *Vœu*. Vers le même temps, en effet, il s'essaye à composer des odes à la manière d'Horace, chante après lui le bonheur de la pauvreté honorable, d'une existence simple et honnête, et réfléchit à l'inconstance de la fortune, à la brièveté de la vie humaine 25.

Imitations, sans doute, que ces premiers poèmes, mais où éclate l'entière sincérité de Cowley. Ce ne sont pas de simples pastiches. L'idéal de vie paisible et laborieuse qu'il exalte en paraphrasant Horace est bien le sien. Il répond aux instincts profonds de sa nature sérieuse, méditative, volontiers un peu effacée; c'est pourquoi il y donne une si complète adhésion. Son acceptation de la philosophie des « poètes » a pour origine la perception confuse de ses besoins vitaux. Evidemment, au début, il n'en pénètre pas toute la portée : le doux et vertueux épicurisme dont il rêve est extérieur. Il est séduit par le cadre matériel de la sagesse, plutôt que par la sagesse elle-même. Mais, à mesure qu'il avance en âge, il découvre la profondeur de cette souriante philosophie, sa valeur humaine. La conscience qu'il acquiert des vrais besoins de sa nature, des affinités qui l'unissent à Virgile, à Horace, à Martial, enfin son expérience de la vie, le confirment dans son choix initial 26.

Il est donc à peine possible de parler ici d'évolution. Nous retrouvons chez l'homme mûr les opinions du jeune homme. Cependant la philosophie de son *Vœu* ne rend pas le même son que celle des *Essais*. A l'intérieur des mêmes idées, il y a eu chan-

24. *Of Myself*, II, p. 467, l. 17.

25. *That a pleasant Poverty is to be preferred before discontented Riches*, II, p. 60. *On the Uncertainty of Fortune...*, II, p. 62. *Upon the Shortnesse of Mans life*, II, p. 65.

26. *Of Myself*, II, p. 458.

gement et progrès. Leur expression n'est guère différente, mais leur contenu a gagné en richesse. De l'imitation il est passé à l'acquiescement conscient, et l'on peut dire que, dans ses *Essais*, ce n'est plus à la suite des Anciens qu'il pense, mais parallèlement à eux. Bien que souvent il s'exprime par leur bouche, il nous donne, tant sa sincérité est grande, l'impression de l'originalité.

Depuis quelques années d'ailleurs, il manifeste l'activité personnelle de sa pensée. Mûri par les épreuves, son esprit s'est tourné vers les grands problèmes philosophiques, et certaines de ses *Odes pindariques*, publiées en 1656, portent la marque du travail qui se fait en lui. Il s'y demande quel est le but de l'existence, quelle est la place de l'homme dans le monde²⁷. Ces poèmes respirent le découragement. Il traverse alors une crise morale, dont nous avons vu qu'elle ne correspondait qu'à de trop réelles causes, et elle se révèle à la coloration sombre, volontiers pessimiste, de ses conclusions. Il y insiste uniquement sur l'aspect négatif de sa doctrine. Mais, dans ses *Essais*, composés après la Restauration, dans le calme de la campagne, sa conception de la vie trouve une expression plus complète, et à côté du tableau de notre faiblesse il y expose nos raisons d'optimisme, montrant que le bonheur est à notre portée, toujours difficile à atteindre sans doute, mais accessible.



A réfléchir sur l'existence humaine, il semble tout d'abord que le bonheur nous soit interdit. Deux constatations attristantes s'imposent au penseur : la vie est courte, et l'homme bien fragile. Après la Bible, Cowley proclame la vanité de toutes choses.

L'idée de la brièveté de la vie le hante. Nous le voyons au nombre des images dont il la revêt : elle est si brève, qu'on peut la comparer à un jour, à un jour d'hiver ; c'est un rapide passage entre l'inconnu d'avant la naissance et l'inconnu d'après la mort, un isthme fragile entre deux éternités ; l'espace est si étroit et

27. *Life and Fame*, I, p. 201 ; *Life*, p. 209 ; *Destinée*, I, p. 192.

si vite franchi du sein maternel à la tombe, qu'on pourrait l'appeler le *Pas de vie*, comme on parle du *Pas de Calais*. L'existence, on ne peut même pas la saisir, elle n'a pas de réalité : c'est l'ombre d'une ombre, le reflet d'un reflet, et elle mérite le nom de sœur cadette du néant. La fuite du temps est telle que nous ne pouvons saisir le présent, et nous en sommes réduits à poursuivre le lendemain, poursuite vaine, car nous n'avons pas plus tôt posé la main sur lui, qu'il est devenu le passé²⁸. Cet avenir même, vers lequel nous nous tournons, nous épouvanterait si nous le connaissions, et la vue des maux futurs détruirait l'illusion de bonheur que le passé et le présent ont pu nous donner²⁹. Ce fantôme que nous appelons la vie est-il du moins un bien? Non, s'écrie Cowley, c'est une incurable maladie, une épidémie, une comédie ennuyeuse et mal jouée³⁰.

Encore si nous pouvions disposer à notre gré de ce jour fugitif. Mais nous ne sommes pas libres : le Destin nous tient sous sa griffe et ne nous lâche pas. Semblables aux pions d'un jeu d'échecs, nous sommes poussés au hasard selon les caprices d'une volonté inconnue. La main qui dirige nos actes reste invisible. Plaute disait : nous sommes des balles avec lesquelles les Dieux jouent, et saint Paul : nous sommes l'argile dans les mains du potier. Nous ne pouvons rien contre le sort, nos plus grands efforts sont vains, s'il est décidé que nous succomberons³¹. Notre raison ne peut percer le voile ténébreux du déterminisme. Dans ce monde où, pendant notre court passage, nous nous montrons d'une si lamentable impuissance, il semble, en définitive, qu'il vaille mieux avoir « une goutte de chance qu'une tonne de sagesse »³².

De pauvres êtres éphémères, jouets de forces inconnues, voilà ce que nous sommes. Dès lors, quel prix attacher à la vie ? Par

28. *The Muse*, st. 1, v. 19 (I, p. 185); *Life and Fame*, st. 1, v. 10 (I, p. 202); *The Shortness of Life and uncertainty of Riches*, II, p. 448; *Life and Fame*, st. 1, v. 1 et 7 (I, p. 203); *The Danger of Procrastination*, II, p. 454, l. 20.

29. *To the New Year*, st. 4 (I, p. 208).

30. *To Dr Scarborough*, I, p. 200; *Of Liberty* : « The epidemical disease of Life », II, p. 384, l. 12; *The Despair*, v. 21 (I, p. 87).

31. *Destinie*, st. 2, v. 10 (I, p. 193), n. 1, n. 3 (p. 194); Cf. sur la mort de Brutus : *Brutus*, st. 5 (I, p. 196).

32. *Destinie*, n. 1, st. 2 (I, p. 194).

ses affirmations, Cowley semble condamné au pessimisme. Et cependant nous le voyons aboutir à un doux optimisme. Comment expliquer cette contradiction entre les prémisses et la conclusion ?

N'oublions pas que les *Odes pindariques* où nous trouvons surtout exposée cette sombre philosophie sont d'abord l'œuvre d'un poète qui ne se croit pas obligé à une vérité totale ; pour rehausser l'effet artistique, il se laisse aller à exagérer sa pensée. Tenons aussi compte du fait qu'elles ont été écrites par Cowley en pleine crise de découragement. Ces *Odes* correspondent à un accès de pessimisme, de cette forme élémentaire du pessimisme qui consiste à ériger en théorie philosophique des malheurs ou des déceptions personnelles. Elles ne traduisent pas son véritable sentiment. Il est par nature optimiste. Ayant constaté l'existence du mal, il s'en accommode tout en le déplorant. Il n'est pas de ceux qui s'insurgent, mais il n'est pas non plus de ceux qui s'abandonnent : il veut vivre, et avec l'aide de son bon sens, il s'efforce de tirer des choses telles qu'elles sont le meilleur parti possible. C'est ainsi qu'il s'oriente vers une sorte de compromis d'où se dégage un optimisme modéré. Conduit par la réflexion à se faire du sort des hommes une opinion pessimiste, il se refuse à la pousser jusqu'à sa conclusion légitime. Il s'arrête à mi-chemin et, considérant comme possible un bonheur relatif, il fait de la recherche de ce bonheur le but suprême de nos efforts. De ses observations désolantes, il tire des raisons de vivre et sa règle de conduite. Son pessimisme vaincu ne va subsister que sous la forme atténuée d'une misanthropie grondeuse.

Sans doute, dit-il, la vie est courte ; mais c'est une raison de plus pour mieux en jouir, pour vivre au sens plein du terme et ne remettre au lendemain toujours incertain, aucun des plaisirs que peut nous procurer le présent. Le sentiment même de notre fragilité accroît notre joie de vivre ³³. Sans doute, nous subissons les caprices de la fortune, mais nous pouvons chercher à ne pas lui donner prise et à placer notre bonheur hors de son atteinte ³⁴.

*
**

33. *The Danger of Procrastination* (II, p. 452).

34. Ceci est le thème de la plupart de ses essais. Cf. *Of Liberty* (p. 377) ; *Of Obscurity* (p. 397) ; *Of Greatness* (p. 428) ; *The dangers...* (p. 443).

De ce que le bonheur est possible, il ne s'ensuit pas qu'il soit à la portée de tout le monde. Il s'entoure d'une série de barrières, et seul un petit nombre d'élus est appelé à en jouir.

Le premier devoir de l'homme qui le poursuit intelligemment est de se connaître. C'est l'antique appel : γνῶθι σεαυτόν.

Mais l'entreprise est délicate ! Comment la mener à bien dans les conditions normales de l'existence ? Vivant au milieu de nos semblables, soumis de ce fait à mille obligations, nous nous sommes bâti une personnalité factice, sorte de masque créé par les exigences de la vie en commun. Rares sont les instants où nous pouvons nous voir tels que nous sommes, et même alors, l'habitude de notre être social ne nous permet plus de reconnaître notre être véritable : nous sommes devenus des étrangers pour nous-mêmes. Pour apprendre à nous connaître, il faut donc nous affranchir des exigences sociales, reprendre sur nous-mêmes la maîtrise perdue, en un mot redevenir libres ³⁵.

La liberté est le plus indispensable, le plus précieux des biens. La liberté, c'est-à-dire le sentiment du pouvoir que nous avons d'agir à notre guise, « dans les limites permises par les lois de Dieu et de notre pays », le privilège du libre arbitre que le créateur nous a laissé, tant il nous est nécessaire, après même la faute d'Adam ³⁶, « l'admirable fleur qui couronne l'humanité » ³⁷.

He's no small Prince who every day
 Thus t' himself can say,
 Now I will sleep, now eat, now sit, now walk,
 Now meditate alone, now with Acquaintance talk.
 This I will do, here I will stay,
 Or if my Fancy call me away,
 My Man and I will presently go ride :
 (For we before have nothing to provide,
 Nor after are to render an account)
 To Dover, Barwick, or the Cornish Mount ³⁸.

35. Cf. tout l'essai : *Of Liberty*.

36. *Of Liberty* (II, p. 377).

37. *A Paraphrase upon the 10th Epistle of the 1st book of Horace* (II, p. 418, v. 62).

38. *Ode. Upon Liberty*, st. 4 (II, p. 390).

... If a Groom serve a Gentleman in his chamber, that Gentleman a Lord, and that Lord a Prince; the Groom, the Gentleman, and the Lord, are as much servants one as the other : the circumstantial difference of the one getting only his Bread and Wages, the second a plentiful, and the third a superfluous estate, is no more intrinsical to this matter then the difference between a plain, a rich and gaudy Livery 39.

Mais bien peu d'hommes sont ainsi maîtres de leur temps et de leurs actes. Du haut en bas de l'échelle sociale, nous ne trouvons que des degrés divers de servitude. Les pauvres gens, obligés de peiner tout le jour pour amasser de quoi vivre, sont les esclaves de leur corps 40. Les nobles, les riches, les puissants sont plus esclaves encore. La société sur laquelle ils ont l'air de régner les enchaîne par mille liens. La couronne est souvent un fardeau que les princes secouent volontiers 41.

Suivez un personnage haut placé, toute une journée : vous le verrez subir une succession ininterrompue d'obligations fastidieuses 42. Sans doute, il les considère comme la contre-partie inévitable de sa gloire, mais il devrait y voir surtout l'impossibilité de vivre pour lui-même. Il n'existe que pour les autres. Et la richesse, qui accompagne le plus souvent la grandeur, n'est pas davantage un bienfait. Bien au contraire, la tyrannie de l'or est un des fléaux qui accablent l'humanité 43.

A cet esclavage extérieur, s'en ajoute un autre, plus terrible parce qu'il s'attaque à l'âme même. La vie de société, en effet, favorise, au point de le rendre à peu près inévitable, le développement des passions. L'homme qui recherche le pouvoir succombe à l'ambition; celui qui vise à la fortune devient victime de l'avarice; s'il fait du plaisir le but de sa vie, il tombe en proie à la volupté, passions d'autant plus dangereuses qu'elles se parent de dehors éclatants. Mais sous ces apparences brillantes, que de bassesses et de turpitudes se dissimulent. Chacun à sa manière, l'ambitieux, l'avare, le voluptueux, avilissent leur âme et s'abaissent au niveau des bêtes.

La vie de société est donc une cause naturelle de malheur.

39. *Of Liberty* (II, p. 381, l. 35...).

40. *Of Solitude* (II, p. 394, l. 34).

41. *Of Greatness* (II, p. 430).

42. *Of Liberty* (pp. 382 et 389).

43. *Of Avarice* (II, p. 437...).

Par l'appel qu'elle fait sans cesse à nos sens, elle nous entraîne presque fatalement à la dégradation morale. Rares sont ceux qui y participant, échappent à son influence corruptrice. La ville, centre de la vie de société, est le repaire de tous les vices. La première ne fut-elle pas créée par Caïn, le meurtrier? Née du crime, elle est vouée au crime ⁴⁴.

L'honnête homme à la ville, entouré de la foule innombrable des coquins, court grand danger d'en sortir avili, ou de faire figure de dupe. L'or y règne en tyran. Absorbés par leur soif de richesses, les hommes se transforment en bêtes féroces, et sont tour à tour, les uns pour les autres, « lion rugissant, renard fourbe, loup ravisseur, crocodile hypocrite, appeau trompeur, et vautour rapace » ⁴⁵. La ville qui abrite ces monstres est elle-même un monstre. Si tous les méchants et les fous qui y demeurent quittaient Londres demain, la grande capitale, si fière de ses millions, deviendrait un village, plus petit qu'Islington, presque un désert ⁴⁶.

Ce sombre tableau de ce que nous appelons les bienfaits de la civilisation, cette condamnation de l'organisation et même de l'existence de la société, représentent la survivance du pessimisme dont nous avons trouvé l'expression dans les *Odes pindariques*. Seulement dans ces *Odes*, philosophique et moral, il s'appuyait sur les dénonciations de l'Écriture Sainte. Il reparaît ici, inspiré par les satiriques latins, par Juvénal, par Perse, par Horace, surtout ⁴⁷, et limité à un aspect de l'existence, à l'aspect social. Ces invectives annoncent presque un siècle à l'avance celles de Rousseau. Mais Cowley n'estime pas le mal incurable : si la simple honnêteté, à plus forte raison la liberté de l'individu, ne peuvent se concilier avec la vie sociale, la sagesse reste accessible par une autre voie.

Que l'homme vive dans les conditions où Dieu l'a placé sur la terre, c'est-à-dire seul. Il a été créé solitaire et n'a connu l'infor-

44. *The Garden*, st. 3, v. 15 (p. 423); *The Dangers of an Honest man in much Company* (p. 444).

45. *The dangers of an Honest man...* (II, p. 443).

46. *Of Solitude*, p. 396, st. 11 et 12.

47. Cf. HORACE. *Satires*, I, 1; II, 16, etc... JUVÉNAL. *Satires*, I, 3, 10, 11...; PERSE. *Satire*, 6...

tune que du jour où il a cessé de l'être. Qu'il le redevienne donc, qu'il retourne à la vie primitive, fruste peut-être et pauvre, mais innocente 48.

Dans la solitude, n'obéissant plus à d'autres contraintes que celles dictées par la raison, « loin des joies futiles de la terre et de ses vains labeurs » 49, il peut vivre à sa guise, méditer et arriver à se connaître. Le calme ambiant agit sur son âme, et celle-ci trouve enfin le repos. Son intelligence participe aussi à ces bienfaits; elle gagne en profondeur et en acuité, car rien ne la détourne plus de son objet 50. Ainsi, l'homme voit sa personnalité s'épanouir harmonieusement, et, se connaissant, il atteint la liberté entière; il n'est pas plus esclave de lui-même qu'il ne l'est des autres. Par sa vie et ses pensées, il passe véritablement du domaine des hommes dans celui de Dieu 51.

Notons que le thème de la solitude est un lieu commun de la littérature du temps. Elle trouve, certes, un chantre convaincu dans La Fontaine. Mais si un Saint-Amant, un Saint-Evremond la célèbrent aussi, n'est-ce pas parce qu'il est de bon ton de penser comme Virgile et Horace? En Angleterre même, nombreux sont les poètes qui exaltent, avec des degrés variables de sincérité, les charmes de la vie rurale, de Thomas Lodge et William Drummond à Philip Ayres, Charles Cotton et John Norris, en passant par Francis Beaumont, Henry Vaughan et l'amie de Cowley Katherine Philips 52. Mais Cowley ne suit pas la mode. L'exemple

48. *Of Solitude*, st. 7 (II, p. 396). Cf. aussi *The Given Love*, v. 27; *The Garden*, st. 3, v. 9 (I, p. 69 et II, p. 423).

49. *Davideis*, I, v. 730 (I, p. 260).

50. *The Shortness of Life...*, II, p. 450, l. 12. Cf. aussi : *Of Solitude*, st. 9 et 10 (II, p. 396).

51. *Of Solitude*, p. 394, l. 1; *Ode. Upon Liberty*, st. 5, p. 390; et *Of Agriculture*, p. 401, l. 1.

52. LODGE. *In praise of countrey Life* (édition de 1883, I, p. 34). — W. DRUMMOND. *The praise of Solitary Life* (édition 1856, p. 163). — F. BEAUMONT. *The Praises of a country Life* (édition Chalmers, vol. VI, p. 209). — K. PHILIPS. *A Countrey Life* (SAINTSBURY. *Minor Caroline Poets*, vol. I, p. 558). — H. VAUGHAN. *The old Man of Verona* (édition Grosart, 1871, vol. III, p. 235). — C. COTTON. *The Retirement, Contentation* (édition John Beresford, 1923, pp. 45 et 90). — PH. AYRES. *In praise of a country Life* (SAINTSBURY. *Minor Caroline Poets*, vol. II, p. 332). — JOHN NORRIS. *The Retirement*, p. 24; *Sitting in an Arbour* (p. 40); *My Estate* (p. 73); *Content* (p. 77) (*Miscellanies...*, 1687).

des anciens et des modernes n'a fait que fortifier en lui des préférences innées, et chacune de ses pages révèle sa sincérité.

Mais cette solitude féconde n'est pas, déclare-t-il, accessible à tous. Matériellement et moralement, certaines conditions commandent la voie qui mène au vrai bonheur, et y multiplient les obstacles. Dans l'état de pauvreté, le souci de la subsistance journalière absorbe toutes les énergies. La richesse n'est pas davantage favorable, car il est difficile de s'arracher aux jouissances matérielles que l'argent procure. La condition idéale pour atteindre la félicité, c'est celle des hommes que le sort propice, en leur accordant une aisance honnête, a placés à la campagne. Le nécessaire, c'est la possibilité du repos dans le calme. La vie simple du sage n'exclut pas le confort. Nous le voyons bien dans le tableau qu'il brosse, au cours de son essai *of Greatness*, de l'existence telle qu'il la conçoit ⁵³. Si au nécessaire se joint le superflu, il ne le refusera point. Son idéal est celui que Virgile a eu le bonheur de réaliser : « *studiis florere ignobilis otii* » ⁵⁴; c'est aussi celui qu'Horace résume dans la formule « *aurea mediocritas* ».

A ces conditions matérielles, viennent s'en ajouter d'autres, d'ordre moral. Car ce n'est pas d'un épicurisme grossier que rêve Cowley, et les hommes d'esprit pauvre et étroit ne peuvent espérer y atteindre. Les sens n'y trouvent point de place; celui qui aspire à vivre dans la solitude doit, avant toutes choses, « déraciner de son âme toutes les passions ». Elles y sont plus dangereuses encore qu'à la ville, car rien ne leur fait contrepoids. Mieux vaudrait, dit Cowley, se trouver au milieu d'une foire que dans une forêt, si l'âme est en proie à un désir passionné; à la foire, on ne risque que d'être dévalisé, dans la forêt on peut être assassiné ⁵⁵.

Mais ceci n'est que la partie négative du programme. La solitude ainsi obtenue, la liberté morale ainsi acquise, il faut pouvoir en jouir et s'écrier avec Scipion : « *Nunquam minus solus quam cum solus* ». Or c'est une des plus étranges contradictions de la nature humaine que les hommes s'aiment plus que tout au

53. *Of Solitude*, p. 394, l. 24; *Of Greatness*, II, p. 428, l. 28 et p. 431, l. 30.

54. *The Garden*, II, p. 421.

55. *Of Solitude*, II, p. 393, l. 21.

monde, et cependant ne supportent jamais d'être livrés à eux-mêmes. La solitude est réservée à une élite, formée de ceux qui connaissent assez le monde pour en voir la vanité, sont assez vertueux pour la mépriser, et possèdent une culture suffisante pour ne pas s'ennuyer dans le long tête-à-tête avec soi-même qu'impose la solitude ⁵⁶. Cowley s'adresse à une aristocratie particulière, l'aristocratie de pensée. Les intellectuels comptent seuls à ses yeux, et seul compte le développement de leur personnalité.

A la prendre dans sa forme extrême, sa théorie mènerait à l'anarchie. Ne voit-il pas dans l'organisation actuelle de l'humanité la source de tous nos maux ? Comme Rousseau, en face de la société il dresse l'individu et ses devoirs envers lui-même, à l'idée de solidarité il oppose celle d'égoïsme bien entendu. Il se refuse au service commun. Avec Montaigne il s'écrierait volontiers : « Je me contente de jouir le monde sans m'en empresser. » Mais la portée sociale de sa doctrine se trouve bien réduite du fait qu'elle ne vise que le petit nombre.

Restreinte, elle n'est pas inaccessible. L'idéal qui nous est proposé n'est aucunement irréalisable. Cowley se préoccupe au contraire de l'humaniser, pour ainsi dire, de le mettre à notre portée. Nous devons, en premier lieu, nous proposer pour but, déclare-t-il, et ceci découle tout naturellement de sa définition de la vertu, non la perfection, mais l'équilibre, non les sommets, mais le juste milieu. Nous devons savoir vivre dans la médiocrité et nous accommoder de ce que le sort nous offre. Ne désirons que ce que nous pouvons espérer obtenir; suivant le précepte d'Horace, élaguons d'une courte vie les espoirs qui pousseront des tiges trop longues ⁵⁷. C'est à l'ignorance de cette règle pourtant simple que tant d'hommes doivent leur malheur. Ils gaspillent le temps si bref de leur existence à la poursuite des chimères, ils oublient qu'ils sont des créatures déchues, diminuées par la faute originelle, ils perdent de vue la faiblesse humaine. Cowley, avec son sens pratique accoutumé, s'efforce d'en tenir compte. L'équilibre vers lequel il nous conseille de tendre n'a rien de surhumain,

56. *Of Solitude*, II, pp. 392, 393; et *Of Liberty*, II, p. 386, l. 10.

57. *Of Liberty*, II, p. 385, l. 39; *Of Avarice*, II, p. 438, l. 36, et *The Shortness of Life...*, II, p. 449, l. 21.

puisqu'il consiste simplement à nous soumettre à notre raison. Écoutons la, quand elle nous ordonne de supprimer les passions qui sont en nous un élément de trouble, et de rejeter les désirs irréalisables que nous aurions tendance à former. La seule certitude étant le présent, sachons aussi borner au présent nos pensées, tirons en le meilleur parti possible ⁵⁸. Le sage poursuit en toutes choses la modération, et son intelligence lui sert à discerner le bien du mal, c'est-à-dire le juste milieu de l'excès.

En outre, la solitude telle que la comprend et la recommande Cowley ne ressemble en rien à celle de l'anachorète. Tandis que l'ascète s'épuise en vains efforts pour atteindre la perfection, le sage limite son ambition à la réalisation d'un bonheur à sa mesure. Dans la campagne riante où il possède un petit bien, il cherche à fournir à son corps et à son âme le confort et la satisfaction ⁵⁹. Aussi le mot de retraite serait-il plus exact que celui de solitude. Vivre seul, pour Cowley, ce n'est pas rompre toutes relations avec nos semblables, mais simplement s'écarter de la société remplie de pièges pour l'honnête homme, fuir « la foule qui affole » ou, comme le dit Saint-Evremond, n'admettre « ni une société pleine, ni une retraite entière » ⁶⁰.



Le problème de l'existence consiste pour le sage à s'accorder dans ces limites un petit nombre de plaisirs choisis, et à écarter avec soin tout ce qui pourrait devenir pour lui une cause de souffrance et de déséquilibre. Le plaisir salubre est au plaisir nuisible « ce qu'une épouse modeste, belle et constante est à une courtisane fardée, impudente et volage » ⁶¹.

Le premier de ces plaisirs stables, comme nous le savons déjà, réside en nous, dans le commerce de notre propre esprit. Nous connaître, méditer sur la grande énigme de la vie, trouver dans le jeu de notre intelligence une occupation d'où l'ennui est tou-

58. *Ode. Upon Liberty*, st. 5 (II, p. 391); *To Dr Scarborough*, st. 6 (I, p. 200), etc...

59. Cf. le tableau que Cowley trace de la vie idéale. *Of Liberty*, II, p. 386.

60. SAINT-EVREMOND. *Œuvres*, II, p. 328.

61. *Of Agriculture*, II, p. 403, l. II.

jours exclu, voici pour ainsi dire, le premier article de notre programme. Par la réflexion, nous nous élevons vers la divinité. Cowley n'affirme-t-il pas : « la pensée est la chose qui distingue la solitude d'un Dieu de celle d'une bête sauvage » 62?

Mais notre intelligence est trop imparfaite pour que nous puissions longtemps vivre, en quelque sorte, de nous-mêmes. Nous pouvons alors recourir au trésor des livres, et leur demander un renouvellement de nos intérêts. En eux, nous trouvons des amis fidèles, toujours prêts à nous charmer. Leur richesse développe en nous une soif de savoir telle que nous désirons vivre, comme Mathusalem, plus de neuf cents ans 63.

Enfin, aux amis du passé, ajoutons ceux que nous offre le présent : recherchons la compagnie d'un petit nombre d'hommes également libérés de l'esclavage social. Nous trouvons dans l'amitié les jouissances les plus douces comme les plus pures.

L'éloge de l'amitié ne nous surprend pas dans la bouche de Cowley : Nous savons le rôle qu'elle a joué dans son existence même. Il a vécu entouré d'amis fidèles et s'est montré digne de leur attachement. Il y a trouvé la satisfaction de ses goûts les plus chers, et on peut dire qu'elle a réalisé son idéal de vie sentimentale. N'est-ce pas la passion des gens plus intelligents que sensibles ? Sincère et convaincu, il peut l'être ailleurs, mais jamais il ne donne comme lorsqu'il exalte l'amitié, une telle impression de spontanéité joyeuse. Elle lui a, nous le savons, inspiré les accents les plus touchants, les plus sincèrement émus. Aussi fait-elle très tôt son entrée en scène dans son œuvre. Dès son second poème, dans *Constantia and Philetus*, il nous montre de parfaits amis, Philetus et Philocrates : rien de ce qui touche l'un ne laisse l'autre indifférent ; ils mettent en commun joies et chagrins, et ils sont unis par des liens si forts que la mort ne réussit pas à les séparer 64. Il exalte, dans la *Davidéide*, la merveilleuse entente

62. *Of Liberty*, II, p. 386, l. 11. — *Of Solitude*, II, p. 394, l. 4.

63. *Of Solitude*, II, p. 394 ; et : *Ode. Mr. Cowley's book presenting itself to the University Library of Oxford*, s. 5, v. 10 (I, p. 411).

64. *Constantia and Philetus*, v. 211..., et v. 241... (II, pp. 14 et 15).

de David et de Jonathan ⁶⁵, et lorsqu'il organise son « Collège philosophique », il entend bien faire à cette vertu une large place ⁶⁶.

Ce qu'il y voit, c'est avant tout la communion spirituelle de deux âmes, communion pure de toute attache charnelle, c'est l'amour dégagé de ses liens terrestres, idéalisé, épuré :

Pure is the flame of *Friendship*, and divine
Like that which in Heav'n's Sun does shine... ⁶⁷.

Alors que l'amour est épais, alourdi par la matière, elle est fluide, éthérée; les sens n'y ont point de part. L'ami, c'est surtout pour Cowley, nous le voyons dans son ode sur Hervey, l'esprit au contact duquel le sien se développe, doué des mêmes goûts, orienté vers le même idéal, confident de ses pensées. Montaigne ne savait à quelle cause exacte attribuer son amitié pour Raymond Sebond, mais Cowley ne pourrait pas dire le fameux : « parce que c'était lui, parce que c'était moi ». Il ne pourrait dire non plus : « en la vraie amitié de laquelle je suis expert, je me donne à mon amy plus que je ne le tire à moy ». Son amitié est loin d'être aussi désintéressée, ni instinctive; elle a beau être exaltée, elle reste intellectuelle, raisonnée, on pourrait presque dire utilitaire.

L'amitié est une des conditions du bonheur; la nature en forme le cadre nécessaire. Aussi les *Essais* ne sont-ils, directement ou indirectement, qu'un long plaidoyer en faveur du retour à la nature.

Ce thème forme le motif central de la théorie de la sagesse

65. Jonathan et David s'aiment au point de se confondre, leurs vies sont inséparables, leurs deux âmes n'en font qu'une et, dans leur union parfaite, « contemplent le visage mystérieux de l'amour tout puissant » (*Dav.*, II, v. 117... (I, p. 287). Nous avons eu l'occasion de montrer l'admiration que Cowley éprouvait pour la vertu de Jonathan, mais cette vertu n'est rien au prix de la manière dont il pratique l'amitié :

« Son amour pour ses amis ne connaît ni limite ni règle,

Ce qu'il doit au ciel, eux le lui doivent. »

(*Dav.*, IV, v. 500, p. 377).

66. Il la rend même obligatoire sous peine d'amende et fait de l'hospitalité entre professeurs une raison d'expulsion (*A Proposition*, II, p. 254).

67. *Friendship in absence*, st. 5 (I, p. 27). Cf. aussi *Dav.*, II, v. 109 (p. 287).

de Cowley. Revenir à l'état d'isolement où se trouvait l'homme tel que Dieu l'a créé, nous écarter de nos semblables pour conquérir dans la solitude la liberté et la maîtrise de nous-mêmes, qu'est-ce sinon nous plonger dans la nature pour en retirer les bienfaits qu'elle tient en réserve à notre intention ?

La nature est la compagne du solitaire, et c'est grâce à elle qu'il évolue, du mal au bien, des égarements de la passion à l'équilibre. En face d'elle, il se sent naturellement vertueux. A son contact son âme énervée par l'atmosphère viciée de la ville recouvre sa vigueur et son innocence primitives. Elle le relève moralement. Cowley croit à l'âge d'or, à une bienheureuse Arcadie où la nature présiderait au triomphe de la vertu. Cet idéalisme pastoral teinte d'une note attendrie toute sa philosophie du bonheur.

Nécessaire à la vie de l'âme, la nature n'offre pas moins d'avantages à celle du corps. Car si l'existence purement contemplative est réservée à une élite, une existence plus active s'offre à tous dans les travaux des champs. L'agriculture est le genre d'occupation qui rapproche de la sagesse plus qu'aucun autre. Outre l'utilité que cet art présente pour l'individu et pour l'ensemble de la société, il porte naturellement l'âme à l'innocence et à la douceur, il développe en elle l'amour de la paix et de l'ordre :

If husbandmen preserve not that, they are much to blame, for no men are so free from the Temptations of Iniquity... They live like Sheep and Kine, by the allowances of Nature, and others like Wolves and Foxes by the acquisitions of Rapine. And, I hope, I may affirm (without any offence to the Great) that Sheep and Kine are very useful, and that Wolves and Foxes are pernicious creatures. They are without dispute of all men the most quiet and least apt to be inflamed to the disturbance of the Commonwealth: their manner of Life inclines them, and Interest binds them to love Peace... 68.

Ce tableau enthousiaste de la vie de l'agriculteur ne prend son prix que si on compare cette vie à celle du citadin où tout respire la fourberie et le vice. Dans l'amour de Cowley pour la nature, la haine de la ville entre pour une large part, et l'on peut aller jus-

68. *Of Agriculture* (II, p. 402, l. 20...).

qu'à dire qu'elle en forme la base. Il est d'ailleurs significatif qu'il ne définisse jamais plus clairement la nature et ses bienfaits que par opposition à la corruption de la ville. L'une est chez lui la contre-partie obligée de l'autre. Avant de chercher à tirer de la nature des jouissances positives, il lui demande un avantage négatif, mais essentiel, l'éloignement de la ville. Avant de la considérer comme une fin, il voit en elle un moyen, le seul, d'éviter le malheur.

We are here among the vast and noble Scenes of Nature; we are there among the pitiful shifts of Policy : we walk here in the light and open wayes of the Divine Bounty; we grope there in the dark and confused Labyrinths of Human Malice : our Senses are here feasted with the clear and genuine taste of their Objects, which are all Sophisticated there, and for the most part overwhelmed with their contraries. Here Pleasure looks (methinks) like a beautiful, constant, and modest Wife; it is there an impudent, fickle, and painted Harlot. Here is harmless and cheap Plenty, there guilty and expensive Luxury 69.

Devons-nous entendre dans cet appel à la nature, avec son insistance sur les bienfaits qu'elle dispense et sa condamnation passionnée de la vie de société, les accents de Rousseau, voir en Cowley un réformateur et un précurseur ? Nous ne le croyons pas, car rien n'est plus loin des enthousiasmes de Jean-Jacques ou des extases de Wordsworth, que le calme raisonnant d'Abraham. Il est à coup sûr sincère, mais c'est l'idéal pastoral hérité de l'Antiquité qui colore son sentiment, par lui-même assez neutre.

L'amour qu'il conçoit pour la nature est, dès sa naissance, théorique : il est à base d'humanisme. La nature lui apparaît, à priori, comme bienfaisante. Sans doute, il entre dans son aversion pour l'existence citadine une grande part de convention : il accepte les invectives des satiriques latins, ses maîtres, et les paraphrase avec docilité; mais son aversion a aussi pour base son expérience personnelle, il a passé sa vie, pendant de longues années, dans l'atmosphère des villes, il la déteste en connaissance de cause. Mais dans son amour de la nature l'élément convention-

69. *Ibid.*, p. 403, l. 5.

nel joue un rôle bien plus important encore, et son acceptation de toute la tradition pastorale, des thèmes si souvent développés par Virgile et Horace, est, pourrait-on dire, plus passive. Car jusqu'à l'époque où il se retire dans le Kent, c'est-à-dire après 1656, il n'a pas eu de contact véritable avec la vie des champs; il l'a entrevue par brèves échappées, trop peu pour la juger. Et même après la Restauration, ne l'entendons-nous pas, avec une candeur nuancée d'humour, avouer son ignorance ?

I thought when I went first to dwell in the Country, that without doubt I should have met there with the simplicity of the old Poetical Golden Age : I thought to have found no Inhabitants there, but such as the Shepherds of Sir *Phil. Sydney* in *Arcadia*, or of *Monsieur d'Urfé* upon the Banks of *Lignon*; and began to consider with my self, which way I might recommend no less to Posterity the Happinesse and Innocence of the Men of *Chertsea* : but to confess the truth, I perceived quickly, by infallible demonstrations, that I was still in *Old England*, and not in *Arcadia*, or *La Forrest*... 70.

Aussi lorsque, dès ses premières œuvres, il chante les délices de la vie champêtre, il les chante de confiance, sur la foi des anciens, et le dogme de l'innocence des campagnes revient, comme un refrain bien appris, dans *Love's Riddle* :

... Me thinkes a sad and drowsie shepheard is
A prodigie in Nature, for the woods
Should be as farre from sorrow, as they are
From sorrowes causes, riches and the like 71.

Dans les *Essais*, il s'attache à prouver ce même dogme par des raisonnements qui ont tous à leur base l'opposition de la ville et de la campagne. L'expression de sa pensée a gagné en nuances, en richesse, mais l'inspiration n'a pas changé. La nature reste pour lui le cadre idyllique de l'existence. Son amour de la vie rurale reste dicté par son érudition et non par son expérience personnelle. La théorie y domine (ce qui ne veut pas dire le mensonge, car où Cowley était-il plus sincère que dans la théorie?)

70. *The dangers of an Honest man in much Company* (II, p. 446, l. 32...).

71. *Love's Riddle*. Acte I, sc. I (II, p. 72, v. 1...). Cf. aussi a. II, sc. I (p. 88).

Il est tout chargé de préoccupations morales. Le poète s'efface devant le philosophe, et c'est en moraliste qu'il définit cette nature, cadre de la vie heureuse.

Il lui demande le calme, la paix dans le silence. Il n'exige d'elle ni émotions fortes, ni extases, mais le repos de l'âme et du corps, c'est-à-dire des plaisirs modérés. Elle n'est pas pour lui une maîtresse exaltée mais une compagne simple et douce. Cowley ne rêve pas des spectacles grandioses et sauvages qu'aimeront et chanteront les romantiques. Il préfère chercher les tableaux gracieux, aimables, reposants : la lumière bienfaisante du soleil, la verdure des bois et des prés, le murmure des ruisseaux, le chant des oiseaux, le parfum des fleurs :

Hail, old *Patrician* Trees, so great and good !
Hail ye *Plebeian* under wood !...

... Here let me careless and unthoughtful lying,
Hear the soft winds above me flying,
With all their wanton Boughs dispute,
And the more tuneful Birds to both replying
Nor be my self too Mute.
A Silver stream shall roul his waters neer,
Guilt with the Sun-beams here and there
On whose enamel'd Bank I'll walk,
And see how prettily they Smile, and hear
How prettily they Talk... 72.

La nature familière, sous les aspects les plus communs, satisfait pleinement les désirs de Cowley.

Plus précisément et plus prosaïquement encore, il tend à s'enfermer dans le cadre étroit d'un jardin. Il y retrouve le monde en raccourci, mis pour ainsi dire à la portée de ses modestes aspirations. Il le veut grand, certes, assez pour admettre la variété des cultures : fleurs, légumes et fruits, mais non point vaste au point de former un vrai domaine. Un ruisseau le traversera, dont l'eau ne jaillira pas d'urnes tenues par des personnages mythologiques, et ne s'éparpillera pas en cascades ingénieuses ;

72. *Of Solitude*, st. 1, 4, 5 (II, p. 395). Cf. aussi *The Wish*, st. 3 (I, p. 88) et *The Garden*, st. 4 et 6 (II, p. 423).

elle coulera simplement à travers l'enclos, et passera en murmurant sous les ombrages. Ce jardin sera plus l'œuvre de la nature que de l'art; la nature est le meilleur des jardiniers, et tous les efforts d'embellissement des hommes ne font qu'appauvrir sa beauté 73.

Ainsi l'aboutissement du sentiment de la nature chez Cowley est l'amour des jardins, c'est-à-dire de l'aspect le plus « humain » de la nature. En fait, il ne l'aime pas autrement qu'on ne l'aimait au dix-septième siècle : en fonction de l'homme. Il apprécie le cadre qu'elle offre à la méditation, moins pour sa splendeur que pour son agrément. Ce n'est pas qu'il soit insensible aux beautés naturelles; nous aurons plus loin l'occasion de relever les aspects proprement poétiques du sentiment de la nature dans son œuvre, mais la plupart du temps, il semble ne pas la voir pour elle-même. Elle reste pour lui plus bienfaisante que belle. L'artiste ne réussit pas à secouer le joug du philosophe. Il ne connaît pas les moments d'amour désintéressé d'un La Fontaine, voire d'un Herrick ou d'un Marvell. Son lyrisme tourne presque fatalement à la méditation morale. Le jardin lui apparaît comme le cadre nécessaire de la vie du sage. C'est un élément de joie, mais plus encore de perfectionnement 74.

C'est dire que son amour de la nature n'est pas exigeant. Il lui suffit de se sentir hors de la ville. Cowley reste, quoi qu'il en ait, un Londonien. Son rêve est celui de tant de citadins : posséder dans la banlieue une maison, avec un grand jardin où la nature se présente sous son aspect le plus bourgeois 75. Mais il aime son jardin avec autant de profondeur, sinon d'empoiement, que les romantiques aimeront la nature échevelée et sauvage. L'allure moralisatrice, toute intellectuelle de cet amour ne doit pas nous cacher sa sincérité. Il y a une passion de l'intelligence aussi bien que du cœur. La passion, signe de volonté ardente, ne peut-elle s'appliquer à l'un aussi bien qu'à l'autre ? Le romantisme, par l'éclat intense qu'il jette sur la seconde forme, nous aveugle à

73. *Of Greatness* (II, p. 432, l. 4...). Cf. *A Vote*, st. 10 (II, p. 50...), et *Ode*, II, st. 7 (II, p. 61).

74. Cf. *The Garden*, st. 9 (II, p. 426).

75. Notons, en effet, que jamais il ne s'est éloigné de Londres : la proximité de la ville semble avoir été indispensable pour lui.

de mi; nous ne concevons qu'avec peine la passion classique, nous n'y verrions volontiers que froideur. Cowley aime la nature en classique, sereinement; cela ne veut pas dire faiblement.

Dans ce cadre champêtre, libres de méditer, seuls ou en compagnie de livres et d'amis choisis, nous pouvons atteindre le bonheur. Nous trouvons alors l'existence infiniment trop brève. Tandis que les sots se lamentent sur la longueur des jours, nous voudrions ne les voir jamais finir. « *O vita, stulto longa, sapienti brevis* », s'écrie Cowley, adaptant à son dessein, avec une liberté caractéristique, la maxime bien différente de Publius Syrus : « *O vita misero longa, felici brevis* » 76. La vie ressemble à un poème harmonieusement composé : une partie est consacrée au labeur, l'autre à la jouissance des fruits de ce labeur 77. Aucun vide ne reste où puisse se glisser l'ennui, car les courts instants qui nous sont accordés sont trop précieux pour être gaspillés. Pas une heure n'est gâchée en tentatives démesurées :

Be prudent, and the shore in prospect keep,
In a weak Boat trust not the deep,

recommande Cowley 78. La vie du sage est un chef-d'œuvre d'équilibre, et cet équilibre naît de la modération.

Much will always wanting be,
To him who much desires. Thrice happy He
To whom the wise indulgency of Heaven,
With sparing hand, but just enough has given 79.

Que la vie matérielle sous sa forme la plus simple lui soit assurée, et il trouve en lui-même assez de richesses pour être heureux. Il se met ainsi à l'abri, autant qu'on peut l'être, des coups de la fortune, derrière :

76. *Of Solitude* (II, p. 394).

77. *Upon Liberty*, st. 6 (II, p. 391). Et *Of Avarice* (II, p. 439, l. 18).

78. *The shortness of Life...*, st. 12 (II, p. 452).

79. *A paraphrase on an Ode in Horace's third book...*, st. 5 (II, p. 442).

... The strong and beauteous Fence
Of Temperance and Innocence,
And wholesome Labours, and a quiet Mind... 80.

Une telle vie est la meilleure préparation à la mort. La conscience en repos, l'homme de bien regarde venir sa fin sans trembler. L'idée de disparaître ne l'effraie pas, il apprend même à l'aimer⁸¹. Il est prêt. Ainsi se termine sur une note de grandeur stoïque cette doctrine si indulgente par ailleurs à la faiblesse humaine.

*
**

En somme, le bonheur n'est pas un vain mot, en dépit des misères terrestres. Il se trouve à la portée de notre main, il ne dépend vraiment que de nous de le saisir. La route de la sagesse est ouverte aux hommes raisonnables, capables de suivre en tout la voie du juste milieu, c'est-à-dire de soumettre leurs passions au joug de leur intelligence lucide. Elles ne subsistent que sous la forme d'une soif modérée de plaisirs sains. La philosophie que nous recommande Cowley n'est autre que l'épicurisme.

Il reconnaît Epicure pour maître. Il admire la vie obscure et sage du philosophe, élaborant son système avec son ami Métrodore dans ses jardins, inconnu de tous en pleine ville d'Athènes, le pays le plus connu et le plus bavard du monde. Il proteste contre l'accusation de sensualité dont on cherche à entacher sa doctrine⁸². Il se rend bien compte qu'Epicure, en restreignant le cercle des plaisirs permis, en prêchant le détachement progressif des biens de ce monde, en faisant du renoncement la fin suprême de la Sagesse, en arrive à une sorte d'ascétisme qui n'est pas très éloigné de l'ascétisme chrétien. Il le comprend.

80. *The Garden*, st. 8, v. 14... (II, p. 426).

81. *The Country Life* (II, p. 420, l. 24). Cf. aussi *Martial*. L. 10, ép. 47 (p. 460).

82. *The Garden*, st. 6 (II, p. 424); *Of Obscurity* (II, p. 398, l. 24); *Upon Liberty* (II, p. 385, l. 10). — Notons qu'il se fait lui-même accuser d'épicurisme paresseux par le mauvais ange de la Vision (*A Discourse...*, II, p. 373). Cf. sur cet épicurisme de Cowley, un développement intéressant dans l'article de A. H. NETHERCOT. *Abraham Cowley's Essays* (*Journal of English and German Philology*, January 1930).

Mais il en reste à certains égards indépendant. Il se refuse à le suivre dans la voie de l'austérité. Sans doute, il fait consister le bonheur avant tout dans l'ataraxie, ou, selon l'expression de Gassendi « dans la tranquillité de l'esprit et l'indolence du corps »⁸³. Mais à ce bonheur tout négatif, il ajoute des jouissances positives. Il est trop raisonnable et trop pratique d'esprit pour aspirer à la sainteté laïque que recommande Epicure. La vie dont il rêve, et qu'il essaye de mettre en pratique dans sa retraite de Chertsey est simple, modérée, et ne s'accompagne d'aucune restriction excessive. Au point de vue matériel, il a beau chanter les louanges de la frugalité, il admet avec plaisir un certain confort; au point de vue spirituel, la contemplation solitaire des vérités éternelles ne lui suffit pas, et il y ajoute des plaisirs sagement choisis. L'épicurisme devient dans ses mains une doctrine aimable et souriante, elle reste intellectuelle de tendances, mais elle s'embourgeoise. Ce n'est pas que Cowley cède à la volupté : il ne perd pas de vue la conclusion fatale de la vie, et son attitude devant la mort est ferme comme celle de son grand modèle. Mais, en attendant l'inévitable, il ne trouve pas interdit de chercher à rendre l'existence douce, joyeuse et confortable.

Cowley n'est du reste pas le premier à comprendre ainsi la doctrine d'Epicure. Parmi les Anciens comme parmi les Modernes, certains l'avaient interprétée dans ce sens. Cowley se tourne naturellement vers eux, et bien qu'il connaisse le maître, c'est surtout à ses disciples qu'il s'adresse. Son épicurisme est, pour ainsi dire, de seconde main. Virgile, Martial, Horace, d'autres encore, comme Sénèque ou Claudien, lui fournissent des tableaux idylliques du bonheur simple où il retrouve sous une forme plus humaine l'essentiel de l'enseignement d'Epicure. Comme eux, il laisse de côté les spéculations philosophiques; nous savons son aversion pour les théories abstraites, la métaphysique, aussi ne s'inspire-t-il pas de Lucrèce⁸⁴. A leur suite, il s'attache à résoudre le problème pratique de la vie heureuse. Ses *Essais* sont pleins

83. F. BERNIER. *Abrégé de la philosophie de Gassendi...*, VII, p. 201. Cf. sur cette question de l'épicurisme de Cowley, l'article de R. ALDINGTON. *Cowley and the French Epicureans (Literary Studies and Reviews, 1924)*.

84. Il le connaît, certes, comme l'a montré NETHERCOT (*article cité*, p. 127), mais il ne semble pas lui avoir rien emprunté.

de leur pensée, il n'y a pas de page où leur influence n'éclate.

Elle a, sans doute, été renforcée par d'autres influences, modernes celles-ci, et qui, pour ne point se montrer aussi ouvertement, n'en ont pas moins dû exercer leur action sur lui. Montaigne le guide dans la philosophie comme dans la forme de ses *Essais*. Cowley, en le citant avec respect, reconnaît sa dette envers lui ⁸⁵. Semblables à bien des égards par le tempérament et les goûts, il n'est pas étonnant qu'ils se rencontrent dans leur épicurisme : celui de Montaigne, tout imprégné de culture classique, fidèle aux préceptes d'Horace, annonce celui de Cowley, et a, sans nul doute, contribué à le former. Il convient cependant de faire une réserve. L'épicurisme de Montaigne reste à base de scepticisme, et véritablement de paganisme. Celui de Cowley ne cesse d'être chrétien et moral. Il sous-entend un acte de foi envers la Providence.

Du vivant même de Cowley l'épicurisme jouit d'une vogue extrême. En 1649, John Evelyn, débute dans la littérature par une traduction de l'essai de La Mothe Le Vayer : *Of Liberty and Solitude*; et, en 1656, il écrit un *Essay on the First Book of T. Lucretius Carus de Rerum Natura*. La même année, la Morale d'Epicure est traduite par Walter Charleton ⁸⁶. Surtout, la doctrine du philosophe est alors commentée et défendue comme jamais elle ne l'avait encore été, par Gassendi. Il est bien difficile d'estimer avec précision le rôle qu'ont pu jouer Gassendi et ses disciples français dans la formation de sa théorie du bonheur, mais il est bien peu probable que Cowley, lors de son séjour en France, n'ait pas connu sinon Gassendi lui-même, du moins ses écrits. Le connaissant, il a sûrement été influencé par un système pour lequel il avait tant de sympathie instinctive ⁸⁷.

85. *Of Solitude* (II, p. 392, l. 21).

86. Cf. NETHERCOT. *Article cité*, p. 128.

87. Le *De Vita, moribus et doctrina Epicuri* paraît en 1647, les *Animadversiones in librum X, D. Laertii* et le *Syntagma philosophiae Epicuri*, en 1649; ces traités ont un grand retentissement dans le monde des lettres que Cowley fréquentait à l'époque. En 1658, la publication du *Syntagma philosophicum* a révélé l'ensemble de sa philosophie. Pour Gassendi, comme pour Cowley, la morale est « l'art de passer heureusement la vie » et le bonheur, « un état dans lequel on soit aussi bien qu'il est possible... et dans lequel on puisse, par conséquent, passer la vie doucement, tranquillement et cons-

Parmi les disciples de Gassendi, un de ceux que Cowley a sûrement rencontrés, tant en France, avant la Restauration, qu'après 1661 en Angleterre, est Saint-Evremond. Ses réflexions sur la retraite, sur l'amitié, sur la modération, rappellent les *Essais* par leur matière et par leur ton⁸⁸. Ainsi, pour consoler le comte d'Olonne de sa disgrâce, il lui donne les recettes du bonheur, lui conseillant de s'entourer d'amis agréables, de livres réconfortants, et de bien vivre, mais sans excès d'aucune sorte :

Accommodez autant qu'il vous sera possible votre goût à votre santé : c'est un grand secret de pouvoir concilier l'agréable et le nécessaire en deux choses qui ont été presque toujours opposées...⁸⁹.

A la duchesse de Mazarin, il écrit sur l'amitié :

J'ai toujours admiré la morale d'Epicure et je n'estime rien tant de sa morale, que la préférence qu'il donne à l'amitié sur toutes les autres vertus..., l'amitié est l'ouvrage de la nature..., les plaisirs ne sont plus des plaisirs dès qu'ils ne sont pas communiqués...⁹⁰.

Et le portrait qu'il trace de lui-même exprime, pour ainsi dire mot-à-mot, l'idéal de Cowley⁹¹.

Leurs doctrines ne se confondent cependant pas. Les épicuriens français du dix-septième siècle sont des sceptiques et des libertins. A la suite de Montaigne, ils abandonnent le respect qu'Epicure recommandait d'avoir pour la religion établie. Ils sont nettement irrégieux. D'autre part, ce sont des mondains. Saint-Evremond aime la vie de cour et ne chante les charmes de la retraite qu'à ceux qui y sont condamnés, aux exilés et aux vieillards. La vie de société est pour lui pleine d'attrait, et une pas-

tamment ». Une des conditions du bonheur est de ne pas envier ce que nous n'avons pas, une autre, de vivre dans la solitude, une autre encore, de s'habituer à l'idée de la mort pour ne pas s'en effrayer... Jouissons du présent... La richesse et la grandeur ne nous servent de rien : « Que c'est être riche que de se contenter du nécessaire ! » (Cf. F. BERNIER. *Abrégé de la philosophie de Gassendi*..., pp. 8, 16, 21, 24 et 235...).

88. SAINT-EVREMOND. *Œuvres*, éd. 1706, II, p. 316; III, pp. 55 et 277.

89. *Lettre à Monsieur le Comte d'Olonne* (III, p. 59).

90. *A Madame la duchesse de Mazarin* (III, p. 277).

91. Cité par SAINTSBURY. *Miscellaneous Essays*..., p. 212.

sion comme l'amour ne lui fait pas peur. Cowley, au contraire, ne sépare pas le bonheur de la religion, son idéal est, avant tout, celui d'un chrétien sincère, et on a pu définir avec justesse son épicurisme : « Church of England epicureanism » 92. En outre, par son aversion pour les femmes, par son amour convaincu de la solitude, il se rapproche de la doctrine primitive plus que la plupart de ses contemporains. Cependant, comme eux, il affaiblit son austère simplicité, il la rend plus accessible à la moyenne des hommes et il l'enjolive par le cadre pastoral qu'il lui donne : des fleurs et des jardins.

Ce n'est pas sans raison que l'on a pu parler du quiétisme de Cowley 93. C'est bien, en dernière analyse, vers la paix qu'est orientée sa philosophie, paix de l'âme et du corps, que l'on assure, au risque de paraître égoïste, en se libérant des passions humaines, en fermant autant que faire se peut la porte aux soucis troublants, en visant, en un mot, à réaliser dans sa plénitude l'harmonie intérieure qui seule assure le bonheur, et en se réfugiant, pour mieux la réaliser, au sein de la nature et loin des hommes.

*
**

Parmi les plaisirs stables Cowley ne fait point de place à l'amour. A contempler sa vie, nous ne sommes pas surpris de cette exclusion. Il ne s'est pas marié, il n'est pas très sûr qu'il ait jamais été réellement amoureux. L'amour n'a pas été pour lui un besoin. Il joue cependant un grand rôle dans toute une partie de son œuvre; il remplit ses premiers poèmes, sa première pièce de théâtre, son recueil *The Mistress*, il paraît dans *The Guardian* et dans la *Davidéide* 94. C'est que l'amour présente chez lui deux

92. ALDINGTON. *Op. cit.*, p. 112.

93. S. GEE. *Abraham Cowley*, p. 9 (*St. Bartholomew's Hospital Journal*, 1903). N'assimile-t-il pas, dans un de ses *Essais*, la quiétude et le bonheur ? La vie des villes, même pour l'honnête homme, s'entoure d'obstacles tels qu'ils emporteront « the whole Quiet, that is, the Happiness of Life » (*The dangers of an Honest man in much Company*, II, p. 445).

94. *Pyramus and Thisbe*, *Constantia and Philetus* sont deux drames d'amour, *Love's Riddle* ne met pas en scène moins de huit amoureux. *The Guardian* renferme l'épisode des amours romantiques de Lucia et de Truman, et la *Davidéide*, l'idylle de David et de Michol.

visages. Comme poète, il se croit tenu de le célébrer. Mais il est remarquable qu'il le fasse dans la partie de son œuvre où il met le moins de lui-même : dans des entreprises de jeunesse où il sacrifie à la tradition, et où ses goûts s'effacent devant ceux de son temps. Dans ses écrits vraiment personnels, les *Odes pindariques*, les derniers poèmes, les *Essais*, l'amour disparaît. Ce n'est pour lui qu'une convention poétique.

D'ailleurs, même lorsqu'il le décrit et l'analyse en poète, il ne le fait qu'avec une sorte de gêne, de crainte. Déjà dans *Love's Riddle*, malgré le dénouement qui rétablit l'ordre par enchantement, l'amour semble plus tragique que comique. C'est une passion redoutable qui frappe à l'aveuglette. Par sa faute, Callidora se lance dans une aventure où elle manque de perdre la vie, Florellus devient presque meurtrier, Aphron presque fou. A travers les scènes comiques que le jeune auteur accumule, pèse la menace de cette puissance fatale. Cowley semble y exprimer sa réaction instinctive vis-à-vis de ce terrible ennemi de l'équilibre. Plus tard, dans *The Mistress*, nous le voyons développer sa théorie de l'amour tyran : son amoureux est un esclave de tous les instants ; soumis à d'incessantes tortures, atteint d'un mal inguérissable. Sous la convention, ne pouvons-nous pas voir ici un écho de ses sentiments intimes ?

Il semble qu'à la base de sa conception de l'amour, il y ait une grande défiance et un certain mépris de la femme. Impulsive et illogique, elle est incompréhensible pour l'homme :

Or I'm a very *Dunce*, or *Womankind*
Is a most unintelligible thing :
I can no *Sense*, nor no *Contexture* find,
Nor their loose parts to *Method* bring...

s'écrie-t-il dans un des poèmes de *The Mistress*⁹⁵. Ailleurs, il déclare que le royaume de l'esprit lui est fermé⁹⁶. La femme est

95. *Womens Superstition*, p. 106. Cf. aussi les accès de pessimisme de Truman, dans *The Guardian*, II, 3 (II, p. 193), V, 2 (II, p. 22), et dans *The Mistress*, *The Injoyment*, st. 5, p. 115.

96. Le rôle de la femme est uniquement de procréer (*Wisdom*, p. 86, v. 19). Orinda est une exception, parce que son esprit rivalise avec celui de l'homme (*On Orinda's Poems*, I, p. 404, st. 2).

un être inférieur. Mais par le désir qu'éveille en nous sa beauté, arme terrible, elle est redoutable. Son rôle est de nous perdre. N'est-ce pas d'ailleurs sa mission éternelle ? Eve n'a-t-elle pas causé la chute de l'humanité ? Par elle, le péché s'est introduit dans le monde, par elle il se perpétue : toute femme, même la plus chaste, est un objet de péché, c'est un « innocent fléau »,

*Thou lovely Instrument of angry Fate,
Which God did for our faults create ! 97.*

A la base de cette conception, nous trouvons l'enseignement de la Bible. La femme reste, pour Cowley, l'alliée du démon. Il n'est pas attiré par elle en tant qu'homme ; il la méprise et la déteste en tant que chrétien. Comme on l'a fait remarquer, « les seuls passages où l'on sente quelque chaleur dans l'œuvre de Cowley sont des imprécations misogynes » 98.

Est-ce à dire que Cowley bannisse l'amour sans rémission ? Non, car il distingue entre l'amour des âmes et l'amour des corps. Le premier seul mérite le beau nom de « love » ; l'autre n'est que l'appétit charnel que désigne le mot « lust ». L'amour véritable a sa source non dans les sens mais dans les facultés supérieures de l'homme. C'est le commerce de deux âmes unies par l'élévation des sentiments. Aucun élément impur ne vient le troubler. S'inspirant des doctrines platoniciennes prêchées à Cambridge par Henry More, Cowley voit dans l'amour humain une parcelle de l'amour divin qui règne sur le monde 99. Il le spiritualise au point d'en exclure l'idée de sexe, et d'en faire un plaisir pur de l'intelligence. L'amour rejoint donc, à la limite, l'amitié, et Cowley confond volontiers les termes « love » et « friendship » 100. Cette orientation n'est-elle pas caractéristique de ses goûts ?

Ne pouvant toutefois nier le fait de l'amour entre sexes, il

97. La beauté est un esclavage, le tribut que nous payons à notre animalité (*Beauty*, p. 116 ; *The Frailty*, p. 113). Sur le rôle démoniaque de la femme, cf. *The Innocent Ill.* (p. 145).

98. P. LEGOUIS. *Marvell*, p. 61.

99. Cf. *Dav.*, II, v. 70... et note 7, p. 307 ; v. 42, p. 285, et note 3, p. 306.

100. Ce développement sur l'amour a pour base l'amitié de Jonathan et de David. Voici ce qu'il pense de cette amitié :

s'attache à le limiter. Il le restreint d'abord au mariage. Tous ses amoureux, celui de *The Mistress* comme les autres, ont comme seul but l'hyménée ¹⁰¹. Si les sens doivent jouer un rôle dans l'amour, qu'ils obéissent aux lois du mariage. Même là, cependant, Cowley réduit au minimum la part du corps. Pour lui, le moment d'exaltation suprême de l'amour est celui du premier aveu. David et Michol se marient en eux-mêmes, d'une manière plus pure et plus vraie que le jour de leurs noces ¹⁰². Même du mariage Cowley se défie. N'est-ce pas une confession de sa pensée profonde que nous trouvons dans ce passage de ses *Essais* où, parlant de la grandeur, il dit :

... We enter into the Bonds of it, like those of Matrimony; we are bewitcht with the outward and painted Beauty, and take it for Better or worse, before we know its true nature and interior Inconveniences ¹⁰³.

C'est donc une aversion à la fois instinctive et raisonnée de l'amour sous toutes ses formes qui en détourne Cowley. L'amour l'effraie par sa puissance. Avec humour, il nous confie dans un de ses *Essais* qu'il aime en toutes choses la petitesse, et que, pour cette raison, il espère bien échapper à cette « grande passion » ¹⁰⁴. Il voit dans l'amour une force irrésistible, capable de bouleverser en un instant toute une vie de modération et d'équilibre. Excessive par nature, elle ne peut faire naître que le désordre, et la raison devant elle est impuissante. Aussi, dans le rêve de sagesse de Cowley ne trouve-t-elle pas de place.

« Never did *Marriage* such true *Union* find,
Or mens desires with so glad violence bind;
For there is still some tincture left of *Sin*,
And still the *Sex* will needs be stealing in. »

(*Dav.*, II, v. 104..., p. 286).

101. Cf., par exemple, *Her Name* (p. 135), où il déclare qu'il ne révélera le nom de celle qu'il aime que le jour où elle le perdra pour prendre le sien; cf. aussi *Bathing*, p. 151, st. 6.

102. Cf. *Dav.*, III, v. 844, p. 345. Cf. aussi II, v. 108, 109, p. 286.

103. *Of Liberty*, II, p. 381, l. 15...

104. *Of Greatness*, II, p. 429, l. 4 : « I confess, I love littleness almost in all things... and if I were to fall in love again (which is a great Passion, and therefore, I hope I have done with it) it would be, I think, with Prettiness rather than with majestic Beauty. »

CHAPITRE III

LES IDÉES SOCIALES

Malgré ses désavantages et ses dangers, la vie de société est une nécessité à laquelle bien peu d'hommes peuvent se soustraire. Cowley, malgré ses désirs de retraite, s'est trouvé pendant presque toute sa vie mêlé à ses semblables. Aussi n'a-t-il pas manqué de s'intéresser aux problèmes que soulève l'organisation sociale, et il a indiqué au cours de son œuvre les solutions qu'il fait siennes.

I. La Société

Sans jamais traiter la question de la hiérarchie sociale d'une manière suivie, il nous laisse entrevoir à plusieurs reprises son opinion sur les différentes classes. Sans doute, lorsqu'il consacre un poème à quelque grand seigneur ¹, ne pouvons-nous pas espérer trouver une exposition sincère de ses idées sur l'aristocratie; il est lié par les lois du genre, et les exigences de son rôle de protégé le condamnent à admirer et à flatter. Les louanges succèdent aux louanges, démesurées comme lorsqu'il attribue à Lord Falkland le monopole de l'esprit, ou déclare que sir Henry Wootton a tout vu et tout appris, dépassant les bornes même du savoir ². Ces éloges n'ont d'autre intérêt que de nous montrer Cowley se pliant aux nécessités de son rôle. Ils sont dictés, ou par

1. Il peut paraître surprenant que nous n'examinions pas ici les passages où il parle du roi : mais le roi ne fait pas partie de la société à proprement parler, il est au-dessus, et les opinions que Cowley exprime à son sujet nous paraissent rentrer plutôt dans le cadre de ses vues politiques que dans celui de ses idées sociales.

2. *To the Lord Falkland...* (I, p. 19, v. 30). *On the Death of Sir Henry Wootton* (I, p. 20, v. 23). Cf. aussi *Upon the Death of the Earl of Balcarres* (I, p. 414, st. 2).

la reconnaissance pour des bienfaits réels, ou par le désir de s'attirer les faveurs nécessaires des grands.

En fait, la Cour, séjour de l'aristocratie, lui apparaît comme un lieu de perdition où la pureté est exposée à tant de dangers qu'elle ne résiste que rarement aux assauts du vice : Mrs. Anne Whitfield, qui, belle, reste chaste, « bien que » vivant à la cour, est pour lui un prodige ³. Cowley est trop foncièrement bourgeois pour ne pas être choqué par la liberté d'allures des grands de son temps ; il est aussi trop respectueux de l'intelligence pour ne pas voir la frivolité de leur luxe et la pauvreté intellectuelle qui se dissimule sous des dehors somptueux. Le portrait de l'homme de cour qu'il trace en 1636 exprime sa pensée sincère. Le courtisan est, à ses yeux, un mannequin bien habillé, bien peigné, et son extérieur brillant ne suffit pas à masquer son manque de sérieux ⁴.

Il est d'ailleurs caractéristique que, lorsqu'il loue les grands, il s'évertue à mettre en lumière les traits par lesquels ils se distinguent de la majorité, c'est-à-dire les qualités d'intelligence ou de cœur. Ce qu'il admire dans Sir Henry Wotton, ce n'est pas son rang, mais son aptitude à comprendre les mœurs et à apprendre la langue des pays où l'appelle sa carrière de diplomate. Il décerne à Lord Falkland, le mécène de Great Tew, le titre de prince du savoir. Lord Broghill mérite le respect et la reconnaissance de tous pour la protection qu'il accorde aux hommes de lettres ⁵.

De parti pris, Cowley néglige l'aspect mondain de l'existence des grands seigneurs pour ne retenir que leur valeur personnelle. Il les dépouille de leur grandeur pour les juger en tant qu'hommes. Privant leurs actes divers du respect auquel ils semblent avoir droit, il les analyse en eux-mêmes, et il ne craint pas de comparer l'hospitalité d'un prince à l'industrie d'un aubergiste. L'un et l'autre reçoivent à leur table des étrangers, le mode de paiement seul diffère : l'aubergiste demande à ses clients de l'argent, le prince de l'adulation, ou, selon les termes de Cowley, « je ne sais

3. *An Elegie on the Death of Mrs. Anne Whitfield* (II, p. 54, v. 24).

4. *A Vote*, st. 5 (II, p. 49).

5. *On the Death of Sir Henry Wootton* (I, p. 20). *To the Lord Falkland...* (I, p. 19). *Ode. Upon Occasion of a copy of verses of my Lord Broghills* (II, p. 406).

quels joyaux dont la valeur réside dans la coutume et l'imagination ». L'un vaut l'autre ⁶.

Oserons-nous conclure que, pour Cowley, tous les hommes sont égaux ? Il semble bien considérer comme sans importance les distinctions sociales et leur substituer les valeurs d'intelligence. Mais la hardiesse de cette opinion se cache sous les dehors d'un profond respect. Sa condition de poète pauvre, à la merci de protecteurs puissants ou riches, lui interdit toute audace. Ce n'est que par éclairs rapides que se dévoile sa pensée.

Il n'est, du reste, assurément pas démocrate. A plusieurs reprises il a exprimé son mépris pour le peuple; non parce qu'il se trouve en bas de l'échelle sociale, mais à cause de son infériorité intellectuelle. Absorbé par les préoccupations matérielles, il n'a pas le loisir de penser ⁷. Il ne sait pas réfléchir, il ignore les lois de la logique, et agit impulsivement. Ainsi, « il n'attend jamais d'avoir une raison pour croire quelque chose » ⁸. Cowley n'emploie pour le nommer que des appellations dédaigneuses : « La voix du vulgaire malhabile », « la populace aux multiples têtes » ⁹. Il va même, dans son mépris, jusqu'à l'assimiler aux animaux : « Je mourrai comme les bêtes ou le commun des hommes », s'écrie-t-il ¹⁰. Et nous pouvons être certains que l'expression ne dépasse pas de beaucoup sa pensée, quand nous nous rappelons que pour lui l'homme ne mérite son nom et son rang dans la nature que dans la mesure où il sait user de sa raison.

Cowley condamne le peuple, comme il condamne l'aristocratie, parce qu'il n'y trouve pas le respect de l'intelligence. Les grands pèchent par frivolité, le vulgaire par impuissance. Mais il existe entre ces deux extrêmes une classe moyenne, la bourgeoisie, et c'est à elle, semble-t-il, que Cowley réserve sa sympathie et son estime. A vrai dire, il n'en parle que bien rarement, mais son mutisme s'explique : rappelons-nous que la bourgeoisie est la

6. *Of Liberty* (II, p. 283, l. 1...).

7. *Of Solitude* (II, p. 394; I, p. 34).

8. *Dav.*, III, n. 38 (I, p. 358). Cf. aussi IV, v. 412 (p. 375).

9. *Dav.*, IV, v. 145 (p. 368). *A poem on the Civil War*, v. 140 (II, p. 470).

10. *The Motto* (I, p. 15). James Beattie protestera avec indignation contre le mépris orgueilleux que Cowley manifeste ici pour le peuple (*Essays. On Poetry and Music*, 1776, p. 367).

classe prosaïque par excellence; un poète ne peut la chanter sans déchoir, et un auteur comique se doit de la tourner en ridicule. La tradition de satire dirige Cowley dans ses comédies, la tradition de silence le lie dans toute son œuvre poétique. Une de ses poésies cependant, celle qu'il dédie à son parrain, célèbre dans la personne du mystérieux A. B. la Cité qui lui a donné le jour, et la classe à laquelle il appartient. Ce qu'il estime dans ce représentant de la bourgeoisie londonienne, ce sont les qualités solides, la haute moralité, l'honorabilité parfaite ¹¹. Les bourgeois représentent l'élément sérieux, raisonnable de la nation. Par leur activité, ils font la richesse du pays; la prospérité anglaise vient, nous dit-il lui-même, du commerce de la Cité ¹². Enfin, preuve indirecte de ses préférences pour la classe moyenne, Cowley affirme que c'est la catégorie sociale au sein de laquelle se trouvent réunies les plus grandes chances de bonheur. L'état de bourgeois lui semble le plus enviable.

Il est d'ailleurs très naturel qu'il place au-dessus des autres la classe à laquelle il appartient si complètement. Bourgeois de tempérament et de goût, il trouve en lui-même la raison de ses préférences sociales.

II. La Politique

Les idées politiques de Cowley sont clairement exprimées dans son œuvre, et elles n'ont pas subi d'évolution : toute sa vie il est resté royaliste.

Il l'est, d'abord, d'instinct. De toutes ses forces il aspire à l'ordre, et il aime un gouvernement stable et fort, comme en religion un dogme clair et une Eglise solidement organisée; il est royaliste comme il est anglican.

Il l'est par toute son éducation. Mêlé d'abord au peuple de Londres, il le voit affirmer son loyalisme envers le roi et rendre ses favoris responsables de tous ses actes impopulaires; à Westminster school, il trouve la même atmosphère de confiance dans le roi et de défiance à l'égard de ses conseillers; et il rencontre

11. *To my honoured Godfather Mr. A. B.* (II, p. 52).

12. *Of Agriculture* (II, p. 401, l. 22).

à Cambridge, à côté d'un faible groupe de mécontents, une énorme majorité loyale jusqu'au fanatisme. Les milieux qu'il a traversés ont pu donner à son royalisme un caractère un peu spécial, mais ne l'ont jamais ébranlé.

Royaliste, il l'est enfin, pour ainsi dire, par profession. Bien rares sont, parmi les hommes de lettres, ceux qui n'épousent pas alors la cause royale. La littérature a pour seul appui la Cour. D'elle viennent toutes les faveurs, honorifiques ou lucratives; en elle résident, pour les poètes, tous les espoirs de gloire et de prospérité. Le puritanisme pourchasse l'art de sa haine rigoriste et bannit les artistes du royaume des Saints. Cowley se tourne vers le roi comme vers son protecteur naturel, et il n'est pas étonnant qu'il considère comme le seul système possible de gouvernement, celui qui lui permet de vivre. Ses opinions cependant ne sont pas de commande; son royalisme est sincère et raisonné.

Les expressions les plus frappantes de son attachement à la couronne se trouvent dans les poèmes qu'il consacre à la louange du roi ou de sa famille, et dans les œuvres où il attaque les ennemis de la royauté : ce sont, pour ainsi dire, ses professions de foi officielles. Il y fait montre d'une exaltation et d'un fanatisme outranciers. L'hyperbole y est la règle. Lorsque, à quinze ans, il célèbre le retour de Charles I^{er} à Londres, après son couronnement en Ecosse, il déclare voir, rassemblées dans la personne du roi, les qualités des plus grands hommes : il est sage comme Cicéron dans la paix; il peut à lui seul rivaliser avec César, Honorius, Alexandre, dans la guerre. Alexandre a beau se proclamer l'égal de Jupiter, c'est Charles, c'est lui seul qui se rapproche le plus de la divinité¹³.

Nous sommes tentés de ne voir dans ces flatteries si lourdes qu'une juvénile exagération. Mais le ton ne se modifie pas dans les œuvres de la maturité; l'adulation s'y affirme, au contraire, plus indiscrète encore. Ne le voyons-nous pas, en 1660, chanter sa joie de la Restauration, en dix-neuf longues strophes et y accu-

13. *On His Majesties returne out of Scotland* (II, pp. 46, 47).

muler toutes les images, toutes les épithètes louangeuses que son imagination fertile lui suggère? Pendant la tourmente, Dieu protège et guide les deux frères, Charles et Jacques par un miracle permanent; les épreuves les couvrent de gloire; « dans leur purgatoire même ils ressemblent aux saints du ciel »; et les deux sœurs, qui allègent par leur présence leur infortune, semblent veiller sur eux comme deux anges ¹⁴.

Un tel manque de mesure nous choque, et nous ne pouvons aujourd'hui comprendre comment l'auteur espérait voir accueillir ou comment le destinataire savait accepter, des compliments aussi suspects d'exagération. Mais nous devons nous souvenir que l'hyperbole était alors la monnaie courante du respect, et que des éloges raisonnables, vraisemblables, auraient paru lamentablement pauvres et froids. Dès qu'ils s'adressent au roi, les poètes sont tenus d'adopter ce ton d'extase loyaliste, et Cowley ne fait que se conformer à la coutume, comme le faisaient autour de lui, dans sa jeunesse, ses camarades et ses maîtres de Westminster ou de Cambridge, et plus tard, au moment de la Restauration, la foule des poètes, comme Waller, Dryden, Cotton, Tatham, Ogilby et bien d'autres.

Ce ne sont donc pas ces productions officielles qui peuvent nous faire connaître la nature réelle des opinions politiques de Cowley. Ces effusions ne prouvent rien. Waller ne célèbre-t-il pas, comme Cowley, la restauration de Charles II, après avoir pleuré, moins de deux ans auparavant, en termes aussi dithyrambiques, la disparition de Cromwell? C'est ailleurs, dans certaines de ses *Odes*, dans quelques passages de la *Davidéide* et des *Essais*, que nous trouverons la preuve du loyalisme réel de Cowley. Nous l'y verrons du même coup se dépouiller de son masque officiel d'exaltation fanatique.

A première vue, cependant, le ton et la pensée de ces passages mêmes, ne laissent pas de trahir un certain fanatisme, analogue à

14. *Ode. Upon His Majesties Restoration and Return* (I, p. 420). Il venait, dans son *Discourse* sur Cromwell, de représenter Charles II sous les traits d'un ange. Ne l'appelle-t-il pas « The Comliest Youth of all th' Angelique Race ? » (II, p. 375).

celui des éloges. Cowley semble bien défendre, par exemple, la doctrine du droit divin des rois. Tout pouvoir vient de Dieu ¹⁵; les rois sont ses représentants sur la terre, et à ce titre ils sont sacrés; placés au-dessus des autres hommes par leur mission, ils doivent être pour eux comme l'image vivante de la divinité ¹⁶. Mais la critique et les réserves interviennent bientôt. Si le pouvoir des rois est d'origine divine, il ne s'ensuit pas qu'ils soient intangibles. Cowley, comme beaucoup de ses contemporains ¹⁷, affirme en théorie leur droit divin à régner. Mais il ne l'admet qu'avec difficulté dans la pratique, et le limite étroitement en définissant leurs devoirs.

Les rois doivent vouloir le bien de leur peuple sans abuser du pouvoir dont ils sont les dépositaires, et gouverner suivant les lois de la justice et de l'intérêt général. Du jour où ils font de leur puissance l'instrument de leurs passions et s'en servent pour opprimer leurs sujets, ils méritent le nom infâmant de tyrans. « J'appelle tyran », dit Cowley, avec un amour de la définition où se trahit l'influence de Hobbes, « celui qui, ou bien s'empare par la force du gouvernement de ses concitoyens, sans avoir sur eux aucune autorité légale, ou bien, tout en ayant les titres voulus pour gouverner un peuple, en abuse pour le ruiner ou le torturer » ¹⁸; et il précise sa pensée quelques lignes plus loin lorsque, parlant de Cromwell, tyran dans les deux sens du mot, il ajoute que : « des princes légitimes ont été considérés comme tyrans parce qu'ils ne restaient pas dans les limites des lois que leurs aïeux avaient assignées à leur autorité » ¹⁹. Ainsi les rois ont le devoir strict d'obéir aux lois et aux traditions nationales.

La nation est, en définitive, souveraine. Cowley a montré à plusieurs reprises son respect pour la volonté populaire ²⁰, et il a conscience de sa force irrésistible : « Un peuple entier, dit-il, ne peut jamais vouloir regagner sa liberté sans le pouvoir » ²¹.

15. *A Discourse by way of Vision...* (II, p. 356, l. 19) et : *Dav.*, IV, v. 158 (I, p. 369).

16. *On the Queen's repairing Somerset house*, v. 40 (I, p. 434).

17. Cf. K. FEILING. *History of the Tory party...*, p. 35.

18. *A Discourse...*, p. 353.

19. *Ibid.*, p. 354.

20. *Ode upon his Majesties Restoration...*, st. 16, v. 9 (I, p. 430).

21. *A Discourse...*, p. 363, l. 7... Cf. aussi *ibid.*, p. 351, l. 22.

Or, il définit une nation libre : une nation qui est « gouvernée selon les lois faites par elle-même, quelle que soit la forme de gouvernement qu'elle ait » 22. Il en résulte qu'elle a le droit et même le devoir de défendre cette liberté : il est juste de renverser un tyran car il s'est lui-même mis hors la loi. La révolte peut devenir légitime. En des vers qui firent scandale dans le camp royaliste, et qui contribuèrent à le faire tomber en disgrâce, Cowley déclare que Brutus en assassinant César accomplissait une action héroïque et hautement louable 23.

Plus hardiment encore, il applique cette théorie de l'insurrection juste aux événements contemporains. Dans un passage où il reproche à Cromwell sa tyrannie, parlant au nom de la nation, il laisse échapper cette phrase : « Avons-nous combattu pour la liberté contre notre prince, pour devenir des esclaves de notre serviteur ? » 24. Sans doute, ne prend-il pas entièrement à son compte cette idée. Admettons qu'elle dépasse sa pensée, il n'en reste pas moins qu'il a pu dire que la royauté de Charles I^{er} devenait tyrannie, et qu'une résistance nationale était nécessaire et justifiée. Nous voici loin des manifestations serviles de ses poèmes. En somme, le souverain selon le cœur de Cowley règne mais ne gouverne presque pas. Comme dans les autres domaines, la perfection réside ici dans le juste milieu.

Dans une page éloquentes de la *Davidéide*, il dénonce les dangers de l'absolutisme. Le pouvoir illimité exerce sur l'homme le plus raisonnable une griserie fatale. Les lois sont un lien nécessaire 25. Ne va-t-il pas jusqu'à condamner indirectement le principe de la monarchie héréditaire ? C'est avec un véritable enthousiasme, en effet, qu'il chante le règne des Juges, ces hommes choisis par Dieu aux époques critiques de l'histoire Juive, pour rendre à son peuple la prospérité dans la paix. Ils régnaient simplement, sans la pompe extérieure de la royauté, mais ils possédaient la vraie grandeur qui vient de la supériorité morale 26. Sans doute, Cowley considérerait-il comme parfait ce gouvernement des sages.

22. *Ibid.*, p. 377.

23. *Brutus*, st. 3 (I, p. 196).

24. *A Discourse...*, p. 357.

25. *Dav.*, IV, v. 241 et sq... (I, p. 371).

26. *Dav.*, IV, v. 65 et sq...; 160 et sq... (I, pp. 366, 369).

Mais les causes qui ont amené la disparition des Juges sont éternelles : la puissance doit se manifester aux yeux du vulgaire par des signes tangibles. Il se rallie donc en homme raisonnable au principe monarchique. Mais il veut, à défaut des garanties du choix divin qu'offraient les Juges, des garanties humaines sous forme de lois constitutionnelles que les rois ne sauraient enfreindre impunément.

Au reste, explique Cowley, Dieu, qui leur délègue son pouvoir, peut toujours le leur reprendre. Les changements de dynastie n'ont pas d'autre cause. Mais les desseins de la Providence sont insondables. Peut être n'a-t-elle voulu ce bouleversement que comme un châtiment temporaire, peut être aussi ses vues sont autres ; le temps seul l'apprend aux hommes. Lorsqu'une dynastie dure, c'est qu'elle jouit de l'aide divine. Faible au début, elle arrive progressivement à se créer une sorte de droit à l'existence, son droit naît de sa force, de son succès 27.

Cette philosophie de l'histoire nous fait naturellement penser à celle que devait exposer Carlyle deux siècles plus tard. Cowley ne proclame-t-il pas que la force est la seule mesure du droit, et que le succès porte en lui-même sa justification ? Si une action réussit, c'est qu'elle est juste, et nous pouvons y voir l'expression de la volonté divine 28.

Toutefois, à supposer que Carlyle ait été guidé vers cette théorie

27. *A Discourse by way of Vision...* (II, p. 358...). Il semble bien que Cowley ait cru trouver un exemple d'application de cette théorie dans la guerre civile et le triomphe de Cromwell. En voyant le Protecteur résister victorieusement pendant des années aux attaques dirigées contre lui du dedans comme du dehors, Cowley s'est demandé — la préface de son volume le 1656 le prouve — si vraiment Dieu ne l'avait pas choisi comme le nouveau maître de l'Angleterre, et si la sagesse ne commandait pas de s'incliner devant « le sort des combats et les vues insondables de la Providence ». Son ralliement au gouvernement de Cromwell en 1655 aurait pour base sa philosophie de l'histoire.

28. Cf. la théorie de Carlyle, exposée dans *Heroes and hero-worship* et dans *Chartism*, et résumée dans la formule « *Might is Right* ». On pourrait de même trouver un point de contact entre la théorie du héros de Carlyle et celle des juges de Cowley : les uns et les autres sont choisis par Dieu pour réaliser ses desseins aux moments critiques de l'histoire, et réalisent un type d'humanité supérieure. Là, du reste, s'arrête la ressemblance, car tandis que le héros, selon le cœur de Carlyle, est avant tout un intuitif, les juges tels que les admire Cowley sont des sages, c'est-à-dire des hommes doués d'une intelligence supérieurement raisonnable.

par ses compatriotes, ce n'est pas à l'auteur du *Discours sur Cromwell* qu'il aurait été redevable, mais bien plutôt au penseur qui a, sans nul doute, servi de modèle à Cowley lui-même, Thomas Hobbes. Dès 1640, en effet, celui-ci, dans ses *Eléments du droit naturel et politique* ²⁹, affirme que tout gouvernement a le droit pour lui, du fait qu'il existe et réussit à se maintenir, donc que la force seule compte. Un usurpateur peut assurer la paix aussi bien qu'un roi légitime; s'il gouverne, il est le vrai maître. Or, nous savons les relations d'amitié qui ont lié Cowley à Hobbes pendant leur exil commun, et l'influence exercée par le philosophe sur le poète. Cowley fait souvent auprès de lui figure de disciple. Mais il sauvegarde toujours son indépendance et adapte les idées de son maître à sa propre conception. En matière politique, par exemple, il n'admet pas la théorie du contrat qui, selon Hobbes, lie la nation à l'obéissance totale envers son souverain ³⁰. Il refuse de voir dans l'absolutisme la seule forme de gouvernement possible et il reste partisan de la monarchie constitutionnelle. Dans la grande lutte entre le Parlement et la Couronne, il prend en théorie le parti du Parlement. S'il avait vécu jusqu'à la fin du règne de Charles II, il se serait certainement enrôlé sous la bannière du parti whig et il aurait applaudi à la révolution de 1688. C'est un whig avant la lettre.

Les classifications de parti n'existent pas encore vers 1640, mais c'est l'époque où les problèmes politiques amènent les esprits sérieux à s'unir ³¹. Cowley prend tout naturellement sa place parmi le groupe des royalistes modérés, dont Lord Falkland et Sir Edward Hyde sont les représentants éminents.

29. T. HOBBS. *Elements of Law, natural and politick* (publié en 1650). Cf. G. P. GOOCH. *Political Thought in England from Bacon to Halifax*, p. 38.

30. La définition de la liberté d'un peuple que nous avons déjà citée, n'est que le reflet de l'idée de Hobbes : à l'origine de l'organisation politique, il y a eu contrat. Mais tandis que, pour Hobbes, le contrat est signé par les membres de la nation qui s'accordent entre eux pour déléguer le pouvoir à une ou plusieurs personnes, il semble que, pour Cowley, le contrat soit une entente entre la nation et son chef. Hooker et Grotius l'avaient d'ailleurs bien compris ainsi (Cf. HOOKER. *Ecclesiastical Polity*, Bk I, ch. X).

31. Cf. sur cette question, K. FEILING. *History of the Tory Party*.

Leur histoire est la sienne. Un profond respect pour le Parlement et ses droits les anime; ils ne tolèrent qu'avec peine le gouvernement personnel que Charles I^{er} essaye d'imposer au pays, et les actes arbitraires qui le marquent. Aussi, lorsque les circonstances obligent le roi à réunir le Parlement, les voyons-nous se ranger dans l'opposition. Dans le Court Parlement du printemps de 1640, ils refusent les subsides demandés pour réduire l'Ecosse, et, réélus comme membres du Long Parlement à la fin de l'année, ils n'hésitent pas à critiquer la politique du roi et de ses ministres. Leur amour de la légalité les pousse à s'unir à ceux que la cour va bientôt considérer comme des rebelles. Pendant quelques mois, des hommes comme Falkland et Hyde marchent entièrement d'accord avec Hampden et Pym. Ils protestent contre la taxe extraordinaire levée pour les besoins de la flotte royale sans l'autorisation du Parlement et la déclarent illégale; ils protestent non moins vivement contre la Chambre Etoilée et la Haute Commission, contre les impôts connus sous le nom de « Tonnage and Poundage »; ils approuvent la mise en accusation de Strafford et déclarent leur hostilité à l'ingérence du clergé dans les affaires non religieuses, c'est-à-dire à toute la politique de Laud³². Aux initiatives absolutistes du roi, ils répondent en rappelant les lois fondamentales du royaume. Mais ce ne sont pas des révolutionnaires. Ils veulent seulement le retour à l'ancien état de choses; ils s'opposent, par exemple, à l'anglicanisme intransigeant de Laud; ils ne désirent pas la disparition des évêques.

Au lieu de réformes modérées, cependant, le Parlement réclame bientôt des solutions extrêmes. Son agitation violente en faveur de l'abolition totale de l'épiscopat, ses innovations illégales (le Parlement prétend prendre en mains le pouvoir, tout comme Strafford voulait le prendre au nom du roi), les émeuvent et les repoussent du côté de la royauté. L'évolution de leurs alliés les force à se détacher d'eux. Refusant une liberté illégalement acquise, Falkland et Hyde se retournent vers le roi. Il n'est plus pour eux un tyran, mais le représentant de l'ordre établi, et c'est

32. Cf. le discours de Falkland sur « Ship money », le 7 décembre 1640, et celui du 8 février 1641. Cf. K. FEILING. *Op. cit.*, pp. 38 et 39.

contre les empiètements du Parlement qu'ils vont maintenant le défendre.

Toutes proportions gardées, les opinions politiques de Cowley dessinent la même courbe. Elevé dans le respect du Parlement, il garde toujours le souci de sauvegarder ses prérogatives et s'oppose à l'absolutisme royal. Mais il prend le parti du souverain à l'heure où il faut choisir, par amour de l'ordre, et poussé sans doute aussi par un sentiment instinctif de loyauté à la monarchie. Le rôle actif qu'il joue dans la guerre civile n'enlève du reste pas à ses convictions politiques leur tonalité modérée. Le prestige du Parlement reste intact pour lui, comme le prouve, dans son *Ode sur la Restauration*, la dernière strophe, toute entière consacrée à la louange de l'Assemblée qui a su rendre au roi son trône légitime et à l'Angleterre la paix ³³.

*
**

Faire régner l'ordre et la paix dans le pays, tel est, en effet, le premier devoir de tout gouvernement. Nous savons combien Cowley déteste la violence. Les dissensions à l'intérieur d'une nation lui paraissent le pire de tous les fléaux. Il éprouve pour la guerre civile une insurmontable horreur, et, dans son œuvre, il exprime ce sentiment à maintes reprises avec une véhémence inaccoutumée chez lui.

Dès 1633, lorsque Charles I^{er} vient de se faire couronner en Ecosse, il accueille avec joie « la noble paix » qui commence son règne ³⁴. Quelques années plus tard, en 1639, il ne trouve pas de termes assez enthousiastes pour célébrer la sagesse de Charles qui a su éviter un conflit avec l'Ecosse ³⁵. Quand le fléau s'abat sur l'Angleterre et qu'il voit les ruines s'accumuler autour de lui, son indignation ne connaît plus de bornes. Cette guerre du pays contre lui-même, lui apparaît presque comme un suicide ³⁶, une

33. *Ode. Upon his Majesties Restoration...*, st. 19 (I, p. 432).

34. *On his Majesties returne out of Scotland*, v. 53 (II, p. 47).

35. *On his Majesties Return out of Scotland* (I, p. 22).

36. *A Discourse...* (II, p. 357, l. 27...). Cf. aussi *A Poem on the Civil War*, v. 1-12 (II, p. 467).

folie criminelle. Plus tard, il se rappellera avec horreur le temps de « nos folles et lamentables guerres civiles » 37.

La haine de la guerre civile se double chez lui d'un amour également ardent pour la paix. Dans une de ses premières odes, il chante le bonheur de l'Angleterre sous le règne de Charles le Pacifique : il a changé l'âge de fer en âge d'or. Pendant la guerre, plus tard, Cowley se retournera vers les années paisibles de son enfance, vers le calme profond du règne de Jacques I^{er}, et les seize ans de bonheur ininterrompu de celui de Charles I^{er}, où la terre, dit-il, semblait avoir retrouvé sa jeunesse et où le malheur n'était connu que par les récits des livres 38.

Mais, fait curieux, lorsqu'il passe de la guerre civile à la guerre étrangère, ses opinions changent, sa sensibilité s'émousse. Il n'y voit plus un carnage, mais une noble manifestation de santé et de force. C'est avec fierté qu'il rappelle l'histoire anglaise, ses conquêtes glorieuses, ses victoires : en France, les triomphes d'Edouard III à Crécy et à Poitiers, d'Henri V à Azincourt, sur mer, la déroute de l'invincible Armada 39. Sa fierté nationale le rend belliqueux. Au moment où Charles I^{er} vient d'éviter une guerre avec l'Ecosse, en 1639, ne propose-t-il pas une guerre de conquêtes sur le Continent ? Au lieu de nous battre entre nous, dit-il en substance, regardons au dehors, profitons de l'exaltation où nous ont plongés les risques de conflit. Que dirait l'Allemagne si elle voyait surgir devant elle un nouveau Gustave ? 40.

Cowley hérite du patriotisme et de l'orgueil national de ses ancêtres, les Elisabéthains. L'Angleterre est pour lui « la belle Albion », « la noble terre britannique » 41. Dans la Restauration, il salue non seulement le retour de sa patrie à l'ordre et au bonheur, mais encore à la force. Il chante la puissance anglaise, sa

37. *Of Agriculture* (II, p. 402, l. 34). Cf. aussi *To Dr Scarborough*, v. 4 (I, p. 197).

38. *Ode. In commendation of the time...*, st. 5 (II, p. 64). *A Poem on the Civil War*, v. 87... (II, p. 469).

39. *Ibid.*, v. 37... (p. 468).

40. *On his Majesties Return...*, st. 7 (I, p. 24). Il dit ailleurs qu'une guerre civile est vraiment folle, « whilst Rhine and Sequan for our Armies call » (*A Poem on the Civil War*, v. 74, II, p. 469).

41. *Injoyment*, st. 1, v. 3 (I, p. 114). — *The Extasie*, st. 1, v. 9 (I, p. 204).

flotte splendide. Son orgueil s'épanouit à la pensée qu'elle domine sans conteste les mers, et il se plaît à donner aux rois d'Angleterre le titre de « Maîtres du vaste océan » 42.

Par sa revendication du droit de conquête, par sa fierté d'être anglais, Cowley se révèle comme un ancêtre lointain du dogme impérialiste. Son patriotisme l'emporte ici sur sa raison. Le libéralisme dont il fait preuve au point de vue de la politique intérieure, disparaît lorsqu'il envisage les rapports de son pays avec l'étranger : le dogme de la domination extérieure s'allie sans peine en lui avec celui de la liberté intérieure.

42. *On the Queens repairing Somerset house* (I, p. 435, v. 23). — *The Adventures of Five Hours*, v. 1 (I, p. 440). — Il rejoint sur ce point Waller. Cf. *To the King, on his Navy* (*The Poems of Edmund Waller*, Muses' Library, I, p. 15).

CHAPITRE IV

THÉORIES PÉDAGOGIQUES

I

Lorsqu'il aborde le problème de l'éducation, Cowley va-t-il se montrer aussi respectueux des traditions nationales que dans l'ordre politique?

Nous pouvons, *à priori*, nous attendre à ce qu'il accepte l'enseignement en l'honneur de son temps, ou du moins ne propose que des réformes de détail. Nous l'avons vu, en effet, élève enthousiaste de Westminster school, puis de Trinity College, s'assimiler avidement les connaissances qui y étaient données. Il se plaît dans l'atmosphère de l'Université: il aurait voulu pouvoir y passer sa vie entière ¹. Ce n'est pas une de ces natures difficiles pour qui l'école est une prison, et l'étude imposée un odieux pensum. A une exception près, il se plie sans peine à toutes les disciplines en vigueur.

Mais cette exception est significative, et elle révèle la position qu'il adopte instinctivement vis-à-vis de l'enseignement officiel. Nous la connaissons déjà: c'est l'impossibilité où il se trouve d'apprendre la grammaire comme on le voulait à Westminster, par l'acquisition mécanique des règles et des exemples du livre de Lily. Cette aversion instinctive pour la méthode scolastique s'est transformée avec le temps en principe raisonné, et Cowley propose dans l'organisation de l'enseignement des modifications si profondes qu'il finit par faire figure sinon de révolutionnaire, du moins de réformateur audacieux.

1. Cf. *An Answer to an Invitation to Cambridge* (II, p. 66). Cf. aussi: *Elegia Dedicatoria...* (I, p. 1), et: *Ode. Mr. Cowley's book presenting itself to the University library of Oxford* (st. 5, I, p. 411).

Son attachement pour les lieux où s'est écoulée son enfance nous est prouvé surtout par le fait que, dans ses théories pédagogiques, il conserve à peu près intacts les cadres scolaires tels qu'il les a connus. L'école du collège scientifique qu'il rêve de fonder copie sur presque tous les points Westminster. La durée des études est équivalente², la vie même de l'école toute semblable³. Ses universités idéales sont de même calquées sur le modèle de Cambridge ou d'Oxford. Son collège scientifique rappelle Trinity par sa constitution⁴, et par tous les détails de la vie, depuis le costume des professeurs qui devront porter la robe de maître ès arts ou de docteur, suivant leur grade, l'obligation pour eux de rester célibataires, et celle de dîner dans le hall un nombre déterminé de jours par semaine, jusqu'aux « quatre vieilles femmes pour faire les appartements et tenir la maison en ordre ». Le collège des prophètes près de Ramah, dont il trace dans la *Davidéide* un portrait si respectueusement enthousiaste, ressemble à un Trinity College dépouillé de ses imperfections⁵. D'ailleurs Cowley nous a livré dans une note le secret de cette ressemblance : « Dans la description du collège des Prophètes, à Naioth, il semble au premier abord que j'aie pris pour modèle nos universités ; mais à la vérité, les nôtres ont été constituées (comme c'est le cas pour beaucoup de coutumes chrétiennes) à l'imitation des institutions juives »⁶.

Mais si Cowley conserve à peu près intact le cadre où vivront élèves et professeurs, et montre par là son respect de la tradition, on peut dire qu'il vide ce cadre de son contenu, et ne laisse à peu près rien subsister du système qu'il a connu⁷.

2. S'il ne prévoit qu'un séjour de quatre ans dans cette école particulière, c'est que les enfants auront auparavant passé deux ou trois ans dans une école élémentaire (*A Proposition...*, II, p. 255).

3. Par exemple l'importance accordée aux exercices physiques, l'institution des moniteurs, le rôle de premier plan tenu par l'enseignement religieux.

4. Il est dirigé par un chancelier assisté de huit gouverneurs (ce qui correspond au Master et senior Fellows). Les charges officielles, celle de trésorier, par exemple, changent tous les ans de mains, etc. (p. 249).

5. *Dav.*, I, v. 680... (p. 258...). Le cadre, la hiérarchie des membres ne diffèrent que par leur excellence.

6. *Dav.*, I, note 47 (I, p. 278).

7. Il est juste de noter qu'il développe sa théorie dans sa *Proposition for the Advancement of Experimental Philosophy*, c'est-à-dire qu'il veut former avant tout des hommes de science.

L'esprit qui l'anime est, en effet, en opposition presque absolue avec celui d'où sortent les méthodes d'éducation du dix-septième siècle. Il prend parti contre l'enseignement mécanique de la grammaire au nom, peut-on dire, du droit à la réflexion. Appliquant ce principe à tous les domaines, il est amené à s'insurger contre l'essence même de la pédagogie de son temps. Selon lui, l'éducation a pour but avant toutes choses de développer la personnalité des enfants, d'éveiller leur faculté de raisonner et leur désir de comprendre. L'instruction doit leur être donnée, non en tranches massives, qu'ils absorbent par un effort de leur mémoire, comme des automates, mais de telle sorte qu'ils puissent l'assimiler par une activité véritable de leur pensée. Et cette instruction doit pouvoir leur servir. Elle portera sur des matières qui présenteront pour eux un intérêt vital, parce qu'elles contribueront à leur connaissance du monde. L'enseignement, tel que le conçoit Cowley, présente un double caractère : il est rationnel et utilitaire. Nous avons analysé assez longuement les méthodes d'enseignement en honneur tant à Westminster qu'à Cambridge, pour nous rendre compte de l'allure révolutionnaire de ce programme, au point de vue de la méthode comme au point de vue de la matière de l'enseignement.

A l'école, Cowley réclame l'adoption d'une méthode nouvelle. « parce qu'il est déplorable de voir la perte de temps que subissent les enfants dans la plupart des établissements, lorsqu'ils emploient ou plutôt gaspillent six ou sept ans à n'apprendre que des mots, et cela même très imparfaitement » 8. En cette seule phrase il fait le procès de l'ancienne pédagogie héritée du Moyen-Age. Les éducateurs, prenant le moyen pour la fin, se bornent à enseigner le latin, et accessoirement le grec. Les enfants sortent de leurs mains le cerveau bourré de mots et d'expressions latines et de règles de grammaire, mais vide de toute substance. Ne serait-il pas plus logique et plus profitable de montrer aux enfants les idées qu'expriment les mots en même temps qu'on leur apprend les mots eux-mêmes? L'étude de la langue n'acquiert de valeur que si elle permet de pénétrer la pensée et la civilisation

8. *A Proposition...* (II, p. 255, l. 30).

d'un peuple étranger, car ainsi elle enrichit et développe les esprits. Mais, prise en elle-même, considérée comme une fin en soi, elle est stérile et même nuisible par la perte de temps qu'elle entraîne.

Les méthodes scolastiques de l'Université ne paraissent pas davantage satisfaisantes à Cowley, et les pointes qu'il lance contre les logiciens et les théologiens ressemblent à celles dont il poursuit les « grammairiens » 9. Il ne voit pas quel profit on peut tirer des infinis débats sur des questions quelquefois absurdes, toujours trop abstraites, trop loin de la vie réelle, et il proteste, non sans une certaine âpreté, contre la vogue des conférences « pompeuses et superficielles », riches en vaines parades d'érudition, mais pauvres de tout enseignements fécond 10.

La véritable méthode, Cowley insiste sur ce point, est celle qui fait appel à l'intelligence des élèves. Le maître leur parlera comme à des êtres raisonnables. Il s'efforcera de les intéresser à son enseignement en le mettant à la portée de leur esprit; au lieu de faire apprendre par cœur, il expliquera. Il ne les tiendra pas courbés sous la terreur des verges, mais il s'adressera à leurs bons sentiments; il les poussera en les encourageant et en suscitant entre eux l'émulation. Il se montrera plus indulgent que sévère. Et de même que le travail joyeux, la vie confortable est une des conditions de l'étude profitable. Cowley ne recommande-t-il pas que, si le collège devient riche, il édifie une maison pour loger les enfants de parents sans fortune, « et prenne bien soin qu'elle soit pourvue des commodités dont jouissent les élèves riches, car on ne peut rien attendre d'éminent ni de glorieux d'une éducation humble, sordide, et sentant l'hôpital » 11 ?

Au souci de fournir aux enfants un enseignement qu'ils puissent comprendre, s'ajoute celui de ne pas l'encombrer inutilement.

La base de la formation intellectuelle reste la culture classique. A leur entrée à l'école, les enfants doivent savoir à peu près leur

9. Cf. par exemple : *Wisdom* (I, p. 86), *The Soul* (I, p. 107), *Life and Fame*, st. 1, n. 3 (I, p. 203).

10. Cf. *Of Agriculture*, p. 405, l. 16.

11. *A Proposition...* (II, p. 257).

grammaire latine et avoir étudié quelques auteurs ¹². Après leur admission, l'étude de l'antiquité classique continue à figurer au premier plan. Et non seulement l'étude scolaire des auteurs, mais l'acquisition pratique du latin, grâce aux comédies de Plaute et de Térence que les élèves joueront eux-mêmes ¹³.

Sur ce point, Cowley se trouve d'accord avec ses contemporains. Où il se sépare d'eux, c'est par l'orientation qu'il donne à ces études classiques. S'occupant, en effet, particulièrement, de la formation de futurs hommes de science, il tient à ce que tout les prépare à la profession qu'ils ont choisie, et à ce que rien ne les en détourne. Ainsi les enfants apprendront le latin tout en se familiarisant avec la pensée « philosophique » de l'Antiquité. A cet effet, les maîtres choisiront comme textes d'explication des œuvres ou des fragments d'œuvres traitant de « philosophie naturelle » ¹⁴. Quant aux poètes, comme ils se sont laissé aller, presque tous, à prendre des sujets futiles pour matière de leurs chants, « les folies de l'amour, ou les légendes de Dieux ou de héros », au lieu de traiter de questions sérieuses et utiles, il sera bon de réunir en un volume de morceaux choisis, les poèmes ou parties de poèmes d'intérêt véritable ¹⁵.

12. Sur tout ceci, cf. *A Proposition...* (II, pp. 256 et 257).

13. Dans Cicéron et dans Quintilien on puisera les idées morales et les préceptes de l'art de parler. Aux auteurs comiques on demandera le vocabulaire de la conversation, du style familier. En latin et en anglais, par surcroît, on fera faire des discours aux élèves, la rhétorique demeurant une des matières centrales de l'enseignement. Enfin, ils apprendront le grec et compléteront leurs notions de morale et de rhétorique par l'étude d'Aristote, peut-être aussi d'Hermogènes et de Longin.

14. Voici les auteurs qu'il prévoit : en latin, Varron, Caton l'ancien, Columelle pour l'agriculture; Pliny l'ancien et Sénèque pour l'histoire naturelle; Celse pour la médecine; des traités de Cicéron (*De Divinatione*, *De natura Deorum*), les *Géorgiques* de Virgile, des extraits du moderne Grotius (pour la vérité de la religion chrétienne), de Nemesianus (pour la cynégétique), de Manilius (pour l'astronomie). En grec, Nicandre pour la médecine, Oppian pour la pêche et la chasse, l'histoire des animaux d'Aristote, Théophraste et Dioscoride pour la botanique.

15. L'idée est curieuse, venant d'un lettré comme Cowley; et, sans doute, dans son désir de limiter à l'utile le programme des études, il dépasse sa pensée réelle. Mais il est certain que, dans la dernière partie de sa vie, le moraliste a fait tort chez lui à l'artiste, l'empêchant de goûter la beauté pure de la poésie. De plus en plus, Cowley voit dans la mythologie un amas de superstitions païennes et ne retient des anciens que leur doctrine morale; les *Essais*, au cours desquels il constitue par ses traductions une sorte de recueil de la sagesse antique, prouvent clairement cet état d'esprit.

Pour si utile qu'il soit, cet enseignement littéraire ne peut suffire. Il faut, autant que possible, apprendre aux enfants à connaître le monde où ils vivent en les mettant en contact direct avec lui. Lorsqu'ils étudieront l'histoire naturelle, par exemple, le maître leur montrera les plantes et les animaux eux-mêmes, ou à leur défaut des images. Il leur enseignera l'astronomie suivant les mêmes principes, et dans la classe de géographie il leur mettra en mains les mappemondes.

Tout en acceptant les bases de l'enseignement de son temps, Cowley en renverse donc totalement l'orientation. Il ne perd jamais de vue les exigences de la vie réelle, et sacrifie aux préoccupations pratiques les recherches désintéressées de la spéculation et de l'art. Il a le culte du savoir, mais toujours du savoir pratique, utilisable. Sa théorie de l'éducation est avant tout rationaliste et utilitaire. Nous le voyons bien lorsqu'il propose, au nom du bon sens et de l'intérêt général, la création de collèges d'agriculture.

L'agriculture est une occupation aussi honorable qu'utile. Utile, cela est évident à première vue : les hommes pourraient-ils vivre, sans les fruits du travail de la terre ? Honorable, cela ne l'est pas moins, pour peu qu'on y réfléchisse. Les plus grands poètes ont manifesté de façon claire leur respect pour cette occupation : Hésiode, Homère dans la mesure où son sujet le lui permettait, Théocrite, Virgile, Horace, Martial; et Virgile s'est montré lui-même agriculteur accompli. Il est donc surprenant et douloureux de la voir négligée comme elle l'est. Or, seuls, les gens les plus pauvres se tournent vers le travail de la terre, tandis que les propriétaires sont trop orgueilleux, ou, ce qui est encore plus généralement le cas, trop ignorants pour s'occuper d'une manière rationnelle de leurs terres. Pour les premiers, un long apprentissage s'impose¹⁶. Quant à l'ignorance des propriétaires, le remède est également à notre portée. Il faut créer un enseignement spécial.

16. Il faudrait que deux ou trois mille jeunes gens fassent pendant sept ou huit ans l'apprentissage du métier, pour pouvoir le posséder à fond; par la suite, ils seraient mis en état, grâce à un capital raisonnable, d'y devenir des maîtres.

Pourquoi ne pas fonder dans chaque Université un collège d'agriculture, comme il en existe de médecine et de droit civil? Cowley démontre, point par point, la possibilité de l'entreprise. Il insiste surtout sur l'orientation à donner aux études. Les professeurs, visant moins au brillant qu'au solide, ne feraient pas « des conférences pompeuses et superficielles, d'après les Géorgiques de Virgile, d'après Pline, Varron et Collumelle », mais des cours précis et pratiques. Ils ne seraient d'ailleurs pas choisis pour leurs talents littéraires, mais « pour leur connaissance solide, fondée sur l'expérience, des choses qu'ils doivent enseigner » 17. Cowley se rend du reste compte que son projet n'a de son temps aucune chance d'aboutir; et de fait, l'idée ne sera reprise et mise à exécution que plus d'un siècle plus tard, lorsque la chaire d'économie rurale sera fondée à Oxford 18. Il fait ici encore figure de novateur.

II

Toutefois, dans sa révolte contre la routine illogique de l'école, et dans l'impulsion nouvelle qu'il entend donner à l'éducation, Cowley ne se trouve pas isolé. Sans parler des éducateurs professionnels, comme ce John Brinsley qui, dès 1627, s'élève contre l'abus des châtiments corporels et l'aridité des méthodes d'enseignement 19, un certain nombre d'esprits distingués, s'intéressant au problème, font entendre des protestations semblables, et proposent des solutions dictées par le même esprit raisonnable.

C'est au nom du bon sens pur et simple que Montaigne veut organiser « l'institution des enfants » 20. « On ne cesse de crier à nos oreilles, comme qui verserait dans un entonnoir, et

17. *Of Agriculture* (II, p. 405). La dépense, dit-il, ne serait pas grande si on l'organisait sur le modèle des « halls » d'Oxford. Il prévoit quatre professeurs enseignant, l'un les travaux des champs, le second l'élevage, le troisième la culture des fruits, des légumes et des arbres, le quatrième l'économie rurale. La durée des études serait d'un ou deux ans, et les frais minimes.

18. Cf. J. H. de LOACH. *Abraham Cowley and Agriculture* (*Science*, feb. 3, 1922).

19. J. BRINSLEY. *Ludus Literarius...*, 1627.

20. *De l'Institution des enfants* (*Essais de Montaigne*, édition de M. J.-V. Lecercler, Paris, 1885), livre I, chapitre XXV, p. 112...

nostre charge, ce n'est que redire ce qu'on nous a dict...». Pourquoi s'adresser à la mémoire seule, et non à l'intelligence de l'élève? Que le maître « ne luy demande pas seulement compte des mots de sa leçon, mais du sens et de la substance; et qu'il juge du profit qu'il aura faict, non par le témoignage de sa mémoire, mais de sa vie ». L'éducation n'est pas une fin en soi, mais seulement un moyen, le moyen de former des caractères, de comprendre la vie. Sans doute, le programme de Montaigne est encore vaste; il est remarquable cependant par les simplifications qu'il apporte : « Ostez toutes ces subtilités espineuses de la dialectique, de quoy nostre vie ne se peult amender », mais enseignez ce qui peut servir et ne négligez pas l'observation directe du monde. Que le maître éveille sur tous les points la faculté raisonnante de l'enfant : « Qu'il lui fasse tout passer par l'estamine, et ne loge rien en sa teste par simple auctorité et à crédit. » Qu'il tâche de l'intéresser, au lieu de le forcer à l'étude par des châtimens cruels, qu'il use d'une « sévère douceur ».

Bacon, plus préoccupé de science, se plaint surtout des vaines subtilités des études scolastiques, et voudrait les voir s'orienter vers le réel :

... L'intelligence humaine, si elle travaille sur la matière, c'est-à-dire si elle examine la création divine, travaille dans le sens du réel, et est limitée par lui; mais si elle travaille sur elle-même, comme l'araignée tisse sa toile, alors, elle n'en finit jamais, et produit en vérité des toiles d'araignée de science, admirables pour la finesse du fil et de l'ouvrage, mais fragiles et inutiles 21.

Quant à Milton, ses théories sont à bien des égards proches de celles de Cowley. Lui aussi s'insurge contre les années perdues à

21. Cité par F. V. M. PAINTER. *A History of Education*, New-York, 1904, p. 200... — Ce passage nous paraît particulièrement intéressant par comparaison avec une note de Cowley (*Life and Fame*, st. 1, n. 3, I, p. 203). A propos de la métaphore du vers :

« In all the Cobwebs of the schoolmens trade », il explique : « The Distinctions of the Schoolmen may be likened to Cobwebs (I mean many of them, for some are better woven) either because of the too much fineness of the work which makes it slight, and able to catch only little creatures; or because they take not the materials from Nature, but spin it out of themselves. » Ne saisissons-nous pas ici sur le vif la dette de Cowley envers Bacon ? Il lui emprunte non seulement ses idées, mais ses images mêmes.

apprendre les langues anciennes²², et contre la folie d'une méthode qui exige d'intelligences à peine formées, tant à l'école qu'à l'université, des exercices faits pour des esprits mûrs²³. Il demande une organisation plus rationnelle des études, une marche progressive des sujets concrets vers les sujets abstraits, et il insiste sur la nécessité d'une instruction plus pratique. Les langues ne valent que par la sagesse qu'elles rendent accessible. Il est vain de séparer l'acquisition d'une langue de l'enrichissement de l'esprit²⁴. Et cet enrichissement doit porter sur des matières réelles, sur la connaissance scientifique du monde. C'est ainsi qu'on apprendra à la fois le latin et l'agriculture dans Caton, Varron et Columelle²⁵; l'histoire naturelle dans Sénèque ou Pline, le grec et la morale dans Plutarque, le grec et l'histoire des animaux et des plantes dans Aristote ou Théophraste. Notons la très large place faite à l'enseignement positif, et même technique, chez Milton. N'est-ce pas une pensée du même ordre qui anime Cowley?²⁶.

Quelques années plus tard, paraîtront les *Pensées sur l'Éducation*, de Locke. Une fois de plus nous entendons la condamnation des méthodes officielles. Que l'on cesse d'encombrer de règles la mémoire des enfants, qu'on ne leur impose pas des exercices au-dessus de leurs forces et totalement inutiles²⁷; qu'on ne les force

22. ... « We do amiss to spend seven or eight years merely in scraping together so much miserable Latin and Greek, as might be learnt other wise easily and delightfully in one year », écrit-il en 1644 (*Tractate of Education*, edited by E. E. Morris, London, 1895, p. 5). Cowley dira, en 1659 : « ... It is deplorable to consider the loss which children make of their time at most schools, employing, or rather casting away six or seven years in the learning of words only, and that too very imperfectly... » (*A Proposition...*, II, p. 255).

23. Il proteste surtout contre les narrations latines (ou « themes ») dès l'entrée à l'école, et l'étude de la logique et de la métaphysique à l'entrée de l'université.

24. « Language is but the instrument conveying to us things useful to be known. »

25. Notons que ces auteurs sont également ceux par lesquels débute Cowley (*A Proposition...*, p. 256).

26. Hobbes l'iconoclaste proteste naturellement contre l'enseignement des Universités. Il y voit le refuge des superstitions médiévales, et une des principales causes de notre ignorance (*Leviathan, or, the Matter, Forme, and Power, of a Commonwealth ecclesiasticall and civill*, By Thomas Hobbes of Malmesbury, London, 1651 (édition A. R. Waller, 1904), part IV, ch. 46).

27. *Some Thoughts concerning Education...* Edited by the Rev. canon Daniel, London, 1880 (Le traité a paru en 1693). Il trouve ridicule la mode des discours latins et des exercices de versification, les longues leçons apprises par cœur. Il réduit l'enseignement de la logique et de la rhétorique. Il va même jusqu'à supprimer le grec !

pas à travailler sous la crainte du fouet, mais que la tâche leur devienne agréable et facile. Nous trouvons aussi un programme d'études tout semblable, réduisant la part de la théorie, et donnant une importance spéciale à la « philosophie naturelle », c'est-à-dire à la science. Ecrivant vers 1690, Locke recommande la lecture de purs savants comme Boyle et Newton²⁸. Il dépasse Cowley, en ce sens qu'il n'accorde à l'instruction qu'une place réduite dans l'éducation, l'essentiel étant la formation du caractère, l'art de se conduire en « gentleman ». Mais, dans l'ensemble, le but qu'il se propose n'est pas très différent.

Il est vraiment remarquable que des hommes aussi différents que Milton, Locke et Cowley aient condamné le système officiel d'éducation pour les mêmes motifs, et proposé les mêmes remèdes. Certes, le désir de rapprocher l'enseignement de la vie devait naître dans le cerveau de tout homme de bon sens. C'est la raison universelle qui parle par la bouche de Montaigne. Mais ce qui est au plus haut point significatif, c'est l'insistance avec laquelle nos trois réformateurs modifient les programmes dans un sens pratique, réduisant le rôle des arts libéraux, des études abstraites comme la métaphysique, voire la logique et la rhétorique, ou d'une utilité secondaire comme le grec, pour faire la part plus grande aux sciences exactes, capables d'applications immédiates. Cette insistance nous replace immédiatement dans l'atmosphère du dix-septième siècle anglais. Elle nous fait, pour ainsi dire, toucher du doigt, l'existence de cet instinct d'adaptation rationnelle à la vie pratique qui porte alors irrésistiblement les esprits vers la science, et plus précisément vers la science expérimentale. Nous pouvons y voir le signe du besoin d'affranchissement de toutes les servitudes anciennes, de l'élan vers la raison qui marque, avec la fin du Moyen Age, les débuts de l'ordre nouveau.

Et de fait, lorsque Cowley dresse un plan de réforme du système d'éducation anglais, il vise bien plus haut et bien plus loin que des programmes scolaires. Ce n'est pas seulement contre des

28. La science doit s'apprendre plutôt en lisant « such writers as have employed themselves in making rational experiments and observations, than in starting barely speculative systems » (*Thoughts concerning Education*, p. 339).

méthodes fâcheuses d'enseignement qu'il proteste, c'est contre toute une conception de l'activité humaine, contre l'attitude du Moyen Age tout entier envers la philosophie et la science.

CHAPITRE V

THÉORIES PHILOSOPHIQUES ET SCIENTIFIQUES

L'effort humain, affirme Cowley, peut se porter dans deux directions : vers la connaissance de Dieu, ou vers la connaissance du monde qu'il a créé. La première est la théologie; l'autre, « la philosophie naturelle ». Celle-ci se subdivise à son tour, selon que l'on étudie la « création immédiate », c'est-à-dire la nature, ou la « création médiante », l'œuvre de l'homme. A cette dernière catégorie appartiennent tous les arts utiles à la vie humaine. Parmi eux, on distingue ceux qui sortent pour ainsi dire de l'homme même : grammaire, logique, rhétorique, politique, et les arts « mixtes », par lesquels l'homme organise et utilise pour ses fins la création ¹.

De cette classification du savoir humain, évidemment inspirée de Bacon par la ligne de démarcation qu'elle trace entre la théologie et toutes les autres branches, comme par la conception utilitaire de la science (ces « arts mixtes » représentent dans l'esprit de Cowley les améliorations que la recherche scientifique peut apporter à l'existence, beaucoup plus qu'à la connaissance désintéressée), l'Université, ajoute notre auteur, n'a retenu qu'un petit nombre d'aspects. Héritière de la méthode scolastique, elle a développé d'une manière aussi complète que possible la théologie, qui n'a pour base que la parole divine et par conséquent n'exige

1. *A Proposition...* Préface (II, p. 245).

Voici le schéma de cette classification :

A. Connaissance de Dieu : théologie.

B. Connaissance de la Création divine : « Philosophie naturelle. »

1) Connaissance de la création « immédiate » : sciences naturelles.

2) Connaissance de la création « médiante » : arts.

a) Arts purement humains : utiles à l'expression de la pensée, grammaire et logique;
utiles au développement de l'état social, rhétorique, politique (ou droit).

b) Arts mixtes : utilisation de la nature par l'homme.

d'autre étude que celle des Ecritures et de ses meilleurs commentateurs, et en second lieu les arts « purement humains » : grammaire et logique, rhétorique et politique, créés de toutes pièces par l'esprit de l'homme. Mais elle a négligé l'ensemble de la création, elle s'est presque entièrement détournée de la nature. Et le peu d'attention qu'elle a prêtée à cette partie, essentielle cependant, de la « philosophie naturelle », s'est trouvée viciée dans son principe : car elle en a entrepris l'étude en lui appliquant les méthodes des « arts purement humains », ne voyant pas que les ressources qui lui permettaient d'approfondir les problèmes abstraits de la métaphysique ne pouvaient convenir à l'examen d'un univers concret². Elle a donc commis une double erreur, dans la matière de son étude et dans ses méthodes de recherche. Tout est à recommencer.

I

Les philosophes du Moyen Age et leurs successeurs ont accumulé des trésors d'ingéniosité sur des notions abstraites. Ils sont restés à mille lieues de leur objet véritable. Ils ont, en fait, nié la « philosophie naturelle »³. Et s'ils se sont refusés à explorer la nature, c'est par un déplorable respect de l'Antiquité. Certes, Cowley reconnaît toute notre dette vis-à-vis des anciens, et, formé à leur école, il éprouvera toujours pour eux une admiration convaincue. Mais il trouve déraisonnable l'attitude des scolastiques, lorsqu'ils soutiennent que les anciens avaient découvert tout ce qu'il était possible de découvrir, et qu'Aristote, leur maître, résumant dans son système toutes les vérités accessibles, ne pouvait ni tromper, ni se tromper. « Idée vaine et funeste » s'écrie Cowley car elle les a empêchés de faire le moindre progrès, et leur a enlevé toute initiative. Au lieu d'aller à la découverte, ils ont piétiné sur place, commentant sans fin les écrits d'Aristote et de ses propres

2. *A Proposition...*, p. 246.

3. Cowley parle souvent, avec mépris, des philosophes de profession, les « Schoolmen », et compare, nous l'avons vu, leur travail à des toiles d'araignées, fines mais fragiles (Cf. *Wisdom*, I, p. 86, v. 1; *The Soul*, I, p. 107, v. 1; *Life and Fame* (I, p. 203, st. 1, v. 3). Il laisse résolument de côté la métaphysique (*Of Agriculture*, II, p. 404, l. 13), et ce scepticisme vaut une condamnation.

commentateurs. La philosophie du « puissant Stagyrte » n'a pas subi sans dommages cette admiration indiscrette. Longtemps, elle a maintenu sur les esprits son glorieux empire; mais les scolastiques, à force de vaines subtilités, l'ont vidée de son contenu et comme de son âme. Elle est devenue entre leurs mains une chose inerte ⁴.

Ce qui est vrai de la philosophie d'Aristote l'est de toute la philosophie (par philosophie, Cowley entend naturellement tout ce que l'homme peut savoir, les diverses branches de la science, aussi bien que la philosophie proprement dite). On peut, dit Cowley, se la représenter comme un enfant bien doué, et devant à sa majorité jouir d'un immense domaine, Mais ses tuteurs coupables l'ont jusqu'à présent tenu en tutelle, et ils ont réussi à maintenir leur autorité sur lui, en le gardant prisonnier et en lui laissant ignorer, les uns par négligence, les autres par ambition, ses talents et son avenir.

That his own business he might quite forget,
 They amus'd him with the sports of wanton Wit,
 With the Desserts of Poetry they fed him,
 In stead of solid meats t'increase his force;
 In stead of vigorous exercise they led him
 Into the pleasant Labyrinths of ever fresh Discourse :
 In stead of carrying him to see
 The Riches which doe hoorded for him lie
 In Natures endless Treasurie,
 They chose his Eye to entertain
 (His curious but not covetous Eye)
 With painted Scenes, and Pageants of the Brain ⁵.

Comme en matière d'éducation, Cowley proclame ici la faillite du Moyen Age et des Universités qui continuent sa longue erreur. Il trouve nécessaire de faire table rase du passé, et d'édifier sur des principes entièrement nouveaux la science de l'avenir.

Il affirme d'abord sa foi dans le progrès. La vie est une perpétuelle évolution. L'humanité, loin de rester stationnaire, va toujours de l'avant, et celui qui s'arrête est laissé en arrière. Aristote

4. *To Mr. Hobbs* (I, p. 188, v. 17...).

5. *To the Royal Society*, st. 2 (I, p. 448).

fut certes un grand génie, mais s'il a pu satisfaire ses contemporains et ses successeurs immédiats au point qu'ils ne croyaient plus avoir qu'à l'étudier pour tout savoir, il est loin de nous suffire aujourd'hui. Des régions entières de la pensée ont été découvertes depuis lors, qu'il ne soupçonnait pas, pas plus qu'il ne se doutait par exemple de l'existence de l'Amérique. Que de terres restent inconnues, que de découvertes sont possibles, vers lesquelles il est de notre devoir d'aller. Le savoir est un héritage que nous devons faire fructifier. Trop longtemps d'autres ont tourné en rond dans « le grand cercle de l'art »⁶. L'esprit humain se renouvelle, en se dépassant sans cesse. Sachons ne plus ériger en oracles intangibles ce qu'ont dit nos prédécesseurs. Nous possédons le vrai guide en nous-mêmes, la raison. Si nous faisons appel à sa « vraie lumière », elle mettra facilement en fuite l'autorité, ce fantôme du passé, cette « divinité-épouvantail », qui nous a si longtemps interdit l'accès du verger divin de la science⁷.

Il est temps de changer de domaine. Le sol dont les anciens ont tiré de si riches moissons, à force d'être travaillé, s'est épuisé peu à peu : nous mourrions de faim si nous ne cherchions des terrains vierges, si nous n'allions à la Nature, source d'infinis trésors. A quoi bon vanter la fertilité des anciens temps, si nous sommes aujourd'hui réduits au dénuement ?⁸. Pendant des siècles la pensée a vécu sur elle-même, par la réflexion, ou de la pensée antérieure, par l'étude. Mais il est bien plus simple, plus profitable, et plus logique de lire à même le grand livre de la création : « ... Il serait fou de croire que les citernes des hommes peuvent nous offrir des eaux aussi abondantes et aussi pures que les fontaines de la nature⁹ ». Jamais rien de nouveau ni de grand n'est sorti de l'imitation. Que les chercheurs délaissent leurs bibliothèques pour regarder la terre autour d'eux, qu'ils passent enfin des mots aux choses. Les mots ne devraient être que « les images de la pensée », pendant trop longtemps, au contraire, ils lui ont donné naissance. L'esprit a pour domaine le réel¹⁰.

6. *Ode. Upon Dr. Harvey*, st. 4, v. 6-11 (I, p. 418). *A Proposition* (II, p. 246, l. 35...).

7. *To the Royal Society*, st. 3 (I, p. 449).

8. *To Mr. Hobbs*, st. 3 (I, p. 189).

9. *A Proposition* (II, p. 246, l. 15...).

10. *To the Royal Society*, st. 4 (I, p. 449).

A cette nouvelle orientation de l'activité humaine doit naturellement correspondre un changement de méthode. Les scolastiques obéissaient aux règles du raisonnement abstrait. Partant d'idées générales qu'ils tiraient de leur propre esprit, ils descendaient, de déduction en déduction, jusqu'au particulier. Mais les penseurs qui prennent la nature pour objet de leur étude doivent suivre une marche toute contraire : des remarques particulières que leur suggère l'observation du concret, ils induiront les lois générales qui le régissent. Les sens doivent fournir la matière première. Sur cette base solide de faits contrôlés la raison pourra construire. La méthode expérimentale s'impose, et avec elle le respect minutieux du détail. Rien n'est trop petit pour celui qui veut pénétrer les secrets de la nature, rien n'est indigne de son attention. Les grandes découvertes sont dues au microscope. Harvey aurait-il découvert la circulation du sang s'il n'avait pourchassé la nature inlassablement, des fibres des plantes aux veines des animaux et jusqu'à l'intérieur du cœur même de l'homme ¹¹ ?

Observer directement la nature, l'étudier en prenant pour guide la raison étayée par l'expérimentation, telles sont les règles de la recherche philosophique et scientifique. Règles révolutionnaires qui contredisent sur tous les points le passé, mais dont Cowley ne revendique pas l'idée première. Avant lui Bacon, de son temps Hobbes, les ont formulées, et il célèbre hautement leur rôle glorieux de pionniers. Dans le domaine de la philosophie générale, Hobbes secoue le joug d'Aristote et de ses commentateurs scolastiques, et construit un système dont, aux yeux de Cowley, l'harmonie égale celle de la création divine. Protégé contre l'erreur par le divin bouclier de la raison, il découvre, « véritable Christophe Colomb des terres d'or de la philosophie nouvelle », un continent nouveau, le conquiert et le civilise ¹². Dans le domaine plus particulier de la « philosophie naturelle » Bacon avait jeté les bases de la science moderne, et Cowley le salue avec le même enthousiasme et presque dans les mêmes termes que Boileau voyant venir Malherbe : « Bacon, enfin, survint... » ¹³. Non qu'il

11. *Upon Dr. Harvey* (I, p. 416). Cf. aussi l'éloge des expériences de la Royal Society. *To the Royal Society*, st. 7 et 8 (p. 451).

12. *To Mr. Hobs*, st. 1 et 4 (I, pp. 188-189).

13. *To the Royal Society*, st. 2 (I, p. 449).

ait, lui, pu parachever son système; il est resté, comme Moïse, en vue de la Terre Promise. Il a libéré la science esclave en mettant en déroute le tyran Autorité, et il l'a guidée à travers les déserts stériles vers la terre d'abondance et des riches moissons, sans l'atteindre lui-même.

Ainsi Cowley se range résolument parmi les partisans du mouvement philosophique et scientifique alors connu sous le nom de « new learning ». Comme dans les autres domaines, il fait siennes les théories avancées, et mène le bon combat contre le respect irraisonné de la tradition. Après l'avoir trouvé, aux côtés de Falkland et de son groupe, réclamant la tolérance religieuse et la modération politique, nous ne sommes pas étonnés de le voir affirmer, à la suite de Bacon, de Harvey, de Hobbes les principes nouveaux d'où sortira la science moderne. Aux jongleries métaphysiques et aux joutes oratoires de l'enseignement scolastique, il oppose le devoir d'investigation rationnelle du monde, et la nécessité de ne jamais perdre de vue l'humble réalité quotidienne.

II

De ce dernier trait, de ce que nous avons pu appeler son utilitarisme, il a donné une preuve manifeste dans sa *Proposition pour le progrès de la philosophie expérimentale*. La science telle qu'il la comprend doit, avant tout, permettre d'utiliser pour nos fins le monde au centre duquel Dieu nous a placés; tirer profit de la nature vaut mieux encore que la connaître¹⁴. Or, déclare Cowley, pour explorer d'une manière efficace le vaste domaine que la nature offre à la science, l'effort isolé ne suffit pas, l'union entre les savants est nécessaire. La constitution médiévale des Universités interdit d'espérer qu'un développement semblable à celui des autres matières puisse y être donné à l'étude objective de la création. Il faudrait donc créer un collège spécial, organisé dans l'ensemble sur le modèle existant à Oxford et à Cambridge, mais adapté au but à atteindre¹⁵.

14. « The inquisition into the nature of God's Creatures », n'est que la préface de l'œuvre essentielle : « The application of them to humane uses » (*A Proposition*, II, p. 246, l. 3...).

15. *Ibid.*, p. 247.

Avec un luxe minutieux de détails Cowley organise cette institution. Le nombre des professeurs ou « philosophes » est fixé à vingt. Pour les aider dans leurs recherches, ils ont à leurs côtés chacun un jeune étudiant. Mais ces étudiants ne sont que seize, car il y a toujours quatre professeurs à l'étranger, un dans chaque partie du monde; ils y partent pour une durée minimum de trois ans, et doivent tenir le collège au courant des travaux scientifiques en cours dans les pays qu'ils visitent. Les seize qui restent, avec l'aide de leur « scholar », approfondissent les branches multiples de la science, dont voici la liste : « mathématiques, médecine, anatomie, chimie, histoire des animaux, des plantes, des minéraux, des éléments, etc...; agriculture, architecture, stratégie, art de la navigation, jardinage, procédés de tous les métiers, avec leurs améliorations; fabrication de tous les produits, magie naturelle ou divination : bref, toutes les matières contenues dans le catalogue des Histoires Naturelles annexé à l'Organon de Lord Bacon ». Dans chaque domaine, ils doivent : 1° examiner les résultats antérieurement atteints, les vérifier, et rejeter toutes les erreurs; 2° tâcher de retrouver les inventions dont on a perdu le secret; 3° améliorer tous les « arts » existants; 4° découvrir ce qui nous manque encore. D'autre part, ces savants sont aussi des professeurs : une école d'environ deux cents élèves leur est confiée, et ils doivent suivre de près les travaux de leurs disciples. Enfin, des recherches particulières et des conférences publiques leur sont demandées. Les recherches sont naturellement conduites selon les règles de la méthode expérimentale. Parmi les bâtiments prévus nous voyons figurer une salle de dissection, une salle de pharmacie, une droguerie, de grands laboratoires de chimie auxquels se joignent des jardins botaniques et un jardin zoologique. Dans ce plan d'allures si pratiques, Cowley introduit une note d'idéalisme savoureux. Non content de déterminer l'activité religieuse de l'aumônier, il veut régler les conversations de la table, et jusqu'aux rapports d'amitié qui devront unir les membres entre eux, sous peine d'amende ou d'expulsion. Il a le souci évident de ne rien laisser au hasard. Il voudrait, semble-t-il, diriger leurs pensées aussi bien que leurs actes.

Nous pouvons trouver ce projet quelque peu chimérique, tant par la charge écrasante qu'il fait peser sur les épaules de ses

savants, que par la candeur avec laquelle il compte sur la générosité du public pour fournir les 4.000 livres nécessaires au fonctionnement de l'institution. Mais Cowley a eu l'ambition de mettre sur pied une proposition raisonnable, facile à réaliser. Il se défend d'avoir voulu donner une réplique de la Maison de Salomon telle que Bacon l'avait conçue :

... Nous n'établissons pas ce plan sur le modèle de la Maison de Salomon de Lord Bacon (où sont projetées des expériences que l'on ne pourra jamais faire), mais nous le proposons en limitant la dépense à une somme qu'ont souvent dépassée les demeures des particuliers 16.

La différence est, en fait, telle qu'il l'a décrite : la maison de Salomon se présente sous forme d'utopie, alors que son projet vise à prendre la forme pratique d'une entreprise commerciale. Mais c'est bien à Bacon que Cowley emprunte l'idée centrale et beaucoup des détails de l'organisation. Il cherche seulement à les ramener à l'échelle du réalisable.

Aux environs de Londres, comme dans la Nouvelle Atlantide de Bacon, des hommes éminents vivent séparés du reste de la société; ils se sont donné pour mission d'explorer tous les domaines accessibles à l'esprit humain, et d'étendre le pouvoir de l'homme sur les choses. Cowley, dans sa *Proposition*, ne fait que paraphraser ces paroles de Bacon :

Le but de notre établissement est la découverte des causes, la connaissance de la nature intime, des formes primordiales et des principes des choses, en vue d'étendre les limites de l'empire de l'homme sur la nature entière et d'exécuter tout ce qui lui est possible 17.

Dans les deux institutions la liaison avec la science étrangère est assurée par un certain nombre de membres en mission :

Douze d'entre nous, explique le héros de Bacon, sont chargés de voyager dans les pays étrangers... Ils ont ordre de rapporter des contrées qu'ils auront parcourues, des machines, des instruments, des échantillons, des modèles, des expériences et des observations de toute espèce. Nous les appelons commerçants de lumière 18.

16. *A Proposition*... (II, p. 251, l. 20...).

17. BACON. *La Nouvelle Atlantide*. (*Œuvres de François Bacon, chancelier d'Angleterre*, traduites par Ant. LASSALLE; avec des notes, critiques, historiques et littéraires. Dijon... An 10 de la République Française, t. II, p. 449).

18. BACON. *Nouvelle Atlantide*, p. 477.

Le travail s'y répartit de même : les uns s'occupent du passé, recueillant la science d'autrefois et la contrôlant; les autres cherchent dans des directions nouvelles, et ils s'emploient à appliquer la science théorique « aux différents buts et aux différents besoins de la vie humaine ». Ainsi Cowley suit Bacon pas à pas. L'intérêt de la *Proposition* réside pour beaucoup dans cette imitation et dans la forme qu'il lui donne.

Le fait de pouvoir présenter comme immédiatement réalisable l'idée que Bacon exprimait sous la forme d'un rêve, prouve les progrès que l'esprit scientifique a faits en l'espace d'une quarantaine d'années. Lorsqu'il écrit sa *Proposition*, Cowley ne fait que suivre un grand courant d'idées. Il ne la formule qu'avec, pourrait-on dire, l'assentiment de son temps. Les esprits éclairés sentaient si bien la nécessité de l'union entre les hommes de science, qu'ils lui avaient donné, lorsqu'ils avaient formé, vers 1645, le « Collège Invisible », un commencement d'application¹⁹. Mais les réunions du mercredi à Gresham College ne pouvaient faire progresser la science que lentement, chacun étant réduit à ses propres ressources pour tenter les expériences, même lorsqu'elles étaient décidées en commun.

On hésite, on tâtonne, en quête d'une formule qui assurerait à la bonne volonté des chercheurs le maximum d'efficacité. Des projets se font jour. Dès 1648, un des premiers membres de la société, William Petty, demande la fondation d'un institut de recherches qui commencerait par résumer, en un ouvrage d'ensemble, la science du passé, et où les expériences tendraient au développement de la prospérité nationale²⁰. L'allure utilitaire et patriotique du livre est très marquée, mais les détails sur l'organisation de l'institut laissent fort à désirer. En 1659, au moment où Cowley médite son projet, Evelyn, dans une lettre à Boyle, expose, lui aussi, un plan de collège scientifique²¹. Mais ses inten-

19. Cf. l'article d'E. Gosse dans *The Harper's Monthly Magazine*, June 1904, sur « The Invisible Philosophers ».

20. *The Advice of W. P. to Mr. Samuel Hartlib, for the Advancement of some particular parts of Learning*, London, 1648 (Harleian Miscellany, vol. VI).

21. J. EVELYN, *Diary and Correspondence...*, ed. H. Bray, p. 590.

tions sont beaucoup plus modestes que celles de Cowley : il le conçoit sous forme de société privée, où un petit nombre d'amis s'organiseraient pour vivre et pour travailler ensemble dans une sorte de Thébaïde. Cowley a sans doute connu ce plan et lui a emprunté un détail pratique : les savants doivent loger dans de petites maisons séparées, ermitages « à la mode des Chartreux d'outre-mer » 22.

Evelyn, comme Petty, ne donne qu'une vague et timide ébauche de projet. Celui de Cowley se distingue par son allure systématique et son ampleur. La solution qu'il propose répond à toutes les exigences, et il est (ou du moins il le croit) réalisable en tous points. S'il n'a pu être mis à exécution, il a certainement hâté la constitution définitive de la Société Royale, en faisant cesser les hésitations et les timidités, et en mettant en lumière l'importance et l'utilité qu'aurait pour le pays l'union des hommes de science. Il répondait au besoin général des esprits 23.

Son projet de création de collèges d'agriculture présente pour nous un intérêt du même ordre. De nouveau, Cowley se fait l'écho de ses contemporains, et propose d'une manière précise et claire ce que beaucoup souhaitaient obscurément. Vers le milieu du dix-septième siècle, la question de la mise en valeur de la terre est à l'ordre du jour. Des projets, ici encore, ont été mis sur pied et

22. *A Proposition* (II, p. 250, l. 8...).

23. Il n'est pas sans intérêt de noter qu'un mouvement parallèle se dessine en France à la même époque. Une « Assemblée de physiciens » s'organise à Paris, chez M. de Montmor, en 1657. Comme à Gresham College, les savants sont invités à écouter des conférences et à prendre part aux débats que ces conférences suggèrent. Et une des premières règles que l'on y adopte, c'est « que le but de ces conférences ne sera point le vain exercice de l'esprit à des subtilités inutiles ; mais qu'on se proposera toujours la plus claire connaissance des œuvres de Dieu et l'avancement des commodités de la vie dans les Arts et les Sciences qui servent à les mieux établir ». Nous avons déjà trouvé, chez Cowley, ce désir d'une connaissance précise et utile du monde. Sans doute s'agit-il ici d'un de ces mouvements généraux des esprits, unanimes et simultanés, où on ne saurait démêler d'influences précises. Il est curieux, toutefois, que cette relation soit contenue dans une lettre de Sorbière à Hobbes (*Histoire de l'Académie Française*, par PELLISSON et d'OLIVET, avec une introduction, des éclaircissements et notes par M. Ch.-L. LIVET, Paris, 1858, 2 vol., I, p. 520). Cowley n'y a-t-il pas puisé tout au moins un encouragement de plus ?

publiés avant celui de Cowley. Nous en connaissons trois : ceux de Hartlib, de Speed et d'Evelyn.

Le désir d'accroître la richesse nationale par l'exploitation plus méthodique de ses ressources amène Samuel Hartlib à traiter, dans toute une série d'ouvrages, de questions pratiques d'agriculture. En particulier, dans son *Essai pour le développement de la science de l'agriculture, ou, Proposition pour l'édification d'un collège d'agriculture*, il demande que l'on édifie un collège ou une Société d'agriculture, « où les uns pourraient enseigner, les autres apprendre, et tous pratiquer l'ensemble et chaque partie de cet art si honorable... »²⁴. Cowley s'est peut être inspiré de ce projet; en tout cas, il rend hommage à l'œuvre de Hartlib en le considérant comme le type de professeur qu'il souhaiterait voir enseigner dans son collège²⁵.

L'intérêt pour la prospérité agraire de l'Angleterre se manifeste encore dans des œuvres comme celle d'un certain Adolphus Speed, qui, en 1659, sous le titre d'*Adam chassé de l'Eden, ou, résumé de diverses expériences excellentes touchant le développement de l'agriculture*, conseille, par exemple, de planter des arbres, et montre les bénéfices que l'on en retire²⁶. Cette idée sera reprise par l'ami intime de Cowley, Evelyn, l'auteur de l'*Almanach du jardinier*, dont le livre *Sylva, ou discours sur les arbres forestiers* est accueilli avec enthousiasme par le public²⁷.

Lorsque Cowley s'intéresse à l'agriculture il répond donc à une aspiration de son temps, et il a le mérite non seulement de percevoir cette aspiration et de l'apprécier à sa juste valeur, mais encore de la présenter avec une fermeté de lignes, une allure rationnelle, qui font que son projet est nettement supérieur à tout ce qui avait été publié avant lui sur la question. Nous y trouvons donc une preuve de plus de son habileté à exprimer les tendances de son époque d'une manière particulièrement précise et pratique.

24. S. HARTLIB. *An Essay for the advancement of Husbandry-learning; or, Proposition for the erecting a Colledge of Husbandry...*, p. 4.

25. *Of Agriculture* (II, p. 405, l. 25...).

26. ADOLPHUS SPEED. *Adam out of Eden, or an abstract of Divers excellent experiments touching the Advancement of husbandry-learning...*

27. J. EVELYN. *Kalendarium Hortense; or the Gard'ners Almanac...*; et *Sylva or a Discourse of Forest Trees and the propagation of Timber in his Majesties Dominions...*

III

Ainsi Cowley, nous apparaît, à tous égards, comme un adepte fervent de la nouvelle science. Il lui a donné des gages précis de son attachement, et sa contribution personnelle, sinon à la science elle-même, du moins aux travaux d'approche d'où elle devait sortir, est loin d'être négligeable. Il ne lui a pas seulement prêté l'appui de son nom, il l'a aidée d'une manière efficace à sortir du stade des tâtonnements et des essais timides.

Et son rôle mérite d'autant plus de retenir notre attention qu'il n'a lui-même rien d'un savant. C'est un poète, un critique, un moraliste, mais sa vie ne le prépare aucunement à s'occuper de questions scientifiques. Il est bien remarquable que, lorsqu'il se lance dans l'étude de la médecine, vers 1655, au moment où il avait l'occasion de prouver ses qualités d'homme de science, il réussit seulement à chanter en vers, et en vers latins tout pénétrés de souvenirs classiques et mythologiques, les vertus des simples. Il représente donc éminemment ce type curieux de la Restauration : l'amateur de science. Il montre l'irrésistible attrait qu'exerce la recherche précise, le culte du fait, sur ces hommes épris de raison et de vérité, désireux avant tout de comprendre, de se rendre compte. Il nous permet de saisir sur le vif la raison profonde qui fait que, lorsque la Société Royale se fonde, figurent à côté d'une minorité de savants véritables, anciens membres du « Collège Invisible », comme Robert Boyle, Scarborough, Wallis, Petty, C. Wren, des bourgeois comme Evelyn ou Pepys, des poètes comme Denham, Waller, Dryden, des hommes d'église comme Sprat, Wilkins, Seth Ward, et bientôt Glanvill, sans parler des gentilshommes et des grands seigneurs. Il prouve la vérité de cette affirmation par laquelle Sprat conclut la première partie de son *Histoire de la Société Royale* :

Il y a maintenant un désir et un appétit universels pour la science, pour une science paisible, profitable et nourrissante, et non pas pour celle des sectes anciennes qui donnaient seulement des arguments difficiles et indigestes... 28.

28. *L'Histoire de la Société Royale de Londres, établie pour l'enrichissement de la Science Naturelle*, écrite en Anglois par Thomas Sprat et traduite en François. Genève, 1669, p. 155.

Sans doute, à partir du moment où le roi accorde sa faveur à la Société, la science devient à la mode, et la foule d'hommes de qualité qui s'y fait admettre témoigne du succès mondain dont elle jouit ²⁹. Mais beaucoup d'esprits s'y intéressent sincèrement. Cowley est à coup sûr du nombre. Toute la partie de son œuvre où il parle de sujets scientifiques respire la conviction, et il y joue vraiment le rôle de porte-parole de sa génération.

Il fait en somme pénétrer dans le domaine de la littérature la déclaration d'indépendance intellectuelle de Bacon, de Hobbes, de Harvey, de tous les penseurs et savants de la première heure. Il commence par détruire l'édifice laborieusement construit par les disciples d'Aristote, et montre la vanité du dogmatisme de l'enseignement officiel. Ce qu'il dit de la religion vaut pour toute la connaissance. Il est impossible à l'esprit humain d'atteindre la certitude. Notre raison est impuissante à résoudre l'énigme du monde, et nos sens, sans cesse trompés par des apparences mensongères, ne l'y aideront que bien mal. Nous sommes condamnés à vivre dans le relatif, et tout dogmatisme est vain.

Notons qu'ici Cowley semble se séparer de Hobbes pour se rapprocher des doctrines de la Société Royale. Il peut admirer la partie destructive de la philosophie du Sage de Malmesbury, ses principes généraux, mais il est trop épris de liberté, trop idéaliste, et aussi trop bon chrétien, pour admettre son dogmatisme mécanique et matérialiste. Il croit assurément au dualisme de l'esprit et de la matière ³⁰.

Au reste, son scepticisme n'est pas un aboutissement. Une affirmation survit au doute, et chaque heure qui passe en confirme la vérité. L'esprit humain progresse. Il marche sans cesse vers la

29. Sur 131 fellows on comptait, en 1663, d'après une liste manuscrite du British Museum : « 18 Noblemen, 22 Baronets and Knights, 47 Esquires, 32 Doctors, 2 Bachelors of Divinity, 2 Masters of Arts, and 8 Strangers or Foreign Members. » Chiffres donnés par Carson S. Duncan : *The New Science and English Literature in the Classical Period* (Chicago Dissertation, 1913, p. 7).

30. Cependant, jamais il ne fait allusion à Descartes, pas plus qu'il ne semble accorder aux mathématiques (suivant d'ailleurs en cela l'exemple de Bacon) l'importance qu'elles prenaient dans le développement de la science nouvelle. Cf. sur ce point un article de L. I. Bredvold : *Dryden, Hobbes, and the Royal Society* (Modern Philology, May 1928, pp. 417-438).

certitude, et le mystère recule devant lui. Nous connaissons mieux l'univers tous les jours.

Et c'est alors que, ayant affirmé sa foi dans le progrès, Cowley prend à Bacon son grand principe de vérification rationnelle. La nature ne se révèle qu'à l'observation patiente, minutieuse. Il faut donc l'étudier pour elle-même, directement, sans plus se préoccuper de systèmes désuets. L'expérimentation doit servir de base à la science moderne.

Telle est, en quelques mots, la leçon que Cowley prêche à ses contemporains. Tel est bien le credo scientifique du temps. Il est particulièrement intéressant de le retrouver, amplifié, détaillé, dans l'œuvre d'un des partisans les plus enthousiastes de la science nouvelle, Joseph Glanvill. Les titres de ses ouvrages constituent à eux seuls tout un programme. Il s'attaque d'abord à la philosophie d'Aristote telle que la présente l'enseignement officiel des Universités. Il lui reproche de ne rien apprendre d'utile, et de n'aboutir à aucun résultat positif, parce que trop dédaigneuse de l'étude des phénomènes. Il prouve comment la subjectivité de notre perception, rendant toute connaissance relative, interdit l'affirmation absolue dont les scolastiques sont prodigues, dans *The Vanity of Dogmatizing or Confidence in Opinions. Manifested in a Discourse of the Shortness and Uncertainty of our Knowledge, and its Causes. With some Reflexions on Peripateticism and an Apology for Philosophy* (1661), qu'il publie à nouveau en 1665, avec de nombreuses corrections, sous le titre également significatif : *Scepsis Scientifica, or Confest Ignorance the way to Science, in an Essay of the Vanity of Dogmatizing and Confident Opinion*. Quant à sa doctrine positive, il l'expose sous forme de défense de la Société Royale, dans son *Plus Ultra, or the Progress and Advancement of Knowledge since the days of Aristotle, in an Account of some of the most remarkable late Improvements of practical useful Learning, to encourage Philosophical Endeavours; occasioned by a Conference with one of the Notional Way* (1668) 31.

31. Sur la personnalité et l'œuvre de Glanvill, nous avons trouvé fort utile l'étude de Ferris GREENSLET. *Joseph Glanvill, a study in English Thought and Letters of the Seventeenth Century*. New-York, 1900.

Nous retrouvons ainsi les deux idées principales dont la science nouvelle est sortie, et que Cowley avait déjà vulgarisées. C'est d'une part la constatation de notre ignorance actuelle (et par conséquent de la faillite des méthodes traditionnelles), provenant des erreurs de la raison et des sens; l'impression que nous vivons entourés de mystère :

... Où que je regarde, dans l'immensité du ciel et de la terre, je vois la preuve de l'ignorance humaine : car toutes choses sont pour nous dans une obscurité profonde, et nous le sommes pour nous-mêmes. Les choses les plus simples sont aussi ténébreuses que les plus évidemment mystérieuses; et les plantes que nous foulons nous dépassent autant que les astres et les cieux. Les choses qui nous touchent sont aussi lointaines que les pôles et nous sommes aussi étrangers à nous-mêmes qu'aux habitants des Indes 32.

C'est, d'autre part, la croyance au progrès par la science expérimentale :

... La philosophie qui doit aboutir à nous éclairer ou à nous servir ne doit pas être l'œuvre de l'esprit concentré sur lui-même, et travaillant sur ses propres idées; mais elle doit sortir des observations des sens et de leur exercice, et prendre pour base les choses telles qu'elles sont dans le monde sensible 33.

Cowley, exaltant l'œuvre de Bacon, ne s'était pas autrement exprimé :

From Words which are but Pictures of the Thought,
(Though we our Thoughts from them perversly drew)
To things, the Minds right Object, he it brought;
Like foolish Birds to painted Grapes we flew;
He sought and gathered for our use the True;
And when on heaps the chosen Bunches lay,
He prest them wisely the Mechanick way,
Till all their Juyce did in one Vessel joyn,
Ferment into a Nourishment Divine,
The Thirsty Souls refreshing Wine 34.

Cowley se trouve encore d'accord avec Glanvill, comme d'ailleurs avec Sprat, pour concilier les découvertes de la science avec

32. *Against Confidence in Philosophy*, cité par GREENSLET, p. 100.

33. *Plus Ultra*, p. 52, cité par GREENSLET, p. 112.

34. *To the Royal Society*, st. 4, p. 450.

le dogme religieux. Dès la constitution de la Société Royale, de vives protestations s'étaient élevées dans les rangs du clergé contre une institution qui semblait devoir mener les esprits au scepticisme et à l'athéisme ³⁵. Cowley y avait répondu par avance lorsque, dans la préface de sa Proposition, il avait défini la « philosophie naturelle » comme ayant pour objet la nature, c'est-à-dire la Création divine, et se divisant « into the contemplation of the Immediate or Mediate Creatures of God, that is, the Creatures of His Creature Man ». Et il avait pris, en terminant, la précaution d'affirmer que le collège dont il proposait la fondation ne pourrait nuire ni à l'Etat, ni à la Religion :

... Et il (son projet) n'est un obstacle ou une gêne pour aucun parti politique ou religieux, mais il peut être indifféremment adopté par toutes les variétés d'opinion, et il ne semble guère possible qu'il puisse même devenir nuisible (comme l'ont fait beaucoup d'excellentes institutions) ³⁶.

N'est-ce pas d'ailleurs par l'étude de la nature que nous nous rapprochons le plus de Dieu ?

Where does the Wisdom and the Power Divine
In a more bright and sweet Reflection shine ?
Where do we finer strokes and colours see
Of the Creators Real Poetry,
Then when we with attention look
Upon the Thirde Dayes Volume of the Book ?
If we could open and intend our Eye,
We all like *Moses* should espy
Ev'n in a Bush the radiant Deitie ³⁷.

Mais les deux plus ardents champions de la Société ont été, trait bien curieux, deux hommes d'église, Glanvill et Sprat. Lorsque Glanvill relève, dans sa *Philosophia Pia*, le défi jeté par le pamphlétaire H. Stubbe ³⁸, il emploie le même argument que Cowley,

35. Cf. sur ce point I. DISRAELI. *Quarrels of Authors*, p. 336...

36. *A Proposition...*, pp. 245 et 258.

37. *The Garden*, st. 9, p. 426.

38. Le titre complet du livre de Glanvill est : *Philosophia Pia; or A Discourse of the Religious temper and tendencies of the Experimental Philosophy which is profest by the Royal Society*, London, 1671. Le pamphlet le plus connu de Stubbe est : *The Plus Ultra reduced to a Non Plus : or, a spe-*

mi-poétique, mi-scientifique, pour démontrer que non seulement l'étude de la nature ne peut nuire à la religion, mais même qu'elle doit lui être utile :

... La connaissance de l'œuvre divine seconde les fins de la religion; elle nous oriente vers elle en soumettant l'âme à la perception constante de Dieu. Celui qui étudie son œuvre trouve en toutes choses l'empreinte évidente d'une Bienveillance et d'une Sagesse infinies; il aperçoit l'Art divin à tous les détours et dans toute la diversité de la Nature, et en cela il trouve la Bonté divine. Il observe Dieu dans la couleur de chaque fleur, dans chaque fibre de plante, dans chaque partie d'insecte, dans chaque goutte de rosée ³⁹.

Bacon avait déjà dit : « Les hommes deviennent athées par une petite connaissance de la nature; mais quand ils en ont beaucoup, cela les ramène à un entendement orthodoxe et religieux » ⁴⁰.

Sprat, reprenant cette idée, déclare, et nous sommes certains qu'il aurait eu l'assentiment cordial de Cowley, que la science ne saurait nuire à la religion de l'église anglicane, car : « les extrémités auxquelles elle s'oppose, sont la foi implicite et l'enthousiasme. »

Elle repose sur « l'Écriture expliquée par la Raison ». « Nous ne saurions mener la guerre contre la raison sans détruire notre force propre, puisqu'elle est l'arme constante dont il nous faut nous servir. » Et si la science nouvelle amène une perturbation quelconque, « ce ne sera pas l'avantage de la foi implicite ni de l'enthousiasme, mais plutôt celui de la raison ». D'ailleurs, pour lui, science et anglicanisme sont étroitement unis : « Le présent tempérament curieux de ce siècle a été premièrement introduit par la liberté de juger, de rechercher, et de raisonner, dont on s'est servi en la première réformation... » ⁴¹.

cimen of some animadversions upon the Plus Ultra of Mr. Glanvill, wherein sundry errors of some virtuosi are discovered, the credit of the Aristotelians in part re-advanced...; by H. Stubbe, Physician at Warwick, London, 1670. Il avait aussi protesté contre l'Histoire de la Société, par SPRAT.

39. Cité par GREENSLET, p. 133...

40. Cité par SPRAT. *L'Histoire de la Société Royale de Londres...*, p. 423.

41. SPRAT. *Ibid.*, p. 423... Le révérend Samuel Woodford, lorsqu'il publie, en 1667, sa *Paraphrase upon the Psalms of David*, n'affirme-t-il pas qu'il tirera grand profit, dans ses vers, des travaux de la Société Royale ? Car elle a été fondée, non seulement pour faire progresser la science, mais encore pour ressusciter les arts tombés en décadence, « et, parmi eux tous, nul plus que l'art de la poésie sérieuse, utile, et grave ». Cf. aussi le rôle actif joué par R. Boyle (Cf. BREDVOLD, *Article cité*, p. 426...).

Sur tous ces points essentiels, Cowley se montre donc en parfait accord avec les théoriciens les plus ardents de la nouvelle science. Il se montre tout acquis à la révolution qui s'opère dans les esprits.

Et cependant, si nous examinons son œuvre, nous trouvons, ça et là, des traces de l'ancienne mentalité, des rappels du passé. Il croit aux « Sorts Virgiliens », aux esprits, à l'influence des astres, aux présages, à l'alchimie, à la magie. Il parle, comme s'il y ajoutait foi, du cristal magique, des succubes, des salamandres qui vivent dans le feu, des basilics au regard mortel ⁴².

Ces vestiges de superstitions ou d'erreurs nous surprennent de la part d'un disciple de Bacon et de Harvey. Ils nous étonnent beaucoup moins quand nous jetons les yeux autour de lui. Ne parlons pas du peuple, ni même de gens crédules à l'excès, comme John Aubrey ⁴³, mais de rationalistes et de savants éminents. Sir Thomas Browne, le médecin, est persuadé que Satan se manifeste sur la terre par l'intermédiaire des sorcières; Richard Baxter, le puritain, croit aux communications avec l'au-delà; Wood l'historien raconte gravement dans ses *Athenae Oxonienses*, une histoire de fantôme: Evelyn rend compte d'une guérison miraculeuse survenue à la suite d'une apparition. A l'intérieur de la Société Royale, Sir Kenelm Digby pratique l'alchimie, et sa « poudre sympathique » le rend célèbre: Robert Boyle croit au pouvoir des amulettes; Glanvill lui-même, compose un traité en règle pour démontrer l'existence de la sorcellerie: *Sadducismus Triumphatus, or Full and Plain Evidence, concerning Witches and Apparitions, in two Parts. The First treating of their Possibility, and the Second of their real Existence* (1681) ⁴⁴. Nous percevons ici sur le vif le conflit où se débattent Cowley et ses contemporains. Pris entre leur désir d'enquête rationnelle et l'attitude d'acceptation passive que leur lègue la tradition, ils hésitent, et leur choix reste imparfait. Leur raison respecte le domaine du surnaturel.

42. Sur les sorts virgiliens, cf. la lettre du 30 avril 1650 (*Miscellanea Aulica*, p. 130). Sur les autres points, cf. notre analyse du style de Cowley.

43. Cf. l'article d'E. MONTÉGUT dans la *Revue des Deux Mondes* du 1^{er} juillet 1887.

44. Cf. sur ce point LECKY. *History of the rise and influence of the spirit of Rationalism in Europe* (New impression, 1900, I, p. 110 sq...).

Et les erreurs dont nous trouvons la trace dans la poésie de Cowley, expriment la même élaboration encore incertaine de la matière scientifique. Nous nous rappelons que la première tâche qu'il fixe aux maîtres de son futur collège est de dresser, en quelque sorte, l'inventaire des connaissances acquises, et de séparer le vrai du faux ⁴⁵. Lui-même n'y parvient pas toujours. Mais il se rend compte de la nécessité d'une révision générale des valeurs scientifiques.

C'est, en effet, par ce travail de déblaiement que débute la Société Royale. Il suffit de jeter un coup d'œil sur les procès-verbaux des séances, pour se rendre compte de la masse formidable de faits ou de croyances que l'on apporte pour être vérifiés ⁴⁶. Parmi ces faits, beaucoup étaient acceptés avec plus de naïveté que de sens critique, et les railleurs n'ont pas tardé à s'emparer du côté ridicule de ces expériences. Butler écrit *The Elephant in the Moon*, et Shadwell crée, dans *The Virtuoso*, avec Sir Nicholas Gimcrack, le type du savant de comédie. Cowley proteste déjà dans son Ode à la Société Royale, contre les railleries dont cette ferveur minutieuse et parfois excessive était l'objet :

Mischief and true Dishonour fall on those
Who would to laughter or to scorn expose
So Virtuous and so Noble a Design,
So Human for its Use, for Knowledge so Divine.
The things which these proud men despise, and call
Impertinent, and vain, and small,
Those smallest things of Nature let me know,
Rather than all their greatest Actions Doe... ⁴⁷.

Pourquoi, dès lors, Cowley n'a-t-il pas fait dans sa poésie une plus large place à la science nouvelle? demande un critique moderne ⁴⁸. La réponse nous paraît double. C'est d'abord parce que

45. « ... To weigh, examine, and prove all things of Nature delivered to us by former Ages, to detect, explode, and strike a censure through all false Monies with which the World has been paid and cheated so long, and (as I may say) to set the mark of the Colledge upon all true Coins that they may pass hereafter without any farther Tryal » (*A Proposition*, II, p. 258).

46. Cf. les *Philosophical Transactions* éditées par Henry Oldenburg. Sur ce sujet, cf. l'étude de CARSON S. DUNCAN. *The New Science and English Literature in the Classical Period*, p. 12...

47. *To the Royal Society*, st. 8, p. 452.

48. CARSON S. DUNCAN. *Op. cit.*, p. 35...

le temps lui a manqué. Songeons qu'il est mort en 1667, alors que la Société Royale était née, officiellement, à peine cinq ans plus tôt. Et c'est aussi parce que, en tant que poète, Cowley se trouve lié par un respect inévitable pour les formes d'art traditionnelles. Nous aurons d'ailleurs l'occasion de montrer que l'élément scientifique, ou en tous cas l'esprit d'observation d'où sort la science, est beaucoup moins réduit dans ses vers qu'on ne pourrait le croire. Il est certain, cependant, que lorsqu'il loue Harvey de sa découverte en termes mythologiques, comparant sa recherche des secrets de la nature à la poursuite de Daphné par Apollon, nous trouvons l'image bien désuète pour l'idée ⁴⁹. Trop souvent il se sert ainsi des procédés conventionnels de la poésie, là où nous attendrions un style adapté à la nouveauté de la pensée. Mais, comme l'explique finement Sir Leslie Stephen :

... Le reflux progressif d'une foi ancienne laisse une rupture pénible entre l'imagination et la raison. Les idoles perdent peu à peu leur sainteté; mais les poètes les chérissent longtemps après que les philosophes les ont reniées, et c'est le poète qui a l'influence directe la plus grande sur la masse ⁵⁰.

Ce sont ces résistances instinctives que nous voyons se manifester dans l'emploi de théories ou d'images reconnues comme fausses par les poètes de cet âge de transition, Milton, Waller, Denham, Cowley, Dryden lui-même. S'il est vrai, dans l'ensemble, et avec des nuances, de dire que « ils continuaient à vivre en imagination au milieu des idoles que renversait la philosophie nouvelle » et qu'en eux « l'imagination n'avait pas encore rattrapé la raison », que « les faits scientifiques se présentaient à eux sans être réchauffés par l'émotion poétique », on ne saurait conclure qu'ils étaient « indifférents, froids ou illogiques » ⁵¹. Les contradictions que l'on relève entre leurs œuvres et leur pensée n'ont rien de surprenant, étant donné leur qualité de poètes, et les caractères de la période. Auraient-ils été des « poètes de transition » s'ils avaient pu et su choisir leur voie?

A la vérité, l'avènement de la raison en matière de philosophie

49. *Upon Dr. Harvey*, I, p. 416.

50. *History of English Thought*, vol. I, p. 16, cité par DUNCAN, p. 30.

51. DUNCAN. *Op. cit.*, p. 45.

et de science, précédait l'avènement de la raison en matière d'art. Il lui préparait le terrain, lui rendait les esprits favorables, lui formait un style, un idéal, lui créait des sujets. Mais c'est la littérature du dix-huitième siècle qui était appelée à en profiter. Nous ne pouvons demander à Cowley d'être à la fois un des premiers penseurs rationalistes et un des premiers poètes rationalistes.

Et c'est ainsi que nous le voyons entièrement acquis, par la pensée, aux principes sur lesquels s'érige peu à peu l'ordre nouveau. Non seulement il combat l'enseignement compris à la manière scolastique, mais encore il formule une théorie de l'éducation toute moderne d'esprit, comme l'est également sa conception de la science. Non content de détruire, il reconstruit. Par sa dénonciation véhémement de tout ce qui, dans le passé, méconnaît le rôle de l'intelligence et choque la raison, il consacre la ruine de l'ancien temps. Par ses essais d'application des principes dont il avait énoncé la théorie, il se range nettement parmi les pionniers de l'ère nouvelle.

L'artiste, par contre, tout en subissant l'action de cette orientation, reste plus qu'à demi prisonnier du passé. La raison lutte en lui pour s'affranchir, mais le principe d'autorité, qu'il foule aux pieds quand il pense à la tyrannie d'Aristote, reste bien vivant et l'emporte, quand l'ombre de Virgile se dresse devant lui. L'analyse de ses idées littéraires va nous révéler cette lutte indécise.

CHAPITRE VI

THÉORIES LITTÉRAIRES GÉNÉRALES

Dans sa retraite de Chertsey, nous dit Sprat ¹, Cowley se préparait à écrire un art poétique où il aurait exposé ses vues. La mort l'en a empêché, mais ses préfaces, ses notes à la *Davidéide* et aux *Odes pindariques*, certains de ses poèmes, nous révèlent ses idées littéraires, éparses, fragmentaires, suffisamment précises cependant pour nous permettre d'esquisser, tout au moins dans ses grandes lignes, ce qui eût été sa poétique ².

*
**

Loin de proscrire, comme Platon, le poète (et par poète il faut entendre aussi bien l'auteur dramatique et le prosateur que le poète proprement dit) de la cité idéale, Cowley lui accorderait une place d'honneur. Sa fonction est la plus haute, la plus importante. Il ne faut pas y voir une occupation d'un moment, un passe-temps que l'on puisse écarter à volonté. L'art du poète pourrait être comparé, non à une maîtresse, mais à une épouse légitime ³. Il exige le sacrifice de toute la vie. Dans un moment de découragement, Cowley proteste en ces termes contre cet esclavage :

When in the Cradle, Innocent I lay,
Thou, wicked Spirit, stolest me away,
And my abused Soul didst bear,
Into thy new-found Worlds, I know not where,
Thy Golden Indies in the Air;
And ever since I strive in vain
My ravisht freedom to regain;

1. SPRAT. *An Account...*, p. xxxix.

2. Nous exposons donc ici, non la doctrine littéraire de Cowley, qu'il ne nous a pas révélée, mais les quelques observations d'ordre général qu'il a été amené à faire au cours de son œuvre sur le poète et son art.

3. *Préface* à l'édition de 1656 (I, p. 6, l. 25).

Still I Rebel, still thou dost Reign,
Lo, still in verse against thee I complain 4.

C'est qu'il a une mission à remplir auprès de l'humanité. Il lui communique les inspirations reçues d'en haut, il est l'interprète de Dieu. Aussi a-t-il droit aux titres les plus beaux ⁵. Il est l'égal des plus grands; David, poète, puis roi, reçoit par là même du ciel les deux faveurs suprêmes ⁶. La création poétique reflète la création divine : un poème n'est-il pas un monde en miniature ? Cowley n'hésite pas à décerner au poète l'épithète de divin ⁷. C'est la conception antique du « vates », porte-parole des Dieux auprès des hommes, réceptacle de sagesse, philosophe et visionnaire. Cowley la rappelle avec une sympathie et un regret visibles dans une de ses notes à la *Davidéide* ⁸. C'est aussi la conception du seizième siècle, et notre poète nous semble ici plus près des ardeurs enthousiastes de Ronsard que de la mesure classique. Il ne se résoud pas à voir seulement dans la poésie un métier. Il fait sa place au « furor poeticus ».

Toute autre hélas, constate-t-il, est la place du poète dans la société moderne. Vouloir être poète, c'est se mettre en bas de l'échelle sociale. Pauvreté et poésie sont devenues synonymes. Esclave de sa vocation, le poète ne peut s'élever à aucune des places qui donnent les honneurs et la fortune ⁹. La grande récompense, c'est la gloire, mais bien souvent ce n'est qu'un leurre, un bien illusoire et posthume. Pour l'atteindre, il faut renoncer ici-bas au bonheur, du moins au bonheur tel que le comprend le monde. Il faut peiner sans espoir de récompense ni de remerciement. Il faut lutter contre les attaques de la mauvaise fortune, de l'envie,

4. *The Complaint*, st. 6 (I, p. 438) et aussi le poème à Cresswell dans la préface des *Plantarum Libri Duo* (édition 1706, vol. III).

5. Cowley les appelle, par exemple : « Spiritual Lords of peaceful Fame » (*The Complaint*, st. 2, I, p. 436); « The Priests of a Poetick Rage » (*Ode. On His Majesties Restoration and Return*, st. 16, I, p. 430); « Th'inspired tuneful Men » (*Destinie*, st. 4, I, p. 194).

6. *Dav.*, I, v. 4 (I, p. 242).

7. *The Muse*, st. 2, v. 15 (I, p. 185); *Dav.*, I, v. 447 (I, p. 253); *To Sir William Davenant...*, v. 20 (I, p. 43).

8. *Dav.*, III, n. 35 (I, p. 358). *On the Death of Mrs. Katherine Philips*, st. 3, v. 11 (I, p. 442); *A Vote*, st. 7 (II, p. 49).

9. *The Complaint*, st. 7 et 8 (I, p. 439).

de l'ignorance¹⁰. Traité comme un paria par la société, le poète en est réduit pour vivre à faire appel à la charité des puissants du jour, à se mettre sous la protection d'un patron¹¹.

Mais le but vaut tous les sacrifices. La création poétique porte en elle même sa récompense. Diminuée vis-à-vis du monde, la situation morale du poète reste à ses propres yeux aussi haute; au dernier échelon socialement, il est moralement au premier. Ses vers lui promettent l'immortalité. Ils le feront triompher de la mort, et c'est grâce à eux que vivent bien souvent par delà le tombeau ceux qui l'ont protégé pendant sa vie¹². Comme tous les poètes de tous les temps, Cowley proclame la durée de son œuvre, et il brode sur l'« Exegi monumentum » d'Horace. Si sur cette terre il fait partie des poètes militants qui souffrent et bataillent, il jouira dans l'éternité de la gloire pacifique accordée aux poètes triomphants¹³.

*
**

Cette image d'ordre religieux n'est pas une simple trouvaille de style; elle exprime bien l'idée de Cowley : les poètes devraient former une véritable église, avec un dogme et un but définis.

La poésie est un don divin. Il est juste qu'elle soit pleine de Dieu, « son père », et consacrée à sa louange¹⁴. Les premiers poètes l'ont bien compris ainsi. Mais la poésie a été détournée de sa destination première. Tombée aux mains du démon, elle s'est abaissée aux thèmes les plus vils et les plus frivoles :

It is not without grief and indignation that I behold that Divine Science employing all her inexhaustible riches of Wit and Eloquence, either in the wicked and beggarly flattery of great persons, or the unmanly Idolizing of Foolish Women, or the wretched affectation of

10. *Préface*, p. 6, l. 35; *Ode. Upon occasion of a Copy of Verses of my Lord Broghills*, st. 2 (I, p. 407); *The Garden*, st. 4, v. 18-21 (II, p. 423); *On the Death of Mr. Crashaw*, v. 61 (I, p. 49).

11. Cf. le poème à Lord Broghill, st. 3 (I, p. 408).

12. *The Praise of Pindar*, st. 2, v. 7 et st. 3, v. 8-11 (I, p. 179).

13. *On the Death of Mr. Crashaw*, v. 59 (I, p. 49). Cf. encore *Her Name*, st. 4 (I, p. 136); *The Resurrection*, st. 2, v. 5-9 (I, p. 182); et *Ode. Sitting and Drinking in the Chair...*, st. 4, v. 18 (I, p. 413).

14. *Préface*, p. 12, l. 39; *Dav.*, I, n. 1 (I, p. 266), et v. 781... (I, p. 261).

scurril Laughter, or at best on the confused antiquated Dreams of senseless Fables and Metamorphoses 15.

Cowley flétrit donc, tour à tour, tous les genres poétiques en honneur de son temps : poèmes de circonstance, poèmes d'amour, satires, récits empruntés à la mythologie. C'est d'ailleurs au nom de l'imitation intelligente de l'Antiquité qu'il écarte les sujets mythologiques. Lorsqu'ils les choisissaient, en effet, les anciens chantaient leurs héros et leurs Dieux. Ils y croyaient. Reproduire des légendes que nous trouvons en nous-mêmes absurdes, n'est pas rester fidèle à l'esprit des anciens, et le poète moderne, pour faire œuvre semblable, doit prendre comme sujet de son inspiration la religion à laquelle il croît 16.

Un seul genre demeure au chrétien sincère, la poésie religieuse. Cowley loue hautement Crashaw d'avoir su ramener, par ses chants, les Muses vers Dieu :

Long did the *Muses* banisht *Slaves* abide,
And built vain *Pyramids* to mortal pride;
Like *Moses* Thou (though *Spells* and *Charms* withstand)
Hast brought them nobly Home back to their *Holy Land* 17.

Le poète a pour premier devoir de consacrer, comme Crashaw, son talent à célébrer Dieu et la création. Il y trouve encore l'occasion de produire une œuvre de qualité supérieure, car sa beauté croît avec la beauté du sujet : et où trouver des thèmes plus sublimes que dans la parole divine ? La Bible, reflet de la divinité, doit être l'aboutissement de toute la poésie comme elle en a été la source. Le Livre Saint abonde en motifs poétiques dont la splendeur égale, si elle ne les dépasse pas, celle des plus célèbres légendes de l'Antiquité. Et le poète, abordant ce monde nouveau, loin de se trouver enchaîné et gêné, y découvrira une liberté supérieure. Les sujets se présenteront à lui, plus variés, plus captivants, plus élevés, « et il ne se trouvera pas à l'étroit parce qu'il sera borné au ciel » insiste Cowley avec malice 18. « Tous les livres de la Bible, sont par eux-mêmes les plus admirables et les

15. *Préface*, p. 12, l. 28; cf. aussi *On the Death of Mr. Crashaw*, v. 18 (I, p. 48), et *Dav.*, I, v. 37 (I, p. 243).

16. *Préface*..., p. 13.

17. *On the Death of Mr. Crashaw*, v. 5-8 (I, p. 48).

18. *Préface*, p. 13, l. 5...

plus sublimes des poèmes, ou bien offrent la matière la mieux faite au monde pour en créer... » 19. Mais la difficulté du sujet égale sa grandeur, et seules les âmes d'élite peuvent l'affronter. La réussite y est plus rare que dans les autres domaines, l'échec plus grave. Et que ceux qui se contentent de transposer en vers plus ou moins habiles quelque passage de la Bible, sans chercher à y exprimer et à y faire sentir la grandeur divine, ne s'imaginent pas avoir fait œuvre louable. Ils ne font que rabaisser Dieu. Prononcer son nom ne suffit pas pour élever la poésie jusqu'à lui.

Il semble, dès lors, naturel de considérer que le poète ne doit s'aventurer dans ce genre suprême, mais périlleux, que lorsqu'il se sent en pleine possession de ses moyens. Un apprentissage est nécessaire, au cours duquel il peut s'essayer aux genres inférieurs. La poésie profane est admise par Cowley, mais, pour ainsi dire, honteusement, à titre de champ d'expériences poétiques. Bien qu'il n'ait nulle part indiqué cette idée avec une parfaite netteté, nous ne pouvons cependant pas douter qu'elle ait été sienne. Cela ressort de son œuvre entière, et plus particulièrement du volume de 1656. C'est, en effet, dans la Préface de ce volume qu'il expose sa conception de la poésie religieuse; mais il y parle aussi de ses poèmes profanes, et, à côté de la *Davidéide*, nous le voyons faire place à ses *Mélanges*, à ses vers d'amour, à ses *Odes pindariques*. La poésie religieuse n'exclut pas les autres genres poétiques, mais elle les domine de toute la hauteur qui sépare des œuvres humaines celles qu'inspire Dieu.

La poésie profane, d'ailleurs, ne peut être tolérée que si elle se conforme à certaines règles, dont la plus importante est le respect de la morale. Elle doit s'écarter avec un soin particulier de la licence et de l'irrégion 21. Une œuvre immorale ou simplement amoral est, par ce fait même, inférieure, méprisable. Rien n'est plus nécessaire au poète que le souci de la moralité. Combattre

19. *Ibid.*, p. 14, l. 10...

20. Sprat exprimera cette idée, lorsqu'il passera en revue l'œuvre de Cowley. Comment, dit-il en substance, Cowley aurait-il pu écrire ses œuvres maîtresses (c'est-à-dire la *Davidéide* et les *Odes pindariques*), s'il n'avait pas appris, dans des vers légers comme ceux de *The Mistress*, son métier de poète ? (*An Account...*, p. xx).

21. *Préface*, p. 10, l. 28..., et *Cutter of Coleman Street*. Préface (II, p. 264).

le vice, exalter la vertu, telle est sa tâche, telle est la véritable mission de l'art. C'est parce que la poésie amoureuse est trop souvent licencieuse et sensuelle qu'elle est détestable²². Ainsi la poésie, si elle ne se met pas directement au service de la religion, doit tout au moins la servir d'une manière détournée, en enseignant le respect de la morale. C'est dire que l'art a toujours une fin supérieure à lui-même : il n'est que le moyen de faire pénétrer l'amour de Dieu et l'amour de la vertu dans le cœur des hommes. Cowley ne songe pas à considérer son œuvre comme un produit de beauté pure. En bon Anglais, mais aussi en bon classique, il ne conçoit même pas la possibilité de l'art pour l'art.

On a voulu voir dans la conception religieuse et morale de l'art, chez Cowley, l'empreinte puritaine²³, mais cet appel à l'influence des « Saints » paraît inutile. Nous avons essayé de montrer que la foi était aussi vive chez les cavaliers du type de Cowley que chez les puritains proprement dits. Ils différaient d'opinions, mais non d'esprit. Et nous ne pouvons même pas considérer cette orientation de l'œuvre de Cowley comme un trait spécifiquement anglais et protestant. Il suffit de rappeler la floraison de tragédies et d'épopées chrétiennes vers le milieu du siècle, hors d'Angleterre, dans un pays catholique comme la France, par exemple, pour y retrouver la preuve d'un mouvement général des esprits, dont le puritanisme anglais représente seulement un aspect.

Du point de vue purement littéraire, le désir de poésie religieuse, par opposition aux mensonges de l'inspiration païenne, nous montre Cowley appliquant le principe de l'adaptation aux croyances et au goût de l'époque, qui est un des dogmes de notre dix-septième siècle. Il n'aurait pu qu'approuver de tous points ces mots de Saint-Evremond :

Le Génie de notre siècle est tout opposé à cet esprit de fables et de faux mystères. Nous aimons les vérités déclarées, le bon sens prévaut aux illusions de la fantaisie, rien ne nous contente aujourd'hui que la solidité et la raison²⁴.

22. *The Resurrection* (I, p. 182, st. 1). *Préface...*, p. 13, l. 14... *Cutter*, *Préface* (II, p. 256, l. 9)... *Upon the Death of Mr. Crashaw*, v. 23 (I, p. 48).

23. Spingarn (*Critical Essays of the Seventeenth Century*, p. 35) parle de « the spirit of the Commonwealth ».

24. Cité par BRAY. *Op. cit.*, p. 121.

Au fond, son attitude vis-à-vis de l'art n'est guère différente de celle qu'il adopte vis-à-vis de la science. Il est toujours guidé, dans sa critique de la poésie à la mode, comme dans celle des méthodes scolastiques, par le souci de l'utile. A la place des futilités ou des subtilités sans intérêt pratique, il veut introduire des éléments substantiels, riches d'enseignement. La science doit avoir pour objet de meubler notre esprit et d'accroître notre domination sur le monde, en nous révélant la création divine. La poésie doit éclairer notre âme et l'élever en interprétant pour nous la parole de Dieu et ses lois. L'une et l'autre instruisent.

Leurs méthodes sont toutefois bien différentes. Tandis que la science procède directement, par un examen scrupuleux des faits, et transmet tels quels les résultats obtenus, la poésie prend une route détournée, elle instruit en plaisant. Avec Aristote, Cowley affirme que plaire est la grande loi poétique²⁵. Mais c'est parce que, à la faveur du plaisir artistique, la connaissance du vrai fait son chemin dans les esprits²⁶. Sa conception utilitaire rappelle, plus encore qu'Aristote, Horace, et les vers célèbres qui résument la doctrine classique :

Omne tulit punctum, qui miscuit utile dulci,
Lectorem delectando pariterque monendo.

définissent parfaitement les intentions — sinon toujours l'œuvre — de Cowley. Revêtir la vérité d'un manteau éclatant, la présenter sous ses aspects les plus séduisants, tel est le devoir du poète. Au choix du sujet, où les préoccupations morales le guident, s'ajoute donc le souci de l'orner de son mieux, en artiste. Son rôle est double : il doit révéler au monde une parcelle de vérité divine assez clairement pour instruire, et l'exprimer avec assez d'habileté et de talent pour plaire.



Il doit donc posséder des qualités déterminées. Tout d'abord, l'inspiration. On peut dire des vrais poètes qu'ils sont choisis par

25. *Préface*, p. 7, l. 25 : « To communicate delight to others »...

26. *Of Agriculture* (II, p. 400), l. 8.

Dieu. La volonté, le talent ne suffisent pas; il faut posséder le don naturel. On naît poète, par un sorte de prédestination 27.

Mais cette faveur mystérieuse accordée au poète n'est que la base sur laquelle s'édifie la structure poétique. Elle en constitue l'âme, mais encore faut-il que le corps existe. Avec tout son siècle, Cowley proclame que l'art doit s'ajouter au génie. Si la poésie naît de l'inspiration, elle vit de règles. C'est un métier qui s'apprend. Et ici entre en jeu l'apport personnel du poète. Les matériaux de son art lui sont fournis, d'un côté par la mémoire qui lui permet de puiser dans les trésors du passé (Cowley ne renonce pas au type du « docte poète » cher au seizième siècle), de l'autre par l'imagination qui le guide vers des mondes nouveaux. Ils sont choisis et mis en ordre par le jugement et la raison, qui maîtrisent la fantaisie. Ils sont mis en valeur par la puissance d'expression verbale et le sens du rythme 28.

Mais ces différents éléments sont soumis à la qualité suprême du poète, à l'essence de son génie d'artiste. Le dix-septième siècle lui a donné le nom de « wit » 29. Définir cette qualité est difficile. Cowley y consacre une ode entière, et sept strophes sur huit nous disent seulement ce qu'elle n'est pas. L'analyse de ces contre-façons du talent est intéressante, non seulement en ce qu'elle nous révèle les idées personnelles de Cowley, mais encore en ce qu'elle renferme la meilleure des critiques de la poésie du dix-septième siècle, et du même coup, de la poésie de Cowley lui-même 30. « Wit » échappe à la définition, d'abord parce qu'il est infiniment variable, et que parmi les mille formes qu'il revêt, il est difficile de démêler le vrai du faux. Cependant, sur certains points, la dis-

27. *Verses lost upon a wager*, st. 4, v. 5 (I, p. 149). *Destinie*, st. 3 (I, p. 193). Cf. aussi sur « the Spirit of Poesie », *Préface aux Odes pindariques* (I, p. 155, l. 6).

28. *The Muse*, st. 1 (I, p. 184). Cf. aussi *Préface*, p. 14, l. 23...

29. Plutôt que de traduire le mot « wit » par « esprit », qui n'en donnerait qu'une idée approximative, nous préférons garder le terme lui-même.

30. *Ode. Of Wit* (I, p. 16). Joseph Beaumont a écrit lui aussi une ode : « Witt », où il insiste surtout sur l'infinie variété de ses formes :

« Thou mayst as well

Hope Proteus's visage to express

As her wilde face, since dubious she

Truly to be herself, anything else must be... »

(*The Minor Poems of Joseph Beaumont*, D. D. 1619-1699, edited... by Eloise Robinson, London, 1914, p. 440).

inction est possible. Ce n'est pas bien parler, ni conter avec esprit. Ce n'est pas rassembler sous forme de vers cinq pieds boiteux, non plus que tout couvrir d'ornements superflus. La discrétion vaut mieux que la surabondance; « mieux vaudrait pas d'esprit, que de l'esprit partout », s'écrie Cowley, oublieux de ses propres excès. Ce n'est pas davantage faire des calembours ou des jeux de mots : autant vaudrait chercher la vraie poésie dans les anagrammes et les acrostiches; mais c'est encore moins le libertinage, qui fait rougir le lecteur et mérite les flammes. Ce n'est pas, enfin, l'éclat des grandes phrases, la vaine rhétorique, les métaphores outrées, les comparaisons envahissantes et plus inattendues que belles.

Qu'est donc cette mystérieuse faculté qui échappe à l'analyse et, comme Dieu lui-même, ne peut se définir que par régations? Elle est le souffle qui donne à l'œuvre son unité. Semblable, dit Cowley, à l'arche de Noé, elle renferme tous les éléments de la vie. Grâce à elle les différentes parties s'ordonnent, les idées se lient, la forme se moule sur la pensée. Qualité toute intérieure, dont l'action vivifiante et modératrice s'exerce sur l'ensemble, comme l'âme chez l'homme, lorsqu'elle domine les passions, et qui ne se révèle que dans une harmonie supérieure, sensible mais non analysable. Qualité vraiment divine : car, ainsi que nous l'avons noté, pour Cowley, le poète créant un poème répète le geste de Dieu créant le Monde. A sa voix, l'ordre sort du chaos; une idée naît en lui, informe, autour de laquelle se pressent pêle-mêle d'autres idées, des images. Il choisit, ordonne, unifie :

As first a various unform'd *Hint* we find
 Rise in some God-like *Poets* fertile *Mind*,
 Till all the parts and words their places take
 And with just marches *verse* and *musick* make
 Such was *Gods Poem*, this *Worlds new Essay*;
 So wild and rude in its first draught it lay;
 Th'ungovern'd parts no *Correspondence* knew
 An artless *war* from thwarting *Motions* grew;
 Till they to *Number* and fixt *Rules* were brought
 By the *eternal Minds Poetique Thought* 31.

31. *Dav.*, I, v. 447 (I, p. 253).

Le génie poétique est donc avant tout pour Cowley le pouvoir de faire régner l'ordre dans la diversité des éléments de l'œuvre artistique. Il réside en somme dans un sens critique supérieur mêlé d'intuition. Il consiste à découvrir l'expression la plus apte de l'idée, et à la choisir sans se tromper parmi toutes celles qui s'offrent. Le choix est presque plus important que la découverte. Ainsi le jeu des forces raisonnantes limite le rôle de l'inspiration, et la qualité suprême que nous voyons Cowley exiger du poète est d'ordre intellectuel. Il reste toutefois dans ce « wit » un élément d'incertitude et de mystère que réduiront les classiques de la fin du siècle, quand ils demanderont au poète « judgment », c'est-à-dire l'art de s'exprimer correctement et clairement. Tout proche qu'il nous paraisse de la sagesse raisonnable d'un Dryden ou d'un Pope, Cowley garde encore des traces irréductibles du désir romantique de liberté des Elisabéthains.

La création poétique ainsi conçue se trouve soumise à une série de conditions particulières. Puisqu'elle doit être l'œuvre d'une intelligence lucide, capable de se diriger dans les labyrinthes de la représentation verbale des idées, elle exige tout d'abord la maîtrise de soi. Rien chez le poète ne doit faire obstacle au libre exercice de la pensée. La poésie suprême ne peut être produite que par une personnalité parfaitement équilibrée. Or nous savons que, pour Cowley, les passions, l'amour surtout, sont une source de bouleversement pour l'âme. Les élans du cœur troublent l'harmonie intérieure dont l'œuvre d'art n'est que le reflet. L'artiste doit donc les exclure. A ce prix le calme règnera dans son âme. La tristesse, la mélancolie sont également funestes. Après Vida, Cowley s'écrit : « L'âme doit être remplie d'idées agréables et joyeuses lorsqu'elle entreprend de procurer aux autres le plaisir » 32. Le calme et la joie intérieure sont aussi nécessaires au poète que la paix des eaux, pour que l'alcyon fasse son nid dans les vagues. « Il n'y a rien qui demande tant de sérénité et d'allégresse. » Les chefs-d'œuvre naissent de la joie. Un Ovide, en exil, écrit les

32. *Préface*, p. 7, l. 25... Cf. VIDA. *Art poétique*, I, v. 486 sq. :

« Ne quisquam nisi curarum liberque laborum
Inchoet egregium quidquam... »

« Tristes », œuvre malsaine, inférieure, où se trahit le déséquilibre causé par le malheur. De même, un écrivain dont le pays est déchiré par une guerre civile n'aura pas le calme indispensable : car si une époque troublée lui fournit une admirable matière, elle constitue pour lui un déplorable milieu. La paix intérieure dépend de la paix du dehors. L'artiste subit forcément le contre-coup des secousses sociales, son œuvre reflète la tonalité de son époque, et si les temps ne sont pas favorables, l'inspiration la plus élevée ne pourra lui servir : « Il est presque aussi difficile d'être poète en dépit du sort que de l'être en dépit de la nature. »

Ainsi s'organise, dans l'esprit de Cowley, une théorie du milieu qui annonce, modestement, celle de Taine. Ainsi surtout s'élabore en lui le dogme néo-classique. Il considère comme néfastes les qualités où le romantisme nous a habitués à voir l'attitude poétique par excellence : sensibilité et enthousiasme, expression sincère d'une personnalité passionnée. Il érige en lois la maîtrise de soi, le libre jeu de l'intelligence, le calme de l'esprit. Il a pour idéal la raison et l'ordre. Il croit à la vertu des règles. Comme son contemporain Chapelain, il aurait pu écrire : « L'art seul est ce qui peut porter les productions humaines à la perfection »³³. Il n'ose pas nier l'inspiration, mais, dans sa défiance bien classique du spontané, il la place sous la tutelle de l'intelligence. Nous allons le voir entourer la création artistique d'une barrière de conventions. Car l'art est un monde à part, autonome; le poète nous y transporte dans une atmosphère différente de la vie quotidienne, et des règles générales président à cette transposition.

*
**

« Ut pictura poesis », a dit Horace. Cowley, adoptant ce précepte de son maître, l'interprète comme ses contemporains. Il ne saurait être question pour l'artiste de présenter du monde une image fidèle; c'est là le but de la prose, la langue de la science, faite pour exprimer la vérité précise, telle qu'elle ressort des faits³⁴. La poésie, elle, a pour mission d'élever l'âme, et par con-

33. Cité par BRAY. *Op. cit.*, p. 92.

34. Cf. la préface aux « *Plantarum Libri duo* », édition 1707, vol. III.

séquent de transfigurer la réalité; de la corriger en l'idéalisant. Les poètes « ne changent pas la nature dans leurs vers, mais la restaurent » déclare Cowley ³⁵, tout comme en France le Père Le Moyne disait, dès 1641 : « Il faut que le poète corrige les défauts de la nature et qu'il achève ce qu'elle n'a fait qu'ébaucher » ³⁶. Ce qu'est cette nature, Cowley ne l'explique pas, mais de son œuvre il transparaît clairement que l'homme seul l'intéresse. Le contraire, en plein dix-septième siècle, eût été bien étonnant.

Idéaliser ne veut du reste pas dire mentir. Il existe deux ordres de Vérité : la vérité de fait, celle de la science, et une vérité proprement poétique, non liée à l'exactitude littérale, mais qui en conserve l'allure et comme l'atmosphère, c'est-à-dire la vraisemblance ³⁷. La poésie a le droit de sacrifier le vrai au plaisir qu'elle crée, mais elle a le devoir de rester dans les limites du vraisemblable. Inexacte à la lettre du monde, elle reste fidèle à son esprit.

Aristote avait le premier énoncé cette loi. L'histoire a pour domaine ce qui est arrivé, la poésie ce qui aurait pu arriver. Et si la poésie admet le réel, c'est plutôt comme une forme supérieure du possible que pour sa vérité ³⁸. Nous verrons Cowley s'élever contre tel raisonnement, telle épithète, telle comparaison, parce que « trop poétique même pour la poésie » ³⁹. Il va jusqu'à croire, d'accord par avance avec Boileau que :

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

Préférant à la vérité improbable l'erreur probable, il trouve nécessaire dans la *Davidéide*, de ramener l'histoire à la vraisem-

35. *To Sir William Davenant...*, v. 21 (I, p. 43).

36. Cité par BRAY. *Op. cit.*, p. 151. Pope dira également :

« True Wit is Nature to advantage dress'd. »

37. Nous aurons, en étudiant la *Davidéide*, l'occasion de remarquer que cette idée se trouve exprimée, sous une forme toute semblable, par Davenant, dans la préface de *Gondibert*. Il distingue la vérité « narrative » de l'histoire, de la vérité « operative » de la poésie. Desmarests de Saint-Sorlin déclare de son côté, dans l'*Avis de Clovis* : « Un poète n'est pas un historien. » Cf. sur ce point l'article du professeur R. Macdonald Alden : *The doctrine of Verisimilitude in French and English Criticism of the Seventeenth Century* (Leland Stanford Junior University Publications, Matzke Memorial Volume, 1911).

38. Cf. la *Poétique* d'Aristote, chapitre IX.

39. Cf. *The Plagues of Egypt*, st. 7, n. 1 (I, p. 234) ; *Dav.*, IV, n. 9, (I, p. 352) ; *A Discourse...* (II, p. 363, l. 37).

blance. Le désir d'embellissement lui fait idéaliser le réel; son souci de vraisemblance l'oblige à le rationaliser. Il donne ainsi du monde, dans son œuvre, une image déformée, ou du moins transposée, en vertu d'une conception arbitraire de la beauté poétique 40.

Cette conception s'exprime en lois particulières. A chaque genre il accorde sa place, à chaque style ses caractères. L'ère de la fantaisie élisabéthaine se ferme, et l'habileté technique devient presque plus importante que le génie. L'art de Cowley, enserré par un réseau de conventions, consacre le triomphe de la règle.

Le poète ne s'aventure d'ailleurs pas à l'aveuglette dans le dédale de l'art. Des modèles s'offrent à lui, dont il serait fou de ne pas profiter, les anciens. Il empruntera ses idées générales aux théoriciens, et il s'inspirera directement des poètes pour le détail. Nous avons vu que les théories de Cowley sont le reflet de celles d'Aristote et d'Horace. Sans doute, il connaissait leurs commentateurs modernes, en particulier les Italiens du seizième siècle. Mais il est resté si fidèle à la doctrine primitive qu'il est à peu près impossible de retrouver des traces d'influences intermédiaires, et nous pouvons considérer que son érudition est de première main. Quand aux poètes, nous le verrons, à chaque pas de son œuvre, invoquer leur autorité et leur exemple.

Avec tout son siècle, il proclame que les anciens restent, en matière d'art, des maîtres inégalables. Autant il croit aux progrès de la pensée humaine, autant dans le domaine de la philosophie et de la science il regarde avec confiance vers l'avenir, autant les lois poétiques, découvertes et pratiquées par les anciens, lui paraissent éternelles. Là, il prêchait la défiance à l'égard du passé; ici nous le voyons adopter devant les dogmes classiques une atti-

40. Un critique moderne, A. B. Gough (dans son édition de la prose de Cowley, p. 235) a signalé une contradiction entre cette théorie et le passage de la préface de 1656, où Cowley proteste contre l'idée que « mentir est essentiel à la bonne poésie » (p. 13). Mais il faut bien remarquer que, dans ce passage, il pense à la mode mythologique en poésie. Là était le mensonge, dans le choix délibéré d'une matière que le poète savait fautive et qui, pour le lecteur, n'avait pas de vraisemblance. Des sujets impossibles, choquant la raison, voilà contre quoi proteste Cowley. Il admet ce demi-mensonge qui consiste à narrer des choses qui ne sont pas arrivées, mais qui pourraient effectivement se produire.

tude de respectueuse docilité. Scaliger ne les vénérât pas davantage. Si l'on considère cette soumission comme un esclavage, Cowley fait presque figure d'esclave. Il semble parfois abdiquer une bonne partie de son sens critique. Il suffit que les anciens aient tenté quelque chose pour que ce soit permis et même recommandable. Les imiter, c'est se justifier ⁴¹. Toutefois, dans la *Davidéide*, où ses manifestations de respect frisent l'idôlatrie, la raison ne perd pas ses droits; et d'autre part sa théorie sur les variations du goût, sur la modernisation des œuvres antiques dans la traduction, affirme son indépendance vis-à-vis de ses modèles.

Il reste que sur bien des points, pour ce qui est de la technique de l'œuvre d'art surtout, Cowley marque un respect de l'Antiquité plus proche de l'enthousiasme indiscret de la Renaissance que de la mesure des classiques. Il ne réussit pas toujours à concilier les deux éléments contradictoires de sa pensée, et tantôt il suit le principe d'autorité, tantôt le principe d'enquête rationnelle. Entre le culte des anciens et le culte de la raison, il semble ne pas pouvoir prendre parti. Il n'a pas découvert le secret du classicisme, cette fusion harmonieuse des deux principes ⁴². Son admiration pour Aristote et pour Virgile n'est pas toujours justifiée par sa raison. Il n'est à cet égard classique que d'intention. Son art ne se dégage qu'à demi de son humanisme.

Toutefois, par sa conception de l'attitude de l'artiste et des qualités qui lui sont nécessaires, par tout ce qu'il introduit de maîtrise de soi, de travail, de raison, dans la création artistique, par sa foi dans la vertu des règles, il se révèle à nous comme l'ancêtre direct des purs classiques de la fin du siècle. Et son maintien, dans sa définition de « wit », d'éléments intuitifs, son attitude de respect déraisonnable à l'égard de l'Antiquité, qui le relèguent au rang d'homme de transition, représentent l'emprise sur son esprit d'un passé dont il tend à se détacher.

Les lois générales que nous venons d'analyser ne constituent pas à elles seules toute sa poétique. A propos de chacun des genres qu'il a lui-même traités, il nous a dit dans ses préfaces et dans

41. Cf., par exemple, sa conception de l'épopée dans la Préface au volume de 1656 (pp. 11-14), et les notes de la *Davidéide*.

42. Cf., sur cette question du rationalisme, BRAÏ. *Op. cit.*, pp. 115-132.

ses notes quelles intentions l'ont guidé, quels desseins il a essayé de réaliser. Mais les explications qu'il donne ne se comprennent souvent que par les œuvres qu'elles éclairent, et les œuvres ont également besoin des explications pour être entièrement comprises. Il nous semblerait donc arbitraire et même dangereux de séparer en ce domaine, intentions et réalisations, et nous nous réservons d'étudier les théories sur les formes particulières de la poésie en même temps que les œuvres qui les représentent.

CONCLUSION

Au cours de cette analyse, nous avons vu se confirmer peu à peu, les traits de la personnalité de Cowley, tels que sa vie nous les avait d'abord montrés. L'étude que nous avons faite de sa pensée nous permet maintenant de les préciser, et de mieux en mesurer l'intérêt.

Nous ne pouvons, tout d'abord, que constater le caractère moyen de cette pensée. Nous n'y avons trouvé aucune révélation saisissante, et ses hardiesses mêmes ne nous ont pas surpris. Elle déçoit l'amateur d'imprévu.

Mais l'amateur de raison et de sage logique y puise une entière satisfaction. N'y trouve-t-il pas, en effet, une exaltation constante de la vertu du juste milieu? En tous les domaines, Cowley se garde de l'excès, et sa modération instinctive le porte vers les solutions moyennes. C'est dire que sa pensée se caractérise moins par la nouveauté que par l'équilibre. Ne nous attendons pas à trouver en lui un penseur génial: nous n'avons devant nous qu'un homme de bon sens, un bourgeois.

Seulement, son bon sens porte la marque de l'intelligence la plus déliée, la plus pénétrante, et si nous avons cru nécessaire d'analyser de près ses idées, c'est qu'elles offrent un double intérêt. Elles nous ont retenu, parce qu'elles expliquent une personnalité curieuse, et aussi parce qu'elles nous permettent de mieux comprendre toute une époque. Leur valeur est à la fois intrinsèque et historique. Et seule une étude détaillée pouvait la faire ressortir: presque banale si on la considère dans son ensemble, la pensée de Cowley se révèle, à l'observation attentive, comme originale et captivante.

Elle est précieuse d'abord en ce qu'elle résume à elle seule, à peu de choses près, l'histoire des idées de son temps. Il n'est pas de problème important dont Cowley ne se soit, à un moment ou à un autre, préoccupé. On voit revivre dans son œuvre la passion que suscitaient alors les questions religieuses et politiques, les ardeurs réformatrices des philosophes, des savants, des éduca-

teurs, et, naturellement, des écrivains. Il n'est pas jusqu'à sa morale, qui, malgré son individualisme, ne représente un mouvement des esprits. La personnalité de Cowley ne tend pas à l'isolement. Elle se montre, au contraire, toujours à la recherche d'un point d'appui. Cette sorte d'instinct grégaire, joint à sa versatilité, nous met en contact avec les manifestations les plus diverses de l'esprit du dix-septième siècle.

Représentatif, il l'est donc éminemment. Mais ne croyons pas qu'il soit pour cela dépourvu d'originalité. Il ne se contente pas de mettre au point les problèmes du jour, il y ajoute son apport personnel. Son œuvre ne s'étend pas seulement en surface, elle pénètre aussi en profondeur, et procède à une révision générale des valeurs.

On ne peut pas dire que Cowley fasse figure de révolutionnaire. Il a toujours fui les chocs brutaux, la bataille. Mais il avait un tempérament de réformateur. La subtilité de son esprit lui permet de découvrir en toutes choses du nouveau, de proposer des retouches, des améliorations. Il fait sortir le mieux du bien; il donne aux impulsions vagues une forme précise. Nouveau Socrate, il accouche ses contemporains. Il a une perception sûre des buts vers lesquels ils se dirigent à tâtons, et il les leur dévoile. Il ne s'impose pas à son siècle avec l'assurance du génie, mais il a su, et c'est là son meilleur titre à notre souvenir en tant que penseur, le deviner et le devancer. Il le pousse dans la voie de la tolérance religieuse, du libéralisme politique, du rationalisme scientifique et littéraire. Il l'aide à s'arracher aux préjugés anciens. Sa foi dans l'évolution, dans le progrès de la connaissance humaine, fait de lui le digne précurseur des philosophes du dix-huitième siècle. Il a, dans une mesure que l'on a tendance à sous-estimer aujourd'hui, facilité leur tâche.

Il reste, toutefois, un homme du dix-septième siècle, de ce siècle tourmenté et confus où coïncident dans un mélange curieux les vestiges du passé et les germes de l'avenir. Sa pensée n'échappe pas à ces conflits ni à ces contradictions. L'équilibre qu'elle semble atteindre est encore bien fragile. Sous le calme apparent, des forces opposées se combattent, et la lutte reste indécise. La Raison ne peut abattre tout à fait le principe d'Autorité. Nous l'avons déjà constaté en étudiant ses théories littéraires; l'analyse de son

art nous le montrera mieux encore. On pourrait dire qu'il y a un drame de la pensée de Cowley. Tendue de toutes ses forces conscientes vers un idéal de rationalisme pur, elle se trouve entravée, et parfois presque arrêtée, par l'automatisme de la tradition. Tout en annonçant la pensée claire et posée du siècle suivant, elle rappelle les enthousiasmes et les respects irraisonnés du Moyen Age et de la Renaissance. Elle n'est pas sortie du stade de la transition.

Deuxième Partie

L'ART

I

LES GENRES

L'idéal d'ordre rationnel qui domine la pensée de Cowley gouverne aussi son activité d'artiste. Logiquement, il devait établir entre les différentes formes littéraires des distinctions nettes, une hiérarchie, assigner à chaque genre sa place. Bien qu'il n'ait nulle part exprimé directement ses idées en cette matière, et nous déplorons encore, à ce point de vue, que la mort l'ait empêché d'écrire l'Art Poétique qu'il portait en lui, nous savons que les genres existaient bien pour lui, distincts, chacun avec ses règles propres, et, des diverses indications que nous trouvons éparses à ce sujet dans son œuvre, nous pouvons tout de même déduire avec quelque certitude ce qu'aurait été sa théorie des genres.

CHAPITRE PREMIER

L'ÉPOPÉE : LA DAVIDÉIDE

Se conformant à l'opinion générale de son temps, Cowley accorde la première place à l'épopée. Il la proclame « l'œuvre maîtresse de l'homme » ¹, et l'apologie de sa *Davidéide* dans la préface de son volume de 1656 témoigne de la haute estime, on pourrait dire de la vénération, où il tenait ce genre.

I

Tout jeune, il manifeste ses ambitions épiques. Il débute dans la carrière poétique par deux longs poèmes, l'un de 220 vers, l'autre de 630, la « tragique histoire » de *Pyramus and Thisbe*, et celle, non moins tragique, de *Constantia and Philetus*. Ecrits, nous nous le rappelons, à deux ans d'intervalle, et publiés alors qu'il avait à peine quinze ans, ils sont très proches par le ton. Néanmoins, il y a entre les deux poèmes des différences sensibles, qui révèlent la marche des idées du jeune poète.

Tandis que le premier narre docilement et simplement l'histoire de Pyramus et de Thisbe, telle qu'Ovide l'avait racontée ², *Constantia and Philetus* révèle de plus hauts desseins. Ce n'est plus tout à fait la narration lyrique traditionnelle, mais déjà une ébauche d'épopée. Le sujet se développe avec beaucoup plus d'ampleur. L'intrigue est plus compliquée, le cadre plus fouillé; des descriptions, des analyses psychologiques viennent orner le ré-

1. *To Sir William Davenant. Upon his two first Books of Gondibert finished before his voyage to America*, v. 4 (I, p. 42).

2. L'histoire est tirée du livre IV des *Métamorphoses*. Il se peut que la dette de Cowley envers Ovide soit indirecte : Arthur Golding venait de traduire *The fifteene Bookes of P. Ovidius Naso; entituled Metamorphosis*, et il y a entre cette traduction et le poème du jeune Abraham des coïncidences que le hasard seul ne saurait expliquer.

cit³. Au lieu d'un début rapide, presque nu dans sa simplicité, le poète annonce avec solennité le sujet de son chant et invoque l'aide des Dieux⁴. L'ombre de Virgile commence à planer sur lui. Il s'applique à observer les règles épiques, et le souci de la convention pèse sur sa plume et la guinde⁵. *Constantia and Philetus* annonce la *Davidéide*.

*
**

Mais, en 1630, Cowley était sous la domination du passé. Il reconnaissait pour maîtres les Elisabéthains : sur ce point précis, Thomas Lodge, qui, par sa *Scillaes Metamorphosis*, avait déchaîné la vogue des légendes amoureuses dont Marlowe et Shakespeare ont donné les plus parfaits exemples⁶, et, d'une manière plus générale, Spenser, qui vient de l'éveiller à la poésie, et dont nous retrouvons l'empreinte dans l'atmosphère mi-chevaleresque, mi-pastorale de ces légendes, comme dans l'harmonie fluide du vers. Quand, dix ans plus tard, il commence sa *Davidéide*, de nouvelles influences ont agi sur lui et modifié son but.

Les intentions qui le guident alors se font jour dans un poème intéressant écrit à l'occasion de la publication par son ami Davenant des deux premiers livres de son poème héroïque *Gondibert*⁷. Vous avez, lui dit-il, fait œuvre louable parce que rationnelle. Comme Bacon avait affranchi la science et Hobbes la philosophie, vous avez délivré l'épopée des chaînes de la tradition. Elle se mouvait avant vous dans l'irréel : ce n'étaient que dieux et démons, nymphes, sorcières, et géants. L'homme ne trouvait point

3. On en trouve déjà dans *Pyramus*, aussi fines, marquant la même prédilection pour les jeux de l'intelligence, mais moins appuyées (par exemple l'attente de Thisbé et ses angoisses, v. 121...). Dans *Constantia*, tout est, pour ainsi dire, reproduit sur une plus grande échelle.

4. Il suffit, pour se rendre compte de la différence des deux poèmes, de comparer les strophes initiales de l'un et de l'autre.

5. Il y a certainement plus de spontanéité dans *Pyramus* : une fraîcheur de sentiments, une naïveté d'expression qu'étouffe dans *Constantia* le désir d'appliquer des théories et, déjà, d'acquérir la gloire littéraire. Entre la nature charmante de Cowley et nous, s'interposent ses ambitions d'auteur.

6. Certes les ébauches de Cowley ne sauraient se comparer pour la beauté formelle à *Venus and Adonis*, ou à *Hero and Leander* — son âge lui est la meilleure des excuses —, mais l'intention initiale demeure la même.

7. *To Sir William Davenant*... I, p. 42.

de place dans l'œuvre où il mettait le meilleur de lui-même. Comprenant le principe de l'universelle évolution, vous avez osé vous frayer une voie nouvelle, et « dédaigné de vivre en dépouillant les morts ». Vous avez su rendre au sujet la vraisemblance, à la matière la richesse instructive. Mettant en scène des hommes réels, peignant leurs passions, décrivant leurs mœurs, des nuages où elle se perdait, vous avez fait redescendre l'épopée sur la terre.

Cowley ne loue pas à travers *Gondibert* sa propre tentative; les deux poèmes diffèrent sur des points importants, de fond comme de forme. Tandis que la raison intransigeante de Davenant donnait à *Gondibert* une allure révolutionnaire, la raison conciliante de Cowley a cherché un compromis avec la tradition, et réussi à faire de la *Davidéide* une œuvre moderne et orthodoxe à la fois, adaptant à une matière nouvelle les règles consacrées par le grand exemple des Anciens⁸. Mais, au fond, l'inspiration d'ensemble est identique.

Lorsque, tout jeune étudiant de Cambridge, il a entrepris d'écrire son épopée, Cowley a obéi à la même préoccupation que Davenant : satisfaire son besoin de vérité. Il a cherché un sujet qui ne fût pas fabuleux, qui fût non seulement vraisemblable mais vrai. C'est pourquoi il a écarté également le récit mythologique et la légende chevaleresque. Le dix-septième siècle ne croit plus aux Dieux de l'Olympe, ni aux redresseurs de torts du Moyen Âge; les premiers lui paraissent « fous et ridicules », et il voit dans les seconds « leurs dignes successeurs »⁹.

Mais tandis que Davenant, homme de cour, célèbre les exploits guerriers des nobles de Vérone, Cowley, pieux théologien, découvre une vérité plus haute que celle de l'histoire. Il se tourne vers

8. Davenant, comme Cowley, met en scène des chrétiens dans un but d'éducation morale; il choisit une période reculée de l'histoire pour échapper à ce qu'il appelle « Truth narrative » proprement réservée à l'histoire, et jouir des libertés de « Truth operative », domaine de la poésie (*The Preface of the Author*). Mais son épopée est tirée de l'histoire profane et elle est strictement humaine : le merveilleux n'y a pas de place. Au point de vue formel, il renonce au distique héroïque pour adopter une stance de quatre vers à rimes alternées et il rejette complètement l'appui des anciens. Son seul guide est la raison.

9. *Préface* au volume de 1656, I, p. 13, l. 23...

le Livre qui renferme pour les Chrétiens toute la vérité, il tire son sujet de la Bible, et compose une épopée chrétienne.

Parmi les héros qui s'offrent à lui, il décide de chanter David, l'homme selon le cœur de Dieu,

L'homme qui eut sur tous les autres princes la supériorité sacrée, d'être le meilleur et le plus puissant de cette Race Royale dont le Christ lui-même ne dédaigna pas de descendre selon la chair 10.

A travers ce symbole parfait du peuple élu, il va célébrer le Créateur.

Comment comprend-il le sujet ainsi choisi ? Non en racontant la vie entière de son héros : comme l'indique le titre, la *Davidéide* est « un poème sacré sur les épreuves de David », et Cowley, s'il l'avait achevée, se serait arrêté au moment où David va monter sur le trône. Rymer, quelques années plus tard, critiquera cette conception, disant : « Ce sont plutôt les exploits que les épreuves qui font un héros. » David ne devient véritablement un héros d'épopée qu'une fois roi, c'est-à-dire au moment où Cowley l'abandonne 11. Celui-ci semble avoir prévu cette objection, et il oppose par avance sa théorie à celle de Rymer dans une strophe de son Ode sur la Restauration. Quand les plus sages parmi les poètes ont voulu trouver un héros d'épopée, quand Homère a choisi Ulysse, et Virgile Enée, ils se sont bien gardés, affirme-t-il, pour mettre en relief sa valeur héroïque, de le placer au comble de la fortune et du bonheur, mais ils le trempent à l'école de l'adversité :

But in the cold of want, and storms of adverse chance,
They harden his young Virtue by degrees;
The beauteous Drop first into Ice does freeze,
And into solid Chrystal next advance.
His murdered friends and kindred he does see,
And from his flaming Country flee.
Much is he tost at Sea, and much at Land,
Does long the force of angry gods withstand.

10. *Préface*, I, p. 12, l. 20..

11. *Mr. Rapin's Reflections... made English by Mr. Rymer...*, 1694. The preface of the translator.

He does long *troubles* and long *wars* sustain,
Ere he his *fatal Birth-right* gain 12.

Le vrai sujet du poème épique est l'âme humaine aux prises avec les obstacles de tous genres, et en triomphant avec l'aide de Dieu. La jeunesse de David forme donc un thème idéal aux yeux de Cowley. N'est-ce pas l'histoire d'un prince qui

partant de débuts si humbles, a malgré des épreuves et des obstacles infinis, grâce à des vertus et des qualités miraculeuses, et au cours d'une incomparable variété d'actions et d'accidents merveilleux devint le plus grand monarque qui s'assit jamais sur le trône le plus renommé de toute la terre ? 13.

Ainsi, c'est de propos délibéré que Cowley chante la montée difficile de David vers le pouvoir. Il le montre tout jeune, musicien et poète, auprès du roi Saül, calmant par ses improvisations mélodieuses les angoisses du monarque troublé; puis, brave jusqu'à l'héroïsme, vainqueur de Goliath; méritant par ses vertus aimables l'amour de Michol et l'amitié de Jonathan; exposé par sa supériorité même à la haine envieuse de Saül, et obligé de fuir.

Ici s'arrête la partie achevée du poème; mais cette analyse n'en donne qu'une idée bien incomplète. Rien n'est plus difficile selon Cowley, nous nous le rappelons, que de réussir dans le genre supérieur de la poésie sacrée, et des versificateurs comme Quarles et Heywood, pour si pieux qu'ils soient, font œuvre néfaste 14. Une simple paraphrase de la Bible ne saurait suffire; le poète doit s'élever au-dessus de son sujet pour en faire un tout artistique. Sur la trame générale que forme l'histoire de David, doivent travailler tour à tour l'érudition et la fantaisie de l'artiste. Aussi

12. *Ode. Upon His Majesties Restoration and Return*, st. 13, I, p. 428.

13. *Preface*, I, p. 12, l. 11...

14. Quarles, dans la préface de *Hadassa, or the History of Queene Esther; with Meditations thereupon, divine and morall*, déclare en effet que, dans son œuvre, « la théologie trône comme une reine, escortée de sa suivante, la philosophie; l'une et l'autre contribuant à faire du lecteur avisé un bon théologien et un sage moraliste ». Aussi reste-t-il strictement fidèle au récit biblique et s'interdit-il de l'ornier, fût-ce par un souci de style. Chaque section en vers est suivie d'une méditation pieuse et d'un commentaire moral.

Heywood, dans sa *Hierarchy of the Blessed angels*, obéit à une intention semblable, lorsqu'il ajoute à chaque chant des « observations théologiques, philosophiques, morales, politiques, historiques, emblématiques », et termine par une méditation en vers.

voyons-nous Cowley ordonner avec soin les parties de son récit, viser à la forme la plus harmonieuse et la plus digne¹⁵. Tout lui est prétexte à variations : variations philosophiques, sur la musique et son pouvoir à propos du talent de David, sur l'amour spirituel à l'occasion de l'amitié de Jonathan et de David; variations historiques surtout, où il s'attache à faire revivre le monde de la Bible. La fuite de David à Ramah lui permet de s'émerveiller devant le Collège des Prophètes, le mariage de David et de Michol l'amène à retracer les rites d'un mariage juif, et il étudie longuement une grande fête juive¹⁶. Par l'intermédiaire de songes, de récits, de descriptions, de tapisseries, l'histoire du peuple d'Israël défile presque entière : histoire d'Abraham et d'Isaac, de Loth, de la maison de David jusqu'à la naissance du Christ, des Hébreux depuis l'arrivée dans la Terre Promise jusqu'à la miraculeuse victoire de Jonathan sur les Philistins¹⁷.

Dans le milieu ainsi reconstitué, vont évoluer des personnages vivants : Saül, mélange redoutable de bons et de mauvais instincts, digne par moments de la couronne que Samuel avait placée sur sa tête, et par moments tyran détestable en proie aux plus viles passions; Michol et Mérah, l'une douce et aimante, l'autre orgueilleuse et dure; Jonathan, modèle de toutes les vertus, David enfin merveilleusement doué par Dieu, en qui sont réunis le courage le plus haut et la plus charmante modestie. A l'intérêt historique, s'ajoute l'intérêt psychologique.

Enfin tous les grands poètes épiques, d'Homère au Tasse, font place au Ciel dans leurs œuvres. Dans une épopée chrétienne, il faut que Dieu paraisse. Cowley introduit donc dans la *Davidéide*

15. *Preface*, p. 14.

16. *Davideis*, I, v. 441...; II, v. 41; IV, v. 228...; I, v. 661; III, v. 950; II, v. 206.

17. *Dav.*, II, v. 270; III, v. 202; IV, v. 49-1117. Il le proclame dans sa préface. Derrière l'histoire de David, il découvre beaucoup de développements « nobles et fertiles », tels que « la cruauté barbare de Saül envers les prêtres à Nob, les diverses fuites et évasions de David, son genre de vie dans le désert, les funérailles de Samuel, l'amour d'Abigail, le sac de Ziglag, la perte des femmes de David et leur reprise aux Amalécites, la sorcière d'Endor, la guerre contre les Philistins et la bataille de Gilboa »; et il ajoute : « J'avais l'intention de les introduire tous en diverses occasions, ainsi que la plupart des histoires célèbres de l'Ancien Testament, et d'ajouter comme ornement les caractéristiques les plus remarquables des Juifs et des autres nations, avant cette époque ou à cette époque » (*Préface*, pp. 11 et 12).

le merveilleux chrétien. Les puissances surnaturelles vont se mêler aux actions des hommes et les diriger. Lucifer, secondé par les cohortes infernales, excite contre David la fureur de Saül; mais Dieu et ses anges veillent et protègent le jeune héros ¹⁸.

Telle sera la matière. Quant à la forme, à l'élaboration artistique, ce n'est pas aux modernes ni aux chrétiens que Cowley va s'adresser, mais à ceux dont il rejetait avec dédain, il n'y a qu'un instant, les fables puériles, aux Anciens. Les œuvres de l'Antiquité, en tant qu'œuvres d'art, demeurent éternellement vraies et l'on ne saurait mieux faire que de les imiter. Tandis que Davenant proclamait la nécessité de revêtir la matière nouvelle de son poème d'un art également nouveau, issu du même souci d'obéissance à la raison moderne, Cowley fait appel à l'art dont les siècles ont éprouvé la grandeur. Sans se contredire, il croit pouvoir adorer comme artiste les Dieux que, comme penseur, il avait brûlés. Sa raison se satisfait d'obéir sur ce point au principe d'autorité. Depuis la composition de l'ensemble jusqu'aux plus humbles détails, il va calquer sa *Davidéide* sur l'épopée virgilienne ¹⁹.

Ainsi se trouve atteint, en principe, le double but que se propose Cowley. Il fait d'abord œuvre d'artiste, et plaît à son public par l'allure vivante du récit et la perfection de la forme; puis, à la faveur du plaisir artistique, il fait œuvre pie, il instruit ce public, il lui révèle ou lui rappelle la beauté des grandes vertus chrétiennes en mettant sous ses yeux les exemples de David et de Jonathan, et, en décrivant des tableaux choisis de l'Écriture Sainte, il prouve que la Bible est une merveilleuse source, non seulement d'édification, mais de poésie ²⁰.

Son œuvre prend dès lors la portée d'un manifeste littéraire, et c'est bien ainsi qu'il la présente dans sa préface de 1656. La *Davidéide* illustre sa théorie de la supériorité de la poésie chrétienne sur la poésie païenne, et de l'obligation qui en résulte pour

18. En 1650, cependant, il louera Davenant d'avoir chassé le surnaturel de son épopée, mais sans doute ne pensait-il qu'au merveilleux païen et à ses mensonges, et il n'y a pas là la contradiction qu'on pourrait y voir.

19. Nous étudierons ces imitations de détail par la suite.

20. *Préface*, p. 13, l. 35...

les artistes modernes de renoncer à leurs imitations désuètes de l'antiquité classique. Elle est le type de l'épopée chrétienne, genre pour lequel Cowley revendique le titre de novateur :

Je suis certain, affirme-t-il, qu'il n'y a rien encore dans notre langue (et peut-être dans aucune langue) qui réponde à aucun degré à l'idée que je m'en fais 21.

*
**

Mais cette originalité qu'il proclame si haut nous paraît aujourd'hui bien douteuse. Des influences ont déterminé son œuvre, les unes générales et vagues, les autres au contraire très précises. Cowley a moins innové qu'adapté 22.

La *Davidéide*, d'abord, est un produit de l'époque. Nous avons décrit, en contant la vie de Cowley, l'atmosphère de piété du siècle. Dans tous les milieux de son enfance, il a trouvé la religion dominant la vie. N'oublions pas que l'auteur est un jeune « fellow » en train de parcourir la gamme des examens et des discussions académiques, dont le but final est la prêtrise. L'Université est saturée à la fois de poésie et de religion. Il n'est pas surprenant qu'il ait cherché à unir en une seule œuvre grandiose ces deux éléments.

L'idée, d'ailleurs, n'est pas nouvelle. La Réforme a fait naître toute une littérature religieuse qui se prolonge fort avant dans le XVII^e siècle. Nombre des prédécesseurs et des contemporains de Cowley trouvent dans leur foi la source de leur inspiration.

Sans parler des poètes qui, à la suite de Spenser, exposent la mystique du christianisme, comme Giles et Phineas Fletcher, Benlowes, Henry More 23, nombreux sont ceux qui consacrent à la religion tout ou partie de leur talent poétique : Barnes, par

21. *Ibid.*, p. 14.

22. Cf. sur les sources de la *Davidéide*, l'étude de Mac Bryde : *A Study of Cowley's Davideis* (*Journal of Germanic Philology*, vol. II, pp. 454-527). Nous y avons puisé de nombreux faits, sans toujours adopter les conclusions de l'auteur.

23. GILES FLETCHER. *Christ's Victory in Heaven*, 1610. PHINEAS FLETCHER. *The Purple Island; or, The Isle of Man*, 1633. EDWARD BENLOWES. *Theophila, or, Loves Sacrifice*, 1652. HENRY MORE. *Psychozoia, or The first part of the Song of the Soul...*, 1647.

exemple, Habington, J. Hall, Donne, Vaughan, Traherne, Crashaw, Herrick lui-même ²⁴.

D'autres, plus proches de Cowley, prennent le récit de la Bible comme base de leurs œuvres. Parmi eux, Austin, Sandys, Ballard, Aylet, sans compter Quarles et Heywood, et surtout Drayton qui décrit en vers le Déluge et l'Arche de Noé, la naissance et les miracles de Moïse, le combat de David et de Goliath ²⁵. A leurs œuvres, ces pieux artistes joignent des déclarations de principe où nous pouvons voir la source de beaucoup des idées de Cowley, au point que celles-ci font presque figure de lieux communs. Ils exaltent la poésie chrétienne par opposition à la poésie profane, proclament les droits du poète à s'affranchir des superstitions païennes, et convient les vrais poètes à la poésie sacrée ²⁶.

En se tournant vers la poésie religieuse, Cowley ne fait donc que suivre l'orientation générale de son temps; sa tentative, loin d'être isolée, se rattache à un mouvement d'ensemble qui atteindra son apogée avec l'œuvre de Milton ²⁷.

Le continent fait un effort semblable pour donner à la religion droit de cité dans la grande poésie. Dans son désir d'écrire une épopée chrétienne, Cowley se rencontre avec des Français comme le Père Le Moyne, Chapelain, Desmarets de Saint-Sorlin, Saint-Amant même ²⁸. Il est curieux que la *Davidéide* et la *Pucelle* dé-

24. Barnaby BARNES. *A Divine Century of Spirituall Sonnets...*, 1595. William HABINGTON. *Castara*, 1634, 3rd part. John HALL. *Divine Poems*, 1647. John DONNE. *Divine Poems*, 1633. George HERBERT. *The Temple*, 1633. Henry VAUGHAN. *Silex Scintillans*, 1650. TRAHERNE. *Poetical Works* (ed. by Bertram Dobell). Richard CRASHAW. *Steps to the Temple*, 1646. Robert HERRICK. *Hesperides (Noble Numbers)*, 1648.

25. Michael DRAYTON. *Noahs Flood, Moses' Birth and Miracles, David and Goliath*, publiés dans *The Muses Elizium*, 1631. S. AUSTIN. *Urania, or The Heavenly Muse*, 1629. G. SANDYS. *A paraphrase upon the Divine Poems*, 1636. G. BALLARD. *The History of Susanna...*, 1638. R. AYLET. *Divine and Moral Speculations*, 1622.

26. Cf. BARNES. *Op. cit.*, sonnet 1; S. AUSTIN. *Op. cit.*, Advertisement; G. FLETCHER. *Op. cit.*, To the Reader; F. QUARLES. *Op. cit.*, preface to *Hadassa*. Cf. sur le dernier point : BARNES. *To the favourable and Christian Reader*; P. FLETCHER. *Purple Island*, p. 84; DRAYTON. *Moses' Birth and Miracles...*

27. Il ne se distingue donc pas, comme le voudrait Mac Bryde (p. 454) de son époque par sa « seriousness ». Cf. sur cette orientation : JUSSEMAND. *Op. cit.*, II, p. 851...

28. Le Père LE MOYNE. *Saint-Louis*, 1653; CHAPELAIN. *La Pucelle*, 1656; DESMARETS. *Clovis*, 1657; SAINT-AMANT. *Moïse sauvé*, 1653. Une dizaine de tragédies sacrées paraissent de 1641 à 1645, et en vingt ans (de 1653 à 1673), dix-huit épopées chrétiennes (Cf. BRAY. *Op. cit.*, pp. 292-5).

fendent la même année le choix du merveilleux chrétien, à condition qu'il ne dépasse pas le vraisemblable, et celui d'un sujet historique. Les dates prouvent d'ailleurs que Cowley n'a pas subi l'influence de ces poètes, et on ne peut parler ici que de parallélisme 29.

C'est à un Français cependant que revient l'honneur, ou la responsabilité, d'avoir d'une manière très précise montré le chemin à Cowley : Du Bartas. Sa grande œuvre, la *Divine Sepmaine*, a joui en Angleterre pendant la première moitié du dix-septième siècle, grâce à la traduction de Sylvester, d'une réputation unique 30. Plus qu'aucun autre poète de l'époque, Du Bartas a pu stimuler le zèle de Cowley. L'ampleur d'une œuvre embrassant toute la création, la gloire que l'auteur en avait acquise dans le monde chrétien, tout désignait la *Divine Sepmaine* à l'ambitieux étudiant comme le modèle parfait. Il s'appuie sur l'autorité de Du Bartas lorsqu'il se refuse à donner une simple paraphrase de l'Écriture, et veut faire revivre, à propos de l'histoire de David, le monde de l'Ancien Testament 31. Du Bartas a donc très vraisemblablement éveillé en lui le désir d'écrire une épopée chrétienne.

Il n'est pas impossible qu'il lui ait — indirectement — dicté le choix de son sujet 32. Son éditeur, Simon Goulart de Senlis, dans son *Advertissement au lecteur, sur le reste des œuvres de G. de Saluste, Sr Du Bartas*, placé en tête du troisième jour de la seconde semaine, écrit en effet :

En ces chapitres (*Les Trophées*), le Saint Esprit nous fait voir les merveilles de Dieu en l'infirmité de son serviteur David. Le poète représente les principaux points d'icelle histoire en onze cens vers ou environ : choisissant ce qui luy a semblé plus digne d'estre compris

29. UPHAM (*French Influence...*, p. 213), parle comme si Cowley avait composé sa *Davidéide* à son retour d'exil; mais, comme nous l'avons dit, tout s'accorde à prouver que Sprat a raison de faire dater l'œuvre du séjour à Cambridge.

30. Les nombreuses éditions qui s'échelonnent entre 1590 et 1640. en sont la meilleure preuve. Cf. MAC BRYDE. *Op. cit.*, p. 44.

31. Si, en effet, les jours de la première semaine retracent la création du monde, la deuxième semaine devait passer en revue toute l'Histoire Sainte d'après l'Ancien et le Nouveau Testament. Les quatre premiers jours seuls ont été écrits.

32. UPHAM. *Op. cit.*, p. 214, et MAC BRYDE. *Op. cit.*, p. 31, ont noté ce point.

en l'œuvre par luy entrepris. Car une Davidéide vaudrait bien le cours d'une Enéide, ou le nombre des livres de l'Iliade et de l'Odissée ensemble, si quelque chrestien et docte poète François voulait y employer le temps et l'estude; comme un si noble et fertile sujet le mérite 33.

Ce n'est toutefois qu'une possibilité. Cowley en choisissant David pour héros de son épopée a pu obéir également à une suggestion d'ordre général. L'histoire de David est une des plus célèbres de l'Ancien Testament, et les poètes religieux ont été, de tous temps, naturellement attirés vers ce thème grandiose. Au dix-septième siècle même, de nombreux poèmes ou drames ont célébré David 34. Il pourrait donc n'y avoir qu'une simple coïncidence entre le désir de Goulart et sa réalisation par Cowley. Mais on est tenté d'admettre qu'il y a eu influence directe. Lorsqu'on compare la *Davidéide* et la *Sepmaine*, on s'aperçoit vite que Cowley connaissait l'œuvre de Du Bartas, ou du moins sa traduction, et qu'il l'a utilisée abondamment. On peut établir entre la *Davidéide* et la traduction de Sylvester toute une série de correspondances qui ne laissent aucun doute à cet égard 35. Les emprunts de détail sont évidents, et la dette de Cowley pour l'en-

33. Œuvres de Du Bartas, édition de 1611, p. 302.

34. Par exemple, G. PEELE. *The Love of King David and Fair Bethsabe*, 1599; M. DRAYTON. *David and Goliath*; T. FULLER. *Davids heinous sin*, 1631; W. STRUTHER. *True Happiness, or David's Choice*, 1633; une traduction de l'italien, par R. ASHLEY. *David persecuted*, 1638, etc... Cf. sur ce point la longue liste fournie par Mac BRYDE. *Op. cit.*, p. 16.

35. Sur le sommeil de Saül, Sylvester écrit :

« Who slumbering then on his unquiet couch
With Israels greatness was disturbed much »,

(2d week, 3d day, 3d part, v. 92, 93). Et Cowley :

« And Saul himself, tho' in this troubled breast
The weight of *Empire* lay, took gentle rest » (I, v. 229).

Lorsque, parlant de l'harmonie divine des sphères, Cowley s'écrie :

« *Water and Air* he for the *Tenor* chose,
Earth made the *Base*, the *Treble Flame* arose... »

(I, v. 457), il ne fait que reproduire l'image de Sylvester :

« So that re-treading their eternall trace,
Th'one bears the treble, th'other bears the base »

(2d w., 2d. day, 4th pt. v. 740...). Cf. aussi des développements semblables : à propos de l'influence de David sur Saül, une théorie du pouvoir de la musique qui, par le corps, agit sur l'âme (Sylv. 2d week, 4th day, 1st pt. v. 416..., et *Dav.*, I, v. 470...). Le meurtre d'Abel par Caïn s'accomplit avec la même arme, une énorme pierre (Sylvester 2d w., 1st day, 4th pt. v. 336... et *Dav.*, I, v. 200). L'Enfer, Satan, l'Envie, sont décrits en termes très proches (Sylv. 2d. w., 3rd day, 3rd part, v. 47, et *Dav.*, I, v. 153...; Sylv. 2d w., 3rd day. 3rd. pt, v. 82... et *Dav.*, I, v. 70...). Dans le tableau de la destruction de

semble, si elle est moins démontrable, en devient quasi-certaine ³⁶. Il a même pu trouver dans une de ses œuvres, *Judith*, le prototype du poème épique tel qu'il le conçoit, c'est-à-dire comme une adaptation de l'art classique à une matière nouvelle ³⁷.

Mais cette influence n'est pas la seule : celle de la *Jérusalem délivrée*, du Tasse, est aussi évidente, et elle est, croyons-nous, plus

Sodome et de la métamorphose de la femme de Lot, les mêmes images se retrouvent :

« Her pulse doth cease to beat, and in the ayr
The windes no more can wave her scattered hair... »,

dit Sylv. (2d. w., 3rd day, 1st. pt., v. 1407...) et Cowley (III, v. 261) :

« The wind admired which her hair loosely bore,
Why it grew stiff, and now would play no more... »

Cf. aussi sur la lance de Goliath (Sylv. 2d. w. 4th day, 1st pt. v. 88, et *Dav.*, III, v. 393).

³⁶. Les traces de sa familiarité avec Sylvester ne s'arrêtent pas d'ailleurs à la *Davidéide*. Il serait possible de trouver partout dans son œuvre des réminiscences plus ou moins claires. Son *Hymn to Light* peut avoir été inspiré par un passage de la *Sepmaine* qui commence :

« All hail pure lamp, bright, sacred, and excelling;
Sorrow and care, darkness and dread repelling;
Thou world's great taper, wicked men's just terror,
Mother of truth, true Beautie's only mirror,
God's eldest daughter... » (1st wk, 1st day, v. 536);

et l'Ode pindarique *The Plagues of Egypt*, semble renfermer des souvenirs de Sylvester, telle cette image à propos des grenouilles :

« With stinking frogs the silken quilts be spread... »

Cowley dit :

« And in the silken *Beds* their slimy Members place... »

(Sylv. 2d w., 3d day, 3d pt, v. 456, et *Plagues of Egypt*, st. 6, v. 20, I, p. 222).

³⁷. Sylvester l'a traduite sous le titre de *Bethulia's Rescue*. Et nous trouvons dans ces deux poèmes qui tous deux développent l'histoire biblique, l'application consciencieuse des règles, on pourrait dire des recettes de l'épopée classique : par exemple, l'exposition initiale du sujet calquée sur le début de l'*Enéide* :

« I sing the vertues and the valiant deed
Of th' Hebrew widow... »

(Cf. *Dav.*, I, v. 1, p. 242), l'invocation au Seigneur :

« Thou, that to save, from Pagan's servile rigor,
Thine Isaac's heirs, didst steel with manly vigor
Weak Judith's heart, my feeble heart advance;
Raise, raise my thoughts in high and holy transe... »

(Sylv., I, v. 5, et *Dav.*, I, v. 13), reprise au cours du poème :

« Thou Spirit which dost all spirits vivifie...
Direct my weary quill, my courage raise,
That I this work may finish to thy praise... »

(Sylv., III, v. 245, et *Dav.*, I, v. 441). Cf. aussi les descriptions de tapisseries, les retours en arrière, etc...

Dans le détail, les ressemblances sont aussi fréquentes : voici une image sur le Jourdain :

« Clear Jordan's selfe in his drie oazie bed,

importante encore. Du Bartas a pu fournir à Cowley l'inspiration générale de sa *Davidéide*, et, secondairement lui donner l'idée de maint détail. Mais il ne faut pas oublier que la *Divine Sepmaine* n'est pas à proprement parler une épopée. C'est plutôt une succession de fresques somptueuses, et la méthode qui convenait pour dérouler l'histoire de la Création, ne pouvait s'appliquer à un épisode défini comme celui dont Cowley a fait choix. La *Divine Sepmaine* ne pouvait à cet égard servir de modèle à Cowley.

Or, tandis que Sylvester traduisait l'œuvre de Du Bartas, Fairfax traduisait celle du Tasse³⁸. Cowley a donc pu puiser dans l'une aussi facilement que dans l'autre, et il ne paraît pas s'en être fait faute. Le contraire eût été très surprenant. Sans jouir de la vogue extraordinaire de Du Bartas, car en dehors de toute question de mérite et d'intérêt, il avait le grave défaut pour des consciences anglaises d'être catholique, le Tasse jouissait alors auprès des gens cultivés d'une grande faveur. Il était le représentant glorieux de l'épopée moderne; tandis que l'Arioste attirait les critiques par le romanesque de son *Roland Furieux*, on le louait comme l'héritier de la grande tradition classique, le fils spirituel de Virgile³⁹. C'était un des grands noms qui devaient forcément attirer Cowley, et c'était par surcroît l'écrivain qui pouvait l'influencer de la façon la plus directe et la plus heureuse.

Cowley trouvait, en effet, dans sa *Jérusalem*, l'exemple d'un poème religieux construit selon le modèle des épopées antiques. Il pouvait invoquer son autorité pour rejeter les genres en vogue de son temps, le poème lyrique à la manière de Barnaby Barnes, aussi bien que le poème narratif dont Quarles, Drayton et la plupart de ses prédécesseurs immédiats lui offraient l'exemple. Sans

Blushing for shame, was faine to hide his head... »

(*Bethulia*, I, v. 52), et :

« Swift *Jordan* started and straight backward fled,
Hiding among thick reeds his aged head... »

(*Dav.*, I, v. 237). On pourrait rapprocher encore d'autres passages, par exemple la fuite des Isaaciens devant Holopherne (*Beth.*, I, v. 67...), et celle des Hébreux devant les Philistins (*Dav.*, IV, v. 727...); ou encore la déroute de l'armée d'Holopherne (*Beth.*, VI, v. 283), et celle des Philistins (*Dav.*, IV, v. 975).

38. La traduction de Fairfax a paru en 1600.

39. Tous les poètes épiques français du milieu du siècle s'inspirent de ses théories et de son exemple (Cf. BRAY. *Op. cit.*, p. 336...).

lui, il aurait peut-être docilement marché sur leurs traces. Mais le Tasse lui présente réunis les divers éléments qui lui étaient nécessaires; d'une part, une épopée calquée sur l'œuvre d'Homère et de Virgile, de l'autre, une glorification de la religion chrétienne. Un autre problème essentiel, celui du merveilleux, s'y trouve, en outre, résolu. Le Tasse avait introduit dans son œuvre le surnaturel chrétien. Cowley y trouve un encouragement à en user lui-même ⁴⁰. Sur tous ces points, son grand précurseur lui a fourni le secours dont il aime étayer ses propres conceptions. Et, comme nous l'avons constaté pour Du Bartas, à ses imitations d'ensemble s'ajoute un assez grand nombre d'emprunts de détail qui confirment et rendent encore plus probable l'action générale que le Tasse a exercée sur Cowley ⁴¹.

40. Grosart exagère la différence des deux conceptions lorsqu'il écrit : « Cowley suppose qu'ils (c'est-à-dire les esprits célestes et infernaux) agissent ordinairement sur l'esprit par suggestion, le Tasse les représente comme amenant ou arrêtant les événements par une action extérieure » (*Memorial-Introduction*). Peut-être le ciel intervient-il dans la *Davidéide* d'une manière plus discrète, mais le principe est le même. Outre des exemples de suggestion (l'Enfer éveillant la haine de Saül pour David par l'intermédiaire de l'Envie, I, v. 247...; le Ciel rassurant David, I, v. 428...; cf. aussi II, v. 457 et v. 793), on voit les puissances divines se mêler directement aux actions humaines. Un ange détourne le javelot que Saül lance vers David (I, v. 530), un autre arrête la main d'Abraham prête à frapper son fils (II, v. 318), Dieu brouille la vue des soldats de Saül lorsqu'ils cherchent David (I, n. 44), enfin dans la déroute des Philistins à Gabaa, les légions célestes jouent un rôle aussi actif que les Dieux d'Homère (IV, v. 945...). Le Tasse fait-il intervenir le surnaturel d'une manière beaucoup plus active ?

41. L'exposition du sujet présente dans les deux poèmes des ressemblances frappantes. Fairfax traduit :

« The sacred armies and the godly Knight
That the great Sepulcher of Christ did free,
I sing; much wrought his valour and foresight,
And in that glorious war much suffred he;
In vaine the Turkes and Morians armed be,
His souldiers wilde (to braules and mutines prest)
Reduced he to peace, so Heav'n him blest. »

et Cowley :

« I sing the Man who Judahs Scepter bore
In that right hand which held the Crook before...;
Much danger first, much toil did he sustain,
Whilst Saul and Hell crost his strong fate in vain.
Nor did his Crown less painful work afford... »

Au cours de l'invocation qui suit, Cowley semble marcher pas à pas sur les traces du Tasse (Cf. Fairfax, st. 2 et *Dav.*, I, v. 13...). — Voir aussi la description de l'Enfer (FAIRFAX, IV, st. 7, 8; et *Dav.*, I, v. 129...), et celle de l'Archange Gabriel prenant forme humaine pour descendre sur terre :

D'autres œuvres ont pu inspirer Cowley sur des points particuliers. Ainsi, la critique a relevé dans la *Davidéide* des parallélismes évidents avec le poème de Marini, *Strage degli Innocenti*, ou plutôt avec la traduction qu'en a donnée Crashaw sous le titre *Sospetto d'Herode* 42.

Mais une troisième influence, plus profonde encore que celles de Du Bartas et du Tasse s'est exercée sur la *Davidéide*, l'influence de Virgile. Le désir de se modeler sur lui, de l'égaliser, hante Cowley. Il rêve d'écrire une *Enéide* chrétienne. Chaque page de la *Davidéide* apporte une confirmation nouvelle de son respect pour l'autorité du poète latin 43. Le démontrer est impossible ici ;

« Of silver wings he tooke a shining paire,
Fringed with gold, unwearied, nimble, swift,
With these he parts the windes, the clouds, the aire,
And over seas and earth himself doth lift... »

(F. I, st. 14) et Cowley :

« He took for skin a cloud most soft and bright,
That e're the midday Sun pierced through with light :
Upon his cheeks a lively blush he spread... (I, v. 796).

42. Cf. UPHAM. *Op. cit.*, p. 213, et MAC BRYDE. *Op. cit.*, p. 58. Le début des deux poèmes est étonnamment semblable : Marini, après l'invocation traditionnelle, décrit l'Enfer, fait prononcer à Satan un discours haineux contre le Christ naissant, et envoie la Cruauté auprès d'Hérode pour lui dicter son dessein sanguinaire. Cowley procède exactement de même : discours de Satan, envoi de la Furie auprès de Saül dans le même but. On peut faire des rapprochements encore plus précis : l'Enfer est bâti de la même manière (*Sospetto*, st. 5 et *Dav.*, I, v. 70...); la vision envieuse de Satan revêt la même forme (*Sosp.*, st. 13/17 et *Dav.*, I, v. 107...; la formule oratoire : « He said » se retrouve dans les deux poèmes), les signes de sa colère sont semblables, il est également encouragé dans sa révolte par les Furies, la Cruauté comme l'Envie, prend son vol à la nuit, effrayant la nature sur son passage, et elles revêtent toutes deux l'apparence d'un mort; leurs invectives à leurs victimes coïncident étrangement et se terminent par le même rite (*Sosp.*, st. 33/59, et *Dav.*, I, v. 227...).

Les deux poèmes sont donc très proches l'un de l'autre, mais il ne semble pas si difficile que le dit Mac Bryde (*op cit.*, p. 58) de se prononcer sur le rôle respectif des deux amis : c'est évidemment Cowley qui imite. La traduction de Marini date certainement du séjour de Crashaw à Cambridge, c'est-à-dire du moment où Cowley y travaillait à sa *Davidéide*. Il est logique d'admettre que Cowley ait beaucoup moins donné que reçu. Lié à son modèle, Crashaw n'a guère pu s'aider des conseils de Cowley; ce dernier, au contraire, créant en liberté, a pu prendre dans la traduction de son ami tout ce qui lui convenait.

43. Les développements parallèles ne sont pas rares : la vision de David rappelle le sixième livre de l'*Enéide*, sa réception par Moab est calquée sur celle d'Enée à Carthage et, au cours de la fête, Melchior chante comme l'avait fait Iopas (Cf. sur ces ressemblances : Elizabeth NITCHIE. *Vergil and the English Poets*, New York, 1919, p. 133 et sq...). Quant aux emprunts de détail,

lorsque nous analyserons l'art de la *Davidéide* nous aurons l'occasion d'en fournir des preuves suffisantes.

Cette influence, d'ailleurs, s'étale au grand jour. Tandis que Cowley n'avoue nulle part ses imitations modernes, ne prononce même pas le nom de Du Bartas et du Tasse, il les proclame sans réserve lorsque c'est l'Antiquité qui les lui fournit, et il se fait gloire d'avoir su piller si copieusement les anciens poètes. Cowley dirait volontiers, avec Scudéri, « ce qui est volerie chez les modernes, est étude chez les Anciens » 44. A chaque pas, il utilise son érudition classique, et de peur que nous ne nous en apercevions pas, des notes le signalent.

Considérée ainsi en ses origines, la *Davidéide* nous apparaît comme une œuvre d'inspiration très diverse : œuvre érudite où Cowley a puisé à toutes les sources possibles, patiemment élaborée à force de recherches savantes, œuvre alexandrine, pourrait-on dire. Son originalité est donc limitée. Cowley n'a pas prétendu élaborer sans appui sa matière 45, et son poème est une mosaïque d'éléments empruntés. Mais avec ces éléments il a voulu créer un type nouveau d'épopée, et c'est pour la forme qu'il adopte, pour la tonalité de l'ensemble, qu'il proclame son indé-

ils sont innombrables. Par exemple, deux passages de l'*Enéide* lui ont servi pour décrire l'effondrement de Goliath : Virgile avait dit (nous utilisons la traduction de Dryden) :

« His forehead was the first that struck the ground,
Life-blood and life rush'd mingled through the wound. »

(X, v. 349), et ailleurs :

« Down sinks the giant with a thundering sound,
His pond'rous limbs oppress the trembling ground,
Blood, brains and foam gush from the gaping wound. »

(X, v. 752). Rappelons nous les vers de Cowley (III, v. 589) :

« Down, down he falls, and bites in vain the ground,
Blood, Brain and Soul crowd mingled through the Wound. »

La description du Ciel (*Dav.*, I, 347) a pu être comparée à celles de Stace (*Thébaïde*, I, 192), de Virgile (*Enéide*, IV, 238 et X, 101), d'Homère (*Iliade*, XXIV). Le discours de Jéhovah (*Dav.*, I, 389), le portrait de l'Envie (I, 153), le tableau de l'Enfer (I, 71), à des passages de Stace (*Thébaïde*, I, 211; II, 1, 37). — Dans ces deux derniers développements, on retrouve l'empreinte d'Ovide (*Métamorphoses*, I, 137; II, 760; IV, 431; VII, 792). Pour son Enfer encore, Hésiode lui a sans doute servi (*Théogonie*, 713), et Claudien pour la fureur de Satan (*De Raptu Proserpinae*, I, 83). Sur ces imitations, voir MAC BRYDE. *Op. cit.*, pp. 72, 73, et les notes à la *Davidéide*.

44. Préface à Alaric.

45. A cet égard, on peut bien dire qu'il a fait preuve d'un « manque résolu d'originalité » (*North British Review*, feb. 1847, p. 398).

pendance. Ses pas sont « hardis » qui le mènent vers la gloire « par des chemins encore vierges » 46. Noble revendication, que ne détruisent ni ce que nous savons de la poésie anglaise du temps, ni même ce que nous venons d'apprendre sur ses emprunts à Du Bartas et au Tasse. D'abord, il a réellement été le premier à écrire en Angleterre un poème héroïque chrétien. Nul avant lui n'avait osé une pareille entreprise. De plus, l'originalité de sa *Davidéide* subsiste, en face de la *Jérusalem délivrée* ou de la *Sepmaine*. Consacrée à la gloire de Dieu comme l'œuvre de Du Bartas, elle se développe sur le plan des chefs-d'œuvre antiques, et en applique scrupuleusement les règles. C'est également par son classicisme rigoureux qu'elle s'écarte de la *Jérusalem*. Elle en retranche le romanesque, les éléments de passion et de chevalerie qui éloignent l'œuvre du Tasse de celle de Virigile et la baignent d'atmosphère médiévale. Elle adapte à un sujet dont la vérité s'impose aux esprits de son temps la pure norme classique. Cette union d'éléments jusqu'alors séparés, fait son originalité et son isolement relatif.

Cowley appelle la *Davidéide* « An Heroical Poem ». Mais le titre trahit le contenu. Ce que le dix-septième siècle nomme « poème héroïque », c'est la *Pharonnida* de Chamberlayne, ou le *Gondibert* de Davenant : un roman en vers où l'histoire fournit en principe le cadre, mais où l'essentiel reste, comme dans le *Roland Furieux* de l'Arioste, le récit d'aventures passionnées ou guerrières. La caractéristique du héros épique est d'être à la fois un parfait chevalier et un parfait amant. Davenant raconte les exploits chevaleresques et amoureux de Gondibert à la cour des Lombards ; Chamberlayne narre les multiples épreuves qui empêchent de s'unir la belle Pharonnida et le vaillant Argalia, jusqu'au moment où, las de les séparer, il célèbre leur mariage 47. Alors que la doc-

46. *Dav.*, I, v. 27.

47. *Pharonnida* appartient à une riche famille d'œuvres qui toutes reproduisent la même intrigue conventionnelle, héritée des romans de chevalerie du Moyen Âge : les deux héros sont longtemps séparés par la cruauté de leur famille, ou la fourberie de leurs rivaux. Les exploits de l'un sont aussi merveilleux que la constance de l'autre. Le dénouement leur apporte la récompense. On peut citer, parmi beaucoup d'autres, la *Sheretine and Mariana* de P. Hannay, 1622, tirée de l'histoire hongroise, et *Leoline and Sydanis* de Sir Francis Kynaston, 1642, empruntée à la légende plutôt qu'à l'histoire de l'Irlande et du Pays de Galles.

trine classique relègue l'amour au rang d'ornement accessoire, il tient dans ces ouvrages une place de premier plan. L'élément romanesque s'y étale au détriment de l'élément proprement épique; la variété des aventures est recherchée plus que l'unité d'action.

Davenant s'efforce de secouer le joug de la convention qui pesait sur le genre, et de peindre les hommes tels qu'il les voit. Mais l'épopée reste tout de même pour lui, comme pour Chamberlayne, avant tout un roman héroïque en vers, une adaptation des romans de chevalerie, au goût du XVII^e siècle, l'équivalent poétique des romans des Scudéri et de La Calprenède. Si l'on divise en deux groupes les poèmes héroïques de l'époque, suivant qu'ils adoptent la formule du « *romanzo* » selon l'Arioste, ou la conception classique représentée, bien qu'avec des atténuations, par le Tasse, il semble difficile de ne pas ranger Davenant dans le premier ⁴⁸, et Cowley dans le second. Son héros est un Enée biblique. Ses maîtres sont Homère et Virgile, plus encore que le Tasse.

S'il trouve de l'autre côté de la Manche une nombreuse compagnie, si les auteurs d'épopée français, vers 1650, choisissent des sujets historiques et bibliques, et prennent l'*Enéide* pour guide (avec l'appui du Tasse), il se trouve presque isolé dans son pays. Reconnaissons lui le mérite d'avoir résisté sur ce point au courant qui entraînait autour de lui ses compatriotes, et d'avoir, en restaurant les droits de l'Antiquité, libéré l'épopée anglaise du joug du Moyen Age. Souvenons nous que c'est sans doute à lui que nous devons le chef d'œuvre de Milton. Si Milton n'avait pas eu l'appui de son exemple, n'aurait-il pas fait du *Paradis Perdu*, au lieu d'une épopée, un drame lyrique, comme il devait le faire plus tard dans *Samson Agonistes*? Et, choisissant seul la forme épique, aurait-il résisté aux attrait du poème héroïque pratiqué par Davenant et Chamberlayne? Un des plus sûrs titres à notre reconnaissance que Cowley ait acquis, bien involontairement, par sa *Davidéide*, épopée chrétienne et classique, c'est sans doute d'avoir servi de modèle à Milton.

48. Ceci, bien qu'il refuse de classer l'Arioste parmi les auteurs épiques (Préface à *Gondibert*, p. 350), et qu'il admette le Tasse : à vrai dire, il imite surtout du Tasse le romanesque.

II

Un éditeur moderne de la *Davidéide* pourrait donner comme devise au poème l'appel d'André Chénier à ses contemporains :

Sur des penses nouveaux, faisons des vers antiques !

Essentiellement chrétienne d'inspiration, l'œuvre dans sa forme révèle une soumission délibérée aux règles de l'art classique. Cowley se fait à cet égard l'humble disciple des Anciens, de Virgile surtout. Il met à merveille en pratique le précepte de Vida :

Ergo ipsum ante alios animo venerare Maronem,
Atque unum sequere, utque potes, vestigia serva 49.

Pour s'en rendre compte, il suffit d'écouter ses explications.

Il avait, nous révèle-t-il dans sa préface 50, l'intention de diviser son poème en douze chants, non, comme on pourrait le croire, en souvenir des douze tribus d'Israël, mais pour se conformer au modèle laissé par Virgile. De plus, il ne voulait pas suivre David jusqu'au bout de ses aventures,

parce que les poètes héroïques ont coutume (comme nous le voyons par les exemples d'Homère et de Virgile, que nous aurions tort d'abandonner pour d'autres guides) de ne jamais achever complètement leur récit; mais seulement d'approcher de la fin assez près pour que tous puissent l'apercevoir...

Au début du premier livre, après l'exposition, il invoque l'aide de Dieu, ce qui est tout à fait orthodoxe, mais il se justifie d'une manière curieuse où nous apercevons clairement son attitude :

Cette coutume... est si solennellement et religieusement observée par tous les anciens poètes, que même si j'avais pu trouver une meilleure manière (de commencer la *Davidéide*), je ne m'y serais pas, je crois, aventuré 51.

Il a beau ajouter : « Mais je suis convaincu qu'il n'en existe pas de meilleure », l'aveu subsiste. Sa raison n'a que peu de part au

49. VIDA. *Art poétique*, I, 208.

50. Préface au volume de 1656 (I, p. 11, l. 22...).

51. *Davideis*, I, n. 1, p. 266.

choix de ses procédés artistiques, l'autorité des Anciens lui suffit 52.

Dans le détail, il s'abrite à chaque instant derrière la tradition classique. Demande-t-il, dans un mouvement oratoire, la gloire pour récompense de ses efforts, il explique : « J'espère que cette sorte de présomption (que presque tous les poètes m'ont apprise) ne paraîtra pas excessive... » 53; s'il emploie une image qu'il juge audacieuse 54, s'il lui semble que la poésie l'entraîne à des exagérations ou à des inexactitudes démesurées 55, si la construction de sa phrase lui paraît obscure ou le sens d'une expression douteux 56, il ne manque pas de nous renvoyer aux œuvres d'Homère, de Virgile, d'Horace, de Sénèque, d'autres encore. Comme Virgile, il se permet de laisser aux endroits propices des vers inachevés 57, et il s'autorise d'un précepte d'Horace pour retrancher les scènes qu'il désespère de traiter dignement 58.

Sur un point cependant, il prend une initiative : il interrompt à deux reprises le courant monotone du distique héroïque, par l'introduction de stances lyriques 59. Mais il ne le fait qu'avec une

52. Vers le milieu du même chant, invoquant cette fois sa Muse, il fait appel à « l'autorité d'Homère et de Virgile » et cite les passages sur lesquels il s'appuie (I, n. 33, p. 275). Dans la composition, le souci d'imiter les anciens domine constamment. Il s'autorise, pour ses descriptions de tapisseries, des exemples fournis par Catulle et Virgile (II, n. 16, p. 308, et III, n. 27, p. 355); le combat singulier entre David et Goliath se justifiait de lui-même par la Bible, mais il tient à rappeler qu'il a pour précédents les « duels publics » entre Pâris et Ménélas chez Homère, entre Enée et Turnus dans Virgile, entre les Horace et les Curiace dans Tite-Live (III, n. 49, p. 360), etc...

53. *Dav.*, I, n. 3, p. 266, à propos du vers 28

54. Cf. I, n. 7, p. 267; n. 15, p. 270; n. 19, p. 271; n. 22, p. 272; III, n. 48, p. 360; n. 54, p. 361; IV, n. 38, p. 400, n. 44, p. 400.

55. Cf. I, n. 16, p. 270; III, n. 9, p. 352, n. 46, p. 359; IV, n. 45, p. 400.

56. Cf. sur une ellipse, I, n. 40, p. 276; sur un mot pris au sens virgilien : II, n. 17, p. 308; sur l'emploi impersonnel de la deuxième personne du pluriel. II, n. 17, p. 308...

57. Ici encore s'affirme son culte pour Virgile. Il dit : « Bien que nul parmi les poètes anglais, ni en vérité parmi les anciens latins n'ait imité Virgile en laissant parfois des demi-vers (là où le sens semble inviter à cette liberté), cependant son autorité seule suffit, surtout en une chose qui a un air si naturel et si gracieux : et je suis loin d'être de l'avis de ceux qui croient que Virgile lui-même avait l'intention de remplir ces hémistiches brisés... » (*Dav.*, I, n. 14, p. 269). Notons, sans entrer dans la discussion, que Dryden protestera contre l'opinion de Cowley (*Dedication of the Aeneis...*, cité par KER. *Op. cit.*, II, p. 230).

58. *Dav.*, II, n. 37, p. 312.

59. C'est, au livre I, la paraphrase du psaume 114 (v. 482, p. 254), et au III^e, le chant d'amour de David sous la fenêtre de Michol (v. 785, p. 344).

timidité extrême, et jusque dans cette innovation (qui lui sera d'ailleurs reprochée ⁶⁰), il cherche à se couvrir des Anciens comme d'un bouclier magique ⁶¹.

Nous ne pouvons nous empêcher de voir dans cette attitude de Cowley une abdication de sa raison. Il semble qu'il n'ait pas pu aller jusqu'au bout de son désir de liberté rationnelle, et que, épuisé par l'effort qu'il faisait pour s'affranchir du mensonge des sujets, il n'ait pas eu la force de se libérer également des conventions formelles. Il s'est arrêté à mi-chemin, avec moins de hardiesse que ses amis Davenant et Hobbes ⁶².

L'humanisme a poussé en lui des racines trop profondes pour qu'il puisse entièrement se libérer. Mais la majorité de ses contemporains se trouve dans son cas. Ce rationalisme tronqué, impuissant à s'affranchir entièrement du principe d'autorité, est bien la caractéristique du temps ⁶³.

*
**

L'Antiquité païenne lui fournit les règles de son art, mais c'est naturellement dans la Bible qu'il puise la matière de son récit. Il fait figure sur ce point plus d'érudit que de poète. N'oublions pas que la *Davidéide* a été composée par un étudiant en théologie,

60. Par RYMER. *Mr. Rapin's reflections... preface*, p. xxx.

61. « Pour cette liberté que je prends d'introduire une ode dans un Poème Héroïque, je n'ai ni appui ni exemple. Aussi, comme les hommes qui s'aventurent sur un nouveau rivage, je dois en supporter les risques. Nous devons parfois oser innover,

« *Nec minimum meruere decus vestigia Graeca
Ausi deserere... Hor* » (I, n. 41, p. 277).

62. Ceux-ci se sont montrés plus hardis. Logiques avec eux-mêmes, ils rejettent tous liens. Davenant refuse l'appui des Anciens et motive ce refus de critiques sévères. Hobbes le félicite de n'avoir écouté que sa raison et d'avoir su par exemple résister à la règle qui oblige les poètes à ouvrir leurs poèmes par des invocations à la divinité, « si bien qu'ils écrivent non selon les règles de leur raison mais d'après la mode des temps précédents ». Ce qui était légitime pour les païens, alors que les poètes étaient réellement des prêtres, ne l'est pas pour nous : « Je ne puis pas voir pourquoi un chrétien trouve qu'il orne son poème, soit en profanant le vrai Dieu, soit en invoquant une fausse divinité, si ce n'est par l'imitation déraisonnable d'une coutume, d'une sottise coutume... » (*Gondibert. The answer of Mr. Hobbes...*, p. 369. *Chalmers's English Poets*, vol. VI). Cette critique ne pourrait-elle pas s'appliquer à Cowley ?

63. Cf. BRAY. *La Formation de l'Idéal classique*, p. 115.

pour des théologiens. Souvenons-nous aussi qu'au XVII^e siècle l'épopée est considérée comme une œuvre savante, et que le poète doit y montrer sa science autant que son art, nous comprendrons alors comment Cowley s'est cru obligé de fournir les preuves de son érudition. Entre la conception du poète érudit, véritable encyclopédie vivante, et toujours prêt à étaler sa science, conception chère à Ronsard, et celle du poète « honnête homme », qui au contraire la dissimule, celle de Chapelain, Cowley choisit sans hésiter la première. Il nous rappelle ainsi qu'il appartient à la lignée des « University Wits » et tient à prouver sa culture. Dans la *Davidéide*, une de ses préoccupations principales est de nous montrer que son poème est solidement étayé par une connaissance précise des meilleurs auteurs.

La liste de ses sources avouées est longue et variée : plus de quatre-vingts noms y figurent, parmi lesquels des Pères de l'Eglise, comme Saint Augustin et Saint Jérôme, et des théologiens modernes, Grotius, Rivet, Ribera, Selden, surtout Josephus, l'auteur des *Antiquités Juives*, où il puise abondamment. Sans doute, il n'a pas lu toutes ces œuvres, et il a puisé dans une des nombreuses « sommes » qui mettaient à sa disposition citations et commentaires. Mais son érudition est loin d'être toute d'emprunt, elle se révèle solide et vaste. Il paraphrase la Bible avec science; il discute, et au besoin rectifie les interprétations des commentateurs précédents, avec un louable souci d'exactitude⁶⁴. Son bon sens le protège d'ailleurs contre les excès de subtilité, les explications qu'il appelle « rabbinical ». Lorsqu'il discute un point obscur, il adopte la solution la plus probable, celle qui satisfait le mieux sa raison⁶⁵.

C'est sur ces bases critiques qu'il construit. Il essaye de reconstituer le monde où vivaient les Juifs, leur civilisation en même temps que leur histoire. Entreprise hardie et parfois dangereuse. N'ayant que peu de renseignements sur la civilisation des Israé-

64. Cf. sur la prophétie de Jacob (I, n. 13, p. 269), sur Belzébuth (I, n. 18, p. 270), sur la hiérarchie des anges (I, n. 27, p. 273), sur le mot Hébreu (I, n. 64, p. 282), etc...

65. Cf. sur l'âge de Salomon (II, n. 52, p. 314), sur une légende juive (II, n. 26, p. 310), sur le nombre des combattants dans une bataille (II, n. 56, p. 315), sur le pain consacré (III, n. 2, p. 351), etc...

lites, il comble les lacunes de son information directe par des emprunts aux autres sociétés; il ne voit dans la Judée qu'une partie de l'Orient et il lui prête par analogie les mœurs des pays voisins ⁶⁶. Parfois, son désir de reconstitution historique l'entraîne au domaine de la pure fantaisie ⁶⁷, mais, la plupart du temps, il se borne à prêter aux Juifs les coutumes des Grecs et des Latins, établissant entre l'antiquité Gréco-Latine et l'antiquité hébraïque un parallélisme constant ⁶⁸. Le tableau qu'il trace ainsi ne manque pas de richesse, mais son exactitude est forcément très relative. D'autre part, ses efforts pour atteindre la couleur locale se compensent d'anachronismes flagrants ⁶⁹.

Cowley cherche donc la vérité historique, et sa science souffre par endroits de son imagination. Mais il cherche aussi la beauté poétique, et ce souci s'accorde mal avec son érudition. Car nous nous souvenons qu'à ses yeux la grande règle c'est que la poésie doit vivre non de la vérité de fait, mais d'une vérité « poétique » d'essence supérieure. Et il en est l'esclave, ici, plus que dans aucun

66. Ce principe des analogies qui lient entre elles toutes les civilisations le conduit, entre autres choses, à rapprocher les mythes des différents dogmes et amorce, pour ainsi dire, une étude comparée des religions. Cf. I, n. 62; II, n. 47; III, n. 45; IV, n. 24, n. 36.

67. Ainsi il donne, sous le nom de Collège des Prophètes, à Ramah, une description idéalisée des Universités anglaises, et y fonde même, de sa propre autorité, une chaire de « philosophie naturelle » (Cf. I, v. 660... et n. 47, 58).

68. Cf. sur les morts brûlés (I, n. 17, p. 271), jardins suspendus (I, n. 43, p. 277). — Cf. aussi : I, n. 45, p. 278, n. 52, p. 279, n. 53, 54, 55, 56, 57, p. 280; II, n. 5, p. 306, n. 16, p. 308, n. 57, p. 315; III, n. 33, p. 357, n. 34, p. 357...

Les rapprochements entre la Bible et l'Antiquité païenne introduisent un curieux mélange de christianisme et de paganisme. Ainsi, il préfère une définition de l'Eternité donnée par Sénèque à celles des théologiens (I, n. 27, p. 273); il explique le respect que manifeste la Création devant Dieu par celui des Anciens devant Jupiter (I, n. 29, p. 274). Cf. aussi : II, n. 25, p. 310; III, n. 60, p. 316; IV, n. 17, p. 396.

69. D'un côté, des détails précis destinés à reconstituer l'atmosphère. Il estime en « shekels » le poids du casque de Goliath (III, v. 395, p. 334); David doit rapporter cent « foreskins » pour mériter Michol (III, n. 59, p. 361)... Cf. aussi III, n. 58, p. 361. Mais, par contre, d'autres détails rappellent plutôt le Moyen Age chevaleresque de la *Faerie Queene*, que le monde de l'Ancien Testament; les combattants de la *Davidéide* ont leurs écuyers (III, v. 371, p. 333 et IV, v. 815, p. 385), ils se lancent des défis comme dans un tournoi (III, v. 411, p. 334) et font la conquête de la Dame de leurs pensées de la manière la plus orthodoxe (III, n. 60, p. 362). Il est vrai que les hommes du XVII^e siècle n'avaient pas sur la couleur locale et les anachronismes nos théories rigides.

autre genre, du fait même qu'il voit dans l'épopée le genre le plus noble, le plus détaché de la terre. Son œuvre y gagne, croit-il, en beauté. Elle y perd à nos yeux, beaucoup de sa valeur historique. Souvent le poète ne peut utiliser les conclusions de l'historien; la solidité scientifique de l'œuvre est compromise par une foule d'inexactitudes volontaires. Son respect de la tradition le soumet, une fois de plus, aux règles arbitraires. Audacieux en théorie, il reste timoré dans la pratique.

Les exemples que l'on pourrait citer sont innombrables, et on n'a aucune peine à les découvrir : car, si le poète ment dans ses vers, l'érudit consciencieux prend sa revanche dans ses notes et nous avertit de ces mensonges.

Un exemple suffira. Au cours de son poème, il parle de la musique des sphères comme d'un bruit perceptible, mais, en note, il explique que l'expression « musique » veut dire « l'ordre et les proportion des choses », et il ajoute cette remarque significative :

Sur ce point comme sur d'autres, je ne voudrais pas que le lecteur juge de mes opinions d'après ce que je dis... Il suffit que la doctrine des sphères et de la musique née de leur mouvement ait été adoptée il y a fort longtemps et soit probablement venue d'Orient... Et parler conformément à l'opinion générale, même si elle se trompe, est si peu une faute en poésie qu'il n'y a pas jusqu'à l'Écriture Sainte qui n'en use ainsi..., parlant des choses comme elles semblent être, non comme elles sont... 70.

L'œuvre de Cowley n'est d'ailleurs pas la seule à souffrir de ce conflit entre les théories anciennes, consacrées par un usage sécu-

70. Cf. *Dav.*, I, v. 346, p. 250, v. 450, p. 253, et n. 24, p. 272, n. 34, p. 276.

Autres exemples : 1° Sur la civilisation Juive. Il dit, sans en avoir de preuves, que les Juifs avaient des statues; mais, peu importe en poésie qu'une opinion soit vraie ou fausse, « du moment qu'elle paraît vraisemblable » (I, n. 44, p. 378); 2° sur l'histoire biblique. Il adopte, sur la manière dont Samuel a oint David, une certaine théorie « parce qu'elle rend un son plus poétique et non parce qu'elle est mieux prouvée qu'une autre » (I, n. 12, p. 269); il place le royaume de la reine de Saba près de l'équateur, sans certitude, concluant, suivant sa formule habituelle, « bref, quelle que soit la vérité, cette opinion rend un son plus poétique » (II, n. 53, p. 314). Il rectifie la frontière de Judée, l'arrêtant au Jourdain : « Le Jourdain étant la frontière la plus noble et la plus connue » (IV, n. 8, p. 395). Cf. encore II, n. 11, p. 308, n. 20, p. 309, n. 28, p. 311, n. 89, p. 320; III, n. 5, p. 352, n. 33, p. 357, n. 57, p. 361, n. 63, p. 362; IV, n. 22, p. 397, n. 26, p. 398, n. 37, p. 399, n. 40, p. 400, etc...

laire, et les découvertes récentes. Nous trouvons le même refus d'adaptation de la pensée moderne à la tradition poétique dans le *Paradis Perdu*. Milton, tout en connaissant la vérité du système de Copernic, construit l'univers de son poème selon les données du système de Ptolémée. Lui aussi semble ne pas avoir osé renoncer à ces idées si riches en associations poétiques. Mais tandis que la splendeur de son verbe dissimule ces taches, l'art laborieux de la *Davidéide* tendrait plutôt à les mettre en valeur.

Ces erreurs voulues, outre qu'elles créent pour nous une pénible atmosphère de mensonge, révèlent la difficulté qu'a éprouvée l'auteur à concilier ses deux ambitions. Il ne réussit pas à se montrer à la fois savant et poète. D'une part, la foule des erreurs nuit à la valeur documentaire de l'œuvre; de l'autre, la poésie pure s'accommode mal de ces intentions érudites.

III

La dualité des intentions de Cowley jette dans son esprit un trouble qui se répercute dans la *Davidéide*. A aucun point de vue, elle ne nous satisfait entièrement.

Il arrive cependant que l'inspiration arrache Cowley à ses calculs, et l'élève jusqu'à la vraie poésie. Ainsi les stances que David chante sous la fenêtre de Michol sont un petit chef-d'œuvre de grâce mélancolique; tous les caractères de la poésie de Cowley se fondent en un ensemble harmonieux, et du vers se dégage une musique discrète. Voici la première strophe et la dernière :

Awak, awake, my *Lyre*
And tell thy *silent Masters* humble tale,
In sounds that may prevail,
Sounds that gentle thoughts inspire;
Though so *Exalted* she
And I so *Lowly* be,
Tell her such *diffe'rent Notes* make all thy *Harmonie*.

Sleep, sleep again, my *Lyre*;
For thou can'st never tell my humble tale,
In sounds that will prevail,
Nor gentle thoughts in her inspire;
All thy vain mirth lay by,

Bid thy strings silent by,
Sleep, sleep, again, my Lyre, and let thy Master dy 71.

Certains passages nous frappent par leur qualité supérieure. Ici, c'est une description où Cowley réussit à évoquer le pittoresque de la civilisation orientale par une accumulation de détails riches de couleur et de vie ⁷²; là, un tableau pénétré d'émotion humaine, avec des attitudes finement notées ⁷³, ou bien encore une analyse psychologique aigüe ⁷⁴.

Mais à côté de ces réussites, de ces victoires qu'il remporte sur ses intentions didactiques et savantes, que d'échecs, que de pages prosaïques. Les « lambeaux de pourpre », il faut aller les découvrir au milieu d'un pesant fatras d'érudition biblique. Cowley se laisse entraîner par son ardeur théologique à de longues et mornes paraphrases de chapitres entiers de l'Ancien Testament ⁷⁵. Sous ce fardeau, l'équilibre de l'œuvre se rompt, l'histoire de David nous apparaît comme une trame menue que l'auteur surcharge d'ornements. Sous couleur de nous conter les épreuves de David non seulement, nous l'avons vu, c'est toute l'histoire et toute la civilisation juive qu'il fait revivre, mais aussi de trop nombreuses digressions morales ou philosophiques ⁷⁶. L'intérêt dramatique est noyé sous le déluge des embellissements, et nous finissons par avoir l'impression que son héros, au lieu d'être le centre du poème n'est plus que le prétexte ⁷⁷.

71. Notons, d'ailleurs, que ce chant emprunte son rythme, et certaines de ses sonorités, au sonnet 29 de Wyatt.

72. Cf. le défilé de la maisonnée de Lot fuyant Sodome (III, v. 211, p. 329), le banquet de Saül (II, v. 330..., p. 292).

73. Cf. le sacrifice d'Abraham (II, v. 302..., p. 291) et surtout le tableau si naturel et vivant de l'amour de Michol pour David et sa présence d'esprit lorsque, de la terrasse du palais, elle voit arriver les gardes de Saül (I, v. 554..., p. 256).

74. Cf. la haine jalouse de Saül pour David (II, v. 176..., p. 288), la psychologie d'un peuple (IV, v. 150, p. 369), les manèges de l'amour (IV, v. 29, p. 368).

75. L'épopée guerrière de la Maison de David jusqu'à la venue du Christ se déroule pendant plus de 300 vers (II, v. 461-783), sous forme d'une interminable énumération de rois et de batailles. Le livre IV tout entier, à l'exception des cinquante premiers vers, constitue un véritable cours sur l'histoire des Hébreux (IV, v. 50-1117).

76. Cf. par exemple la digression sur les tyrans et leur jalousie; rien ne la justifie (II, v. 180..., p. 288).

77. Et Cowley n'allège pas cette œuvre longue et lourde lorsqu'il se croit obligé, toutes les fois que l'occasion s'en présente, de dégager des événe-

Le récit lui-même manque d'animation. Les personnages, écartés d'une part par le cadre, de l'autre par le rôle que leur assigne Cowley, ne vivent que d'une vie falote. David, secondé par Jonathan, est le parfait héros d'épopée, à qui nulle faiblesse n'est permise. Sous prétexte de peindre le caractère de Jonathan, Cowley dresse le catalogue des vertus du Chrétien sans tâche ⁷⁸. Michol et Merab qui pourraient introduire parmi tant d'héroïsmes et de scélératesses une note d'humanité vraie, naissent toutes armées du cerveau de Cowley. Autant l'une est grande, brune, orgueilleuse et dure, autant l'autre est menue, blonde, aimante et douce. Il ne faut, pour les décrire, pas moins de quarante vers d'antithèses symétriques ⁷⁹. Saül, mieux analysé, devient, par opposition à David, le traître classique. Quant à l'amour de David et de Michol, à part une ou deux scènes où il se montre naturel et vrai, il nous transporte dans le milieu factice de l'idylle pastorale ⁸⁰.

Si les personnages humains de la *Davidéide* n'ont qu'une ombre d'existence, que dire des êtres surnaturels dont Cowley peuple son épopée? Il leur accorde, nous l'avons vu, une place importante dans l'action, et il croit visiblement en eux ⁸¹. Ce ne sont pas pour lui de simples machines poétiques. Tout se passe cependant comme s'il n'y croyait pas; s'il avait mis en scène les dieux de la mythologie, son merveilleux n'aurait guère paru plus artificiel. Car il emploie ses anges et ses démons selon un ensemble de règles qu'il demande à l'Antiquité païenne. Il opère la transposition indispensable, il change les noms, mais le déguisement reste transparent : l'Envie à la chevelure emmêlée de serpents descend des

ments une leçon morale : maximes religieuses (I, v. 411, 532, pp. 252, 255; II, v. 652, p. 300; III, v. 596, p. 339; IV, v. 422, p. 375), politiques (II, v. 193, p. 289, v. 211, p. 289; III, v. 335, p. 292, v. 537, p. 297, v. 571, p. 298; IV, v. 124, p. 368, v. 268, p. 372), ou simplement morales (I, v. 72, p. 244, v. 622, p. 257, v. 683, p. 259; II, v. 125, p. 287; III, v. 37, p. 325, v. 205, p. 329; IV, v. 382, p. 374) qui ponctuent presque inévitablement les phases de son récit.

78. *Dav.*, IV, v. 472-523, p. 377...

79. III, v. 655-695, p. 340...

80. I, v. 548..., p. 256 et III, v. 744..., p. 342.

81. Tout au long du récit, à propos de Saül et de David, Cowley met aux prises puissances infernales et puissances célestes. A leur propos, se renouvelle l'antique révolte des mauvais anges, si bien que les héros sont moins des êtres humains que des symboles, David du Bien, Saül du Mal. On pourrait tirer de la *Davidéide*, comme de la *Jérusalem*, toute une allégorie.

Furies antiques ⁸². Gabriel, lorsqu'il s'habille, pour accomplir les ordres divins, de nuages, d'azur et d'arc en ciel, nous fait irrésistiblement penser à Iris, messagère des Dieux et à son écharpe ⁸³.

Le parallélisme devient identité, lorsque, dans une note, il assimile les Destinées aux Anges ⁸⁴, et nous nous apercevons que son merveilleux n'est chrétien que de nom, tant Homère et Virgile règnent sur son esprit et hantent sa mémoire. Par ailleurs, il échoue dans sa tentative pour rendre le Ciel et l'Enfer vraisemblables. Orateur plus que poète, il les décrit avec une symétrie trop parfaite, ou plutôt il les oppose plus qu'il ne les décrit, et l'ampleur de la forme ne suffit pas à cacher l'insuffisance poétique de la pensée ⁸⁵. L'ensemble paraît vide et gauche à côté du tableau semblable par lequel Milton a également ouvert son poème. Pauvre d'imagination créatrice, Cowley n'a pas su découvrir les traits évocateurs qui animent la fresque du grand puritain. Le diable, par exemple, reste chez lui le monstre du Moyen Age, grimaçant et hurlant, se fouettant de sa queue ⁸⁶, bien au-dessous du Satan grandiose du *Paradis perdu*.

Quant aux nombreux tableaux dont Cowley agrmente son récit, ils ne nous causent pas toujours le plaisir artistique qu'il en

⁸². Elle rappelle du reste son origine, lorsqu'elle s'écrie : « Are We not Furies still ? » (I, v. 172, p. 246).

⁸³. II, v. 793..., p. 304.

⁸⁴. Il a employé dans le texte le mot « fates », qu'il justifie ainsi : « Les Destinées; c'est-à-dire, selon la manière de parler en poésie chrétienne, les Anges, à qui est confié le gouvernement de ce monde » (II, n. 60, p. 316). L'observation que Voltaire adresse au Tasse pourrait aussi bien lui être faite : « ... On dirait que nos diables et notre enfer Chrétien auraient quelque chose de bas et de ridicule, qui demanderait d'être annobli par l'idée payenne... Nous rions du mot de Diable, nous respectons celui de furie. Voilà ce que c'est que d'avoir le mérite de l'antiquité, il n'y a pas jusqu'à l'enfer qui n'y gagne... » (*Essay sur la poésie épique*, ch. I, p. 72, édition de la Henriade, Amsterdam, 1766).

⁸⁵. Nous trouvons d'abord un tableau de l'Enfer, puis un portrait de Lucifer qui harangue ses sujets et envoie l'Envie auprès de Saül. Suivent un tableau du Ciel, un portrait et un discours de Dieu qui lui aussi envoie un messenger sur la terre. La même symétrie se retrouve à l'intérieur des différentes parties : le Ciel est l'exacte antithèse de l'Enfer, et l'emploi de la même tournure oratoire accentue le contraste : l'Enfer est au centre de la terre, au-dessous de toutes choses, il y règne une nuit éternelle; le Ciel est au-dessus de toutes choses, une lumière éblouissante le baigne. Cette antithèse tient lieu de description.

⁸⁶. Cf. *Dav.*, I, v. 128..., p. 245 et II, v. 770, p. 393. Voir aussi son portrait de l'Envie (I, v. 153..., p. 246).

escomptait. Ici encore, il échoue par excès de zèle. Son réalisme est plus consciencieux qu'heureux, et frôle souvent le ridicule. Il insiste à l'excès, accumule les détails au lieu de les choisir, et dans leur précision trop concrète, certains donnent au récit une allure puérile. Voici, par exemple, la toilette de Gabriel s'apprêtant à descendre sur terre :

He took for skin a cloud most soft and bright,
That e're the midday Sun pierc'd through with light;
Upon his cheeks a lively blush he spred;
Washt from the morning beauties deepest red.
An harmless flaming *Meteor* shone for haire,
And fell adown his shoulders with loose care.
He cuts out a silk *Mantle* from the skies,
Where the most sprightly azure pleas'd the eyes.
This he with starry vapours spangles all,
Took in their prime ere they grow *ripe* and *fall*.
Of a new *Rainbow*, e're it *fret* or *fade*,
The choicest piece took out, a *Scarf* is made.
Small streaming clouds he does for wings display,
Not Vertuous Lovers sighes more soft then They.
These he guilds o're with the Suns richest rays,
Caught gliding o're pure streams on which he plays 87.

Nombre de ces tableaux sont imités d'Homère ou de Virgile; et Cowley lui-même nous invite, par ses notes, à la comparaison. Est-il utile de dire que ces rapprochements tournent au désastre pour notre poète? Ses combats ne sont qu'un pâle reflet, malgré la grandeur des coups qu'on y porte, des luttes homériques⁸⁸, et la description du bouclier de Goliath imite moins qu'elle ne caricature celle des armes d'Enée ou de Turnus dans Virgile :

Here a vast *Hill*, 'gainst thundring *Baal* was thrown,
Trees and *Beasts* on't fell burnt with *Lightning* down.
One flings a *Mountain*, and its *River* too
Torn up with't; that *rains back* on him that threw.
Some from the *Main* to pluck whole *Islands* try;
The *Sea* boils round with flames shot thick from sky 89.

87. II, v. 793-813, p. 304. Cf. aussi le portrait de la femme de Loth, changée en statue de sel (II, v. 255, p. 330), le combat des anges aux côtés de David (IV, v. 947..., p. 388), le costume de la Fantaisie (II, v. 437, p. 295).

88. IV, v. 560, p. 379 et v. 893, p. 387.

89. III, v. 377, p. 333. Cf. aussi le départ pour la chasse, à rapprocher de la même scène dans l'Enéide (IV, v. 10, p. 365).

Tout au long de l'œuvre, que ce soit pour le fond, que ce soit pour la forme, nous retrouvons donc toujours les mêmes défauts, et tous viennent de la même source, des intentions de Cowley. Du fait d'abord que Cowley a trop d'intentions. Sa *Davidéide* en est comme submergée; il n'y a pas un développement, pas une image, qui ne trahisse la préméditation. A la place de l'inspiration s'étale l'application délibérée de théories. Une œuvre ainsi projetée, et exécutée de sang-froid manque fatalement de vie. Il aurait fallu à Cowley pour surmonter toutes les difficultés qu'il s'imposait, une imagination infiniment plus vaste et plus puissante que la sienne.

D'autre part, la nature même de ses intentions rend plus lourd encore cet édifice si laborieusement conçu. Il veut, nous le savons, atteindre un double but : d'une part, faire œuvre de bon chrétien et de moraliste par opposition à la littérature factice d'inspiration païenne qui régnait de son temps, et ici parle le théologien, nourri de la Bible et des Pères de l'Eglise; de l'autre, faire œuvre de grand poète, et pour ce faire, se mettre à l'école des Anciens, respecter leur exemple, pour les plus menus détails, aussi bien que pour l'ensemble, et nous voyons maintenant l'humaniste, disciple d'Homère et de Virgile. Le génie de Cowley n'a pas été assez robuste pour opérer la fusion de ces éléments divergents. Il a obéi tantôt à ses désirs de théologien, tantôt à ses exigences d'humaniste, et le résultat est une œuvre bâtarde, mi-virgilienne, mi-chrétienne, où les rares beautés ne se dégagent qu'avec peine de la foule des erreurs.

Sans doute, Cowley a droit à l'indulgence. Le poème est resté inachevé, et notre perspective est faussée par l'arrêt après ce quatrième livre qui n'est qu'une énorme digression. Puis, nous devons penser à l'âge de l'auteur. C'est l'œuvre d'un étudiant, et malgré son ampleur ambitieuse, c'est presque encore un exercice d'écolier. Mais il faut bien tenir compte du fait, cependant, qu'il l'a publiée alors qu'il était parvenu à la maturité, parce qu'il l'a jugée digne de l'être. S'il l'avait achevée, il ne lui aurait sans doute pas fait subir de modifications essentielles. Les défauts dont l'œuvre est entachée semblent vraiment fonciers.

Ne proviennent-ils pas, en dernière analyse, de la personnalité de Cowley? Fin et subtil plus que robuste, il n'est pas taillé pour

l'épopée. Nous ne pouvons approuver Rymer lorsqu'il loue le sens épique de Cowley, et en fait le digne successeur d'Homère et de Virgile ⁹⁰. La *Davidéide* est une suite de peintures diverses, comme une galerie de tableaux. Certains ont une majesté, une beauté poétique indéniables, mais ce ne sont que d'heureux accidents. La grandeur soutenue du genre est étrangère à la nature du poète. La *Davidéide* devait fatalement marquer pour lui un échec.

Echec honorable, d'ailleurs. L'œuvre n'est pas dépourvue de mérite. Mais elle nous captive moins au point de vue artistique, qu'elle ne nous intéresse comme document sur l'histoire littéraire du XVII^e siècle. Nous voyons revivre à travers elle, un âge à la recherche de l'équilibre, plongé dans les conflits et les contradictions, imbu de théologie et d'humanisme à la fois, passionné de raison moderne et cependant fidèle aux superstitions du passé. Cowley, sans doute, a eu le tort de ne pas choisir. Mais s'il l'avait fait, son œuvre serait pour nous moins riche d'enseignements.

90. M. Rapin's *Reflections...* Preface, p. 5.

CHAPITRE II

LE LYRISME

a) Le grand Lyrisme : les odes pindariques.

I

L'épopée est le genre suprême, mais sa difficulté égale sa grandeur. L'artiste doit y consacrer tout son talent pendant de longues années, et son effort ne saurait se renouveler. N'existe-t-il pas de poèmes aussi nobles, mais plus accessibles aux forces humaines, de proportions plus modestes? Ne peut-on concevoir entre l'épopée et le lyrisme amoureux, léger de matière et plus joli que beau, un genre qui, unissant la majesté de l'un à la brièveté de l'autre, condenserait dans les limites d'un court poème le sublime de la pensée et la noblesse de l'expression?

Ce genre existe, dit Cowley. Si on n'en trouve pas d'exemple dans la poésie anglaise, on sait par contre que les Anciens l'ont cultivé avec succès, et Pindare, lui léguant son nom, l'a porté à la perfection. Pourquoi ne pas le ressusciter? Grande sera la gloire de celui qui le fera de nouveau connaître et admirer¹. Et Cowley veut attacher son nom à cette œuvre. Pour révéler Pindare à ses lecteurs, il commence par donner une traduction libre de deux de ses odes, puis, pour leur montrer la possibilité de ressusciter ce genre disparu, il compose lui-même un certain nombre d'odes à la manière du poète grec.

Mais pour imiter, il faut d'abord comprendre. Cowley a donc analysé l'art de Pindare, et nous retrouvons les résultats de cette étude dans les conseils qu'il donne à ceux qui voudront pindariser avec lui². Ce qui donne à l'ode son caractère unique, plus encore

1. *Préface aux Odes pindariques* (I, p. 156, l. 33...).

2. Dans la *Préface aux Odes pindariques* et celle au volume de 1656, p. 11; dans l'ode : *Upon Liberty* (II, p. 391, st. 6), et l'ode sur la Résurrection (I, p. 183, st. 4).

que l'élévation des sujets, c'est, selon lui, l'agencement et l'expression de la pensée. En prose et aux degrés ordinaires de la poésie la pensée suit un cours régulier. Soumise aux lois du raisonnement, elle passe d'une idée à l'autre par transitions ménagées. Ici, au contraire, elle est par nature abrupte et impétueuse. Semblable à un coursier indocile, impatient du mors et de l'éperon, elle n'obéit qu'à son caprice, et tantôt va d'un pas fier et solennel, et tantôt s'emporte en galopades effrénées; si le cavalier n'y prend garde, il sera vite désarçonné³. Elle progresse par bonds imprévus, méprisant les transitions, s'égarant en digressions soudaines. Enfin, elle ne développe pas l'idée dans ses divers éléments, mais elle se contente d'en extraire des suggestions fécondes⁴.

Une égale audace caractérise son expression. Les images et les comparaisons, les figures de rhétorique dont elle s'orne, sont neuves jusqu'à la témérité, si hardies que nulle part ailleurs le poète n'oserait les introduire dans son œuvre⁵. Elles semblent un défi à l'ordre établi des choses, à la Raison qui gouverne le monde.

Quant à la versification, elle doit reproduire la sublime liberté du style et de la pensée. Les vers, de mètres variés, riment irrégulièrement. Enclos dans des strophes inégales, ils deviennent longs ou courts selon que l'exige l'idée. Pindare, pour Cowley, n'a pas à proprement parler de technique. Sa pensée seule détermine son art. L'excès étant ici la règle, aucune autre borne n'est fixée au poète que celle sans laquelle il n'y aurait plus de poésie : la liberté ne doit nuire ni à la grandeur du sens, ni à la douceur des sons⁶. Mais ici même l'anormal règne. Que le lecteur surpris n'essaye pas de juger ces vers d'après les canons du goût traditionnel. Ils lui paraîtront, les plus longs surtout, chaotiques et abrupts. S'il s'efforce de pénétrer les intentions de l'auteur, il finira par découvrir une harmonie subtile dans les vers les plus rocailleux d'apparence⁷.

3. *The Resurrection*, st. 4 (I, p. 183).

4. *Upon Liberty*, st. 6 (II, p. 391). Elle est semblable, dit Cowley, à l'aigle qui dédaigne de dévorer ses victimes et, ayant aspiré le sang vivifiant, abandonne le reste aux rapaces inférieurs.

5. *Préface* au volume de 1656 (I, p. 11, l. 7).

6. *Upon Liberty*, st. 8 et 12.

7. *Préface* de 1656 (I, p. 11, l. 9...).

Ainsi Cowley voit dans Pindare une grande force, capricieuse et puissante, difficilement accessible parce qu'elle se refuse aux modes normaux de pensée et d'expression. Il le compare, après Horace, au torrent impétueux qui se précipite avec fracas du haut de la montagne escarpée, dédaigne de suivre son lit, et se joue des obstacles qu'on lui oppose ⁸. Pour lui, le génie de Pindare est fait d'enthousiasme, et le secret de sa grandeur réside dans son exaltation ⁹. Il est au-dessus des lois, « lawless ». Aussi le but de ses disciples doit-il être de l'égaliser dans ses audaces, dans son magnifique désordre. Les règles ordinaires de la poésie seraient pour eux autant d'entraves. En tout, ils doivent être libres, et se laisser guider par leur « furor poeticus ».

Cette définition de l'ode pindarique comme essentiellement désordonnée paraît, à ne regarder que l'extérieur, peu exacte. En fait, l'ode pindarique se divise très strictement en strophes, en antistrophes et en épodes, formant un dessin métrique régulier. Cowley ne l'a-t-il donc point reconnu? On serait tenté de le croire quand on le voit, dans ses propres odes, remplacer la triade par le désordre des strophes irrégulières, et cela sans un mot de justification. De Congreve à nos jours, les critiques ont successivement constaté et commenté cette innovation inexplicable.

La plupart ont accusé Cowley de n'avoir pas compris la structure de l'ode pindarique, et d'avoir, dans ses imitations, commis un perpétuel contresens. Certains l'excusent en disant que l'exemple dont il s'est servi n'était pas divisé en triades ¹¹. Mais, outre que les différentes éditions du début du XVII^e siècle que nous

8. *The Praise of Pindar*, st. 1, v. 8 et st. 2, v. 1..., n. 1, p. 178.

9. *Ibid.*, st. 1, n. 1, p. 180 et *The Resurrection*, st. 1, n. 1, p. 183.

10. Le premier critique qui a relevé la différence prosodique entre Cowley et Pindare est E. Phillips, dans son *Theatrum Poetarum*. Mais la protestation de Congreve est de beaucoup la plus connue et c'est de lui que date le mouvement anti-pindarique des critiques. Nous donnerons la liste de ces critiques lorsque nous étudierons la réputation de Cowley. On trouve une mise au point de la question dans un article de A. H. NETHERCOT. *The relation of Cowley's Pindarics to Pindar's Odes* (*Modern Philology*, vol. XIX, pp. 107-109).

11. Cf. GOSSE. *English Odes*, p. xv, et JOHNSON. *Forms of English Poetry*, p. 154.

avons examinées observent toutes cette division ¹², peut-on vraiment admettre que l'humaniste averti qu'était Cowley ait ignoré la triade? Tout ce que nous savons de sa culture rend l'hypothèse inadmissible. Après son long séjour à Cambridge, étant donné surtout son amour pour l'Antiquité classique, Pindare n'était certainement pas pour lui un étranger. Lorsque, pendant son exil en France, il met la main sur un exemplaire des œuvres du lyrique grec, il ne le découvre pas, il le retrouve. Les odes de Cowley ne sont rien moins qu'une fantaisie d'artiste : elles relèvent autant de l'érudition que de la poésie pure ¹³. S'il n'adopte pas la division traditionnelle, c'est de propos délibéré.

Et la raison n'est pas difficile à trouver. Il suffit de se rappeler ses intentions. Pour moderniser comme il le veut l'art de Pindare, il lui faut le débarrasser de ses éléments périssables. Sans aucun doute, il a considéré que la triade était un de ces éléments. Nécessité à l'époque de Pindare par la récitation des odes avec accompagnement de danses et de chants, elle n'avait plus aucune raison d'être au XVII^e siècle où ces odes étaient destinées à la lecture. Continuer à l'observer, c'était s'alourdir d'un poids mort. Sa suppression a dû paraître si naturelle à Cowley qu'il n'a pas songé à s'en justifier ¹⁴.

12. Cf. par exemple l'édition de Paul Etienne, 1609, et celle d'Erasmus Schmidt, 1616. Y avait-il du reste alors autre chose que des éditions savantes? Toutes sorties des mains d'hellénistes, Italiens ou Français, elles n'auraient pas omis un trait aussi apparent de l'Ode pindarique. L'affirmation risquée de Gosse est un exemple frappant de sa critique élégante et inexacte.

13. Il connaît Pindare en érudit. Ne parle-t-il pas, dans sa préface, des efforts des « grammairiens et des critiques » « pour ramener ces vers à des pieds et à des mètres réguliers? » (I, p. 155, l. 18). Ne donne-t-il pas des odes de Pindare qu'il traduit, une véritable édition savante, avec commentaire et traduction latine, comme c'était alors l'usage? Notons que cette traduction, tout en étant très près de celles que nous avons étudiées, en diffère cependant assez pour être originale.

14. M. Laumonier, en parlant de l'abandon de la triade par Ronsard, écrit : « Ronsard savait parfaitement qu'il n'était pas nécessaire d'adopter toujours ce rythme spécial pour être pindarique » (*Ronsard...*, p. 351). En effet, toutes les odes de Pindare n'étaient pas divisées en triades (Cf. CROISSET, *Les lois du lyrisme grec...*, p. 37). Il est vrai que Cowley adapte des odes régulièrement divisées. Quelques années plus tard, Milton, dans les chœurs de *Samson Agonistes*, adoptera la forme « monostrophique », écartant la triade

On peut donc admettre qu'il a eu de fort bonnes raisons pour ne pas garder le système strophique de Pindare. Par contre, son interprétation de la structure de ses strophes est beaucoup plus discutable. Quand il croit que Pindare variait la longueur et l'allure de son vers, avec le seul souci de le proportionner à la pensée, il commet une erreur totale. L'art de Pindare est soumis à des lois très strictes. Mais comment reprocher cette erreur à Cowley? Il a sur le sujet les idées de son temps. Ce n'est que très lentement, après de longues recherches et force discussions, que les règles qui régissent cet art ont été comprises, et, en particulier, que l'on a résolu le problème de sa scansion ¹⁵.

Cowley se trompe également, et n'est pas davantage coupable, lorsqu'il fait résider le génie de Pindare dans un délire inspiré. Ronsard, avant lui, a cru à l'obscurité pindarique ¹⁶, et, après lui, Boileau chantera son « beau désordre » ¹⁷. Ce n'est guère qu'au XIX^e siècle que cet « enthousiasme » dont parle Cowley ne paraît plus la note dominante de la poésie pindarique ¹⁸. Les critiques

comme nécessitée seulement par la musique qui accompagnait le chœur du temps de Pindare; elle lui paraît « not essential to the Poem, and therefore not material » (Préface à *Samson Agonistes*, Oxford édition, p. 506).

15. Sur ce point, il paraît possible d'expliquer l'erreur rythmique de Cowley par une raison matérielle. Les éditions de Pindare du XVI^e et du XVII^e siècle ne présentaient pas du tout l'aspect de nos éditions modernes; elles coupaient arbitrairement les vers, allongeaient les strophes et leur donnaient un profil des plus irréguliers (la seconde Olympique, par exemple, se composait de strophes et d'antistrophes de 14 vers et d'épodes de 8. Dans l'édition Mommsen, les premières ont 7 vers et les secondes 6). Tout porte à croire que Cowley a été trompé par l'aspect général des pages qui lui offraient une majorité de vers courts encadrant çà et là des vers plus longs, et a pris pour des vers libres le système déformé de Pindare. Ronsard avait commis la même erreur : « A y regarder de près, écrit Laumonier, les strophes de Pindare se découvriraient à Ronsard singulièrement hétérométriques, puisqu'elles contenaient, à des places très variables, des vers de 5 à 13 syllabes » (*Ronsard*, p. 705).

16. Cf. LAUMONIER. *Op. cit.*, p. 342.

17. BOILEAU. *Art Poétique*, chant II.

18. Cf. Croiset sur les travaux des érudits allemands Boeckh, Thiersch et Dissen. Le premier, en 1822, Thiersch prouve que « la variété si singulière en apparence des inventions lyriques se renfermait en somme dans un cercle restreint, déterminé par d'impérieuses convenances et par des lois traditionnelles » (CROISSET. *Op. cit.*, p. 303). Lorsque Croiset, en 1880, parle de l'unité lyrique des odes et déclare : « Une ode de Pindare n'est pas une œuvre de pure imagination créée arbitrairement par l'enthousiasme plus ou moins désordonné d'un rêveur : elle est en relation directe et forcée avec les circonstances au milieu desquelles elle se produit » (p. 305), il résume les efforts de tout un siècle.

modernes qui s'indignent des erreurs de Cowley ne réfléchissent pas assez qu'ils lui demandent d'être en avance de deux siècles sur ses contemporains.

Au total, l'idée qu'il se faisait de Pindare est-elle si fausse? S'il n'a aperçu qu'un côté de son génie, s'il n'a pas su voir la majesté, l'ampleur sereine de la pensée, ni surtout l'habileté technique de son art et les règles complexes auxquelles il se conformait, il a du moins rendu hommage à sa puissance fougueuse, et il a bien saisi les éléments essentiels de son style : hardiesse, dédain de la logique, éclat des images, tels que nous les comprenons aujourd'hui. Peut-être des critiques comme E. Gosse ont-ils eu tendance à exagérer l'importance de la régularité de structure de l'ode pindarique ¹⁹. Cowley aurait pu bâtir des odes orthodoxes tout en restant plus éloigné de l'esprit pindarique. Il aurait pu, comme Ben Jonson dans l'ode sur la mort de Sir Henry Morison, se rapprocher de son modèle par tout l'appareil extérieur, et cependant mériter le jugement sévère qu'a porté sur lui son biographe : « En réalité c'est une imitation très appliquée du poète Thébain par un homme de sens rassis, qui sait bien le grec, mais qui n'entend rien au lyrisme... » ²⁰.

*
**

Cowley a donc une conception nette et réfléchie de l'ode pindarique, comme il en a une de l'épopée. Mais, le connaissant, sachant qu'il ne s'aventure guère aux chemins où il n'a pas de guide, nous devons nous demander dans quelle mesure ses prédécesseurs dans ce domaine ont pu orienter sa pensée et lui suggérer ses théories ²¹. Personne avant lui, affirme-t-il, n'a tenté de faire pénétrer dans la poésie anglaise l'instrument grandiose qu'est

19. Cf. ses divers articles sur l'Ode : dans l'*Encyclopaedia Britannica*, ceux intitulés : « *The Ode* » et « *Pindarics* » ; dans son recueil *English Odes...* l'introduction, p. xi et xv ; dans sa Vie de Congreve, p. 145.

20. CASTELAIN. *Ben Jonson...*, p. 320.

21. Nous avons trouvé sur l'ode pindarique de nombreux renseignements dans l'ouvrage de R. SHAFER. *The English Ode to 1660*, ouvrage qui correspond pour les *Pindariques* à celui de Mac Bryde sur la *Davidéide*.

l'ode pindarique²². Ne connaissait-il pas ou oubliait-il l'ode de Ben Jonson? Cowley a-t-il vraiment pu croire qu'il était le premier à pindariser?

A coup sûr, il n'a pas découvert Pindare. Les érudits du continent le connaissaient. En Italie et en France les éditions de l'auteur grec se sont succédé, au point qu'à la fin du XVI^e siècle il n'en existait pas moins de treize²³. L'intérêt des poètes s'est éveillé à son tour : Trissino, Alamanni, Chiabrieria l'ont imité²⁴. Les uns et les autres se sont appliqués, d'ailleurs, à reproduire exactement la forme des odes de Pindare et ont respecté le principe de la triade²⁵. En France, Dorat attire sur Pindare l'attention de Ronsard, qui lui aussi, se met à composer des odes régulières. Mais il est remarquable que bientôt il prend de grandes libertés avec la technique pindarique et s'oriente vers un type d'ode inspiré d'Horace²⁶.

En Angleterre même, Pindare est loin d'être inconnu. Sans doute, il est moins étudié que sur le continent : la première édition anglaise de Pindare date de 1697²⁷. Cependant, les critiques de la fin du XVI^e siècle le mentionnent²⁸, et en 1584, un poète, J. Sowtherne, compose deux odes pindariques régulières; il ne fait d'ailleurs que piller effrontément Ronsard. Drayton parle en termes respectueux de l'ode pindarique, la plaçant même au-dessus du poème héroïque, mais il déclare ne pas en tenter l'imitation²⁹.

Nous arrivons ainsi à Ben Jonson. Son ode sur la mort de Mori-

22. *Préface aux Odes pindariques*, p. 156, l. 34.

23. Cf. SHAFER. *Op. cit.*, pp. 56-58.

24. Trissino publie trois odes pindariques en 1529; Alamanni 8 en 1532, dans ses *Opere Toscane*; Chiabrieria, par ses 18 pindariques, conquiert un renom de lyrique qui fait de lui pendant quelque temps le rival de Pétrarque (Cf. TUCKER. *The foreign debt of English Literature*, p. 208).

25. En 1564, Minturno en formule correctement la théorie dans son *Arte Poetica* (Cf. SPINGARN. *Critical Essays of the XVIIth Century*, II, p. 344).

26. Vers 1550, d'après Laumonier. Ronsard proclamait sa découverte dans son ode à Calliope (éd. Blanchemain, II, p. 135) :

« Si dès mon enfance,
Le premier de France
J'ai Pindarizé... »

27. C'est celle de R. West et R. Welsted, publiée à Oxford.

28. Par exemple Ascham, Lodge, William Webbe, Puttenham, G. Harvey. Cf. SHAFER. *Op. cit.*, pp. 73-76.

29. *Odes. To the Reader* (Anderson's *British poets*, vol. III, p. 577).

son est une vraie pindarique, divisée en quatre triades (qu'il appelle *turn*, *counter-turn*, *stand*), et reproduisant fidèlement par sa composition la division des odes de Pindare ³⁰. Cowley trouvait là le parfait modèle du genre. Il ne l'a cependant nullement suivi, et nous ne pouvons voir dans ses *Pindariques*, comme le voudrait Schelling, un des emprunts les plus marqués qu'il ait fait à Jonson ³¹. S'il s'est souvenu de la tentative de son grand prédécesseur (et il semble difficile qu'il ne l'ait point fait), nous pouvons être certains que c'est pour le contredire, et non pour l'imiter. Ses intentions sont toutes contraires. Dans son effort de modernisation, il sacrifie la forme pour mieux faire revivre l'esprit de Pindare, alors que pour Jonson l'imitation est avant tout formelle.

Mais il est remarquable, et trop peu remarqué, que Jonson lui-même a pindarisé consciemment dans une ode sans triade; chaque strophe est sans doute bâtie sur un modèle uniforme, mais l'audace du mètre est grande. C'est l'ode à James, Earl of Desmond ³². Cowley n'a rien écrit de plus délibérément pindarique. Rien ne nous autorise d'ailleurs à affirmer qu'il a délibérément suivi cet exemple. S'est-il davantage appuyé sur Ronsard ? Assurément, il aurait pu subir son influence et trouver dans son abandon de la triade un aliment pour sa propre audace. Toutefois des différences profondes séparent ses odes de celles de Ronsard ³³.

En somme, toute imitation précise semble improbable. Sans avoir découvert Pindare, sans avoir été le premier à rivaliser

30. Cf. SHAFER. *Op. cit.*, p. 109.

31. F. E. SCHELLING. *The English Lyric*, p. 103.

32. C'est un effort vers le vers libre, qui n'est pas isolé, ainsi que le montre Shafer (p. 133 et sq.) et que nous le verrons lorsque nous étudierons la versification de Cowley. Voici le début de l'ode :

« Where art thou, Genius ? I should use
Thy present aid : Arise Invention,
Wake, and put on the wings of Pindar's Muse
To tower with my intention
High as his mind, that doth advance
Her upright head, above the reach of Chance,
Or the times envy.

33. Ronsard, au lieu du vers libre, choisit un genre de vers isométrique et fort court, erreur bien pire que celle de Cowley. D'autre part, il conserve scrupuleusement l'élément grec du style de Pindare, toute sa mythologie. Voilà deux différences essentielles.

avec lui, Cowley a songé avant quiconque à l'adapter, et si l'instrument dont il s'est servi, le vers libre, avait déjà un commencement d'existence, ainsi que nous le verrons plus tard, l'usage qu'il en a fait était entièrement nouveau. Par la manière dont il a compris l'imitation de Pindare, il a vraiment créé un genre particulier de la poésie anglaise.

II

Ce genre, il en a fait lui-même un ample usage. C'est, après 1656, la forme poétique qu'il préfère. Ainsi, dans le volume qu'il publie en 1663, sous le titre *Verses Written upon severall Occasions*, sur seize pièces de vers, nous trouvons onze *Pindariques* : la proportion est significative ³⁴.

L'ode pindarique se prête éminemment, en effet, à ses desseins. Parvenu à la maturité, il voit dans la poésie un véhicule pour sa pensée. Le temps des gageures comme *The Mistress* est passé : passé aussi celui de la fantaisie anacréontique. La conviction l'emporte désormais sur la convention. Il écrit sur des thèmes qui éveillent en lui un intérêt réel : il loue l'œuvre de ses amis ou déplore leur mort ³⁵ ; il célèbre en royaliste sincère la restauration du roi ³⁶ ; il discute de littérature et de science ³⁷, et surtout de philosophie et de religion ³⁸.

La prédominance de cette dernière classe de sujets dans le recueil de 1656 révèle, nous semble-t-il, son intention profonde.

34. En ajoutant les *Pindariques* de 1656, celles de 1663, l'ode sur le mariage de Buckingham, deux poèmes originaux et deux paraphrases d'Horace publiés dans les *Essais*, nous atteignons le total imposant de 31 odes.

35. Cf. *To Mr. Hobs*, p. 188 ; *To Dr. Scarborough*, p. 197 ; *Upon Dr. Harvey*, p. 416 ; *On Orinda's Poems*, p. 404 ; *On the Death of Mrs. Katherine Philips*, p. 441). Il faut mettre à part cependant les odes à Lord Broghill (p. 406), et sur la mort de Balcarres (p. 413), poèmes de circonstance traditionnels.

36. *Upon His Majesties Restoration and Return*, p. 420.

37. Cf. *The Muse*, p. 184 ; *To the Royal Society*, p. 448.

38. *Destinie*, p. 192 ; *Brutus*, p. 195 ; *Life and Fame*, p. 201 ; *Life*, p. 208 ; *To the New-Year*, p. 206 ; *The Extasie*, p. 204 ; *The Resurrection*, p. 182 ; *Christs Passion*, p. 402 ; *The 34 Chapter of the Prophet Isaiah*, p. 211 ; *The Plagues of Egypt*, p. 219.

Il veut faire pour l'ode pindarique ce qu'il a fait pour l'épopée virgilienne, l'adapter à des fins chrétiennes. Pourquoi ne pas rappeler les grandes vérités qui gouvernent la vie, ou traiter sur le mode lyrique les passages les plus frappants de l'Écriture Sainte? 39. Ce ne serait d'ailleurs pas là trahir le modèle, car il y a, nous explique-t-il, de grandes ressemblances entre la manière de Pindare et le ton des prophètes de l'Ancien Testament : même absence de transitions, mêmes expressions exaltées et hardies 40. Il peut donc mettre sans contradiction ici encore son humanisme au service de sa foi.

D'une manière générale, ses odes renferment l'essentiel de sa pensée. Il y développe des thèmes amples, de nobles idées, dont beaucoup sont presque des lieux communs, mais qui ne donnent jamais, tant s'impose la sincérité du poète, une impression de banalité. Le contenu n'est pas indigne de Pindare 41.

En sera-t-il de même de la forme? Comment cet homme pondéré, doué de sens critique plus que d'imagination, va-t-il traduire sa pensée si sage dans un lyrisme tout en élans, en envolées brusques, où tout semble défier la raison? Il y parvient dans une large mesure, et nous ne pouvons qu'admirer la souplesse de son talent lorsque nous le voyons s'adapter à un genre qui paraît si peu lui convenir. Il réussit à rappeler son grand modèle au point que certains critiques enthousiastes ont vu en lui son égal 42.

Sans exagérer à ce point la louange, nous devons reconnaître

39. Cf. ses méditations sur la vie et la gloire; *Life and Fame, Life*; sur le destin : *Destinie*; sur l'année nouvelle : *To the New-Year*; et aussi sur la Résurrection; la Passion; l'œuvre de Moïse en Egypte; les prophéties d'Isaïe.

40. *The 34 Chapter of the Prophet Isaiah*, st. 1, n. 1, p. 214 : « The manner of the Prophets writing, especially of Isaiah, seems to me very like that of Pindar... »

41. Il est curieux de noter le contraste que présentent la pensée de Pindare et celle de son imitateur. Pindare, grec et païen, glorifie l'effort humain, la force humaine, l'orgueil humain. Cowley, en chrétien, développe le thème de l'humilité, de la faiblesse humaine devant Dieu.

42. Dryden, en 1680, égale son génie à celui du poète grec (*Preface to the Translation of Ovid's Epistles*, cité par KER. *Op. cit.*, p. 240). En 1685, 5 ans plus tard, lorsqu'il déplore la vogue des *Pindariques* et critique au nom du dogme néo-classique la rudesse du style et de la versification de Cowley, il rend hommage à son œuvre pindarique, écrivant : « En vérité, il l'a rapprochée (l'ode) de la perfection autant qu'il était possible en si peu de temps »

l'indéniable beauté de certains passages. Qu'il paraphrase la pensée de Manilius : « *nascentes morimur* », qu'il développe son thème favori de la liberté, qu'il célèbre l'œuvre de Hobbes ou celle de la Société Royale, les idées, riches de sens et nées d'une inspiration que l'on sent sincère, trouvent une expression digne d'elles. Citons, par exemple, la fin de l'ode à Brutus :

What joy can *humane things* to us afford,
 When we see perish thus by odde events,
 Ill men, and wretched *Accidents*,
 The best *Cause* and best *Man* that ever drew a *Sword* ?
 When we see
 The false *Octavius*, and wild *Antonie*,
 God-like *Brutus*, conquer *Thee* ?
 What can we say but thine own *Tragick Word*,
 That *Virtue*, which had worshipt been by thee
 As the most solid *Good* and greatest *Deitie*,
 By this fatal proof became
 An *Idol* only, and a *Name*.
 Hold, noble *Brutus* and restrain
 The bold voyce of thy generous *Disdain* :
 These mighty *Gulphs* are yet
 Too deep for all thy *Judgment* and thy *Wit*.
 The *Time's* set forth already which shall quell
 Stiff *Reason*, when it offers to *Rebell*,
 Which these great *Secrets* shall unseal,
 And new *Philosophies* reveal.
 A few years more, so soon hadst thou not dy'd,
 Would have confounded *Humane Virtues* pride,
 And shew'd thee a *God crucif'd* 43.

L'éclat n'exclut pas ici la profondeur; la pensée impose à la forme sa noblesse, Cowley s'élève à la grande poésie.

*
**

(*Sylvae*, 1685, cité KER. *Ibid.*, p. 267). Felton, dans sa *Dissertation on the Classics* (p. 268), proclame : « Mr. Cowley a merveilleusement réussi sa paraphrase de Pindare, mais son génie égalait celui de son modèle... » Notons encore que la critique de Congreve vise non les *Pindariques* de Cowley, mais celles de ses imitateurs (Cf. *Discourse on the Pindarique Ode*). Parmi les modernes, Courthope (*History of English Poetry*, vol. III, p. 344) le déclare digne de s'attaquer à Pindare.

43. Cf. aussi la strophe finale de l'ode à Hobbes, p. 190, la strophe 4 de l'ode *To the New-Year*, p. 208; les st. 3 et 4 de l'ode *The Muse*, p. 185...

Mais sa grandeur n'est pas celle de Pindare. Nous n'y retrouvons pas, pour nous servir des termes de Croiset, cette « idée poétique », cette « teinte fondamentale et prédominante » qui donne à l'ensemble l'unité lyrique, qu'elle soit exprimée ou non, qu'elle se fasse « tour à tour idée abstraite, ou image sensible, ou simple impression » 44. La caractéristique des odes de Cowley n'est pas, à nos yeux, le lyrisme, mais plutôt « l'idée oratoire », capable de donner naissance à une suite de déductions et de raisonnements. Les plus beaux passages sont des développements oratoires. Par leur ampleur, ils rappellent les longues phrases de Pindare, ils sont également chargés d'un flot d'images, mais, par leur construction, ils rappellent plutôt la période latine. La logique les domine, non la logique secrète et difficile de Pindare, mais celle qui s'exprime à l'aide des liaisons grammaticales dont Pindare se passe si aisément, celle de Cicéron 45. L'élévation de la pensée, la sincérité des sentiments, se traduisent chez Cowley par de l'éloquence. Pour reproduire la qualité maîtresse de Pindare, l'imagination, il fait appel à ce qui domine en lui, la raison. Il n'a pas à sa disposition le même instrument. Il réussit parfois à tirer du sien des sons analogues, mais la mélodie est différente. Même dans ses moments de plus complet succès, il ne mérite qu'imparfaitement le titre de Pindare anglais.

A tous les degrés, la différence entre les deux poètes s'affirme. Elle est particulièrement sensible au point de vue de la composition. Cowley, élevé dans le temple de la dialectique, est l'esclave des raisonnements rigoureusement enchaînés. Il suit naturellement la grande route de l'intelligence normale. Sans doute, il a consciencieusement essayé d'atteindre à l'obscurité pindarique, il a utilisé les procédés dont l'analyse lui révélait l'emploi constant chez Pindare. Ses débuts sont abrupts, procédant par exclamations, par apostrophes, par images soudaines, par énigmes même, comme dans l'ode *Destinie* où nous assistons à une surna-

44. CROISSET. *Op. cit.*, p. 329.

45. Cf. en particulier l'ode à la Bodléienne, st. 3, et st. 5, et aussi, dans l'ode à Harvey, la grande période de la strophe 3. Sur la logique subtile de la phrase pindarique, cf. CROISSET. *Histoire de la Littérature grecque*, p. 423.

turelle partie d'échecs 46. A l'intérieur de l'ode les transitions sont absentes, et l'idée procède par bonds, de strophe en strophe; mais ces bonds sont réglés, prévisibles. Très vite, la continuité de la pensée paraît sous la volonté de caprice de l'auteur. Le désordre, tout en surface, ne dissimule pas l'ordre essentiel 47. Il y a loin de la fougue pindarique à la sagesse raisonnable de Cowley. Prenons, par exemple, celle de ses odes qu'il définit lui-même comme « vraiment pindarique », l'ode sur la Résurrection :

Not Winds to Voyagers at Sea,
Nor Showers to Earth more necessary be,
(Heav'ens vital seed cast on the womb of Earth
To give the fruitful Year a Birth)
Then Verse to Virtue, which can do
The Midwives Office and the Nurses too;
It feeds it strongly, and it cloathes it gay,
And when it dyes, with comely pride
Embalms it, and erects a Pyramide
That will never decay
Till Heaven it self shall melt away,
And nought behind it stay.

Begin the Song, and strike the Living Lyre;
Lo how the Years to come, a numerous and well-fitted Quire,
All hand in hand do decently advance,
And to my Song with smooth and equal measures dance,
Whilst the dance lasts, how long so e're it be,
My Musicks voyce shall bear it companie.
Till all gentle Notes be drown'd
In the last Trumpets dreadful sound.
That to the Spheres themselves shall silence bring,
Untune the Universal String.
Then all the wide extended Sky,
And all th'harmonious Worlds on high,

46. Notons qu'il a bien soin, dans une note, d'expliquer cette « extravagante supposition », quoique la suite du poème l'éclaire suffisamment; et, à vrai dire, l'impression de mystère est suggérée plus encore par ses exclamations que par les images elles-mêmes. Cf. aussi le début de *The Muse*, p. 184, de *Life*, p. 209, et le faux enthousiasme initial de l'ode sur Drake, p. 411.

47. Cf. par exemple : *The Plagues of Egypt*, st. 3 et 5. Cf. son désir d'éclaircir les liaisons logiques : *Isaiah*, n. 1, p. 214; cf. la composition très soignée de l'ode à Brutus, où la première et la dernière strophe se répondent.

And *Virgils* sacred work shall dy.
And he himself shall see in one *Fire* shine
Rich *Natures* ancient *Troy*, though built by *Hands Divine*.

Whom *Thunders* dismal noise,
And all that *Prophets* and *Apostles* louder spake,
And all the *Creatures* plain *conspiring* voyce,
Could not whilst they *liv'd*, awake,
This mightier sound shall make
When *Dead* t'arise,

And open *Tombs* and open *Eyes*
To the long *Sluggards* of five thousand years.
This *mightier Sound* shall make its *Hearers Ears*.
Then shall the scatter'd *Atomes* crowding come

Back to their *Ancient Home*,
Some from *Birds*, from *Fishes* some,
Some from *Earth* and some from *Seas*,
Some from *Beasts*, and some from *Trees*.
Some descend from *Clouds* on high,
Some from *Metals* upwards fly,
And where th'*attending Soul*-naked, and shivering stands,
Meet, salute, and joy'n their hands.

As disperst Souldiers at the Trumpets call,
Hast to their Colours all.

*Unhappy most, like Tortur'd Men,
Their Joynts new set, to be new rackt agen.*

To *Mountains* they for *shelter* pray,
The *Mountains* shake, and run about no less *confus'd* then
[*They.*

Stop, stop, my *Muse*, allay thy vig'orous heat,
Kindled at a *Hint* so Great.
Hold thy *Pindarique Pegasus* closely in,
Which does to *rage* begin,
And this steep *Hill* would gallop up with violent course,
'Tis an unruly, and a *hard-Mouth'd Horse*,
Fierce, and unbroken yet,
Impatient of the *Spur* or *Bit*.

Now *prounces* stately, and anon *flies* o're the place,
Disdains the *servile Law* of any settled *pace*,
Conscious and proud of his own *natural force*.

'Twill no *unskilful Touch* endure,
But flings *Writer* and *Reader* too that *sits* not *sure*.

Sans doute, elle passe d'une idée à l'autre à la manière « enthousiaste » de Pindare, mais elle reste, malgré son délire apparent,

très ferme et logique de dessin. Après la première strophe, qui introduit le sujet religieux choisi pour thème en développant l'idée générale : la poésie doit se mettre au service de la vertu, nous voyons s'y dérouler pendant deux strophes la description, d'abord de la fin du monde et des spectacles d'épouvante qui l'accompagnent, puis du réveil général pour le Jugement Dernier, et la quatrième conclut par une autre idée générale : la définition de l'art pindarique tel qu'il vient d'être mis au service d'un thème religieux.

Si donc on peut parler d'audace pindarique chez Cowley, c'est ailleurs qu'il faut en chercher la trace. C'est à notre sens dans le domaine des images. Ici, en effet, il se meut dans la sphère purement poétique où ne l'enchaînent plus les exigences logiques de sa pensée, et il peut donner libre cours à la qualité qui, chez lui, se rapproche le plus de l'excès, la fantaisie intellectuelle. Il s'y abandonne. Ses odes sont un perpétuel jaillissement d'images, de métaphores, de comparaisons. Par leur variété, leur nouveauté, leur audace souvent heureuse, elles créent une atmosphère de richesse et d'étrangeté proche de celle où baignent les odes de Pindare 48.

A la vérité, Cowley est servi par les circonstances. La mode, et son œuvre antérieure, lui ont mis en main l'instrument le mieux fait pour reproduire avec bonheur la hardiesse pindarique : je veux dire la manière « métaphysique ». Cowley, qui a déjà fait, dans *The Mistress*, son apprentissage, applique ici ses procédés avec une audace extrême. La conception qu'il se fait du style de Pindare le libère des entraves auxquelles le soumet la tradition dans les autres genres de poésie. Les exagérations, les hardiesses les plus osées, deviennent pour lui des règles poétiques. Beaucoup des éloges et surtout des blâmes dont la critique accable les *Pindariques*, s'adressent en réalité au poète métaphysique, disciple de Donne, et non à l'imitateur de Pindare 49. Mais nous ne voulons ici juger sa tentative qu'en fonction de Pindare.

48. Cf. les images de la seconde partie de la première strophe, dans *Life and Fame* (p. 202), celles de la première st. de *The Resurrection* (p. 182), et celles de la dernière st. de *The Muse* (p. 186).

49. Cf. par exemple les critiques de *The Edinburgh Review*, vol. V, p. 59, de la *Quarterly Review*, vol. V, p. 444, de Gifford, *The Works of Ben Jonson*, p. 8, de Hallam, *Introduction to the Literature of Europe*, p. 494...

Sur ce point même, nous constatons encore entre les deux poètes un parallélisme plutôt qu'une identité. L'imagination de Pindare se meut au milieu d'un monde de formes poétiques qui naissent spontanément. Celle de Cowley ne crée pas, à proprement parler, elle n'anime pas. Elle rassemble patiemment, habilement ses matériaux. Elle n'est pas inspirée par un enthousiasme visionnaire, mais elle est alimentée par ce que le XVII^e siècle appelait l'esprit, « wit », c'est-à-dire la faculté d'analyse qui découvre les rapports cachés des choses. Ce que Pindare fait par intuition, Cowley le construit à l'aide d'un raisonnement subtil. Aussi ses images, même les plus hardies et les plus neuves, diffèrent-elles essentiellement de celles de Pindare. Elles trahissent la recherche d'un esprit appliqué, la préméditation dans l'audace ⁵⁰. Les odes de Cowley ne nous font pas penser à un torrent impétueux, pour reprendre l'image dont nous l'avons vu lui-même, après Horace, caractériser le génie de Pindare, mais plutôt à un de ces torrents en miniature dont le XVIII^e siècle ornait si volontiers ses jardins; c'est la même impétuosité de commande, à travers les rochers disposés avec art, ce sont les mêmes cascades et les mêmes jaillissements voulus, les mêmes méandres savamment combinés; et partout la victoire de l'art sur la nature, de l'effort sur la spontanéité.

Au reste, l'effort de Cowley n'est pas toujours couronné de succès. Il ne découvre des images vraiment belles qu'au prix de nombreux échecs. S'il peut s'élever parfois au niveau de Pindare, il ne sait pas s'y maintenir. Il s'essouffle vite; ses images, d'étranges deviennent incohérentes, de hardies, ridicules. Comme dans toute la poésie « métaphysique », le grotesque chez lui côtoie le sublime, il en est pour ainsi dire la contrepartie fatale ⁵¹.

50. Cf. par exemple l'image continuée pendant vingt vers de la poursuite de la nymphe Nature par Harvey : belle, mais plus ingénieuse qu'inspirée (p. 416); cf. aussi le commerce de la gloire (*On the Death of Mrs. K. Philips*, st. 3, v. 10, p. 442); Bacon luttant contre l'Autorité (*To the Royal Society*, st. 3, p. 449); le gouffre du Temps (*The Muse*, st. 3, les six premiers vers, p. 185); cf. les métaphores successives dont Cowley salue la bibliothèque d'Oxford : Panthéon de la science, Arche de Noé, arbre du Savoir, Paradis des Muses, banque du passé, voie lactée des génies... (p. 409); la suite de métaphores astronomiques sur Cromwell (ode sur la Restauration, st. 10, p. 426); les métaphores sur le présent (*The Muse*, st. 4, p. 186).

51. Cf. l'invention laborieuse de l'allégorie au début de *The Muse* (p. 184); et dans la st. 2, la ridicule inversion des oiseaux nageant et des poissons



Cowley lui-même n'a-t-il pas obscurément senti qu'il faisait l'ausse route en pindarisant avec tant d'intransigeance? Il semble qu'on perçoive dans ses dernières odes une atténuation de sa rigueur première. Certaines pièces du recueil : *Verses Written upon severall Occasions*, comme l'ode *To the Royal Society*, et surtout les odes publiées avec les Essais : *Upon Liberty* et *The Garden*, manifestent une évolution vers une formule moins ambitieuse, mieux adaptée à son génie. Elles n'ont presque plus rien de pindarique au sens strict du mot, en dehors de l'emploi de strophes irrégulières et du vers libre. Les audaces y sont tempérées, la logique y est respectée. La pensée s'y exprime non pas simplement — la simplicité n'a jamais été recherchée en vers par Cowley —, mais sans extravagance, sans obscurité ni délire. L'élévation de ton de l'ode pindarique subsiste, mais elle s'est dépouillée de la tension pénible qui gâte les meilleures odes du recueil de 1656. C'est qu'elle naît maintenant de sa sincérité, et non de ses intentions d'artiste. Nous ne le sentons plus se guinder dans une attitude qui ne lui est pas naturelle. Il atteint sans effort à la noblesse qui lui est propre, une noblesse sans morgue et presque familière, plus proche de celle d'Horace que de celle de Pindare. Ces odes sont les moins pindariques qu'il ait écrites, et les meilleures. Peut-être, si la mort ne l'avait pas arrêté en pleine maturité, nous eût-il donné, sous l'inspiration d'Horace, une formule nouvelle de l'ode, qui nous eût permis de considérer ses premiers efforts dans ce genre comme une erreur passagère, la rançon de sa découverte de Pindare.

Ce retour vers Horace, après son aventureuse incursion au domaine pindarique, ne saurait d'ailleurs nous étonner beaucoup. Horace a été, toute sa vie durant, son véritable maître. A Westminster, il l'avait pris pour modèle dans ses premiers essais de lyrisme, les six odes du recueil *Sylva* en apportent la preuve⁵². Parvenu à la maturité, dans le calme de Barn-Elms ou de Chert-

volant (p. 185); (même procédé dans *The Extasie*, st. 7, v. 4, p. 205). Cf. l'explication grotesque des larmes de crocodile (*Plagues of Egypt*, st. 5, v. 8-10, p. 221); la conclusion précieuse de l'ode sur la Passion (p. 403). Nous reviendrons sur ces excès quand nous étudierons le style poétique de Cowley.

52. Ce sont des exercices de versification sans grande valeur littéraire, bien

sey, c'est encore Horace qui domine sa pensée (nous le verrons bientôt à propos des *Essais*, c'est lui qui le ramène vers une forme d'art moins excessive, et commence à le libérer de Pindare. Mais nous ne voyons là qu'un timide début d'évolution que la mort vient interrompre, et à nos yeux, ses odes pindariques les plus caractéristiques demeurent forcément celles du recueil de 1656.

III

De ces odes, nous sommes fatalement amenés à répéter ce que nous disions sur la *Davidéide*. Elles constituent, dans l'œuvre de Cowley, une erreur. Issues d'un état d'esprit très voisin, les odes et l'épopée se sont heurtées à des difficultés analogues, et leur succès est restreint par des faiblesses du même ordre. La tentative est malheureuse, à la fois pour le modèle qui reparaît déformé, diminué, et pour Cowley lui-même qui, en voulant se hausser au niveau de Pindare, fait violence à sa vraie nature.

N'était-elle pas, à priori, vouée à l'échec? Comment, par une imitation réfléchie, regorgeant d'intentions, Cowley aurait-il pu reproduire l'esprit et l'atmosphère d'une œuvre qui, de son propre aveu, se résume toute dans le mot « enthousiasme »? Pour y réussir, il eût fallu à Cowley un génie de l'essence de Pindare. Or, le génie de Cowley en est presque l'antithèse. Pour lui plus encore que pour d'autres, Pindare devait rester « l'inimitable », et il est étrange que cet homme qui se connaissait si bien se soit laissé entraîner par son ambition, par on ne sait quelle illusion, dans cette aventure où il était d'avance vaincu.

Non que son œuvre soit médiocre : ce n'est pas un défaut que l'on puisse reprocher à Cowley. Sa poésie peut mériter le blâme ou l'éloge, elle n'est jamais indifférente. Ses odes sont par instants d'une lecture bien pénible; elles rebutent par leur forme étrange, parfois monstrueuse, mais elles n'ennuient pas. Elles harassent et captivent en même temps. Mais, malgré leur valeur littéraire, el-

qu'ils ne soient pas aussi dépourvus de mérite que le voudrait E. Gosse (*French Profiles*, p. 347). Ils nous intéressent surtout en ce qu'ils révèlent par leur sujet la profonde influence d'Horace.

les ont surtout pour nous aujourd'hui une valeur historique. Leur influence fut énorme. Cowley, tout en ayant conscience d'avoir mis au service de ses compatriotes un mode nouveau d'expression, aurait été assurément surpris par la faveur dont l'ode, telle qu'il l'a définie, a joui après sa mort. Jusqu'à la fin du siècle et pendant le premier tiers du XVIII^e, nul ne s'est cru poète tant qu'il n'avait pas pindarisé, et, par sa faute, la poésie anglaise s'est trouvée encombrée d'une foule d'œuvres étranges que Congreve a pu accuser avec raison d'être « un monceau de pensées désordonnées et incohérentes, exprimées en un amas de strophes irrégulières, elles-mêmes fouillis de vers et de rimes disproportionnés, hésitants et tourmentés » 53.

Mais l'origine de cette vogue nous paraît plus instructive encore que son histoire. Comment un genre si complexe et si difficile a-t-il connu une telle fortune auprès de plusieurs générations de poètes et de lecteurs, et comment l'idée en a-t-elle germé d'abord dans l'esprit de Cowley? Les deux questions sont évidemment connexes. Cowley, créateur des odes pindariques, nous apparaît une fois de plus comme l'interprète de son temps. Il a perçu un désir général, trop vague pour se formuler, et il lui a donné l'expression concrète qui lui manquait. Son succès prouve à l'évidence l'existence de ce besoin des esprits de l'époque : besoin de liberté. L'ode pindarique représente en fait pour Cowley un moyen d'affranchir la poésie de ses entraves, toutes ses définitions du pindarisme le prouvent. Et ces entraves, nous les connaissons par son œuvre antérieure. Dans la plupart de ses poèmes, dans la *Davidéide* surtout, il a employé le distique héroïque. Avec *The Mistress*, il a épuisé la gamme des combinaisons strophiques et des assemblages de rimes. Il semble raisonnable d'admettre, comme le veut le professeur Saintsbury 54, que ses odes expriment une réaction contre les mètres traditionnels, contre la monotonie du distique d'une part, de l'autre contre la contrainte des rimes et des strophes. Cowley ne propose-t-il pas comme règle unique, la règle du « furor poeticus », l'obligation de se fier à l'inspiration sur tous les points?

53. W. CONGREVE. *A Discourse on the Pindarique Ode* (Works, éd. 1710, vol. III, p. 1074.

54. SAINTSBURY. *A History of English Prosody*, vol. II, p. 338.

Nous pouvons considérer dès lors sa tentative comme un dernier sursaut de l'esprit de la Renaissance anglaise, une dernière manifestation de l'exubérance romantique, une protestation implicite contre le classicisme naissant, cet « âge de la prose et du bon sens » qu'inauguraient Waller, Denham, Davenant, et en un sens, Cowley lui-même. Nous pouvons voir dans la faveur dont ces odes continuent de jouir jusque dans le XVIII^e siècle une des preuves de la survivance tenace du romantisme en pleine période néo-classique.

Mais en même temps, cette anarchie systématique de l'ode est l'annonce des temps nouveaux. Elle sonne le glas du passé, et, en rejetant les règles léguées par celui-ci, elle rejette du même coup sa conception de la poésie, elle fait place nette et prépare le terrain pour les règles nouvelles que l'avenir va édifier. De ceci, Cowley n'avait assurément pas conscience. Son œuvre pindarique le montre tourné vers le passé, et fait de lui un des derniers représentants de l'esprit élisabéthain : c'est sans le vouloir qu'il a fait figure de précurseur.

CHAPITRE III

LE LYRISME

b) Le Lyrisme amoureux : *The Mistress*

I

Dans la *Davidéide* et dans les *Odes pindariques*, Cowley se montre désireux d'ouvrir des voies nouvelles. *The Mistress*, son recueil de vers d'amour, révèle une intention contraire. Le poète ne veut y prendre aucune initiative. Il se cantonne résolument dans la tradition, et se prépare à grossir d'une unité la longue théorie des poètes qui, à la suite de Pétrarque, chantent les tortures délicieuses de l'amour.

Aussi n'avons-nous pas à rechercher les origines de l'œuvre, comme nous l'avons fait pour la *Davidéide* et les *Odes pindariques*. Ici les précurseurs, en Angleterre même, sont légion.

Sans remonter jusqu'à Wyatt et Surrey¹, ni même jusqu'à Spenser, Sidney ou Shakespeare, ou aux autres sonnettistes élisabéthains comme S. Daniel ou Drayton², Cowley trouvait d'illustres modèles parmi ses prédécesseurs immédiats et parmi ses contemporains. En premier lieu, les poèmes de Donne, mais aussi ceux de Randolph, son aîné à Trinity College, de Carew, de Habbington, d'autres encore³. En 1645, paraît le recueil de Waller en l'honneur de Sacharissa, et Cowley rêve de l'égaler.

I'll fix thy title next in fame
To *Sacharissas* well-sung name.

1. *Songes and Sonnettes* written by the Right Honorable Lorde Henry Howard, late Earle of Surrey (Sir Thomas Wyate the elder, and others), London..., 1557.

2. SPENSER. *Astrophel and Stella*; SIDNEY. *Amoretti*; SHAKESPEARE. *Sonnets*...; S. DANIEL. *Delia*; DRAYTON. *Idea*. Cf. aussi T. WATSON. *Ekatompathia*; CONSTABLE. *Diana*; T. LODGE. *Phillis*; W. PERCY. *Coelia*; H. WILLOUGHBY. *Avisa*; Zepheria; J. C... *Alcilia*; B. GRIFFIN. *Fidessa*; R. LINCHE. *Diella*; W. BROWNE. *Coelia*, etc... Sans parler des auteurs de chansons d'amour, au premier rang desquels nous trouvons CAMPION. *Songs and Masques*.

3. Cf. par exemple les poèmes de Glaphorne ou de F. Beaumont.

déclare-t-il à sa maîtresse ⁴. Les années 1646 et 1647 sont particulièrement fertiles en recueils amoureux ⁵, et les *Hespérides* datent de 1648. En écrivant *The Mistress*, Cowley ne fait donc que suivre la mode.

Qu'il sacrifie à cette idole, le contenu même du livre va le prouver amplement. Mais il prend par surcroît bien soin, dans sa préface, de nous éclairer sur la nature de ses intentions. A ses yeux, un poète n'est digne de ce nom que lorsqu'il a composé des vers d'amour. A ce prix seulement, il peut pénétrer dans l'illustre confrérie : « Car c'est un fait que les poètes n'obtiennent guère la franchise de leur corporation sans payer quelques redevances à l'Amour, et sans s'obliger à lui être fidèle... » ⁶. Cette profession de foi indique dès l'abord le caractère factice du recueil : c'est une œuvre voulue, que ne motive aucun élan intérieur.

Nous le comprenons mieux encore quand nous voyons Cowley revendiquer le droit à l'impersonnalité. Le poète, affirme-t-il, peut peindre l'amour sans être amoureux, ou, en tous cas, sans décrire fidèlement ses sentiments. Il ne bâtit pas forcément sur des souvenirs. « Il peut être en pratique et par nature philosophe, voire stoïcien, et cependant parler quelquefois avec la douceur d'une Sapho amoureuse » ⁷. Nous voici prévenus. Ne cherchons pas dans son livre le roman de sa vie. Il ne se mettra pas en scène. Son amant sera l'amant-type, sa maîtresse ne sera pas plus réelle. Il affecte, d'ailleurs, de ne pas nous la rendre familière : ne nous laisse-t-il pas ignorer jusqu'à son nom ⁸ ? Il va chanter l'amour en général, et s'il puise dans sa propre expérience la matière de ses chants, il n'en laisse rien paraître. Ces poèmes d'amour présentent donc cette particularité singulière de n'être pas personnels. Dans le genre lyrique par excellence, Cowley semble, à priori, exclure le lyrisme.

4. *The Given Love*, st. 9, p. 70.

5. Notons ceux de J. Hall, G. Daniel, H. Vaughan (*Amoret*), de J. Suckling (*Fragmenta Aurea*), de J. Shirley, en 1646, et en 1647 ceux de T. Stanley et de R. Baron (*The Cyprian Academy*).

6. *Préface* au volume de 1656, p. 10.

7. *Ibid.*

8. Il déclare bien que c'est par respect qu'il ne veut pas prononcer ce nom, mais c'est sans nul doute une boutade, l'occasion d'un « conceit » (*Her Name*, st. 1, p. 135).

Mais, cette attitude, paradoxale pour nous, ne l'était pas pour ses contemporains. Sans doute, beaucoup de poètes chantent alors des femmes réellement aimées, et on a pu identifier parfois l'objet de leur flamme ^{8 bis}, mais beaucoup d'autres paraissent célébrer une maîtresse idéale, créée de toutes pièces par leur imagination. Certains le déclarent ouvertement ⁹. La franchise savoureuse de Herrick fait entendre, dans ce milieu du XVII^e siècle, une note presque unique, et la sincérité de son goût du plaisir détonne dans le concert mièvre et factice des disciples de Pétrarque.

Car tous, Habington et Waller, comme Cowley, pétrarquisent avec plus ou moins de bonheur. Ils veulent exalter la beauté de leur dame comme le poète italien avait loué sa Laure, avec les mêmes raffinements et la même préciosité élégante. Mais ils ignorent la passion qui l'animait, son spiritualisme ardent, et ne retiennent que des procédés de style, l'enveloppe. La poésie d'amour devient entre leurs mains un jeu d'esprit subtil, impersonnel, d'où la sincérité paraît absente. Il y a, chez eux, un parti-pris de généralisation, un refus systématique d'étaler leurs sentiments que dicte une pudeur dont nous sommes aujourd'hui bien déshabitués. La sincérité même revêt les allures de l'insincérité ¹⁰. Il se peut donc fort bien que *The Mistress* représente l'histoire véritable d'un amour de Cowley. Il lui arrivera, plus tard, de faire allusion au temps où il était amoureux ¹¹. Mais la réalité possible de l'aventure s'efface derrière une convention impersonnelle.

Dès lors, que Cowley ait réellement aimé ou non, peu importe.

8 bis. Nous savons, par exemple, que Sidney s'adressait à Lady Devereux, Spenser à Elizabeth Boyle, Habington à sa future femme, Waller à Lady Dorothy Sidney.

9. Ainsi T. Watson, dans la préface à son *Ekatompathia, or, Passionate Century of Love*, explique qu'il imagine ses souffrances et que les endroits passionnés sont rendus pathétiques par l'art (éd. Arber, p. 27). La maîtresse d'un héros Arcadien de G. Wither s'intitule « Faire-Virtue », et l'imprimeur prévient le lecteur qu'il ne sait si l'auteur a mis en scène une femme ou une abstraction (éd. F. Sidgwick, II, p. 5).

L'auteur inconnu d'un recueil de sonnets adressés à Licia affirme, comme Cowley, qu'il ne faut pas juger de ses sentiments par le ton qu'il adopte, et il ajoute, parlant de sa maîtresse : « It may be shee is Learnings image... it may bee my conceit and portende nothing... » (*Licia...*, 1593).

10. Le comble de l'artificiel est atteint par H. Constable (*Diana*, 1592) qui divise ses sonnets en trois parties, traitant chacune de trois sujets, qui sont exposés en sept sonnets.

11. Cf. le poème à Lord Broghill, I, p. 407; et *Of Greatness*, II, p. 429.

Lui-même, dès sa première poésie, nous livre en quelque sorte la clé du recueil :

I'Have often wisht to love; what shall I do ?
 Me still the *cruel Boy* does spare;
 And I a double task must bear,
 First to woo *him*, and then a *Mistress* too.
 Come at last and strike for shame,
 If thou art anything beside a name.

Et il prend soin de nous prévenir :

If she be coy, and scorn my noble fire,
 If her chill heart I cannot move,
 Why I'll enjoy the very *Love*,
 And make a *Mistress* of my own *Desire* 12.

Ce n'est pas son histoire qu'il raconte, mais l'universelle, l'éternelle histoire d'amour. Sur la trame ténue d'une intrigue, nous allons le voir broder de fines analyses du sentiment amoureux, et placer ses personnages, simples marionnettes, dans des attitudes choisies où il pourra les étudier à loisir. Parfois même, il jugera inutile de les mettre en scène, et il méditera en personne sur les divers problèmes à résoudre. Ne demande-t-il pas à « creuser la mine d'amour » 13 ? Suivons le dans sa quête du minéral précieux.

II

Ses recherches lui sont imposées d'avance. Il doit travailler de concert avec ses confrères, les amoristes, et répondre aux mêmes questions. Leurs sujets sont aussi les siens.

Mais sur cette matière commune, il édifiera son œuvre personnelle. Il va s'efforcer d'éclipser ses rivaux, ou ses devanciers, par

12. *The Request*, st. I, p. 65; st. 3, p. 66. Cf. aussi *The Dissembler*, p. 132 et *The Heart Fled again*, p. 105, st. 5. Dans *The Dissembler*, nous trouvons l'aveu :

Unhurt, untoucht did I complain,
 And terrified all others with the pain... (st. 1).
Darts, and Wounds, and Flame, and Heat,
 I nam'd but for the *Rhime*, or the *Conceit*... (st. 3).

13. *The Thraldome*, st. 5, p. 68.

l'ingéniosité de ses développements et le charme de son style. C'est en ceci que réside son originalité. Il n'en a pas cherché d'autre.

*
**

L'intrigue de *The Mistress* se réduit à très peu de chose. Le poète aime une grande dame, fort au-dessus de lui par le rang et par la fortune¹⁴. Il a de dangereux rivaux, plus nobles et plus riches que lui. Par surcroît, la famille de sa « dame » lui est hostile¹⁵. Un autre obstacle, plus grave encore, se dresse devant lui : la froideur de sa belle. Elle se montre si cruelle qu'après trois ans d'attente vaine, il renonce sagement à sa chimère¹⁶.

Les autres pièces (soixante-dix-neuf sur quatre-vingt-quatre), ont un caractère d'objectivité parfaite. Dégagés de tous liens terrestres et presque de toutes particularités physiques, les héros du recueil se meuvent, pourrait-on dire, dans l'absolu. Leurs attitudes, leurs sentiments, sont étudiés « sub specie aeternitatis ». Nous n'avons plus sous les yeux des individus, mais des types, et nous oublions vite l'ébauche d'intrigue par laquelle l'auteur semble avoir voulu les doter d'une existence réelle.

« Elle » nous apparaît lointaine, belle plus qu'on ne saurait dire, volage par nature, inaccessible à la pitié :

Love in her Sunny Eyes does basking play;
Love walks the pleasant Mazes of her Hair;
Love does on both her Lips for ever stray;
 And sows and reaps a thousand Kisses there.
 In all her outward parts *Love's* always seen;
 But, oh, He never went within.
 Within *Love's* fort, his greatest foes abide,
 Malice, Inconstancy, and Pride.
 So the Earths face, Trees, Herbs, and Flowers do dress,
 With other beauties numberless :
 But at the Center, *Darkness* is, and *Hell*;
 There wicked *Spirits*, and there the *Damned* dwell¹⁷.

14. *The Discovery*, p. 98.

15. *The Given Love*, p. 68; *The Rich Rival*, p. 108; *Impossibilities*, p. 130.

16. *Love given over*, p. 151.

17. *The Change*, p. 76. Sur sa beauté, cf. *The Spring*, p. 70, *Clad all in white*, p. 77; sur son inconstance, cf. *Leaving me, and then loving many*, p. 78, *Called inconstant*, p. 103; sur son insensibilité : *The Vain Love*, p. 81, *The Long Life*, p. 93, *The Given Heart*, p. 100, *The Prophet*, p. 101, *Eccho*, p. 107, *Weeping*, p. 136, *Her Unbelief*, p. 141, *Bathing*, p. 150.

Lui souffre de cette beauté qui l'enchaîne, de cette froideur et de cette inconstance qui le désespèrent. Près d'elle, il est son esclave, loin d'elle ses tourments redoublent 18. Lorsqu'il la voit, il est frappé de la foudre :

I Came, I Saw, and was *undone*;
Lightning did through my bones and marrow run;
 A *pointed pain* pierc'd deep my heart;
 A swift, cold trembling seiz'd on every part;
 My head turn'd round, nor could it bear
 The *Poison* that was enter'd there 19.

La passion le dévore, et l'obsède nuit et jour :

Thou robst my *Days* of bus'ness and delights,
 Of sleep thou robst my *Nights*;
 Ah ! lovely *Thief* what wilt thou do ?
 What ? rob me of *Heaven* too ?
 Thou even my *prayers* dost steal from me.
 And I, with wild *Idolatry*,
 Begin, to *God*, and end them all, to *Thee* 20.

Il lui arrive cependant de s'impatienter de ses rigueurs. Il cherche à se libérer de ses chaînes, il devient cynique et railleur :

For Heavens sake, what d'you mean to do ?
Keep me or *let me go*, one of the two;
Youth and *warm hours* let me not idely lose,
 The *little Time* that Love does choose... 21.

Il se rit de la femme et blasphème la beauté :

Or I'm a very *Dunce*, or *Womankind*
 Is a most unintelligible thing :
 I can no *Sense*, nor no *Contexture* find,
 Nor their loose parts to *Method* bring,
 I know not what the *Learn'd* may see,
 But they're strange *Hebrew things* to Me... 22.

18. *The Thralldome*, p. 67, *The Passions*, p. 85, *The Thief*, p. 89, *Sleep*, p. 115, *The Heart fled again*, p. 105, *The Usurpation*, p. 127, *The Cure*, p. 139, *The Incurable*, p. 143, sur son esclavage. Sur l'absence : *The Parting*, p. 117, *My Picture*, p. 118, *The Distance*, p. 121, *Looking on, and discoursing with his Mistress*, p. 123, *The Separation*, p. 140, etc...

19. *The Thralldome*, st. 1, p. 67.

20. *The Thief*, p. 89. Cf. aussi *The Incurable*, p. 143, et *The Passions*, p. 85.

21. *Resolved to be beloved* (2), p. 97.

22. *Womens Superstition*, p. 106, st. 1. Cf. encore dans la veine cynique, *Not Fair*, p. 74, *The Resolution*, p. 102, *The Welcome*, p. 103, *Beauty*, p. 116, *Honour*, p. 144.

Mais, bien vite, il retombe dans son habituelle posture d'amant soumis et torturé. Son cœur est un volcan, et Vulcain y a placé sa forge; il brûle; il saigne de mille blessures; tel est son état normal 23. Et voici les seuls aliments qu'il désire :

On a *Sigh* of Pity I a year can live,
 One *Tear* will keep me twenty at least,
 Fifty a gentle *Look* will give;
 An hundred years on one *kind word* I'll feast :
 A thousand more will added be,
 If you an *Inclination* have for me;
 And all beyond is vast *Eternity* 24.

La note dominante est la mélancolie. L'amant prend volontiers des poses désespérées, et c'est sa détresse qu'il clame avec le plus de complaisance :

Beneath this gloomy shade,
 By Nature only for my sorrows made,
 I'll spend this *voyce* in crys,
 In tears I'll waste these *eyes*
 By *Love* so vainly fed;
 So *Lust* of old the *Deluge* punished.
 Ah *wretched youth* ! said I,
 Ah *wretched youth* ! twice did I sadly cry :
 Ah *wretched youth* ! the fields and floods reply 25.

Peut-être Cowley se souvient-il de ses propres tourments? Peut-être, s'il invente, trouve-t-il plus facile d'imaginer des espérances ou des désespoirs, que de décrire des jouissances jamais éprouvées ? Mais la raison déterminante de son choix est, à coup sûr, d'ordre plus général : il obéit à la tradition pétrarquiste. C'est

23. Cf. *Written in Juice of Lemmon*, p. 72, *My Heart discovered*, p. 79, *The Soul*, p. 82, *My Dyet*, p. 89, *All-over Love*, p. 90, *Love and Life*, p. 91, *The Bargain*, p. 92, *Counsel*, p. 94, etc...

24. *My Dyet*, p. 89, st. 3.

25. *The Despair*, st. 1, p. 86. Aussi pensons-nous parfois, en lisant Cowley, à la satire de Boileau contre ces « vains auteurs » :

« Qui s'affligent par art, et, fous de sens rassis,
 S'érigent pour rimer, en amoureux transis :
 Leurs transports les plus doux ne sont que phrases vaines.
 Ils ne savent jamais que se charger de chaînes;
 Que bénir leur martyre, adorer leur prison,
 Et faire quereller les sens et la raison... »

(*Art Poétique*, ch. II).

elle qui l'invite à faire de l'amour une longue patience pour l'amant qui clame aux échos sa torture, tandis que l'aimée reste superbement indifférente aux maux dont elle est responsable. L'amant-martyr, la maîtresse cruelle, sont les poncifs obligatoires de la poésie amoureuse de l'époque. Tous les prédécesseurs et les contemporains de Cowley, sauf Donne le révolutionnaire, sont, à tour de rôle, passés sous les fourches caudines de cette convention 26.

Véritables lieux communs aussi les incidents dont le poète essaye de rompre la monotonie de tant de plaintes et de tant de rigueurs : la scène du bain, la crise de larmes, les séparations, les rivaux, les querelles, les dialogues, les lettres, l'écho qu'on interroge, le portrait qu'on laisse à l'aimée en partant, l'arbre sur lequel on grave son nom, autant de thèmes que Cowley se devait de traiter, pour se conformer au goût du jour 27. Les changements brusques d'humeur, le passage de l'adoration au cynisme et à la

26. Parmi la foule des exemples qui s'offrent à nous, citons : sur les attitudes de l'amant, sa souffrance résignée, cette humilité qui fait de lui un prisonnier volontaire : Carew. *The willing prisoner to his Mistress*; S. Daniel. *Delia*, sonnets 15, 27, 33; H. Constable, *Diana*, décade 7, sonnet 6; T. Watson. *The Teares of Fancie*, sonnet 23. et *The Ekatompathia*, sonnet 1; Willoughby. *Avisa*, sonnet 44; Griffin. *Fidessa*, sonnet 59; J. Davies, sonnet 79; Lovelace. *Lucasta : Night*.

Il se plaint de ses tortures tout en les chérissant, nous disent : T. Watson. *Ekatompathia*, sonnets 66, 71, 93; Constable, sonnets 104, 117, 118, 119, 131, 145; S. Daniel, sonnets 35, 46, 59, 60; N. Breton. *A dolorous Discourse of one that was bewitched by Love*; Drayton. *Idea*, sonnet 50; Lodge. *Phillis*, sonnets 10, 37; Lord Herbert of Cherbury, *Tears, flow no more...*; Stanley. *Song* (édition L. J. Quiney, 1907, p. 42).

Il est inlassablement fidèle : Constable, décade 2, sonnet 1; S. Daniel, sonnet 53; Drayton, sonnet 60; Habington. *Castara : To Castara, being debarr'd of her presence...*

Quant à l'aimée, tous louent sa beauté : Campion. *First book of Ayres*, 2d part, n° 2, 2d book n° 20, 4th book n° 7; Lodge. *Phillis*, sonnets 13, 33; J. Davies. *Wittes Pilgrimage*, sonnets 1, 2, 3, 37, 39...; Shirley. *Song* (éd. Dyce, p. 411); Stanley. *Song* (p. 28); Carew. *Song* (éd. Ebsworth, p. 30). *The Comparison, Loves Complement, The Hue and Cry, In praise of His Mistress...* Tous déplorent également sa chasteté, sa cruauté : Campion, 3rd book n° 10; S. Daniel, sonnets 17, 21, 23, 24, 26, 28, 61; J. Davies, sonnets 33, 44, 48...; Stanley, *The cold Kiss...*; Lovelace. *Calling Lucasta from her Retirement...*

27. *Bathing*, p. 150; *Weeping*, p. 136; *The Parting*, p. 117; *The Separation*, p. 140; *The Rich Rival*, p. 108; *Leaving me and then Loving many*, p. 78; *Called Inconstant*, p. 103; *The Waiting-maid*, p. 138; *Dialogue*, p. 147; *Written in Juice of Lemmon*, p. 72; *Eccho*, p. 107; *My Picture*, p. 118; *The Tree*, p. 140.

On trouve des exemples de dialogues dans S. Godolphin. *A dialogue between*

désinvolture chez l'un, et chez l'autre les preuves inattendues de constance et d'amour ne sont pas moins courants ²⁸.

Quant aux analyses de philosophie amoureuse qui parsèment le recueil, elles nous rappellent le caractère mondain et artificiel du lyrisme érotique de l'époque. Nous y retrouvons l'atmosphère de la cour d'Angleterre où Henriette-Marie avait mis à la mode les raffinements de la galanterie française. Nous croyons entendre, dans ces discussions théoriques, un écho des controverses galantes auxquelles se livraient les beaux esprits de l'entourage de la reine. C'est ainsi que Cowley traite successivement les thèmes éternels de la mystique amoureuse : la nature de la Beauté, de la Constance, de l'Espoir ²⁹, et surtout des rapports entre sexes.

Cette dernière question revêt, aux yeux de la génération de Cowley, une importance spéciale, car la reine s'y intéresse vivement. La tradition poétique établie depuis Pétrarque y gagne un renouveau de vie sous le nom d'amour platonique. Quelle place doit-on laisser dans l'amour à l'attraction sexuelle? Aucune, déclarent les platonistes, car l'amour humain diffère précisément de celui des animaux par sa spiritualité, et n'est pas le grossier désir

a Lover and his Mistress; R. Heath. *Dialogue between Silvio and Mirtillo*; Habington. *A Dialogue between Hope and Fear*, *A Dialogue between Araphill and Castara*, *A Dialogue between Night and Araphill*; Stanley. *The Exchange*; Donne. *A Dialogue between Sir Henry Wotton and Mr. Donne*; Marvell. *A Dialogue between the Soul and Body*, *A Dialogue between the Resolved Soul and created Pleasure*; Herrick. *Dialogue between himself and Mistress Eliza Wheeler*, *Dialogue between Horace and Lydia*...

Appels à l'écho : W. Smith. *Chloris*, sonnet 22; Watson. *Ekatompathia*, sonnet 25, *Tears of Fancie*, sonnet 29; Wither, p. 107; Lodge, p. 26; Lord Herbert of Cherbury. *Echo to a Rock*, *Echo in a Church*...

28. Lorsqu'il se proclame inconstant (*The Inconstant*, p. 133, *Inconstancy*, p. 74), Cowley marche sur les traces de F. Beaumont, de Brome, de Stanley, de Suckling. Quand il accuse de laideur celle qu'il aime (*Not Fair*, p. 74), il se rencontre avec Brome, T. Jordan, Lovelace. Il obéit à la tradition quand il décide de se libérer du joug féminin (*The Resolution*, p. 102), ou se réjouit de ne plus aimer (*The Welcome*, p. 103), autant que Aytoun, Heath, Brome, Carew, Donne; et quand il proteste contre les obstacles qu'Elle lui oppose : virginité, honneur (*Maidenhead*, p. 129, *Honour*, p. 144), autant que Randolph, Carew, Suckling.

C'est sans doute aussi pour se conformer à l'usage que, dans son recueil si chaste dans l'ensemble, il introduit une note sensuelle avec *The Injoyment* (p. 114), comme Campion, Catwright, Suckling, Lovelace et surtout Carew.

29. *Beauty*, p. 116, *The Inconstant*, p. 133, *The Constant*, p. 134, *Inconstancy*, p. 74, *Called Inconstant*, p. 103, *For Hope*, p. 110, *Against Hope*, p. 109.

physique, mais une contemplation désintéressée de la Beauté par l'esprit. L'âme trouve dans son union avec une autre âme d'ineffables jouissances. Au théâtre, Davenant expose la nouvelle conception dans son masque : *The Temple of Love*, et la reine lui fait l'honneur significatif d'y tenir un rôle ³⁰. Dans le lyrisme, la doctrine trouve des adeptes enthousiastes, comme Habington, Lord Herbert of Cherbury, Henry Vaughan, qui goûtent l'enivrement de la passion éthérée ³¹.

Mais ce qui, chez les sonnettistes élisabéthains était un rêve, un élan mystique, selon Platon ³², devient pour beaucoup de beaux-esprits et de poètes des environs de 1640, une aspiration infiniment plus terre à terre. Le platonisme représente, pour eux, la nouvelle manière d'aimer, la tactique à la mode, assurée de réussir auprès des belles ³³. Plus raffinée, elle dissimule le désir, et l'attise au lieu de le diminuer. Elle sert ainsi, hypocritement, la cause de l'immoralité. Des critiques modernes l'ont noté ³⁴, mais les contemporains s'en apercevaient déjà ³⁵, et certains ne se sont pas fait faute de condamner ce mensonge et de le tourner en ridicule ³⁶.

30. Cf. HARRISON. *Platonism in English Poetry*, p. 155.

31. Habington est le modèle des platonistes. Cf. par exemple : *To Castara, inquiring why he loved her; To the World, the perfection of Love; To Castara, the reward of innocent Love; To Castara, upon an embrace...* Cf. dans Lord Herbert of Cherbury : *Platonick love, Parted Souls, The Thought, An Ode upon a question moved, whether Love should continue for ever?* Cf. dans H. Vaughan : *Preface to the Poems, A Song, to Amoret*.

Nous trouvons même un écho des thèmes platonistes chez Donne : *Loves Growth, The Dream, A Valediction forbidding mourning, The Exstasie, Souls Joy...*

32. Cf. les sonnets de Shakespeare et de Sidney, et, chez Spenser : *Hymn to Love*, et *Hymn to Beautie*.

33. Cf. G. Daniel. *To Cynthia coyng it, To Cynthia converted, Pure Platonick, To the sweet feminine Platonicks*. Cf. aussi Wither et Randolph. *A Platonick Elegy...*

34. J. S. HARRISON. *Op. cit.*, p. 160, et FLETCHER. *Précieux and Précieuses at the court of Charles I (Journal of Comparative Literature, vol. I, 1903)*.

35. Cf. une lettre de J. Howell à Philip Warwick, du 3 juin 1634, citée par HARRISON. *Op. cit.*, p. 155, et traduite par F. DELATTRE. *Robert Herrick*, p. 193. Cf. aussi N. Hooker. *Against Platonick Court-Love*. G. Daniel, s'adressant au pseudo platoniste, s'écrie :

« ... O hypocrite !

For in Platonick Love thou canst doe more
With yielding females, than in Lust before... »

(*To the Platonick Pretender*).

36. Par exemple G. Daniel. *Court-Platonicke, Anti-Platonicke*; A. Brome *Epithalamy*; Cartwright. *No Platonique Love*; P. Cleveland. *The Anti-*

Entre les partisans déclarés et les adversaires du platonisme se placent les neutres, les indifférents, qui y voient simplement matière à discussions ingénieuses. Tour à tour, ils l'attaquent et le défendent, ils en exaltent l'élévation, quitte, l'instant d'après, à railler sa froideur compassée et ses rigueurs contre nature ³⁷.

C'est dans ce groupe que nous trouvons Cowley. A plusieurs reprises, il proteste contre le platonisme, montrant combien l'amour des âmes reste incomplet tant que le corps n'y a pas de place, et comment, l'amour physique étant une loi universelle de la nature, il est fou de vouloir y résister :

Indeed I must confess
When *Souls* mix 'tis an *Happiness*;
But not compleat till *Bodies* too doe joyn,
And both our wholes into one whole combine;
But half of Heaven the *Souls* in Glory tast,
Till by Love in Heaven at last
Their *Bodies* too are plac't ³⁸.

Mais nous le voyons également exclure la jouissance physique. L'amour est tout espoir et toute attente : que celle qu'il aime, si elle veut le garder, ne lui cède jamais, la possession tue l'amour ³⁹.

Que conclure, sinon que Cowley ne se préoccupe pas de nous livrer sa pensée ? Il veut broder, sur un thème connu, de brillantes variations. Il en est ainsi de tout le recueil. Il analyse les problè-

Platonick, Platonick Love; Shirley. *Love for enjoying*; Lovelace. *Love made in the first Age*. Chamberlayne trace, dans *Pharonnida*, un portrait grotesque d'amants platonistes (book 2, canto 5).

³⁷. G. Daniel écrit, nous l'avons vu, pour et contre. Davenant compose, après *The Temple of Love*, sa parodie souriante du platonisme : *The Platonick Lovers*. Nous voyons se convertir au dogme platoniste, puis l'abjurer avec éclat, Suckling (d'une part : *Against Fruition, The Rival Lovers, Song*, p. 33, et de l'autre : *Song*, p. 53); Stanley (*Loves Innocence, The Kiss*, contre *Speaking and Kissing*), Carew (*To his Mistress in absence, A new-years gift : to the Queen, Methodus Amandi*, contre, pour ne citer qu'un exemple, *The Rapture*).

³⁸. *Platonick Love*, st. 1, p. 75. Cf. aussi : *The Gazers*, p. 142, et *Answer to the Platonicks*, p. 80, où le premier vers :

« So Angels love; so let them love for me »,

semble répondre à ceux de Donne dans *The Relic* :

« Difference of Sex we never knew,
No more than Guardian Angels do. »

³⁹. *Against Fruition*. Cf. sur ce thème : Suckling. *Against Fruition*, et H. King. *Paradox : that Fruition destroys Love*.

mes amoureux, comme il décrit la passion, plus pour nous éblouir que pour nous toucher ou nous convaincre. Les sujets restent pour lui l'accessoire. C'est dans la manière dont il les exploite que nous devons chercher les preuves de son originalité.



Dès l'abord, un fait indique le sens de son effort. Parmi les divers groupes de thèmes que la tradition lui apporte, il fait un choix. Il réduit l'élément anecdotique; il ne s'attarde guère à décrire la beauté de l'aimée, sa parure, ses moindres actions : nous la voyons une fois vêtue de blanc, nous la voyons aussi en larmes, au bain ⁴⁰. Mais, nulle part, elle ne chante, ne danse, ne lit, ne dort; pas de mouches ni de rubans, pas de gants, d'éventail, de masque ou de fleurs, aucun de tous ces jolis riens qui remplissent aux trois quarts les recueils du temps. Ben Jonson, en vrai « cavalier », avait écrit :

No face, no hand, proportion, line or air
Of Beauty, but the Muse hath interest in :
There is not worn that lace, purl, Knot, or pin,
But is the poets matter... ⁴¹.

Cowley, au contraire, dépouille sa maîtresse de son corps. Il en fait une sorte de fantôme, une ombre vague qui n'existe que par la domination qu'elle exerce sur le cœur de l'amant, les sentiments qu'elle lui inspire. Ce qui intéresse le poète en elle, ce n'est pas la créature vivante, mais l'Idée qu'elle incarne ⁴². Aussi voyons-nous Cowley multiplier les poésies où l'élément psychologique joue le premier rôle. Il analyse des états d'âme au lieu de décrire; il médite sur l'amour plus qu'il ne le chante ⁴³.

⁴⁰. *Clad all in white*, p. 77, *Weeping*, p. 136, *Bathing in the River*, p. 150.

⁴¹. *An Elegy. Underwoods*, LX (édition Gifford, p. 706).

⁴². Cf. par exemple *The Anatomy of the World*. Nous aurons à revenir sur les relations de maître à disciple qui unissent Donne à Cowley.

⁴³. Il réduit à l'extrême le pittoresque. Ainsi le joli thème anacréontique de l'amour ingrat, si propice à de gracieuses images, ne lui suggère, dans *Loves Ingratitude*, que des pensées abstraites.

Au reste, même lorsque les titres sont semblables, l'esprit diffère. Il n'est pas jusqu'aux poèmes les plus anecdotiques d'apparence, qui ne se distinguent de la production contemporaine. L'inédit, vécu ou imaginé, disparaît derrière la spéculation qu'il provoque. Le fait ne retient Cowley que dans la mesure où il lui sert de tremplin, si l'on peut dire, pour s'élever au-dessus du particulier, vers une philosophie et presque une métaphysique de l'amour. Aussi, à côté de la préciosité galante dont Cowley conserve les formes chatoyantes, à côté des mers, des orages, des volcans, des enfers, des flammes, des flèches, de tous les attributs poétiques de l'amour voyons-nous apparaître, et dominer, une préciosité intellectuelle, faite d'analyses subtiles de sentiments et d'idées. L'amour est avant tout pour lui un fait psychologique qu'il étudie avec un intérêt minutieux dans ses diverses manifestations ⁴⁴. Au lieu d'effusions et de confidences nous trouvons des théories, et, comme il nous en prévient lui-même, au lieu d'un amoureux, un professeur d'amour ⁴⁵. Nous voici loin du badinage léger d'un Sucking, d'un Carew, d'un Herrick. Tout, ici, respire l'effort et la tension d'esprit. Dans les moules traditionnels, notre poète coule une substance nouvelle.

Cela ne veut pas dire, au reste, qu'elle lui appartienne en propre. Il a un modèle, Donne, et du même coup son recueil s'apparente à la poésie amoureuse de Lord Herbert of Cherbury, de Vaughan, de Cleveland, de King. Qu'il ait pris Donne pour maître, cela ne fait pas de doute. On peut établir une longue liste d'emprunts qui font de lui son disciple avoué. Pour n'en citer qu'un, comparons la dernière strophe de *Platonick Love*, à l'avant-dernière de *The Extasie*. Donne avait écrit :

To our bodies turn we then, that so
Weak men on Love reveal'd may look;
Loves mysteries in Souls do grow,
But yet the body is his book.

44. Tous ses poèmes sont de subtiles variations sur un thème donné, que le titre suffit le plus souvent à résumer. Cf. par exemple : *The Gazers*, *The Usurpation*, *Looking on*, and *discoursing with his Mistress*...

45. *The Prophet*, p. 101 :

Teach me to Love ? go teach thyself more wit,
I chief Professour am of it.

et Cowley commente :

That *Souls* do beautie know,
Tis to the *Bodies* help they owe;
If when they know't, they straight abuse that trust,
And shut the *Body* from't, 'tis as unjust,
As if I brought my dearest *Friend* to see
My *Mistress*, and at th'Instant *He*
Should steal her quite from *Me* 46.

En dehors des cas où se révèle une influence précise, chaque pièce, et presque chaque strophe, suggère l'imitation de Donne. Cowley copie ses procédés techniques et son style. Beaucoup de ses poèmes sont de petits drames à la manière de Donne : l'amant déclamant sur la scène, tandis que l'aimée reste, invisible et muette, dans la coulisse⁴⁷. Il lui emprunte aussi la brusquerie, pathétique ou triviale, de ses débuts et de ses conclusions. Donne s'étant écrié :

I wonder, by my troth, what Thou and I
Did, till we Loved ?...

et :

For Gods sake hold your tongue, and let me Love 48.

Cowley répète à sa manière :

46. Donne. *The Extasie*, et Cowley. *Platonick Love*. Voici les autres emprunts marqués de Cowley à Donne : la pièce *Inconstancy* est tirée de *Womans Constancy* de Donne (elle développe le vers : « We are not just the persons which we were ».) *My Dyet* paraphrase *Loves Diet*; *The Encrease* paraphrase *Loves Growth* et aussi *The Computation*. Malgré la fréquence du thème de l'union des cœurs, *The Given Heart* sort certainement des derniers vers de *Lovers Infiniteness*. Le même procédé d'énumération paradoxale se trouve dans *The Prophet* et dans *The Will*. Cf. aussi : *The Heart-Breaking*, et *The Broken Heart*; *Womens Superstition* et *Loves Alchemy*; *The Inconstant* et *The Indifferent*; *Bathing in the River* et *The Bait*.

Nous adoptons, dans l'ensemble, les conclusions de Mr. J. Sparrow (Introduction à ses *Morceaux choisis de Cowley*, 1926, p. xviii). Mais nous ne voyons aucun rapprochement précis possible, ni de forme, ni de fond, entre *My Picture* de Cowley et *The Picture* de Donne, pas plus qu'entre *Maidenhead* et *Loves Alchemy*.

47. Cf. sur ce lyrisme dramatique de Donne, P. LEGOUIS. *Donne the craftsman*, p. 47...

48. *The Good-Morrow* et *The Canonization*.

For Heavens sake, what d'you mean to do ?
Keep me, or let me go, one of the two 49.

A chaque pas, nous trouvons dans ses vers l'écho de la dialectique subtile, des images préférées, des « conceits » de Donne 50. Il lui emprunte surtout son attitude devant l'amour. Il traite les mêmes problèmes et les considère sous le même angle. Il fait lui aussi de l'amour un champ d'expériences psychologiques; il s'efforce d'intellectualiser ses émotions, il généralise et abstrait. Comme Donne il est hanté par l'éternel conflit de la chair et de l'esprit :

I know 'tis *sordid*, and 'tis *low*;
 (All this as well as you I know)
 Which I so hotly now pursue;
 (I know all this as well as you)
 But whilst this cursed flesh I bear,
 And all the *Weakness*, and the *Baseness* there,
 Alas, alas, it will always be so 51.

L'inquiétude qui s'exprime ici à découvert résonne sourdement à travers le recueil.

Des liens étroits unissent donc *The Mistress* aux *Songs and Sonnettes* de Donne. La même atmosphère « métaphysique » les enveloppe, et les fait briller de l'éclat fantastique du « conceit ». Mais les deux livres produisent sur le lecteur un effet bien différent. Il y a entre le maître et le disciple un écart que nulle application n'aurait pu combler. Par la puissance étrange de sa personnalité, Donne est pour tous un guide dangereux. Il l'a été particulièrement pour le raisonnable et tiède Cowley.

Sans doute, celui-ci sait bien démêler un des aspects essentiels de Donne, son intellectualisme, son introspection vigilante, mais la matière qu'il trouve en lui-même est infiniment plus pauvre. L'individualisme intense de Donne reste pour lui lettre close. Sa vie intérieure, toute de raison, est normale, presque banale. Aussi

49. *Resolved to be beloved*. Cf. aussi le début de *The Discovery*, celui de *Womens Superstition*, etc...

50. Nous nous réservons d'insister davantage sur la dette formelle de Cowley vis-à-vis de Donne, lorsque nous étudierons son style poétique, et que nous essaierons de définir son originalité.

51. *The Frailty*, st. 1, p. 113.

demeure-t-il fatalement dans le domaine imprécis de l'impersonnel. Nous trouvons, au fond, dans *The Mistress* des lieux communs d'amour. La manière de Donne perd, dans les mains de Cowley, sa qualité rare, elle se vulgarise, s'embourgeoise. Plus de révélations saisissantes d'une âme tourmentée, mais d'ingénieux développements de thèmes généraux. Rappelant d'un côté les Elisabethains, annonçant de l'autre les classiques, Cowley semble vouloir retrouver en lui-même les traits universels de l'amoureux. Son analyse est plus timide que celle de son maître.

Son style l'est aussi, car s'il copie les audaces révolutionnaires de Donne, il continue de s'accorder avec la tradition. Dans son désir de franchise totale, Donne avait secoué le joug de la rhasséologie galante et des images mythologiques en vogue. Cowley, élevé à l'école de Spenser et de Ben Jonson, n'ose s'y dérober. Les dieux de l'Olympe, les héros légendaires, mettent dans *The Mistress* l'animation factice de leur foule irréelle, et les chaînes, les flammes, les glaces d'amour, tout l'arsenal des symboles traditionnels, appellent la préciosité et la convention pétrarquiste ⁵².

Ainsi *The Mistress* nous apparaît comme un mélange inattendu d'éléments divers. Elle réalise une synthèse des forces en conflit, accueillant les nouveautés sans rejeter pour cela le passé. C'est dans cette adaptation d'une manière neuve à une matière consacrée par l'usage, que réside à proprement parler l'originalité de Cowley. Avec des thèmes cent fois traités, il réussit à produire des effets nouveaux. Il rajeunit les lieux communs les plus usés et les illumine d'imprévu.

La louange bien banale de la beauté de l'aimée, par comparaison avec la nature, revêt une allure originale dans *The Spring*, et le thème rebattu de l'arbre sur lequel on grave son nom, retrouve sa jeunesse dans *The Tree* :

I Chose the flouri'shingst Tree in all the Park,
With freshest Boughs and fairest head;
I cut my Love into his gentle Bark,
And in three days, behold, 'tis dead;

52. Jusserand voit en lui l'imitateur « des ingénieux rimeurs de madrigaux et aiguiseurs de pointes du temps d'Elisabeth », et cite une image précieuse empruntée à Sidney (JUSSERAND. *Op. cit.*, II, p. 846). Mais il y a aussi dans *The Mistress* bien autre chose.

My very *written flames* so vi'olent be
They'have burnt and withered up the Tree 53.

Quoi de plus fréquent encore que l'invocation à l'écho? Les poètes, interrogeant la nymphe docile lui dictent sa réponse par leur dernier mot, ou la dernière syllabe de ce mot : gymnastique verbale curieuse, mais vite lassante. Cowley, enfant, s'était amusé à ce jeu dans *Constantia and Philetus*, et sa tentative en vaut bien d'autres. En voici le début :

*Oh ! what hath caus'd my killing miseries ?
Eyes, Eccho said ; What hath detained my ease ?
Ease, straight the reasonable Nymph replies,
That nothing can my troubled mind appease :
Peace, Eccho answers. What, is any nigh ?
Quoth he : at which, she quickly utters, I 54.*

Bien différente est la pièce de *The Mistress* sur le même sujet, et singulièrement plus riche de sens. Cowley y rappelle la « nymphe complaisante », mais il n'essaye pas de la faire balbutier une fois de plus. Il analyse le phénomène, d'abord sous son déguisement mythologique, et il s'émerveille alors de la compassion mystérieuse d'un fantôme, puis, comme un fait scientifique, et il l'étudie en ces termes :

By repercussion *Beams* engender *Fire*,
Shapes by reflexion *shapes* beget ;
The *voyce* it self, when stopt, does back retire,
And a new *voice* is made by it.
Thus things by *opposition*
The gainers grow ; my barren *Love* alone,
Does from her stony breast rebound,
Producing neither *Image*, *Fire*, nor *Sound* 55.

Cette transformation constante des sujets traditionnels par une pensée avide d'analyse et de comparaison donne au recueil son caractère. Tout l'effort de Cowley vise à porter à son complet épanouissement cette qualité que nous l'avons vu glorifier sous le nom de « wit ». Il ne parle pas le langage de la passion, c'est à

53. *The Tree*, st. 1, p. 140.

54. *Constantia and Philetus*, v. 115-120 (II, p. 11).

55. *Eccho*, st. 3, p. 107.

peine, au fond, s'il exprime des sentiments. Prenant l'intelligence pour seul guide, il se laisse orienter par elle vers le domaine de la spéculation.

Les sens en sont à peu près exclus. Et le ton de l'ensemble est si chaste que nous trouvons d'un puritanisme excessif l'accusation d'immoralité qu'Elys, en 1670, a lancée contre le recueil ⁵⁶. Pour notre part, nous hésitons à y voir une émanation de l'Enfer, et nous cherchons en vain les tableaux et les expressions libertines dont on lui fait grief. Il suffit, pour laver Cowley de ce reproche étrange, de comparer la plus ardente de ses pièces (et d'ailleurs une des plus belles), *The Injoyment*, à la pièce correspondante du recueil de Carew : *The Rapture*, ou à tel poème de Donne, *On his Mistress going to bed*, par exemple.

Then like some wealthy *Island* thou shalt ly;
And like the *Sea* about it, *I*;
Thou like fair *Albion*, to the Sailors Sight,
Spreading her beauteous Bosom all in *White* :
Like the kind *Ocean* *I* will be,
With loving *Arms* for ever clasping Thee ⁵⁷.

Verrons-nous là de la sensualité? L'audace la plus grande du morceau, c'est la pensée du rendez-vous nocturne ⁵⁸. Sans doute, ça et là, se glissent quelques images qui nous semblent hardies, voire grossières ⁵⁹, mais elles ne font que refléter la liberté de langage du temps. Cowley ne tient pas les promesses de sensualité de certains de ses titres. Ainsi *Bathing in the River* lui offrait une occasion de peintures libertines auxquelles il ne semble pas

56. Cf. E. ELYS. *An Exclamation to all those that love the Lord Jesus in sincerity, against an apology written by an ingenious person for Mr. Cowleys lascivious and prophane Verses. By a dutiful Son of the Church of England*, London, 1670. Des poèmes de Cowley il dit : « ... Some of them so notoriously lascivious, others so prophane, that it cannot be easily imagin'd how the Devil could be more gratify'd in anything then in the plausible recommendation of them to the sprightly youths and pregnant wits of this Nation » (p. 4).

57. *The Injoyment*, st. 1, p. 114.

58. Dans la strophe 3. Cf. aussi *Wisdom*, p. 86; *Dialogue*, v. 54, p. 148.

59. La plus brutale se trouve dans *The Innocent III*, st. 2, p. 146 :

Thou with strange *Adulterie*
Dost in each breast a *Brothel* keep;
Awake all men do *lust* for thee,
And some *enjoy* Thee when they *sleep*.

avoir songé, et lorsque, dans *Maidenhead*, il analyse le fait de la virginité, c'est en médecin qu'il l'étudie, sans aucune intention légère. La plupart du temps il généralise au point de perdre contact avec la réalité de l'amour. Il peint des désirs plus que des jouissances, et encore plus de désespoirs que de désirs. Nous l'aimerions plus terre à terre parce qu'il serait plus vrai.

D'autre part, nous avouons ne trouver nulle part la « tendresse amoureuse », la « tendresse expressive » qu'y ont vu Sprat et Cibber ⁶⁰; encore moins « l'émotion véritable, la passion réelle, et le langage du cœur », que Grosart, dans son enthousiasme intransigeant, nous somme d'y découvrir ⁶¹. Sprat est beaucoup plus près de la vérité lorsqu'il montre que la valeur de *The Mistress* réside dans une sorte d'enseignement qui s'insinue partout, et dont le lecteur peut tirer profit ⁶². Chaque poème enrichit l'esprit du lecteur, soit par un apport direct d'idées neuves, soit indirectement, en stimulant sa pensée.

Certes, nous trouvons ça et là, dans des strophes détachées, des élans de lyrisme pur, harmonieux de forme, et d'une élégante limpidité de sentiments, où Cowley se révèle l'égal des poètes cavaliers, des « doux chanteurs » du temps. Telles, comme nous avons pu le voir, la première strophe de *The Injoyment*, pleine d'une volupté sereine, ou la grâce légère du début de *The Change*, telles, dans *The Waiting-Maid*, la troisième strophe, si riche et si simple à la fois :

The'adorning thee with so much art,
Is but a barb'arous skill;
'Tis like the *poys'oning* of a *Dart*
Too apt before to kill ⁶³.

Il semble que parfois il laisse couler librement, au début, la source de musique harmonieuse et simple qui dort en lui. Mais il redevient vite le disciple appliqué de Donne, et dès la seconde strophe la pensée et la forme se tourmentent sous les efforts du « wit ». Ses élans de pur lyrisme ne sont que de brèves échappées.

⁶⁰. SPRAT. *Account*, p. XXI; TH. CIBBER. *The Lives of Great Britain and Ireland...*, 1753, vol. II, p. 55.

⁶¹. *Memorial-Introduction*, p. LI.

⁶². SPRAT. *Op. cit.*, p. XXI.

⁶³. *The Waiting-Maid*, st. 3, p. 138.

Partout ailleurs, l'esprit métaphysique domine, et il est bien significatif qu'une des pièces les plus justement remarquées, soit une de ces méditations d'ordre philosophique d'où l'intrigue amoureuse disparaît, *Against Hope*. On a pu la définir : « d'un bout à l'autre, une suite de définitions de l'espérance, si spirituelles et si justes en leur bizarrerie qu'il est impossible de ne pas admirer la virtuosité du poète » ⁶⁴.

III

Ingéniosité, virtuosité, tels sont toujours les termes qui s'imposent à l'esprit pour caractériser *The Mistress*. Ce n'est pas ainsi que nous définissons le lyrisme, surtout le lyrisme amoureux. Influencés peut-être par le romantisme, ses extases égoïstes, l'étalement de ses joies et de ses douleurs les plus intimes, nous concevons avec peine une poésie d'amour qui ne nous apporte pas la révélation d'une âme, une confession. Nous sommes déçus et choqués quand cette âme se dérobe, et n'assouvit pas nos curiosités indiscrettes. L'énigme d'une œuvre comme *The Mistress* nous irrite.

Cowley aimait-il lorsqu'il l'écrivait? Cette question, malgré nous, nous nous la posons sans cesse, et nous avons peine à le croire tant il nous semble impossible que l'amour puisse s'accorder à ce point avec le détachement lucide de l'intelligence. Les deux termes ingéniosité et froideur vont de pair, à nos yeux, et nous mettons l'accent sur le second pour le déplorer, le premier ne nous semblant qu'un vain jeu. C'est pourquoi certains critiques modernes ont pu déclarer *The Mistress* illisible ⁶⁵.

Tel n'était assurément pas l'avis du XVII^e siècle. Ignorant encore le culte du Moi, il se désintéressait de la personnalité des auteurs. Il ne considérait que leur œuvre, et dans un recueil comme *The Mistress*, il trouvait une matière à la fois substantielle et brillante. Les états d'âme successifs de l'amant, les problèmes soulevés par les diverses phases de l'amour, lui étaient exposés, en des analyses raffinées dont la nouveauté se cachait sous un décor qui lui était familier. Peu lui importait que le poète eût vécu

64. LEGOUIS et CAZAMIAN. *Histoire de la Littérature Anglaise*, p. 553.

65. Cf. par exemple l'article d'E. Gosse dans le *Cornhill Magazine* de décembre 1876, p. 726.

ces aventures, ou que son imagination les eût créées de toutes pièces. Au délire de la passion il préférerait la lucidité de l'art. Il ne s'offusquait pas de la froideur qui rendait possible une ingéniosité pareille.

Peut-être le XVII^e siècle avait-il raison. *The Mistress* peut nous paraître une œuvre artificielle. Devons-nous pour cela l'accuser de manquer de sincérité? Ce que nous savons de Cowley nous fait hésiter à l'accuser de mensonge. Il est sincère, mais de la sincérité qui lui est propre. L'activité de sa vie intérieure se traduit spontanément, non en élans passionnés, mais en curiosités intellectuelles. C'est par la pensée qu'il vit le plus intensément, et dans ce recueil la pensée reste presque constamment au premier plan, même lorsqu'il recherche une forme nouvelle, fut-elle extravagante.

Il est vrai que parfois l'idée ne réussit pas à s'exprimer complètement et reste prisonnière de mots imparfaits. Mais on a bien le sentiment que c'est avec des idées qu'il joue, et non avec des mots. Jamais ses poèmes ne nous font penser à des flacons, curieux de forme et de couleur, mais vides. S'ils ne renferment pas une substance aussi riche que ceux de Donne, leur contenu reste, autant que leur forme, digne de retenir notre attention.

Du point de vue du XVII^e siècle, *The Mistress* est une réussite. Pour les modernes, il faut bien l'avouer, c'est une œuvre décevante. Nous escomptons des poèmes d'amour, et nous ne trouvons que des poèmes sur l'amour. Au lieu de recherches ingénieuses de pensée et d'expression, nous aimerions sentir la spontanéité des sentiments, et le jeu d'une intelligence, pour si subtil et si séduisant qu'il soit, nous paraît stérile et artificiel là où nous voudrions entendre les battements d'un cœur.

CHAPITRE IV

LE LYRISME

c) Le Lyrisme familial : les Anacréontiques.

Dans *The Mistress* comme dans les *Odes pindariques*, Cowley fait violence à son génie naturel. Ici, voulant rivaliser avec plus grand que lui, il a surestimé ses forces; là, il s'est lancé dans une entreprise que rien en lui ne motivait, et tout au long de quatre-vingt-quatre poèmes, il a célébré une passion dont, en fait, il se détourne avec crainte. Mais de même que, de la rigueur première des *Odes* de 1656, nous le voyons évoluer, dans les dernières années, vers un type d'ode mieux adapté à ses goûts, au sortir de *The Mistress*, nous trouvons les *Anacréontiques*. Son instinct poétique éprouve, semble-t-il, dans les deux cas, le besoin de prendre sa revanche de la contrainte qui lui a été imposée. A chaque effort pénible correspond une contre-partie dont la caractéristique est l'aisance. Il n'a pu mettre dans *The Mistress* que bien peu de lui-même. Dans les *Anacréontiques*, au contraire, il obéit en toute liberté à ses penchants naturels.

Ici encore, il paraît suivre la mode. Avec Pétrarque, Anacréon est la source principale du lyrisme du siècle, depuis sa découverte par Henri Estienne. Ben Jonson y a fréquemment puisé; Herrick est imprégné d'anacréontisme jusqu'à la moëlle ¹, et, au moment où Cowley le paraphrase, Stanley le traduit ². Cependant, les *Anacréontiques* ne représentent pas une concession au goût du jour. C'est de son plein gré que Cowley les compose, poussé par une sympathie instinctive et non par désir factice d'imitation.

Il connaît naturellement, non le véritable Anacréon, mais les *Anacreonta*, et l'œuvre Alexandrine, avec son élégance et sa préciosité un peu mièvres, lui est peut-être plus accessible que ne l'eût été l'original grec. Une communauté de tendances le lie à

1. Cf. F. DELATTRE. *Robert Herrick*, p. 393.

2. *Anacreon, translated by Thomas Stanley* (1651), éd. A. H. Bullen, 1906.

son modèle. Cowley n'est-il pas, à bien des égards, un Alexandrin? La simplicité des lignes lui est étrangère; sa pensée décrit des arabesques volontiers fantasques, et la solidité foncière de son esprit sait trop souvent s'accommoder du bizarre et de l'exubérance un peu folle. D'autre part, l'aspect menu des choses est celui qu'il saisit le mieux : « J'aime la petitesse en tout », s'écrie-t-il ³. Le familier, le joli, voilà son domaine. Aussi se trouve-t-il dans son milieu naturel lorsqu'il traduit les *Anacreonta*. Il se meut à l'aise dans ce monde de beautés fragiles, et son imitation produit une impression de spontanéité heureuse que l'on chercherait en vain dans beaucoup de ses œuvres originales.

Il apprécie la joie de vivre, l'aimable nonchalance de son modèle, il aime son épicurisme. Mais il ne l'adopte pas tel quel. Il place, nous nous le rappelons, la sagesse ailleurs que dans l'amour et le vin. Les plaisirs qu'il choisit sont plus austères et plus intellectuels, et dans les *Anacréontiques*, il tend, semble-t-il, plus à retrouver son propre épicurisme, qu'à respecter celui du poète grec. Lorsqu'il se représente la vie d'Anacréon, n'est ce pas son propre idéal qu'il exprime?

... And thy *Life* was all the while
Kind and gentle as thy *Stile*.
The smooth-paced *Hours* of ev'ery day
Glided numerously away.
Like thy *Verse* each *Hour* did pass,
Sweet and short, like that it was 4.

Et on pourrait lui reprocher de transformer en grave moraliste son voluptueux modèle, lorsqu'il met dans la bouche de l'Amour (parlant à ses adeptes) ces paroles :

All their *Life* should gilded be
With Mirth, and Wit, and Gayety,
Well remembring and *Applying*
The *Necessity* of *Dying* 5.

Cowley était trop naturellement sérieux et trop dépourvu de sensualité pour être un vrai disciple d'Anacréon. Il l'est, certes,

3. *Of Greatness*, II, p. 429.

4. *Elegie upon Anacreon, who was choaked by a grape-stone*, v. 19-24, p. 59.

5. *Ibid.*, v. 65-70, p. 61.

infiniment moins que Herrick. Mais cela ne l'empêche pas de goûter tout le charme de l'élégant badinage du poète ancien, et il a su faire vibrer dans ses traductions un écho fidèle de sa musique aérienne.

Non qu'il nous livre des traductions exactes. A peine peut-on leur donner ce nom. Comme l'indique le titre du recueil : *ANACREONTIQUES; or, some copies of Verses translated paraphrastically out of Anacreon*, Cowley met en pratique sa théorie de la paraphrase, et fait, sur une moindre échelle, ce qu'il a tenté avec les *Odes pindariques*. Respectueux de l'esprit et non de la lettre, il conserve le thème et le mouvement général du morceau, mais dans le détail il ajoute ou retranche à sa guise.

Il ajoute d'ailleurs beaucoup plus qu'il ne retranche. Si nous comparons ses adaptations aux traductions qu'au même moment donnait Stanley, l'originalité de la méthode de Cowley se révèle dès l'abord à la différence de longueur des morceaux. La première ode de Cowley compte 17 vers contre 10 à l'ode correspondante de Stanley; la seconde 20 contre 6; la troisième 23 contre 12; la quatrième 28 contre 16⁶. En outre, Stanley suit le texte de très près; toute son ambition est d'en rendre la grâce claire et l'harmonie, et il y réussit souvent, bien que sa poésie soit parfois un peu pâle. Cowley suit le texte, lui aussi, mais à distance. Chaque image, presque chaque mot, éveille dans son esprit subtil une autre image, une idée neuve, qu'il ne résiste pas au plaisir d'incorporer au poème. Dans la guirlande qu'il tresse, il entrelace avec les fleurs d'Anacréon ses propres fleurs. Citons, côte à côte, l'ode intitulée « Beauty » chez les deux traducteurs. Cowley d'abord :

Liberal Nature did dispence
To all things Arms for their defence;
And some she arms with sin'ewy force,
And some with swiftness in the course;
Some with hard Hoofs, or forked claws,
And some with Horns, or tusked jaws.

6. Stanley possède le rare mérite de condenser l'original au lieu de l'allonger (cf. un article de Mario PRAZ. *Stanley, Sherburne and Ayres as translators and imitators of Italian, Spanish and French poets* (*Modern Language Review*, 1925, pp. 280..., 419...)).

And some with Scales, and some with Wings,
 And some with Teeth, and some with Stings.
Wisdom to Man she did afford,
Wisdom for Shield, and Wit for Sword.
 What to beauteous *Woman-kind*,
 What *Arms*, what *Armour* has sh'assigned ?
Beauty is both; for with the *Fair*
 What *Arms*, what *Armour* can compare ?
 What *Steel*, what *Gold*, or *Diamond*,
 More *Impassible* is found ?
 And yet what *Flame*, what *Lightning* e're
 So great an *Active* force did bear ?
 They are *all weapon*, and they dart
 Like *Porcupines* from every part.
 Who can, alas, their strength express,
 Arm'd, when they themselves undress,
Cap-a-pe with *Nakedness* ?

Voici maintenant la version de Stanley :

Horns to bulls wise Nature lends;
 Horses she with hoofs defends;
 Hares with nimble feet relieves;
 Dreadful teeth to Lions gives;
 Fishes learn through streams to slide;
 Birds through yielding air to glide;
 Men with courage she supplies;
 But to women these denies.
 What then gives she ? Beauty, this
 Both their arms and armour is :
 She, that can this weapon use,
 Fire and sword with ease subdues.

Là où Stanley emploie le terme propre, Cowley offre au lecteur, par ses images, le plaisir raffiné de deviner. A la simple affirmation il substitue la question oratoire; il y ajoute une pointe, qui en entraîne une autre, et se termine sur une comparaison bien inattendue de la femme avec un porc-épic. Enfin, pour conclure brillamment, une antithèse surprenante. Comme dans *The Mistress*, il s'amuse à renouveler les lieux communs par de subtiles variations. Les mêmes qualités y trouvent leur emploi.

Et cependant l'impression du lecteur est toute différente. Tandis que *The Mistress* nous choque par la froideur du ton et le

caractère artificiel des sentiments, nous ne voyons dans les *Anacréontiques* qu'élégance et grâce. Sans doute, est-ce en partie parce que nous n'exigeons pas ici du poète la profondeur dans la sincérité. L'anacréontisme est pour nous synonyme de fantaisie ailée, et les petits poèmes de Cowley satisfont pleinement notre idéal du genre. Mais il y a une autre raison : pour si infidèles qu'elles soient, ces paraphrases ne trahissent pas l'original, elles le prolongent. La préciosité de Cowley s'ajoute à celle d'Anacréon sans que l'on puisse, si l'on n'a pas le texte grec sous les yeux, distinguer la part de chacun. Si le dessin primitif perd une partie de sa grâce fragile et se complique, la même allégresse, la même spontanéité insouciantes l'animent. Aucune dissonance ne vient troubler l'unité du ton. Entre le poète anglais et l'auteur des *Anacreonta* règne une entière harmonie de pensée et d'allure. Loin de nous déplaire, l'inexactitude de ces paraphrases leur ajoute un charme de plus. La nonchalance avec laquelle Cowley suit la route tracée par son modèle, les arabesques dont il l'orne tout à loisir, gardent le parfum délicat de la joie qui les a créées. Nulle autre traduction n'égale leur vie allègre. Écoutons le décrire les jouissances de l'épicurien :

Underneath this Myrtle shade,
 On flowry beds supinely laid,
 With od'orous Oyls my head o'reflowing,
 And around it Roses growing,
 What should I do but drink away
 The Heat, and troubles of the Day ?...

 Crown me with Roses whilst I Live,
 Now your Wines and Oyntments give.
 After Death I nothing crave,
 Let me Alive my pleasures have,
 All are Stoicks in the Grave 7.

Mais ceci reste une paraphrase. L'anacréontisme de Cowley prend son libre essor dans la plus gracieuse de ses pièces amoureuses, dans l'exquise *Chronicle*. Il y développe, avec un humour et une légèreté de touche dont on ne l'aurait pas cru capable, le thème de *The Account* ⁸ :

7. Ode IX, p. 56.

8. *The Account*, p. 53.

Margarita first possest,
 If I remember well, my brest,
Margarita first of all;
 But when a while the wanton Maid
 With my restless Heart had plaid,
Martha took the flying Ball (st. 1).

Martha soon did it resign
 To the beauteous *Catharine*.
 Beauteous *Catharine* gave place
 (Though loth and angry she to part
 With the possession of my Heart)
 To *Elisa's* conqu'ring face (st. 2).

Elisa till this Hour might reign
 Had she not *Evil Counsels* ta'ne.
Fundamental Laws she broke,
 And still new *Favorites* she chose,
 Till up in *Arms* my *Passions* rose,
 And cast away her Yoke (st. 3).

Mary then and gentle *Ann*
 Both to reign at once began.
 Alternately they sway'd,
 And sometimes *Mary* was the *Fair*,
 And sometimes *Ann* the *Crown* did wear,
 And sometimes *Both* I obey'd (st. 4).

.
 But should I now to you relate,
 The strength and riches of their *state*,
 The *Powder*, *Patches* and the *Pins*,
 The *Ribbons*, *Jewels*, and the *Rings*,
 The *Lace*, the *Paint*, and *warlike things*
 That make up all their *Magazines* (st. 11);

If I should tell the politick Arts
 To take and keep mens hearts,
 The Letters, Embassies and Spies,
 The Frowns, and Smiles, and Flatteries,
 The Quarrels, Tears, and Perjuries,
 Numberless, *Nameless Mysteries* ! (st. 12).

And all the *Little Lime-twigs* laid
 By *Matchavil* the *Waiting-Maid*;
 I more voluminous should grow

(Chiefly if I like them should tell
All Change of *Weathers* that befell)
Then *Holinshed* of *Stow* (st. 13).

But I will briefer with them be,
Since few of them were long with Me.
An higher and a nobler strain
My present *Emperess* does claim,
Heleonora, *First o'th'name*,
Whom *God* grant long to reign ! (st. 14).

Comme nous voici loin de la grave lourdeur de la *Davidéide*, du sublime pénible des *Odes pindariques*, des éclairs factices de *The Mistress* ! Sans doute, ici encore, Cowley se laisse guider par la mode. Mais cette fois, il ne se trompe pas. Il trouve les sujets et l'atmosphère qui lui conviennent, et il s'y épanouit librement.

Par leur enjouement et leur légèreté discrète, ces odes se détachent de la masse, toujours tourmentée et alourdie d'intentions, de son œuvre. Elles constituent une de ses plus parfaites réussites, et, si l'on peut dire, l'équivalent poétique de ses *Essais*.

CHAPITRE V

POÉSIES DE CIRCONSTANCE

Les *Anacréontiques* forment comme un collier de perles menues, également jolies. Mais l'œuvre de notre poète comprend aussi des poèmes disparates, nés d'occasions diverses, et de valeur très inégale : ce sont les pièces de circonstance, composées par Cowley sur les personnes ou les choses qui, à des titres divers, retenaient son attention.

On pourrait diviser ces poèmes en deux groupes, suivant qu'ils célèbrent les vivants ou pleurent les morts. Mais la différence entre éloges et élégies est toute de surface, les mêmes règles les régissent, les mêmes procédés y sont appliqués. Plus réelle serait une distinction établie d'après l'attitude de Cowley. La plupart s'adressent à de grands personnages ou à leur famille : ils nous montrent Cowley dans son rôle de poète courtisan. Parfois aussi il consacre son chant à des hommes qu'il a connus et appréciés, à ses amis, et l'accent devient alors sincère et spontané.

*
**

La première classe de poèmes est malheureusement la plus nombreuse. De son premier à son dernier recueil, elle forme un courant ininterrompu de poésie officielle. Il débute dans ce genre comme élève de Westminster, puis il continue comme étudiant de Cambridge, et, dès lors, sa réputation de poète lui fait un devoir de ne pas s'interrompre. Toutes les occasions importantes exigent de lui un nouveau poème¹.

Les règles du genre lui ont été inculquées à l'école : ses poèmes

1. Dans *Sylva: On His Majesties returne out of Scotland*, II, p. 46 (1633) ; *To the Duchesse of Buckingham*, p. 52 ; *An Elegie on the Death of Mrs Anne Whitfield*, p. 54 ; *An Elegie on the death of John Littleton...*, p. 55 (1635).

Dans *Miscellanies: To the Lord Falkland...*, I, p. 19 (1639) ; *On His Majesties Return out of Scotland*, p. 22 (1639) ; *On the Death of Sir Henry Wotton*, p. 20 (1639) ; *On the Death of Sir Anthony Van Dyke*, p. 24 (1641).

sur Lord Carleton, sur son cousin Clerke le montrent; et ses dernières productions en ce domaine, telles ses élégies sur K. Philips ou sur Balcarres, prouvent qu'il leur est toujours resté fidèle.

Son point de départ lui est naturellement fourni par les qualités personnelles de la personne qu'il exalte, vivante, ou dont il déplore la mort. Mais la manière dont il tourne son compliment importe plus que la matière elle-même. Tout d'abord, il recherche des comparaisons éclatantes qui lui permettront, tout en flatant, d'étaler son savoir. L'Antiquité lui est une source inépuisable : pour décrire l'érudition de Clerke par exemple, il assemble les grands noms de Solon, de Virgile, de Cicéron. Son poème à Williams repose tout entier sur le parallèle qu'il établit entre Cicéron et son ancien protecteur². Il ne recule pas devant l'hyperbole, et les compliments les plus invraisemblables sont monnaie courante chez lui : il assure la duchesse de Buckingham que ses vertus et sa beauté lui auraient jadis valu d'être déifiée, et Littleton, pour avoir péri en voulant sauver son frère mériterait d'être rangé parmi les saints³.

Nous pourrions considérer les exagérations de ces poèmes de jeunesse comme un manque enfantin de mesure. Mais nous les retrouvons, encore accrues peut-être, dans des pièces comme l'ode où il célèbre, en 1660, la Restauration du roi : il y voit non seulement le retour à la paix et à la liberté, mais un retour à l'existence bienheureuse du paradis (strophe 2), et il rend méconnaissables, à force de flatteries imméritées, le roi et la famille royale :

Dans *Verses Written upon severall Occasions* : *Ode. Upon occasion of a copy of Verses of my Lord Broghills*, p. 406; *Upon the Death of the Earl of Balcarres* (1659), p. 413; *Upon Dr. Harvey* (1657), p. 416; *On the death of Mr. K. Philips* (1664), p. 441; *Ode. Upon his Majesties Restoration and Return* (1660), p. 420; *On the Queens repairing Somerset House* (1664), p. 433.

2. Cf. *An Elegie on the Death of my loving Friend and Cousen, Master Richard Clerke...*, II, p. 41, et : *To the Bishop of Lincoln...*, I, p. 28.

3. *To the Duchesse of Buckingham*, II, p. 52, et : *An Elegie on the Death of John Littleton...* II, p. 55 :

Oh, how had this begot Idolatrie,
If you had liv'd in the Worlds infancie,
When mans too much Religion made the best
Or Deities, or Semi-Gods at least ?

et :

... Had he beene thine, o Rome,
Thou wouldst have called this death a Martyrdome,
And Saynted him...

He who had seen the noble *British Heir*,
 Even in that ill disadvantageous *Light*,
 With which misfortune strives t'abuse our sight;
 He who had seen him in his *Clowd* so bright :
 He who had seen the double *Pair*
 Of *Brothers* heavenly good, and *Sisters* heavenly fair,
 Might have perceiv'd (methinks) with ease,
 (But *wicked men* see only what they please)
 That God had no intent t'extinguish quite
 The *pious King's eclipsed Right* (st. 8).

Il s'agit bien de l'application délibérée d'un principe.

Nous ne comprenons plus aujourd'hui comment ces flatteries démesurées pouvaient être acceptées par leurs destinataires. Cowley, cependant, en adoptant ce ton grandiloquent, ne fait que se mettre au diapason de ses contemporains, et son Ode sur la Restauration, par exemple, n'est pas plus ridicule que les autres pièces de vers publiées à cette occasion ⁴.

Mais la flatterie personnelle a toujours quelque chose d'éphémère; pour lui assurer une valeur poétique durable, il convient de l'amplifier en faisant appel à un thème de portée universelle. Aussi voyons-nous Cowley, dans ses élégies, avoir communément recours aux idées générales sur la destinée humaine, la mort fatale, ou à des considérations esthétiques, littéraires, scientifiques, philosophiques ⁵. Voici, par exemple, le début de l'élégie sur Balcarres :

Tis folly all, that can be said
 By living Mortals of th'immortal dead,
 And I'm afraid they laugh at the vain tears we shed.
 'Tis as if we, who stay behind
 In Expectation of the wind
 Should pity those, who pass'd this strait before,
 And touch the universal shore...

Cette conception du poème de circonstance chez Cowley reste

4. Cf. les innombrables poèmes de circonstance du temps, en particulier ceux de Waller, de Marvell, de Denham et de bien d'autres en 1660.

5. Cf. les élégies sur Sir Henry Wotton, II, p. 40; sur R. Clerke, II, p. 41; sur Mrs. Anne Whitfield, II, p. 54; sur Balcarres, I, p. 413; sur Van Dyke, I, p. 24; sur K. Philips, I, p. 441, et les poèmes à Broghill, p. 406, à Orinda, p. 404, à Harvey, p. 416, à Hobbes, p. 188, à Scarborough, p. 197, à la Royal Society, p. 448.

constante. Il n'évolue pas à cet égard, et les différences que l'on pourrait relever entre des œuvres de dates éloignées sont toutes superficielles. Elles proviennent surtout de l'habileté technique croissante avec les années, et de l'emploi qu'il fait, après 1660, de l'ode pindarique. Les principes restent inchangés, et les mêmes traits se retrouvent dans *Sylva* et dans *Verses Written upon severall Occasions* 6. La convention les domine également. S'il laisse parfois deviner ses goûts, par l'orientation de sa louange et le choix de ses héros, ce n'est que d'une manière fort indirecte. La plupart du temps, l'emphase creuse, et le faux pathétique domine, et rares sont les passages où se montre sous un jour favorable l'allure oratoire de son talent 7. Faisons une exception en faveur de la pièce adressée à la reine sur la restauration de Somerset House. Cowley décrit le palais et ses alentours avec une élégante précision qui rappelle le célèbre poème de Denham sur Cooper's Hill. Mais ce n'est là qu'un heureux accident.



Bien différents nous paraissent les poèmes où Cowley déplore la disparition d'êtres qui lui sont chers. Nous n'en possédons malheureusement que deux, l'élégie sur Hervey, et celle sur Crashaw 8. Nous y découvrons un Cowley inconnu, un Cowley tendre et passionné, aux élans sincères sincèrement exprimés. Gosse a remarqué avec raison qu'il n'y avait guère que deux sujets capables d'enflammer Cowley : la poésie et l'amitié 9. Dans ces deux poèmes d'amitié nous trouvons, en effet, une intensité d'émotion que l'on chercherait en vain ailleurs. On sent que Cowley est

6. Cf. le même emploi des développements généraux (le poème sur Mrs. Whitfield et celui sur Balcarres, brodent sur le même thème : la mort est une délivrance), mêmes analyses élogieuses de personnalités (Wotton le linguiste, Orinda la poétesse), mêmes artifices de rhétorique (le : « If I should say » dans la pièce à la duchesse de Buckingham se retrouve dans le : « If you will say » de celle à Balcarres), etc...

7. Comme exemples de périodes harmonieuses on peut citer la première partie de l'élégie sur Mrs. Whitfield (II, p. 54), ou la strophe 5 de l'ode sur la Restauration (I, p. 423).

8. *On the Death of Mr. William Hervey*, I, p. 32, et : *On the Death of Mr. Crashaw*, I, p. 48.

9. Cf. E. Gosse, article du *Cornhill Magazine*, p. 728.

profondément atteint par la perte qu'il vient de subir. Sans oublier son art, il laisse parler son cœur. De là viennent la valeur humaine et la valeur artistique de sa poésie. Sans doute, il ne réussit pas à abdiquer complètement sa personnalité, il fouille et tourmente l'idée; l'élégie sur Crashaw, notamment, est toute chargée d'intellectualité. Mais les rapports des deux amis n'étaient-ils pas avant tout intellectuels ? La pièce exprime, en fait, aussi directement que l'élégie sur Hervey, les vrais sentiments de Cowley, et ses élans, pour s'adresser au poète et au penseur, n'en sont pas moins vifs. Seulement, lorsqu'il s'adresse à Hervey, la douleur nous paraît plus profonde et plus vraie, parce que plus sentimentale : c'est le cœur du poète qui saigne. Cette douleur, elle ne s'exprime pas à grands éclats de voix, elle ne se traduit pas par la révolte ou le défi : elle est trop profonde pour être violente. L'accablement du début se change en une longue plainte, lorsque le poète revit le bonheur des jours passés, et rend un pieux hommage à la vertu de celui qui n'est plus. La musique assourdie du vers ajoute à la tristesse pénétrante de la pensée :

My sweet *Companion*, and my gentle *Peere*,
 Why hast thou left me thus unkindly here,
 Thy *end* for ever, and my *Life* to moan;
 O thou hast left me all alone !
 Thy *Soul* and *Body* when *Deaths Agonie*
 Besieged around thy noble heart,
 Díd not with more reluctance part
 Then *I*, my dearest *Friend*, do part from *Thee*.

My dearest *Friend*, would I had dy'd for thee !
Life and this *World* henceforth will tedious bee.
 Nor shall I know hereafter what to do
 If once my *Griefs* prove *tedious* too.
 Silent and sad I walk about all day,
 As sullen *Ghosts* stalk speechless by
 Where their hid *Treasures* ly;
 Alas, my *Treasure's* gone, why do I stay ?

He was my *Friend*, the truest *Friend* on earth;
 A strong and mighty *Influence* joyn'd our *Birth*.
 Nor did we envy the most sounding *Name*
 By *Friendship* giv'n of old to Fame.
 None but his *Brethren* he, and *Sisters* knew,

Whom the kind youth preferr'd to Me;
 And ev'n in that we did agree,
 For much above my self I lov'd them too.

Say, for you saw us, ye immortal *Lights*,
 How oft unwearied have we spent the Nights ?
 Till the *Ledaean Stars* so fam'd for *Love*,
 Wondred at us from above.

We spent them not in toys, in lusts, or wine;
 But search of deep *Philosophy*,
 Wit, *Eloquence*, and *Poetry*,
 Arts which I lov'd, for they, my *Friend*, were *Thine*.

Ye fields of *Cambridge*, our dear *Cambridge*, say,
 Have ye not seen us walking every day ?
 Was there a *Tree* about which did not know
 The *Love* betwixt us two ?

Henceforth, ye gentle *Trees*, for ever fade;
 Or your sad branches thicker joyn,
 And into darksome shades combine,
 Dark as the *Grave* wherein my *Friend* is laid 10.

Nous pourrions citer encore d'autres strophes, mais non toute la pièce : nous aimerions, par exemple, une mise en scène moins théâtrale, dans la première strophe, terre-à-terre et conventionnelle à la fois 11. Mais ces défauts s'effacent devant la beauté prenante de l'ensemble, devant la révélation de ce dont Cowley était capable lorsqu'il était ému et sincère. L'élégie sur Hervey supporte la comparaison avec les deux grands autres hymnes à l'amitié de la poésie anglaise : le *Lycidas* de Milton, et le *Thyrsis* de Matthew Arnold.

Outre leur sincérité, ces vers ont une qualité rare chez Cowley, l'harmonie : ils prouvent qu'il y avait en lui une source vive de poésie, et ils nous font déplorer qu'il se soit si rarement laissé aller à son instinct. Trop souvent le théoricien en lui a étouffé le poète, ou plutôt, ses sentiments sont trop rarement assez forts pour lui faire oublier ses théories. Dans le chaos retentissant de ses poèmes de circonstance, ces deux élégies nous apparaissent comme une oasis reposante.

10. *Elégie sur Hervey*, st. 2 à 6.

11. Cf. S. JOHNSON. *Life of Cowley*, p. 30.

CHAPITRE VI

LA SATIRE POLITIQUE

Cowley avoue, dans un passage des *Essais*, son mépris pour la satire. Comme une plante épineuse qui pousse seulement dans les terres stériles, elle ne fleurit qu'à la ville, dans le tumulte, mortel aux œuvres vraiment grandes ¹.

Aussi la satire traditionnelle n'est-elle représentée dans son œuvre que par deux poèmes de jeunesse où, à la manière d'Horace et de Ben Jonson, il tourne en ridicule les travers de ses contemporains. Dans l'un, *A Poeticall Revenge*, il narre plaisamment une de ses mésaventures, dans l'autre, *A Vote*, il trace une galerie de portraits malicieux. Rien d'original ni de profond, mais, s'exerçant sur des types traditionnels, une satire vive et alerte : le puritain, le maître d'école, le juge de paix, le courtisan, l'homme de loi, d'autres encore, défilent devant nous en un cortège grotesque :

I would not be a School-master, though he
His Rods no lesse than *Fasces* deemes to be,
Though he in many a place,
Turnes *Lilly* oftner than his gownes,
Till at the last hee makes the Nownes,
Fight with the Verbes apace.
Nay though he can in a Poeticke heat,
Figures, borne since, out of poore *Virgill* beat.

I would not be a Courtier, though he
Makes his whole life the truest Comedy :
Although he be a man
In whom the Taylors forming Art,
And nimble Barber claime more part
Than Nature her selfe can.
Though, as he uses men, 'tis his intent
To put off death too, with a Complement 2.

1. *Essays. Of Agriculture*, II, p. 406.

2. *A Vote*, II, p. 48, st. 3 et 5. De même, dans *Love's Riddle*, il se moque avec une malice légère des exagérations des poètes amoureux, de la grandiloquence des poètes épiques, de leurs ambitions, de leur pauvreté.

Mais ce n'est qu'un jeu pour Cowley : des genres plus nobles l'ont appelé, et il n'a pas tenté d'exploiter cette veine de son talent. Nous n'aurions pas à en parler, si les événements ne lui avaient pour ainsi dire forcé la main, et ne l'avaient amené à la satire politique.

Dans la guerre qui a dressé le Parlement contre la Couronne, les soldats n'ont pas été les seuls à combattre. Les pamphlétaires les ont soutenus de leur mieux, tournant en dérision la cause adverse, et cherchant à rallier à la leur les hésitants. C'est par patriotisme que Cowley, comme il l'explique dans une de ses préfaces, s'est lancé dans la satire politique³. Dans *The Puritan and the Papist*, il s'efforce de discréditer les puritains, dans son *History of the late Civil War*, il entreprend de glorifier l'épopée royaliste, dans *A Discourse by way of Vision concerning the Government of Oliver Cromwell*, il condamne l'œuvre accomplie par la révolution puritaine.



Le fragment de poème sur la guerre civile est pour nous à peu près dépourvu d'intérêt. Cowley voulait d'ailleurs en faire une épopée de la cause royale plutôt qu'une satire. Par l'ampleur des développements, la majesté du ton et des images, l'emploi constant de l'allégorie et du symbole, l'appel au surnaturel chrétien, ce fragment rappelle de très près la *Davidéide*⁴. Les mêmes défauts, les mêmes qualités s'y retrouvent⁵. Néanmoins l'œuvre, sous son déguisement épique, reste à bien des égards une satire :

3. Préface au volume de 1656 (I, p. 455) : « ... The War of the Pen is allowed to accompany that of the Sword, and every one is in a manner obliged with his Tongue, as well as Hand, to serve and assist the side which he engages in... »

4. On pourrait relever un assez grand nombre de coïncidences. Voici une des plus frappantes :

« On two fair Hills both Armies next are seen,
The affrighted Valley sighs and sweats between... »

(C. W., v. 207, II, p. 472) et :

« On two near Hills the two proud Armies stood.
Between, a fatal Valley stretcht out wide... »

(Dav., III, v. 362, I, p. 333). Cf. aussi C. W., v. 187, et Dav., v. 57; C. W., v. 221 et Dav., I, v. 154.

5. Parmi les bons passages, cf. le retour en arrière vers le passé glorieux de l'Angleterre, tout au début.

ce n'est pas un tableau d'histoire, mais un pamphlet violent et injuste. Le panégyrique du parti royaliste y est aussi démesuré que sont excessives les injures à l'adresse des Parlementaires.

La satire *The Puritan and the Papist* mérite davantage de nous retenir. C'est une attaque du puritanisme, qui possède au moins une qualité, l'ingéniosité. Comme l'indique le titre, Cowley rapproche le puritain du catholique romain; quelle meilleure arme aurait-il pu trouver contre lui que de le comparer à la secte haïe entre toutes ?

Dans une première partie, patiemment, avec sa subtilité coutumière, il cherche et découvre des points communs aux deux dogmes, aux deux cultes. Tous ne sont également probants, et la railerie est parfois bien pesante ⁶, mais cette satire raisonnante, faite de logistique alambiquée et d'ingénieux rapprochements, rentre dans sa manière accoutumée.

Le ton change dans la seconde partie du morceau : à l'ironie succède l'indignation; des papistes il n'est plus question, les puritains restent seuls en scène, et Cowley ne s'attaque plus désormais à leur religion, mais à leur politique. Les maux et les souffrances qu'il énumère le touchent de plus près que les différences d'opinion religieuse : l'apostrophe se fait plus violente, la puissance d'invective s'accroît, on sent la rancune de l'homme dont le nouveau régime a ruiné, pour toujours peut-être, la carrière. La haine donne aux vers un accent âpre et fort ⁷.

Même ici, cependant, la satire de Cowley ne rappelle que de loin celle de son contemporain Cleveland, toute en assauts impétueux, en coups de boutoir; il y a toujours chez Cowley, même lorsqu'il s'emporte et s'exalte, un besoin instinctif de démonstration qui donne à ses attaques une allure logique et ordonnée, l'allure d'une critique d'idées. Ce qu'il se propose comme but, dans cette seconde partie, c'est, avant tout, de dénoncer le caractère subversif des théories puritaines, et il le fait en interprétant les événements historiques ⁸. A tout instant d'ailleurs il quitte le do-

6. Cf. sur la justification par les œuvres, v. 7...; sur les reliques, v. 133...; sur les miracles, v. 161...; sur la transsubstantiation, v. 171...

7. Cf. v. 203 et sq..., v. 247 et sq.

8. Cf. par exemple, sur l'hostilité à l'égard des évêques, v. 335...; et sur les griefs contre le gouvernement royal, v. 250...

maine de la satire doctrinale pour s'égarer dans celui de la satire personnelle : il poursuit les chefs puritains, non seulement en tant qu'hommes d'Etat, mais dans leur vie privée, il se fait l'écho de calomnies et d'insultes gratuites⁹. Mais il ne faut pas oublier que son pamphlet était à ses yeux un instrument de combat, destiné au grand public, ce qui l'obligeait à donner une clarté brutale et une outrance passionnée à ses affirmations. Souvenons-nous aussi qu'au dix-septième siècle, encore plus que de nos jours, l'injure était une arme plus répandue, et plus efficace (du moins en matière de politique), que la critique intelligente des idées¹⁰, et sachons gré à Cowley d'avoir fait à cette dernière une large place. L'ensemble n'a cependant qu'une valeur éphémère, et Cowley en jugeait bien ainsi, puisqu'il n'a jamais compris ce pamphlet dans ses œuvres.

Le *Discours* sur Cromwell présente un caractère tout différent. Ecrit au lendemain de la mort du Protecteur, il est destiné à montrer au pays combien cet homme avait été néfaste; c'est un ouvrage d'actualité, sans doute, mais d'une valeur beaucoup plus durable. La satire contre les puritains se perd dans la masse des pamphlets royalistes; le *Discours* a mérité d'être défini, la seule attaque royaliste contre Cromwell qui vaille la peine d'être lue¹¹.

La forme, tout d'abord, indique une orientation nouvelle. Par sa haute tenue littéraire, ce morceau se distingue dès l'abord des pamphlets courants. Cowley n'écrit pas ici pour le vulgaire, il s'adresse à la partie cultivée de la nation, sensible à l'effort artistique. C'est un discours en prose, coupé de passages en vers, les vers ayant pour objet de reposer le lecteur d'une discussion austère. Ils ne constituent, au fond, que des développements poétiques d'idées exprimées ou annoncées en prose¹². Ce sont des orne-

9. Il reproche à Pym et à Lowry leurs origines (v. 232... et 183...), il accuse Hotham d'avoir autant de femmes que Henry VIII (v. 240...), cf. encore sur Pym, v. 118... et sur la veuve de Hollis, v. 135...

10. Cf. les satires de Cleveland, qui sont bien représentatives du temps, et regorgent d'allusions et d'attaques non déguisées contre les principaux puritains.

11. P. LEGOUIS. *André Marvell*, p. 212.

12. Le premier passage (p. 343) développe l'idée du bonheur passé de l'Angleterre sous ses rois; le second (p. 351), l'idée de tyrannie; le troisième (p. 373), la conception de la valeur.

ments. La substance solide se trouve dans le *Discours* lui-même. Là, Cowley expose ses idées et les prouve, présentant alternativement, dans une véritable joute oratoire, le plaidoyer du mauvais Ange en faveur de Cromwell et son propre réquisitoire contre l'usurpateur. Le mot « oratoire » caractérise également les deux aspects du pamphlet : nous y respirons la même atmosphère d'éloquence passionnée, et le fait que Cowley écrit parfois en prose ne diminue pas, ainsi que nous le verrons, la valeur poétique de son style¹³.

Mais l'art est secondaire, là où il s'agit d'entraîner la conviction. Comme l'annonce le titre, Cowley se propose de montrer les résultats du gouvernement de Cromwell¹⁴. Il s'en acquitte en conscience : point par point, il passe en revue les différentes activités du Protecteur. Remontant à l'origine de sa fortune, il étudie son ascension vers le pouvoir, sa politique, tant à l'extérieur (traités avec la Hollande, guerres, expéditions diverses), qu'à l'intérieur (finances, commerce, justice). Et il fait montre, au cours de cet exposé, de réelles qualités d'historien. Il fait surtout preuve de qualités de polémiste, et il frappe aussi juste que fort, comme lorsqu'il dénonce, dans un raccourci saisissant, les contradictions de la politique cromwellienne :

What can be more extraordinarily wicked, than for a person, such as yourself qualifie rightly, to endeavour not only to exalt himself above, but to trample upon all his equals and betters ? to pretend freedom for all men, and under the help of that pretence to make all men his servants ? to take Arms against Taxes of scarce two hundred thousand pounds a year, and to raise them himself to above two millions ? to quarrel for the losse of three or four Eares, and strike off three or four hundred Heads ? to fight against an imaginary suspicion, of I know not what, two thousand Guards to be fetcht to the King, I know not whence, and to keep up for himself no less than fourty thousand ?... (p. 348).

13. Coleridge trouve (*Biographia Literaria*, II, p. 97) que le passage constant d'un moyen d'expression à l'autre exige chaque fois du lecteur une adaptation pénible. Il nous semble, au contraire, que l'identité du fond et la ressemblance de la forme rendent le passage presque insensible.

14. *A Discourse by way of Vision, concerning the Government of Oliver Cromwell*, dit l'édition de 1668. Mais le titre original du pamphlet était : *A Vision, concerning his late pretended Highness, Cromwell the Wicked : Containing a Discourse in Vindication of him by a pretended Angel, and the Confutation thereof, by the Author.*

A vrai dire, l'attitude de Cowley est double : ne décrit-il pas son état d'esprit, tout au début, lorsqu'il dit :

... I began to reflect on the whole life of this Prodigious Man, and sometimes I was filled with horror and detestation of his actions, and sometimes I inclined a little to reverence and admiration of his courage, conduct and success... (p. 343).

Il est tiraillé entre sa haine du régime, et son respect pour la personnalité de Cromwell. D'un côté le royaliste, la victime de la révolution. De l'autre, l'honnête homme que sa probité oblige à s'incliner devant la grandeur de l'adversaire ¹⁵. N'est-ce pas à cette probité que nous devons la page où dans un superbe mouvement d'éloquence, le plus beau du *Discours*, il exalte la puissance du génie de Cromwell ? En voici le début et la conclusion :

... What can be more extraordinary than that a person of mean birth, no fortune, no eminent qualities of Body, which have sometimes, or of Mind, which have often raised men to the highest dignities, should have the courage to attempt, and the happiness to succeed in so improbable a design, as the destruction of one of the most antient, and most solidly founded Monarchies upon the Earth ? that he should have the power or boldness to put his Prince and Master to an open and infamous death ? to banish that numerous and strongly-allied Family ? to do all this under the name of wages of a Parliament; to trample upon them too as he pleased, and spurn them out of doors when he grew weary of them; to raise up a new and un-heard of Monster out their Ashes; to stifle that in the very infancy, and set up himself above all things that ever were called Sovereign in *England*;... to die with peace at home and triumph abroad; to be buried among Kings and with more than Regal solemnity; and to leave a name

15. N'exagérons cependant pas son mérite. Il n'est pas le seul à ne pas avoir pu s'empêcher d'admirer Cromwell. Ainsi Sir Philip Warwick, dans ses *Memoirs* (éd. 1703, p. 248), écrit : « ... Of him I will say no more, but that I verily believe he was extraordinarily designed for those extraordinary things which one while most wickedly and fascinorously he acted, and at another as successfully and greatly performed... »

Et Lord Clarendon : « He was one of those men, quos vituperare ne inimici quidem possunt, nisi ut simul laudent (whom his very enemies could not condemn without praising him at the same time) : for he could never have done half that mischief, without great parts of courage, industry, and judgment » (*History of the Great Rebellion*, cité dans H. CRAIK. *English Prose selections*, II, p. 414).

Bossuet, dans l'*Oraison funèbre de la reine d'Angleterre*, n'a pas pu s'empêcher de proclamer, avec son horreur, son admiration, et Halmilton dans les *Mémoires du Chevalier de Grammont*, met aussi en relief « le mérite d'un scélérat ».

behind him, not to be extinguisht, but with the whole world, which as it is now too little for his praises, so might have been too for his Conquests, if the short line of his Humane Life could have been stretcht out to the extent of his immortal designs ?

Il a beau placer cet éloge dans la bouche du mauvais ange, — et il y était bien obligé par la plus élémentaire prudence —, il a eu le mérite, dès 1659, de pouvoir le penser et d'oser l'écrire.

Non qu'il soit pour Cromwell un juge impartial : il est difficile pour un Anglais de l'être, encore aujourd'hui, il était impossible que Cowley le fût alors. Ce qu'il appelle « l'horreur et la haine de ses actes » l'emporte fatalement. Il voit en Cromwell l'ennemi, le responsable de tous les malheurs qui ont accablé l'Angleterre, et il le hait de tout son cœur et de toute sa raison. Cromwell, c'est non seulement le tyran qui, sous prétexte de liberté, a réduit son pays à l'esclavage et à la ruine, c'est le génie du Mal, l'instrument détestable du courroux céleste. Le devoir de Cowley n'est-il pas, dès lors, de le dénoncer, d'étaler les fautes et les hontes de son règne, et, du même coup, de rappeler l'Angleterre à la raison, en lui montrant tout ce qu'elle a perdu en chassant son roi, tout ce qu'elle gagnera à le rappeler ?

Cet acte d'accusation, nous pouvons le trouver légitime sous la plume de Cowley. Malheureusement, la passion l'entraîne et l'aveugle trop souvent. Il oublie la grandeur à laquelle il rendait hommage à l'instant, et il n'hésite pas à recourir à l'insulte, à la calomnie. Il fait de Cromwell un misérable égoïste (p. 347), un hypocrite (pp. 364 et 366), il se moque de son extraction (p. 367), de sa laideur (p. 347), de ses manies (p. 371). Il accepte les bruits les plus invraisemblables, et déclare le plus gravement du monde que, pour se procurer de l'argent, Cromwell aurait vendu la cathédrale de Saint-Paul aux Juifs (p. 369).

Cette forme grossière de la satire reste toutefois au second plan, pour nous, et pour Cowley lui-même. Il préfère évidemment, comme nous le notions déjà à propos de *The Puritan and the Papist*, faire appel à l'intelligence de ses lecteurs, raisonner pour les convaincre. Il a même soin d'appuyer sa critique historique sur la philosophie de l'histoire : il expose et discute des théories générales, commençant par des définitions, à la manière de son ami Hobbes, et procédant par raisonnement logique. Il analyse

ainsi longuement la nature de la tyrannie (p. 353), les fondements du pouvoir (pp. 355, 356, 360), le droit de conquête (p. 357), le caractère de la guerre civile, et il condamne Cromwell au nom des principes qu'il énonce 16.

A devenir ainsi intellectuelle, la satire ne perd pas de sa force, au contraire : jamais Cowley n'est plus à son aise que dans les luttes d'idées. De son passage à l'Université il a gardé l'habitude et le goût de la dialectique. C'est avec une sorte d'allégresse qu'il rassemble ses arguments, et il triomphe quand il écrase la thèse adverse sous une conclusion inexorablement logique. Il est vrai que l'ange de la Vision parle surtout par sophismes et par paradoxes, et l'on peut dire que Cowley se rend la victoire facile 17. Mais la tendance qu'il manifeste n'en est pas moins intéressante pour cela, et ses trente pages de discussion consciencieuse sont lourdes de pensée et d'intelligence. Ajoutons-y les dons de polémiste dont il fait preuve, l'ingéniosité et la vigueur de ses attaques, et nous en serons amenés à regretter qu'il n'ait pas cultivé davantage ce genre de la satire politique.

— — — — —

16. Cf. 362, cette phrase significative : « It is easie to apply this general observation to the particular case of our troubles in England. »

17. Cf. *l'Eloge de Caïn et de son crime*, p. 373... H. Craik, jugeant le pamphlet de ce point de vue, y voit « a mere ambitious failure » (*English Prose Selections*, II, p. 574).

CHAPITRE VII

LE THÉÂTRE

I

Comme la satire, le théâtre ne représente qu'une partie très secondaire de l'œuvre de Cowley. Les pièces que nous possédons de lui datent de sa jeunesse. Trois : *Love's Riddle*, *Naufragium Jocularis*, *The Guardian*, ont été écrites avant qu'il ait quitté Cambridge, et la quatrième : *Cutter of Coleman Street*, n'est que le remaniement de *The Guardian*. Cowley n'a vu dans le théâtre qu'un exercice d'école qu'il cultive par tradition, et parce qu'il aime à essayer ses forces en tous les domaines. Cette partie de son œuvre mérite néanmoins qu'on s'y arrête un instant.

Très sagement, ayant sur ce point, du moins, conscience de ses limites, Cowley borne son ambition à la comédie. Et la comédie, comme sa préface à *Cutter of Coleman Street* nous l'indique, l'intéresse surtout parce que c'est une arme aux mains de l'honnête homme. Comme la satire, elle permet de dénoncer les vices et les folies de l'humanité¹. Tout en faisant rire, elle moralise.

Mais les formes du Mal ne sont pas innombrables, et la comédie a vu se constituer un certain nombre de types qui, tout en évoluant au cours des siècles, gardent les mêmes traits essentiels. Ainsi le soldat fanfaron, le charlatan, l'homme de loi véreux, le dévot hypocrite, le pédant, constituent le noyau permanent du répertoire comique².

Attachée comme elle l'est aux imperfections, on pourrait dire aux déformations professionnelles, la comédie reste un genre humble, tout près de la terre. On y respire une atmosphère prosaïque. La vie y est peinte sans idéalisation. S'il veut célébrer la

1. Préface à *Cutter of Coleman Street*, II, p. 262, l. 5...

2. *Ibid.*, l. 7.

grandeur des âmes et l'héroïsme des actions, que le poète se tourne vers l'ode, vers l'épopée, vers la tragédie ³.

Ces idées n'ont rien de nouveau. Point n'est besoin de remonter jusqu'à Aristote pour en trouver l'origine. Le maître immédiat de Cowley en cette matière est évidemment Ben Jonson. Ne venons-nous pas de reconnaître au passage sa théorie des « humeurs » ?

II

Se cantonnant dans la comédie, Cowley a successivement exploré, par une sorte de revanche de son instinct de variété, les diverses ramifications du genre. Avec *Love's Riddle*, il s'essaye à la comédie pastorale; dans *Naufragium Jocularè* il nous donne un spécimen de la pièce latine alors en honneur dans les écoles et les Universités; il s'attaque enfin à la comédie proprement anglaise, dans *The Guardian* et *Cutter of Coleman Street*.

La vogue de la pastorale était grande au moment du séjour de Cowley à Westminster. Non seulement d'innombrables poésies faisaient revivre l'atmosphère de l'églogue antique, depuis l'*Arcadie* de Sidney et le *Calendrier du Berger* de Spenser, jusqu'aux *Pastorales* de W. Browne, mais le théâtre lui avait, dès le début du siècle, fait une large place. S. Daniel et J. Fletcher l'illustraient, et plus près de Cowley, Randolph et Rutter. Ben Jonson laissait une comédie pastorale inachevée ⁴. Il n'est donc pas nécessaire de remonter aux sources italiennes, au Tasse ou à Guarini, pour expliquer *Love's Riddle*. Cowley a pu trouver, en Angleterre même, des guides nombreux.

Il était d'ailleurs naturel qu'il choisisse ce genre pour ses débuts précoces. La pastorale n'exigeant aucune connaissance directe de la vie, mais seulement la mise en œuvre d'un certain nombre de procédés traditionnels, se prêtait à son inexpérience. *Love's Riddle* est, pour le poète-écolier, un prolongement de ses

³. *Ibid.*, p. 263, l. 17...

⁴. Cf. S. DANIEL. *The Queens Arcadia*, 1605, et *Hymens Triumph*, 1615; J. FLETCHER. *The Faithful Shepherdess*, 1608. Randolph vient d'écrire *Amyntas*, et Rutter *The Shepherds Holiday*. Cf. sur cette question l'article très documenté de Homer-Smith : *Pastoral influence in the English Drama* (*Publications of the Modern Language Association of America*, vol. XII, p. 392...).

études. Pour chanter le bonheur de la vie champêtre, et dénoncer l'infériorité de l'existence citadine, il a l'appui sûr des Latins ses maîtres. Ses bergers et ses bergères s'aiment dans l'innocence et la simplicité de la nature, et l'un d'eux, victime des mœurs de la ville, en raille avec véhémence la corruption.

Toutefois, il manifeste — chose caractéristique — le désir d'échapper à cette convention. D'abord, il mêle, comme on l'a fait remarquer, la Forêt à l'Arcadie. Ses bergers vivent autant dans les bois que dans les prés⁵. D'autre part, il tend à réduire la part du romanesque et de l'idéalisation. A-t-il subi l'influence de Ben Jonson, qui, autant que nous permet d'en juger l'état fragmentaire de sa pièce *The Sad Shepherd*, semble vouloir rapprocher de la réalité quotidienne la vie de ses bergers ? C'est fort possible. En tous cas, il donne à ses héros une allure naturelle et vivante, et il met en scène des personnages dont la peinture réaliste vient troubler l'harmonie idyllique de l'ensemble. L'élément satirique déborde de son cadre et envahit même les déclarations d'amour. Il y a donc dans *Love's Riddle* les traces d'un essai de rénovation de la pastorale dramatique⁶.

Le *Naufragium Joculare* reflète un autre aspect de la vie théâtrale du temps. D'un bout à l'autre la pièce apparaît conforme à la tradition académique. Jouée officiellement à Trinity College, elle s'incorpore au travail de l'Université. Sous l'aspect d'une récréation, c'est encore une classe⁷. Non content d'écrire en latin, Cowley vise à instruire ses camarades et à édifier ses maîtres, par les innombrables citations de Plaute, de Térence, de Virgile, d'Horace, de Lucrèce, de Cicéron, dont il assaisonne sa pièce. Mais c'est en amusant qu'il instruit, car il mêle sans cesse la farce à l'érudition, et ces citations, ces allusions classiques servent généralement de prétextes à des jeux de mots plus ou moins plaisants.

Il nous est difficile d'apprécier sa pièce à sa vraie valeur. Il

5. Cf. A. H. NETHERCOT. *Abraham Cowley as dramatist (Review of English Studies*, vol. IV, p. 4). Notons que Cowley a pu trouver un exemple de ce mélange de l'arcadien et du silvain dans *As you like it*. Sans remonter jusqu'à l'*Arcadia* de Sannazaro (1504), il a pu aussi subir l'influence de l'*Astrée*.

6. Cf. A. GENOUD. *La Pastorale en Angleterre*, pp. 396-7.

7. Telle est bien d'ailleurs la conception de Cowley. Cf. ses projets de statuts pour une école scientifique (*A Proposition...*, II, p. 256).

faudrait, pour cela, être au courant du plus menu détail de la vie universitaire de 1638. Toute une partie du comique du *Naufragium* nous échappe aujourd'hui, et c'est précisément celle qui devait constituer, pour Cowley et ses camarades, la substantifique moelle.

La comédie *The Guardian* nous est beaucoup plus accessible. C'est une comédie « d'humeurs » à la manière de Ben Jonson. Cowley y suit docilement son maître, acceptant le genre tel quel. Il n'apparaît original que dans l'élaboration de l'intrigue et la satire des types sociaux.

**

Cowley n'invente pas à proprement parler ses intrigues. La critique moderne a démontré que sa méthode consistait à puiser chez d'autres les éléments de ses pièces⁸.

La preuve est faite pour *Love's Riddle*, et le *Naufragium Jocular*. Dans *Love's Riddle*, il imite surtout l'*Amyntas* de Randolph. Mais il emprunte une scène au *Shepherds Holiday* de Rutter⁹; l'idée du duel entre Callidora et son frère lui a, sans doute, été suggérée par *Twelfth Night*, et certains critiques veulent trouver dans le mélange de l'élément chevaleresque et de l'élément pastoral l'influence de l'*Arcadie* de Sidney¹⁰. Peut-être enfin, dans l'enchevêtrement des intrigues amoureuses, Cowley a-t-il voulu rivaliser avec le *Pastor Fido* de Guarini.

L'idée centrale du *Naufragium* lui a été fournie par l'Antiquité. Athénée, dans ses *Déipnosophistes*, raconte l'anecdote du naufrage dans la taverne¹¹. Plaute fournit l'épisode de la maison hantée, et la reconnaissance finale¹². Mais il se peut que la dette de Cowley ne soit pas directe. Dans une pièce de 1633, *The English Traveller*, de Heywood, nous trouvons en effet réunis tous

8. Sur toute cette question des sources du théâtre de Cowley, cf. la mise au point très complète de Nethercot, dans son article : *Abraham Cowley as dramatist*.

9. Cf. *The Shepherds Holiday*, III, 5, et *Love's Riddle*, IV, 1.

10. Cf. W. W. GREG. *Pastoral poetry and Pastoral drama...*, London, 1906, p. 365.

11. Dans l'építome, livre II, section 5, p. 57 (*Les quinze livres des Déipnosophistes d'Athénée... Traduit pour la première fois en français...*, Paris, 1680). Notons que l'anecdote est reproduite par Junius dans *The Drunkards Character...*, paru précisément en 1638, p. 130.

12. Cf. pour le premier : *Mostellaria*, et pour le second : *Les Captifs*.

les éléments du *Naufragium* 13. Il est vraisemblable que Cowley est remonté aux sources antiques, en prenant Heywood pour guide.

Quant à l'intrigue du *Guardian*, il est plus difficile de lui trouver une source précise : le thème du tuteur indélicat et de la pupille persécutée n'est pas nouveau, et les puritains, auxquels Cowley s'en prend par ailleurs, servent alors couramment de cible aux auteurs comiques 14. Toutefois, de même que c'est à Jonson qu'il demande l'inspiration d'ensemble, il est très possible qu'il lui ait aussi emprunté son intrigue. Il est remarquable, en effet, que toutes les données de l'action se trouvent déjà rassemblées dans *Bartholomew Fair* : le mariage imposé par le tuteur à sa nièce, la nièce aux prises avec deux aventuriers qui se battent pour elle, la puritaine, veuve et riche, convoitée par des cavaliers à court d'argent, autant de traits communs aux deux pièces 15. Dans ses emprunts, Cowley reste d'ailleurs fidèle à sa manière. Il prend moins des faits que des idées, il travaille sur des « hints » 16, et transpose ces données à sa guise. Il demande à Jonson le point de départ de son intrigue, mais fait une œuvre nouvelle 17. Une fois de plus, nous voyons son originalité naître de son imitation.

13. Le naufrage comique y est en effet d'abord raconté, puis joué (a. II, sc. I, pp. 28 et 33) et le thème de la maison hantée y figure aussi (*ibid.*, p. 38) (*The Dramatic Work of Thomas Heywood*, 1874, vol. IV).

14. Cf. à Cambridge même : *The Rival Friends*, de P. Hausted, joué en 1632, et *Valetudinarium*, de W. Johnson en 1638 (cités par J. C. Moore-Smith. *Op. cit.*, p. 95).

15. Le mariage est à l'acte III, sc. I (p. 86) ; les démêlés de la nièce avec Quarlous et Winwife à l'acte IV, sc. 2 (p. 101). Dame Purecraft, la puritaine, paraît dès le début (acte I, sc. 1).

16. C'est l'expression qu'il emploie pour parler de ses imitations de Pin-dare (*The Resurrection*, n. 1, p. 183).

17. Voici quelques-unes des métamorphoses que Cowley fait subir à ses emprunts : 1° Le pivot de sa pièce, c'est-à-dire les manigances du tuteur, contient dans cette seule phrase où Grace explique ses relations avec son propre tuteur : « Faith, through a common calamity, he brought me, sir; and now he will marry me to his wifes brother, this wise gentleman that you see, or else I must pay value o' my land » (*Bartholomew Fair*, III, 1, p. 86) ; 2° la scène des portraits, où Cutter et Dogrel dévoilent réciproquement leurs tares à Lucia (*Guardian*, I, sc. 4 et 5), naît d'une réflexion de Quarlous, qui a laissé Winwife seul avec Grace : « He'll go near to form to her what a debauched rascal I am, and fright her out of all good conceit of me. I should do so by him, I am sure, if I had the opportunity » (*Bartholomew Fair*, IV, sc. 4, p. 119).

Il peut donc être intéressant de relever les sources auxquelles il a puisé, mais ses intrigues, par le détail, sinon par leur thème général, restent bien à lui. Il leur accorde, au reste, une importance extrême. On sent qu'il aime à enchevêtrer les fils de l'action pour avoir le plaisir de les démêler au cinquième acte. Il trouve dans ce jeu délicat le plein emploi de cette faculté séduisante et dangereuse qu'il possède à un si haut degré : la subtilité. Ses pièces sont compliquées et ingénieuses à souhait.

Love's Riddle semble à cet égard la plus conforme à son génie. La convention pastorale lui épargne le souci de nouveauté psychologique, et tout son effort peut se porter sur l'intrigue. Le jeune auteur s'y lance à corps perdu. Comme le titre l'indique, il s'agit de résoudre une énigme : huit personnages, jeunes gens et jeunes filles, sont amoureux ; mais leurs amours s'enchevêtrent d'étrange manière. Ce ne sont que rivalités, méprises, quiproquos, cascades de déclarations reçues par de froids dédains. Le cinquième acte lui-même débute par une querelle et un duel. Puis, brusquement, à la faveur d'un évanouissement de l'héroïne, la conclusion jaillit : reconnaissances et réconciliations se précipitent, les couples se forment enfin, et quatre mariages sont décidés. L'énigme d'amour est résolue ¹⁸.

Dans cet enchevêtrement, Cowley se meut avec aisance. Le rythme précipité des événements ne l'essouffle pas. C'est, à coup sûr, le principal mérite de la pièce, que de créer une impression de vie intense et de variété, sans que jamais, dans ce dédale, règne la confusion. L'ingéniosité allègre de Cowley divertit et ne lasse pas. Il est vrai, qu'au fond, sa fougue est pleine de méthode. Le premier acte esquisse les diverses situations ; dans un ordre légèrement différent nous les retrouvons à chacun des actes suivants, familières et nouvelles à la fois ; nous ne pouvons les oublier, et l'une ne nous fait pas oublier les autres.

La partie la plus faible est le dénouement. Après avoir prodi-

18. La source des confusions est le déguisement de l'héroïne Callidora en homme : les bergères Bellula et Hylace deviennent amoureuses d'elle sous ses habits masculins, et son propre frère voit en elle son rival. Comme on le voit, l'idée n'est pas originale. Shakespeare venait de l'appliquer dans *Twelfth Night*.

gué la subtilité pour nouer ses intrigues, Cowley se contente, pour les délier, de moyens simplistes : reconnaissances, et même simples revirements¹⁹. Mais, outre que ce sont là des moyens classiques, il avait pour excuse son âge. A dix-huit ans, il fait preuve au total d'une ingéniosité surprenante, dont la défaillance finale ne peut faire oublier le mérite²⁰.

Les mêmes éloges, et les mêmes critiques, valent pour le *Naufragium*. L'intrigue est vivement menée, les scènes comiques abondent, le dénouement est faible. Ici, d'ailleurs, Cowley, qui veut reconstituer un milieu, réduit la place de l'action au profit du dialogue.

Dans *The Guardian*, Cowley ajoute à l'habileté technique le don de l'analyse, et la pièce mérite également le titre de comédie de caractères et celui de comédie d'intrigues. Tous, ou presque tous les personnages fomentent leur petit complot personnel, travaillant, selon leur nature, dans l'ombre ou à découvert²¹. Il n'est pas jusqu'à l'héroïne, l'innocente Lucia, qui n'ait à ruser pour défendre son bonheur²². Cowley aime cette atmosphère de conspiration, il en agence le mécanisme compliqué avec un plaisir évident²³.

L'importance qu'il attache à la technique dramatique s'affirme avec éclat si nous comparons *The Guardian* et la seconde version :

19. Callidora cesse de se faire passer pour Callidorus. Bellula cesse d'être prise pour une fille de bergers. Aphron cesse, purement et simplement d'être fou.

20. C'est pourquoi le jugement de certains critiques, comme W. Greg (*Op. cit.*, p. 363) nous paraît bien sévère.

21. Blade voudrait s'assurer la fortune de sa nièce (I, 3) ou de la veuve (I, 2); Cutter convoite Tabitha (II, 2); Truman senior veut également capter la confiance de Tabitha, pour son fils (II, 3), puis jette son dévolu sur Aurelia (III, 6). Aurelia se livre à de ténébreuses machinations pour acquérir Puny (III, 1) et ruiner Lucia (I, 8; II, 7; III, 3); enfin Dogrel et Puny intriguent de leur côté (IV, 3, 8; V, 5, 7, 8, 9, 10).

22. Elle est amenée à simuler l'empoisonnement de Blade pour qu'il lui permette d'épouser Truman (II, 4; III, 7), et à se déguiser en femme de chambre pour surprendre les secrets d'Aurelia (IV, 1, 6).

23. Comme le fait remarquer Nethercot (*article cité*, p. 22), Cowley subit ici l'influence de la comédie espagnole popularisée par Fletcher : l'amour est fait de stratagèmes et de ruses, et le comique dépend surtout des déguisements, des erreurs sur les personnes, des rencontres dans l'obscurité, des visages voilés. Le dénouement, une fois de plus, n'est pas satisfaisant : la générosité soudaine de Blade, le non moins soudain retour d'Aurelia à la bonté, ne s'expliquent que par la nécessité de bien finir, par une réconciliation générale.

Cutter of Coleman Street. Cowley aurait pu se borner à rajeunir sa pièce en mettant à la mode de 1660 ses cavaliers et ses puritains de 1642. Il l'a fait, mais il a, par surcroît, bouleversé la structure scénique, avec la préoccupation visible de mieux bâtir l'œuvre nouvelle et d'en renforcer l'unité. S'il y a dans *The Guardian* des scènes qu'il juge inutiles pour l'action, il les supprime²⁴. Il remplace par des épisodes plausibles les inventions romanesques²⁵. Il éclaircit des points obscurs²⁶. Surtout, il regroupe les scènes. Son premier acte, en particulier, est d'un dessin beaucoup plus net²⁷. L'ensemble demeure très touffu, mais Cowley aime cette complexité. Il lui faut des actions multiples, des incidents nombreux. Il appartient, ne l'oublions pas, à la génération qui fondait en une pièce deux, parfois trois comédies de Molière.

*
**

L'habileté technique est-elle la seule caractéristique du théâtre de Cowley ? Ses talents de psychologue n'y trouvent-ils pas aussi leur emploi ? Ses personnages ne font-ils qu'agir ?

La plupart ne sont pas pour nous des inconnus. Nous savons déjà qu'il va mettre sur la scène des représentants des types éternels de la comédie. Nous trouvons le pédant, représenté par le Gnomicus du *Naufragium*; le sot prétentieux, représenté par Gelasimus et Morion dans la même pièce, et par Puny dans *The Guardian*; le soldat fanfaron : Bombardomachides et Cutter; le dévot hypocrite : les puritains du *Guardian* et de *Cutter*; le père autoritaire : Truman senior; le valet rusé : Dinon et Pseca dans le *Naufragium*, Jane dans *The Guardian*.

24. Il supprime, par exemple, la première scène, intéressante du point de vue psychologique, mais peu importante pour l'action; cf. aussi la suppression de la scène 10 de l'acte II, de la scène 5 de l'acte III, des scènes 2, 4, 8 à l'acte IV.

25. Cf. la transformation du déguisement de Lucia (*Guardian*, IV, 1; *Cutter*, IV, 6); cf. aussi l'épisode d'Aurelia aux prises avec Puny (*Guardian*, III, 1; *Cutter*, II, 3, III, 1, 4, 5); le mariage de Lucia et de Truman (*Guardian*, V, 2; *Cutter*, V, 5, 12).

26. Les machinations d'Aurelia sont beaucoup plus nettes dans *Cutter* que dans *The Guardian* (cf. acte II).

27. Il est vrai que l'exposition y perd un peu, en ce sens que la veuve et sa fille Tabitha disparaissent de ce premier acte. Les machinations des Jolly et des Cutter tiennent toute la scène.

Mais Cowley n'accepte pas tels quels ces pantins. Il rajeunit leurs défroques usées, il les fait vivre de la vie du dix-septième siècle. Gnomieus, tout en appartenant à l'espèce « pédant », est, plus précisément, le pédant d'Université. Ses citations, ses allusions aux auteurs antiques et aux manuels modernes, son abus des figures de rhétorique et de la dialectique, font de lui la caricature de l'érudit du dix-septième siècle : il vit dans le plan du Cambridge de 1638. Les sots ne sont pas les mêmes, suivant qu'ils habitent Londres ou Cambridge. Gelasimus, comme son maître, vit d'affectation de culture et d'abus de scolastique ; il fait de l'esprit en collégien. Puny, à la ville, joue au bel esprit. Il parle à la mode du jour, par comparaisons et métaphores, il fait des vers.

Bombardomachides est, à la vérité, une pâle réplique du Miles Gloriosus, mais son rôle est épisodique. Cutter prend, au contraire, un relief tout nouveau. Il a de ses illustres devanciers : Pyropolynices, Falstaff, Bobadill, les traits fondamentaux, vantardise et lâcheté. Mais il est aussi l'aventurier à la mode de 1640. Grand joueur, grand buveur, grand escroc surtout, il a soi-disant servi sur le continent, et abrite sa couardise derrière le titre de colonel. Spirituel, du reste, et beau parleur, il est le héros des scènes comiques où il mène à bien la conquête et la conversion de Tabitha.

Voilà le Cutter du *Guardian*. Le Cutter de *Cutter of Coleman Street*, vingt ans après, ne s'habille plus, ne jure plus comme autrefois. Il a, pendant la guerre civile, découvert de nouveaux moyens de vivre aux dépens d'autrui. Il fait maintenant figure d'ancien combattant. Dans les cafés où il récolte ses victimes, il énumère intarissablement les services qu'il a rendus à « La Cause ».

Du *Guardian* à *Cutter*, les puritains ont changé, eux aussi. En 1642, les griefs que l'on a contre eux sont surtout d'ordre social. Les puritains sont riches et avares, leur religion est toute extérieure ²⁸. L'accusation d'hypocrisie que Jonson lançait sans

28. Cowley raille surtout les ridicules évidents du puritanisme : son horreur de certains mots (p. 210, l. 20), de certaines choses : les orgues (p. 230, l. 14), l'art (p. 217, l. 19, p. 231, l. 1), la mode (p. 230, l. 16).

ménagements ²⁹ est ici plutôt impliquée qu'exprimée. Tabitha et sa mère sont deux pauvres femmes, grotesques, mais non haïssables ³⁰. Mais, en 1660, la situation est bien différente, et dans *Cutter* l'attaque devient beaucoup plus violente. A leurs ridicules, les puritains allient des vices. Leur religion, en outre, n'est plus tout à fait la même : la veuve est « Brownist », et Tabitha appartient à la secte de la « Cinquième monarchie » ³¹.

Ainsi, avec un louable souci d'exactitude, Cowley rajeunit les types traditionnels. Il veut que les spectateurs puissent reconnaître leurs contemporains dans les personnages qu'il leur présente. Mais il nous faut bien avouer que son observation s'arrête là. Elle reste sociale sans réussir à devenir humaine. Cowley met sur pied des représentants de la société de son temps, non des individus. S'intéresse-t-il d'ailleurs à ses héros en tant qu'individus ? On a l'impression que leur vie propre, les pensées et les sentiments qui constituent leur personnalité, lui paraissent négligeables au regard des idées qu'ils symbolisent. Il suffit, pour s'en convaincre, de considérer la pauvreté des personnages qui n'ont pas de signification sociale, ceux qui n'appartiennent pas à l'Université dans le *Naufragium*, ceux qui ne sont ni puritains, ni royalistes tarés dans *The Guardian* et *Cutter* ³².

29. Cf. la confession de Dame Purecraft, dans *Bartholomew Fair*.

30. Il suffit à Blade et à Cutter de troquer leurs habits de cavaliers contre l'uniforme puritain, et leurs jurons contre le jargon biblique, c'en est fait de la veuve et de sa fille.

31. Cf. la déclaration de la veuve sur les « revenus spirituels », pour justifier les brigandages de son mari (p. 293, l. 20). A ce point de vue, *The Guardian* avait peut-être une valeur psychologique supérieure. *Cutter* est une pièce à thèse, et les exigences de la démonstration entraînent Cowley à outrer son attaque. Les puritains subissent le contre-coup de la haine qu'inspire leur parti. La pièce cesse d'être une comédie pour devenir un pamphlet. Cette impression est renforcée par les déclarations de loyalisme à la couronne et par la transformation de personnages tels que Blade qui, en devenant Jolly, cesse d'être une canaille pour passer au rang de victime des puritains, estimable malgré ses faiblesses.

32. Truman Sr. est le père de comédie traditionnel, grincheux, despotique, ne voyant dans le mariage qu'une question d'argent... Truman Jr. et Lucia sont d'irréels héros de comédie romantique. Ils ont le privilège d'étaler en vers leurs pensées et leurs sentiments, mais aucun trait particulier, aucune imperfection, ne vient mettre une note de vie dans leurs pompeux monologues. Aux vers du poète nous préférons la prose alerte de l'auteur comique.

III

Si leur intérêt psychologique est assez mince, ces pièces vivent cependant, et nous retiennent par leur pittoresque. Avec un réel talent Cowley décrit la vie de Londres. Une foule de détails familiers, pris sur le vif, forment un fond de tableau bariolé sur lequel viennent se détacher les personnages de premier plan. Dans *The Guardian*, nous avons sous les yeux, non seulement l'existence mouvementée des libertins, la bohème de 1640, pourrait-on dire, et l'austérité puritaine, mais aussi force renseignements purement extérieurs sur les distractions de la bourgeoisie : les lions de la Tour, les revues de la milice, les odeurs de Thames Street, les chansons à boire, les tavernes, les mendiants de Westminster, et jusqu'à des détails précis sur le prix de la vie.

Cutter nous montre le même tableau, vingt ans plus tard. Bien des choses ont changé. Les boissons ne sont plus les mêmes, les dupes se prennent à d'autres pièges; on se promène à Hyde-Park et non plus à Moor-Fields; les jeunes filles écrivent à l'italienne, et lisent des romans français, les hommes affichent leur royalisme en portant la barbe; on ne va plus au théâtre, mais à l'opéra; on admire toujours Ben Jonson, mais Fletcher a remplacé Shakespeare dans la faveur du public... Par touches innombrables, la toile de fond se complète, donnant à l'œuvre la valeur d'un document sur l'époque.

Nous trouvons, à la lire, un intérêt d'ordre historique, mais aussi un réel plaisir. S'il n'a pas toutes les qualités qui font un grand dramaturge, Cowley a du moins le don du dialogue, et l'instinct de la scène à faire. Il a surtout recours au comique de situation, mais il sait à l'occasion le rehausser par sa verve et son esprit. Dans *Love's Riddle*, la scène où Callidora est assaillie, sous son déguisement, par deux bergères à la fois, et celle où Florellus poursuit Bellula qui poursuit elle-même Callidora ³³; dans le *Naufragium Jocularé*, le naufrage des ivrognes et l'école des bons mots ³⁴; dans *The Guardian* et *Cutter of Coleman Street*, la conversion de Tabitha par Cutter, et dans *Cutter* la profession

33. Acte II, p. 88; acte IV, sc. 1, p. 113

34. Acte I, sc. 6; acte III, sc. 6, 7, 8.

de foi de la veuve ³⁵, sont autant de morceaux bien amenés, lestement enlevés.

Que ses plaisanteries manquent parfois de finesse, et tombent dans la grossièreté, c'est un défaut général du temps, dont nous ne saurions rendre Cowley responsable ³⁶. En tous cas, la satire des mœurs, sans avoir l'envergure de celle de son maître Jonson, manque rarement son but. La colère des cavaliers devant les portraits de Cutter et de Worms, en 1662, n'est-elle pas un hommage involontaire à la justesse de ses accusations ?

Cowley a donc connu au théâtre des succès honorables. Ses comédies, ingénieusement construites, n'ennuient pas. Elles ne révèlent pas, toutefois, une aptitude particulière de Cowley pour ce genre. Il n'a pas reçu en partage le don suprême de créer des types et de les faire vivre, et toute son intelligence ne pouvait y suppléer. Il se meut en surface. Il décrit brillamment l'extérieur, mais son observation ne va pas jusqu'aux âmes ³⁷.

N'accordons pas, du reste, à cette partie de son œuvre plus d'importance qu'elle ne devait en avoir pour lui. Dictée par les circonstances, elle ne correspondait à aucun besoin intime de sa nature, et il la considérait sans doute comme un accident de sa carrière littéraire. A coup sûr, il ne comptait pas sur elle pour perpétuer son nom. Il est vrai qu'il n'aurait pas davantage compté sur ses *Essais*, et c'est sur eux, cependant, que repose aujourd'hui à peu près tout ce qui lui reste de gloire.

35. *Guardian*, acte V, sc. 1-6; *Cutter*, acte III, sc. 12; IV, sc. 5; V, sc. 6; *Cutter*, acte II, sc. 8.

36. Cf. dans *The Guardian*, la scène où Lucia est grossièrement insultée par Cutter et Dogrel (acte IV, sc. 2). Elle disparaît d'ailleurs de *Cutter*. Cf. aussi les accumulations d'injures et de jurons (*Guardian*, II, p. 206, l. 6; 207, l. 20; 209, l. 1; 210, l. 29; 235, l. 27, 34, etc...).

37. S'en est-il lui-même rendu compte ? S'il y a une évolution dans la manière dramatique de Cowley, elle se marquerait par une prédilection pour l'action et le dialogue, aux dépens de la psychologie. Ainsi la place des monologues est beaucoup plus réduite dans *Cutter* que dans *The Guardian*.

CHAPITRE VIII

LES ESSAIS ET LES LETTRES

I

Si nous en croyons Sprat, Cowley a obéi, en écrivant ses *Essais*, à une double intention. D'abord, il a voulu y inscrire ses méditations sur le problème qui lui tenait le plus à cœur, celui du bonheur dans la solitude. Il a cherché à se confirmer à lui-même la sagesse de sa conduite, en développant à loisir les pensées que lui suggéraient à ce sujet son expérience ou ses lectures. Le livre se présente donc au lecteur comme une confession sans détours de ce qui formait alors le centre de sa vie spirituelle ¹.

Il revêt aussi l'aspect d'un plaidoyer *pro domo*. Car, comme Cowley en fit la confidence à Sprat peu avant sa mort, il devait être dédié à Jermyn, « en témoignage du profond respect qu'il lui portait; et pour se justifier en quelque manière d'avoir abandonné la vie active à la force de l'âge, alors qu'il aurait pu encore servir son pays » ². Nous nous souvenons des critiques que la retraite prématurée de Cowley avait suscitées, et, en particulier, de la répugnance de Jermyn à se séparer de son ex-secrétaire et confident. Les *Essais* sont, en quelque sorte, la réponse de Cowley. Il y plaide sa cause, avec le désir de prouver à son protecteur qu'en fuyant la ville pour la campagne il avait agi, non par dépit, mais après mûre réflexion.

Les deux intentions se fondent d'ailleurs en une seule; sa justification s'appuie sur sa méditation, et l'analyse philosophique se renforce à son tour de tout le poids de l'expérience personnelle. Que Cowley parle pour lui seul ou pour Lord Jermyn, qu'il s'analyse ou se défende, le sujet ne change pas. C'est toujours de lui

1. SPRAT. *Account...*, p. xxxi : « These (essays) he intended as a real Character of his own Thoughts, upon the point of his Retirement.

2. *Ibid.*, p. xxii.

qu'il s'agit, de ses idées, de ses goûts, de son tempérament; sa personnalité domine l'œuvre et lui impose son unité.

N'y cherchons pas l'exposé systématique d'une théorie du bonheur. Le titre choisi par Sprat répond bien au contenu : *Severall Discourses by way of Essays, in Verse and Prose*. Ce sont onze petits chapitres distincts sans plan pré-établi, sans ambition littéraire, de véritables « essais », où l'auteur s'applique, sans morgue, à définir sa pensée sur un point donné, à peindre « l'image sincère de son âme »³.

L'appellation « discours » convient à presque tous, mais non à tous. Montaigne, lorsqu'il commença à tenir le journal de sa pensée, hésita entre la forme de la lettre et celle de la dissertation, et ne choisit cette dernière que « faute de correspondants »⁴. Or Cowley n'a certes pas manqué de correspondants, et deux de ses essais sont de vraies lettres, comme on l'a fait remarquer tout récemment pour la première fois⁵. L'une est adressée à John Evelyn (c'est l'essai *The Garden*), l'autre à un mystérieux « Mr. S. L. » (*The Danger of Procrastination*)⁶. Les neuf autres essais sont des dissertations, mais des dissertations qui n'ont rien de la forme apprêtée et artificielle que le mot suggère. Ce sont plutôt des « causeries » très simples, très humaines, auxquelles il ne manque, pour avoir l'allure de lettres intimes, qu'un correspondant précis. Et ne nous donnent-elles pas, le plus souvent, l'impression de s'adresser directement à nous ? Cowley y traite le lecteur en ami. Il pouvait, sans hausser la voix, passer du genre de la lettre à celui du discours. L'unité de ton égale celle de la pensée.



Sous l'impression que nous laissent les admirables *Essais* d'un Montaigne ou d'un Lamb, nous sommes portés à voir, *a priori*,

3. SPRAT. *Op. cit.*, p. XXXI.

4. J. VILLEY. *Les sources et l'évolution des Essais de Montaigne*, vol. II, p. 369...

5. A. H. NETHERCOT. *The Letters of Abraham Cowley (Modern Language Notes, vol. XLIII, p. 369...)*.

6. Nethercot, dans l'article que nous venons de citer, cherchant à identifier S. L., propose une hypothèse ingénieuse. S. L. serait « Mr. Sprat of Lincoln ». Mais ce n'est qu'une hypothèse, et rien n'est plus possible que l'existence, parmi les amis de Cowley, d'un véritable « Mr. S. L. ».

dans l'essai une œuvre de fantaisie pure, de liberté dédaigneuse de toute méthode. Un recueil d'essais est pour nous un recueil de méditations libres sur des sujets divers, écrites dans le ton de la causerie sans apprêts. Aussi sommes-nous déçus, au premier abord, par le manque de variété extérieure du petit livre de Cowley, et tentés de lui reprocher sa monotonie. Dans les quelque quatre-vingts pages que les *Essais* occupent dans l'édition de Waller, nous retrouvons sans cesse les mêmes motifs. Cowley y prêche la nécessité de la liberté et de la modération, la haine de la vie de société, l'amour de la solitude et de la nature : autant de variations, en somme, autour du thème central, la recherche du bonheur. Il peut exalter l'agriculture ou dénoncer l'avarice, célébrer la liberté ou rabaisser la grandeur, chanter les jardins ou s'indigner contre les vices de la ville, il ne change pas de sujet. Quand on a lu un ou deux essais, on a l'impression, en abordant les autres, non de lire, mais de relire. La même idée s'étale, les mêmes préférences et les mêmes aversions s'affirment sans relâche ⁷.

A les prendre tels que Sprat les a publiés, en 1668, ils forment une démonstration d'une logique impeccable. La pensée s'y enchaîne rigoureusement, et nous sommes surpris de voir l'analyse transformer en système dicté par l'esprit géométrique un ensemble où règne l'esprit de finesse. Ecrits d'abord sans but précis, par plaisir, ils prennent, réunis en recueil une allure rigide qui risque de porter atteinte à leur charme.

Je veux être libre, dit-il dans son essai *Of Liberty*, pour arriver à la connaissance de moi-même, première condition du bonheur. Or la liberté ne s'acquérant qu'au prix de l'éloignement des hommes, je dois chercher la solitude. Ce premier essai contient tous les autres en substance, et les autres, sans le répéter, tout en gardant leur individualité propre et en apportant à la discussion un élément nouveau, développent chacun un aspect du problème ainsi posé.

7. On retrouvera dans ce chapitre des idées et des développements très proches de ceux qu'a exposés le critique américain A. H. Nethercot dans son article sur *Abraham Cowley's Essays* (*Journal of English and Germanic Philology*, January 1930). Nous tenons à préciser que nous avons depuis longtemps écrit notre chapitre quand cet article a paru.

Se consacrant d'abord à l'étude des plaisirs permis au sage, Cowley exalte les bienfaits de la vie solitaire (essai 2) et de l'obscurité (essai 3); il vante le charme et l'utilité de l'agriculture (essai 4), loue les hommes qui mettent leur joie à cultiver et orner un jardin (essai 5). Puis viennent les avertissements salutaires, contre le mirage de la puissance et des honneurs (essai 6), contre les hontes de l'avarice (essai 7), contre la vie de société en général et ses pièges mortels (essai 8), contre celui surtout que nous tend la richesse (essai 9). Les termes du bonheur ainsi définis, il passe à l'application de la théorie : n'a-t-il pas été entièrement justifié de saisir, sans la remettre au lendemain, l'occasion d'être heureux que lui offrait le sort (essai 10) ? Comment d'ailleurs eût-il pu la refuser, alors que tout en lui, non seulement la raison, mais l'instinct de toute sa vie, le portait à cette destinée ? (essai 11).

Mais le lecteur ne se rebute pas en chemin. Il sent, au contraire, grandir à chaque page son intérêt et sa sympathie, et le retour fréquent de l'idée familière devient un des éléments les plus actifs du charme auquel il cède. Il se rend vite compte que la monotonie des *Essais* n'est qu'une façade trompeuse. Derrière, il aperçoit une pensée vivante et active. A coup sûr, Cowley ne nous y livre pas toute sa richesse, il n'y construit pas une « somme » de ses croyances et de ses doutes. Volontairement, il ne pose et ne résoud qu'une question, celle du bonheur. Mais, dans le développement de ce thème unique, quelle finesse, quelle variété véritable !

L'ordre de publication est trompeur, il systématise à l'excès une pensée qui s'est, en réalité, développée en toute liberté. Pour bien comprendre les *Essais*, il faut se souvenir qu'ils représentent plusieurs années de souples méditations, nées du hasard des réflexions et non rigoureusement enchaînées selon un plan rigide. L'idée maîtresse transparait à toutes les pages, mais son expression n'est jamais tout à fait la même, car elle révèle l'homme dans la diversité de ses humeurs.

S'il est vrai qu'un des charmes essentiels de l'essai réside dans l'expression sincère d'une personnalité, les « discours » de Cowley peuvent être pris pour des modèles du genre. Ils nous font pénétrer dans l'intimité de sa vie intérieure, ils nous découvrent

sa vie et ses goûts. Nous le voyons bien tel que sa vie nous l'a montré, raisonnable et doux, aventureux d'esprit mais de goûts casaniers, homme d'étude plus qu'homme d'action. C'est avec une parfaite bonne grâce qu'il nous fait les honneurs de son esprit.

Il nous dévoile son cœur sensible, ému par la souffrance ou la déchéance des autres :

I have been drawn twice or thrice by company to go to *Bedlam*, and have seen others very much delighted with the fantastical extravagances of so many various madnesses, which upon me wrought so contrary an effect that I always returned, not onely melancholy, but ev'n sick with the sight ⁸.

Il confesse avec une ingénuité non dépourvue d'humour les illusions naïves qu'il avait apportées à Chertsey, et comment le premier contact avec les paysans anglais l'avait forcé à redescendre sur la terre ⁹.

Il trahit sans affectation sa modestie, lorsqu'il déclare qu'être reconnu dans la rue et montré du doigt comme un homme célèbre est loin de lui causer du plaisir :

It only makes me run the faster from the place, till I get, as it were, out of sight-shot ¹⁰.

Quand il compare son sort à celui d'Evelyn nous devinons la mélancolie d'une existence à demi manquée. Evelyn a pu et su organiser sa vie selon les règles de la sagesse, tandis que lui désespère de jamais réaliser son modeste idéal :

I never had any other desire so strong, and so like to Covetousness as that one which I have had always, that I might be master at last of a small house and large garden, with very moderate conveniencies joyned to them, and there dedicate the remainder of my life only to the culture of them, and study of Nature,

And there (with no design beyond my wall) whole and intire to lye, In no unactive Ease, and no unglorious Poverty.

... But several accidents of my ill fortune have disappointed me hitherto, and do still, of that felicity; for though I have made the

8. *The dangers of an Honest man in much Company*, II, p. 446.

9. *Ibid.*, p. 446.

10. *Of Obscurity*, p. 398.

first and hardest step to it, by abandoning all ambitions and hopes in the World, and by retiring from the noise of all business and almost company, yet I stick still in the Inn of a hired House and Garden, among Weeds and Rubbish; and without that pleasantest work of Human Industry, the Improvement of something which we call (not very properly, but yet we call) Our Own... I know no body that possesses more private happiness then you do in your Garden; and yet no man who makes his happiness more publick, by a free communication of the Art and Knowledge of it to others. All that I my self am able yet to do, is onely to recommend to Mankind the search of that Felicity, which you Instruct them how to Find and to Enjoy 11.

Nous surprenons les échos de ses déceptions dans ses attaques véhémentes contre la vie de la cour et de la ville, dans cette misanthropie chagrine qui lui fait comparer les hommes à des monstres, et Londres à un repaire de brigands 12.

Nous retrouvons sa faculté d'adaptation, aidée ici par son amour de la modération, quand nous le voyons accepter son sort, préoccupé d'en tirer le meilleur parti possible, et conclure à la nécessité d'accommoder ses désirs à ses ressources, selon le précepte d'Horace : « Spacio brevi spem longam reseces » 13.

Surtout, les *Essais* enferment l'expression la plus complète de cet épicurisme que nous avons tenté de définir ailleurs. Nous y trouvons donc l'essence de la sagesse de Cowley, à la fois si raisonnable et si idéaliste, si pleine de foi dans l'esprit humain et ses possibilités, et en même temps si avertie de nos imperfections, soucieuse de ne pas trop exiger de nous.

Et partout, à l'appui de ses affirmations, il invoque l'autorité des Anciens. A chaque page il cite, traduit, paraphrase les grands classiques, aussi bien les prosateurs que les poètes. Il suffit d'ouvrir le livre pour s'en rendre compte. *Of Solitude* développe le mot de Scipion : « Nunquam minus solus quam cum solus » ; *Of Obscurity* s'ouvre par deux vers d'Horace :

« Nam neque Divitibus contingunt gaudia solis,
Nec vixit male, qui natus moriensque Fefellit... » ;

11. *The Garden*, pp. 420, 421, 422.

12. *The dangers of an Honest man...*, p. 443.

13. *The Shortness of Life, and the Uncertainty of Riches*, p. 448. Cf. aussi *The Danger of Procrastination*, p. 452...

Of Agriculture, par un rappel de Virgile : « The first wish of Virgil (as you will find anon by his Verses) was to be a good Philosopher... ». Dans le premier essai, non content de citer Virgile, Salluste, Suétone, Sénèque le jeune, Térence, et, à six reprises différentes, Horace, il se laisse entraîner à refaire, après Cicéron, le procès de Catilina, emprunte une anecdote à Hérodote, compare les idées de Brutus et de Cicéron sur la liberté, commente la doctrine d'Epicure, et, pour couronner le tout, il traduit trois épi-grammes de Martial. C'est le triomphe de l'humanisme.

Malgré leur abondance extrême, d'ailleurs, ces emprunts à l'Antiquité gréco-latine ne nous paraissent pas démesurés ni gênants. Car le trait dominant de cet humanisme est sa parfaite aisance. La culture classique est devenue chez Cowley une seconde nature, à tel point que le siècle d'Auguste paraît lui être aussi réel que celui où il vit. Bien souvent, lorsqu'il développe des thèmes déjà traités par les Anciens, ce sont leurs paroles qui expriment le plus spontanément sa pensée. Citations et traductions ne servent pas d'ornement; elles n'ouvrent pas dans le texte de parenthèses; elles ne l'alourdissent pas d'appendices extérieurs. Elles font vraiment corps avec lui, ponctuent l'idée, et constituent une partie, non la moins sincère, de son raisonnement. On pourrait, grâce à elles, résumer en quelques formules chacun de ses *Essais* :

« Bene qui latuit, bene vixit », pour *Of Obscurity*;

« O fortunatos nimium, sua si bona norint Agricolas », pour *Of Agriculture*;

« Desunt Luxuriae multa, Avaritiae omnia », pour *Of Avarice*;

« Odi profanum vulgus et arceo », pour *Of Greatness*;

« Quid Romae faciam ? mentiri nescio », pour *The dangers of an Honest man in much Company*;

« Sapere aude, incipe... », pour *The Danger of Procrastination...*

La profondeur de son humanisme se mesure, pourrait-on dire, à ses inexactitudes mêmes. Il en use librement avec ses modèles, adaptant leurs termes à son intention, déformant ses citations, donnant à ses traductions un sens nouveau. C'est bien sa propre pensée qu'il exprime, et non pas celle d'autrui qu'il reproduit. Virgile avait écrit :

« Latonae tacitum pertentant gaudia pectus »;

Cowley, parlant de l'agriculture, change « Latonae » en « Agricolae » 14. L'exclamation de Publius Syrus : « O vita, misero longa, felici brevis », devient chez lui : « O vita, Stulto longa, Sapienti brevis » 15. Salluste observe : « Dominationis in alios servitiem suam mercedem dant » ; Cowley modifie l'orientation de la maxime en remplaçant « alios » par « vos » 16. Parfois, citant de mémoire, et plus préoccupé du sens que des termes, il commet de légères infidélités, comme lorsqu'il transforme le « in vallibus Haemi » en « sub montibus », dans le vers fameux de Virgile :

« O quis me gelidis in vallibus Haemi... » 17.

Il semble ne plus distinguer ce qui lui appartient en propre de ce qu'il emprunte aux Anciens, tant la fusion est complète entre eux et lui. Aucune trace d'affectation ni de pédantisme ne vient gâter l'élégante harmonie de l'ensemble. L'érudition de Cowley est presque devenue instinctive.

Elle se concilie du reste fort bien avec ses convictions religieuses. A chaque instant des souvenirs bibliques se mêlent aux souvenirs classiques, et cela, semble-t-il, sur un pied d'égalité. Il cite indifféremment Virgile et Saint Paul. Humaniste, il utilise la pensée morale de l'Antiquité pour ses fins propres, et revêt constamment l'idée chrétienne d'une forme païenne. Il passe sans cesse d'un monde à l'autre. Catilina lui apparaît sous les traits d'un « Anti-Paul, who became all things to all men, that he might destroy all » 18. Entre deux allusions à l'histoire romaine et grecque, se glisse cette réminiscence des Actes des Apôtres :

I love and commend a true good Fame, because it is the shadow of Virtue, not that it doth any good to the Bodie which it accompanies, but 'tis an efficacious shadow, and like that of *St Peter* cures the Diseases of others 19.

14. *Of Agriculture*, p. 403.

15. *Of Solitude*, p. 394.

16. *Of Liberty*, p. 378. Cf. aussi *Shortness of Life*, p. 449, l. 1; *The dangers of an Honest man...*, p. 446, l. 23 et 26, etc...

17. *Of Solitude*, p. 395.

18. *Of Liberty*, p. 380.

19. *Of Obscurity*, p. 399. Cf. encore : sur la brièveté de la vie, Pindare et St. Mathieu (*The Shortness of Life...*, p. 448, l. 29) ; les psaumes et Horace (*Ibid.*, p. 449, l. 17), etc. Cette utilisation de l'Antiquité est d'ailleurs con-

Mais ses *Essais* ne sortent pas uniquement de son cerveau et de ses lectures. Ils gardent le contact avec le monde extérieur, et avec son aspect le plus charmant : les jardins. Nous avons tenté de définir la place que la nature a tenue dans la pensée de Cowley, et nous avons montré que, malgré ses limites, l'amour que lui porte le poète est sincère et profond. Nous disons bien le poète. Car le sentiment de la nature élève les *Essais* au-dessus de la raison prosaïque. Nous y sentons passer le souffle large et paisible des champs, la musique argentine du ruisseau qui scintille dans l'ombre fraîche, le parfum enivrant des parterres fleuris. Ils ne sont décrits nulle part, mais leur présence, partout suggérée, jette sur l'ensemble une trame invisible de poésie gracieuse. Avec Izaak Walton, Cowley est un des premiers poètes en prose de l'Angleterre.

Il nous paraît tout proche, d'ailleurs, de Walton, par le tempérament et les goûts. La recherche modérée du plaisir (avec, chez Walton, une note de sensualité gourmande qui existait peut-être aussi chez Cowley, mais que rien ne révèle), l'amour de la vie paisible, l'amour de la nature sous ses aspects les plus familiers, remplissent les *Essais* comme ils remplissent *The Compleat Angler*. Deux hommes foncièrement honnêtes, pleins de bonhomie et de finesse, se racontent à nous avec une spontanéité délicieuse, et comme ils ont l'un et l'autre une âme d'artiste, leurs œuvres, qu'ils vantent les charmes de la pêche à la ligne ou les mérites de la solitude, exhalent un parfum délectable de santé et de grâce.

Écoutons Walton ressusciter le bonheur simple de l'âge d'or :

Look ! Under that broad beech-tree I sat down, when I was last
 this way a-fishing; and the birds in the adjoining grove seemed to
 have a friendly contention with an echo, whose dead voice seemed to
 live in a hollow tree near to the brow of that primrose-hill. There I
 sat viewing the silver streams glide silently towards their centre, the
 tempestuous sea; yet sometimes opposed by rugged roots and pebble-
 stones, which broke their waves, and turned them into foam; and so-

forme à tout l'esprit du siècle. Les commonplace-books ne faisaient pas autre chose que de choisir dans la littérature classique les maximes et les exemples qui pouvaient aider les chrétiens dans l'accomplissement de leurs devoirs.

metimes I beguiled time by viewing the harmless lambs; some leaping securely in the cool shade, whilst others sported themselves in the cheerful sun; and saw others craving comfort from the swollen udders of their bleating dams... 20.

Tout ici fait songer à Cowley, depuis la nonchalance paisible du ton et la sincérité du sentiment, jusqu'au rappel discret de l'idylle antique.

C'est dire que l'atmosphère des *Essais* diffère profondément de celle de ses poésies antérieures. Au lieu de l'ambition qui l'entraînait jadis, dans ses vers, à des raffinements factices, il ne songe plus maintenant qu'à s'exprimer en toute simplicité. Il suit la libre inclination de son talent. Il nous offre sa confession sans détours, sur le ton naturel de la conversation. Rien n'est plus spontané, plus direct, que l'essai *Of Myself*, ce petit chef-d'œuvre d'analyse à la fois candide et malicieuse :

It is a hard and nice Subject for a man to write of himself, it grates his own heart to say anything of disparagement, and the Readers Eares to hear anything of praise from him. There is no danger from me of offending him in this kind; neither my Mind, nor my Body, nor my Fortune, allow me any materials for that Vanity. It is sufficient, for my own contentment, that they have preserved me from being scandalous, or remarkable on the defective side... 21.

Rien n'est aussi plus élégant ni plus raffiné. Cowley sait rester dans un heureux équilibre, à mi-chemin de la vulgarité et de la solennité. Il est digne sans raideur. Il lui arrive d'employer des tournures, des images terre à terre, il nous interpelle familièrement, il ne recule pas devant l'expression populaire qui donnera un tour plus vif à sa pensée. Par exemple, il ponctue son analyse de l'ambition d'apostrophes telles que : « Pray, let us but consider a little... But, you may say... Now I would fain know... Why, I'll tell you... » 22. Il risque, de temps à autre, des traits d'esprit. Du candidat au consulat, il dit :

20. WALTON. *The Compleat Angler*, Aldine edition, p. 73.

21. *Of Myself*, p. 455.

22. *Of Liberty*, p. 378..

... He must feast and bribe, and attend, and flatter, and adore many Beasts, though not the Beast with many heads 23.

Son sens de l'humour se manifeste parfois discrètement. Nous ne savons pas ce qui arrive après la mort :

And no man who has made the Experiment has been so kind as to come back to inform us 24.

Ses plaisanteries mêmes, et sa familiarité, restent toujours de bon ton. Elles enrichissent son style et l'animent, elles ne l'abaissent pas. Il nous semble entendre parler, avec une distinction naturelle, un homme d'une grande culture, que sa souriante bonhomie rend en même temps très humain.

Jamais il ne se montre guindé ni dogmatique. Sa pensée chemine, d'une allure aisée, un peu nonchalante et sinueuse, vers le but qu'elle s'est fixé. Elle est naturellement claire, malgré sa finesse, et obéit sans peine à une logique qui s'affirme parfois un peu lourdement, comme en ce début d'essai sur l'avarice, où, dès l'abord, Cowley pose le sujet, et énonce les divisions qu'il développera avec méthode :

There are two sorts of *Avarice*, the one is but of a Bastard kind, and that is, the rapacious Appetite of Gain, not for its own sake, but for the pleasure of refunding it immediately through all the Channels of Pride and Luxury. The other is the true kind, and properly so called; which is a restless and unsatiable desire of Riches, not for any farther end or use, but onely to hoard, and preserve, and perpetually encrease them 25.

Dans l'essai sur l'agriculture, il précise aussi la marche qu'il va suivre :

There is no other sort of life that affords so many branches of praise to a Panegyrist : The Utility of it to a mans self : The Usefulness, or rather Necessity of it to all the rest of Mankind : The Innocence, the Pleasure, the Antiquity, the Dignity... 26.

et il expose tour à tour chacun de ces points :

23. *Of Liberty*, p. 378.

24. *Of Obscurity*, p. 399.

25. *Of Avarice*, p. 436.

26. *Of Agriculture*, p. 401.

The Utility (I mean plainly the Lucre of it)...; ... As for the Necessity of this Art, it is evident enough...; The Innocence of this Life is the next thing for which I commend it...; And if great delights be joyn'd with so much Innocence...; The Antiquity of this Art is certainly not to be contested by any other...; Behold the Original and Primitive Nobility of all those Great Persons...; if Heraldry were guided by Reason, a Plough in a Field Arable, would be the most Noble and Antient Armes 27.

Il aime définir et classer. Mais sa logique n'enserme que rarement la pensée avec cette rigidité. Elle reste le plus souvent invisible, et ne se décèle qu'à l'atmosphère d'ordre où baigne l'œuvre entière. Discrète, elle s'efface, laissant la place d'honneur à la variété. Malgré leur unité, les *Essais* donnent au lecteur attentif une impression de diversité.

Il leur arrive de s'ouvrir par une définition en règle, comme dans *Of Liberty* :

The Liberty of a people consists in being governed by Laws which they made themselves, under whatsoever form it be of Government. The Liberty of a private man in being Master of his own Time and Actions, as far as may consist with the Laws of God and of his Country 28;

parfois aussi par une confidence d'où sort la discussion générale :

I am glad that you approve and applaud my design, of withdrawing my self from all the tumult and business of the world; and consecrating the little rest of my time to those studies, to which Nature had so Motherly inclined me, and from which Fortune, like a Stepmother has so long detained me 29;

ou bien par un souvenir de lectures :

Since we cannot attain to Greatness (saies the *Sieur de Montagn*), let's have our revenge by railing at it... 30;

ou encore par une comparaison qui amorce le sujet, en même temps qu'elle cause un agréable effet de surprise :

If you should see a man who were to cross from *Dover* to *Calais*,

27. *Of Agriculture*. Cf. aussi *Of Liberty*, p. 385, l. 1-5.

28. *Of Liberty*, p. 377. Cf. aussi *Of Avarice*, p. 436.

29. *The Danger of Procrastination*, p. 452. Cf. aussi les essais 5 et 11.

30. *Of Greatness*, p. 426. Cf. aussi les essais 2, 3, 4.

run about very busie and sollicitous, and trouble him selfe many weeks before in making provisions for his voyage, would you commend him for a cautious and discreet person, or laugh at him for a timerous and impertinent Coxcomb ? 31.

Le huitième essai nous offre un bon exemple de ce dernier procédé, et, de façon générale, des procédés de composition de Cowley. L'entrée en matière est piquante :

If twenty thousand naked *Americans* were not able to resist the assaults of but twenty well-armed *Spaniards*, I see little possibility for one Honest man to defend himself against twenty thousand Knaves, who are all furnisht *Cap-a-pe* with the defensive arms of worldly prudence, and the offensive too of craft and malice... 32.

Puis, sans perdre de temps, notre auteur aborde le développement du thème de l'essai, déjà amorcé par la première phrase, c'est-à-dire les vices de la ville et les dangers qu'ils font courir à l'homme vertueux :

He will find no less odds than this against him, if he have much to do in humane affairs.

Il procède par attaques successives, accueillant idées et images dans le désordre où elles se présentent à son esprit : l'honnête homme court les plus grands dangers à la ville, car il ne risque rien de moins que d'être englouti par les « cannibales polis » qui la remplissent ; il s'y trouve dans la solitude la plus complète, entouré de bêtes féroces : l'homme n'est-il pas pour l'homme « toutes sortes de bêtes » ? L'éloquence et la philosophie se vantent d'avoir fait de l'homme un être social, créé les gouvernements, construit les villes. Besogne funeste, car elles ont, du même coup, donné naissance au vice :

They have assembled many thousands of scattered people into one body : 'tis true, they have done so, they have brought them together into Cities to cozen, and into Armies to murder one another : They found them Hunters and Fishers of wild creatures, they have made them Hunters and Fishers of their Brethren...

Les vraies fondatrices des villes ont été plutôt l'avarice et l'ambition :

31. *The Shortness of Life...*, p. 448.

32. *The dangers of an Honest man...*, p. 443. Cf. aussi l'essai 9.

What was the beginning of *Rome*, the *Metropolis* of all the World ? What was it, but a concourse of Theives, and a Sanctuary of Criminals ?

Toutes les villes sont sorties d'un péché originel. Plus elles se développent, plus le vice croît dans le monde. Pour vivre à la ville, il faut être fortement armé contre « les assauts de l'Hostilité, et les mines de la Trahison », et même alors, l'existence, au milieu d'alarmes perpétuelles, est dépourvue de charmes.

Comme voudrait le montrer ce résumé, le désordre est ici plus apparent que réel. Les arguments, les invectives, tendent au même but, chacun apportant sa parcelle de démonstration, et pouvant se rassembler en cette phrase, qui clôt la première partie de l'essai :

The summe of it is, that a virtuous man is in danger to be trod upon and destroyed in the crowd of his Contraries, nay, which is worse, to be changed and corrupted by them, and that 'tis impossible to escape both these inconveniences without so much caution, as will take away the whole Quiet, that is, the Happiness of his Life.

Maintenant, sa tâche de moraliste accomplie, Cowley va donner la parole à l'érudit, et les souvenirs se pressent, anciens et modernes mêlés : à une pensée de Juvénal succède une épigramme de Martial, Lucrèce et Démocrite se voient reprocher leur manque de charité humaine, Cicéron, Ovide, fournissent leur contribution au développement de l'idée. Entre temps, Cowley en a appelé à l'autorité de la Bible, et à celle de saint Paul. Il a rappelé ses souvenirs de l'*Arcadie* et de l'*Astrée*, et deux parenthèses discrètes, l'une sur ses visites à Bedlam et le malaise physique que la vue de la folie lui causait, l'autre sur ses illusions de citadin s'installant à la campagne, nous découvrent l'homme, comme la méditation révélait le moraliste. Ainsi la pensée primitive de Cowley se complète des harmoniques que lui suggèrent sa culture et son expérience de la vie. Elle devient à la fois plus riche et plus diverse, et la fantaisie dissimule sous sa spontanéité l'armature logique.

Si nous voulons apprécier la variété profonde de cette pensée, analysons, dans l'essai qui nous paraît le plus systématique, *Of Liberty*, le réquisitoire de Cowley contre l'ambition. Nous verrons alors quelle souplesse règne à l'intérieur de cadres en apparence

rigides. Après l'entrée en matière : « Pray let us but consider a little what mean servil things men do for this Imaginary Food », il lance à l'attaque, pour ouvrir en quelque sorte la brèche, les Latins :

We cannot fetch a greater example of it, then from the chief men of that Nation which boasted most of Liberty.

En un petit tableau plein de vie, il montre les candidats au consulat s'abaissant pour obtenir les suffrages des plus vils, et il termine spirituellement :

En Romanos rerum Dominos ! Behold the Masters of the World begging from door to door.

Mais cet exemple ne lui suffit pas. L'idée de l'ambitieux lui rappelle inévitablement Catilina, et il ne résiste pas au plaisir de s'indigner, pendant une longue page, avec Cicéron, de sa détestable carrière. Reprenant le cours de sa méditation, il fait appel cette fois à Salluste, et aboutit à cette définition de l'ambition :

What is it but a kind of Rack that forces men to say what they have no mind to ?

Ici, l'idée de torture lui remettant en mémoire une anecdote d'Hérodote, il nous la raconte et en extrait la morale. Puis il poursuit son chemin, discutant avec ceux qui prétendent que l'on peut être ambitieux tout en restant honnête. Ce n'est pas, dit-il, impossible, mais cet honnête homme parvenu aux honneurs est-il heureux, est-il libre ? Et il décrit plaisamment la journée d'un grand seigneur, montrant les obligations incessantes auxquelles son rang le plie. Sa conclusion est que l'ambitieux est un esclave : « O toties servus ! » 33. Dans ces quelques pages, nous le voyons attaquer, s'indigner, railler, discuter, décrire, moraliser tour à tour, passant d'un style à l'autre avec un parfait naturel. Notons, en particulier, la souplesse avec laquelle, pour animer ses réflexions, il utilise les anecdotes, voire les proverbes et les dictons que sa mémoire lui suggère. Ce sont de fraîches bouffées de vie qui pénètrent ainsi sa méditation solitaire.

Une telle spontanéité nous étonne, venant de Cowley. Nous nous

33. *Of Liberty*, pp. 378-384.

étions habitués à trouver dans son œuvre plus de préméditation que d'élan, plus de lourdeur pédante que d'aisance « honnête homme », et nous ne pouvons nous empêcher de rechercher, une fois de plus, l'intention.

Certes l'art n'est pas absent de ses *Essais*. Seulement nous le trouvons porté ici à son degré suprême : il passe inaperçu. Nous sentons que Cowley sait où il va, mais il ne le laisse pas voir. Nous soupçonnons le travail du style, mais nulle part l'effort ne le décèle. Les vaines coquetteries n'y trouvent pas de place. La forme peut être poétique, exaltée, ou oratoire, selon que la pensée le demande, elle reste toujours naturelle. Elle n'est jamais banale pour cela. Ne représente-t-elle pas le miroir fidèle d'une personnalité toute en finesse, en nuances, qui, lorsqu'elle s'exprime en vers, devient volontiers précieuse ? En prose, il semble que l'expression spontanée de l'activité intellectuelle de Cowley soit le paradoxe et l'antithèse. Il pense par rapprochements et surtout par contrastes. Nous le voyons sans cesse, au cours de ses *Essais*, bâtir des démonstrations sur des oppositions d'idées et de mots, et les faire aboutir logiquement, fatalement, pourrait-on dire, à des conclusions paradoxales³⁴. Mais ces raffinements ne relèvent pas de la préciosité gratuite. Ils ne constituent pas des artifices destinés seulement à briller, car, servant à mettre l'idée en relief, ils font partie intégrante du raisonnement, et ce n'est qu'accessoirement qu'ils lui ajoutent leur éclat.

L'intention d'art, elle se manifeste surtout dans le mélange de la prose et des vers. Cowley l'avait déjà expérimenté dans le *Discours* sur Cromwell, et il l'utilise ici systématiquement. Le poète vient en aide à l'essayiste. D'abord, dans le corps même de l'essai, il sème des intermèdes poétiques³⁵; mais c'est principalement en guise de conclusion, et, selon sa propre expression, « pour faire bonne bouche », qu'il en use. Chaque essai se termine par une pièce de vers, souvent plusieurs³⁶. Qu'elles soient placées à

34. Cf. sur ce point notre étude du style de Cowley.

35. Cf. Essai 1, p. 388; Essai 4, p. 406; Essai 5, pp. 428, 431; Essai 8, p. 445; Essai 10, p. 454; Essai 11, pp. 456, 459.

36. Il y a cinq pièces après l'Essai 4, quatre après l'Essai 1, deux après les Essais 10 et 11, une après tous les autres.

la fin ou à l'intérieur de l'essai, ces additions ne sont jamais que le prolongement poétique de la prose. La vie à la campagne, dit-il dans l'essai *Of Agriculture*, est la plus favorable au travail de l'artiste :

One might as well undertake to Dance in a Crowd, as to make good Verses in the midst of Noise and Tumult.

As well might Corn as Verse in Cities grow;
In vain the thankless Glebe we Plow and Sow,
Against th'unnatural Soil in vain we strive;
'Tis not a Ground in which these Plants will thrive.

It will bear nothing but the Nettles or Thornes of *Satyre*, which grow most naturally in the worst Earth... 37.

Il vient d'affirmer qu'il n'a jamais convoité la grandeur, et qu'il n'aurait éprouvé aucune joie à devenir un dignitaire de l'Etat :

But the Reader may think that what now I say is of small authority, because I never was, nor ever shall be put to the tryal : I can therefore only make my Protestation :

*If ever I more Riches did desire
Then Cleanliness and Quiet do require,
If e're Ambition did my Fancy cheat,
With any wish, so mean as to be Great,
Continue, Heav'n, still from me to remove
The Humble Blessings of that Life I love.*

I know very many men will despise, and some pity me, for this humour, as a poor spirited fellow... 38.

Il n'y a, comme pourraient le montrer encore d'autres exemples, aucune rupture entre les deux modes d'expression. Le développement de la pensée se continue, les images même se poursuivent sans heurts. Il semble que, par instants, la poésie contenue en puissance dans la prose veuille se libérer et reprendre sa forme pure. Le passage de l'une à l'autre est naturel au point de paraître irrésistible.

Les poésies qui suivent chacun des essais, paraphrases ou pièces originales, en sont aussi les échos fidèles. Nous y trouvons les résonances lyriques des idées principales, souvent même des dé-

37. *Of Agriculture*, p. 406.

38. *Of Greatness*, p. 428.

veloppements particuliers de la prose. Ainsi, ayant décrit avec humour les étapes de l'esclavage d'un grand seigneur au cours d'une journée : « Let's begin with him by break of day, for by this time he's besieged by two or three hundred suitors... », il reprend dans son ode *Upon Liberty* :

Tis Morning; well; I fain would yet sleep on;
 You cannot now; you must be gone
 To Court, or to the noisy Hall :
 Besides, the Rooms without are crowded all;
 The stream of Business does begin,
 And a Spring-Tide of Clients is come in.
 Ah cruel Guards, which this poor Prisoner keep !
 Will they not suffer him to sleep ?... 39.

Avec quelle délicatesse s'exprime, en ces deux strophes, la sage humilité de l'homme, en même temps que la fierté de l'artiste :

Be prudent, and the shore in prospect keep,
 In a weak Boat trust not the deep.
 Plac'd beneath Envy, above envying rise;
 Pity Great Men, Great Things despise.
 The wise example of the Heavenly Lark,
 Thy Fellow-Poet, *Cowley* mark,
 Above the Clouds let thy proud Musique sound,
 Thy humble Nest build on the Ground 40.

Les passages en vers des *Essais* restent donc avec la prose en étroite harmonie de pensée et de ton. Ils ajoutent à la variété de l'ensemble sans nuire à son unité. Nous ne trouvons pas, quant à nous, que ce mélange de prose et de vers introduise un élément d'insincérité, comme le disent certains critiques ⁴¹. Cowley est poète autant que prosateur, et use de l'une et de l'autre langue avec une égale facilité. Y a-t-il, au reste, entre elles la différence absolue que l'on veut si souvent y voir ⁴² ? Son art est fait ici tout entier, mérite rare chez lui, de discrétion et de mesure.

Le charme des *Essais* ne réside ni dans l'éparpillement de la

39. *Upon Liberty*, st. 2, p. 389.

40. *The Shortness of Life...*, st. 12 et 13, p. 452.

41. Par exemple le professeur H. CRAIK. *English Prose Selections*, vol. II, p. 575.

42. Nous étudierons ce point dans notre chapitre sur le style.

variété ni dans la lumière crue des contrastes, mais dans la douceur constante d'une teinte fondamentale dont les reflets même semblent s'atténuer pour mieux se fondre. L'intelligente nonchalance dont Cowley, après Horace et Montaigne, a retrouvé le secret, résonne au travers du livre comme une mélodie où la grâce et l'ampleur s'allient harmonieusement.

Nous aimons le livre pour sa sincérité. Nous savons gré à Cowley de se montrer enfin tel qu'il était. Dans le reste de son œuvre, à peu d'exceptions près, il adapte, et ses intentions le déguisent toujours : il ne quitte un masque que pour en prendre un autre. Dans ses *Essais*, il s'exprime directement, et sa personnalité, fuyante partout ailleurs, se fixe au contact de thèmes qui le touchent de près. Le tempérament particulier qu'il nous dévoile, la manière dont il se confie, voilà ce qui nous intéresse, ce qui donne au livre tout son prix. La pensée, prise en elle-même, ne nous enrichit guère, et elle ne nous retiendrait pas, si elle ne nous permettait de mieux apprécier l'homme. L'accent personnel transforme en causeries attachantes ce qui ne serait autrement que le développement ingénieux de lieux communs.

II

Est-ce à dire que Cowley se montre, en tant qu'essayiste, entièrement personnel ? Nous le croirions difficilement, étant donné tout ce que nous avons appris du besoin de soutiens extérieurs que manifeste chacune de ses entreprises, et aussi de son aptitude à capter pour ses besoins propres les tendances diffuses de l'époque. En fait, les *Essais* nous semblent à la fois inspirés par un modèle précis, et issus d'un certain état général des esprits.

**

Cowley, dans le domaine de l'essai, a pris pour maître Montaigne. Il ne s'en cache pas, citant par deux fois son nom avec respect⁴³, et cet hommage, sous sa plume, vaut une reconnaissance explicite d'influence. Même s'il ne l'avait pas ainsi reconnue, nous

⁴³. *Of Solitude*, p. 392, l. 23, et *Of Greatness*, p. 428, l. 16.

l'aurions à coup sûr devinée sans peine. Tout rappelle Montaigne dans ces essais, depuis le choix des sujets, jusqu'au ton adopté et à la conception du genre.

Au reste, le connaissant, Cowley devait fatalement l'aimer. Des affinités profondes rapprochent les deux hommes. Ils appartiennent à la même famille d'esprits. Intellectuels et raisonnables, ils éprouvent les mêmes sympathies et les mêmes aversions. Absorbés dans le culte de leur moi, ils cherchent avec une égale ardeur à découvrir le secret de l'art de vivre, et ils aboutissent tous deux à un épicurisme délicat qui leur fait de l'égoïsme un devoir. Leur solide et fervent humanisme, leur proposant les mêmes modèles, rend encore plus semblable l'expression de leur idéal commun. Et ils ont par surcroît connu, vers la fin de leur vie, des destins parallèles. Cowley, se retirant à la campagne pour y goûter les voluptés de l'étude solitaire, ne répète-t-il pas, à près d'un siècle d'intervalle, le geste de Montaigne s'isolant en sa « librairie » ? Il n'est pas surprenant qu'il l'ait choisi pour maître, et qu'il ait donné lui aussi à ses méditations la forme de l'essai. Nés d'un tempérament semblable et d'un même état d'esprit, les *Essais* de Cowley nous apparaissent comme un écho de ceux de Montaigne. Dans le détail, des idées, des procédés, des passages entiers, semblent devoir leur origine directement à Montaigne. *Of Obscurity* rappelle en bien des endroits *De la Gloire*. Les thèmes traités dans le chapitre *De la Solitude* reparaissent comme le motif central de plusieurs des essais de Cowley 44. *De l'inconfort de la Grandeur* se trouve condensé dans *Of Greatness*.

« Il n'est description pareille en difficulté à la description de soy-mesme... »,

s'écrie Montaigne. Et Cowley de dire à son tour :

« It is a hard and nice subject for a man to write of himself... » 45.

Ne nous attendons cependant pas à y trouver une copie servile. Ici, moins encore qu'ailleurs, l'imitation de Cowley n'est un esclav-

44. Naturellement, *Of Solitude*, mais aussi *The dangers of an Honest man in much Company*, *Of Liberty*, *The Shortness of Life*...

45. *De l'exercitation* (livre II, chapitre VI, édition Leclerc, 1885, t. I, p. 347) et *Of Myself*, II, p. 455. Sur les rapprochements possibles, cf. l'article déjà cité de Nethercot, pp. 122, 123.

vage. Elle n'exclut aucune suggestion, mais ne s'enchaîne à aucune. Sauvegardant son indépendance, elle permet à la personnalité de l'auteur de s'affirmer avec ses traits distinctifs et son allure propre.

Au début, même, ce sont les différences qui nous frappent. Montaigne écrit sans autre but que de satisfaire son besoin de se raconter à lui-même. Aucune intention ne limite sa verve. Tous les sujets lui sont bons, la vie des camps et des cours, aussi bien que l'histoire ancienne, les institutions et les mœurs les plus étranges aussi bien que les mouvements du cœur et de l'esprit humains. Sa curiosité universelle s'ouvre à tous les problèmes. Montaigne goûte le charme des expéditions lointaines (ne va-t-il pas jusqu'au pays des cannibales ?). Il explore la vie, et la fantaisie est son seul guide. Que nous voici loin des onze essais utilitaires de Cowley, avec leur thème unique et leur méditation obstinée sur un seul objet ! Que nous voici loin, aussi, du Cowley qu'ils peignent, ramassé sur lui-même, trouvant dans les ressources de son esprit et dans les livres une nourriture suffisante !

Mais la distance n'est pas si grande qu'on le croirait d'abord. La variété de l'un, la concentration de l'autre, manifestent, au fond, un même état d'âme. Montaigne semble faire un voyage autour du monde, et Cowley un voyage autour de son jardin, mais le but qu'ils se proposent est identique. Au point de départ de chaque livre nous trouvons le désir du bonheur ; et à l'arrivée, dans l'un comme dans l'autre, un épicurisme bien entendu. Montaigne, au cours de son enquête, rayonne sur tout l'univers ; Cowley ne sort pas de son petit domaine de Barn-Elms ou de Chertsey, et ses efforts convergent vers une analyse en profondeur de son esprit et de ses besoins. Le centre de ces observations et de ces analyses, quelle que soit la méthode employée, reste toujours le « moi » de l'auteur. On peut affirmer de Cowley, avec une entière justice, ce que M. Lanson dit de Montaigne :

Il est parti de ce point de départ, dont chacun de nous, s'il était franc, prendrait bien volontiers l'analogue en lui-même : qu'il n'y avait rien de plus intéressant au monde pour lui que Michel de Montaigne, et que l'objet de son étude devait être ce qu'était, ce que

sentait, ce que voulait Michel de Montaigne, pour lui ménager le plus de commodité, d'aise et de bonheur en cette incertaine vie 46.

Seulement, Montaigne est plus hardi. Alors que Cowley, timide, casanier, se contente de regarder en lui, avec l'aide des Anciens, lui s'aventure, et va chercher au loin la solution. Si bien que les *Essais* de Cowley nous apparaissent presque comme un chapitre du vaste livre de Montaigne. Mais ce chapitre, aux yeux de Montaigne lui-même, c'est le chapitre central, celui auquel les autres aboutissent, vers lequel il revient toujours :

Le monde regarde toujours vis-à-vis : moy, je replie ma vue au dedans; je la plante, je l'amuse là. Chacun regarde devant soy : moy, je regarde dedans moy; je n'ay affaire qu'à moy, je me considère sans cesse, je me contreroolle, je me gousté..., je me roule en moy mesme... 47.

Le problème de l'art de vivre, s'il n'est pas le seul qu'il aborde, reste pour lui le principal. Les différences qui séparent les œuvres, du point de vue des sujets, s'effacent devant des ressemblances plus profondes 48.

Proches par leur matière, les deux œuvres le sont tout autant par l'esprit qui les anime. Elles sont conçues comme des méditations où l'auteur livre sans détours sa pensée au lecteur. Elles sont également personnelles. Ici encore, cependant, l'essai de Cowley reste distinct de celui de Montaigne, et pour les mêmes raisons. La fantaisie qui préside au choix des sujets de Montaigne, demeure souveraine lorsqu'il s'agit de les développer. Montaigne ne s'en cache aucunement; il aurait plutôt tendance à s'en vanter. Après une de ses digressions accoutumées, il s'écrie :

Cette farcisseure est un peu hors de mon thème : je m'escare, mais plustot par licence que par mesgarde : mes fantaisies se suyvent,

46. *Histoire de la Littérature Française* (7^e édition), p. 323.

47. *De la Presumption* (II, 17, éd. Leclerc, t. II, p. 53). Cf. aussi *De l'exercitation*.

48. Il y a peut-être quelque injustice à comparer, comme nous venons de le faire, les *Essais* de Cowley à ceux de Montaigne. Montaigne les a écrits, revus, augmentés à loisir, au cours d'une vingtaine d'années de « volumineuse étude ». Ceux de Cowley ne sont le fruit que de cinq ou six ans de méditations et devaient être suivis, nous dit Sprat, de bien d'autres. Nous pouvons croire que Cowley, une fois le thème central épuisé, se serait permis plus de fantaisie dans le choix des sujets. Il reste que l'instinct logique de son esprit ne l'aurait jamais guidé, sans doute, vers l'infinité variété de Montaigne.

mais parfois c'est de loing; et se regardent, mais d'une veue oblique... Les noms de mes chapitres n'en embrassent pas toujours la matière... J'aime l'allure poétique, à sauts et à gambades : c'est un art, comme dict Platon, legiere, volage, démoniacle... Je veois au change, indiscrettement et tumultuairement : mon style et mon esprit vont vagabondant de mesme...⁴⁹.

Je n'ay point d'aulture sergent de bande, à renger mes pieces, que la fortune : à mesme que mes resveries se presentent, je les entasse; tantost elles se pressent en foule, tantost elles se traisnent à la file. Je veulx qu'on veoye mon pas naturel et ordinaire, ainsi destracqué qu'il est; je me laisse aller comme je me treuve...⁵⁰.

Son esprit primesautier se rebelle devant la logique et l'ordre. Il repousse comme autant de servitudes le sens des proportions, l'art d'enchaîner les idées ou de les développer avec suite. Suivant l'humeur du moment, il analysera le sommeil en deux pages, la liberté de conscience en trois, la modération en quatre, la colère en sept, la lecture en treize, la vanité en soixante :

De cent membres et visages qu'a chasque chose, j'en prends un, tantost à leicher seulement, tantost à efflorer, et parfois à pincer jusqu'à l'os...⁵¹.

Cowley ne se permet les « gaillardes escapades » de son aîné. Ou plutôt, il n'en sent pas le besoin. Sa pensée s'ordonne spontanément selon les lois de la logique. Mais il sait faire jaillir la variété de l'ordre, et nous avons montré comment la plus heureuse spontanéité assouplissait sa dialectique. Dans ses *Essais*, comme dans ceux de Montaigne, le thème se développe sans plan prémédité, sans règle apparente. L'idée s'y déroule non par une démonstration, mais par une libre analyse, où l'essayiste semble se soumettre à sa pensée au lieu de la dominer. Il la laisse aller à sa guise, qu'elle marche droit au but, ou s'attarde en digressions, et le lecteur éprouve à la suivre une impression d'aisance et de naturel parfaits. Mais toujours, même aux moments où Cowley s'abandonne le plus librement à sa rêverie, l'armature solide de son raisonnement se

49. *De la Vanité*, III, 9 (t. II, p. 385).

50. *Des Livres*, II, 10 (I, p. 375).

51. *De Democritus et Heraclitus*, I, 50 (I, p. 280).

devine. Chaque essai forme un tout cohérent. Il argumente et déduit aussi instinctivement que Montaigne vagabonde. Sa fantaisie ne crée pas, comme chez Montaigne, le désordre, elle ne compromet pas l'équilibre. On pourrait dire que l'ordre est sa loi.

Ainsi, les *Essais* de Cowley nous paraissent plus raisonnables, gagnés en quelque sorte à l'art classique. Ils gardent bien cependant le même contenu, et ils expriment aussi fidèlement la personnalité de leur auteur. Ils s'offrent à nous comme des « discours », des méditations où l'auteur se préoccupe moins de résumer l'idée en maximes brillantes, que de la développer à loisir, et de la poursuivre sous ses aspects divers, ne s'arrêtant que lorsque son intérêt se trouve à bout de souffle. Et si les *Essais* de Cowley sont, en général, plus brefs que ceux de Montaigne, c'est sans doute que son imagination est moins vive et sa pensée plus casanière. Mais nous pouvons admettre aussi que c'est, pour ainsi dire, par timidité de débutant. On sait que Bacon a peu à peu allongé ses *Essais*, et les a progressivement enrichis de matière plus diverse. En passant d'une édition à l'autre, Montaigne avait déjà gonflé les siens, parfois sans mesure, au gré de ses lectures et de ses réflexions, et il avait abouti à cette déclaration :

Parce que la coupure si fréquente des chapitres, de quoy j'usais au commencement, m'a semblé rompre l'attention avant qu'elle soit née, et la dissoudre, desdaignant s'y coucher pour si peu et se recueillir, je me suis mis à les faire plus longs, qui requierent de la proposition et du loisir assigné. En telle occupation, à qui on ne veult donner une seule heure, on ne veult rien donner... 52.

Peut-être Cowley aurait-il évolué, lui aussi, dans ce sens.

Quoi qu'il en soit, le ton qu'il adopte est bien celui de Montaigne. Sa méditation se présente comme une conversation intime entre le lecteur et lui, une confession où il se révèle à nous, où il nous livre le secret de ses goûts, de ses sentiments, de ses idées. Il n'a pas, sans doute, l'aimable débraillé du Gascon, il n'étale pas sa personne avec la même complaisance naïve, mais précisément la réserve, la discrétion, on pourrait dire la pudeur dont il enveloppe ses confidences, la dignité sans morgue de son attitude, la fine bonhomie de son humeur, tracent de lui un portrait tout

52. *De la Vanité*, III, 9 (II, p. 386).

aussi fidèle. Parce qu'il se montre moins prodigue de confessions, moins exubérant, ne croyons pas qu'il dissimule. Sa personnalité toute en nuances, en demi-teintes, ne saurait s'exprimer avec fougue. Montaigne rit aux éclats, Cowley se borne à sourire. Leurs *Essais* nous les montrent différents, mais bien tels qu'ils sont l'un et l'autre. Le livre de Cowley est, autant que celui de Montaigne, « consubstantiel à son auteur ».

Il est donc bien vrai que l'esprit de Montaigne revit dans les *Essais* de Cowley. Mais il revit comme la voix revit dans l'écho, affaibli, assagi. Cowley ne peut rivaliser de fantaisie, de spontanéité, de piquant, avec son grand modèle. Il paraît alangui auprès du nerveux Gascon. Sa pensée est moins vigoureuse, de même qu'elle est moins variée, et la forme elle-même est plus raisonnable d'allure. Tous les traits de l'original renaissent, mais les contours sont moins nets, les arêtes moins vives. Montaigne y reparaît rationalisé, pour ainsi dire, et anglicisé.

On peut, sans doute, trouver à Cowley l'excuse de son intention première. Il a voulu prouver que sa retraite loin de la cour et de la ville était un acte de haute sagesse, et les nécessités de sa démonstration l'ont enserré de leurs limites étroites. Il s'est ainsi trouvé écrire des essais à thèse. Mais on peut alors se demander s'il n'y a pas à ce choix des motifs plus profonds qu'un désir passer de justification, et si, lorsque nous constatons cette orientation particulière de ses *Essais*, nous ne touchons pas du coup au cœur même de sa personnalité.

Si nous constatons, d'essai à essai, le développement continu d'une même idée, et, à l'intérieur de chaque essai, la reprise logiquement conduite d'un aspect de ce thème unique, n'est-ce pas que Cowley s'oriente d'instinct vers les raisonnements suivis, vers les enchaînements ordonnés de l'art oratoire ? Et si nous le voyons se bercer, avec quelle joie évidente ! dans la modération des idées et du style, n'est-ce pas qu'il possède le sens inné de la mesure, le goût des proportions ? N'est-ce pas, en somme, qu'il porte en lui le classicisme ? Le passage de l'exubérance à la maîtrise de soi, et du désordre à l'ordre, qui distingue ses *Essais* de ceux de Montaigne, est l'indice d'une différence de tempérament. C'est aussi l'indice d'un état nouveau des esprits. Souvenons-nous

de l'écart qui se marque entre Jean-Louis Guez de Balzac, par exemple, et Montaigne, et songeons que Cowley est par l'esprit, sinon tout à fait par les dates, le contemporain de Balzac. Il nous est facile de comprendre comment l'imagination se trouve ainsi supplantée chez lui par la raison, et l'enthousiasme par le souci de la mesure.

L'essai, en passant de Montaigne à Cowley, subit encore une autre modification. Non seulement il se rapproche de la norme classique, mais encore il devient moralisant et utilitaire. Montaigne écrit pour le plaisir d'écrire. La curiosité seule le pousse à s'analyser, et c'est son bien-être seul qu'il se propose comme terme de ses réflexions. A côté des jouissances de l'introspection, se glisse, chez Cowley, l'amour de la morale. Il veut découvrir pour lui, mais aussi pour les autres, la règle du bonheur. Il reproche aux ambitieux leur ambition, aux grands leur esclavage, aux avares leur avarice. Il prêche aux hommes de bonne volonté le devoir de la liberté et de la modération. Il voudrait réformer, il attaque, il conseille, il prêche, et sa méditation devient une homélie. En bon Anglais, il ne comprend pas l'Art pour l'Art. La tendance didactique est irrésistible en lui, et, n'ayant pas le détachement sceptique de Montaigne, il veut tirer des choses la leçon morale qu'elles comportent.

Montaigne est voluptueusement païen et sceptique. Cowley reste croyant, et l'épicurisme chez lui s'adapte à l'anglicanisme le plus orthodoxe. Il n'appartient à aucun degré au groupe de ceux que le dix-septième siècle a connus sous le nom de libertins.

Ainsi s'affirme, à tous les degrés, l'indépendance de Cowley. A la suite de Montaigne il adopte le genre de l'essai personnel. Les affinités de tempérament et de doctrine créent la même atmosphère d'aisance nonchalante autour des deux œuvres, et font d'elles des œuvres sœurs. Mais Cowley, d'accord jusqu'ici avec son modèle, sauvegarde son individualité, et nous le voyons se peindre tel qu'il est dans ses onze essais, plus menus sans doute que ceux de Montaigne, plus pauvres de fantaisie, mais également sincères dans leur modestie naturelle, et possédant un charme subtil qui, sans nous faire oublier la séduction plus forte des *Essais* de Montaigne, nous paraît, dans sa finesse un peu mièvre, infiniment prenant. Nous voyons en même temps Cowley adapter

l'essai aux conditions nouvelles de l'époque, et le dépouiller des enthousiasmes sans mesure où Montaigne trouvait l'expression la plus complète de sa nature d'homme de la Renaissance, pour l'amener vers la pensée claire, et vers la forme harmonieusement équilibrée, où la raison classique va s'épanouir dans l'ordre.

*
**

Cowley n'inaugure pas le genre de l'essai en Angleterre. Le nom et la chose étaient connus dès la fin du seizième siècle. Florio, en 1603, avait traduit Montaigne, et dans les vingt premières années du siècle, toute une série d'œuvres se parent du titre d'essais, et se réclament, plus ou moins ouvertement, de Montaigne⁵³. Plus ou moins justement aussi, car la ressemblance s'arrête généralement au titre.

Les unes et les autres ont assurément pour origine commune ces recueils de sentences, ou « commonplace-books », où se trouvaient rassemblées des réflexions, des maximes, des anecdotes, puisées aux meilleures sources, c'est-à-dire à l'Antiquité gréco-latine⁵⁴. Les premiers essayistes, Montaigne lui-même, les utilisent abondamment, et développent leurs idées au moyen d'exemples qu'ils en tirent⁵⁵. Mais tandis que Montaigne s'élève rapidement au-dessus de cet aspect rudimentaire de l'essai, et le transforme au point de le rendre méconnaissable, ses contemporains et ses successeurs restent tout près de la formule primitive. Leurs essais se réduisent à une suite d'anecdotes et de citations que relie entre elles de timides commentaires. Peu à peu la proportion des commentaires et des exemples va se trouver renversée,

53. Cf. sur cette question des origines de l'essai en Angleterre, outre le chapitre de la *Cambridge History of English Literature*, vol. IV, p. 342; l'article de H. V. Routh (*Modern Language Review*, vol. XV, pp. 28 et 243.), et l'étude de E. N. S. THOMPSON. *The Seventeenth Century English Essay*, Iowa, 1926.

54. Au premier rang de ces encyclopédies de la sagesse antique figurent naturellement les *Adages* d'Erasmus. Mais les *Sententiae*, les *Officinae* sont innombrables et offraient aux moralistes une mine inépuisable de faits et de dits édifiants. En 1660 encore, Thomas Forde juge utile de publier *The Theatre of Wits, Ancient and Modern* (Cf. THOMPSON. *Op. cit.*, p. 18).

55. Cf. P. VILLEY. *Les sources et l'évolution des Essais de Montaigne*, Paris, 1908, vol. II, p. 8...

ceux-ci diminuant, se fondant dans la pensée originale de l'essayiste qui gagne en fermeté et en ampleur, et s'exprime avec un art plus conscient. Mais l'espace franchi d'un bond par Montaigne, ne le sera que lentement, péniblement, et toujours imparfaitement par les prédécesseurs de Cowley.

Comme point de départ de ces tentatives nous trouvons naturellement des préoccupations morales⁵⁶. Le grand problème que se posent ces penseurs convaincus, tout imprégnés du sérieux de la Réforme, c'est le problème de la conduite humaine. Quelle doit être l'attitude de l'homme envers lui-même, envers la société et envers l'Etat ? Préoccupations éminemment pratiques, où le souci d'organiser la vie quotidienne dans les meilleures conditions possibles tient la première place. Ainsi l'essayiste s'oriente, suivant qu'il enquête sur la morale publique ou sur la morale privée, vers l'essai politique ou vers l'essai moral et religieux. Celui-ci prend souvent la forme d'un véritable examen de conscience, comme l'indique le nombre de « méditations », de « vœux », de résolutions », qui sont alors composés⁵⁷. La sagesse antique apparaît comme un vaste réservoir de maximes et d'exemples, qui, dûment adaptés à des fins chrétiennes, deviennent un merveilleux instrument de perfectionnement moral. Si bien que l'observation psychologique, le désir de se connaître et de connaître les autres, reste comme enveloppé dans l'observation morale. Ce n'est que progressivement, que se dégage de sa gangue théologique et moralisatrice l'esprit d'analyse rationnelle et de libre enquête. Par une évolution parallèle, l'essai, prisonnier de ses intentions didactiques, va peu à peu s'émanciper et s'assouplir.

On le comprend au début comme une succession de pensées décousues, « certaine briefe notes », « dispersed meditations », comme les appelle Bacon, ou, suivant la célèbre définition de Johnson : « A loose sally of the mind, an irregular, indigested piece ». Cornwallis exclut tout idée de composition ou de travail suivi,

56. Cf. THOMPSON. *Op. cit.*, p. 13...

57. Par exemple : Thomas TRAHERNE. *Centuries of Meditations*; Joseph HALL. *Meditations and Vowes, Divine and Morall*; DONNE. *Devotions upon Emergent Occasions*; Owen FELTHAM. *Resolves*; Francis QUARLES. *Enchiridion*...

s'écriant : « I travaille where I list, and when I list, and will not bind myselfe to more then I list »⁵⁸. Les auteurs accumulent, comme dans un journal, le résultat de leurs réflexions et de leurs lectures, s'efforçant de les cristalliser en maximes édifiantes⁵⁹. Tels sont les *Essais* que Bacon présente en 1597 comme « fragments of my conceites ». De petits chapitres très courts, formés de pensées juxtaposées, chacune se suffisant à elle-même, et ne se rattachant aux autres que par la communauté du sujet. Un style nerveux, incisif, épigrammatique, celui de la maxime⁶⁰. Pas de développements, des faits nus, des idées suggérées plus encore qu'exposées. Des notes brèves, jetées, semble-t-il, au courant de la plume, dont la clarté nous éblouit.

Studies serve both for delight, for ornament, and for ability... To spend too much time in Studies is sloth; to use them too much for ornament is affectation; to make judgment wholly by their rules is the humour of a scholar... Crafty men contemn studies, simple men admire them, and wise men use them; for they teach not their use; but that is a wisdom without them, and above them, won by observation...⁶¹.

Un oracle nous parle en termes sibyllins.

Mais quinze ans plus tard, en 1612, et plus nettement encore en 1625, dans ses derniers *Essais*, le ton de Bacon change. Et bien qu'il garde jusqu'au bout son allure sentencieuse, bien que ses phrases aient toujours un relief de médaille, il s'humanise en quelque sorte. Il reprend ses « premiers fruits », développant ici l'idée pour la rendre moins énigmatique, greffant sur la pensée abstraite le commentaire vivant d'une image naturelle, d'une comparaison historique, ou dégageant plus nettement la leçon de l'essai dans une conclusion nouvelle⁶². Cette orientation vers le

58. *Essays* by Sir William Cornewallies the Younger, Knight, newly enlarged, London, 1610. *Of Essaies and Books*.

59. C'est, par exemple, un recueil anonyme de 1596, au titre significatif : *Remedies against Discontentment, drawn into severall Discourses from the Writings of Ancient Philosophers*, ou en 1601, celui de R. Johnson : *Essaies, or rather imperfect Offers...*, etc..

60. En fait, Thompson s'attache à prouver que Bacon s'est inspiré de recueils italiens de maximes politiques (*op. cit.*, pp. 22-30).

61. *Of Studies. The Essays* (Clarendon Press edition, 1911, p. 150).

62. Cf. sur ce point la très intéressante comparaison faite par E. Arber dans son *Harmony of the Essays etc... of Francis Bacon*, London, 1895, entre la forme première et la rédaction définitive des mêmes essais.

style véritable de l'essai est due pour une bonne part à Montaigne, que Bacon connaissait (il le cite dans l'essai *Of Truth*), mais sans doute aussi à l'évolution du genre en Angleterre ⁶³.

On ne peut dire, toutefois, que Bacon ait inspiré Cowley. Il a pu, comme le fait remarquer A. H. Nethercot ⁶⁴, influencer sur sa technique, et déterminer par exemple la construction régulière et l'allure aphoristique de l'essai *Of Liberty*, mais, d'une manière générale, il n'a pas véritablement agi sur lui.

Il reste encore trop éloigné pour cela de Montaigne. Ses *Essais* reflètent bien sa vie, en ce sens qu'il y a condensé son expérience et traduit en principes ses actes, mais c'est une vie d'homme d'Etat, qui lui inspire une morale toute sociale faisant du succès la seule justification des actes, et considérant l'homme non comme individu, mais comme citoyen. Surtout, il écrit dans le but très précis de donner des leçons de sagesse pratique aux courtisans et aux hommes d'Etat. Il n'étudie pas la nature humaine en général, et les spéculations désintéressées de Montaigne ne le retiennent pas. Ce n'est pas en vain que son traducteur, Baudoin, donnait comme titre au livre *L'artisan de la Fortune. Counsels Civill and Morall*, dit-il lui-même, déclarant par là son utilitarisme. La conséquence essentielle de cette intention, c'est que sa personnalité s'efface derrière son enseignement. Si nous le devinons, par instants, c'est bien malgré lui. Jamais il ne se prend pour sujet de son analyse. Ainsi, tout en quittant le genre de l'essai-maxime pour celui de l'essai-méditation, il est encore bien loin de le considérer comme le libre épanchement de ses idées et de ses goûts.

Si nous voulions définir la place de Cowley par rapport à Montaigne et à Bacon, nous dirions qu'elle se trouve à mi-chemin de l'un et de l'autre. Par son demi-utilitarisme, il se rapproche de Bacon. Mais il s'en éloigne par le ton qu'il adopte. Bacon, voulant instruire, va droit au but. Il s'exprime sur un mode noble et grave, courtois mais distant. Nous avons marqué, au contraire, que Cowley médite sans hâte, et nous parle de lui avec bonhomie. Nous ne sentons chez Bacon que tension austère. Cowley se plaît

63. Cf. THOMPSON. *Op. cit.*, pp. 30-39.

64. *Article cité*, p. 121.

en notre compagnie, et par son aimable simplicité s'apparente à Montaigne, sans toutefois l'égaliser en désintéressement. Nous admirons Bacon pour la profondeur et l'éclat de ses vues, mais l'homme nous échappe. La pensée de Cowley nous paraît moyenne, mais nous aimons le charme délicat et le naturel de sa confession. Il reste le père de l'essai personnel en Angleterre.

Cependant, Montaigne avait trouvé, dès l'an 1600, un disciple fidèle en la personne de William Cornwallis. Les *Essayes* de celui-ci forment un recueil de sentences, et distillent gravement les meilleurs conseils sur l'amitié, sur l'ambition, sur le temps qu'il faut consacrer au sommeil, sur le degré de solitude que l'on doit rechercher. La sentence se montre chez lui à l'état naturel. Voici la conclusion de l'essai sur *Of Friendship and Factions* :

.. Too much Suspition begets treachery; an obstinate belief is a dangerous folly. Clarissima sententia, considere paucis : the next following is too strict, yet a sentence : sed clarior est altera, considere nulli.

Mais, de même qu'il emprunte à Montaigne, tout en s'en défendant, beaucoup de ses idées, il copie aussi sa manière. Il se raconte avec autant de naturel, et ses essais sont intensément personnels. Il trouve bien difficile de lire le livre du monde, et de diriger sa conduite, nous confie-t-il, dans une sorte d'essai *Of Myself* :

... In the end I found my selfe : I, and my soule undertooke to guide me into a more wholesome aire : I dare not say she hath kept promise really, but it was my owne fault, yet in part she hath. Her motions, my own memory and bookes have done something : these last I am much bound too, especially to Seneca and Plato, who have gotten this power over me (though they seldome make me do well) they oft time make me thinke well : they so wholly possesse me, as I sometimes resolve to meditate on nothing under Socrates Apologie... 65.

Il se trouve un jour dans une auberge, commence à écrire, et l'avoue, non sans humour :

I write this in an Alehouse, into which I am driven by night, which would not give me leave to finde out an honest harbour. I am

without any company but inke and paper, and them I use instead of talking to my selfe : my hoste hath already given me his knowledge, but I am little bettered, I am now trying whether my selfe be his better in discretion... 66.

D'une manière générale, il médite à plaisir, en phrases lentes et touffues, se laissant divertir par toute idée nouvelle qui lui vient à l'esprit. Il n'a pas la hâte des faiseurs de maximes, ni leur désir de précision. Il se défend d'ailleurs de faire le moindre effort de composition, et déclare fièrement :

I professe no method, neither will I chaine my selfe to the head of my chapter... As conceits come into my Head, I utter them, for what is naturally minè carries with it rather a heavie substance than any rich quality... 67.

Ajoutons qu'il ne manque pas ici de clairvoyance, car il est, en effet, naturellement pesant et gauche. Il adopte volontiers le ton de la prédication. A propos de l'ambition, il écrit par exemple :

We are all in darkenesse, the sunne, and our eies helpe us not : for we see by them, trees, and woods, mountaines and men, but the light of reason is clouded... My steps are the steps of Mortality, and I do stumble and stagger for company, and crawle rather then goe : yet I desire to get further, and to discover the Land of Light... 68..

Ses pensées, qui ne présentent pas en elles-mêmes un grand intérêt, revêtues d'une forme traînante et sans art, nous font mesurer la distance qui sépare le génie de la médiocrité. Ses matériaux sont essentiellement les mêmes que ceux de Montaigne, mais il n'a, pour les mettre en œuvre, ni l'infinie richesse de son esprit ni la variété de son talent. Bien qu'il soit matériellement l'introducteur de l'essai personnel en Angleterre, il n'a pas, du fait de sa médiocrité, exercé d'influence.

Le genre poursuit sa route, dédaignant l'exemple de Cornwallis, oscillant entre le « discours », ample d'allure et pesant de matière, employé pour les méditations morales et religieuses, telles les

66. *Of Alehouses.*

67. *Of Fame.*

68. *Of Ambition.*

Essaies upon the Five Senses de Richard Brathwaite (1620 et 1635), *The Truth of our Times reveal'd out of one Mans Experience, by way of Essay* de Henry Peacham (1638), ou les *Horae Vacivae* de John Hall (1646), et, d'autre part, la forme épigrammatique dont Bacon a donné le modèle, et que représentent, parmi beaucoup d'autres, les *Essaies, or rather imperfect Offers*, de Robert Johnson (1601 et 1638), les *Characters upon Essaies, Morall and Divine*, de Nicholas Breton (1615), ou les *Morall Discourses and Essayes upon severall select subjects* de T. C. (1655).

Les véritables petits essais que forment souvent les *Discoveries* de Ben Jonson cultivent alternativement la sentence et le développement suivi. Ses théories de l'éducation, du style, du gouvernement par exemple, sont exposées d'une manière personnelle qui rappelle parfois un peu Montaigne.

Mais les analyses psychologiques et morales sont surtout devenues populaires, au dix-septième siècle, sous la forme nouvelle des Caractères. Dès l'introduction en Angleterre des *Caractères* de Théophraste par l'édition de Casaubon (1592), et la traduction de John Healey, leur vogue s'établit. Joseph Hall ouvre la voie en 1608 avec ses *Characters of Vertues and Vices*, Sir Thomas Overbury consacre le succès du genre avec ses vingt et un portraits en prose, et John Stephens, avec les *Satirical Essays, Characters, and others* (1615), John Earle avec sa *Microcosmographie* (1628), le suivent de près ⁶⁹.

La Bruyère nous a familiarisés avec ces galeries de tableaux. Nous y voyons défiler les types sociaux et les classes, un peu comme dans la comédie de Ben Jonson, et l'intention satirique le dispute souvent à l'esprit d'observation. Ces descriptions de qualités et de ridicules où l'auteur cherche le trait brillant, la pointe qui résume en une formule acérée l'allure physique ou morale d'un personnage, en même temps qu'elles manifestent le goût croissant de l'analyse exacte, contribuent à alléger et à assouplir le genre de l'essai. Les Caractères en représentent, en somme, l'aspect mondain. L'essayiste qui, dans l'isolement de son cabinet, considère les problèmes moraux ou sociaux, peut aussi bien s'at-

69. Cf. sur ce point et pour une comparaison des *Essais* de Montaigne et de Bacon, JUSSEMAND. *Histoire littéraire du peuple anglais*, t. II, p. 861 et sq...

tacher à peindre les hommes et les institutions qu'il a observés. Son objet ne change pas. Que ce soit sous la forme abstraite d'idées générales, ou sous l'aspect concret des portraits individuels, c'est toujours sur l'homme, et sa conduite dans la vie, que se fixe son attention. Il fait toujours œuvre de moraliste et de psychologue.

Dans le *Caractère*, toutefois, une matière plus légère réclame un traitement moins grave. L'essai-méditation, pour agir sur le lecteur, peut s'aider du temps. Il progresse lentement, par une sorte d'infiltration. Le *Caractère* procède par attaques brusquées. Il doit, en quelques phrases lestement enlevées, en quelques traits décisifs, forcer l'adhésion du public. C'est bien ainsi que l'ont compris des auteurs comme John Stephens, essayiste et peintre de caractères à la fois, ou comme ce Geffray Mynshul qui, dans ses *Essays and Characters of a Prison and Prisoners* (1618), traite les mêmes sujets, d'abord sous forme d'essais, puis sous forme de caractères, reprenant dans les seconds les traits des premiers, avec plus de vivacité et d'éclat ⁷⁰.

On pourrait également considérer le « Paradoxe » comme une annexe de l'essai, et certes la démonstration d'idées « contraires à l'opinion de la plupart des hommes » suivant l'expression de Charles Estienne, lui-même traducteur d'un recueil italien de paradoxes, n'est pas forcément étrangère au genre. Cowley nous en fournit d'ailleurs la preuve ⁷¹. Mais le Paradoxe est un jeu d'esprit plus encore que le *Caractère*. Il côtoie le comique, comme le *Caractère* la satire. L'expression de la personnalité n'y a plus aucune place. Bien qu'ils ne soient pas nés, en Angleterre, de la vie de salons, mais de fantaisies individuelles ⁷², ces types particuliers d'essais appartiennent à la littérature mondaine. Ingénieux, spirituels, ils sont par essence factices. Ils pouvaient être utiles au genre de l'essai en ce qu'ils lui apportaient un sens aigu de l'analyse, et une forme allégée, ils étaient aussi pour lui un grand danger en ce qu'ils lui faisaient perdre de vue sa destina-

70. Il est évident que le passage du style de l'essai au style du caractère peut s'effectuer à l'intérieur même de l'essai, la dissertation s'interrompant alors pour faire place au portrait (Cf. Thompson, *op. cit.*, p. 89...).

71. Cf. sur ce point l'étude de Thompson, p. 98-100.

72. E. LEGOUIS et L. CAZAMIAN. *Histoire de la littérature anglaise*, p. 345.

tion véritable qui est d'offrir au lecteur simplement, familièrement, la pensée intime d'un homme. En 1660, la leçon de Montaigne semblait bien oubliée.

*
**

Nous ne pourrions trop savoir gré à Cowley d'avoir, en la rappelant à ses contemporains, ramené du même coup l'essai dans le bon chemin, vers l'étude de l'homme considéré en tant qu'individu, et surtout vers l'analyse de soi au lieu de l'analyse des autres. L'existence de Cornwallis ne saurait nous empêcher de le considérer comme le créateur du genre de l'essai personnel en Angleterre. Le professeur Tilley attribue le retour en faveur de Montaigne auprès du public anglais au séjour de Saint-Evremond à Londres ⁷³. Mais bien avant les *Essais* de Sir William Temple et la traduction de Charles Cotton (1685), Cowley a écrit ses *Essais*. Peut-être serait-il juste de lui attribuer un rôle plus important au point de départ de cette renaissance de Montaigne en Angleterre.

Ne croyons pas, toutefois, que, même du point de vue strictement anglais, il ait créé quelque chose avec rien. Sans négliger l'influence prépondérante de Montaigne, nous pouvons considérer ses *Essais* comme l'aboutissement des efforts et des tâtonnements du siècle en ce domaine.

Le problème qu'il traite est celui qui intéresse essentiellement ses contemporains, celui de la conduite humaine. On pourrait baptiser son enquête : l'art d'être heureux, comme on peut appeler celle de Bacon l'art de parvenir.

Sous l'harmonie du style se devinent les éléments divers dont l'essai est sorti. Nous voyons se grouper autour du noyau de ses réflexions personnelles les exemples, anecdotes, ou citations, que lui fournit certainement sa vaste érudition, mais qu'ont pu compléter çà et là les « commonplace-books ». Et nous pourrions extraire de son œuvre un recueil de sentences sur la vertu de la solitude et de la modération, sur les dangers de l'ambition, de l'avarice, de l'amour exagéré du plaisir. Entre l'essai développé et

73. *Cambridge History of English Literature*, vol. VIII, ch. 16, p. 376.

l'essai épigrammatique, Cowley choisit naturellement la forme préférée de Montaigne, mais il ne dédaigne pas la maxime, et nous verrons que sa phrase, volontiers ample et complexe, se couronne souvent d'une formule vigoureusement frappée.

Il n'est pas jusqu'aux Caractères et aux Paradoxes dont nous ne retrouvions chez lui des traces évidentes, car c'est un véritable « caractère » que ce portrait du grand seigneur qu'il campe si joliment dans l'essai *Of Liberty*, ou celui de Senecio, qu'il refait après Sénèque, ou encore celui du candidat au consulat ⁷⁴. Et sa démonstration de l'esclavage de la grandeur, celle de la solitude de l'honnête homme en pleine ville ⁷⁵, ne sont-elles pas de tous points conformes à la définition que Charles Estienne donnait du paradoxe ?

Ainsi se trouvent réunis, dans les *Essais* de Cowley, les divers traits du genre tel que le dix-septième siècle le pratiquait avant lui. Mais la différence est cependant profonde entre ces *Essais* et les tentatives précédentes. La nouveauté qu'ils apportent réside moins dans la pensée, qui, malgré ses nuances délicates, reste simplement intéressante, moins même dans la forme, malgré sa claire élégance, que dans l'harmonie de l'ensemble, dans la manière dont se fondent les détails de la méditation. Ses idées morales, l'apport extérieur de son érudition et de sa culture classique, la libre expression de son tempérament, la dualité de son art, s'organisent sans heurts. Moraliste, il le reste ; mais il a dépouillé la lourdeur rigide de ses devanciers. Il parle en honnête homme, sur le ton aisé de la conversation entre gens de bonne compagnie. Sa prédication devient aimable, enjouée, discrète ; elle veut plaire

74. Le premier se trouve dans *Of Liberty*, p. 382, ainsi que le troisième (p. 378). Le second est dans *Of Greatness*, p. 429.

Cowley connaissait évidemment ces caractères. Il nous en reste peut-être une preuve. Dans *Of Avarice*, il dit (p. 437) : « Some body sayes of a Virtuuous and Wise Man, that having nothing, he has all. » Or le *Character of a Happy Life* de Sir Henry Wotton renferme cette phrase : « ... Lord of himself though not of Lands; and having nothing, yet hath all. » Il se peut, comme le fait remarquer A. B. Gough (édition des *Essais* de Cowley, notes, p. 353), que Cowley et Wotton aient répété séparément la parole de saint Paul : « As having nothing, and yet possessing all things », mais il est tout aussi possible que Cowley ait emprunté l'expression à Wotton.

75. *Of Liberty* et *Of Greatness*, *Of Solitude* et *The dangers of an Honest man in much Company*.

autant qu'instruire. En le lisant, il nous semble que nous marchons à ses côtés dans sa promenade à travers les jardins fleuris de la sagesse, et que nous méditons, raisonnons, comprenons avec lui. L'allure de sa démarche est si naturelle que toute gêne disparaît. L'instinct de la mesure et de l'ordre assigne à chaque chose la place et l'importance qu'elle mérite.

En somme, l'essai, dans les mains de Cowley, devient classique. L'orientation de la littérature nouvelle vers la clarté et la raison s'y affirme avec éclat, et l'on peut déjà presque dire de Cowley essayiste ce que M. Cazamian dit de Sir William Temple : « Le rationalisme de la Restauration apparaît comme intégré vraiment à sa personne morale, il ne fait plus qu'un avec l'instinct même d'une nature qui y trouve sans effort le jeu assuré de la sensibilité comme de l'intelligence » 76.

Et l'influence de Montaigne ne l'empêche pas de rester bien anglais. Son essai n'est pas l'essai personnel pur, dont le seul but est le plaisir de l'esprit, et qui, à part la géniale exception de Lamb, semble étranger au tempérament national, mais cet essai mixte, où des préoccupations pratiques s'allient aux spéculations désintéressées, et auquel Sir William Temple, peu d'années après Cowley, donnera le poli du classicisme, en attendant qu'Addison le porte à sa perfection.

76. LEGOUIS et CAZAMIAN. *Histoire de la littérature anglaise*, p. 670.

LES LETTRES

Nous nous rappelons que deux des *Essais* de Cowley sont de véritables lettres, adressées l'une à Evelyn, l'autre à S. L. Ce serait donc ici le lieu d'étudier son talent épistolaire. Nous ne pouvons malheureusement en tenter qu'une très brève esquisse, privés comme nous le sommes, par la faute de Sprat, de sa correspondance intime. Le hasard cependant nous a conservé trois de ces lettres, dont deux écrites à Evelyn, et une à Sprat lui-même¹, ce qui, joint aux deux lettres des *Essais*, porte le total à cinq. Ne serait-il pas téméraire d'appuyer sur une base aussi menue des conclusions générales ? Contentons-nous d'indiquer ce qu'elles pourraient être.

Nous avons bien dix-neuf autres lettres écrites de la main de Cowley, mais elles ne nous apportent qu'une faible lumière². Ecrites entre 1646 et 1660, elles nous montrent pour la plupart le secrétaire de Lord Jermyn dans son rôle officiel, communiquant les nouvelles de la semaine à des correspondants éloignés, sans autre souci que celui de la clarté et de la concision. Elles n'ont aucun caractère d'intimité.

Çà et là, cependant, nous voyons percer sa personnalité. Il se

1. La lettre à Sprat, du 21 mai 1665 a été recueillie par F. Peck, dans *A Collection of curious historical Pieces*, 1740, p. 81. Johnson la cite dans sa *Vie de Cowley* (p. 12).

La première lettre à Evelyn date du 29 mars 1663. Le manuscrit est au British Museum (Stowe, 755, f. 13). Elle est citée par I. Disraeli, dans *Calamities and Quarrels of Authors* (éd. 1858, t. I, p. 57).

La seconde, du 13 mai 1667, est imprimée dans *The Diary and Correspondence of John Evelyn* (éd. Bray, p. 630).

Nous ne comptons pas le très court billet de Cowley à Busby, qui accompagne un de ses livres, probablement le *Plantarum Libri Duo*, de 1662. J. Nichols l'a publié dans le *Gentleman's Magazine* d'octobre 1878.

2. Outre les 14 lettres publiées en 1701 dans les *Miscellanea Aulica*, nous en connaissons une du 20 avril 1646 (*Clarendon State Papers*), une du 8 janvier 1648 (*Add. Ms.*, n° 19339, f. 49, au British Museum), publiée par Grosart dans son édition de Cowley (t. II, p. 344), une du 12 février 1650 (mise en vente par la maison Maggs Bros., et reproduite dans le catalogue de 1923, n° 445, p. 61), et deux lettres au Marquis d'Ormonde (publiées dans *The Academy*, 7 octobre 1893, par H. C. Firth), du 26 décembre 1659 et du 2 mars 1660.

résigne difficilement à jouer le rôle effacé de gazette, et il se laisse aller à donner son opinion sur les événements. Ainsi, le 30 avril 1650, il écrit à Henry Bennet :

The Scotch Treaty is the only thing now in which we are vitally concerned : I am one of the last hoppers, and yet cannot abstain from beleiving that the agreement will be made 3.

Le malheur des temps lui inspire des réflexions dont il ne peut s'empêcher de faire part à son correspondant. Sir William Davenant vient d'être fait prisonnier alors qu'il partait pour l'Amérique :

We are strangely pursued in all things, and all places, by our evil Fortune; even our retreats to the other world (except by death) are cut off 4.

Les troubles de la Fronde s'aggravent en France :

... And nothing but the Hand of God (which at this time seems liker to fall heavie upon this place than to relieve it) can avert them 5.

Mais il n'est pas uniformément grave, et son humour met une note claire dans ces lettres assombries par tant de soucis. Ici, il déclare que l'homme capable de comprendre la politique de l'Ecosse serait digne de commenter la Révélation 6; là, il compare le départ du pasteur de la cour anglaise à la fuite des rats quand le navire est en danger 7. Il se livre même à des plaisanteries d'une innocente légèreté :

My Lord gives you many thanks for your treffles, and Mrs. Gardner for your care of her Beauty; the former I had some part in, the latter I am sure I never shall 8.

Derrière la façade austèrement impersonnelle de cette correspondance officielle, ces quelques échappées nous rappellent cer-

3. *Miscellanea Aulica : Letters by the famous Mr. Abraham Cowley (then Secretary to my Lord Jermyn) during King Charles the Second's Exile; written from Paris to Mr. Henry Bennet, afterwards Earl of Arlington.*

4. Lettre du 28 mai 1650.

5. Lettre du 11 juin.

6. Lettre du 21 juin.

7. Lettre du 9 juillet.

8. Lettre du 18 novembre. Cf. aussi la lettre du 5 décembre.

tains traits de sa nature. Nous allons les voir s'affirmer sans contrainte dans les lettres intimes qui nous sont parvenues.

Elles sont charmantes, ces lettres, de naturel et de finesse. Cowley y parle de lui sans détours. C'est avec une franchise souriante, qu'il se moque de ses illusions campagnardes ⁹, demande des conseils de jardinage à Evelyn ¹⁰, ou avoue sa paresse à composer une ode ¹¹. Avec une mélancolie résignée il nous confie combien il aurait aimé posséder une maison et un jardin bien à lui ¹², et, s'il se plaint de ce que la destinée a été pour lui une marâtre en s'opposant à la réalisation de ses désirs les plus chers, il le fait sans aigreur ¹³.

Écoutons-le décrire plaisamment les mésaventures de son installation à Chertsey :

The first night that I came hither I caught so great a cold, with a defluxion of rheum, as made me keep my chamber ten days. And, two after, had such a bruise on my ribs with a fall, that I am yet unable to move or turn myself in my bed. This is my personal fortune here to begin with. And, besides, I can get no money from my tenants, and have my meadows eaten up every night by cattle put in by my neighbours. What this signifies, or may come to in time, God knows; if it be ominous, it can end in nothing less than hanging ¹⁴.

Avec quelle courtoisie exquise il remercie Evelyn des graines qu'il vient de recevoir de lui :

There is nothing more pleasant than to see kindness in a person for whom we have great esteem and respect (noe, not the sight of your garden in May, or even the haveing such a one), which makes me the more obliged to return you my most humble thanks for the testimonies I have lately received of yours both by your letter and your presents... ¹⁵.

Il le complimente avec une légèreté de touche qui nous fait paraître bien grossières les flatteries de ses poèmes officiels. Evelyn

9. Lettre à Sprat, du 21 mai 1665.

10. Lettre à Evelyn, du 29 mars 1663.

11. Lettre à Evelyn, du 13 mai 1667.

12. *The Garden*, t. II, p. 420.

13. *The Danger of Procrastination*, p. 452.

14. Lettre à Sprat, du 21 mai 1665.

15. Lettre à Evelyn, 1663.

a engagé avec Sir George Mackenzie une controverse sur les vertus et les inconvénients de la retraite; et Cowley d'écrire :

... And you have dealt so civilly with your adversary, as makes him deserve to be looked after... 16.

Voici l'humaniste, écrasant son adversaire avec un sourire narquois, sous une avalanche d'exemples et de citations classiques. Il a invoqué Epicure, Horace, César, Perse :

... And now, I think, I am even with you, for your *Otium cum dignitate*, and *Festina Lente*, and three or four more of your New Latine Sentences : if I should draw upon you all my forces out of *Seneca* and *Plutarch* upon this subject, I should overwhelm you, but I leave those as Triary for your next charge. I shall only give you now a light skirmish out of an Epigrammatist, your special good Friend, and so, *Vale* 17.

Et nous le voyons, ami affectueux et plein d'entrain, inviter Sprat à partager gaiement sa solitude 18.

Mieux encore que dans les *Essais*, il vit sous nos yeux le plus simplement du monde, avec, pour nous servir des termes de son biographe : « sa tendresse native, et l'innocente gaieté de son esprit » 19. Nous ne pouvons que joindre nos regrets à ceux de tous les critiques, depuis Miss Mitford jusqu'à Richard Aldington, de ce que nous ne puissions que l'entrevoir dans ces rares et courtes lettres.

16. Lettre à Evelyn, 1667.

17. *The Danger of Procrastination*, p. 454.

18. Lettre à Sprat, 1665.

19. Sprat, *Account...*, p. xxx.

CHAPITRE IX

LA CRITIQUE LITTÉRAIRE

On a fait remarquer avec raison que Cowley semblait prédestiné au métier de critique ¹. Les qualités que nous avons reconnues chez lui : prédominance de l'intelligence et de la raison, subtilité pénétrante de l'esprit, amour de l'analyse, devaient le rendre propre à ce rôle plus qu'à celui de créateur.

Cependant son apport en ce genre se réduit à presque rien. En mettant bout à bout ses préfaces, ses poèmes littéraires, et celles de ses notes qui ont un caractère critique, on totaliserait à peine trente pages. De plus, l'ensemble n'a rien de systématique ni de doctrinal. Ce sont des observations fragmentaires, dictées par le souci d'expliquer tel ou tel point de l'œuvre, de défendre une conception particulière. Ne mesurons pas, toutefois, leur importance à la place qu'elles occupent dans l'ensemble de sa production.



Au moment où Cowley atteint sa majorité littéraire, la critique anglaise en est encore à ses premiers balbutiements. La Renaissance n'a pas suscité en Angleterre un épanouissement critique comparable à celui que l'Italie a connu. La période élisabéthaine est, avant tout, créatrice. Les œuvres jaillissent de l'inspiration, et se préoccupent fort peu d'obéir à des règles. C'est cependant l'époque où la critique naît, sous une double impulsion. D'une part, des esprits réfléchis explorent le domaine de l'art, et tentent d'y introduire l'ordre. Ils classifient les genres, ils se préoccupent de fixer le vocabulaire, et surtout ils essaient de construire un système prosodique. Gascoigne, Puttenham, Harvey, Webbe, sont les principaux théoriciens de la période ². D'autre part, la néces-

1. SAINTSBURY. *A History of Criticism*, vol. II, p. 366.

2. GEORGE GASCOIGNE. *Certain notes, or Instruction concerning the making of Verse or Rhyme in English...*, 1575; — G. PUTTENHAM. *The Arte of English*

sité de répondre aux attaques puritaines contre le théâtre et la poésie provoque des œuvres où l'intention apologétique domine, telles que la *Defence of Poetry* de Lodge, l'*Apologie of Poetrie* de Harrington, la *Defence of Rhyme* de Samuel Daniel, et surtout la *Defence of Poesie* de Sir Philip Sidney.

Quant à la critique proprement dite, la critique des œuvres, elle n'existe que sous forme d'énumérations où de vagues épithètes ne suffisent pas à justifier la place accordée à l'auteur. Elle classe, mais n'explique pas.

Bacon, dans le second livre de son *Advancement of Learning*, pose bien les bases d'une critique psychologique, mais la littérature ne l'intéresse pas pour elle-même, et son influence en ce domaine est nulle.

Autrement importante est celle qu'a exercée Ben Jonson. Non seulement il traduit l'*Art Poétique* d'Horace, mettant ainsi à la portée de tous le dogme classique, mais encore il fait, dans ses *Discoveries*, œuvre de critique véritable. Il donne d'abord une large place aux discussions générales, analysant la nature de la poésie, l'essence du style, les règles de la création artistique, ou encore la nature du poème épique³, et, par là, il ne fait guère, sans doute, que codifier et clarifier ce que ses prédécesseurs avaient dit avant lui. Mais l'esprit qui l'anime est nouveau. Il n'a plus, comme eux, la hantise de défendre la poésie contre des ennemis du dehors, ou de classer la production littéraire; il édicte des lois, qui donneront naissance à l'œuvre d'art, sans lesquelles la création poétique ne sera plus possible. Il enseigne, en vrai classique, la vertu de la règle⁴.

Et s'il imite ses contemporains en classant à son tour les grands écrivains en un « *Scriptorum catalogus* » où sa faveur ne s'appuie sur aucune explication⁵, il lui arrive aussi cependant de

Poesie, 1589 — Gabriel HARVEY. *Letters...*; — William WEBBE. *A Discourse of English Poetrie...*, 1586.

3. Cf. *Discoveries* (éd. Dyce), pp. 754, 758, 759, 761, 762, 764, 765).

4. Cf. sur l'orientation classique de Jonson, le livre de J. E. SPINGARN. *A History of Literary Criticism in the Renaissance*, New-York, 1925, p. 258.

5. Il cite, par exemple : « The Earl of Essex, noble and high; and Sir Walter Raleigh, not to be condemned, either for judgment or style; Sir Henry Saville, grave and truly lettered... » (p. 749).

justifier ses jugements. Il loue ou critique nombre d'auteurs anciens, et quelques modernes, parmi lesquels Spenser, Shakespeare, Bacon, Montaigne. Nous trouvons même deux portraits en pied, l'un de Shakespeare, l'autre de Bacon, qui marquent un énorme progrès sur la critique précédente.

Devons-nous voir en lui le maître de Cowley ? Il est bien difficile de déterminer son action sur notre poète. Car non seulement Cowley respecte autant que lui l'Antiquité, et y puise directement, mais encore il y a entre leurs tempéraments des affinités si grandes qu'elles suffiraient à expliquer la similitude de leurs théories, sans qu'on ait besoin de croire à une influence de l'aîné sur le cadet. Il est néanmoins probable que Ben Jonson a donné à Cowley l'idée et le courage de s'aventurer dans la critique personnelle. Cowley, nous le savons, peut être novateur dans le détail, il ne l'est pas à l'origine. Le branle lui est toujours donné du dehors. En l'occurrence, l'œuvre critique de Ben Jonson a pu l'inciter à oser.

Si Cowley a eu un maître direct, c'est dans sa propre génération qu'il faut le chercher. Ou plutôt, il en a eu deux : Hobbes et Davenant. Hobbes, poursuivant l'œuvre amorcée par Bacon, rattache la critique à la psychologie. Aux analyses de pure forme, aux discussions sur la prosodie ou la hiérarchie des genres, il substitue l'étude de la naissance de l'œuvre dans l'esprit de l'artiste, et celle de l'influence du milieu. Il pénètre ainsi jusqu'au fond du problème de la création artistique ⁶.

C'est sous son influence que Davenant écrit la préface de son *Gondibert*. Cette préface renferme une déclaration de guerre, non seulement à la conception traditionnelle de l'épopée et de l'art en général, mais aussi aux principes (si tant est qu'elle en eut) de la critique anglaise. Pour chacun des aspects de son poème, pour le choix du sujet, sa mise en œuvre, son but, il donne des raisons précises, d'ordre historique et psychologique ⁷. D'autre part, les jugements qu'il porte sur les divers poètes épiques, d'Ho-

6. Dans sa lettre à Davenant à propos de *Gondibert*, et plus tard dans sa préface à sa traduction d'Homère, il met sur pied une esthétique d'une logique implacable.

7. *The Poems of Sir William Davenant* (Chalmers. *English Poets*, vol. VI. *The Author's Preface*, pp. 349-351).

mère à Spenser, sont tout autre chose que le « roll-call » élisabéthain dont Suckling venait encore de donner un exemple dans sa *Session of the Poets*. Au lieu de dresser une liste d'auteurs, Davenant s'attache à résumer, dans une étude rapide, mais pleine, les caractéristiques de l'auteur qu'il cite, et à faire de son œuvre une critique raisonnée.



Il est significatif de voir Cowley applaudir aux innovations de Davenant et de Hobbes. Son poème *To Sir William Davenant*, apporte son acquiescement à cette sorte de Préface de Cromwell du classicisme naissant qu'est celle de Davenant, et sa propre préface au volume de 1656, si elle s'écarte parfois des théories nouvelles, en reflète du moins fidèlement l'esprit.

La même orientation s'y dessine vers une critique plus concrète, et, si l'on peut dire, plus réaliste, que la critique traditionnelle. L'ère des discussions académiques est close. L'œuvre n'est plus considérée comme une chose en soi, mais comme le produit de certains facteurs qu'il importe, avant tout, de déterminer. Nous connaissons les théories de Cowley sur les conditions sociales et sur l'état d'âme les plus favorables à l'éclosion des chefs-d'œuvres :

A warlike, various, and a tragical age is best to *write of*, but worst to *write in*... The *Soul* must be filled with bright and delightful *Idaeas*, when it undertakes to communicate delight to others... The truth is, for a man to write well, it is necessary to be in good humor; neither is *Wit* less eclipsed with the unquietness of *Mind*, then *Beauty* with the indisposition of *Body* 8.

Nous nous rappelons aussi cette première strophe de l'Ode pin-darique *The Muse*, où il assigne à chacune des facultés du poète son rôle dans l'élaboration du poème :

Go, the rich *Chariot* instantly prepare;
The *Queen*, my *Muse*, will take the air;
Unruly *Phansie* with strong *Judgment* trace,
Put in nimble-footed *Wit*,

8. *Préface* au vol. de 1656, pp. 7 et 8.

Smooth-paced *Eloquence* joyn with it,
 Sound *Memory* with young *Invention* place,
 Harness all the *winged race*.
 Let the *Postillion Nature* mount, and let
 The *Coachman Art* be set... 9.

Sous son revêtement fantasque, on retrouve ici la théorie et la méthode analytique de Hobbes. C'est sans doute aussi à l'influence de Hobbes que nous devons l'ode *Of Wit*, où il s'efforce de définir la base psychologique, et comme le mécanisme de la création poétique ¹⁰.

Enfin le sens de l'évolution historique dont nous apercevons la naissance timide chez S. Daniel ¹¹ s'affirme avec éclat dans sa théorie de la traduction et surtout dans sa tentative de résurrection de l'ode pindarique, lorsqu'il se préoccupe de distinguer, dans l'œuvre du poète grec, le permanent du périssable, et d'observer les règles universelles de l'art tout en tenant compte des variations du goût ¹².

Comme Jonson et Davenant, il ne se borne pas à formuler des théories : il juge des œuvres. Et ici il rivalise victorieusement avec ses devanciers. Certes, ses appréciations ne sont ni très nombreuses ni très longues. Mais le désir d'explication et d'analyse s'y manifeste clairement, et l'on peut affirmer désormais que la critique littéraire est née.

Dans ses jugements, les Anciens occupent la place d'honneur. N'est-il pas naturel qu'il cherche à estimer exactement ceux qu'il choisit pour guides ? Il définit finement l'œuvre de Virgile :

... *Virgil the Wise*,
 Whose verse *walks highest* but not flies,
 Who brought green *Poesie* to her perfect Age,
 And made that *Art* which was a *Rage*... 13.

et celle d'Anacréon :

All thy Verse is softer far
 Then the downy Feathers are,

9. *The Muse*, p. 184.

10. *Of Wit*., p. 16.

11. Cf. G. GREGORY-SMITH. *Elizabethan Critical Essays*. Introduction, p. LX.

12. *Préface aux Odes pindariques*, t. I, p. 155.

13. *The Motto*, t. I, v. 14..., p. 16.

Of my Wings, or of my Arrows,
 Of my Mothers *Doves* or *Sparrows*.
 Sweet as Lovers freshest *kisses*,
 Or their riper following *blisses*,
 Graceful, cleanly, smooth and round,
 All with *Venus Girdle* bound,
 And their *Life* was all the while
 Kind and gentle as thy *Stile*... 14.

Son analyse du génie de Pindare ne manque pas de profondeur, lorsque, sous les différences apparentes, il découvre l'identité du style du poète grec avec celui des Prophètes de l'Ancien Testament ¹⁵.

L'admiration qu'il éprouve pour l'Antiquité ne le rend pas aveugle, et il motive ses critiques aussi bien que ses préférences. Il préfère les Latins aux Grecs, d'accord en cela avec tout son siècle ¹⁶, et parmi les Latins, il place Virgile au premier rang, puis Horace ¹⁷. Mais il ose reprocher à Homère ses longueurs ¹⁸, à Hésiode la confusion de son poème sur la Création ¹⁹, à Perse son obscurité ²⁰, à Claudien sa course à l'esprit ²¹, à Virgile lui-même ses invraisemblances ²².

Les modernes l'occupent moins. Il cite quelques noms, laisse percer quelques préférences, distribue quelques blâmes. Une épithète nous révèle son admiration pour les poèmes amoureux de Waller ²³; nous apprenons d'une manière indirecte que Donne et Jonson lui apparaissaient comme les grands noms de l'époque ²⁴,

14. *Elegie upon Anacreon*, v. 19-20, p. 59. — Cf. aussi de brefs jugements sur Horace (*Of Avarice*, t. II, p. 438, l. 8), sur Thucydide (*Destinée*, st. 2, n. 1, p. 194), sur Hésiode (*Of Agriculture*, t. II, p. 406, l. 21).

15. *The Plagues of Egypt*, st. I, n. 1, p. 214.

16. *Davideis*, I, n. 1, p. 266.

17. *Of Agriculture*, II, p. 408, l. 10.

18. *Dav.*, I, n. 31, p. 274, et III, n. 8, p. 352.

19. *Dav.*, II, n. 3, p. 306.

20. *The Danger of Procrastination*, II, p. 454, l. 14.

21. *To Mr. Hobs*, st. 6, n. 1, p. 191. — Il dit de lui ce que Sénèque disait d'Ovide : « Nescivit quod bene cessit relinquere. When he met with a Phansie that pleased him, he could not find in his heart to quit or ever to have done with it. » Reproche qui, dans sa bouche, ne manque pas de saveur, ni d'une certaine inconscience.

22. Par exemple sur l'apparition d'Alecto à Turnus (*Dav.*, I, n. 19, p. 271).

23. « Sacharissa's well-sung name » (*The given Love*, st. 9, p. 70).

24. « I should beget on thee Donnes and Jonsons », dit Dogrel à Amelia (*The Guardian*, acte III, sc. 1; II, p. 191).

que Spenser servait universellement de patron, même aux pires rimailleurs ²⁵. Nous le voyons refuser le titre de poètes à Quarles et à Heywood, capables tout au plus de paraphrases versifiées des textes saints ²⁶. Et il regrette, après Jonson, que l'on édite telles quelles les œuvres des écrivains passés. Lui-même élaguerait volontiers le théâtre de Shakespeare, de Fletcher, de Jonson, « et de beaucoup d'autres... et je ne me ferais pas scrupule de retrancher ici les jeunes pousses inutiles, là les vieux rameaux desséchés » ²⁷. Il n'hésite donc pas à corriger ce qui, chez ses prédécesseurs, lui paraît avoir vieilli. De fait, il semble avoir eu pour eux une estime un peu méprisante. Il se montre résolument moderne de goût, et n'éprouve de sympathie que pour les tendances nouvelles. Ne dit-il pas de Chaucer et des « vieux poètes » anglais qu'ils ne sauraient servir de modèles à un homme du dix-septième siècle ? ²⁸. Aussi croyons-nous Dryden quand il nous rapporte que Cowley n'aimait pas Chaucer ²⁹. Sans doute l'archaïsme de la forme lui a paru dès l'abord un obstacle insurmontable.

A ces jugements rapides, d'autres s'ajoutent, heureusement, où s'affirme plus nettement la valeur du critique littéraire. C'est pour des raisons précises, qu'il prend la peine de développer, qu'il loue Davenant, Orinda, Sprat ³⁰.

Davenant, dans *Gondibert*, a composé une épopée humaine, so-

25. « The last is a little too Long, but I imitate Spencer », dit le même Dogrel pour excuser un vers boiteux (*The Guardian*, acte IV, sc. 2, p. 205).

26. Cr. *Préface* au volume de 1656, p. 14, l. 17... Parmi les traducteurs il place Buchanan avant Sandys pour sa version des Psaumes (*Préface aux Odes pindariques*, I, p. 156, l. 30), et il loue A. Brome de ses traductions d'Horace (*Of Obscurity*, II, p. 397, l. 20). Nous trouvons encore cités les noms de Sidney et de d'Urfé (*The Shortness of Life...*, II, p. 449, l. 26), de Montaigne (*Of Solitude*, II, p. 393, l. 22; — *Of Greatness*, II, p. 428), de Donne (*Préface* au volume de 1656, p. 8, l. 30), de Ben Jonson (*Destinée*, st. 4, l. p. 194, v. 8).

27. *Préface* au volume de 1656, p. 5, l. 35... Ben Jonson avait déjà trouvé que Shakespeare « sufflaminandus erat » : « Many times hee fell into those things, could not escape laughter » (*Discoveries*).

28. Parlant des rimes riches, avec consonne d'appui, il dit : « They are very frequent in Chaucer and our old Poets, but that is no good authority for us now » (*To Dr. Scarborough*, n. 2, st. 2, l. p. 200).

29. *Preface to the Fables*, 1700 (cité par KER. *Essays of John Dryden*, II, p. 264). « ... He had no taste of him... »

30. Nous trouvons par contre le type de l'éloge traditionnel, emphatique et creux, dans son petit poème de félicitations à Samuel Tuke : *The Adventures of Five Hours* (I, p. 440).

lide de matière et riche d'enseignements ³¹. A Orinda, il déclare, avec une simplicité qui tranche sur beaucoup de clinquant métaphysique :

I must admire to see thy well-knit sense
Thy numbers gentle, and thy Fancies high...
'Tis solid and 'tis manly all... ³².

et il la félicite d'avoir su joindre l'élévation morale au génie poétique ³³. Il apprécie la clarté élégante du style de son ami Sprat :

His candid Stile like a clean Stream does slide,
And his bright Fancy all the way
Does like the Sunshine in it play ³⁴.

Nous croyons n'avoir omis aucun des passages qui présentent quelque intérêt critique dans l'œuvre de Cowley. Il nous a donc laissé bien peu de chose. Mais ces quelques théories, ces rares jugements, nous révèlent les débuts véritables du genre. Il possède le sens de l'analyse, et amorce, par son étude des conditions sociales de l'œuvre d'art, la théorie du milieu dont Taine fera la base de son système. Il a aussi la perception des modifications du goût, c'est-à-dire le sens historique. En somme, la critique doctrinale prend avec lui une orientation nouvelle : l'explication remplace l'affirmation. De l'autre côté, il est un des premiers à juger les œuvres selon leur mérite littéraire. Disons toutefois que son œuvre critique a moins d'importance par elle-même que par l'esprit qu'elle manifeste. Si Cowley commente sa poésie dans ses préfaces et dans ses notes, ce n'est pas pour faire œuvre critique, mais par besoin de comprendre, d'expliquer, de régler. On pourrait presque dire qu'il a été critique sans le savoir. Il l'a du moins été sans effort, par tempérament plus que par intention. C'est de cet éveil du tempérament critique que ses théories et ses jugements tirent leur valeur historique.

Avec Ben Jonson, Hobbes et Davenant, Cowley prépare le terrain à la critique classique. Dryden aurait-il, sans lui, écrit ses Préfaces ? Nous ne voulons pas dire que le mérite en revienne à Cowley ; mais il a sans doute aidé son grand successeur, comme Jonson l'avait aidé lui-même, de son exemple et de son autorité.

31. *To Sir William Davenant...*, I, p. 42.

32. *On Orinda's Poems*, st. 3, I, p. 405.

33. *On the Death of Mrs. Katherine Philips*, st. 4, I, p. 442.

34. *To the Royal Society*, st. 9, I, p. 452.

CHAPITRE X

LA TRADUCTION

Cowley fait appel à la critique pour l'aider dans son métier de poète et expliquer son œuvre. Il fait appel à la traduction pour enrichir son esprit au contact des Anciens, et mettre leur sagesse à la portée de ses contemporains. Il ne traduit pas plus pour traduire qu'il ne critiquait pour critiquer : il conçoit toujours la culture du point de vue utilitaire.

*
**

Il existe, déclare Dryden, trois types de traductions : la métaphrase, ou traduction littérale; la paraphrase, ou traduction libre, qui respecte le sens de l'auteur sans s'attacher à reproduire exactement la forme; et l'imitation, dans laquelle le traducteur (s'il a encore droit à ce titre) cherche à donner un équivalent de l'art et de la pensée de l'original, sans se plier à le suivre¹.

Cowley aurait assurément accepté cette classification. Comme Dryden, il refuse dès l'abord de s'en tenir à la métaphrase. Dryden la compare à la danse sur une corde raide. Lui, déclare : « Si quelqu'un entreprenait de traduire Pindare mot à mot, on pourrait croire qu'un fou en aurait traduit un autre »². C'est qu'il ne respecte pas les Anciens, ou du moins il ne les respecte pas à notre manière. Il les aime, non pour eux-mêmes, mais pour ce qu'ils lui apportent. Plus que des jouissances désintéressées il leur demande un soutien pour son art, un stimulant pour sa pensée. Il voit dans la traduction, en même temps qu'un enrichissement personnel, un moyen d'accroître le patrimoine intellectuel

1. *Preface to the translation of Ovid's Epistles*, cité par KER. *Essays of John Dryden*, I, p. 217.

2. *Préface aux Odes pindariques*, I, p. 155.

de son pays³. Il aurait trouvé futile autant que décevante la curiosité qui nous pousse à donner d'un texte un équivalent fidèle, sans autre préoccupation que de le connaître tel qu'il est. Futile, puisque l'érudition est pour lui non une fin, mais un moyen, un acheminement vers une forme d'art supérieure, nous le voyons bien dans ses imitations de Pindare. Ses notes prouvent qu'il a soigneusement élucidé le sens du texte; mais le résultat auquel il aboutit est tout le contraire d'une traduction. Décevante, car l'exactitude en matière de traduction est une duperie.

Souvenons-nous de la conception qu'il expose à propos des *Odes pindariques*. La différence des époques fait que bien des idées et des images de l'original ne sont qu'imparfaitement comprises du lecteur moderne, ou lui échappent totalement. Les *Odes* de Pindare, par exemple, reflètent une civilisation disparue. Elles ont pour substance des croyances et des coutumes aujourd'hui oubliées, et les mœurs qui les inspiraient sont pour nous des ombres lointaines. Quant à leur musique, à leur rythme, ce n'est pas une copie servile qui les fera revivre. Au point de vue de la forme comme de la matière, elles nous parviennent diminuées, appauvries de ce qui constituait leur richesse essentielle. Les reproduire mot pour mot, ce serait consacrer cet appauvrissement. La fidélité mal comprise aboutit à la trahison⁴. Denham, parlant, en 1656, de la traduction de Virgile, ne s'exprime pas autrement :

La poésie est d'une essence si subtile qu'en la versant d'un langage dans un autre, elle s'évapore toute; et si une nouvelle essence n'est pas ajoutée au cours de l'opération, il ne restera qu'un « caput mortuum »... Et c'est pourquoi, s'il faut que Virgile parle anglais, il est bon de le faire parler non seulement comme un homme de cette nation, mais encore comme un homme de notre temps⁵.

3. Cette théorie est celle de tous les humanistes depuis la Renaissance, comme le fait remarquer J. E. Spingarn (*Critical Essays of the XVIIth Century, Introduction*, p. 48...). Ils ne diffèrent que sur les moyens d'atteindre ce but, les uns tenant pour la traduction littérale, les autres pour la paraphrase.

4. Cf. Préface aux *Odes pindariques* (I, p. 155).

5. « *The destruction of Troy; an Essay upon the Second book of Virgil's Aeneis* », 1656 (Cité par E. NICHIE. *Virgil and the English Poets*, p. 152). Dryden s'appropriera ce passage dans sa *Dedication to the Aeneid* : « Je me suis efforcé de faire parler à Virgile l'anglais qu'il aurait lui-même parlé, s'il était né en Angleterre, et à notre époque. »

Aussi jamais Cowley n'emploie-t-il ce procédé barbare. Le vrai travail du traducteur commence, au lieu de s'achever, lorsque le texte est compris. Au lieu d'une répétition où l'œuvre paraît lointaine, et comme ternie par le temps, il faut en donner l'équivalent réel, lui rendre les couleurs de la vie. Seule, la paraphrase ou l'imitation libre peuvent atteindre ce résultat.

La logique demande d'abord que les parties mortes de l'œuvre, c'est-à-dire tous les éléments qui nous déroutent par leur archaïsme ou leur étrangeté, aussi bien dans la pensée que dans l'expression, soient éliminés. Mais cela ne suffit pas. Le traducteur doit introduire à leur place des idées et des images adaptées au goût moderne, telles que l'auteur les eût lui-même choisies s'il avait vécu de nos jours. Son rôle consiste à remplacer les vestiges d'une civilisation disparue par des emprunts faits à la civilisation actuelle. Grâce à ce principe de compensation il comble les vides creusés par l'oubli. Sans modifier l'œuvre dans son essence, il l'adapte à des conditions nouvelles d'existence, et la rend aussi familière aux lecteurs modernes qu'elle l'était aux contemporains de l'auteur⁶. La traduction est pour Cowley, comme l'histoire pour Augustin Thierry, une résurrection. C'est dire que l'érudit doit se doubler d'un artiste. A la vérité, ce n'est plus d'une traduction qu'il s'agit (Cowley ne tient d'ailleurs pas au titre de traducteur)⁷, mais d'une véritable recreation. Il ne faut pas se borner à copier, mais, sur le même thème, rivaliser avec l'original. Dès lors la traduction devient une nouvelle œuvre d'art, et l'imitateur devient l'égal du créateur.

Nous n'admettrions pas aujourd'hui cette théorie qui érige l'inexactitude en principe, et fait du traducteur l'émule de l'auteur. Cowley n'en est pas toutefois le seul père, et elle s'annonçait depuis déjà longtemps.

En France, nous voyons Malherbe paraphraser librement le trente-quatrième livre de Tite-Live. Balzac et Saint-Evremond

6. Ceci s'applique à toutes les traductions. S'il s'agit de traduire une œuvre étrangère, il y aura lieu non de moderniser mais d'angliciser. Cowley loue S. Tuke d'avoir, dans sa comédie : *The Adventures of Five Hours*, adaptée de l'espagnol, doté l'Angleterre d'une partie des richesses de l'Espagne (*The Adventures of Five Hours*, p. 440).

7. Cf. Préface aux *Odes pindariques*, I, p. 156, l. 8.

l'approuvent hautement, et Perrot d'Ablancourt, érigeant son exemple en système, lance la mode des « belles infidèles » 8. En Angleterre, Chapman traduisant Homère, et Sylvester traduisant du Bartas ne se font pas faute d'introduire des ornements de leur cru. Mais il n'y a pas chez eux de théorie bien définie, et ils semblent obéir plutôt à un instinct qu'à un principe.

L'idée était dans l'air. Avec sa finesse accoutumée d'intuition, Cowley la saisit, et lui donne une expression systématique qu'elle n'avait pas reçue. Mais il partage cette originalité avec John Denham. Sprat lui-même renonce à lui en attribuer la découverte : « Je n'irai pas jusqu'à dire que M. Cowley en fut absolument l'inventeur ; car je sais que d'autres ont eu la bonne fortune de la recommander avant lui dans des ouvrages imprimés » 9.

Lorsqu'en 1647, Richard Fanshawe publia sa traduction de *Il Pastor Fido*, une poésie de Denham la précédait, et la louait en ces termes :

That servile path thou nobly dost decline
Of tracing word by word and line by line.
Those are the labour'd births of slavish brains,
Not the effect of Poetry, but pains...
A new and nobler way thou dost pursue
To make translations and translators too,
They but preserve the ashes, thou the flame,
True to his Sense, but truer to his Fame...
Wisely restoring whatsoever grace
Is lost by change of times, or tongues, or place 10.

Ces vers renferment tout l'essentiel de la doctrine de Cowley. Est-ce à dire que Denham la lui ait inspirée ? Nous croirions plutôt à une collaboration qu'à une influence unilatérale. Denham et Cowley se connaissaient. En 1647, ils servaient tous deux la reine en exil. Quoi d'étonnant qu'ils aient abordé cette question en leurs propos et se soient mutuellement communiqué leurs idées ? Sprat affirme que Cowley a eu l'idée de la traduction libre aussi tôt que quiconque 11. Nous n'avons aucune raison de ne

8. Cf. SPINGARN. *Op. cit.*, p. 53.

9. SPRAT. *Op. cit.*, p. xxiii.

10. *To the authour of this translation*, by John Denham.

11. SPRAT. *Op. cit.*, « Je fais appel, monsieur, à votre témoignage — dit-il à Clifford —. Ne l'a-t-il pas conçue, n'en a-t-il pas parlé, ne l'a-t-il pas mise à exécution, aussi tôt que quiconque ? »

pas le croire, alors surtout que cette théorie s'accorde si bien avec ce que nous connaissons de la personnalité de Cowley. Souvenons-nous de la répugnance affichée par l'écolier de Westminster à l'égard de l'enseignement mécanique de la grammaire. Son refus de la traduction littérale ne manifeste-t-il pas la même hostilité instinctive aux méthodes qui ne laissent pas à l'intelligence sa liberté ? Il n'aurait pas pu se plier aux exigences de l'érudition pure : même lorsqu'il traduit, il aime se sentir son maître.



Son indépendance varie d'ailleurs d'une pièce à l'autre. Il lui arrive de reproduire presque fidèlement le texte, sans en modifier l'allure ni le sens. Telle épigramme de Martial conserve chez lui toute sa concision nerveuse :

To morrow you will Live, you always cry;
In what far Country does this morrow lye,
That' tis so mighty long 'ere it arrive ?
Beyond the *Indies* does this Morrow live ?
Tis so far fetcht this Morrow, that I fear
Twill be both very Old and very Dear.
To morrow I will live, the Fool does say;
To-Day it self's too Late, the wise liv'd Yesterday 12.

Mais une telle exactitude est très rare. A l'opposé, nous trouvons des interprétations audacieuses, où Cowley s'éloigne délibérément du texte 13. Ses traductions de Pindare en offrent les meil-

12. Martial, lib. 5. — Epigr. 59 (Après *The Danger of Procrastination*, II, p. 454). Voici le latin :

« Cras te victurum, cras dicis, Posthume, semper.
Dic mihi cras istud, Posthume, quando venit ?
Quam longe cras istud ? Ubi est ? Aut unde petendum ?
Numquid apud Parthos Armenianosque latet ?
Jam cras istud habet Priami vel Nestoris annos.
Cras istud quanti, dic mihi, possit emi ?
Cras vives : hodie jam vivere, Posthume, serum est.
Ille sapit, quisquis, Posthume, vixit heri. »

Cf. aussi l'épode d'Horace, à la suite de l'essai sur l'agriculture (II, 412), où les modifications de détail disparaissent dans la fidélité de l'ensemble.

13. Cf. la transformation de l'ode 16 du livre III d'Horace en pindarique (*Of Avarice*, II, p. 440). Cf. aussi *The country Mouse* : de 38 vers d'Horace Cowley tire 95 vers. Il est vrai que des intentions héroï-comiques et humoristiques sont responsables de cette énorme enflure. La paraphrase de Cowley est d'une lecture fort agréable, mais ne rappelle Horace que de très loin.

leurs exemples, puisque l'enthousiasme lyrique, s'ajoutant au principe de compensation, autorise toutes les licences. Non content de remplacer par des images ou des idées générales les détails proprement grecs ¹⁴, il prend l'initiative d'introduire des images, des épithètes, des élans lyriques, que rien ne justifie à nos yeux ¹⁵. Il développe en les dramatisant les suggestions sobres du texte ¹⁶. Le Pindare qu'il nous présente est trop souvent alambiqué, surchargé des beautés factices du style « métaphysique ». Il a perdu sa force et sa rudesse sublimes ! C'est un Pindare de salon, à la mode du dix-septième siècle. Prenons une strophe au hasard et comparons la à une traduction exacte.

Allons mon cœur, que ton arc maintenant vise au but ! Où s'adresseront les flèches glorieuses que va lancer mon esprit redevenu clément ? Je les dirigerai vers Agrigente, et je vais proférer, d'un cœur sincère, le serment que cette ville, en cent ans, n'a pas enfanté d'homme au cœur plus généreux et à la main plus libérale pour ses amis que Théron,

dit Pindare dans la seconde *Olympique*.

Voici ce que le passage devient entre les mains de Cowley :

Leave, wanton *Muse*, thy roving flight,
To thy loud *String* the well-fletcht *Arrow* put,
Let *Agrigentum* be the *But*,
And *Theron* be the *White*.
And lest the Name of *Verse* should give
Malitious men pretext to *misbelieve*,

14. Cf. dans la seconde *Olympique*, la fin de la strophe 1, p. 158, la fin de la strophe 2, p. 159, et celle de la strophe 8, p. 161. Dans la *Néméenne*, strophe 4, p. 172.

15. Cf. vers 5 et 6 de la st. 1, p. 157; v. 12, 13, 14 de la str. 2; v. 11 et 12, de la str. 4; v. 3 et suivants de la str. 6, etc... Prenons la strophe 1. Pindare dit : « Hymnes, rois de la lyre, quel Dieu, quel héros, quel homme allons-nous chanter ? » Ce que Cowley développe ainsi, se montrant vraiment plus pindarique que Pindare :

Queen of all Harmonious things,
Dancing Words and *Speaking Strings*,
What *God*, what *Hero* wilt you sing ?
What happy *Man* to *equal* glories bring ?
Begin, begin thy noble choice.

And let the Hills around reflect the *Image* of thy *Voice*.

16. Cf. l'épisode d'Hercule et des serpents, p. 173, str. 7. — Cf. aussi str. 5, p. 172.

17. Nous nous servons de la traduction de M. A. Puech (Collection « Les Belles Lettres ». Paris, 1922).

By the *Castalian waters* swear,
 (A sacred *Oath* no *Poets* dare
 to take in vain,
 No more then *Gods* do that of *Styx* prophane)
 Swear in no *City* e're before,
 A better man, or greater soul'd was born,
 Swear that *Theron* sure has *sworn*
 No man *near* him should *be poor*,
 Swear that none e're had such a graceful art,
 Fortunes *free* gifts as *freely* to impart
 With an *Unenvious hand*, and an *unbounded Heart* 18.

L'ensemble de ses traductions rachète, heureusement, cette lourde erreur, et c'est parmi elles que se trouvent quelques-unes de ses plus charmantes réussites. Elles accompagnent, ne l'oublions pas, ses *Essais*, et servent de commentaire poétique à sa pensée. Aussi sont-elles choisies dans des modèles à sa portée, naturellement adaptés à son tempérament et à ses goûts. Sur des thèmes qui lui sont chers, il interprète Virgile, Horace, Martial, voire Sénèque et Claudien. Leur pensée est si proche de la sienne qu'il se maintient aisément dans un juste milieu où l'exactitude et la fantaisie se combinent sans heurts. Les qualités de ses *Anacréontiques* se retrouvent ici. Il suit son modèle sans effort et sans hâte. Il modernise quand il le juge nécessaire : l'esclave porteur de pain d'Horace devient un boulanger, la chasse au sanglier se transforme en chasse au lièvre 19. Il supprime les images mythologiques, les détails trop purement latins 20. Il ajoute, par contre, d'autres images, des conceits, des antithèses, au gré de sa fantaisie, parlant de « *Life's cool vale* », des « *camp's of gowned war* », des « *Long Ruins of the great* », faisant de l'or « *the jaundice of the soul* » 21. Il allonge ou abrège les développements. Le plus souvent il les allonge, brochant sur la trame simple de

18. *The second Olympique ode*, st. 10, p. 162.

19. *Of Avarice*. Horace, *Satire* I, II, p. 439, v. 31. — *Of Agriculture*. Horace *Epode* 2, p. 413, v. 11. Il remplace un peuplier par un orme, plus anglais (*Epode* d'Horace, p. 412, v. 20), une petite rivière italienne par le Nil (Horace, *sat.* I, p. 440, v. 5), etc.

20. Suppression d'une allusion contemporaine (*Of Avarice*. Martial, IV, 5, p. 445), de détails mythologiques et historiques (*Of Agriculture*, Virgile. *Géorgiques*, p. 410, v. 27 et 35).

21. *Of Agriculture*. Virgile. *Géorgiques*, p. 410, v. 15, 33. — *Of Obscurity*. Sénèque. *Thyeste*, p. 400, v. 7 et 8. — *Of Greatness*. Horace, III, 1, p. 434, v. 3.

l'original les dessins fantasques qui nous rappellent le poète mé-laphysique.

C'est d'ailleurs là le plus grave reproche que l'on puisse lui adresser. Le plaisir qu'il éprouve à traiter des sujets familiers, uni à son désir constant de trouvailles verbales, l'entraîne à des longueurs qui ne sont pas sans charme, mais qui affaiblissent l'original. Ce défaut est sensible surtout lorsqu'il traduit les épigrammes acérées de Martial. Ne va-t-il pas jusqu'à enfler à trente vers une épigramme qui chez Martial en a treize? 22. Nous déplorons aussi une certaine tendance à l'abstraction qui le pousse à développer outre mesure des idées philosophiques ou morales, quitte à supprimer les passages purement descriptifs. A chaque instant une sentence, une maxime, font irruption dans le texte, tandis que le pittoresque recule, sacrifié. Martial brosse en six vers charmants et colorés le tableau de la vie qu'il voudrait mener. Qui voudrait supporter la ville, demande-t-il?

Cui licet exuviis nemoris rurisque beati
Ante focum plenas explicuisse plagas ?
Et piscem tremula salientem ducere seta,
Flavaque de rubro promere mella cado ?
Pinguis inaequales onerat cui villica mensas,
Et sua non emptus praeparat ova cinis ?

Cowley résume :

When in the fresh and beauteous Fields he may
With various healthful pleasures fill the day ?

Deux vers pauvres et plats, des images vagues, des épithètes de citadin lui suffisent. Par contre, la conclusion rapide de Martial :

Non amet hanc vitam, quisquis me non amat, opto :
Vivat et urbanis albus in officiis.

s'amplifie chez lui :

22. Ep. 47. Livre 10, p. 460. L'amplification paraît vraiment systématique :
« Non ingratus ager » devient :
« Take such a ground, whose gratitude may be
A fair encouragement for Industry » (v. 8 et 9).
et « Mens quieta » :
« Thy active mind in equal temper keep
In undisturbed peace, yet not in sleep » (v. 14 et 15), etc...

If there be Man (ye Gods) I ought to Hate,
 Dependance and Attendance be his Fate
 Still let him Busie be, and in a crowd,
 And very much a Slave, and very Proud :
 Thus he perhaps Pow'rful and Rich may grow;
 No matter, o ye Gods ! this I'll allow.
 But let him Peace and Freedome never see;
 Let him not love this Life, who loves not Me 23.

Ce développement est d'ailleurs d'une lecture fort agréable, et remplace le charme de l'original par un charme nouveau, plus alangui et plus raffiné à la fois, qui est bien la marque de Cowley. Ses imitations ne sont pas toujours heureuses; mais les défauts y sont bien discrets comparés aux qualités, et la plupart disparaîtraient d'ailleurs si nous jugions Cowley d'après ses intentions. Ne traitons donc pas ses paraphrases en traductions, n'exigeons pas d'elles une fidélité scrupuleuse. Elles ne sont pas faites pour être comparées à l'original, mais pour le remplacer. Écoutons-le revivre, à la suite de Claudien, le rêve de l'Âge d'or :

Happy the Man, who his whole time doth bound
 Within th'enclosure of his little ground.
 Happy the Man, whom the same humble place,
 (th'hereditary Cottage of his Race)
 From his first rising infancy has known,
 And by degrees sees gently bending down,
 With natural propension to that Earth
 Which both preserv'd his Life, and gave him birth.
 Him no false distant lights by fortune set,
 Could ever into foolish wandrings get.
 He never dangers either saw, or fear'd :
 The dreadful stormes at Sea he never heard.
 He never heard the shrill allarms of War,
 Or the worse noises of the Lawyers Bar.
 No change of Consuls marks to him the year,
 The change of seasons is his Calendar.
 The Cold and Heat, Winter and Summer shows,
 Autumn by Fruits, and Spring by Flow'rs he knows.
 He measures Time by Land-marks, and has found
 For the whole day the Dial of his ground.

23. *Of Liberty*, II, p. 376. Martial, Ep. 56, livre 1. Cf. des affaiblissements semblables dans l'Épode d'Horace (*Of Agriculture*, p. 412, v. 30...), dans l'ode : « Odi profanum vulgus... » (*Of Greatness*, II, p. 436, st. 5 et 6).

A neighbouring Wood born with himself he sees,
 And loves his old contemporary Trees.
 H'as only heard of near *Verona's* Name,
 And knows it like the *Indies*, but by Fame.
 Does with a like concernment notice take
 Of the Red-Sea, and of *Benacus* Lake.
 Thus Health and Strength he to' a third age enjoys,
 And sees a long Posterity of Boys.
 About the spacious World let others roam,
 The Voyage Life is longest made at home 24.

Songeons-nous à lui reprocher de mettre trente vers à peindre ce que Claudien décrit en vingt-deux? Considérons ses paraphrases comme des poésies originales, sur un thème traité jadis par Virgile, Horace, Martial, et nous ne pourrions que nous incliner devant la maîtrise et l'aisance de leur humanisme.

24. *Claudian's old man of Verona* (*The dangers of an Honest man in much Company*, II, p. 447).

CHAPITRE XI

LES ŒUVRES LATINES

Non content de traduire les Anciens, Cowley rivalise avec eux sur leur propre terrain. Près du tiers de son œuvre est écrit en latin : outre le *Naufragium Jocularé* et les poèmes contenus dans les recueils de compliments que l'école et l'Université adressaient, dès que l'occasion s'en présentait, au roi et à sa famille, nous trouvons une traduction en vers latins du premier livre de la *Davideide*, que Sprat fait suivre, dans les *Poemata Latina* de 1668, de diverses petites pièces, et surtout l'œuvre à laquelle Cowley a consacré ses dernières années : son grand poème de botanique en six livres ¹.

Nous avons assez insisté, en suivant Cowley à travers ses études, sur le rôle que joue le latin dans le système d'éducation du XVII^e siècle, pour ne pas nous étonner de la place qu'il lui fait dans son œuvre. C'est la langue que l'on parle officiellement dans le milieu universitaire : d'où son *Naufragium Jocularé* et ses poésies académiques; c'est la langue universelle de la science : d'où son poème *De Plantarum*; c'est toujours, enfin, celle des hommes cultivés — bien que peu à peu la supplantent les dialectes nationaux : d'où la *Davideidos*, et les quelques poésies latines qui nous sont parvenues.

Pour un humaniste comme lui, le latin est vraiment une seconde langue maternelle. Il l'écrit avec autant d'aisance et de correction que l'anglais. Poussé en ce domaine comme dans les autres par son désir caractéristique de variété, il s'essaye dans tous les genres cultivés par les Anciens : « Il est presque impossible de trouver

1. Ces petits poèmes sont : *Hymnus in Lucem* (*Poemata Latina*, 1668, p. 407) traduction de l'hymne *To Light*; une épître à Clifford, « cum ab eo pessimum omnium Poetam dono accipisset », p. 411; la pièce très courte sur la chaise de Drake, p. 414, traduction de celle qui conclut les *Poems written upon several Occasions*, p. 453; *Solitudo*, p. 415; *Ode*, p. 418, traduite à la suite de l'essai : *The shortness of life...*, II, p. 450.

parmi eux tous, un type de style élégant, ou une nuance de rythme, qu'il ne l'ait embrassé, compris, et n'en ait donné des exemples... », déclare Sprat, et sans y voir comme lui une preuve de la supériorité de Cowley sur ses modèles (qui, eux, ne cultivaient guère qu'un genre), nous ne pouvons qu'admirer la versatilité de son talent, lorsque, par exemple, dans ses *Plantarum Libri sex*, il imite successivement et non sans bonheur, le style et les mètres préférés d'Ovide et de Tibulle, de Catulle, d'Horace, de Virgile ².

Aussi nous est-il permis de considérer ses poèmes latins sur le même pied que ses poèmes anglais. Son talent se manifeste, avec les mêmes traits, dans les uns comme dans les autres. La différence de langue n'est pas un obstacle pour lui. Si nous étudions son effort le plus ambitieux en langue latine, le *De Plantarum*, nous aboutissons aux conclusions que nous suggérerait la *Davidéide*. Les deux œuvres révèlent la même intention : après avoir écrit l'épopée humaine, Cowley veut composer l'épopée de la nature. Il s'y soumet aux lois du genre, commençant par une exposition du sujet :

Infima regna cano, sed longe maxima, Vitae;
Plantarum omnigenum regna decora cano...,

et continuant par une invocation en règle à Phébus :

Numen ades jam nunc, Divum doctissime Phoebe,
Et Plantae, et Vates nam tua turba sumus.
Quaque venis, fundas circum Lucemque calorque,
Atque omnis Vita fit via picta nova... ³.

Le corps même du sujet, dans le *De Plantarum*, au lieu de présenter la continuité du récit biblique, est forcément divisé en analyses de détail, par la nécessité où se trouve le poète d'étudier l'aspect et les propriétés de chaque plante. Mais ces tableaux ne peuvent être considérés comme des épisodes, et, d'ailleurs, Cowley se préoccupe de leur donner une unité dramatique. Après un premier livre où sa fantaisie semble le mener au hasard, de plante en plante, il réunit, dans le jardin botanique d'Oxford, le concile des

2. SPRAT. *Account...*, p. xxvi.

3. *De Plantarum Libri sex*, I, pp. 1 et 2 (*Poemata Latina*, 1668).

plantes qui peuvent influencer sur l'enfantement et l'accouchement :

Splendebat coeli de vertice Cynthia Summo,
 Atque udo tumidus lumine vultus erat.
 Conveniunt Plantae motis radicibus omnes,
 Nobilis Oxonii quas sacer Hortus alit;
 Omnes foeminei quibus est tutela doloris :
 Orpheam credas signa dedisse Lynam 4,

et, la discussion traînant, il invente un moyen ingénieux de lever la séance : le jardinier fait brusquement irruption pour chercher des plantes qui soulageront sa femme, sur le point d'accoucher, et met la foule timide en fuite 5.

Au troisième et au quatrième livre, les fleurs comparaissent devant Flore, et chacune exalte sa beauté ou ses vertus. Ne sachant à qui donner la palme, Flore décide, dans sa sagesse, d'organiser les fleurs à la romaine, en une république où les honneurs passeront tous les ans des unes aux autres. Le cinquième livre met aux prises les arbres de l'ancien et du nouveau monde, sous la présidence de Pomone. La paix de l'assemblée est troublée par un querelle entre le Bacchus américain et le Bacchus européen, et seul un hymne d'Apollon à Christophe Colomb peut rétablir le calme. Quant au sixième et dernier livre, il est consacré au chêne, l'arbre anglais, celui qui sauva Charles II après Worcester. Cowley en profite pour exalter le courage du roi, et la puissance anglaise, comme Virgile avait célébré Auguste et Rome.

L'ingéniosité des détails ne le cède en rien à celle que l'auteur déploie dans la composition. La matière étant pauvre et bien prosaïque, Cowley l'embellit de son mieux. D'abord, il personnifie ses végétaux, et les dote chacun d'un caractère et d'un tempérament distincts : la ronce a une liberté de langage cynique : la dictame est bavarde et menteuse comme un Grec ; la rose est belle et délicate ; la myrrhe est si timide qu'on peut à peine la décider à parler 6. Puis, il décrit leur aspect physique, leurs habitudes, leurs qualités, mi en savant, mi en poète. Et surtout, il ne manque pas de se rappeler les fables antiques dont les plantes sont les héroïnes. Le nénuphar a été Déjanire, le laurier est l'arbre d'Apollon,

4. Livre II, p. 77.

5. *Ibid.*, p. 136.

6. Pages 300-304-305-326.

la myrrhe, le crocus, le narcisse se souviennent de leurs origines.

A ces ornements fournis par le sujet, Cowley ajoute ceux qu'il tire de son esprit fertile : images, comparaisons, conceits s'accumulent : telle cette définition du sommeil léthargique :

Heu vitam affinem similemque per omnia Morti !
In sola Vitam Mors brevitate refert 7,

ou l'idée imprévue de la forêt forgeant elle-même l'instrument de sa mort :

Caeditur et ferro, et ferro succisa coquendo
Inservit, propriaeque infoelix tristia mortis
Instrumenta facit; sibi damnum parturit ipsa
Arboribus faecunda super, subtusque metallis 8.

Nous retrouvons partout, comme dans la *Davidéide*, l'effort continu vers l'esprit, le désir envahissant de nouveauté à tout prix 9. Là, les intentions érudites étaient masquées par l'afflux des images; ici, c'est la valeur médicale du livre qui souffre des conventions poétiques. Et si la noblesse générale du ton de la *Davidéide* rachète beaucoup d'erreurs, nous ne saurions en dire autant du *De Plantarum* où le sujet reste, en dépit des efforts du poète, humble et terre à terre, sauf dans le dernier livre où son patriotisme lui inspire des accents graves et fermes.

Ce n'est pas sans raison que Sprat laisse percer une préférence pour ses pièces plus brèves, surtout pour ses épîtres à la manière d'Horace 10. Dans les deux exemples qui nous restent, nous apprécions l'amicale ironie de ces vers à Cresswell, sur son incapacité à renoncer à la poésie :

Tu quoque, ni fallor, qui Mundi arcana futuri
Voce tonas populo, mysteria magna locutus,
Esset de Coelo Elias tanquam ipse reversus,
Nocte, domi paulatim hominem atque humana resumens
Post Bacchi calices et fumos nobilis Herbae,
(Nempe scio moderate, ut et ipse quoque utor utrisque)
Nectere carmen amas tenerum, lepidoque furore
Non sine nequitiis resolutum ludere doctis.
Ergo eadem peccanti aequum est te ignoscere amico;

7. Livre I, p. 244.

8. Livre VI, p. 320.

9. Cf. par exemple sur la timidité de la myrrhe, livre II, p. 127.

10. SPRAT. *Op. cit.*, p. xxix.

Nam neque nos nullo nugarum fine protervi
Semper ineptimus, sed habemus scilicet ipsi
Intervalla quidem meliorum lucida rerum 11.

Relisons aussi ce petit chef-d'œuvre qu'est l'építaphe où il résume si bien ses goûts et son talent :

Hic, o viator, sub Lare parvulo
COULEIUS Hic est Conditus, hic Jacet
Defunctus humani laboris
Sorte, supervacuaque Vita.
Non indecora pauperie nitens,
Et non inerti nobilis otio,
Vanoque dilectis popello
Divitiis animosus hostis :
Possis ut illum dicere Mortuum,
En Terra jam nunc Quantula sufficit !
Exempta sit curis, Viator,
Terra sit illa Levis, precare.
Hic sparge flores, sparge breves rosas,
Nam Vita gaudet Mortua floribus,
Herbisque odoratis corona
Vatis adhuc Cinerem Calentem 12.

Ne reconnaissons-nous pas le Cowley des *Essais*, avec sa grâce nonchalante et son élégance un peu apprêtée? Qu'il écrive dans une langue ou dans l'autre, il reste bien le même.

De fait, les louanges et les critiques qui ont été adressées à ces poèmes, portent beaucoup plus sur l'esprit qu'ils manifestent que sur leur latinité proprement dite. Lorsque Coleridge ou Landor les écrasent sous leur mépris, c'est à la pensée qu'ils s'en prennent 13. Si Johnson le préfère à Milton, c'est également pour une question de fond et non de forme, parce qu'il lui paraît exprimer

11. Préface aux *Plantarum Libri duo* de 1662, in *finem*.

12. *Epitaphium Vivi Auctoris (Poemata Latina*, p. 420).

13. COLERIDGE. *Biographia Literaria* (Oxford edition, 1907, vol. II, p. 207 : « He barbarizes, his Latinity, and even his metre by the heterogeneous nature of his thoughts »... Cf. W. S. LANDOR. *Imaginary conversations* (éd. C. G. Crump, 1891, vol. IV, p. 291)... « There is no latin verse of Cowley worth preservation... » Cf. aussi E. K. RAND. *Milton in rustication (Studies in Philology*, vol. XIX. April 1924) : « Cowley... throws together things that blend no better than oil and water... » (p. 119). T. Warton conclut sa comparaison du latin de Cowley et de celui de Milton en déclara-

d'une manière indépendante ses propres idées, alors que Milton répète surtout dans leur langue la pensée des Anciens ¹⁴.

L'esprit métaphysique colore trop le style de Cowley pour qu'on puisse juger la forme pour elle-même. Ses poèmes latins ne nous apportent, en somme, aucune révélation, rien que ses poèmes anglais ne nous aient déjà appris.

Ils ne sont cependant pas sans intérêt pour nous, car ils nous permettent de mieux situer Cowley dans son temps et dans son milieu. Ils montrent l'intervalle qui sépare sa génération de la génération antérieure. Prenons, par exemple, Bacon. Il est convaincu que les écrits en latin seuls survivront, les ouvrages, en langue vulgaire devant rapidement sombrer dans l'oubli : et les *Essais*, délasement d'une heure, destinés à instruire courtisans et mondains, nous sont offerts en anglais, tandis que toute son œuvre solide est en latin. Cowley, lui, a foi dans sa langue nationale, et il compte sur ses œuvres anglaises pour rendre son nom glorieux. Mais il a encore un immense respect pour la langue de Virgile et de Cicéron, et peut-être pouvons-nous voir dans sa traduction du premier livre de la *Davidéide* un vestige de l'ancienne foi, et comme une assurance contre l'oubli que prédisait Bacon ?

Grâce à son emploi du docte langage, nous pouvons, en outre, lui assigner sa place exacte parmi ses propres contemporains. S'il avait vécu à sa guise, il serait resté à Cambridge, et il aurait continué la tradition des beaux esprits d'Université. Le sort, le chassant du « Temple du savoir », l'a confondu avec la troupe nombreuse des poètes qui vivent à la cour ou à la ville. Mais il n'y a dépouillé qu'imparfaitement l'esprit universitaire. Il n'étale pas son savoir sans complaisance. Il se trouve représenter ainsi, avec Milton, avec Marvell, plutôt l'ancien que le nouvel état de choses. Il est ici le poète érudit, le « docte poète » cher au seizième siècle, plus que le poète « honnête homme » dont le dix-septième siècle, tout au moins vers la fin, va faire son idéal, et que personnifient déjà, parmi ses contemporains, les purs « cavaliers », un Carew, un Suckling, un Lovelace.

rant : « He (Milton) was a more just thinker, and therefore a more just writer » (*Poems of John Milton...*, edited by Thomas Warton... London, 1785, Préface, p. xviii).

14. S. JOHNSON. *Life of Cowley*, p. 9.

CONCLUSION

En suivant Cowley, pas à pas, à travers la multiplicité des genres dont il revêtu son œuvre, nous avons été amené à passer en revue tous les genres (à la seule exception de la tragédie) que le XVII^e siècle cultivait.

Cette extraordinaire diversité éclaire d'un jour caractéristique sa personnalité. Elle nous la montre, comme sa vie le révélait déjà, éminemment souple et versatile, incapable de se fixer nulle part pour longtemps, et prompt à s'adapter aux situations les plus variées. Cowley semble se nourrir de mouvement. Il ne se complaît que dans la nouveauté. Et cet amour du changement, louable en soi, tant qu'il donne à l'esprit l'élan et la spontanéité de la vie, s'exagère chez lui en impatience morbide devant tout ce qui est stable et permanent.

Nous touchons là, croyons-nous, au point faible de cette nature par ailleurs si bien équilibrée. Bien que sa raison lui propose le respect de la règle, il manifeste sa répugnance pour tout effort suivi. La *Davidéide* en fournit la preuve éclatante, puisqu'il l'abandonne après le quatrième livre, et n'hésite pas à la publier inachevée. Lui-même, essayant de justifier sa dérobade, le confesse ingénûment. L'inaction, dit-il, lui pèse, et il trouve dans la création littéraire l'action qui lui convient; mais, s'il se sent lié au même objet, la lassitude vient vite, et pour fuir la monotonie il se lance dans une nouvelle entreprise, sans avoir mené l'autre à bien¹. On peut dire de son œuvre qu'elle forme une suite d'expériences sans cesse renouvelées. Elle n'est, pour parler sa langue, constante que dans l'inconstance. Il est passé d'un genre à l'autre avec une sorte de hâte inquiète, sans jamais revenir sur ses pas, ni même s'attarder. Cherchait-il le mode d'expression qui répondait le mieux à ses dons naturels? Il faudrait

1. Cf. la préface aux *Plantarum Libri Duo*: « Nam neque nihil facere possum, neque aliam aberrationem a molestiis habeo; itaque taedio rerum humanarum ad haec solatia literarum amoeniorum (nimium fortasse natura consuetudineque grata) aeger animus se confert, et non ita diu postea, earum ipsarum subeunte paulatim odio, interrupto cursu ad alia deflectit. »

avouer, alors, qu'il se connaissait mal, puisque, au lendemain des délicieuses *Anacréontiques*, il s'est cru fait pour égaler Pindare.

Et il semble bien, en vérité, qu'il se soit mépris sur son propre compte, aveuglé par la plus traîtresse des qualités, la facilité. Il a pu croire que la réussite lui était permise dans tous les domaines, tant l'étonnante souplesse de son talent lui rendait aisée sa tâche. Nous nous sommes attaché à montrer, en effet, que partout des trouvailles heureuses, des formules ingénieuses, l'ont sauvé de l'échec total. Même lorsqu'il fait le plus violence à son génie, sa facilité lui permet de s'adapter, non sans succès parfois, à une matière rebelle. Ses expériences, même lorsqu'elles nous apparaissent comme des aventures hasardeuses, ne sont jamais dénuées de valeur ni d'intérêt. Mais, tout en le sauvant, cette facilité le perd. Elle lui donne l'illusion de pouvoir tout entreprendre. Elle lui masque les limites que la nature lui avait fixées. Elle l'empêche de voir le point où le sujet qu'il choisit cesse de convenir à son tempérament. Et c'est ainsi qu'il s'est estimé tour à tour capable d'écrire une épopée à la manière de Virgile, et des odes à la manière de Pindare. C'est ainsi qu'il a jugé possible d'écrire des vers d'amour sans être amoureux, à force de réflexion.

S'il n'avait pas eu confiance à ce point dans l'universalité de ses aptitudes, il se serait davantage restreint. Il aurait cherché sa voie dans le lyrisme familial, dans l'essai personnel, dans la critique. Il aurait concentré ses efforts sur ces quelques genres. Son œuvre aurait sans doute couvert moins de surface, mais elle se serait plus rapprochée de la perfection, et lui aurait plus sûrement donné la gloire à laquelle il aspirait.

Si, de l'étude des genres, qui représentent, en quelque sorte, le cadre de son activité littéraire, nous passons à celle de cette activité considérée en elle-même, c'est-à-dire si nous cherchons à définir les traits permanents de sa technique, comme poète et comme prosateur, nous voyons s'accuser les mêmes traits. Nous allons trouver Cowley en proie à la même recherche inquiète et hésitante de la perfection dans l'art. Nous allons constater la même lutte indécise entre son aspiration à la régularité et sa tendance irréductible à l'expérimentation, son irrésistible besoin de nouveauté.

L'ART

II

LA TECHNIQUE

INTRODUCTION

Aux yeux de Cowley, nous le savons, le premier devoir de la poésie est de plaire : « to communicate delight to others »¹ ; elle doit présenter l'idée sous une forme attrayante. C'est dire qu'elle fait aux ornements une place de premier plan. Si la pensée forme l'armature et comme le squelette de la poésie, les ornements en sont la chair.

Cowley parle quelque part des broderies somptueuses du vers². L'image exprime bien sa conception, non seulement du vers, mais du poème. L'idée fournit la trame, mais, comme la trame, elle est appelée à disparaître sous la diversité chatoyante du dessin. On la devine, à la solidité de l'ensemble, mais on ne la voit pas. Et ceci est vrai, quelles que soient les dimensions de l'ouvrage. Nous avons vu comment Cowley recouvre l'histoire de David d'un tissu savant de digressions philosophiques, historiques ou pittoresques, digressions que vient à son tour orner la multitude des images. Ses pièces les plus courtes révèlent de même, à l'analyse, l'existence initiale d'une idée, le plus souvent résumée dans le titre, et qui assure leur unité. Mais elle s'efface bien vite derrière les ornements qui l'expriment poétiquement, au risque de l'étouffer par leur exubérance, et aussi derrière les idées connexes qu'elle suggère : car, souvent le poète l'abandonne pour analyser, toujours par le moyen d'images, ses ramifications les plus ténues, ses harmoniques les plus secrètes. C'est ainsi que dans la pièce intitulée : *Written in juice of Lemmon*, pour n'en citer qu'une, l'idée de la chaleur qui révélera l'écriture invisible, lance Cowley, pendant huit strophes

1. The soul must be filled with bright and delightful Ideas when it undertakes to communicate delight to others; which is the main end of Poesie (*Préface* au volume de 1656, I, p. 7, l. 2, 7).

2. « Each rich embroidered line »... (*The Praise of Pindar*, st. 2, v. 9, I, p. 179).

de six vers, à la poursuite d'analogies subtiles, et nous voyons successivement apparaître la flamme du Jugement Dernier (strophe 2) et celle du bûcher des martyrs (st. 3), l'épreuve du feu (st. 4), le renouveau de la nature à la chaleur du printemps (st. 5 et 6), la flamme des sacrifices expiatoires (st. 8) 3.

Une double activité régit ainsi la création poétique de Cowley : une activité psychologique qui l'oriente vers les aspects inexplorés des idées, et une activité proprement artistique dont l'indice est la recherche passionnée de modes nouveaux d'expression ; l'une et l'autre étant étroitement liées du reste par la nécessité où se trouve le poète d'exprimer l'idée par l'image. Les qualités essentielles de la poésie de Cowley se trouvent, dès lors, être l'agilité de l'esprit et la fécondité d'invention verbale. Mais nous savons, que, pour Cowley, le génie poétique réside justement dans la faculté de mettre en œuvre les éléments ainsi fournis, le pouvoir de les choisir et de les fondre en un tout harmonieux 4.

L'aboutissement naturel de cette conception est la nécessité du travail du style. Cowley a beau exalter le rôle visionnaire du poète, la poésie est pour lui un métier où l'application joue un rôle égal, sinon supérieur, à celui de l'inspiration. Son style poétique est un style voulu, et aucun critique ne s'est, croyons-nous, plus écarté de la vérité que S. Johnson lorsqu'il a reproché au poète sa négligence. Quand il lui fait grief de ne pas choisir ses mots, de ne pas rechercher la justesse de l'expression ni l'élégance des termes, et de ne s'être soucié que fort peu de sa versification 5, il s'accuse lui-même plus qu'il n'accuse Cowley. En s'obstinant à juger un poète du XVII^e siècle, comme si c'était un de ses contemporains, et en le condamnant au nom des principes rigides du classicisme de 1779, il se montre incapable de critique objective et commet,

3. *Written in juice of Lemmon*, I, p. 72. Cf. aussi dans *Coldness* (I, p. 113) le même jeu d'esprit sur le froid et la froideur de sa belle. Cf. *The Parting*, sur l'absence de sa belle comparée au départ du soleil (I, p. 117). Cf. *The Usurpation*, sur l'usurpation tyrannique de l'amour (I, p. 127), etc...

4. Cf. sa définition de « Wit », dans notre chapitre sur ses théories littéraires.

5. Cf. S. JOHNSON. *Life of Cowley*, p. 49-50 : « He makes no selection of words, nor seeks any neatness of phrase : he has no elegances, either lucky or elaborate... his versification seems to have had very little of his care... » Il résume son impression dans l'expression : « His general carelessness. »

sur ce point, un véritable contre-sens⁶. Car nous allons trouver, à chaque pas de notre étude, les preuves d'un travail et d'une diligence inlassables : l'intention règne aussi bien sur le détail que sur l'ensemble de l'œuvre de Cowley.

Mais, avant de commencer cette recherche, nous tenons à souligner que nous allons étudier la langue de Cowley, uniquement du point de vue littéraire, et non en elle-même, du point de vue grammatical. Ce qui nous intéresse ici, c'est moins de déterminer les éléments philologiques de cette langue, que la façon dont il en a usé, le parti qu'il en a tiré pour réaliser son dessein. Nous nous bornerons à relever sommairement les plus frappantes de ses caractéristiques purement formelles. D'ailleurs, la langue de Cowley n'a rien de grammaticalement spécifique qui la distingue de la langue courante de son temps. En étudier les formes reviendrait à étudier la langue du dix-septième siècle, et cela ne saurait entrer dans le cadre de ce travail.

6. Tout le passage qui commence : « His diction was in his own time censured as negligent... » (*Op. cit.*, p. 49) révèle son dogmatisme candide. Avec quelle assurance ne déclare-t-il pas par exemple : « Whatever professes to benefit by pleasing, must please at once » condamnant ainsi d'un trait de plume des provinces entières de la poésie.

CHAPITRE PREMIER

LE STYLE POÉTIQUE

I

La phrase de Cowley frappe dès l'abord par son allure tendue, volontaire. Elle est souvent longue et touffue; mais elle est rarement obscure : et sa complexité naît de la pensée beaucoup plus que de la manière dont les propositions s'enchaînent. Cowley ne connaît pas le « *sweet disorder* » cher à Herrick ¹, ni le dilettantisme paresseux de Marvell ². A vrai dire, la nonchalance ne lui aurait pas été permise : il est poète de profession, il vit, ou voudrait vivre, de sa plume, et la poésie n'est pas pour lui un passe-temps raffiné, mais sa raison d'être. L'application était son devoir le plus élémentaire.

Aussi sa syntaxe est-elle, au total, correcte, sa langue bien assise et ordonnée. Sans doute, nous y rencontrons certaines hésitations dans l'emploi des différentes parties du discours. Cowley, par exemple, met le pronom à la place de l'adjectif possessif devant un nom commençant par une voyelle ³; il forme indifféremment ses comparatifs et ses superlatifs à la manière analytique ou à la manière synthétique ⁴; il construit le cas possessif tantôt correctement, tantôt par la forme en « *his* » ⁵.

Il lui arrive fréquemment d'employer un adjectif adverbiale-

1. Cf. F. DELATTRE. *Robert Herrick*, p. 455.

2. Cf. P. LEGOUIS. *André Marvell*, p. 130.

3. « *Thine own cold* » (*The vain Love*, v. 2, p. 81) « *mine eyes* » (*The Soul*, v. 1, p. 82), etc... On trouve d'ailleurs la forme moderne : « *My own* » (*Ode à la Bodléienne*, st. 3, v. 10, p. 410).

4. *More great* (*Dav.*, III, v. 328, p. 332), *more fit* (*Ibid.*, v. 354, p. 333), *More tall* (*Ibid.*, v. 485, p. 336)...; et : *constanter* (*Ibid.*, v. 288, p. 335), *beautifullest* (*Dav.*, IV, v. 473, p. 377), *flourishingest* (*The Tree*, p. 140), *Sprightfulest* (*The Extasie*, st. 9, p. 206), etc...

5. *Sisyphus his stone* (*To Dr. Scarborough*, st. 2, v. 15, p. 198) *a new chaos his deformed birth* (*The Plagues of Egypt*, st. 13, v. 13, p. 226), *Charles his wane* (*Ode : on his Majesties Restoration...*, st. 1, v. 10, p. 421), etc...

ment ou, au contraire, de transformer un adverbe en adjectif 6. Il donne à certains de ses participes passés la forme du prétérit ou supprime la terminaison régulière en « ed » 7. Mais ce sont là des transpositions et des licences bien banales de son temps et il n'en abuse pas.

Si sa phrase, en dehors des cas où elle est obscure par la faute de la pensée, nous arrête par endroits, c'est qu'elle reflète des usages disparus. Nous y trouvons ainsi des ellipses et des raccourcis qui nous déroutent (mais ils étaient familiers au XVII^e siècle), tels l'omission du sujet, de l'article, du pronom relatif 8, tels l'emploi de « that » au sens de « as that », ou de « as » au sens de « as if » 9. Jamais le sens n'en est obscurci. Très rares sont les constructions incorrectes et elles sont presque toujours explicables.

Lorsqu'il écrit : « Hee sigh'd, as if they'd coole his torments ire » le « they » a pour antécédent les « sighs » contenus en puissance dans « sighed » 10.

6. 1^o « More close compacted » (*Love and Life*, st. 2, v. 3, p. 215), « more fierce or constantly » (*The Monopoly*, st. 1, p. 120), « So dazeling bright, yet so transparent clear » (*Verses lost upon a Wager*, st. 3, p. 149, etc... 2^o Seldom (*Love's Riddle*, act. I, v. 5, II, p. 74), « his oft oblations » (*Dav.*, II, v. 575, p. 298), « their too much wealth (*Dav.*, III, v. 204, p. 329), etc...

7. 1^o Was shook (*Dav.*, II, v. 33, p. 285), has took (*Hymn to Light*, st. 13, p. 445), has broke (*To the Royal Society*, st. 3, v. 28, p. 449), has forsook (*A Discourse*, II, p. 343, v. 27). 2^o Unanimate (*Pyramus*, v. 32, II, p. 32), captivate (*A Dreame of Elyzium*, v. 5, II, p. 42), unballast (*Praise of Pindar*, st. 4, v. 8, p. 179).

8. 1^o Voici un exemple d'omission de sujet : « Such was the pain, did so begin to the poor wretch... » (*The Thrالدome*, I, st. 2, p. 67). 2^o Omission de l'article : « on ground » (*Dav.*, III, v. 36, I, p. 325), « in midst » (*To the Royal Society*, st. 3, v. 11, I, p. 449), « at door » (*Of Agriculture*, II, p. 411, v. 27, p. 413, v. 29). 3^o Omission du pronom relatif « since tis a thing might dang'rous grow » (*Silence*, st. 1, v. 5, I, p. 135), « for words were spoke by me in jest » (*The Dissembler*, st. 2, v. 4, I, p. 132), « more constant than the man loves always all » (*The Inconstant*, st. 5, v. 6, I, p. 134), etc...

9. That = so that. « Chance... that helpt Philetus forward that he grew acquainted with her brother... » (*Constantia and Philetus*, v. 194, II, p. 13, et aussi *ibid.*, v. 34, p. 8). *Resolved to be beloved*, st. 3, v. 4, I, p. 96), as = as if « as he were Primum mobile... » (*On His Majesties returne out of Scotland*, v. 42, II, p. 47).

10. Cf. aussi cet exemple où l'auteur a oublié dans le second vers la construction du premier :

« Now, blessings on ye all, ye Heroick Race,
Who keep their primitive powers and rights so well... »

(*Ode : Liberty*, st. 3, II, p. 390). Cf. encore *Destinie*, st. 2, v. 10, 11, I, p. 193.

Lorsque Cowley se rend coupable d'irrégularités évidentes, lorsque, par exemple, il emploie un verbe au singulier avec deux sujets ou un sujet pluriel¹¹, et surtout lorsqu'il rompt la construction, interrompant, par anacoluthie, la proposition principale pour la reprendre avec un autre sujet, comme dans ce vers :

Who, when he spoke, all things would silent be 12,

nous sommes portés à croire, étant donné la fréquence de ces irrégularités, qu'elles découlent d'une intention délibérée. Cowley y voyait à coup sûr un ornement poétique, une habileté de style destinée à surprendre agréablement le lecteur. Artifices aussi, les inversions dont il parsème son œuvre sans, d'ailleurs, sortir des bornes du raisonnable¹³.

11. Voici quelques exemples : « Angels and God is here » (*The Extasie*, st. 6, I, p. 205).

« The bride and bridegroom comes » (*Davideis*, III, v. 961, p. 348).

Et « But Armes was all his joy » (*Dav.*, III, v. 100, p. 326).

Quant aux infractions à la concordance des temps elles sont très rares et peuvent très facilement s'expliquer :

« She touch'd him with her Harp, and rais'd him from the Ground

The shaken strings Melodiously Resound. »

(*The Complaint*, st. 2, v. 1 et 2, I, p. 436).

12. *Elegy on sir Henry Wotton*, v. 2 (II, p. 20). Cf. aussi parmi bien d'autres, ces exemples :

« The lute it self, which once was Green and Mute,

When Orpheus strook th'inspired Lute,

The Trees danc'd round... »

(*The Garden*, st. 4, v. 21-3, II, p. 424) et :

« They build on Sands, which if unmoved they find,

'Tis but because there was no Wind. »

(*Reason*, v. 3, 4, I, p. 46), et aussi *Dav.* (I, v. 165, p. 246; III, v. 125, p. 327).

Hymn to Light, v. 3 et 4 (I, p. 444). Il est intéressant de noter que Cowley avait appris ce procédé dès sa première œuvre. Cf. dans *Pyramus and Thisbe* :

« An angry Lyon who comming from his food,

His chaps were all besmear'd with crimson blood. »

(v. 131, II, p. 35). Cf. aussi *Ibid.*, v. 150, II, p. 36.

13. Elles se bornent généralement à un déplacement du pronom, de l'adverbe, du verbe. Ce sont des formes très simples d'inversion :

« When chance... did you deprive of liberty. »

(*To the bishop of Lincoln*, v. 3, I, p. 28).

« Let all Praedestinators me produce... » (*My Fate*, st. 3, v. 3, I, p. 126).

« I thought her name would thee have happy made » (*The Tree*, st. 4, v. 3, I, p. 141).

« Their triumphant brows around » (*The Praise of Pindar*, st. 2, v. 10, I, p. 179).

« It brave to him, and om'inous does appear (*Dav.*, III, v. 509, p. 337).

La syntaxe de Cowley n'offrirait guère d'autre trait marquant si elle ne se signalait par son emploi abusif du verbe « to do ». Cowley l'introduit come auxiliaire dans des phrases affirmatives, sans raison précise¹⁴. Tous ses contemporains utilisent à des degrés divers ce procédé, mais ce qui chez eux est fantaisie passagère, se transforme chez lui en système, système qu'il adopte dès ses tout premiers vers, et qu'il conserve, sans en atténuer l'excès, jusqu'à la fin de sa carrière poétique¹⁵. Cet auxiliaire superflu, ainsi prodigué, nous paraît gauche et lourd. Le vers ne gagne pas à être ainsi surchargé.

Thou like some worthy *Knight* with sacred Arms
Dost drive the *Monsters* thence, and end the *Charms*.
Instead of those dost *Men* and *Manners* plant,
The things which that rich *Soil* did chiefly want.
Yet even thy *Mortals* do their *Gods* excell... 16.

Mais Cowley, lui, y a sûrement vu un élément de beauté (sa facilité de versificateur rend difficile d'admettre qu'il y ait recours pour compléter ses vers), et sans doute une beauté d'ordre oratoire. Dans la phrase ample qu'il affectionne, le verbe, annoncé par son auxiliaire, gagne en relief. Il semble que nous puissions voir ici un nouvel indice, après tant d'autres, de la tendance oratoire de la poésie de Cowley. Son style, en effet, s'ordonne en général suivant les règles de l'éloquence. Ceci ne saurait surprendre,

« And Fate or Chance the blame, nay David bear » (*Dav.*, III, v. 620, p. 339).

Notons que sa phrase est rarement très compliquée et qu'elle ne revêt que très exceptionnellement l'allure de « puzzle » logique de ces vers (*Ode. Upon his Majesties Restoration and Return*, st. 5, v. 18).

« Tis *Happy*, which beholds the *Flame*
In which by hostile hands it ought to burn,
Or that which if from *Heaven* it came
It did but well deserve, all into *Bonfire* turn. »

14. On ne saurait lui tenir rigueur de s'en servir irrégulièrement pour construire les phrases interrogatives et négatives, l'usage étant encore loin d'être fixé de son temps. L'incertitude est bien marquée par cette phrase, où se juxtaposent les deux constructions :

« Knows a man how to live, and does he stay ? »

(*Imitation of Martial's Epigram*, v. 22, I, p. 39).

15. Dans *Pyramus* on le trouve environ dans un vers sur huit. Dans *The Garden*, en 1666, la proportion n'a pas sensiblement varié : 31 pour 224 vers, soit près de un vers sur 7.

16. *To sir William Davenant*, v. 5, p. 42.

sa poésie consistant en analyses et en démonstrations plus qu'en effusions lyriques. Il s'oriente naturellement vers la période solennelle, rehaussée de place en place par l'éclat d'une maxime bien frappée. Les deux procédés principaux de ce style, ses deux pivots, sont la répétition et l'antithèse.

La répétition des mêmes tournures favorise le déroulement majestueux de l'idée et marque les différents moments de l'analyse¹⁷. Le retour inattendu des mêmes mots, et surtout le choc des mots contraires violemment rapprochés, frappent le lecteur de surprise¹⁸. Cowley ne pense que par rapprochements et contrastes, et les antithèses dont son œuvre fourmille ne sont pas un simple ornement, elles font partie intégrante du fond même. Analyses, discours, portraits, ont pour base normale, inévitable, des oppositions d'idées, de formes, de mots¹⁹. Ses vœux, même les plus simples, les plus éloignés de toute affectation, revêtent spontanément la forme de l'antithèse :

May I a *small House*, and *large Garden* have !
And a *few Friends*, and *many Books*... 20.

17. Cowley affectionne les grands mouvements oratoires dont l'harmonie est périodiquement soutenue par le retour de la même formule. Cf. dans l'ode *Christ's Passion*, « I'll sing »... (I, p. 402), dans le poème sur la guerre civile « It was not so... » (v. 13, 22, 37, 52, 59, II, p. 467), dans l'ode sur son livre se présentant à la Bodléienne « Hail !... » (I, p. 409), etc...

18. Les répétitions de mots sont innombrables et produisent tantôt un effet oratoire :

« On two near *Hills* the two proud *Armies* stood » (*Dav.*, III, v. 362, p. 333).

« Much the rewards propos'd his spirits enflame
Sauls Daughter much, and much the voice of *Fame* »

(*Dav.*, III, v. 457, p. 335).

Tantôt un effet épigrammatique, tout proche du jeu de mots :

« Thou *worst estate* even of the *sex* that's *worst* (*Maidenhead*, I, p. 129).

« The griefs she caus'd gave gentle *Michol* grief » (*Dav.*, III, v. 685, p. 341).

« The *Man* of whom so much he *heard*, did *hear* (*Dav.*, IV, v. 18, p. 365).

Elles sont alors toutes proches de l'antithèse.

19. Cf. les pièces : *For Hope* et *Against Hope* (I, pp. 108, 110) pour un exemple de définition antithétique. Voici le début de *For Hope* :

« *Hope*, of all *Ills* that men endure,
The only cheap and *Universal Cure* !
Thou *Captives freedom*, and thou *sick Mans Health* !
Thou *Losers Victory*, and thou *Beggars wealth* !... »

La *Davideide* offre des exemples d'expositions (I-1..., p. 242) de discours (Saul à David, III, v. 867, p. 346), de portraits (David, II, v. 32, p. 285 ; Michol et Merab, III, v. 653-695, p. 340), bâtis de toutes pièces sur des antithèses.

20. *The Wish*, st. 2, p. 88. Cf. aussi le portrait de William Hervey (st. 10, I, p. 35) :

Et cette antithèse avec ses oppositions symétriques de termes, donne à son vers un relief de médaille. A l'énergie et à la clarté se joint l'harmonie du balancement 21.

Ainsi s'affirme, dans les caractères généraux du style de Cowley, la tendance oratoire et intellectuelle de sa poésie. La pensée y prend le pas sur le sentiment, l'éloquence remplace le lyrisme, et oscille de la période à la maxime. Elle ne nous frappe pas moins si nous examinons les détails du style, le choix des mots et des images.

II

Les mots, d'abord, retiennent l'attention de Cowley, et cela beaucoup plus que Johnson ne veut le dire. Quelques notes de la *Davidéide* ou des *Odes pindariques* en apportent la preuve éclatante. Cowley n'accepte un mot qu'après avoir bien déterminé sa signification, et il le charge de tout son sens. S'il emploie « shore » dans le sens de « bank », en parlant d'un torrent, il tient à s'en justifier en ces termes :

« Shore » se dit proprement pour la mer, et « banks » pour les cours d'eaux, et la même différence existe entre « litus » et « ripa »,

« Large was his *Soul*; as large a *Soul* as ere
Submitted to *inform* a *Body* there —
High as the Place 'twas shortly'in *Heav'n* to have,
But low and humble as his *Grave*.
So *high* that all the *Virtues* there did come
As to their chiefest seat
Conspicuous and great :
So *low*, that for *Me* too it made a room. »

21. Voici le distique antithétique, où un vers répond à l'autre :

« Nor was his *Life* less perfect then his *Art*.
Nor was his *Hand* less *erring* then his *Heart*. »

(*On the Death of Sir Anthony Vandike...*, v. 17, I, p. 25).

« Whether the *Swift*, the *Skilful*, or the *Strong*
Be crowned in his *Nimble*, *Artful*, *Vigorous* Song. »

(*The Praise of Pindar*, st. 3, I, p. 179).

Plus souvent la symétrie se trouve à l'intérieur du vers :

« And though he *taught* but *Boys*, he *made* the *Men* » (*On the Death of Mr. Jordan*, v. 24, I, p. 21).

« So Human for its Use, for Knowledge so Divine » (*To the Royal Society*, st. 8, I, p. 452).

« From the *Good*, danger, from the *Bad*, disgrace (*Dav.* II, v. 191, p. 289)
(Cf. aussi *Dav.*, II, v. 623, p. 299, v. 560-588, p. 298; III, v. 133, p. 327, v. 236, p. 330, v. 346, p. 332; IV, v. 263, p. 371, v. 1046, p. 391).

mais il arrive fréquemment que les Latins prennent « littus » pour « ripa » comme je prends ici « shore » pour « bank » 22.

De même, il explique le vers :

Which neither *Banks* nor *Dikes* controul

par la note : « *Banks, natural; Dikes, artificial...* » 23.

Ainsi, loin d'employer les premiers mots venus, Cowley pèse chacun d'eux et il les utilise dans un but très précis. L'étude de son vocabulaire présente, de ce chef, un intérêt particulier.

La première impression qu'il donne est celle de la variété. Cowley semble avoir trois langues à sa disposition : celle du peuple, celle de la Cour et des salons, et celle des Universités.

Nous trouvons des locutions du langage populaire, des termes familiers, voire grossiers, ce que Johnson traite dédaigneusement de « *unrefined and plebeian words* » 24. Mais cette veine réaliste n'affleure que rarement dans la poésie de Cowley 25, et seulement quand l'auteur le veut bien : elle n'est pas assez riche pour se faire jour malgré lui. Il ne l'emploie que dans des conditions déterminées. Ou bien il veut rivaliser de bonhomie familière avec Horace :

The Devil a man will change, now when he may,
Were I in general *Jove's* abused case,
By *Jove*, I'de cudgel this rebellious race... 26.

Ou, assis dans le siège fait des débris du vaisseau de Drake, il cherche à faire revivre la soif d'aventures et le langage hardi des marins anglais 27; ou bien encore, il veut frapper les esprits par la liberté audacieuse de ses propos amoureux, et remplacer,

22. *Dav.*, I, v. 56, p. 243, et note 8, p. 267.

23. *The Praise of Pindar*, st. 2, I, p. 178.

24. JOHNSON. *Life of Cowley*, p. 49.

25. Elle s'étale au contraire dans ses comédies, qu'elles soient écrites en latin ou en anglais.

26. *Of Avarice*. Paraphrase de la première Satire d'Horace (II, p. 438, v. 33, p. 5).

27. Toute la première strophe de l'ode : *Sitting and Drinking in the chair made out of the Reliques of Sir Francis Drake's ship*, copie le style des chansons à boire. Elle a d'ailleurs été mise en musique comme telle (*Choyce Ayres...*, 2^e éd... J. Playford, 1675, p. 2).

à la manière de Donne, la galanterie conventionnelle du temps par des accents plus vivants et plus vrais :

For Heavens sake, what d'you mean to do ?
Keep me, or let me go, one of the two...
 ... Pox o' your friends that dote and Domineere... 28.

Il reste néanmoins dans une juste mesure, et il est bien rare de trouver chez lui des termes aussi crus que ceux-ci :

Thou with strange *Adulterie*
 Dost in each breast a *Brothel keep* :
Awake all men do lust for thee,
 And some *enjoy Thee when they sleep* 29.

Par l'effet de son éducation, par son désir de distinction et d'élégance, Cowley se sert de préférence d'une langue plus complexe et plus raffinée. La poésie reste pour lui ce qu'elle était pour les Elisabéthains, un « noble mystère », réservé à une aristocratie d'initiés, et interdit au vulgaire, un monde à part régi par des lois qui lui sont propres. C'est au nom de cette conception, on s'en souvient, que Cowley distingue entre la vérité poétique et la vérité littéraire. De même, nous le voyons ici interdire l'accès de la grande poésie aux termes vulgaires, souvent même aux termes propres, les remplaçant par des expressions nobles et d'élégantes périphrases. Il appelle, par exemple, Isaac « the innocent boy » et non « lad » (qui est le terme biblique) parce que le mot « lad » « is not a word for verse ». Il appelle la vierge Marie « God's wife » et non « spouse », (le terme consacré) parce que « spouse is not an heroical word » 30. Son souci de noblesse ne l'entraîne-t-il pas à modifier un nom de ville ; il parle de « Nobe » au lieu de « Nob », « for (methinks) Nob is too unheroical a

28. *Resolved to be beloved* (n° 2), p. 97. Et *The Rich Rival*, st. 3, p. 109. Cf. aussi la première strophe :

« They say you're angry, and rant mightily,
 Because I love the same as you;
 Alas ! you're very rich : tis true;
 But prithee Fool, what's that to *Love and Me ?...* »

Cf. aussi le début de *The Resolution*, p. 102, etc...

29. *The Innocent III.*, st. 2, I, p. 146.

30. *Dav.*, II, v. 306, p. 291, et n. 28, p. 311. — *Ibid.*, v. 758, p. 303 et n. 92, p. 321.

name » 31. La pourpre devient dans ses vers : « Tyrian dye », ou encore « the dear poyson of Assyrian pride », ou même « Tyrian fishes blood » 32. La soie : « The silkworms pretious death » 33.

Sans la formuler avec netteté, Cowley adopte la théorie qui va constituer une des bases de la poésie néo-classique, et que Wordsworth dénoncera un siècle et demi plus tard, sous le nom de « poetic diction ».

Il est donc amené à s'exprimer le plus souvent dans la langue de l'homme du monde. Ses éloges et ses élégies sont écrits en termes élégants, et selon toutes les règles du bon ton 34. Dans *The Mistress*, nous l'avons vu manier en virtuose la phraséologie galante du temps. De temps à autre, tombe de sa plume un de ces mots étrangers qui étaient à la cour signe de parfaite éducation 35. Il s'applique au rôle de poète honnête homme.

Mais, quoi qu'il en ait, sa culture est plus solide qu'élégante, et il semble plus à son aise dans la robe du lettré ou du savant que sous les flots de rubans et les dentelles du courtisan. Ses ardeurs d'humaniste marquent son vocabulaire de leur empreinte, et les « inkhorn terms », excroissances érudites que fera disparaître le classicisme, nous rappellent qu'il est le descendant direct des Elisabethains. Souvent il conserve, ou redonne aux mots leur sens primitif, et nous force, si nous voulons le comprendre, à remonter jusqu'à leur étymologie 36. Parfois, il enclave, tel quel, dans sa

31. *Ibid.*, III, v. 3, et n. 1 p. 351.

32. *Dav.*, I, 862, p. 263; *To his mistris*, st. I, II, p. 61. — *A Translation out of Virgil...*, II, p. 409, v. 10. — *Dav.*, III, v. 200, p. 329.

33. *Dav.*, III, v. 862, p. 263. Parmi d'autres exemples de périphrases, citons : les oiseaux, « The woods poetic throats » (*The Swallow*, I, p. 58, v. 14), et presque toujours le cours d'eau est appelé : « flood », la mer : « The deep », le pré : « the green ». Cf. pour le mot flood : *The Despair*, st. 1, p. 86; *Silence*, st. 3, p. 132; *Weeping*, st. 2, p. 136; *To the New Year*, st. 4, p. 208...

34. Cf. par exemple, *On His Majesties Return out of Scotland...*, st. 8 (I, p. 24). *Upon the Death of the Earl of Balcarres*, st. 2 (I, p. 414).

35. « The amour » (*The Gazers*, I, p. 142, v. 14). « Cap-a-pe » (*Beauty*, v. 17, I, p. 52). « Haut-goust » (*The Country Mouse*, II, p. 414, v. 18). « Maravedies » (*Life*, st. 2, v. 17, I, p. 210). « Cargazon » (*The Adventures of Five Hours*, I, p. 440, v. 23).

36. « To inform », au sens de « informare », donner corps à... (*On the Death of Mr. William Hervey*, st. 10, I, p. 35). « Obscene », de mauvais augure (*To Light*, st. 12, I, p. 445; *Dav.*, II, v. 818, p. 304, et note 96, p. 321). « Sacrifice », au sens de victime expiatoire (*The Concealment*, st. 3, I, p. 120;

phrase, le terme latin ³⁷. De l'Université il a gardé le goût des formes savantes ³⁸. Non seulement son érudition, mais toutes ses connaissances concourent à varier son vocabulaire. Les termes les plus techniques ne l'effrayent pas; au contraire, il semble leur trouver une saveur étrange qui satisfait son goût du nouveau et du rare. Ici, il parle la langue du droit, là celle de la finance et du commerce, ou encore celle de la théologie et de la politique, et très fréquemment celle de l'armée. Souvent, il fait appel à la science : la physique, et la chimie (ou plutôt l'alchimie), l'astronomie (ou plutôt l'astrologie) la médecine surtout, lui fournissent force images et enrichissent d'autant son vocabulaire ³⁹.

La langue de Cowley est donc formée d'éléments multiples et il ne néglige aucun moyen de la diversifier encore, car la variété

Dav., I, p. 616, p. 257). « The attending », qui attend (*The Resurrection*, I, p. 183, v. 10). « Reliques », restes (*To the New-Year*, st. 2, v. 13, I, p. 207; *Dav.*, II, v. 792, p. 304...). « Careful », soucieux (*The Complaint*, st. 1, p. 436). Cowley emploie aussi « to admire » au sens de mirari, « To reduce » au sens de reducere, et « terror » avec l'idée de terreur religieuse.

³⁷. « Gods nomenclator (*Her Name*, st. 5, I, p. 136). — « Primum mobile » (*On his Majesties returne out of Scotland*, v. 42, II, p. 47. — « Motus primo primi » (*Verses written from Jersey*, v. 28, I, p. 44). — « Nuncius » (*A Dreame of Elysium*, v. 89, II, p. 44).

³⁸. « The antiperistasis of age » (*Elegy on Anacreon*, v. 37, I, p. 60), « hypostasis » (*Life and Fame*, st. 3, v. 8, I, p. 202).

³⁹. 1° Le droit : « ... Adam did no joynture give » (*The given Love*, st. 4, v. 5, I, p. 69).

« The ills thou dost are *whole* thine own
Thou'rt *Principal* and *Instrument*... »

(*The innocent Ill.*, st. 3, v. 7, 8, I, u. 146).

2° Finance et commerce :

« To give *All* will befit thee well
But not at *Under-Rates to sell*... »

(*The Given Love*, st. 7, v. 7, 8, I, p. 70).

« But I must sweat in *Love* and labour yet
Till I a *Competency* get... »

(*Resolved to be beloved*, st. 5, I, p. 96).

« Though *Faith* be *Heir*, and have the *fixt estate*
Thy *Portion* yet in *Moveables* is great... »

(*For Hope*, st. 3, v. 3 et 4, p. 111). — « To hansel » (*Dav.*, III, v. 503, p. 336).

3° Théologie :

« His *Faith* perhaps in some nice Tenents might
Be wrong... »

(*On the Death of Mr. Crashaw*, v. 55, I, p. 49).

4° Politique : « She did a *Covenant* with me make (*Destinie*, st. 3, v. 4, I, p. 193).

« Let's even *compound*... » (*To Dr. Scarborough*, st. 6, v. 9, I, p. 200).

naturelle qu'il obtient en puisant à des sources si nombreuses, ne suffit pas à son désir de nouveauté, et il tire une richesse nouvelle de la faculté illimitée d'extension que lui offrent en anglais, les mots composés.

Les siens sont, en général, normalement formés, et n'offrent, dans l'ensemble, pas d'autre intérêt que leur abondance même ⁴⁰. La plupart ont une valeur adjectivale. Cowley y cherche surtout des épithètes. Il est plus rare qu'il unisse deux substantifs, mais ceux que l'on trouve sont intéressants par les raccourcis énergiques de pensée qu'ils nous offrent ⁴¹. Quant aux dérivés qu'il forme à l'aide de préfixes, ils sont aussi nombreux et aussi insignifiants, et ne méritent de retenir notre attention que parce qu'ils nous

5° Armée : Dans *On Orinda's Poems*, st. 1 (I, p. 404), au cours d'une comparaison, nous trouvons réunis les mots : fire, arms, camp, canon, assault, sally, take quarter, artillery. Dans *The Mistress*, ce ne sont que places fortes assiégées, assauts, combats meurtriers (Cf. par exemple, *The Given Heart*, st. 3, p. 100; *The Constant*, st. 1, p. 134; *Love given over*, st. 6, p. 152, etc.).

6° Science : Nous renvoyons, sur ce point, au passage de ce chapitre où nous étudions les images de Cowley, étant donné qu'il emploie le vocabulaire scientifique moins pour lui-même que comme véhicule de comparaisons ou de métaphores. Notons simplement quelques mots où se marque l'extrême précision et la qualité technique du vocabulaire de Cowley : l'alambic, limbeck (*Weeping*, st. 4, I, p. 137), la loupe (*The Vain Love*, v. 4, I, p. 81, *The Soul*, st. 1, v. 16, p. 83), l'aiguille aimantée (*Resolved to be beloved*, st. 3, I, p. 96), les feux follets, « lambent flames » (*Destinie*, st. 4, I, p. 193), ou « ignes fatui » (*Against Hope*, st. 3, I, p. 110); et en médecine « cordials », « purgings » (*Counsel*, st. 1, p. 94), « secondine » (*The Muse*, st. 3, I, p. 186, et n. 3, p. 187), « midwife », « navel », « circumcised » (*Destinie*, st. 3, I, p. 193) et jusqu'à des termes d'ordonnances « quantum sufficit » (*Martial*, l. 10, ep. 47, II, v. 5, p. 460).

40. Cowley affectionne particulièrement les mots composés formés d'un adverbe et d'un participe passé, tels que : well-mouthed, well-hung, well-timed, well-horst, well-purged, well-travelled, well-reformed, well-clothed, well-cut, well-wrought, etc.; new-created, new-minted, new-blown, new-blossomed...; full-ripened, full-charged. — Ou encore d'un adjectif et d'un participe passé : soft-footed, nimble-footed, great-souled, mighty-souled, big-limbed, slender-limbed, strong-bodied, strong-complexioned, black-knotted, ill-organed, many-headed, etc... — Il aime aussi unir un substantif et un participe passé : sun-born, god-descended, earth-bred, muse-discovered, pen-feathered, iron-sceptred...; un adverbe et un participe présent : all-resembling, never-withering, less-appearing, less-concerning...; un substantif et un adverbe : god-like, scythian-like, etc... Cf. aussi no-great.

41. Viceroy-maid (*Chronicle*, st. 9, I, p. 41), mountain-palaces (*Life and Fame*, st. 2, I, p. 202), scarlet-glutton (*The 34 chapter of Isaiah*, st. 2, I, p. 212), anti-comet (*Ode On His Majesties Restoration...*, I, v. 34, p. 426), demi-votary (*The Complaint*, st. 7, I, p. 439), post-angel (*To light*, st. 6, I, p. 444), bitter-sweet (*Dav.*, IV, v. 28, p. 391), tyrant-phrensie (*Dav.*, III, v. 341, p. 332).

apportent une preuve de plus du désir de variété de Cowley 42.

Et cependant, cette langue ne donne pas l'impression de souplesse qui aurait dû, semble-t-il, récompenser tant d'efforts. C'est que la fécondité d'invention verbale de Cowley est plus apparente que réelle. Les mêmes mots, les mêmes formes, s'imposent à son esprit. Fait-il une trouvaille, il ne peut s'empêcher de l'utiliser à tout propos. Cette tendance se révèle dès ses premiers poèmes et elle ne cesse de s'affirmer au long de son œuvre 43.

En fait, le trait dominant du vocabulaire de Cowley est moins sa variété que l'abondance des mots solennels, longs de trois, quatre ou cinq syllabes, issus du latin ou du grec. L'auteur a pour eux une prédilection visible. Parfois, il les emploie dans une intention humoristique. Nous en avons un exemple lorsque, au milieu du badinage gracieux de *The Chronicle*, il s'écrie pesamment : « Fundamental laws she broke » (st. 3) et qu'il parle de « The Interregnum of my brest » (st. 9) 44. Mais surtout, ils satisfont son goût de noblesse oratoire, et il lui arrive d'en tirer une musique solennelle et méditative qui ne manque pas de grandeur :

... To fill up half the *Orb of Round Eternity*.
 ... On the *Transparent Rocks o'th' Heaven Chrystalline*.
 ... An unexhausted *Ocean of Delight* 45.

De plus, ils satisfont son goût de l'abstraction; il les trouve

42. Certains frappent par leur bizarrerie prétentieuse : « Unthickened » (*Civil war*, II, v. 7, p. 467), unconcocted (*The Plagues of Egypt*, st. 6, I, p. 222)...., d'autres révèlent une intention humoristique : unbirdly (*Upon Liberty*, st. 3, II, p. 390), belighted, par contraste avec le benighted normal (*Country Mouse*, v. 10, II, p. 414), mais la plupart n'ont aucune valeur spéciale.

43. Dans *Pyramus and Thisbe*, l'adjectif « inward », v. 33 (II, p. 32), v. 204 (p. 38); dans *Constantia and Philetus*, v. 386 (II, p. 20); « Senceless », *Pyr.*, v. 5 (p. 31), v. 145 (p. 36); *Const.*, v. 167 (p. 12); « speaking teares », *Pyr.*, v. 71 (p. 33), *Const.*, v. 225 (p. 14), v. 380 (p. 19); « expuls'd », *Const.*, v. 55 (p. 9), v. 140 (p. 11), v. 338 (p. 18), *A Dreame of Elizium*, v. 1 (p. 42); et dans *Davideis* la fréquence de l'épithète « active ». Dans le 3^e livre seul, elle se trouve aux vers 54, 83, 359, 586, 649, 776.

44. *The Chronicle* (I, p. 39). Cf. aussi dans *The country Mouse* (II, p. 414), l'accumulation des mots « commodiously », « hereditary », « substantial », qui expriment plaisamment l'idée d'opulence bien assise. Cf. encore le vers : « From Hieroglyphick proofs of Herauldrie » (*Life*, st. 2, I, p. 209).

45. *The Muse*, dernier vers (I, p. 186). *The Extasie*, dernier vers de la st. 9 (I, p. 206) et st. 6, v. 2 (p. 205). Notons que ces trois exemples se trouvent

riches aussi bien pour le sens que pour le son, et il leur fait porter le poids de ses idées. C'est ainsi qu'il appelle l'espoir : « Good Preparative », « best apprehender of our Joys », et qu'il, pour déclarer à celle qu'il aime qu'elle résume le monde à ses yeux, il s'écrie :

So that all fair *Species* be
Hieroglyphick marks of Thee 46.

C'est l'abondance de ces termes abstraits, difficiles, qui contribue, dans une large mesure, à donner à ses vers d'amour leur caractère de froideur intellectuelle, et, d'une manière plus générale, à son vocabulaire une lourdeur érudite, un peu pédante, qui est bien sa marque. Il est intéressant à ce point de vue de rapprocher Cowley de son contemporain Herrick. Tous deux cherchent la variété, et reculent à l'extrême les limites du vocabulaire par l'emploi de mots inusités, voire de néologismes, et tous deux aiment les polysyllabes. Mais ils diffèrent du tout au tout par l'inspiration et l'intention. Herrick, en pur artiste, tend au pittoresque, à la sonorité, à la couleur; il crée une atmosphère de vie allègre, et ses polysyllabes mêmes semblent ailés : ne sont-ils pas pour la plupart de gracieux diminutifs ? 47. Cowley, par contre, n'apprécie les mots qu'au travers des idées qu'ils évoquent, pour leur pouvoir de suggestion intellectuelle. Le pittoresque, lorsqu'il paraît dans ses vers, n'a jamais que la valeur indirecte d'un symbole. L'art passe après la pensée. Aussi ses polysyllabes sont-ils pesants, massifs, plus philosophiques que poétiques.

III

Plus encore que les mots, les figures caractérisent le style de Cowley. Sa poésie regorge d'épithètes, de comparaisons, de méta-

dans les *Odes pindariques*. Cowley semble n'avoir découvert que progressivement la valeur musicale et la portée philosophique de ces vocables.

46. *For Hope*, st. 2, st. 3 (p. 111). *The Soul*, st. 3 (p. 84). Cf. aussi le vers : « Thy Verse does solidate and Chrystallize » (*The Muse*, st. 4, p. 186). Nous trouvons, parmi beaucoup d'autres, dans *The Mistress*, des mots tels que : mortality, formality, ubiquity, contexture, sophisticate, epitomized, melancholily..., qui écrasent le vers de leur masse.

47. Cf. sur ce point, F. DELATTRE. *Op. cit.*, p. 449.

phores, de combinaisons imprévues d'images et d'idées. L'image règne en maîtresse dans ses vers.

Nous la trouvons d'abord représentée à son degré élémentaire, par les épithètes. Quoiqu'en dise Johnson, Cowley n'a garde de négliger cet ornement si simple et si maniable⁴⁸. Il en abuse même parfois, surtout dans les descriptions. Rappelons-nous ce tableau du départ de la Muse :

Go, the rich *Chariot* instantly prepare :
The *Queen*, my *Muse*, will take the air;
Unruly *Phansie* with strong *Judgment* trace,
Put in nimble-footed *Wit*,
Smooth-paced *Eloquence* joyn with it,
Sound *Memory* with young *Invention* place,
Harness all the *winged* race... 49.

Encore les épithètes enrichissent-elles ici le sens; elles expliquent et suggèrent. Mais ailleurs, elles ne font qu'encombrer, comme dans ce tableau où les animaux sont atteints d'une plaie d'Egypte :

The Labouring *Ox* drops down before the *Plow*...
The generous *Horse* from the *full Manger* turns his Head...
The starving *Sheep* refuse to feed...
The faithful *Dogs* lie gasping by them there... 50.

Ne sentons-nous pas l'application systématique d'une théorie? L'abondance des épithètes dans cette poésie a pour base une convention d'après laquelle l'élégance d'une description réside pour une large part dans le qualificatif dont le nom s'accompagne.

Par surcroît, la convention s'étend trop souvent au choix de ces épithètes. Nombreuses sont celles qu'il emprunte au répertoire traditionnel et fait passer telles quelles dans ses vers. Il était naturel pour l'écolier de Westminster de s'appuyer sur des modèles éprouvés, et nous ne sommes pas surpris de trouver réunis dans un poème de jeunesse « the black stygian Hall », « the dire Tartarean monsters », « dismale Erebus », « blind Boldnesse »,

48. Johnson affirme (*Life of Cowley*, p. 50) : « He has few epithets ». Il est vrai qu'il continue : « ... and those scattered without peculiar propriety or nice adaptation », et ce jugement est moins contestable.

49. *The Muse*, st. 1 (I, p. 184).

50. *The Plagues of Egypt*, st. 9 (I, p. 223-224).

« impatient Rage », envious Age », « a greedy vulture » 51. Mais Cowley est, à cet égard, resté écolier toute sa vie, et nous voyons subsister, dans son œuvre de la maturité, l'abus de l'épithète conventionnelle, incapable de décrire ou d'évoquer. Raconte-t-il un combat entre un aigle et un dragon, le dragon est « wrathful » et l'aigle « warlike » ; les taureaux choisis pour le sacrifice sont « fair bullocks », à moins qu'ils ne soient « fierce », comme les tigres ; le marchand est « greedy », l'ivoire « rich » 52. Il n'y a pas jusqu'à ses essais de réalisme qui ne touchent au lieu commun.

A Bear and Lyon by fierce Hunger led,
Broke from the wood, and snatcht my Lambs away;
From their grim mouths I forc'd the panting prey 53.

Dans le domaine du lyrisme amoureux, par souci de fidélité à la phraséologie galante, il accumule les « my fair one », « my fair star », « bright maid », « bright thou », « modest flames », « delightful pain », « tender wound » 54.

Cependant, à côté de ces épithètes impersonnelles, d'autres manifestent un effort d'originalité, le poète les renouvelant par le sens qu'il leur donne ou l'atmosphère dont il les entoure. Dans ce groupe, fait remarquable, les épithètes purement descriptives sont rares. Cowley n'a évidemment pas le goût du pittoresque. Il voit le monde extérieur avec des yeux indifférents, et nous sommes agréablement surpris quand nous rencontrons une évocation gracieuse, du genre de celle-ci :

Love in her sunny eyes does basking play 55.

Mais c'est une lueur fugitive de beauté, et nous retombons vite

51. *Elegie on Dudley, Lord Carleton*, II, p. 40.

52. *Dav.*, IV, v. 556-557, p. 379 ; v. 382, p. 372 ; III, v. 215, et v. 194, p. 329 ; II, v. 16, p. 284. Ceci, sans parler des épithètes dites « homériques », telles que « sounding wings », « blushing morning », « yielding air »...

53. *Dav.*, III, v. 514-516, p. 337.

54. *The Rich Rival*, st. 2 et st. 4, p. 108. *The Parting*, st. 2, p. 117. *Dav.*, III, v. 759, p. 343, v. 814, p. 344.

55. *The Change*, p. 76. Même dans les cas où l'épithète descriptive nous plaît, et nous paraît le fruit d'une observation personnelle, nous risquons de nous tromper. Avant d'admirer l'image « fleecy snow », lisons la note qui la commente : nous y verrons que ce n'est pas une notation pittoresque, mais une réminiscence biblique : *Dav.*, III, v. 299, p. 331, et n. 41, p. 359 : « Psalm 147 : He Giveth snow like wool. »

dans la grisaille monotone des épithètes vagues ou prosaïques; les arbres sont « beauteous », les fleurs « gay » et « fair », les fontaines « murmuring », le chant des oiseaux « rural », le lait « nourishing! » 56. Cowley semble se refuser à l'observation personnelle et ne vouloir noter que les caractères permanents, et évidents, des choses. Au lieu de chercher dans le monde physique des impressions neuves, il en résume, dans ses épithètes, l'aspect universellement consacré par la tradition.

Beaucoup plus nombreuses et plus originales sont les épithètes qui s'appliquent à la vie de l'esprit et nous font pénétrer dans le domaine de l'abstraction. Les polysyllabes, pour lesquels il éprouve, nous le savons, une prédilection si marquée, sont pour la plupart des épithètes de ce genre : il aime parler de « intolerable fate », de « hieroglyphic marks », de « unintelligible variety », de « mathematick doubts » 57, et il reste bien significatif de le voir unir, comme il le fait, le concret et l'abstrait, soit qu'il accole à un nom abstrait une épithète concrète « unfledged valour », « silver reverence », « spacious boast » 58, soit qu'il pénètre de vie humaine, grâce à l'épithète, les objets naturels : « the glad burden », « the dull shore », « the chaste stream », « the passionate buds », « the officious clouds » 59.

Il cherche, en somme, la nouveauté, non dans l'observation, mais dans l'analyse et les alliances de mots qui réunissent des éléments dissemblables de la vie, dans la complexité et l'inattendu. Les plus personnelles de ses épithètes appartiennent autant au domaine de la pensée qu'à celui de l'art.

Elles naissent du moins d'un art conscient et médité; une note de la *Davidéide* nous en apporte la preuve. Il faut, nous dit-il, ne placer qu'avec précaution l'adjectif après le nom : quand il exprime une « différence spécifique » du substantif, lorsqu'il modifie sa nature, ou bien quand l'euphonie et le rythme le demandent.

56. *The Spring*, p. 70. *The Garden*, st. 4 et 5 (II, p. 424). *The Plagues of Egypt*, st. 1, p. 220.

57. *On the Death of Mr. William Hervey*, st. 1, p. 32. *The Soul*, st. 3, p. 84. *Beauty*, st. 1, p. 116. *The Incurable*, st. 2, p. 143, etc...

58. *Dav.*, III, v. 499, p. 336. *Ibid.*, II, v. 707, p. 301. *The Plagues of Egypt*, st. 8, p. 223.

59. *Dav.*, I, v. 19, p. 242, v. 56, p. 243, v. 677, p. 259 et v. 898, p. 264. *The Plagues of Egypt*, st. 10, p. 224. *The Extasie*, st. 1, p. 204.

Mais ici, il est question d'oreille et non plus de règle⁶⁰. La remarque offre un double intérêt. Outre qu'elle nous fait toucher du doigt l'extrême probité artistique de Cowley, elle nous permet une fois de plus, de constater l'orientation naturelle de son goût : « I chuse rather to say light divine, and command divine, than divine light, and divine command ». Pourquoi cette préférence, dont il donne de multiples preuves⁶¹, sinon parce que l'épithète placée après le nom revêt un caractère solennel et emphatique qui s'adapte parfaitement aux exigences du style oratoire ?

**

L'étude des comparaisons et des métaphores va, dans l'ensemble, nous amener à des conclusions analogues. Elles sont d'abord, et nous ne saurions nous en étonner, fort nombreuses. Parfois elles s'étendent sur une strophe entière⁶³; parfois même elles semblent constituer l'armature du poème⁶⁴.

60. *Dav.*, II, n. 6, p. 307. « There is great caution to be used in English in the placing of adjectives (as here) after their substantives. I think when they constitute specifical differences of the substantives, they follow best for then they are to it like cognomina, or surnames to names, and we must not say, the great Pompey, or the Happy Sylla, but Pompey the Great, and Sylla the Happy; sometimes even in other cases the epithete is put last very gracefully, of which a good ear must be the judge for ought I know without any rule, I chuse rather to say light Divine, and command Divnie, than Divine light, and Divine command. »

61. Sans compter les « hands divine », « mysteries divine », « truth divine », « ayres divine », « things divine », etc., nous trouvons « things immortal » (*To M. Hobs*, st. 6, p. 190), « bodies infinite » (*The Plagues of Egypt*, st. 8, p. 223), « nations numberless » (*Ibid.*), « The scenes invisible of night » (*Ibid.*, st. 13, p. 226), « bounty immense » (*To lord Broghill*, st. 2, I, p. 407), « a wall impervious » (*Upon Dr. Harvey*, st. 2, p. 417), « a point imaginary » (*Maidenhead*, st. 1 p. 129), « The islands fortunate » (*The 2d. Olympique Ode*, st. 7, p. 160), « th'empire sensitive » (*To Dr. Scarborough*, st. 4, p. 199), etc., qui charment évidemment l'oreille de Cowley.

62. Cf. dans *Despair*, st. 4, p. 87 :

« Ah Sottish soul, said I,
When back to its cage again I saw it fly,
Fool to resume her broken chain !
And row her galley once again ! »

Cf. aussi *The Usurpation*, st. 5, p. 125. Cf. *The Complaint*, st. 7, p. 439.

63. Cf. *Resolved to be beloved*, st. 2, 3, 4, 5, p. 96. *Hymn to Light*, st. 1, 2, 3, p. 444.

64. Le poème *Honour* (p. 144), par exemple, est bâti sur deux images : les strophes 1 et 2 sur l'honneur symbolisé par une place forte, les strophes 3 et 4, par un fantôme. Les images bibliques forment comme un arrière plan continu au poème *The Complaint*, en particulier les strophes 2, 3, 4, 5, 7, pp. 435, 439...

Sous quelque forme qu'elles paraissent, elles enveloppent toujours l'idée de leur manteau chatoyant.

A l'abondance s'ajoute la variété. Elles sont issues des sources les plus diverses. Dans son désir de nouveauté, Cowley nous fait parcourir la gamme de ses connaissances et nous donne comme la « somme » de son esprit : l'Antiquité classique et chrétienne, la géographie, l'histoire, la science, aussi bien que l'observation de la nature et de la vie de société, tout lui est matière à images.

Il puise amplement dans les livres, et nous ne sommes pas surpris de trouver au premier rang de ses sources érudites l'Antiquité gréco-latine. Celle-ci est pour lui un réservoir inépuisable de métaphores et de comparaisons. Les Dieux de l'Olympe ⁶⁴, les héros de la légende ⁶⁵ et de la poésie ⁶⁶ se pressent en foule dans ses vers. Du monde des fables et de la littérature passant à l'histoire, il étale complaisamment son érudition classique ⁶⁷. De l'Antiquité, il a hérité aussi le goût des personnifications, et nous retrouvons, dans ses vers, les symboles familiers : les ailes du Temps, la roue de la Fortune, les cornes du Dilemne, la chaîne du Destin, la trompette de la Renommée ⁶⁸. Il est vrai qu'ici s'ajoute l'influence du Moyen Age, et Cowley peuple ses vers d'al-

64. Au premier rang nous trouvons naturellement Jupiter, Apollon, Vénus et Cupidon, sans parler de Neptune, de Vulcain, de Mars, de Bacchus, de Diane, de Pallas, de Cybèle, de Cérès, des Parques, de Pan (dans *Love's Riddle*).

65. Nous voyons défilier Narcisse, Orphée, Tantale, Pygmalion, les Titans, Hercule, Ariane, Icare, Arachné, Agavé, Galatée, d'autres encore, et aussi les couples célèbres : Apollon et Daphné, Héro et Léandre, Oreste et Pylade...

66. Viennent ensuite les personnages de l'*Eneïde* : Enée, Didon, Turnus, Ascagne.

67. C'est, par exemple, le siège de Troie (*Dav.*, III, 129, p. 327), Xerxès (*A Paraphrase on an Ode in Horace's third book*, st. 4, II, p. 442), Philippe de Macédoine (*Ibid.*, st. 2, II, p. 441), Alexandre (*Loving me and then loving many*, v. 17, p. 79), César (*Impossibilities*, st. 1, p. 130; *A Poem on the Civil war*, v. 67, II, p. 468), Pompée (*Life and fame*, st. 2, p. 202), Archimède (*To Dr. Scarborough*, st. 6, p. 200), les Scythes (*The Plagues of Egypt*, st. 8, p. 223; *To Light*, st. 8, p. 445), etc... Il montre aussi sa connaissance de la civilisation antique, surtout dans la *Davidéide*, mais aussi dans des images sur l'armée romaine (*Ode : His Majesties Restoration...*, st. 11, v. 20, p. 427) ou sur la conquête romaine (*On Orinda's poems*, st. 4, p. 406).

68. Les ailes du Temps (*Inconstancy*, v. 24, p. 74; *The long Life*, p. 93; *Dav.*, III, v. 329, p. 332), la roue de la fortune (*The Distance*, st. 3, p. 122), les cornes du Dilemne (*Against Hope*, st. 1, p. 109), la chaîne du Destin (*My*

légories telles que Honneur, Coutume, Crainte, Danger, Espoir, Péché⁶⁹.

Paganisme et christianisme se mélangent d'ailleurs sans cesse chez lui, et l'on sait que cette union est une des caractéristiques de l'humanisme de l'époque⁷⁰. Aussi, à côté de l'humaniste, toujours prêt à piller le beau domaine des Anciens, trouvons-nous le chrétien, et les images bibliques s'ajoutent aux images tirées de la mythologie, non seulement dans la *Davidéide* (où elles étaient à leur place), mais dans toute l'œuvre et même dans *The Mistress* (où certains critiques sévères les ont trouvées fort déplacées)⁷¹. A la vérité, il met l'Écriture Sainte sur le même pied que la mythologie, ne demandant à l'une comme à l'autre que des images nouvelles et ingénieuses, sans attacher d'importance à la différence de leur origine et de leur vérité. Les doctrines de la Bible lui sont sacrées, mais le récit biblique aide, au même titre que ses autres connaissances, à l'expression poétique de ses idées, sa foi restant en dehors⁷².

C'est dans le même esprit qu'il utilise la religion proprement dite et les questions religieuses. Nous voyons figurer dans ses

Fate, st. 2, p. 126; *Dav.*, I, v. 122, p. 245), la trompette de la Renommée (*The Motto*, v. 14, p. 15). Cf. encore le fil de la vie (*Dav.*, I, v. 613, p. 257), les balances de la vertu (*Brutus*, st. 3, v. 10, p. 196), le livre du Destin (*To the New Year*, st. 4, p. 208; *On... M. Jordan*, v. 38, II, p. 22; *Dav.*, III, v. 438, p. 335).

69. L'Honneur (*Honour*, st. 2, p. 144), la Coutume (*Dav.*, III, v. 820, p. 345), la Crainte (*Dav.*, IV, v. 721, p. 383, v. 781, p. 384), le Danger (*Dav.*, II, v. 479, p. 296, IV, v. 689, p. 382), l'Espoir (*For Hope*, p. 110; *Against Hope*, p. 109; *Dav.*, III, v. 857, p. 346), le Péché (*The Plagues of Egypt*, st. 1, p. 219). Cf. encore la Conquête (*Civil War*, v. 260, II, p. 473 et v. 495, p. 470), l'Abondance et la Bonté (*A Discourse*, st. 1, II, p. 344), la Paix (*Ibid.*, s. 1, p. 343), la Fantaisie (*Dav.*, II, v. 438, p. 295, IV, v. 967, p. 389), l'Autorité (*To the Royal Society*, st. 3, p. 449).

70. Il arrive souvent qu'il exprime la même idée à l'aide d'une image païenne puis d'une image chrétienne. Il n'établit pas entre elles de différences (Cf. *The Passions*, st. 3, p. 85), et dans *Looking on and Discoursing with his Mistress*, st. 1, p. 123, nous trouvons un Tantale christianisé.

71. E. ELYS. *An Exclamation...*, 1670, où il parle de « Mr. Cowley's lascivious and profane verses ». Il trouve dans *The Mistress* des expressions « provoking to speculative lust and uncleanness » et lui reproche surtout d'employer « these sacred words, Heaven, Deity, divine presence, faith, etc., to set forth his dissolute amorous conceptions » (p. 5).

72. Cf. ses utilisations de la sagesse de Salomon (*Wisdom*, p. 86; *Resolved to Love*, st. 5, p. 125); de l'histoire du veau d'or (*The Passions*, st. 2, p. 85), de la vieillesse de Mathusalem (*Love and Life*, st. 1, p. 91; *Life*, st. 3, p. 210), des attributs du Dieu des Juifs (*Her Name*, st. 4, p. 135), de la parabole de

vers des anges, des saints, des martyrs, le Paradis, l'Enfer ⁷³, et aussi (avec généralement une intention satirique) des puritains et des papistes, des évêques et des cérémonies catholiques ⁷⁴.

Faisant flèche de tout bois, il tire parti de l'histoire et de la géographie qu'il sait, non seulement de l'histoire ancienne, mais également de l'histoire moderne et des événements contemporains ⁷⁵; quant à la géographie, c'est naturellement le dépaysement de l'exotisme qu'il lui demande, et il nous transporte grâce à elle, vers les pays fabuleux, la Chine, le Pérou, le Groenland, les Indes ⁷⁶.

Cependant, il ne reste pas toujours l'esclave de sa mémoire

l'enfant prodigue (*The Welcome*, st. 1, p. 103; *The Complaint*, st. 2, p. 436), de la captivité en Egypte (*Ode upon his Majesties Restoration...*, st. 8, v. 14, p. 425; *To the Royal Society*, st. 5, p. 450), de la manne céleste (*The Complaint*, st. 5, v. 16, p. 438; *Resolved to be beloved*, st. 6, p. 96; *For Hope*, st. 1, p. 110), de l'histoire de Jacob et de Rachel (*The Complaint*, st. 5, p. 438), sans compter d'innombrables allusions aux personnages et aux coutumes bibliques.

^{73.} Anges (*The Thraldome*, st. 2, p. 67; *My heart discovered*, v. 13, p. 79; *The waiting maid*, st. 5, p. 138; *Verses lost upon a Wager*, st. 3, p. 149), démons (*A Poem on the Civil war*, v. 307, II, p. 474; *To Dr. Scarborough*, st. 3, v. 18, p. 199), saints (*Clad all in White*, st. 4, p. 78; *The innocent III*, st. 2, p. 145), martyrs (*The Gazers*, st. 3, p. 143; *Upon his Majesties Restoration...*, st. 15, p. 429), enfer (*The Usurpation*, st. 5, p. 128), paradis (*The given Love*, st. 4, p. 69; *The Welcome*, st. 5, p. 104).

^{74.} Puritains et papistes (*Not Fair*, v. 28, p. 75), évêques nommés par Rome (*Of Wit.*, st. 3, p. 17), mitres d'évêques (*A Poem on the Civil War*, v. 149, II, p. 471), rites catholiques (*An Answer to a copy of Verses...*, v. 2, p. 43), prédestination (*My fate*, st. 3, p. 126)...

^{75.} Cf. des allusions aux richesses de l'Espagne (*The given Love*, st. 7, p. 70; *The Passions*, st. 4, p. 85), à la loi salique (*The Resolution*, st. 3, p. 102), aux invasions turques (*To M. Hobs*, st. 2, p. 188 et v. 4, p. 190), aux guerres de Belgique (*On... M. Jordan*, v. 13, p. 21), aux Huns et aux Goths (*A Poem on the Civil War*, v. 230, IV, p. 473), aux tyrans d'Egypte (*The Thraldome*, st. 5, p. 68) et de Perse (*The Change*, st. 3, p. 77), à la guerre civile (*The Extasie*, st. 2, p. 204; *To Dr. Scarborough*, st. 1, p. 197; *The Complaint*, st. 3, v. 4, p. 193; *On the Queens repairing Somerset House*, v. 10, p. 433).

^{76.} La Chine (*The Welcome*, st. 5, p. 104), le Pérou (*Sitting and Drinking*, st. 1, p. 412; *Ode upon his Majesties Restoration*, st. 9, p. 426), le Groenland (*The Parting*, st. 1, p. 117), les Indes (*Leaving me and then Loving many*, v. 11, p. 79). Cf. encore l'Etna (*The Monopoly*, st. 1, p. 120; *To M. Hobs*, st. 6, p. 190 et n. 1, p. 191; *A Poem on the Civil War*, v. 385, p. 476), le Nil (*Constantia*, v. 185, II, p. 13 et v. 350, p. 18; *Horace*, Satire I, II, v. 5, p. 440; *A Paraphrase on an Ode in Horace's third book*, st. 5, II, p. 442), les Pyramides (*On the Death of Mrs. Katherine Philips*, st. 1, v. 22, p. 441; *Ode. M. Cowley's book presenting itself...*, st. 2, p. 410).

fidèle; il lui arrive de voir et d'apprécier les mille aspects de la vie. Il note les coutumes, les institutions, les types de la société de son temps, si bien que nous pourrions, en rassemblant les images, reconstituer un tableau curieux de la civilisation du XVII^e siècle. Rien ne lui est indifférent, et les matières les moins poétiques en apparence lui fournissent ses métaphores et ses comparaisons. Nous avons déjà noté, à propos de son vocabulaire, sa prédilection pour les observations techniques, et nous ne nous étonnerons pas de trouver, utilisées pour ses fins poétiques, des remarques sur le jeu d'échecs, les guérisseurs, les entremetteuses, les avarès, le commerce, la marine, l'armée 77.

Son œil n'est pas non plus fermé à la nature. Et certes il puise abondamment, comme tous les poètes de tous les temps, à cette inépuisable source d'ornements poétiques. Animaux, plantes, torrents, mers et montagnes, vents et tempêtes, astres, moments du jour, saisons, il n'omet aucun des aspects du monde physique 78. Mais ces images sont une des parties décevantes de son œuvre. L'amour sincère de la nature n'y apparaît que de loin en loin, et comme timidement. Il la connaît cependant; il a vu les corneilles sur la tour de l'église, l'épagneul en arrêt, le vers luisant

77. Le jeu d'échecs (*Destinie*, st. 1, p. 192), la danse (*The Resurrection*, st. 2, p. 182), guérisseurs (*Wisdom*, v. 15, p. 86), entremetteuses (*A Dialogue*, st. 6, p. 148), avarès (*Ibid.*, st. 1, p. 147; *Love undiscovered*, st. 3, p. 100; *Bathing*, st. 2, p. 150), commerce (*The given Love*, st. 7, p. 70; *On the Death of Mrs. K. Philips*, st. 3, p. 442; *The 34 Chapter of Isaiah*, st. 4, v. 14, p. 213; *For Hope*, st. 1, v. 7, p. 110), la finance et le droit (*Verses lost upon a Wager*, st. 4, p. 149; *Against Hope*, st. 2, p. 109; *The Shortness of Life*, st. 3, II, p. 450; *Dav.*, IV, v. 190, p. 370; *To The Royal Society*, st. 1, p. 448), la marine (*Called inconstant*, st. 2, p. 103; *Reason*, st. 5, p. 47; *To M. Hobs*, st. 4, p. 189; *Resolved to be beloved*, st. 4, p. 96), l'armée (*The Thrall-dome*, st. 3, p. 67; *Resolved to be beloved* (2), st. 2, p. 97; *The given Heart*, st. 3, p. 100; *Beauty*, st. 4, p. 117; *The Heart-breaking*, st. 4, p. 127; *The Usurpation*, st. 5, p. 128; *Maidenhead*, st. 5, p. 130; *The inconstant*, st. 2, p. 133). Innombrables sont les images tirées de l'observation de la vie familière, sur les oiseaux pris au piège (*Pyramus*, v. 19, II, p. 32; *Constantia*, v. 333, II, p. 18), le feu et l'huile (*Constantia*, v. 352, p. 18; *Dav.*, III, v. 650, p. 340), le réveil du condamné à mort (*The Vain Love*, v. 32, p. 82), l'âne glissant sur la glace (*Weeping*, st. 4, p. 137), les rivières souterraines (*Silence*, st. 3, p. 132), le chant du coq (*Dav.*, II, v. 602, p. 299), l'enfant et la fronde (*Dav.*, v. 191, p. 247), le portier sur sa porte (*Maidenhead*, st. 5, p. 130).

78. Cf. sur ce point l'étude très détaillée de M. DRECHSLER. *Der Natursinn in Abraham Cowleys Werken*, Leipzig, 1908, véritable catalogue des images naturalistes de Cowley, que complète le livre de M. REYNOLDS. *The treatment of Nature in English poetry between Pope and Wordsworth*, Chicago, 1909,

dans l'herbe, les abeilles amassant leur butin, et les guêpes toutes prêtes à en prendre leur part ⁷⁹. Il aime la violette « aux yeux bleus », le petit enfant du printemps, emmaillotté de langes violets, et la rose, reine des fleurs, rouge comme l'aube d'un jour de printemps ⁸⁰; il a noté les jeux de lumière du soleil et des nuages, le reflet tremblant des étoiles dans l'eau, la rivière, verte sous les arbres, tachée d'or par le soleil ⁸¹.

Mais ces images gracieuses se perdent dans la foule de celles où des intentions étrangères étouffent l'observation aimante de la nature. Il peint d'abord des objets qu'il ne peut pas avoir vus, des animaux exotiques par exemple, dont il décrit l'aspect et les mœurs, selon la convention poétique. Telles ces comparaisons héroïques, dont la *Davidéide* est parsemée, sur des tigres, des lions, des loups, des aigles ⁸². La vérité n'est-elle pas, au reste, accessoire en poésie? Il célèbre à plusieurs reprises le chant mélodieux du cygne ⁸³; mais une note nous prévient qu'il n'y croit pas; s'il fait sienne cette fiction, c'est qu'elle est poétique, et « universellement acceptée » : elle a droit de cité en poésie ⁸⁴. Aussi, bien qu'empruntées à la nature, certaines de ses images n'ont guère plus de réalité pour lui que celles qu'il tire des fables mythologiques. Pour l'humaniste qu'est notre poète, la nature se transpose souvent en symboles mythologiques. Le soleil est Phébus ou Phaéton, le vent s'appelle Borée ou Notus, l'écho devient une nymphe, le laurier Daphné, la nature elle-même Flore ⁸⁵.

Au fond, Cowley ne s'intéresse que rarement à la nature prise en elle-même. Sa préoccupation dominante reste l'homme, et la création n'existe que par rapport à lui. Nous voyons la nature sans cesse associée à l'existence humaine. Déjà dans les premiers

79. *A Vote*, st. 7, II, p. 49; *Dav.*, IV, v. 575, p. 379; *To Light*, st. 9, p. 445; *The Inconstant*, st. 6, p. 134; *Ode. Upon Liberty*, st. 1, II, p. 389.

80. *Dav.*, II, v. 733, p. 302; *To Light*, st. 20, p. 446; *Dav.*, II, v. 741, p. 302.

81. *Not Fair*, v. 7, p. 75, et *Clad all in White*, st. 2, p. 78; *Weeping*, st. 2, p. 136; *Dav.*, III, v. 210, p. 329.

82. Loups (*Dav.*, IV, v. 790, p. 385), lions et tigres (*Dav.*, I, v. 649, p. 258, III, v. 123, p. 327, v. 401, p. 334, v. 501, p. 336), aigles (*Dav.*, IV, v. 556, p. 379; *Upon Liberty*, st. 6, II, p. 391).

83. *The Motto*, v. 35, p. 16; *The Praise of Pindar*, n. 4, p. 179; *On the Death of M. William Crashaw*, v. 37, I, p. 49; *Pyramus*, v. 107, II, p. 34.

84. *The Praise of Pindar*, n. 1, st. 4, p. 181.

85. *Constantia*, v. 19, II, p. 7, v. 477, p. 23, v. 105, p. 10; *Ode IV (Sylva)*, II, p. 62; *Eccho*, p. 107; *The Spring*, st. 3, p. 71; *To Light*, st. 21, p. 447.

poèmes, les ruisseaux et les arbres unissent leurs plaintes à celles des tragiques amants ⁸⁶. L'accord entre la nature et le poète se poursuit dans les recueils de la maturité. William Hervey vient de mourir de la petite vérole en pleine jeunesse, en 1642 :

It was a dismal, and a fearful night,
Scarce could the Morn drive on th'unwilling Light,
When *Sleep, Deaths Image*, left my troubled brest
By something *liker Death* possest ⁸⁷.

La Restauration n'a apporté à Cowley qu'une déception cruelle ; la nature se met à l'unisson de sa tristesse :

In a deep Vision's intellectual scene,
Beneath a Bow'r for sorrow made,
Th' uncomfortable shade,
Of the black Yew's unlucky green,
Mixt with the mourning Willow's careful gray,
Where Reverend *Cham* cuts out his Famous way,
The Melancholy *Cowley* lay... ⁸⁸.

On a voulu voir là un lien entre Cowley et les Romantiques, et Grosart ne parle de rien de moins que de sa « wordsworthian seeingness towards Nature » ⁸⁹. L'écart est immense, cependant, entre la fusion extatique de l'âme du poète romantique avec la grande âme de la nature, et l'utilisation raisonnée d'une figure de rhétorique par le poète raisonnable qu'est Cowley. Nous le voyons constamment faire participer, dans la *Davidéide* par exemple, le soleil, les fleurs, les collines aux actions humaines, sans qu'il pense aucunement à établir entre le monde et l'homme un lien mystique. Cette personnification des forces naturelles rentre dans les ressources dont il dispose pour embellir son œuvre ⁹⁰.

⁸⁶. Cf. *Pyramus*, v. 72 (II, p. 33), et *Constantia*, v. 29, p. 8, v. 113, p. 10, v. 229, p. 14.

⁸⁷. *On the Death of Mr. William Hervey*, st. 1, p. 32.

⁸⁸. *The Complaint*, st. 1, p. 435. Cf. aussi dans cet ordre d'idées : *The Despair*, st. 1, p. 86 ; *The Spring*, p. 70 ; *The Tree*, p. 140 ; *Bathing in the River*, p. 150.

⁸⁹. Cf. GROSART. *The complete Works... of Abraham Cowley...*, Memorial-Introduction, p. 104. Il est à coup sûr bien exagéré de faire de Cowley l'ancêtre des romantiques anglais.

⁹⁰. Cf. *On his Majesties Return out of Scotland*, st. 5, I, p. 23 ; *Ode : On his Majesties Restoration and Return...*, st. 2, I, p. 421. Cf. surtout *Davidéis*, II, v. 13, p. 284, v. 555, p. 298, III, v. 235, p. 331, v. 389, p. 334, IV, v. 1053,

Considérant rarement la nature pour elle-même, il n'essaye pas d'en donner une transcription originale, il ne recherche pas l'effet pittoresque. Au contraire, il se contente la plupart du temps, de rappeler ce que tout le monde doit en connaître. Comme nous l'avons indiqué à propos des épithètes, il semble préférer au terme précis le terme le plus général, qui, laissant deviner l'objet sans le décrire, n'en garde que l'essence. Il ne veut voir dans l'univers qu'un ensemble de signes abstraits, et s'attache pour ainsi dire à le dépouiller de sa valeur concrète. C'est ainsi qu'il parle volontiers, non d'une fleur ou d'un arbre précis, mais des fleurs, des arbres, des bois en général⁹¹; et lorsqu'il nomme tel ou tel animal, il le fait en rappelant son caractère distinctif, symbolique : de même que le tigre est féroce, la fourmi est économe, la colombe « sans fiel », et le serpent reste, avant tout, l'instrument du péché⁹². S'il célèbre le soleil, c'est pour son pouvoir bienfaisant, pour la « chaleur vitale » qu'il répand, pour son action génératrice de vie, bien plus que pour sa beauté⁹³. Les astres l'intéressent à cause de l'influence qu'ils sont censés exercer sur la vie des humains; au lieu de décrire l'arc-en-ciel, il analyse « the false rays of the gay reflected Bow », et voit non la splendeur, mais la vanité du mirage⁹⁴.

Cette attitude est caractéristique de Cowley : d'une manière générale, son esprit curieux cherche à pénétrer au-delà des appa-

p. 391. Voici un exemple de ces personnifications (I, v. 285, p. 248). Envie vient de parler :

« The silver *Moon* with terroure paler grew
And neighb'ring *Hermon* sweated flowry dew;
Swift *Jordan* started, and straight backward fled,
Hiding among thick reeds his aged head... »

91. *Dialogue*, v. 11, p. 147; *Constantia*, v. 20, II, p. 7; *Essays : The 10th Epistle of Horace...*, II, p. 418, v. 14; *An Elegie on the Death of Mrs Anne Whitfield*, v. 13..., II, p. 34; *Dav.*, III, v. 91, p. 326, v. 952, p. 348, IV, v. 368, p. 387; *Hymn. To Light*, st. 7, p. 445.

92. Cf. *Dav.*, III, v. 215, p. 329, et v. 75, p. 286; *The Shortness of Life...*, st. 8, II, p. 451; *Ode. Upon His Majesties Restoration...*, st. 3, v. 9, p. 442; *The Tree of Knowledge*, st. 4, v. 5, p. 46; *A Discourse...* II, p. 356, st. 3.

93. *Answer to the Platonicks*, v. 23, p. 81; *The Prophet*, st. 3, v. 12, p. 102; *The Gazers*, st. 4, p. 143; *Dav.*, IV, v. 486, p. 377.

94. *Impossibilities*, st. 3, p. 130; *On the Death of Mr. William Hervey*, st. 4, v. 2, p. 33; *Dav.*, I, v. 302, p. 249, II, v. 122, p. 283; *Ode : Upon his Majesties Restoration...*, st. 1, p. 420; *Destinée*, st. 4, p. 193; *The Plagues of Egypt*, st. 9, p. 223. Sur l'arc-en-ciel, cf. *Life and Fame*, st. 1, v. 8, p. 202 et *The Shortness of Life...*, st. 11, v. 4, II, p. 452.

rences, jusqu'au sens caché des choses, qu'il s'agisse de faits matériels : la lumière fondue de torches entrant dans une chambre par des portes opposées, un parchemin se recroquevillant au feu ⁹⁵, ou de faits spirituels : la violence, la jalousie, l'audace dans le mal, la signification des rêves ⁹⁶. Il s'intéresse tout particulièrement aux erreurs de nos sens, sur le mouvement, les mirages, les feux follets ⁹⁷. Par là, il quitte le domaine de l'observation courante pour pénétrer dans celui de la philosophie et de la science.

Nous savons l'attrait qu'ont exercé sur son esprit les problèmes scientifiques. Il est naturel que les images empruntées aux sciences soient nombreuses et variées. Elles peuvent se diviser en deux classes; les unes reflètent les croyances et les superstitions de son temps, et nous voyons Cowley parler du regard mortel des basilics, des salamandres qui vivent dans le feu, des succubes, du cristal magique, des enchantements, de l'influence des comètes et des étoiles ⁹⁸. N'en concluons pas qu'il y ajoute toujours foi : la règle du mensonge poétique l'autorise à tromper ses lecteurs, pourvu qu'il les charme, et il proteste à plusieurs reprises contre la superstition : contre la peur des éclipses et des astres nouveaux, ou contre le sens que l'on attache aux morts par la foudre ⁹⁹.

Ces images, basées sur la superstition, sont toutefois moins nombreuses que celles où Cowley fait réellement preuve d'esprit scientifique : la médecine et la physique semblent se partager ses préférences, mais la chimie, l'astronomie, les mathématiques, la

95. *Dav.*, III, v. 753, p. 343; *The 34 Chapter of Isaiah...*, st. 3, v. 11, p. 212. Cf. aussi sur des sujets semblables : *Dav.*, I, v. 52, p. 243, III, v. 753, p. 343, IV, v. 368, p. 374; *On Orinda's Poems*, st. 4, p. 406.

96. *The Encrease*, st. 3, v. 5, p. 122; *To the new Year*, st. 4, p. 208; *Dav.*, III, v. 170, p. 288, II, v. 550, p. 298, et v. 685, p. 301; *A Discourse...*, II, p. 352, st. 4.

97. *Called Inconstant*, st. 3, v. 5, p. 103; *Brutus*, st. 2, v. 7, p. 195; *Dav.*, II, v. 589, p. 299; *Answer to the Platonicks*, v. 22, p. 81; *Against Hope*, st. 3, v. 10, p. 110.

98. *The Usurpation*, st. 4, v. 7, p. 128; *The Plagues of Egypt*, st. 3, v. 14, p. 220; *A Discourse*, II, st. 3, v. 8, p. 352; *The Gazers*, st. 3, v. 6, p. 143; *Not Fair*, v. 13, p. 75; *To Dr. Scarborough*, st. 4, v. 12, p. 199; *To a lady who made poesies...*, st. 3, p. 30; *Ode. Upon his Majesties Restoration...*, st. 10, v. 23, p. 427; *Sitting and Drinking...*, st. 2, p. 412; *Dav.*, I, v. 302, p. 249, II, v. 122, p. 287, III, 289, p. 331, etc...

99. *Dav.*, III, v. 286, p. 331; *To the Royal Society*, st. 8, p. 452; *The Concealment*, st. 2, v. 6, p. 119.

géométrie ne le laissent pas indifférent. Il décrit volontiers la maladie et ses remèdes, et son développement prend presque parfois les allures d'une leçon d'anatomie ¹⁰⁰. Il s'intéresse aux effets de la chaleur et du froid, aux lois de l'attraction, à l'influence de la lune sur les marées, à la densité des corps, aux phénomènes de relativité ¹⁰¹. Il lui arrive de parler des nombres en mathématicien, du cercle en géomètre, des mondes en astronome, de la matière en alchimiste ¹⁰². Ainsi se juxtaposent étrangement, dans cette œuvre, la pseudo-science médiévale et la science moderne à ses débuts.

*
**

Ce sont ces images d'ordre familier et savant qui donnent au style de Cowley son caractère. Dans celles où il utilise la nature (trop souvent vue à travers les livres), ou ses souvenirs classiques, il continue la tradition. Il la continue d'ailleurs d'une manière toute extérieure : le souffle poétique qui animait les Elisabéthains lui manque. Il n'a plus ni leur imagination, ni leur amour enthousiaste du Beau. Docile, il se met à leur école, mais avec plus d'application que de succès. A son souci d'art s'allient trop de préoccupations différentes.

Car ce qui l'intéresse essentiellement, c'est, nous le savons, l'homme, son activité mentale, son emprise sur le monde. D'un côté, la psychologie et la morale, de l'autre la science : en somme, la vie quotidienne. Et il se préoccupe moins d'atteindre la Beauté

100. *To Dr. Scarborough*, pp. 197-198; *Ode. Upon his Majesties Restoration*, st. 5, p. 423; *The Cure*, st. 1 et 2, p. 139; *Counsel*, st. 1, p. 94; *The Incurable*, st. 2 et 7, pp. 143-144; *The Passions*, st. 1, p. 85; *Upon Dr. Harvey*, p. 416; *The Muse*, st. 3, p. 186.

101. Sur la chaleur : *Written in Juice of Lemmon*, st. 5, p. 73; *The vain Love*, st. 1, p. 81; *The Request*, st. 3, p. 66.

Sur l'attraction : *Dav.*, II, v. 52, p. 285, III, v. 946, p. 348; *Maidenhead*, st. 1, p. 129.

Sur la lune : *Dav.*, III, 288, p. 331; *The Injoyment*, st. 2, p. 114.

Sur la densité : *Love and Life*, st. 2, p. 91.

Sur le double mouvement du soleil : *Love and Life*, st. 3, p. 92.

Sur la relativité du temps : *The long Life*, p. 93; *Love and Life*, st. 1, p. 91; *A Discourse*, II, p. 374, v. 35-40.

102. *The Encrease*, st. 1 et st. 2, p. 122; *Brutus*, st. 1, p. 195; *The Puritan and Papist*, v. 3, II, p. 150; *To the Royal Society*, st. 8, I, p. 452; *The Extasie*, st. 5, I, p. 205; *Friendship in absence*, st. 2, I, p. 27; *Upon the death of W. Hervey*, st. 15, p. 36; *Maidenhead*, st. 4, p. 129.

que d'offrir des suggestions et d'ouvrir des horizons nouveaux. L'imagination obéit chez lui à l'intelligence. Les images lyriques sont aussi rares que les élans vers la poésie pure. Prenons son hymne à la Lumière, le morceau où il se montre le plus sensible à la splendeur du monde, et cherchons les strophes et les images, qui révèlent sa jouissance artistique : nous ne pouvons guère retenir que six strophes, sur un total de vingt-six ¹⁰³, et quelques images perdues dans la masse des pointes spirituelles ou des préoccupations morales ¹⁰⁴. A de rares exceptions près, la poésie de ses images lui importe peu, au regard de leur pouvoir de démonstration. Celles qui décrivent, qui ont simplement une valeur décorative, il les emprunte, sans effort de recreation originale, à la convention poétique. Elles semblent n'être dans son œuvre qu'une survivance. Celles qui éclairent et soulignent la pensée, au contraire, lui appartiennent en propre, et constituent la partie vivante de son style. Elles ne sont pas lyriques. Tirées de sa connaissance de l'homme, de l'état social, des lois de l'univers physique, c'est-à-dire de sources prosaïques, exprimées en termes familiers ou techniques, elles n'éveillent chez le lecteur aucune association poétique, elles n'émeuvent pas sa sensibilité, et n'emportent pas son imagination vers des visions d'art. Par elles-mêmes, elles ne sont rien : elles ne valent que par l'emploi que le poète en fait, par la pensée dont elles sont la transcription métaphorique ¹⁰⁵.

Elles nous permettent ainsi de distinguer Cowley de ses devanciers élisabéthains. Quand il conçoit le style poétique comme une succession d'images, quand il prend comme pivots de sa phrase le balancement et l'antithèse, quand il parsème ses vers de termes recherchés et d'allusions obscures, il ne fait qu'adopter la formule

103. *Hymn. To Light*, I, pp. 444-447. Les strophes les plus purement descriptives sont les strophes 18, 19 et 20. (Notons dans la strophe 18, l'idée que Rostand a résumée dans le vers célèbre : « O soleil ! Toi sans qui les choses ne seraient que ce qu'elles sont ! ».) On peut y ajouter les strophes 7, 8, 9 et peut-être les strophes 16 et 24.

104. Parmi les images, citons : « Thou Tide of glory » (st. 2), les « Golden quivers of the sky » (st. 4), les vers luisants « living spangles » (st. 9).

105. Un critique américain, H. W. Wells (*Poetic Imagery illustrated from Elizabethan Literature*, Columbia University Press, 1924), a baptisé ces images du nom de « radical images » : peu évocatrices par elles-mêmes, mais « of powerful metaphorical relation ».

d'art que tous les écrivains, depuis le dernier tiers du XVI^e siècle, prosateurs aussi bien que poètes, s'évertuent à mettre en pratique 106. Même lorsqu'il va chercher ses sujets de comparaisons dans le domaine de l'observation et de la science, il ne fait que marcher sur les traces de Lyly. L'intervalle de temps qui les sépare suffit à expliquer le passage de l'histoire naturelle fantastique de l'un à la conception plus rationnelle de l'autre. Jusqu'ici, nous pourrions ne voir en lui qu'un Elisabéthain attardé.

Mais nous sentons, en étudiant ses images, qu'un élément nouveau a pénétré dans sa poésie. Son attitude vis-à-vis du monde n'est plus la même, et il demande à ses images autre chose que ses prédécesseurs. Il semble souvent se refuser à considérer les matériaux de ses images sous l'angle poétique : au contraire, il s'applique à les dépouiller de leur contenu imaginaire, en les considérant à la lumière de l'analyse. Ne voit-il pas surtout dans la nature des phénomènes d'ordre scientifique ? Il renonce au romantisme de la Beauté, pour rechercher avant tout la signification précise des choses 107. La poésie n'est, dans ses images, qu'un élément accessoire. Dans l'orientation qu'il manifeste, nous reconnaissons le disciple de Donne, le poète « métaphysique », dont le procédé favori n'est pas uniquement l'antithèse, ni la comparaison, ni la métaphore, mais le « conceit ».

IV

Les procédés de style que nous venons d'analyser ne représentent pas, en effet, pour Cowley, un aboutissement. Les images qui se pressent dans son œuvre constituent seulement la matière sur laquelle s'exerce son activité créatrice. Il préfère celles qui naissent de son expérience personnelle ou de son savoir, mais il accueille aussi celles que lui lègue la tradition, pour les travailler, en quelque sorte, au feu de son intelligence, et les métamorphoser : tous ses efforts de stylistes aboutissent au « conceit » 108.

106. M. Feuillerat en a montré les origines et l'épanouissement dans l'œuvre de Lyly (*John Lyly...*, *passim*).

107. C'est que H. W. Wells appelle : considérer les objets « radicalement » (*op. cit.*, p. 121).

108. Nous préférons garder le terme anglais. L'italien, avec « concetti », le français avec « pointe », disent autre chose que l'anglais du XVII^e siècle avec « conceit ».

Le *New English Dictionary* définit ainsi le conceit :

Notion ou expression fantaisiste, ingénieuse ou spirituelle ; appliquée aujourd'hui avec un sens péjoratif à une tournure de pensée, à une image, etc..., forcée ou trop recherchée ; affectation de pensée ou de style.

Cette définition, dans sa généralité, n'explique que d'une manière forcément très imparfaite le genre de conceit que Cowley a cultivé. Pour comprendre ce conceit, d'ailleurs, il faut nous reporter à celui de Donne, son maître en la matière.

Sans prétendre à déchiffrer l'énigme de l'œuvre et de la personnalité de Donne, nous allons donc tâcher de dégager les éléments essentiels de son style. Nous pourrons ensuite définir en connaissance de cause le conceit de Cowley.

*
**

Carew résume son élégie sur Donne par ces deux vers :

Here lies a king, that rul'd as he thought fit
The universall Monarchy of wit.

Or, nous savons que c'est par le mot « wit » que le dix-septième siècle définissait l'essence du génie poétique. Hobbes, positif et clair comme à l'ordinaire, y voit la perception des ressemblances entre objets différents, par opposition à « judgment », qui est la perception des différences entre objets semblables. Locke¹⁰⁹, et plus tard Johnson reprendront à leur compte cette définition, et ce dernier précise :

Une sorte de *discordia concors*; une combinaison d'images dissemblables, ou la découverte de ressemblances occultes entre des choses différentes en apparence¹¹⁰.

Là où le commun des hommes ne voit rien que de très ordinaire, le poète, doué d'une vision plus pénétrante des choses, perçoit les rapports cachés qui les unissent¹¹¹.

109. Cité par Addison, dans le *Spectator*, n° 62.

110. JOHNSON. *Life of Cowley*, p. 14.

111. Wordsworth place, lui aussi, le génie dans l'acuité supérieure de la perception; mais tandis qu'il s'attache à faire voir et sentir l'intensité secrète de l'humble réalité, avec une absolue simplicité de moyens, Donne demeure dans le royaume de l'étrange et du rare, et s'adresse à l'intelligence de ses lecteurs.

Tel est bien le « wit » de Donne : la découverte toujours renaissante d'analogies neuves et frappantes, la recherche des liens ténus par lesquels peuvent se rapprocher, dans une éphémère union deux idées étrangères, sinon contradictoires. Sa pensée procède par bonds imprévisibles, par illuminations brusques, qui trouvent leur expression dans le « conceit » ¹¹². Le conceit est donc l'incarnation de sa pensée. C'est pourquoi, bien que se révélant par un choc de mots, il représente essentiellement un choc d'idées.

Et nous apercevons ici tout l'espace qui sépare Donne des autres Elisabéthains. Ceux-ci recherchaient moins l'originalité des idées que la beauté de la forme. Sur des thèmes simples, ils brodaient des images gracieuses et neuves, et ils appliquaient tout leur esprit à découvrir les ornements poétiques : comparaisons, métaphores, hyperboles, antithèses. Ils tourmentaient les mots, et le conceit n'était pour eux qu'un raffinement du langage, l'expression nouvelle d'idées communes, en un mot, un ornement.

Donne, lui, tourmente les idées : il explore leurs aspects cachés et les arrête dans leur course naturelle pour les révéler sous un jour nouveau; c'est leur rareté qui l'attire. La forme, servante docile de la pensée, devient parallèlement ingénieuse et tourmentée. Le conceit est l'aboutissement inévitable du démon de l'analyse qui le possède; il réside dans l'idée avant de paraître dans les mots; c'est un raffinement de la pensée; et, sans lui, elle ne pourrait trouver son expression totale, il lui est directement utile.

Sans doute, il semble prolonger le conceit élisabéthain, et la différence qui les sépare paraît due à une différence de degré plutôt qu'à une différence de nature. L'un et l'autre cherchent, par un processus analogue à surprendre le lecteur ¹¹³, mais le conceit de Donne dépasse singulièrement le conceit élisabéthain et le module au point de faire figure de création. Au lieu de flatter notre amour de la beauté, de s'adresser à notre imagination et à nos

112. On trouve une mise au point intéressante de la question dans les deux articles du Professeur R. M. Alden : *The lyrical conceit of the Elizabethans* et *The lyrical conceits of the « metaphysical Poets »*, respectivement dans *Studies in Philology*, vol. XIV (1917), et *Modern Philology*, vol. XVII (1920).

113. Cf. sur ce point les articles déjà cités du Professeur Alden.

sens, il fait appel à notre intelligence. Il peut, suivant que le choc de surprise nous est agréable ou déplaisant, susciter l'admiration ou l'impatience, mais toujours il motive une réaction intellectuelle, un jugement. Il est toujours à base de contraste, c'est-à-dire de paradoxe réel ou apparent. Voltaire a bien compris la nature de ce procédé, lorsque, commentant le vers de Racine :

Et monté sur la faite il aspire à descendre,

il l'explique ainsi : « Ce mot aspire qui d'ordinaire s'emploie avec s'élever, devient une beauté frappante quand on le joint à descendre » 114.

Donne, et après lui Cowley, ne font pas autre chose. Johnson, critiquant les subtilités de Donne, trouve à leur source « a voluntary deviation from nature in pursuit of something new and strange » 115. Avec cette restriction que le conceit n'est pas pour Donne un simple étalage d'ingéniosité 116, la définition en détermine bien l'essence. Il est littéralement « métaphysique », en ce sens qu'il s'écarte d'emblée de la nature, et se nourrit d'anormal. Il a pour fondement le désir de rompre avec nos habitudes intellectuelles, d'éveiller la révolte des éléments instinctifs de notre vie mentale, et il y parvient en unissant des termes entre lesquels nous ne percevons, dès l'abord, aucun rapport naturel. Il porte en lui une énigme que nous voulons déchiffrer à travers l'antithèse, le paradoxe, l'hyperbole, l'analogie lointaine. Il crée en nous une inquiétude, un déséquilibre auxquels nous n'échappons que par un effort de pensée. Il implique donc, de la part de l'auteur, une perpétuelle transposition ; les idées, les images, tous les éléments dont il s'empare, y reparaissent isolés du cortège d'associations qu'ils éveillent d'ordinaire en nous, dépouillés de leur pouvoir accoutumé de suggestion, et comme dotés d'une vie nouvelle dans une atmosphère changée. L'auteur s'efforce, dans le conceit, de dépayser l'image. Il oblige du même coup le lecteur à s'arrêter,

114. VOLTAIRE. *Mémoires de Louis Racine...*

115. JOHNSON. *Life of Cowley*, p. 29.

116. Comme l'entendait Johnson lui-même, pour qui tout ce qui s'éloigne de la nature (telle qu'il la conçoit) est détestable ; et comme l'ont entendu depuis, maints critiques, de Hazlitt (*Lectures on the English Comic Writers*, Lecture III (éd. 1900, p. 72...) à Masson (*Life of Milton*, I, p. 377).

surpris, et à faire, pour comprendre, un raisonnement, une opération logique, là où il attendait normalement la révélation poétique, ce que l'on a appelé « the imaginative flash » 117. Ainsi s'explique l'impression de nouveauté déconcertante que le conceit provoque en nous : né d'une pensée qui s'exprime par contrastes, il nous arrache à notre routine. C'est dans cette transposition volontaire chez l'auteur, et dans cette inhibition des réactions normales chez le lecteur, que consiste le conceit 118.

Qui dit transposition dit fatalement conscience, préméditation. Pour choisir et associer les éléments du conceit, l'auteur a besoin d'une maîtrise lucide de lui-même. L'opération qu'il accomplit est, avant tout, d'ordre intellectuel. Mais si l'intellectualisme est un des traits dominants du conceit de Donne, il ne suffit pas à le définir. Son œuvre est soumise à un perpétuel dualisme : il traduit en termes d'intelligence des idées et des sentiments intensément personnels. Son analyse, impersonnelle d'allure, porte sur la plus intime des matières. Il intellectualise l'émotion 119, et l'union de ces éléments contraires donne à sa poésie son caractère unique. Il a le culte des idées, mais il a aussi un tempérament passionné. Son imagination puissante entraîne sa pensée aux audaces extrêmes, mais derrière le chatolement de ses conceits on sent la présence d'une personnalité ardente, et ses outrances les plus folles en gardent toujours un accent émouvant de sincérité et de ferveur. Même lorsque, entraîné par l'extraordi-

117. ALDEN. *The lyrical conceit of the Elizabethans*, p. 134.

118. Le mécanisme du conceit est très proche, au fond, du mécanisme de l'humour tel que l'a analysé M. Cazamian (*Pourquoi nous ne pouvons définir l'humour. Revue Germanique*, novembre 1906). Il y a chez l'auteur le même « arrêt de jugement », le même refus de distinguer le normal de l'anormal, et le même désir de créer la surprise par le contraste que présente ce refus avec nos habitudes de pensée. Le conceit, comme l'humour, est à base de paradoxe. Et il contient aussi un élément d'incertitude, en ce qu'il dépend de chaque lecteur. Comment tracer la ligne de démarcation entre ce qui est normal et ce qui ne l'est pas, entre l'image ordinaire et le conceit ? Ce qui est conceit pour un individu peut ne pas l'être pour un autre, et ce qui semble naturel à une génération peut paraître le comble de l'affectation aux générations suivantes. Pour apprécier avec justice les conceits de Donne ou de Cowley, il faudrait se refaire l'esprit et la personnalité d'un homme du XVII^e siècle.

119. L'expression est de Schelling : *A Book of Elizabethan Lyrics, Introduction*, p. 23.

naire agilité de son esprit, tout au plaisir du jeu subtil de la dialectique, il perd contact avec le réel et semble poursuivre l'idée pour elle-même, sans plus se soucier de son contenu, ses conceits demeurent intensément vivants, parce qu'ils ne sont jamais de vaines subtilités verbales.



On ne saurait en dire autant des conceits de Cowley. Ils ne baignent pas dans une atmosphère aussi riche, et demeurent plus près de la moyenne : ils ne montent pas si haut, et leurs chutes sont moins profondes. Ils nous plaisent moins, et ne nous déplaisent pas tant. La raison en est simple. Cowley diffère de Donne un peu comme il diffère de Pindare : entre eux s'élève la barrière infranchissable des tempéraments. Cowley, raisonnable et sage, ne pouvait rivaliser avec l'impétuosité géniale de Donne pas plus qu'avec les envolées lyriques du poète grec ; il le suit à distance.

Mais il le suit, et nous retrouvons dans sa poésie tous les éléments du style métaphysique. « Métaphysique », il l'est, croyons-nous, par nature. Son esprit curieux le porte vers l'analyse psychologique. Il a, comme Donne, le besoin de comprendre, de pénétrer les secrets de l'âme et du monde. Il aime poursuivre les idées, les « anatomiser », à travers leurs formes diverses et leurs moindres ramifications. Il possède à un degré éminent le « wit » grâce auquel se découvrent les ressemblances cachées et s'élabore le conceit. Aussi se montre-t-il, dans les limites où il le peut, le fidèle disciple de Donne.

Le conceit règne en maître sur sa poésie : on pourrait dire que chaque vers en amorce ou en poursuit un, et le lecteur tombe, selon le secret désir du poète, de surprise en surprise. Jeu fatigant, mais auquel Cowley a tenté d'éviter la monotonie. Il lui donne, en effet, les formes les plus variées. Parfois il résume toute une série d'idées en un éclair soudain : un mot lui suffit. D'un mot il exprime la qualité unique et éternelle de l'œuvre de Pindare :

Pindar is imitable by none;
The *Phoenix Pindar* is a vast *Species alone* 120,

ou l'amitié qui unit David et Jonathan :

No *Angel* e're bore to his *Brother-Mind*
A kindness more exalted and refin'd 121.

Il associe d'une manière imprévue et suggestive une épithète et un nom : il appelle l'homme « that *full Abridgment* of the *World* », et ses efforts impuissants : « each fond *Abortive Birth* » 122.

En règle générale, il métamorphose l'image par l'application qu'il en fait (ceci est le type normal du conceit, et les exemples sont innombrables). Ici, pour célébrer l'embrasement de la fin du monde, un souvenir classique : « *Rich Natures ancient Troy* » 123; là, l'arbre de science porte des fruits scolastiques :

Each *Leaf* did learned *Notions* give,
And th'*Apples* were *Demonstrative* 124.

En théologien, il déplore l'obsession de son vain amour :

My pains resemble *Hell* in this :
The *Divine presence* there too is
But to torment Men not to give them *bliss* 125.

Il décrit le ciel en alchimiste :

Of *Essences of Gems*, and *Spirit of Gold*
Was its *substantial mold*;
Drawn forth by *Chymique Angels* art 126.

Et voici Scarborough soignant la goutte et l'hydropisie :

120. *The Praise of Pindar*, st. I, p. 178. Cowley affectionne ce conceit : nous trouvons encore « *The Phoenix Truth* » (*The Tree of Knowledge*, v. 2, p. 45) et « *Phoenix Nature* » (*The Extasie*, st. 11, p. 206).

121. *Dav.*, III, v. 630, p. 340.

122. *Dav.*, I, v. 828, p. 263 et *The Tree of Knowledge*, st. 4, v. 4, p. 46. Cf. encore the moon's « *Stolen beams* » (*Dav.*, I, v. 357, p. 251). « *Galatea's purple kiss* » (*The Garden*, st. 10, v. 18, II, p. 427), etc...

123. *The Resurrection*, st. 2, p. 182.

124. *The Tree of Knowledge*, st. 1, p. 45.

125. *The Thief*, st. 4, p. 90.

126. *The Extasie*, st. 8, p. 205.

*The Inundations of all Liquid pain
And Deluge Dropsie thou do'est drain* 127.

Jusqu'ici le conceit se caractérise par la rapidité. Mais souvent, débordant le cadre de l'image, il s'étale. Ainsi la Muse assistant en sage-femme à la naissance du poète :

Me from the *womb* the *Midwife Muse* did take :
She cut my *Navel*, *washt me*, and mine *Head*
With her own *Hands* she *Fashioned*;
She did a *Covenant* with me make,
And *circumcised* my tender *Soul*, and thus she spake... 128.

ou la fin du monde :

The wide-strecht *Scrawl* of *Heaven*, which we
Immortal as the *Deity* think,
With all the beauteous *Characters* that in it
With such deep *Sense* by *Gods* own *Hand* were writ,
Whose *Eloquence* though we *understand* not, we admire
Shall crackle, and the parts together shrink,
Like *Parchment* in a *Fire* 129.

Il remplit alors le cadre de la strophe, et même du poème entier : la pièce *Love and Life* repose sur le passage constant des heures d'amour aux heures normales; *Written in Juice of Lemon*, sur l'analyse des différents effets de la chaleur¹²⁹. Ce conceit développé est caractéristique de Cowley : il est fait d'une analyse minutieuse, inlassable, de l'idée. Avec une sorte d'acharnement Cowley s'obstine à lui arracher ses secrets : il insiste souvent trop, sans savoir s'arrêter, et gâte des trouvailles ingénieuses par des raffinements puérils.

A la diversité de forme correspond la diversité d'attaque. Par-

127. *To Dr. Scarborough*, st. 2, p. 198. Cf. aussi des conceits mythologiques (*The Spring*, st. 3, p. 71; *Dav.*, II, v. 455, p. 295...), astronomiques (*The Parting*, st. 5, p. 118)...

128. *Destinie*, st. 3, p. 193.

129. *The 34 chapter of Isaiah*, st. 3, I, p. 212. Cf. aussi la métaphore militaire dans la st. 1 de l'ode à Orinda (p. 404); la demi-mort de la femme de Loth (*Dav.*, III, v. 254, 264, p. 330), où l'idée « No more a Woman, not yet quite a Stone », est développée en dix vers; la tempête qui assaille le peuple d'Israël (*Dav.*, IV, v. 426-433, p. 375).

130. *The Mistress*, I, pp. 91 et 72. Cf. aussi *My Picture*, p. 118; *My Dyet*, p. 89. Cf. la description du Pégase Pindarique (*The Resurrection*, st. 4, p. 183), et l'allégorie, déjà citée, du char de la muse (*The Muse*, st. 1, p. 184).

fois, le conceit se présente hardiment : tel ce début de l'ode *Destinie*, où se joue sous nos yeux une énigmatique partie d'échecs, et où le sens ne se dévoile que progressivement 131; telles ces attaques brusquées, à la manière de Donne, dont *The Mistress* nous offre de si nombreux exemples 132. L'image sert alors à développer le conceit : « Tis I who Love's Columbus am »; s'écrie-t-il, et il explique :

... 'tis I,
Who must new *Worlds* in it descry... 133.

Mais le plus souvent, le conceit est l'objet d'une préparation savante, et comme le couronnement de l'image. Souhaitant d'être aimé, il s'écrie :

Variety I ask not; give me One
To live perpetually upon,

et l'idée de la nourriture universelle suscite le conceit biblique :

The person *Love* does to us fit,
Like *Manna*, has the *Tast* of all in it 134.

Toute une strophe aboutit à la déclaration :

So though my *Life* be *short*, yet I may prove
The great *Methusalem* of *Love* 135.

131. *Destinie*, st. 1, et début de la st. 2, p. 192. Notons que le désir de clarté entraîne Cowley à détruire par une note explicative bien superflue (n. 1, st. 1, p. 194) l'effet de surprise.

132. Cf. notre étude de *The Mistress*. Comme exemple, citons le début de *The Welcome*, p. 103. « Go, let the *fatted Calf* be killed »...; *The Heart breaking*, p. 126 : « It gave a piteous *Groan*, and so it broke... », ou encore cette image qui pourrait être de Donne :

« My *Love* a kind of *Dream* was grown,
A *Foolish* but a *Pleasant* one :
From which I'm *wakened* now, but, oh !
Prisoners to *dye* are *wakened* so. »

(*The Vain Love*, v. 29-32, p. 82).

133. *The Prophet*, st. 3, p. 102. De même le conceit qui consiste à comparer le corps de K. Philips au temple de son génie : *On the Death of Mrs. Katherine Philips*, st. 1, v. 11, p. 441 :

« Was't not enough, when thou, prophane Disease,
Didst on this glorious Temple seize »...

est amplifié dans les sept vers suivants.

134. *Resolved to be beloved*, st. 6, p. 96.

135. *Love and Life*, st. 1, p. 91.

Jonathan a combattu avec tant de courage qu'il valait à lui seul une armée :

Alone with various fate like to become
Fighting, an Host : Dying, an Hecatombe 136.

Tant de variété, si consciencieusement acquise, ne saurait nous cacher l'unité profonde de ces conceits, le principe commun qui les unit. Ainsi que nous l'avons indiqué, le conceit a pour base le contraste entre l'anormal et le normal, la confusion volontaire entre deux ordres d'idées ou de faits. Comme Addison l'a remarqué dans sa page célèbre sur « mixt wit »¹³⁷, la plupart des conceits dont Cowley orne *The Mistress* ont pour origine la confusion du concret et de l'abstrait, du physique et du moral¹³⁸. Il parle de l'amour à la fois comme d'une passion et comme d'un feu véritable, par exemple lorsqu'il écrit, constatant combien le regard de sa maîtresse est froid, et cependant capable de l'enflammer :

What new-found *Witchcraft* was in thee,
 With thine own *Cold* to kindle *Me* ?
 Strange art ! like him that should devise
 To make a *Burning-Glass of Ice*... 139.

Il mêle la maladie d'amour et la maladie physique, le monde amoureux et le monde réel :

Med'cines may cure, but not *Revive*;
 And I'am not *Sick*, but *Dead* in Love;
 In *Love's Hell*, not his *World*, am I;
 At Once I *Live*, am *Dead*, and *Dye* 140.

136. *Dav.*, IV, v. 1046-7, p. 391. Cf. encore la conclusion de la première strophe de *Against Hope* (p. 109) :

« Tis *Hope* is the most *Hopeless* thing of all. »

Dans l'épigramme sur Crashaw, le jeu sur la « Spotless muse » de Crashaw se résume dans le vers :

« A fruitful *Mother* was, and *Virgin* too. »

(v. 36, p. 48), etc...

137. *Spectator*, n° 62, pp. 233-234.

138. Nous en avons eu un exemple dans son union d'une épithète concrète et d'un substantif abstrait ou inversement : c'est la forme la plus simple de la transposition.

139. *The vain Love*, p. 81. Cf. l'article d'Addison pour d'autres exemples du même procédé.

140. *Counsel*, st. 3, p. 95.

Il refuse de distinguer le moral du physique :

Blood, Brain, and Soul crowd mingled through the *Wound*...
 Their *Swords*, their *Armour* et their *Eyes* shot *flame*.
 ... and doubly dyde

In *Blood* and *Blushes* the *Philistian* pride... 141,

image que nous retrouvons dans les « blushing thorns » qui entouraient la tête du Christ, et qui rappelle le poignard fameux de Théophile 142. Ou bien, il prend le contre-pied de la réalité, et retourne l'image : la Muse passe

Where never *Fish* did *fly*
 And with short silver *wings* cut the low liquid *Sky*;
 Where *Bird* with painted *Oars* did nere
 Row through the trackless *Ocean* of the *Air* 143.

Il s'inspire, nous dit-il, de modèles antiques; mais là où Virgile tempère la hardiesse de l'image par sa brièveté :

Volat ille per aera magnum remigio alarum,

il la développe au delà de toute mesure en deux couplets symétriques.

Nous acceptons beaucoup plus facilement la suggestion rapide:

It was the time when the still *Moon*
 Was mounted softly to her *Noon*... 144.

ou le vers :

Words that weep, and *Tears* that speak 145.

Dans tous ces exemples, le contraste reste comme enveloppé. Il éclate, au contraire, dans l'antithèse. Nous savons que c'est une figure favorite de Cowley. Il excelle à traduire le choc des

141. *Dav.*, III, v. 590, p. 339; IV, v. 565, p. 379; IV, v. 1028, p. 391.

142. *Dav.*, I, v. 22, p. 242. Théophile fait dire au poignard meurtrier, dans son *Pyrame et Thisbé* : « Il en rougit, le traître ! »

143. *The Muse*, st. 2, p. 185. Il justifie en note sa métaphore par des citations bibliques et classiques (n. 1 et 2, p. 187).

144. *The Plagues of Egypt*, st. 14, p. 227, où il invoque également l'expression latine « meridies noctis » (n. 1, st. 14, p. 236). Notons encore l'emploi du même procédé dans *The Garden*, st. 9, II, p. 427 : « The flowers of Heaven, the stars of Earth », et dans *Davideis*, IV, v. 828-831, p. 386.

145. *The Prophet*, st. 2, v. 8, p. 102. Il est intéressant de remarquer que ce balancement symétrique est une correction de 1656. La première édition de 1647 donnait : « Teares which shall understand and speak. »

idées par le rapprochement forcé de termes opposés, et les conceits antithétiques sont, à coup sûr, les plus nombreux de son œuvre.

Du prophète Elie, il déclare :

That second Man who *leapt* the *Ditch* where all
The rest of Mankind *fall*,
And went not *downwards* to the *skie* 146.

Il se moque des hommes qui :

With *Maravedies* make the' *account*
That *single Time* might to a sum amount... 147.

Et de ceux qui se bâtissent des tombeaux somptueux,

And by the *proofs* of *Death* pretend to *Live* 148.

Jonathan massacre à lui seul une armée :

He grew half-*dead* with toil of giving *death* 149.

Des strophes entières sont construites sur des antithèses :

What new-found *Rhetorick* is thine ?
Ev'n thy *Diswasions* me *perswade*,
And thy great power does clearest shine
When thy *Commands* are *disobey'd*.
In vain thou bidst me to forbear;
Obedience were *Rebellion* here 150.

La plupart de ces antithèses paradoxales sont, du reste, dues à une logique très serrée : David échappe à ses ennemis :

He by *wise Madness* freed does homeward flee,
And *Rage* makes them all that *He seemed* to be 151.

Doit-on accuser Brutus d'avoir tué César ?

Ingrateful Brutus do they call ?
Ingrateful Caesar who could *Rome* enthrall ! 152.

146. *The Extasie*, st. 7, p. 205.

147. *Life*, st. 2, p. 210.

148. *Life and Fame*, st. 2, p. 202.

149. *Dav.*, IV, v. 1075, p. 392.

150. *Counsel*, st. 4, p. 95. Cf. aussi *The Innocent Ill.*, st. 4, p. 126.

151. *Dav.*, III, v. 63-64, p. 325.

152. *Brutus*, st. 3, p. 196.

Plus grossiers sont les conceits, dont Cowley use et abuse, qui délaissent simplement la vraisemblance pour l'hyperbole. Sans même parler des hyperboles amoureuses où les soupirs se transforment en vents, où la séparation réduit l'amant à l'état de fantôme, où la maîtresse brille comme une divinité ¹⁵³, ni des hyperboles obligatoires des poèmes de circonstance ¹⁵⁴, nous les trouvons partout dans son œuvre.

Caïn tue Abel :

I said him fling the *stone*, as if he meant
At once his *Murder* and his *Monument* ¹⁵⁵.

La grêle s'abat sur l'Egypte :

It all the *Beasts* and *Men* abroad did slay,
O're the defaced corps, like *Monuments*, lay ¹⁵⁶.

Des notes, il est vrai, cherchent à les justifier ¹⁵⁷. Mais ces scrupules sont rares chez lui, et il n'hésite pas à déclarer, parlant du même fléau.

One would have thought, their *dreadful Day* to have seen
The very *Hail* and *Rain* itself had *kindled* been ¹⁵⁸.

Le soleil voit la défaite des Hébreux :

Slow rose the Sun, but gallopt down apace,
With more than *Evening blushes* in his face ¹⁵⁹.

153. *The Thraldome*, st. 4, p. 68; *My picture*, p. 118; *Verses lost upon a Wager*, st. 3, p. 149.

154. Nous en avons noté quelques-unes en étudiant ce genre de poésie. Cf. en particulier : *Ode Upon his Majesties Restoration...*, st. 16, p. 430; *On the Death of Sir Anthony Vandike*, v. 10, p. 24; *On Orinda's Poems*, st. 5, p. 406, etc...

155. *Dav.*, I, v. 202, p. 247.

156. *The Plagues of Egypt*, st. 11, p. 225.

157. Il explique, non sans une certaine naïveté, en parlant des grêlons : « Not each one like a monument, for that would be too big; but many of them together, like a monument » (*Plagues...*, n. 1, st. 11, p. 235). Et sur la pierre meurtrière : « That his stone was big enough to be the monument or tombstone of Abel is not so hyperbolical as what Virgil says in the same kind of Turnus... » (*Dav.*, I, n. 16, p. 270).

158. *The Plagues of Egypt*, st. 11, p. 225.

159. *Dav.*, III, v. 449-450, p. 335. Cf. aussi les arbres attirés par Orphée : « They call'd their wondring roots away,
And bad them silent to him run. »

(*The Spring*, st. 4, p. 71).

Un guerrier court :

Scarce could the nimble *Motions* of his *Mind*
 Outgo his *Feet*; so strangely would he runne,
 That *Time* it self perceiv'd not what was done 160.

Comme le montrent ces exemples, la valeur intellectuelle des conceits de Cowley est très variable. Ils renferment souvent une riche matière, une pensée active y trouve sa pleine expression. Ses analyses regorgent de trouvailles subtiles, et de définitions frappantes. Il suffit de citer le début de la pièce où il démontre la vanité de l'espérance :

Hope, whose weak *Being* ruined is,
 Alike if it *succeed*, and if it *miss*;
 Whom *Good* or *Ill* does equally confound
 And both the *Horns* of *Fates Dilemma* wound.
 Vain *shadow* ! which dost vanish quite
 Both at full *Noon*, and perfect *Night* !
 The Stars have not a *possibility*
 Of blessing Thee;
 If things then from their *End* we happy call,
 Tis *Hope* is the most *Hopeless* thing of all 161.

La subtilité naturelle de Cowley s'épanouit et triomphe dans ce jeu sur les conceits, dans ces rapides associations d'idées, ces accumulations d'images dont chacune exprime, sous un angle particulier, la pensée totale. Prenons maintenant le développement correspondant où il fait l'apologie de l'espoir :

Hope, of all *Ills* that men endure,
 The only cheap and *Universal Cure* !
 Thou *Captives freedom*, and thou *sick Mans Health* !
 Thou *Losers Victory*, and thou *Beggars wealth* !
 Thou *Manna*, which from Heav'n we eat
 To every *Tast* a several *Meat* !
 Thou strong *Retreat* ! thou sure *entail'd Estate*,
 Which nought has power to *alienate* !

160. *Dav.*, III, v. 80, p. 326. Cf. aussi l'impression des Hébreux devant Goliath (*Dav.*, III, v. 386, p. 333) et l'explication de cette « swelling hyperbole » (*Ibid.*, n. 46, p. 360).

161. *Against Hope*, st. 1, p. 109.

Thou pleasant, *honest Flatterer* ! for none.
Flatter unhappy Men, but thou alone ! 162.

Ce n'est pas une pâle réplique. Nous ne trouvons pas là la négation laborieuse de ce qu'il avait affirmé, mais, en sens inverse, la même richesse de dialectique, la même sûreté dans le choix ingénieux des termes dont il se sert pour illustrer son idée. Il se montre capable de soutenir les thèses opposées avec une égale maîtrise, car, pour lui comme pour son maître Donne, l'idée elle-même compte moins que son exploration psychologique. Et le conceit qui lui sert dans ses analyses est véritablement le véhicule de sa pensée. Sous son apparence volontairement fantasque, on sent la vie intérieure d'un esprit actif 163.

A côté de ces conceits pleins, il s'en trouve malheureusement beaucoup qui ne reflètent qu'une activité toute extérieure. Ce ne sont plus des modes de pensée, mais des artifices de style, des formes vidées de leur contenu, qui, dépouillées de leur intérêt psychologique, tombent dans l'extravagance pure. L'association des idées remplace l'effort intellectuel, le choc des mots remplace celui des idées. Cowley tombe dans ce faux esprit qu'il condamne lui-même si justement dans son ode *Of Wit*. Il s'abaisse aux jeux de mots. La trompette du Jugement dernier réveillera les morts :

This mightier Sound shall make its Hearers Ears 164.

La trompette de la Renommée ressemble à celle du Jugement Dernier :

Sure I *Fames Trumpet* hear,
 It sounds like the *last Trumpet*; for it can
 Raise up the *buried Man*... 165.

Sa maîtresse se baigne et l'eau la lui dérobe :

Half their rich treasures so
Maids bury; and for ought we know,
 (Poor *Ignorants*) *they're Mermaids all below* 166.

162. *For Hope*, st. 1, p. 110.

163. Cf. sur la beauté : *Against Fruition*, v. 24-26, p. 99. Sur la vie : *Life and Fame*, st. 1, p. 201. Sur la loi du changement : *Inconstancy*, v. 11 à 14, p. 74, etc...

164. *The Resurrection*, st. 3, p. 183.

165. *The Motto*, v. 14-16, p. 15.

166. *Bathing*, st. 2, p. 150.

De simples assonances lui suffisent : les monstres de la nuit,

... Vanish again invisibly,
And bodies gain agen their visibility 167.

Et, parlant de lui-même :

The Melancholy Cowley lay 168.

Il n'évite pas les calembours les plus détestables :

And what's the difference, pray, whether he fall
By the Popes Bull or your Oxe Generall ? 169.

La bibliothèque Bodléienne, à Oxford, ne devient-elle pas :

The Beatifick Bodley of the Deity ? 170.

La raison de ces défaillances n'est pas difficile à trouver. Lorsque le « wit » de Cowley faiblit, le conceit dégénère. A une pensée originale et forte correspond une forme également hardie; mais, lorsque l'idée s'épuise par une analyse trop ténue, le conceit devient l'expression d'un désir factice d'originalité, un ornement dont le seul mérite est la bizarrerie. Le conceit métaphysique est un instrument difficile à manier; il exige à la fois la vigueur et l'adresse. Comme Cowley le dit du style pindarique,

Tis an unruly, and a hard-Mouth'd Horse...
... 'Twill no unskilful Touch endure,
But flings Writer and Reader too that Sits not sure 171.

Or l'accident arrive souvent à Cowley. Nous le connaissons, plus frêle et habile que fort, incapable de tension soutenue. A chaque instant ses forces le trahissent. Incapable de mettre toujours en pratique les leçons de Donne, il revient à la formule élisabéthaine du conceit verbal. Il reste à la surface des choses, et s'arrête aux mots. De « métaphysique », il devient « précieux ». Mais sa préciosité est d'espèce très inférieure. Il ne retrouve pas le secret

167. *To Light*, st. 17, p. 446.

168. *The Complaint*, st. 1, v. 7, p. 436. Cf. encore, dans l'ode à Harvey (st. 2, p. 417) :

« The Heart of Man, what Art can e're reveal ? »

169. *The Puritan and the Papist*, v. 198, II, p. 155.

170. *The Book presenting itself...*, st. 2, p. 410.

171. *The Praise of Pindar*, st. 4, p. 183.

des Elisabéthains; leur sens de la Beauté formelle lui manque, et, toujours encombré d'intentions érudites ou philosophiques, il ne peut s'élever jusqu'à leur grâce légère 172. Il n'a plus la vigueur intellectuelle nécessaire pour atteindre à la poésie métaphysique, mais ses préoccupations et ses ambitions, survivant à son échec, continuent d'alourdir ses images de leur pesant fatras.

L'erreur capitale de Cowley est de n'avoir pas su observer une juste mesure. Il avait dit du « wit » :

Yet tis not to adorn and gild each part;
That shows more *Cost* then *Art*.
Jewels at Nose and Lips but ill appear;
Rather then *all things Wit*, let *none* be there 173.

Mais il n'a pas su mettre en pratique ce sage précepte. Il se laisse entraîner par son ingéniosité naturelle, et, pour reprendre son image, il surcharge sa muse de verroteries barbares, sous lesquelles disparaissent les vrais joyaux. Non content de donner à chaque idée la riche parure du conceit, il s'acharne à la recherche des analogies les plus ténues, et ne s'arrête qu'à bout de souffle. Au lieu de choisir, il entasse. La critique cruelle de Dryden n'est que trop vraie :

He could never forgive any conceit which came in his way; but swept, like a drag-net, both great and small... 174.

Ses descriptions, ses tableaux sont trop minutieux, ses métaphores trop longtemps prolongées. Il semble que, lorsqu'il découvre un procédé qui le satisfait, il ne puisse plus s'en détacher. S'il décrit les pierres sacrées de Samuel se ternissant, il prolonge pendant quatre vers leur personnification :

The *Rubies Cheek* grew pale, the *Em'eraud* by
Faded, a *Cloud* o'recast the *Saphirs Skie*.
The *Di'amonds Eye* lookt *Sleepy*, and swift night
Of all those little *Suns* eclypst the *Light* 175.

172. Selon l'image de K. M. Lea, le conceit de Marini et des Elisabéthains était un papillon. Donne et ses disciples le font rétrograder à l'état de lourde chenille (K. M. LEA. *Conceits*. *Modern Language Review*, vol. XX, p. 389).

173. *Ode. Of Wit*, st. 5, p. 17.

174. DRYDEN. *Preface to the Fables*, 1700, éd. Ker, II, p. 258.

175. *Dav.*, IV, v. 310..., p. 373.

Écoutons le analyser la pitié Divine :

I'll sing the Searchless depths of the Compassion Divine,
The depths unfathomed yet
By reasons Plummet, and the line of Wit;
Too light the Plummet, and too short the line... 176.

Beaucoup de ses développements de ce genre sont absolument superflus et forment des excroissances grotesques. Les sauterelles sont noyées, grâce à l'intervention de Moïse, dans la mer Rouge :

... And there bestow
On the luxurious *Fish* a Feast they ne're did know.

Pharaon parle :

A bidden *wind* bore his vain *words* away,
And drown'd them in the neighb'ring Sea 177.

Nous le voyons donc, une fois de plus, pécher par excès ; il veut trop constamment nous éblouir, et nous ne pouvons que déplorer la facilité qui, jointe à son manque de mesure, transforme en défaut la plus marquante de ses qualités : la vivacité de son esprit.

Il se laisse entraîner à de fâcheuses fautes de goût. Son désir d'illustration à tout prix, le fait tomber dans le ridicule.

Entendez le parler du Temple en construction :

Some carve the Truncks, and *breathing shapes* bestow,
Giving the *Trees* more *life* than when they *grow* 178.

Ou Scarborough opérant avec succès de la pierre :

... Like *Moses*, *Thou*
Striks't but the *Rock*, and straight the *Waters* freely flow 179.

Ou encore, la vierge Marie :

176. *Christ's Passion*, st. 2, p. 402.

177. *The Plagues of Egypt*, st. 12, p. 226 et st. 18, p. 229. Cf. sur le passage de la mer Rouge ce détail bien inutile :

« In his gilt chariots amazed *fishes* sat,
And grew with corps of wretched *Princes* fat. »

(*Dav.*, I, v. 843, p. 263), image qui nous rappelle étrangement la critique de Boileau :

« N'imitiez pas ce fou, qui décrivant les mers,
Et peignant, au milieu de leurs flots entr'ouverts,
L'Hébreux sauvé du joug de ses injustes maîtres,
Met, pour le voir passer, les poissons aux fenêtres. »

(*Art Poétique*, chant III).

178. *Dav.*, II, v. 529, p. 297.

179. *To Dr. Scarborough*, st. 2, p. 198.

*Heav'n contain'd Virgins oft, and will do more;
Never did Virgin contain Heav'en before* 180.

Souvent ses fautes de goût ont pour origine un désir de précision, louable en soi, mais désastreux quand il s'appuie non sur l'imagination, mais sur un labeur consciencieux d'analyse, et ne peut s'élever au-dessus des détails concrets. Nous avons noté les plus frappantes en étudiant les symboles et les allégories de la *Davidéide*, mais elles sont éparses dans toute son œuvre 181. Elles occasionnent ces chutes brusques, ces « anti-climaxes » qui gâtent ses meilleurs passages. Pourquoi, lorsqu'il décrit le char du prophète Elie passant sur la neige, ajoute-t-il :

The Wheels and Horses Hoofs hizz'd as they past them ore ? 182.

Ou, lorsqu'il pleure la mort de William Hervey, pourquoi se rappelle-t-il que les lauriers « *rage and crackle* » dans la flamme 183 ? Amoureux, il se lamente d'avoir perdu son cœur, et il nous dit :

I cry'd and hollow'd after it in vain 184.

Ainsi, de notre point de vue, son œuvre poétique trahit une inégalité de tous les instants : les trouvailles les plus heureuses voisinent avec les pires extravagances. Il n'y a pas de poème où nous ne trouvions rien à admirer ; il n'y en a pas non plus qui ne prête, par quelque point, à la critique. Il n'existe entre ses bons et ses mauvais poèmes qu'une différence de degré. Cowley n'a pas créé de pur chef-d'œuvre comme Ben Jonson, Herrick, Marvell, et tant d'autres poètes de son temps. La faute en revient, pour une large part, à la recherche du conceit. L'auteur de conceits court les mêmes dangers que l'équilibriste qui danse sur la corde raide. La chute désastreuse le guette à chaque pas. Il est difficile de trouver à l'idée un équivalent concret qui la moule exactement, et qui s'écarte assez de l'expression ordinaire pour surprendre le lecteur

180. *Dav.*, II, v. 780..., p. 303.

181. Cf. par exemple dans *The Plagues of Egypt*, le fléau de l'empoisonnement du Nil (st. 5, v. 221), ou celui de la mer Rouge se refermant sur les Egyptiens (st. 9..., p. 230).

182. *The Extasie*, st. 19, p. 206.

183. *On the Death of Mr. William Hervey*, st. 9, p. 34.

184. *The Heart fled again*, st. 1, p. 105 ; cf. aussi *Weeping*, st. 4, p. 137.

par sa nouveauté, sans toutefois en être éloigné au point de le rebuter par sa bizarrerie. Pris entre la banalité et l'excentricité, le poète ne peut garder l'équilibre qu'au prix d'une adresse exceptionnelle. Donne, lui-même, n'en est pas toujours capable. Quant à Cowley, la peur de ne pas paraître assez original l'entraîne à l'excentricité, et ses conceits sont souvent détestables en eux-mêmes.

Ils présentent encore un autre danger, que Johnson a bien aperçu : l'éparpillement¹⁸⁵. Hypnotisé par la recherche des analogies secrètes d'où jaillira l'éclair du conceit, le poète en arrive à ne plus dominer son œuvre. Il disperse ses efforts sur la multitude des détails. Ses analyses constantes l'empêchent de s'élever jusqu'à la synthèse, et se juxtaposent comme dans une mosaïque dont le dessin, à l'excès compliqué, nous échapperait. La poésie de Cowley n'est trop souvent qu'une poussière de conceits. On l'a comparée à un feu d'artifice : chaque fusée nous éblouit, mais il manque le « bouquet ». Cowley ne réussit pas à mener à bien ce que lui-même considère comme la tâche suprême du poète¹⁸⁶.

Son « wit » se révèle impuissant à faire régner l'unité et l'harmonie sur la diversité de ses images. Il présente les éléments d'une grande œuvre, mais d'une œuvre à laquelle le centre fait défaut.

V

Le style poétique de Cowley nous paraît donc, avant tout, divers et inégal. Il veut atteindre la variété et l'originalité, et cette double ambition est la cause de ses échecs comme de ses réussites.

Cowley atteint la variété, en puisant à toutes les sources qui lui étaient accessibles : son vocabulaire et ses images sont d'une étonnante richesse. Mais il paie la rançon de cette richesse ; son style est disparate, parfois même chaotique. Il accueille pêle-mêle ce que la tradition lui lègue et ce que le présent lui apporte,

185. JOHNSON. *Life of Cowley*, p. 15. « Those writers who lay on the watch for novelty could have little hope of greatness... Their attempts were always analytick... »

186. *Ode. Of Wit*, st. 8, p. 18 :

In a true piece of *Wit* all things must be,
Yet all things there *Agree*...

ce qu'il trouve dans les livres et ce qu'il observe autour de lui, la science à laquelle il croit et les superstitions qu'il nie tout bas, les images de la Bible et celles de la mythologie païenne. Il adopte la formule d'art que Donne a découverte, mais il ne renonce pas pour cela à prendre aux Elisabéthains ce que bon lui semble.

Il atteint l'originalité grâce à son intelligence déliée, et il triomphe dans la subtilité de l'analyse. Il possède « l'esprit », qui fait au XVII^e siècle les poètes, et sa poésie s'orne de pensées neuves et d'images frappantes. Il paraît manier le conceit en virtuose, au point de s'approcher parfois de Donne, son maître, sans jamais d'ailleurs l'égaler : il mérite souvent le titre de poète « métaphysique ».

Mais, dans ses efforts consciencieux, il dépasse souvent le but. Il ne sait pas se contenter de l'originalité qui lui est propre, ni faire goûter au lecteur le charme reposant de la simplicité. Sa virtuosité l'entraîne dans une course folle à l'esprit, où ses forces le trahissent et le font tomber dans tous les excès du mauvais goût et de l'artifice.

Dans l'un comme dans l'autre cas, il a souvent gaspillé ses forces et son talent. Pour n'avoir pas su s'arrêter à temps ni choisir, il n'a jamais atteint le succès total. Son style, s'il avait connu la vertu de la mesure, aurait été proche de la perfection. Tel quel, malgré ses défauts, il commande l'admiration ; mais une admiration qui ne se donne jamais sans arrière-pensées, ni restrictions.

N'accusons pas entièrement Cowley de cette réussite incomplète. L'époque où il a vécu en est, à bien des égards, responsable, et son style reflète le conflit dont lui-même est victime. Ce n'est plus le style des Elisabéthains, et ce n'est pas encore celui des néo-classiques. Il garde, par son manque de mesure, quelque chose de l'enthousiasme indiscret de la Renaissance, mais la flamme sacrée de l'inspiration ne l'éclaire plus, et, par son allure rationnelle, savante, positive, il se rattache au siècle suivant.

Le style de Cowley est, en quelque sorte, désaxé. L'intelligence qui le domine aspire à une règle qu'elle ne distingue pas nettement ; dans l'incertitude, il accueille tout ce qui s'offre à lui. Il faut attendre la fin du siècle pour que soit découverte la vertu de la modération, et que le « jugement » vienne tempérer les excès de « l'esprit ».

CHAPITRE II

LA VERSIFICATION

Le travail du style qui s'affirme tout au long de l'œuvre poétique de Cowley trouve son prolongement naturel dans sa versification. Jonhson a beau voir dans cette versification même une nouvelle preuve de sa négligence accoutumée, nous nous voyons forcés, une fois de plus, de constater l'inlassable application du poète. Qu'il s'agisse de la structure interne du vers ou de ses formes extérieures, Cowley se livre à de continuelles expériences, prosodiques et métriques.

I

Comme tous ses contemporains, il compte par pieds et par syllabes, et le seul pied qu'il admette est le pied de deux syllabes¹. Un double souci, de disyllabisme dans le pied, et d'isosyllabisme dans chaque type de vers, domine sa métrique. Il a pour premier effet l'abondance des élisions et des contractions. Des apostrophes les indiquent. Sans doute, tous les poètes du XVII^e siècle ont-ils usé de cette liberté. D'autre part, nous ne savons plus aujourd'hui jusqu'à quel point les apostrophes qui émaillent leurs œuvres représentaient pour eux de véritables élisions. Ils devaient à la lecture, sinon rétablir les syllabes élidées, du moins en atténuer parfois l'élision en les prononçant à-demi. Et ces élisions, ces contractions, nous paraissent être un tribut, souvent fictif, et dont il ne

1. Comme l'a fait remarquer P. Legouis, à propos de la versification de Marvell (*André Marvell*, n. 265, p. 152), « les *Principes de la Métrique Anglaise* de Paul Verrier offrent une théorie séduisante et probablement plus adéquate que les théories antérieures, mais en raison même de sa généralité peu applicable à l'étude historique de tel ou tel poème ». Nous nous servirons donc, normalement, de la terminologie traditionnelle, la seule du reste que connût Cowley. Ne serons-nous pas plus près de le comprendre si nous parlons la même langue que lui ?

faut pas exagérer la portée, à la règle souveraine de l'isosyllabisme 2.

Mais Cowley se distingue, même parmi ses contemporains, par son abus de l'apostrophe. Il parcourt toute la gamme des contractions possibles, et en ajoute bien d'autres qui nous paraissent impossibles. Très fréquente, et en somme normale, est l'élision d'une syllabe non accentuée dans un polysyllabe 3; plus difficile déjà à admettre semble l'élision de l'article défini devant un nom commençant par une voyelle ou par une consonne, du pronom « it », sujet ou complément, de la préposition « to », du sujet devant le verbe 4; inadmissible nous paraît la fusion de deux mots indépendants, l'un se terminant, l'autre commençant par une voyelle, où l'élision, si elle est réelle, fait du texte une énigme 5.

Qu'il ne s'agit pas là uniquement d'un usage courant de la prononciation du temps (excuse que l'on pourrait invoquer pour Cowley), mais bien d'une liberté que s'accorde le poète pour ramener ses vers à la longueur réglementaire, nous en avons une preuve dans le fait que le nombre de syllabes, dans certains mots, change selon les nécessités du moment : tel mot qui a normalement deux syllabes n'en aura plus qu'une, tel autre qui en a trois se voit réduit à deux 6. Il arrive beaucoup plus rarement que les

2. Il est d'autant plus difficile de juger de la réalité de cette « apostrophation », comme l'appelle le professeur Saintsbury, que les auteurs, ou les éditeurs, ne se piquent pas de logique. Le même mot, comptant le même nombre de syllabes, se trouve écrit, tantôt avec, tantôt sans l'apostrophe. Il arrive même qu'il y ait « apostrophation » sans élision. Le hasard joue évidemment un rôle appréciable dans ces apostrophes.

3. Des mots comme « prison », « spirit » comptant pour une syllabe; « titular », « barbarous », « amorous », « prisoner », pour deux; « original », « ignorance », « providence », « privilege », pour trois...

4. 1° Th'excess (venant d'ailleurs après : The extremities (*The Request*, v. 30, 31, p. 66), Th'eyes, th'ordinary, th'grave, th'voyce, th'noise...

2° If't can, for't, by't, in't, I see't, answer't...

3° To'thee, t'another, t'you, t'Eternity, t'avoid...

4° H'had, sh'assign'd, we'engendered, they'awake...

5. Busy'imagination, strangely'inconstant, thou'unwholesome, beauty'or face, mighty'Elijah...

6. Flower : une syllabe (*The Gazers*, v. 27, p. 243), deux syllabes (*Ibid.*, v. 30); Spirit : une syll. (*Dav.*, II, v. 37, p. 285), deux syll. (*On the Death of Mrs. K. Philips*, st. 4, v. 12, p. 443)... nation, luxury, Jonathan, ont de même soit deux syllabes, soit trois.

mots en gagnent, et, de trois par exemple, passent à quatre syllabes 7.

Même avec ces variations, ils ne se plient pas toujours, tels quels, aux besoins du poète, et alors celui-ci les torture en déplaçant leur accent tonique 8; mais le cas n'est pas très fréquent chez Cowley. Les pieds, de même, lui résistent parfois, et il semble qu'on ne puisse scander certains vers sans faire appel à l'élément trisyllabique (Cowley ne faisait d'ailleurs que suivre en cela l'exemple de Donne) 9. D'autres ne se soumettent à une division à peu près régulière que bien péniblement et n'ont du vers, comme Pope, si nous en croyons Warburton, le disait des Satires de Donne, que le nombre fixe des syllabes 10.

Ces irrégularités nous paraissent souvent indépendantes de la volonté de Cowley. Les rythmes incertains reflètent la complexité d'une pensée qui se cherche, et qui lutte pour s'exprimer. Ils sont la rançon de son originalité. Par le fait même qu'il se refuse au banal, au facile, Cowley s'interdit l'aisance régulière du vers, et perd en harmonie ce qu'il gagne en richesse de suggestion. Les élisions multiples indiquent, en outre, qu'il se trouve à l'étroit dans le cadre du vers : pressé par le désir de réaliser ses intentions complexes, il a perpétuellement tendance à outrepasser les bornes que lui-même se fixe en choisissant son mètre. Ses vers ont l'air trop étroits pour la matière dont il les charge. Remarquons d'ailleurs que les contractions les plus hardies correspon-

7. Convenient (*A Paraphrase upon the 10th Epistle of the 1st Book of Horace*, v. 15, II, p. 417), materials (*The Garden*, st. 3, v. 8, II, p. 423), Pygmalion (*The Gazers*, v. 13, p. 142)...

8. Déformé et déformé, sympathy et sympathy, successeurs et succèsors...

9. « Both, as men thought, rose fresh from sweet repose » (*Dav.*, II, v. 3, p. 284).

« They must fight for it and dispute it hard » (*The Garden*, st. 8, II, p. 426).

« But to torment Men, not to give them bliss » (*The Thief*, st. 4, p. 90).

Sur ces groupes trisyllabiques et leur emploi par Donne, cf. P. LEGOUIS. *A. Marvell*, p. 155.

10. « In a short time (believe't) will be one too » (*Answer to the Platonicks*, v. 4, p. 80).

« And like a Basilisk almost lookt the Assembly dead » (*The Plagues of Egypt*, st. 3, p. 220).

Les vers de Donne, « have nothing more of numbers than their being composed of a certain quantity of syllables » (Warburton, édition des *Œuvres* de Pope, 1757, vol. IV, p. 241).

dent à la formation de son style métaphysique : celles de ses premiers poèmes, sans être toutes excusables, sont normales 11.

*
**

Mais beaucoup de ces infidélités au rythme fondamental du vers semblent intentionnelles. Cowley connaît trop bien son métier pour ne pas tirer parti de toutes les ressources que lui offrent les arrêts momentanés du rythme.

Toujours désireux d'éveiller l'attention du lecteur par le choc de la surprise, il attaque volontiers le vers par un temps fort. L'anacrusse disparaît, et le vers peut se réduire à un nombre impair de syllabes, sept au lieu de huit presque toujours, créant une impression de grâce légère ou d'instabilité. Cowley en fait un emploi fréquent dans ses pièces anacréontiques et dans *The Mistress*, en les mêlant aux octosyllabes normaux :

Happy *Insect*, what can be
In happiness compar'd to Thee ?
Fed with nourishment Divine,
The dewy *Mornings* gentle *Wine* !... 12.

Le plus souvent, il conserve le nombre régulier de syllabes, et la suppression de l'anacrusse est alors compensée, soit par le pied suivant, dont les trois syllabes rétablissent l'équilibre syllabique le premier mot étant alors un monosyllabe éclatant, soit, dès le premier pied, qui, par l'adjonction d'une syllabe faible, acquiert un rythme trochaïque, ou, si l'on veut, descendant, soit :

Now, *by my Love*, the greatest *Oath* that is...
Hence, and make room for me...
Hope, of all Ills that Men endure... 13,

soit :

Keep me, or *let me go*, one of the two...
Beauty, thou wild fantastick Ape...
Darkness and *Death* lies in my weeping eyes... 14.

11. C'est la suppression de l'article devant une voyelle (*Constantia*, v. 15, 61, 172, 190...), ou devant une consonne (*Const.*, v. 99, 358, 386...), de « his » (*Const.*, v. 146, 506, 531, 592, 602...), de « to » devant un infinitif commençant par une voyelle (*Const.*, v. 629; *Pyramus*, v. 82, 99, 153...), de la syllabe non accentuée d'un mot (*Const.*, v. 157, 44, 333...).

12. *The Grasshopper*, p. 57. Cf. aussi *Gold*, p. 55; *The Chronicle*, p. 39...

13. *My Dyet*, p. 89; *On the Death of Mr. Jordan*, p. 21; *For Hope*, v. 1, p. 109. Cf. aussi *The Despair*, st. 4, p. 87; *The Vain Love*, v. 7, p. 81...

14. *Resolved to be beloved* (2), p. 97; *Beauty*, p. 116; *The Change*, st. 3,

L'une et l'autre construction jouissent de la faveur de Cowley, en raison de leur valeur dramatique ou oratoire. Il lui arrive de répéter ces brusques débuts pendant plusieurs vers, pour mettre en relief le mot essentiel :

Love in her Sunny Eyes does basking play;
Love walks the pleasant Mazes of her Hair;
Love does on both her Lips for ever stray... 15

ou de prolonger ce rythme inversé dans l'intérieur du vers :

Fear, Anger, Hope, all passions else that be...
 Look on his Hands, look on his Feet, look on his Side...
Noisy Nothing, stalking Shade !
Empty cause of *Solid* harms... 16.

Souvent aussi, il en arrête le cours normal en marquant d'un temps fort deux syllabes successives, soit qu'il veuille insister sur un mot important, une épithète, par exemple, ou un pronom, soit que, dans une énumération, il donne à chaque terme sa valeur : tantôt :

Then down I laid my head;
 Down on cold earth...
 Me still the *cruel Boy* does spare...
 Some good kind *Lover* tell me how... 17.

tantôt :

From Hate, Fear, Hope, Anger and Envy free...
 Cut, burn, and torture every part...
Blood, Brain, and Soul crowd mingled through the *Wound*... 18.

Il sait utiliser l'accumulation massive des pesants monosyllabes :

The loud, long shout when *Gods* fair choice appear'd...
 About the whole vast throng he appear'd as tall...
 In thick dull rolls mount slow and heavily... 19.

p. 77. Cf. aussi *On the Death of W. Hervey*, st. 4, v. 5, p. 33...

15. *The Change*, st. 1, p. 76. Cf. aussi le « Never » de *The Despair*, st. 2, p. 87.

16. *The Passions*, st. 4, p. 85; *Ode on Christs Passion*, st. 4, v. 19, p. 403; *Honour*, st. 3, v. 1 et 3, p. 145.

17. *The Despair*, st. 3, p. 87; *The Request*, v. 2, p. 65; *The Given Heart*, st. 3, p. 100.

18. *The Passions*, p. 85; *The Cure*, v. 3, p. 139; *Dav.*, III, v. 590, p. 339.

19. *Dav.*, IV, v. 407, 408, p. 375; v. 307, p. 372.

Nous le voyons encore mettre en œuvre un procédé familier de Donne (si familier qu'un critique récent a voulu l'ériger en principe central de sa poésie), l'emploi du même mot, dans le même vers ou dans deux vers très proches, au temps marqué puis au temps faible ²⁰. Sans en faire une application systématique, Cowley y a souvent recours. L'instinct de rhétorique qui guidait Donne agit aussi sur lui :

Be still, thou *Sea*, be still thou *Air and Earth*,
Still, as old *Chaos*, before *Motions* birth...

When *Love* that's *Blind* is by *blind Fortune* led...

Brass was his *Helmet* his *Boots brass*, and over
His breast, a thick plate of strong *brass* he wore ²¹.

Un nouvel élément de variété est fourni à Cowley par la pause à l'intérieur du vers. Nous la trouvons à toutes les positions possibles, et n'importe quel fragment un peu long, analysé à ce point de vue, en donnera la liste complète ²². Des préférences se marquent néanmoins : son goût inné de la régularité, joint à son besoin oratoire de balancement antithétique, porte Cowley vers la pause médiane, celle qui, dans l'octosyllabe, tombe après le deuxième temps, et dans le décasyllabe, soit après le deuxième, soit après le troisième. Mais les exceptions abondent. Nous avons déjà vu, à propos des renversements de rythmes, le vers s'arrêter après la première syllabe, et après le premier temps ²³. La pause avant le dernier temps n'est pas moins fréquente, car elle comprend, ainsi que nous aurons l'occasion de le constater, à peu près

20. *The Rhetoric of John Donne's Verse*, By W. F. Melton, 1906. C'est ce qu'il appelle « The arsis-thesis variation ».

21. *The 34 Chapter of Isaiah*, st. 1, p. 211. Cowley affectionne tout particulièrement cette construction. *The Bargain*, v. 6, p. 92; *Dav.*, III, v. 391, p. 2 (Cité par MELTON. *Op. cit.*, p. 152).

22. Prenons le premier livre de *Davideis*. Nous trouvons la coupe après la première syllabe aux vers 13, 29, 140, 197...; après la deuxième aux vers 112, 113, 143, 168, 220, 263, 285, 328, 351...; après la troisième aux vers 35, 40, 50, 94, 308, 391, 420...; après la quatrième aux vers 5, 14, 47, 53, 56, 70, 123, 151, 270, 271...; après la cinquième aux vers 11, 12, 61, 110, 154, 193, 194, 232, 237...; après la sixième aux vers 38, 51, 55, 66, 67, 68, 105, 106...; après la septième aux vers 8, 138, 141, 155, 157, 247...; après la huitième aux vers 83, 125, 128, 137, 257, 389...; après la neuvième au vers 856.

23. Rappelons cette coupe d'un exemple :

« Hence, and make room for me... » (*On the Death of Mr. Jordan*, p. 21).

« Well then, I now do plainly see... » (*The Wish*, p. 87).

tous les cas d'enjambement ²⁴. Même dans le vers héroïque, la césure féminine après la cinquième ou après la septième syllable est loin d'être rare ²⁵. Enfin, le désir de vivacité (dans *The Mistress*, la volonté de dramatiser), et aussi l'allure d'une pensée curieuse, qui procède par retours en arrière, par parenthèses explicatives, l'amène à couper le vers en trois, en quatre tronçons ²⁶. En revanche, les envolées éloquentes s'étalent dans des vers sans pause ²⁷.

Les rythmes de Cowley sont donc très divers. Mais ils n'offrent au fond qu'une demi variété. On y devine un conflit intérieur, entre un désir d'émancipation, de libres expériences (dont l'aboutissement est l'anarchie des *Odes pindariques*), et l'instinct classique de clarté régulière, le besoin d'ordre que révèle surtout le distique héroïque.

*
**

24. Par exemple :

« Forgive me, God, I cry'd; for I
Flattered myself I was to dye » (*The Thraldome*, st. 2, p. 67).

Et :

« I saw a Rose-Bud ope this morn; I'll swear
The Blushing Morning open'd not more fair » (*The Spring*, p. 70).

25. Par exemple :

« Himself a Prophet; but his Lectures shew'd... » (*Dav.*, I, v. 739, p. 260).
« Of Life and Motion; and with equal art... » (*Dav.*, I, v. 744, p. 261).

Et :

« Confessing its new Being, and undrest... » (*Ibid.*, v. 793, p. 262).
« And was quite lost in waters; till God said... » (*Ibid.*, v. 800...).

26. En trois :

« Thrust out, ill us'd by all, but by none slain ! » (*The Heart fled Again*,
v. 24, p. 105).
« Things which offend, when present, and affright,
In Memory, well painted, move delight » (*Ode sur la Restauration*, st. 12,
v. 8, 9, p. 428).
« But down like Lightning, which him struck, he came » (*Dav.*, I, v. 95,
p. 244).

Et en quatre :

« They pant, and groan, and sigh, but find
Their sighs encrease the angry wind » (*The Thraldome*, v. 23, 24, p. 68).
« No; thour't a fool, I'll swear, if e're thou grant : » (*Against Fruition*,
p. 98).

« Darts, and Wounds, and Flame, and Heat » (*The Dissembler*, v. 13, p. 132).

27. Cf. la description majestueuse de l'Enfer : dix vers sans pause interne :
« Beneath the silent chambers of the earth,
Were the Suns fruitful beams give metals birth... » (*Dav.*, I, v. 70-80,
p. 244).

Cf. encore des vers isolés :

« Then like some wealthy Island thou shalt ly » (*The Injoyment*, p. 114).
« The fast-linked Chain of everlasting Fate » (*My Fate*, v. 7, p. 126).

Le vers n'est pas un agencement mécanique de syllabes et de pieds. Les variations dont le poète le diversifie ont pour but, non de montrer son habileté technique, mais de plaire au lecteur. Cowley, voulant donner à son œuvre toute sa séduction, les utilise surtout pour rehausser sa valeur musicale. Cette union de la musique à la poésie, tout poète la réalise d'instinct, avec plus ou moins de bonheur. Mais lui, d'une manière bien caractéristique, ne se fie pas à son instinct, et médite un système qu'il applique rationnellement. L'idéal qu'il se propose, c'est d'exprimer sa pensée, non seulement par les mots, mais aussi par leur musique. Il voudrait évoquer l'objet ou le sens par le rythme et les sonorités du vers :

La disposition des mots et des nombres devrait être telle que leur ordre et leur sonorité puissent représenter les choses elles-mêmes 28.

La poésie s'efforcera d'être une transcription musicale de l'idée.

Par exemple, le poète évoque une scène confuse de carnage et de déroute dans ce vers qu'il qualifie lui-même de « *stumbling* » :

Shall some fly routed, and some fall slaine 29,

ou, par la brusquerie de l'élan, la chute des captifs dans le vide :

Down a prec'ipice deep, *down* he casts them all 30.

Tel vers, par son allure impétueuse, reflète la course du soleil s'abîmant dans les flots :

But truly then headlong into the *Sea* descend 31;

Cet autre, par sa lenteur et sa longueur, veut peindre la splendeur du séjour céleste :

Nor can the Glory contain itself in th'endless space 32.

Tous les alexandrins dont il parsème son œuvre correspondent à une intention de ce genre 33.

28. *Dav.*, I, n. 25, p. 273.

29. *The 34 Chapter of Isaiah*, st. 3, p. 213 et n. 5, p. 217.

30. *Dav.*, II, v. 611, p. 299.

31. *The 34 Chapter of Isaiah*, st. 3, p. 212.

32. *Dav.*, I, v. 354, p. 251.

33. La note de la *Davidéide* où nous trouvons la brève exposition de sa théorie a pour but d'expliquer la présence d'alexandrins dans son épopée.

C'est aux Latins, à Virgile en particulier, qu'il reconnaît devoir sa théorie ³⁴. Peut-être n'indique-t-il pas sa vraie source. Car Vida, dans son *Art poétique*, en énonce clairement le principe : *

On ne décrit point en vers doux les pointes hérissées d'un rocher... Si les idées sont gaies, le vers sera léger... Au contraire, les idées tristes se revêtent de couleurs tristes... Les petits objets veulent des sons maigres et petits; les grands demandent des mots sonores et majestueux... ³⁵.

Parmi les poètes anglais, en tous cas, il n'en trouve pas trace, et nous pouvons certainement voir là une tentative pour faire revivre un des secrets perdus de l'art antique, analogue à sa résurrection de l'*Ode pindarique*.

Il tire parti des sons aussi bien que des rythmes, et il demande à l'allitération et à l'assonance des effets pittoresques. Des consonnes rauques et rudes rendent la rage de Satan :

Thrice did he Knock his Iron Teeth, thrice howl,
And into frowns his wrathful forehead rowl ³⁶.

Voici le cheval piaffant :

And with proud prancings beat the putrid ground,

Voici d'ailleurs ce qu'il dit, à propos du dernier vers que nous venons de citer : « I am sorry that it is necessary to admonish the most part of Readers, that it is not by *negligence* that this verse is so loose, long, and as it were, *Vast*; it is to paint in the number the nature of the thing which it describes, which I would have observed in divers other places of this Poem, that else will pass for very careless verses : as before, *And over-runs the neighb'ring fields with violent course*. In the second Book, *Down a precipice deep, down he casts them all*, and *And fell adown his shoulders with loose care*. In the third, *Brass was his Helmet, his Boots Brass, and over his breast a thick Plate of strong Brass the wore*. In the fourth, *Like some fair Pine o'erlooking all th'ignobler Wood*; and *Some from the Rocks cast themselves down headlong*; and many more : but it is enough to instance in a few... » (Dav., I, n. 25, p. 273).

³⁴. La note continue : « The thing is, that the disposition of words and numbers should be such, as that out of the order and sound of them, the things themselves may be represented. This the *Greeks* were not so accurate as to bind themselves to; neither have our *English Poets* observed it, for ought I can find. The *Latins* (*qui Musas colunt severiores*) sometimes did it, and their *Prince Virgil*, always. In whom the examples are innumerable, and taken notice of by all judicious men, so that it is superfluous to collect them. »

³⁵. VIDA. *Ars Poetica*, III (*Les quatre Poétiques* : d'Aristote, d'Horace, de Vida, de Despreaux, avec les traductions et des remarques, par M. l'abbé Batteaux, Paris, 1771, 2 vols., vol. I, p. 400).

³⁶. Dav., I, v. 129, p. 245.

où nous retrouvons le disciple de Virgile ³⁷. Sa *Complaint* s'annonce par des sonorités assourdies, des rimes étouffées, qui culminent dans l'allitération feutrée des « l », et l'assonance gémissante du dernier vers :

In a deep Vision's intellectual Scene,
Beneath a Bow'r for Sorrow made,
Th'uncomfortable shade
Of the black yew's unlucky green,
Mixt with the mourning Willow's careful gray,
Where Reverend *Cham* cuts out his Famous way,
The Melancholy *Cowley* lay ³⁸.

La fierté joyeuse de la possession retentit, au contraire, dans les rimes claires et les voyelles éclatantes de *The Injoyment* :

Then like some wealthy *Island* thou shalt ly;
And like the *Sea* about it, I;
Thou like fair *Albion*, to the Sailors Sight,
Spreading her beauteous Bosom all in *White* :
Like the kind *Ocean* I will be,
With loveing *Arms* for ever clasping Thee ³⁹.

Nous ne pouvons qu'approuver ces efforts louables pour créer un symbolisme des sons et des rythmes, et admirer avec Johnson, comme une des plus parfaites réussites de vers plastiques que renferme la poésie anglaise, ce vers fuyant comme le torrent qu'il décrit :

That runs, and as it runs, for ever will run on ⁴⁰.

Mais il ne se contente pas, les exemples cités nous l'ont déjà

³⁷. *Dav.*, IV, v. 708, p. 383, et n. 38, p. 400 : « In emulation of the *Virgilian* verse : *Quadrupetante putrem sonitu quatit ungula campum.* » Nous avons déjà noté l'usage des monosyllabes lourds et lents. Cf. dans le portrait de l'Envie : « ... Her black locks hung long... » (*Dav.*, I, v. 154, p. 246).

³⁸. *The Complaint*, st. 1, p. 435. Cf. aussi la dernière strophe du chant d'amour de David à Michol (*Dav.*, III, v. 860, p. 344).

³⁹. *The Injoyment*, st. 1, p. 114. Tout semblable est le début de *The Change*. Les allitérations de Cowley sont en général assez primitives : Cf.

« Three thousand *Guards* of big, bold men he took

Tall, Terrible, and *Guards* ev'n with their *Look* » (*Dav.*, IV, v. 675, p. 382).

⁴⁰. JOHNSON. *Life of Cowley*, p. 53. Le vers de Cowley est d'ailleurs calqué sur celui d'Horace : « Labitur, et labetur in omne volubilis aevum », ce dont Cowley ne se cache pas (Cf. l'essai : *The Danger of Procrastination*, II, p. 454).

montré, de chercher des transcriptions imitatives de sons et de mouvements; il étend le procédé au monde de l'esprit, et la critique que Johnson en fait, bien qu'elle puisse paraître étroite et terre à terre, contient une part de vérité ⁴¹. Beaucoup des allitérations de Cowley n'ont aucune valeur pittoresque. Elles n'ont pas d'autre rôle que de fixer l'attention, de souligner l'idée, et certaines représentent une forme toute extérieure (mais à laquelle Cowley ne répugne pas), du conceit ⁴². Ses rythmes révèlent des intentions analogues. L'union de « sound and sense » dont il fait, grâce au vers libre, une application sans limites dans les *Odes pindariques*, l'amène souvent, nous le verrons bientôt, à des chaos de sons et des ruptures de rythmes où le lecteur le plus indulgent ne peut trouver l'équivalent plastique de la pensée, et encore moins une satisfaction d'ordre poétique ⁴³.

C'est ici avant tout affaire d'oreille et de goût. Or, nous savons que le goût de Cowley n'est nullement infaillible, et son sens musical paraît avoir été assez limité. Dans le monde physique, il semble plus sensible aux mouvements et aux formes qu'à l'har-

41. Voici la critique de Johnson : « Verse can imitate only sound and motion. A boundless verse, a headlong verse, and a verse of brass or of strong brass, seem to comprise very incongruous and unsociable ideas. What there is peculiar in the sound of the line expressing loose care, I cannot discover; nor why the pine is taller in an Alexandrine than in ten syllables. » Les exemples nous paraissent assez mal choisis, car dans le vers qui contient « Headlong », Cowley a voulu donner l'idée du mouvement; dans celui qui contient « brass », le fracas de l'airain : un son; et pourquoi interdire au vers de peindre la dimension ? la majesté du vers dépend souvent de sa longueur. C'est pour la transcription des idées et des sentiments que l'utilisation du procédé devient plus contestable.

42. Cf. par exemple :

« *Noisy Nothing ! stalking Shade !* » (*Honour*, st. 3, p. 145).

« *The powerful Princely Purple of the Vine* » (*A translation out of Virgil : Fortunatus...*, v. 81, II, p. 411).

« *And wretch, I'll strike thee dumb and dead* » (*The Rich Rival*, st. 2, p. 108).

43. N'importe quel passage, pris au hasard, nous force à nous demander pourquoi Cowley a choisi tel rythme plutôt que tel autre. Ainsi, pourquoi, au début de l'Ode sur la Restauration (p. 421), voulant décrire la paix, vaste et noble thème, emploie-t-il ces vers courts et sautillants, ces rimes ternes :

« Nor whilst around the Continent,
Plenipotentiary Beams ye sent,
 Did your *Pacific Lights* disdain,
 In their large *Treaty* to contain
 The world apart, o're which do reign
 Your seven fair *Brethren* of Great *Charls his Wane*. »

monie. Mais surtout, il s'absorbe dans la contemplation abstraite où les sens ne comptent guère. Il est trop uniquement cérébral pour faire œuvre plastique. La forme ne l'intéresse que dans la mesure où elle permet l'expression de l'idée. Il supplée à cette lacune de son tempérament avec habileté, par des théories et des formules, mais jamais l'application d'une théorie n'a pu suppléer à l'instinct poétique. Les vers de Cowley sont généralement corrects et nets, mais ils ne chantent pas. On les sent créés par le labeur d'un artiste pour lequel la conscience remplace trop souvent le génie.

Va-t-il du moins accroître l'harmonie de ses vers par la musique régulière de la rime? Nous savons qu'il n'a écrit que fort peu de vers blancs. A quels résultats aboutit cette prédilection?

Soyons sûrs, d'abord, qu'il ne rime pas à la légère. Une de ces notes, dont il eut l'heureuse idée de faire suivre ses *Odes pindariques*, nous apprend qu'ici encore une théorie guide ses pas. Ayant fait rimer ensemble « find », « refined » et « behind », il se justifie en ces termes des deux premières rimes :

Les Français affectionnent cette sorte de rime et l'appellent rime riche; mais je ne l'admets pas en anglais, et je ne voudrais absolument pas l'employer ailleurs que dans ce genre de poésie libre, et même ici très modérément, presque jamais sans qu'il y ait une troisième rime pour répondre aux deux premières... On la trouve très souvent dans Chaucer et dans nos vieux poètes, mais leur exemple ne vaut plus pour nous aujourd'hui. Il ne peut y avoir de musique avec une seule note 44.

Cowley nous apparaît donc comme un puriste, et nous avons, semble-t-il, le droit d'attendre de lui des rimes irréprochables. Mais notre attente est déçue, et, même en tenant compte des différences entre la prononciation du XVII^e siècle et la nôtre, qui nous rendent étranges des rimes alors parfaitement légitimes, même en étendant, autant que le veut le professeur H. C. Wyld, la liste des rimes permises 45, il en subsiste un trop grand nombre

44. *To Dr. Scarborough*, st. 2, v. 6, 7, 8 et n. 2, p. 200.

45. H. C. WYLD. *Studies in English Rhymes from Surrey to Pope* (1923). Le livre paraît légitimer phonétiquement, grâce surtout aux prononciations provinciales, un bien grand nombre de rimes.

qui ne satisfont ni l'œil, ni l'oreille; telles diamond/found, came/lamb, runs/moans, becomes/tombs, Phaeton/come ⁴⁶. Assez nombreuses sont celles dont la consonne finale diffère, et qui, par conséquent, ont difficilement droit au titre de rimes : is/miss, his/bliss, rise/suffice, arise/twice ⁴⁷. L'équilibre entre les rimes est aussi souvent rompu que chez Marvell ⁴⁸, l'une portant un accent fort, l'autre un accent secondaire : pry/misery, meant/monument, stir/ravisher, seas/voyages, please/mistress, palaces/limbuses, bed/finished, they/tarantula, aboutissant à des simulacres de rimes, comme : there/sepulchre, well/principle, invincible/tell, miracle/impossible. Non content de torturer ainsi les accents et les mots pour les rendre semblables, Cowley se laisse aller, et c'est là un des plus graves défauts de sa versification, à prendre comme rimes des mots insignifiants, tels que : « it » ou « be » : beget/of it, sit/of it, admit/of it, sit/to it, sight/by it; dans le livre IV de la *Davidéide*, le mot « be » ne revient pas moins de quinze fois à la rime.

A ces rimes pauvres s'ajoutent les rimes faibles, qui tombent l'une et l'autre sur un accent secondaire : company/effectively, maladie/incivilitie, poverty/fertility, probabilities/fallacies. Les rimes féminines introduisent un nouvel élément de mollesse : bower/tower, discover/lover, pleasure/measure, stories/glories, kisses/blisses, applying/dying, creation/generation, glory/purgatory ⁴⁹, qu'exagèrent encore un certain nombre de syllabes hypermétriques : refine it/coyn it, allow me/owe me, hear him/neare him ⁵⁰.

Nous voyons ainsi les velléités de purisme de Cowley dispa-

46. Cf. encore : Mathusalem/seem, less/Mistresses, visibility/invisibly...

47. Cf. voice/noise, sacrifice/deities, despise/eyes...

48. Cf. P. LEGOUIS. *Marvell*, p. 164.

Cf. lie/poesie, rise/eternities, fly/slavery, sky/harmonie, head/buffedet, deceit/sophisticate, conversation/done, legion/one...

Edward Bysshe cite comme exemple de rimes à éviter, ces deux vers de la *Davidéide* :

« A clear and lively brown was Merab's dye;

Such as the proudest colours might envy... »,

en les accompagnant de ce commentaire : « these two verses of Cowley rhyme not at all » (*The Art of English Poetry*... 7th edition, 1725, p. 21).

49. Cf. wonder/thunder, power/devour, flowing/growing, nation/annihilation, weary/secretary..., sans parler du très fréquent : heaven/given.

50. Cf. doubt it/without it, do it/into it...

raître, étouffées sous les licences et les incorrections. Sans doute, nous ne devons pas oublier qu'en anglais le problème de la rime est particulièrement angoissant pour les poètes, et que les plus grands ne l'ont pas toujours résolu avec bonheur. Mais il nous faut bien constater que les intentions de Cowley ont mieux valu que leur réalisation : ses forces l'ont trahi, et ses rimes sont dans l'ensemble tourmentées et pauvres.

Il essaye bien de les renouveler. N'avons-nous pas trouvé parmi les exemples cités, des mots relativement rares, tels que : *tarentula*, *buffeted*, *sophisticate*, *limbuses*? des termes géographiques : *Arabian*, *African*, *Caspian*, *Mediterranean*? Mais les mêmes associations, presque inévitables, à vrai dire, reviennent avec une fréquence monotone : « *love* » rime avec « *move* » ou « *prove* », « *fall* » avec « *all* », « *heart* » avec « *art* ».

Les rimes sont un des points faibles de sa poésie. Leur chanson, comme la musique du vers, lui échappe trop souvent. On ne saurait excuser Cowley en invoquant la négligence : elles portent la marque du travail et de l'effort; mais d'un effort que récompense trop rarement le succès.

II

Si, des éléments constitutifs du vers, nous passons à l'analyse des cadres où ils prennent place, nous en retirons une impression toute semblable. Les mètres dont il use nous paraissent d'abord caractérisés par la variété, puisque nous n'en trouvons pas moins de neuf sortes : vers de 2, 3, 4, 6, 7, 8, 10, 12, 14 syllabes. Mais cette apparente diversité se réduit dès qu'on la précise. Très rares sont les vers de deux et de trois syllabes (nous n'en avons relevé qu'un exemple de chaque)⁵¹. Les vers de quatre syllabes, bien que plus nombreux, ne se rencontrent guère que dans les *Odes pindariques* (12 dans les odes de 1656). Quant à ceux de quatorze syllabes, ils sont très fréquents dans les *Odes pindariques*, mais là seulement (35 dans les odes de 1656).

51. Le vers de deux syllabes : « *but Fly* », dans *The Muse*, st. 3, p. 185, et celui de trois syllabes : « *When we see* », dans l'ode à *Brutus*, st. 5, p. 197. Ces vers si courts sont d'ailleurs compensés par la longueur des voisins.

Retenons comme mètres normaux, les vers de 6, 7, 8, 10, 12 syllabes. Encore ceux de 6, 7 et 12 syllabes ne sont-ils pas employés séparément. Ils servent, soit à former des strophes anisométriques, soit, et c'est souvent le cas du vers de 12 syllabes, à rompre la monotonie du vers héroïque⁵². Constatons en passant l'absence, dans la poésie de Cowley, même dans ses *Anacréontiques* de toute pièce écrite en heptasyllabes. Le poète commence parfois par plusieurs vers de sept syllabes, mais vite il revient au rythme familier de l'octosyllabe, et retombe dans l'alternance des deux mètres⁵³. C'est une différence de plus à noter entre lui et Herrick, qui trouvait dans l'heptasyllabe son mode d'expression naturel⁵⁴.

En somme, les mètres fondamentaux de la poésie de Cowley, ceux qui en forment la trame, se réduisent à deux : l'octosyllabe et le décasyllabe, c'est-à-dire les mètres les plus courants de la poésie anglaise, et nous trouvons ainsi, limitée à l'extrême, la variété de surface de sa métrique. Encore devons-nous remarquer que l'octosyllabe n'apparaît à l'état pur, sur les quatre-vingt quatre pièces de *The Mistress*, que cinq fois⁵⁵. Cowley se défie-t-il de la « facilité dangereuse » de ce mètre, facilité dont Marvell ne triomphe qu'au prix de nombreux échecs⁵⁶? L'écarte-t-il à cause de sa popularité même, comme trop vulgaire?

Reste, en définitive, le décasyllabe. C'est le premier mètre que Cowley ait manié. Nous le trouvons dans *Pyramus and Thisbe*, dans *Constantia and Philetus*, et dans dix poésies, sur les dix-neuf dont se compose le recueil de 1630. Il lui reste fidèle, non seulement dans ses poèmes d'allure épique, où il s'imposait (dans la *Davidéide*, *A Poem on the civil War*, *the Puritan and the Papist*), mais encore dans la plupart des pièces de circonstance, et même après son adoption de l'ode pindarique. Cette fidélité est

52. Mrs. Meynell (*Pall Mall Gazette* du 28 avril 1897) trouve un intérêt particulier à l'alexandrin de Cowley et à celui de Crashaw, parce que Crashaw évite toujours, et Cowley quelquefois, la césure médiane, qu'elle trouve fatale à l'unité du vers. Elle cite avec éloge le vers :

« Like some fair Pine o'erlooking all the ignoble wood. »

53. Cf. *Acme and Septimius*, p. 419, et *Elegy on Anacreon*, p. 59.

54. Cf. sur ce point, F. DELATTRE. *Robert Herrick*, p. 477.

55. Dans *The Given Love*, p. 68; *Clad all in White*, p. 77; *My heart discovered*, p. 79; *The Vain Love*, p. 81; *Counsel*, p. 94.

56. Cf. P. LEGOUIS. *André Marvell*, pp. 157, 158.

l'exception qui confirme la règle. Elle satisfait le besoin de stabilité et d'ordre qui gouverne en partie Cowley, tandis que son désir, non moins spontané, de variété, lui fait considérer comme dangereusement monotones les rythmes isométriques et le pousse aux combinaisons de mètres différents. C'est ce désir de variété dont nous allons constater à nouveau la présence en étudiant les systèmes strophiques, les moules dans lesquels il a coulé ses mètres.

*
**

Cowley a écrit en distiques, en strophes lyriques, en vers libres. C'est dire qu'il a utilisé tous les modes d'expression poétique. Tous, sauf un : car il n'a employé que fort peu le vers blanc, seulement dans son théâtre, où l'usage le rendait obligatoire 57.

Ce vers blanc de Cowley est d'ailleurs honorable. Il profite avec habileté des variations accoutumées, enjambement, diversité de coupes, syllabe finale hypermétrique. Mais il donne, dans l'ensemble, l'impression d'une fluidité un peu lâche, comme le montre l'exemple suivant, pris au hasard dans *Love's Riddle* :

Unhappy man ! when I begin to cloath
My Love with words, and court her with perswasions,
She stands unmov'd, and doth not cleare her brow
Of the least wrinkle which sate there before;
So when the Waters with an amorous noyse
Leape up and downe, and in a wanton dance
Kisse the dull rocke, that scornes their fond embraces,
And darts them back; till they with terror scattered,
Drop down againe in teares... 58.

Cowley a senti le besoin de la rime : le son final rend le rythme plus sensible et plus clair. Et la soif de régularité, d'ordre extérieur, qui est la note dominante de la période ne trouve-t-elle pas son expression dans ce retour à la rime ? Cowley s'écrierait volontiers, avec J. Beaumont :

57. Dans *Love's Riddle*, d'un bout à l'autre; dans les parties sérieuses de *Guardian*, qui se retrouvent, fort réduites, dans *Cutter of Coleman Street*. Cette dernière réduction est significative : en l'espace de vingt ans, la rime a gagné du terrain sur le vers blanc.

58. *Love's Riddle*, acte IV, II, v. 3, p. 114.

The relish of the Muse consists in Rhyme 59.

A la place du vers blanc, il adopte, pour la poésie sérieuse, son rival le distique héroïque.

*
**

Il ne saurait être question pour nous de refaire, après le professeur Saintsbury, l'histoire de ce qu'il a appelé la bataille des distiques 60. Rappelons seulement que le distique, mixte dès l'origine, chez Chaucer, est plus que jamais tiraillé, au XVII^e siècle, entre deux formes extrêmes. D'une part le distique « arrêté », formant un tout prosodique, et exprimant, sinon une idée entière, du moins une fraction distincte de l'idée; de l'autre, le distique « enjambé », qui n'a pas d'existence indépendante, ni au point de vue du sens, ni au point de vue prosodique, et que la rime seule distingue du vers blanc.

Dans quel camp Cowley va-t-il se ranger? Il apparaît, au début, indécis. Dans *Constantia and Philetus*, la strophe de six vers se termine par un distique. Sur 95, nous en avons compté une vingtaine qui ne font que continuer le quatrième vers, et dans une trentaine, à l'intérieur même du distique, le cinquième vers enjambe sur le sixième. Les courtes poésies qui forment les *Poeticall Blossomes* renferment sensiblement la même proportion d'enjambements : l'épigramme sur Lord Carleton, par exemple, contient 23 % d'enjambements à l'intérieur du distique, et 21 % d'enjambements de distique à distique 61. Dans les pièces que, trois ans plus tard, il publie sous le titre *Sylva*, cette proportion augmente et s'élève aux environs de 30 % 62. Mais il est remarquable que

59. Cité par SAINTSBURY. *History of English Prosody*, vol. II, p. 278.

60. Cf. SAINTSBURY. *Op. cit.*, II, pp. 273-302.

61. Nous adoptons les chiffres cités par Mac Bryde à la suite de son étude sur la *Davideide* (p. 83). Sans doute, comme le fait remarquer P. Legouis (*Marvell*, p. 158), ces statistiques précises reposent-elles sur « la base peu solide de l'appréciation personnelle », mais si cette base reste la même dans l'appréciation de l'œuvre entière, les chiffres, tout en gardant une valeur relative, n'en sont pas moins exacts les uns par rapport aux autres, et permettent la comparaison des diverses périodes.

62. *On His Majesties Returne...*, 42 % et 44 %. L'épigramme sur Mrs. Whitfield, 44 % et 38 %. Celle sur Littleton, 28 % et 28 %. Le poème à la duchesse de Buckingham, 46 % et 30 %, celui qu'il adresse à son parrain, 23 % et 20 %. Nous ne parlons pas de la satire *A Poeticall Revenge*, où l'intention humoristique fait de l'enjambement la règle, avec 66 % et 71 %.

les enjambements ne se répartissent pas également. Au contraire, tantôt ils s'accumulent, tantôt ils disparaissent. Les deux formes du distique coexistent, et semblent s'affronter dans une joute incertaine. A côté de passages où l'enjambement domine, comme celui-ci :

But now at last the pitying God, o'recome
By's constant votes and teares, fixt in her heart
A golden shaft, and she is now become
A suppliant to Love that with like Dart
Hee'd wound *Philetus*, and doth now implore
With teares, ayde from that power she scorned before 63.

nous en trouvons d'autres où les distiques se succèdent, parfaitement isolés, enfermant étroitement le sens :

*He was adorn'd, in yeeres though farre more young,
With learned CICCERO'S, or a sweeter Tongue.
And could dead VIRGIL hear his lofty straine,
He would condemne his owne to fire againe.
His youth a SOLONS wisdom did presage,
Had envious TIME but given him SOLONS age 64.*

Le jeune poète sent d'ailleurs toute la valeur épigrammatique de l'instrument et lui fait porter ses moralisations puériles :

Who leaves to guide the Ship when storms arise,
Is guilty both of sinne and cowardise 65.

Le voici donc à la croisée des chemins : entre la liberté et la règle que va-t-il choisir ? Ses poèmes suivants nous donnent la réponse : il ne choisit pas, il concilie. Une évolution se marque néanmoins vers la régularité. Si les enjambements subsistent, leur nombre diminue, et le distique, gagnant en assurance et en vigueur, devient l'unité réelle. Même lorsqu'il enjambe, il ne se disloque pas. Si l'idée ne peut s'exprimer en deux vers, et elle le fait souvent, elle s'étend sur deux, parfois sur trois distiques qu'elle unit sans les priver de leur individualité. C'est ce que nous montre la pièce dédiée à Lord Falkland, en 1639. La pro-

63. *Constantia*, st. 22, II, p. 12.

64. *Elegie sur R. Clerke*, v. 19..., II, p. 41.

65. *Constantia*, st. 35, II, p. 15.

portion des enjambements retombe à 21 % et 23 %, et les distiques s'organisent en groupes :

So thousand diverse *Species* fill the aire,
 Yet neither crowd nor mix confus'dly there,
 Beasts, Houses, Trees, and Men together lye,
 Yet enter *undisturb'd* into the Eye 66.

Plus nettes encore à ce point de vue sont les pièces sur Sir Henry Wotton (les enjambements y tombent à 21 % et 7 %), sur Van Dyke, de 1641 (14 % et 14 %), sur John Williams, de 1642 (15 % et 10 %). Le distique acquiert sous la plume de Cowley une fermeté et un relief nouveaux, et le rythme devient d'une régularité classique :

He pluckt from youth the follies and the crimes,
 And built up *Men* against the future Times,
 For seeds of *Age* are in their *Causes* then,
 And though he *taught* but *Boys*, he *made* the *Men* 67.

Sa parfaite symétrie anticipe sur le XVIII^e siècle :

Nor was his *Life* less perfect then his *Art*,
 Nor was his *Hand* less *erring* than his *Heart* 68.

La *Davidéide* confirme ces observations, et renferme nombre de distiques bien frappés, où Dryden a pu chercher des modèles 69. Il y a des passages d'une solidité, d'une stabilité, qui ne sont vraiment plus d'une époque de transition. Nous n'en voulons pour exemple que cette description de l'Enfer :

Beneath the silent chambers of the earth,
 Where the *Suns* fruitful beams give *metals* birth,
 Where he the growth of *fatal Gold* does see,
Gold which above more *Influence* has than *He*,
 Beneath the dens where *unfletcht Tempests* lye,
 And infant *Winds* their tender *Voyces* try,
 Beneath the mighty *Oceans* wealthy Caves,

66. *To The Lord Falkland*, v. 15, I, p. 19.

67. *On the Death of Mr. Jordan*, v. 21, I, p. 21.

68. *On the Death of Sir Anthony Vandike*, v. 16, I, p. 25.

69. Voici, toujours d'après Mac Bryde, la proportion des enjambements dans les différents livres : Livre I, 19 % et 13 %. Livre II, 16 % et 10 %. Livre III, 13 % et 11 %. Livre IV, 23 % et 19 %.

Beneath th'eternal *Fountain* of all Waves,
 Where their vast *Court* the *Mother-waters* keep,
 And undisturb'd by *Moons* in silence sleep,
 There is a place deep, wondrous deep below,
 Which genuine *Night* and *Horreur* does o'reflow 70.

Le poète qui peut mettre sur pied de tels vers semble mériter d'être appelé non seulement précurseur des classiques, mais classique lui-même. Mais les traces de romantisme restent vivaces en lui, et l'arrêtent dans sa marche vers la régularité absolue. Les distiques de *The Mistress*, ceux de pièces écrites vers 1650, ceux que renferme le *Discours* sur Cromwell, de 1659, ceux même des paraphrases qui accompagnent les *Essais*, et qui sont postérieurs à 1660, conservent, à peu de chose près, la même proportion d'enjambements 71.

Dans l'ensemble, c'est vers la régularité qu'il tend. L'antithèse, la maxime morale, trouvent dans le distique « arrêté » le moule qui leur convient; et, d'autre part, le développement oratoire ne saurait rêver d'instrument mieux adapté à sa nature : les deux vers de six syllabes lui fournissent un champ assez vaste d'expression, tandis que la pause finale, soulignée par la rime, scande et met en relief la progression de la période.

Pourquoi donc Cowley ne renonce-t-il jamais complètement au distique enjambé ? C'est qu'il lui est utile, d'abord, dans certains cas bien déterminés : dans la satire, dans une épître familière, où l'enjambement introduit un élément de vie alerte 72; dans les discours qu'inspire la passion, et dont les vers heurtés traduisent la véhémence 73; dans tous les cas où le poète veut créer une impression de désordre et de trouble, le rythme aidant les mots, comme dans ce portrait de l'Envie :

70. *Dav.*, I, v. 70..., p. 244.

71. *Inconstancy*, dans *The Mistress* a 17 % et 10 % d'enjambements. L'élégie sur Crashaw (1649), a 24 % et 10 %, le poème à Davenant (1651), 22 % et 10 %. Les vers du *Discours* (1659), 18 % et 7,5 %. *On the Queens repairing Somerset House* (vers 1662), 15 % et 10 %. Dans les *Essais*, l'imitation de Virgile, p. 409, a 13 % et 7,5 %; celle de l'épode d'Horace, 15 % et 8 %; *The Country Life*, 19 % et 13,7 %.

72. Satires : *A Poeticall Revenge*, II, p. 50, et la paraphrase de la première satire d'Horace, II, p. 438. Vers familiers : le poème écrit de Jersey, I, p. 43, et la paraphrase d'Horace : *The Country Mouse* (II, p. 414).

73. Cf. les discours de Satan (*Dav.*, I, v. 135..., p. 245) et de l'Envie (*Ibid.*, v. 269..., p. 248).

... her pale skin
 Was almost dropt from the sharp bones within,
 And at her breast stuck *Vipers* which did prey
 Upon her panting heart, both night and day
 Sucking black *bloud* from thence, which to repair
 Both night and day they left fresh *poysons* there... 74.

Mais il lui est utile aussi, d'une manière générale, en ce qu'il lui permet de satisfaire un besoin profond : ce besoin de variété que nous retrouvons à toutes les pages de son œuvre, minant sans trêve l'édifice ordonné que sa raison construit. Il y a en Cowley un instinct de changement qui le pousse à s'affranchir des formes fixes, en l'occurrence de la rigidité du distique « arrêté ». Ce cadre malgré son ampleur, le gêne, et il s'en évade en profitant des libertés du distique « enjambé ».

Ne cherche-t-il pas à s'évader du distique lui-même ? La variété des coupes, les changements de rythme, dont il use, cependant, sans parcimonie, ne lui suffisent pas. C'est ainsi que, dans la *Davidéide*, nous le voyons introduire des mètres étrangers au vers héroïque : ici des stances lyriques, là des vers inachevés, là enfin des vers de douze syllabes⁷⁵. Cette dernière variation semble avoir pour lui un attrait particulier, et, à partir de la *Davidéide*, il l'adopte même dans les pièces relativement courtes, où la monotonie ne semblait guère à craindre⁷⁶. A partir des *Odes pindariques* apparaît une autre licence, dont Cowley n'use, à vrai dire, qu'avec timidité, mais que Dryden emploiera constamment le « triplet », ou, si l'on veut, le « triolet », assemblage de trois rimes semblables⁷⁷.

Ces manifestations d'indépendance de Cowley à l'égard du distique héroïque, ne doivent pas nous faire illusion. De même que

74. *Dav.*, I, v. 154..., p. 246.

75. La chanson de David à Saul (I, v. 482..., p. 254) et celle de David à Michol (III, v. 785..., p. 344). Vers inachevés : I, v. 142; II, v. 19, 380; III, v. 895; IV, v. 55, 676, 1047. Alexandrins : I, v. 60, 354, 852; II, v. 611, 718; III, v. 366, 844, 1035; IV, v. 79, 92, 143, 189, 303, 325, 333, 351, 661, 840, 922.

76. Dans l'épigramme sur Crashaw, il n'y en a pas moins de six (vers 8, 16, 34, 44, 64, 74). Dans la poésie écrite de Jersey, le dernier vers. Dans le *Discours* nous en trouvons quatre (II, pp. 374 et 376), un dans l'essai 10 (II, p. 454) et deux dans l'essai 11 (II, p. 460).

77. Mac Bryde en compte quinze exemples, y compris les *Pindariques*. Nous en trouvons cinq dans ses distiques : deux dans le *Discours* (II, p. 374), les trois autres dans les *Essais* (un dans *Of Liberty*, p. 385, un dans *The Country Mouse*, p. 414, un dans *Of Myself*, p. 460).

cet instinct de liberté dont nous parlions à l'instant se donne libre cours sur un fond solide de raison, ces licences ont pour base la masse stable des distiques réguliers. Ce n'est pas sans raison que Saintsbury a rangé Cowley, dans la bataille des distiques, aux côtés de Waller et de Denham, en face de Chalkhill, de Mar-mion, et de Chamberlayne 78. Le distique de Cowley existe par lui-même, il forme un tout que marque une pause nette à la fin du second vers. Ses enjambements de distique à distique restent malgré tout l'exception, alors que dans le camp adverse ils sont la règle. Là réside le fait essentiel qui permet de considérer Cowley comme un des partisans du distique arrêté.

Qu'il n'ait pas cru devoir lui être uniformément fidèle, il n'y a rien là de surprenant : aucun de ses prédécesseurs, ni Daniel, ni Drayton, ni Sylvester, ni Ben Jonson, n'ayant choisi. Le distique restait chez eux à l'état indéterminé. Les grands défenseurs du distique arrêté, Waller et Denham eux-mêmes ne donnaient pas l'exemple d'une régularité absolue. Une différence sépare cependant son distique du leur : s'ils ne recherchent pas consciemment cette forme, ils la trouvent, Waller surtout, guidés par une sorte d'instinct. Cowley, nous l'avons vu, penche peut-être moins vers les cadences égales et les rythmes sans heurts, que vers la variété. Il a l'horreur innée de la monotonie et de la facilité. Aussi, tout en gardant au distique son autonomie, ne lui donne-t-il jamais l'allure calme et unie, cette « smoothness » que l'âge classique admirera tant chez Waller. Plus vraiment poète que Waller, il ne se contenterait pas de son harmonie un peu plate. Son goût est plus viril, et son couplet a souvent une vigueur et un élan, une sorte de résonance majestueuse qui annonce celui de Dryden, sans toutefois se confondre avec lui. Dryden apprendra à rester simple, tout en étant fort. Le distique de Cowley manque, comme toute sa poésie, de simplicité. Dans ce qui sera l'instrument chéri du classicisme, le défaut est particulièrement frappant. Sans le laisser très différent de ce qu'il l'avait trouvé, par ce qu'il lui ajoute de fermeté et de régularité profonde, il prépare, avant Dryden, le distique héroïque de Pope.

*
**

78. Cf. SAINTSBURY. *History of English Prosody*, II, pp. 295-299.

Nous venons de voir poindre dans le distique de Cowley une certaine impatience des formes fixes. Son désir d'émancipation s'épanouira dans l'*Ode pindarique*. Mais avant de se risquer à d'audacieuses innovations, il s'est longuement appliqué aux combinaisons strophiques accoutumées.

Une fois de plus, nous nous trouvons forcé, pour caractériser cette partie de son œuvre, d'avoir recours au mot variété. Cowley expérimente sans se lasser. On pourrait parler de son « uncontrollable tendency to experiment »⁷⁹. Il travaille âprement à découvrir de nouvelles formes de strophes, ou tout au moins à rajeunir les vieilles par quelque côté.

Ses premiers poèmes le montrent déjà au travail. Tandis que, dans *Pyramus and Thisbe*, il choisit une strophe de six vers rimant abaabb⁸⁰, il s'essaye, avec *Constantia and Philetus*, à la strophe illustrée par Shakespeare dans *Venus and Adonis*⁸¹. Dans son recueil de 1636, tout en faisant une large place au distique, il cultive déjà la variété des types strophiques, chaque morceau ayant un type de strophe différent⁸².

Mais c'est surtout dans *The Mistress* que sa recherche ingénieuse se donne libre cours. Les quatre-vingt quatre poèmes se répartissent en strophes de 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12 vers, sans parler des pièces en distique décasyllabiques et octosyllabiques, ou en vers inégaux ne formant pas strophe⁸³. Les strophes de

79. Saintsbury applique cette expression à Milton. Elle convient aussi bien à Cowley.

80. Notée par Schipper comme rare, le seul exemple qu'il en cite étant un sonnet de l'*Arcadie* de Sidney (*Englische Metrik*, vol. II, p. 555). Nous avons largement puisé, pour notre étude des strophes, dans cet utile dictionnaire de la métrique anglaise.

81. C'est la strophe de 6 vers rimant ababcc (Cf. Schipper, II, p. 611).

82. Nous trouvons la strophe de 4 vers : abab, 10, 8, 8, 10 (*Ode* 2, p. 60); de 6 vers : aabbcc, 8, 8, 6, 6, 6, 10 (*Ode* 3, p. 61); la même, 10, 10, 8, 8, 6, 6 (*Ode* 5, p. 63); et ababcc, 8, 10, 10, 10, 8, 10 (*Ode* 4, p. 62); de 8 vers : aabccbdd, 10, 10, 6, 8, 8, 6, 10, 10 (*A Vote*, p. 48); de 10 vers : aabbcdcdde, 8, 10, 8, 10, 8, 8, 8, 10, 10 (*An Answer to an Invitation to Cambridge*, p. 66).

83. Outre les cinq pièces en distiques décasyllabiques, il y en a trois en distiques octosyllabiques : *My heart discovered*, I, p. 79; *The Vain Love*, p. 81; *The Soul*, p. 82. *Not Fair* est en distiques avec le mètre 10, 8, 10, 8 (p. 74). Nous trouvons dans le recueil une pièce en strophes de 3 vers, 12 à 4 vers, 4 à 5, 29 à 6, 10 à 7, 10 à 8, 3 à 9, 2 à 11, 1 à 12.

même longueur se différencient par l'agencement des rimes ⁸⁴, et dans les groupes ainsi formés de nouvelles divisions sont créées par les variations des mètres ⁸⁵. Si bien que la même strophe ne se trouve reproduite que très rarement dans tout le recueil, et les répétitions sont toujours variées par une altération plus ou moins sensible du mètre initial. Ainsi la strophe de quatre vers rimant abab, avec comme mètre la « common measure », 8, 6, 8, 6, figure quatre fois dans *The Mistress*, mais une fois seulement à l'état pur ⁸⁶. Par deux fois seulement le dessin métrique est exactement le même. Mais les sujets le voulaient : à *The Welcome* répond *The Heart fled again*, à *Against Hope* répond *For Hope*. L'identité de forme accentue le contraste du thème ⁸⁷. Ces exceptions prouvent donc la règle; par tous les moyens en son pouvoir, Cowley recherche la variété.

Toutefois, il adopte comme point de départ les types traditionnels, et ses strophes préférées sont encore les plus communes : strophes de quatre vers à rimes plates ou à rimes croisées, strophes de six vers, surtout, strophes de sept et de huit vers ⁸⁸. Ses incursions dans les autres domaines : 9, 10, 11 et 12 vers, sont plus rares (bien que nous y trouvions, soit dit en passant, quelques-unes de ses plus heureuses trouvailles) ⁸⁹, et, moins hardi que Donne, il ne s'aventure pas au-delà de la strophe de 12 vers ⁹⁰. Les strophes moyennes lui suffisent. Il respecte dans l'ensemble la tradition.

84. Par exemple les 29 strophes de 6 vers comprennent 5 variétés; les 10 de 7 vers, et les 10 de 8 vers, 6 variétés chacune.

85. Dix strophes de 6 vers riment aabbcc, et nous trouvons 9 mètres. Treize riment ababcc, et se subdivisent en 12 mètres.

86. Dans *Counsel*, p. 139. *Discretion* (p. 137) a deux strophes irrégulières (st. 2 et 6); *The Waiting-Maid* (p. 138) deux aussi (st. 3 et 5); et la dernière strophe comprend 6 vers au lieu de 4; *The Cure* (p. 139) présente la même adjonction d'un distique final.

87. Notons d'ailleurs que d'autres pièces qui se répondent tout autant ont des mètres différents : *The Constant* (p. 134, st. de 9 vers), et *The Inconstant* (p. 133, st. de 6 vers), par exemple.

88. Nous sortons désormais du cadre de *The Mistress*, et nous puiserons nos exemples à tous les recueils. Dans les pièces en strophes de 4 vers nous trouvons 9 fois des rimes croisées et 8 fois des rimes plates; dans les strophes de 6 vers, 11 sont à rimes plates, et 17 riment ababcc.

89. *For Hope* et *Against Hope*, par exemple, écrits en strophes de 10 vers à rimes plates.

90. Donne, dans ses *Songs and Sonnettes*, explore la strophe de 13 vers et, par deux fois, celle de 14 vers.

Mais, dans ces limites, il déploie toute son ingéniosité. Il repousse d'abord les strophes isométriques, formes trop simples et trop banales sans doute à ses yeux. C'est ainsi que nous ne trouvons chez lui que deux exemples du quatrain octosyllabique, le favori des poètes du temps. Encore est-ce dans ses premières œuvres, *Pyramus and Thisbe* et *Constantia and Philetus* ⁹¹. Si nous y ajoutons trois exemples de sixain décasyllabique (dont deux dans ses poèmes de jeunesse) ⁹² quatre de sixain octosyllabique (dont deux comportent des variations en heptasyllabes) ⁹³, et un de huitain octosyllabique ⁹⁴, nous aurons épuisé la liste des strophes isométriques de Cowley.

Parmi les strophes anisométriques qui constituent son domaine préféré, il s'écarte aussi des formes trop communes. Dans les strophes de 4 vers, il n'utilise la célèbre « Poulter's measure », et, comme nous l'avons déjà dit, la non moins célèbre « common measure », qu'en y introduisant des irrégularités qui les arrachent à la banalité ⁹⁵.

Et cependant ses variations sont rarement audacieuses. Elles consistent la plupart du temps dans un assemblage nouveau de mètres voisins : soit de vers de dix et huit syllabes, soit de vers de huit et six syllabes. L'union de vers de dix et six syllabes est rare ⁹⁶. Mais, à ces minutieuses découvertes, Cowley prend un plai-

91. Dans *Pyramus, The Song*, v. 109... (II, p. 35); dans *Constantia, The Song*, v. 507... (II, p. 24), et même ici le poète varie, les strophes 1 et 3 ayant pour mètre 8, 6, 8, 6.

92. Ce sont : *To his Godfather*, II, p. 53, et *Constantia*. Le troisième exemple est dans *The Mistress : My Fate*, p. 125.

93. Ce sont *Clad all in White*, p. 77; *Counsel*, p. 94, réguliers; *Honour*, p. 144, et *The Chronicle*, p. 39, mélange de vers de 8 et 7 syllabes.

94. *The Given Love*, p. 68.

95. Nous trouvons la « Poulter's measure » dans *The Long Life*, p. 93, et *The Incurable*, p. 143, avec des variations aux strophes 3 et 5 de la première pièce (10, 8, 10, 6), et aux strophes 1 et 4 de la seconde (st. 1 : 10, 6, 10, 8; st. 4 : 10, 8, 10, 6, et st. 7 : 10, 6, 10, 6). La pièce qui termine l'essai 9 (II, p. 450) est écrite dans le mètre 10, 8, 10, 8 (sauf à la première et à la quatrième strophe : 10, 8, 10, 6), mais rime aabb (sauf la st. 4 : abab).

Pour la « common measure », trois pièces sur quatre sont irrégulières : *Discretion* (p. 137), aux strophes 2 (8, 8, 8, 8) et 6 (8, 6, 8, 6). *The Waiting-Maid* (p. 138), aux strophes 3 et 5 (8, 6, 8, 8), et l'addition d'un distique (8, 10) à la strophe 5. *The Cure* (p. 139) dans la strophe 2 (8, 6, 8, 8) qui elle aussi s'accroît d'un distique.

96. Donne, au contraire, affectionne ces brusques sautes de mètre. Les audaces de Cowley sont plus raisonnables.

sir évident. Il semble vouloir épuiser, pour un type donné de strophe, toutes les combinaisons possibles. Prenons son sixain favori, rimant ababcc. Nous trouvons, outre la forme isométrique en décasyllabes et en octosyllabes, les formes anisométriques suivantes : cinq décasyllabes suivis d'un octosyllabe; quatre décasyllabes suivis par un distique octosyllabique, ou l'inverse ⁹⁸; trois décasyllabes suivis de trois octosyllabes ⁹⁹; trois décasyllabes et trois octosyllabes alternés ¹⁰⁰; deux décasyllabes et deux octosyllabes alternés, couronnés par un distique décasyllabique ¹⁰¹; un distique décasyllabique encadré par un octosyllabe et un décasyllabe d'une part, par un décasyllabe et un octosyllabe de l'autre ¹⁰²; trois vers de six syllabes alternant avec un octosyllabe ou un décasyllabe ¹⁰³. Cowley obéit à coup sûr beaucoup moins à l'inspiration qu'à la logique. Il tourne et retourne la strophe méthodiquement, un peu comme dans le conceit il explore l'idée, dans un effort raffiné où s'expriment bien ses goûts, et son originalité propre.

Il se montre original dans le menu détail. Bien qu'il n'ait pas créé de type de strophe, il est difficile de lui trouver des modèles précis. Donne lui-même, dont l'influence s'affirme à chaque page de *The Mistress* ne lui fournit guère que deux strophes : le sizain à rimes plates où la succession des vers est 8, 10, 8, 8, 10, 8 syllabes, et la strophe de huit vers, à rimes plates, qui en est l'extension : 10, 8, 10, 10, 8, 8, 10, 10 ¹⁰⁴. Il lui en a, sans nul doute, suggéré bien d'autres, mais Cowley réussit à se donner l'apparence de l'originalité, en variant la disposition des mètres et l'ordre des rimes ¹⁰⁵.

Nous retrouvons aussi un souvenir de Spenser dans son em-

97. *The Change*, st. 1 et 3, p. 76, d'un côté. De l'autre, *The Welcome*, p. 103, et *The Heart fled again*, p. 105.

98. *The Monopoly*, p. 120. — *The Inconstant*, p. 133.

99. *Womens Superstition*, p. 106.

100. *The Tree*, p. 140.

101. *Her Name*, p. 135.

102. *Love and Life*, p. 91.

103. *Coldness*, p. 113, et la strophe toute semblable de *Resolved to love*, p. 124.

104. D'une part, *The Dissembler*, p. 132. Cf. DONNE. *A Valediction of my name in the window*. De l'autre, *The Gazers*, p. 142, et DONNE. *The Damp*.

105. Le sixain octosyllabique rimant aabccb, régulier chez Donne (*Community*) se diversifie, comme nous l'avons vu, dans *The Chronicle*. La stro-

ploi du vers de douze syllabes en fin de strophe¹⁰⁶. Mais il n'adopte pas la strophe spensérienne, et si nous croyons que c'est bien à Spenser qu'il doit ce trait de sa versification (Spensèr n'a-t-il pas été son premier maître ?), nous pouvons aussi bien y voir une imitation des disciples plutôt que du maître, des Fletcher, de Donne lui-même qui, empruntant à Spenser son principe, aiment couronner d'un vers de douze ou de quatorze syllabes leurs diverses strophes¹⁰⁷. Une fois de plus, nous voyons l'indépendance de Cowley se dégager par l'orientation nouvelle qu'il donne à ses emprunts.

Mais tant d'application est malheureusement mal récompensée, et le professeur Saintsbury a fort justement condamné la plupart de ses innovations, montrant comment, à côté d'heureuses trouvailles, subsistent des erreurs, et presque des contre-sens métriques. En somme, ce sont les formes simples, consacrées par l'usage, qui lui ont le mieux réussi : il manie habilement, dans *The Chronicle* et dans les *Anacréontiques*, le mélange de vers de sept et de huit syllabes, et la « common measure » lui a inspiré ce quatrain, joyau de fine précision :

The'adorning thee with so much art
Is but a barb'rous skill;
'Tis like the *poy'soning* of a *Dart*,
Too apt before to kill¹⁰⁸.

Son amour de l'expérimentation à tout prix l'entraîne à ne pas tenir compte de son sujet, et à considérer le moule indépendamment du contenu, si bien qu'il y a souvent comme un déséquilibre entre la forme et le fond. Mais nous n'avons pas l'ambition de reprendre, après Saintsbury, cette démonstration. Elle confirme,

phe de 7 vers, ababcc se rencontre deux fois dans *The Mistress*, et trois fois chez Donne : mais le mètre est toujours différent ; et la même remarque vaut pour les strophes de 8, 9, 11 et 12 vers. Cowley n'en prend que l'idée à Donne.

106. Cf. *To Light*, p. 443 ; *Love given over*, p. 151 ; *Dialogue*, p. 147 ; *The Tree of Knowledge*, p. 45 ; *The Extasie*, p. 204 ; *Davideis*, I, v. 482..., p. 254, et III, v. 785, p. 344 ; *A Discourse...*, II, p. 343 et 351.

107. Cf. chez DONNE. *The Good-Morrow* ; *The progress of the Soule* ; *Hymn to Christ* ; *The Funerall* ; *A Valediction : of Weeping* ; *A Valediction : of the Booke* ; *The Anniversarie* ; *The Will*. Pour comparer la métrique de Donne et celle de Cowley, nous avons trouvé précieuse l'étude de P. LEGOUIS, *Donne the Craftsman*.

108. *The Waiting-Maid*, st. 4, p. 138.

sur ce point particulier, l'impression que produit l'ensemble de l'œuvre : dans son désir de découvertes métriques, Cowley accueille pêle-mêle le bon et le mauvais ¹⁰⁹. Le mieux est pour lui l'ennemi du bien. S'il s'en était tenu aux formes normales, il aurait connu moins souvent l'échec.

Quel que soit d'ailleurs le mètre choisi, il semble avoir peine à le respecter. On ne saurait toujours expliquer par le besoin de varier les irrégularités fréquentes de ses strophes. Certains poèmes sont, à cet égard, caractéristiques. La première strophe de *Bathing in the River* donne comme mètre : 10, 10, 10, 6, 6, 6, 10. Mais les suivantes, à l'exception de la dernière, ne la répètent pas, le vers de six syllabes se transformant capricieusement en octosyllabe ¹¹⁰. Il semble que le poète ne puisse se plier à observer pendant plusieurs strophes le modèle qu'il a cependant choisi. Souvent aussi, le mètre ne s'établit que peu à peu, les premières strophes marquant quelque hésitation ¹¹¹.

N'exagérons pas ces irrégularités, qui se ramènent toutes, en définitive, à la même hésitation entre le vers de huit et le vers de six syllabes. Constatons simplement la répugnance de Cowley pour les formes fixes. Toute régularité ne lui pèse. Même dans la strophe anisométrique, nous le sentons gêné. N'est-il pas naturel, dès lors, qu'il cherche dans la liberté complète la satisfaction de ses goûts? Il a cru en trouver la formule idéale dans les *Odes pindariques*.



Nous savons dans quel esprit Cowley a conçu l'ode pindarique.

109. Saintsbury trouve côte à côte l'ode *To Dick* (p. 26), mal construite au point de vue métrique, avec son lourd distique initial, qui entraîne les quatre octosyllabes grêles de la fin, et la pièce *Friendship in absence* (p. 27), harmonieusement composée, les 4 octosyllabes étant encadrés et soutenus, cette fois, par les décasyllabes (SAINTSBURY. *History of English Prosody*, II, p. 292). Saintsbury l'accuse, en outre, de commettre des erreurs métriques : de faire, par exemple, dans un quatrain, rimer des vers de mètres différents : *The Given Heart*, rime aabb et est construit : 10, 8, 8, 10.

110. La strophe 2 a pour mètre 10, 10, 10, 8, 6, 8, 10; la st. 3 : ... 6, 8, 10, 10; la st. 4 : ... 6, 8, 8, 10; la st. 5 : ... 8, 6, 6, 10. Dans *Resolved to be beloved* (p. 124), nous assistons à une transformation analogue, dans *The Tree* (p. 140), également.

111. Dans *Love given over* (p. 151), st. 1 : 10, 6, 6, 8, 12; st. 2 : 10, 7, 6, 7, 12; st. 3 : 10, 6, 6, 6, 12; st. 4, 5, 6 : 10, 8, 8, 8, 12. Cf. aussi *The Parting*, p. 117.

Il y a vu un affranchissement total du poète, qui n'écoute que son génie. La hardiesse de la forme répond à celle de l'idée. Plus de règles pour entraver la libre création, la strophe et le vers se modelant sur les mouvements de la pensée; la rime (dont Cowley, trait caractéristique, n'entend pas se passer tout à fait) n'obéit à aucune loi. En ce domaine du moins, l'originalité de Cowley s'affirme hautement.

Elle n'est cependant pas sans limites. Il peut revendiquer l'invention de la strophe libre de ses pindariques, mais la strophe n'est que le cadre. Le vers libre qu'elle utilise existait avant lui. Le besoin général de liberté, que manifeste de manière éclatante le succès triomphal des *Odes* de Cowley avait déjà trouvé une expression partielle dans les générations précédentes. Spenser dans son *Prothalamion*, et plus encore dans l'*Epithalamion*, est l'ancêtre lointain des *Pindariques*. La strophe, le mètre, les combinaisons de rimes sont d'une complexité telle que leur retour périodique n'est pas sensible à l'oreille, et qu'ils créent une impression de majestueuse liberté. La régularité n'est du reste pas absolue, puisque dans l'*Epithalamion* voisinent des strophes de 17, 18 et 19 vers, où le mètre et la rime, tout en restant analogues ne sont pas identiques ¹¹².

Donne et Jonson, dans leurs épithalames, modèlent leur strophe sur celle de Spenser, tout en la réduisant, Donne à 12 ou 14 vers ¹¹³, Jonson à 8 ou à 12 ¹¹⁴. Sidney, Feltham, Drummond, Daniel, Randolph, composent également des odes qui prouvent à quel point la longue strophe complexe était alors populaire ¹¹⁵.

Mais Jonson et Donne vont plus loin. Jonson, dans son *Ode to James, Earl of Desmond* pindarise consciemment, et sa longue strophe de treize vers, aux mètres d'une fantaisie effrénée, a pu servir de modèle à celles de Cowley. Sans doute, il n'a pas

112. La quinzième strophe a 17 vers; les st. 1, 2, 4, 5, 6, 10, 16, 21, 23, en ont 18, les autres 19. Le mètre est à base de décasyllabes, coupé par trois vers de 6 syllabes; la rime est soit ababccddedeffghhii, soit ababccddedeefggfghh, soit ababccddedeefggfghii.

113. *An Epithalamion... on the lady Elizabeth...* (strophes de 14 vers), *Epithalamion made at Lincoln's Inn* (strophes de 12 vers).

114. L'épithalame du masque *Hue and Cry after Cupid* a 11 vers, celui de *Lady Frances Stewart* en a 8.

115. Citées par SCHIPPER. *Op. cit.*, p. 797 sq.

conscience d'écrire en vers libres, et il répète rigoureusement cinq fois l'extravagant dessin rythmique; son audace initiale n'en demeure pas moins. Audacieux aussi sont trois poèmes de Donne: *Woman's Constancy*, *The Apparition*, et *The Dissolution*, où il nous semble voir un premier épanouissement du vers libre : ici 17 vers, là 24, allant de 4 à 14 syllabes ¹¹⁶. Donne croyait sans doute composer une strophe anisométrique particulièrement compliquée, la strophe constituant à elle seule le poème. Mais son vers a, en fait, tous les caractères du vers libre : l'irrégularité des mètres et des rimes. Sont bien écrites aussi en vers libre un certain nombre d'autres pièces de poètes contemporains, par exemple : le *Lycidas* de Milton, deux poésies de Marvell : *On a drop of dew*, et *The Coronet*, et, surpassant toutes les autres en audace, *The Collar*, de Georges Herbert ¹¹⁷.

Cowley a donc eu des devanciers, et certains de ces devanciers se trouvent être, chose curieuse, ses maîtres. Il n'a pas créé le vers libre. Mais il lui a donné droit de cité dans la poésie anglaise. Il a affranchi la strophe encore captive, et il a fait de l'irrégularité du vers, au lieu d'un accident ou d'un caprice passager, un système.

La valeur et les limites de ce système, l'étude de n'importe laquelle de ses odes nous les montrera. Prenons l'ode sur la Résurrection qu'il qualifie lui-même de « truly pindarical » ¹¹⁸. Nous trouvons quatre strophes inégales : 12, 14, 24, 12 vers. La première rime : aabbccdeeddd; la seconde : aabbccddeeffgg; la troisième : ababbccddeeffgghhijjjkk; la quatrième : aabbccddeecff. Les mètres sont : pour la première, 8. 10. 10. 8. 8. 10. 10. 8. 10. 6. 8. 6.; pour la seconde, 10. 14. 10. 12. 10. 10. 7. 8. 10. 8. 8. 8. 8. 10. 12.; pour la troisième, 6. 12. 10. 7. 6. 4. 8. 10. 10. 10. 6. 7. 7. 7. 7. 12. 7. 10. 6. 8. 10. 8. 14.; pour la quatrième, 10. 7. 10. 6. 12. 10. 6. 8. 12. 12. 10. 8. 12.

116. *Woman's Constancy* et *The Apparition* ont 17 vers. *The Dissolution* en a 24. Les premières rimes de ce dernier poème sont particulièrement hardies : abcdbacde...

117. Sur ces poèmes de Marvell, cf. P. LEGOUIS. *Marvell*, p. 168.

118. *The Resurrection*, p. 182. Cowley emploie l'expression dans la note 1 de la strophe 1.

La première constatation qu'appelle cette analyse, c'est l'abondance des rimes plates allant deux par deux (les rimes du distique) que vient fréquemment varier l'emploi du « triplet »¹¹⁹. Les rimes croisées et embrassées sont relativement rares, bien que leur existence se manifeste parfois avec audace, revenant, comme dit Puttenham, à la « quatrième distance », c'est-à-dire au bout de cinq vers (la quatrième strophe nous offre le dessin : cdd eec)¹²⁰.

Dans l'ensemble, la fantaisie de ces rimes est limitée. On dirait que son instinct d'ordre retient maintenant Cowley dans l'audace, et qu'il ne réussit pas à secouer l'habitude qu'il a prise des rimes régulières. Nous le trouvons tout à l'heure hardi et désinvolte devant des formes rigides; nous sommes frappés par sa timidité dans l'usage de la liberté. Les tendances contraires qui s'affrontent en lui, l'empêchent toujours d'aller jusqu'au bout de ses intentions.

Ses mètres sont plus « pindariques », au sens, naturellement, où il prend le mot, que ses rimes, bien que, ici encore, la base soit fournie par ses vers préférés, le décasyllabe et l'octosyllabe. Mais ceci ne doit pas nous surprendre, puisqu'aussi bien, comme l'a finement noté T. S. Eliot, le vers absolument libre est une absurdité. Il y a toujours à l'arrière-plan du poème un mètre, un type de vers, dont le poète s'écarte, ou vers lequel il tend. Ce sont les variations plus ou moins subtiles sur ce fond de régularité qui font le vers libre¹²¹. Cowley dispose pour ces variations d'une gamme étendue de mètres, allant du vers de six syllabes au vers de quatorze, et il les utilise avec sa subtilité habituelle. Mais le

119. Nous en trouvons trois dans cette ode, mais ils sont ailleurs bien plus fréquents. Dans la strophe 4 de *The Muse* (p. 186), nous en trouvons trois à la suite les uns des autres.

120. Cf. PUTTENHAM. *Arte of English Poesie*. On trouve dans la *Néméenne*, st. 6, l'alternance aabbcca (p. 173). Plus fréquente est l'alternance abba, que nous trouvons dans *The Praise of Pindar*, st. 4, p. 179, etc... Rares sont les strophes toutes en rimes embrassées et croisées, comme la seconde de *The Praise of Pindar* (p. 178).

121. *Reflections on Vers Libre* : By T. S. Eliot (*New Statesman*, March 3, 1917, p. 518...). « The ghost of some simple metre should lurk behind the arras in even the « freest » verse; to advance menacingly as we doze, and withdraw as we rouse... It is this contrast between fixity and flux, this unperceived evasion of monotony, which is the very life of verse. »

vers en lui-même ne compte pas. Ici plus que partout ailleurs, l'unité, pour Cowley, est évidemment le paragraphe, la phrase lyrique 122, et c'est de ces groupes de vers qu'il faut partir pour juger le talent de Cowley vers-libriste, d'élangs tels que ce début de strophe :

Thou fadom'st the deep *Gulf of Ages* past,
 And canst pluck up with ease
 The *years* which Thou dost please,
 Like shipwrackt *Treasures* by rude *Tempests* cast
 Long since into the *Sea*,
 Brought up again to *light* and publique *Use* by Thee.
 Nor dost thou only *Dive* so low,
 But *Fly*
 With an unwearied *Wing* the other way on high,
 Where *Fates* among the *Stars* do grow 123.

Nous voyons ici la mise en pratique de la théorie chère à Cowley, de l'union du sens et du son. Sa complète indépendance lui permet de modeler sans entraves le vers sur la pensée. Nous comprenons l'intention qui lui fait décrire d'un vers très court l'élan du départ, puis employer l'alexandrin pour le long vol continu vers les astres. Nous admirons aussi, dans l'ode sur Brutus, cette péroration ample et majestueuse qui se termine, avec une simplicité dramatique sur un bref octosyllabe :

The *Time's* set forth already which shall quell
 Stiff *Reason*, when it offers to *Rebell*;
 Which these great *Secrets* shall unseal,
 And new *Philosophies* reveal.
 A few years more, so soon hadst thou not dy'ed,
 Would have confounded *Humane Virtues* pride,
 And shew'd thee a *God crucified* 124.

Mais souvent, nous nous heurtons à des énigmes : la correspondance entre le mètre et l'idée nous échappe, ou se révèle, après de

122. Ce paragraphe se confond ici souvent normalement avec la strophe. Ainsi, la première strophe de *The Resurrection* n'est qu'une ample période.

123. *The Muse*, st. 3, p. 185.

124. *Brutus*, p. 197. Cf. aussi l'épouvante de la fin du monde (*The 34 Chapter of Isaiah*, st. 3, p. 212) ; la méditation lente et triste sur notre impuissance (*Destinée*, st. 2, v. 10..., p. 193) ; l'analyse tourmentée de la notion de Vie (*Life and Fame*, st. 1, p. 201).

lointaines recherches, comme très discutable. Cowley a prévu ce reproche, et y a répondu par avance, en assurant que l'harmonie de ces vers était parfois difficile à saisir, mais qu'elle existait réellement, et que tout bon juge la découvrirait ¹²⁵. Au risque de nous ranger parmi les lecteurs obtus, nous avouons ne pas toujours l'apercevoir. Lorsqu'il écrit :

This shining piece of *Ice*
Which melts so soon away
With the *Suns* ray,
Thy *Verse* does solidate and *Chrystallize*,
Till it a lasting *Mirror* be ¹²⁶,

nous trouvons aptes à traduire la fonte rapide de la glace au soleil, les vers légers et fuyants du début, puis l'emploi du décasyllabe solide pour peindre la cristallisation. Mais pourquoi le même rythme sautillant sert-il à décrire la vieillesse robuste de Hobbes?

But all which thou hast *bin*,
And all that *Youth* can *be* thou'rt yet, .
So fully still dost Thou
Enjoy the *Manhood* and the *Bloom* of *Wit*,
And all the *Natural Heat*, but not the *Feaver* too ¹²⁷.

On pourrait multiplier les exemples de ces sautes de rythme inexplicables, ou que peut seul expliquer un désir de variété à tout prix. Mais ces défauts sont la rançon de hautes et fréquentes réussites : le laid voisine avec le beau, l'inexcusable avec le légitime. Que conclure, sinon qu'une fois encore, Cowley nous déconcerte ? Ce que nous constatons dans l'ode pindarique, ne le retrouvons-nous pas dans toute sa métrique, dans tout son style poétique?

Nous sentons en Cowley un vrai poète. Il a le sens de l'harmonie, et ses réussites métriques n'ont d'égales que ses félicités ver-

125. *Préface* au volume de 1656, pp. 10 et 11.

126. *The Muse*, st. 4, v. 10..., p. 186.

127. *To Mr. Hobs*, st. 6, v. 4..., p. 190. Dans la même strophe il adopte le même rythme grêle pour une grave méditation scientifique.

bales. Mais il n'est poète que par intermittences, et nous sommes choqués à chaque instant de son manque d'oreille et de goût. C'est qu'il est le jouet de forces opposées, et nulle part mieux que dans sa technique, nous ne trouvons les preuves de cet éclectisme souvent involontaire. C'est un casanier, amoureux de calme et de stabilité — ne nous l'a-t-il pas confié bien des fois? — et nous le voyons, pressé d'un étrange besoin d'aventures, se livrer à des expériences hardies. Il pratique longuement les modes consacrés d'expression poétique, le distique héroïque et la strophe. Mais il manifeste, ce faisant, une gêne et une impatience qui l'entraînent finalement à la découverte d'une forme nouvelle. Il recherche l'ordre, comme le prouve, dans l'ensemble, son distique, et il finit par l'anarchie de l'ode pindarique. Jamais conservateur ne fut plus révolutionnaire. La figure du métricien reste, comme celle de l'homme, toute en audaces atténuées, en compromis. Aucun autre trait que son indécision même ne saurait la décrire, tant elle semble réaliser, à bien des égards, l'union des contraires.

CHAPITRE III

LA PROSE

Longtemps Cowley se présente à nous comme poète pur, et ce n'est que peu à peu, vers le milieu de sa vie, qu'il se révèle prosateur. C'est dans les préfaces du volume de 1656 (préface générale, et préface aux *Odes pindariques*) que, pour la première fois, nous apparaît sa prose. Vers 1659, il écrit son *Discours sur Cromwell*, vers 1661 sa *Proposition* pour fonder un collège des sciences, en 1663, sa Préface à *Cutter of Coleman Street*, et surtout, entre 1660 et 1667, il compose ses *Essais*. Or, ces dates sont celles de sa maturité, et, dans l'espace de ces dix ou douze ans, l'évolution s'est trouvée forcément restreinte. Il existe une prose de Cowley dont les traits permanents se retrouvent aussi bien dans les premières préfaces que dans les derniers essais ¹.

Cette prose de Cowley, tous les critiques ont pris l'habitude de la juger par opposition à son style poétique, et de l'exalter, en rabaisant d'autant ce dernier. A les entendre, il semble que l'une est l'antithèse absolue de l'autre, et que Cowley a véritablement parlé deux langues : ils voient dans sa poésie le symbole des artifices mensongers de la convention, et dans sa prose le symbole de l'aisance simple et sincère. Y a-t-il vraiment tant d'écart entre les deux ? Nous ne croyons pas, quant à nous, qu'une étude attentive les montre séparées par une différence de nature, et qu'il suffise, pour les expliquer, de les opposer. Si nous les comparons, nous nous apercevrons tout de suite qu'elles ont nombre d'éléments communs ; les différences ne nous apparaîtront qu'au-delà des ressemblances, et nous serons surpris de voir comment l'œuvre du prosateur et celle du poète s'éclairent mutuellement.

I

En prose, comme en poésie, sa phrase, du point de vue stricte-

1. Cf. l'étude méthodique des éléments de la prose de Cowley par William Minto (*A Manual of English Prose Literature, biographical and critical. Designed mainly to show Characteristics of Style*, London, 1872). Nous sommes d'ailleurs loin d'être toujours d'accord avec ses conclusions.

ment grammatical, est correctement et clairement bâtie. Les constructions qui nous paraissent anormales, telles que l'emploi du pronom personnel au cas possessif comme antécédent d'une proposition relative ², du cas possessif en « his », du double génitif ³, ou encore le passage grammaticalement inexpliqué du singulier au pluriel, l'emploi du verbe au singulier avec deux sujets ⁴, sont rares, et n'obscurcissent pas le sens.

Dans l'ensemble, la phrase de Cowley, considérée sous l'angle du style, oscille entre deux extrêmes. Lorsqu'il veut résumer sa pensée d'une manière frappante, il cherche à lui donner la brièveté dense de la formule. Sur l'état social favorable à l'éclosion de l'œuvre d'art il dira : « A warlike, various, and a tragical age, is best to *write of*, but worst to *write in* » ⁵. Du mauvais poète religieux : « He is so far from elevating of *Poesie*, that he only *abases Divinity* » ⁶. De l'avare : « He is a slave to Mammon without wages »... « He's a guardian Eunuch to his beloved Gold » ⁷. Des illégalités du gouvernement de Cromwell : «...He shut up the Law it self close Prisoner... » ⁸.

Au contraire, pour développer l'idée dans sa plénitude, il lui donne l'ampleur de la période. Nous en trouvons maint exemple dans le *Discours* sur Cromwell ⁹. Mais ses *Essais*, sur un ton plus familier, en renferment aussi un grand nombre :

As far as my Memory can return back into my past Life, before I knew, or was capable of guessing what the world, or glories, or busi-

2. « At his house who printed it » (*Preface*, p. 4, l. 3).

3. « Plautus his » (comedies) (*A Proposition...*, II, p. 256, l. 24).

« Epicurus his Philosophy » (*Of Liberty*, II, p. 385, l. 13).

« Those of another Mans » (*Preface*, p. 4, l. 18).

4. If we fall in Love with any beautiful woman, we must be content that they should be our Mistresses » (*Of Liberty*, II, p. 381, l. 11), où l'idée du pluriel est contenue dans « any ».

Voici un verbe au singulier avec deux pluriels : « Yet when the event of battel, and the unaccountable Will of God has determined the controversy... » (*Preface*, I, p. 455, l. 6).

Et voici une tournure toute latine : « ... Than which nothing seems more raving... » (*Preface aux Odes pindariques*, I, p. 155, l. 15).

5. *Preface*, p. 7, l. 11.

6. *Ibid.*, p. 14, l. 19.

7. *Of Avarice*, II, p. 437, l. 5 et l. 23.

8. *A Discourse...*, II, p. 369, l. 27.

9. Cf. le chapitre sur la satire politique.

ness of it were, the natural affections of my soul gave me a secret bent of aversion from them, as some Plants are said to turn away from others, by an Antipathy imperceptible to themselves, and inscrutable to mans understanding 10.

Nous retrouvons donc les procédés habituels de Cowley, d'une part la maxime à base d'antithèse, le choc violent de mots en apparence inconciliables, et de l'autre le balancement rythmé de la pensée. Mais il ne s'asservit ni à l'une ni à l'autre, et il les utilise tour à tour, selon que ses intentions le guident vers les envolées oratoires ou la précision nerveuse de la sentence. On pourrait dire que les deux pôles de sa prose sont Cicéron et Sénèque.

Il semble, toutefois, rechercher l'antithèse moins pour son éclat que pour sa valeur de démonstration. Il aime développer son idée par membres de phrase de structure symétrique, et de contenu antithétique. C'est ainsi qu'il oppose l'innocence des campagnes aux vices de la ville. Voici son éloge des agriculteurs :

They live by what they can get by Industry from the Earth, and others by what they can catch by Craft from men. They live upon an Estate given them by their Mother, and others upon an Estate cheated from their Brethren. They live like Sheep and Kine, by the allowances of Nature, and others like Wolves and Foxes by the acquisitions of Rapine... 11.

Cet amour des oppositions tranchées, introduit un élément permanent de clarté dans sa prose. Mais la période régulière, à la progression unie, au rythme ferme, y est relativement rare. La pensée toute en nuances, en hésitations et en scrupules, progresse par comparaisons, par une sorte de choix perpétuel entre des alternatives. N'est-elle pas essentiellement critique? Nous rencontrons à chaque pas une formule de liaison ou de discrimination: Though..., as..., so..., either..., or... :

But though we lost the benefit of our old Courts of Justice it cannot be denied that he set up new ones; and such they were, that as no virtuous Prince before would, so no ill one durst erect 12.

10. *Of Myself*, II, p. 456, l. 7... Cf. aussi *Ibid.*, p. 458, l. 27..., et *Of Liberty*, p. 386, l. 3...

11. *Of Agriculture*, p. 402, l. 22... Cf. aussi *Ibid.*, p. 403, l. 4..., et *The Shortness of Life...*, p. 449, l. 4...

12. *A Discourse...*, II, p. 369, p. 32.

L'allure générale de la phrase reste nette, car, nous le savons, Cowley respecte les lois de la logique. Elle se présente souvent sous les traits d'une démonstration rigoureuse. Les raisonnements du mauvais ange et de Cowley lui-même, dans son *Discours* sur Cromwell, sont de longs syllogismes¹³. Nous voyons la pensée procéder par étapes, le cercle de ses investigations se resserrant chaque fois :

For what worthier *subject* could have been chosen among all the *Treasures* of past times, then the *Life* of this young *Prince* ?... (dit-il à propos du choix de David comme héros de son épopée); *whom* should a *Poet* more justly seek to *honour*, then the highest Person who ever *honoured* his Profession ? Whom a *Christian Poet*, rather than the man after *Gods own heart* ?... 14.

Mais à l'intérieur de ces cadres règne la complexité. Au lieu d'aller droit au but, Cowley s'arrête à chaque instant en cours de route. Ici, il explique, là il distingue, ou bien il introduit une restriction qui atténue ce que la pensée pourrait avoir de trop tranchant; parfois une réflexion nous informe des goûts ou de l'avis de l'auteur; une image met sa note pittoresque dans le développement de l'idée abstraite¹⁵. Voici un de ces scrupules spirituels dont il est coutumier. Il décrit le mauvais ange de la vision :

His body was naked, but that nakedness adorn'd, or rather deform'd all over, with several figures, after the manner of the antient *Britons*, painted upon it...

La proposition principale s'alourdit d'une grappe de subordonnées et d'incises. Souvent, l'idée se précise par degrés, s'étire en membres de phrases successifs qui s'ajoutent les uns aux autres comme les anneaux d'une chaîne, sans autre lien, souvent, que des

13. *A Discourse...*, II, pp. 354-355. Cf. aussi l'analyse de la guerre civile, p. 357. Cowley, du reste, parle ouvertement en logicien : « Your last argument is such (when reduced to syllogism) that the major Proposition of it would make strange work in the world... » (*Ibid.*, p. 360, l. 5).

14. *Préface* au vol. de 1656, p. 12, l. 10...

15. *A Discourse...*, II, p. 345, l. 25... Cf. aussi *Préf.*, I, p. 13, l. 24. Les parenthèses abondent dans sa prose; en voici un exemple : « He professes too much the use of Fables (though without the malice of deceiving) to have his testimony taken even against himself » (*Préf.* au vol. de 1656, p. 10, l. 20). Cf. *ibid.*, p. 8, l. 26, p. 9, l. 10, 17...

pronoms relatifs, des « and », des « for », des « but », qui ponctuent la démonstration, non sans lui donner quelque pesanteur. En voici un exemple très modéré :

I come now to the last Part, which is *Dauids*, or an *Heroical Poem* of the *Troubles of David*; which I designed into *Twelve Books*; not for the *Tribes* sake, but after the Pattern of our Master *Virgil*; and intended to close all with that most Poetical and excellent *Elegie of Davids* on the death of *Saul* and *Jonathan* : for I had no mind to carry him quite on to his *Anointing* at *Hebron*, because it is the custom of *Heroick Poets* (as we see by the examples of *Homer* and *Virgil*, whom we should do ill to forsake to imitate others) never to come to the full end of their *Story*; but onely so near, that every one may see it; as men commonly play not out the game when it is evident that they can win it, but lay down their *Cards*, and take up what they have won 16.

La phrase devient sinueuse et lente. Elle ne forme plus, comme la période, un ensemble cohérent dont les diverses parties se subordonnent à un centre, mais une suite de propositions juxtaposées dont chacune pourrait être indépendante, si elle n'exprimait un fragment de la pensée complexe de l'auteur. Il semble ne pas distinguer entre la phrase et le paragraphe, et prendre à tâche de faire contenir entre deux points toute une étape de sa pensée. La phrase ne s'arrête que l'idée une fois exprimée en entier, précisée dans tous ses détails. On sent que l'auteur a beaucoup de choses à dire, et qu'il veut les dire en une fois. Il n'y réussit qu'en sacrifiant, non la clarté, mais l'équilibre, la netteté. Sa phrase, alors, n'a plus de centre, elle va un peu au hasard, souple comme l'idée, sans cesse arrêtée et repartant sans cesse.

But I take this to be the rule in the case, that when we fix any infamy upon deceased persons, it should not be done out of hatred to the Dead, but out of love and charity to the Living, that the curses which onely remain in mens thoughts, and dare not come forth against Tyrants (because they are Tyrants) whilst they are so, may at least be for ever settled and engraven upon their Memories, to deterr all others from the like wickedness, which else in the time of their

16. *Préface* au volume de 1656, p. 11, l. 21... Cf. aussi la fin de la *Préface* aux *Odes pindariques*, p. 156.

foolish prosperity, the flattery of their own hearts, and of other mens Tongues, would not suffer them to perceive 17.

Cette phrase, prise parmi bien d'autres aussi significatives, révèle les qualités et les défauts de cette prose de Cowley : une analyse ingénieuse, toute en distinctions et en détours imprévus y trouve son expression fidèle; mais la forme peine sous le fardeau; trop de détails empâtent son profil, en font une masse pesante.

Même lorsqu'elle s'équilibre mieux, la période garde cette allure de complexité un peu gauche :

I have often observed (with all submission and resignation of spirit to the inscrutable inysteries of Eternal Providence) that when the fulness and maturity of time is come that produces the great confusions and changes in the World, it usually pleases God to make it appear by the manner of them, that they are not the effects of humane force or policy, but of the Divine Justice and Predestination, and though we see a Man, like that which we call Jack of the Clock-House, striking as it were, the Hour of that fulness of time, yet our reason must needs be convinced, that his hand is moved by some secret, and to us who stand without, invisible direction 18.

Nous ne voulons pas dire que toute la prose de Cowley soit bâtie sur ce modèle, mais seulement que ce manque de fermeté et d'équilibre en est le défaut le plus apparent.

A la vérité, Cowley portait en lui le remède, et il l'a même appliqué, dans une certaine mesure, et plus ou moins consciemment. Le besoin d'ordre et de clarté que nous avons tant de fois rencontré dans son œuvre s'exerce naturellement sur sa prose. Et de même que ce besoin est devenu de plus en plus net et impérieux, il est possible de constater dans la construction de la phrase un allègement progressif. Entre les premières préfaces et les *Essais*, une évolution se dessine, qu'on ne saurait méconnaître. Il ne faudrait pas non plus l'exagérer, et prétendre découvrir entre les unes et les autres des différences essentielles. Cowley n'a pas, à notre sens, changé de manière aussi complètement qu'on l'affirme

17. *A Discourse...*, I, p. 350, l. 29... Cf. aussi dans la *Préface* au vol. de 1656, p. 11, l. 21..., son explication de la *Davidéide* : les divers membres de phrases s'emboîtent pour ainsi dire les uns au bout des autres.

18. *A Discourse...*, p. 360, l. 33...

parfois ¹⁹. Sa prose a évolué, sans subir de révolution, sans devenir méconnaissable. Elle contient, dès l'origine, les éléments qui la caractériseront jusqu'au bout, et seule la proportion de ces éléments a varié.

C'est ainsi que, lorsqu'il veut définir et classer, Cowley se montre, au cours de sa préface de 1656, fort capable de s'exprimer en phrases directes et fermement construites. Parlant des conditions favorables à la production de l'œuvre d'art, sujet qui lui tient à cœur, il s'écrie :

... And if in quiet and flourishing times they meet with so small encouragement, what are they to expect in rough and troubled ones ? If *Wit* be such a *Plant*, that it scarce receives heat enough to preserve it alive even in the *Summer* of our cold *Clymate*, how can it choose but wither in a long and sharp *winter* ? A warlike, various, and a tragical age is best to *write of*, but worst to *write in*... There is nothing that requires so much serenity and chearfulness of *Spirit*; it must not be either overwhelmed with the cares of *Life*, or overcast with the *Clouds of Melancholy* and *Sorrow*, or shaken and disturbed with the storms of injurious *Fortune*; it must like the *Halcyon*, have *fair weather* to breed in. The *Soul* must be filled with bright and delightful *Ideas* when it undertakes to communicate delight to others; which is the main end of *Poesie*... The truth is, for a man to write well, it is necessary to be in good humor; neither is *Wit* less eclipsed with the unquietness of *Mind*, then *Beauty* with the *Indisposition of Body*. So that 'tis almost as hard a thing to be a *Poet* in despite of *Fortune*, as it is in despite of *Nature*... ²⁰.

Mais les passages que nous venons de citer sont perdus dans la masse compacte des longues phrases luxuriantes. Cowley veut s'expliquer complètement plutôt qu'élégamment.

On voit combien l'instinct de la mesure a fait de progrès dans sa prose, si, de sa préface de 1656 on passe à celle qu'il a écrite en 1663, pour *Cutter of Coleman Street*. Ici, nous trouvons partout ces phrases nettes et solides, que nous étions jusqu'alors obligés de chercher, sans toujours les découvrir. Voici en quels termes il se défend d'avoir tourné la religion en ridicule :

But I call God to witness, that rather than one tittle should remain

¹⁹. Par exemple A. A. Tilley, dans la *Cambridge History of English Literature*, vol. VIII, p. 377.

²⁰. Préface de 1656, pp. 7, 8.

among my writings which according to my severest judgement should be found Guilty of the crime objected, I would my self burn and extinguish them all together. Nothing is so detestably lewd and reckless as the derision of things sacred, and would be in me more unpardonable than any man else, who have endeavoured to root out the ordinary weeds of Poetry, and to plant it almost wholly with Divinity. I am so far from allowing any loose or irreverent expressions in matters of that Religion which I believe, that I am very tender in this point even for the grossest errors of Conscientious persons... 21.

Nous aurions pu choisir un passage composé de phrases plus brèves et plus légères, mais précisément ce qui nous paraît le plus intéressant, c'est de voir Cowley maîtriser une forme pleine et ample. Il apprend maintenant à équilibrer sa période, à la réduire à des proportions harmonieuses, à s'arrêter quand il le faut. Nous assistons en somme à la victoire progressive de la raison sur l'imagination et l'enthousiasme.

Elle triomphe plus nettement encore dans les *Essais*, sans jamais le faire d'ailleurs complètement. Car même dans les *Essais* subsistent des traces de la lourdeur première. Ça et là une phrase manque d'harmonie et d'unité. Ainsi, passant en revue les éloges décernés par les poètes de l'Antiquité à la vie des champs, il arrive à Virgile :

Among the *Romans* we have in the first place, our truly Divine *Virgil*, who, though by the favour of *Mecoenas* and *Augustus*, he might have been one of the chief men of *Rome*, yet chose rather to employ much of his time in the exercise, and much of his immortal wit in the praise and instructions of a Rustique Life, who though he had written before whole Books of Pastorals and *Georgiques* could not abstain in his great and Imperial Poem from describing *Evander*, one of his best Princes, as living just after the homely manner of an ordinary Country-man... 22.

21. *Préface à Cutter of Coleman Street*, II, p. 264. Cf. aussi ce passage, tiré de la *Proposition* (p. 247) : *Our Reasoning Faculty as well as Fancy does but Dream, when it is but guided by sensible Objects. We shall compound where Nature has divided, and divide where Nature has compounded, and create nothing but either Deformed Monsters, or at best pretty but impossible Mermaids. It is like Painting by Memory and Imagination which can never produce a Picture to the Life.*

22. *Of Agriculture*, p. 407. Cf. encore, dans le même essai, le développement sur l'utilité de l'agriculture (p. 401), où 22 lignes séparent le début de la fin de la phrase, et où les liaisons entre les membres de phrase sont représentées par : « from whence », « the reason of which », « which is, that », « the rent of which », « whilst »...

L'abus des relatifs témoigne encore d'une certaine gaucherie. Lisons cette parenthèse sur Perse :

Perlus (who, you use to say, you do not know whether he be a good Poet or no, because you cannot understand him and whom therefore (I say) I know to be not a good Poet)... 23.

Mais ces erreurs sont devenues des exceptions. Dans l'ensemble, l'allure est plus aisée, les phrases ont gagné en netteté de coupe, et se sont débarrassées des propositions parasites qui les alourdisaient. Le début de l'essai *The Garden* montre excellemment le progrès réalisé sur ce point par Cowley. Ses phrases s'équilibrent et, même longues, s'organisent harmonieusement autour d'un centre :

I never had any other desire so strong, and so like to covetousness as that one which I have had always, that I might be master at last of a small house and large garden, with very moderate conveniencies joyned to them, and there dedicate the remainder of my life only to the culture of them and study of Nature,

And there (with no design beyond my wall) whole and intire to lye,
In no unactive Ease, and no unglorious Poverty.

Or as *Virgil* has said, Shorter and Better for me, that I might there *Studiis florere, ignobilis otii* (though I could wish that he had rather said, *Nobilis otii*, when he spoke of his own). But several accidents of my ill fortune have disappointed me hitherto, and do still, of that felicity; for though I have made the first and hardest step to it, by abandoning all ambitions and hopes in this World, and by retiring from the noise of all business and almost company, yet I stick still in the Inn of a hired House and Garden, among Weeds and Rubbish; and without that pleasantest work of Human Industry, the Improvement of Something which we call (not very properly, but yet we call) Our Own 24.

Comme le montre cet exemple, l'harmonie de la prose de Cowley n'est pas une harmonie musicale. Cowley ne nous paraît pas plus sensible aux sonorités de la prose qu'à la mélodie du vers. Son oreille ne le guide pas, comme elle guide Jeremy Taylor, par exemple, vers des résonances et des rythmes évocateurs. Il se

23. *Of Procrastination*, p. 454, l. 15...

24. *The Garden*, p. 420...

contente d'exposer lucidement, d'un ton égal et mesuré, l'idée qui l'intéresse. Et c'est bien cette allure lisse et unie, ce « monotone », qui fait le prix de sa meilleure prose, c'est-à-dire de celle des *Essais*.

Mais il n'est peut-être pas juste d'écraser le style de la préface de 1656 par comparaison avec celui des *Essais*, et si ce dernier, avec son aisance, la liberté mesurée de ses rythmes, la limpidité de sa langue, nous paraît différer absolument de la pesanteur embarrassée de la préface, c'est à coup sûr que le talent de Cowley s'est développé, pendant ces dix ans, de façon surprenante, mais c'est encore, sans doute, pour une autre raison. Ce qui nous charme, dans la page que nous avons citée, c'est le ton et l'allure de la pensée, autant, sinon plus que le style; c'est l'art de l'essayiste. On ne saurait demander à l'écrivain, présentant un livre au public, de s'exprimer comme s'il s'adressait à un ami. Outre que les idées qu'il développe sont d'un tout autre ordre, il est tenu d'observer un certain décorum, de respecter, en un mot, les lois du genre. Et c'est bien la différence des genres qui accentue à l'excès, ici, la différence des styles. La comparaison de la préface de 1656 avec celle de 1663 fournit une base d'appréciation plus exacte²⁵.

Même dans les *Essais*, donc, se retrouvent les traits permanents de la prose de Cowley. Nous y apercevons toujours l'expression d'une pensée nuancée, qui s'accompagne de distinctions et de restrictions pleines de finesse. Son charme réside précisément dans cette fluidité, dans cette allure incertaine et un peu lente qui lui permet de déposer dans l'esprit du lecteur la pensée qu'elle porte, comme une rivière de plaine dépose, au cours de ses méandres, son limon fertile.

Mais la phrase, tout en conservant son allure fuyante, s'est dépouillée, épurée; elle semble avoir trouvé le secret de la mesure et de l'harmonie. Elle s'oriente vers l'idéal de précision élégante que le néo-classicisme atteindra. N'avons-nous pas vu Cowley louer, dans le livre de Sprat sur la Société Royale, la limpidité du style?

25. Il serait également injuste de comparer des lettres officielles, comme celles que Cowley écrivait, en 1659, au marquis d'Ormonde, forcément solennelles, alourdies de périodes allant jusqu'à l'emphase, et les quelques lettres familières qui nous restent, si vives, au contraire, et si alertes.

Lui-même, par la manière dont il recherche cet équilibre dans la clarté, est classique, tout au moins d'intentions.

Sa conception du style de la prose, toutefois, ne l'est pas encore. M. Feuillerat a fait ressortir, à propos de Lyly, le demi-esclavage où la poésie tenait alors la prose. Sans vouloir comparer la prose poétique de l'auteur d'*Euphues* à celle de Cowley, nous pouvons dire que cette observation se vérifie pour ce dernier. En réalité, Cowley, en prose comme en vers, ne parle qu'une langue, n'a qu'un style. Pour le prouver, au risque de nous répéter, passons en revue, comme nous l'avons fait pour ses vers, les éléments constitutifs de cette prose. Les ressemblances sont telles, d'ailleurs, que nous pourrions être plus brefs dans notre démonstration.

II

La prose de Cowley puise aux mêmes sources, du point de vue du vocabulaire, que sa langue poétique. Tantôt elle prend aux expressions populaires leur verdeur concrète et leur vie, tantôt, au contraire, elle devient érudite et savante, donnant aux mots leur sens étymologique²⁷, empruntant leurs termes aux vocabulaires techniques²⁸. Parfois aussi elle s'adapte à la mode du jour, et

26. Par exemple : « To give the Devil (as they say) his right » (*A Discourse...*, p. 349, l. 34) ; « and moved, as we say, every stone to fling at it » (*Of Avarice*, p. 437, l. 10) ; « There's no fooling with Life » (*Of Procrastination*, p. 452, l. 25...).

27. Les mots d'origine latine gardent leur sens primitif : « laborious » : pénible (*Discourse...*, II, p. 246, l. 17) ; « reliques » : restes (*Proposition...*, II, p. 258, l. 36) ; « conversation » : fréquentation (*Of Liberty*, II, p. 379, l. 10 ; *Of Solitude*, II, p. 393, l. 10 ; *Of Obscurity*, II, p. 399, l. 22) ; « admirable » : étonnant (*Of Liberty*, II, p. 379, l. 22) ; « sollicitous » : soucieux (*The Shortness of Life...*, II, p. 448, l. 18) ; « impertinent » : sans raison légitime (*Of Liberty*, II, p. 383, l. 20) ; « agreeable » : d'accord (*Of Obscurity*, p. 398, l. 8), etc...

Nous voyons même Cowley jouer sur l'étymologie des mots qu'il emploie : le nom de tyran n'est pas déshonorant : « Even Jupiter himself (your *Juvans Pater*) is so termed... », « and first he (Cromwell) found the common-wealth (as they then called it) in a ready stock of about 800 m. pounds, he left the common-wealth (as he had the impudent raillery still to call it) some two millions and an half in debt » (*Discourse...*, II, p. 353, l. 25, et p. 368, l. 15...). Cf. aussi sur le mot « hypocrite », préface à *Cutter of Coleman Street*, II, p. 263, l. 33).

28. Par exemple « schiomachy » (*Discourse...*, II, p. 353, l. 225) ; « Ali-

s'incorpore des expressions des langages élégants, le Français et l'Italien ²⁹. Elle garde sa préférence pour les termes abstraits pleins de solennité ³⁰, et mélange volontiers l'abstrait et le concret ³¹.



Ses images comportent les mêmes éléments de variété : antiques ou modernes, livresques ou vécues. Sans parler des citations qui forment la trame même des *Essais*, les souvenirs de l'Antiquité païenne et de l'Antiquité chrétienne abondent, souvent mêlés ³². Quelques allusions à l'histoire et à la géographie nous rappellent l'homme d'étude que fut Cowley ³³. Mais nous retrouvons au premier plan l'observateur de la civilisation et des mœurs de son temps. La nature continue à l'intéresser, surtout dans la

mony » (*Of Avarice*, II, p. 437, l. 37); « formality » (*Of Greatness*, II, p. 433, l. 35); tout un passage en termes héraldiques (*Of Agriculture*, II, p. 404, l. 3); « laveer », terme nautique (*Of Liberty*, II, p. 379, l. 29).

29. Nous trouvons des « banditos » (*Discourse*, II, p. 356, l. 17), des « virtuosos » (*Ibid.*, p. 342, l. 8), des « mosquitos » (au sens de mosquées) (*Ibid.*, p. 369, l. 11), des « magnificos » (*Of Liberty*, II, p. 383, l. 25), des « grandios » (*Of Greatness*, II, p. 430, l. 5), et des expressions telles que : « Cap-a-pe » (*The Dangers of an Honest man...*, II, p. 443, l. 4); « haut-goust » (*Discourse*, II, p. 371, l. 39); « pour faire bonne bouche » (*Of Liberty*, II, p. 386, l. 17); « valet de chamber » (*Of Greatness*, II, p. 431, l. 39); « le jeu ne vaut pas la chandele » (*The Danger of Procrastination*, II, p. 453, l. 18); « à corps perdue » (*Of Myself*, II, p. 459, l. 10); « équipage » (*Discourse...*, II, p. 356).

30. Citons au hasard : « intrinsical » (*Of Liberty*, II, p. 385, l. 40), « immanity » (*Ibid.*, p. 379, l. 29), « medium » (*Ibid.*, p. 381, l. 34), etc...

31. Ainsi « contraries » veut dire : adversaires (*The Dangers of an Honest man...*, II, p. 445, l. 10), « capacities » : les gens intelligents (*Discourse*, II, p. 363, l. 6).

32. Cf. dans la *Préface* de 1656, les souvenirs littéraires, qui prennent normalement la forme de citations : sur Horace (p. 6, l. 38; p. 8, l. 22, 27), sur Ovide (p. 7, l. 27), sur Martial (p. 8, l. 36), sur Thémistocle (p. 455, l. 16), sur Virgile (p. 10, l. 10, 17); et, mêlés à eux, une allusion à saint Paul (p. 7, l. 4). Dans le *Discours* sur Cromwell, les exemples tirés de l'histoire ancienne (II, p. 351, l. 4; p. 359, l. 8; p. 360, l. 24; p. 365, l. 24; p. 366, l. 4) et de la Bible (II, p. 364, l. 36; p. 367, l. 6), de la Bible et de l'Antiquité mêlés (*Ibid.*, II, p. 367, l. 12, 29). Dans les *Essais* nous trouvons côte à côte Cicéron et saint Paul (*Of Liberty*, II, p. 380, l. 1), Pindare et saint Mathieu (*The Shortness of Life...*, II, p. 448, l. 29...) et nous passons naturellement de Virgile à la Bible (*The Garden*, II, p. 421, l. 1..., l. 12).

33. Guy Fawkes (*Discourse*, II, p. 365, l. 15), Louis XIII (*Of Greatness*, II, p. 430, l. 25), le pic de Ténériffe (*Ibid.*, p. 433, l. 16), Charles V (*Préface* de 1656, p. 6, l. 20).

mesure où elle mène à l'histoire naturelle et à la science ³⁴, et c'est l'homme qui le captive, dans ses activités diverses ³⁵.

Autant que par leur variété, ces images se caractérisent par leur abondance. Il n'y a guère de phrase un peu importante qui n'en contienne. Elles forment, semble-t-il, le complément nécessaire et l'idée, et l'accompagnent de leur commentaire concret. Rappelons-nous le « style orné » de Lyly, de Shakespeare, des autres Elisabéthains ³⁶, et nous trouverons la source de ce besoin d'images qui possède Cowley. Oui, sa prose est encore proche de la poésie. On pourrait dire que son intelligence crée et organise la pensée, mais que c'est son imagination qui l'exprime. L'image jaillit spontanément de l'idée, et la souligne par son appel concret à nos sens. Écoutons Cowley protester, dans la préface à sa *Proposition*, contre la souveraineté d'Aristote. Certes, il ne veut pas, dit-il, rabaisser le mérite de ce dernier...

But it were madness to imagine that the cisterns of men should afford us as much, and as wholesome waters, as the Fountains of nature...

Ce n'est pas la lecture des livres, mais l'observation directe du monde qui permet le progrès :

34. Quelques observations : sur les hannetons qui vous volent maladroitement au visage (*Of Liberty*, II, p. 382, l. 25), les pies qui volent tout ce qui brille (*Of Avarice*, II, p. 436, l. 31), viennent peut-être de sa propre expérience; mais d'autres : sur les autruches qui avalent et digèrent les objets les plus inattendus (*Of Avarice*, II, p. 436, l. 28), sur les plantes qui se détournent les unes des autres par une antipathie mystérieuse (*Of Myself*, II, p. 456, l. 11), sont évidemment puisées dans une histoire naturelle, selon la tradition établie par Lyly. Notons aussi une allusion aux plantes artificielles que fabriquent les alchimistes (*A Discourse*, II, p. 359, l. 40) où nous trouvons une preuve de la curiosité scientifique de Cowley, beaucoup plus que de son amour de la nature.

35. La liste complète de ces images serait fort longue. Citons-en quelques-unes : sur les pièces fausses (*Préface* de 1656, I, p. 5, l. 25), le mélange des vins (*Ibid.*, l. 33), la banqueroute (*Ibid.*, p. 8, l. 25), le théâtre (*Of Liberty*, II, p. 384, l. 14), le jeu (*The Danger of Procrastination*, II, p. 452, l. 27), les charlatans (*Of Liberty*, II, p. 380, l. 13); les voleurs (*Of Solitude*, II, p. 393, l. 29), la médecine (*Of Obscurity*, II, p. 398, l. 37; *Discourse*, p. 362, l. 29), les sorcières (*Préface* de 1656, p. 4, l. 24), les enfants bâtards (*ibid.*, p. 4, l. 9), ou venus avant terme (*Ibid.*, p. 9, l. 13), le navire dans le calme ou dans la tempête (*Of Solitude*, II, p. 392, l. 30; *The Danger of Procrastination*, II, p. 453, l. 20), l'armée (*The Dangers of an Honest man...*, II, p. 443, l. 1...; *The Danger of Procrastination*, II, p. 454, l. 27...).

36. Cf. sur ce point M. FEUILLERAT. *John Lyly*, p. 460 sq.

And no man can hope to make himself as rich by stealing out of others Truncks, as he might by opening and digging of new Mines...

Il y a encore bien des régions à découvrir :

There is yet many a Terra Incognita behind to exercise our diligence... 37.

Le procédé est constant. Mais « procédé » est un terme inexact, car il semble que beaucoup de ces images naissent moins d'une intention délibérée que d'une sorte d'instinct de l'ornement. L'idée se transforme en métaphore par une sorte d'automatisme, sans que Cowley ait à faire acte de volonté. Il reste encore chez lui des traces de l'image poétique, de l'image-ornement, et comme un besoin de transcription concrète de l'idée, qui sont proprement d'un poète. Il parle tout naturellement des « roads of poesy »³⁸, de « to shoot beyond the mark »³⁹, des « clouds of melancholy », des « storms of injurious Fortune »⁴⁰. Lorsque, en 1650, il discute, dans une de ses lettres, des espoirs que l'on fonde sur l'expédition de Charles I^{er} en Ecosse, il ne se soucie guère d'embellir son style, et cependant nous trouvons cette image :

... But before this Month's end, either this new life of it will be crusht out again, or it will grow up into an able and sturdy constitution 41.



Telle est la base inévitable, instinctive, pour ainsi dire, de la prose de Cowley. Mais ces images restent rarement à ce stade élémentaire. Il les transforme en les développant, ou il leur en ajoute d'autres, nées cette fois de son désir d'art. C'est ainsi qu'il voit directement, dans l'auteur d'un livre, son père, mais il élabore consciemment la métaphore, lorsqu'il distingue des enfants légitimes et des bâtards⁴². Pour lui, créer équivalait à planter, et

37. *A Proposition...*, II, p. 246, l. 28...

38. *Préface* de 1656, I, p. 11, l. 1.

39. *Préface aux Odes pindariques*, I, p. 156, l. 7.

40. *Préface* de 1656, p. 7, l. 22, 23.

41. Lettre du 6 août 1650 (*Miscellanea Aulica*).

42. *Préface* de 1656, p. 4, l. 7...

retrancher à élaguer. Mais l'image devient subtile, lorsque parlant de l'œuvre de Shakespare, de Fletcher, et de Jonson, il écrit :

Part of whose *Poems* I should take the boldness to prune and lop away, if the care of replanting them in print did belong to me; neither would I make any scruple to cut off from some the unnecessary young *Suckers*, and from others the old withered *Branches* 43.

Ce travail de l'esprit sur des images dépourvues d'originalité et, pourrait-on dire, de personnalité, est une des caractéristiques les plus curieuses du style de Cowley. Il ne se contente pas d'adopter la comparaison ou la métaphore banale; il veut la faire sienne, et il y réussit en la poursuivant au-delà de ses limites normales. Et nous voici au conceit. Par exemple, il compare les pièces apocryphes dont on grossit les éditions posthumes des poètes aux fausses pièces d'argent dont on grossit un sac d'écus :

Like *false Money* put in to fill up the Bag, though it adde nothing to the *sum*;

mais il ne peut s'arrêter là, et poursuit :

Or with such, which though of their own *Coyne*, they would have called in themselves, for the baseness of the *Allay*... 44.

Un peu plus loin, il proteste contre le mensonge en poésie, la fiction mythologique. Son point de départ est la comparaison bien banale de la poésie avec une nourriture spirituelle. Et voici ce qu'il en fait :

Were there never so wholesome *Nourishment* to be had (but alas, it breeds nothing but *Diseases*) out of these boasted *Feasts* of *Love* and *Fables*; yet, methinks, the unalterable continuance of the *Diet* should make us *Nauseate* it : For it is almost impossible to serve up any *new Dish* of that kind. They are all but the *Cold-meats* of the *Antients*, new-heated, and new set forth 45.

Certaines traductions mettent en évidence sa tendance à insister, d'une manière parfois indiscrete, sur l'image :

Horace advises very wisely, nous confie-t-il, and in excellent good words, *spacio brevi spem longam reseces*, from a short Life cut off all Hopes that grow too long.

43. *Ibid.*, p. 5, l. 36...

44. *Ibid.*, l. 25...

45. *Ibid.*, p. 13, l. 12...

Pourquoi ajoute-t-il à la traduction déjà complète cette phrase qui n'enrichit en rien le sens :

They must be pruned away like suckers that choak the Mother-Plant, and hinder it from bearing fruit ? 46.

Notons d'ailleurs que certaines de ses amplifications sont fort belles, telle cette image vaste et noble :

God is the fountain of all powers; but some flow from the right hand (as it were) of his Goodness, and others from the left hand of his Justice; and the World, like an Island between these two Rivers, is sometimes refresht and nourisht by the one, and sometimes overrun and ruined by the other... 47.

Souvent aussi, au lieu de prolonger à l'extrême une seule image, il prend toutes celles qui se présentent à son esprit, et les accumule. Il voit successivement dans l'Etat, un bâtiment (building), qui se transforme, on ne sait comment, en navire; un peu plus loin, de navire, il redevient bâtiment, puis cadavre; tournons deux pages, il reparait sous les traits d'un malade 48.

Mais ces deux traits : développement minutieux, et accumulation des images, nous les avons déjà trouvés dans sa poésie. D'autres ressemblances encore sollicitent notre attention. Que l'ingéniosité de Cowley reste toujours en éveil, cela ne saurait nous étonner, l'ingéniosité étant à la base de sa nature. Ce qui peut surprendre davantage, c'est de voir apparaître ici tous les éléments du style métaphysique, et de constater que son « wit » joue dans sa prose le même rôle que dans sa poésie.

Sa pensée reste éprise de nouveauté. Dans ses analyses, il déduit et raisonne avec autant de finesse qu'en vers. Un poète inconnu ayant publié sous le nom de Cowley ses propres vers, il commente :

46. *The Shortness of Life...*, II, p. 449, l. 21... et l. 32... On pourrait trouver nombre d'exemples montrant les excès auxquels cette tendance peut entraîner Cowley : dans le *Discours* sur Cromwell, il torture pendant plus de dix lignes la traditionnelle image de la barque de l'Etat (II, p. 359, l. 18-30). A-t-il l'idée de représenter l'homme important comme assiégé dans sa grandeur, il poursuit la métaphore à travers toutes ses actions (*Of Liberty*, II, p. 382, l. 9-19)...

47. *Discourse*, II, p. 356, l. 27...

48. *A Discourse...*, II, p. 355, l. 17...; p. 359, l. 17...; p. 362, l. 29...

It would have been much less injurious, if it had pleased the *Author* to put forth some of my Writings under his *own name*, rather than his own under mine : he had been in that a more pardonable Plagiary, and had done less wrong by *Robbery*, than he does by such a *Bounty*; for no body can be *justified* by the *Imputation* even of anothers *Merit*; and our own course *Cloathes* are like to become us better, then those of another mans, though never so *rich*... 49.

De ses visites à Bedlam il rapporte toujours une impression de tristesse. A-t-il vraiment raison?

My compassion there was perhaps too tender, for I meet a thousand Madmen abroad, without any perturbation; though, to weigh the matter justly, the total loss of Reason is less deplorable than the total depravation of it... 50.

Il aime, surtout, surprendre le lecteur par les conclusions auxquelles l'amène la logique rigoureuse de son raisonnement. Le paradoxe, et son moyen d'expression accoutumé, l'antithèse, demeurent les pivots de sa pensée et de son style. Sa manière habituelle, ainsi que nous l'avons noté à propos des *Essais*, consiste à partir de lieux communs pour aboutir à des conclusions imprévues. Il démontre ainsi que, plus on s'élève dans l'échelle sociale, plus on est esclave; que la vraie richesse n'est pas la prospérité matérielle; que l'homme le plus occupé est le sage, dans son oisiveté apparente. Il combat le gouvernement de Cromwell en montrant combien il est ridicule de se laisser tyranniser par son serviteur. Et toutes ces analyses serrées aboutissent à l'expression neuve et forte qui les résume dans une alliance hardie de mots, dont nous sommes d'abord surpris, et dont, à la réflexion, nous devons admettre la justesse. Il appelle le grand seigneur : « *this noble slave* », le roi, « *the poor King* », le riche « *the poor rich man* » 51; il affirme :

The first Minister of State has not so much business in publique, as a wise man has in private : if the one have little leasure to be alone, the other has less leasure to be in company... 52.

49. *Préface* de 1656, p. 4, l. 11...

50. *The Dangers of an Honest man*..., II, p. 446, l. 9...

51. *Of Liberty*, II, p. 379, l. 5; *Of Greatness*, II, p. 432, l. 30; *The Shortness of Life*, II, p. 450, l. 3.

52. *Of Solitude*, II, p. 394, l. 16.

Vivre à la campagne est l'idéal :

... I should think it hard measure, without being convinced of any crime, to be sequestred from it, and made one of the Principal Officers of State... 53.

Sur Cromwell, il remarque :

Did we fight for Liberty against our Prince, that we might become Slaves to our Servant ? 54.

N'avons-nous pas devant nous des conceits bien caractérisés ? Le choc verbal résume le choc des idées ; il renforce, par sa brièveté antithétique, la surprise que nous éprouvons devant l'aboutissement paradoxal d'un raisonnement logique. Nous le trouvons constamment, et partout. Il est juste de souhaiter les progrès de la science : Cowley parle de sa « vertuous covetousness » 55. Les futurs consuls de Rome s'abaissent à quémander les suffrages des plus vils : « Behold the masters of the world begging from door to door » 56. Que reproche-t-on à la poésie religieuse ? Elle a toutes les supériorités... « neither will it want Room by being confined to Heaven » 57.

Il n'est pas jusqu'au jeu sur les mots, qui ne soit représenté dans cette prose de Cowley. Ici, il joue sur le mot « foot », se refusant, par son procédé habituel de transposition, à voir une différence entre le sens littéral et le sens poétique :

The cold of the Countrey had stricken through all his faculties, and benumbed the very feet of his Verses 58.

Là, expliquant qu'il a perdu beaucoup de ses poésies, il semble tout à coup s'apercevoir de l'impropriété du terme « lost » pour des œuvres insignifiantes :

I am ashamed of the arrogancy of the word, when I said, I had lost them 59.

53. *Of Greatness*, II, p. 428, l. 22.

54. *A Discourse*, II, p. 357, l. 13 ; cf. aussi l. 11...

55. *A Proposition...*, II, p. 247, l. 6.

56. *Of Liberty*, II, p. 378, l. 31.

57. *Préface* de 1656, p. 13, l. 9.

58. *Ibid.*, p. 7, l. 33.

59. *Ibid.*, p. 10, l. 1.

La vie est brève, le passage si court de la naissance au tombeau, « that it might be called the *Pas de Vie*, as well as that the *Pas de Calais* » 60. Il forge des mots composés qui nous frappent par leur hardiesse. Catilina lui fait l'effet d'être un « Anti-Paul » (il l'explique en ajoutant : « who became all things to all men that he might destroy all » 61; Cromwell, par sa folie de dépenses, mérite le titre de « Anti-Solomon », et par sa soif de carnage, celui de « His Moloch-ship » 62.

Ainsi se montrent à chaque pas les manifestations évidentes de l'esprit métaphysique. Cowley ne renonce, en tant que prosateur, à aucune des ressources du poète. Faut-il voir là une preuve de l'influence exercée sur sa prose par sa poésie? L'une est-elle l'esclave de l'autre? Nous ne le croyons pas. Car sa prose donne une impression de sincérité et d'aisance qui ne saurait s'accorder avec l'application réfléchie d'une convention. Pour nous, ses deux styles sont parallèles, ou plutôt, ils ne font qu'un. Cowley pense et écrit en prose comme il pense et écrit en vers. Il est naturellement « métaphysique ».

III

Et cependant, il est indéniable que sa prose fait sur nous une impression toute différente de celle que laisse l'ensemble de sa production poétique. Autant cette dernière nous paraît artificielle, tendue sous l'effort, parfois extravagante, autant la première nous frappe par son allure naturelle — et cela, alors que nous trouvons à la base de l'une et de l'autre les mêmes éléments. C'est que la différence qui les oppose, pour n'être qu'une différence de degré, n'en est pas moins capitale. Alors que le trait saillant de la poésie est l'excès, la prose est faite de mesure. Pourquoi ce contraste? Cowley nous le dit lui-même. Il y a entre elles tout l'écart qui sépare une conversation ordinaire d'une déposition sous ser-

60. *The Shortness of Life...*, II, p. 448, l. 28. On trouverait d'autres exemples de ces « equivocations » : sur le mot : « Commonwealth » (*Discourse...*, II, p. 368, l. 15), sur « philosopher » (*A Proposition...*, II, p. 246, l. 24), sur « glorious » (*Of Solitude*, II, p. 392, l. 13), sur « follower » (*Of Liberty*, II, p. 384, l. 35)...

61. *Of Liberty*, p. 380, l. 1...

62. *A Discourse...*, p. 367, l. 12, et p. 349, l. 25.

ment 63. La poésie, destinée essentiellement à plaire, dissimule la vérité derrière la parure des ornements, et se contente de plus d'une vérité toute approximative qui n'est guère, au fond, que la vraisemblance. La prose a pour but d'instruire, de rechercher scrupuleusement le vrai.

Cette conception nous permet de comprendre la double attitude de Cowley. Poète, il se soumet à un idéal arbitraire. Il veut éblouir le lecteur par la hardiesse de l'idée et de la forme. Il rêve non d'harmonie ni de sincérité, mais d'esprit. Désir factice, qui l'entraîne sur la pente dangereuse où l'attirait déjà son ingéniosité naturelle. Dans sa poursuite inlassable, mais lassante, de l'originalité, il entasse conceit sur conceit, et mêle aux perles le clinquant. Avidé de surprendre à tout prix, il s'interdit le choix et la modération; une tension perpétuelle crée dans ses vers une atmosphère trouble, qui, si elle n'atténue pas l'intérêt psychologique, diminue étrangement le plaisir esthétique du lecteur.

La prose, au contraire, est son instrument docile. Aucune autre règle ne la guide que le souci du vrai. Elle exprime d'une manière à la fois directe et élégante une pensée sincère. Elle n'obéit plus à des intentions, mais aux instincts de son auteur. Cowley ne fait plus de ses dons un abus délibéré, mais laisse libre jeu aux forces qui sont en lui. Nous avons noté, en parlant des *Essais*, l'allure naturelle de sa pensée. Le terme vaut pour son style. Même dans les développements impersonnels, dans ses *Préfaces*, son *Discours* sur Cromwell, aucun élément discordant ne vient donner à l'expression un caractère artificiel. Noble ou familière suivant que le sujet l'exige, sa prose reste toujours humaine.

Ses vers nous montrent un poète de profession, la prose nous révèle un homme. Nous l'y retrouvons bien tout entier : ses goûts d'intellectuel, d'abord, curieux de tout comprendre, et de ne rien accepter sans l'avoir contrôlé par lui-même, mettant au service de ses analyses loyales la vivacité et la finesse natives de son esprit. Nous le voyons chercher sans trêve la nouveauté, fouiller les questions les plus diverses jusqu'à ce qu'il les éclaire d'un jour

63. Préface aux *Plantarum Libri duo* : la prose (« libera solutaque oratio »)... « ea enim cum versu comparata solenne Jusjurandum est » — ce que Nahum Tate traduira : « prose... compared with verse, bears the authority of an Oath ».

imprévu. Il tire de lieux communs des conclusions inattendues, et, pour les exprimer avec l'éclat désirable, il utilise l'extrême variété de ses connaissances. Il écrit un langage d'une élégance savante et spirituelle, brillant des feux de l'antithèse et du conceit.

Il s'offre donc à nous sous les traits d'un prosateur « métaphysique ». Mais l'esprit « métaphysique » existe ici au repos, pour ainsi dire, au naturel. Ce style qui nous charme par son allure aisée, est le fidèle écho de sa personnalité. Les conceits y sont moins nombreux que dans sa poésie, et nous les acceptons par là même plus volontiers, mais surtout, ils nous semblent répondre tous à un élan intérieur de Cowley. Ils s'appuient sur la base solide de son instinct, et possèdent l'élément personnel dont manquent trop souvent ses conceits poétiques. Aussi nous paraissent-ils spirituels, profonds ou divertissants, sans jamais nous choquer par une extravagance gratuite. Ils ne nous empêchent pas de voir, sous leur surface brillante, le fond de sérieux et d'honnêteté, la parfaite probité intellectuelle que Cowley apporte à l'étude de tous les problèmes, ni la modération dont il nuance sa pensée.

Ses propos sont graves, mais cette gravité n'est pas austère et inhumaine. Elle s'accommode, au contraire, fort bien d'humour, d'un humour qui est rarement amer, sarcastique, et qui reste d'habitude dans les limites d'une ironie sans âpreté. C'est, ici, une épigramme sans méchanceté sur les courtisans et les héritiers ⁶⁴, là une confidence pleine de bonhomie ⁶⁵, et la plupart du temps des retours malicieux sur lui-même ⁶⁶. Son esprit est parfois un peu gros ⁶⁷, mais jamais il ne devient réellement familier. Comme nous l'avons indiqué à propos des *Essais*, son style peut être non-

64. *Of Avarice*, II, p. 437, l. 33, 35. Il propose que les biens de l'avare soient protégés contre son avarice : « It is very reasonable that the King should appoint some persons (and I think the Courtiers would not be against this proposition) to manage his Estate during his Life (for his Heires commonly need not that care)... »

65. Il préfère le calme aux aventures : « A storm would not agree with my stomach, if it did with my Courage » (*Of Myself*, II, p. 458, l. 25.)

66. Cf. les confessions humoristiques dont il parseme le *Discours* sur Cromwell (lui faisant perdre ce qu'il pourrait avoir d'emphatique) sur son manque de courage et ses émotions (II, p. 346, l. 4, l. 38 ; p. 349, l. 35, p. 356, l. 4).

67. Cf. des détails volontairement grotesques dans leur précision. Le souvenir du bonheur passé de l'Angleterre l'émeut : « And I wept bitterly for two or three hours, and when my present stock of moisture was all wasted,

chalant, mais il possède toujours une noblesse, une distinction innée qui le gardent de la vulgarité.

On pourrait lui reprocher de manquer de fermeté. Comparées aux phrases incisives de Bacon, ses périodes peuvent nous paraître, dans l'ensemble, sans nerf et sans vigueur. Mais, nous ne devons pas oublier que Bacon donne, pour ainsi dire « ex cathedra », du haut de sa longue expérience, des leçons dans l'art de parvenir. Ce sont presque des commandements qu'il dicte. Tandis que Cowley, en quête de bonheur, se livre à des analyses minutieuses, tâtonne, hésite, cherche. L'allure de sa pensée explique celle de sa phrase. Il n'est d'ailleurs pas dans son tempérament de trancher. N'a-t-il pas eu, toute sa vie, horreur du dogmatisme?

Lui ferons-nous grief, alors, de sa subtilité un peu perverse, de ces restrictions et de ces distinctions menues, de ces antithèses et de ces paradoxes qui donnent par moments, à son style, un air apprêté? Mais n'est-ce pas, pour une bonne part, à ces raffinements que cette prose doit son charme? L'attrait qu'elle exerce sur nous ne réside-t-il pas, avec la révélation qu'elle nous apporte d'une personnalité attachante, dans l'union rare du naturel et du non ordinaire?

D'un côté, donc, une aisance, un peu fluide et molle peut-être; de l'autre, de la vivacité, du piquant, de l'audace. De la fusion de ces deux éléments résulte une harmonie sans fadeur, une fermeté moelleuse où l'on peut dire que se condense l'originalité de Cowley prosateur. Comme sa meilleure poésie, sa prose a le charme des choses fragiles. Elle n'inspire pas l'admiration respectueuse qu'un chef d'œuvre nous impose, mais plutôt une amicale sympathie.

Elle n'est certes pas irréprochable; son harmonie reste imparfaite, ses contours trop fuyants manquent souvent de netteté, elle nous paraît parfois bien affectée. Mais, une fois de plus, ne jugeons pas l'œuvre de Cowley sans considérer son ambiance. Souvenons-nous de sa susceptibilité aux influences, et songeons qu'on ne peut le comprendre qu'en fonction de son temps.

I fell a sighing for an hour more »... (*Discours*, II, p. 343, l. 20...). La mort reste un mystère, « ... no man who has made the Experiment has been so kind as to come back to inform us »... (*Of Obscurity*, II, p. 399, l. 19).

IV

Le XVII^e siècle est, pour la prose autant que pour la poésie, une époque mouvementée. Au début, nous trouvons une prose lourde et confuse dans son ensemble, lointaine, difficile à lire. A la fin, elle est devenue moderne, nette et claire, et nous n'en sommes séparés que par l'évolution fatale du langage. Cette transformation si profonde (qui n'est qu'un aspect de ce changement général d'orientation des esprits dont nous avons constaté la présence à chaque étape de notre étude), n'est pas sans avoir touché l'œuvre de notre héros. Cowley se trouve, bien malgré lui, engagé dans ce conflit entre les deux proses.

Son éducation universitaire, sa culture latine, font de lui l'émule de Burton, de Browne, de Clarendon, de Milton, c'est-à-dire des hommes qui représentent la vieille prose. Il garde l'instinct des groupes de propositions que relie, sans souci des proportions, des pronoms relatifs, ou de simples conjonctions de coordination. Ses longues phrases aux coupes hésitantes, dont les parties s'entraînent les unes les autres comme les anneaux d'une chaîne dont on ne sait jamais pourquoi elle n'a pas un anneau de plus, son désir d'entasser dans l'intervalle de deux points toutes sortes d'idées connexes, représentent l'héritage de la tradition érudite.

Et, d'autre part, son amour du style orné, sa transcription constante de l'idée en termes imagés, transcription aussi instinctive que voulue, la collaboration de l'imagination avec l'intelligence, tous ces traits, en même temps qu'ils expriment l'aspect « métaphysique » de sa nature, rappellent la tradition de rhétorique élégante dont Lyly avait donné à l'Angleterre le modèle parfait.

Ainsi survit, dans la prose de Cowley, l'ordre ancien. Mais les forces nouvelles l'y combattent, et l'y refoulent. Même considérée sous l'angle du passé, elle marque un progrès sur celle des prosateurs que nous avons nommés. Elle est encore surchargée, encombrée, mais on ne peut la comparer au fouillis fantastique des phrases démesurées de Burton. Elle n'est pas massive, ni irrégulièrement construite comme celle de Clarendon. Elle n'est pas entachée de latinismes, dans son vocabulaire et sa syntaxe, au même point que celle de Milton. Elle est caractérisée, au fond, moins

par des défauts, que par l'absence de certaines qualités, par l'imperfection dans l'élégance et dans la mesure. Ne réalise-t-elle pas déjà un grand progrès par cette élimination des défauts positifs?

Elle a beau être ornée, elle ne ressemble pas à d'autres proses « métaphysiques », telles que celle de Donne ou celle de Browne. Elle ne se permet pas les débauches de fantaisie intellectuelle et verbale de Donne en des phrases telles que celle-ci :

But for us, who die now, and sleep in the state of the dead, we must all pass this posthumous death, this death after death, nay this death after burial, this dissolution after dissolution, this death of corruption and putrefaction, of vermiculation and incineration, of dissolution and dispersion, in, and from the grave... 68.

Elle reculerait aussi devant le pédantisme alambiqué de cette méditation sur la vanité de vouloir se survivre où nous entendons Sir Thomas Browne s'écrier (comparant le présent à l'époque de Mathusalem) :

We, whose generations are ordained in this setting part of time, are providentially taken off from such imaginations; and, being necessitated to eye the remaining particle of futurity, are naturally constituted unto thoughts of the next world, and cannot excusably decline the consideration of that duration, which maketh pyramids pillars of snow, and all that's past a moment 69.

La prose de Cowley reste imaginative, mais l'imagination et l'intelligence elles-mêmes se soumettent au contrôle de la raison. Les métaphores ont pour but presque unique d'expliquer, les antithèses sont un moyen brillant d'exposer les idées. Nous constatons ici, en pleine lumière, ce phénomène de rationalisation de la manière métaphysique que sa poésie laisse apercevoir à un moindre degré, et une comparaison entre la phrase de Donne et n'importe quelle phrase de Cowley nous permet de mesurer, en dépit de l'identité foncière des deux styles, l'évolution qui différencie le disciple de son maître. Se rapproche-t-il davantage de certains

68. DONNE. *Sermons : Death* (H. CRAIK. *English Prose selections*, II, p. 90).

69. *Urn burial* (Cf. H. CRAIK. *Op. cit.*, II, p. 330).

de ses prédécesseurs ou contemporains, comme Bacon, Jonson ou Hobbes? Il nous est permis d'en douter. La vigueur épigrammatique, l'extrême concision du style de Bacon, jointes à une imagination vraiment élisabéthaine, n'étaient pas faites pour l'attirer. Il ne pouvait trouver davantage de modèle dans la prose de Ben Jonson, si neutre, si nue, qu'on hésite à parler de son style, ni dans celle de Hobbes, toute en logique rigide, en dogmatisme impersonnel.

La prose de Cowley ne prolonge le passé que très partiellement. Elle le combat par son orientation nouvelle. Elle remplace l'ancien idéal de l'artiste, savant, versé dans toutes les sciences, par celui de l'artiste « honnête homme », préoccupé de voiler son érudition sous une simplicité de bon ton. Elle aspire à l'ordre et à l'élégance. Sans doute, ce n'est qu'une aspiration bien imparfaite encore, mais nous avons pu noter, dans ses *Essais*, la fermeté croissante des coupes, la netteté de l'allure générale.

Il semble qu'échappant à l'emprise de la tournure d'esprit latine, Cowley ait demandé à la France un appui dans sa recherche de la clarté. Nous savons qu'il lisait Balzac ⁷⁰. Nous ne pouvons apporter de preuve d'une influence précise, mais il est légitime d'admettre que les années qu'il a passées en France, au moment même où s'élaborait l'esprit classique, ont confirmé son désir de régularité, et lui ont appris, dans une certaine mesure, la vertu de la simplicité.

Mais c'est bien plutôt d'Angleterre qu'il tire, sinon l'exemple, du moins l'inspiration. Dans le cours du dix-septième siècle, la prose anglaise s'oriente nettement vers la simplicité. Une réaction de plus en plus vive et consciente se fait jour contre les excès d'imagination et la complexité de structure qui sont l'héritage, à la fois des ardeurs humanistes et de l'enthousiasme poétique du seizième siècle. Ben Jonson déclarait déjà : « J'aime un langage pur et net, mais néanmoins clair et usuel ». Davenant, tout en ne visant aucunement au style simple, puisqu'il veut représenter la nature « revêtue d'habits qui, sans être extravagants, seraient nouveaux » reproche aux jeunes gens de chercher à trop compli-

70. Lettre de Paris, 13 septembre 1653 (*Miscellanea Aulica*).

quer, « de sortir, dans leurs recherches de langage, du dialecte courant » 71. Nous savons que Hobbes, uniquement préoccupé de se faire entendre clairement, écarte de parti-pris toute recherche de style.

La littérature religieuse marque avec une netteté particulière ce changement du goût. Au début du siècle, les sermons, à la fois érudits et poétiques, passent des citations savantes aux envolées lyriques sans jamais redescendre sur la terre. A la fin, ceux de Tillotson s'adressent aux fidèles sur un ton naturel, simple et clair, avec le désir évident de faire appel à leur raison 72. Il avait fallu, pour opérer cette révolution dans l'éloquence de la chaire, une véritable croisade. En 1646, par exemple, John Wilkins demande que le style des prédicateurs devienne « simple et naturel, sans que l'obscurcissent ni l'affectation de rigueur scolastique, ni les fleurs de rhétorique » 73. En 1670, John Eachard, trouve parmi les causes essentielles du mépris où est tombé le clergé, l'éducation que reçoivent à l'Université « ces jeunes philosophes qui, travaillant sans jugement à découvrir de grands mots, se rendent savamment ridicules » 74. Et dans son *Essay concerning Preaching*, Glanvill proteste contre « les affectations du bel esprit et des ornements, des fioritures, des métaphores, des périodes » 75.

De ces trois noms, deux nous sont déjà connus, et fait caractéristique, ils le sont pour leurs rapports avec le mouvement scientifique. Wilkins est un des créateurs de la Société Royale, et Glanvill un de ses champions les plus convaincus. C'est bien, en définitive, dans l'avènement de l'esprit scientifique moderne que la nouvelle prose trouve sa raison d'être et comme sa justification. Au lyrisme élisabéthain, expression suprême de cette fin du seizième siècle si véhémement et enthousiaste, correspondait une prose opulente et dérégulée, où s'épanouissaient sans frein les ardeurs imaginatives de la Renaissance. Au rationalisme naissant, mais

71. Ben JONSON. *Discoveries*; DAVENANT. *Préface à Gondibert*.

72. Cf. sur ce point, Leslie STEPHEN. *English Literature and Society in the XVIIIth Century*, 1904, p. 49...

73. *Discourse concerning the Gift of Preaching*, 1646. Cité E. N. S. THOMPSON. *Op. cit.*, p. 135.

74. *The Grounds and Occasions of the Contempt of the Clergy and Religion...*, 8th edition, 1672, p. 37.

75. *Essay concerning Preaching*, 1678. Cité par THOMPSON. *Op. cit.*, p. 136.

déjà impérieux, des environs de 1650, il fallait un mode tout nouveau d'expression. Il fallait une prose capable d'analyses précises et de démonstrations claires, faite pour exposer la vérité directement perçue, et la faire comprendre sans effort; une prose qui s'adressât uniquement à l'intelligence, c'est-à-dire où les élans de l'imagination et de la fantaisie fussent sans cesse réprimés par une raison lucide.

Et c'est ainsi que tendent à disparaître, vers le milieu du siècle, les longues périodes enchevêtrées, adaptées aux controverses subtiles de l'érudition et de la théologie, mais inaptes à rendre compte des faits, et la foule des figures, des métaphores, des allusions, des termes rares, excroissances poétiques parfois splendides, mais que les esprits, avides de comprendre, s'impatientent de trouver sur leur route.

Les membres de la Société Royale ont d'ailleurs très vite reconnu la nécessité d'un nouveau style, et lorsque Sprat écrit, en 1667, son *Histoire de la Société*, il ne manque pas de dénoncer « l'aisée vanité du beau langage », de critiquer le besoin malsain d'ornements superflus qui « donne ouvertement le défi à la raison »; et il annonce que les savants qui composent la Société ont pris « une constante résolution de rejeter toutes les amplifications, les digressions, et les enflures du style, et de remonter à la primitive pureté et brièveté, où les hommes proposaient autant de choses presque en un nombre égal de paroles »; ils adoptent « une resserrée, nue et naturelle façon de parler, des expressions positives, des sentiments clairs, préférant le langage des artisans, des paysans et des marchands, à celui des beaux-esprits ou des gens de lettre » 76.

La prose de Cowley, si elle ne répond pas tout à fait à cette définition — et elle n'avait pas à le faire, ne traitant pas de science —, répond du moins aux désirs de Sprat. Nous y trouvons une maîtrise consciente de soi-même, une volonté d'analyse exacte et de vérité, qui sont déjà d'un homme de science. Cowley adopte, devant la vie, l'attitude calme et raisonnable d'un savant. Par opposition à la prose exaltée, inquiète, toujours tourmentée, des

76. *Histoire de la Société Royale...*, p. 141... Cf. aussi Glanvill sur le style de la Société et sur celui de Sprat (GREENSLET. *Op. cit.*, p. 187...).

généralions précédentes, la sienne nous paraît essentiellement calme.

Toutefois, comme Izaak Walton, avec lequel il a tant d'affinités profondes, il n'est qu'à demi savant, et reste à demi poète. La fantaisie trouve encore une place dans son œuvre. Un besoin instinctif d'ornements lutte contre ses désirs de simplicité. La tradition métaphysique limite, ici encore, ses aspirations classiques.

Classique, sa prose l'est bien par son orientation. Si Cowley avait vécu plus longtemps, elle aurait pu le devenir réellement. Mais l'œuvre entreprise est restée à l'état d'ébauche. Son classicisme, ou, si l'on veut, son modernisme, est imparfaitement défini. Comparons le à celui de Sir William Temple, si stable et si pur, et nous aurons l'idée du chemin qu'il lui aurait fallu parcourir pour atteindre la correction parfaite. Comparons le à celui de Dryden, et nous verrons mieux encore comment il aurait pu se développer. Sans renoncer au style orné, en conservant toujours leur rôle à l'antithèse et à la métaphore, Dryden atteint la clarté et la force. Un rythme net, d'une fermeté admirable, caractérise sa phrase.

Ce sont précisément ces qualités que Cowley n'a pu acquérir. Il a fait une œuvre fort utile en commençant d'alléger la phrase des parasites qui l'encombraient de leur masse, mais il n'a pas réussi à l'en débarrasser complètement, et sa prose se range, de ce point de vue, aux côtés de celle de ses amis, Evelyn et Sprat. Par là encore, il mérite le titre de précurseur du classicisme, mais non de classique. Sa prose est une prose de transition, et reste incise. Mais ce qui fait sa faiblesse fait en un sens sa force. N'est-ce pas à sa complexité même, à l'atmosphère un peu trouble où elle baigne, qu'elle doit sa valeur d'art ? Et les nuances délicates dont la pare cette indécision ne la sauvent-elle pas de l'écueil du style classique, la banalité ?

Conclusion

L'ORIGINALITÉ DE COWLEY

Le moment est venu, après la série d'études particulières que nous venons de faire, de jeter un coup d'œil d'ensemble, sur l'œuvre de Cowley, et de nous demander : d'où vient-elle? où va-t-elle? Que vaut-elle? c'est-à-dire de déterminer le degré de son originalité, sa nature et sa valeur.

En même temps qu'un homme de lettres, Cowley nous est apparu comme un lettré, on pourrait presque dire que l'homme de lettres est sorti du lettré. Il était, à coup sûr, né poète; l'instinct d'écrire préexistait en lui à toute étude. Mais, sans méconnaître la spontanéité de son génie d'artiste, on peut affirmer — et chaque page de notre livre le constate partiellement — que l'étude a déterminé l'œuvre. A la base immédiate de chacun de ses efforts littéraires, nous trouvons sa culture, cause non suffisante, sans doute, mais nécessaire. De là, l'extrême importance des influences qu'il a subies; elles font vraiment corps avec son œuvre, et sont, comme elle, variées et complexes.

CHAPITRE PREMIER

LES INFLUENCES

I

Au premier rang de ces influences, nous trouvons celle de l'Antiquité. A Westminster School et à Cambridge, il s'est imprégné de culture antique. La littérature grecque et surtout la littérature latine ont été les vraies nourrices de son esprit. Il porte en lui, dès l'enfance, le rêve des félicités élyséennes ¹. Son premier grand poème, *Pyramus and Thisbe*, est un pastiche d'Ovide. Virgile Horace, Homère, sont ses maîtres autant qu'Osbaldeston et Jordan. Les années n'attiédirent pas le culte qu'il leur voue avec un enthousiasme juvénile. Sa plus chère ambition sera toujours de marcher sur leurs traces. Une admiration profonde fait de lui le disciple respectueux de l'art et de la pensée antiques.

Au point de vue artistique, Virgile est son dieu. Il se fournit de préceptes généraux chez Aristote, mais c'est chez Virgile qu'il puise les règles précises et les exemples dont il s'autorise. Nous l'avons vu calquer sur l'*Enéide* sa propre *Davidéide*, aussi bien pour la conception de l'ensemble ² que dans l'exécution des moindres détails ³. Et l'on ne peut dire qu'il explique ses imitations d'une manière rationnelle. L'aveugle respect qu'il professe pour Virgile touche à l'idolâtrie.

Il adopte dans l'ensemble, quoique avec plus de modération, la même attitude vis-à-vis des autres grands classiques. Il déclare hautement :

Je ne reconnais pas seulement la prééminence de Virgile (dont j'adore les pas), mais je me sou mets à beaucoup de ses frères romains... ⁴.

1. *A Dreame of Elizium*, II, p. 42.

2. Par exemple la composition en douze livres, l'intention de ne pas achever son récit, le choix d'un héros militant et non triomphant.

3. Audaces des hyperboles ou des allitérations, vers inachevés, etc...

4. Préface à *Cutter of Coleman Street*, II, p. 265.

Sans doute, il pourrait trouver des raisons à son admiration; l'étude des Anciens prouve leur excellence : l'*Iliade* et l'*Enéide* sont des œuvres sublimes; la *Poétique* d'Aristote a doté l'art de règles éternelles. A quoi bon? Cowley donne ici le pas au sentiment sur la raison. En face des Anciens, son sens critique se tait; il se fait humblement docile à leurs enseignements. Il suffit qu'une œuvre soit antique, et surtout virgilienne pour mériter tous les éloges. Le salut de l'art réside à ses yeux dans l'imitation des classiques. Aussi, le voyons-nous mettre au pillage, comme l'avaient fait chez nous les poètes de la Pléiade, les trésors poétiques de la Grèce et de Rome; il compose une épopée virgilienne, de grandes odes inspirées de Pindare, des odes familières à la manière d'Anacréon et d'Horace. Il traduit de nombreux passages de ses poètes favoris, Virgile, Horace, Martial, et aussi Catulle, Claudien, Sénèque. Non content de les transposer en langue anglaise, il s'aventure sur leur propre terrain, il rivalise avec eux en vers latins, il leur emprunte leurs procédés, leurs mètres et leur style.

Et non seulement il prend aux Anciens leur art, il s'assimile aussi leur pensée. Sa philosophie de la vie paraît, à bien des égards, malgré sa sincérité profonde, une émanation de la sagesse antique. Nous avons pu la définir comme un épicurisme inspiré de Martial et d'Horace. C'est à eux, souvenons-nous de ses *Essais*, qu'il emprunte ses règles de conduite, et c'est, si l'on peut dire, par leur bouche que bien souvent il exprime son idéal. Leurs paroles lui viennent si naturellement à l'esprit qu'il ne songe pas à se défendre contre leur tyrannie amicale. Il ne cherche pas d'expression personnelle pour ses idées, tant il sent qu'elles sont aussi les leurs.

Il a, en effet, pour certaines de leurs théories, le même respect que pour leur art. Il semble parfois abdiquer sa liberté de pensée, et renoncer à l'indépendance de la Raison. S'il aime la nature, sans bien la connaître, c'est parce qu'ils l'aimaient. Il la voit par leurs yeux et il la célèbre avec leurs accents. Il est allé à Chertsey, de son propre aveu, les yeux bandés par la convention pastorale; il clame sa haine de la ville, son mépris des honneurs et de l'argent, son horreur de la société des hommes, avec l'indignation emportée de Juvénal et de Perse, plus qu'avec la sienne propre. Car,

citadin, il a vécu à la ville, courtisan, il s'est accommodé de la fréquentation et de l'appui des grands, optimiste et doux par nature, il n'a pas l'âme d'un Alceste. Croit-il vraiment que le vice s'attache naturellement à la ville, comme l'innocence à la campagne, ou du moins le croirait-il de lui-même, si des maîtres qu'il ne songe pas à contredire ne venaient le lui affirmer? Il obéit, il répète, sans vouloir discerner, ni raisonner. Spectacle étrange, que cette abdication d'une intelligence si hardie par ailleurs, et qui nous permet de mesurer l'emprise des Anciens sur l'âme de Cowley. L'amour de l'Antiquité est chez lui une seconde nature.

Il la découvre avec l'ardeur enthousiaste des grands humanistes de la Renaissance, il la transplante dans son œuvre avec le pieux respect de nos poètes de la Pléiade; il se délecte de ses légendes autant qu'un Marlowe. Mérite-t-il toutefois de figurer à côté de ces purs amants de l'Antiquité? Il a d'autres préoccupations que celles de la beauté antique. Proche du XVI^e siècle par sa fougue, son humanisme est bien du XVII^e siècle par son adaptation réfléchie. Cowley, nous nous en souvenons, n'admet pas l'art pour l'art, pas plus qu'en philosophie la métaphysique, parce que ce sont des doctrines sans aboutissement immédiat. Il considère instinctivement les choses sous l'angle de leurs applications possibles. L'artiste et le moraliste qu'il est, trouvent dans la littérature antique une mine infiniment riche, où puiser des formes d'art supérieures, et des pensées qui répondent à son idéal. Les admirer, les imiter, ne lui suffit pas. Il veut en tirer parti, les faire servir à ses fins propres. Comme Ben Jonson, il reste Anglais et chrétien. Son humanisme est une conquête.

Il ne veut pas, comme les poètes de la Renaissance, helléniser ou latiniser l'Angleterre, mais, au contraire, angliciser, moderniser, christianiser les productions de la Grèce et de Rome, pour les mettre à la portée de ses contemporains. Il veut faire profiter ceux-ci de tout ce qu'elles renferment de sagesse et de beauté, sans leur demander d'abjurer leur caractère d'hommes des temps modernes et d'Anglais. Nulle part on ne voit mieux le dessein de Cowley que dans sa tentative pour acclimater l'ode pindarique, et dans sa théorie de la traduction libre. Mais on pourrait le retrouver aussi à la base de la *Davidéide* et des *Anacréontiques*.

Dans tous les cas, il veut enrichir le patrimoine artistique de son pays; il a moins le souci de permettre à ses compatriotes d'admirer et de comprendre directement les Anciens, que celui de leur fournir les moyens de créer une littérature plus parfaite de forme et plus riche de substance. Ses *Essais* même ne sont-ils pas, en un sens, une tentative pour leur offrir un agréable résumé de la sagesse antique ?

Son humanisme se met donc au service de la cause nationale. Il se met également au service de la religion chrétienne. Le christianisme, Cowley s'en rend bien compte, a creusé entre le monde moderne et les Anciens un infranchissable fossé⁵. Nous savons quelle place tient la religion dans son œuvre et dans sa pensée. La Bible fait partout sentir son influence. L'esprit de la Réforme le domine, et lui inspire l'horreur du paganisme en littérature. Lorsqu'il regarde l'Antiquité à la lumière de sa foi, les fables gracieuses de la mythologie ne le séduisent plus, il ne voit plus dans les Anciens que des païens, et dans leurs œuvres que le produit de folles superstitions. Il regrette que des héros comme Brutus n'aient pas reçu la révélation de la Vérité, et leur égarement le remplit de pitié méprisante.

Mais, son admiration pour la perfection de l'art antique restant intacte, il rêve d'une fusion entre la beauté païenne et la vérité chrétienne. L'influence de la Réforme s'unit en lui à celle de la Renaissance, et la corrige. Le chrétien s'allie à l'érudit pour créer un art nouveau. Et nous le voyons chanter, avec les accents de Virgile (ou du moins qu'il voudrait tels), la glorieuse ascension de David vers le pouvoir, et célébrer sur le mode pindarique les miracles de Moïse en Egypte, le mystère de la Résurrection, ou la Passion du Christ. Son humanisme s'épanouit en poèmes chrétiens.

C'est dans cette fusion de l'art classique et de la pensée moderne que réside, en ce domaine, l'originalité de Cowley. Toute la Renaissance avait pris, comme il le fait, l'Antiquité pour modèle, mais avec l'idée de faire revivre la beauté antique pour elle-même. De nombreux poètes du dix-septième siècle commençant

5. La dernière strophe de l'ode sur *Brutus* exprime nettement cette idée (I, p. 197).

avaient, par ailleurs, mis leur talent au service de leur foi, mais leurs *Emblèmes* et leurs narrations versifiées gardaient un accent médiéval. Dans la croisade contre la littérature d'inspiration païenne qui groupe les esprits sérieux du temps, aucun n'avait conçu le dessein hardi de combattre les Anciens avec leurs propres armes. Cowley est le premier à avoir délibérément transformé en hymnes chrétiens les odes et l'épopée classiques. Il a eu le mérite de dominer son humanisme, et malgré les liens si forts qui l'unissaient à lui, de ne pas en devenir l'esclave.

Même au plus fort de sa soumission aux règles de l'art antique, du reste, il ne renonce pas entièrement à son indépendance. Ses protestations de fidélité à Virgile ne l'empêchent pas d'introduire dans la *Davidéide* des stances lyriques. Lorsque, dans les *Essais*, il cite ou traduit les Anciens, il ne se fait pas faute de déformer la lettre, et même l'esprit du texte, pour l'adapter au thème qu'il développe; et nous savons quelles libertés il prend avec l'ode pin-darique; le moderne, l'homme du XVII^e siècle, dictant ici ses préférences à l'humaniste au nom du principe de l'évolution du goût.

Car la raison de Cowley veille toujours, et, même quand elle paraît courbée sous le principe d'Autorité, elle cherche à garder une certaine liberté d'allures. Elle n'y réussit que d'une manière bien imparfaite sur le terrain de la poésie. Nous l'avons vue plus heureuse en d'autres domaines.

*
**

Nous savons au nom de quelle théorie Cowley légitime son rationalisme. D'un côté l'art, en tant que mode d'expression, lui apparaît immuable, toujours semblable à lui-même. Il existe « *sub specie aeternitatis* ». Car l'esprit de l'homme, qui le crée de toutes pièces ⁶, ne change pas; un cerveau, il y a deux mille ans, valait un cerveau d'aujourd'hui. L'art n'est donc pas susceptible de progrès. L'idéal a été fixé, la perfection atteinte une fois pour toutes par les Anciens. Leurs règles doivent être les

6. Rappelons-nous la classification des sciences au début de la *Proposition* (II, p. 245).

nôtres. Chercher ailleurs, c'est vouloir s'égarer. D'autre part, l'homme ne cesse de conquérir le monde. Nous déchiffrons peu à peu l'énigme de l'univers, et l'œuvre d'une génération n'est qu'une étape vers un progrès plus grand. Le passé ne saurait engager l'avenir. Il lui transmet les résultats acquis, puis disparaît. Le respecter aveuglément, se laisser lier par lui, c'est, de gaieté de cœur, se condamner à piétiner sur place. Or, l'homme doit aller de l'avant, et, dans cette marche vers les horizons nouveaux, il ne doit avoir qu'un guide : La Raison.

Et nous voyons le culte de la Raison transformer Cowley l'humaniste en révolutionnaire. Il s'insurge contre la grande idole des siècles précédents, contre Aristote. La philosophie et la science médiévales lui paraissent puériles, et il acclame l'avènement d'une philosophie et d'une science nouvelles, fondées sur la connaissance précise et l'examen rationnel des faits. Echappant à l'emprise de la tradition, il fait siennes les idées les plus audacieuses de son temps. Ses maîtres sont à peine ses aînés. A Falkland, il prend son idéal de religion claire, modérée, tolérante, et le loyalisme clairvoyant de sa politique; Hobbes lui transmet l'amour d'une philosophie positive logiquement ordonnée; il puise chez Bacon et chez Harvey sa conception de la science expérimentale. Sur tous ces points, il se montre comme le précurseur du XVIII^e siècle, et non plus comme l'héritier du XVI^e. Alors que beaucoup de ses contemporains vivaient du passé, il aperçoit le germe naissant des temps modernes. Nous connaissons par les controverses que suscitérent les premiers travaux de la Société Royale la résistance passionnée à laquelle se heurta la science à ses débuts. Le « New Learning », dans sa lutte contre la routine des siècles, semblait à certains esprits le commencement de l'anarchie. D'autres, par contre, en nombre plus restreint, comprenaient la nécessité de l'avènement d'une ère de Raison, et Cowley partage avec eux le mérite d'avoir perçu l'orientation nouvelle. Il les dépasse par la netteté de sa perception. Son originalité consiste sur ce point à avoir exprimé clairement ce que la plupart sentaient obscurément. Par sa *Proposition* et son Ode à la Société Royale, il a contribué dans une large mesure à développer et à affermir le rationalisme hésitant, et nous pouvons voir en lui un des hommes qui ont le plus activement préparé l'œuvre du XVIII^e siècle.

II

Son œuvre proprement littéraire porte, elle aussi, la double empreinte du passé et du présent. Par bien des traits elle rappelle la période élisabéthaine, par d'autres, elle annonce, et permet la venue de Dryden. La poésie de Cowley possède une valeur de signe. Il nous semble possible d'y distinguer trois étapes. Ses premiers maîtres ont été Spenser et Ben Jonson; mais Cowley ne tarde pas à les abandonner pour se soumettre au génie impérieux de Donne; parvenu à la maturité, il semble se ranger aux côtés des néo-classiques : Denham et Waller.



Spenser, Jonson et Donne ont présidé à la formation de Cowley. S'il est vrai que ces trois grands noms représentent les influences qui ont déterminé la physionomie littéraire de la première moitié du XVII^e siècle, l'œuvre de Cowley nous offre l'image fidèle de son temps ⁷.

Spenser, il nous l'a lui-même confié, se trouve aux sources mêmes de son génie poétique, et ses deux premiers poèmes *Pyramus and Thisbe*, *Constantia and Philetus*, avec leur amour des belles légendes chevaleresques, la douceur mélodieuse de leur expression, la recherche marquée d'un rythme harmonieux, résonnent comme un écho malhabile de son chant. Beaucoup plus tard, nous percevons dans les strophes lyriques où il essaie sa virtuosité, surtout dans son emploi de l'alexandrin final, la trace des mètres spensériens.

Mais des différences trop profondes le séparent de son premier maître pour qu'il lui soit longtemps fidèle. Spenser est avant tout un imaginaire et un sensuel. Il se meut dans un monde enchanté de visions que son imagination plastique anime d'une vie de rêve. Il se plaît à chanter la splendeur des sons, des couleurs et des formes. Il a le culte de la Beauté et de l'Harmonie. Cowley l'intellectuel ne pouvait demeurer son disciple. Le Vrai l'attire, plus

7. Cf. sur ce point F. E. SCHELLING. *The English Lyric*, p. 76, et Barrett WENDELL. *The Temper of the Seventeenth Century in English Literature*, p. 122.

que le Beau, le monde sensible existe à peine à ses yeux. Il ne voit dans l'univers que l'homme, et, dans l'homme, seul l'esprit l'intéresse. Les points de contact entre le maître et l'élève étaient, dès l'origine, tout extérieurs, et même l'harmonieuse mélodie qui avait charmé les sens du poète-enfant était, au fond, étrangère à sa nature.

Les liens qui l'unissaient à Ben Jonson étaient infiniment plus forts. Jonson et Cowley appartiennent à la même famille d'esprits, et l'identité de leur culture et de leurs goûts renforce les affinités de leurs tempéraments. Aussi voyons-nous sans étonnement Jonson servir de modèle à son cadet. Il inspire sa comédie *The Guardian*, et c'est sans doute lui qui lui révèle l'art de la poésie de circonstance. Les courtes pièces du recueil de 1636, par leur emploi habile de l'antithèse, par leur composition soignée, et la fermeté de leur dessin montrent en Cowley un élève appliqué du grand Ben. Il lui doit aussi assurément une bonne partie de ses théories littéraires. Mais il est difficile de déterminer avec quelque exactitude cette influence de Jonson, du fait de la similitude de leurs goûts personnels et de l'identité des sources où ils puisent.

Ils diffèrent au reste, sur des points importants. Ben Jonson est trop purement « classique » pour Cowley. Il a, en toutes choses, pris parti. Aucun conflit ne vient le troubler, aucune complexité n'obscurcit son œuvre. C'est un parfait serviteur de la Raison. Or, nous savons la lutte incessante que Cowley doit livrer pour se libérer du joug du passé. Bien qu'il soit engagé sur la route du classicisme, il reste en lui un fonds trouble qui se complait aux subtilités des raisonnements tortueux. Il a sans doute hérité cette tendance de la dialectique médiévale dont il a fait à l'Université le long apprentissage; elle a, en outre, été renforcée en lui par l'habitude des raffinements sentimentaux des Pétrarquistes, comme par les recherches de langage de Lyly et des admirateurs d'Euphues. Jonson ne manque certes pas de finesse, et l'on a pu remarquer avec raison que son chef-d'œuvre « Drink to me only with thine eyes... » a pour fondement deux conceits⁸. Mais

8. Cf. R. M. ALDEN. *The lyrical Conceits of the metaphysical Poets*, p. 197.

il n'a pas le goût « métaphysique » de la subtilité pour elle-même. Or, Donne le possède à un degré éminent, et c'est vers lui que Cowley se tourne comme vers son maître véritable. Ses œuvres principales : la *Davidéide*, *The Mistress*, les *Odes pindariques*, et tous les poèmes de cette période centrale de sa vie, sont écrits sous le signe de Donne.



Donne est un Elisabéthain⁹. Il est ardent, exalté autant que ses contemporains. La passion anime son œuvre d'une vie intense, et l'imagination l'illumine de ses éclairs¹⁰. Mais il applique sa véhémence à de nouveaux objets, et il fait de ses dons un usage contraire, à tel point qu'on a pu l'appeler « l'anti-Spenser »¹¹. Son exaltation traduit, non la joie, mais l'inquiétude de vivre. L'angoisse a remplacé l'allégresse. A l'opposé du monde de Beauté où se complaisaient dans un sensualisme à demi païen les lyriques charmeurs, les Spenser, les Sidney, Donne découvre l'univers tourmenté des âmes, un chaos d'incertaines croyances, de doutes et de craintes, où résonnent comme un glas les sombres avertissements de la Bible. Sous l'influence de l'individualisme et du scepticisme philosophique de la Renaissance, la pensée médiévale s'effrite. L'esprit de libre examen bat en brèche le dogmatisme des Thomistes. A la certitude succède la recherche inquiète de la Vérité. Donne est la victime de ces luttes. Toute sa vie est une aspiration vers l'absolu, et le relatif qui l'entoure lui est une torture... « I find nothing without perplexities » s'écrie-t-il par

9. Ici encore nous ne prétendons pas expliquer Donne, mais nous devons, pour définir la position de Cowley par rapport à lui, dire quelques mots de la nature de son œuvre.

10. C'est le premier trait que note Carew dans son *Élégie* sur Donne. Il nous manquera toujours, lui dit-il :

... « the flame

Of thy brave soul, that shot such heat and light

As burnt our earth, and made our darkness bright. »

(*An Elegy upon the Death of Dr. Donne, Dean of St.-Pauls*, v. 14.... *The Poems and Masque of Thomas Carew*..., edited by Joseph Woodfall Ebsworth, London, 1893, p. 111).

11. E. LEGOUIS. *Spenser*, p. 221. Cf. sur toute cette question P. LEGOUIS. *A. Marvell*, pp. 45-55.

fant du langage. Il pourrait le dire de tout le reste¹². Le doute ne représente pas pour lui, comme pour Montaigne, un séjour de repos nonchalant, une source de délicates jouissances, mais plutôt la souffrance de l'effort impuissant.

Aussi aspire-t-il à connaître l'essence des choses. Il veut comprendre, il s'efforce d'écarter le voile trompeur des apparences, et il scrute l'esprit humain avec une âpre lucidité. Il fuit les chemins tracés, tout ce qui a l'air facile et banal. Il tente d'arracher aux choses leur mystère, et nous croyons voir un inquisiteur, tour à tour violent et sarcastique, toujours impitoyable dans son désir d'arracher des aveux. Il utilise en virtuose les ressources de la dialectique. Idées et sentiments sont par lui dépouillés des associations traditionnelles qui les enveloppent, et disséqués fibre par fibre. Son arme est moins le lyrisme que la rhétorique, son attitude moins celle d'un poète que d'un philosophe.

C'est cependant un grand poète. Car ses analyses ne sont jamais froides ni impersonnelles. Il déchiffre le monde, scrute l'esprit humain, sans jamais, pour ainsi dire, sortir de lui-même. Son individualité puissante ne s'efface pas derrière les problèmes les plus abstraits, mais les domine, et les transfigure en thèmes lyriques. La pensée n'est pas séparée, chez lui, du sentiment, mais, au contraire, la fusion du plan intellectuel et du plan sentimental est parfaite. Suivant l'heureuse formule de T. S. Eliot « a thought to him was an experience »¹³, et l'on pourrait ajouter, sans se tromper, qu'il pense ses émotions. D'où les résonances étranges de sa poésie, le courant de vie ardente qui traverse ses spéculations métaphysiques, et ses conceits les plus extravagants, l'accent de sincérité qui donne à l'œuvre entière l'allure d'une mystérieuse confession.

Cette entière sincérité caractérise aussi son art. Il écrit comme si personne avant lui n'avait écrit, il ignore délibérément toutes les règles et les conventions qui gouvernaient alors la poésie. Il crée dans un splendide isolement. Si bien que pour définir son

12. E. GOSSE. *Life and letters of Donne*, II, p. 16.

13. T. S. ELIOT. *Homage to Dryden*, p. 30. R. L. Megroz, dans un article sur *The Wit and Fantasy of Donne* (*The Dublin Magazine*, April-June 1926) attribue la vogue actuelle de Donne à l'union de « intellectual dissatisfaction with emotional fervour ».

œuvre on pourrait simplement prendre le contre-pied des œuvres contemporaines.

La perfection formelle n'est plus, pour lui, que l'accessoire, et l'art, dépourvu de valeur intrinsèque, doit soumission et obéissance à la pensée. Pourquoi, par respect pour une tradition désuète, emprunter des images à une mythologie à laquelle nul ne croit plus ? Pourquoi s'obliger à suivre des lois factices d'harmonie et de régularité ? Par réaction contre le style « flamboyant » des Spensériens ¹⁴ il tire de lui-même sa langue et son style. La science, la philosophie médiévale, la logique et la rhétorique des Universités, la vie quotidienne, lui fournissent ses comparaisons, ses métaphores, ses procédés. Termes savants ou termes vulgaires lui sont également bons, pourvu qu'ils expriment fidèlement l'idée ¹⁵. Par réaction contre les poèmes rigides, il se tourne vers les formes brisées des strophes hétérométriques, et s'essaye au vers libre ¹⁶. Tous ses vers respirent l'ardeur de l'émancipation nouvellement conquise. Il ne veut pas se mentir à lui-même, il revendique la liberté d'exprimer directement ses idées et ses sentiments, et de les analyser sans entraves.

Il réussit ainsi à créer un art complexe, si libre dans son audace qu'il semble parfois anarchique, où une pensée tourmentée s'exprime laborieusement dans un chaos d'images surprenantes et de

14. L'expression est employée par GRIERSON (*The first half of the Seventeenth Century*, p. 153).

15. Notons qu'il n'y a dans sa langue, ni dans son style, aucun élément artificiel. Il utilise ses connaissances, celles des hommes cultivés de son temps.

16. Carew a très nettement marqué la révolution accomplie par Donne :

« The Muses garden with Pedantique weedes
O'respred, was purg'd by thee; the lazie seeds
Of servile imitation thrown away;
And fresh invention planted... »
... « Thou hast redeem'd, and open'd us a mine
Of rich and pregnant phansie, drawne a line
Of masculine expression... »

La langue n'était pas assouplie :

... « Yet thou maist claime
From so great disadvantage greater fame,
Since to the lawe of thy imperious wit
Our stubborne language bends, made only fit
With her tough thick-rib'd hoopes to gird about
Thy giant phansie, which had prov'd too stout
For their soft melting phrases... »

(*An Elegie upon the Death of Dr. Donne...*).

rythmes heurtés; art inégal et difficile, passant sans transition du sublime au grotesque, qui captive et déroute à la fois le lecteur.

Pour ses contemporains, cet art fut une révélation fulgurante et Carew a bien exprimé le sentiment général qui accueillit l'œuvre de Donne lorsqu'il s'est écrié : ... ta flamme...

Committed holy Rapes upon our Will,
Did through the eye the melting heart distill,
And the deepe Knowledge of darke truths to teach,
As sense might judge, what phansie could not reach.

Ils furent entraînés, presque malgré eux, à sa suite, et devinrent ses disciples, formant ce que l'on est convenu d'appeler « l'école métaphysique ».

Mais une œuvre subjective à ce point, dont tous les éléments culminent dans l'expression d'une personnalité, si elle offre beaucoup de tentations, offre encore plus de dangers pour les imitateurs. Donne n'est-il pas inimitable ? Et Cowley n'aurait-il pas pu dire de lui, comme de Pindare :

The Phoenix Donne is a vast species alone ?

C'est l'opinion de certains critiques qui se refusent à croire à l'existence d'une école distincte née de son influence, et considèrent Donne comme un isolé¹⁷.

Il nous semble néanmoins difficile de nier qu'il existe un groupe de poètes dont l'œuvre rappelle, dans ses grandes lignes, les tentatives et les formes de celle de Donne. Il y a certes entre l'œuvre du maître et celle des adeptes tout l'écart qui sépare l'original de l'imitation. Ce qui était spontané chez Donne devient chez eux le fruit d'un labeur conscient. Là où il apercevait un affranchissement des formules traditionnelles, ils voient des règles, nouvelles sans doute, mais impérieuses autant que les anciennes. Il y a chez eux une imitation délibérée de son art, qui crée bien, vers le milieu du siècle, une convention et une école « métaphysique ». Les poètes de ce groupe peuvent différer par leurs aspi-

17. Cf. par exemple E. DOWDEN, *New studies in Literature*, p. 92 et F. E. Schelling, *English Literature during the lifetime of Shakespeare*, p. 377.

rations et l'ensemble de leur œuvre. Les uns, comme Crashaw, Herbert, Vaughan ou King, exhalent dans leurs vers leur ferveur religieuse, les autres sont poètes de cour et royalistes comme Cleveland et Cowley, républicains comme Marveil¹⁸. Certains sont sensuels et mystiques, comme Crashaw, ou obéissent, comme Cowley, au bon sens. Quels que soient les sujets qu'ils traitent, quelles que soient les différences que nous constatons entre leurs goûts et leurs tempéraments, ils n'en possèdent pas moins en commun un certain nombre de tendances qui donnent à leurs œuvres, sous leur diversité de surface, une unité foncière.

Comme Donne, ils adoptent une attitude avant tout intellectuelle. Ils considèrent toutes les questions du point de vue de l'abstraction. Ils réduisent tout en concepts, qu'ils analysent avec la même ingéniosité raffinée. Herbert transporte dans la poésie religieuse l'introspection subtile et les états d'âme que Donne avait introduits dans le lyrisme amoureux. Crashaw chante la joie de l'amour divin, mais a l'air de penser, encore plus que de sentir, sa passion mystique, faisant pour les émotions ce que Donne avait fait pour les idées. Les procédés qu'ils emploient sont ceux de Donne, ils tirent d'eux-mêmes leurs images et s'appliquent à les condenser ou à les développer en conceits. Et, sans doute, le conceit épigrammatique de Crashaw n'est-il pas identique à celui de Cowley, mais ils ne diffèrent pas de nature. Ils recherchent toujours l'éclat, la surprise. Tous ces poètes sont, à des degrés variables, et avec plus ou moins de bonheur, les disciples conscients de Donne. Si leur pensée et leurs soucis nous semblent différer de ceux du Maître, c'est moins par indépendance à son égard, que parce qu'ils appartiennent à une génération postérieure, et l'évolution fatale des esprits suffit à expliquer beaucoup de ces différences.

De tous ces poètes, aucun ne nous paraît plus proche de Donne que Cowley, encore qu'il soit un des plus éloignés dans le temps, et nous sommes de l'avis de ceux qui voient en lui le dernier représentant de l'esprit métaphysique¹⁹. Il a le tempérament

18. Nous n'aspirons pas à donner ici une liste complète des poètes métaphysiques mais seulement indiquer les noms les plus représentatifs.

19. C'est l'opinion de Grierson. *Metaphysical Lyrics of the Seventeenth Century*, p. 56.

« métaphysique », l'inquiétude de comprendre, la soif d'analyse. Son intelligence rompue, comme celle de Donne, aux gymnastiques dialectiques, se complait dans la poursuite des idées, et par les méandres subtils du « wit » aboutit au conceit. La poésie métaphysique chez lui n'est pas seulement une acquisition voulue, une concession faite à la mode du jour — concession désastreuse qui nous aurait privés d'un grand poète, comme le voudrait Southey 20.

Que cette sorte de poésie correspondait à un besoin de sa nature, c'est ce que la lecture de ses premières œuvres nous permet d'affirmer. On ne saurait prétendre, assurément, qu'elles soient proprement « métaphysiques ». Par tout ce qu'il suppose d'intellectualité et de culture, le genre métaphysique est inaccessible à l'enfance. Mais on peut trouver dans les *Poeticall Blossomes* et dans *Sylva* le germe de la poésie de la maturité. Les épithètes y sont recherchées 21, les images curieuses 22, les distinctions subtiles s'allient à la phraséologie traditionnelle 23, les mots s'opposent brusquement 24 ou sont violemment rapprochés 25, les hyperboles abondent 26. Les réalisations de l'homme s'ébauchent dans l'œuvre enfantine. Dans cette orientation vers le subtil et le rare, nous trouvons les promesses du conceit futur. Déjà les

20. SOUTHEY. *Life and Works of William Cowper*, I, p. 304.

21. « Flintie crueltie » (*Pyramus*, II, v. 57, p. 33); en parlant d'un mur, « speaking teares » (*Constantia*, II, v. 225, p. 14, et v. 380, p. 19).

22. « His learning had... stolne Beard from time » (*An Elegie on the Death of John Littleton*, II, v. 42, p. 56); « and on *Constantia's* eye his Arrow whet » (*Constantia*, v. 74, p. 9).

23. « He weepes to quench the fires that burn in him,
But teares doe fall to th'earth, flames are within. »
(*Constantia*, v. 137-8, p. 11).

24. « Even so I sported with her Beauties light
Till I at last grew blind with too much sight. »
(*Constantia*, v. 335-6, p. 18).

« Life did from him, he from his Mistris part »
(*Pyramus*, v. 201, p. 48). Ce jeu sur les pronoms est une des caractéristiques de *The Mistress*.

25. « Yet all the watery plenty I bestow,
Is to my flame an oyle, which feeds it more. »
(*Constantia*, v. 351, p. 18), conceit que nous retrouvons dans *The Mistress* (*The Incurable*, I, st. 4, p. 144).

26. Les yeux de *Constantia* « light beholders on their way to Love » (*Const.*, v. 42, p. 8). Son chant aurait pu comme celui d'Orphée arracher son amant aux enfers (v. 161, p. 12). Cf. aussi le début de l'élégie sur Littleton, p. 55.

corrections qu'il apporte, en 1636, à l'édition de 1633, le montrent à la recherche des complications gratuites ²⁷. Il reste que la vogue de Donne l'a certainement encouragé à persévérer dans cette voie où le portait son instinct, et que, l'exemple du maître lui donnant le courage d'oser, il s'est appliqué de plus en plus consciemment à développer dans son œuvre la formule métaphysique.

Seulement, il l'applique dans la mesure de ses moyens, et c'est pourquoi il reste toujours en deçà de son maître. Il va dans le même sens, mais pas aussi loin. Il nous en donne une image affaiblie, assagie. C'est que sa personnalité n'a pas la puissance de celle de Donne. Son intelligence et son imagination sont l'une et l'autre moins vigoureuses. La finesse subsiste, mais la force manque. Il ne se trompait pas quand il avouait « j'aime la petitesse en toutes choses » ²⁸.

D'autre part, et c'est la cause première de son infériorité vis-à-vis de Donne, nous ne sentons dans ses vers aucune passion. Disparus, l'enthousiasme et l'intensité qui nous transportaient à la lecture de Donne. Il a remplacé l'ardeur par le sérieux, mais sa conviction, même profonde, reste froide et sans élan. Au lieu d'un révolutionnaire, s'enivrant de sa liberté conquise, nous croyons entendre la voix calme d'un homme raisonnable qui trouve naturel de jouir de cette liberté. L'un part fiévreusement à l'assaut de l'idée; l'autre l'examine d'un air curieux, au microscope. L'un étale un individualisme despotique, l'autre s'efface derrière son sujet, et se réfugie dans le général. Il semble que Cowley répugne à parler en son nom. Ses vers n'ont que rarement un accent d'intimité. Même quand il emploie le langage de la scolastique, Donne reste un poète lyrique. C'est toujours de lui-même qu'il parle. Cowley généralise, écrit des poèmes sur des idées pures, sur l'espérance, la destinée, la gloire. Il annonce le poète philosophe du dix-huitième siècle, et prépare l'*Essay on Man*. Il ramène la poésie métaphysique à l'impersonnalité. Nous retrouvons

27. Cf. sur ces corrections, l'étude de Grosart dans sa *Memorial Introduction* aux œuvres de Cowley, p. xxxviii).

28. *Of Greatness*, II, p. 429.

chez lui la manière de Donne, mais déchu de son exaltation et dépouillée de son contenu émotionnel.

C'est là, au reste, la caractéristique de toutes les imitations de Donne. Aucun de ses disciples n'atteint à la complexité et à la vigueur de son individualisme, aucun ne nous révèle une âme aussi troublante. En ce sens, il serait vrai de dire que la poésie métaphysique naît et meurt avec Donne. Mais a-t-on jamais vu les disciples égaler leur maître ²⁹ ?

Cowley ne fait pas exception. On dirait qu'il s'est rendu compte de la pauvreté relative de son œuvre en face de celle de Donne. Il introduit délibérément dans sa poésie des éléments que Donne avait exclus de la sienne. Ne pouvant tout tirer de lui-même, il fait appel à la tradition. D'une part nous l'avons vu, dans *The Mistress*, se retourner vers les vieux thèmes amoureux mis à la mode par Pétrarque, et les renouveler par l'originalité de son point de vue et de ses analyses. D'autre part il justifie la prédiction de Carew :

They will repeale the goodly exil'd traine
Of Gods and Goddesses, which in thy just raigne
Were banish'd... 30,

et accueille de nouveau l'arsenal des images mythologiques, juxtaposant ainsi non sans étrangeté la manière de ses premiers maîtres élisabéthains et celle de Donne ³¹. On pourrait dire encore qu'il enlève à la poésie métaphysique une partie de son mystère, en remplaçant les allusions à la théologie médiévale et à la casuistique des Universités, allusions devenues bien obscures

29. Le critique anglo-italien Mario Praz nous paraît bien sévère quand il compare, à l'italienne, Donne au Vésuve, et ses disciples aux artistes napolitains qui sculptent des babioles dans la lave refroidie. « When the lava has been discharged by the volcano, the Neapolitan craftsman collects it hard and cold, and carves it into pipe-bowls and objects of vertu. Lovelace, with most of the minor metaphysical poets, like the neapolitan craftsman, is merely picking up cold lava on the slopes of a volcano » (article sur Lovelace dans la *Modern Language Review*, v. xxi, p. 320). Les vrais disciples de Donne gardent tous une parcelle originale de flamme.

30. CAREW. *An Elegie on the Death of Dr. Donne...*, v. 63...

31. Nous aurions tort de voir là un retour vers l'artificiel, nous connaissons la sincérité de l'humanisme de Cowley. Sa culture classique lui rend, au fond, la mythologie aussi familière et réelle, que sa culture théologique, pour Donne, la scolastique médiévale.

aujourd'hui, par des images scientifiques auxquelles nous sommes mieux préparés. Il la rend, en somme, à la fois plus banale et plus moderne, et son originalité réside dans la découverte de cette formule inattendue de compromis.

Ne peut-on se demander, dès lors, si son œuvre ne représente pas la poésie métaphysique mieux que celle même de Donne — si du moins on croit comme nous le faisons que cette poésie correspond à une réalité objective, et n'est pas l'apanage de Donne seul ? Donne la découvre, et, avec la foi enthousiaste du néophyte, la porte à ses limites extrêmes. Venu plus tard, Cowley ne connaît pas ses émerveillements. Il trouve la poésie métaphysique toute formée, il l'adopte sans trouble, et l'adapte avec une joie plus sage. Sa raison intacte lui dicte les adoucissements nécessaires. Il la ramène vers la mesure. Même lorsqu'il réduit son originalité en lui intégrant les sources traditionnelles de poésie, il la rapproche de la normale. Et il nous semble qu'il l'aide à se définir selon son orientation profonde. S'insurgeant contre les excès de l'imagination et de la sensibilité élisabéthaines, Donne avait d'un seul coup voulu soumettre la poésie à l'intelligence. Le lyrisme amoureux aussi bien que les hymnes religieux avaient dû se plier chez lui à la tyrannie de la pensée. Mais cette révolution accomplie, ne l'oublions pas, par un élisabéthain, garde encore des traces profondes de l'ancien régime. L'intellectualisme retentit des cris de la passion, et l'imagination, qu'elle puise aux austères sources médiévales ou dans le réalisme de la vie quotidienne, lui impose souvent sa fougue. Avec Cowley, l'intellectualisme triomphe. La passion est éliminée, et l'imagination, maîtrisée, devient la servante docile de l'intelligence. L'intelligence elle-même se transforme. Car, chez Donne, elle semble procéder plus par intuitions que par raisonnements ; elle part des données immédiates de la conscience, et doit, pour s'exprimer, avoir recours à l'image. L'idée est sentie autant que comprise³². L'intelligence de Cowley est, elle, rationnelle ; elle s'appuie avant tout sur la logique. Nous assistons chez lui au triomphe de la Raison. C'est l'aboutissement légitime de la réforme de Donne.

32. N'avons-nous pas vu M. Bergson traduire en métaphores et en comparaisons poétiques une pensée dont le raisonnement ne pouvait atteindre la délicatesse nuancée ? L'intelligence de Bergson s'apparente à celle de Donne.

Et au point de vue purement formel, les *Odes pindariques* de Cowley ne représentent-elles pas le but vers lequel devaient s'acheminer les audaces métriques de Donne? Il est bien curieux, comme on l'a remarqué ³³, que Donne, après avoir expérimenté par trois fois le vers libre, ne s'y soit pas tenu et se soit contenté de la longue strophe hétérométrique. Nul mètre ne pouvait cependant lui donner une indépendance comparable ³⁴. Le vers libre, la strophe libre semblaient être les instruments tout désignés d'une poésie où l'idée, imposant à la forme ses lois, ne souffrait pas d'entraves. C'est ce que Cowley a eu le mérite de comprendre et de mettre en pratique dans ses *Odes pindariques*. Et le choix de cette forme poétique, comme l'emploi fréquent qu'il en a fait, indique, à notre avis, autant que n'importe quel trait de sa pensée ou de son style, qu'il possédait vraiment l'instinct « métaphysique » et qu'il a su, non sans indépendance, poursuivre l'œuvre commencée par Donne.

Les *Odes pindariques* marquent l'apogée, mais aussi l'extrême limite de la poésie métaphysique. Ne prendre pour guide et pour contrôle que l'inspiration lyrique, c'est volontairement côtoyer l'anarchie. Les disciples « pindariques » de Cowley l'ont bien montré à leurs dépens. Leurs excès devaient fatalement amener une réaction dans le sens de la règle. Ce fut la réaction néo-classique.

Mais, tout en s'opposant à l'esprit métaphysique ainsi poussé à l'extrême, le néo-classicisme ne continue-t-il pas son œuvre? Les néo-classiques ne renient-ils pas Donne et son école, comme chez nous Boileau a renié Ronsard? On s'accorde à reconnaître que Cowley a contribué à l'avènement de l'ordre nouveau dans la me-

33. Cf. P. LEGOUIS. *Donne the Craftsman*, p. 27, sq.

34. Ce refus de Donne d'adopter le vers libre ne peut s'expliquer par la timidité, — Donne n'est certes pas un timide, — il viendrait plutôt d'un excès d'audace, et d'un scrupule d'artiste. Donne a l'amour d'un Elisabéthain pour les combinaisons strophiques, et s'il semble, dans ses strophes initiales, se laisser guider seulement par l'allure de sa pensée, il se pique d'en reproduire par la suite le rythme fantasque, il joue avec la difficulté. Peut-être, plus simplement, considérerait-il ces trois poèmes : *Womans Constancy*, *The Apparition*, *The Dissolution*, comme des strophes hétérométriques et ne pensait-il pas au vers libre?

sure où il collabore à l'œuvre entreprise par Waller et Denham. Ne peut-on pas dire qu'il y a également contribué en tant que successeur de Donne ?

Si la poésie métaphysique est un aboutissement, c'est aussi un point de départ. Elle prolonge l'époque élisabéthaine, et, bien qu'un nouvel objet la préoccupe, elle garde l'ardeur et l'enthousiasme qui caractérisent cette période. Donne est contemporain de Shakespeare, Crashaw reste foncièrement élisabéthain de tempérament, et Cowley lui-même, dans son amour du complexe, du rare, de l'inattendu, porte l'empreinte de ce passé. Mais, par son changement d'orientation, elle annonce une oscillation prochaine du rythme psychologique qui régit l'esprit humain; elle répudie la sensibilité, ou du moins la refoule au rang d'accessoire, pour instaurer le règne de l'intelligence, et si elle garde sa place à l'imagination, elle l'arrache à ses vagabondages.

Dans la poésie de Donne l'intelligence n'impose sa loi qu'après une lutte intense, où les éléments vaincus tentent sans cesse de prendre leur revanche; on y respire une atmosphère de violence. Mais dans l'œuvre de Cowley son pouvoir est solidement assis. Qu'elle écoute la voix de la mesure, qu'elle se dépouille de son goût alexandrin pour l'étrange et apprenne la vertu de la simplicité dans la clarté, et cette poésie ne diffèrera pas essentiellement de celle de Dryden. Que le « jugement » remplace « l'esprit », et nous aurons le néo-classicisme. Cette évolution, qui s'amorce chez Donne, mais au prix de quelles difficultés, fait, avec Cowley, un pas décisif. Avec lui s'ouvre l'ère de la poésie calme, de la création lucide et raisonnée. Sa poésie, déjà, n'est presque plus lyrique. L'habitude de l'analyse critique des idées la conduit vers l'éloquence, et des préoccupations oratoires la dominent.

En ce sens, les poètes métaphysiques, et Cowley plus que tous les autres, préparent le classicisme. Leur rôle est assez semblable à celui des précieux. Ces derniers raffinent les mœurs et le langage, eux exaltent la vie de l'esprit et assouplissent l'intelligence. Après les uns comme après les autres, le classicisme n'aura plus à faire qu'un simple travail d'épuration et de choix.

Ainsi la poésie métaphysique trouve sa place dans l'évolution de l'histoire littéraire. Ce n'est pas une excroissance monstrueuse,

poussée sur l'époque élisabéthaine comme une verrue gigantesque, ce n'est pas l'œuvre arbitraire d'un génie. Pour qu'elle s'impose aux esprits comme elle l'a fait pendant près d'un siècle, malgré son hermétisme, et les efforts d'interprétation qu'elle réclame du lecteur, il faut qu'elle ait correspondu à une réalité profonde.

Elle exprime, en fait, l'aspect intellectuel de ce grand mouvement européen incarné en Italie par le marinisme, en Espagne par le gongorisme, en Allemagne par le style baroque, en France par la préciosité, en Angleterre même par l'euphuisme. Elle représente, à un moment donné, le courant principal de la littérature anglaise, elle est l'expression poétique d'un moment de la vie nationale, de cette période troublée où la foi est ébranlée et la souveraineté royale attaquée, période de conflits intimes et publics : trouble elle-même et chaotique, elle nous montre l'intelligence inquiète, tâtonnant d'idée en idée, à la recherche de l'équilibre. L'époque entière est « métaphysique », et l'on a pu aller jusqu'à dire que la guerre civile elle-même était « une guerre métaphysique »³⁵. Avec la Restauration et le retour de la stabilité dans tous les domaines, la lutte vers la lumière (dont la poésie métaphysique est en quelque sorte l'expression littéraire) connaît une issue victorieuse; les problèmes politiques et religieux sont pour un temps résolus. Le néo-classicisme prend forme. Dryden, tout en réagissant contre les excès de la manière métaphysique, continue son œuvre, et dégage la règle qu'elle cherchait.

On peut donc voir dans la poésie métaphysique une aspiration confuse au classicisme. La rupture d'équilibre au profit de l'intelligence, qui s'étale dans l'œuvre de Dryden, s'annonçait déjà chez Donne, et s'affirme nettement chez Cowley. Le passage, d'ailleurs, s'est fait par une évolution progressive. Ne voyons-nous pas les mêmes hommes aller de l'un à l'autre sans rupture brusque ? Davenant, après avoir été l'élève de Lord Herbert of Cherbury, devient l'émule de Waller; Dryden ne se dégage que peu à peu de sa formation première. Cowley lui-même voit coexister en

35. L'expression est de Grierson. *Metaphysical lyrics...*, p. 58. Cf. sur l'éloquence métaphysique de la chaire : SPINGARN. *Critical Essays of the Seventeenth Century*, I, p. 37-44.

lui les deux tendances. Car il vient d'adopter l'ode pindarique, expression suprême de l'esprit métaphysique, au moment même où ses préfaces, et certains de ses poèmes, font de lui un champion du néo-classicisme.



C'est, en effet, vers 1650 qu'il compose son poème à Davenant, son ode à Hobbes, et probablement son ode sur *Wit* 36; puis vient sa préface de 1656. Dans ces divers écrits les idées qu'il exprime apparaissent conformes au nouvel idéal classique. Il conçoit la poésie, nous nous le rappelons, comme le résultat d'un labeur patient de l'intelligence, accompli dans le calme et le détachement, une œuvre où les différentes parties s'enchaînent suivant les lois d'une raison supérieure, où tout doit être compréhensible et explicable. Il proscriit l'extravagance des sujets et des ornements, l'exercice immodéré de l'imagination, l'étalage de la sensibilité, et prêche le devoir du choix et de la mesure. Toutes les règles qui vont régir l'art classique se trouvent ainsi résumées à l'avance, et Cowley fait vraiment figure de précurseur.

Il est remarquable qu'il ait exposé ces idées lors de son séjour en France, et l'on ne peut s'empêcher de penser que c'est au contact des milieux littéraires français qu'il a élaboré ou du moins précisé sa doctrine. Bien que le classicisme fût encore loin d'avoir produit tous ses chefs-d'œuvre, ses principes n'étaient plus sérieusement contestés en France vers 1650. La prédication de Malherbe avait produit son effet, et même les dissidents comme Saint-Amant l'acceptaient dans l'ensemble. Paris vivait dans une atmosphère classique 37. Cowley en a sûrement subi l'influence. Dans quelle mesure, il est difficile de le dire. L'absence totale d'indications sur ses rapports avec les milieux littéraires français nous interdit toute affirmation précise. Nous savons, par contre, qu'il a connu, en France même, des Anglais dont le nom est lié à la naissance du classicisme d'outre-

36. *To Sir William Davenant*, p. 42. *To Mr. Hobs*, p. 108. *Of Wit*, p. 16.

37. Cf. sur ce point le livre de BRAY. *La Formation de l'Idéal classique en France*.

Manche. Rappelons-nous ses rapports avec Davenant, Hobbes et Waller, les liens d'amitié qui l'unissaient à Denham, et nous ne nous étonnerons pas que ce soit justement à cette époque que son classicisme latent se cristallise en théories conscientes.

Mais il est douteux que l'orientation de son œuvre ait été profondément modifiée par l'influence des milieux français ou celle de ses amis anglais. Nous ne trouvons pas trace d'action directe ³⁸. Ce que l'on peut admettre, c'est que ses tendances néo-classiques ont été favorisées par l'ambiance parisienne, et qu'il a puisé, dans le commerce d'hommes comme Hobbes et Waller, un encouragement de plus à affirmer ouvertement ses idées. Il n'est pas nécessaire, au fond, de faire intervenir des facteurs étrangers pour expliquer cet aspect de son œuvre. Elle portait en elle-même le germe de son développement, et rien d'essentiel ne lui a été apporté du dehors. La meilleure preuve que son classicisme n'est pas un emprunt, mais exprime bien sa pensée propre, c'est la forme originale qu'il revêt. Il est sincère, mais il reste partiel et se nuance de réserves.

L'adhésion de Cowley aux principes néo-classiques ne pouvait, *a priori*, faire de doute. Il y avait en lui un fond solide de raison qui l'orientait naturellement vers l'ordre, vers la règle intelligible, et tout autant vers les solutions moyennes, écartées des excès de toute nature. Nous en avons eu la démonstration constante lorsque nous avons étudié le contenu de son esprit. C'est la raison qui détermine ses convictions religieuses et politiques, sa théorie de la sagesse, ses vues sur l'éducation, son amour pour la philosophie positive et la science expérimentale. Il n'est pas étonnant qu'elle impose ses lois à la création littéraire.

Et d'autre part, cette acceptation d'un art rationnel est l'aboutissement normal de son évolution poétique. Parti, sous l'influence de Spenser, de la poésie imaginative, il était arrivé, guidé par Donne, à une poésie où l'imagination s'allie et se subordonne à l'intelligence. Et c'est logiquement qu'il conclut, dans ses considérations théoriques, à la nécessité d'une poésie où l'intelligence,

³⁸. En matière littéraire du moins, car nous avons vu l'influence précise exercée par Hobbes sur ses théories politiques.

se débarrassant de tout ce qu'elle contenait encore de trouble et d'anormal, consacrerait le règne de l'idée pure. Déjà il s'oriente vers les genres que cultivera le XVII^e siècle. Ses odes à l'esprit, à la Société Royale, ses méditations pindariques sur le destin, la vie, la gloire, annoncent les poèmes sur des thèmes abstraits dont le classicisme s'est montré si féru, et dont Pope, avec l'*Essay on Man*, a donné le modèle. Son style même, par l'amour de l'antithèse et de la symétrie, sa versification, avec la place qu'elle fait au distique héroïque, préparent directement, sinon l'œuvre de Pope, du moins celle de Dryden.

Ainsi Cowley portait en lui, incontestablement, les germes du classicisme. Mais si l'atmosphère n'avait pas été favorable, si les Waller, les Hobbes, les Denham, ne l'avaient pas soutenu, il n'aurait sans doute pas su les développer, et formuler de lui-même une théorie dont l'importance à l'origine du mouvement néo-classique est indéniable.

Ces influences n'ont pas réussi, en tous cas, à faire de lui un pur classique. Son œuvre poétique reste métaphysique jusqu'au bout. Certes, une évolution se marque dans les derniers poèmes : dans ceux qu'il publie en 1663, et surtout dans ceux qui accompagnent ses *Essais*. Ses odes *Of Liberty*, *The Garden*, l'ode *To the Royal Society*, ont une noblesse d'allure, une dignité d'expression et une régularité d'harmonie supérieures à tout ce qu'il avait produit jusqu'alors. Ce n'est pas sans raison que Dryden les appelle « les meilleures de ses poésies et les plus correctes »³⁹. Ses audaces de pensée et de style s'atténuent. Mais assagie, clarifiée, sa manière métaphysique persiste ; il recherche toujours la nouveauté de l'idée, il écrit toujours en conceits, il n'atteint pas la « correction » parfaite de la forme. Il ne la désire pas ; il continue de croire au fond de lui-même à un idéal arbitraire de la beauté et de l'esprit, à un univers poétique dont l'essence résiderait dans l'originalité, l'outrance, et, en donnant au mot son sens littéral, la métaphysique. La grande mission des classiques, en Angleterre comme en France, sera de corriger cette conception en montrant la beauté supérieure des choses simples et claires, les droits de la réalité, la vertu du bon sens.

39. DRYDEN. *A Discourse concerning the Original and Progress of Satire* (cité dans KER. *Op. cit.*, II, p. 19).

Sa versification appelle la même remarque. La distique héroïque trahit, dès la *Davidéide*, c'est-à-dire dès 1642 environ, son instinct de régularité, mais aussi son désir de variété. Ses derniers distiques, trait bien significatif, ne marquent aucun progrès, aucune volonté de progrès vers la régularité absolue.

Il a appris à aimer la clarté. Il loue Sprat de la pureté de sa prose :

His candid stile like a clean stream does slide,

mais il ajoute immédiatement après :

And his bright Fancy all the way
Does like the sun-shine in it play... 40.

L'imagination, créatrice de variété, conserve ses droits même en prose, et l'amour du « wit » et de tout ce qu'il implique de libre invention, subsiste en lui. On a employé, pour définir la poésie néo-classique, le terme « restrictive poetry ». Cowley n'entend pas se restreindre. Il résiste d'instinct à la tyrannie naissante.

Partagé entre les goûts de deux époques, il hésite. Il ne se rallie que partiellement à la doctrine néo-classique. Si, théoriquement, il lui est tout acquis, dans la pratique, il reste attaché à la poésie métaphysique et aux libertés anciennes. Peut-être, avec le temps, eût-il évolué. En Angleterre, au lendemain de la Restauration, les circonstances commençaient à peine d'être favorables au classicisme. Dryden lui-même en était à sa période « métaphysique ». L'influence du milieu venant en aide à son instinct de règle, Cowley aurait sans doute progressivement renoncé à sa première manière, et il aurait pris place aux côtés de Dryden. Mais, en 1667, il était encore trop tôt. Son classicisme reste un compromis; il n'existe chez lui, pourrait-on dire, qu'à l'état de tendance.

40. Ode. *To the Royal Society*, st. 9, p. 452.

CHAPITRE II

L'ORIGINALITÉ

Il nous a suffi de définir les influences auxquelles Cowley a été plus ou moins volontairement soumis pour passer en revue à peu près toute son œuvre. C'est dire que son originalité apparaît dès l'abord comme très limitée. Elle n'est pas créatrice, en ce sens qu'elle ne choisit pas sa matière, et s'appuie toujours sur un précédent. Cowley semble ne pas vouloir prendre d'initiatives. En choisissant un modèle, il dégage en quelque sorte sa responsabilité. Mais, une fois ce modèle trouvé, il devient audacieux, et sa personnalité, trop faible pour s'imposer sans aide, s'affirme dans l'imitation. Son génie ne se définit pas par opposition à son temps, mais au contraire par son extraordinaire facilité à se modeler sur lui. Un peu comme Lyly, il est « un habile exploitateur de formules littéraires déjà trouvées avant lui », et il a comme lui le don de les fixer d'une manière frappante¹. Mais c'est surtout Dryden qu'il rappelle, Dryden dont un critique a dit fort justement : « La seule chose dont, selon toute apparence, il était incapable, était de créer sa matière »². Comme lui, il se saisit des sujets d'actualité et devance ses contemporains sans cesser de les représenter. Verrons-nous dans cet effacement initial une preuve de timidité? Cowley n'ose-t-il vraiment pas créer de toutes pièces, être vraiment lui-même? Mais peut-on dire de Dryden qu'il manque de confiance en soi? Il nous semble qu'il y a là plutôt une question de tempérament. Nous avons devant nous moins des créateurs que des réformateurs. La mission dont ils s'acquittent instinctivement consiste à corriger, à améliorer. Le génie plus robuste de Dryden lui permet de transformer en chefs-d'œuvres ce qu'il prend à l'état d'ébauches. Cowley y réussit moins souvent et moins complètement, mais ses efforts tendent au même but.

1. FEUILLERAT. *John Lyly*, p. 477.

2. SAINTSBURY. *Dryden (English Men of Letters)*, p. 135.

Sa théorie de la traduction nous livre le secret de cette originalité de seconde zone. Traduire ne veut pas dire, pour lui, suivre pas à pas son modèle, mais au contraire s'en affranchir assez pour le faire vivre, aux yeux de ses nouveaux lecteurs, d'une vie propre. C'est ainsi que nous l'avons vu accommoder le génie de Pindare au goût du XVII^e siècle anglais. S'il prend Montaigne pour modèle de ses *Essais*, il ne le copie pas. Il se sépare de Donne, son maître le plus impérieux, au point que certains critiques refusent de voir en lui son disciple. Même son respect des Anciens ne le retient pas toujours sous leur domination. Sur tous les points il survit à l'influence qu'il subit, il la transforme et l'assimile. On pourrait dire qu'il met en pratique, d'un bout à l'autre de son œuvre, le précepte de Roger Ascham :

Dissimilis materiei similis tractatio,
Similis materiei dissimilis tractatio³.

Lorsqu'il imite, il recrée. Mais sa création est forcément limitée au détail. Elle consiste à retoucher les ensembles que d'autres ont créés, de manière à les adapter à son propre tempérament ou au goût de ses contemporains. Elle exige donc avant tout de la subtilité et de la souplesse.

Tels sont bien les deux termes qui définissent le mieux la personnalité littéraire de Cowley. Son talent est infiniment souple : rappelons-nous les genres multiples dans lesquels il a successivement — ou simultanément — cherché sa voie. Vrai Protée des lettres, il cultive l'épopée, le grand lyrisme et le lyrisme familier, les poèmes de circonstance, le théâtre, la satire, l'essai, la critique, la traduction, avec, semble-t-il, une égale facilité. Ce casanier a le goût des aventures littéraires⁴. Les influences multiples qu'il réflète nous montrent un esprit malléable, d'adaptation prompte, doué aussi d'une inlassable curiosité et du désir de se rendre compte.

A la souplesse il joint la subtilité. Une vision très nette des choses lui permet de percevoir les tendances encore à demi-in-

3. ASCHAM. *The Scholemaster* (Cité par G. Gregory SMITH. *Elizabethan Critical Essays*, vol. I, pp. 1-45).

4. Cf. le passage de la préface aux *Plantarum Libri Duo*, que nous citons plus haut, p. 487.

conscientes du public, et de leur donner une forme raisonnée. Sa découverte triomphale de l'ode pindarique en est une preuve, son projet de fondation d'un collège des sciences en est une autre. Cette finesse de perception forme l'essence même de son talent. Sans elle, il n'aurait rien que de banal et d'ordinaire. Mais sur la base solide d'un tempérament raisonnable se joue une intelligence extraordinairement déliée, prompte à saisir les aspects les plus cachés des choses; grâce à elle il s'élève au-dessus de la médiocrité et se rapproche des sommets.

Il ne les atteint cependant jamais, et nous ne pouvons consentir à voir en lui, comme le faisaient ses contemporains, le meilleur poète du temps, l'égal de Virgile, de Pindare et d'Horace. Car cette délicatesse intellectuelle qui lui donne sa supériorité, fait, en un sens, sa perte. Elle rend son œuvre rare et précieuse, mais l'arrête sur la route du sublime. Nous pouvons dire de lui ce qu'il disait de Pym :

Ah ! wretched man, cursed by too good a wit ⁵.

Son « wit » lui permet les analyses les plus ténues, mais lui interdit du même coup les vues d'ensemble, et le reproche que Johnson adresse à la poésie métaphysique est particulièrement vrai de Cowley. Son talent se perd dans les détails. Il excelle dans le menu, mais il manque d'envergure. Et ni son imagination fertile et ingénieuse, mais elle aussi timide, ni sa sensibilité pauvre et comme honteuse, ne prêtent une assistance suffisamment efficace à son intelligence. Lorsque Cowley atteint (ce qui lui arrive parfois, mais jamais pour longtemps) la grandeur et la noblesse, il paraît se dépasser lui-même.

Aussi ses œuvres les plus parfaites ne sont-elles pas les plus ambitieuses. Lorsque nous avons étudié sa *Davidéide* et ses *Odes pindariques*, il nous a fallu critiquer plus que louer. Pourquoi la *Davidéide* est-elle si inférieure au *Paradis Perdu*? Les deux poèmes n'ont-ils pas les mêmes bases? ne sont-ils pas issus du même esprit? Ce sont deux épopées chrétiennes, nourries de la Bible, animées par la ferveur religieuse de leurs auteurs. Mais tandis

5. *A Poem on the Civil War*, II, v. 392, p. 477.

que l'une va d'un vol égal et magnifique, unissant dans une harmonie supérieure la splendeur du style et du vers à la noblesse de l'idée, l'autre semble formée d'une succession de tableaux fragmentaires entre lesquels le lien ténu de l'intrigue ne parvient pas à établir une suffisante unité. A chaque pas, les épisodes et les digressions arrêtent le lecteur, tandis qu'une nuée d'intentions érudites et d'ornements superflus dispersent son attention. Au lieu de la beauté harmonieuse de l'ensemble qui révèle le génie, on ne trouve que des beautés de détail qui attestent simplement le talent. Cowley, on le sent, s'essouffle vite, ou, pour reprendre notre image, incapable de planer, il volète d'arbre en arbre. Une imagination myope, courbée sur le détail précis, le retient près du sol. La *Davidéide* nous impressionne, non par sa majesté, mais par sa masse, par une sorte de lourdeur minutieuse. Assurément, Cowley n'avait pas la tête épique.

Et, tandis que, dans l'épopée, il manque de force, nous le voyons, dans les *Odes pindariques*, manquer d'élan. Il s'applique consciencieusement à rivaliser d'audace avec Pindare, mais c'est précisément cette application qui paralyse son essor, en supplantant en lui l'inspiration. Comment d'ailleurs aurait-il pu rendre « lawless » son esprit éminemment respectueux des lois? Il y a de fort beaux passages, dans ses *Odes*, mais les envolées lyriques y sont remplacés par des développements oratoires intéressants souvent, admirables parfois, mais dont la valeur poétique reste, en somme, assez réduite. L'analyse des idées y est l'essentiel.

Ce sont aussi des analyses qui constituent l'essence de son lyrisme amoureux. Beaucoup des poésies de *The Mistress* sont des merveilles de subtilité psychologique. Mais nous n'y rencontrons pas ce que nous cherchons avant tout dans ce genre de poésie; la sincérité sentimentale. Elles représentent un jeu intellectuel où se décèlent les traits fondamentaux de la personnalité de Cowley.

Au fond, même en poésie, ses préoccupations sont beaucoup moins poétiques que critiques. Il a l'instinct de l'analyse, non celui de la création, et quand nous l'entendons exalter l'acte sublime du poète créant des mondes nouveaux ⁶, nous sommes forcés de nous dire que son œuvre n'en est pas un exemple. Qu'est-ce à

6. *The Muse*, I, st. 2, p. 185.

dire, sinon que la nature lui a refusé l'inspiration, et semble avoir voulu le confiner au domaine rationnel de la prose? Nous regrettons qu'il ne l'ait pas mieux compris.

De fait, c'est en prose que s'affirment le plus spontanément les dons qu'il avait reçus en partage. Comme le montrent un certain nombre de passages, trop rares et trop brefs à notre gré, il y avait en lui l'étoffe d'un critique littéraire, dont on ne saurait trop louer, étant donné l'époque où il écrivait, la curiosité vigilante et la compréhension. Dans son *Discours* sur Cromwell il s'élève à la grande éloquence, attestant avec éclat la tournure oratoire de son talent. Mais ce que nous préférons aujourd'hui, c'est sa prose familière, celle des *Essais* et des lettres. Là nous voyons le libre épanouissement de ses qualités : une vivacité d'esprit qui donne même aux lieux communs qu'il développe une allure nouvelle, une sincérité qui répond partout la vie et la chaleur, et surtout une délicatesse intellectuelle dont l'élégance un peu recherchée est tempérée et purifiée par l'usage discret de la Raison.

Presque ignorée des contemporains de Cowley, cette œuvre en prose, par une lente ascension, a fini par prendre la première place. De plus en plus on a tendance à oublier le poète pour ne considérer en lui que l'essayiste. Ce qu'on retient de sa poésie, ce sont justement les quelques pièces sans prétention où vit l'esprit des *Essais*. On aime la grâce légère des *Anacréontiques* et de *The Chronicle*; on regrette, en lisant les élégies sur ses amis Hervey et Crashaw, que sa sensibilité n'ait pas plus fréquemment pénétré sa poésie d'émotion vraie. On y trouve de ces vers, harmonieux de forme et de pensée facile, qui demeurent tout naturellement dans la mémoire, et on s'étonne de découvrir que Cowley a pu être, lui aussi, à ses heures, un « oiseau chanteur ».

Mais ces heures là sont brèves; courts moments de délassement dans une vie de perpétuelle tension intellectuelle, oasis reposantes dans les régions tourmentées de la poésie métaphysique, vers lesquelles l'attire son amour de l'analyse ingénieuse et difficile. C'est en ce domaine que nous trouvons ses œuvres les plus significatives, sinon les plus poétiques, et l'expression la plus exacte de sa personnalité complexe : fleurs étranges, irréelles de *The Mistress*, des *Odes pindariques* dont certaines sont, à leur manière, des chefs-d'œuvre.

Au moment de citer des titres, des scrupules nous arrêtent. Trop rares sont les poèmes, que nous admirons en entier; une strophe, une phrase, une image, nous séduisent, « purple patches » où resplendit le génie poétique, mais tout aussitôt nous heurtons à quelque extravagance choquante. De cette œuvre ondoyante et diverse, soumise à des influences contraires, à laquelle la personnalité trop chétive de Cowley n'a pu imposer l'unité, il est difficile de ne rien aimer, et encore plus de tout aimer.

*
**

Pour la goûter sans réticences, il faudrait pouvoir, remontant le cours des âges, redevenir pour un instant un contemporain de Cowley, et revivre, avec la vivacité du moment, les luttes, les incertitudes, les aspirations confuses qui furent les siennes. Cowley n'a-t-il pas été le poète de toute une génération? Ou bien, il faudrait se trouver à un instant où le perpétuel recommencement de l'histoire ramène l'esprit des peuples au même point du cercle.

Mais ne serions-nous pas à un de ces instants? Le renouveau de faveur dont jouissent des poètes comme Crashaw, Herbert, Donne surtout, et même Cowley, est-il seulement le fait d'un caprice, ou de cette ferveur érudite qui nous pousse à vouloir sauver tout le passé de l'oubli, quelle que soit sa valeur? Ne sort-il pas du sentiment plus ou moins conscient d'affinités profondes qui, par dessus les siècles, permet à deux générations lointaines de se comprendre? Un critique récent de Donne définissait, en des termes qui conviennent étrangement à sa poésie, la littérature d'aujourd'hui, comme « enflammée du désir de l'inaccessible, mais remplie de doutes, troublée par le dégoût d'elle-même..., à la fois critique et émotive, riche en idéalisme, riche aussi en satire... » 7. La lecture des poètes métaphysiques éveille en nous des échos familiers. Le symbolisme nous a préparés à goûter la saveur inquiétante du conceit; les jongleries métriques de nos contemporains nous font paraître presque naturels le chaos des satires de Donne, et les audaces pindariques de Cowley; la musique moderne nous a enseigné le charme des dissonances, et nous a fait perdre le goût des accords parfaits de Pope et de Boileau.

7. R. L. MÉGROZ. *Article cité*, p. 47.

Surtout, nous avons de nouveau appris, au sortir des débâches sentimentales du romantisme, la valeur de l'intelligence en poésie. Notre amour de l'analyse, de la dissection psychologique, de la recherche d'un équilibre spirituel, trouve une réplique dans les vers de Donne, et, bien qu'à un degré moindre, dans ceux de Cowley. Si, après avoir lu Beaudelaire ou Paul Valéry, nous ouvrons leurs livres, nous ne nous sentons pas dépayés. Il nous semble trouver en eux, selon l'expression de Cowley lui-même, des esprits frères, des « brother-minds ».

Les poèmes de Valéry, par exemple, nous frappent par les correspondances multiples qui l'unissent aux poètes métaphysiques. Son attitude générale d'abord, telle que la définit M. Gustave Cohen, n'est-elle pas identique à la leur? A la vision directe, Valéry préfère « l'image », « et plus encore une série d'images successives et suggestives fournie par association d'idées, et dont il ne nous indique souvent que l'aboutissement. Effet de raccourcissement, son obscurité est encore un phénomène de condensation »⁸. Comme chez Donne, les images de Valéry servent à élucider la pensée, à la poursuivre dans ses replis secrets; elles sont l'instrument de l'analyse psychologique; et ce « raccourcissement », cette « condensation », où les étapes des ressemblances perçues sont englouties dans la soudaineté de l'association, ne sont-ils pas le produit du « wit » et n'aboutissent-ils pas au « conceit »?

Ne s'écrie-t-il pas lui-même :

Salut ! encore endormies
A vos sourires jumeaux,
Similitudes amies
Qui brillez parmi les mots ! (*Charmes, Aurore*).

La transposition, la confusion volontaire de deux ordres distincts de phénomènes qui forme l'essence de l'esprit métaphysique, nous la trouvons, comme l'a montré M. Cohen, à la base du *Cimetière Marin* où le lecteur, laissé à dessein dans l'incertitude, ne sait si le poète parle de la mer, ou de l'âme humaine.

Nous trouvons encore l'analyse qui renouvelle et vivifie les abstractions. Prenons, dans la *Jeune Parque*, l'ennui :

8. *Essai d'explication du Cimetière Marin de Paul Valéry*, publié dans la *Nouvelle Revue Française*, 1^{er} février 1929, p. 202.

... Car l'œil spirituel sur ses plages de soie
 Avait déjà vu luire et pâlir trop de jours
 Dont je m'étais prédit les couleurs et le cours.
 L'ennui, le clair ennui de mirer leur nuance,
 Me donnait sur ma vie une funeste avance :
 L'aube me dévoilait tout le jour ennemi.

Voici le thème favori de Donne : la pensée de la mort qui se mêle à l'amour :

Chaque baiser présage une neuve agonie...
 Je vois, je vois flotter, fuyant l'honneur des chairs
 Des mânes impuissants les millions amers,

thème amplifié dans deux strophes les plus poignantes du *Cimetière Marin* (strophes 15 et 16).

Et voici les procédés de style tout semblables, le choix de l'épithète rare, moins pittoresque qu'évocatrice de pensée⁹; la métaphore rapide, éclair brusque auquel rien ne prépare¹⁰; l'amas de métaphores se succédant en flots pressés, l'une suscitant l'autre par associations insensibles :

Les arbres regonflés et recouverts d'écailles
 Chargés de tant de bras et de trop d'horizons,
 Meuvent sur le soleil leurs tonnantes toisons,
 Montent dans l'air amer avec toutes les ailes
 De feuilles par milliers qu'ils se sentent nouvelles...

(*La Jeune Parque*.)

La métaphore suivie, vrai conceit par retournement, que déjà Cowley nous offrait. N'entends-tu pas, demande le poète,

..... dans l'espace accablé de liens,
 Pour et contre les dieux, ramer l'arbre unanime,
 La flottante forêt, de qui les rudes troncs
 Portent pieusement à leurs fantasques fronts,
 Aux déchirants départs des archipels superbes,
 Un fleuve tendre, ô mort, et caché sous les herbes ?

(*La Jeune Parque*) 11.

9. C'est, dans *Le Cimetière Marin* : « Midi le juste », « l'eau sourcilleuse », « mon regard marin », « la mer fidèle », « l'absence épaisse ». Dans *La Jeune Parque* : « mes bras épais », « mes riches déserts », « ce trouble transparent ».

10. « Mon ombre, la mobile et souple momie »... « Souvenir, ô bûcher » (*La Jeune Parque*). « Soleil, soleil !... faute éclatante ! » (*Ebauche d'un Serpent*). « Génie ! ô longue impatience ! » (*Ibid.*). La mer « Chienne splendide » (*Cimetière marin*).

11. Nous retrouvons la même image dans *Charmes* : *Au Platane*, st. 7.

Voici encore le conceit à base d'antithèse :

Je n'attendais pas moins de mes riches déserts
Qu'un tel enfantement... (*Ibid.*) 12.

et même le jeu sur les mots, l'amour de l'équivoque :

C'est là mon fort, c'est là mon fin,
A moi les moyens de ma fin ! (*Ebauche d'un serpent*) 13.

Il n'est pas jusqu'au vocabulaire qui, tantôt savant, tantôt familier et trivial, ne nous rappelle les poètes du XVII^e siècle anglais 14. Au travers de la différence de ton et d'allure dont les siècles écoulés sont responsables, l'identité profonde de ces deux poésies s'affirme à chaque pas.

Mais il n'est pas besoin de chercher hors d'Angleterre les équivalents modernes de nos poètes métaphysiques. La poésie d'un F. S. Eliot se révèle aussi proche de la leur que celle d'un Paul Valéry. Elle en est même plus proche, car Eliot a conscience de cette parenté, et il a trop finement analysé leur œuvre, en critique, pour ne pas s'être ouvert, en poète, à leur influence 15.

12. Cf. « éphémère immortel » (*Fragments d'un Narcisse*).

13. D'autres exemples :

Son col coupe le temps vague
Et soulève cette vague
Que fait un col sans pareil.

(*Aurore*). Le dernier vers du *Cimetière marin*, outre le choc voulu du dernier son, crée une fâcheuse équivoque : « Ce toit tranquille où picoraient des fœcs ! » Notons une fin semblable : « Je m'enfonce au mépris de tant d'azur oiseux » (*Le Rameur*). L'allitération combinée à l'assonance de ce vers : « Vous me le murmurez, ramures ! ô rumeur » (*Fragments du Narcisse*), ne serait-elle pas classée parmi les outrances de Cowley ?

14. Voici le mot familier, terre à terre :

« Ma fureur, ici, se fait mûre,
Je la conseille et la recuis... » (*Ebauche d'un serpent*).

Et voici le serpent accueillant Adam et Eve :

« Hola ! dit-il, nouveaux venus !
Vous êtes des hommes tout nus,
O bêtes blanches et béates. »

(*Ibid.*). M. G. Cohen a montré, en s'appuyant sur le *Cimetière marin*, comment la langue de Valéry paraît obscure, parce que les mots y gardent souvent leur sens étymologique, latin ou grec : composer y veut dire apaiser, soutenir = arrêter, vaste = vide. Cf. aussi au début du *Platane*, se proposer, au sens de s'offrir à la vue.

15. Cf. son petit livre *Homage to Dryden*, en particulier le chapitre II : *The Metaphysical Poets*. Nous avons eu la bonne fortune d'entendre une série de conférences qu'il a données à Trinity College, Cambridge, sur ce

Cultivé autant que Donne ou Cowley, il introduit aussi dans ses vers, pêle-mêle, sa connaissance de la vie et son érudition. Les images empruntées à son expérience quotidienne (il ne méprise pas, le cas échéant le coup de fouet de la vulgarité) voisinent avec de savants emprunts au droit, à la médecine, à la physique, à la physiologie, à la philosophie. Et comme cette érudition est lointaine et rare ¹⁶, ses vers regorgent d'allusions inaccessibles au lecteur moyen, et baignent dans l'atmosphère de clair-obscur si caractéristique de Donne.

Eliot a surtout la même faculté d'analyse, la même rapidité de pensée, rapidité affolante pour les esprits plus lents qui marchent alors qu'il bondit, et le même désir de ne rien accepter sans l'avoir repensé par lui-même. Il a horreur de l'explicite, de tout ce qui est banalement et simplement joli, de la pensée pauvre qui cache son imprécision sous de grands mots ¹⁷. Il aime la concision et la force.

Pas plus que les « métaphysiques », il ne ménage son public : son vocabulaire passe sans transition des régions lointaines où il puise son savoir aux régions les plus familières, par des conceits qui revêtent les formes les plus variées, depuis le long conceit développé à plaisir ¹⁸, jusqu'au conceit-éclair, où il se montre l'égal de Donne. Écoutons le peindre Webster, et Donne lui-même :

même sujet (*Clarke Lectures*, 1925). Il y a successivement disséqué l'œuvre de Donne, celle de Crashaw et celle de Cowley, en leur témoignant une sympathie où l'on croyait deviner la joie de se retrouver en eux.

16. Nous dirions volontiers que son érudition est de tous points semblable à celle de Donne et de Cowley. Le Moyen Age semble être un de ses domaines préférés, et l'élément médiéval s'unit, chez lui comme chez eux, à l'élément moderne.

17. Il déteste en particulier l'emphase creuse des romantiques, leur pompeux étalage de pauvres sentiments et d'idées vagues. Il a le culte de la précision. Il préfère les « métaphysiques » qui font penser, aux poètes modernes qui font rêver.

18. Voici un exemple de conceit imaginaire longuement développé :

The yellow fog that rubs its back upon the window-panes;
The yellow smoke that rubs its muzzle on the window-panes,
Licked its tongue into the corners of the evening,
Lingered upon the pools that stand in drains,
Let fall upon its back the soot that falls from chimneys,
Slipped by the terrace, made a sudden leap,
And seeing that it was a soft October night,
Curled once about the house, and fell asleep.

(*The Love-song of J. Alfred Prufrock*).

Écoutons ceci encore :

Webster was much possessed by death
 And saw the skull beneath the skin;
 And breastless creatures underground
 Leaned backward with a lipless grin.

Donne, I suppose, was such another
 Who found no substitute for sense;
 To seize and clutch and penetrate,
 Expert beyond experience,

He knew the anguish of the marrow,
 The ague of the skeleton;
 No contact possible to flesh
 Allayed the fever of the bone.

La soudaineté des rapprochements : « the anguish of the marrow », « the fever of the bone », le réalisme dramatique du « lipless grin », l'allitération rapide « the skull beneath the skin », autant de traits proprement « métaphysiques », sans parler de l'acuité de l'analyse. Et cette strophe, qui ferme le poème, ne semble-t-elle pas sortir de la plume de Donne lui-même?

And even the abstract Entities
 Circumambulate her charm;
 But our lot crawls between dry ribs
 To keep our metaphysics warm.

*
 **

L'œuvre de poètes come P. Valéry ou T. S. Eliot nous permet de comprendre les raisons profondes de notre sympathie actuelle pour les poètes dont Donne est le chef, en nous fournissant la preuve précise des affinités qui nous unissent à eux. Elle nous éclaire en même temps sur la nature et la valeur de leurs efforts. La poésie de Donne et de Cowley est en quelque sorte hermétique.

And I have known the eyes already, known them all,
 The eyes that fix you in a formulated phrase
 And when I am formulated, sprawling on a pin,
 When I am pinned and wriggling on the wall,
 Then how should I begin
 To spit out all the butt-ends of my days and ways?
 And how should I presume? (*Ibid.*).

Elle exige une initiation. La liste est longue des générations qui ne l'ont pas comprise¹⁹, nourries d'autres inspirations, vivant d'une autre vie, s'étant créé une autre âme. L'oubli devait fatalement succéder à la gloire. Toutefois la gloire des poètes était destinée à renaître, plus mesurée sans doute, mais encore brillante, le jour où revivrait leur idéal. La poésie de Cowley toutefois, il faut bien le dire, ne pouvait revenir à la vie comme celle de Donne. Avec son inextricable mélange de défauts et de qualités, elle ne s'imposera jamais à l'attention et à l'affection universelles. Sa valeur artistique, bien qu'elle ne soit pas négligeable, reste relative, et ne lui attirera jamais qu'un nombre restreint de lecteurs curieux, amis de la difficulté, et assez patients pour apprendre à l'apprécier. Elle n'exercera jamais l'attrait, peut-être morbide, que possède l'œuvre étrangement géniale de Donne.

Ne jugeons pas cependant Cowley sur des fautes dont il n'est qu'à moitié responsable. Lui reprocher l'éparpillement de ses efforts, ou le manque de mesure et d'unité de sa poésie, serait lui reprocher d'être venu au monde à une époque de transition, et l'accuser des incertitudes de son temps.

Cet homme foncièrement raisonnable et paisible s'est trouvé, pour son malheur, vivre à une des périodes les plus troublées, socialement et littérairement, de l'histoire anglaise. La diversité de son œuvre reflète cette indécision des esprits. Dans tous les domaines, il oscille entre l'obéissance passive au principe d'Autorité, et l'usage de la Raison comme criterium unique. Mais c'est en littérature que ses hésitations sont les plus cruelles. Il n'ose pas choisir entre un art soumis à la convention et un art libéré de toute contrainte, il est tiraillé entre la poésie de l'imagination, et la poésie de la raison, il est à la fois poète métaphysique et théoricien néo-classique. On pourrait dire qu'il a vécu dans un perpétuel dilemme, dont son œuvre reflète tantôt l'une, tantôt l'autre face. Il tient au passé par mille fibres tenaces, il y tient essentiellement par la nature de son imagination et de son intelligence. Mais toute une partie de son être est orientée vers l'avenir. Par la raison, il appartient au siècle de la science positive, des « philosophes », au siècle de la poésie oratoire, de la prose élégante et

19. Cf. sur ce point notre étude sur la réputation de Cowley.

limpide. Tout en rappelant Donne, il annonce Dryden. Il facilite et explique le passage de l'un à l'autre.

Ainsi comprise, son œuvre est assurée d'une place dans l'histoire littéraire anglaise. Il ne serait pas inexact de dire que sa valeur historique gagne ce que perd sa valeur artistique. L'œuvre d'un génie comme Milton est infiniment moins représentative. Elle existe en quelque sorte dans l'absolu, et on a pu l'appeler « a magnificent cul de sac »²⁰. Celle de Cowley n'a pas l'indépendance souveraine du chef d'œuvre. Elle se montre incapable de se détacher des conditions qui l'ont produite, elle reste l'esclave de son temps; elle en présente du moins un miroir fidèle. Elle s'offre à nous, disparate et inégale, chargée de défauts qui rebutent le lecteur moyen. Mais si Cowley avait pu lui imposer l'unité, s'il avait eu nettement conscience de son but; et si, d'autre part, son goût avait été infaillible, c'est d'abord, évidemment, qu'il aurait été le génie qu'il n'est pas; mais aussi c'est qu'il aurait obéi à un système fixe, à une convention et à une tradition qui l'auraient pour ainsi dire figé dans une école.

Telle quelle, son œuvre est dynamique, elle a le mouvement incertain de la vie. C'est vraiment une œuvre de transition. Si Milton n'avait pas existé, la physionomie du siècle n'en aurait pas été changée. Mais si Cowley n'avait pas été, il manquerait un maillon à la chaîne de l'histoire littéraire. Dans sa variété extrême, son œuvre révèle l'essentiel de son temps. Elle nous aide à comprendre ce milieu du XVII^e siècle si confus, si intéressant parce que s'y trouvent pêle-mêle les éléments dont s'était nourrie l'Angleterre élisabéthaine, et ceux qui devaient constituer l'Angleterre moderne. Elle nous montre le passé essayant de barrer la route à l'avenir, sa persistance au milieu même des changements qui consacrent sa défaite. Elle nous dévoile aussi la lente progression des forces nouvelles vers un but de plus en plus clairement aperçu, mais, pour l'instant difficile à atteindre. A travers les subtilités imaginatives, nous voyons percer l'intelligence et s'affermir la raison. Encore un effort, et la victoire de l'ordre nouveau sera acquise.

20. Cf. Havelock ELLIS. *Abraham Cowley*. *New Statesman*, 12 July 1919, p. 464.

Mais cet effort, c'est Dryden qui le fournira. Dryden lui-même ne découvre pas sa voie du premier coup. Toutefois, la période des tâtonnements est brève chez lui. On peut dire qu'elle est close lorsqu'il compose son *Annus Mirabilis*. Elle a duré, pour Cowley, toute la vie. Pour reprendre une comparaison chère au poète, celle qu'il appliquait, du point de vue scientifique, à Bacon, il nous apparaît comme le Moïse de la poésie anglaise, l'arrachant, au prix de longs efforts et de déchirements intimes, à l'Égypte élisabéthaine et la conduisant vers la Terre Promise du classicisme, sans qu'il lui soit donné de l'atteindre en personne.

APPENDICES

A. Pièces justificatives.

Nous avons l'intention de publier dans cet appendice les documents difficiles d'accès, et ceux que nous croyions avoir été le premier à découvrir et à utiliser, tels les trois testaments conservés à Somerset House, celui de Thomas Cowley, père d'Abraham, celui d'Abraham lui-même, et celui de son frère Thomas, telles les lettres de la bibliothèque Bodléienne, qui nous permettent de croire que Cowley était bien, vers 1656, un informateur royaliste, ou encore les documents du Public Record Office prouvant, après 1660, sa prospérité matérielle.

Mais, Mr. A. H. Nethercot ayant fait dans l'ensemble les mêmes trouvailles que nous, et nous informant qu'il leur donnait dans son livre la place qu'elles méritent, nous avons jugé inutile de les reproduire à nouveau, et nous nous contentons de compléter sa liste, en donnant :

1° Le texte de la lettre adressée par le roi à Trinity College en 1660, et la décision du collège;

2° Le texte de la pétition présentée au roi par Cowley pour obtenir la direction du Savoy Hospital.

I. — LETTRE DU ROI ET DECISION DU COLLEGE

To the Master and Fellowes of Trinity College, Cambridge. Concerning Abraham Cowley.

Trusty and Well-beloved, wee greete you well. Whereas by the Statutes of ye College of Trinity there are seaven yeares allowed to every fellow after his taking the degree of Master of Arts before he bee enjoyned to enter into holy orders, and whereas our trusty and well-beloved servant Abraham Cowley was wrongfully put out of his said fellowship since the beginning of the late warres before hee had enjoyed any of the said tyme that should have been allowed him, And is now restored but by the Letter of the said Statutes is presently required to take upon him holy orders or to quitt his said fellowship, out of our consideration of the said and the services done by the said Abraham Cowley to us and Father of Blessed Memory and our Deere Mother the Queene, wee doe hereby declare that the said Abraham Cowley ought and is to bee allowed the same terme of seaven yeares from the date of these present without being obliged to enter into any

orders of the Church notwithstanding anything to the contrary in the letter of the said Statutes with which in his exceptional case wee doe hereby dispense, and require you that you give the said A. Gowley quickly to enjoy the said fellowship and all priviledges and emoluments belonging thereunto for the said space of seaven yeares from this ysent by mee. And so we bid you farewell. Given.....

(Sloane Mss. 856, f. 23.)

Whereas we received a letter from His Matie dated the last of January in the behalfe of Mr. Abraham Cowley Fellow of Trinity College, for the continuance of his seven yeares before taking holy orders, in regard of his being ejected immediately after his taking degree of Master of Arts, in these troublesom Times. We have thought good to record this in the Conclusion book, that it may be considered as a special case and so his Matie makes it expresly in this Letter, and not to be drawn hereafter into example.

H. FERNE.

(Master's Conclusion Book. Feb. 11, 1660.)

II. — PETITION DE COWLEY

Abr. Cowleys Case concerning ye Mastership of the Savoy.

His Maty of blessed memory when he was at Oxford promised in a letter to ye Queen yt hee would bestow upon Abr. Cowley the Mastership of the Savoy as soon as the disposall of it should come into his power.

His Maty (whom God long preserve) gave him a warrant for ye said Mastership bearing date Jan. 30 1653.

His Maty at his coming into England was graciously pleased to confirm the sd grand by word of mouth to the right hon^{ble} ye Earl of St. Albans.

If it bee said yt the late King
had formerly promised ye place.

that is onely said; but ye other grant is under the hand of two Kings.

Secondly, it is humbly conceived yt the promise of giving any small preferment is satisfied by the giving other great ones instead of it.

If it bee said yt the place
belongs only to a Divine.

First, there are severall precedents to ye contrary.

Secondly, it is affirmed by good Lawyers yt the Statutes require no more but Deacons orders.

Thirdly, it is a royall Foundation, and the Kings pleasure is legally a Dispensation of ye statute.

Fourthly, Holy orders are so farre from beeing necessary for the execution of the Masters office y^t even ye ministers place therein has been lately suppressed.

Fifthly, if it be thought fit y^t ye s^d Mastership should bee appropriated and annexed to ye Clergy, yet it is humbly conceaved to bee but reasonable y^t the person who hath ye present Right should have equall compensation for ye losse of it.

Notwithstanding all w^{ch} the s^d
Abraham Cowley, haveing mist of
thes^d Mastership or any compensation for it, his Case is
this.

That hee haveeing had ye honour during all the times of distresse and banishment to serve her Maty the Queen Mother, the late King of blessed Mem. and his Maty (during all his abode in France without ever putting him to one pennies expense) in matters of considerable trust and labour, and haveing by his Maties happy restauration seen all men else who had served abroad in ye like kinds, rewarded wth profitable employments and honours, nay almost all his olde contemporaries at ye University before, advanced far above him, at a time when all ye preferments of three nations were disposed of at once, hath bin soe farre from beeing able to get any share therein, y^t all w^{ch} hee had in ye world (and y^t noe great fortune, yet ye reward of twenty years service from two Kings) hath bin taken from him without any the least recompense or consideration for it, and hee not onely ruined by ye losse thereof but exposed to ye shame of a generall interpretation y^t this could not have happened to him but either as ye punishment of a great criminall, or ye casting away of a most worthlesse person.

(State Papers, Domestic Series, Charles II, vol. 47, No 94.)

B. Pièces inédites de Cowley.

L'édition de Grosart, mise au point, pour la partie anglaise, par celle de Waller, contient l'œuvre entière de Cowley. Elle présente encore toutefois, quelques lacunes qu'il n'est peut-être pas inutile de combler.

I

Voici la liste des poèmes « académiques » de Cowley, telle que nous pouvons l'établir à ce jour :

— La reine Henriette Marie met au monde, en 1633, son second fils, le duc d'York. Cowley, alors à Westminster, compose une poésie : *On the Duke of York's Birth* (Imprimée par Sargeant, *Annals of Westminster School*, p. 282).

— En 1635, il célèbre la venue de la princesse Elisabeth : *Coolyes Verses upon my Lady Elisabeth birth on Christmass even 1635* (La pièce est imprimée par Grosart et par Waller).

— En 1637, arrivé à Cambridge, il participe aux *Συνοδεία, sive Musarum Cantabrigiensium Conventus et Congratulatio...*, à l'occasion de la naissance de la princesse Anne. Son poème : *De felici partu reginae Mariae* a été reproduit par J. Nichols (*A Select Collection of Poems...*, vol. VII, London, 1781). Il figurait d'ailleurs dans l'édition de ses œuvres en 1711 (vol. III, p. 205).

— En 1640, il collabore aux *Voces Votivae ab Academicis Cantabrigiensibus...* qui célèbrent la naissance d'Henri, duc de Gloucester, avec deux pièces, une en latin : *In felicissimam Reginae Mariae fertilitatem* (publiée par Nichols), et une en anglais : *Upon the happy Birth of the Duke* (publiée par Nichols, et reproduite par Waller).

— Enfin, en 1641, il chante le retour pacifique d'Ecosse du roi, dans la *Trenodia Cantabrigiensis...*, avec deux poèmes, dont l'un, en latin, paraît dans ses œuvres en 1711, et l'autre, en anglais, a été incorporé au recueil *Miscellanies*.

— Nous pouvons également compter au nombre de ces productions officielles, la pièce qui figure en tête de *Sylva* (Œuvres, vol. II, p. 46) : *On His Majesties returne out of Scotland*, pièce écrite lors du couronnement de Charles I^{er} en Ecosse.

Nous donnons ici le texte des morceaux qui ne figurent dans aucune édition moderne des Œuvres de Cowley :

I. On the Duke of York's birth (1633).

Behold the silent night with happy birth
Of Charles his second sonne crownes the glad earth;

Darkness it self discovers such a light,
 As makes the night a day, the day more bright.
 The stars peep'd forth and pale with envy grow,
 To see a star greater than them below.
 Ffor were their number with Charles ofspring even,
 Earth would wax proud and thinke itselfe a heaven.
 Wee saw a light, and guesst it Cynthia's ray;
 But 'twas a bonfire in the Milky Way.
 Wee thought it rain'd, but Jove our gladness knew,
 And sent downe nectar, or some better dew.
 We admir'd the storme; 'twas that our joys might bee
 Common to all the windes themselves were free.
 Him safely kill (if any such you meete)
 Whose heart's less fil'd with bonfire then the streete.
 Lett every oake sweat rich falernian wine,
 And grow incorporate with his wife the vine.
 Let Autumne Know noe fruits but such as dare
 With the Hesperian apples to compare.
 With milke and oyle let every river flow,
 If Nature, loath to loose her workes, would show
 Some water still, let it such Vertue bring.
 As poets please to give the Thespian spring.
 Since bounteous Heaven meanes with the blest increase
 Of Charles his ishew to establish peace,
 And make Astraea stay, our joyes shall win
 Nature, and call the Goulden Age again.

II. De felici partu Reginae Mariae (1637).

Dum more antiquo jejunia festa coluntur,
 Et populum pascit religiose fames;
 Quinta beat nostram soboles formosa Mariam;
 Penè iterum nobis, laete December ades.
 Ite, quibus lusum Bacchúsque Cerèsque ministrant,
 Et risum vitis lachryma rubra movet.
 Nos sine laetitiae strepitu, sine murmure læti:
 Ipsa dies novit vix sibi verba dari.
 Cum corda arcanâ saltant festiva chorea,
 Cur pede vel tellus trita frequente sonet?
 Quidve bibat Regi, quam perdit turba, salutem?
 Sint mea pro tanto sobria vota viro.
 Crede mihi, non sunt, non sunt ea gaudia vera,
 Quæ fiunt pompa gaudia vera sua.
 Vicisti tandem, vicisti, casta Maria;
 Cedit de sexu Carolus ipse suo.
 A te sic vinci magnus quam gaudeat ille!

Vix hostes tanti vel superasse fuit.
 Jam tua plùs vivit pictura; at proxima flet
 Regis, et in methodo te peperisse juvat.
 O bona conjugii concors discordia vestri!
 O sancta hæc inter jurgia verus amor!
 Non Caroli puro respirans vultus in auro
 Tam populo (et notum est quàm placet ille) placet.
 Da veniam, hîc omnes nimium quod simus avari;
 Da veniam, hîc animos quòd satiare nequis.
 Cùmque (sed ô nostris fiat lux serior annis)
 In currum ascendas laeta per astra tuum,
 Natorum in facie tua viva et mollis imago
 Non minùs in terris quàm tua sculpta, regat.

III. In felicissimam Reginae Mariae fertilitatem (1640).

Naturae facies renovatur quolibet anno,
 Et sese mirum fertilis ipsa parit.
 Sic quoque Naturae exemplar Regina, decusque,
 In foetu toties se videt ipsa novam.
 Pene omnem signas tam saepe puerpera mensem,
 Et cupit à partu nomen habere tuo.
 Quaeque tuos toties audit Lucina labores,
 Vix ipsa in proprio saepius orbe tumet.
 Foecundam semper spectabis, Jane, Mariam,
 Sive hac sive illa fronte videre voles.
 Discite, subjecti, officium : Regina Marito
 Annua jam toties ipsa Tributa dedit.

 Dum redit a sanctis non fessus Carolus aris,
 Principis occurrit nuntia Fama novi.
 Non mirum, existat cum proximus ipse Tonanti,
 Vicinum attingunt quod vito vota Deum.
 Non mirum, cum sit tam sancta mente precatus,
 Quod precibus merces tam properata venit.
 Factura ô longum nobis jejunia Festum!
 O magnas Epulas exhibitura Fames!
 En fundunt gemitum, et lacrymarum fluminam, turbam,
 Cum Regina ipsam parturiisse putes.
 Credibile est Puerum populi sensisse dolores;
 Edidit hinc moestos flebilis ipse sonos.

IV. Ob paciferum Serenissimi Regis CAROLI è Scotia reditum (1641).

Ergo redis, multa frontem redimitus Oliva,
 Captivaeque ingens laurea pacis adest.

Vicerunt alii bellis et Marte cruento;
 Carole, Tu solus vincere bella potes.
 Te sequitur volucris mitis victoria penna,
 Et Famae pennas praevenit ipsa suae.
 Te voluere sequi convulsis Orcades undis,
 Sed retinent fixos frigora saeva pedes.
 Te propè viderunt, ô terris major Apollo,
 Nascentem, et Delo plus licuisse dolent.
 Tanta decent Carolum rerum miracula ? Tecum,
 Si pelàgo redeas, Insula navis eat,
 Si terra, vestri comitentur plaustra Bootae;
 Sed rota tarda gelu, sed nimis ipse piger.
 Compositam placidè jam laetus despicit Arcton,
 Horrentèsque novo lumine adornat equos.
 Ah ! nunquam rubeat civili sanguine Tueda,
 Nec petat attonitum decolor unda mare !
 Callisto in vetitum potiùs descenderet aequor,
 Quàm vellet tantum moesta videre nefas.
 Convenisse feris inter se noverat Ursis,
 Et generi ingenium mitius esse suo.
 Nos gens una sumus ; De Scoti nomine et Angli
 Grammatici soli praelia rauca gerant.
 Tam bene cognatos compescit Carolus enses,
 Et pacem populis fundit ab ore suis.
 Haec illi laudem virtus immensa minorem
 Eripuit ; nunquam bella videre potest.
 Sic gladios solvit vaginis fulgur in ipsis ;
 Effectuque potest vix priùs ire suo.
 Sic vigil aeterno regnator Phoebus Olympo
 Circumfert subitam, quà volat ipse, diem.
 Nil illi prodest stellarum exercitus ingens ;
 Ut possit tenebras pellere, solus adest.

II

Waller publie, au cours des notes de son second volume (p. 489), un poème qui avait paru dans l'édition de 1711, à la fin de *Sylva*, sous le titre : *To a Lady who desired a Song of Mr. Cowley, he presented this following*. Nous avons retrouvé ce poème parmi le recueil *Poems by Several Hands, and on Several Occasions. Collected by N. Tate* (London, 1685), avec cette fois pour titre : *An Ode written by Mr. Abraham Cowley for her Majesty, Queen to King Charles I.* En voici le texte :

Come Poetry, and with thee bring along
 A rich and painted throng

Of noblest words into my Song;
 Into my Numbers let them gently flow,
 Soft and smooth, and thick as Snow,
 And turn the Numbers till they prove
 Smooth as the smoothest Sphear above,
 And like a Sphear harmoniously move.

Little dost thou, mean Song, the Fortune know
 That thou art destin'd to;
 Or what thy Stars intend to do.
 Among a thousand Songs, but few can be
 Born to the Honour promis'd Thee;
 Urania's self shall thee rehearse,
 And a just Blessing to Thee give;
 Thou in her sweet and tuneful breath shall Live.

Her pleasing Tongue with Thee shall freely play,
 Thou on her Lips shalt stray,
 And dance upon that Rosy Way;
 What Prince alive, that would not envy Thee !
 And think Thee higher far than He !
 And how wilt Thou Thy Author Crown,
 When fair Urania shall be known
 To sing my words, when She but speaks Her own.

III

Nous avons trouvé au British Museum une édition jusqu'ici inconnue du *Discourse by way of Vision, concerning the government of Oliver Cromwell*. Elle se dissimule sous le titre curieux :

The Visions and Prophecies concerning England, Scotland, and Ireland, of Ezekiel Grebner, son of Obadiah Grebner, son of Paul Grebner, who presented the famous book of Prophecies to Queen Elizabeth. — Ezekiel 2-4. For they are imprudent children, and stiff-hearted; I do send thee unto them, and thou shalt say unto them, Thus saith the Lord God. — 5. And they, whether they will hear, or whether they will forbear (for they are a rebellious House) yet shall know that there has been a prophet among them. — London. Printed for *Henry Herringman*, and are to be sold at his shop, at the Sign of the Anchor, in the Lower-Walk in the New Exchange. 1661.

Suit une préface qui ne manque pas d'intérêt; nous nous trouvons là en présence, évidemment, de la forme primitive sous laquelle Cowley se proposait de publier son pamphlet, l'enveloppant d'une fiction compliquée.

Advertisement concerning the Book and Author.

Paul Grebner came out of Germany in the reign of Queen Elizabeth, and presented to her a book of Prophecies, which she gave to Dr. Nevill, Dean of her Chapel, and he to Trinity College in Cambridge, whereof he was Master, where it remains still in the Library, and has of late years been made very famous by the fulfilling of many of the predictions in it concerning our nation, and of mens hopes of the speedy accomplishment of some others concerning the re-establishment and exaltation of the afflicted Royal Family. This Paul Grebner married a wife with a considerable fortune in the North, and had by her a son called Obadiah Grebner, and two daughters (who both dyed young) after which he made a journey into his own country (leaving his family in England) and there deceased. His son about the middle of King James his time married too in the North, and had by his wife (who lost her own life in the childs birth) this Ezekiel Grebner, whom hee bred up very carefully in all manner of good literature, being himself a person of great piety and learning, and esteemed to have the gift of prophecie as well as his father, though nothing of that kind was published by him. From these two sprung our Son and Grandchild of Prophets who was first educated a while at the University of Cambridge, and after sent to several Academies beyond Seas, where he got great reputation for his extraordinary parts and virtues. At the beginning of the late troubles he returned into England, and engaged with the Parliament, not forsaking them, till they (as he was wont to say) revolting, had left their cause and Him to shift for themselves among the men whom he had fought against. After the death of the King, not onely his detestation of the fact, but his indignation to be so abused and deluded, as to have his own innocency made instrumental towards the producing of such wicked Ends, drew him to such an open and avowed hatred of them, as occasioned the ruine of his estate, the danger of his life, and the losse twice of his liberty, first under the Protector, at the time of whose Funeral (as appeareth by the Book it self) this Vision happened to him, which that he might write and publish with lesse danger than he had formerly spoken, he made a journey into Germany, and had no sooner done the thing he went for, but he died at Strasburg last October. He left all his papers with a Dutch gentleman called Conrart Sluys (who had lived long in England, and spoke our language perfectly well). There were of them (as I understand) several little Treaties in English and Latin, a book of Verses upon different occasions, some English, some Latin and some Dutch (for it seems he was a great Lover and writer of Verse, as you will find by his frequent Excursions into it in this Discourse), and lastly three books of Visions and Prophecies concerning the Affairs of our three Nations; the first (which is but as it were a Preface to the others) is that which is here published; the second contains a Dis-

course with the Angel Guardian of England, concerning all the late confusions and misfortunes of it; the third denounces heavy judgments against the three Kingdoms, and several places and parties in them, unlesse they prevent them speedily by serious repentance, and that greatest and hardest work of it, Restitution. There is there upon this subject, the burden of England, the burden of Scotland, the burden of Ireland, the burden of London, the burden of the Army, the burden of the Divines, the burden of the Lawyers, and many others, after the manner of Prophetical threatnings in the Old Testament. Thus I am told by the gentleman who gave me this first book, and who had read the other two. This was left in his hands accidentally, the other were carried, as we believe, into Italy by Mr. Conrart Sluys, and we have used means to recover them from him if it be possible, hoping that they may be blessedly instrumental towards that repentance and conversion of our Nations, which is so evidently necessary for the diverting of all those calamities which are there foretold, and which hang already so apparently over our heads, that they may be seen even by Human Reason, as well as foreseen by Divine inspiration.

BIBLIOGRAPHIE

PREMIERE PARTIE

L'œuvre de Cowley

I. — ŒUVRES DE COWLEY PARUES DE SON VIVANT

a) EDITIONS

Poeticall Blossomes. — By A. C. — *fit surculus Arbor.* London. Printed by B. A. and T. F. for Henry Seile, and are to be sold at his shop at the Signe of the *Tygers-head* in *St. Pauls* Church-yard. 1633.

Poeticall Blossomes. — *The second edition.* Enlarged by the Author. — *fit surculus Arbor.* London. Printed by E. P. for Henry Seile, and are to be sold at his shop at the Signe of the *Tygers-head* in *St. Pauls* Church-yard. 1636.

Les poèmes nouveaux sont groupés sous le titre :

Sylva, or, Divers Copies of Verses, Made upon sundry occasions by A. C. London...

Poeticall Blossomes. — *The third edition.* Enlarged by the Author. — *fit surculus Arbor.* London. Printed by E. P. for Henry Seile, and are to be sold at his shop at the signe of the *Tigers-head* in Fleet-street between the Bridge and the Conduit. 1637.

Sylva...

Loves Riddle. — A Pastorall Comoedie; Written, at the time of his being Kings Scholler in *Westminster Schoole*, by A. Cowley. London, Printed by John Dawson, for Henry Seile, and are to be sold at the Tygres head in Fleet-street over against *St. Dunstons-Church.* 1638.

Naufragium Joculare. — Comoedia : Publice coram Academicis Acta, in Collegii S. S. and Individuae Trinitatis. 4^o Nonas Feb., An. Dom. 1638. Authore Abrahamo Cowley. — Mart.

... Non displicuisse meretur

Festinat, Lector, qui placuisse tibi.

Londini. Impensis Henrici Seile MDCXXXVIII.

A Satyre. The Puritan and the Papist. — By a Scholler in Oxford. Printed in the Yeare M.DC.XLIII.

The Mistresse, or Severall Copies of Love-Verses. Written by

- Mr. A. Cowley. — Virg. Aen. 4. ...Haeret lateri lethalis arundo.*
London : Printed for Humphrey Moseley, and are to be sold at
the Princes Armes in St. Pauls Church-yard. Anno Dom. 1647.
- The Guardian. — A Comedie acted before Prince Charls His Highness,*
at Trinity Colledge in Cambridge, upon the 12th of March, 1641.
Written by Abraham Cowley. London. Printed for John Holden
at the Anchor in the New-Exchange, 1650.
- Poems. — Viz. I. Miscellanies. II. The Mistress, or, Love-Verses. III Pin-*
darique Odes, and IV. Davideis, or, a Sacred Poem of the Trou-
bles of David. Written by Mr. Cowley. London. Printed for
Humphrey Moseley, at the Prince's Arms in St. Pauls Church-
yard. 1656.
- Ode upon the Blessed Restoration and Returne of His Sacred Majestie*
Charls the Second. By A. Cowley. — Virg.
Quod optanti divum promittere nemo
Auderet, volvenda dies, en, attulit ultro.
London, Printed for Henry Herringman, and are to be sold at
his shop on the Lower-walk in the New-Exchange. Anno Dom.
1660.
- The Visions and Prophecies concerning England, Scotland, and Ire-*
land, of Ezekiel Grebner, son of Obadiah Grebner, son of Paul
Grebner who presented the famous book of Prophecies to Queen
Elizabeth. London Printed for Henry Herringman, and are to
be sold at his shop at the Sign of the Anchor, in the Lower-
walk in the New-Exchange. 1661.
 (L'exemplaire du British Museum porte, au lieu de 1661, la
 correction manuscrite : « 1660, Novemb. ».)
- A Vision, concerning his late pretended Highness, Cromwell the*
Wicked : containing a Discourse in vindication of him, by a
pretended Angel, and the confutation thereof, by the author,
Abraham Cowley. — Sua cuique Deus fit dira Libido. Virgil. —
London. Printed for Henry Herringman at the Anchor in the
Lower-walk in the New-Exchange. 1661.
- A Proposition for the Advancement of Experimental Philosophy. By*
A. Cowley. London. Printed by J. M. for Henry Herringman;
and are to be sold at his shop at the Sign of the Blew-Anchor in
the Lower-walk of the New-Exchange. 1661.
 (L'exemplaire du B. M. porte la correction manuscrite « March
 1660 ».) Ce titre est suivi d'une préface de l'éditeur. Vient en-
 suite un second titre :
- A Proposition for the Advancement of Learning. By A. Cow-*
ley. — Virg. O Fortunati quorum jam Moenia Surgunt !
London...
- Abrahami Couleii Plantarum Libri Duo. — Habeo quod Carmine sanet*
et Herbis. Ovid. Met. 10. Londini. Typis J. Flesher, et prostant

apud *Nath. Brooks* sub signo Angeli in vico vulgo dicto *Cornhill*. 1662.

Cutter of Coleman Street. — A Comedy. The scene *London* in the year 1658. Written by Abraham Cowley. *London*. Printed for *Henry Herringman* at the Sign of the *Anchor* in the Lower-walk in the New-Exchange. Anno. Dom. 1663.

Verses, Lately Written upon several Occasions, by Abraham Cowley. *London*. Printed for *Henry Herringman*, and are to be sold at his Shop on the Lower-walk in the *New-Exchange*. 1663.

b) POEMES PARUS ISOLEMENT DANS DES RECUEILS DU TEMPS

Un poème latin : *De felici partu Reginae Mariae*, dans : Συνοδεία, sive *Musarum Cantabrigiensium Concentus et Congratulatio ad Serenissimum Britannicum Regem Carolum, de quinta sua Sobole, Clarissima Principe, sibi nuper felicissime nato. Ex Academiae Cantabrigiensis Typographeo. Anno Dom. 1637.*

Un poème latin : *In felicissimam Reginae Mariae fertilitatem*, et un en anglais : *Upon the happie birth of the Duke*, dans : *Voces Votivae ab Academicis Cantabrigiensibus pro novissimo Caroli et Mariae Principe filio Emissae. Cantabrigiae. Apud Rogerum Daniel. 1640.*

Un poème latin, commençant : *Ergo redis...*, et un en anglais : *An Ode upon the return of His Majestie*, dans : *Trenodia Cantabrigiensis : ob paciferum Serenissimi Regis Caroli e Scotia reditum mense Novembri 1641. Ex officina Rogeri Daniel, Almae Academiae Typographi. 1641.*

Le poème : *To Sir William Davenant. Upon his two first Books of Gondibert, finished before his voyage to America*, dans : *Gondibert : An Heroick Poem; Written by Sir William Davenant. London, 1651. (Chalmers' English Poets, vol. VI.)*

L'ode : *Christ's Passion, taken out of a Greek Ode, written by Mr. Masters of New College in Oxford*, dans : *D. Henrici Savillii τομχαρίτο Oratio, coram Regina Elizabetha Oxoniae habita; aliaque Doctiss : Virorum Opellae posthumae, ex ipsis Authorum Autographis desumptae, quarum syllabum sequens pagina Lectori exhibet. Oxoniae, Typis Academiae Lichfieldianis, Anno 1658.*

La quatrième « opella » est un poème héroï-comique de Thomas Masters, « Coll. Novi doctiss, non ita pridem Socio », intitulé *Mensa Lubrica*.

La cinquième est : *Ejusdem μονοστροφικά εις την του χριστου σταυρωσιν Ex autographo Authoris.*

La sixième : *Eadem latine reddita, Authore Henrico Jacobio coll. Merton olim socio.*

La septième est l'ode de Cowley : *Eadem Anglice reddita, Authore (Poetarum hujus Seculi Principe) D. D. Abrahamo Cowley.*
 L'ode : On *Orinda's* Poems, dans : *Poems. By the Incomparable Mrs. Katherine Philips.* London printed by J. G. for Richard Marriott at his shop under S. Dunstons Church in Fleet Street. 1664.

La pièce *The Garden*, en tête de : *Kalendarium Hortense : or, the Gard'ners Almanac, directing what he is to do monethly throughout the year. And what fruits and flowers are in prime. The 2d ed., with many useful additions. By John Evelyn, esq. Fellow of the Royal Society.* London, Printed by Jo. Martyn and James Allestry, printers to the Royal Society, and are to be sold at their shops in St. Pauls Church-yard, 1666.

La même pièce, *The Garden*, dans : *Poems upon Divers Occasions. With a character of a London Scrivener.* London. Printed for John Crosley, book-seller in Oxford. 1667.

La pièce se trouve à la fin du volume, avec la notice suivante :
 « This following poem coming by chance to my hands, I took the double boldness to print it, and affix it here : which will be (I hope) no prejudice to either author. » Elle est signée des initiales : A. C.

L'ode : *To the Royal Society*, après l'épître dédicatoire, dans : *The History of the Royal Society of London, for the improving of Natural Knowledge.* By Thomas Sprat. London. Printed by T. R. for J. Martyn at the Bell without Temple-Bar, and J. Allestry at the Rose and Crown in Duck-Lane, printers to the Royal Society. 1667.

La pièce de vers : *On the Queens repairing Somerset House* a été imprimée en 1664 avec le poème de Waller sur le même sujet, comme le prouve l'inscription suivante dans les registres de la Corporation des Libraires (*A Transcript of the Worshipful Company of Stationers, from 1640-1708 A. D. in three volumes. Privately printed (The Roxburghe Club), vol. II*) : « Entred for His Copy, under the hands of Mr. l'Estrange and Master Pulleyn, warden, two copies of verses on her Matie ye Queen Mothers new building at Somersett House, by Mr. Edm. Waller and Mr. Abraham Cowley. » Nous n'avons pas trouvé le livre à la bibliothèque du British Museum.

II. — ŒUVRES DE COWLEY PARUES APRES SA MORT

a) EDITIONS D'ENSEMBLE

1) XVII^e et XVIII^e siècles.

The Works of Mr. Abraham Cowley. Consisting of those which were formerly Printed : and those which he Design'd for the Press, now Published out of the Authors Original Copies. London. Printed by J. M. for Henry Herringman at the Sign of the Blew Anchor in the Lower Walk of the New Exchange. 1668 (folio).

(C'est l'édition constituée par Sprat, selon le vœu de Cowley. Elle comprend les *Poems* de 1656, c'est-à-dire les *Miscellanies*, *The Mistress*, les *Odes pindariques* et la *Davidéide*. S'y ajoutent la traduction en latin du premier livre de la *Davidéide*, les *Verses Written upon severall Occasions*, *A Proposition for the Advancement of Experimental Philosophy*, *A Discourse by way of Vision concerning the government of Oliver Cromwell*, et les *Essais*.)

Abrahami Couleij Angli, Poemata Latina. In quibus continentur sex Libri Plantarum, viz. duo Herbarum, Florum, Sylvarum. Et unus Miscellaneorum. — *Habeo quod Carmine sanet et Herbis.* Ovid. Met. 10. Londini, Typis T. Roycroft, Impensis Jo. Martyn, apud insigne Campanae extra Locum vulgo dictum Temple-Bar. MDCLXVIII.

(Ceci est la seconde partie de l'œuvre de Cowley, son œuvre latine, également publiée par les soins de Sprat.)

The Works of Mr. Abraham Cowley..., 1669¹.

(Diverses listes d'errata permettent d'affirmer que l'édition de 1668 a été reproduite au moins trois fois. Cf. sur ce point l'article de A. H. Nethercot : *The Reputation of Abraham Cowley*, dans les *Publications of the Modern Language Association of America*, 1923 (vol. XXXVIII, p. 603).

The Works of Mr. Abraham Cowley..... the third edition... 1672

The Works of Mr. Abraham Cowley..... the fourth edition... 1674.

The Works of Mr. Abraham Cowley..... the fifth edition... 1678.

The Works of Mr. Abraham Cowley..... the sixth edition... 1680.

The Works of Mr. Abraham Cowley..... the seventh edition... 1681.

The Works of Mr. Abraham Cowley..... the eighth edition... 1684.

En 1678 avait paru une seconde édition des poèmes latins : *Abrahami Couleij Angli, Poemata Latina..... Huic editioni secundae accessit*

1. Les catalogues trimestriels annonçant les nouveautés et les réimpressions nous apprennent que le prix des *Poemata Latina* était de 4 shillings, et celui du folio de 14 shillings (*The Term Catalogues*, 1668-1709, A. D.; ... edited by Professor Edward Arber, F. S. A. in three volumes. London, 1903 (privately printed), vol. I, pp. 6, 11).

index rerum antehac desideratus. Londini. Typis M. Clark, Impensis Jo. Martyn, ad Insigne Campanae in Coemeterio D. Pauli. 1678 2.

En 1688 parut une nouvelle édition non numérotée : *The Works of Mr. Abraham Cowley..... To this edition are added several commendatory Copies of Verses on the Author, by persons of Honour. As also a table to the whole Works, never before printed*. London. Printed by J. M. for Henry Herringman, and sold by Jos. Knight and Fra. Saunders, at the Sign of the Blue Anchor, in the Lower-Walk of the New-Exchange. 1688.

La huitième édition fut augmentée, en 1693, de *Cutter of Coleman Street : The Works of Mr. Abraham Cowley..... To this edition are added, Cutter of Coleman Street, and several commendatory copies of Verses on the Author, by persons of Honour, As also a table to the whole Works, never before printed*. The eighth edition. London. Printed for Henry Herringman, and are to be sold by R. Bentley, J. Tonson, F. Saunders, and T. Bennet. 1693.

The Works of Mr. Abraham Cowley..... with the Cutter of Coleman Street. The ninth edition. *To which are added, some Verses by the Author, never before printed*. London. Printed for Henry Herringman; and are to be sold by Jacob Tonson within Grays-Inn Gate next Grays-Inn Lane, and Thomas Bennet at the Half-Moon in St. Paul's Churchyard. 1700.

A cette série d'éditions sortie des presses de Herringman s'était ajoutée, à partir de 1681, une seconde série, éditée par Charles Harper, comprenant le reste des œuvres de Cowley, soit les *Poeticall Blossomes, Love's Riddle, Naufragium Jocularis : The Second Part of the Works of Mr. Abraham Cowley. Being what was written and published by himself in his younger years, and now reprinted together. The fourth edition*. London. Printed by Mary Clark for Charles Harper, at the Flower de Luce in Fleet Street, and Jacob Tonson, at the Judges-Head in Chancery Lane, near Fleet Street. 1681.

(Notons, pour expliquer ce « fourth edition », que les *Poeticall Blossomes* avaient connu trois éditions.)

Une cinquième édition paraît avec l'édition Herringman de 1684, mais reste numérotée : *The fourth edition*.

Une troisième partie s'ajoute bientôt aux deux premières : *The second and third Parts of the Works of Mr. Abraham Cowley. The second containing what was written and published by himself in his younger years, and now reprinted together. The sixth edition. The third containing his six Books of Plants : viz : the*

2. Cette seconde édition fut mise en vente à 3 shillings 6 pence (*The Term Catalogues...*, I, p. 336).

first and second of Herbs, the third and fourth of Flowers, the fifth and sixth of Trees. Now made English by several Hands. With necessary tables to both Parts, and several Poems in praise of the Author. London. Printed for Charles Harper, at the Flower de Luce over against St. Dunstan's Church in Fleet Street. 1689.

The second and third Parts..... parurent à nouveau à la suite de l'édition de 1700, avec le même titre, et aussi un second titre, ainsi conçu : *The second Part.....* London. Printed by Mary Clark for Charles Harper at the Flower de Luce in Fleet Street. 1689. *The third Part..... With a necessary index, the second edition...* 1700³.

Jacob Tonson, prenant la succession de Herringman, continua d'éditer les œuvres de Cowley, mais en remplaçant l'in-folio par l'in-octavo : *The Works of Mr. Abraham Cowley : in two volumes. Consisting of those which were formerly Printed; and those which he Design'd for the Press, publish'd out of the Author's Original Copies. With the Cutter of Coleman Street. The tenth edition. Adorn'd with Cuts.* London. Printed for Jacob Tonson within Grays-Inn Gate next Grays-Inn Lane. 1707.

The third and last volume of the Works of Mr. Abraham Cowley : being the second and third Parts thereof, Adorn'd with Proper and Elegant Cuts. Part II. What was written and publish'd by Himself; now reprinted together. The eighth edition. Part III. His six Books of Plants, the First and Second of Herbs. The Third and Fourth of Flowers. The Fifth and Sixth of Trees. Made English by several celebrated Hands. With necessary Tables and Divers Poems of eminent Persons, in Praise of the Author : with the Author's Life, and other considerable Additions and Improvements. London. Printed for Charles Harper at the Flower de Luce, over against St. Dunstan's Church in Fleet Street. 1707.

The Works of Mr. Abraham Cowley..... the eleventh edition. 1710. The third and last Volume..... the ninth edition...

The Works of Abraham Cowley. In three volumes. Volumes I and II containing his poems and other pieces publish'd by the late Lord Bp of Rochester; with some Account of his Life and Writings. Volume III containing his Poems, plays, etc... publish'd in his younger years : with a translation of his six Books of Plants. London. Printed for B. Tooke, J. Tonson, G. Straham, W. Taylor, W. Mears, W. Chetwood, and T. Jauncy. 1721.

(Ces volumes sont en in-douze. Un second titre les annonce

3. Il existe au British Museum un exemplaire détaché du *Naufragium Jocularé*, publié en 1700. Mais il paraît, d'après la pagination, que c'est un fragment détaché de l'édition de 1700, et non une édition séparée.

respectivement comme : *The Works... the twelfth edition... Part II... the tenth edition... Part III... the fifth edition.*)

2) XIX^e siècle.

The Complete Works in Verse and Prose of Abraham Cowley. Now for the First Time collected and edited : with Memorial-Introduction and Notes, and Illustrations, Portraits, etc..., in two volumes. By Alexander B. Grosart. Edinburgh. 1881. (The Chertsey Worthies' Library.)

The English Writings of Abraham Cowley. Edited by A. R. Waller. Cambridge. 1905-6 (Cambridge English Classics.)

Volume I : *Abraham Cowley. Poems : Miscellanies, The Mistress, Pindarique Odes, Davideis, Verses written on several Occasions.* The text edited by A. R. Waller, M. A. Cambridge : at the University Press. 1905.

Volume II : *Abraham Cowley. Essays, Plays, and Sundry Verses.* The text edited by A. R. Waller, M. A. Cambridge : at the University Press. 1906.

b) ŒUVRES ISOLEES ET MORCEAUX CHOISIS

A Poem on the late Civil War. By Mr. Abraham Cowley. London, Printed. 1679⁴.

The Puritan and the Papist, dans : Wit and Loyalty reviv'd, in a Collection of some smart Satyrs in Verse and Prose on the Late Times. By Mr. Abraham Cowley, Sir J. Birkenhead, and the ingenious Author of *Hudibras*, etc... London. Printed for W. Davis. 1682.

A Translation of the sixth Book of Mr. Cowley's Plantarum. Being a Poem upon the late Rebellion, the happy Restoration of His Sacred Majesty and the Dutch war ensuing. London. 1680.

(Ce pamphlet est une paraphrase du sixième livre du *Plantarum*.)

An Heroick Poem upon the late Horrid Rebellion, His Majties Happy Restoration : and the magnanimity and valour of his Royal Highness James Duke of York in the late Dutch War. Wherein He exposed His Royal Person to the greatest Dangers, for the Safety and Interest of this Nation. London. 1683.

(Ce pamphlet est une réimpression du précédent.)

4. Les *Term Catalogues* pour « Michaelmas Term 1679 » précisent : *A Poem on the late Civil War.* By Mr. Abraham Cowley, in-quarto, price 6d. Printed for L. Curtis in Goat Court on Ludgate Hill (*The Term Catalogues...*, I, p. 359).

The Definition of a Tyrant, by the learned and loyal Abraham Cowley (published by the present Lord Bp of Rochester) in his Discourse concerning the Government of Oliver Cromwell, dans : A fifth Collection of Papers relating to the present juncture of Affairs in England. London. 1688.

(Cette définition comprend la partie du *Discourse* qui va de : « I call him a Tyrant, who... » à : « those Laws which were his Superiors. »

Les « *Sortes Virgilianae* » que Cowley traduisit à Oxford, dans : *Miscellany. Poems upon Several Occasions, consisting of Original Poems by the late duke of Buckingham, Mr. Cowley, Mr. Milton, Mr. Prior, Mrs. Behn, Mr. Tho. Brown, etc... and the translations from Horace, Persius, Petronius Arbiter, etc... with an Essay upon Satyr, by the famous M. Dacier. London. 1692. (Charles Gildon.)*

Letters by the famous Mr. Abraham Cowley (then Secretary to my Lord Jermyn) during King Charles the Second's Exile; written from Paris to Mr. Henry Bennet, afterwards Earl of Arlington, dans : Miscellanea Aulica; or, a Collection of State Treatises, never before publish'd... Faithfully collected from their originals by Mr. T. Brown. London. 1702.

Verses written by Mr. Cowley soon after the death of Cromwell, dans : A true and faithful Narrative of Oliver Cromwell's Compact with the Devil for seven years, on the day in which he gained the battle at Worcester and on which day, at the expiration of the said terme, he afterwards died, as it was related by Colonel Lindsey, who was an eye-witness of that diabolical Conference, related in Mr. Archdeacon Eachard's History of England... the second edition. London. 1720.

(Après ce pamphlet, viennent le portrait de Cromwell par Lord Clarendon, et huit strophes extraites du *Discours* de Cowley.)

Lettre de Cowley à Sprat, du 21 mai 1665 : Mr. Abraham Cowley to Dr. Thomas Sprat (afterwards Lord Bp of Rochester) giving an account of his condition in his retirement at Chertsey in Surrey. 21 May 1665. Communicated by William Cowper, Esq.; clerk of the Parliaments, dans : *A Collection of divers curious historical pieces relating to Cromwell and a great number of other remarkable persons (after the manner of Desiderata Curiosa, vol. I and II), by Francis Peck, M. A. ...London. 1740.*

(Sorte d'appendice aux *Memoirs of the Life and Actions of Oliver Cromwell...*)

Select Works of Mr. Abraham Cowley; in two volumes. With a Preface and Notes by the Editor (Richard Hurd). London. 1772.

Cowley's History of Plants, a Poem in six Books. With Rapin's Dispo-

- sition of Gardens, a Poem in four Books; translated from the Latin; the former by Nahum Tate and others; the latter by James Gardiner.* London. Printed and sold by J. Smeeton, n° 148 St. Martin's Lane, Charing Cross. 1795.
- The Works of Abraham Cowley*, with a Preface, biographical and critical, by Samuel Johnson, L. L. D., reedited, with new biographical and critical matter, by J. Aikin, M. D. London. 1806.
- The Puritan and the Papist, dans : A Collection of scarce and valuable Tracts, on the most interesting and entertaining subjects : but chiefly such as relate to the history and constitution of the Kingdoms. Selected from an infinite number in print and ms, in the Royal, Cotton, Sion, and other public, as well as private, libraries; particularly that of the late Lord Somers.* The second edition, revised, augmented, arranged, by Walter Scott, Esq. London. 1811.
- Prose Works of Abraham Cowley, Esq. Including his Essays in Verse and Prose.* London. 1826.
- Essays.* By Abraham Cowley. With an Introduction by H. Morley. London. 1886. (*Cassell's National Library.*)
- Cowley's Prose Works.* With Introduction and Notes, by J. Rawson Lumby, D. D. Cambridge, at the University Press. 1887.
- Lettres échangées entre Cowley et le marquis d'Ormonde en 1659-1660, dans un article de C. H. Firth : *Abraham Cowley at the Restoration.* (*The Academy*, October 7 1893, vol. XLIV.)
- Poems selected from the Writings of Mr. Abraham Cowley.* The Astolat Press Guildford. 1902. (A. C. Curtis.)
- Poems of Abraham Cowley.* Selected and edited by Katherine B. Lockock. London. 1903.
- Several Discourses by way of Essays in Verse and Prose, by Abraham Cowley.* Edited with an Introduction and Notes by Henry Christopher Minchin. With a portrait from a painting by Sir Peter Lely. London. 1904.
- Cowley's Essays.* London. 1907 (*Blackie's English Texts*, edited by W. H. D. Rouse. Edition populaire.)
- Essays and Selected Verse of Abraham Cowley.* With an Introduction by J. M. Attenborough. (1915).
- Abraham Cowley. The Essays and other Prose Writings.* Edited by Alfred B. Gough. Oxford. At the Clarendon Press. 1915.
- Cowley's Essays* (Edited by J. Rawson Lumby, revised by A. Tilley. Cambridge. 1923.)
- The Mistress. With other select Poems of Abraham Cowley.* 1618-1667. Edited by John Sparrow. London. 1926. (The Nonesuch Press.)

c) POEMES MIS EN MUSIQUE

Poems of Mr. Cowley and others. Composed into songs and Ayres with a thorough-bass to the theorbo, harpsecon, or basse-violl; by William King organist of New Colledge in the University of Oxon. Oxford. Imprinted by William Hall for the author. 1668.

(Sur 24 « songs », 16 sont tirées de Cowley, toutes de *The Mistress*, à l'exception de l'ode de David à Michol.)

The Musical Companion, containing catches and rounds for three and four voyces, collected and published by John Playford, Practitioner in Musick. London... 1667.

(L'anacréontique *Drinking*. Elle figure aussi dans l'édition de 1672.)

Choice Songs and Ayres for one voyce. To sing to a theorbo-lute, or bass-viol, being most of the newest songs sung at Court, and at the publick theatres. Composed by several gentlemen of his Majesties Musick. The first Book. London. John Playford... 1673.

(La première strophe de l'ode *Sitting and Drinking in the Chair made out of the Reliques of Sir Francis Drake's Ship*.)

Choice Ayres, Songs, and Dialogues... the second edition corrected and enlarged. London... John Playford... 1675.

(La même pièce. Dans le troisième livre (1681), l'ode de David à Michol. — Dans le quatrième (1683), *Honour*.)

Songs for one, two, and three, Voices to the Thorow-Bass; With some short symphonies. Collected out of some of the Select Poems of the Incomparable Mr. Cowley, and others; and composed by H. Bowman, Philo-Musicus. 1678.

(Deux anacréontiques : *The Epicure* (2), et *Love*; la première strophe de *Christ's Passion*, l'ode à Michol, les *Sortes Virgilianae*.)

Songs set by Signior Pietro Reggio (1680) ⁵.

(Cowley a la place d'honneur dans le recueil. Les morceaux sont choisis dans les *Anacréontiques* et *The Mistress*, les deux parties ne réunissant pas moins de trente-trois « songs ».)

The Theatre of Musick, or a choice collection of the newest and best Songs sung at the Court and public theaters. The words composed by the most ingenious wits of the Age, and set to music by the greatest Masters in that Science... London, Printed by J. Playford for H. Playford. 1685.

(Livre I, *Acme and Septimius*; livre II, *The Rich Rival*; livre IV (1687), *Love, Age, The Epicure, To a Lady who made Poësies for Rings*.)

5. Dans l'exemplaire du British Museum la page portant le titre complet a été arrachée.

The Banquet of Musick: or, a collection of the newest and best Songs... London... for H. Playford. 1688.

(Livre I, *Here's to thee, Dick*; livre VI (1692), *The Epicure* (2). *Harmonia Sacra; or, divine Hymns and Dialogues...* London... H. Playford. 1688. (*The 34 chapter of Isaiah*.)

(Edition de 1703 : livre I, la strophe I de *Christ's Passion*, et livre II, *The Resurrection*.)

Orpheus Britannicus. A collection of all the choicest Songs for one, two, and three voices, Compos'd by H. Purcell... London... H. Playford. 1698.

(*Here's to thee, Dick; The Thraldom; Honour*. Livre II (1702), *The Epicure*.)

d) PIECES FAUSSEMENT ATTRIBUEES A COWLEY

Des éditeurs et des auteurs peu scrupuleux ont offert au public, à diverses reprises, sous le nom de Cowley, des œuvres qu'il n'avait pas écrites.

A Satyre against Separatists, or, the Conviction of Chamber-preachers, and other Schismatickes contrary to the discipline of this our protestant profession. By A. C. Generosus. London. Printed for A. C. 1642.

The Four Ages of England : or, the Iron Age. With other select poems. Written by Mr. A. Cowley. — *Cantabit vacuus...*

Lectori.

*Qui legis ista, tuam reprehendo, si mea laudas,
Omnia, stultitiam; si nihil, invidiam.*

Owen. Ep. pag. 1. — Printed in the yeere. 1648.

(Cowley, dans la préface de son volume de 1656, a expressément protesté contre la publication de ce pamphlet sous son nom.)

The familiar Letters of Cowley, with notices of his Life, and Sketches of some of his friends and contemporaries. Now first printed. Dans : *The Frazer's Magazine for Town and Country*. April 1836, August 1836.

(Ces lettres ne sont aucunement de Cowley. Elles sont fabriquées de toutes pièces, à l'aide de faits connus de la vie du poète, et d'allusions à des événements contemporains. Grosart, dans *The Athenaeum* du 17 juillet 1897, a prouvé la supercherie.)

e) PASTICHES DE COWLEY

Une pseudo-lettre de Cowley « to the Covent-Garden Society », demandant une trêve à la guerre des beaux-esprits. Dans : *Letters*

from the Dead to the Living, by Mr. Thomas Brown, Captain Aylofffe, Mr. Henry Barker, etc... London. 1702.

Un dialogue : *On Retirement*. Between Mr. Abraham Cowley and the Rev. Mr. Thomas Sprat; related in a letter to the Right Hon. the Earl of St. Albans. Dans : *Moral and Political Dialogues. Being the substance of several conversations between divers eminent persons of the past and present Ages; digested by the parties themselves, and now first published from the original Mss, with critical and explanatory notes by the editor*. London. 1759. (Richard Hurd.)

A Conversation between Mr. Abraham Cowley and Mr. John Milton touching the great Civil War. Set down by a gentleman of the Middle Temple. August. 1824. Dans : *The Miscellaneous Writings of Lord Macaulay*. In two volumes. London. 1860.

III. — PIÈCES CITEES DANS DES ANTHOLOGIES

[Nous ne prétendons pas fournir ici une liste complète des anthologies où figurent des extraits de l'œuvre de Cowley. Nous espérons du moins avoir réuni les plus significatives.]

Witts *Recreations refined. Augmented with Ingenious Conceites for the Wittie, and Merrie Medicines for the Melancholie*. Printed by M. S. Sould by J. Hancock in Popes head Alley. 1650.

(Trois pièces tirées de *The Mistress*.)

BROME (Alexander). — *The Poems of Horace, consisting of Odes, Satyres, and Epistles, rendered in English Verse by several persons*... London... 1666.

(Sont citées trois traductions de Cowley : Ode V, l. I, ode III, l. IV, satire VI, l. II.)

WILLIS (Francis). — *Anacreon done into English out of the Original Greek*... Oxford. 1683. (Réimprimé en 1923 par la Nonesuch Press.)

∧ (Les *Anacréontiques* paraissent à leur rang dans le recueil.)

BYSSHE (Edward). — *The Art of English Poetry. Containing : I. Rules for making Verses. II. A Collection of the most natural, agreeable, and sublime Thoughts, viz. allusions, similes, descriptions, and characters of persons and things that are to be found in the best English Poets. III. A Dictionary of Rhymes*. London, 1702.

BYSSHE (Edward). — *The British Parnassus. Or, a common-place book of English Poetry. Containing the most genuine, instructive, diverting, and sublime Thoughts... that are in the Works of our most celebrated Poets. Alphabetically digested, and brought down to the present time. To which is prefix'd a Dictionary of Rhymes; more copious than any hitherto extant*. In two volumes. London. 1714.

(Ces deux recueils contiennent des centaines de citations tirées de la poésie de Cowley.)

The New Academy of Complements, erected for Ladies, Gentlewomen, Courtiers, Gentlemen, Scholars, Soldiers, Citizens, Countrymen; and all persons of what degree soever, of both sexes. Stored with variety of courtly and civil complements, eloquent letters of Love and Friendship. With an exact Collection of the newest and choicest Songs à la mode both amorous and jovial. Compiled by L. B., Sir C. S., Sir W. D., and others the most refined Wits of this Age. London... 1713.

(Dix poésies sont empruntées à Cowley, toutes de *The Mistress*.)

Miscellany Poems. Containing variety of new translations of the Ancient Poets : together with several original Poems. By the most eminent Hands. Publish'd by Mr. Dryden. The fourth edition. London. 1716.

(Ce recueil, connu sous le nom de *Dryden's Miscellany*, cite *The Chronicle*, l'ode à la reine que nous citons en appendice, *A Poem on the late Civil War*, et l'ode *Brutus*.)

YART (Abbé). — *Idée de la Poésie Angloise, ou traduction des meilleurs poètes Anglois, qui n'ont point encore paru dans notre langue, avec un jugement sur leurs ouvrages, et une comparaison de leurs poésies avec celles des auteurs anciens et modernes. Tome second, où l'on traite du genre didactique, satirique et lyrique. A Paris... 1749.*

(Yart cite et analyse (pp. 264-313) l'invective contre Cromwell dans le *Discours*, l'ode sur la Restauration de Charles II, et l'ode *Upon Liberty*.)

WESLEY (John). — *A Christian Library. Consisting of extracts from and abridgements of the choicest pieces of practical Divinity which have been published in the English Tongue. In fifty volumes. London. 1753.*

(Vol. XXXIII, pp. 273-301 : Extraits des *Essais*.)

HAY (William). — *Select Epigrams of Martial... With an appendix of some by Cowley, and other Hands... London. 1755.*

(Neuf épigrammes citées.)

The Beauties of Poetry display'd: containing Observations on the different Species of Poetry, and the Rules of English Versification, exemplified by a large Collection of beautiful passages, similes, and descriptions... London. 1757.

(Emprunts à Cowley, en nombre plus restreint que dans les recueils de Bysshe.)

The British Poets. Edinburgh. 1773.

(Vol. VII : *Select Poems of Mr. A. Cowley : Miscellanies, Anacreontiques*, extraits des *Pindariques*, des *Poems written on se-*

veral Occasions, mais rien de *The Mistress* ni de la *Davidéide*.)

BELL (Robert). — *The Poets of Great-Britain complete, from Chaucer to Churchill*. 1777.

(*The Poetical Works of Abraham Cowley*. In four volumes. From the text of Dr. Sprat. With the Life of the Author. Edinburgh... 1777. Donne les œuvres de Cowley d'après Sprat, mais en les groupant d'une manière nouvelle.)

JOHNSON (Samuel). — *The Works of the English Poets*. With prefaces, biographical, and critical. London. 1779. (Vol. I, II.)

(L'œuvre de Cowley est reproduite telle que Sprat l'avait éditée. Dans l'édition de 1790, elle occupe les volumes VII, VIII et IX.)

NICHOLS (John). — *A Select Collection of Poems : with notes, biographical and historical*. London. 1781.

(Vol. VIII : Trois poèmes « académiques » de Cowley, tirés des Συμφόια et des Voces Votivæ.)

RITSON (Joseph). — *A Select Collection of English Songs*. London. 1783.

(Cite *The Chronicle* dans les « love-poems », l'anacréontique *Drinking* dans les « drinking songs », et *The Grasshopper* dans les « miscellaneous songs ».)

ELLIS (George). — *Specimens of the Early English Poets. To which is prefixed an historical Sketch of the Rise and Progress of the English Poetry and Language*. 1790.

(Dans la quatrième édition (1811), les extraits de Cowley se trouvent dans le volume III. Ce sont *The Chronicle*, et des extraits de *The Mistress*.)

ANDERSON (Robert). — *A Complete Edition of the Poets of Great Britain*. London and Edinburgh. 1792.

(Vol. V : *The Poetical Works of Abraham Cowley*... Anderson adopte l'ordre de Bell, mais ne cite que la poésie.)

RITSON (Joseph). — *The English Anthology*. 1793.

(Vol. I : *The Waiting-Maid*, *Claudian's Old Man of Verona*, *The Epicure*, and *A Prayer* (from his own Latin).)

The Cabinet of Poetry, containing the best entire Pieces to be found in the Works of the British Poets. London. 1808.

(Cowley vient en tête du volume II, avec dix poésies tirées des *Miscellanies*, des *Verses written upon several Occasions*, et des *Essais*.)

Specimens of the British Poets. London. 1809.

(Vingt-trois poèmes de Cowley dans vol. I, part I : *Containing Selections from the Poets who flourished in the reigns of Henry VIII, James I, Charles I, and Charles II*.)

AIKIN (John). — *Essays on Song-Writing : with a Collection of such English Songs as are most eminent for poetical merit. A new edi-*

tion, with additions and corrections, and a supplement by R. H. Evans. London. 1810.

(Pami les « Witty Songs » : Honour.)

CHALMERS (Alexander). — *The Works of the English Poets, from Chaucer to Cowper. Including the series edited, with prefaces, biographical and critical by Dr. Samuel Johnson; and the most approved translations. The additional Lives by Alexander Chalmers, F. S. A.* 1810. (Vol. VII.)

BLAND (Robert). — *Selections from the Greek Anthology.* London. 1813. (Anacreontiques.)

CAMPBELL (Thomas). — *Specimens of the British Poets; with biographical and critical notices, and an Essay on English Poetry.* London. 1819.

(Huit poèmes cités, dont trois de *The Mistress*.)

SANFORD (Ezekiel). — *The Works of the British Poets. With Lives of the Authors.* Philadelphia. 1819.

(Vol. VI : *Miscellanies, A Poem on the late Civil War, The Puritan and the Papist, The Character of an Holy Sister* (pamphlet imprimé avec la *Satyre against Separatists* en 1643, et certainement pas de Cowley), les *Anacréontiques* et les *Pindariques*.)

The British Prose Writers. London. 1819-1821.

(Vol. III : Les *Essais*, avec les annotations de Hurd, et le *Discours sur Cromwell*.)

AIKIN (John). — *Select Works of the British Poets. With biographical and critical Prefaces.* London. 1820.

(Vingt-deux poèmes de Cowley, dont 4 tirés de *The Mistress*.)

The British Poets. Including translations. In one hundred volumes. Chiswick. 1822.

(Vols. XIII, XIV, XV : Toute l'œuvre de Cowley, sauf le théâtre.)

HAZLITT (William). — *Select Poets of Great Britain.* London. 1825.

(*The Praise of Poetry, The Complaint, The Country Mouse, To the Royal Society*, et les *Anacréontiques*.)

HALL (S. C.). — *The Book of Gems from the Poets and Artists of Great Britain.* London. 1836.

(Vol. I. 4 poèmes.)

The Helicon of Love. A Selection from the Poets of the Sixteenth and Seventeenth Centuries... London. 1844.

(*The Change*.)

Selections from the British Poets. Chronologically arranged. From Chaucer to the present time... Dublin. 1851.

(Vol. I. Le poème qui fait suite à l'essai *The Shortness of Life and Uncertainty of Riches*.)

GILFILLAN (George). — *The Book of British Poesy, Ancient and Modern : being select extracts from our best Poets, arranged in*

chronological order. With an Essay on British Poetry. London. 1851.

(*The Grasshopper*, et une partie de l'ode *To the Royal Society*.)

GRISWOLD (R. W.). — *The Sacred Poets of England and America for three Centuries.* New York. 1857.

(*The Ecstasy*, et la dernière strophe de *The Garden*.)

GILFILLAN (George). — *Specimens, With Memoirs, of the less-known British Poets...* Edinburgh. 1860.

(Vol. I. Onze pièces ou fragments.)

PALGRAVE (Francis T.). — *The Golden Treasury of the best Songs and Lyrical Poems in the English Language.* Selected and arranged with notes... Cambridge. 1861.

(L'ode à Michol, sous le titre *A Supplication*. L'édition du livre II par J. H. Fowler en 1924 cite, outre ce morceau, 7 strophes de l'élegie sur William Hervey.)

MACKAY (Charles). — *A Thousand and One Gems of English Poetry.* London. 1867.

(Sept poèmes, dont trois de *The Mistress*.)

LOCKER-LAMPSON (F.). — *Lyra Elegantium. A Collection of some of the best social and occasional Verse.* London. 1867.

(*The Wish*, et la strophe I de *The Change*.)

TRENCH (Richard C.). — *A Household Book of British Poetry.* London. 1868.

(*In praise of Hope, Hymn to Light, To the Royal Society*.)

MORLEY (Henry). — *The King and Commons. Cavalier and Puritan Song.* London. 1868.

(Dans les « Cavalier Songs » : *The Epicure*, et *On his Majesties Return out of Scotland*.)

ROSSETTI (William M.). — *Humorous Poems.* London. 1873.

(*The Chronicle*.)

WARD (Thomas H.). — *The English Poets. Selections, with critical introductions by various writers, and a general Introduction by Matthew Arnold.* London. 1880.

(Vol. II. Notice par Ward, suivie de quatorze pièces ou extraits.)

COOPER (Charles W. F.). — *Horace's Odes, englished and imitated by various Hands.* London. 1880.

(Trois traductions de Cowley.)

PALGRAVE (Francis T.). — *The Treasury of Sacred Song. Selected from the English Lyrical Poetry of four Centuries. With notes, explanatory, and biographical...* Oxford. 1889.

(Strophes 5 et 6 de *Reason. The Use of it in Divine Matters*.)

BEECHING (H. C.). — *A Paradise of English Poetry.* London. 1893.

(Six pièces de Cowley.)

DAVENPORT ADAMS (Estelle). — *The Poets' Praise, from Homer to Swinburne*. London. 1894.

(Vers de Cowley sur Orinda, Davenant, Crashaw, Anaëréon, Pindare, Virgile.)

CRAIK (Henry). — *English Prose. Selections, with critical introductions by various writers, and general introductions to each period*. London. 1894.

(Vol. II. Extraits de *Of Solitude, The Garden, The dangers of an Honest man in much Company, Of Myself*.)

LOBBAN (J. H.). — *English Essays*. London. 1896.

(*Of Myself*.)

CARPENTER (Frederic I.). — *English Lyric Poetry. 1500-1700*. London. 1897.

(Le poème qui suit l'essai *Of Solitude*.)

WARNER (Charles D.). — *Library of the World's best Literature, Ancient and Modern*. New-York. 1897.

(Vol. VII. Notice sur Cowley par Thomas R. Lounsbury. Cite *Of Myself, On the Death of Mr. Crashaw, On the Death of Mr. William Hervey, A Supplication, et Epitaphium vivi Auctoris*, traduite.)

HENLEY (William E.). — *English Lyrics. Chaucer to Poe*. London. 1897.

(L'ode de David à Michol.)

DENNIS (John). — *English Lyrics from Spenser to Milton*. London. 1898.

(Six poésies tirées des *Anacréontiques* et de *The Mistress*.)

British Anthologies... 10 volumes. 1899-1901.

Vol. V. *The Jonson Anthology : A Vote, On the Shortness of Man's Life, On the Praise of Poetry*.

Vol. VI. *The Milton Anthology : Resolved to be beloved, The Inconstant, The Wish, The Chronicle*, 12 vers commençant : « The Merry waves dance up and down... », et l'ode sur le navire de Drake.

SCHELLING (Felix E.). — *A Book of Seventeenth Century Lyrics*. Boston. 1899.

(Cinq poésies.)

QUILLER-COUCH (Arthur). — *The Oxford Book of English Verse*. Oxford. 1900.

(Cinq poésies, dont trois *Anacréontiques*.)

SAINTSBURY (George). — *Seventeenth Century Lyrics*. London. 1902.

(*The Inconstant, The Chronicle*.)

LLOYD (Mary). — *Elegies, Ancient and Modern. With an introductory Study of the History of Elegiac Poetry from the earliest days down to the present time*. London. 1903.

(Elégies sur Hervey, sur Sir Henry Wotton, et sur Mrs. K. Phillips.)

- ALDEN (Raymond M.). — *English Verse. Specimens illustrating its principles and history*. New-York. 1904.
(*The Resurrection*, st. 3 et 4, parmi les strophes irrégulières.)
- HUTTON (Edward). — *A Book of English Love Poems*. London. 1905.
(L'ode de David à Michol.)
- SELLON (G. B.). — *Illustrations of English Literature : from Herrick to Dryden*. London. 1907.
(Elégies sur Hervey et Crashaw, et les essais : *The Garden et Of Myself*.)
- SIEVEKING (Albert F.). — *Sir William Temple upon the Gardens of Epicurus. With other Seventeenth Century garden Essays*. London. 1908.
(*The Garden*.)
- HOLLIDAY (Carl). — *The Cavalier Poets*. London. 1911.
(Une assez longue étude sur Cowley, et sept poésies.)
- MASSINGHAM (H. J.). — *A Treasury of Seventeenth Century English Verse. From the death of Shakespeare to the Restoration. 1616-1660*. London. 1919.
(Cinq poèmes cités, mais avec des coupures.)
- GRIERSON (J. C.). — *Metaphysical Lyrics and Poems of the Seventeenth Century. Donne to Butler*. Oxford. 1921.
(Sept poésies.)
- BRAITHWAITE (W. S.). — *Book of Restoration Verse*. London. 1930.
(Dix-sept poèmes.)

DEUXIEME PARTIE

Cowley et la Critique ⁽⁶⁾I. — OUVRAGES D'ORDRE BIOGRAPHIQUE
ET CARACTERISTIQUES GENERALES

- SPRAT (Thomas). — *An Account of the Life and Writings of Mr. Abraham Cowley, written to Mr. M. Clifford.* 1668.
- SPRAT (Thomas). — *De Vita et Scriptis Abrahami Couleii...* 1668.
(Ces deux études forment, encore aujourd'hui, la base de toute critique de Cowley.)
- ELYS (Edmund). — *An Exclamation to all those that love the Lord Jesus in sincerity, against an Apology written by an ingenious person, for Mr. Cowley's lascivious and prophane Verses. By a dutiful son of the Church of England.* London. 1670.
- PHILLIPS (Edward). — *Theatrum Poetarum; or a compleat Collection of the Poets, especially the most eminent of all Ages; the Ancients distinguish't from the Moderns in their several alphabets. With some observations and reflections upon many of them, particularly those of our own Nation. Together with a prefatory Discourse of the Poets and Poetry in generall.* London. 1675. (Part II, pp. 1-2.)
- HEATH (James). — *A Chronicle of the late intestine War in the three Kingdoms of England, Scotland, and Ireland. With the intervening affairs of treaties, and other occurrences, relating therunto. As also the several usurpations, forreign wars, differences, and interests depending upon it, to the happy Restitution of our Sacred Sovereign King Charles II. In four parts...* The second edition, to which is added a continuation to this present year 1675... London. 1676 (p. 564) (1^{re} éd., 1663.)
- LLOYD (David). — *Memoirs of the Lives, actions, sufferings, and deaths, of those noble, reverend, and excellent personages, that suffered death, sequestration, decimation, or otherwise, for the Protestant Religion, and the great Principle thereof, allegiance to their Sovereign, in our late intestine wars, from the year 1637 to the*

6. Nous avons cité dans les notes les ouvrages et les documents sur lesquels notre travail s'appuie. Nous nous bornons à dresser ici la liste des livres et des articles contenant des renseignements ou des jugements sur Cowley.

year 1660, and from thence continued to 1666. With the Life and Martyrdom of King Charles I. London. 1677. (p. 620.)

SKINNER (Thomas). — *Motus Compositi : or, the history of the composing the Affairs of England by the Restoration of Charles the Second, and the punishment of the Regicides, and other principal occurrences to the year 1669.* London. 1685. (p. 99.)

WINSTANLEY (W.). — *The Lives of the most famous English Poets, or the Honour of Parnassus, in a brief Essay of the works and writings of above two hundred of them, from the time of William the Conqueror, to the reign of his present Majesty King James II.* London. 1687. (pp. 182-183.)

LANGBAINE (Gerard). — *An Account of the English dramattick Poets; or, some Observations and Remarks on the Lives and Writings of all those that have published either Comedies, Tragedies, Tragico-comedies, Pastorals, Masques, Interludes, Farces, or Operas, in the English Tongue.* Oxford, 1691. (pp. 77-88.)

Anthony à Wood. *Athenae Oxonienses.* London. 1691-2. (Vol. II, col. 209.)

WALKER (J.). — *An Attempt towards recovering an account of the numbers and sufferings of the Clergy of the Church of England, Heads of Colleges, Fellows, Scholars, etc... who were sequestered, harrassed, etc... in the late times of the Grand Rebellion...* London. 1714. (p. 161.)

JACOB (Giles). — *The Poetical Register. Or, the Lives and Characters of all the English Poets, with an account of their writings...* London. 1719. (p. 38, sq...)

JACOB (Giles). — *An historical Account of the Lives and Writings of our most considerable English Poets, whether epick, elegiack, epigrammatists, etc...* London. 1720. (pp. 250-2.)

A General Dictionary, Historical and Critical : in which a new and accurate Translation of that of the Celebrated Mr. Bayle with the Corrections and Observations printed in the late Edition at Paris, is included; and Interspersed with several thousand Lives never before published. The Whole containing the History of the most illustrious Persons of all Ages and Nations, particularly those of Great Britain and Ireland, distinguished by their Ranks, Actions, Learning, and other Accomplishments... By the Rev. Mr. John Peter Bernard; the Rev. Mr. Thomas Birch, Mr. John Lackman; and other Hands... London. 1734. (Vol. IV, pp. 448-454.)

Biographia Britannica, or the Lives of the most eminent Persons who have flourished in Great Britain and Ireland, from the earliest Ages, to the present times : collected from the best Authorities, printed and ms, and digested in the manner of Mr. Bayle's historical and critical Dictionary. The second edition, with correc-

- tions, enlargements and the addition of new Lives : by Andrew Kippis, D. D... with the assistance of the Rev. Joseph Towers, and other Gentlemen. London. 1789. (La première édition étant de 1750) (Vol. IV, pp. 366-382.)
- CIBBER (T.). — *The Lives of Great Britain and Ireland, compiled from ample materials scattered in a variety of books, and especially from the notes of the late ingenious Mr. Coxeter and others, collected for this design, by Mr. Cibber and other Hands.* London. 1753. (II, p. 55, sq...)
- BIRCH (Thomas). — *The History of the Royal Society of London for improving of Natural Knowledge, from its rise; in which the most considerable of those papers communicated to the Society, which have hitherto not been published, are inserted in their proper order, as a supplement to the Philosophical Transactions.* London. 1756. (I, pp. 16, 17; II, p. 220...)
- GRANGER (James). — *A Biographical History of England, from Egbert the Great to the Revolution : consisting of Characters disposed in different classes, and adapted to a methodical catalogue of engraved British Heads. Intended as an Essay towards reducing to system, and a help to the Knowledge of Portraits. Interspersed with variety of anecdotes and memoirs of a great number of persons, not to be found in any other biographical work. With a preface, shewing the utility of a collection of engraved portraits to supply the defect and answer the various purposes of medals.* London. 1769. (Vol. I, pp. 485-487; II, pp. 333-334.)
- JOHNSON (Samuel). — *The Life of Abraham Cowley.*
(Etude biographique et critique parue dans ses *Lives of the most eminent English Poets*. 1778-9. Cette étude marque, avec celle de Sprat au XVII^e siècle, un des stades essentiels de la critique Cowleyenne. Elle est d'ailleurs encore plus connue parce qu'elle renferme la définition de l'école métaphysique que par l'analyse qu'elle fait de l'œuvre de Cowley.)
- AIKIN (John). — *General Biography; or, Lives, critical and historical, of the most eminent Persons of all Ages, Countries, Conditions, and Professions, arranged according to alphabetical order.* Composed by John Aikin, the Rev. Thomas Morgan, Mr. Nicholson, and others. 1802. (Vol. III, pp. 188-191.)
- GROVE (Francis). — *The Antiquarian Repertory : A miscellaneous assemblage of topography, history, biography, customs, and manners, intended to illustrate and preserve several valuable remains of old times.* Chiefly compiled by, or under the direction of Francis Grove, Thomas Astle, and other eminent Antiquaries. Adorned with numerous views, portraits, and monuments. A new edition with a great many valuable additions. London. 1808. (Vol. II, p. 307.)

Biographia Dramatica, or, a Companion to the Playhouse : containing historical and critical Memoirs, and original Anecdotes, of British and Irish Dramatick Writers, from the commencement of our theatrical exhibitions, among whom are some of our most celebrated actors; also an alphabetical account and chronological lists of their works, the dates when printed, and observations on their merits : together with an introductory view of the rise and progress of the British Stage. Originally compiled to the year 1764 by David Erskine Baker; continued thence to the year 1782 by Isaac Reed, and brought down to the end of November 1811, with very considerable additions, and improvements throughout, by Stephen Jones. London. 1812. (I, pp. 150-154.)

NICHOLS (John). — *Literary Anecdotes of the Eighteenth Century; comprising biographical memoirs of William Bowyer, printer..., an incidental view of the progress and advancement of Literature in this Kingdom during the last century; and biographical anecdotes of a considerable number of eminent Writers and ingenious Artists; with a very copious index.* London. 1812.

DISRAELI (I.). — *Calamities and Quarrels of Authors.* A new edition, edited by his son, the Earl of Beaconsfield. (pp. 35-42, 1^{re} éd. 1814.)

SPENCE (Joseph). — *Anecdotes, Observations, and Characters, of Books and Men. Collected from the conversations of Mr. Pope and other eminent Persons of his time...* Now first published from the original papers, with notes and a Life of the author, by Samuel Weller Singer. London. 1820. (Surtout pp. 13 et 285.)

Retrospective Review. 1827. (Vol. XV, pp. 351-386.)

(Long article intéressant sur la vie et l'œuvre de Cowley.)

GENEST (John). — *Some Account of the English Stage, from the Restoration to 1830.* Bath. 1832. (Vol. I, p. 40; vol. X, pp. 61-65.)

BELL (R.). — *Lives of the most eminent literary and scientific Men of Great-Britain. English Poets.* London. 1839. (pp. 38-90.)

TIMPERLEY (E.). — *A Dictionary of Printers and Printing.* London. 1839. (p. 545.)

North British Review. February 1847. (pp. 365-400.) Abraham Cowley.

(Long article anonyme sans grande valeur.)

American Whig Review. July 1847. Abraham Cowley.

(Article signé : G. F. D.)

WELCH (J.). — *Alumni Westmonasterienses. The list of the Queen's Scholars of St. Peter's College, Westminster, admitted on that Foundation since 1663; and of such as have been thence elected to Christ-Church, Oxford, and Trinity College, Cambridge, from the foundation by Queen Elizabeth, 1561, to the present time.* A new edition. London. 1852. (p. 110.)

- ALLIBONE (S. A.). — *A Critical Dictionary of English Literature, and British and American Authors, living and deceased. From the earliest accounts to the middle of the nineteenth century, containing 30000 biographies and literary notices. With 40 indexes of subjects.* Philadelphia. 1859. (Vol. I, pp. 437-438.)
- STEBBING (William). — *Abraham Cowley.* Article paru dans *The Christian Remembrancer*. December 1860 (Vol. XXXVIII), et réimprimé dans *Some Verdicts of History reviewed.* London. 1887. (Etude d'ensemble.)
- The Leisure Hour.* 11 July 1863. *Abraham Cowley.*
(Article anonyme, sans intérêt.)
- St. James Magazine.* November 1868. Article par « A » : *A metaphysical Poet.*
(Intéressante analyse de la situation de Cowley au XVII^e siècle.)
- MULLINGER (J. Bass). — *The University of Cambridge from the earliest times to the decline of the Platonist movement.* Cambridge University Press. 1873-1911. (Vol. III.)
- CHESTER (J. L.). — *The Marriage, Baptismal, and Burial Registers of the Collegiate Church, or Abbey of St. Peter, Westminster.* London. 1876. (*Publications of the Harleian Society*, vol. X.)
- GOSSE (Edmund). — *Abraham Cowley.* (*The Cornhill Magazine.* December 1876. Vol. XXXIV, pp. 718-737.)
(Article essentiel, reproduit dans le recueil *Seventeenth Century Studies*, 1883.)
- GOSSE (Edmund). — *Encyclopaedia Britannica.* Article Cowley.
- BRYANT (William Cullen). — *Abraham Cowley.*
(Dans la *North American Review.* May 1877. Vol. CXXIV.)
- GROSART (A. B.). — *Memorial-Introduction* à l'édition complète des œuvres de Cowley. 1881. (pp. I-CXLVI.)
(Nous n'avons pas cru devoir omettre cette étude qui est, par sa longueur, sinon par sa valeur critique, une des plus importantes qu'on ait consacré à Cowley.)
- STEPHEN (Leslie). — Article Cowley dans le *Dictionary of National Biography.* 1893.
- YARNALL (Emma A.). — *Abraham Cowley.* A Dissertation... Berne, 1897.
(Compilation consciencieuse, mais sans originalité.)
- AUBREY (J.). — *Brief Lives, chiefly of Contemporaries, set down by John Aubrey between the years 1669 and 1696.* Edited by Andrew Clark. Oxford. 1898. (Vol. I, p. 189, sq...)
- FOX (A. W.). — *A Book of Bachelors* (1899).
(Etude d'ensemble sur la vie et l'œuvre de Cowley.)
- ULLRICH (Hermann). — *Abraham Cowleys Leben und Schriften, im besondern seine Abhandlung über eine zur gründende Akademie*

zur Förderung des Naturkenntnis. (Neue Jahrbücher für das classische Altertum Geschichte und Deutsche Literatur, und für Pädagogik. Leipzig. 1902.)

The Academy and Literature. November 8, 1902. (Vol. LXIII. Cowley *redivivus*.)

(Court article suggéré par les morceaux choisis de Curtis.)

MINCHIN (H. C.). — *Cowley's last Testament*. Rapide étude d'ensemble parue dans *The Fortnightly*. April 1 1904.

PEPYS (Samuel). — *The Diary of Samuel Pepys*. With introduction and notes by G. Gregory-Smith. London. 1905.

EVELYN (John). — *The Diary and Correspondence of John Evelyn...* ed. by William Bray. (Routledge, 1 vol., n. d.)

MACAULAY (G. C.). — Compte rendu de l'édition de Waller, dans la *Modern Language Review*. January 1906 (vol. I, p. 145), et January 1907 (vol. II, p. 177).

MAC LAREN MAC BRYDE (John). — *A new edition of Cowley*. Compte rendu de l'édition de Waller, paru dans la *Sewanee Review*, April 1906 (vol. XIV, pp. 248-252).

FEUILLERAT (Albert). — Compte rendu de l'édition de Waller, dans la *Revue Germanique*, 1908, p. 488.

LEGOUIS (Emile). — *Abraham Cowley*. Cours professé en Sorbonne, et reproduit dans la *Revue hebdomadaire des Cours et Conférences*, février 1912, pp. 610-654-747...

ROUSE BALL (W. W.). — *Admissions to Trinity College, Cambridge*. Cambridge. 1913.

ROUSE BALL (W. W.). — *Cambridge Notes, chiefly concerning Trinity College and the University*. Cambridge. 1918. (p. 55.)

ELLIS (Havelock). — *Abraham Cowley*. *The New Statesman*, 12 July 1919 (Vol. XIII, pp. 369-371.)

(Revue rapide, mais très intéressante et originale de la carrière littéraire du poète.)

BELLOT (H. Hale). — *Abraham Cowley*. Dans *The Nineteenth Century, and after*. September 1920 (Vol. LXXXVIII, pp. 462-466.)

VENN (J.). — *Alumni Cantabrigienses*. A biographical list of all known students, graduates, and holders of office at the University of Cambridge, from the earliest times to 1900. Cambridge. 1922.

JUDSON (Alexander C.). — *Abraham Cowley in Arcadia*.

(Article sur la retraite de Cowley, paru dans *The Sewanee Review*, 1923) (Vol. XXX, pp. 220-226.)

II. — OUVRAGES GENERAUX TRAITANT INCIDEMMENT DE COWLEY

- POPE BLOUNT (Sir Thomas). — *De Re Poetica : or, Remarks upon Poetry. With Characters and Censures of the most considerable Poets, whether ancient or modern. Extracted out of the best and choicest criticks.* London. 1694.
- RYMER (T.). — *Monsieur Rapin's Reflections on Aristotle's Treatise of Poesie, containing the necessary, rational, and universal rules for Epick, Dramatick, and the other sorts of Poetry. With reflections on the Works of the ancient and modern Poets, and their faults noted. Made English by Mr. Rymer; by whom is added some reflections on English Poets.* London. 1694.
- DENNIS (John). — *A large Account of the Taste in Poetry.* London. 1702. (W. H. Durham. *Critical Essays of the Eighteenth Century*, p. 113, sq.)
- DENNIS (John). — *The Grounds of Criticism in Poetry, contained in some new Discoveries never made before, requisite for the writing and judging of poems surely. Being a preliminary to a larger work design'd to be published in folio, and intituled : « A Criticism upon our most celebrated English Poets deceased. »* London. 1704.
- COWARD (William). — *Licentia Poetica discuss'd; or, the true test of Poetry. Without which it is difficult to judge of, or compose, a correct English Poem. To which are added critical Observations on the principal antient and modern Poets. Viz. Homer, Horace, Virgil, Milton, Waller, Cowley, Dryden, etc... as frequently liable to just censure. A Poem...* London. 1709.
- FELTON (H.). — *A Dissertation on reading the Classics, and forming a just style. Written in the year 1709... The second edition, with large additions.* London. 1715. (1^{re} éd. 1713.)
- GILDON (Charles). — *The Laws of Poetry, as laid down by the Duke of Buckinghamshire in his Essay on Poetry, by the Earl of Roscommon in his Essay on translated Verse, and by the Lord Lansdowne on Unnatural Flights in Poetry, explained and illustrated.* London. 1721.
- OLDMIXON (John). — *The Arts of Logick and Rhetorick, illustrated by example taken out of the best authors, antient and modern, in all the polite languages. Interpreted and explained by that learned and judicious critick, Father Bouhours, to which are added parallel quotations out of the most eminent English authors in verse and prose; wherein the like observations are made on their beauties and blemishes, in all the various kinds of thought and expression...* London. 1728.

- GERARD (Alexander). — *An Essay on Taste*. The second edition, with corrections and additions. Edinburgh. 1764. (1^{re} éd. 1759.)
- HOMES (H. Lord Kames). — *Elements of Criticism*. Edinburgh. 1762.
- BEATTIE (James). — *Essays...* Edinburgh. 1776. (*On Poetry and Music as they affect the Mind*.)
- CAMPBELL (George). — *The Philosophy of Rhetoric*. A new edition, with the author's last additions and corrections. Edinburgh. 1816. (1^{re} éd. 1776.)
- KNOX (V.). — *Essays, moral and literary*. London. 1779.
(Essai 7 : *On the merits of Cowley as a poet*, pp. 75-85.)
- WARTON (Joseph). — *An Essay on the genius and Writings of Pope*. The fifth ed. corrected. To which is added an index. London. 1806.
(En particulier vol. II, pp. 39-45. Le premier volume parut en 1757, le second en 1782.)
- HAYLEY (W.). — *An Essay on Epic Poetry; in five epistles to the Rev. Mr. Mason...* London. 1782.
- BLAIR (Hugh). — *Lectures on Rhetoric and Belles Lettres*. London. 1783.
- BRYDGES (Sir Egerton). — *Censura Literaria. Containing titles, abstracts, and opinions of old English Books, with original disquisitions, articles of biography, and other literary antiquities*. London. 1815. (2nd ed., vol. VI, p. 347, sq. et vol. III, p. 291, sq. 1^{re} éd., 1805-1809.)
- HAZLITT (W.). — *The Collected Works of William Hazlitt*. Edited by A. R. Waller, and Arnold Glover. With an introduction by W. E. Henley. In 12 vols. London. 1902.
(Cf. surtout, vol. VIII, *Lectures on the English Comic Writers*, lecture III : *On Cowley, Butler, Suckling, Etherege, etc...*, 1819.)
- NEELE (H.). — *Lectures on English Poetry from the reign of Edward the Third to the time of Burns and Cowper...* London. 1839.
(Conférences données en 1827.)
- HALLAM (H.). — *Introduction to the Literature of Europe, in the fifteenth, sixteenth, and seventeenth centuries*. London. 1839.
(Vol. III, pp. 493-495, et vol. IV, pp. 446 et 531.)
- BROWNING (Elizabeth Barrett). — *The Book of the Poets. (Complete poetical Works)*. With an introduction combining biography and appreciation. By Lilian Whiting. New-York. 1919. (*New Century Library*), vol. II, pp. 300-302).
(La notice sur Cowley a paru dans *The Atheneum*, August 6 1842.)
- HOWITT (William). — *Homes and Haunts of the most eminent British Poets*. New-York. 1847. (pp. 40-45.)
- HUNT (Leigh). — *Men, Women, and Books : A Selection of Sketches, Essays, and critical Memoirs from his uncollected Prose Wri-*

- tings. A new edition. London. 1891. (Cowley and Thomson, pp. 223-227 (1^{re} éd. 1847).
- HUNT (Leigh). -- *The Town; its memorable characters and events*. A new edition. London. 1859, p. 116... (1^{re} éd. 1848).
- WILLMOTT (R. A.). -- *A Journal of Summer Time in the Country*. London. 1849.
- MITFORD (Mary Russell). -- *Recollections of a literary Life...* London. 1852.
- LUCAS (H.). -- *Curiosités dramatiques et littéraires*. Paris. 1855. (pp. 173-184.)
- CRAIK (G. L.). -- *A compendious History of English Literature and of the English Language, from the Norman Conquest*. With numerous Specimens. London. 1861 (Vol. II, p. 85, sq.).
- TAINE (H.). -- *Histoire de la Littérature Anglaise*. Paris. 1863. (Vol. I, pp. 342-344.)
- MINTO (William). -- *A Manual of English Prose Literature, biographical and critical. Designed mainly to show characteristics of style*. London. 1872. (pp. 333-343.)
- WARD (A. W.). -- *A History of English Dramatic Literature to the death of Queen Anne*. New and revised edition. London. 1899. (Vol. III, pp. 187 et 327. 1^{re} éd., 1875.)
- GOSSE (Edmund). -- *From Shakespeare to Pope. An Enquiry into the Causes and Phenomena of the rise of Classical Poetry in England*. Cambridge. 1885. (pp. 171-178.)
- SCHIPPER (J.). -- *Englische Metrik. In historischer und systematischer Entwicklung dargestellt*. Bonn. 1888. Zweiter Theil: *Neuenglische Metrik*.
- MASSON (D.). -- *The Life of John Milton : narrated in connection with the political, ecclesiastical, and literary history of his time*. London. 1894. (Vol. V, pp. 83, 84; vol. VI, pp. 12, 13, 309-311, 336-338...)
- MASTERMAN (J. H. B.). -- *The Age of Milton...* With an introduction by J. Bass Mullinger. London. 1909 (5th ed., p. 129, sq..., et 234. 1^{re} éd. 1897) (*Handbooks of English Literature*.)
- HOMER-SMITH. -- *Pastoral Influence in the English Drama*. (Publications of the Modern Language Association of America. 1897. (Vol. XII, pp. 443-449.)
- GAYLEY (C. M.) and SCOTT (F. N.). -- *An Introduction to the Methods and Materials of Literary Criticism. The basis in Aesthetics and Poetics*. Boston. 1899. (pp. 397-398.)
- KER (W. P.). -- *Essays of John Dryden*. Oxford. 1900.
- MOULTON (C. W.). -- *The Library of Literary Criticism of English and American Authors*. New-York. 1901. (Vol. II.)
- SAINTSBURY (G.). -- *A History of Criticism and Literary Taste in Eu-*

rope. *From the earlier texts to the present day*. Edinburgh and London. 1902. (Vol. II, ch. IV, pp. 366-367.)

HARRISON (J. S.). — *Platonism in English Poetry of the sixteenth and seventeenth centuries*. New-York, 1903. (pp. 161, sq...)

COURTHOPE (W. J.). — *A History of English Poetry*. London. 1903. (Vol. III, pp. 334-355.)

JUSSERAND (J.). — *Histoire littéraire du peuple Anglais*. Paris. 1904. (Vol. II, pp. 846-7.)

HEIDE (Anna von der). — *Das Naturgefühl in der englischen Dichtung im Zeitalter Miltons*. Heidelberg. 1905. (*Anglistische Forschungen*, Heft 45, pp. 104-108.)

CHARLANNE (L.). — *L'Influence française en Angleterre au dix-septième siècle*.

I. *La vie sociale*. Etude sur les relations sociales de la France et de l'Angleterre, surtout dans la seconde moitié du dix-septième siècle.

II. *Le théâtre et la critique*. Etude sur les relations littéraires de la France et de l'Angleterre, surtout dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Paris. 1906. (I, p. 211...; II, p. 304...)

GREG (W. W.). — *Pastoral Poetry and Pastoral Drama. A literary inquiry, with special reference to the Pre-Restoration Stage in England*. London. 1906. (pp. 362-367.)

The Cambridge Modern History. 1906. (Vol. IV, ch. XXVI, pp. 772-773. *The Fantastic School of English Poetry*. By A. Clutton-Brock.)

GRIERSON (H. J. C.). — *The first half of the Seventeenth Century*. Edinburgh. 1906. (*Periods of English Literature*, p. 189, sq.)

SAINTSBURY (G.). — *A History of English Prosody, from the twelfth century to the present day*. London. 1923, pp. 286-293. (1^{re} éd., 1908.)

SPINGARN (J.). — *Critical Essays of the Seventeenth Century*. Oxford. 1908. (Introduction, pp. 35-36, et vol. II, pp. 77-90.)

UPHAM (A. H.). — *The French Influence in English Literature from the accession of Elizabeth to the Restoration*. New-York. 1908. (p. 213, sq.)

REYNOLDS (Myra). — *The Treatment of Nature in English Poetry between Pope and Wordsworth*. Chicago. 1909.

The Cambridge History of English Literature. 1911.

Vol. VI, ch. XII, p. 326. *University Plays*. By F. S. Boas.

Vol. VII, ch. III, pp. 61-70. *Writers of the Couplet*. By A. Hamilton Thompson.

Vol. VII, ch. XI, p. 259... *Jacobean and Caroline Criticism*. By J. E. Spingarn.

Vol. VII, ch. XVI, pp. 377-379. *The Essay and the Beginning of Modern English Prose*. By A. A. Tilley.

Vol. VIII, ch. IX, p. 228. *The Prosody of the Seventeenth Century*. By G. Saintsbury.

- Vol. VIII, ch. V, p. 122. *The Restoration Drama*. By F. E. Schelling.
- DELATTRE (F.). — *Robert Herrick. Contribution à l'étude de la poésie lyrique en Angleterre au dix-septième siècle*. Paris. 1911.
- MACNEILE DIXON (W.). — *English Epic and Heroic Poetry*. London. 1912. (*Channels of English Literature*, p. 224.)
- THOMPSON (E. N. S.). — *The Seventeenth Century Essay*. Iowa. 1926.
- REED (E. Bliss). — *English Lyrical Poetry from its origins to the present time*. Yale University Press. 1912. (pp. 309-314.)
- DUNCAN (C. S.). — *The New Science and English Literature in the Classical Period*. Menasha. 1913. (Chicago Dissertation, p. 35, sq.)
- MILLER (G. M.). — *The historical point of view in English Literary Criticism, 1570-1770*. Heidelberg. 1913. (*Angl. Forschungen*. Heft 35, p. 81, sq.)
- RHYS (E.). — *Lyric Poetry*. London. 1913. (p. 236, sq.)
- SCHELLING (F. E.). — *The English Lyric*. London. 1913. (pp. 102-104.)
- STEBBING (William). — *Five Centuries of English Verse...* Oxford. 1913. (pp. 181-192.)
- COWL (R. P.). — *The Theory of Poetry in England. Its development in doctrines and ideas from the sixteenth century to the nineteenth century*. London. 1914.
- DURHAM (W. H.). — *Critical Essays of the Eighteenth Century, 1700-1725*. Yale University Press. 1915.
- WILLIAMS (Orlo). — *The Essay*. London. 1915. (p. 28, sq.).
- WALKER (Hugh). — *The English Essay and Essayists*. London. 1915. (pp. 82-84.)
- SHAFFER (Robert). — *The English Ode to 1660. An Essay in Literary History*. Princeton University Press. 1918.
(Etude très complète des Odes pindariques.)
- NITCHIE (Elizabeth). — *Vergil and the English Poets*. New-York. 1919. (pp. 133-137.)
- GAYLEY (C. M.) and KURTZ (B. P.). — *Methods and Materials of Literary Criticism. Lyric, epic, and allied forms of Poetry* Boston. 1920. (p. 18, sq..., p. 359, sq.)
- DOREN (Mark Van). — *The Poetry of John Dryden*. New-York. 1920.
- LEGOUIS (E.) et CAZAMIAN (L.). — *Histoire de la Littérature Anglaise*. Paris. 1924. (pp. 550-554 : la poésie de Cowley; pp. 668-669 : la prose.)
- MOORE-SMITH (G. C.). — *College-plays performed in the University of Cambridge*. London. 1925. (p. 90, sq.)
- LEGOUIS (Pierre). — *André Marvell, poète, puritain, patriote. 1621-1678*. Paris. 1928.



De nombreuses références à Cowley sont contenues dans les périodiques suivants :

The Spectator. Edited by G. Gregory-Smith. London. 1897.

(Les allusions à Cowley sont innombrables. Qu'il suffise de rappeler l'article célèbre d'Addison sur « Mixt Wit » dans le n° 62 (11-5-1711), ou encore celui de Steele sur l'humilité de Cowley (n° 114, 11-7-1711).)

The Gentleman's Magazine. London.

(Cf. surtout June 1732 (vol. II); March 1776 (vol. XLVI); October 1779 (vol. XLIX); October 1787 (vol. LVII).

The London Magazine. London.

(Cf. August 1754, vol. XXII, pp. 342-4.)

The Monthly Review. London.

(Allusions nombreuses à Cowley. A signaler un article sur les Morceaux Choisis de Hurd (January 1773, vol. XLVIII, pp. 10-18), et un autre sur l'édition des Poètes Anglais de Johnson (July 1779, vol. LXI, pp. 1-10).)

The Critical Review. London.

(Cf. vol. LXIX. p. 392, 1790 ; and vol. XXIX. p. 104, 1770 ; vol. XXXIV. p. 451, 1772,...)

The Edinburgh Review. London.

(Contient de nombreuses allusions à Cowley. Cf. en particulier vol. XXXIII, May 1820; vol. LIX, April 1834; vol. CII, July 1855, et October 1855; vol. CXX, October 1864; vol. CXL, October 1874...)

The Quarterly Review. London.

(De nombreuses allusions. Cf. surtout, vol. X, October 1813, à propos de R. Bland: *Collections of the Greek Anthology*; vol. XII, October 1814, à propos des *English Poets*, de Chalmers; vol. CCVIII, January 1908, à propos des Vies de Johnson.)

Blackwood's Magazine. Edinburgh.

(Cf. surtout January 1820, vol. VI, pp. 368-9 : « *On the Progressive Change of Poetical Style* ».)

III. — ETUDES DE DETAIL CONSACREES A COWLEY

MEYNELL (Mrs.). — *The Wares of Autolycus : Abraham Cowley*. Etude de certains points de versification; dans la *Pall Mall Gazette*, April 28 1897.

KIRSTEN (Rudolf). — *Studie über das Verhältnis von Cowley und Milton*. Inaugural-Dissertation... vorgelegt von Rudolf Kirsten. Meiningen. 1899.

MAC LAREN MAC BRYDE (John). — *A Study of Cowley's Davideis (The Journal of Germanic Philology, 1901, vol. II)*.

(Long article très documenté, essentiel pour la connaissance de la question.)

GEE (Samuel). — *Abraham Cowley, M. D. (St. Bartholomew's Hospital Journal, 1903)*.

(Revue rapide de l'œuvre scientifique de Cowley.)

DRECHSLER (Max). — *Der Natursinn in Abraham Cowleys Werken*. Ein

Beitrag zur Geschichte der englischen Naturdichtung. Inaugural-Dissertation... Vorgelegt von Max Drechsler. Leipzig. 1908.

(Classification minutieuse de tous les passages où Cowley montre, ou semble montrer, sa connaissance de la nature.)

ALDEN (R. M.). — *The lyrical conceit of the Elizabethans* (*Studies in Philology*, 1917, vol. XIV).

MARGOLIOUTH (H. M.). — *Marvell and Cowley*. Emprunts de Marvell à Cowley, signalés dans un article de *The Saturday Review*, 7 juin 1919 (vol. CXXVII).

ALDEN (R. M.). — *The lyrical conceits of the « Metaphysical Poets »* (*Modern Philology*, 1920, vol. XVIII).

NETHERCOT (A. H.). — *The Relation of Cowley's Pindarics to Pindar's Odes* (*Modern Philology*, 1921, vol. XIX).

ALDINGTON (Richard). — *Cowley and the French Epicureans*. Dans *The New Statesman*. 1921, vol. XVIII. Incorporé dans *Literary Studies and Reviews*. London. 1924.

LOACH (J. H. de). — *Abraham Cowley and Agriculture* (*Science*, February 3 1922).

NETHERCOT (A. H.). — *The Reputation of Abraham Cowley (1660-1800)*. (*Publications of the Modern Language Association of America*, 1923, vol. XXXVIII, pp. 588-641).

(Etude extrêmement documentée sur le sujet.)

NETHERCOT (A. H.). — *Abraham Cowley's Discourse concerning Style* (*The Review of English Studies*, 1926, vol. II).

Cowley's Lyrics (*Times Literary Supplement*, November 18 1926).

(Article de fond, à propos de Morceaux Choisis de Sparrow, définissant l'attitude actuelle vis-à-vis de l'école métaphysique.)

SPARROW (John). — *The Text of Cowley's Mistress* (*Review of English Studies*, 1927, vol. III).

NETHERCOT (A. H.). — *Abraham Cowley as Dramatist* (*The Review of English Studies*, 1928, vol. IV).

NETHERCOT (A. H.). — *Abraham Cowley's Essays* (*The Journal of English and Germanic Philology*, 1928, vol. XXIX).

NETHERCOT (A. H.). — *The Letters of Abraham Cowley* (*Modern Language Notes*, 1928, vol. XLIII).

Notes and Queries. London 7.

(De très nombreuses « queries » concernant Cowley. Nous groupons ici les recherches les plus importantes.)

Série I, vol. IV (1851), pp. 104, 252, 465 : trois articles signés R. T. sur des emprunts de Gray à Cowley.

Série I, vol. V (1852), p. 267. Article sur le monument de

7. Nous avons préféré garder groupés sous le titre de ce périodique les articles divers et les « queries » dont Cowley y a fait l'objet.

Cowley à Westminster Abbey. *Ibid.*, p. 339, article par J. M. G. sur « *Cowley's Prose Works* ».

Série I, vol. VI (1852), quatrième article sur Gray et Cowley.

Série I, vol. XII (1855), pp. 6, 52, 67 : Discussion sur un nom laissé en blanc dans la pièce de vers écrite de Jersey.

Série IV, vol. X (1872), pp. 313, 380, 421. 518 : Détails sur *Cutter of Coleman Street*.

Série IV, vol. XI (1873), pp. 340, 371, 389, 429, 450, 513 : Le problème des origines de Cowley. Controverse entre J. L. Chester et F. Cunningham.

Série V, vol. XII (1879), p. 265 : Rapprochements entre Pope et Cowley.

Série VI, vol. I (1880), p. 256 : Note de C. A. Ward sur les résidences de Cowley après 1660.

Série VI, vol. III (1881), pp. 128, 153, 177 : Discussion des anecdotes de Spence sur Cowley.

Série VIII, vol. III (1887), pp. 48, 155 : Discussion sur les résidences de Cowley; pp. 372, 438 : Sur la profession de son père.

Série VIII, vol. IV (1893), pp. 366, 474 : Sur un emprunt de Milton à Cowley.

Série IX, vol. X (1902), p. 1 : Article de J. T. Curry sur les annotations de Hurd dans ses *Morceaux Choisis*.

Série IX, vol. XII (1903), p. 342 : Article de Curry sur un détail de la *Davidéide*.

Série X, vol. II (1904), p. 434 : Article de Curry sur l'amour de Cowley pour la solitude.

Série XII, vol. IX (1922), p. 305 : Article de G. C. Moore-Smith sur le « *chamber fellow* » de Cowley à Trinity College.

INDEX

Cet index contient les noms de personnes et de lieux mentionnés soit dans le texte, soit en note. Nous avons groupé sous le nom de Cowley :

1° Les rubriques essentielles concernant sa vie ou son œuvre;

2° Les titres de ses écrits en vers ou en prose, mais seulement quand nous en donnons des analyses ou des citations.

Les chiffres entre-parenthèses renvoient aux notes des pages indiquées.

- ADAMS (H. M.), xvii.
 ADAMS (J. Q.), 39 (48).
 ADDISON (Joseph), 458, 522 (109), 530.
 AIKIN (John), 110 (82).
 ALAMANNI, 354.
Alcilia, 368 (2).
 ALDEN (R. M.), 306 (37), 523 (112-3), 525 (117), 614 (8).
 ALDINGTON (Richard), 104 (69), 242 (83), 245 (92), 462.
 ALDROVANDE, 124 (32).
 ALESTRY (James), 183 (20).
 ALEXANDRE, 253.
 Allemagne, 626.
 ALLIBONE (Samuel), 7 (9).
 Amérique, 277.
 ANACRÉON, 389-395, 467, 608.
Anacreonta, 389, 390, 393.
 ANDREWS (Bishop), 205.
 ANNE D'AUTRICHE, 98, 99.
 ANNE (Princesse), 56 (45), 648.
 ARBER (Edward), 8 (14, 15), 9 (16, 17), 11 (24), 39 (48), 67 (73), 450 (62).
 ARIOSTE (L'), 329, 333, 334.
 ARISTIDE, 219.
 ARISTOTE, 48, 50, 219, 267 (13), 271, 275-6, 286, 287, 294, 301, 306, 307, 308, 411, 588, 607, 608, 612.
 ARMSTRONG (Sir Thomas), 118.
 ARNOLD (Matthew), 214, 401.
 ASCHAM (Roger), 27, 354 (28), 632.
 ASCOLI (G.), 87 (2), 99 (44, 6, 8), 100 (53), 101, 103 (63).
 ASHLEY (R.), 327 (34).
 ASTOT (Major), 117.
 ATHÉNÉE, 413.
 ATTENBOROUGH (J. M.), xv, 21.
 AUBREY (John), xii (5), xv, 7 (9), 59 (53), 153-4, 179 (8), 182 (19), 291.
 AUGUSTE, 483.
 AULU-GELLE, 50.
 AUSTIN (Samuel), 325.
 AYLET (Robert), 325.
 AYRES (Philip), 229.
 AYTOUN, 376 (28).
 BACON (Francis), 26, 33, 174, 270, 274, 278-82, 286-8, 290, 291, 318, 445, 449, 450-1, 452, 454, 456, 464, 465, 486, 597, 600, 612, 643, 644.
 BAILE (Sir Peter), 153.
 BAILLON (Le Comte de), 85 (19), 99 (48), 101 (57).
 BALCARRES (The Earl of), 115, 397.
 BALLARD (George), 325.
 BALZAC (Jean-Louis Guez de), 103, 447, 473, 600.
 BAMFFIELD (John), 114, 116, 117, 119.
 Barnes, 151, 152, 164.
 Barn-Elms, 141 (5), 151 (11), 152, 160, 161-3, 171, 178, 188, 190, 364.
 BARNES (John), 324, 325 (24, 26), 329.
 BARON (Robert), 369 (5).
 BARRETT (Wendell), 613 (7).
 Bath, 85.

- BATH (Marquis de), 169 (70).
 BATHURST (Ralph), 166.
 Battersea, 151.
 BAUDELAIRE, 637.
 BAUDOIN, 451.
 BAXTER (Richard), 214, 291.
 BEALE (D^r), 70.
 BEATTIE (James), 251 (10).
 BEAUMONT (Francis), 229, 368 (3), 376 (28).
 BEAUMONT (Joseph), 302 (30).
 BEDELL (Bishop), 51, 52 (31).
 BEECHING (A. C.), 205 (3).
 BEESTON (Henry), 139.
 Belgique, 513 (75).
 BELL (Robert), 21, 38 (45), 110 (92), 158 (37).
 BELL (W. G.), 18 (45).
 BENLOWES (E.), 324.
 BENNET (Henry, Lord Arlington), 88, 95, 112, 115 (11), 116 (13), 156, 460.
 BENSERADE, 103.
 BERESFORD CHANCELLOR (E.), 5 (3), 14 (29, 31), 127 (41), 128 (50).
 BERGSON (H.), 623 (32).
 BERKESTEAD (Sir John), 128 (45, 46).
 BERKELEY (Sir John), 88, 90, 94.
 BERNIER (F.), 242, 244 (87).
Bible (La), 10, 29, 52, 68, 203, 205, 210, 223, 245, 298, 320-3, 325, 336 (52), 337, 338, 346, 435, 508 (55), 512, 541, 587 (32), 610, 615, 633.
 BIRCH (Thomas), 172-3, 174 (91), 175 (95).
 BLOUNT (Henry), 172.
 BOECKH, 352 (18).
 BOILEAU, 105, 278, 306, 352, 374 (25), 538 (177), 624, 636.
 BOLD (Henry), 139.
 BOLTON (Edmund), 174.
 BONWICKE (Ambrose), 51.
 BOSSUET, 407 (15), 409 (17).
 BOURGOIN (A.), 103 (66).
 BOYLE (Elizabeth), 370 (8 *bis*).
 BOYLE (Roger), 180 (9), 272, 282, 285, 290 (41), 291.
 BRATHWAITE (R.), 454.
 BRAY (René), 300 (24), 305 (33), 306 (36), 308 (42), 325 (28), 329 (39), 337 (63), 627 (37).
 BREDVOLD (Louis I.), 210 (24), 211 (26, 27), 286 (30), 290 (41).
 BRETON (Nicholas), 375 (26), 454.
 BRINSLEY (John), 27 (14), 31 (26), 269.
 BROGHILL (Lord), 169, 192, 250.
 BROME (Alexander), 376 (28), 377 (36), 469 (26).
 BROWNE (Sir Thomas), 102 (61), 209, 291, 598, 599.
 BROWNE (William), 368 (2), 411.
 BRUTUS, 122, 142, 218, 219, 256, 428, 532, 610.
 Bruxelles, 97, 132.
 BUCHANAN (Robert), 469 (26).
 BUCKINGHAM (George Villiers, Duke of), 17, 33, 34, 35.
 BUCKINGHAM (George Villiers, Second Duke of), 64-5, 84, 90, 96, 115, 116, 127-9, 140, 150, 153, 163, 167, 175, 179, 180, 184 (1), 193.
 BUCKINGHAM (Lady K. Manners, Duchess of), 33, 40, 215, 397.
 BUCKLE (H. T.), 205 (2).
 BULKLEY (Stephen), 11.
 BURGHCLERE (Lady), 64 (70), 92 (26), 137 (41), 128 (45, 49).
 BURTON (Robert), 598.
 BUSHWELL (J.), 180 (12).
 BUSBY (R.), 459 (1).
 BUTLER (Samuel), 292.
 BYSSHE (Edward), 554 (48).
 CALAMY (Edmund), 51.
 CALVIN, 57, 203.
 Cambridge, 29, 30, 35, 41, 42, 43-73, 77, 78, 79, 91, 105 (69), 110, 125, 150, 173, 182, 191, 200, 208 (15), 212, 247, 253, 254, 264, 265, 279, 319, 351, 396, 418, 607, 648.
 Trinity College, 42, 43-73, 144, 149, 182, 205, 206, 263, 264, 368, 412, 645-6.
 Autres collèges, 35, 52, 55, 61, 64, 68, 70, 71, 173.
 CAMPION (Thomas), 368 (2), 375 (26), 376 (28).

- CAMPKIN (Henry), 180 (13).
 Canterbury, 127.
 CAPELL (Lord), 94.
 Cardigan, 152, 165.
 CAREW (Thomas), 368, 375 (26), 376 (28), 378 (37), 380, 385, 486, 522, 615 (10), 617 (16), 618, 622.
 CARLETON (Dudley, Lord), 39, 215, 397.
 CARLYLE (Thomas), 257.
 CARTE (Thomas), 130.
 CARTERET (Sir John), 88, 90 (18), 91 (21), 92 (28), 94.
 CARTWRIGHT (William), 376 (28), 377 (36).
 CASAUBON, 454.
 CASTELAIN (M.), 353 (20).
 CATILINA, 428, 429, 436, 594.
 CATON (Dionysius), 26 (12).
 CATON (M. Porcius), 39, 219, 267 (14), 271.
 CATULLE, 27, 336 (52), 482, 608.
 CAZAMIAN (L.), xv, xviii, 387 (64), 455 (72), 458, 525 (118).
 CELSE, 267 (14).
 CÉSAR, 26 (12), 122, 142, 218, 253, 256, 462, 532.
 CHALKHILL (John), 563.
 CHAMBERLAYNE (William), 333-4, 378 (36), 563.
 CHAPELAIN (J.), 104, 305, 325, 338.
 CHAPMAN (George), 474.
 CHARLANNE (L.), 102 (58), 103 (65).
 CHARLES I^{er}, 15, 33, 36, 40, 56 (45), 57, 69, 77, 83, 87, 88, 92, 95, 99, 140, 253, 256, 259, 260, 261, 589, 648.
 CHARLES (Prince de Galles), 53, 57, 67, 68, 69, 84, 89, 95, 96, 98, 144, 254.
 CHARLES II, 64, 87, 92, 100, 111, 112 (2), 115 (11), 116, 122, 125, 131, 136, 139, 140, 142, 161, 162, 180, 254, 258, 483.
 CHARLES QUINT, 587 (33).
 CHAUCER (Walter), 243.
 CHAUCER (Geoffrey), ix, 179, 469, 553, 558.
 Chelsea, 30.
 CHÉNIER (André), 335.
 Chertsey, 150, 151, 153-5, 158, 160, 161, 165, 171, 179, 185, 190, 242, 295, 364, 426.
 Porch House, 159, 160.
 CHESTER (J. L.), xiii (7), 5, 6 (4), 8, 181.
 CHIABRIERA, 354.
 CHILLINGWORTH (William), 205, 210.
 Chine, 513.
 Chiswick, 30.
 CIBBER (Theophilus), 386.
 CICÉRON, 26 (12), 190, 253, 267 (13), 359, 397, 412, 428, 435, 436, 486, 578, 587 (32).
 Cicester (Prise de), 78.
 CLAUDIEN, 170, 242, 332 (43), 468, 477, 479, 480, 608.
 CLARKE (Humphrey), 7.
 CLARKE (Richard), 65 (71), 184 (1).
 CLERKE (Richard), 7, 39, 65 (71), 184 (1), 397.
 CLEVELAND (John), 377 (36), 380, 404, 405 (10), 619.
 CLIFFORD (Martin), 58, 65, 131, 132, 163, 168 (68), 175, 182, 193, 474 (11), 481 (1).
 COBB (G.), 43 (2).
 COHEN (G.), 637, 639 (14).
 COLERIDGE (S. T.), 406 (13), 485.
 COLLAS (G.), 104 (67, 8).
 Cologne, 100, 112.
 COLOMB (Christophe), 278, 483.
 COLUMELLE, 267 (14), 269, 271.
 COMBER (Thomas), 57, 58, 68, 205.
 CONGREVE (William), 350, 353 (19), 358 (42), 366.
 CONRART (Valentin), 103.
 CONSTABLE (Henry), 368 (2), 370 (10), 375 (26).
 COOK (Thomas), 182.
 COOPER (Charles), 46 (12), 47 (13), 57 (46), 67 (77).
 COPERNIC, 341.
 CORDERIUS, 26 (12).
 CORNEILLE (P.), 105.
 CORNWALLIS (William), 449, 452-3, 456.
 COTTINGTON (Lord), 99.
 COTTON (Charles), 139, 229, 254, 456.
 COTTRELL (Sir Charles), 90, 165.
 COTTRELL-DORMER (Mr. Charles), 90 (20).

COURTHOPE (William), 358 (42).

COWLEY (Abraham) :

I. *TRAITS DISTINCTIFS, OPINIONS*

Amitié, 37-8, 59-66, 125, 163-8,
193-4, 233-4, 399-401.

Amour, 191-2, 245-8, 368-71, 376-9,
385-6.

Antiquité, 26-8, 307-8, 331-2, 335-
337, 348-53, 427-9, 471, 475-80,
481-2, 486, 511, 587, 607-9.

Education, 25-8, 32-3, 47-52, 263-
273.

Epicurisme, 241-5.

Influences littéraires, 613-30.

Classiques : Cf. Antiquité.

Elisabéthaines, 19-20, 318, 355,
414, 613-4.

Françaises, 101-6, 325, 326-9,
440-8, 627.

Italiennes, 329-31.

« Métaphysiques », 380-3, 521-
540, 589-94, 615-27.

Néo-classiques, 106-9, 366-7,
558-63, 603, 627-30.

Morale, 10, 19, 28, 189, 215-48,
299-300, 447.

Nature, 234-40, 430, 514-7, 587.

« Philosophie Naturelle » : Cf.
Science.

Politique, 17, 35-6, 56-7, 116-22,
252-62, 403-9.

Rationalisme, 61, 82, 189, 199-200,
208-9, 311, 601, 602, 612, 623.

Religion, 10, 18, 28, 29, 35, 55-6,
82, 176-7, 189, 203-14, 297-9,
320-4, 357, 429, 512, 587, 609-
611.

Science, 123-5, 172-4, 274-94, 518-9,
601-2, 612.

Théories littéraires :

Théories générales, 295-309.

Les genres, 318-23, 348-50, 368-
369, 410-11, 466-70, 471-3.

La technique, 549-50, 553.

II. *L'ŒUVRE*

Anacréontiques, 104, 389-95, 396,
477, 488, 556, 568, 609, 635.

The Account, 393.

Elegie upon Anacreon..., 390 (4),
468 (14).

Grasshopper (The), 545 (12).

Civil War (A Poem on the late),
81 (7), 84 (17), 219 (19), 251
(10), 260 (36), 261 (38-9, 40),
403, 556, 633 (5).

Davidéide (La), 29 (18), 69, 79, 81
(7), 104, 105 (69), 107, 110,
120, 167, 190, 200 (3, 5), 204
(1), 216, 218 (14), 229 (49),
233, 234, 245, 247 (99, 100),
248 (102), 251 (8, 9), 254, 255
(15), 256, 264, 295, 296, 297
(14), 299, 303 (31), 306, 308,
317-47, 365, 366, 368, 395, 403,
468 (15, 18, 19, 22), 481, 482,
484, 486, 487, 498 (19), 499,
501 (30), 508 (52-3), 509, 510,
511, 512, 515, 516, 527 (121),
530 (136), 531 (141), 532 (149-
151), 533 (155-9), 534 (160),
537 (175), 538 (178), 539, 546
(19), 547 (21, 22), 549 (28-33),
550 (36), 551 (37), 554, 556,
560, 561 (70), 562, 607, 609,
611, 615, 630, 633-4.

Davidéidos, 481.

Discours sur le style (Projet de),
175, 176.

Discourse by way of Vision... (A),
107, 126 (40), 135, 136, 144,
211 (29), 218 (15), 241 (82),
254 (14), 255 (15, 21), 256 (22,
24), 257 (27), 258, 260 (36),
306 (39), 403, 405-9, 437, 561,
576, 577, 578 (12), 579, 581
(17-8), 591 (47-8), 593 (54),
595, 596 (66-7), 635, 652-4.

Essais (Les), 73, 105 (69), 158,
160, 163, 164, 170, 171, 176,
190, 221, 222, 223, 234, 237,
242, 243, 246, 248, 254, 267
(15), 356 (34), 364, 365, 395,
402, 421, 422-58, 459, 462, 477,
485, 561, 576, 577, 581, 583,
585, 587, 592, 595, 596, 600,
608, 610, 611, 629, 632, 635.

Agriculture (Of), 216 (11), 220
(20), 226 (37), 232 (61), 235
(68), 236 (69), 241 (81), 252
(12), 261 (37), 266 (10), 269
(17), 275 (3), 284 (25), 301
(26), 428, 429 (14), 432, 433

- (27), 438, 468 (14, 17), 475 (12, 13), 477 (19-21), 479 (23), 578 (11), 583 (22).
- Avarice* (Of), 218 (14), 227 (43), 231 (57), 240 (77), 428, 432, 457 (74), 468 (14), 475 (13), 477 (19, 20), 500 (26), 577 (7), 596 (64).
- Danger of Procrastination* (The), 171, 224 (28), 225 (33), 423, 428, 433 (29), 461 (13), 462 (17), 468 (20), 475 (12), 551 (40), 584 (23).
- Dangers of an Honest man...* (The), 160 (44), 171, 224 (34), 228 (44-5), 237 (70), 245 (93), 426 (8, 9), 427 (12), 428, 434 (32), 480 (24), 592 (50).
- Garden* (The), 164, 165, 171, 213 (37), 228 (44), 230 (54), 238 (72), 239 (74), 241 (80, 82), 289 (37), 297 (10), 364, 423, 427 (11), 461 (12), 584, 629.
- Greatness* (Of), 158 (38), 171, 218 (14), 225 (34), 227 (41), 230, 239 (73), 248 (104), 370 (11), 390 (3), 428, 438 (38), 441, 457 (74), 469 (26), 377 (21), 479 (23), 593 (53), 621 (28).
- Liberty* (Of), 200 (3), 224 (30), 225 (33), 226 (35, 36), 227 (39, 42), 231 (56-7), 232 (59), 233 (62), 248 (103), 251 (6), 424, 429 (16, 18), 431 (22), 432 (23), 433, 435, 436, 451, 457, 479 (23).
- Liberty* (Ode, Upon), 207 (9), 219 (17, 19), 226 (38), 232 (58), 233 (62), 240 (77), 341 (82), 348 (2), 349 (4, 6), 364, 439, 629.
- Myself* (Of), 10, 19 (47), 20 (48), 32 (31), 38, 41 (56), 66 (72), 72 (90), 93 (29), 147 (17), 160 (45), 161 (48), 171, 190, 220, 221, 222 (24, 26), 431, 441 (45), 578 (10).
- Obscurity* (Of), 186 (7), 219 (18), 220 (20), 225 (34), 241 (82), 426 (10), 428, 429 (19), 432 (24), 441, 469 (26), 477 (21).
- Shortness of Life...* (The), 200 (2), 222 (25), 224 (28), 229 (50), 231 (57), 240 (78), 427 (13), 434 (31), 439 (30), 469 (26), 591 (46).
- Solitude* (Of), 200 (3), 227 (40), 228 (46), 229 (48, 50, 51), 230 (53, 55), 231 (56), 233 (62, 63), 238 (72), 240 (76), 243 (85), 251 (7), 427, 429 (15, 17), 469 (26), 592 (52).
- Four Ages of England...* (The), 81 (7).
- Lettres*, 459-62, 585.
- Manuscripts*, 88 (4, 5), 117 (17).
- Adressées à John Evelyn*, 152 (16), 164 (56).
- Adressées à Ormonde*, 131-2, 134.
- Adressées à Sprat*, 154 (23), 159 (39), 160 (43), 168 (69).
- Miscellanea Aulica*, 88 (7-11), 89 (13), 90 (17), 103 (64), 107 (74), 179 (5), 589 (41), 600 (70).
- Miscellanies*, 61 (59), 120, 167, 208, 299, 396 (1).
- Bishop of Lincoln...* (To the), 218 (14), 36 (36), 397 (2), 560.
- Chronicle* (The), 109, 192, 393-5, 505, 568, 635.
- Crashaw* (On the Death of Mr.), 62 (64), 109 (77), 212 (35), 216 (5), 297 (10, 13), 298 (15, 17), 300 (22), 399, 400, 635.
- Davenant* (To Sir William), 107 (73), 212 (34), 296 (7), 306 (35), 317 (1), 318-9, 466, 470 (31), 497 (16), 627.
- Dick* (Ode to), 66.
- Falkland* (To the Lord...), 249 (2), 250 (5), 559, 560 (66).
- Friendship in absence*, 66, 234 (67).
- Hervey* (On the Death of Mr. William), 62 (65), 66, 216 (5), 234, 399, 400, 401, 498 (20), 516 (87), 539, 635.

- Jersey (An answer to a copy of verses...), 109 (77).
 Jordan (On the Death of Mr...), 31 (28), 32, 215 (4), 545 (13), 560 (67).
 Martials Epigram (In imitation of), 216 (10).
 Motto (The), 251 (10), 467 (13), 535 (165).
 Orinda's Poems (On), 166, 216 (6), 246 (96), 356 (35), 470 (32), 504 (39).
 Philips (On the Death of Mrs. K.), 166, 216 (6), 356 (35), 363 (50), 397, 470 (33).
 Reason (The Use of it...), 61 (59), 199 (1), 200 (4), 208 (16), 209 (17, 18).
 Scotland (On his Majesties Return out of), 260 (35), 261 (40).
 Tree of Knowledge (The), 61 (59), 208 (16), 210 (24), 527 (124).
 Vandike (On the Death of...), 560.
 Wit (Of), 107, 200 (6), 302, 467, 535, 537 (173), 540 (186), 627.
 Wootton (On the Death of Sir H.), 249 (2), 250 (5), 560.
Mistress (The), 73, 106, 109, 110, 111, 120, 160, 167, 192, 207 (10), 221, 245, 246, 248, 299 (20), 356, 362, 366, 368-88, 389, 392, 395, 502, 504 (39), 506 (46), 512, 529, 530, 545, 548, 556, 561, 564, 565, 567, 615, 622, 634, 635.
 Against Fruition, 209 (22), 378 (39).
 Bathing, 248 (101), 381 (46), 385, 535 (166), 569.
 Beauty, 247 (97), 545 (14).
 Change (The), 372 (17), 386, 508 (55), 545 (14), 546 (15).
 Coldness, 492 (3).
 Constant (The), 376 (29).
 Counsel, 530 (140), 532 (150).
 Cure (The), 546 (18).
 Despair (The), 224 (30), 374 (25), 510 (62), 546 (17).
 Dissembler (The), 371 (12).
 Echo, 384.
 Encrease (The), 381 (46).
 Frailty (The), 247 (97), 382 (51).
 Given Heart (The), 381 (46), 546 (17).
 Given Love (The), 106 (70), 207 (10), 369 (4), 468 (23).
 Heart-Breaking (The), 381 (46).
 Heart fled again (The), 539 (184), 565.
 Her Name, 248 (101), 369 (8).
 Honour, 376 (28), 510 (64), 546 (16).
 Hope (Against), 62 (62), 498 (19), 387, 534 (161), 565.
 Hope (For), 498 (19), 506 (46), 535 (162), 565.
 Inconstancy, 376 (28), 381 (46).
 Inconstant (The), 376 (28), 381 (46).
 Injoyment (The), 246 (95), 261 (41), 376 (28), 385, 386, 551.
 Innocent Ill (The), 247 (97), 385 (59), 501 (29).
 Love and Life, 528, 529 (135).
 Love given over, 218 (14), 372 (16).
 Love's ingratitude, 379 (43).
 Maidenhead, 376 (28), 381 (46), 386.
 My Dyet, 374 (24), 381 (46), 545 (13).
 My Picture, 381 (46).
 Not Fair, 207 (10), 376 (28).
 Passions (The), 546 (16, 18).
 Platonick Love, 378 (38), 380, 381 (46).
 Platonicks (Answer to the), 378 (38).
 Prophet (The), 380 (45), 381 (46), 529 (133), 531 (145).
 Request (The), 371 (12), 546 (17).
 Resolution (The), 376 (28).
 Resolved to be beloved, 382 (49), 529 (134).
Id., 373 (2), 501 (28), 545 (14).

- Rich Rival (The), 501 (28).
 Separation (The), 211 (30).
 Soul (The), 266 (9), 275 (3).
 Spring (The), 383.
 Thief (The), 373 (20), 527 (125).
 Thralldome (The), 371 (13), 373 (18, 19).
 Tree (The), 383, 384 (53).
 Vain Love (The), 529 (132), 530 (139).
 Verses lost upon a wager, 302 (27).
 Waiting-Maid (The), 386, 568 (108).
 Welcome (The), 376 (28).
 Wisdom, 219 (19), 246 (96), 266 (9), 275 (3).
 Wish (The), 160, 220 (21), 221 (23), 238 (72), 498 (20).
 Women's Superstitions, 246 (95), 373 (22), 381 (46).
 Written in juice of Lemmon, 491, 492 (3), 528.
- Odes Pindariques*, 73, 106, 109, 111, 120, 167, 168, 223, 225, 228, 246, 254, 295, 299, 348-67, 368, 389, 391, 395, 472, 499, 506 (45), 548, 550, 552, 553, 555, 562, 564, 569, 570, 615, 624, 633, 634, 635.
- Brutus, 122, 142, 189, 199 (1), 219 (16), 224 (31), 256 (23), 356 (38), 358, 532 (152), 573, 610 (5).
- Destinie, 223 (27), 224 (31, 32), 302 (27), 356 (38), 357 (39), 359, 468 (14), 469 (26), 528 (128), 529.
- Extasie (The), 213, 261 (41), 356 (38), 364 (51), 527 (126), 532 (146), 539 (182).
- Hobs (To Mr.), 107, 209 (20), 276 (4), 277 (8), 278 (12), 356 (35), 468 (21), 574 (127), 627.
- Isaiah (The 34 chapter...), 213 (37), 356 (38), 357 (40), 360 (47), 528 (129), 547 (21), 549 (29, 31).
- Life, 211 (31), 223 (27), 356 (38), 357 (39), 360 (46), 532 (147).
- Life and Fame, 223 (27), 224 (28), 266 (9), 270 (21), 275 (3), 356 (38), 357 (39), 362 (48), 532 (148).
- Muse (The), 224 (28), 296 (7), 302 (28), 356 (37), 358 (43), 360 (46), 362 (48), 363 (50), 511, 466, 507 (49), 531 (143), 573 (123), 574 (126), 634 (6).
- New Year (To the), 224 (29), 356 (38), 357 (39), 358 (43).
- Olympique Ode (The second), 476, 477.
- Plagues of Egypt (The), 210 (22), 218 (14), 306 (39), 328 (36), 356 (38), 360 (47), 364 (51), 468 (15), 507 (50), 531 (144), 533 (156-7), 538 (177).
- Praise of Pindar (The), 297 (12), 350 (8, 9), 491 (2), 500 (23), 527 (120), 536 (171).
- Resurrection (The), 297 (13), 300 (22), 348 (2), 349 (3), 350 (9), 356 (38), 360-1, 362 (48), 535 (164), 571.
- Scarborough (To Dr.), 224 (30), 232 (58), 261 (37), 356 (35), 469 (28), 528 (127), 538 (179), 553 (44).
- Poèmes Latins*, 481-6.
- Poemata Latina, 481.
- Doctissimo Viro... Dr. Comber, 58 (49).
- Elegia dedicatoria..., 72 (90, 91), 263 (1).
- Epitaphium Vivi Auctoris, 485.
- Plantarum Libri duo, 124 (33), 125, 172, 459 (1).
- Plantarum Libri sex, 27, 481-4.
- Poèmes Académiques*, 36, 56 (45), 648-651.
- Poetical Blossomes*, 38, 39, 65, 67, 184 (1), 217, 558, 620.
- Carleton (An Elegie on the Death of Dudley, Lord...), 215 (1), 397, 508 (51), 558.
- Clerke (An Elegie on Richard...), 7 (6), 397, 559 (64).
- Constantia and Philetus, 38, 39, 40, 216, 217 (13), 233, 245

- (94), 317, 318, 384, 556, 558, 559 (63, 65), 564, 566, 613.
- Dreame of Elysium (A), 39, 607 (1).
- Pyramus and Thisbe, 32, 38, 39, 40, 216, 217 (13), 245 (94), 317, 318 (3-5), 556, 564, 566, 607, 613.
- Préfaces :*
- Préface à l'édition de 1656, 81 (6), 121 (25), 295 (3), 297 (10), 298 (15, 16, 18), 299, 300 (22), 301 (25), 304 (32), 308 (41), 319 (9), 320 (10), 321 (13), 322 (15, 17), 323, 335 (50), 349 (5, 7), 369 (6, 7), 403 (3), 466, 469 (26, 27), 491 (1), 574 (125), 576, 577 (5, 6), 579 (14), 580 (16), 582, 585, 587 (32), 590 (43-5), 592 (49), 593 (57-9).
- Préface aux Odes Pindariques. 106, 302 (27), 348 (1, 2), 354 (22), 467 (12), 469 (26), 471-473, 576.
- Préface à Cutter, 147 (14), 207 (12), 300 (22), 410 (1-2), 411 (3), 582, 583 (21), 607 (4).
- Préface aux Plantarum Libri duo, 60 (57), 305 (34), 485 (11), 487 (1), 595 (63), 632 (4).
- Proposition for the Advancement...* (A), 31 (25), 124, 125, 172-3, 210 (22), 217 (12), 234 (66), 264-7, 271 (22, 25), 274 (1), 275 (2), 277 (6, 9), 279-283, 289, 292 (45), 412 (7), 576, 588, 589, 611 (6), 612.
- Puritan and the Papist (The)*, 80-82, 204, 206 (8), 208 (13), 403, 404, 408, 536 (169), 556.
- Sylva*, 40, 364, 396 (1), 399, 558, 620, 651.
- Buckingham (To the Duchess of), 40 (51), 215 (2), 397 (3).
- Cambridge (An Answer to an invitation to), 37 (42), 41 (55, 58), 59 (54), 263 (1).
- Littleton (John, An Elegie on the Death of), 40 (51), 207 (10), 397 (3).
- Ode II. That a pleasant Poverty..., 222 (25).
- Ode IV. On the Uncertainty of Fortune, 222 (25).
- Ode V. In commendation of the time..., 36 (37), 40 (51), 261 (38, 39).
- Poetical Revenge (A), 33 (33), 41 (54), 402.
- Scotland (On his Majesties Returne out of), 36 (38), 217 (13), 253 (13), 260 (34).
- To his... Godfather..., 19 (46), 41 (53), 252 (11).
- Translation of Verses... (A), 40 (51).
- Vote (A), 41, 160, 217 (13), 220, 221, 222, 239 (73), 250 (4), 402.
- Whitfield (An Elegie on the Death of Mrs Anne), 40 (51), 215 (3), 250 (3).
- Théâtre*, 410-421.
- Cutter of Coleman Street, 11, 68 (79), 103 (65), 135, 144, 145, 146, 152, 158, 163, 165, 189, 207 (10, 11), 208 (14), 410, 411, 417, 418-20, 557 (57), 576.
- Guardian (The), 57, 67, 135, 144, 208 (14), 216, 245, 246 (93), 410, 411, 413, 414, 416-7, 418-419, 420, 468 (24), 469 (25), 557 (57), 614.
- Loes Riddle, 29, 41, 59, 67, 237, 245 (94), 246, 402 (2), 410, 411, 412, 413, 415, 420, 557.
- Naufragium Joculare, 58, 67, 410, 411, 412, 413, 414, 416, 417-8, 419, 420, 481.
- Verses written upon Severall Occasions*, 123 (30), 163 (52), 166 (65), 170, 181 (16), 356, 364, 397 (1), 399, 481 (1).
- Adventures of Five Hours (The), 169 (74), 262 (42), 469 (30), 473 (6).
- Balcarres (Upon the Death of

- the Earl of...), 249 (2), 356 (35), 397, 398.
- Broghills (Upon Occasion of a copy of Verses of My Lord...), 169, 192 (13), 250 (5), 297 (10, 11), 356 (35), 370 (11).
- Christ's Passion, 209 (19), 356 (38), 364 (51), 538 (176), 546 (16).
- Complaint (The), 141 (5), 142-3, 144, 147, 169, 296 (4, 5, 9), 516 (88), 536 (168), 551.
- Drake (Upon the Chair), 169.
- Drake (Ode. Sitting and drinking...), 169, 297. (13), 360 (46), 500 (27).
- Harvey (Upon Dr.), 277 (6), 278 (11), 293 (49), 356 (35), 359 (45), 363 (50).
- Light (Ode To), 170, 328 (36), 520, 536 (167).
- Mr. Cowley's Book presenting itself..., 133 (63), 263 (1), 359 (45), 363 (50), 536 (170).
- Restoration (Upon his Majesties...), 139, 211 (28), 218 (14), 254 (14), 255 (20), 260, 296 (5), 320, 321 (12), 356 (36), 363 (50), 397, 398, 497 (13), 552 (43).
- Royal Society (To the), 170, 174, 276 (5), 277 (7, 10), 278 (11, 13), 288 (34), 292, 356 (37), 363 (50), 364, 470 (34), 612, 629, 630 (40).
- Somerset House (On the Queen repairing), 255 (16), 262 (42), 399.
- COWLEY (Thomas, Sr.), 6-10, 645.
- (Thomas, Jr.), 7, 11, 12, 154, 181, 182 (19), 183, 645.
- (Thomasine), 6, 10, 11, 22.
- (Autres frères et sœurs : Audrey, Katherine, John, Peter, William), 11.
- (Autres membres de la famille), 12 (28).
- CRAIK (Henry), 407 (15), 409 (17), 439 (41), 599 (68, 69).
- CRANE (Robert), 182.
- CRASHAW (Richard), 55, 61-2, 64, 65, 72, 77, 91, 109, 193, 212, 213, 214, 215, 298, 325, 331, 556 (52), 619, 625, 636, 640 (15).
- CRESSWELL (Robert), 59-61, 484.
- CROFTS (William), 99.
- CROISET, 351 (14), 352 (18), 359.
- CROMWELL (Oliver), 70, 89, 95, 96, 100, 111, 113-4, 116-8, 120-2, 126-8, 136, 187, 254-6, 257 (27), 405-9, 592, 593, 594.
- CROWDER (Mr.), 97.
- CROYDEN (Thomas), 182.
- CULPEPER (ou COLEPEPER) (Lord), 86, 88, 90, 91 (21), 99.
- CUNNINGHAM (Peter), 6 (4), 7, 181 (15).
- DANIEL (George), 369 (5), 377 (33, 35, 36).
- DANIEL (Samuel), 368, 375 (26), 411, 464, 467, 563, 570.
- DAVENANT (Alexander), 157, 158.
- DAVENANT (Sir William), 73, 102, 103, 106-9, 113, 130, 144, 146, 156-8, 163, 182, 306 (37), 318, 319, 323, 333, 334, 337, 367, 377, 378 (37), 460, 465-7, 469, 470, 600, 626, 627, 628.
- DAVIES (John), 375 (26).
- DELATTRE (Floris), xvi, xvii, 377 (35), 389 (1), 494 (1), 506 (47), 556 (54).
- DÉMOCRITE, 435.
- DÉMOSTHÈNE, 26 (12).
- DENHAM (Sir John), 73, 89, 102, 103, 106, 109, 113, 114 (8), 117, 172, 180 (9), 186, 285, 293, 367, 398 (4), 399, 472, 474, 563, 625, 628, 629.
- DENNIS (John), 11 (23), 145.
- Deptford, 126, 151 (11), 163.
- DESCARTES, 286 (30).
- DESMARETS DE SAINT-SORLIN, 306 (37), 325.
- DEVEREUX (Lady), 370 (8 *bis*).
- D'EWES (Sir Simon), 47 (16), 50 (25), 51-3, 55 (43).
- DIGBY (Sir Kenelm), 29 (21), 59, 102, 153, 291.

- DIOSCORIDE, 267 (14).
 DISRAELI (Isaac), 289 (35), 459 (1).
 DISSEN, 352 (18).
 DONNE (John), 62, 73, 105, 205, 210, 325, 362, 368, 375, 376 (27-8), 377 (31), 378 (38), 380-3, 385, 386, 388, 449 (57), 468, 469 (26), 501, 521, 522-6, 529, 535, 536, 537 (172), 540, 541, 544, 547, 565-8, 570, 571, 599, 613, 615-9, 619-624, 625, 626, 628, 632, 636, 637, 638, 640, 641, 642, 643.
 DORAT (Jean), 354.
 DOUVRES, 116, 139.
 DOWDEN (Edward), 618 (17).
 DOWNES (John), 146 (13).
 DOWSING (William), 71.
 DRAKE (Sir Francis), 169.
 DRAYTON (Michael), 325, 327 (34), 329, 354, 368, 375 (26), 563.
 DRESCHLER (Max), 514 (78).
 DRUMMOND (William), 229, 570.
 DRYDEN (John), 73, 139, 145, 167 (67), 175, 254, 285, 293, 304, 322 (43), 357 (42), 469, 470, 471, 472 (4), 537, 560, 562, 563, 603, 613, 625, 626, 629, 630, 631, 643, 644.
 DU BARTAS, 68, 326-8, 329, 330, 331, 332, 333, 474.
 Dublin, 165, 170 (76).
 DUNCAN (Carson S.), 286 (29), 292 (46, 48), 293 (50, 51).
 DURHAM (W. H.), 11 (23), 145 (10).
 EACHARD (John), 601.
 EARLE (John), 454.
 ECOSSE, 36, 66, 69, 71, 86, 87, 89, 90, 95, 111, 115 (9), 253, 259, 260, 261, 589, 648.
Edinburgh Review (The), 362 (49).
 EDGEWORTH (R. L.), 20 (49).
 EDOUARD III, 261.
 EDWARDS (Thomas), 139.
 Egypte, 513 (75), 610, 644.
 ELIOT (T. S.), 572, 616, 639-41.
 ELISABETH (la reine), 13, 23, 30, 152, 174, 179 (6).
 ELISABETH (princesse), 36, 56 (45), 648.
 ELYOT (Thomas), 27, 28 (15).
 ELLESMERE (le Chancelier), 34.
 ELLIS (A.), xvii.
 ELLIS (Sir Henry), 46 (11).
 ELYS (Edmund), 166 (64), 167 (67), 176, 192 (14), 385, 512 (71).
 EMERSON (O. F.), 175 (94).
 EPICURE, 241-4, 428, 462.
 ERASME, 26 (12), 448 (53).
 ESOPE, 26 (12).
 Espagne, 17, 513 (75), 626.
 ESSEX (Earl of), 70.
 ESTIENNE (Charles), 455, 457.
 ESTIENNE (Henri), 389.
 ETIENNE (Paul), 351 (12).
 EVELYN (John), 12, 102, 114, 126, 139, 152, 153, 155 (31), 163-4, 169 (74), 171, 172, 175, 179 (7), 181, 193, 243, 282-4, 285, 291, 423, 426, 459, 461, 462 (16), 603.
 Exeter, 85.
 FAIRFAX (Brian), 127 (41), 128.
 FAIRFAX (Edward), 329, 330 (41).
 FAIRFAX (Mary), 127.
 FAIRFAX (Thomas), 127, 129.
 FAITHORNE (William), 184.
 FALKLAND (Lord), 56, 60-1, 66, 82-4, 193, 205, 258, 259, 279, 612.
 FANSHAWE (Richard), 106 (71), 474.
 FAWKES (Guy), 587 (33).
 FEILING (Keith), 255 (17), 258 (31), 259 (32).
 FELTHAM (Owen), 449 (57), 570.
 FELTON (Edward), 358 (42).
 FELTON (John), 17.
 FERNE (Henry), 149.
 FEUILLERAT (A.), 521 (106), 586, 588 (36), 631 (1).
 FIRTH (C. H.), xiii (7), 130, 459 (2).
 FLETCHER (Giles), 324, 325 (26), 568.
 FLETCHER (John), 411, 416 (23), 420, 469, 590.
 FLETCHER (J. B.), 377 (34).
 FLETCHER (Phineas), 324, 325 (26), 568.
 FLORUS, 50.
 FORDE (Thomas), 448 (54).
 FORSHALL (Frederic), 30 (24).
 FOTHERBY (Thomas), 58, 65, 182.
 FOX (A. W.), xiii (8), 113 (4).
 FRAIZER (Sir Alexander), 125, 126.
 France, 78, 85, 86, 87-111, 114, 129,

- 135, 139, 175, 177 (99), 186, 244,
300, 351, 354, 473, 600, 626, 627,
629, 647.
- FREEMAN (Edmund), 175 (93).
- FULLER (Thomas), 327 (34).
- GAMACHE (le père Cyprien de), 97.
- GARDINER (S. R.), 71 (88), 84 (18).
- GARDNER (Mrs.), 460.
- GASCOIGNE (George), 463.
- GASSENDI (Pierre), 102, 103, 242-4.
- GAUTON (?), 181.
- GAUTON (Mary), 182.
- GEE (Samuel), 9 (19), 245 (93).
- GENOUY (A.), 412 (6).
- GIBBON (Colonel), 127 (44), 128.
- GIFFORD (William), 362 (49).
- GILDON (Charles), 84 (16).
- GLANVILL (Joseph), 208 (15), 209,
212, 285, 287-8, 291, 601, 602
(76).
- GLAPTHORNE (Henry), 368 (3).
- GLISSON (Dr.), 172.
- GLOUCESTER (Henry, duc de), 56
(45), 97, 648.
- Gloucester (siège de), 85.
- GODOLPHIN (Sidney), 175, 375 (27).
- GOLDING (Arthur), 317 (2).
- GONDOMAR, 17.
- GOOCH (G. P.), 258 (29).
- GOODWIN (Mr. Robert), 118.
- GOSSE (Edmund), xiii (8), xv, 104
(69), 110 (81), 124, 152 (13), 165
(61), 350 (11), 351 (12), 353 (52),
387 (65), 399 (9), 616 (12), 282
(19).
- GOUGH (A. B.), xv, 21, 171, 307 (40),
457 (74).
- GOUGH (or Goffe, Stephen), 82, 86.
- GOULART DE SENLIS, 326, 327.
- Grèce, 608, 609.
- GREENSLET (Ferris E.), 208 (15), 212
(33), 287 (31), 290 (39), 602
(76).
- GREENWICH, 126, 154.
- GREG (W. W.), 413 (10), 416 (20).
- GREGORY-SMITH, 467 (11), 632 (3).
- GRIERSON (H. J. C.), 617 (14), 619
(19), 626 (35).
- GRIFFIN (B.), 368 (2), 375 (26).
- Groenland, 513.
- GROSART (A. B.), xiii (8), xv, 6 (4),
9, 21, 110 (82), 181, 330 (40),
386, 459 (2), 516, 621 (27), 648.
- GROTIUS, 258 (30), 267 (14), 338.
- GUARINI, 411, 413, 475.
- Guernesey, 94.
- GUSTAVE ADOLPHE, 261.
- HABINGTON (William), 325, 368, 370,
375 (26), 376 (27), 377.
- HACKETT (J.), 34 (34).
- HACKETT (Mr.), 118.
- HALES (John), 205.
- HALL (John), 325, 369 (5), 454.
- HALL (Joseph), 449 (56), 454.
- HALLAM (Henry), 362 (49).
- HAMILTON (Anthony), 407 (15).
- HAMPDEN (John), 259.
- HANNAY (Patrick), 333 (47).
- HARRINGTON (Sir John), 464.
- HARRISON (J. S.), 377 (30, 34, 35).
- HARTLIB (Samuel), 173, 284.
- HARVEY (Gabriel), 354 (28), 463.
- HARVEY (William), 52, 64, 123, 124,
278, 279, 286, 291, 293, 612.
- HATTON (Lord), 89 (16), 90 (19), 93,
114, 115.
- HAUSTED (Peter), 414 (14).
- HAVELOCK-ELLIS, 643 (20).
- HAZLITT (William), 524 (116).
- HEALEY (John), 454.
- HEARNE (Thomas), 177 (99).
- HEATH (Robert), 376 (27).
- HENRI IV, roi de France, 101.
- HENRI V, d'Angleterre, 261.
- HENRI VIII, 13, 24, 27, 405 (9).
- HENRIETTE-ANNE (la Princesse), 85.
- HENRIETTE-MARIE (la Reine), 57, 78,
84-5, 87, 96-101, 102, 110, 150,
153, 154, 169, 189, 376, 648.
- HENRY (Philip), 25 (11).
- HERBERT (Sir Charles), 153.
- HERBERT (George), 205, 325 (24),
571, 619, 636.
- HERBERT (Sir Henry), 39.
- HERBERT (of Cherbury, Lord), 208
(15), 375 (26), 376 (27), 377,
380, 626.
- HERMOGENES, 267 (13).
- HÉRODOTE, 428, 436.
- HERRICK (Robert), 239, 325, 369,

- 370, 376 (27), 380, 389, 391, 494,
506, 539, 556.
- HERRINGMAN (Henry), 135, 139, 144,
170, 172.
- HERVEY (Elizabeth), 157, 158.
- HERVEY (John), 83, 107 (75), 154-7,
182.
- HERVEY (William), 62-64, 65, 66, 83,
84, 193, 215, 516.
- HÉSIODE, 268, 332 (43), 468.
- HEYWOOD (Thomas), 321, 325, 413,
414, 469.
- HIGGONS (Thomas), 139, 180 (9).
- HILL (G. B.), 49 (23), 139 (3).
- HIND (Benjamin), 181.
- HOBBS (Thomas), 50, 73, 102-3, 106-
109, 113, 193, 208 (15), 255, 258
271 (26), 278, 279, 283 (23), 286,
318, 337, 358, 408, 465-7, 470,
522, 574, 600, 601, 612, 627, 628,
629.
- HOLDSWORTH, 70.
- HOLLAND (Hugh), 66.
- Hollande, 89, 90 (16, 17), 95, 172,
406.
- HOLLIS, 405 (9).
- HOMÈRE, 26 (12), 104, 268, 320, 322,
327, 330, 332 (43), 334, 335, 336,
344, 345, 346, 347, 465 (6), 468,
474, 607, 608.
- HOMER-SMITH, 411 (4).
- HONORIUS, 253.
- HOOKE (Nicholas), 377 (35).
- HOOKE (Richard), 205, 258 (30).
- HOOLE (Charles), 28 (17).
- HOPTON (Lord), 94.
- HORACE, IX, 27, 40, 41, 160, 170, 219,
221, 222, 228-31, 237, 242, 243,
268, 269, 297, 301, 305, 307, 336,
350, 354, 356 (34), 363, 364, 365,
402, 412, 427, 428, 429 (19), 440,
462, 464, 468, 469 (26), 475 (12,
13), 477, 479 (23), 480, 482, 484,
500, 551 (40), 587 (32), 590, 607,
608, 633.
- HOTHAM (Sir John), 405 (9).
- HOWARD (Edward), 188 (11).
- HOWELL (James), 377 (35).
- HOWITT (William), 148 (19), 152
(12), 160.
- HULL, 85.
- HYDE (Edward, Lord Clarendon), 82
(9), 86, 88, 93, 94, 96, 99, 117
(16), 122, 141-2, 144, 258, 259,
407 (15), 598.
- Indes, 513.
- Irlande, 87, 95.
- ISOCRATE, 26 (12).
- Italie, 88 (7), 364, 463, 626.
- JACQUES I^{er}, 8, 17, 34, 35, 84, 95, 98,
174, 261.
- JANELLE (P.), 214 (38).
- JERMYN (Henry, Lord St. Albans),
xiv, 82-6, 87-94, 96, 97, 99 (48),
100, 106, 111, 112, 113, 115-8,
122, 129, 130, 133, 134, 140, 141,
147, 150, 153-6, 163, 182, 189,
191, 193, 422, 459.
- JERMYN (Henry, Susan, Sir Robert),
83.
- Jersey, 89, 90, 93, 94, 111.
- JOHNSON (Charles), 350 (11).
- JOHNSON (Robert), 450 (59), 454.
- JOHNSON (Samuel), xi, xiii, xv, 20, 49
(23), 89 (12), 143, 154 (23), 159
(39), 160 (43), 166 (66), 168,
401 (11), 449, 459 (1), 485, 486
(14), 492, 499, 500, 507, 522, 524,
540, 542, 551, 552, 633.
- JOHNSON (W.), 414 (14).
- JONSON (Ben), 73, 201, 353, 354, 355,
379, 383, 389, 402, 411-4, 418,
420, 421, 454, 464, 465, 467, 468,
469, 470, 539, 563, 570, 590, 600,
609, 613, 614.
- JORDAN (John), 31, 32, 33, 66, 215,
607.
- JORDAN (Thomas), 376 (28).
- JOSEPHUS, 338.
- JUDSON (A. C.), 159 (40).
- JUNIUS, 413 (11).
- JUSSERAND (J. J.), 110 (80), 325 (27),
383 (52), 454 (69).
- JUVÉNAL, 228, 435, 608.
- KEELING (Mr. Edward), 118.
- Kent, 120, 124, 126, 155, 237.
- KER (W. P.), 336 (57), 357 (42), 469
(29), 471 (1), 537 (174), 629
(39).

- KERROW (Mac), 11 (25).
 Keynton, 84.
 KILLIGREW (Henry), 141 (5), 162, 186.
 KING (Henry), 378 (39), 380, 619.
 KYNASTON (Sir Francis), 333 (47).
- LA BRUYÈRE, 454.
 LA CALPRENÈDE, 103 (65), 334.
 LA FONTAINE, 229, 239.
 La Haye, 115.
 LAKE (Edward), 83 (16).
 LAMB (Charles), 423, 458.
 LA MOTHE LE VAYER, 102, 243.
 LANDOR (W. S.), 485.
 LANGBAINÉ (Gerard), xii (5), xiii, xv, 7 (9), 37 (43), 86 (22), 168 (68), 181 (14), 186 (8).
 LANSON (G.), 442.
 LAUD (William), 18, 24 (9), 35-6, 53, 55, 259.
 LAUDERDALE (The Earl of), 88.
 LAUMONIER (P.), 351 (14), 352 (15, 16), 354 (26).
 LEA (K. M.), 537 (172).
 LECKY (W. E. H.), 291 (44).
 LEGOUIS (E.), xv, xvii, 387 (64), 455 (72), 458 (76), 615 (11).
 LEGOUIS (P.), xvi, 247 (98), 381 (47), 405 (11), 494 (21), 542 (1), 544 (9), 554 (48), 556 (56), 558 (61), 568 (107), 571 (117), 615 (11), 624 (33).
 LELY (Sir Peter), 184 (1).
 LE MOYNE (le Père), 306, 325.
 LENNOX (duc de), 68.
Licia, 370 (9).
 LILBURNE (John), 93, 96.
 LILY (William), 27, 28, 32, 263.
 LINCHE (R.), 368 (2).
 LITTLETON (John), 397.
 LLOYD (David), 22 (7).
 LLOYD (Thomas J. M.), 214 (38).
 LOACH (J. H. de), 269 (18).
 LOCKE (John), 271, 272, 522.
 LOCKHART (Colonel), 100.
 LODGE (Thomas), 229, 318, 354 (28), 368 (2), 375 (26), 376 (27), 464.
 Londres, 5-19, 22, 103, 114, 116, 120, 126, 127, 139, 140, 147, 148, 151, 152, 161, 162, 174, 180, 181, 252, 281, 418, 420, 427.
 Fleet Street, 5, 7, 13-19, 160.
 Paroisses : St. Dunstan in the West, 5-8, 13, 14, 16.
 — St. Michael at Querne, 6, 8, 13.
 Somerset House, 170, 399.
 Wallingford House, 179, 180.
 Whitehall, 118.
 York House, 127.
 St. James, 14, 15, 17, 23, 156.
 LONG (Sir Robert), 94, 153.
 LONGIN, 267 (13).
 LORET, 100.
 LOUIS XIII, 105, 587 (33).
 Louvre (Le), 99, 106.
 LOVELACE (Richard), 375 (26), 376 (28), 378 (36), 486.
 LOWRY, 405 (9).
 LUCAS (H.), 7 (9).
 LUCIEN, 26 (12).
 LUCRÈCE, 242, 412, 435.
 LYLly (John), 521, 586, 588, 598, 614, 631.
 LYSONS (D.), 180 (12).
- MACKENZIE (Sir George), 181 (16), 462.
 MAC LAREN MAC BRYDE (J.), xvi, 324 (22), 325 (27), 326 (30, 32), 327 (34), 331 (42), 332 (43), 353 (21), 558 (61), 560 (69), 562 (77).
 Madrid, 99.
 MAGIRUS, 50.
 MALEBRANCHE, 210 (24).
 MALHERBE, 104 (69), 105, 278, 473, 627.
 MANCHESTER (Edward, Earl of), 71-3.
 MANILIUS, 267 (14), 358.
 MARINI (J. B.), 331, 537 (172).
 MARLOWE (Christophe), 318, 609.
 MARMION (Shackerley), 563.
 MARRIOTT (J. A. R.), 83 (15), 206 (5).
 MARSTON (John), 38 (45).
 MARTIAL, 160, 170, 216 222, 242, 268, 428, 435, 475, 477, 478, 479 (23), 480, 587 (32), 608.
 MARTIN (Dr.), 70.
 MARTIN (L. C.), 91 (24).
 MARVELL (Andrew), 66, 239, 376 (27),

- 398 (4), 486, 494, 539, 542 (1),
554, 556, 571, 619.
- MASSON (David), 44 (5), 113 (3), 123
(30), 127 (42), 139 (2), 148 (19),
206 (7), 524 (116).
- MASTERMAN (J. H. B.), 206 (6).
- MASTERS (Ben), 38, 39.
- MAY (Baptist), 155, 156.
- MAY (Charles), 88.
- MAZARIN, 96, 98, 100.
- MAZARIN (Duchesse de), 244.
- MEADE (Robert), 38.
- MÉGROZ (R. L.), 616 (13), 636 (7).
- MEDE (Joseph), 206.
- MELTON (W. F.), 547 (20, 21).
- MÉNAGE, 103.
- MERSENNE, 102.
- MEYNELL, 99.
- MEYNELL (Mrs.), 556 (52).
- MILTON, ix, 50, 113 (3), 185, 270, 271,
272, 293, 325, 334, 341, 344, 351
(14), 401, 485, 486, 564 (79), 571,
598, 633, 643.
- MINCHIN (H. C.), 180 (11).
- MINTO (William), 187, 576 (1).
- MINTURNO, 354 (25).
- MITFORD (M. R.), xii (4), 462.
- MOLIÈRE, 417.
- MOMMSEN, 352 (15).
- MONK (George), 130, 140.
- MONROE (B. S.), 174 (92).
- MONTAIGNE, 231, 234, 243, 244, 269,
270, 272, 423, 433, 440-8, 449,
451-4, 456, 457, 458, 465, 469
(26), 616, 632.
- MONTAIGU (abbé), 97.
- MONTÉGUT (E.), 291 (43).
- MONTGOMERY (Mr.), 118.
- MONTMOR (M. de), 283 (23).
- MONTPENSIER (M^{lle} de), 98.
- MOORE-SMITH (G. C.), xiii 17), 59
(55), 68 (76), 414 (14).
- MORDAUNT (Lord), 164.
- MORE (Henry), 55, 206, 210, 212, 214,
247, 324.
- MORIZE (A.), 102 (60).
- MOSCOU, 99.
- MOSELEY (H.), 109, 110, 120.
- MOTTEVILLE (M^{me} de), 98, 101.
- MOULIN (P. du), 11.
- MOUNTAINE (James), 11.
- MULLINGER (J. Bass), 44 (3), 47 (13),
50 (25), 54 (41-2), 58 (48), 69
(81), 70 (83-4), 71 (87), 205 (4).
- MYNSHUL (Geffray), 455.
- Naseby, 87, 95.
- NELSON, 179 (6).
- NEMESIANUS, 267 (14).
- NETHERCOT (A. H.), xiv (9), xvi, xvii,
49, 126, 150 (5 *bis*), 154, 156
(36), 157 (36 *bis*), 171 (77), 241
(82), 242 (84), 243 (86), 350
(10), 412 (5), 418 (8), 416 (23),
423 (5, 6), 424 (7), 441 (45), 451,
645.
- Nevers, 87.
- Newbury (première bataille de), 81,
82, 85.
- New English Dictionary*, 522.
- NEWTON (Henry), 180 (9).
- NEWTON (Isaac), 272.
- NICANDRE, 267 (14).
- NICHOLAS (Sir Edward), 90 (16, 18,
19), 91 (21), 93, 114, 115, 130.
- NICHOLS (John), 38, 59.
- NICHOLS (John), 459 (1), 648.
- NICHOLS (Richard), 115, 199 (19).
- NITCHIE (Elizabeth), 331 (43), 472
(5).
- NOBLE (T. C.), 5, 14 (30, 32), 15 (34,
36, 37), 16 (39, 41), 17 (44).
- NORRIS (John), 229.
- North British Review*, 332 (45).
- OGILBY (John), 139, 254.
- OGDEN (Samuel), 51.
- OLDYS (William), xiii, 37, 86, 119
(19), 155, 167 (68), 181, 186.
- OLONNE (Comte d'), 244.
- O'NEILL (Daniel), 116.
- OPPIAN, 267 (14).
- ORANGE (Guillaume d'), 90, 99.
- ORANGE (Princesse d'), 90, 99.
- ORINDA. — Voir K. Philips.
- ORMESSON (Olivier Lefèvre d'), 98.
- ORMONDE (Marquis d'), 90 (16), 92-3,
95, 97, 117, 122, 131-3, 163, 459
(2), 585 (25).
- OSBALDESTON (Lambert), 32-37, 40,
42, 43, 57, 58, 607.
- OVERBURY (Sir Thomas), 454.

- OVIDE, 26 (12), 27, 37, 39, 304, 305,
 317, 322 (43), 435, 468 (21), 482,
 587 (32), 607.
 Oxford, 21, 29, 42, 56, 77-86, 91 (24),
 110, 123, 125, 126, 140, 150, 166,
 208 (15), 264, 269, 279.
 — Collèges, 42, 77, 78, 140, 166.
 PAINTER (F. V. M.), 270 (21).
 Palais Royal, 100, 101.
 Paris, 62, 84, 87-111, 126, 130, 132,
 133.
 PEACHAM (Henry), 454.
 PEACOCK (G.), 45 (7, 8), 47 (14, 15),
 48 (17), 49 (20).
 PECK (Francis), 459 (1).
 PEELE (George), 327 (34).
 PELLISSON, 103, 174, 283 (23).
 PEPYS (Samuel), 16, 145, 153, 155
 (31), 162, 169 (73), 175, 181,
 285.
 PERCY (W.), 368 (2).
 PERKINS (William), 35.
 Pérou, 513.
 PERROT D'ABLANCOURT, 103, 474.
 PERSE, 228, 462, 468, 584, 608.
 PÉTRARQUE, 354 (24), 368, 376, 389,
 622.
 PETTY (William), 282, 283, 285.
 PHILIPS (Mrs. Katherine), 152, 165-6,
 170, 176, 193, 209 (18), 216, 229,
 397, 469, 470, 529 (133).
 PHILLIPS (Edward), xii (5), xv, 7
 (9), 38 (45), 350 (10).
 PIERCE (Mr.), 162.
 PIERSON (Dr.), 150.
 PINDARE, ix, 111, 348-67, 429 (19),
 468, 471-2, 475, 476, 488, 526,
 587 (32), 608, 618, 632, 633, 634.
 PLATON, 56, 185, 295, 377, 444.
 PLAUTE, 73, 224, 267, 412, 413.
 PLAYFORD (John), 500 (27).
 PLINE, 190, 267 (14), 269, 271.
 PLOMER (H. R.), 11 (25).
 PLUTARQUE, 26 (12), 271, 462.
 Plymouth (Le siège de), 85.
 Pologne, 99.
 POPE (Alexandre), 159 (40), 179, 188
 (11), 304, 306 (37), 544, 563, 621,
 629, 636.
 POPE (Walter), 87.
 PORDAGE (Samuel), 139.
 PRAZ (Mario), 391 (6), 622 (29).
 Preston (Bataille de), 87, 95.
 PRITCHARD (William), 31.
 PTOLÉMÉE, 341.
 PUECH (A.), 476 (17).
 PUTTENHAM (George), 354 (28), 463,
 572.
 PYM (John), 259, 405 (9), 633.
 QUARLES (Francis), 321, 325, 329,
 449 (57), 469.
Quarterly Review (The), 362 (49).
 QUINTILIEN, 267 (13).
 RACINE, 105, 524.
 RAINSFORD (Mr.), 90 (19), 114 (8),
 117.
 Rambouillet (Hôtel de), 103, 110.
 RAND (E. K.), 485 (13).
 RANDOLPH (Thomas), 66, 368, 376
 (28), 377 (33), 411, 413, 570.
 RAPHAËL, 185.
 RERESBY (Sir John), 101.
 Restauration (La), 87, 96, 126, 136,
 139-48, 161, 163, 167, 191, 244,
 253, 254, 397, 458.
 RETZ (Paul de Gondi, Cardinal de),
 99, 103.
 REYNOLDS (Joshua), 20.
 REYNOLDS (Myra), 514 (78).
 RIBERA, 338.
 RICHARDSON (Samuel), 20.
 Richmond, 151.
 ROBINSON (Matthew), 51, 52.
 Rome, 91, 99, 207, 483, 608, 609.
 RONSARD, 296, 338, 351 (14), 352, 354,
 355, 624.
 ROOKE (Mr.), 172.
 ROSCOMMON (The Earl of), 175.
 ROSTAND (E.), 520 (103).
 ROUSSEAU (J.-J.), 228, 231, 236.
 Rouen, 115.
 Roundway Down (Combat de), 81.
 ROUTH (H. V.), 448 (53).
 Royal Society (The), 124, 172-5, 190,
 282, 285-90, 291-3, 585, 601, 602,
 612.
 RUPERT (Prince), 78, 99.
 RUTTER (Joseph), 411, 413.
 RYMER (Thomas), 320, 337 (60), 347.

- SAINT AMANT, 103, 104, 229, 325, 627.
 SAINT AUGUSTIN, 338.
 SAINT EVREMOND, 103, 163, 229, 232, 244, 300, 456, 473.
 Saint Germain, 86, 98, 99.
 SAINT JÉRÔME, 338.
 SAINT MATHIEU, 429 (19), 587 (32).
 SAINT PAUL, 224, 429, 430, 435, 457 (74), 587 (32).
 SAINT THOMAS, 210.
 SAINTSBURY (George), 152 (13, 14), 244 (91), 366 (54), 463 (1), 543 (2), 558, 563, 564 (79), 568, 569 (109), 631 (2).
 SALLUSTE, 26 (12), 428, 429, 436.
 SANAZARRO, 412 (5).
 SANDYS (George), 325, 469 (26).
 SAPHO, 216, 369.
 SARAZIN, 103.
 SARGEAUNT (J.), 21 (4), 22 (6), 24 (9), 25 (10, 11), 29 (19), 30 (22), 32 (30), 36 (39), 37 (42), 648.
 Savoy Hospital (The), 92, 140-1, 147, 646-7.
 SCALIGER, 308.
 SCARBOROUGH (Sir Charles), 64, 77, 118, 119, 123-5, 163, 172, 180, 182, 193, 285, 527, 538.
 SCHELLING (F. E.), 355, 525 (119), 613 (7), 618 (17).
 SCHIPPER (J.), 564 (80, 81), 570 (115).
 SCHMIDT (Erasme), 351 (12).
 SCHOLFIELD (A. F.), xvii.
 SCIPION, 230, 427.
 SCOTT (Eva), 89 (16), 92 (26, 27), 96 (36), 99 (49), 100 (51), 114 (5).
 SCOTT (Sir Walter), 15 (35), 16.
 SCUDÉRI (Georges de), 332, 334.
 SCUDÉRI (Madeleine de), 103 (65).
 SEBOND (Raymond), 234.
 SEILE (Henry), 38 (48), 67.
 SELDEN (John), 338.
 SÉNÈQUE, 242, 267 (14), 271, 336, 339 (68), 428, 457, 462, 468 (21), 477, 578, 608.
 SHADWELL (Thomas), 292.
 SHAFER (Robert), xvi, 353 (21), 354 (23, 28), 355 (30, 32).
 SHAKESPEARE, 318, 368, 377 (32), 412 (5), 413, 415 (18), 420, 465, 469, 564, 588, 590, 625.
 SHELDON (Dr.), 205.
 SHELDON (Gilbert), 140, 141 (5).
 SHERMAN (John), 56.
 SHIRLEY (James), 46, 369 (5), 375 (26), 378 (36).
 SHORTHOUSE (J.), 79 (3).
 SIDNEY (Lady Dorothy), 370 (8 *bis*).
 SIDNEY (Sir Philip), 160, 237, 368, 370 (8 *bis*), 377 (32), 383 (52), 411, 412, 413, 435, 464, 469 (26), 564 (80), 570, 615.
 SMITH (W.), 376 (27).
 SOAME (Henry), 174.
 SOLON, 397.
 SORBIÈRE (Samuel), 102, 283 (23).
 SOUTHEY (Robert), 620.
 SOWTHERNE (J.), 354.
 Spa, 100.
 SPARROW (John), xv, xvii, 126 (38), 381 (46).
 SPEED (Adolphus), 284.
 SPENCE (Joseph), 151, 158, 179, 192.
 SPENSER (Edmund), ix, 19, 20, 38, 51, 73, 179, 184, 318, 324, 339 (69), 368, 370 (8 *bis*), 377 (32), 383, 411, 465, 466, 469, 567, 568, 570, 613-5, 628.
 SPINGARN (J. E.), 300 (23), 354 (25) 464 (4), 472 (3), 474 (8), 626 (35).
 SPRAT (Thomas), xi, xii, xiii, xv, 7, 11, 12, 27 (13), 39, 48, 58, 61 (60), 65, 79 (4), 82, 85, 87, 88, 89 (14), 111, 112, 118, 119, 122, 123, 124, 126, 130, 139, 145, 147, 149, 150, 151, 152 (15, 17), 154, 159, 160, 161, 163, 164, 166-8, 170, 172, 173, 175, 176, 178, 179, 180, 182, 183, 185, 186, 187 (10), 188, 192, 193, 194, 211, 212 (32), 285, 288, 289, 290, 295, 299 (20), 326 (29), 386, 422, 423, 424, 443, 459, 461 (9-14), 462, 469, 470, 474, 481, 482, 484, 585, 602, 603, 630.
 STACE, 332 (43).
 STANLEY (Thomas), 369 (5), 375 (26), 376 (27, 28), 378 (37), 389, 391-2.

- STEBBING (William), xiii (8), 22 (7),
 36 (36), 37 (42), 59 (53), 111,
 113 (3), 151 (11).
 STEPHEN (Sir Leslie), xv, 293, 601
 (72).
 STEPHEN (Thomas), 76.
 STEPHENS (John), 454, 455.
 STERNE (Dr.), 70.
 STOW (John), 14, 16 (38).
 STRAFFORD (Earl of), 69, 259.
 STRICKLAND (A.), 99 (47).
 STRUTHER (William), 327 (34).
 STUBBE (Henry), 289.
 Sturbridge (La foire de), 46.
 SUCKLING (Sir John), 369 (5), 376
 (28), 377 (37, 39), 380, 466, 476.
 SUÉTONE, 428.
 SURREY (Earl of), 368.
 SYLVESTER (Joshua), 68, 326-9, 474,
 563.
 Syrus Publius, 240, 429.

 TAAT (William), 91 (22).
 TAINE (Hippolyte), 305, 470.
 Tamise (La), 151, 152.
 TANNER (L. E.), xiv, 21 (3), 22 (8).
 TASSE (Le), 322, 328, 329-30, 331,
 332, 333, 334, 343 (81), 344 (84),
 411.
 TATE (Nahum), 60 (5), 595 (63).
 TATHAM (John), 139, 254.
 TAYLOR (Jeremy), 584.
 TEMPLE (Mr. Thomas), 118.
 TEMPLE (Sir William), 456, 458, 603.
 TÉRENCE, 26 (12), 73, 267, 412, 428.
 TEXTE (Joseph), 102 (59).
 THÉMISTOCLE, 587 (32).
 THÉOCRITE, 268.
 THÉOPHRASTE, 267 (14), 271, 454.
 THIERSCH, 352 (18).
 THIERRY (Augustin), 473.
 THOMPSON (E. N. S.), 448 (53, 54),
 449 (56), 450 (60), 451 (63), 455
 (70, 71), 691 (73, 75).
 THORNBURY (William), 179 (6).
 THORNE (James), 159.
 THUCYDIDE, 468 (14).
 THURLOE (John), 114, 117, 118, 119.
 TIBULLE, 27, 482.
 TILLEY (A. A.), 456, 582 (19).
 TILLOTSON (John), 601.

 TITE-LIVE, 26 (12), 336 (52), 473.
 TRAHERNE (Thomas), 325, 449 (57).
 TRISSINO, 354.
 TUCKER (Mr. Edward), 118.
 TUCKER (T. G.), 354 (24).
 TUKE (Samuel), 169, 172, 469 (30),
 473 (6).
 TURENNE, 97, 99.
 UPHAM (A. H.), 326 (29, 32), 331
 (42).
 URFÉ (Honoré d'), 160, 237, 412 (5),
 435, 469 (26).

 VALÉRY (Paul), 637-9, 641.
 VAN DYCK (Anthony), 67.
 VARRON, 267 (14), 269, 271.
 VAUGELAS, 103.
 VAUGHAN (Henry), 213, 229, 325, 369
 (5), 377, 380, 619.
 VENN (John), 45 (6), 46 (10), 48
 (18), 53 (39), 64 (69), 150 (6).
 VERNEY (Sir Henry), 91 (22).
 VERNEY (Lady Margaret M.), 91 (22).
 VERRIER (P.), 542 (1).
 VIAU (Théophile de), 531.
 VIDA, 304, 335, 550, 551.
 VILLEY (J.), 423 (4), 448 (55).
 VIRGILE, ix, 26 (12), 27, 83, 104, 107,
 160, 165, 170, 216, 222, 229, 230,
 237, 242, 267 (14), 268-9, 294,
 308, 318, 320, 326, 328 (37), 329,
 330-6, 344-5, 346, 347, 397, 412,
 428, 429, 467, 468, 472, 477, 480,
 482, 483, 486, 488, 531, 550, 551,
 583, 584, 587 (32), 607, 608, 610,
 611, 633.
 VIVES, 26 (12).
 VOITURE, 103, 104.
 VOLTAIRE, 344 (84), 524.

 WALDRON (Thomas), 12, 118, 119
 (19), 182.
 WALKER (J.), 72 (89).
 WALLER (A. R.), xv, 34 (35), 81 (7),
 424, 648.
 WALLER (Edmund), 73, 92, 102, 103,
 106-9, 139, 163, 170, 172, 254,
 262 (42), 285, 293, 367, 368, 370,
 398 (4), 468, 563, 625, 626, 628,
 629.
 WALLIS (Dr.), 172, 285.

- WALTON (Izaak), 430-1, 603.
 Wandsworth, 151.
 WARBURTON (William), 544.
 WARD (Seth), 50 (24), 87, 166, 285.
 WARMSTRY (Thomas), 140.
 WARNER (G. F.), 90 (18).
 WARTON (Joseph), 151, 158, 192.
 WARTON (Thomas), 485 (13).
 WARWICK (Sir Philip), 377 (35), 407 (15).
 WATSON (Foster), 28 (16), 29 (20).
 WATSON (Thomas), 368 (2), 370 (9), 375 (26), 376 (27).
 WEBBE (William), 354 (28), 463.
 WEBSTER (John), 640, 641.
 WEBSTER (John), 50 (24).
 WELCH (Joseph), 31 (27).
 WELLS (H. W.), 520 (105), 521 (107).
 WELSTED (R.), 354 (27).
 WELWOOD (James), 84 (16).
 WEST (R.), 354 (27).
 Westminster, 15, 17, 23, 420.
 Westminster Abbey, 5, 21, 30, 33, 179, 180.
 Westminster Hall, 41.
 Westminster School, 20, 21-42, 43-46, 52, 53, 56-9, 65-7, 79, 182, 185, 200, 203, 217, 222, 252, 254, 263-5, 396, 475, 507, 607, 648.
 WHICHCOTE (Benjamin), 56.
 WHITFIELD (Mrs. Anne), 40, 215, 250.
 WHITLEY (Robert), 130.
 WILD (Robert), 148.
 WILKINS (John), 166, 285, 601.
 WILLIAMS (John), 33-36, 42, 43, 57, 66, 397.
 WILLIAMS (Mr. Thomas), 118, 397.
 WILLIAMSON (Caesar), 46, 58.
 WILLIAMSON (Mr.), 175.
 WILLIS (Mr.), 67.
 WILLOUGHBY (H.), 368 (2), 375 (26).
 WILMOT (J.), 165 (63).
 WINDSOR, 128, 140.
 WINSTANLEY (William), 38 (45).
 WINTOUR (Sir John), 150.
 WITHER (George), 370 (9), 376 (27), 377 (33).
 WOOD (Anthony à), xii, xiii, 5, 7, 8, 21, 38 (45), 39, 43 (1), 77 (1), 78 (2), 82 (10), 85, 86, 91, 92 (25), 93, 123, 180.
 WOOD (Sir Henry), 153, 291.
 WOODFORD (Samuel), 290 (41).
 Worcester (Bataille de), 87, 96, 483.
 WORDSWORTH (William), 236, 502, 522 (111).
 WORTHINGTON (John), 173.
 WOTTON (Sir Henry), 67, 249, 250, 457 (74).
 WREN (Sir Christopher), 84 (16), 166, 172, 285.
 WYATT (Sir Thomas), 342 (71), 368.
 WYCHE (Sir Peter), 175.
 WYLD (H. C.), 553.
 YORK (Duc d'), 36, 56 (45), 88, 95, 96, 98, 99 (46), 100, 119 (19), 254, 648.
 YOUNG (Mr. James), 118.
 Zepheria, 368 (2).
 ZINCK (C. F.), 184 (1).

ERRATA ET CORRIGENDA

- 6, n. 3, au lieu de : *Flect Street*, lire : *Fleet Street*.
7, n. 9, au lieu de : PHILIPPS, lire : PHILLIPS.
16, l. 5, au lieu de : merveilleuses, lire : merveilleuse.
27, l. 35, au lieu de : Eliot, lire : Elyot.
30, l. 2, au lieu de : hauts placés, lire : haut placés.
36, l. 5, au lieu de : concacrée, lire : consacrée.
37, note, au lieu de : 42, lire : 41.
44, l. 9, au lieu de : émoluements, lire : émoluments.
47, l. 2, au lieu de : à, lire : a.
48, n. 19, au lieu de : écrit, lire : écrite.
55, n. 43, au lieu de : du, lire : de.
59, l. 4, au lieu de : Digly, lire : Digby.
59, l. 4, au lieu de : 1630, lire : 1638.
64, l. 18, au lieu de : Gabriel, lire : William.
64, l. 67, au lieu de : Pemhoke, lire : Pembroke.
93, n. 29, au lieu de : subsistance, lire : subsistence.
103, l. 8, au lieu de : familiarisé, lire : familiarisé.
117, l. 10, au lieu de : réusi, lire : réussi.
140, l. 3, au lieu de : Monck, lire : Monk.
157, l. 3, au lieu de : Alexandre, lire : Alexander.
167, n. 67, au lieu de : informid, lire : inform'd.
167, n. 67, au lieu de : personn, lire : person.
172, l. 6, au lieu de : une épisode, lire : un épisode.
186, l. 3, au lieu de : vous, lire : nous.
207, n. 12, au lieu de : I, p. 15, lire : l. 15.
220, l. 2, au lieu de : soulignons, lire : soulignons.
234, n. 66, au lieu de : l'hospitalité, lire : l'hostilité.
263, l. 5, au lieu de : en l'honneur, lire : en honneur.
266, l. 13, au lieu de : enseignements, lire : enseignement.
278, l. 5, au lieu de : dé, lire : de.
287, l. 16, au lieu de : aprendre, lire : apprendre.
290, l. 13, au lieu de : connaissance, lire : connaissance.
300, n. 24, au lieu de : *op. cit.*, lire : *La Formation de la Doctrine classique en France*.
302, n. 30, l. 6, au lieu de : berself, lire : herself.
311, l. 8, au lieu de : éminement, lire : éminemment.
333, l. 14, au lieu de : Virigile, lire : Virgile.
341, l. 24, au lieu de : awak, lire : awake.
342, l. 1, au lieu de : by, lire : ly.
369, l. 28, au lieu de : particularté, lire : particularité.
376, n. 27, l. 8, au lieu de : Watson, lire : Watson.
376, n. 28, l. 12, au lieu de : Catwright, lire : Cartwright.
377, l. 6, au lieu de : enthousisastes, lire : enthousiastes.
377, n. 36, au lieu de : P. Cleveland, lire : J. Cleveland.
395, l. 3, au lieu de : of, lire : or.
396, n. 1, au lieu de : Scottland, lire : Scotland.
404, l. 12, au lieu de : ne sont également, lire : ne sont pas également.

- 407, n. 15, l. 14, au lieu de : Halmilton, lire : Hamilton.
430, l. 12, au lieu de : Izaac, lire : Izaak.
444, l. 21, au lieu de : ne se permet, lire : ne se permet pas.
446, l. 7, au lieu de : Consubstantiel, lire : Consubstantiel.
465, l. 16, au lieu de : occurence, lire occurrence.
468, n. 24, au lieu de : Amelia, lire : Aurelia.
483, l. 18, au lieu de : un, lire : une.
510, l. 12, au lieu de : nombreuses, lire : nombreuses 62.
516, 2^e note, au lieu de : 8, lire : 87.
531, l. 3, au lieu de : et, lire : and.
542, l. 3, au lieu de : Jonhson, lire : Johnson.
556, l. 26, au lieu de : 1630, lire : 1636.
564, l. 22, au lieu de : distique, lire : distiques.
569, l. 20, au lieu de : régularité ne lui..., lire : régularité lui.
588, l. 6, au lieu de : et, lire : de.
590, l. 2, au lieu de : Shakespare, lire : Shakespeare.
603, l. 3, au lieu de : Izaac, lire : Izaak.
608, l. 6, au lieu de : enseigements, lire : enseignements.
612, l. 33, au lieu de : consite, lire : consiste.
630, l. 1, au lieu de : la, lire : le.
634, l. 23, au lieu de : remplacés, lire : remplacées.
635, l. 15, au lieu de : répond, lire : répand.
637, l. 6, au lieu de : Beaudelaire, lire : Baudelaire.
-

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION.	IX-XVIII
-----------------------	----------

LIVRE PREMIER

LA VIE

PREMIÈRE PARTIE

ANNEES DE FORMATION (1618-1643)

CHAPITRE PREMIER. -- Premières Années (1618-1629)	1-20
---	------

I. *Naissance et origines de Cowley*, 1-12. — Date et lieu de naissance; le testament de Thomas Cowley. — La famille.

II. *Son enfance*, 13-19. — La vie de Londres; tendances politiques et religieuses de la Cité.

III. *Premiers goûts*, 19-20. — Cowley et Spenser.

CHAPITRE II. -- Westminster School (1629-1636)	21-42
--	-------

I. *Son entrée à l'école*, 21-23. — Town-boy; King's scholar.

II. *La vie de l'écolier*, 23-36. — Une journée de classe. — Ses maîtres : Jordan, Osbaldeston, Williams. — L'atmosphère politique et religieuse.

III. *Ses premières impressions*, 37-41. — Débuts littéraires : *Poeticall Blossomes*, *Sylva*.

IV. *Sa sortie de l'école*, 41-42.

CHAPITRE III. -- Trinity College, Cambridge (1636-1643) . .	43-73
---	-------

I. *Son entrée au collège*, 43-44. — Scholar, dry-chorister.

II. *La vie de l'étudiant*, 44-66. — Etudes : Le programme; les méthodes officielles; l'esprit nouveau. — Divertissements et discipline. — Atmosphère religieuse et politique. — Maîtres et amis.

- III. *Activités littéraires*, 66-69. — Poèmes, théâtre, la *Davideide*.
 IV. *L'Université et la guerre civile*, 69-72. — Expulsion de Cowley.

DEUXIÈME PARTIE

ANNEES D'EPREUVES (1643-1660)

CHAPITRE PREMIER. — Oxford (1643-1644).....	77-86
I. <i>L'arrivée à Oxford</i> , 77-78.	
II. <i>La vie à Oxford</i> , 78-85. — L'Université, la Cour. — Cowley soldat, pamphlétaire, courtisan. — Ses patrons : Lord Falkland, Lord Jermyn.	
III. <i>Le départ d'Oxford</i> , 85-86.	
CHAPITRE II. — Premier séjour en France (1644-1654)....	87-111
I. <i>Les fonctions de Cowley</i> , 87-92. — Missions et correspondance.	
II. <i>Sa vie d'émigré</i> , 92-101. — Le secrétaire de Lord Jermyn. — Atmosphère de la Cour anglaise : intrigues, difficultés matérielles; rapports avec la Cour de France.	
III. <i>Sa vie d'homme de lettres</i> , 101-111. — Cowley et les écrivains français. Cowley et les écrivains anglais. — Son œuvre en cette période.	
CHAPITRE III. — Le retour en Angleterre (1654-1659)....	112-129
I. <i>Date et conditions de son retour</i> , 112-115.	
II. <i>Avatars</i> , 116-122. — Son arrestation. — La préface du volume de 1656.	
III. <i>Sa vie de 1656 à 1659</i> , 122-129. — Etudes de médecine. Rapports avec les milieux scientifiques. — Rapports avec le duc de Buckingham. — Nouveau départ pour la France.	
CHAPITRE IV. — Second séjour en France (1659-1660)....	130-136
Sa disgrâce. — L'entremise du marquis d'Ormonde. — Le Discours sur Cromwell.	

TROISIÈME PARTIE

DERNIÈRES ANNEES (1660-1657).

CHAPITRE PREMIER. — Cowley et la Restauration.....	139-148
Ses espérances. L'ode à Charles II; la question du Savoy Hospital. — Sa déception. La pétition; <i>The Complaint</i> . Vains efforts. — Sa retraite.	
CHAPITRE II. — Sa situation.....	149-177
I. <i>Situation matérielle</i> , 149-159. — Ses ressources en 1660. — Sa première résidence : Barn-Elms. — Activité de ses protecteurs. — L'installation à Porch House.	
II. <i>Situation morale</i> , 159-177. — Son état d'esprit. — Ses amis. — Son œuvre. Poèmes. Essais. Intérêts scientifiques. Intérêts littéraires. Préoccupations religieuses.	
CHAPITRE III. — Sa Mort.....	178-183
Les circonstances de sa mort. Son enterrement. — Son testament.	
CONCLUSION. — La Personnalité de Cowley.....	184-194
Son portrait d'après Sprat. — Son tempérament et ses goûts.	

LIVRE II

L'ŒUVRE

PREMIÈRE PARTIE

LA PENSÉE

INTRODUCTION.....	199-201
CHAPITRE PREMIER. — Les Idées religieuses.....	203-214
Formation de Cowley : Influences. — Ses croyances : Rationalisme et tolérance. — Sa place.	
CHAPITRE II. — Les Idées morales.....	215-248
I. <i>Morale théorique</i> , 215-220. — La place de la morale dans son œuvre. — Sa conception de la vertu.	
II. <i>Morale pratique</i> , 220-248. — L'idéal de Cowley : la recherche du bonheur. — La difficulté du bonheur. —	

Ses conditions : liberté, solitude. — Les plaisirs du sage : Cowley et l'amitié; Cowley et la nature. — L'épicurisme de Cowley. — Cowley et l'amour.

CHAPITRE III. — Les Idées sociales..... 249-262

I. *La Société*, 249-252. — Cowley et la hiérarchie sociale.

II. *La Politique*, 252-262. — Sources, manifestations et nature de son royalisme. — Sa conception du gouvernement. Son patriotisme.

CHAPITRE IV. — Théories pédagogiques..... 263-273

I. *Ses théories*, 263-269. — Le cadre, la méthode, la matière de l'enseignement.

II. *Cowley et les éducateurs du dix-septième siècle*, 269-273.

CHAPITRE V. — Théories philosophiques et scientifiques.. 274-294

I. *Les bases*, 275-279. — La critique du passé. Les nouveaux principes.

II. *L'apport de Cowley*, 279-284. — *La Proposition*: Cowley et la Société Royale. — Cowley et l'agriculture.

III. *Cowley et la science de son temps*, 285-294.

CHAPITRE VI. — Théories littéraires générales..... 295-309

La place du poète dans la société. — Son rôle. — Conditions de la création poétique. — Les grandes règles poétiques.

CONCLUSION. 310-312

DEUXIÈME PARTIE

L'ART

I. — LES GENRES

CHAPITRE PREMIER. — L'épopée : la Davidéide..... 317-347

I. *Origines de l'œuvre*, 317-334. — Les intentions de Cowley : le sujet du poème. — Les influences subies : limites de l'originalité de Cowley.

II. *Caractère de l'œuvre*, 335-341. — L'art de la *Davidéide*. — Les éléments du poème.

III. *Conclusion*, 341-347.

CHAPITRE II. — Le Lyrisme. — a) Le grand lyrisme : les Odes pindariques.....	348-367
I. <i>Origines de l'œuvre</i> , 348-356. — Sa conception du génie pindarique. — Son originalité.	
II. <i>Caractère de l'œuvre</i> , 356-365. — L'art pindarique de Cowley. — Cowley et Pindare. — Ses dernières odes.	
III. <i>Conclusion</i> , 365-367.	
CHAPITRE III. — Le Lyrisme. — b) Le lyrisme amoureux : <i>The Mistress</i>	368-388
I. <i>Origines de l'œuvre</i> , 368-371. — Les intentions de Cowley.	
II. <i>La mise en œuvre</i> , 371-387. — Les sujets. — Le développement des sujets. — Cowley disciple de Donne.	
III. <i>Conclusion</i> , 387-388.	
CHAPITRE IV. — Le Lyrisme. — c) Le lyrisme familial : les <i>Anacréontiques</i>	389-395
Cowley et la mode anacréontique. — Sa réussite.	
CHAPITRE V. — Poésies de circonstance.....	396-401
Poèmes officiels. — Poèmes intimes.	
CHAPITRE VI. — La Satire politique.....	402-409
Origine des satires de Cowley. — Leur caractère. — Intérêt du <i>Discours</i> sur Cromwell.	
CHAPITRE VII. — Le Théâtre.....	410-421
I. <i>Le point de vue de Cowley</i> , 410-411. — Sa théorie de la comédie.	
II. <i>Caractère de ses comédies</i> , 411-419. — Les genres; l'intrigue; les caractères.	
III. <i>Conclusion</i> , 420-421.	
CHAPITRE VIII. — Les Essais et les Lettres.....	422-462
I. <i>Conception de Cowley</i> , 422-440. — Son point de départ. — Caractères de ses <i>Essais</i> . — Les sujets; le ton.	
II. <i>L'originalité des Essais</i> , 440-458. — Montaigne et Cowley. — L'essai en Angleterre et Cowley. — L'apport de Cowley.	

Les *Lettres*, 458-462. — Lettres officielles et lettres intimes.

CHAPITRE IX. — La Critique littéraire..... 463-470

Les prédécesseurs de Cowley. — La critique de Cowley : Théories et jugements.

CHAPITRE X. — La Traduction..... 471-480

Sa théorie de la traduction. — Caractères de ses traductions.

CHAPITRE XI. — Les Œuvres Latines..... 481-486

Place du latin dans son œuvre. — Caractère de sa poésie latine.

CONCLUSION. 487-488

II. — LA TECHNIQUE

INTRODUCTION. 491-493

CHAPITRE PREMIER. — Le Style poétique..... 494-541

I. *La phrase de Cowley*, 494-499. — Ses caractères généraux.

II. *Les éléments de la phrase*, 499-506. — a) Le vocabulaire, ses sources, ses tendances.

III. *Les éléments de la phrase*, 506-521. — b) Les images. Epithètes. — Comparaisons et métaphores : leurs sources. — Leur nature.

IV. *Les éléments de la phrase*, 521-540. — c) Le conceit et le style « métaphysique » de Cowley. — Le conceit de Donne. — Le conceit de Cowley : ses formes, sa nature, sa valeur.

V. *Conclusion*, 540-541.

CHAPITRE II. — La Versification..... 542-575

I. *La structure du vers*, 542-555. — Les bases : syllabisme. — Les variations : le rythme, les coupes. — La musique du vers; la rime.

II. *Les mètres*, 555-575. — Le vers blanc. — Le distique héroïque. — Les strophes lyriques. — Les *Odes pindariques* et le vers libre.

CHAPITRE III. — La Prose	576-603
I. <i>La phrase de Cowley</i> , 576-586. — Ses caractères généraux; son orientation.	
II. <i>Les éléments de la phrase</i> , 586-594. — Le vocabulaire. Les images. — Les conceits.	
III. <i>Prose et poésie</i> , 594-597.	
IV. <i>Valeur historique de sa prose</i> , 598-603.	

CONCLUSION

L'ORIGINALITE DE COWLEY

CHAPITRE PREMIER. — Les Influences	607-630
I. <i>Influences générales</i> , 607-612. — L'antiquité. — Les influences contemporaines.	
II. <i>Influences littéraires</i> , 613-630. — Spenser et Jonson. — Donne. Cowley poète « métaphysique ». — Le néo-classicisme. Influences françaises et anglaises. Cowley néo-classique.	
CHAPITRE II. — L'Originalité	631-644
Les limites de l'originalité de Cowley : sa personnalité littéraire. — Son œuvre et nous. — La valeur de son œuvre, sa place.	
Appendices	645-654
Bibliographie	655-687
Index	689-706
Errata et Corrigenda	707-708

Vu, le 5 Avril 1930
*Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris,*

H. DELACROIX.

Vu et permis d'imprimer
Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris,

J. CHARLÉTY.

